Commenter la Thébaïde *(16e–19e s.)*

CASPAR VON BARTH ET LA TRADITION EXÉGÉTIQUE DE STACE

VALÉRY BERLINCOURT

MNEMOSYNE SUPPLEMENTS MONOGRAPHS ON GREEK AND LATIN LANGUAGE AND LITERATURE

BRILL

Commenter la *Thébaïde* (16e–19e s.)

Mnemosyne

Supplements

Monographs on Greek and Latin Language and Literature

Editorial Board

G.J. Boter
A. Chaniotis
K.M. Coleman
I.J.F. de Jong
T. Reinhardt

VOLUME 354

The titles published in this series are listed at brill.com/mns

Commenter la *Thébaïde* (16e–19e s.)

Caspar von Barth et la tradition exégétique de Stace

Par

Valéry Berlincourt

BRILL

LEIDEN · BOSTON
2013

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Berlincourt, Valéry.
Commenter la Thébaïde (16e-19e s.) : Caspar von Barth et la tradition exégétique de Stace / par Valéry Berlincourt.
p. cm. – (Mnemosyne supplements, ISSN 0169-8958 ; v. 354)
Originally presented as the author's thesis (doctoral)–Université de Neuchâtel, 2008.
Includes bibliographical references and index.
ISBN 978-90-04-20711-0 (hardback : alk. paper) – ISBN 978-90-04-24512-9 (e-book)
1. Statius, P. Papinius (Publius Papinius). Thebais. I. Title.

PA6697.A43B45 2012
873'.01–dc23

2012041329

This publication has been typeset in the multilingual "Brill" typeface. With over 5,100 characters covering Latin, IPA, Greek, and Cyrillic, this typeface is especially suitable for use in the humanities. For more information, please see www.brill.com/brill-typeface.

ISSN 0169-8958
ISBN 978-90-04-20711-0 (hardback)
ISBN 978-90-04-24512-9 (e-book)

Copyright 2013 by Koninklijke Brill NV, Leiden, The Netherlands.
Koninklijke Brill NV incorporates the imprints Brill, Global Oriental, Hotei Publishing, IDC Publishers and Martinus Nijhoff Publishers.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill NV provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA.
Fees are subject to change.

This book is printed on acid-free paper.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements IX
Abréviations XIII

INTRODUCTION

1. Discours et tradition exégétiques 3
L’exégèse comme lecture et comme discours 6
Discours fragmenté et image globale 16
Principes généraux 16
Pour une typologie détaillée 18
Longue durée et tradition 24
Héritages exégétiques 28
L’exemple d’Amar et Lemaire (Paris 1825–30) 30
Diversité et complexité des héritages 34
Corpus, tradition et formes discursives 38
Structure et nature de l’exposé 42

PREMIÈRE PARTIE

VUE D’ENSEMBLE : 16e–19e S.

2. Les exégètes et leurs ouvrages 49
De “Lactantius Placidus” aux premières éditions de Stace 50
Pavesi (“Targa”) et la traduction de Valvasone (Venise 1570) 58
Bernartius (Anvers 1595) 62
Barclay (Pont-à-Mousson 1601) 74
Crucé (Paris 1620) 81
Stephens et sa traduction (Londres 1648) 89
Gronovius (Amsterdam 1653) 94
Marolles(–Guyet–Peyrarède) et sa traduction (Paris 1658) 102
Barth (Zwickau 1664–65) 114
Veenhusen (Leyde 1671) 141
Beraldus (Paris 1685) 144
Harte et sa traduction (Londres 1727) 153
Argelati et la traduction de Bentivoglio (Milan 1731–32) 158

Lewis et sa traduction (Oxford 1767) 163
L'édition de Milan 1782–88 166
L'édition de Venise 1786 170
Valpy–Dyer (Londres 1824) 173
Amar–Lemaire (Paris 1825–30) 177
Achaintre–Boutteville et leur traduction (Paris 1829–32) 180
Weber (Francfort 1833) 184
Dübner (Paris 1835–36) 187
Nisard–Arnould–Wartel et leur traduction (Paris 1842) 192

DEUXIÈME PARTIE

COMMENTER LA *THÉBAÏDE* AUX 16e–17e S.

Introduction : Commentaire et pratiques érudites 197
Visées du discours exégétique 197
Formes du discours exégétique 206

3. Texte 215
La critique textuelle comme correction du *textus receptus* 215
Lemmatisation 224
Lemmatisation des notes originales 226
Lemmatisation des notes héritées 234
Sources du texte et évaluation des leçons 240
Regards sur l'histoire du texte : genèse des erreurs et tradition indirecte 250
Passages instables et hypercritique 265
Le "médecin des textes" en action : diagnostic et intervention 276

4. Sens littéral 291
Les difficultés perçues : langue et référence 295
Reformulation 303
Reformulation mot à mot 307
Réagencement des termes 315
Reformulation libre 320
Explicitation 326
Identification 334
Eclaircissements et contexte exégétique 341

5. Langue et style 347
Langue, description et norme 349
Le règne de la grammaire 363
Lexique 364
Variété linguistique et style 376
Le cas des figures 390

6. Œuvre 403
Discours littéraire et échelle d'analyse 405
Intertexte et exégèse de détail 405
Paratexte introductif 410
Débuts de livres 413
La matière mythologique : poétique et bagage culturel 417
L'action principale 417
L'arrière-plan 427
Hiérarchie poétique et caractérisation littéraire 440
'Nec tu divinam Aeneida tenta' 440
Une épopée de la violence 446
"Imitations" : Virgile et les autres 453
Représentation et composition poétique 467
Actions et discours 467
Structure et narration 474
Réception 489

7. Antiquités et *realia* 499
Distance culturelle et commentaire-manuel 500
Tour d'horizon : *realia* religieux 517
"Géographie cultuelle" 520
Coutumes religieuses 528
Les *realia* militaires : curiosité antiquaire et pertinence contemporaine 543
Diversité du regard antiquaire : la haste de Bellone 547
Equipement et armement 553
Organisation 560

8. Valeurs 571
Modes et "lieux" de l'expression des valeurs 580
Les *sententiae* comme vecteur 593
Commenter l'action criminelle 603
Les dieux et les hommes 613

Religion 616
Ethique 625
Politique 633

CONCLUSION

9. Glose de glose 643
Apports, héritages et ruptures 643
Entre Stace et le lecteur moderne 652

Sources et bibliographie 659
Exégèses anciennes de la *Thébaïde* de Stace 659
Autres sources imprimées 669
Commentaires, éditions, traductions de Stace 669
Ouvrages divers 671
Sources manuscrites 675
Bibliographie 676

Index notarum 701
Index locorum 752
Index nominum 754
Index rerum 763

REMERCIEMENTS

Douze ans : c'est le temps que Stace aurait passé à composer sa *Thébaïde* – *multum uigilata.* Plus de quinze ans se sont écoulés entre le moment où Gronovius a entrepris de se pencher sur ce texte et celui où il en a enfin donné l'édition. La gestation du commentaire que Barth lui a consacré s'est étendue sur plus de trois décennies. En comparaison – et avec le recul – la préparation de ce livre paraîtrait presque courte. L'origine en est une thèse de doctorat défendue à l'Université de Neuchâtel en mai 2008. Le temps écoulé depuis lors m'a permis d'amplement remanier et compléter le texte alors présenté ; plusieurs chapitres ont été entièrement refondus ou sont tout à fait nouveaux. Dans cette réélaboration, l'accent a été mis sur l'élargissement des sources (imprimés anciens, documents d'archives). Une énergie non négligeable a été dépensée à adapter le texte en fonction de deux ouvrages récents : la nouvelle édition des épopées de Stace publiée par J.B. Hall en collaboration avec A.L. Ritchie et M.J. Edwards, ainsi que la version révisée du catalogue des manuscrits de Stace établi par H. Anderson. Si j'ai aussi pris en compte, autant qu'il m'a été possible dans ces circonstances, les études parues au cours de ces dernières années, je suis conscient de l'existence de certaines lacunes, et conscient qu'il existe d'autres lacunes dont je n'ai pas conscience.

Mon trajet sur un chemin semé d'embûches n'aurait jamais vu son terme sans le soutien de maintes personnes et institutions. Des remerciements très sincères vont d'abord à mes deux directeurs de thèse, Jean-Jacques Aubert à Neuchâtel et Michael Dewar à Toronto, qui ont accepté que ma recherche doctorale, initialement consacrée à la rédaction d'un commentaire philologique, se mue en une étude d'histoire intellectuelle, et ont suivi ses progrès d'un œil toujours attentif, critique, constructif. Jean-Jacques Aubert m'a en outre fait bénéficier, dans mon emploi à l'Université de Neuchâtel, de conditions de travail sans lesquelles la réalisation de mon projet eût été impensable. Si la présente publication est assez proche du résultat auquel j'aspirais, elle le doit pour une large part à l'extrême générosité dont Michael Dewar a fait preuve durant l'exercice doctoral mais également après. Je sais aussi gré aux rapporteurs de la thèse, Henriette Harich-Schwarzbauer de Bâle et Fabio Stok de Rome, de leur intérêt stimulant et de leur patiente relecture, source d'améliorations que je me suis efforcé de transmettre à ce livre.

De nombreux collègues ont nourri mon intérêt pour les commentaires anciens de la *Thébaïde*. Harald Anderson m'a très tôt donné accès à son catalogue des manuscrits de Stace ; je lui en suis immensément redevable. Harm-Jan van Dam, par l'exemple de ses recherches rigoureuses sur la réception exégétique des *Silves*, a été une inspiration majeure. Hans Smolenaars et Laura Micozzi, qui appartiennent avec Michael Dewar au cercle des lecteurs assidus de Barth, ont été de précieux interlocuteurs ; le premier nommé a, de surcroît, joué un rôle clé dans la métamorphose de ma thèse. Le développement de mes réflexions sur les exégèses du début de l'époque moderne doit beaucoup à Paolo Esposito, Carlo Santini et Sergio Casali, comme à Fabio Stok ; leur récente évolution a été alimentée par la vivifiante rencontre de Karl Enenkel. Jean-Louis Charlet m'a aimablement adressé ses critiques et remarques sur ma thèse. Johann Ramminger m'a généreusement fourni des renseignements tirés de sa prodigieuse documentation sur le lexique néo-latin. Les échanges avec David Amherdt ont été aussi utiles que motivants. J'ai une pensée émue pour Georg Luck, qui a encouragé mes efforts au fil des années, et qui m'a fait présent d'une édition ancienne de la *Thébaïde*, symbole de la transmission des classiques à travers les générations. Je ne puis nommer ici, faute de place, les nombreuses autres personnes, rencontrées dans divers colloques, dont les questions m'ont guidé ; j'espère que les pages qui suivent répondront en partie à leurs attentes.

Je suis très reconnaissant aux directeurs, aux conservateurs et aux autres employés des bibliothèques que j'ai visitées, d'Athènes à Zwickau, pendant l'élaboration de ma thèse et la préparation de ce livre. En particulier, Lutz Mahnke, directeur de la Ratsschulbibliothek de Zwickau, m'a offert en 2009, avec le personnel de son institution, des conditions exceptionnellement favorables pour analyser la version autographe du commentaire de Barth. Dirk Imhof, conservateur de la bibliothèque et des archives du Musée Plantin–Moretus d'Anvers, où je me suis rendu la même année, a eu la bonté de m'envoyer des extraits de son catalogue à paraître des éditions de Moretus. La Staatsbibliothek de Berlin m'a procuré la reproduction d'un manuscrit avec une rapidité insurpassable. Je garde un souvenir amusé des dragons qui m'ont autorisé, non sans résistance, à approcher les trésors sur lesquels ils veillent jalousement, mais aussi de l'employée d'une bibliothèque romaine qui, durant tout un après-midi, m'a emmené depuis les registres poussiéreux jusqu'aux rayonnages les plus reculés des magasins à la recherche d'un exemplaire dont une erreur de catalogage avait fait perdre la trace depuis des décennies.

Plusieurs institutions m'ont apporté l'appui indispensable à une longue récolte de matériel à l'étranger : l'Institut Suisse de Rome, qui m'a offert

pendant deux ans un cadre d'étude paradisiaque ; le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, qui m'a octroyé une bourse de recherche doctorale de dix-huit mois ; le Ministère italien des affaires étrangères et la Janggen-Pöhn Stiftung de Saint-Gall, dont les subsides ont permis la prolongation de mon séjour à Rome ; et la Société Académique de Genève, qui a contribué de manière décisive à l'achèvement de ce livre en finançant les voyages nécessaires à l'élargissement de mes sources. Ma profonde gratitude va à Philippe Mudry, président de la commission scientifique de l'Institut Suisse de Rome, pour la confiance qu'il a accordée à mon projet et pour son optimisme communicatif, ainsi qu'à Christoph Riedweg, directeur de l'Institut Suisse de Rome, qui m'a accueilli à bras ouverts et rechargé d'énergie positive à chacun de mes retours sur le Pincio.

Laure Chappuis Sandoz, Danielle van Mal-Maeder, François Spaltenstein, Massimo Lolli et Martin Steinrück ont été impliqués dans les premières étapes de ma thèse et ont suivi tout ou partie de son évolution. Dans un passé plus proche, je suis extrêmement reconnaissant à mes collègues de l'Université de Genève qui ont encouragé la mise au point de la présente publication. Damien Nelis et Paul Schubert ont facilité cette entreprise dans toute la mesure de leurs moyens ; Lavinia Galli Milić et Carole Fry m'ont toujours aidé de leurs conseils ; André-Louis Rey a fait bénéficier de sa science l'un de mes nouveaux chapitres. Nicole Hecquet-Noti, qui a relu l'ensemble de mon manuscrit avec une attention, une compétence et une constance admirables, mérite une mention toute particulière. Il va sans dire que je suis seul responsable de toutes les erreurs qui demeurent dans mes pages.

Mes proches ont été les témoins de mes enthousiasmes et de mes désespoirs. Leur appui inconditionnel est une force qui m'a porté, et je ne saurai jamais leur exprimer assez toute ma gratitude. Ma mère, l'un des trop rares humains à avoir lu la *Thébaïde* plus d'une fois, pour qui le début de ce travail a été une promesse, et son achèvement, une délivrance. Mon père, dont le savoir bibliophilique m'a été essentiel ; j'aurais souhaité qu'il voie la fin de mon cheminement, qu'il avait tant de plaisir à suivre. Ma sœur Geneviève, dont les messages de l'autre bout du monde ont jalonné ma progression. Lena et Carlo, dont la bienveillance m'a été une bénédiction. Et Manuela ; sans sa présence et son soutien, mener à terme la rédaction de ce livre aurait pris ensemble douze *et* quinze *et* trente ans.

Je tiens enfin à remercier vivement les personnes qui ont accueilli cet ouvrage dans les *Mnemosyne supplements* et ont contribué à en améliorer le texte, en particulier le comité éditorial de la série, Caroline van Erp chez Brill, ainsi que les lecteurs anonymes.

Genève, août 2012

ABRÉVIATIONS

ADB	*Allgemeine Deutsche Bibliographie*, Leipzig 1875–1912
BNB	*Biographie nationale [de Belgique]*, Bruxelles 1866–1986
BU	*Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne, nouvelle édition*, Paris 1843–65
BW	*Briefwisseling van Hugo Grotius*, 's Gravenhage, 1928–2001
DBF	*Dictionnaire de biographie française*, Paris 1933–
DBI	*Dizionario biografico degli Italiani*, Roma 1960–
DNB	*Dictionary of National Biography*, London, 1885–1900
DNP	*Der Neue Pauly : Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart, 1996–2003
ILE	*Iusti Lipsi Epistolae*, Brussel, 1978–
NBG	*Nouvelle biographie générale*, Paris 1852–66
NDB	*Neue Deutsche Biographie*, Berlin 1953–
NNBW	*Nieuw nederlandsch biografisch woordenboeks*, Leiden 1911–37
ODNB	*Oxford dictionary of national biography*, Oxford 2004

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

DISCOURS ET TRADITION EXÉGÉTIQUES

L'épopée de Stace relatant en douze livres le conflit d'Etéocle et Polynice jusqu'à leur duel fratricide, puis le court règne de Créon et sa chute sous l'action de Thésée, fait partie de ces textes qui invitent à l'annotation. S'il est vrai que les élèves contemporains l'apprenaient par cœur (Stat. *Theb.* 12.815 *Itala iam studio discit memoratque iuuentus*), personne ne croira qu'ils la jugeaient facile d'accès. La *Thébaïde* a été dotée dans l'antiquité d'un abondant commentaire, communément attribué à un certain "Lactantius Placidus", qui s'est transmis jusqu'à nous par des chemins tortueux ; Boccace lui-même disait ne pas pouvoir rendre justice au poème sans un tel soutien[1]. Après un long déclin entamé à la Renaissance, la "redécouverte" de l'épopée thébaine a largement été le fait de commentaires, depuis les thèses pionnières rédigées aux Pays-Bas dans les années 1930 ; les monographies qui ont marqué l'histoire de son interprétation depuis les premières décennies de l'après-guerre ont été nourries et prolongées par de nouveaux commentaires, satisfaisant à d'autres exigences, exploitant d'autres perspectives théoriques et critiques.

Formulé dans les termes les plus généraux, l'objectif poursuivi ici consiste à proposer une histoire – sinon à retracer l'Histoire – des commentaires sur la *Thébaïde* de Stace publiés entre l'avènement de l'imprimerie et l'essor (tardif pour ce poème) des travaux philologiques "scientifiques"[2]. Cette production n'a fait l'objet d'aucun examen systématique, et son développement n'a été qu'esquissé dans des discussions qui s'intéressent autant et souvent davantage au texte qu'à l'exégèse[3]. Certains points ont été éclairés dans les brillants articles de Harm-Jan van Dam sur la diffusion des *Silves* aux Pays-Bas entre les 16ᵉ et 17ᵉ s., mais aussi, en passant, dans un écrit de David Vessey

---

[1] Boccace, *Epistolae*, IV, 29, cité dans Black 2001:26 d'après Billanovich 1945:75 ; cf. Usher 2003:3.

[2] Les limites chronologiques du corpus étudié (cf. pp. 659–669) seront discutées *infra* pp. 25–26 ; les formes exégétiques prises en compte, *infra* pp. 40–42.

[3] Voir en dernier lieu Hall III 41–116, qui aborde aussi l'*Achilléide*. Clogan 1991, largement repris dans Clogan 1995, n'est que la présentation d'un projet pour le *Catalogus translationum et commentariorum* qui n'a jamais vu le jour (cf. Clogan 1973). Je reviendrai en un autre lieu sur les discussions anciennes, dont la mieux diffusée sinon la plus précise est

sur les jugements qu'historiens de la littérature et traducteurs de France et d'Angleterre ont portés sur le poète flavien entre le 17e et le début du 19e s., ou dans l'étude de Stuart Gillespie sur les versions anglaises de son œuvre publiées entre 1648 et 1767 ; récemment, Fernand Delarue a analysé en détail le texte et les notes du *Stace* publié en 1685 dans la collection *Ad usum Delphini*[4].

On se penchera plus particulièrement sur un monde évoqué en termes mémorables par Pierre-Louis Cormiliolle, abbé de son état et traducteur à ses heures – personnage par ailleurs absent de ce livre pour n'avoir doté l'ensemble de la *Thébaïde* que de quarante notes, presque toutes extrêmement brèves[5].

> Grand nombre de savans en *us*, dans le seizième siècle, ont fait des commentaires, des remarques, des annotations sur Stace. La somme de ces commentaires qu'on a recueillis et imprimés à Leipsick en 1664, se monte à plus de trois mille pages petit *in*-4°., du caractère le plus fin. Et, malgré le travail immense de ces Messieurs, Stace n'en est guère devenu plus clair.
> (Cormiliolle, *L'Achilléide et les Sylves de Stace*, 1802, vol. 1, p. 38)

C'est le monde des savants en *-us*, moqué par Cormiliolle à la suite de Molière, Boileau et bien d'autres[6], qui retiendra l'essentiel de mon attention. De Bernartius à Beraldus, la période qui court de la dernière décennie du 16e s. à l'avant-dernière du 17e est en effet la plus faste dans l'histoire des exégèses de la *Thébaïde*. Cormiliolle, en vérité, se méprend sur les traits généraux de cette histoire. Et s'il sait les dimensions imposantes et situe approximativement la provenance de l'ouvrage paru en 1664–65, il n'a pas

---

sans doute la notice de la *Bibliotheca latina* de J.A. Fabricius (parmi les nombreuses éditions augmentées de l'ouvrage paru en 1697, voir notamment celle de 1728 ainsi que celle, remaniée par J.A. Ernesti, de 1773–74).

4 van Dam 1996 et 2008, mais aussi 1980, 1994, et van Dam in DNP suppl.7:932–946 ; Vessey 1996 ; Gillespie 1999 ; Delarue 2005.

5 Les lignes citées ici, qui figurent dans la "Vie de Stace" que Cormiliolle place en tête de sa traduction de l'*Achilléide* et des *Silves*, reprennent un thème déjà abordé dans la préface de son ouvrage antérieur, *La Thébaïde de Stace*, 1783, p. 102 en particulier ; les pp. 101–105 de ce même ouvrage offrent, en même temps qu'une critique mordante de l'inutilité des commentaires, l'exposé des "réflexions plus saines" qui ont conduit Cormiliolle à renoncer aux notes fournies dont il avait d'abord prévu de doter sa traduction de l'épopée thébaine.

6 Molière, *Les Fâcheux*, III, 2 : "Oui, je suis un savant charmé de vos vertus, | non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us : | il n'est rien si commun qu'un nom à la latine ; | ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine." Boileau, *Lettre à Perrault* : "Permettez-moi de vous représenter qu'aujourd'hui même encore ce ne sont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Pérarédius, les Ménagius, ni, pour me servir des termes de Molière, les savants en us, qui goûtent davantage Homère, Horace, Cicéron, Virgile."

dû l'observer de bien près, lui qui se trompe sur son lieu d'édition, sur son apparence, et plus que tout sur sa nature ; car l'ouvrage de Barth, loin de compiler les travaux antérieurs, les assimile, les refond et les critique dans un travail original dont la contribution à l'exégèse de la *Thébaïde*, sinon des autres œuvres de Stace, est sans égale.

Aujourd'hui encore l'image de la tradition exégétique de ce poème manque de netteté. Doit-on admettre que "malgré le travail immense de ces Messieurs, Stace n'en est guère devenu plus clair" ? Les pages qui suivent évoqueront parfois ce que les uns et les autres ont encore à apporter aux recherches actuelles sur le poète flavien ; elles s'arrêteront toutefois davantage sur ce qu'ils ont apporté à leurs contemporains, ainsi que sur la perspective qu'ils ont adoptée. Quels buts les différents commentaires se donnaient-ils, et par quelles voies s'efforçaient-ils de les atteindre ? En quoi reflètent-ils leur milieu intellectuel ? De quelle manière ont-ils été composés et se sont-ils situés par rapport aux commentaires précédents ? Quelle fortune ont-ils connue ? L'étude s'intéressera à la manière dont ces ouvrages appréciaient le contenu et la signification du poème de Stace ; cependant, autant qu'à l'histoire de la réception, elle sera consacrée aux discours exégétiques en tant que tels. Ce choix tient en partie à la nature d'une tradition constituée pour une grande part de maigres recueils qui s'attardent peu sur l'interprétation du poème. On placera au premier plan les discours des commentateurs, ce qu'ils ont à dire non seulement sur la *Thébaïde*, mais aussi sur des sujets dont la relation avec elle n'est pas toujours évidente à nos yeux. Car l'une des spécificités de ces discours, notamment durant la phase plus particulièrement abordée ici, est leur orientation souvent "centrifuge", ou plus précisément – car la notion de "centre" est elle-même problématique – leur tendance manifeste à s'éloigner du texte commenté pour s'ouvrir à des informations relatives au monde antique ou au monde contemporain, et à toute espèce de messages, de jugements, ou encore d'anecdotes personnelles adressés à leurs propres lecteurs.

Prêter attention aux discours exégétiques en eux-mêmes n'est peut-être pas inutile à une époque où l'accès aux imprimés anciens a été révolutionné par le développement des bibliothèques numérisées. Si ce livre peut, au-delà du cas de la *Thébaïde*, faciliter la tâche de lecteurs amenés à consulter des exégèses anciennes sans en être familiers, il aura rempli l'un des ses objectifs. Outre son ambition d'apporter quelque lumière sur ce que ces ouvrages ont à nous apprendre sur l'histoire de la philologie classique et plus largement sur l'histoire culturelle, il regarde en direction du présent et de l'avenir. Un tel regard est inscrit dans la genèse de ce travail, né du projet d'écrire un commentaire sur la *Thébaïde* – qui, je l'espère, parviendra

un jour à maturité – et élaboré avec le souci de fournir des clés à d'autres commentateurs de cette œuvre et d'encourager, par l'analyse des pratiques anciennes, la réflexion sur les pratiques actuelles.

La suite de ce chapitre introductif motivera la décision d'étudier une tradition sur la longue durée, dans une démarche qui tienne compte des spécificités du discours exégétique et prenne en considération ses formes diverses, et qui s'appuie sur un examen approfondi de l'histoire textuelle et éditoriale[7]. Elle précisera l'approche retenue pour relever des défis qui tiennent à la nature fragmentaire des commentaires mais aussi à l'ampleur du corpus défini : une vingtaine d'ouvrages répartis sur plusieurs siècles, et consacrés à un poème de près de dix mille vers.

L'exégèse comme lecture et comme discours

L'étude des exégèses anciennes des poètes classiques participe d'une vaste réflexion sur l'activité de commentaire à laquelle sont soumis des textes de toute espèce (voire des objets non textuels)[8]. Elle repose sur la conviction que ces exégèses constituent des productions culturelles qui méritent d'être analysées en tant que telles, et non pas simplement traitées comme des mines à piller ou comme des repoussoirs permettant d'exalter, par contraste, les réalisations actuelles. Le constat dressé par Glenn Most à la fin du siècle dernier reste vrai aujourd'hui : ce champ d'étude est encore en devenir[9]. On observe depuis quelques années une multiplication de recueils collectifs issus de colloques, dont les préfaces offrent un espace à d'utiles mises au point, toujours provisoires[10]. L'étendue du territoire à explorer et les questionnements très divers qu'il suscite trouvent une illustration éloquente

---

[7] L'étude de l'histoire textuelle et éditoriale sur laquelle se fondent certaines analyses offertes dans le présent ouvrage sera développée dans une publication séparée.

[8] NEUMANN 2004 offre un état général de la recherche, soulignant notamment l'attention particulière dont a bénéficié l'exégèse des textes rhétoriques ; sur l'histoire du genre du commentaire, voir aussi la riche synthèse de Grafton in GRAFTON–MOST–SETTIS 2010:225–233 *s.v. Commentary*. Pour prolonger les observations présentées ici, on se reportera avec profit à SKOIE 2002:17–19.

[9] MOST 1999b:XV. Cf. NEUMANN 2004 *passim*.

[10] En particulier : MOST 1999a, GOULET-CAZÉ 2000, DA RIF 2002, GIBSON–KRAUS 2002, GEERLINGS–SCHULZE 2002 et 2004, *Intorno al testo* 2003, PADE 2005a, COX–WARD 2006, HÄFNER–VÖLKEL 2006, SANTINI–STOK 2008 ; et les actes à paraître du colloque mentionné n. 20. Parmi les publications antérieures, mentionnons ASSMANN–GLADIGOW 1995, BESOMI–CARUSO 1992, MATHIEU-CASTELLANI–PLAISANCE 1990, BUCK–HERDING 1975.

dans l'inventaire d'enjeux dressé par Most[11]. Le foisonnement des pistes ouvertes est fascinant, mais il rend les comparaisons difficiles.

Les tentatives de définition s'accordent d'ordinaire sur le fait qu'un commentaire constitue un discours métatextuel, dans l'acception de "texte dépendant", de "texte dont l'objet est un autre texte", ou, pour reprendre les termes utilisés par Gérard Genette dans ses *Palimpsestes*, de "texte uni à un autre texte dont il parle" – par opposition au paratexte, catégorie dans laquelle Genette regroupe les discours de "présentation", "ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public", c'est-à-dire les "seuils" que sont les titres, préfaces, épîtres dédicatoires, épigraphes[12]. Pour Cesare Segre[13], le commentaire est un apparat d'illustrations verbales destiné à rendre un texte plus compréhensible, qui ne possède aucune autonomie communicationnelle mais s'insère entre émetteur et récepteur comme un décrypteur, et dont la fonction est par conséquent métacommunicationnelle ; l'association texte–commentaire ne constitue pas un autre texte, mais l'explicitation d'un type de lecture. Les vues de Segre présentent, pour ma propre approche, l'intérêt d'inclure la dimension diachronique et la notion d'héritages : par rapport au texte conçu comme un appareil de production sémiotique, un commentaire constitue un intermédiaire ou un résultat momentané de cette productivité ; la série diachronique des commentaires en révèle des phases répondant à des nécessités changeantes au cours du temps, et elle offre ainsi un "thermomètre" des difficultés de la communication, dues notamment à la distance chronologique ou géographique, ou plutôt épistémique, incluant l'altérité culturelle ; les commentaires forment souvent eux-mêmes un concentré de cette histoire de la réception sémiotique (de façon très visible dans le cas des éditions *cum notis variorum*). Outre cette dimension fonctionnelle, on s'accorde généralement aussi sur le fait qu'un commentaire compose un discours morcelé, qui suit la disposition syntagmatique (l'ordre séquentiel) du texte pris pour objet, et qui peut être – mais n'est pas nécessairement – lemmatisé d'après lui, en ce sens que ses éléments sont introduits par la reprise d'un ou plusieurs mots du texte commenté. Le débat reste toutefois ouvert même sur les points de définition mentionnés à l'instant, et à plus forte raison sur bien d'autres points moins centraux[14].

---

11 Most 1999b:XII–XIV. Cf. notamment Barney 1991b:viii–ix, Pollmann 2002:44.

12 Pour ces définitions du métatexte et du paratexte, voir respectivement Genette 1982:10 et 1987:7. Certains englobent l'exégèse dans leur discussion du paratexte (e.g. Brugnolo 2003:54–60).

13 Segre 1992:3. Sur la réflexion de Segre, cf. Neumann 2004:54–55.

14 Voir les réflexions de Most 1999b:VII–XI sur le caractère contingent des critères formels

On le verra ci-dessous, mon approche privilégie une conception lâche de la relation que le commentaire entretient avec le texte commenté, de manière à inclure des éléments discursifs dont la fonction n'est pas directement liée à ce texte. Par ailleurs, elle admet sous le terme de commentaire certains discours exégétiques constitués de notes certes moins sporadiques que celles de Cormiliolle, mais assurément trop peu denses pour que leur admission dans cette catégorie fasse l'unanimité ; liées à d'autres spécificités du travail, les raisons d'un tel choix seront clarifiées dans la quatrième partie de ce chapitre.

Dans le cas des traditions imprimées d'auteurs classiques, on doit constater la relative rareté des études adoptant une perspective large, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. Les productions exégétiques de la Renaissance, qui ont tôt bénéficié des lumières d'Anthony Grafton[15] et de Rainer Stillers (1988), continuent à faire l'objet d'une attention privilégiée ; en témoigne par exemple le volume de Marianne Pade (2005). Particulièrement intéressée à l'articulation entre commentaires manuscrits et imprimés, la série de volumes du *Catalogus translationum et commentariorum*, qui n'a pas encore accueilli Stace dans sa lente progression[16], dépasse rarement le seuil du début de l'époque moderne. L'examen des phases postérieures est demeuré plus marginal, même si un recueil comme celui de Roy K. Gibson et Christina S. Kraus (2002) porte le regard jusqu'au 19e et au 20e s. dans une série de contributions très éclairantes ; l'excellente analyse de la collection *Ad usum Delphini* réalisée sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger (2000) et Martine Furno (2005) apparaît comme l'exception qui confirme la règle. Parmi les quelques travaux s'attachant à suivre un auteur spécifique dans la longue durée, on peut mettre en exergue ceux de Kathryn McKinley (2001) sur les *Métamorphoses* d'Ovide et de Matilde Skoie (2002) sur les élégies de Sulpicia, qui embrassent un demi-millénaire.

Le regain d'intérêt suscité par les commentaires anciens a, d'une part, conduit à une réaffirmation de l'"utilité" qu'ils peuvent revêtir pour le philologue : on a souligné la nécessité de redécouvrir les outils sur lesquels

---

qui fondent souvent les définitions, et surtout sur la nécessité d'envisager les commentaires dans un cadre incluant notamment les institutions culturelles impliquées dans leur production et leur consommation, ainsi que les objectifs sociaux et psychologiques qu'ils servent et les fonctions qu'ils remplissent.

15 Il suffira de rappeler ici GRAFTON 1983, qui discute amplement les commentaires dans la perspective de leur développement depuis l'Italie du 15e s. jusqu'à Joseph Scaliger, et GRAFTON 1985a.

16 H. ANDERSON I XXXVII annonce un article sur Stace. Cf. n. 3.

s'est appuyée au cours des siècles passés la lecture des classiques, et par là même leur réception dans la littérature et les autres arts; on a insisté aussi sur l'accès qu'offrent ces ouvrages à une foison d'informations relatives à la critique du texte et surtout à la réflexion exégétique – interprétations ignorées par les modernes, tantôt pertinentes, tantôt non recevables en soi mais néanmoins aptes à mettre au jour nos fausses certitudes et à suggérer des pistes nouvelles[17]. Ces convictions guidaient déjà, par exemple, l'analyse des relations intertextuelles entre l'*Enéide* et les épopées homériques menée par Georg Knauer[18]; elles sont aujourd'hui le moteur d'une entreprise d'exploration et de récupération des "exégèses oubliées"[19].

D'autre part, l'attention portée aux commentaires sur les auteurs classiques a conduit à leur exploitation aux côtés d'autres sources en tant que témoins de l'histoire intellectuelle et culturelle, par exemple dans l'étude exemplaire que Craig Kallendorf (1999) a consacrée aux lectures de Virgile dans la Venise de la Renaissance. Plus spécifiquement, les traditions imprimées des classiques sont intégrées à une réflexion générale sur le rôle que les discours exégétiques, quels qu'ils soient, ont joué dans la transmission des savoirs au début de l'époque moderne[20]. Indice du dynamisme de ce secteur, souvent les mêmes chercheurs contribuent à des entreprises fort diverses et franchissent les frontières disciplinaires.

Un trait commun à de nombreux travaux récents sur les commentaires du début de l'époque moderne est leur ancrage dans le champ de l'esthétique de la réception, en lien avec le *reader-response criticism* et les développements de la théorie herméneutique[21]. Admettre que toute interprétation est inscrite dans l'histoire invite à envisager les commentaires sous l'angle de la lecture, et plus précisément de la réponse qu'un texte donné suscite

---

17 Voir PASTORE STOCCHI 2003. Cf. DE SMET 2001 sur l'"utilité" générale des travaux de la Renaissance et du début de l'ère moderne pour les spécialistes des textes classiques.

18 KNAUER 1964 cherche à prendre en compte l'ensemble de la tradition imprimée virgilienne.

19 Voir notamment le recueil de SANTINI–STOK 2008. Cf. e.g. PASTORE STOCCHI 2003:179–183.

20 En témoigne notamment le colloque *Commentaries and the management of knowledge in the late Middle Ages and the early modern period, 1300–1700* (Amsterdam 2010, actes à paraître), né de la rencontre de projets de recherche consacrés respectivement aux commentaires sur les classiques latins (Université de Leyde, dir. Karl Enenkel) et à la critique de la Bible (Institut Huygens de La Haye, dir. Henk Nellen).

21 Avec l'importance accrue accordée à la perspective proprement historique, GAISSER 2002 désigne l'ancrage dans la théorie de l'herméneutique comme l'une des évolutions majeures survenues au cours des dernières décennies dans l'étude de la réception des classiques à la Renaissance.

chez son lecteur, en interaction avec le regard que porte sur le monde la communauté d'interprétation à laquelle ce lecteur appartient, mais aussi avec les réponses antérieures que le texte en question a suscitées : la notion même de réception implique que les perceptions successives deviennent, comme autant de filtres, partie intégrante du texte tel que les lecteurs suivants le percevront. Par référence au modèle élaboré par Hans Robert Jauss, l'étude des commentaires relève d'une lecture historique, intéressée à la tradition des interprétations, et rendant visible par là même la distance qui sépare l'œuvre de ses lecteurs postérieurs. Les influences s'exerçant sur l'interprétation incluent des aspects matériels comme la forme typographique, la présence éventuelle d'illustrations ou celle de paratextes comme une épître dédicatoire ou une préface. Il convient en outre de distinguer entre lecteurs et lectures : les diverses lectures d'un même texte effectuées par le même lecteur constituent des réponses distinctes, qui peuvent varier considérablement en fonction des moments, mais aussi des contextes dans lesquelles elles surviennent (par exemple le cadre scolaire ou le cadre privé), ainsi que de leurs conditions matérielles (par exemple le recours à des éditions différentes)[22].

Dans cette approche, le discours exégétique reflète d'abord une réponse au texte concerné, au même titre que d'autres formes de discours tels les *marginalia* portés par les lecteurs dans leurs livres, mais aussi les traductions et les réécritures littéraires – formes étudiées conjointement par Kallendorf, qui croise avec bonheur la perspective de l'histoire des exégèses avec celles de l'histoire des pratiques de lectures, de l'histoire du livre et de la bibliographie analytique[23]. L'ancrage dans le champ de la réception et de l'herméneutique est exprimé avec netteté dans un travail comme celui de Skoie : son sujet procède d'une décision première d'étudier les diverses manières dont un même texte a été lu au fil du temps ; de cette décision, que souligne le titre *Reading Sulpicia*, découle le choix des commentaires comme matériau[24]. Dans un tel travail, la question centrale consiste dès lors à savoir comment le commentateur comprend le texte, et son discours est envisagé comme un document révélant une lecture ; la démarche entend

---

22 Sur l'histoire de la lecture en général, voir l'ouvrage classique de Cavallo–Chartier 1997a.

23 Discussion théorique et méthodologique dans Kallendorf 1999a:1–11, et 205–212 dans le cadre d'une réflexion sur le changement de paradigme qu'a connu l'histoire de la lecture des classiques.

24 Skoie 2002:vii et 4. Le titre de McKinley 2001 exprime un accent similaire : *Reading the Ovidian heroine* ; cf. le sous-titre de l'introduction de Kraus dans Gibson–Kraus 2002 : "Reading commentaries / Commentaries as reading".

mettre en valeur ce que les commentaires ont à nous apprendre des interprétations anciennes, souvent importantes et influentes en leur temps mais largement ignorées aujourd'hui, et mieux faire apprécier ces interprétations en les analysant à la lumière de leur contexte historique[25].

Le discours exégétique se différencie d'autres formes de réponse au texte concerné – au texte commenté – par le fait qu'il oriente lui-même de manière ostensible la réponse que ce texte suscitera chez d'autres lecteurs; il constitue ainsi un filtre très visible parmi ceux, multiples, qui interviennent dans la réception. Ce discours, à la fois, révèle la lecture qu'effectue la communauté d'interprétation où il a pris forme, et conditionne celle qu'effectueront ses propres lecteurs. Pour mettre l'accent sur son statut singulier, qui implique le texte et celui qui l'annote (en tant que lecteur) mais aussi le public visé et ses attentes présumées, on peut invoquer le concept de médiation et, en particulier lorsque les valeurs sont au centre de l'attention, analyser l'opération réalisée par l'exégèse en la situant par rapport à une opposition entre accommodation et résistance[26]. Certains vont jusqu'à parler d'une "agression", dirigée aussi bien contre la communauté qui sanctionne l'annotation que contre le texte qui l'inspire[27]. La médiation prend un tour intrusif lorsque le commentateur rapporte à sa propre réalité ce qu'il lit dans l'œuvre commentée – comme sont intrusives, à d'autres niveaux, la citation d'anecdotes sans lien direct avec l'œuvre ou l'insertion de remarques métadiscursives sur la démarche exégétique. Le rôle général de "guide" que le commentateur endosse pour amener le lecteur à appréhender le texte est bien visible dans ces ouvrages, et il y est souvent affiché, par exemple dans des discours préfaciels[28]. Manifeste pour les commentaires clairement inscrits dans un contexte éducatif[29], la pertinence du concept de médiation

---

[25] Skoie 2002:6 et 16, et 308–314.

[26] Les chapitres de Kallendorf 1999a opposent "accommodation" à "resistance and containment". Cf. McKinley 2001:xxiii, qui dit éviter d'opposer "resistance" et "containment" pour refléter la complexité des réponses suscitées par les héroïnes ovidiennes.

[27] Hanna 1991. Kallendorf 1999a:139 met les réflexions de Hanna en relation avec le cas des commentaires virgiliens soupçonnés d'hérésie par les censeurs vénitiens du 16e s.

[28] Ce rôle paraît s'être renforcé dans le courant du 16e s., avec le passage d'une conception, héritée d'Aldo Manuzio, où le commentaire était vu comme un enrichissement pour un lecteur cultivé possédant les compétences nécessaires pour comprendre le texte, à un paradigme nouveau où l'on considère le commentaire comme la base de la compréhension du texte pour un lecteur requérant la conduite d'un spécialiste: voir Feld 1978:102–103 (cf. 91–94 sur la conception d'Aldo Manuzio).

[29] C'est le cas des exégèses médiévales d'Horace étudiées dans Reynolds 1996, mais aussi de la plupart des exégèses médiévales et des commentaires modernes de Virgile analysés respectivement dans Baswell 1995 et Kallendorf 1999a.

reste bien réelle pour ceux qui échappent à un tel contexte, comme c'est le cas de la plupart des exégèses modernes de la *Thébaïde*[30]. On verra que ce concept acquiert une pertinence supplémentaire dans l'étude d'une tradition exégétique en tant que telle, en ce sens qu'un commentaire donné oriente aussi la réception du texte dans les commentaires postérieurs.

Mon adhésion au modèle de lecture sur lequel se fondent les travaux mentionnés à l'instant sera partout évidente, de même que ma dette envers eux. Mon propre intérêt porte davantage encore sur le commentaire comme discours, dans sa conception et dans sa réalisation ; il porte sur le discours exégétique en soi autant que sur la réception de l'œuvre commentée. A la réflexion sur l'interprétation qui transparaît dans le propos du commentaire tout comme elle pourrait transparaître *mutatis mutandis* dans d'autres formes de propos, mon approche joint une réflexion sur les opérations que le commentateur effectue à travers l'acte qui le définit comme tel. Sur un plan général, elle cherche à mettre en lumière le type de discours que produit un exégète du début de l'époque moderne et les traits qui en font la spécificité.

Au niveau des contenus, la perspective adoptée ici touche au point sensible que constitue la relation entre commentaire et texte commenté. Souvent, les définitions limitent le discours exégétique à un décrypteur se donnant pour tâche de résoudre une difficulté de communication[31], et les études des commentaires anciens privilégient les éléments qui procèdent d'un mouvement dirigé vers l'œuvre commentée[32]. Or ce discours est toujours le lieu d'une tension entre mouvements centripètes et centrifuges, même dans la philologie actuelle[33]. A fortiori les commentaires anciens incluent-ils bien souvent des informations – notamment linguistiques et antiquaires – qui ne prétendent nullement remédier à un déficit de compréhension, voire des observations qui s'affranchissent avec ostentation de toute fonction directement liée au texte commenté. Les philologues qui ne cherchent dans ces ouvrages que du matériel utile à leur propre travail peuvent juger cette

[30] On évoquera *infra* pp. 27–28 la situation des commentaires de la *Thébaïde*.

[31] Cette tâche est soulignée avec force par SEGRE 1992:3, pour qui le commentaire devrait en principe se limiter à expliciter les implications non facilement interprétables. La conception de Segre accorde une importance essentielle à la notion de compréhension ; cf. *supra* p. 7.

[32] Cette prédilection est manifeste dans les définitions de SKOIE 2002:14–15, qui reflètent sa focalisation sur la réception littéraire (cf. nn. 24 et 25).

[33] Voir les stimulantes réflexions de R.K. GIBSON 2002 à propos de la citation de parallèles.

situation regrettable[34]; la présente étude admet comme partie intégrante de son objet qu'un commentateur de la *Thébaïde* ne se donne pas forcément pour seule mission de comprendre et d'interpréter ce poème.

La prise en compte des spécificités des discours exégétiques anciens invite à considérer également des aspects techniques, à commencer par le fait que ces discours sont orientés en fonction d'une incarnation spécifique de l'œuvre commentée. Dans la longue période où les procédures d'édition des classiques n'étaient encore guère normalisées, où le texte imprimé était souvent conçu comme une base de discussion commune ouverte à la critique plutôt que comme le reflet exact des choix de l'éditeur(-commentateur), il est essentiel de déterminer à quelles éditions antérieures se réfèrent les commentateurs auxquels on s'intéresse. L'analyse de la lemmatisation peut être très révélatrice, a fortiori si elle s'appuie sur une étude de l'histoire du texte imprimé[35]. En même temps qu'elle éclaire la conception du commentaire qui s'établit après l'avènement de l'imprimerie, elle renseigne sur la genèse de chaque entreprise. Elle s'avère indispensable pour comprendre comment un commentateur opère dans la critique du texte, souvent capitale, et souvent inextricablement liée à d'autres tâches : l'enjeu même d'une note risque d'échapper à qui ignore en fonction de quel(s) texte(s) imprimé(s) elle est orientée. On observera, outre la pratique courante consistant à lemmatiser le commentaire en fonction du *textus receptus* pris comme point de référence, des pratiques alternatives consistant à adapter les lemmes au texte imprimé dans le nouvel ouvrage ; on découvrira surtout l'éclectisme de certains commentaires, reflet de phases d'élaboration distinctes.

L'analyse de la construction d'un discours exégétique et de sa genèse tire parfois grand profit d'un examen global de l'ouvrage où il figure. L'interaction avec une traduction en langue moderne ou une paraphrase latine explique – avec des modalités différentes selon que cette réécriture côtoie ou non le texte latin – des traits particuliers de travaux comme ceux de Stephens (Londres 1648) ou Beraldus (Paris 1685), ou encore celui de Marolles (Paris 1658). Il va de soi que les diverses formes de paratexte méritent l'attention, et que les discours préfaciels, mais aussi les épîtres dédicatoires,

---

[34] E.g. Caviglia 1973:30 à propos du *Stace* de Barth : "la mole immensa di materiale da lui accumulato è tale che il suo commento prevarica e schiaccia il testo da interpretare invece di esserne, secondo l'espressione dantesca, il "subietto" (*Conv.* 1,5). Ma una volta chiarite queste riserve, è bene precisare che un odierno commentatore di Stazio avrebbe torto a trascurare il lavoro del Barth." ; cf. n. 31.

[35] Voir n. 7.

sont susceptibles de nous renseigner sur les visées d'une exégèse, ses principes et son orientation, même s'ils restent généralement peu diserts à ce sujet[36].

Les correspondances contemporaines et les documents d'archives peuvent s'avérer plus informatifs, et les quelques cas où j'ai pu exploiter de telles sources montrent combien leur témoignage est parfois décisif pour corroborer ou corriger les enseignements tirés des ouvrages imprimés. C'est tout particulièrement pour Barth (Zwickau 1664–65) que cette démarche s'est révélée fructueuse, grâce à la conservation conjointe de la version autographe du commentaire et des lettres que son auteur a échangées avec le personnage qui allait en devenir l'éditeur posthume. Elle permet de vérifier les phases distinctes dont l'observation du livre imprimé suggère l'existence. Elle permet, surtout, de dater avec exactitude l'achèvement de la rédaction du commentaire, et ainsi de conforter et de préciser, avec des conséquences importantes sur les travaux auxquels Barth a réellement pu avoir accès, la datation haute qu'avait fait supposer dans un premier temps une analyse intrinsèque. Le *Stace* de Barth est exceptionnel à la fois par la complexité des problèmes génétiques qu'il soulève et par la cohérence du fonds d'archives dont on dispose pour reconstruire sa genèse. Quelques documents similaires apportent aussi des éclaircissements sur Bernartius (Anvers 1595). Ils confirment les enseignements du texte et des notes de son ouvrage en ce qui concerne le modèle choisi pour éditer Stace et les autres matériaux imprimés utilisés; ils démontrent aussi que le jeune Néerlandais n'a pas eu accès d'emblée à l'ensemble des manuscrits qu'il cite. Cette démarche, en retour, incite à la prudence envers les hypothèses que l'on n'est pas en position de confronter à de telles sources. L'abondante correspondance de Gronovius rendrait sans doute possible une appréciation plus exacte de son ouvrage, mais ses lettres inédites sont disséminées aux quatre coins du monde; l'examen de matériaux manuscrits qu'il a légués à la postérité, ajouté à celui des lettres publiées, permet cependant de mesurer en partie le fossé qui sépare ses maigres notes de 1653 (Amsterdam) des amples travaux préparatoires qu'il a consacrés à la *Thébaïde*. Quant à l'ouvrage de Marolles, qui intègre les remarques de deux autres érudits, Guyet et Peyra-

[36] Grafton 1983:6–7 souligne que le discours préfaciel, qui vante couramment l'auteur de l'ouvrage, tend à passer sous silence les dettes contractées envers les prédécesseurs et à éviter les développements techniques. Jusqu'au 18e s. la dédicace, qui prend généralement la forme d'une épître élogieuse, possède une fonction directe de nature sociale et économique (recherche de protection et de rémunération): voir e.g. Genette 1987:112–113, cf. Febvre–Martin [1958] 1971:233–236.

rède, les indices matériels fournis par l'ouvrage imprimé paraissent suffire à distinguer, au moins dans les grandes lignes, ses phases d'élaboration.

En corollaire de l'accent mis ici sur le "producteur" du commentaire et sur la nature du discours qu'il produit, le "consommateur" du binôme texte–commentaire restera à l'arrière-plan. Accéder aux lecteurs effectifs de ces ouvrages, comme Kallendorf l'a fait pour Virgile, nécessiterait le recours à des sources comme les annotations manuscrites que ces lecteurs y ont portées. En clarifiant ce qu'offrent les commentaires de la *Thébaïde*, mon étude peut du moins montrer comment ils ont contribué à former la culture de certains de ses lecteurs, et éclairer, plus largement, les horizons d'attente qui ont orienté les réactions individuelles à ce poème[37]. Les perspectives du commentateur et de son lecteur se rejoignent d'ailleurs en partie, d'abord parce que les commentateurs sont eux-mêmes lecteurs des imprimés antérieurs, et que je m'intéresse précisément – j'y reviens ci-dessous – à la manière dont ils réagissent aux travaux de leurs prédécesseurs. Par ailleurs, les lectorats *visés* seront évoqués, notamment au travers des déclarations explicites contenues par exemple dans des préfaces ; ils le seront encore, dans une certaine mesure, au travers des différences parfois considérables que présente la pratique exégétique des uns et des autres, signe que leurs ouvrages s'adressent à des publics divers.

Le choix d'analyser les commentaires imprimés de la *Thébaïde* en tant que témoins de l'histoire des études classiques, de la démarche intellectuelle qui consiste à publier un apparat de notes, explique aussi en partie que la réception dans les littératures modernes ne sera abordée ici que de manière marginale. Etudier la manière dont les commentaires reflètent cette forme de réception de l'œuvre antique ou contribuent à l'orienter constituerait à l'évidence un objectif séduisant. Des travaux ont montré en particulier, pour la période médiévale, tout le profit que l'analyse du processus créatif peut trouver à prendre en compte les médiations exercées par le commentaire antique de la *Thébaïde*[38] ; Martin Opitz a utilisé les commentaires de Barth, de même que ses poèmes latins[39]. L'influence des exégèses imprimées sur les traductions (notamment sur les plus ambitieuses d'entre elles) mériterait également l'attention. Si ces objets sortent du cadre de ce travail, c'est aussi pour des raisons qui tiennent à l'état actuel de la recherche. Leur étude

---

37 Sur l'importance de prendre en compte ce rôle des commentaires dans une étude des lectorats et des lectures effectifs de l'œuvre antique, voir KALLENDORF 1999a:36–37.

38 PUNZI 1995, MESSERLI 2002.

39 HOFFMEISTER 1931:14–17.

nécessiterait, en amont, des bases plus solides que nous n'en possédons pour l'instant sur la réception de l'épopée de Stace dans la littérature et la culture européennes[40]. Ce paysage est cependant appelé à changer[41]; peut-être les repères fournis ici se révéleront-ils utiles à une analyse des interactions entre tradition exégétique et production littéraire[42].

Discours fragmenté et image globale

Un obstacle posé à l'étude de tout commentaire tient à la fragmentation de ce type de discours, composé d'une succession d'observations ponctuelles. Or analyser les composantes interdépendantes de ce système que constitue une exégèse, la situer dans son contexte culturel et la confronter à d'autres exégèses, exige que l'on trace les contours d'une image générale. Il s'agit de faire apparaître dans chaque discours des préférences et des caractéristiques, notamment en ce qui concerne ses visées pragmatiques, ses orientations thématiques, sa construction, les stratégies qu'il met en œuvre, les lectures qu'il reflète, la manière dont son propre auteur s'y représente. En corollaire, cette démarche permet de mettre en évidence, dans le détail, des décalages, des nuances, des variations, des contradictions.

Principes généraux

De quel sens l'image générale formée à partir des notes individuelles d'un commentaire est-elle porteuse ? Les réponses dépendent du statut que l'on reconnaît au discours exégétique lui-même. On peut considérer ce discours fragmenté comme le reflet d'une conception essentiellement unitaire et cohérente, dont la variété de détail ne ferait que révéler des facettes : l'image produite doit alors être conçue comme la *reconstruction* de cette conception. Une autre position consiste à considérer que ce discours échappe au

---

[40] KISSEL 2004:7 et 247 (239–263 pour un bilan des recherches) déplore le manque d'études consacrées à la réception moderne de la *Thébaïde*; cf. VESSEY 1992:xlii–xliii (et à sa suite GILLESPIE 1999:157). Scioli in DNP suppl.7:923–931 se concentre sur la période antique et surtout médiévale. Cf. H. ANDERSON III 123–129.

[41] Organisé par Helen Lovatt, le colloque *Always coming after : The influence and impact of Post-Augustan epic* (Nottingham 2010) a accordé une attention particulière à la réception de Stace. Signalons aussi la thèse de MENGELKOCH 2010, à laquelle j'ai eu accès alors que je révisais le manuscrit final de ce livre, ainsi que le *Companion to Statius* que préparent William J. Dominik et Carole E. Newlands.

[42] Pour sa part, l'étude mentionnée n. 7 apportera quelque lumière sur la réception de la *Thébaïde* en précisant les conditions de sa diffusion au travers de ses éditions imprimées.

moins en partie à une telle conception d'ensemble, et que sa fragmentation peut impliquer des failles, des fractures ; dans ce cas, l'image générale dégagée par l'analyse est envisagée comme une *construction*. La seconde approche semble plus féconde. Plusieurs des commentaires étudiés – et surtout celui de Barth – sont le fruit d'une élaboration complexe, dont certains décalages, voire certaines contradictions, sont manifestement la conséquence. De manière plus fondamentale, il n'existe aucune nécessité que l'exégète se soucie de parfaire la cohérence de son propos ; il peut ne pas se préoccuper d'éliminer les décalages, voire même les cultiver, voyant dans la fragmentation des notes l'occasion d'exposer une même question sous divers angles au sein d'un discours qui *ne se veut pas* unitaire.

La (re)construction de l'image générale d'un commentaire passe par une lecture transversale visant à la dissection de ses contenus et de ses techniques : repérage des discussions portant sur tel point de grammaire (l'infinitif final, la morphologie des noms grecs) ou tel thème (le suicide, l'exercice du pouvoir), recensement des parallèles littéraires et des sources cités. Une consultation ponctuelle ciblant les passages où apparaît un aspect donné (par exemple les vers qui présentent un infinitif final) permet souvent d'estimer dans quelle mesure l'exégète lui prête attention et de quelle manière il l'aborde. Cependant, les discours les plus significatifs n'apparaissent pas toujours là où le texte les ferait attendre[43]. Il importe en outre de souligner qu'une telle approche ne saurait suffire à elle seule : car s'il invite à une consultation ponctuelle, un commentaire n'en possède pas moins une structure séquentielle. Seule capable de faire apparaître certaines stratégies ou certaines failles, une lecture linéaire s'avère également nécessaire.

La confrontation de discours exégétiques appartenant à des contextes très différents impose, à ce niveau général d'analyse, la définition d'une grille de lecture. Pour tentante qu'elle soit, l'adoption de catégories conceptuelles contemporaines des ouvrages étudiés n'apparaît guère souhaitable dès lors que ces catégories varient selon les époques et les milieux culturels concernés. Ainsi, se fonder sur une distinction entre grammaire et rhétorique créerait la confusion, puisque la limite entre ces disciplines – qui ne sauraient être définies dans l'abstrait ni, en particulier, indépendamment d'un contexte d'enseignement – fluctue au cours du temps mais aussi selon les

---

[43] Ainsi, Gronovius (Amsterdam 1653) *ad* 3.71 discute un point de morphologie non pertinent pour ce vers, comme on le verra au chapitre 3, p. 232. De même, le rapprochement entre Capanée et la *persona* de Stace qu'établit Barth (Zwickau 1664–65) s'exprime entre autres dans sa note *ad* 10.779[773], citée au chapitre 6, n. 285, alors que Capanée n'est pas mentionné dans le vers en question.

traditions “nationales”. A cela s’ajoute l’imprécision de l’idée que les savants du début de l’époque moderne se font des catégories antiques elles-mêmes. Si les conceptions contemporaines des ouvrages étudiés doivent assurément être prises en compte dans l’analyse, on préférera établir sur d’autres bases la grille de lecture générale.

Pour une typologie détaillée

L’analyse des orientations d’un commentaire peut prendre appui sur des typologies variées, fondées sur des catégories *pragmatiques* (quelle action l’exégète vise-t-il ?) et/ou *thématiques* (quelle matière fournit-il ?). En amont du choix d’une ou de plusieurs typologie(s), et de la détermination des catégories qui la (les) constituent, se pose cependant la question de l’unité d’analyse. La *note* peut apparaître comme l’unité naturelle : sur le plan pragmatique, on distinguerait ainsi des notes qui relèvent de la critique du texte, d’autres notes qui facilitent la compréhension littérale, et ainsi de suite ; sur le plan thématique, on parlerait par exemple de notes lexicales ou de notes mythologiques. A l’usage, cette manière de procéder se révèle problématique. Une note est en effet très souvent un ensemble composite qui intéresse plusieurs catégories, que ce soit au niveau pragmatique ou au niveau thématique. Ce cas de figure peut être illustré par une note de Bernartius.

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 2.46] *prior haurit habenas*] hominum fidem! hunc locum quo genere deformarunt homines inuenusti ? quid enim *vngula haurire habenas* ? gerrae germanae. libri scripti, & princeps editio *prior haurit arenas* | *Vngula*, qui negat hanc lectionem recipiendam esse, is profecto *Anticyras melior sorbere meracas* [= Pers. 4.16], quam vt de litteris iudicet. Notum, poetas diis marinis currum tribuere etiam in aquis, Neptuno equos ex anteriore parte vero tales, ex posteriore pisces exempla parcam adscribere, sunt enim cuiuis obuia. apte itaque & proprie anterioribus pedibus arenam littoris dissipare dicuntur.

Chercher à classer globalement une telle note dans une catégorie unique, c’est déjà s’obliger à certaines contorsions et simplifier les faits ; et les cas plus complexes abonderont dans les pages qui suivent. L’analyse gagne à prendre pour base l’*élément exégétique*, entendu comme un énoncé caractérisé par une relative unité pragmatique et/ou thématique, et qui tantôt constitue à lui seul une note simple, tantôt est inclus avec d’autres éléments dans une note complexe ; ainsi peut-on distinguer dans cet exemple un premier élément visant à la correction du texte, puis un élément qui a certes pour fonction d’appuyer la correction mais fournit une information distincte, mythologique et littéraire.

Le choix de l'élément exégétique comme unité, qui permet de rendre compte de la diversité de contenus d'une note complexe, se prête en outre à l'examen de sa structure interne, où la séquence des éléments et leur éventuelle hiérarchisation peuvent être révélatrices. Ainsi, la distinction des différents éléments exégétiques fait apparaître dans la note suivante un mode de composition très représentatif de Bernartius : un premier élément visant à l'éclaircissement du texte (en l'occurrence l'identification du personnage que Stace désigne par périphrase) est suivi d'un approfondissement (ici d'ordre mythologique).

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.352] *seruatoremque cruentum* | *Bebrycij nemoris*] Amycum intelligit, qui aduenas in Bebrycio nemore, ad cestuum certamen prouocare solebat, eosque ibidem, dolo interficere. qui tandem a Polluce & ipse occisus est.

L'élément exégétique, plutôt que la note, se révèle ainsi comme l'unité d'analyse la plus appropriée.

Dans l'analyse des contenus, le recours conjoint à des catégories pragmatiques et thématiques paraît s'imposer. Il correspond au choix opéré par Bruno Bureau dans son importante étude des notes de la collection *Ad usum Delphini* – à laquelle appartient le *Stace* de Beraldus (Paris 1685) – qui a largement inspiré ma démarche et aidé à définir ce qui servait le mieux ma matière et mes visées[44].

Au niveau pragmatique, je me propose de distinguer les éléments exégétiques qui visent à l'*emendatio* du texte, à son *éclaircissement* et à son *approfondissement*, auxquels j'ajouterai dans une catégorie distincte ceux qui visent à l'*édification* du lecteur. Parmi ces étiquettes – qui recoupent en partie seulement les subdivisions διόρθωσις (*emendatio*), ἀνάγνωσις (*lectio*), ἐξήγησις (*enarratio*) et κρίσις (*iudicium*) de l'*enarratio poetarum* pratiquée par le "grammairien" antique[45] – les trois dernières nécessitent quelques précisions.

Par éclaircissements, j'entendrai l'ensemble des éléments exégétiques qui contribuent prioritairement à l'intelligence immédiate du texte, et ce

[44] Dans sa présentation des différents "types de notes", Bureau 2000:228–242 distingue des discussions où le commentateur s'efforce d'éclairer la compréhension, de transmettre une forme d'érudition, ou encore de discuter les bases critiques du texte, et prend en compte des matières comme la langue, la mythologie, les us et coutumes.

[45] Ces subdivisions sont celles du schéma quadripartite adopté notamment par Varron (fr.236 Funaioli = Diom. gramm. GLK 1.426.21–30) ; cf. e.g. Blank 2000:408 et 412.

par le biais de divers procédés : *reformulation* des passages dont la langue, parfois aussi l'idée, apparaît comme un obstacle potentiel[46] ; *explicitation* des idées et des situations qui peuvent échapper au lecteur, notamment par le développement de ce que le texte se contente de mentionner ou de signifier de manière synthétique, ou par l'expression de ce qui n'y est pas dit[47] ; et *identification* des référents, surtout mythologiques et géographiques, correspondant à des désignations peu transparentes, en particulier du fait de leur caractère allusif ou périphrastique[48].

Par approfondissements, j'entendrai strictement les éléments qui apportent des informations – relatives notamment aux usages linguistiques, à l'interprétation, aux mythes, à la géographie, aux *realia* – susceptibles de contextualiser la lecture sans être indispensables pour autant à l'intelligence immédiate du texte commenté, mais aussi des informations amenées pour elles-mêmes, sans lien direct avec lui. Cette démarche peut avoir des ambitions extrêmement diverses : il y a un monde entre la petite note de Bernartius sur Amycus citée ci-dessus et les cinq pages que ce même commentateur consacre aux diverses utilisations des *vittae*[49] – sans parler de certaines notes interminables de Barth, farcies de citations d'auteurs patristiques ou de chroniqueurs et poètes médiévaux.

Enfin, je rangerai parmi les éléments d'édification les observations visant à inculquer au lecteur des valeurs. Le classement de telles observations dans une catégorie pragmatique distincte, justifiée par leur forte présence dans certains des commentaires étudiés ici, permet de reconnaître la spécificité des éléments exégétiques qui ont trait à la conduite humaine – celle du lecteur et de toute autre figure extérieure à l'œuvre, comme celle des personnages du récit[50]. Parmi les discours portés sur ces derniers, il permet notamment de séparer, des propos situés surtout au niveau de la représentation littéraire, les propos qui participent plutôt d'un message de portée générale adressé au lecteur. C'est à cette seconde espèce qu'appartiennent

---

46 Langue : voir ci-dessous Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.259, ainsi que *ad* 3.326 comme partie initiale d'une note complexe. Idée : Barclay (Pont-à-Mousson 1601) ad 3.77, cité au chapitre 4, n. 144.

47 Stephens (Londres 1648) *ad* tr.3.2 = 3.2 "this *a* doubtfull night" (*nocte sub ancipiti*) « *a* It was not yet discovered which side was worsted. »

48 Voir Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.352 ci-dessus et *ad* 3.203 ci-dessous (note complexe).

49 Bernartius (Anvers 1595) *ad* 5.668[678], discuté au chapitre 7, pp. 528–529.

50 Bureau 2000:234–242 range sous l'étiquette "notes d'érudition" l'ensemble des observations portant sur des questions morales, mais il paraît considérer comme une variété particulière celles de type "moralisateur ou parénétique", qui rejoignent ma catégorie des éléments d'édification.

les observations suivantes de Bernartius, réaction à l'affirmation que le sort heureux de Polynice à Argos ne lui a pas fait oublier combien il est pénible d'être privé de ses proches et de sa patrie[51].

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.374] *nec me adeo res dextra leuauit*] vtinam omnes non a supremis labiis, sed e pectore, & ut ille ait ἐκ φρενῶν μυχοῦ, hanc sententiam usurparemus, quam belle nobiscum ageretur ? vix afflauit melior quaedam fortunae aura, statim aequales, dein superiores, postremo nostras ipsi spes anteire paramus. insani ! & Comici verbo <cf. Plaut. *Poen.* 291> *lapide silice stultiores* ! [...]

La catégorisation d'un élément exégétique reste souvent sujette à discussion. Sa fonction pragmatique ne découle pas seulement de sa formulation, mais aussi du contexte où il apparaît dans le fil du discours et plus largement dans l'ouvrage[52]. Ajoutons qu'un même élément peut remplir plusieurs fonctions simultanément, et aussi que sa fonction apparente ne paraît pas toujours concorder avec sa fonction réelle – décalage qui résulte parfois d'une stratégie, révélatrice de l'image que l'exégète veut donner de lui-même et de la relation qu'il désire établir avec son lecteur.

Au niveau thématique, un classement visant à rendre compte du contenu des commentaires pourrait inclure, outre l'*emendatio* et l'édification, des catégories comme la langue, la mythologie, les *realia*. Cette énumération suffit – précisément par la mention de l'*emendatio* et de l'édification, comptées ci-dessus au nombre des catégories pragmatiques – à attirer l'attention sur la question de l'articulation des niveaux d'analyse. Convient-il de construire une typologie unique, où les catégories thématiques seraient de simples subdivisions des catégories pragmatiques ? Certains éléments relevant d'une même catégorie thématique peuvent répondre à des visées pragmatiques différentes selon les cas. Ainsi, le lexique peut donner lieu à de simples éclaircissements, mais aussi à des approfondissements : la première note ci-dessous (Bernartius *ad* 3.259) se limite à reformuler pour en faire comprendre le sens le verbe *detumuere* utilisé par Stace ; la seconde (*ad* 3.326) ajoute à la reformulation de *stare* un développement qui, par le biais des parallèles cités, désigne comme inhabituel l'emploi commenté (ce que souligne d'ailleurs une manchette "Verbum stare noua notione").

---

[51] Je reviendrai sur cette note au chapitre 8, pp. 625–626. Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.92 cité au chapitre 2, pp. 71–72 offre l'exemple d'une note réunissant les deux aspects.

[52] Sur ce second point, voir e.g. Venise 1570 ("Targa" = Pavesi) *ad* st.3.58 ~ 3.203 cité au chapitre 2, p. 61 : bien qu'Actéon soit désigné allusivement par Stace, sa nomination dans la note n'a pas pour fonction de l'identifier, puisqu'il est déjà nommé dans la traduction à laquelle cette note se réfère.

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.259] *Detumuere*] id est tumorem posuere. Dicam alibi oportunius.

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.326] *stant fulti puluere crines*] id est, pleni sunt. Sisennius lib.IX. <*hist.* 130 = Non. p. 392,10 Merc.> *Caelum caligine stat.* Varro Eumenidibus. <Varro *Men.* fr.126>. *[...] cui si stet terra [...].* Lucillius Sat.V. <fr.1301 Marx = Don. Ter. *Andr.* 699> *Interea stat sentibus fundus.* pro eo quod diceres, caelum plenum est caligine, si terra plena sit, fundus plenus est sentibus.

A l'inverse, une remarque mythologique peut avoir pour ambition d'enrichir la culture du lecteur (*ad* 3.452, où Bernartius offre sur Amphiaraüs une information accessoire pour la lecture du passage), mais aussi celle, beaucoup plus modeste, d'éclairer une désignation allusive ou périphrastique (*ad* 3.203, où Bernartius précise que le *dominus* mentionné par Stace est Actéon)[53] – et ce, même si la frontière entre les deux opérations est souvent difficile à tracer avec netteté.

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.452] *Amphiarae datur*] vnus e septem ducibus huius belli, Oclei [sic] filius. quem tradunt rudem plane ac indoctum, cum in domo fatidica, quae apud Phliasos est, vnam noctem obdormiuisset, statim diuinare coepisse. Consule Pausaniam Corinthiacis.

> [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.203] *Heu dominum*] Acteonem.

Elever au statut d'approfondissements tous les éléments mythologiques, mais aussi géographiques ou astronomiques, ne rendrait pas justice à la diversité du matériel exégétique. Surtout, faire entrer tous les éléments lexicaux, mais aussi syntaxiques, dans le champ de la "compréhension" oblige à l'élargir jusqu'à lui faire englober dans son ensemble la transmission d'un savoir linguistique, équivalence envisageable pour une collection assez homogène et nettement orientée vers l'enseignement du latin comme les *Ad usum Delphini*[54], mais guère applicable à un corpus hétéroclite où cet aspect pédagogique est souvent peu sensible voire totalement absent. A une typologie unique, je préfère l'association de deux typologies, pragmatique et thématique.

Les choix adoptés ici ne visent pas à réduire la complexité des discours exégétiques à une grille extrêmement détaillée et parfaitement ordonnée, qui ne ferait que créer une fallacieuse impression d'objectivité et de précision ; ils servent plutôt la clarté de l'analyse et de l'exposé. La typologie

---

53 Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.352 cité plus haut combine les deux aspects.

54 Voir Bureau 2000:228–229.

pragmatique constituera un fil conducteur dans la vue d'ensemble de l'histoire exégétique de la *Thébaïde* (première partie) : précieuse pour construire une image globale de chaque commentaire, en y mettant en évidence les visées prédominantes et par la même occasion le niveau de compétence du lectorat projeté, elle se prête bien à une approche diachronique. La typologie thématique interviendra pour l'essentiel dans l'examen détaillé (deuxième partie) ; mieux adaptée à la discussion des enjeux du discours exégétique dans leur relation avec le contexte intellectuel et avec le texte commenté, elle permettra d'affiner l'analyse, en particulier en ce qui concerne le vaste ensemble des approfondissements.

Les inévitables recoupements entre catégories pragmatiques et catégories thématiques – guère gênants dans une étude qui ne prétend pas inscrire le discours exégétique dans une grille rigide – sont d'une complexité variable. Si certains types de contenu peuvent répondre à des visées diverses (éclaircissement et approfondissement pour des domaines comme la mythologie, la géographie, l'astronomie, ou encore pour les observations linguistiques), d'autres relèvent d'une visée exclusive. C'est le cas de la discussion littéraire. Que cet objet soit rangé ici parmi les approfondissements plutôt que de se voir réserver sa propre catégorie pragmatique peut surprendre, mais ce choix répond au souci de respecter la nature des commentaires du début de l'époque moderne. Les informations que ces discours fournissent par-delà le soutien à la compréhension immédiate composent tout un spectre allant du plus centripète au plus centrifuge ; on verra que, pas plus qu'au sein du discours sur les textes antiques de manière générale, la discussion littéraire n'y possède toujours une place clairement distincte, ni, surtout, une place privilégiée. Assez mal représentée dans les commentaires, au point que son inclusion dans une typologie des notes ne va pas nécessairement de soi[55], elle fait en revanche la spécificité d'une approche comme celle, tardive, de Lewis (Oxford 1767). Aborder la discussion littéraire parmi les approfondissements aide à rendre compte de l'indistinction qui la caractérise d'ordinaire et à montrer comment elle s'articule avec d'autres types de réflexion. Elles-mêmes, les hésitations qui peuvent se faire jour dans la construction d'une typologie sont là pour rappeler qu'une telle entreprise ne peut s'appuyer que dans certaines limites sur des critères objectifs, et qu'elle n'acquiert son sens que dans les services qu'elle rend à l'analyse.

---

[55] Bureau 2000:242 ne présente aucune catégorie correspondant à cet aspect, ce qui peut être justifié, à nouveau, par l'orientation des *Ad usum Delphini*.

On constatera des différences considérables entre des exégèses strictement tournées vers un objectif unique comme celle de Gronovius, où l'*emendatio* est présente partout et n'admet éventuellement à ses côtés que des éléments, tels les éclaircissements, qui lui sont strictement subordonnés, et des exégèses éclectiques comme celle de Bernartius, où *realia*, message et critique du texte peuvent coexister sans interagir de manière approfondie. On découvrira que le commentaire de Barth combine une strate ininterrompue d'éclaircissements et de critique textuelle à des éléments plus irréguliers mais souvent abondamment développés, comme des discussions lexicales ou des observations poétologiques, ou des réflexions désabusées sur la déchéance morale contemporaine. La démarche adoptée permettra aussi de voir que la récurrence d'une même thématique, comme la mythologie ou les *realia*, acquiert une signification fort différente d'un ouvrage à l'autre, selon que le commentateur s'arrête longuement sur les éléments qui en relèvent ou ne les évoque au contraire que pour se justifier de ne pas s'attarder sur eux.

Longue durée et tradition

Outre l'intérêt porté au discours exégétique en soi, une spécificité de l'étude offerte ici, et en particulier de sa partie générale (première partie), réside dans la prise en compte du long terme. Cette approche est motivée notamment par le souci, discuté ci-dessous, d'observer le développement d'une tradition imprimée. Elle peut être mise en regard de problématiques générales relatives à l'historiographie, qui touchent à la question de la périodisation. Les réflexions actuelles sur la notion de *Frühe Neuzeit*, notamment, ont quelque pertinence pour une étude consacrée à l'ère du livre imprimé et centrée sur les 16e–17e s., dans laquelle un érudit allemand, Barth, occupera une place de choix[56]. Dans le champ de l'histoire littéraire, on se réfère volontiers aujourd'hui à cette macro-époque s'étendant depuis le Moyen Age tardif jusqu'au *Sturm und Drang*, dans le but d'insister sur les continuités qui unissent la Renaissance à la période médiévale et de se libérer des subdivisions rigides qui ont longtemps segmenté l'analyse des siècles postérieurs[57] ; un corollaire souvent inévitable de cette perspective est la moindre envergure des objets soumis à l'examen[58].

---

56 Sur ces réflexions, voir les articles réunis dans NEUHAUS 2009.

57 Pour une redéfinition de la notion de *Frühe Neuzeit* dans ce domaine, voir RICHTER 2009.

58 RICHTER 2009:150.

Le cadre chronologique de mon ouvrage n'est pas fondé sur la croyance que la Renaissance aurait introduit un bouleversement radical dans la pensée et les pratiques, pas plus qu'il n'est guidé par l'idée que l'imprimerie marquerait en soi une rupture drastique ; il est d'abord suggéré par la matière traitée. Si le commentaire des textes classiques présente entre l'époque (tardo-)médiévale et les siècles suivants de nombreuses continuités de forme et de contenu, les humanistes, et en particulier ceux de la génération active dans la seconde moitié du Quattrocento, ont cependant profondément modifié ses intentions et sa signification[59]. Des exégètes comme Calderini s'affranchissent du contexte institutionnel de l'enseignement scolaire, auquel leurs prédécesseurs étaient encore étroitement associés, pour s'adresser à un public plus exigeant. Dans le sillage de Politien, les commentateurs ambitieux, comme en général les érudits spécialisés dans l'étude des textes antiques, revendiquent le rang de continuateurs des "grammairiens" antiques, avant de se redéfinir comme *critici* pour mieux se distinguer des maîtres d'école qu'en était venu à désigner le terme de *grammatici*[60]. L'essor de l'imprimerie s'accompagne lui-même de changements majeurs. Alors que la diffusion des premiers commentaires humanistes reposait d'ordinaire sur des notes de cours, on voit ensuite se multiplier les commentaires présentés comme des œuvres originales, aspirant à une dignité littéraire, voire conçus spécifiquement en vue de la publication. La nouvelle technique offre par ailleurs l'occasion de rompre avec des modèles dans lesquels on ne veut plus se reconnaître ; les exégèses médiévales sont les premières victimes de la sélection opérée, même si l'on imprime certaines d'entre elles – en les attribuant parfois, le fait est significatif, à des maîtres humanistes[61]. L'étude de la phase de transition que constituent les premières décennies de l'imprimerie s'avère fructueuse là où cette phase est marquée par des publications nombreuses ou par des travaux influents, comme dans le cas des *Métamorphoses* d'Ovide[62] – ou dans celui des poèmes de Catulle, qu'a illuminé Julia Gaisser[63]. Pour la *Thébaïde*, on ne publie pas d'exégèses nouvelles

---

[59] L'introduction de la deuxième partie, pp. 198–199 et 204–205 reviendra sur quelques-uns des traits novateurs qui distinguent le commentaire humaniste.

[60] Les attributions du *criticus* seront évoquées dans l'introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5, ainsi qu'au chapitre 3, p. 266 et au chapitre 6, pp. 440–441.

[61] Ulery 2005 discute le cas d'un commentaire à Salluste déjà présent dans un manuscrit du 12e–13e s. (Berne, Burgerbibliothek 411 : cf. Osmond–Ulery 2003:225–227), qui a été publié à Venise en 1500 avec une attribution au maître vénitien Ognibene Bonisoli da Lonigo († ca. 1476).

[62] Voir *supra* p. 8 sur l'ouvrage de McKinley.

[63] Gaisser 1993.

avant 1570 (Venise, "Targa" = Pavesi, notes en italien) et 1595 (Anvers, Bernartius, notes en latin), pour des raisons qui tiennent en partie au moins à un déclin de popularité, et les exégèses médiévales – mais aussi les exégèses manuscrites du 15e s. – restent sans postérité, ou presque, dans la tradition qui prend alors naissance.

Au 19e s., l'essor de l'examen "scientifique" de la *Thébaïde* coïncide avec une interruption dans la parution de commentaires originaux, qui ne reprendra, sur des bases entièrement différentes, que dans les années 1930. Alors que la réflexion des commentateurs anciens est principalement orientée en fonction de ce qu'ont dit leurs prédécesseurs, ceux de notre époque produisent (ou prétendent produire) un effort essentiellement autonome[64]. Ils ne discutent plus l'ensemble du poème mais seulement une section brève, livre ou partie de livre, et, jusqu'à récemment, une section encore intacte, dans l'espoir de doter bientôt toute l'œuvre de commentaires satisfaisant aux exigences actuelles. Ils s'attachent enfin à composer des commentaires continus, plus ou moins denses, qui tranchent avec le caractère clairsemé de la plupart des exégèses anciennes.

L'étude de l'histoire exégétique de la *Thébaïde* sur le long terme se propose d'en élargir et d'en approfondir la connaissance à divers égards. Dans les "récits" – accordant souvent une place prépondérante au texte imprimé – dont cette histoire a fait l'objet[65], certains points font l'unanimité, comme la qualité des discussions critiques de Gronovius (Amsterdam 1653). Les vues divergent sur d'autres points, à commencer par la valeur de l'énorme commentaire de Barth. En outre, le recensement et l'identification exacte des ouvrages présentent des lacunes dommageables. Il va de soi que ces "récits", rapides, ne s'arrêtent guère sur le contexte où sont nés les différents commentaires ni sur les caractéristiques de leur discours, et qu'ils prêtent souvent peu d'attention aux mouvements généraux de l'histoire culturelle. Les chapitres qui suivent mettent en évidence ce qui sépare les notes de Gronovius des autres exégèses de leur temps et les rend plus proches des pratiques actuelles – et contribue ainsi à la haute estime dont elles jouissent aujourd'hui. Ils ramènent notamment au jour un travail de jeunesse de John Barclay (Pont-à-Mousson 1601) qui appartenait au paysage intellectuel de Gronovius et de Barth, mais aussi l'œuvre de Crucé (Paris 1620), dont les notes sur la *Thébaïde*, déjà ignorées de la plupart de ses contemporains, se

64 Cf. *infra* p. 29 et n. 74.
65 Voir n. 3.

sont effacées de la mémoire collective depuis la fin du 19e s. Ils soulignent aussi l'intérêt littéraire de l'approche du traducteur anglais Lewis (Oxford 1767) et la particularité du *Stace* produit entre 1782 et 1788 dans les éphémères presses du monastère milanais de Saint Ambroise. Ils illustrent la richesse inégalée du commentaire de Barth, confirmant si besoin était le bien-fondé de son utilisation dans la plupart des commentaires récents et dans certaines études consacrées à l'interprétation du poème ou à sa technique littéraire[66]. Ils proposent surtout une réévaluation générale de cet ouvrage touffu, destinée à en faciliter la consultation, mais aussi à mieux faire apprécier les caractéristiques d'un discours érudit qui a souvent rebuté les lecteurs. La grande hétérogénéité des exégèses analysées peut ainsi être vue comme un atout : elle aide à révéler le discours de Barth pour ce qu'il est – une voix singulière, inscrite dans un contexte précis.

Embrasser une période de presque quatre siècles n'offre pas que des avantages. Il ne saurait être question de confronter systématiquement l'histoire exégétique de la *Thébaïde* avec celle d'autres auteurs classiques, ne serait-ce que parce que les études globales indispensables à une telle entreprise font défaut ; on trouvera peut-être ici, en revanche, un terme de comparaison susceptible d'être exploité dans de futures recherches. Plus spécifiquement, la disparité des milieux culturels qui imprègnent ces discours étalés dans le temps comme dans l'espace me poussera à limiter la présentation des contextes très divers que traverse la vue d'ensemble (première partie)[67]. Une contextualisation plus attentive sera proposée dans l'examen détaillé des commentaires des 16e et 17e s. (deuxième partie) ; on tentera de situer certains de leurs traits distinctifs par rapport à des phénomènes tels que la subordination de la lecture des classiques à des fins utilitaires, les conséquences de l'expansion de la production imprimée sur l'organisation du savoir, ou la manière dont les exégètes se représentent leur propre rôle.

En dépit de la relation qui unit à l'enseignement le genre du commentaire à un niveau général, il n'a pas paru nécessaire de placer le cadre éducatif

---

66 LEIGH 2006 intègre l'exégèse de Barth à sa propre lecture de l'assaut de Capanée contre les dieux ; JUHNKE 1972 l'a dépouillée, parmi d'autres commentaires anciens de Stace, pour établir ses listes de parallèles avec les épopées homériques.

67 Cf. MCKINLEY 2001:xxiii : "because the chronological parameters are broad […], it is not possible to historicize each commentator's work fully. This is not feasible mainly because I am dealing here not with one history, but rather multiple histories and cultures in England and western Europe." Une autre conséquence méthodologique de la diversité des ouvrages étudiés a été évoquée *supra* pp. 17–18.

au premier plan[68]. Tous les ouvrages analysés participent certes d'une tradition "pédagogique" héritière de Servius, intéressée à la lecture littérale[69]. La plupart d'entre eux naissent toutefois dans des contextes où – à la différence de l'Italie des premiers humanistes – le commentaire n'est pas intimement lié à l'enseignement ; et la situation de la *Thébaïde* n'est pas celle d'auteurs scolaires par excellence comme Horace ou Virgile, dont l'exégèse continue souvent, dans la période considérée ici, à s'adresser à des élèves. Les efforts du maître d'école Stephens, ou ceux de Barclay dans une certaine mesure, sont assurément dirigés vers un jeune public, et le caractère pédagogique de la collection *Ad usum Delphini*, où paraissent les volumes de Beraldus, est évident. Du reste, une édition partielle publiée à Braunschweig en 1796 – qui n'a pas sa place dans cette étude – est explicitement destinée à une utilisation scolaire[70]. Cependant, bien d'autres commentaires de la *Thébaïde* ne sont unis au cadre éducatif que par des liens assez lâches, qui tiennent moins à leur propre finalité qu'à la formation qu'ont reçue leurs auteurs.

Héritages exégétiques

L'étude de la longue durée permet de faire apparaître le développement d'une tradition, d'en éclairer les enjeux et les implications pour l'analyse des exégèses. Un commentaire ne reflète pas seulement la personne et le milieu de son auteur ; il réagit aussi aux commentaires antérieurs. En particulier, une part du discours exégétique est souvent constituée d'*héritages*, un terme par lequel je désigne les emprunts qu'un commentateur fait aux commentateurs antérieurs du même texte[71] – par opposition à la notion plus large de sources, dans laquelle j'englobe le matériel de toute nature qu'il met à contribution. L'exploitation des exégèses antiques peut être légitimée par le souci, conforme aux convictions humanistes, de privilégier des témoignages proches du monde où ont été produits les textes que l'on

[68] J'évoquerai dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 203–206 le rôle de la lecture et de l'exégèse des classiques latins dans la transmission du savoir.

[69] La distinction entre exégèse "pédagogique" et exégèse morale et allégorique est centrale dans l'étude de Baswell 1995 sur la réception médiévale de Virgile.

[70] Lenz, *Auszüge aus den episch-erzählenden Dichtern der Römer*, 1796. Cet ouvrage n'est pas mentionné dans la liste établie par H. Anderson (cf. n. 96). Ses rares notes (dix-huit en tout) ont pour fonction essentielle de présenter et de situer dans le récit de Stace les larges extraits publiés.

[71] Cf. McKinley 2001:xxiv, qui parle à ce sujet de mémoire culturelle et de "memory traces".

commente[72]. Sur un plan plus général, les héritages, partiellement déterminés par l'accessibilité des ouvrages, mais aussi par l'image que chaque exégète se fait, et veut donner, de ses divers prédécesseurs, occupent dans les commentaires une place importante et reconnue, au point d'être considérés en quelque sorte comme un trait constitutif du genre. Ce phénomène est toutefois plus fréquemment envisagé dans son principe que scruté dans ses manifestations concrètes.

Il serait illusoire d'espérer déterminer dans l'absolu l'"originalité" d'un commentaire : en dernière analyse, la majorité des informations qu'il fournit ne sont pas créées *ex nihilo*, et ses sources peuvent être altérées au point d'en devenir indétectables[73]. Déterminer l'originalité relative d'un commentaire dans le cadre de sa tradition exégétique, cerner ce qu'il doit à ses prédécesseurs et ce qu'il introduit au contraire dans cette tradition, constitue cependant un objectif atteignable. Motivée en partie par la nature même de la tradition exégétique de la *Thébaïde*, sa prise en compte systématique constitue une spécificité de la présente étude, qui aborde l'histoire des commentaires en tant que lignée au sein de laquelle nombre d'éléments sont répétés, assimilés, transformés par les générations postérieures. Au travers d'une tradition particulière, mais représentative au moins à certains égards d'une tendance générale, elle éclaire la démarche des commentateurs anciens en mettant en pleine lumière cet aspect de leur travail, et peut inciter à réfléchir sur la pratique des commentateurs de notre époque[74].

Rendue très visible par l'examen du long terme, la nécessité d'identifier et d'interpréter les héritages est en vérité primordiale dans l'analyse de tout discours exégétique appartenant à une lignée. Un tel discours ne nous parle distinctement que si nous dégageons respectivement ce qu'il reproduit et altère des matériaux antérieurs – et ce qu'il en néglige. Ainsi seulement, il devient possible d'apprécier son apport et sa démarche ; ainsi seulement, d'affiner et de placer dans une perspective adéquate l'analyse intrinsèque de ses notes – la typologie pragmatique ou l'orientation thématique, ou encore certains aspects techniques (lemmatisation, choix des parallèles, etc.) qui tendent eux-mêmes à se transmettre de génération en génération[75]. A tout

---

72 Kallendorf 1999a:43–44 souligne cette justification dans le cas de l'appropriation de l'exégèse de Tiberius Claudius Donat par le commentateur virgilien Ascensius (Paris 1500/1).

73 Si la question des sources n'est pas ma priorité, on verra l'importance qu'elle possède pour comprendre la démarche d'un commentateur comme Bernartius (Anvers 1595).

74 Sur le cas des commentaires actuels, cf. Kraus 2002:16–20.

75 Sur la reproduction des lemmes d'un commentaire à l'autre, voir Kraus 2002:10–16 ; cf. 17 sur le fait que certains ouvrages commentent les mêmes points que leurs prédécesseurs mais empruntent peu à leur contenu.

niveau, les traits généraux se prêtent à une interprétation différente selon qu'ils sont ou non essentiellement dus au commentateur étudié. S'il ne s'agit nullement d'écarter comme non signifiants les éléments hérités, il convient de reconnaître qu'ils possèdent une signification différente des éléments novateurs ; l'analyse gagne à ne pas confondre les uns et les autres.

Pour qui s'intéresse à la tradition en soi, l'attention accordée aux processus de transmission révèle les cheminements du matériel exégétique au fil du temps, les continuités mais aussi les ruptures. Elle permet d'apprécier l'impact respectif des différents commentaires – leur réutilisation éventuelle dans les entreprises postérieures, ainsi que les modalités de cette réutilisation. Le concept de médiation acquiert ici une portée supplémentaire[76] : si un commentateur joue un rôle d'intermédiaire, c'est également, en effet, entre le texte et les lecteurs particuliers que sont ses futurs commentateurs.

Etudier une tradition exégétique en tant que telle implique d'examiner, dans la mesure du possible, l'ensemble des ouvrages qui la constituent, plutôt qu'une sélection[77]. Les productions mineures sont toujours susceptibles d'éclairer la genèse ou la fortune des productions majeures : seule la connaissance du très rare volume publié par Crucé en 1620 (Paris) fait comprendre certains aspects de l'exégèse offerte par l'*Ad usum Delphini* de Beraldus. Riche sans être pléthorique, l'histoire des commentaires de la *Thébaïde* présente l'avantage de n'être ni trop vaste pour s'accommoder d'une telle approche, ni trop limitée pour en faire espérer des fruits[78].

L'exemple d'Amar et Lemaire (*Paris 1825–30*)

L'importance des phénomènes d'héritage, et l'urgence que revêt leur analyse précise, peuvent être illustrées par l'édition publiée entre 1825 et 1830 par Jean-Augustin Amar du Rivier et Nicolas-Eloi Lemaire dans la fameuse *Bibliotheca classica latina* dirigée par le second nommé – exemple emblématique, puisque cette édition tardive, dans laquelle confluent les exégèses les plus influentes de la tradition imprimée, a récemment été citée dans diverses études sur Stace[79].

---

[76] Ce concept a été invoqué *supra* pp. 11–12.

[77] L'analyse de McKinley 2001:106–171, qui ne s'intéresse pas prioritairement à la tradition, se concentre sur quatre commentaires répartis entre 14e et 17e s.

[78] Cf. Skoie 2002:vii, qui met en relation son choix d'étudier les commentaires sur Sulpicia avec le fait que ce corpus se prête à une étude exhaustive.

[79] Une analyse globale de ce cas a été donnée dans Berlincourt 2004.

Un lecteur naïf verrait dans les notes infrapaginales d'Amar et Lemaire – auxquelles s'ajoutent des notes réunies sous le titre d'*excursus* à la fin de chaque livre – un travail largement original, s'appuyant dans une modeste mesure sur une compilation elle-même originale : les deux éditeurs français attribuent explicitement de nombreuses notes à leurs prédécesseurs, mais ils en signent certaines, et bien d'autres, dépourvues de toute source explicite, peuvent paraître devoir leur être attribuées. Une confrontation superficielle avec les travaux antérieurs suffit pour réaliser que la compilation s'accompagne souvent de profondes altérations (abrègements, ajouts, reformulations etc.), mais aussi qu'elle opère de manière très sélective, faisant par exemple une large place au matériel de Bernartius (dont une petite moitié est reprise), et réduisant au contraire celui de Barth à l'état de miettes. Un regard plus attentif révèle que la part de compilation est beaucoup plus grande qu'il n'y paraît à première vue, en ce sens qu'une partie importante des notes dépourvues d'attribution ne sont pas l'œuvre d'Amar et Lemaire, mais constituent des héritages, remaniés ou non. Ainsi, des notes comme *ad* 3.158 *quis steriles thalami* et *ad* 3.206 *nunc regis iniqui* proviennent respectivement du commentaire antique et de Beraldus, sans modification. *Ad* 3.175 *annosum truncant apicem* (« In optimo librorum non *truncant*, sed *nudant* legitur ; et *patefaciunt* exponitur. ») abrège la note de Barth (« Cacumen montis. In optimo librorum [...]. »). *Ad* 3.39 *septenaeque* (« Portas Thebarum ostendit, quia dicitur Thebana civitas septem habere portas : unde Graecis ἑπτάπυλος dicta est. Vide imprimis hic Hygin. Mythol. c. 69, ubi nomina portarum numerata invenies. ») complète "Lactantius Placidus" (qui s'arrêtait à "dicta est").

En se penchant sur les notes signées par les éditeurs, on constate qu'il en va de même pour une partie d'entre elles. Une note signée comme *ad* 3.191 (« *Una dies similis fato specieque malorum Aequa fuit*. Huic diei scilicet, quo tot cives amisimus. Adi Excursum ad calcem hujus libri. Ed. ») reprend littéralement Beraldus (à l'exception du renvoi à l'*excursus*)[80]. La note *ad* 3.73, pour sa part, présente une altération complexe qui peut paraître justifier son appropriation par les éditeurs : cette note reformule en effet Bernartius en corrigeant la référence d'un parallèle, et ajoute un renvoi à l'édition des *Poetae latini minores* de la collection de Lemaire.

[80] Amar et Lemaire s'approprient de même la note de Beraldus *ad* 3.476 citée *infra* p. 35, à laquelle ils ajoutent seulement "Vide Exc. Ed."

Bernartius *ad* 3.73

& consanguineo gliscis] non prima sua notione τὸ *gliscis* accipiendum, pro *crescis*, sed pro *vehementer disideras*. Papinius etiam alibi pro exsultat usurpavit, lib.VIII. <8.755–756> *Spectat atrox hostile caput, gliscitque tepentis* | *Lumina torua videns*, – imo [sic] pro *saevire*. Achil. I. [sic] <*Theb.* 12.639–640> *Hos vbi velle acies, & dulci gliscere ferro* | *Dux videt.*

Amar–Lemaire *ad* 3.73

Gliscis. Gliscere prima sua notione significat *crescere*, sed et pro *vehementer desiderare* sumitur, ut hic Statius, etiam alibi, usurpat pro *exultare:* Theb. VIII, 756: "Spectat atrox hostile caput, gliscitque tepentis Lumina torva videns." Lib.XII, 639: "Hos ubi velle acies, et dulci gliscere ferro Dux videt." Conf. Poet. Lat. min. Pentadii de Narcisso epigramm. V, vs.4, nost. edit. tom.II, p.327. Ed.

A lui seul, ce constat – qui peut conduire à reconnaître que le commentaire de Paris 1825–30 fait à un Bernartius ou un Barth une place légèrement supérieure à ce que suggèrent les seules notes qui leur sont explicitement attribuées – ne ferait sans doute pas remettre en cause l'idée que les éditeurs français ont joué un rôle très actif dans la sélection et l'altération du matériel qu'ils exploitent. Replacer leur ouvrage dans sa tradition et débrouiller les divers fils qui forment son tissu exégétique permet de poursuivre l'entreprise de démystification pour aboutir à de tout autres conclusions : les notes qui y sont imprimées contiennent presque exclusivement du matériel hérité ; surtout, qu'ils nomment ou non Bernartius et Barth, les deux éditeurs français ne connaissent leurs commentaires que par un intermédiaire, Valpy–Dyer (Londres 1824)[81]. Cette analyse modifie profondément l'image que l'on peut se faire de leur démarche : la sélection des exégèses antérieures que reflète le volume de la *Bibliotheca classica latina*, mais aussi une grande part des altérations que l'on y observe, ne sont pas l'œuvre d'Amar et Lemaire, mais du commentaire sur lequel ils se sont basés, et plus souvent encore d'une source de cette source … Pour revenir sur les exemples précédents, l'abrègement *ad* 3.175 est l'œuvre du registre des *variae lectiones* de l'édition anglaise, le complément *ad* 3.39 provient de Veenhusen (Leyde 1671), dont le registre final de la même édition reproduit les notes. Cas plus complexe, *ad* 3.73 ne doit pas être expliqué comme une triple altération du matériel de Bernartius (reformulation, correction, ajout), mais – outre la référence au volume des *Poetae latini minores* – comme une synthèse originale des matériaux fournis par l'ouvrage de Valpy, corrigés au passage : Amar et Lemaire reprennent au registre infrapaginal de ce dernier une reformulation due à Beraldus, et

[81] J'évoquerai au chapitre 2, pp. 173–175 la contribution de Dyer à cet ouvrage attribué usuellement – et le plus souvent dans la présente étude – au seul Valpy.

ils récupèrent dans son registre final, où figure intégralement la note de Bernartius, le second parallèle que Beraldus avait éliminé.

Valpy *ad* 3.73

(notes infrapaginales = Beraldus) *Gliscis*] 'Gliscere' prima sua notione significat 'crescere,' sed et pro 'vehementer desiderare' sumitur, ut hic Statius, etiam alibi, usurpat pro 'exultare:' lib.VIII. <8.755–756> 'Spectat atrox hostile caput, gliscitque tepentis Lumina torva videns.'

(notes finales = Veenhusen) *Et consanguineo gliscis*] Non prima sua notione [...]. Achil. I. [sic] <*Theb.* 12.639–640> 'Hos ubi velle acies, et dulci gliscere ferro Dux videt.' *Bernart.*

Amar–Lemaire *ad* 3.73

(notes infrapaginales) *Gliscis. Gliscere* prima sua notione significat *crescere*, sed et pro *vehementer desiderare* sumitur, ut hic Statius, etiam alibi, usurpat pro *exultare:* Theb. VIII, 756: "Spectat atrox hostile caput, gliscitque tepentis Lumina torva videns." Lib.XII, 639: "Hos ubi velle acies, et dulci gliscere ferro Dux videt." Conf. Poet. Lat. min. Pentadii de Narcisso epigramm. V, vs.4, nost. edit. tom.II, p.327. Ed.

Au final, on doit admettre que le commentaire d'Amar et Lemaire présente un fort caractère de compilation, qui n'est de loin pas toujours affiché – à la différence d'autres ouvrages de la *Bibliotheca classica latina* comme le *Virgile*, qui est annoncé comme une réédition d'un commentaire spécifique, celui de Heyne (ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de contenir des adjonctions)[82].

Les reprises implicites constituent un enjeu manifeste dans certaines des exégèses étudiées ici. Barth, qui reproche à Bernartius quantité d'emprunts inavoués à divers types d'imprimés, se montre très scrupuleux de nommer ses devanciers, tandis que Beraldus, à l'inverse, estime pouvoir reproduire tacitement les propos d'autrui sans mériter pour autant l'accusation de plagiat[83]. A cet égard, Amar et Lemaire ont bien moins de points communs que Barth avec l'approche "scientifique" du 19e s., et leur attitude, assez comparable à celle du commentaire *Ad usum Delphini*, ne peut qu'irriter des savants qui attachent du prix à la mention explicite des sources. Leur cas illustre bien les dangers auxquels s'expose, en particulier dans une tradition très répétitive, toute analyse qui ne chercherait pas à clarifier la part des héritages et à reconstruire leurs parcours. Il n'est pas inutile de réaliser que de nombreuses notes attribuées à Amar et Lemaire dans des

---

82 Knauer 1964:92–93 esquisse l'histoire éditoriale du commentaire de Heyne.

83 Voir chapitre 2, pp. 73 sur Bernartius, 125–126 sur Barth, et 146 sur Beraldus.

travaux philologiques sur Stace remontent en vérité à leurs prédécesseurs du 17e s.[84]. De même n'est-il pas inutile de réaliser que toutes les exégèses qu'un récent commentaire attribue à Valpy en les puisant aux notes infrapaginales de son ouvrage ont en fait été prises chez Beraldus par l'éditeur anglais. Au niveau de l'analyse du discours, on voit combien fragile serait une discussion de la démarche de sélection et d'altération effectuée par Amar et Lemaire qui se fonderait sur la prémisse inexacte qu'il s'agit là d'une compilation largement originale; mais les implications méthodologiques sont plus générales. Ainsi, quelle pertinence aurait une étude des passages parallèles cités par Amar et Lemaire qui ignorerait que la grande majorité de ces passages proviennent simplement de leur source directe? Et quel serait le bien-fondé d'un examen typologique qui négligerait la genèse et la nature de leur commentaire? On verra, dans le même esprit, que classer les éléments exégétiques sans s'interroger sur d'éventuels héritages n'aurait qu'une signification limitée pour le *Stace* paru dans la collection *Ad usum Delphini*.

Diversité et complexité des héritages

La diversité et la complexité des emprunts qui interviennent au cours d'une telle tradition – et les difficultés d'analyse qu'ils soulèvent – transparaissent déjà de l'exemple qui précède. Sans doute vaut-il la peine d'en compléter l'image.

Puisque les éventuelles attributions explicites n'offrent, au mieux, qu'une aide partielle et pas toujours fiable, et qu'elles ne distinguent pas les emprunts directs des emprunts indirects, l'étendue et la nature des héritages ne sauraient être déterminées que par la confrontation attentive du contenu des notes. Les exégèses de la *Thébaïde* étant assez peu nombreuses, la complexité y est limitée; l'analyse est cependant souvent délicate, car les facteurs d'incertitude sont multiples. Dans la tradition imprimée d'un *texte*, on a affaire à des alternatives du type "noir ou blanc": une leçon est soit identique à celle de la source envisagée, soit nettement différente; la part qui revient à l'interprétation concerne essentiellement le rôle respectif des diverses sources potentielles dans la genèse globale du texte (une même leçon pouvant provenir, en principe, de plusieurs sources). Dans une tradition

[84] Voir e.g. Snijder *ad* 3.209 (= "Lactantius Placidus"), 3.321 (= Beraldus *ad* 3.322, très proche de "Lactantius Placidus"), 3.382 (= Beraldus), mais aussi *ad* 3.113 à propos de *pecus* (= Barth *ad* 3.111, cf. *ad* 3.113) et 3.454 (= "Lactantius Placidus") où Amar–Lemaire eux-mêmes citaient pourtant leur source. KLOTZ 1905:345 attribue à Amar–Lemaire *ad* 2.356 une exégèse qui provient de Beraldus.

exégétique imprimée, en revanche, un élément repris d'un ouvrage antérieur peut être transformé plus ou moins profondément, au point que la probabilité d'un héritage devient parfois délicate à déterminer; on a souvent affaire non à une alternative tranchée, mais à un éventail de possibilités.

Passons brièvement en revue les principales situations qui peuvent se rencontrer. Dans le cas le plus simple, deux commentaires présentent une formulation strictement identique (*ad* 3.158 et *ad* 3.206 mentionnés *supra*). A l'exception de certains éléments exégétiques très brefs, telle la simple désignation d'un personnage, cette identité suffit généralement à démontrer la réalité d'une filiation, directe ou indirecte. De même, les notes que l'éditeur ou commentateur se contente d'abréger ou de compléter (comme, respectivement, celles d'Amar–Lemaire *ad* 3.175 et *ad* 3.39 citées *supra*) trahissent clairement leur provenance. Il en va autrement lorsqu'une parenté de contenu ne s'accompagne pas d'une identité de forme: c'est alors qu'apparaissent les nuances de gris, qui laissent parfois une grande latitude à l'interprétation. La similitude des informations fournies, mais aussi de leur séquence, permet souvent de conclure à un héritage accompagné d'une reformulation (Beraldus *ad* 3.476; cf. Amar–Lemaire *ad* 3.73 cité *supra*, Achaintre *ad* 3.64 cité *infra*).

> [Beraldus (Paris 1685) *ad* 3.476] *Aridus Hammon.*] Intelligit oraculum Jovis Hammonis in Aphrica. Vide Q. Curtium & Herodotum de hoc oraculo. Dicitur *aridus*, quia situm erat hoc oraculum in aridis, & siticulosis locis.

> ~ [Bernartius (Anvers 1595) *ad* 3.476] *licet aridus Hamon*] recte aridus, quia in Lybia aestuosis admodum, arenosisque locis fanum eius extructum. De Hamonis oraculo si operae tibi, adi Herodotum lib.II. & Q. Curtium lib.IV.

Les cas où le commentateur synthétise des informations tirées de diverses notes de sa source sont plus complexes, mais la filiation y reste parfois clairement perceptible (voir Amar–Lemaire *ad* 3.175 cité *supra*, par rapport à Valpy). En soi, le passage du latin à une langue moderne ne suffit pas non plus à masquer la dépendance, qu'elle consiste en une simple traduction accompagnée d'une légère reformulation (Achaintre *ad* 3.64), ou en une combinaison entre traduction et synthèse (Achaintre *ad* 3.187).

> [Achaintre (Paris 1829–32) *ad* 3.64] *Et toi, fatal oiseau.* Le poète se sert de l'expression *mala ... ales* au féminin: "oiseau de mauvais augure." Suivant les anciens, les oiseaux femelles étaient de mauvais augure, et les mâles de bon augure. HORACE, *Epod.*X, v.1: Mala soluta navis exit alite. VIRG., *Enéide*, XII, 247: Namque volans rubra fulvus Jovis ales in Aethra.

> ~ [Amar–Lemaire (Paris 1825–30, notes infrapaginales) *ad* 3.64 = "Lactantius Placidus"] *Et te mala protinus ales.* Quoniam manu sua erat periturus, ait,

mala ales, id est, malum augurium. Quotiescunque enim ales foeminino genere dicitur, malum portendit augurium ; ut Horat. Epod.X, v.1 : "Mala soluta navis exit alite." Masculino autem bonum demonstrat ; ut Virg. Aen. XII, 247 : "Namque volans rubra fulvus Jovis ales in aethra.

[Achaintre (Paris 1829–32) *ad* 3.187] *Les restes sanglans de Léarque*. Athamas, dans ses transports furieux, avait percé de ses flèches son fils Léarque, croyant tuer un lion. *Voyez* ci-dessus *Théb.*, liv.I, v.13.

~ [Amar–Lemaire (Paris 1825–30, notes infrapaginales) *ad* 3.185 = Beraldus] *Funerea quum laude potitus*. Athamas enim in furore suo leonem occidere credebat, quum sagittis filium Learchum configeret : hincque gloriam consequi sperabat.

~ [Amar–Lemaire (Paris 1825–30, notes infrapaginales) *ad* 3.186 = Beraldus] *Trepido de monte*. Ipse trepidus. Vide not. ad vers.13 lib.1 Theb. huj. tom. pag.8. Ed.

Il arrive qu'un parallèle identique suffise à suggérer un emprunt : chez Bernartius *ad* 3.430 *facta infecta loqui*, la citation de Verg. *Aen.* 4.188 *tam ficti prauique tenax quam nuntia ueri* – dont la pertinence est moins évidente que celle de *Aen.* 4.190 *facta atque infecta canebat* que l'on trouve chez d'autres commentateurs, par exemple Beraldus[85] – s'explique le mieux par l'influence de "Lactantius Placidus".

Reste que, dans bien des cas, l'hypothèse d'un héritage de détail est difficile à vérifier, parce que la similitude de forme ou de contenu n'est pas manifeste, ou parce qu'elle concerne des éléments qui sont présents dans de nombreuses sources potentielles ou sont susceptibles d'avoir été élaborés indépendamment par divers commentateurs (Beraldus *ad* 3.210).

[Beraldus (Paris 1685) *ad* 3.210] *Quantus equis, quantusque viris in pulvere crasso sudor.*] Horatii imitatio | <*carm.* 1.15.9–10> *Eheu quantus equis, quantus adest viris* | *sudor.*

~ [Barth (Zwickau 1664–65) *ad* 3.210] *Qvantus eqvis, qvantusqve viris.*] *Experientia* longorumqve annorum usus homini pro divinatione est, ut qvasi ob oculos habeat futuras clades. Expressit illa Horatii, lib.I. Carm.XV. | <*carm.* 1.15.9–10> *Eheu qvantus eqvis, qvantus adest viris* | *Sudor ! Qvanta moves funera Dardanae Genti.*

Le parallèle cité par Beraldus est-il tiré de la note de Barth, ou cité de manière indépendante ? Seule la mise en série permet de vérifier la validité de l'une ou l'autre hypothèse. Une accumulation de similitudes frappantes entre

[85] On observera cependant que Lewis (Oxford 1767), lecteur subtil de l'intertextualité statienne, retient (*ad* tr.3.617 = 3.429) le même parallèle que Bernartius.

Beraldus et Barth suggérerait de conclure dans ce cas à une filiation ; en réalité, leur rareté invite à penser que le commentateur français n'est pas redevable à Barth pour son parallèle horatien.

Constater un emprunt impose de s'interroger sur sa nature, en distinguant relations directes et indirectes : on l'a vu, seule l'identification des intermédiaires qui séparent Amar et Lemaire des commentaires de Bernartius ou Barth permet de saisir la manière dont ils travaillent. La propension des commentateurs à altérer le matériel hérité, source de difficulté lorsqu'il s'agit de mettre en évidence une relation sur la base d'un détail isolé, se mue ici en avantage : la présence, dans deux commentaires, d'une note présentant une forme d'altération identique ou similaire par rapport à un même prédécesseur (abrègement, et surtout adjonction ou reformulation) constitue souvent un solide indice d'interdépendance (Amar–Lemaire *ad* 3.148 ; cf. *ad* 3.175 *supra*).

> [Amar–Lemaire (Paris 1825–30) *ad* 3.148] *Felices, q. u. d. manus abstulit una.* "In optimo codice non *abstulit*, sed claris literis *obstulit* legitur." BARTH.
>
> ~ [Valpy (Londres 1824) (*variae lectiones*) *ad* 3.148] 'In optimo codice non *abstulit*, sed claris literis *obstulit* legitur.' *Barth.* Vide Nic. Heinsium ad Ovid. Amor. p.228.
>
> ~ [Barth (Zwickau 1664–65) *ad* 3.148] *Felices.*] *Historiolam parem in Marone occurrere* notat Scholiastes. Porro in optimo Codice non *abstulit*, sed claris litteris *obstulit*, legitur.

Si Amar–Lemaire suppriment la référence donnée par Valpy, leur dépendance envers cette source est trahie par un abrègement identique de la note de Barth. En cette matière également, la mise en série est instructive : constater qu'un ouvrage comme l'*Ad usum Delphini* de Beraldus ne reprend jamais clairement un élément exégétique issu de Barth qui ne figure pas également chez Veenhusen (Leyde 1671), et qu'il ne cite jamais clairement ce matériel sous une forme plus complète que Veenhusen (qui aime abréger Barth), permet de conclure avec une grande probabilité qu'il recourt à l'intermédiaire de l'ouvrage néerlandais[86]. A son tour, cet enseignement conforte l'hypothèse que dans une note comme *ad* 3.210 (cité *supra*) la mention par Beraldus du parallèle horatien (absent chez Veenhusen) constitue un cas d'élaboration indépendante, plutôt qu'un emprunt à Barth.

Un examen global des ouvrages peut contribuer à l'analyse, a fortiori lorsqu'il tire bénéfice d'une étude de l'histoire du texte imprimé – et ce, même si, dans les ouvrages réunissant édition et commentaire, les héritages

---

86 Cf. chapitre 2, p. 152.

exégétiques ne sauraient être déduits de la filiation du texte[87]. Appliqué à l'édition *Ad usum Delphini*, un tel examen démontre que Beraldus a fait appel, pour ses notes comme pour son texte latin et pour sa paraphrase (*interpretatio continua*), aux ressources diverses que lui offrait le livre de Marolles (Paris 1658); il démontre aussi que les décalages parfois observés entre la leçon du texte imprimé et la variante défendue en note ne constituent pas une bizarrerie mais s'expliquent par les stratégies que Beraldus a adoptées, respectivement, pour composer son texte de Stace, pour lemmatiser ses notes et pour remanier le matériel exégétique hérité[88].

Au-delà du cas longuement évoqué de l'ouvrage d'Amar et Lemaire, ou de ceux de Beraldus, de Veenhusen et de Valpy, l'analyse des héritages permet par exemple, dans l'ouvrage publié à Milan à la fin du 18e s., d'isoler par contraste les notes originales, et de mettre ainsi en évidence leur orientation morale. Elle appuie l'hypothèse – confirmée par les documents d'archives – que l'ouvrage posthume de Barth (mort en 1658) est entièrement indépendant de celui de Gronovius (paru en 1653 à Amsterdam)[89]. Sur le long terme, elle nous renseigne sur les mécanismes qui ont assuré la transmission intégrale de la brillante exégèse de ce dernier, en même temps qu'elle révèle la relative infortune de l'énorme commentaire de Barth, dont presque personne n'a exploité davantage qu'une maigre sélection d'extraits.

Corpus, tradition et formes discursives

Mon étude inclut dans une même approche, et désigne souvent du terme de commentaires en un sens large, équivalent de l'expression générique d'exégèses, des discours que l'on pourrait se refuser à réunir sous ce seul terme[90]. Les différences objectives ou subjectives qui séparent ces discours sont au cœur de tentatives visant notamment à définir les limites du genre

---

87 Comme je le montrerai ailleurs en détail (voir n. 7), on constate une indépendance de principe entre le développement de la tradition des commentaires et celui de la tradition du texte imprimé.

88 Cf. chapitre 2, respectivement pp. 146 et 147–148.

89 Sur l'apport des documents d'archives, voir *supra* p. 14.

90 Cf. e.g. MEJOR 2004, au sujet du recueil de GEERLINGS–SCHULZE 2002: "Perhaps, [...] given such diversity of the forms of text commentaries, one should rather talk of "commenting literature" instead of "commentaries" [...]." Les articles réunis dans PADE 2005a sous le titre *On Renaissance commentaries* démontrent, par l'extrême diversité des exégèses qui y sont étudiées, combien il est difficile de considérer le "commentaire de la Renaissance" comme un objet spécifique: voir SKOIE 2006. Sur les définitions, cf. *supra* pp. 7–8.

du commentaire. La pertinence de certains critères formels suscite la discorde, en particulier lorsque l'on cherche à déterminer ce qui caractérise le "vrai commentaire": notamment la densité et l'ampleur des notes, mais aussi leur distribution par rapport au texte dans l'espace de la page ou du livre. Si l'on parle souvent de commentaire continu à propos d'une exégèse dense, où se situe la frontière entre le commentaire et le recueil de notes[91] ?

L'instabilité de la terminologie ancienne invite elle aussi à la prudence, même si l'affirmation de différences par les exégètes et leurs premiers lecteurs est indéniable. Les théorisations élaborées au 12e s. par des figures comme Guillaume de Conches et Hugues de Saint-Victor, qui prêtaient une grande importance à la différenciation entre *littera* (explication grammaticale), *sensus* (signification apparente des mots) et *sententia* (intelligence profonde du texte), qualifiaient volontiers de *glosa* l'exposition des deux premiers de ces niveaux de lecture et de *commentum* le discours sélectif et synthétique portant sur le troisième, dans une catégorisation correspondant grossièrement à une répartition entre exégèses interlinéaires et exégèses marginales; mais tant cette répartition que la différenciation à laquelle elle se référait restaient mouvantes[92]. Les étiquettes que la Renaissance applique à la nébuleuse des discours exégétiques sont extrêmement fluctuantes. On a d'ailleurs montré que, si les distinctions établies durant la période médiévale tendent à être préservées dans les textes théoriques comme le *De ratione dicendi* de Vivès (ou encore, au 18e s., le *Dictionnaire de Trévoux*), les choix lexicaux des exégètes brouillent ces distinctions et obéissent souvent à d'autres facteurs que la précision descriptive – dont le souci de modestie, ou au contraire la fierté[93]. Les recherches menées par Johann Ramminger sur l'emploi des termes de la famille de *commentarius* dans la Renaissance italienne révèlent elles-mêmes de profondes

---

91 Les difficultés que soulève une séparation rigoureuse sont bien illustrées par le cas de J.H. Waszink 1975:164 et 173 n. 20 : son désir de définir strictement la catégorie des "full-fledged philological commentaries" conduit l'auteur à écarter des exégèses que d'autres considèrent sans hésiter comme de "vrais commentaires", comme celle d'Ascensius sur Virgile.

92 Baswell 1995:86–91 (cf. 58) discute ces catégories sur la base d'une confrontation entre les manuscrits virgiliens Oxford, All Souls College 82 et Cambridge, Peterhouse College 158.

93 Ce point est souligné par Céard 1981:102–103, qui précise que l'on semble parler surtout d'*interpretatio, expositio, explanatio, explicatio*, mais aussi de *castigatio, glosa, scholium, annotatio, observatio, animadversio, exercitatio, nota*… Lo Monaco 1992:105–106 souligne que les catégories de Vivès, *De ratione dicendi*, livre 3, chapitre 11 ("Enarrationes et commentarii"), diffèrent beaucoup des pratiques exégétiques du Quattrocento. Stillers 1988:38–40 illustre la variété des désignations utilisées depuis l'époque pré-scolastique jusqu'à celle des humanistes italiens. Cf. Neumann 2004:36–37.

variations[94]. Un personnage comme Casaubon distingue “notes” et “commentaires”, mais il applique paradoxalement plutôt la première désignation au discours strictement structuré par la succession des lemmes que nous nommerions commentaire, tandis qu'il qualifie de *commentarium* un discours qui suit certes l'ordre du texte mais est structuré en chapitres[95]. Les étiquettes ne fournissent pas de bases solides à une délimitation restrictive, fût-ce pour une époque et un contexte spécifiques ; on se doute bien, de surcroît, que les mêmes mots recouvrent des réalités qui changent au fil du temps.

Etabli sur la base des informations fournies par la liste provisoire de H. Anderson, systématiquement vérifiées et complétées, le corpus des ouvrages retenus pour la présente étude comprend les exégèses isolées de la *Thébaïde* ainsi que ses éditions et/ou traductions qui sont pourvues de matériel exégétique[96]. A une exception près (les notes de Harte sur sa propre traduction du sixième livre), il n'inclut que des publications portant sur l'ensemble du poème ou sur plusieurs de ses livres. D'un point de vue fonctionnel et formel, ces ouvrages présentent certaines caractéristiques communes : chacun d'eux offre un métatexte morcelé, organisé en fonction de la disposition linéaire du texte pris pour objet (et souvent lemmatisé d'après lui), et contenant une part importante de matériel proprement exégétique[97]. Au sein du large spectre des discours critico-exégétiques, ils s'opposent d'abord, par ces caractéristiques, aux ouvrages dont le métatexte résulte pour l'essentiel de la collation de variantes, comme c'est le cas des deux listes d'“observationes variarum lectionum” qui figurent en fin de volume dans l'édition de Lindenbrog (Paris 1600), compilées l'une par Lindenbrog lui-

94 Ramminger 2008 ; cf. l'annexe sur *commentarius, commentatio, commentum, commentari* dans Ramminger 2005:77–85.

95 Parenty 2009:59–60 et n. 100, qui parle de “deux états successifs d'un même travail, qui se distinguent essentiellement par le degré d'élaboration de la rédaction”.

96 H. Anderson II 191–233 (“Checklist of printed editions”). Cette liste expressément provisoire est à manier avec une certaine circonspection. Outre quelques inattentions (e.g. la mention au n° 64, avec la date de 1558, d'un ouvrage qui n'est autre que celui de Paris 1658 décrit au n° 129), elle inclut des ouvrages dont l'existence n'est pas attestée, mais aussi, sans réserve explicite, des ouvrages dont l'inexistence est démontrable (e.g. l'édition romaine de 1476 qui contiendrait le commentaire antique de la *Thébaïde*, cf. chapitre 2, p. 53 et n. 31). Je ne m'intéresse qu'incidemment aux rééditions qui ont été données de certains commentaires, isolément (e.g. Genève 1598, cf. chapitre 3, p. 228, et Anvers 1607, cf. chapitre 2, pp. 104–105) ou dans des compilations (e.g. Paris 1618, cf. chapitre 2, p. 82).

97 On a vu que sont écartés, en raison de l'extrême maigreur de leurs notes, des ouvrages comme la traduction de Cormiliolle (*supra* p. 4) ou le recueil d'extraits édité par Lenz (*supra* p. 28).

même, l'autre par Behot(t)ius[98]. Ils s'opposent ensuite aux "commentaires collectifs" (miscellanées, *variae lectiones, adversaria*), qui ne portent pas sur une œuvre spécifique mais discutent des extraits de textes antiques divers dans une succession souvent guidée par la recherche de variété, ainsi qu'à des ouvrages qui insèrent de tels extraits dans un propos thématique de type monographique, comme les traités antiquaires de Lipse ou ses *Politica*[99]. De façon plus accessoire, les ouvrages étudiés ici se distinguent encore des discours qui, tout en prenant comme objet une œuvre spécifique, se coulent dans une structure en chapitres sans toujours s'astreindre à suivre son développement linéaire, comme le font pour les *Silves* le "Papinianarum lectionum commentarius" de Gevartius (inclus dans son édition de Leyde 1616) ou la *Diatribe* de Gronovius (La Haye 1637) – forme non représentée dans la tradition de la *Thébaïde.*

Pour le reste, des différences considérables s'observent dans le corpus retenu, en ce qui concerne non seulement le public visé, mais aussi l'ampleur et la densité. En dépit du flou terminologique évoqué ci-dessus, les dénominations très diverses utilisées par les commentateurs reflètent d'ailleurs partiellement la perception de différences catégorielles : Barclay (Pont-à-Mousson 1601) réserve le terme de "commentarii" à son exégèse développée des quatre premiers livres du poème et désigne comme "notae" l'ébauche dont il doit se contenter pour les quatre suivants ; Bernartius (Anvers 1595) oppose de même ses "scholia" sur les épopées à ses maigres "notae" sur les *Silves*, tandis que Gronovius (Amsterdam 1653) qualifie d'échantillon ("gustus") le matériel sur la *Thébaïde* et l'*Achilléide* qu'il publie à la hâte[100]. A cela s'ajoute la diversité des dispositions, selon que les notes figurent sur la même page que le texte de Stace, qu'elles sont réunies en fin d'ouvrage, ou encore publiées séparément.

Dans une étude qui n'a pas pour ambition première d'aborder l'histoire des exégèses sous l'angle des définitions génériques – ni d'examiner la manière dont la disposition des notes dans le livre interagit avec leur impact

---

98 L'analyse de ces listes trouvera une place plus naturelle dans une étude consacrée à la tradition éditoriale de la *Thébaïde* (cf. n. 7) ; voir Hall III 59–60 pour une brève présentation. Leur utilisation dans les ouvrages étudiés ici sera toutefois dûment prise en compte dans les chapitres qui suivent. Sur la probable existence d'exemplaires dépourvus de la liste de Behottius, cf. chapitre 2, p. 88.

99 Ces diverses formes seront discutées dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 206–214.

100 Sur l'essor de l'emploi du terme *scholia* pour désigner des exégèses à partir d'Erasme, voir Dill 2004:118–128. Les problèmes que pose ce terme chez Barth seront discutés au chapitre 2, pp. 124–128.

visé ou réel sur le lectorat – restreindre l'éventail à certaines des formes mentionnées à l'instant ne se justifierait guère[101]. Une telle restriction soulèverait par ailleurs des problèmes rédhibitoires pour la reconstruction des parcours suivis par le matériel exégétique au fil des siècles. Car les héritages ne se préoccupent guère des frontières catégorielles : des éléments issus de "commentarii" transitent au cours du temps dans des "notae" ou des "variae lectiones", et vice versa, de même que des éléments originellement inclus dans des notes infrapaginales ou marginales peuvent être repris plus tard dans des notes de fin, ou l'inverse. Quelques notes du commentaire continu de Barth se retrouvent dans les notes infrapaginales d'un ouvrage postérieur (l'édition *cum notis variorum* de Veenhusen), puis dans les notes finales mais aussi dans l'apparat de *variae lectiones* d'un autre ouvrage encore (la reprise anglaise de l'édition *Ad usum Delphini* par Valpy)[102]. La démarche inclusive suivie ici sert ainsi l'objectif de démontrer l'importance prépondérante des héritages dans une tradition imprimée comme celle de la *Thébaïde*. Affranchie des étiquettes dont le caractère discriminant n'est souvent qu'illusoire, elle permettra aussi d'éclairer la manière dont certaines formes exégétiques se définissent par rapport à d'autres.

Structure et nature de l'exposé

Les objectifs visés – analyser les commentaires et les situer dans leur contexte, dégager les mouvements de l'histoire exégétique, souligner la nature particulière des travaux anciens – invitent à une approche plurielle.

Dans une perspective diachronique et sur le long terme, le chapitre deux (première partie) offre une présentation succincte de chacun des commentaires publiés entre la fin du 15e et le milieu du 19e s. ; cherchant à fournir des repères utiles sur le contexte intellectuel et la genèse de ces ouvrages ainsi que sur leur orientation générale, révélée par la catégorisation pragmatique des éléments d'exégèse, il met aussi en évidence, par la perspective adoptée,

---

101 Cf. HUMMEL 2000:21, qui refuse de "baliser" par la terminologie le matériel à inclure dans son "histoire de l'histoire de la philologie". CÉARD 1981:103 justifie par son souci de définir le genre du commentaire le fait qu'il se limite aux ouvrages qui se désignent comme tels.

102 Cf. e.g. BATTEZZATO 2006:109 (à propos des systèmes de référenciation) : les notes marginales de l'*Euripide* de Stiblinus, Bâle 1562, sont converties en notes de fin dans l'édition de Genève 1602, puis en notes de bas de page dans l'édition *cum notis variorum* de Glasgow–Londres 1821.

les filiations internes à la tradition imprimée (héritages). Ce chapitre, qui se prête à une consultation ponctuelle, est conçu comme un soutien pour la suite de l'étude.

Les chapitres trois à huit (deuxième partie) se penchent sur le détail des discours exégétiques en observant sur des points particuliers comment différents commentateurs interagissent avec le texte de Stace et avec leurs lecteurs, quelles techniques ils mettent en œuvre, et comment ils construisent leur propre *persona*. L'accent est mis ici sur la période des 16e et 17e s., dont l'examen diachronique met en lumière le dynamisme sans pareil. La démarche consistant à faire dialoguer entre eux les commentaires de cette période paraît féconde pour cette raison qu'ils témoignent de divergences d'attitude autant, ou davantage, que d'évolutions. Il sera partout évident, je l'espère, que la manière de commenter subit alors des transformations ; mais privilégier cet angle pour interpréter les ouvrages concernés conduirait à des généralisations malvenues. Le contour de ces chapitres, calqué sur les catégories pragmatiques de l'*emendatio*, de l'éclaircissement, de l'approfondissement et de l'édification, obéit à ma focalisation sur le discours des commentateurs. Il permet de tenir compte du fait qu'un tel discours constitue un système, où la présence, la forme, la position d'un élément est en relation avec celles d'éléments voisins. Les liens tissés d'un chapitre à l'autre visent à souligner, au-delà des distinctions utiles à l'analyse, l'interpénétration des modes de lecture qui caractérise souvent l'exégèse, et ce jusqu'au sein d'une même note. Pour éviter de lasser par la répétition et de brouiller l'image, il a paru souhaitable de faire varier la profondeur de champ et de jouer du zoom : si Barth mérite de rester partout visible, des figures comme Stephens ou Marolles ne peuvent prétendre occuper le devant de la scène que de place en place.

Une synthèse conclusive (chapitre neuf) se donne pour projet de rassembler les principaux fils tissés dans les chapitres précédents, en s'arrêtant particulièrement sur les phénomènes de grande ampleur et de long terme, ainsi que sur les caractéristiques du cas à part que constitue le discours exégétique de Barth.

Le choix a été fait de citer généreusement les notes des commentaires, d'abord parce que je m'intéresse au type de discours produit par les commentateurs autant qu'à leurs interprétations, et aussi parce que la présentation d'un métatexte fragmenté court le risque de devenir inintelligible si elle n'en montre pas suffisamment les manifestations concrètes. Plusieurs des exégèses anciennes de la *Thébaïde* restent d'ailleurs difficiles d'accès ; et si d'autres bénéficient désormais d'une diffusion électronique –

qui dispensera les recherches futures des fastidieuses heures de transcription dépensées pour celle-ci – je ne peux guère attendre que mon lecteur les fasse défiler sur un écran pour y chercher les lignes nécessaires à illustrer mon propos. On verra que certaines de mes pages citent surtout du matériel tiré du troisième livre de l'épopée de Stace ; ce livre, qui est celui sur lequel j'ai entrepris d'élaborer un commentaire philologique, compte parmi ceux que Stephens traduit et annote, et que Barclay traite en détail[103].

A quelques exceptions près (comme le développement d'abréviations et ligatures), mes citations du matériel exégétique ancien respectent la graphie des ouvrages consultés. En règle générale, j'y inclus le lemme et j'y indique, le cas échéant, les coupes effectuées ; ces citations formelles sont placées entre des guillemets de type « … » si elles interviennent au sein du texte rédigé ou en bas de page. Il m'arrive également de citer de manière informelle, entre des guillemets de type "…", un simple énoncé inclus dans une note. Lorsque je mentionne une note sans la citer, je fournis, si nécessaire, le texte du lemme original, qui peut différer de celui de nos éditions. Tout en suivant les numéros de vers aujourd'hui acceptés, j'indique entre crochets, au besoin, ceux des commentaires anciens, fautifs ou obsolètes (comme c'est le cas pour la majeure partie du dixième livre du poème), car ils sont indispensables à qui souhaiterait se reporter à ces ouvrages. Les références aux textes antiques discutés dans les notes préservent la forme originelle lorsqu'elle est assez précise pour que mon lecteur retrouve aisément les passages en question ; dans le cas contraire elles sont complétées selon les normes actuelles, entre des chevrons (e.g. <Verg. *Aen.* 1.1>) ; les références entre crochets carrés (e.g. [Verg. *Aen.* 1.1]) désignent des citations que j'ai pris le parti de ne pas reproduire.

Pour le texte de Stace, l'édition suivie est d'ordinaire celle de D.E. Hill (1983, ^{2}1996), la plus apte, de par la retenue avec laquelle elle recourt à la conjecture, à servir de repère pour l'étude de la tradition imprimée ancienne. En particulier là où la critique du texte est en jeu, je fais aussi appel à la récente édition publiée par J.B. Hall en collaboration avec A.L. Ritchie et M.J. Edwards (2007–2008), qui, si elle offre un texte iconoclaste, nous renseigne aussi beaucoup plus largement sur la tradition manuscrite. Je m'appuie en outre çà et là sur des collations que j'ai moi-même effectuées. Quand l'argument exige que Stace soit cité d'après une édition ancienne, j'adapte l'usage des majuscules et des minuscules aux normes actuelles.

103 Cf. chapitre 2, n. 4 sur la place accordée à ce livre dans la partie générale de l'étude.

Par nécessité, le commentaire antique de "Lactantius Placidus" est souvent cité – explicitement – d'après l'édition de Lindenbrog (Paris 1600)[104].

Soucieux de ne pas alourdir exagérément mes notes de bas de page, réservées en priorité aux citations soutenant mon analyse, j'ai strictement limité les renvois à la littérature secondaire. Compte tenu de la diversité des champs chronologiques et disciplinaires couverts, j'ai tenu à fournir au moins, de manière sciemment éclectique, quelques références utiles au philologue classique désireux de situer dans leur contexte intellectuel les exégèses anciennes[105].

---

104 Voir chapitre 2, pp. 50–54 sur les métamorphoses du commentaire de "Lactantius Placidus" et sur l'édition de Lindenbrog, et en particulier p. 53 sur les avantages et désavantages respectifs des éditions de Jahnke (1898) et de Sweeney (1997).

105 Sur les érudits qui n'ont pas produit de commentaires de Stace, on trouvera aisément à se documenter dans des ouvrages spécialisés comme Nativel 1997 et 2006, ou Jaumann 2004. Pour les études sur Stace, auxquelles mes notes renvoient peu, on se reportera en premier lieu à la bibliographie systématique de Kissel 2004.

PREMIÈRE PARTIE

VUE D'ENSEMBLE : 16e–19e S.

CHAPITRE DEUX

LES EXÉGÈTES ET LEURS OUVRAGES

Ce chapitre est consacré à un premier examen, diachronique, des commentaires imprimés de la *Thébaïde*. Il a pour principal objectif d'aider l'immersion dans les chapitres thématiques, en donnant de chaque ouvrage une image générale, accompagnée de quelques repères sur le milieu culturel dans lequel il a été produit[1]. Ces pages ne se prêtent pas uniquement à une découverte linéaire. Certains lecteurs, peut-être la plupart, y verront plutôt matière à consultation ponctuelle en soutien aux chapitres suivants. Conçu de manière à faciliter une telle approche, l'exposé offre pour chaque cas une structure identique dans ses grandes lignes : brève notice bio-bibliographique[2] ; discussion des déclarations paratextuelles relatives à la genèse de l'ouvrage, à sa démarche, au public qu'il vise[3] ; présentation synthétique de l'exégèse (ampleur, lemmatisation, notes introductives, typologie pragmatique des notes de détail)[4] ; rapide analyse des héritages, affichés ou tacites[5]. Un préambule doit nécessairement être consacré au terreau que ces commentaires ont mis à profit : le commentaire tardo-antique attribué à "Lactantius Placidus", édité à diverses reprises depuis les premières décennies de l'imprimerie.

---

[1] Les mouvements qui animent l'histoire exégétique de la *Thébaïde* seront esquissés au chapitre 9, pp. 643–648.

[2] La note initiale de chaque présentation adopte cette structure : biographies de référence ; histoires de la philologie classique ; bibliographies ; études spécialisées. Parmi les histoires de la philologie classique sont citées, le cas échéant, celles de Sandys 1908, Wilamowitz [1927] 1982 et Pfeiffer 1976, qui constituent un témoignage sur les érudits dont cette discipline a voulu préserver la mémoire à une époque et dans un contexte donnés.

[3] Les informations fournies par le paratexte sont souvent maigres ; cf. chapitre 1, pp. 13–14.

[4] La catégorisation des éléments exégétiques applique la grille présentée au chapitre 1, pp. 18–24. Elle se fonde pour l'essentiel sur les notes relatives au troisième livre du poème (cf. chapitre 1, p. 44), qui apparaissent représentatives même si elles induisent inévitablement certaines distorsions par rapport à ce que révélerait une analyse exhaustive ; le sixième livre, par exemple, serait plus problématique puisque, dominé par les jeux funèbres, il est de nature à susciter beaucoup plus que d'autres des notes d'orientation antiquaire.

[5] Sur la notion d'héritages, voir chapitre 1, pp. 28–30.

De "Lactantius Placidus" aux premières éditions de Stace

Après un succès initial que Stace lui-même évoque dans la *sphragis* de son poème, et dont témoigne encore Juvénal[6], la *Thébaïde* paraît avoir perdu les faveurs du public et être longtemps restée hors du canon scolaire[7]. Elle suscite toutefois un regain d'intérêt dans l'antiquité tardive, où – sans parler de sa réception littéraire chez des auteurs comme Claudien, puis Sidoine Apollinaire et Dracontius – elle est dotée d'un commentaire et citée par Servius. Durant le haut Moyen Age, le poète flavien acquiert une place solide dans l'enseignement, où la *Thébaïde* est souvent réservée à un niveau plus avancé que l'*Achilléide*[8].

Le commentaire antique de la *Thébaïde*, que la Renaissance a attribué à "Lactantius Placidus" (abrégé ci-dessous en "LP"), a exercé une influence déterminante sur toute la tradition exégétique imprimée ; il n'est dès lors pas inutile d'en rappeler ici la nature ainsi que la destinée jusqu'à l'avènement de l'imprimerie[9]. Si l'on ignore le véritable nom de l'auteur de cette exégèse[10], les spécificités du présent travail me persuadent toutefois de m'en tenir, avec les guillemets de circonstance, à la désignation traditionnelle : tous les commentateurs anciens utilisent le nom de Lactantius Placidus, ou sa variante Lu(c)tatius, que Barth justifie par le souci d'éviter toute confusion avec Lactance[11]; en outre, la désignation correcte de "scolies antiques à la *Thébaïde*" risquerait de créer la confusion avec d'autres "scolies" que je discuterai, à commencer par celles – problématiques pour d'autres raisons – qui sont citées par Barth.

Le noyau originel du commentaire de "LP" paraît dater de la seconde moitié du 4e s., mais avoir été rapidement enrichi[12]. L'archétype de notre tra-

---

6 Stat. *Theb.* 12.814–815 ; Iuv. 7.82–86 (cf. TANDOI 1969, BARTSCH 1994:128–133).

7 Sur la réception antique, voir KISSEL 2004:247–250 pour une présentation succincte et un état de la recherche. L'étude la plus complète reste PAVLOVSKIS 1962 ; ample survol, très normatif et souvent vague, dans VALMAGGI 1893.

8 Voir MUNK OLSEN 1991 sur le canon scolaire alto-médiéval, MUNK OLSEN 2004 sur la réception de Stace entre le 9e et le 12e s. (232–235 sur la place de la *Thébaïde* dans l'enseignement).

9 Sur le commentaire de la *Thébaïde*, l'étude fondamentale est celle de KLOTZ 1908b ; cf. notamment VAN DE WOESTIJNE 1950. JAKOBI 2004a s'intéresse en particulier à l'évolution du commentaire au cours de la transmission. Sur la question du texte de Stace auquel il se réfère, voir KLOTZ 1908b:486–501 et HALL III 3–4 et 133–134 (qui discute aussi le témoignage de Priscien).

10 Voir BRUGNOLI 1988:25–51 et la mise au point de CAMERON 2004:313–316.

11 Barth *ad* 6.360 *tunc aperit.* La forme Lu(c)tatius apparaît aussi chez d'autres exégètes de Stace.

12 La datation haute retenue ici, qui implique une composition par strates, a été défendue

dition (Valenciennes, *Bibliothèque municipale* 394, fin 9e s. ou début 10e s.), qui inclut des adjonctions alto-médiévales, est le fruit d'une transmission complexe : le commentaire, autonome à l'origine, a été disséminé sous forme de notes marginales et de gloses interlinéaires accompagnant le texte de Stace, avant d'être recomposé sous forme indépendante avec reformulation des lemmes qui avaient été perdus dans l'aventure[13]. La transmission postérieure est marquée par d'autres altérations mais aussi par des renversements de fortune, et par une nouvelle dissémination dans les marges et les interlignes des manuscrits de Stace[14]. Jusqu'au 12e s. le commentaire de "LP" connaît une circulation assez limitée, localisée presque exclusivement dans le nord de la France et surtout en Bavière, à l'exception d'un témoin italien du 10e s. Il paraît ensuite presque cesser d'être recopié dans son ensemble durant plus de deux siècles, tandis qu'apparaissent et se diffusent de nouveaux commentaires[15].

Le premier et le mieux connu de ces efforts, que David Anderson a identifié et baptisé "commentaire *in principio*", est né au nord de la France entre le 11e et le 12e s.[16]; Harald Anderson y voit le fruit de la réunion, par accrétion, de notes dues à divers rédacteurs[17]. L'opportunité de distinguer un commentaire "Arundel–Burney" est débattue[18]. H. Anderson, qui classe les

---

notamment par VAN DE WOESTIJNE 1950 contre les vues de Klotz ; JAKOBI 2004a s'efforce de distinguer du noyau originel les adjonctions antiques. Cette datation n'est pas unanimement admise ; THOMSON 1928 conteste l'argument *ex silentio* invoqué contre une datation encore plus haute, tandis que WOLFF 2010, qui rejette l'hypothèse des strates, envisage une élaboration au cours du 5e s.

13 Sur ce processus, ainsi que sur les processus décrits dans les paragraphes qui suivent, voir JAKOBI 2004a (cf. JAKOBI 1992 sur le phénomène de dissémination en particulier); cf. SWEENEY 1969:51–85. Sur l'évolution de la forme de l'exégèse et de sa mise en page entre l'antiquité et l'époque carolingienne, voir HOLTZ 2000:102–109 (cf. HOLTZ 1984:150–167). Cf. DICKEY 2007:11–14 et e.g. WILSON 2007 sur les mutations des formes de l'exégèse antique dans le domaine grec.

14 Présentation générale de cette phase dans SWEENEY 1969:84–85, DE ANGELIS 1997:91–93 (cf. 75–76 sur la symbiose entre texte et commentaire).

15 Le tableau de H. ANDERSON II 5–6 présente les commentaires autonomes.

16 Voir D. ANDERSON 1988:226–234, et surtout 1994:32–66 (analyse) et 66–97 (édition partielle des gloses de Boccace dans le manuscrit Florence ML plut.38.6), qui nomme le commentaire d'après l'*incipit* de son *accessus*. H. ANDERSON I XXV objecte que le même *incipit* figure dans des *accessus* sans lien avec ce commentaire. Sur les *accessus*, cf. chapitre 6, p. 410 et n. 39.

17 H. ANDERSON I XXVI, qui conteste la pertinence de l'attribution spécifique tentée par DE ANGELIS 1997 ; alors que de Angelis pense à un personnage proche d'Anselme de Laon, H. Anderson relève des similitudes stylistiques avec des commentaires comme ceux d'Anselme d'Orléans.

18 D. ANDERSON 1994:120–134 donne une liste des manuscrits contenant ce commentaire,

exégèses transmises par les manuscrits en douze groupes et de nombreux sous-groupes (en plus de "LP"), laisse entrevoir les progrès que promet une étude plus approfondie[19]. Les observations de Violetta de Angelis sur le contenu de l'*in principio* – fondées sur l'hypothèse d'une rédaction unitaire – suffisent à mettre en lumière de notables différences d'orientation avec "LP"[20]. L'*in principio*, qui suit une disposition *ordo est* (les notes suivent l'ordre logique des mots du texte plutôt que leur ordre séquentiel), paraît se caractériser par un goût prononcé pour la grammaire et des analyses stylistiques pointues, une discussion soignée des comparaisons, ainsi qu'une sensibilité aux échos littéraires qui dépasse la seule *imitatio* stylistique et lexicale. Il accorde une grande attention à la critique du texte, qu'attestent son relevé des passages qui manquent dans certains manuscrits de Stace[21], mais aussi ses prises de position sur les variantes. Son interprétation, de type platonisant, recourt extrêmement peu à l'allégorie, n'invoquant jamais l'*integumentum* ou l'*involucrum* qui cacheraient un sens susceptible d'être dévoilé ; elle présente certains matériaux mythologiques d'un grand intérêt mais ne montre aucune prédilection pour les questions scientifiques. L'*in principio* témoigne d'une excellente connaissance de Virgile et de Servius, ainsi que d'une grande maîtrise des autres classiques[22] ; il met des parallèles bibliques et patristiques au service de la discussion linguistique et stylistique. La modification du mode de transmission de "LP" apparaît liée à la diffusion de tels commentaires nouveaux ; en particulier, l'*in principio* semble rendre superflu le recours à l'exégèse antique, puisqu'il la soumet à un examen critique et l'assimile partiellement[23].

Ce n'est qu'à la fin du 14ᵉ s. que "LP" est "redécouvert" grâce au manuscrit italien du 10ᵉ s. mentionné plus haut. Porté par l'enthousiasme humaniste à l'égard des commentaires antiques, il est l'objet d'une vénération qui prend désormais la forme, non plus de l'assimilation, mais de la reproduction fidèle : en témoignent les nombreuses copies sous forme de commentaire continu qui constituent la "vulgate italienne"[24]. Au final, le matériel

---

écrits dans le nord de la France à la fin du 12ᵉ et au 13ᵉ s. ; H. ANDERSON I XXVI l'estime issu de l'*in principio*, sans exclure que de futures recherches prouvent le bien-fondé de la distinction.

19 Voir H. ANDERSON II 83–110 pour la présentation de ce classement.

20 Le développement qui suit se fonde sur DE ANGELIS 1997 (94–124 en particulier).

21 Le traitement de ces passages dans la tradition exégétique imprimée sera analysé au chapitre 3, pp. 265–275.

22 DE ANGELIS 1997:95 fonde en partie sa discussion sur l'exégèse virgilienne transmise par le manuscrit berlinois, qu'elle attribue au même commentateur que celle de Stace ; cf. n. 17.

23 DE ANGELIS 1997:92–95 et 103–106.

24 Voir le tableau de H. ANDERSON II 5–6.

préservé dans nos manuscrits résulte d'une épaisse stratification, responsable d'erreurs liées aux processus de démantèlement et de recomposition (lemmes non pertinents, corruption du contenu des scolies)[25], ainsi qu'à la coexistence, sous un même lemme, de l'élément exégétique originel et d'un élément qui était censé le remplacer. Un commentateur du début de l'époque moderne, Barth (Zwickau 1664–65), était largement conscient de cette genèse et de cette transmission complexes[26]. Parmi les éditions actuelles, celle de Jahnke (1898) ne reconstruit que le texte carolingien[27]; Sweeney (1997) s'efforce de remonter à un état antérieur, sans pour autant s'intéresser au processus d'accrétion survenu dans la transmission pré-carolingienne[28].

Le commentaire tardo-antique est imprimé vers 1476 à Milan[29], puis à Venise en 1483 dans les marges du texte de Stace, et connaît un durable succès; le texte de la *princeps* provient d'un manuscrit de la "vulgate italienne"[30]. La tradition imprimée présente une seule lignée; l'édition romaine de 1476, source prétendue d'une lignée distincte, n'est qu'un "fantôme" bibliographique[31]. Le texte de la *princeps* constitue la base de toutes les éditions postérieures avant celle de Jahnke: les in-folio vénitiens de 1483, de 1490 (dérivé du précédent), de 1494 (probablement dérivé de celui de 1483), de 1498/9 (dérivé du précédent), de 1508 (dérivé du précédent), mais aussi l'édition de Lindenbrog (Paris 1600, qui se fonde sur l'édition de 1490) et sa reprise (Paris 1618).

---

25 Analyse d'une cinquantaine de cas dans Jakobi 1992.

26 Les vues de Barth seront discutées au chapitre 3, pp. 261–262.

27 Jakobi 1992:364. Voir la critique assassine de cette édition dans Wilamowitz 1899:601–606.

28 Jakobi 2004a:1. La reconstruction de Sweeney a suscité dès sa parution de virulentes critiques: voir notamment Hill 2000; H. Anderson I XXV reconnaît que cette édition est plus proche de la forme et du contenu originels, mais souligne que celle de Jahnke reste largement préférable pour, entre autres, retracer l'influence du commentaire.

29 Pour la datation de l'édition (et l'identification de la typographie), voir Rogledi Manni 1980 n° 589 (cf. n° 940 pour l'édition de la *Thébaïde* produite par la même typographie).

30 Sweeney 1969:63, qui range ce manuscrit dans sa classe φ.

31 Sweeney 1969:63–67 croit à l'existence d'une édition romaine de 1476 (contenant aussi le texte de Stace), dont serait issue l'édition de Venise 1490. Diverses sources signalent à Besançon et à Grenoble des exemplaires d'une telle édition romaine (qu'elles datent parfois de 1475): H 14975 et HC 14975, Castan 875, Sweeney 1969:111–112; cf. H. Anderson II 193 ("Checklist of printed editions" n° 13). Mon analyse (développée ailleurs, cf. chapitre 1, n. 7) démontre que ces exemplaires appartiennent à l'édition de Venise 1490, ce qui rejoint des observations partielles plus anciennes (dès 1834, Schweiger 1832–34:962 rejetait l'existence d'une édition romaine de 1476; Maignien 1899 n° 528 pensait pour les exemplaires de Besançon et de Grenoble à une édition vénitienne publiée entre 1490 et 1498; Goff 1964:S-692 corrigeait HC 14975 en identifiant l'exemplaire de Besançon).

Le texte de cette tradition imprimée, auquel puisent les commentateurs de la *Thébaïde*, mêle le noyau originel et diverses adjonctions, et il fourmille d'erreurs nées d'une transmission dont on a vu la complexité. Des écarts notoires avec les textes de Jahnke et de Sweeney apparaissent dans une note sur cinq environ, et les lemmes divergent bien sûr de ceux de l'édition la plus récente, qui a cherché à rétablir l'état antérieur à la dissémination du commentaire en scolies ; soulignons aussi la corruption des citations grecques. Les orientations du corpus imprimé dans les éditions anciennes correspondent toutefois dans les grandes lignes à celles de l'état antique du commentaire. L'analyse de l'orientation pragmatique révèle une forte prédominance des éclaircissements, présents dans la quasi-totalité des notes : très souvent des reformulations, plus souvent encore des explicitations, mais très rarement des identifications. Bien moins fréquents que les éclaircissements, les approfondissements (environ un tiers des notes) portent pour l'essentiel sur des questions stylistico-rhétoriques et littéraires et sur des éléments factuels, moins souvent sur des aspects lexicaux ou syntaxiques. Les notes textuelles ne manquent pas, notamment pour signaler l'existence de variantes, même si elles n'occupent qu'une place infime[32]. Outre l'exégèse grammaticale et rhétorique, l'interprétation des *fabulae* est bien représentée, notamment sous la forme de rappels ou d'excursus mythologiques, mais de fréquentes erreurs semblent trahir un certain désintérêt pour cette matière ; les indications géographiques sont elles aussi à la fois nombreuses et souvent fautives ; le trait de loin le plus remarquable est une curiosité très marquée pour la philosophie et plus particulièrement pour la physique, qui reflète une connaissance respectable des sciences naturelles et de l'astrologie[33].

Ainsi fixée dès les dernières décennies du 15e s. par l'imprimerie, l'exégèse attribuée à "Lactantius Placidus" offre aux commentateurs à venir une pierre angulaire. Beaucoup s'appuieront sur elle, et certains chercheront même à la consolider : c'est le cas, tout particulièrement, de Barth, qui procédera à un examen critique approfondi de l'ensemble de ce corpus de scolies, proposera d'y apporter d'innombrables corrections, entre autres dans les citations grecques[34].

---

32 Sur les notes attestant l'existence de variantes, voir KLOTZ 1908b:498–501. Cf. n. 9.

33 Je résume ici quelques-unes des principales observations de KLOTZ 1908b:508–521. Cf. JAKOBI 2004a:5–6, qui conteste, en réaction contre Klotz, que le commentaire originel ait été essentiellement factuel et que l'exégèse grammaticale-rhétorique constitue une adjonction postérieure.

34 On reviendra *infra* n. 426 sur les corrections de Barth. Hors de la tradition exégétique

Le commentaire de "Lactantius Placidus" n'est pas le premier commentaire de la *Thébaïde* à être imprimé : un autre type de matériel a été inclus dans l'édition *princeps* des épopées de Stace, parue dans une typographie mineure de Rome en 1470(?), alors que la publication de commentaires aux classiques se trouvait encore dans les limbes[35]. L'exégèse de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* qui figure dans cette édition illustre bien la souplesse de la transition entre monde du manuscrit et monde de l'imprimé. Ce métatexte constitue la simple transcription de gloses tirées du manuscrit italien du 14e s. ayant fourni le texte reproduit dans l'ouvrage (Carpentras, *Bibliothèque municipale* 369)[36]. Le fait n'est pas directement démontrable dans le cas de la *Thébaïde*, puisque les feuillets qui contenaient le premier livre de ce poème manquent aujourd'hui dans le manuscrit, et que seul ce livre est doté de notes dans l'ouvrage imprimé. Pour l'*Achilléide*, en revanche, on peut constater que les notes, mais aussi les textes "ancillaires" qui le précèdent dans l'édition possèdent un exact équivalent dans le témoin du 14e s. La mutilation du début de l'épopée thébaine, qui n'a pas empêché le manuscrit de continuer à être utilisé, apparaît comme une probable conséquence du passage en typographie[37].

L'exégèse de la *Thébaïde* occupe une vingtaine de pages, placées en tête du poème comme un prologue, à l'instar des matériaux introductifs accompagnant l'*Achilléide*. Les lemmes proprement dits sont précédés d'une double entrée en matière qui discute la localisation de Thèbes et retrace brièvement sa fondation, puis expose la généalogie de quelques-unes de ses figures légendaires.

> [Rome 1470(?), f. 2r] Thebe, ut ait ysydorus & solinus, de regionibus tractantes & urbium situ, due sunt : una in egipto : que ut ait solinus, in egiptias, nobilis nummero [sic] portarum habetur : ad quas commertia arabes undique subuehunt. hunc & regio thebanica dicta est. Alia est in Boetia, cuius euersionem, sequens tractat historia Statii. In hac Cadmus filius Agenoris frater phenicis, qui Bithimiam [sic] condidit, & europe, a qua tertia orbis portio denominatur,

---

de la *Thébaïde*, quelques corrections et compléments ont été proposés par Fédéric Morel dans un *addendum* à son commentaire sur les *Silves* (Morel, *In Statii Sylvas commentationes et coniectanea*, 1602) ; ils paraissent n'avoir rencontré aucun écho.

35 Le texte et le commentaire sont analysés dans H. Anderson 2010 ; sur le texte, cf. Hall III 41–42. Sur la situation de l'impression des classiques en 1470, voir notamment Mazal 2003 et Jones 2004.

36 Le manuscrit a été identifié dans H. Anderson I ms.92 ; ses liens avec l'édition *princeps* sont discutés en détail dans H. Anderson 2010.

37 H. Anderson 2010:20 ; seule la partie du manuscrit contenant l'*Achilléide* porte les marques d'une utilisation postérieure.

> regnauit. Ex cuius filia Semele natus est dyonisius liber pater: sub quo etiam linus thebeus, musicus, magister herculis claruit. Cadmus ab Asia, uidelicet a Tyro & sidone uenit in Europam. & ciuitatem predictam fundauit.
>
> Inacus genuit Io Io epaphum epaphus Belum Belus abantem Abas Acrisium Agenorem: & pretum Acrisius damnem & perseum Agenor Cadmum Phenicem Ceicem & Europam Cadmus Semelem Autonoen Inoem & agauem Semelem Bachum Agaue pentheum Inoo Learcum & Melicertam.

Le commentaire lemmatisé qui s'ouvre ensuite présente lui-même deux volets bien distincts. La note initiale, qui prend pour prétexte le premier vers du poème, concentre près de la moitié (dix pages, ff. 2r–7r) du matériel exégétique offert; citant Boccace à plusieurs reprises, elle offre une introduction à la matière mythologique thébaine, dont le contenu est "indexé" en marge sous forme de manchettes[38]. Suivent une trentaine de notes (onze pages, ff. 7r–12v), qui portent elles aussi exclusivement sur la mythologie (et la géographie mythologique).

L'édition *princeps* semble avoir connu une fortune malheureuse, due aux défauts hérités de sa source manuscrite: la médiocre qualité, mais aussi la graphie obsolète de son texte, la rendaient peu attrayante; les autres éléments de l'ouvrage s'avéraient dépassés, en particulier un *accessus* qui reflétait un savoir antérieur à la "réapparition" des *Silves* en présentant Stace comme un rhéteur toulousain – et ce, alors même que le récent commentaire de Perotti (BAV Vat. lat. 6835, ca. 1469–70) faisait mieux connaître ce recueil et ses enseignements pour l'interprétation du poète flavien[39]. L'exégèse partielle de la *Thébaïde* incluse dans la *princeps* n'a nullement été exploitée par les commentateurs des siècles suivants, qui ignoraient sans doute son existence.

Outre le cas particulier de la *princeps*, "LP" prend naturellement le pas, dans les premiers imprimés, sur le matériel postérieur comme le commentaire *in principio*, qu'il a détrôné depuis la fin du 14e s.[40]. La curieuse lecture allégorique du pseudo-Fulgence, qui paraît n'avoir guère été diffusée, reste aussi

---

[38] Manchettes: "Agenor. Cadmum. Phenicem. Ceycem. Europam. Taurus.", "Serpens martius", "homines armati ex dentibus serpentis", "Echyon", etc.

[39] H. ANDERSON 2010:20–24 analyse la réception de l'édition *princeps*; cf. H. ANDERSON III 87–89 pour le texte de l'*accessus* médiéval qui y est reproduit. Giancarlo Abbamonte prépare l'édition critique du commentaire de Perotti sur les *Silves*; cf. ABBAMONTE 1997. Les notices biographiques accompagnant les commentaires de Stace seront évoquées au chapitre 6, pp. 410–411.

[40] Cf. chapitre 1, p. 25 sur le rejet des commentaires médiévaux que tend à entraîner l'avènement de la technique nouvelle.

à l'écart[41]. Il est plus remarquable que les travaux humanistes consacrés à la *Thébaïde* n'exercent apparemment aucune influence sur la tradition imprimée. En l'état actuel des connaissances[42], ces travaux sont surtout représentés par le commentaire de Pomponio Leto (1425–1498), enseignant au *Studium Urbis* et fondateur de l'*Academia Romana*. Ce commentaire figure dans le manuscrit du poème statien copié par l'humaniste romain pour son élève Fabio Mazzatosta (BAV Vat. lat. 3279) puis réutilisé au *Studium*[43]; composé avant la fin de l'été 1471, il inclut un *accessus* fondé sur les *Silves*, qui paraît réagir, en se référant à Perotti, aux informations dépassées que répétait l'édition *princeps*[44]. De même que bien d'autres commentaires contemporains, il ne passe pas sous presse.

La situation des autres œuvres de Stace est bien différente de celle de la *Thébaïde*, signe que le point d'équilibre de la réception s'est déplacé[45]. L'élargissement de l'éventail des commentaires qui caractérise la seconde moitié du Quattrocento, son ouverture aux textes difficiles et à ceux des poètes en particulier, profite aux *Silves*: ce texte "nouveau" et extrêmement corrompu, de nature à stimuler des maîtres désireux de faire valoir et de monnayer leurs talents, est l'objet d'une activité critique et exégétique intense et diversifiée[46]. Le travail pionnier de Perotti demeure inédit, mais Calderini fait imprimer en 1475 le commentaire issu de son enseignement; si Politien, figure clé de la réception des *Silves*, se refuse à publier le sien, où il rivalise avec Calderini (Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, Magl. Cl. VII.973, 1480–81)[47], la tradition imprimée accueille encore dans l'édition de 1498/9 quelques *emendationes* dues à Girolamo Avanzi. On s'intéresse aussi à l'*Achilléide*, "Statius minor", qui s'est imposée en Italie depuis le 14e s. comme l'un des textes essentiels du curriculum scolaire élémentaire, alors

---

41 Le *Super Thebaiden* sera brièvement discuté au chapitre 8, pp. 574–575.

42 Un article de H. Anderson est en préparation pour le *Catalogus translationum et commentariorum* (cf. chapitre 1, n. 16).

43 Sur ce commentaire et son utilisation, voir notamment ZABUGHIN 1906:232–233 et ZABUGHIN 1909–12 II (46–60 en particulier); ACCAME 2000:84; ACCAME 2008:103–107.

44 H. ANDERSON 2010:22–23; cf. H. ANDERSON III 106–111 pour le texte des *accessus* de Perotti et de Leto. Sur les liens entre Leto et Perotti, voir STOK 2011a (cf. STOK 2011b).

45 Ce point est souligné notamment par DE ANGELIS 1997:92–93 n. 50.

46 Voir REEVE 1977. Le fait que les *Silves* possèdent, pour un maître ambitieux, un attrait supérieur à la *Thébaïde* et à l'*Achilléide* est expressément souligné e.g. dans LO MONACO 1992:126. On reviendra dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 198–199 sur l'évolution qui caractérise les commentaires italiens de la fin du 15e s.

47 Edition moderne CESARINI MARTINELLI 1978; compléments CESARINI MARTINELLI 1982 d'après le manuscrit Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, II.I.99. Pour une brève synthèse de l'influence diversifiée de Politien sur la réception des *Silves*, voir van Dam in DNP suppl.7:937–938.

que la *Thébaïde* y est peu utilisée dans les classes[48]; l'impression de deux commentaires humanistes sur ce poème, ceux de Maturanzio (1483 et rééditions) et de Britannico (1485), est à cet égard symptomatique.

D'autres traditions pourront, comme celles des *Silves* et de l'*Achilléide*, bâtir durablement sur des exégèses humanistes; certaines, comme celle de Silius Italicus, où Calderini exerce son influence au travers de Pietro Marso, porteront la marque de travaux inédits[49]. Pour la *Thébaïde*, en revanche, à l'heure où la forme du commentaire exhaustif se voit concurrencer par les recueils d'*annotationes, castigationes, variae lectiones* et autres miscellanées consacrés aux seuls passages difficiles, auxquels Politien (*Miscellanea centuria prima*, 1489) donnera leurs lettres de noblesse[50], le commentaire antique attribué à "LP" – par rapport auquel Beroaldo l'Ancien oriente l'enseignement qu'il dispense en 1495[51] – constitue le seul soutien aisément accessible.

Pavesi ("*Targa*") *et la traduction de Valvasone* (*Venise 1570*)

Le poète frioulan Erasmo di Valvasone (1528–1593)[52] publie en 1570 la seconde traduction italienne imprimée de la *Thébaïde*[53], une version en huitains fortement influencée par l'*Orlando furioso*. Selon les règles du genre, qui s'adresse à un public bourgeois non érudit mais avide de culture, ce *volgarizzamento* témoigne d'une remarquable indépendance: l'épopée de Stace, restituée avec une fidélité très variable, est investie par les idéaux

[48] Black 2001:217–218. Cf. H. Anderson III 125 sur le témoignage des *accessus*. La place de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* dans l'enseignement alto-médiéval a été évoquée *supra* p. 50 et n. 8.

[49] Muecke 2010:414.

[50] L'introduction de la deuxième partie, pp. 208–210 évoquera l'apport de Politien au genre du commentaire sélectif.

[51] Les notes manuscrites reflétant cet enseignement sont discutées dans Mariotti 1985.

[52] Biographies: NBG 45:904; Colussi [1995]b recense les rares bases documentaires et offre une indispensable mise au point, rejetant notamment la date de naissance traditionnelle (1523). Bibliographie (œuvres et littérature secondaire) dans del Zotto 1993, compléments dans del Zotto [1995]. Présentation générale de l'œuvre dans Cremona 1919 et Marchetti [1959] 1974:347–355; pour le contexte historique et culturel, voir les articles réunis dans Colussi [1995]a. Outre une production lyrique publiée de manière dispersée depuis 1561 (réunie dans Cerboni Baiardi–del Zotto 1993), la vocation poétique de Valvasone connaît une consécration tardive, postérieure à sa traduction de la *Thébaïde*; elle s'exprime surtout dans les genres épique et didactique; Valvasone est également l'auteur d'un *volgarizzamento* de l'*Electre* de Sophocle, Venise 1588 (voir Pin [1995]).

[53] La première est celle de Baptiste Caracini Maceratense, Venise 1503 (H. Anderson II 197, "Checklist of printed editions" n° 39).

courtisans et chevaleresques du Cinquecento, voire par ses événements et ses personnages, depuis les dédicataires Lucrezia et Leonora d'Este jusqu'à Charles-Quint et aux sultans turcs[54]. Les notes qui accompagnent l'œuvre de Valvasone, composées par son ami "Pietro Targa", de son vrai nom Cesare Pavesi[55], constituent la première exégèse du début de l'époque moderne à être imprimée. Leur auteur est alors connu pour un recueil de fables ésopiques traduites publié sous son pseudonyme, plus tard réédité sous son vrai nom – avec le titre *Il Targa*[56].

La préface assigne aux notes une fonction modeste, qui justifie leur brièveté[57] : Pavesi déclare pour seule ambition celle de fournir au lecteur les connaissances indispensables à l'intelligence immédiate des "fables" que Valvasone n'a fait qu'évoquer ; pour tout complément, il renvoie aux traductions des *Généalogies* de Boccace ou des *Métamorphoses* d'Ovide les lecteurs incapables de lire le latin, sans exclure l'idée de développer ultérieurement ses propres notes[58].

Les *annotationi*, placées à la fin de chaque livre du *volgarizzamento* de Valvasone et référées à ses stances[59], occupent une quinzaine de pages, avec un développement un peu plus ample pour les deux premiers livres du poème que pour les suivants. Elles sont peu nombreuses, un peu plus de

54 Sur cette traduction, voir surtout CALCATERRA 1928:I XXXIV–LXXV (ample illustration des particularités, assortie de jugements de valeur très négatifs), ainsi que DALLE MULE 1901 (notamment sur les emprunts à Ariosto) et CREMONA 1919:28–41.

55 Pavesi n'est cité ni dans DBI ni dans NBG.

56 L'édition de Venise 1569, *Cento e cinquanta favole, tratte da diuersi autori antichi, e ridotte in versi, e rime*, est publiée sous le pseudonyme. Celle de Venise 1575, *Il Targa, dove si contengono le Cento & cinquanta fauole, tratte da diuersi autori antichi, et ridotte in versi, & rime italiane da Cesare Pavesi*, est la troisième édition, mais la première à paraître sous le nom de l'auteur, comme l'indique la préface, p. 3.

57 Transcription complète dans DEL ZOTTO 1993:242–244.

58 Préface, sig. *2r "Si potrebbe forse desiderare da uoi o benigni Lettori, ch'io in queste mie annotationi sopra la uolgar Thebaide del Sig. Erasmo di Valuasone, fossi stato un poco più diffuso nel dichiarar le fauole, che per entro l'opera solamente sono accennate, & non descritte : ma ne il loco portaua, ch'io cio facessi, se non uoleua far un'altro uolume assai maggiore, che la Thebaide non è : ne io ho hauuta altra intentione, che di dir a quei, che cosi non le sanno quel tanto, & non più che basti per intelligenza di quei lochi, oue l'author le accenna poi che chi più distese desidera di uederle ; assai bene, anchor che latino non intendesse, puo al desiderio suo per la maggior parte compiacere, se legger uorrà o la Genealogia de gli Dei del Boccaccio tradotta : o le Metamorphosi d'ouidio [sic] ho mai dal Dolce, dall'Anguillara, & dal Maretti fatte uolgari. forse s'io uedrò che queste mie presenti fatiche non ui siano spiaciute, auerrà anchora, che per l'auenire passerò un poco più oltre : nè solamente descriuerò le fauole, ma discorrerò anco sopra l'intelligenza di quelle […]."

59 Par souci de clarté, je cite les notes par livre et stance du *volgarizzamento*, avec la référence correspondante du texte latin de la *Thébaïde* : "*ad* st.3.133 ~ 3.476" désigne ainsi la note à la stance 133 du livre 3, correspondant au vers 3.476 de Stace.

deux cents pour l'ensemble, et très inégalement réparties d'un livre à l'autre ; leur fréquence varie beaucoup, avec des "lacunes" qui peuvent dépasser cent cinquante vers, et au contraire une forte concentration dans quelques passages. Comme la préface le laisse attendre, elles sont usuellement très peu développées : rarement plus de cent mots, le plus souvent vingt à quarante, parfois beaucoup moins.

Outre un long exposé préfaciel discutant les qualités de Stace et de son épopée pour justifier l'entreprise de Valvasone[60], une forme d'introduction à la lecture de la *Thébaïde* apparaît dans les premières notes de détail. Elles offrent en effet un rappel des antécédents mythologiques évoqués par le proème, qui – contrairement à la pratique courante de Pavesi – inclut certains éléments ne figurant pas en cet endroit dans l'adaptation de Valvasone (ni a fortiori dans la rapide énumération de l'original) : au sujet de Cadmus, elles rapportent ainsi la consultation de l'oracle d'Apollon, le mariage avec Harmonie, puis l'exil du couple et sa métamorphose[61]. Un autre élément de portée globale est fourni en fin de volume par deux notices occupant presque une demi-page, qui portent sur les diverses périphrases par lesquelles Valvasone (à la suite de Stace) désigne les peuples argien et thébain[62].

---

[60] Sur ce développement préfaciel, voir chapitre 5, p. 360 (style), chapitre 6, pp. 403, 412 et 448 (aspects littéraires), chapitre 8, pp. 577, 603–604 et 617 (édification).

[61] *Ad* st.1.2–3 ~ 1.4–10 "Essendo stata rapita Europa, figliuola di Agenore Re di Tiro, da Gioue trasformato in Toro, & ascosa in Creta, Agenore sdegnato comandò a' suoi figliuoli, che andasser di lei cercando, ne tornassero à lui prima, che trouata l'hauessero. Cadmo ueramente uno de'figli poiche hebbe cercato tutto il continente della terra, ne hauuto mai di lei spia, con l'augurio d'Apollo uenne in Beotia, oue essendoli da uno smisurato serpente stati uccisi tutti i compagni, egli uenne à battaglia col detto serpente, & l'uccise, & per una uoce, ch'udì uscir della foresta, & che cosi gli comandaua, seminò i denti di quello, da'quali nacquero poi huomini armati, che tra loro uennero alle mani, ma quelli, che rimasero, tra'quali uno fù Echione, gli furono poi conpagni ad edificar Thebe. Cadmo ueramente, & la moglie, che fù nominata Harmionia [sic], & era figliuola di Marte & di Venere, essendo già molto uecchi furono cacciati dal regno da Anfione figliuolo di Gioue, & peruenuti in Illiria diuennero due biscie." On reviendra au chapitre 6, pp. 428–429 sur le caractère inhabituel que revêt une telle note dans la pratique de Pavesi.

[62] "Annotationi in generale", f. 159v "I Greci altramente detti Grai sono stati nella presente opera chiamati con uarii nomi usati da' Latini, & da' Greci scrittori ; cioè Pelasghi da alcuni antichissimi popoli cosi detti, i quali usciti dell'Arcadia habitarono il Peloponnesso da loro chiamato Pelasgia. Argiui, & Argolici da Argo famosa città della Grecia. Achei, & Achiui dall'Achaia region pur della Grecia. Attici da Attica regione, oue era la nobil città d'Athene : la qual regione, come uogliono alcuni, fu da Atteone denominata Attica. Inachi da Inaco primo re degli Argiui, da cui prese nome l'Inachia Penisola del Peloponnesso. Micenei da Micene città nota a bastanza. Lernei da Lerna laco, ouer palude nel territorio Argiuo. | I Thebani ueramente sono anco detti Cadmei [...]."

Les notes offrent une exégèse, non du texte latin de la *Thébaïde* (absent de l'ouvrage), mais du *volgarizzamento*. C'est ce que révèle par exemple le passage consacré au collier d'Harmonie : alors que Stace, fidèle à la version traditionnelle, évoque le passage du bijou de l'épouse de Cadmus à Sémélé (2.292–293), Valvasone ajoute l'intermédiaire d'Agavé, suivant une version qui remonte à "LP"[63] ; or cet ajout se répercute dans la note de Pavesi.

> Fatta Harmonia una biscia il don peruenne | Ne la sorella de la'niqua Agaue : | Ma non sì tosto Semele l'ottenne, | Che sentì le uirtudi ascose, & praue. | Giunone à lei sotto la forma uenne, | C'hauea la balia sua già d'anni graue, | Et à chieder à Gioue il don la spinse, | Che la mal cauta, e temeraria estinse.
> (Valvasone st.2.88 ~ 2.292)

> [*ad* st.2.88 ~ 2.292] Dissesi anco sopra il medesimo Primo Libro alla stan.4. tutta la fauola di Semele, della quale era sorella Agaue nominata nella presente stanza, la quale per ciò uiene chiamata iniqua, che essendo infuriata da Bacco, uccise il suo proprio figliuolo, chiamato Pentheo, credendolo un Leone.

Pavesi consacre ses efforts pour ainsi dire exclusivement à la discussion des référents, le plus souvent mythologiques, ou, à l'occasion, astronomiques ou géographiques[64]. Pour l'essentiel, il ne remédie pas à l'allusivité du texte par des désignations explicites, mais donne plutôt, par de modestes approfondissements, des informations sur ce qui y est déjà nommé. Ici aussi, la confrontation avec le texte latin et le *volgarizzamento* est parfois instructive, comme dans cette note consacrée à Actéon.

> Quando inanzi al divin crudo furore | Il misero Atteon Cervo divenne …
> (Valvasone st.3.58 ~ 3.203)

> [*ad* st.3.58 ~ 3.203] Atteone fu figliuolo d'Aristeo : vide Diana nuda dentro un fonte, & fu da lei convertito in Cervo.

Si Stace désigne le personnage de manière allusive (*heu dominum insani nihil agnouere Molossi*), Valvasone le nomme ; pour le lecteur de l'ouvrage vénitien, la note ne constitue donc pas un éclaircissement, elle a pour seule mission de préciser la généalogie du personnage et d'esquisser son histoire.

Certains éléments exégétiques, moins nombreux, ont cependant pour effet de clarifier le sens de désignations peu transparentes figurant dans

[63] Cf. "LP" *ad* 2.294–295 et Mulder *ad* 2.292.

[64] E.g. *ad* st.3.8 ~ 3.25 « Per l'Olenia stella intende i capretti Amalthei, che nel loro occaso, essendo sereni, sogliono per lo piu dinotar buon tempo. » ; *ad* st.5.129 ~ 5.458 « Fasi è fiume di Colco, & dice il Poeta deluso per Medea, da Giasone condotta in Grecia, & poi abandonata da lui. »

la traduction même. Encore faut-il souligner qu'ils apparaissent rarement de manière isolée[65], et se prolongent d'ordinaire en de brefs approfondissements, comme c'est le cas pour le "bœuf du Nil", ou encore les "oiseaux de Minerve et d'Apollon" évoqués dans la scène d'ornithomancie impliquant Amphiaraüs et Mélampus.

> [*ad* st.3.133 ~ 3.478] Il bue del Nilo fu Apis, altramente chiamato Epafo, figliuol di Giove, & di Io ninfa, adorato in Egitto sotto tal forma.

> [*ad* st.3.140 ~ 3.506] L'augello di Apollo fu il Corvo, che essendo prima bianco, havendo al padrone accusata di adulterio Coronide ninfa da lui amata, fu per pena convertito in negro.

Pavesi n'est guère tributaire des rares ressources qu'offrait alors la jeune tradition exégétique imprimée de la *Thébaïde*. L'exploitation du commentaire tardo-antique ne saurait être précisée sans une confrontation systématique avec d'autres sources, qui dépasse le cadre de cette étude. L'information de caractère général que Pavesi fournit à son lecteur n'est souvent pas plus proche du commentaire antique de la *Thébaïde* que de dictionnaires comme ceux de Calepino ou de Torrentinus[66]. De surcroît, certaines différences sont frappantes : l'exégète italien se contente d'une touche très brève pour certains points que le commentaire antique développe amplement[67], et en général il se montre plus spécifique, mais aussi plus soucieux de précision[68].

Bernartius (Anvers 1595)

Si l'on excepte les notes mythologiques éparses de Cesare Pavesi, le jeune juriste de Malines Johannes Bernartius (Jan Bernaerts) (1568–1601)[69] est l'auteur de la première exégèse moderne de la *Thébaïde*, point de référence

---

[65] Une exception : *ad* st.3.141 ~ 3.507 « L'augel di Minerva è la Civetta. »

[66] Cf. chapitre 6, p. 431 et n. 122.

[67] C'est le cas pour Branchus : la sobriété de Pavesi *ad* st.8.74 ~ 8.198 « I nomi compresi in questa St. sono di lochi, ove erano oracoli de gli antichi gentili. Branco indovino fù figliuolo di Apollo ; fù dopo morte adorato, & prediceva il futuro. » contraste fortement avec "LP" *ad loc.* et *ad* 3.479 (passage où Pavesi [*ad* st.3.133] se contente d'un renvoi interne).

[68] Spécificité : on comparera Pavesi *ad* st.3.141 ~ 3.507 (n. 65) avec "LP" *ad loc.*, qui relate l'histoire de Nyctiméné transformée en chouette dans une note "encyclopédique". Précision : à la différence de "LP" *ad* 3.201–203, Pavesi *ad* st.3.58 ~ 3.203, cité ci-dessus, dit qu'Actéon est fils d'Aristée ; même attitude *ad* st.3.53 ~ 3.193 (Niobé a pour époux Amphion), *ad* st.3.59 ~ 3.205 (Dircé a pour époux Lycus), *ad* st.3.133 ~ 3.478 cité ci-dessus (Apis est également nommé Epaphus) ; cf. a contrario la note *ad* st.3.98 ~ 3.352, qui omet de signaler qu'Amycus est fils de Mélopé.

[69] Biographies : BNB 1:273–274 ; ADB 2:409 ; NBG 5:554. Bibliographies : Gerlo–Vervliet

pour tous les efforts postérieurs[70]. Formé à Louvain, il devient le protégé de Juste Lipse et épouse l'une de ses parentes ; il sera élu avocat auprès du Grand conseil de sa ville natale en 1594. Outre son édition avec notes en latin des œuvres de Stace imprimée à Anvers par Jan I Moretus, successeur du célèbre Plantin[71], il donnera un commentaire sur les *Silves* (1599) – contenant un poème d'éloge de William Barclay, père de l'exégète de la *Thébaïde* et lui-même correspondant de Lipse – dont les liens avec l'ouvrage précédent ont parfois été mal compris[72] ; on lui doit aussi un commentaire sur Boèce (1607, posthume), ainsi que des ouvrages historiques.

L'épître dédicatoire du *Stace* porte la date du 1er octobre 1593. Conservées au Musée Plantin–Moretus d'Anvers (MPM), deux lettres que Bernartius a adressées à Moretus quelques mois plus tôt témoignent de l'implication directe de Lipse dans l'entreprise : le jeune éditeur et commentateur révisait alors le texte des poèmes en association avec son protecteur, après lui avoir soumis un échantillon de ses notes[73]. La correspondance de Lipse fait

---

1972:250 n° 3215. Présentation succincte dans De Landtsheer 2006a. La principale source est la correspondance de Lipse : inventaire dans Gerlo–Vervliet 1968 ; édition ILE en cours de publication, voir aussi Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 1–2 et Gerlo–Vervliet–Vertessen 1967. Les lettres échangées entre Bernartius et Lipse figurent dans *Sylloge*, vol. 1, pp. 701–710 ; le Musée Plantin–Moretus d'Anvers (MPM) conserve des échanges de lettres entre Bernartius et son imprimeur (archives n° 11 et 76).

70 La contribution de Bernartius à l'étude du poète flavien (et en particulier des *Silves*) est brillamment analysée dans van Dam 1996 et van Dam 2008:51–52 ; Hall III 58–59 discute son travail sur les épopées dans la perspective de l'édition et de la critique du texte ; Clogan 1995:85–95 (développement de Clogan 1991:276–279) présente Bernartius et la préface de son *Stace*. Mengelkoch 2010:114–148 (thèse de doctorat) discute la rhétorique paratextuelle de Bernartius en relation avec son contexte culturel, sans se pencher sur sa pratique exégétique.

71 Sur la place du *Stace* parmi les éditions d'auteurs classiques produites par Moretus, voir Imhof 2004. Etabli par D. Imhof, conservateur de la bibliothèque et des archives du MPM, le catalogue des ouvrages de Jan I Moretus (à paraître) ajoute au descriptif de l'ouvrage des renvois aux documents d'archives ; je remercie D. Imhof de m'avoir fait parvenir les notices relatives à Stace.

72 Bernartius, *Ad Statii Silvas commentarius*, 1599 (p. 8 pour le poème de W. Barclay ; cf. *infra* p. 74 et n. 115). Sur cet ouvrage, voir van Dam 1996:316–319. L'édition de Zweibrücken 1785, p. XVIII le nomme "seconde édition Plantinienne" (tout en décrivant correctement son contenu) et la liste d'abréviations de Valpy–Dyer (Londres 1824, vol. 1, p. 42) le réunit avec celui de 1595 sous la désignation d'"éditions Plantiniennes". Ces informations ambiguës, reproduites par Amar–Lemaire (Paris 1825–30, vol. 4, pp. 45 et 65), ont été cause de malentendus sur le contenu de l'ouvrage.

73 MPM, archive n° 76, p. 661, Louvain "Id. Jul." 1593 : Lipse a vu et approuvé un échantillon des notes de Bernartius. *Ibid.*, p. 663, Louvain "X. Kal. Sept." 1593 : Bernartius et Lipse ont déjà corrigé, sur la base des manuscrits, cent passages dans le texte des cinq premiers livres de la *Thébaïde*.

écho à la préparation de la publication entre début 1594 et la fin du printemps 1595, où est saluée la parution de l'ouvrage, longtemps différée[74]. Le tirage, de mille deux cent cinquante exemplaires, est conforme à la pratique ordinaire de Moretus pour les auteurs classiques[75]. Un complément contenant des "Omissa" ainsi que divers éléments paratextuels figure dans certains exemplaires[76].

Le texte de Bernartius, qui met à profit plusieurs manuscrits, remanie de manière modérée un *textus receptus* resté presque inchangé depuis la première édition Aldine (Venise 1502); l'analyse des variantes suggère que son prototype est un exemplaire de la seconde Aldine (1519), hypothèse dont les échanges épistolaires discutés plus bas confirment la validité[77]. La présentation typographique se distingue par des mises en évidences en forme de guillemets, ainsi que par la présence de manchettes signalant des variantes avec indication précise de leur source par des sigles, procédé alors encore rare, mais cultivé depuis un certain temps déjà par l'imprimerie Plantinienne[78].

Le paratexte du *Stace* reflète le milieu social de Bernartius et ses liens avec la Contre-Réforme, mais aussi les conditions dans lesquelles il a mené son travail. Dédicataire de l'ouvrage, l'influent évêque d'Anvers Laevinus Torrentius est un humaniste, proche de Lipse; son *Suétone*, que loue Bernartius, se

---

[74] Lipse envoie à Bernartius le poème d'éloge à insérer dans l'ouvrage (annexe à ILE VII 94 02 14); il intervient auprès de Moretus (94 03 09 B, 94 04 09 BE, 94 04 21); il approuve l'épître dédicatoire de Bernartius à Torrentius (94 07 06); Torrentius (cf. ci-dessous et n. 79) fournit un manuscrit de l'*Achilléide* destiné à Bernartius "alors que l'édition est maintenant commencée", et Lipse annonce l'avoir transmis (94 07 30 = Delcourt–Hoyoux 1950–54 n° 1168, 94 08 16 T); Lipse propose une conjecture, *Theb.* 2.549 *neque <enim> his mora* (94 10 25 B), que Bernartius *ad loc.* discute, et rejette, sans faire référence à son correspondant; il informe Bernartius qu'il a écrit à Moretus (ILE VIII 95 01 03); il le félicite pour son ouvrage "tarde sed pulchre tamen excusum" (95 05 27 B). Sur les fréquents retards que subissent les publications de Moretus, voir De Landtsheer, note à ILE VIII 95 05 27 B.

[75] Le tirage est indiqué dans un catalogue de ventes manuscrit, MPM, manuscrit M 39, f. 13v, cité dans le catalogue à paraître des ouvrages de Moretus (cf. n. 71). Chez le successeur de Plantin, le nombre ordinaire pour ce type d'ouvrages est de 1250 à 1550 exemplaires (Imhof 2004:268).

[76] Dotée des signatures L1–8, cette partie présente sous les "Omissa" une nouvelle *approbatio* (p. 169), en complément à celle qui figurait après les notes (p. [159]).

[77] Bernartius et la seconde Aldine s'accordent sur l'erreur 3.297 *diuorum hominumque* (contre *diuorumque hominumque*); mon analyse sera développée ailleurs (cf. chapitre 1, n. 7). Cf. Hall III 58, pour qui, différemment, le texte de Bernartius "comes close to being a reprint of the second Gryphian (1559)". Sur la notion de prototype, cf. chapitre 3, p. 218 et n. 14.

[78] Les mises en évidence seront discutées au chapitre 8, pp. 594–595; les sigles (reportés ci-dessous en relation avec la présentation des sources textuelles de Bernartius) le seront au chapitre 3, pp. 244–245.

caractérise par son attention pour les variantes et pour la transmission du texte[79]. La seconde partie de l'ouvrage, contenant les notes, s'ouvre par un poème d'éloge composé par Lipse, qui affiche ainsi son rôle de protecteur; elle s'achève – dans les exemplaires contenant les "Omissa" – sur ceux de Nicolaas Oudaert, chanoine et official de la cathédrale de Malines et ami de Lipse, et de Jacob van Varick, jeune juriste qui fut peut-être le camarade d'études de Bernartius[80]. Tous trois le louent d'avoir "sauvé" Stace, par référence presque exclusive, le fait mérite d'être relevé, à la critique du texte.

Dans la préface qui précède les notes, Bernartius lui-même souligne son rôle de pionnier: cultivant le *topos* de l'intervention qui redonne vie à l'auteur victime des outrages du temps, il dénonce le peu d'intérêt que l'on a jusqu'alors prêté à Stace et appelle les critiques à le tirer de l'oubli où il gît[81].

> [partie 2, préface, p. 3] Parum is vulgo notus, scio, sed dignissimus notitia. neglectus hactenus nostris Aristarchis iacuit. non Scholiis, non Notis, adeo non Commentario illustratus. miror, imo indignor. nam nullo id Papinii merito evenisse fidenter ego praesto. Adeste vos Critici, & oppressum per iniuriam, certe pressum, allevate virilem & gravem poetam.

Le lecteur est appelé à compléter: c'est Bernartius qui ouvrira la voie – image qu'il évoque du reste à la fin de sa préface à travers Lucrèce[82]. Même exclusion faite de l'exégèse antique et médiévale, le terrain n'est pas totalement vierge, puisque *Silves* et *Achilléide* ont fait l'objet de commentaires humanistes dont certains (Calderini, Maturanzio) ont été largement diffusés; mais il est vrai qu'en ce domaine presque tout est à refaire. Peut-être aussi le jeune Néerlandais pense-t-il à la situation de la *Thébaïde*, que paraissent évoquer les qualificatifs de "virilis et gravis". C'est à cette épopée, d'ailleurs, qu'il consacrera l'essentiel de ses efforts dans cet ouvrage, où il prête un peu moins d'attentions à l'*Achilléide* et réserve un traitement particulièrement expéditif aux *Silves*[83].

---

[79] Sur Torrentius, voir De Landtsheer 2006b; sur sa bibliothèque, De Landtsheer 2002; sur ses liens avec Lipse, Morford 1991:102–107 et 119–123; sur l'orientation de ses travaux et sur ses liens avec son neveu Livineius, précurseur de l'apparat critique, Battezzato 2006:78–86.

[80] Oudaert: van Dam 1996:317. van Varick: De Landtsheer, note à ILE VII 94 01 01 V.

[81] Je limite au strict minimum les citations de la préface, reproduite dans Clogan 1995. Sur le *topos* mentionné ici (très courant dans les premières années de l'imprimerie), voir chapitre 3, p. 217 et n. 13.

[82] Partie 2, préface, p. 9, où Bernartius cite Lucr. 1.926–930.

[83] Bernartius, introduction aux notes sur les *Silves*, p. 146, annonce différer son véritable commentaire sur ce recueil faute d'avoir pu s'en procurer un manuscrit; voir van Dam 1996:318.

Dans la déclaration d'intentions située plus loin dans la préface, Bernartius s'explique de manière détaillée sur ses visées et sa démarche. Il y affirme la valeur qu'il accorde à l'*emendatio* en revenant sur l'image de l'intervention curative, ici explicitement motivée par les dégâts qu'ont infligés au texte la barbarie des temps passés puis l'invention de l'imprimerie[84], avant de s'attacher à justifier ses décisions: n'insérer dans le texte édité ("in contextu ipso") qu'un nombre très restreint de corrections, et exercer l'essentiel de son action tantôt (variantes mineures) dans les manchettes, tantôt (variantes plus importantes et conjectures) dans les notes; éviter à tout prix d'aggraver l'état du "malade" par des interventions téméraires, quitte à laisser intactes certaines blessures et à porter les cas difficiles devant le tribunal pour que d'autres puissent les juger[85]. Bernartius fait vœu de traiter les "historiae, mores, personae, dictiones" non en "commentator" mais en "scholiastes", et de préférer la brièveté à l'ampleur oratoire de la "diction cicéronienne", puis souligne son refus de la polémique, avant de s'attarder sur un autre objectif de son exégèse: agissant parfois à la manière d'un philosophe et d'un censeur, il entend servir à ses "convives" non seulement "une entrée", comme les philologues, mais "un plat plus consistant", susceptible de purifier leur esprit[86]. L'insistance sur la portée morale est symptomatique d'une lecture utilitaire des classiques, susceptible de revêtir de multiples facettes, qui s'impose à cette époque et caractérise notamment l'approche prônée par Lipse[87].

La préface précise aussi les sources utilisées pour corriger et discuter le texte de la *Thébaïde*. Il s'agit d'une part de deux manuscrits appartenant à Lipse ("L.") et au Collège Trilingue de Louvain ("Buslidianus", "B."), ainsi que d'une collation de deux manuscrits de Saint-Laurent de Liège ("La.") et d'un manuscrit provenant de Carolus Lang(h)ius ("C."), réalisée par cet

---

[84] Partie 2, préface, pp. 5–6. Le contexte des critiques contre l'imprimerie sera évoqué au chapitre 3, pp. 215–217.

[85] Partie 2, préface, pp. 6–7, notamment "minutula quaedam [...] ad oram libri reieci. reliquas variantes lectiones, sicubi maioris momenti, vna cum meis coniecturis [...] inter Scholia reposui. [...] maluique interdum ambigua quaedam vlcera relinquere, quam (quod multi hodie) infligere nouum vulnus. contentus indicasse, & litem ad tribunal detulisse. decidet eam spero aliquando ex Criticorum Senatu, magnus aliquis Praetor."

[86] Partie 2, préface, p. 7, notamment "At Philosophum interdum egi, & censorem morum. iam enim is sermo auribus meis inerrat. vtinam verum dicerent! nam hoc volui. nec philologa modo promulside, conuiuas meos excipere, sed firmiore etiam Philosophiae dape, non amoeniore solum doctrina allicere, sed acri quodam sermonum sale, sordes abstergere animorum, mihi inter metas." La note *ad* 1.51, discutée au chapitre 8, pp. 579–580, insistera sur cette finalité morale de l'exégèse.

[87] Cette approche sera discutée dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 199–203.

ancien chanoine de Saint-Lambert de Liège – interlocuteur de Lipse dans son dialogue *De constantia* (1584) – et mise à disposition par Torrentius[88]; expliqués en marge, les sigles par lesquels ces sources sont désignées dans les manchettes du texte imprimé incluent un sigle générique signifiant un accord unanime ("VV.")[89]. Les éditions utilisées sont au nombre de cinq, à savoir les deux Aldines (1502 et 1519), une parisienne (probablement celle de 1530), une lyonnaise (1547 ou 1559), une bâloise (1531 ou 1541), auxquelles s'est ajouté ("accessit his") l'incunable vénitien de 1490, qualifié d'"editio princeps"[90]. Ses lettres à Moretus de l'été 1593 montrent que Bernartius n'avait alors vu que deux manuscrits, et que c'est de Moretus qu'il a obtenu la première Aldine; elles permettent de déduire qu'il n'avait encore eu à sa disposition ni la seconde Aldine ni l'incunable vénitien[91]. Ces lettres corroborent aussi, concernant l'édition ayant servi à faire imprimer le texte corrigé, l'hypothèse suggérée par l'analyse des variantes: Bernartius a sollicité l'autorisation d'utiliser à cet effet l'exemplaire de la *première* Aldine appartenant à Moretus; s'il s'est ensuite procuré la *seconde* (ce qu'atteste la préface), il est plausible que ce soit précisément pour la transmettre, dûment corrigée, à l'imprimeur[92].

Le matériel exégétique relatif à la *Thébaïde* prend la forme de notes lemmatisées, désignées du terme de *scholia*. Il remplit quelque cent vingt-quatre pages de cet in-octavo, de manière très inégale: alors que le premier livre se taille la part du lion (un cinquième), d'autres ne reçoivent que des miettes, et la raréfaction est nette à mesure qu'approche la fin du poème. Les notes,

88 Sur Langius († 1573) et sa représentation dans le *De constantia*, voir MORFORD 1991:64–66 et 161–168; il faisait partie d'un cercle de fervents catholiques auquel a appartenu Torrentius, qui a longtemps vécu à Liège. Torrentius a acquis l'essentiel de ses manuscrits et éditions (DE LANDTSHEER 2002:177); cf. n. 74 sur le manuscrit de l'*Achilléide* qu'il a envoyé à Bernartius.

89 La description des manuscrits sera citée au chapitre 3, n. 112. Cf. *supra* p. 64 et n. 78.

90 Partie 2, préface, pp. 7–9, où l'énoncé "quam suo merito, (bonitate enim cum MSS. certabat) indigitaui *Editionem principem*" ne signifie pas forcément que Bernartius considère son "editio Veneta vetus" comme la toute première, ainsi que Gronovius, *Diatribe*, 1637, préface, sig. **2r le lui reprochera.

91 MPM, archive n° 76, p. 661, Louvain "Id. Jul." 1593: Bernartius demande à Moretus un exemplaire de "l'édition" Aldine; il dispose de deux manuscrits, ainsi que de trois éditions, parisienne, lyonnaise et bâloise. *Ibid.*, p. 663, Louvain "X. Kal. Sept." 1593: mentionnant les mêmes sources, il souligne qu'il lui manquait la *première* édition Aldine, que Moretus lui a envoyée.

92 MPM, archive n° 76, p. 663, Louvain "X. Kal. Sept." 1593: Bernartius rendra la première Aldine, ou, si Moretus peut s'en passer, il s'en servira pour faire imprimer le texte. Cf. *supra* p. 64 et n. 77.

au nombre d'environ six cent vingt (cent pour le premier livre), constituent un filet assez lâche, qui laisse assez souvent échapper plus de cinquante, parfois plus de cent vers consécutifs, mais se resserre parfois notablement. Comptant pour la plupart moins de soixante-dix mots, elles oscillent entre une extrême brièveté et des développements plus importants (plus de cent, voire de cent trente mots ne sont pas rares), voire – toujours pour des *realia* – extrêmement vastes[93]. Elaborés alors que les notes étaient déjà sous presse[94], les "Omissa" couvrent huit pages pour la *Thébaïde* (à peine plus d'une au total pour l'*Achilléide* et les *Silves*). S'ils suivent l'ordre du texte, ils sont référés tantôt à celui-ci (avec ou sans lemme), tantôt aux notes sur lesquelles ils portent, ce qui – sans parler de grossières erreurs – ne facilite guère la consultation ; ils consistent parfois en *errata* plutôt qu'en compléments[95].

Fondée sur le texte Aldin, la lemmatisation illustre avec une grande clarté les visées de Bernartius : critiquer et commenter ce *textus receptus* qui s'est imposé depuis le début du 16ᵉ s. Certains lemmes intègrent les variantes défendues par le commentateur plutôt que la *lectio recepta*[96]. Un cas comme *ad* 3.269, où le lemme se fonde sur le texte d'une autre édition, est exceptionnel.

> [*ad* 3.269] *Bella etiam in Thebas socero pulcherrima bella, | Ipse paras*] Quis vitium non videt ? Socero ne [sic] Mars bella parabat ? nugae. ipse socer erat & filiam Hermionem [sic] Cadmo iunxerat. quo magis miror nihil huc mutare veteres. tu meo periculo legas licet : *Bella etiam in Thebas socer o pulcherrime, bella Ipse paras ?*

On pourrait attribuer à une coquille la forme *socero pulcherrima*, puisque Bernartius lit comme les Aldines *-ime* dans le texte corrigé par ses soins, et

---

93 Extrême brièveté : e.g. *ad* 3.597 « *sperat tellus abrupta reverti*] Sicilia. » Vaste développement : en particulier *ad* 5.668[678] sur les *vittae*, près de mille trois cents mots ; cf. e.g. *ad* 10.17 sur les *tesserae*, environ sept cent cinquante mots.

94 "Omissa", p. 161 "Dum Scholia nostra formulis excuduntur, auctuarium quoddam mihi natum. [...]"

95 Au début des "Omissa", on trouve ainsi les références suivantes : "Libro 1. Thebaid. versu 22." (note complémentaire) ; "vers.55. *inane solum*]" (ajout à la note *ad* 1.55) ; "pag.22. vers.6. in scholijs" (ajout à la note *ad* 1.60) ; "pag.23. vers.34. [*scil.* in scholiis]" (ajout à la note *ad* 1.85) ; "pag.127. vers.90." (*errata* au texte imprimé en 1.90). La note "pag.29. vers.23." (pp. 162–163) apporte une correction de grande ampleur à la note *ad* 1.148 : « Metathesis est ex autographo nostro, in quo autores varij citati, deleti. Duo illi Tertulliani loci transferendi ad versum 39. pag. praecedentis [...]. » Un exemple de grossière erreur de référence est "pag.135. vers.228", qui porte en réalité sur le vers 1.298 figurant à la page 133.

96 *Ad* 3.227 et *ad* 3.587 discutés au chapitre 3, n. 50.

discute uniquement la séparation de *socero* en *socer o*. Il n'en est rien : la position de la virgule *après* le terme *bella* démontre que le lemme est puisé dans l'édition de Venise 1490, où le texte se présente sous la même forme.

Certaines parties de l'exégèse imprimée paraissent garder des traces d'une phase de travail antérieure à celle qu'illustre le cas discuté à l'instant. Une note où Bernartius dit trouver une même leçon dans toutes les éditions, alors que l'incunable vénitien présente en réalité une leçon différente, paraît avoir été rédigée avant qu'il ne voie cet ouvrage ; la correspondance confirme en tout cas que le commentateur travaillait à ses notes déjà avant d'exploiter l'incunable, puisqu'il en a soumis un échantillon à Lipse en été 1593, alors qu'il ne comptait pas encore cette édition parmi ses sources[97].

A l'instar du texte de Stace, le commentaire est doté de mises en évidence typographiques sous la forme de manchettes[98]. Parfois mises à profit pour à d'autres fins, comme celle de compléter des références[99], elles servent surtout à signaler le contenu de certaines (parties de) notes, orientant ainsi la lecture qui en sera donnée. Les aspects sur lesquels elles attirent l'attention reflètent largement, on va le voir, les intérêts prépondérants de Bernartius.

La découverte de Stace est longuement préparée dans le discours préfaciel par un éloge de ses multiples mérites, qui ajoute aux qualités stylistiques et poétiques la profondeur de pensée, par une apologie de son style appuyée sur des autorités modernes et antiques, et par une exhortation à une lecture attentive et répétée de ses œuvres, susceptible de faire apparaître ses enseignements[100]. En tête des *scholia* au premier livre de la *Thébaïde* figure, non lemmatisée, une énorme note (environ deux mille sept cents mots) qui sert d'introduction générale à la matière du poème. Elle situe la guerre thébaine dans la chronologie universelle, par référence à Eusèbe, et mentionne les

---

97 Dans la note *ad* 3.587 citée au chapitre 3, n. 50, Bernartius dit trouver *aliis* dans toutes les éditions imprimées dont il dispose ; or *aliis* est absent de Venise 1490, qui a *suis*. Sur l'état des sources consultées par Bernartius au moment où il soumet son échantillon à Lipse, voir nn. 73 et 91.

98 Ce procédé est absent des "Omissa", où l'unique manchette, contenant une remarque sur le premier complément (cf. n. 95) marquée d'un astérisque, paraît s'expliquer comme une adjonction tardive.

99 *Ad* 3.374 la manchette précise ainsi "Lib.VII." en face de la citation de Quinte-Curce *arbores magnas diu crescere, una hora extirpari* (7.8.14).

100 Voir chapitre 5, pp. 360 et 398 (style), chapitre 6, pp. 412, 413, 442 et 448 (aspects littéraires) et chapitre 8, pp. 577, 580 et 593–594 (édification).

principaux auteurs antiques qui en ont traité, avant de fournir, avec traduction latine, de longs extraits de Diodore, Pausanias et "Suidas"[101].

L'exégèse met en pratique les intentions diversifiées qu'affiche le paratexte introductif : l'élément édifiant, sur lequel repose pour une part importante l'ambition de Bernartius, y est associé à d'autres éléments traditionnels dans le discours exégétique de la Renaissance, à commencer par l'*emendatio*. Conformément aux attentes créés par la préface, mais aussi par la précision inhabituelle avec laquelle certaines variantes sont citées en marge du texte édité, l'*emendatio*, qui fait référence avec précision aux manuscrits exploités, prend une place prépondérante au sein de l'exégèse, puisqu'elle est présente, presque toujours à titre unique, dans plus d'une note sur deux. Elle prête une grande attention à la ponctuation, qu'elle présente souvent comme la clé de la compréhension du *textus receptus.*

> [*ad* 3.24] *Nec rudis vndarum portus, sed linquere amicos* | *Purior Olenii frustra gradus impulit astri:* | *Tum fragor*] aetatem haerebis nisi legas: *Nec rudis vndarum, portus sed linquere amicos* | *Purior Olenij frustra gradus impulit astri: Cum fragor*] parua mutatio, sententiam non parum illustrat.

Les interventions correctives sont très fréquemment mises en évidence par des manchettes (ici "Statius correctus", ailleurs "Statius emaculatus", "Conjectura in Statio", "Vitiosa distinctio sublata", "Suspectus hic locus" …), qui témoignent de l'intérêt que Bernartius accorde à cette tâche – et qui signalent à l'occasion sa convergence de vues avec un "vir doctus" qui n'est autre que Lipse[102]. Il est possible, comme le soupçonnera Peyrarède, que certaines des "conjectures" de Bernartius soient en réalité tirées d'une source manuscrite[103].

Une autre visée non négligeable consiste à faciliter la lecture : près de la moitié des notes présentent des *éclaircissements* (plus du tiers à titre principal). Il s'agit tantôt de reformuler une expression, tantôt d'identifier une désignation allusive ou périphrastique[104], moins souvent d'expliciter une

---

[101] Notice introductive en tête du commentaire sur le premier livre de la *Thébaïde*, pp. 11–18, qui cite Diod. Sic. 4.64–65, Paus. 9.5.10–13 et *Suda*, omicroniota 34. Cf. chapitre 6, pp. 418 et 435.

[102] *Ad* 4.202 la manchette "Firmata sententia viri docti" signale la conjecture *calatho* (contre *coetu* du *textus receptus*), que l'on peut lire (*pace* Hall III apparat secondaire *ad loc.*) chez Lipse, *Electa*, 1585, livre 2, chapitre 6, pp. 23–24 ; cf. Micozzi *ad loc.* Bernartius ne mentionne pas ici le recueil de Lipse (que n'identifieront pas tous ses successeurs : voir *infra* n. 169 pour Crucé, cf. n. 194 pour Stephens), mais il le fait *ad* 4.203 *aris aduertere crines* à propos de la conjecture de Lipse *aduerrere* (cf. chapitre 3, p. 256 et n. 153, et chapitre 7, p. 535 et n. 122 sur Barth *ad* 4.202 et 4.203).

[103] Voir *infra* p. 109 et chapitre 3, p. 285 sur le cas de la note *ad* 9.523.

[104] Lexique : *ad* 3.259 cité au chapitre 1, p. 22. Désignation périphrastique d'un personnage : *ad* 3.203 cité au chapitre 1, p. 22. Périphrase géographique : *ad* 3.597 cité n. 93.

idée (notamment en soutien à l'*emendatio*). Ces remarques suscitent souvent des approfondissements, comme *ad* 3.73, où l'on s'intéresse d'abord au sens de *gliscere* dans le passage commenté (manchette "Gliscis nova notione"), puis aux emplois particuliers que ce verbe présente chez Stace[105].

> [*ad* 3.73] *& consanguineo gliscis*] non prima sua notione τὸ *gliscis* accipiendum, pro *crescis*, sed pro *vehementer disideras*. Papinius etiam alibi pro exsultat vsurpavit, lib.VIII. <8.755–756> *Spectat atrox hostile caput, gliscitque tepentis* | *Lumina torua videns*, imo pro *saeuire*. Achil. I. [sic] <*Theb*. 12.639–640> *Hos vbi velle acies, & dulci gliscere ferro* | *Dux videt.*

Des prolongements se greffent aussi sur l'identification des personnages ou des lieux ; après avoir nommé Amycus, "gardien sanguinaire du bois de Bébrycie" (3.352–353 tr. Lesueur), Bernartius esquisse son histoire[106].

Les *approfondissements*, précisément, apparaissent comme la justification principale, voire la finalité unique, d'assez nombreuses notes (deux sur cinq). Ils portent pour l'essentiel sur la mythologie, mais visent également à familiariser le lecteur avec le cadre géographique et culturel du récit. On relève un intérêt antiquaire pour les *realia*, affiché dans le paratexte marginal ; Bernartius s'arrête par exemple sur le geste de Méon, qui se recouvre de poussière en signe de deuil (manchette "Ritus priscus in luctu").

> [*ad* 3.50] *haustaque informis arena* | *Questibus implet agros*] respexit morem priscum. nam non Iudaei solum, quod ex sacris litteris notum, sed Romani & Graeci, puluere in luctu sese adspergebant. exempla rara apud Auctores, extant tamen, Papinius passim meminit, lib.VI. [6.30–32]. eodem lib. [6.621–623]. libro V. [5.635–636]. & hoc lib.III. [3.138]. Virgilius lib.X. de Mezentio, in morte Lausi : [10.843–844]. & lib.XII. [12.609–611]. Seneca Tragicus Troade : [*Tr.* 84–87]. Ch. [*Tr.* 100–101].

Les *realia*, on l'a dit, offrent parfois matière à des notes extrêmement amples.

Enfin les éléments visant l'*édification* du lecteur constituent une composante significative de cette exégèse. La note *ad* 3.92 glisse de la représentation littéraire du tyran à une réflexion sur la conduite d'Etéocle.

> [*ad* 3.92] *Excussae procerum mentes, turbataque mussant* | *Concilia*] quam scite seruitutem expressit, quae sub Tyranno ? verum sibi dici non vult, & maximum regni bonum credit, quod facta sua populus cogitur tam ferre quam laudare. Misellus ! Equidem vt nunquam est obscurum quando ex veritate,

[105] Cf. chapitre 1, pp. 31–33 sur le parcours de cette note dans la tradition exégétique.
[106] Voir chapitre 1, p. 19.

> quando adumbrata laetitia facta Principum celebrentur, ita inuicta veritatis vis [*manchette:* "Vis veritatis"], in omnium animos lumen suum emittit, & illi ipsi qui eam opprimere nituntur, per latebras tandem quaerunt. fidem fecerit vel vnus Tyberius, qui *quoquo modo dicta* (Taciti verba sunt) *vulgari malebat, veritatisque, cui adulatio officit, per probra saltem gnarus fieri.* Haec crux interna, & Nemesis quae in penetralibus haeret. at quanto grauior quae imminet a tergo ? enimuero <Sen. *Thy.* 207–208> *quos cogit metus | Laudare, eosdem reddit inimicos metus.* Pulchra loquentes ijdem in pectore praua machinantur, adulatione sibi fidem struunt, vt cum magna mercede fallant. lubet itaque exclamare : Miser est Imperator apud quem vera reticentur.

La manchette soulignant la "force de la vérité", mais aussi l'exclamation "Misellus !" qualifiant Etéocle, montrent que la pratique répond aux principes moraux exposés en préface. La présence d'un tel discours reste toutefois irrégulière au sein d'une exégèse qui, comme l'indique aussi la préface, fait une large place aux autres éléments examinés ci-dessus.

Une quantité de citations, souvent accompagnées de manchettes, appuient les propos les plus divers : elles éclairent des usages antiques (*ad* 3.50 ci-dessus), de même qu'elles attirent l'attention sur des particularités de langage ou participent de l'expression d'un message. Selon une pratique courante dans les commentaires de l'époque, les textes ainsi cités sont volontiers expliqués, corrigés de manière "collatérale" – ce qu'affiche du reste le titre de la partie contenant les notes[107]. De la sorte, l'exégèse de Bernartius est souvent proche d'autres genres érudits, celui des miscellanées (*variae lectiones* etc.) comme celui des recueils de lieux communs ; ces rapprochements impliquent les manchettes, qui tantôt précisent la référence et la portée des citations, à la manière d'un ouvrage édifiant comme les *Politica* de Lipse, tantôt mettent en évidence les discussions "collatérales" (e.g. "Suetonius illustratus", "Lux Claudiano"), à l'instar de miscellanées comme les *Electa* du même auteur[108].

Bernartius, qui dialogue avant tout avec les sources antiques, ne mentionne guère de travaux modernes, hormis quelques commentaires et recueils cri-

---

107 Partie 2, page de titre : "In quibus [*scil.* scholiis et notis] & aliorum Scriptorum varij loci illustrantur & explicantur."

108 L'introduction de la deuxième partie, pp. 211–212 évoquera, en prenant en compte les manchettes, le goût des commentaires des 16e–17e s. pour les discussions "collatérales" ainsi que, de manière générale, les parentés qui existent entre l'exégèse lemmatisée et d'autres discours érudits. Le cas de Bernartius sera discuté au chapitre 3, pp. 232–233 et au chapitre 7, pp. 528–529 et 560–562 en relation avec les miscellanées, puis au chapitre 8, pp. 593–598 en relation avec les recueils de lieux communs. MENGELKOCH 2010 (138–139 en particulier) envisage seulement les liens de Bernartius avec ces recueils, à l'exemple des *Politica* de Lipse.

tiques, parmi lesquels figurent les *Electa* de Lipse ainsi que le *Suétone* de Torrentius[109]. Barth lui reprochera cependant dans ses *Adversaria*, avec une éloquence certaine, d'avoir puisé sans retenue dans les œuvres de Lipse – qui acceptait peut-être de n'être pas toujours nommé[110] – mais aussi dans les sources les plus diverses, en particulier pour ses développements antiquaires[111].

Seul véritable commentaire sur la *Thébaïde* disponible à la fin du 16e s., "LP" n'est qu'exceptionnellement cité comme source (toujours sous la forme "Luctatius") et paraît peu mis à profit. Il arrive, certes, que sa note soit simplement reproduite ; d'ordinaire, cependant, on peut constater tout au plus une certaine parenté de formulation, ou la citation d'un parallèle identique, qui suggère un emprunt[112]. Quand Bernartius s'avance sur le même terrain, ce qui n'est pas très fréquent (un tiers des notes environ), il préfère aborder la question sous un autre angle, apporter des informations complémentaires, ou se montrer au contraire plus cursif. Cette stratégie est très visible pour les éclaircissements mythologiques, dont il aurait pu faire ample moisson chez son prédécesseur. Le long développement que "LP" *ad* 3.479 consacrait à Branchus trouve ici pour seul écho, en fin de note, la phrase "Luctatius Thessalum fuisse scribit dilectum Apollini ut Hyacinthus."[113] Ce contraste tient

109 Lipse : *ad* 2.60. Torrentius : *ad* 6.238. Bernartius mentionne aussi par exemple le commentaire de Del Rio sur Sénèque (*ad* 4.269) et les *Adversaria* de Turnèbe (*ad* 5.641[651]).

110 Lipse lui-même, avant que Bernartius ne publie sa seconde exégèse sur les *Silves*, inclut dans une lettre à W. Barclay (cf. *infra* p. 74 et n. 115) nombre d'informations qui figureront dans cet ouvrage : voir ILE XI 98 11 02 BA avec l'analyse de Deneire (qui corrige en partie Papy 2000:337–338).

111 Barth, *Adversaria*, 1624, livre 6, chapitre 4, col. 264, en particulier : "Demas scripta Lexicographorum, demas quae ex Lipsio, & alijs talibus, praecipue vero Natali [C]omite fabulas cum adventum est, & ejus generis alijs, exscripsit, plane parum relinques ipsius operae debitum. Jureconsultorum quoque libris eadem ratione infestus fuit […].", suivi de reproches sur l'insuffisance des lectures de Bernartius, puis de nombreux exemples, illustrant notamment des références erronées découlant de la citation indirecte, dont la plupart concernent les *realia* ; pour des exemples, voir chapitre 7, p. 530 et n. 101 (méconnaissance des textes antiques) et pp. 562–563 et nn. 206 et 207 (*realia*), ainsi que p. 535 et n. 122 pour un cas dénoncé dans le commentaire de Barth (cf. chapitre 6, p. 432 et n. 126 sur la mythologie). Hand, *Statii carmina*, 1817, p. XXXIX, qui cite partiellement le chapitre des *Adversaria*, recense encore d'autres emprunts "suppressis auctorum nominibus" ; mais la note *ad* 4.202 qu'il compte parmi eux est un mauvais exemple puisque Lipse est nommé dans le contexte proche (cf. n. 102).

112 Simple reproduction : *ad* 1.118[119] (partiel). Formulation apparentée : *ad* 3.352, *ad* 3.542, *ad* 3.543. Parallèle identique : voir chapitre 1, p. 36 et n. 85 pour le cas de Verg. *Aen.* 4.188 cité *ad* 3.430.

113 Cf. *supra* n. 67. La différence est également très nette e.g. *ad* 3.204, *ad* 3.453, *ad* 3.475, *ad* 3.476.

largement à une différence d'orientation : le commentaire antique offre peu de matériel directement utile à l'*emendatio*, priorité de Bernartius. Il tient aussi – et ce facteur est lié au précédent – au monopole que possède alors "LP" dans l'exégèse statienne : Bernartius prend ses distances pour mieux marquer sa propre originalité.

Barclay (*Pont-à-Mousson 1601*)

John Barclay (1582–1621)[114] suit Bernartius dans ses efforts pionniers pour faciliter l'accès au texte latin de la *Thébaïde*. Son père William, qui a adressé un poème d'éloge à Bernartius pour son commentaire sur les *Silves* et compte le jeune Néerlandais parmi les signataires de son *album amicorum*, figure parmi les correspondants de Lipse[115] ; catholique éclairé, il a fui l'Ecosse pour la jeune Université de Pont-à-Mousson, où il enseigne la jurisprudence[116]. C'est là que le jeune John consacre à la *Thébaïde* une exégèse en latin, qui est sa première publication. Peu après, l'emprise de la Société de Jésus sur l'Université pousse la famille à quitter la Lorraine ; John s'établit en Angleterre, devenant le protégé de Jacques Ier. En 1616, l'inconfort que lui valent ses convictions religieuses le décide cependant à gagner Rome, où il finira sa courte existence dans l'entourage de Paul V et des cardinaux. De son œuvre, entièrement latine, se détachent deux fictions qui jouiront d'une immense popularité[117] : l'*Euphormion* (1605–1607), virulente satire inspirée de Pétrone et farcie d'érudition antique, qui inaugure pour ainsi dire le genre du "roman à clef" ; et l'*Argenis* (1621, posthume), premier roman héroïque néo-latin, mais également "vaste allégorie de la scène

[114] Biographies : DBF 5:380–383 ; ODNB 3:768 ; NBG 4:472. Sandys 1908 II:341. Etude détaillée de la vie et de l'œuvre dans Becker 1904, brève synthèse dans Riley–Pritchard Huber 2004:4–6.

[115] Poème d'éloge : voir *supra* p. 63 et n. 72. Sur le milieu intellectuel de W. Barclay, sur son *album amicorum* ainsi que sur ses liens avec Lipse et Bernartius, voir Papy 2000. La lettre de Lipse ILE XI 98 11 02 BA (cf. *supra* n. 110) évoque l'enseignement sur Stace que W. Barclay dispense alors à Paris.

[116] Sur l'histoire de cette institution, depuis sa fondation en 1572 comme instrument de la lutte contre le protestantisme jusqu'à son transfert définitif à Nancy en 1768 dans le cadre des mesures de Louis XV contre les jésuites, voir Martin 1891 et *L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps* 1974.

[117] Liste des œuvres dans Riley–Pritchard Huber 2004:81, recensement des éditions (imparfait) dans Becker 1904:115–118. Pour l'*Euphormion* et l'*Argenis* – présentation générale dans Desjardins-Daude 1991, d'où est tirée (79) la citation ci-dessous – voir les éditions de Fleming 1973 et Riley-Pritchard Huber 2004.

internationale des dernières décennies du XVIe siècle", qui condamne la monarchie de droit divin et affirme l'indépendance du pouvoir royal vis-à-vis de l'Eglise. Barclay fait part de ses observations sur la société contemporaine et pratique la controverse dans d'autres registres également – publication du *De potestate Papae* inédit de son père, qui attaque l'Ultramontanisme (1609), et diverses protestations d'orthodoxie. Son œuvre comprend aussi des recueils de poèmes, dont des *Sylvae* (1606). Par son style, il est un novateur, dont la prose (louée par le jeune Barth) est éclectique, et les vers, modelés sur Claudien et surtout sur Stace[118].

Rare et méconnu[119], l'ouvrage de Barclay sur l'épopée thébaine est né durant ses études, ainsi que l'affirme l'épître dédicatoire au duc Charles III de Lorraine, co-fondateur de l'Université de Pont-à-Mousson[120] – auquel Jean Robelin avait dédié presque deux décennies plus tôt une *Thébaïde* tragique (Pont-à-Mousson, 1584) dont le sujet est fort proche de celui de Stace[121]. L'exégèse est composite (mi-*commentarii*, mi-*notae*) et partielle (les livres 9–12 sont entièrement négligés), une particularité qu'éclaire la préface : le jeune homme entendait doter tout le poème d'un véritable commentaire, un projet interrompu par son père, mais qu'il espère avoir un jour l'occasion de reprendre et de mener à terme.

> [préface, sig. † 5v] Animus quidem erat omnes eius libros integro commentario illustrare ; iamque admoueram operi manum, cum me sapientissimi patris imperium ab amoenioribus hisce studiis ad magis seria & salebrosa reuocauit ; a quibus si otium ad cogitandum meditandumque liberius aliquando detur, spero me coeptas & inchoatas istas commentationes vberiore stylo absoluturum.

---

118 Riley–Pritchard-Huber 2004:39–43 (qui attribuent certaines particularités de la prose de Barclay à sa familiarité avec Stace) ; sur le jugement de Barth, voir *infra* p. 116 et n. 308. Les débats par rapport auxquels se définit le style de Barclay seront évoqués au chapitre 5, pp. 353–357.

119 Dans la liste d'éditions et commentaires de Stace incluse dans sa *Bibliotheca latina* (édition 1728, cf. chapitre 1, n. 3), le bibliographe J.A. Fabricius dit avoir cherché en vain à en consulter un exemplaire. La *Diatribe* de Gronovius sur les *Silves* (1637), qui n'en reflétait encore qu'une connaissance indirecte, désignait du terme d'*édition* (des œuvres complètes de Stace ?) cet ouvrage qui en réalité ne contient pas le texte latin : cf. *infra* n. 234 ; cette erreur s'observe aujourd'hui encore dans certains catalogues de bibliothèques (Heidelberg, Universitätsbibliothek : catalogue sur fiches).

120 Epître dédicatoire, sig. † 3v–4r "At vero si pauxillum aspicis, & fructus hic, ex Academia illa tua, cui educandae ac propagandae tot curis incumbis, praematurus, fateor, & praecox, te delectat [...]."

121 La tragédie de Robelin sera brièvement évoquée au chapitre 8, p. 633.

Ce récit apporte une motivation spécifique aux excuses – topiques dans un travail de jeunesse – sur le caractère prématuré de la publication, qui ouvrent la préface sur un ton primesautier[122].

Barclay définit dans ces mêmes pages la nature de son exégèse. Désireux de tirer le poème de Stace d'un oubli qu'il attribue à son obscurité, il se donne pour priorité d'en dissiper les difficultés de compréhension[123]. Il se sent en devoir de fournir des éclaircissements sur la ponctuation mais aussi sur l'ordre des mots, rejetant l'érudition antiquaire et les développements sur d'autres auteurs, en même temps que la compilation[124]. Attaques contre Bernartius ? Que Barclay affiche son refus de la polémique, qui rappelle d'ailleurs une pose similaire de son prédécesseur, n'en lève nullement le soupçon[125].

Au sein des notes lemmatisées qui composent cet in-octavo, la différence est éclatante entre les quelque cent soixante pages de *commentarii* dédiées aux quatre premiers livres de la *Thébaïde* et la trentaine de pages de *notae* consacrées aux quatre suivants. Les *commentarii* offrent plus de cinq cents notes (presque autant que Bernartius pour le poème entier), qui se concentrent parfois en "grappes" mais négligent rarement plus de quarante vers consécutifs ; la plupart ont une étendue modeste de vingt à soixante mots, certaines beaucoup moins, mais d'autres sont très développées (plus de cent quatre-vingt, voire trois cents mots). Distribuées de manière très irrégulière, les *notae*, à peine cent trente au total, présentent quant à elles de notables concentrations mais surtout des vides abyssaux (jusqu'à plus de trois cents vers) ; elles sont dans l'ensemble assez réduites, et les plus longues

---

122 Préface, sig. †5r "Accipe, Lector, has fructuum ingenioli mei primitias ; easque si lubet deliba ; vel, si gustui tuo gratae sunt, etiam degula. [...]" Même motif dans l'épître dédicatoire, cf. n. 120.

123 Préface, sig. †5v "quodque poëta tantus non pari cura & solicitudine ab aequalium meorum permultis & mente & manibus tereretur, non mediocriter demirari. sed positam in obscuritate causam comperi [...]. Id vbi animaduerti, perplexa statim animum cogitatio subijt, ecqua ratione poëtam hunc, aut summum, aut summo certe proximum, & mihi longa iam consuetudine nonnihil amicum & familiarem factum, ex tot tenebricosis nebulis eriperem."

124 Préface, sig. †6r "Id certe habet [Statius], non diffiteor, vt perplexa interdum oratione implicatisque in sese verbis, mentem quibusdam tenebris abdere videatur. Hoc ego maxime operam dedi, vt extricarem, non adeo nouis nostris antiquitatibus opus hic ratus, quam & notis, & interpunctionibus, & verborum ordine. nec enim explicandos ritus priscos mihi susceperam, aut alios authores, sed Statium : quod si quid fuco dare voluissem ; quid facilius quam aliorum labores hic transferre ; quaeque illi longo labore quaesierunt, ab eorum libris mutuari ?"

125 Préface, sig. †6r. Cf. *supra* p. 66 pour l'attitude de Bernartius.

ne dépassent guère les cent mots. La raréfaction progressive de l'exégèse est à tous égards très nette : le livre 1, qui occupe à lui seul presque autant de place que les trois suivants, est celui aussi dont les notes sont les plus nombreuses et riches ; le cinquième, qui apparaît comme une transition entre *commentarii* et *notae*, est cinq fois plus long et dense que le septième ou le huitième, simples ébauches[126]. La seule exception à la linéarité de cette raréfaction est constituée par le livre 4, le plus proche du premier par sa forme. Ce tableau suggère un travail largement réalisé livre après livre.

La lemmatisation est fondée sur le texte de Bernartius. Les indices permettant d'exclure une lemmatisation selon le texte Aldin sont infaillibles mais rares ; presque tous les lemmes de Barclay concernent en effet des passages où les deux paradigmes antérieurs étaient identiques. L'ouvrage de Barclay apparaît donc comme une exégèse, plutôt qu'une critique, du texte de Bernartius, qu'il reconnaît de la sorte comme nouveau canon.

En même temps qu'elle affirme l'obscurité de Stace, la préface loue en quelques lignes ses qualités[127]. Chaque livre est précédé d'un *argumentum* original (plus de cinq cents mots pour le premier, une centaine pour le huitième), qui aide le lecteur à appréhender la trame du poème – signe d'un souci "pédagogique" qui se manifeste aussi dans d'autres aspects de l'ouvrage. Les *commentarii* sur le premier livre s'ouvrent en outre par une note non lemmatisée d'ampleur modeste, qui distingue le poète du rhéteur Surculus Statius[128].

L'orientation de l'exégèse ne présente aucune différence majeure entre les *commentarii* des livres 1–4 et les *notae* des livres 5–8. L'*emendatio*, qui ne semble s'appuyer sur la consultation d'aucun manuscrit, est abordée dans moins d'une note sur dix, et rarement seule ; elle porte assez souvent sur la ponctuation, désignée en préface comme l'objet d'une attention particulière[129]. L'*éclaircissement* des obscurités du texte, autre ambition déclarée, concentre de loin l'essentiel des efforts de Barclay, puisqu'il est présent dans plus de quatre notes sur cinq, la moitié du temps à titre unique. Priorité y est donnée à la *reformulation* et à l'*explicitation*, qui apparaissent souvent isolément mais vont aussi très souvent de pair et procèdent volontiers d'une

---

126 L'exégèse s'interrompt d'ailleurs après *ad* 8.247, à l'exception de deux notes isolées.

127 Sur cet éloge, voir chapitre 5, pp. 361, 393 et 398 (style) et chapitre 6, p. 411 (aspects littéraires).

128 Ces deux types d'entrée en matière seront discutés au chapitre 6, pp. 410–411 et 414–417.

129 E.g. *ad* 3.57 cité au chapitre 4, n. 15.

approche “scolaire” caractérisée : une stratégie récurrente consiste à fournir une paraphrase développée qui clarifie l’ordre des mots, en accord avec l’annonce préfacielle, et qu’amplifient le recours à des synonymes pour les termes jugés difficiles, mais aussi diverses adjonctions précisant l’idée. Ainsi, *ad* 3.100 Barclay reformule *comminus* par “comminus atque in os”, puis glose longuement la dense expression *quaque ampla ueniret libertas, sancire uiam.*

> [*ad* 3.100] *Qui comminus ausus* | *Vadere contemptum Regis; quanquam ampla veniret* | *Libertas, sancire viam.*) Deformatus hic ab ignaris librarijs locus; quem sic restituo. *Qui comminus ausus* | *Vadere contemptum regem; quaque ampla veniret* | *Libertas, sancire viam.* Qui ausus es Regem comminus atque in os contemptum ire ; & exprobrando illi scelus viam aperire, qua, si Thebani omnes idem in iniustum illum regni possessorem ausi essent, *veniret ampla libertas* ; eamque viam morte quodammodo tua ac sanguine *sancire* ausus es.

Moins nombreuses, les observations servant l’*identification* de personnages et de lieux que Stace évoque par allusion ou périphrase constituent cependant un élément important[130]. Sous leurs diverses formes, les éclaircissements constituent un complément naturel aux discussions textuelles[131], notamment par le biais d’une reformulation des passages corrigés. Ils entraînent souvent prolongements et approfondissements[132], comme chez Bernartius, mais se mêlent aussi parfois intimement à eux[133].

Les *approfondissements*, précisément, constituent l’autre champ d’action principal de Barclay : sans beaucoup s’étendre, conformément au principe déclaré, ils restent présents dans une discussion sur deux. Objet unique d’un nombre non négligeable de notes, ils sont en outre souvent évoqués au détour de considérations diverses, dans une composition qui peut être assez complexe. C’est le cas *ad* 3.495, à propos du fait qu’Amphiaraüs demande que des oiseaux apparaissent à droite si l’expédition contre Thèbes est vouée à l’échec : prolongeant la reformulation, l’exégète développe et précise la répartition adoptée dans le vers concerné entre la valeur des signes et la portion du ciel où ils se manifestent ; après s’être interrogé sur les raisons

---

[130] E.g. *ad* 3.477 cité au chapitre 4, n. 189.

[131] Voir *ad* 3.100 ci-dessus, *ad* 3.57 cité au chapitre 4, n. 15.

[132] *Ad* 3.520 « *Nec me ventura locuto* | *Saepius in dubiis auditus Iasone Mopsus.*] Nec saepius de rebus venturis cum Mopso colloquebatur Iason quam mecum. Mopsus Thessalus vates fuit, Ampici & Chloridis filius, qui hanc cum Iasone expeditionem suscepit. » Voir aussi *ad* 3.495 ci-dessous.

[133] Voir e.g. *ad* 3.438 cité au chapitre 4, n. 154, où le développement sur les errances de Délos est fondu dans la paraphrase.

pour lesquelles les phénomènes apparus à droite ne sont pas considérés comme favorables, il reprend l'explication de Varron rapportée par Festus, et conclut en éclairant à la suite de Turnèbe l'interprétation d'un passage virgilien.

> [*ad* 3.495] *Si prohibes; hic necte moras, dextrisque profundum* | *Alitibus praetexe diem.*] Si non est in fatis, ô Iupiter, vt vincantur ab Argiuis Thebani; fac vt sinistris anspicijs [sic] ab eo bello deterreamur. Tantamque dextrarum auium multitudinem immitte, vt obnubant & obscurent ipsum solem, siue diem. Ita de telorum multitudine lib.viij. <8.412–413> | *Exclusere diem telis; stant ferrea coelo* | *Nubila, nec iaculis arctatus sufficit aer.* | Caeterum dexterae aues, mali ominis erant, nec quidquam ijs ducibus incipiendum Augures iudicabant; sinistris contra fausta quaeque ac laeta protendebantur. Dexterae porro eae aues dictae sunt, quae auspicia captantibus a dextris aduolabant; sinistrae quae a sinistris. At cur non e contrario potius dextris auibus dextra ac foelicia omina, laeua ac infausta sinistris tribuerunt? Docebit ecce Festus ex Varone [sic] <p. 339 M (454 L)>. *a deorum sede cum in meridiem spectes, ad sinistram sunt partes mundi exorientes, ad dexteram occidentes; factum arbitror, vt sinistra meliora auspicia, quam dextra esse existimentur*. Hinc illud Plauti in Epidico <182–183>. *St. Tacete. habete animum bonum, liquido exeo foras.* | *Auspicio, aui sinistra.* | Nec tamen ad has augurij obseruationes pertinet versus ille Virgilij. <*ecl.* 9.15> | *Saepe sinistra caua praedixit ab ilice cornix.* | Non enim de cornice ad laeuam volante, sed iniucundius & importunius crocitante loquitur, vt docte adnotauit Adr. Turnebus. lib.ix. Aduersarior. cap.xxix.

Les pratiques religieuses, mais aussi la mythologie et la géographie, sont privilégiées par rapport à d'autres aspects. Les traits d'écriture, en particulier, sont peu commentés; les remarques lexicales ne dépassent presque jamais l'éclaircissement synonymique, et les observations stylistiques sont très limitées[134]. Quant aux éléments d'*édification*, ils sont exceptionnels[135].

Dans sa préface, Barclay déplore de n'avoir pas eu l'occasion de consulter "LP", dont il ne cite que quelques notes de manière indirecte (évidemment d'après Bernartius)[136]; il n'a donc pas eu accès à l'édition de Lindenbrog, qui ne lui était sans doute pas connue et n'était peut-être pas encore parue lorsqu'il élaborait son ouvrage. Pourvu du seul commentaire de Bernartius, il exprime parfois son accord avec lui, voire lui rend hommage pour les

---

134 Le cas exemplaire des fréquentes aposiopèses de Stace sera discuté au chapitre 5, p. 395.

135 Voir *ad* 3.551 cité au chapitre 8, p. 581.

136 Préface, sig. † 6r–v. "LP" est cité e.g. *ad* 1.118, *ad* 1.719. Barth *ad* 2.134 relève cette lacune que constitue l'absence d'accès direct au commentaire antique.

services rendus à Stace[137]; s'il conteste ouvertement certaines de ses vues, il demeure souvent allusif, fidèle à l'intention affichée de se garder de toute polémique[138]. De fait, il évite en général de se placer sur le même terrain, en particulier dans l'*emendatio*, pour laquelle on a d'ailleurs constaté son intérêt modéré : dans les quelques notes qu'il consacre à un passage où le texte de Bernartius se distançait de celui des éditions Aldines, il ne discute pas le problème textuel ; surtout, son refus de discuter les choix critiques de son prédécesseur est patent, puisqu'il ne revient guère sur les variantes que ce dernier défendait sans les insérer dans son texte. Ainsi Barclay ne commente-t-il pas en 3.506–507 la correction par Bernartius de *uictor* (Aldines) en *uector*, silence d'autant plus remarquable que l'ouvrage d'Anvers 1595 présentait ici une incohérence entre *adest* cité en note et le texte manifestement fautif *ades*, que Barclay reproduit dans son lemme[139]. Les différences de démarche sont importantes sur d'autres plans, notamment celui des éclaircissements, où Barclay accorde à la reformulation une place bien supérieure à son prédécesseur ; mais comme Bernartius lui-même par rapport à "LP", c'est surtout en créant son propre espace qu'il chercher à se démarquer. Enfin, le silence presque complet de Barclay sur les travaux modernes autres que les commentaires de Stace reflète son refus – déclaré lui aussi – de recourir à la compilation[140].

137 *Ad* 1.55 « *Pulsat inane solum.*) Optime locum hunc pridem enodauit Ioannes Bernartius (quem necesse est amem, vel ideo quod Statium colit) [...]. »

138 Critique ouverte : e.g. *ad* 1.92 "quod putat Bernartius" au sujet d'une interprétation que Barclay repousse, ou, sur un ton plus sévère, *ad* 1.668 discuté au chapitre 3, pp. 277–278. Critique allusive : e.g. *ad* 1.337 "aliqui", et *ad* 3.379 cité au chapitre 3, n. 251 ("quendam rei literariae medicum").

139 *Ad* 3.506 « *Non fulminis ardens* | *Vector ades.*) Aquila, quae Iouis fulmen portare dicitur : eadem phrasi vtitur lib.ix. | *vtque feri vectorem fulminis albus* | *Cum supra respexit Olor.* » Cf. *ad* 3.664, où Barclay lemmatise *ne mihi tunc moneo ...* en suivant le texte de Bernartius sans dire que ce dernier défendait en note *ne mihi te moneo*.

140 La note introductive mentionne Raffaele Maffei, *Commentariorum rerum urbanarum libri XXXVIII* (1506) ; *ad* 1.9 mentionne Georgieviz, *De moribus Turcarum epitome* (1555) ; *ad* 1.23 corrige une erreur d'Alessandro Alessandri, *Genialium dierum libri sex* (1522) répétée par Tiraqueau, *Semestria in Genialium dierum Alexandri ab Alexandro libros sex* (1586) ; mais ensuite de telles références deviennent exceptionnelles.

Crucé (*Paris 1620*)

Autrefois placé au cœur des polémiques sur Stace, Emericus Cruceus (†1648)[141], de son nom français sans doute Crucé plutôt que Lacroix ou La Croix[142], ne peut aujourd'hui prétendre à une certaine notoriété que parmi les historiens du droit ou de l'économie et de la pensée européenne. Auteur du *Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* (1623), il paraît avoir été le premier à concevoir une organisation internationale ayant pour tâche prioritaire la défense de la paix[143]. Pour le reste, nous ignorons presque tout de lui, au-delà du modeste statut social que révèlent les critiques du *Nouveau Cynée* contre les "grands" qui méprisent les "vilains"[144], ainsi que des étiquettes de "monachus" et de "paedagogus" ou "magistellus" dont l'affublent les érudits[145]. Il paraît avoir enseigné la rhétorique à Paris au collège du Cardinal-Lemoine[146]. Etait-il le fils d'Oudin Crucé, membre tristement célèbre de la faction ultra-catholique des Seize, issue de la Ligue, qui avait exécuté en 1591 son premier président ? Si les avis sont aujourd'hui partagés, J.F. Gronovius affirmait dans sa correspondance

---

141 Biographies : DBF 19:48–49 (Ferrier) *s.v. Lacroix* ; NBG 28:586–588 *s.v. Lacroix*. Présentation très informative dans LAZZARINO DEL GROSSO 1979:13–41 et, plus succinctement, dans HARTMANN 1995:23–26 ; cf. BALCH 1900:25–27, FERRIER–MÉCHOULAN 1980 et FENET 2004:5–6. Sur le *Stace* de 1620, cf. n. 149.

142 La forme Crucé, utilisée dans l'anagramme (latin !) d'Antoine Dorcal dans la *Silvarum frondatio* (cf. *infra* p. 83), est admise notamment, à la suite de NYS 1890:377, par BALCH 1900, BALCH 1909, HARTMANN 1995 et FENET 2004 ; cf. LAZZARINO DEL GROSSO 1979:15–17 pour une discussion critique incluant l'hypothèse d'une origine flamande.

143 Rééditions BALCH 1909 avec traduction anglaise, LAZZARINO DEL GROSSO 1979 avec traduction italienne, et FENET–GUILLAUME–BOUVIER 2004 ; je n'ai pas eu accès à la traduction anglaise C.F. FARRELL–E.R. FARRELL 1972. Analyse notamment dans LAZZARINO DEL GROSSO 1979:9–77, FERRIER–MÉCHOULAN 1980, HARTMANN 1995 et FENET 2004. Crucé est aussi l'auteur de courtes pièces de ton panégyrique et épique.

144 *Nouveau Cynée*, 1623, pp. 101–102 ; cf. FENET 2004:5–6.

145 Gevartius, *Electa*, 1619, livre 3, chapitre 9 "Cerebrum magistelli !" ; cf. HOC 1922:97 et LAZZARINO DEL GROSSO 1979:25–26 pour d'autres termes dépréciatifs utilisés par Gevartius. Gronovius à Richter, Angers, "Nonis April." 1640, in Richter, *Epistolae selectiores*, 1662, pp. 238–239 (DIBON–WAQUET 1984, n° 40) "Monachus et nescio in quo collegio Parisiensi paedagogus" ; cf. LAZZARINO DEL GROSSO 1979:32–33 et 35–36 pour des termes similaires dans la *Diatribe* et l'*Elenchus* de Gronovius, dont il sera question plus bas. LAZZARINO DEL GROSSO 1979:40–41 – qui ignore la provenance de la phrase de Gronovius citée ci-dessus – juge improbable que Crucé ait appartenu à une confrérie religieuse.

146 HARTMANN 1995:24–25, d'après PINTARD 1943:II 13 et 579 n. 3 ; cf. LAZZARINO DEL GROSSO 1979:39.

que la parenté d'Eméric Crucé avec l'un des "barbares assassins de Brisson" était "connue de tous à Paris"[147].

Crucé a donné en 1618 la première "édition de synthèse" de Stace, dont deux volumes contenaient une réédition du texte de Lindenbrog (Paris 1600) accompagnée de nombreux commentaires – "LP" et Bernartius pour la *Thébaïde*, "(pseudo-)LP", Maturanzio, Britannico et Bernartius pour l'*Achilléide*, Calderini, Bernartius (Anvers 1595 et 1599), Gevartius et Morel pour les *Silves* – tandis qu'un troisième volume offrait une exégèse originale des poèmes d'occasion[148]. Ses notes sur la *Thébaïde* sont parues en 1620 chez l'imprimeur Louis Boulanger dans un ouvrage de médiocre facture, abordant aussi l'*Achilléide* et les *Silves* (non mentionnées dans le titre très elliptique), qui a sombré dans l'oubli[149].

Crucé présente en préface les objectifs de son nouvel ouvrage : il y exposera surtout ses vues sur les épopées statiennes, non discutées dans ses précédents volumes, et y ajoutera comme "bref appendice" des "Succidanea" sur les *Silves*[150]. Il s'agit aussi de reprendre les armes contre un détracteur : Gevartius, ulcéré que son propre commentaire des *Silves* (inclus dans son édition de 1616) ait été pris pour cible par Crucé en 1618, a en effet contre-attaqué dans ses *Electa* publiés à Paris (1619) ; les critiques virulentes de Gevartius, qui jouit alors d'une grande considération dans la capitale fran-

---

147 Gronovius à Saumaise, Paris, "Postridie Id. Octob." 1639, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 2, p. 598 ; Gronovius à Saumaise, Paris, "a.d. VI. Kal. Decemb." 1639, *ibid.*, vol. 2, pp. 598–600 (599) ; Gronovius à N. Heinsius, Paris, "Ipsis Martinalibus" 1639, *ibid.*, vol. 3, pp. 83–85 (84–85). Cette parenté est admise par les historiens de la Ligue (Descimon 1983:124–125) mais rejetée par Ferrier in DBF et jugée peu vraisemblable par Hartmann 1995:24–25 n. 6 sur la base du témoignage du *Muscarium* (cf. *infra* p. 83), p. 11, cf. 31 et 61, analysé dans Lazzarino del Grosso 1979:14–17.

148 Sur cet ouvrage, et en particulier sur ses enseignements concernant la biographie de Crucé, voir Lazzarino del Grosso 1979:19–27.

149 Lazzarino del Grosso 1979:27–31 discute cet ouvrage dans une perspective essentiellement biographique. Sa fortune malheureuse est analysée dans Berlincourt 2008b:312–319 ; cf. Berlincourt 2011 sur les conjectures méconnues de Crucé sur la *Thébaïde* et l'*Achilléide*. Absent de la liste de J.A. Fabricius (*supra* n. 119), il est recensé dans le répertoire de Arbour 1977–85, n° 9787, qui en signale trois exemplaires, tous à Paris ; le seul autre attesté à ma connaissance était celui de Weimar, détruit dans l'incendie de 2004. Liberman 2010:40 cite cet ouvrage correctement, comme autrefois Hand, *Gronovii Diatribe*, 1812, vol. 1, p. VII, et *Statii carmina*, 1817, p. XLIII (cf. n. 158 sur les imprécisions de Vollmer 1898) ; les autres philologues actuels ne semblent pas le connaître de première main. H. Anderson II 206 ("Checklist of printed editions" n° 108), qui ne l'a pas vu, le décrit de façon incorrecte ; cf. aussi III 123 n. 6. Pour les conjectures sur la *Thébaïde* que la tradition attribue à Crucé, Hill et Hall renvoient à l'édition de 1618 ; Hall III apparat secondaire *ad loc.* signale que ces conjectures n'y figurent pas, sans pour autant déterminer leur provenance.

150 Préface, sig. ã3v.

çaise, contribueront selon toute vraisemblance à empêcher le "magistellus" de conquérir une place dans le cercle des érudits[151]. Le fait que les réponses de Crucé à Gevartius soient concentrées pour l'essentiel non dans les "Succidanea", mais dans un "Auctarium" placé à leur suite, lui-même complété d'une "Coronis" qui s'en prend aux *Electa*, suggère toutefois que cette controverse n'est pas à l'origine de l'ouvrage de 1620 mais est venue se surimposer à un travail en cours; la transition qui conclut les notes sur les *Silves* affirme d'ailleurs que c'est la parution des *Electa* qui a rendu nécessaire l'"Auctarium"[152]. Crucé tient certes un discours différent dans la préface, où il dit s'être refusé à critiquer Gevartius en début d'ouvrage de crainte qu'une telle entrée en matière ne soit importune ou de mauvais augure[153]. Cette déclaration, située dans un élément paratextuel dont la composition typographique – les signatures le suggèrent – est probablement postérieure au reste de l'ouvrage, n'exclut cependant pas que l'"Auctarium" soit une adjonction tardive[154]. Elle paraît dictée par des motivations rhétoriques: rendre la monnaie de sa pièce à Gevartius, qui proclamait avoir concentré ses attaques contre Crucé dans les dernières pages de son recueil pour éviter d'en "souiller" la partie principale[155].

Après une trêve de presque deux décennies, la polémique sur les *Silves* renaîtra avec un nouvel adversaire: Gronovius, dont l'hostilité sera attisée par la parenté présumée du commentateur français avec l'un des exécuteurs de Brisson, en même temps que par le désir de plaire à Gevartius[156]. Blessé par la *Diatribe* (1637), Crucé se fera justice dans une *Frondatio sive Antidiatribe* (1639), qui suscitera l'*Elenchus* de Gronovius (1640), auquel Crucé répliquera encore dans un *Muscarium sive Helelenchus* (1640)[157]. Cette phase

---

151 Sur Gevartius, voir Hoc 1922, en particulier 87–101 sur son édition de Stace et ses *Electa*, et surtout van Dam 1996:320–322. Sur la polémique entre Crucé et Gevartius et sur ses conséquences, cf. Lazzarino del Grosso 1979:24–31 (cf. 19–20 sur les ambitions philologiques que Crucé exprimait dans son ouvrage de 1618, vol. 2, préface, sig. c̃2v). Cf. n. 145.

152 "Succidanea", pp. 423–436 (423–424 en particulier).

153 Préface, sig. ã4r.

154 La préface n'est pas comprise dans la séquence principale commençant par "A" (incluant l'"Auctarium"), mais dans une séquence de signatures distincte marquée du signe "ã".

155 Gevartius, *Electa*, 1619, livre 3, p. 153: "Quae omnia nos ideo in postrema haec Capita reiecimus, ne reliqui Electorum nostrorum libelli, eius ineptiarum scoriis inquinarentur."

156 Sur Gronovius, voir *infra* p. 94. Sur la polémique entre Crucé et Gronovius, cf. Lazzarino del Grosso 1979:32–39. Cf. nn. 145 et 147.

157 Ces divers textes sont commodément réunis et annotés par Hand, *Gronovii Diatribe*, 1812.

est beaucoup plus connue, au point d'avoir occulté les échanges avec Gevartius, mais aussi l'existence même du volume que Crucé a publié en 1620[158].

La *Thébaïde* (comme l'*Achilléide*) ne suscite pas de contentieux comparable aux *Silves*: les *Electa* l'ont traitée brièvement et sans mettre en cause Crucé, qui ne l'avait pas commentée en 1618; aussi les notes de 1620 sur l'épopée thébaine évoquent-elles peu Gevartius[159]. Crucé n'en exprime pas moins des jugements sévères en commentant ce poème. Il adresse volontiers des reproches à Bernartius, mais – reflet de l'enjeu social des polémiques dans lesquelles il est impliqué – il se révolte aussi contre les grandes figures, à commencer par Joseph Scaliger, qui bénéficient d'une autorité inattaquable et méprisent les "maîtres d'école" qui osent émettre des critiques à leur égard[160].

Les notes de Crucé sur la *Thébaïde*, qui s'étalent en gros caractères sur presque deux cents pages de ce petit ouvrage in-12, présentent une densité très variable: certains livres reçoivent une attention privilégiée, surtout le sixième et le dixième (une cinquantaine et une trentaine de pages), tandis que le septième est presque entièrement négligé. La répartition des cent quatre-vingt-douze notes est inégale: de vastes portions restent à l'écart

---

158 Vollmer 1898:35–36 et n. 2 attribue la paternité des "Succidanea" à Gevartius (!) et établit un lien étroit entre les publications des années 1610 et celles des années 1630; dans Ferrier–Méchoulan 1980:171 et 180 la polémique avec Gronovius est présentée à tort comme une conséquence de l'édition publiée par Crucé en 1618. Cf. Berlincourt 2008b:315–317.

159 La mention la plus explicite des *Electa* figure dans la note *ad* 1.179 "p.20", où Crucé renvoie précisément au livre 3, chapitre 5 du "nouus scriptor Electorum"; *ad* 9.572 "p.415" (cité au chapitre 7, n. 127) et *ad* 6.836 "p.301" réagissent au chapitre 2.12 des *Electa* en recourant à la désignation allusive d'"Eclogarii". (La forme sous laquelle je cite les notes de Crucé est expliquée ci-dessous.)

160 Voir notamment *ad* 6.240 "p.271" [p. 88] (au sujet de Scaliger) «[…] Multum autem refert, non modo quid quisque dicat, sed quam conuenientia dicat, inquit Cicero 5. Tuscul. Sed in fastidiosis istis Doctoribus, qui sublato vultu, & bracteatis vocibus magistros despiciunt, plerumque securitas, aut, ne quid dicam grauius, incuria deprehenditur. Et tamen eorum sacrosanctas, si Diis placet, opiniones ne verbo quidem attingere licet. Qui id ausus fuerit, protinus vt vilis Grammatista, aut Paedagogus traducitur. Hoc vno dicterio callidi homines se praemuniunt aduersus literatorum censuras: Hac arte politioris, & palatinae vitae famam aucupantur.» Cf. *ad* 6.593 "<p.290>", et *ad* 12.353 "p.521" discuté au chapitre 7, pp. 566–568, où Crucé prend au contraire le parti de Scaliger contre Lipse. Sa révolte, qui s'exprimait déjà dans sa note de 1618 *ad silv.* 2.1.<137–138> *inimica leuauit Parca manus* (pp. 44–45 [36–37] = sig. F2v–3r), réapparaît, en relation avec les attaques subies de la part de Gevartius, dans les pages finales des "Succidanea" de l'ouvrage de 1620, pp. 429–430; ces deux passages sont discutés dans Lazzarino del Grosso 1979:21–22 et 30–31. On la retrouvera plus tard dans les écrits polémiques contre Gronovius, comme le souligne Lazzarino del Grosso 1979:33–34 et 37–38.

(parfois plus de trois cents vers), tandis qu'on observe ailleurs une notable concentration[161]. Alors que la plupart des notes comptent entre quarante et cent mots, on trouve quelques discussions extrêmement étendues, portant sur des *realia* et faisant une large place à la polémique, qui sont notamment responsables de l'espace énorme consacré au sixième livre[162].

Les notes, qui ne se réfèrent pas à la numérotation des vers de Stace mais à la pagination de l'édition de 1618 (où les vers ne sont pas numérotés), sont inutilisables sans cette édition[163] ; des désordres occasionnels ajoutent un obstacle à leur consultation[164]. La lemmatisation réserve quelques surprises : souvent formulée en accord avec le texte de Lindenbrog reproduit dans l'ouvrage de 1618, elle inclut parfois aussi la correction que propose Crucé, voire même une correction qu'il rejette et qui ne figure dans le texte d'aucune édition[165]. Cette particularité apparaît comme l'indice d'un certain désintérêt pour les textes imprimés dans les ouvrages précédents.

La préface, occupée par la polémique, ne présente pas l'œuvre commentée[166]. Les notes elles-mêmes ne sont précédées d'aucune entrée en matière, mais débutent *ad* 1.118 "p.14" par une discussion de détail. Elles se caractérisent par une forte prédominance des *approfondissements* (dans environ quatre notes sur cinq). Les discussions linguistiques sont bien représentées ; elles se penchent surtout sur le lexique, en particulier sur les faits de synonymie et de polysémie[167]. Il s'agit cependant pour l'essentiel de transmettre au

[161] On trouve par exemple une seule note entre 2.418 "p.93" et 2.737 "p.111", puis quatre entre 2.737 et 2.742 "p.111".

[162] *Ad* 6.5 "p.255" plus de treize *pages* (plus de mille trois cents mots) sur les jeux grecs, *ad* 6.240 "p.271" plus de cinq pages (environ cinq cents mots) sur Lucifer, *ad* 6.593 "<p.290>" plus de six (environ sept cents mots) sur le déroulement des courses dans le stade et le cirque.

[163] Ce type de référence est utilisé au 17e s. même pour renvoyer à des éditions dont les vers sont numérotés. Partout, j'indique entre guillemets la référence telle qu'elle figure dans l'ouvrage de Crucé.

[164] Cas spectaculaire, les cinq notes renvoyant à la page 531 de l'édition de 1618 sont présentées dans l'ordre suivant : *ad* 12.623, *ad* 12.615, *ad* 12.619, *ad* 12.616, *ad* 12.620.

[165] Lemmatisation selon la correction proposée : *ad* 4.152 "p.167[165]" (séparation des mots) ; *ad* 9.95 "p.395", *ad* 10.712[706] "p.463", *ad* 11.63 "p.477" (ponctuation). Selon une correction rejetée : *ad* 1.439 "p.41" « *Neque enim meus audeat istas* | *Ciuis inusque manus.* | Bernartius coniuncte legit *Inusque.* [...] Conijcio legendum, *Nec enim meus audeat ista Ciuis inisse manu.* [...] » (cf. BERLINCOURT 2011:289 sur la conjecture de Crucé) ; tant Anvers 1595 que Paris 1618 ont dans leur texte *in usque*.

[166] Cf. chapitre 8, p. 578 sur la brève évocation incluse dans l'épître dédicatoire.

[167] E.g. *ad* 7.675 "p.344" « *Congressu Capaneus gauisus iniquo.* | Male Lactantius iniquum exponit Pedestrem ; Inaequalem rectius dixisset. Nam aequus, plerumque est aequalis, vt caestus aequi, apud Virgil. in 5. & pugna iniqua in 10. » Cf. *ad* 6.166 "p.266" discuté au chapitre 4, pp. 292–293 et n. 7.

lecteur un bagage culturel, dans le domaine non de la mythologie (à laquelle Crucé prête très peu d'attention), mais des *realia*; les usages religieux (*ad* 8.765) et militaires (*ad* 2.418) suscitent des développements très nombreux, de dimensions variables.

> [*ad* 8.765 "p.389"] *Nec prius astra subit quam mystica lampas, & insons,* | *Ilissus multa purgauit lumina lympha.* | Scelera, inquit Lactantius, visa, aut igni aut aqua purgantur. Visu enim solo contrahi labes putabantur. Quocirca procinctam classem videre flamini Diali non licebat, Festus lib.15. Et qui funeri interfuerant aqua lustrabantur. Pollux lib.8. Iosephus 4. antiq. Virgilius in 6. Pallas igitur conspicata Tydei crudelitatem exhorruit, nec ante reuersa est in coelum, quam se igne mystico, & aqua Ilissi purgauit, quem fluuium insontem vocat, ab effectu. […]

> [*ad* 2.418 "p.93"] *Moenia fossor.* | Haec spectant ad cuniculos, qui fiebant effossa terra, & suspenso aedificio materie subiecta, cui mox ignis immittebatur. Iosephus 2. belli Iud. Aliter tamen muros interdum diruebant, dolabris & securibus admotis, vt apud Liuium vides.

Les *éclaircissements* (dans environ un tiers des notes) occupent aussi une place importante; ils consistent presque uniquement en reformulations et explicitations, comme dans la note citée ci-dessous. L'*emendatio* est représentée dans un dixième des notes environ. Outre des corrections occasionnelles du texte de "LP"[168], Crucé s'attelle notamment à défendre le *textus receptus* contre des corrections qu'il juge malvenues (*ad* 2.401 *infra*)[169], mais aussi – comme ses prédécesseurs Bernartius et Barclay – à corriger une ponctuation déficiente, qu'il identifie comme un obstacle majeur[170].

> [*ad* 4.412 "p.184"] *Thurea nec supra volitante altaria fumo.* | *Tam penitus durae, quam mortis limite manes, &c.* | Vitiosa interpunctione laborat hic locus, vt alij plerique in Statio. Itaque tolle distinctionem appositam fini prioris versus, & constabit sententia in hunc modum. Tiresias vates non larga caede iuuencum, nec tripode, nec numerorum ratione, nec tam penitus fumo volitante supra altaria thurea, Deos refert patuisse, quam manes mortis limite & inferis elicitos. Significat artem Tiresiae non tam versari in consulendis aut placandis superis, quam in manibus euocandis. […]

---

168 *Ad* 4.50 "p.165" cité au chapitre 3, n. 172.

169 Voir aussi e.g. *ad* 4.202 "p.171" « *Stat dubium coetu solante timorem fallere.* | Significat Argia se cum suis aequalibus solaturam absentiam mariti. Nihil ergo opus erat Bernartio interpolare hunc locum & τὸ *Calatho* substituere, pro *Coetu.* », où Crucé ne nomme pas Lipse (cf. *supra* n. 102).

170 Dewar 2009:62–65 oppose l'effort de Crucé pour clarifier ces vers au préjugé négatif de Shackleton Bailey, qui accuse Stace d'une erreur de grammaire (cf. chapitre 3, p. 252 et n. 135). La partie finale de la note est citée au chapitre 5, n. 53.

Enfin, si l'*édification* n'a pour lui rien d'une priorité, Crucé – dont on a vu le goût de la controverse et l'intérêt pour les *realia* militaires – exprime parfois une vigoureuse condamnation des valeurs guerrières qu'il est tentant de rapprocher des positions du *Nouveau Cynée*[171].

Les éclaircissements ne constituent souvent qu'une étape préalable aux approfondissements, dont la primauté se trouve ainsi confirmée. Autre fait structurel qui mérite l'attention, bien souvent Crucé ajoute en fin de note une sorte de coda qui relance le débat. Cette "ouverture" finale, véritable marque de fabrique, est souvent utilisée pour proposer des conjectures qui s'apparentent à un exercice de style et peuvent servir des fins polémiques. Dans la note *ad* 2.401, Crucé défend ainsi *montibus* contre la correction de Bernartius (*uallibus*), puis se risque lui-même à "imiter la témérité d'autrui".

> [*ad* 2.401 "p.92"] *Et amissae redierunt montibus vmbrae.* | Redierunt vmbrae montibus, cum eas emittunt, itaque vana est correctio Bernartij, τὸ *Vallibus*, pro *Montibus* substituentis : Montes enim habent vmbras potius quam valles, illo sensu. Quidni vero imiter alienam temeritatem, & legam *emissae redierunt montibus vmbrae* ?

Un mérite de Crucé, qui reflète le philhellénisme de la philologie française contemporaine, consiste à placer Stace, bien plus que ne le faisaient ses prédécesseurs, dans une perspective grecque, que ce soit sur le plan linguistique, littéraire ou culturel ; il aime citer les termes grecs correspondant aux expressions latines discutées ou désignant certaines réalités matérielles, se référer aux coutumes grecques, citer des textes grecs auxquels d'autres s'intéressent peu, telles les scolies (notamment les scolies à Pindare)[172].

Crucé doit peu aux exégèses antérieures. Il ignore visiblement celle de Barclay, et son souci d'être original est partout visible. Assez rarement utilisé de manière implicite, "LP" (nommé tantôt "Luctatius", tantôt "Lactantius") est cité à des fins exégétiques plutôt que critiques, presque toujours discuté ou complété[173] ; Crucé néglige souvent d'exploiter ce que le commentaire

---

171 *Ad* 4.230 "p.172" « *Mortis honorae dulce sacrum.* | Pestilens opinio & plane barbara, quae tamen nescio quo fato humani generis apud omnes gentes inualuit famam & gloriam bellicis rebus metientes. […] »

172 Voir notamment chapitre 5, p. 368, chapitre 6, pp. 406–407 et chapitre 7, p. 533.

173 Discussion : e.g. *ad* 10.622[616] "p.459" « *Trinacria qualis* | *Ora repercussum Libyco mare, Sumit ab aestu.* | Lybicum mare, cur Tyrrhenum exponat Lactantius ignoro, cum praestet Africanum germana significatione interpretari. Nota enim est Siculi & Libyci maris vicinitas. Scio Tyrrhenos late olim in mari dominatos, sed non ideo eorum mare Libycum appellatur. » – Compléments et développements : e.g. *ad* 10.533[527] "p.455" cité au chapitre 7, n. 182.

antique pouvait lui offrir, et s'intéresse d'ordinaire à d'autres aspects que lui[174]. Il arrive que Crucé discute ou complète les notes de Bernartius (dont il connaît les "Omissa"), ou renvoie à elles[175]. Il préfère cependant s'abstenir d'exploiter ces notes ou, plus souvent encore, traiter des passages laissés intacts par son prédécesseur; autant que les priorités différentes du commentateur français, il faut invoquer ici son désir d'indépendance. Crucé exploite en outre les variantes collationnées par Lindenbrog: avec ce que lui fournissait Bernartius, c'est à elles qu'il doit toute sa connaissance de la tradition manuscrite[176]. Il ne fait en revanche jamais mention des variantes collationnées par Behottius, ce qui, ajouté à leur absence dans l'édition de 1618, suggère que ces variantes étaient absentes de certains exemplaires de l'ouvrage de Lindenbrog; parmi les leçons qui figuraient dans la liste de Behottius, on doit donc l'absoudre de ne pas discuter celles qui revêtaient un intérêt indéniable, et surtout reconnaître comme telles celles qu'il présente comme ses propres conjectures[177].

Soulignons enfin que le commentateur ne cite guère les leçons des éditions antérieures, à l'exception de quelques mentions génériques "lectio vulgata / vulgaris"[178]. Dès lors, on aurait tort d'accorder une grande signification au fait qu'il ne s'arrête pas sur les particularités du texte que Gevartius a édité en 1616. Il importe de souligner que Crucé ne se livre nullement à un examen du texte de Lindenbrog, qu'il a reproduit en 1618[179]; s'il se définit par rapport à sa propre "édition de synthèse", c'est plutôt pour prendre position sur le matériel exégétique et critique qu'il y a inclus.

Le rarissime ouvrage de Crucé sera ignoré non seulement par les éditeurs, mais aussi par les exégètes postérieurs de la *Thébaïde*, à l'exception

---

174 E.g. *ad* 10.56 "p.433", 10.309[303] "p.444" (cité au chapitre 7, n. 23), 10.544[538] "p.455", 10.793[787] "p.466".

175 Renvoi et bref complément *ad* 10.176[170] "p.438"; allusion et utilisation apparente *ad* 10.326[320] "p.445", discuté au chapitre 7, p. 565. Parallèle identique *ad* 10.56 "p.433". Une utilisation implicite explique peut-être les similitudes que l'on observe *ad* 10.470[464] "p.451", 10.841[835] "p.468".

176 Sur les listes de variantes de Lindenbrog et de Behottius incluses dans l'ouvrage de Lindenbrog, cf. chapitre 1, n. 98.

177 Le premier cas se présente *ad* 10.215[209] "p.440", le second *ad* 10.16 "p.431"; voir Berlincourt 2008b:319–326 et, pour un examen complet de la question des conjectures, Berlincourt 2011. Cf. *infra* n. 275 sur les notes de Guyet, qui ne paraissent pas faire référence à la liste de Behottius, sans doute parce qu'elles s'appuient sur l'édition de 1618. Les difficultés que soulève l'identification des conjectures de Crucé seront évoquées au chapitre 3, p. 283.

178 *Ad* 1.668 "p.56", 10.215[209] "p.440", 11.63 "p.477".

179 Crucé ne discute pas même une variante spécifique de Lindenbrog comme 3.469 *lauauit* (le lemme de Crucé contient *laxauit*, mais le texte de son édition de 1618 a *lauauit*).

de Beraldus; paradoxalement, le commentaire *Ad usum Delphini* contribuera à l'oubli du volume de 1620 en même temps qu'à la préservation d'une partie de son contenu, puisqu'il l'exploitera en omettant très souvent de citer sa source.

Stephens et sa traduction (*Londres 1648*)

Thomas Stephens († 1677), figure peu connue, a donné la première version anglaise de la *Thébaïde*, traduction des cinq premiers livres (avec *argumenta* originaux) accompagnée de notes; l'ouvrage de ce maître d'école et prêtre anglican formé à Cambridge, royaliste comme l'imprimeur Richard Royston et les dédicataires, peut être lu comme une réponse à la guerre civile anglaise[180]. Stephens dit dans sa préface envisager de traduire les autres livres du poème si son entreprise reçoit bon accueil; que cette suite n'ait jamais été publiée laisse penser qu'il n'a pas été exaucé, mais il a pu préférer ne pas traduire les livres qui relatent les combats entre Argos et Thèbes[181]. Trois ans plus tard, Stephens donnera à Cambridge une édition latine des *Silves* et de l'*Achilléide* avec d'abondantes notes, envisageant d'en faire de même avec l'épopée thébaine[182]. Critiquée pour son style, la traduction – apparemment fondée sur l'édition de Gevartius (1616) – a le mérite d'avoir fait découvrir Stace au jeune Alexander Pope[183]. Comptant

---

180 Biographies: absent de ODNB. Discussion succincte de l'ouvrage de 1648 et de son auteur dans Vessey 1996:17–18, Gillespie 1999:160–161, qui souligne la date tardive de cette première traduction par rapport à celles de Virgile mais aussi de Lucain; Mengelkoch 2010:149–211 (thèse de doctorat) analyse en détail la traduction de Stephens et les divers paratextes introductifs de son ouvrage comme témoins de la réception de la *Thébaïde* durant la guerre civile de 1642–1649, en relation avec ses convictions politiques et religieuses (162–165 sur la dédicace à William D'Oyly et William Paston [sig. A3r] et sur l'imprimeur Royston, 190–197 sur la biographie et le milieu social de Stephens).

181 Préface, sig. A4r: "And if any thing here prove satisfactory to my candid, ingenuous Friends, it will incourage my progresse in that worke, which otherwise here receives its period." Mengelkoch 2010:185–186 (cf. 202) juge évident que Stephens n'a traduit que les cinq premiers livres parce que la suite du poème ne servait pas le message politique qu'il entendait exprimer.

182 Stace, *Silvae, Achilleis*, 1651. Sur cet ouvrage, voir Vessey 1996:17 n. 53. Stephens y annonce dans la préface, sig. A4r, envisager de publier la *Thébaïde* dans le même format: "a qua [*scil.* juventute] si vel mediocrem gratiam iniero, justo alio volumine divinam Thebaida complectar."

183 Gillespie 1999:160–161 juge les vers de Stephens "crude [and] halting" et rappelle que Pope lui-même qualifie allusivement ce traducteur de "very bad hand". Sur l'admiration de Pope pour Stace et sur sa traduction partielle de la *Thébaïde*, voir *infra* p. 154.

davantage de vers que le texte latin[184], elle est proche de lui, mais prend parfois quelques libertés pour évoquer les troubles de l'Angleterre contemporaine[185].

Dans sa préface, Stephens s'attache à se situer par rapport à ses prédécesseurs[186].

> [préface, sig. A3v] I intend to pick no quarrels with his Name or Country: but shall be well satisfied, if thy courtesie will allow him to be Naturaliz'd amongst us. For those Criticall pens which have published their ingenious disputes, between *Ursulus* and *Surculus*, (although, I conceive, neither were of kin to our *Statius*) would have deserv'd better of the Common-wealth of Learning, if they had held a torch to the darke and mysterious places of the Poem: Which, I dare say, would not be so much neglected, but that it is so little understood.

Evoquant une question traditionnellement abordée par l'exégèse statienne, il refuse la discussion de l'identité et de la provenance du poète pour appeler le bienveillant lecteur à accepter la "naturalisation" de Stace dans la langue anglaise. L'érudition inutile est bannie au profit d'un effort didactique auquel concourent traduction et annotation, justifié par l'urgence de rendre plus largement accessible un texte ardu – un élément que soulignait déjà le paratexte introductif de Barclay. Ces lignes tiennent peut-être en partie de la déclaration de circonstance, puisque dans son édition commentée des *Silves* et de l'*Achilléide* Stephens inclura, entre autres, la longue notice de Gevartius sur la forme du nom et l'origine du poète[187]. Quelques lignes plus bas, Stephens s'excuse de la modestie de ses notes par la lourdeur de ses occupations d'enseignant, et surtout par le fait que c'est à l'intention de ses élèves qu'il a traduit et annoté le début de la *Thébaïde.*

> [préface, sig. A4r] The translation was meditated, midst all the clamour and imployments of a publike Schoole; and so, cannot be so accomplish'd, as might be expected from a vacant retirednesse. And, when I shall tell thee, that it was intended for a help to my Scholars, for understanding the Poet, thou wilt not wonder at my marginall explications of the Poetick story. Those grander proficients, who have digested that in their owne braines, may save

---

[184] E.g. livre 3 : 813 vers pour la traduction contre 721 pour le texte latin.

[185] MENGELKOCH 2010:186–190 et 193–199 discute certains de ces écarts entre la traduction et l'original, en relation avec les convictions politiques et religieuses de Stephens.

[186] Cf. MENGELKOCH 2010 (165–169 et 202–203 en particulier), qui analyse pour sa part la préface sous l'angle de ses implications politiques.

[187] Stace, *Silvae, Achilleis*, 1651, sig. A5v–8r, "De Statii nomine accurata Gevartii dissertatio" (= Gevartius, "Papinianarum lectionum commentarius", chapitre 1, pp. 3–10, in Stace, *Opera*, 1616) ; les paratextes introductifs de l'ouvrage comprennent également la *Vita Statii* de Crinito (en tête des *Silves*, avant le texte de Gevartius), ainsi qu'une notice de Maturanzio (en tête de l'*Achilléide*). Sur ce type d'introduction, cf. chapitre 6, pp. 410–411.

> themselves a labour of glancing on them: (I would provoke no man to looke asquint:) For others that want bladders, however in honour perhaps they had rather sinke, safety will perswade them to swin with this inferiour help.

La nécessité d'éclairer le sens souvent obscur des vers de Stace, de mieux les faire comprendre pour qu'ils cessent d'être négligés, est exprimée de manière réitérée dans cette préface, comme elle le sera, avec plus de force encore, dans l'ouvrage de 1651 contenant les *Silves* et l'*Achilléide*[188].

Le matériel exégétique de cet in-octavo se présente sous forme de notes infrapaginales non lemmatisées, dotées d'appels de note qui suivent une séquence alphabétique (quelques appels de note constitués d'un astérisque paraissent être des ajouts postérieurs)[189]; la répartition est dans l'ensemble assez régulière (avec toutefois un plus grand développement pour le livre 4) et à l'intérieur de chaque livre. Ces notes sont nombreuses: plus d'une centaine par livre, en moyenne une tous les cinq vers environ, soit plus de deux fois plus que chez Bernartius (Anvers 1595), et davantage que chez Barclay (Pont-à-Mousson 1601) – mais beaucoup moins que dans l'exégèse latine de Stephens sur les *Silves* et l'*Achilléide*[190]. Elles sont très brèves, comptant généralement entre quinze et vingt-cinq mots, guère davantage pour les plus développées, parfois beaucoup moins – un format comparable à celui des notes latines de l'ouvrage de 1651[191].

Au vu des principes déclarés, on ne s'étonnera guère qu'aucune note introductive ne soit consacrée à l'identité de l'auteur. En revanche, la préface elle-même évoque (vaguement, il est vrai) l'ancienneté des faits narrés, autre élément topique de telles introductions[192].

188 Stace, *Silvae, Achilleis*, 1651, préface, sig. A3v–4r en particulier.

189 Les notes marquées d'un astérisque contiennent pour la plupart des remarques sur le texte et/ou la traduction, e.g. *ad* tr.5.241 = 5.217 "* culling her unworthy neck" (*indigno non soluit bracchia collo* [Hill]) «* I read the place – *non solvit brachia* –, and not – *solvi sua brachia* – as agreeing best with the context.»; *ad* tr.5.572 = 5.506 "His monstrous bulke * i'th'furrow'd sands, he moves | And drags his taile behind" (*tractuque soluto* | *inmanem sese uehit ac post terga relinquit*) «* They that fancy not this interpretation of – *tractus solutus*, – let them call it – wanton folds, – if they like it better. I wish our *English* tongue could expresse *Tractum*, τὸν ὁλκὸν τοῦν δρακόντων, more properly.» Il y a toutefois des exceptions, e.g. *ad* tr.5.796 = 5.694. Cf. *infra* pp. 106–107 sur l'emploi de l'astérisque dans l'ouvrage de Marolles.

190 On y trouve par exemple 116 notes pour les 107 vers de *silv.* 1.1, et 158 notes pour *Ach.* 1.1–100.

191 Il existe parfois un enchaînement entre une note laissée en suspens et la note suivante, qui la complète: e.g. *ad* tr.2.332 = 2.274 "*o Cyclops*" «*o Vulcanus* forge-men, which make——.» suivi de *ad* tr.2.333 = 2.273 "*p* greater work" (*maiora*) «*p* —— Joves thunder-bolts.»

192 Cf. chapitre 6, p. 448.

> [préface, sig. A3v] The subject matter of the worke, is the most ancient of any History recorded by the Poets: And were it not preserv'd in our Authour, it had been, long since, worne out by Time: Appearing now like old ruines, which preserve the memory of a place, although the forme be wholly decay'd.

Les notes, que Vessey qualifie de "plutôt rudimentaires"[193], contiennent presque exclusivement des éclaircissements du sens littéral et des approfondissements, avec un léger avantage pour les premiers. Si certaines incluent l'un et l'autre type d'élément, la plupart présentent un seul d'entre eux, ce qui constitue une caractéristique de cette exégèse par rapport à la plupart des autres, où les notes complexes sont fréquentes. Il est exceptionnel que Stephens prête attention au texte[194].

Les éclaircissements consistent pour l'essentiel en explicitations, qui peuvent prendre la forme d'une paraphrase.

> [*ad* tr.3.3 = 3.4 "His *b* base act"] *b* Of way-laying an Ambassadour.

> [*ad* tr.3.624 = 3.548 "And *g* feeling what their visions did present"] *g* So sure, as if they already felt it.

Les identifications ne manquent pas, destinées en général à éclairer des points de mythologie, occasionnellement de géographie; elles sont très souvent prétexte à un bref approfondissement.

> [*ad* tr.3.522 = 3.464 "His frighted *a* mother"] *a Danae.*

> [*ad* tr.3.669 = 3.597 "th' Island *r* then | Divided now, hopes to be joyn'd agen"] *r Sicily* once joyned to the continent of *Italy*, and rent from it by the violence of the waves.

> [*ad* tr.3.397 = 3.352 "that bloody *g* theife | Of the *Bebrician* wood"] *g Amycus*, who challenged all travailers to combate in the *Bithynian* woods, and there rifled and murthered them.

Les approfondissements (ce qui est un grand mot pour qualifier une information d'ordinaire très sommaire) se limitent pour l'essentiel à préciser succinctement tel point de mythologie, de géographie, mais aussi d'astronomie et de sciences naturelles, évoqué ou mentionné par le poète.

> [*ad* tr.3.669 = 3.596 "*q Pelorus*"] *q* A Sicilian promontory, lying over against *Scylla's* gulph.

---

193 Vessey 1996:17.

194 *Ad* tr.4.233 = 4.202 "with *h* distaffe comforts" « *h* A place variously read; with *Calatho*, then with *Coetu.* » Sur la conjecture *calatho*, cf. *supra* n. 102.

[*ad* tr.3.30 = 3.25 "the *d Olenean* Goat"] *d* A constellation, in honour to the *Amalthean* goat which nourished *Jupiter*, whose first rising threatens boistrous weather, but cleares up before the fall.

[*ad* tr.3.43 = 3.36 "the *g* Globe being strooke"] *g* The Globe of the Earth, hanging equally poised in the aire, seemes to be strooke by the Orbe in compassing it, when it jars in an Earth-quake.

Les notes ne paraissent faire aucune référence explicite ni aucune allusion manifeste à des exégètes antérieurs. Le seul que Stephens ait visiblement mis à contribution est "LP", dont il paraît s'inspirer pour une part assez importante de ses éclaircissements.

Lorsque les notes coexistent avec une traduction, a fortiori avec une traduction non accompagnée du texte original, se pose nécessairement la question de leur utilisation : sont-elles destinées à être lues uniquement en relation avec la traduction ? Stephens – qui évoque en préface la lecture fragmentaire réservée d'ordinaire aux traductions[195] – paraît supposer la consultation en parallèle du texte latin. Quelques notes sont en effet incompréhensibles, ou plutôt dépourvues de pertinence, pour un lecteur qui aurait sous les yeux la traduction seule.

[*ad* tr.3.498 = 3.441 "the *s* old King" (*Perseius heros*)] *s Adrastus* named here from *Perseus*, who once ruled over *Argos*.

Même si d'autres discussions de termes latins sans équivalent dans la traduction mentionnent quant à elles les termes concernés, ce cas paraît ne rien devoir à la négligence ; il constitue plutôt le signe que pour l'utilisation prévue par Stephens la version anglaise ne se suffit pas à elle-même, mais est plutôt conçue comme un soutien à la découverte de l'original[196]. D'autres cas assez similaires révèlent que l'ouvrage établit, par rapport au texte latin, une interaction complexe entre la traduction et les notes[197]. Du reste, c'est à une édition annotée *latine* des *Silves* et de l'*Achilléide* que Stephens consacrera ses efforts par la suite.

195 Préface, sig. A4r : "I know the common Fate of Translations, which are seldome read intire, but by snatches ; and such pieces onely, as are pre-judg'd by the critick Reader, where the Translatour is sentenc'd, according as he jumps with the others fancy."

196 Les lignes introduisant les *errata* font également référence à une consultation du texte original : "Reader, thy ingenuity will correct those literall errours, which doe not much pervert the sense ; especially if thou have reference to the Latine Copy. [...]"

197 Cette interaction sera discutée au chapitre 4, pp. 342–344 à partir des notes *ad* tr.3.731 = 3.650 et *ad* tr.3.570 = 3.513.

Gronovius (Amsterdam 1653)

Johann Friedrich Gronovius (1611–1671)[198] est le premier philologue majeur à publier des notes sur la *Thébaïde*. Ces notes succinctes mais perspicaces – “in pondere non magno satis ponderosae” dans les termes de Christian Daum, futur éditeur du commentaire de Barth (Zwickau 1664–65) – seront accueillies intégralement dans l’édition *cum notis variorum* de Veenhusen (Leyde 1671) et laisseront une empreinte d’une profondeur sans égale dans la tradition exégétique (la sélection de Veenhusen sera reproduite en 1824 à Londres par Valpy), tandis que le texte édité dans le même ouvrage réorientera toute l’histoire éditoriale de l’épopée thébaine jusqu’au 19e s.[199]. Les apparats critiques de nos éditions témoignent de la contribution capitale que Gronovius a apportée à l’étude du texte de la *Thébaïde*. Jusqu’à très récemment, on a cependant tendu à surestimer l’importance relative de cette contribution, notamment en dévalorisant l’apport du commentaire de Barth[200] ; aujourd’hui encore, lorsque la même correction a été proposée par les deux philologues, on en attribue volontiers tout le mérite à Gronovius, sans réaliser que le commentaire de Barth a été élaboré longtemps avant la publication de l’ouvrage de 1653[201].

Issu du patriciat de Hambourg, Gronovius quitte l’Allemagne en guerre pour mener en Hollande l’essentiel de sa carrière, après une rencontre déterminante avec Grotius (1634). Abandonnant la carrière de magistrat à laquelle il était destiné, il poursuit ses études de droit à Groningue et cultive son goût des lettres classiques avec le cercle des érudits de la jeune

---

[198] Biographies : NNBW 1:989–992 ; NDB 7:127–128, ADB 9:721–723 ; NBG 22:150–153. Sandys 1908 II:319, Wilamowitz [1927] 1982:72, Pfeiffer 1976:129. Bibliographie : De Schepper–Heesakkers 1988 *s.v. Gronovius* et 18–24. Inventaire de la correspondance dans Dibon–Bots–Bots-Estourgie 1974, sélection de lettres et complément à l’inventaire dans Dibon–Waquet 1984. Sur la démarche philologique, la thèse de Bugter 1980 – consacrée au cas des *Annales* de Tacite – reste fondamentale ; ma profonde gratitude va à Hans Smolenaars et Sjef Kemper pour m’avoir donné accès à cette thèse. Excellente étude de l’œuvre philologique et historique de Gronovius dans Lomonaco 1990:37–125 ; sur son voyage de 1639–1642, voir Dibon–Waquet 1984:1–36.

[199] Sur le *Stace*, voir notamment Hall III 60–61, en particulier sur l’édition du texte, et Berlincourt 2008, en particulier sur la place de l’ouvrage dans la tradition imprimée (2–3 sur la lettre de Daum à Reinesius, Zwickau, 21.2.1654, in Bosius, *Reinesii epistolae ad Daumium*, 1670, n° 58, p. 151, souvent décrite par erreur comme une lettre de Reinesius à Daum).

[200] Cf. *infra* p. 114 et n. 301 sur la revalorisation du travail de Barth dans la récente édition des épopées thébaines, et pp. 122–124 sur la fiabilité, trop souvent mise en doute, de son témoignage sur les manuscrits.

[201] Cf. *infra* pp. 120–122 sur la datation du travail de Barth, et p. 133 et n. 387 pour l’exemple de la correction 12.302 *placitissima*.

université de Leyde, fondée en 1575; parmi ses proches figurent G.J. Vossius, Saumaise, D. Heinsius et Scriverius, ainsi que N. Heinsius[202]. Entre 1639 et 1642, il accompagne en qualité de précepteur le "Grand tour" de deux jeunes gens issus de la haute bourgeoisie, qui le mène en Belgique, en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne méridionale et en Suisse; il obtient ensuite la chaire d'histoire et d'éloquence de Deventer, puis celle de langue et d'histoire grecques de Leyde (1658), où il deviendra recteur et bibliothécaire. Ses premiers travaux, qui reflètent déjà de très vastes lectures, incluent une *Diatribe* sur les *Silves* (1637), moteur d'une longue polémique avec Crucé[203], ainsi que trois livres d'*Observationes* (1639), plus tard complétés par un quatrième livre et augmentés dans une nouvelle édition[204]. Il publie et annote ensuite nombre d'auteurs classiques, en particulier des prosateurs, tirant profit des manuscrits consultés durant son périple européen: mettons en exergue ses éditions de Tite-Live (1645), des tragédies de Sénèque (1661–62, première édition à exploiter le *codex Etruscus*), ainsi que son *Tacite* (1672, posthume)[205]. L'abondante œuvre de Gronovius, qui est également l'un des pionniers de la numismatique antique, témoigne d'une

202 Sur l'essor de la philologie classique dans cette université, voir J.H. Waszink 1975.

203 Sur cette polémique, que Gronovius alimente par son *Elenchus* (1640), voir *supra* pp. 83–84; cf. pp. 81–82 et n. 147 pour certains échos dans les lettres que Gronovius écrit durant son séjour à Paris.

204 *Observationum libri III*, 1639, ^{2}1662; *Observationum liber novus*, 1652. L'ensemble est commodément réuni dans les rééditions de 1755 et 1831 (qui suivent pour les trois premiers livres l'édition de 1662, très différente de celle de 1639). Les notes sur la *Thébaïde* que Gronovius publie en 1653 ne possèdent guère d'antécédents dans les *Observationes* de 1639 (et de 1652), mais l'une d'entre elles est partiellement reprise dans l'édition de 1662: comparer *ad* 2.108[89] «*Novis (sic fama) superbit*] Scripti: *scit fama*. Neque aliter legit Lactantius, qui explicat: *fama de eo loquitur: vel, notum est quod dico omnibus*. Eodemque modo e scriptis reposuimus lib.5. v.466. *scit cura deum*. i. testor deos omnia curantes, vel siquidem curant. Vbi vitium idem vulgo. lib.8. <8.102–103> *scit judicis urna Dictaei*. Lib.1. Achilleid. <1.12> *Scit Dircaeus ager*. Virgilius 11. Aen. <11.259–260> *scit triste Minervae Sidus, & Euboicae cautes, ultorque Caphareus*. Sic saepe Tertullianus. In Apolog. <5> *Scit M. Aemilius de deo suo Alburno*. Tale est Propertii: *Dixerit Ascanius*.» et *Observationes*, [^{2}1662] 1755, livre 2, chapitre 13, p. 244 (après un examen critique du texte de Gratt. 202) "[…] Sic restituimus Statio lib.2. Thebaidos (v.108.): *iamque illa nouis (scit fama) superbit Connubiis:* ex Mss. vbi etiam subiecerant: *sic fama*. Eodemque modo lib.5. (v.456.) *scit cura deum*. id est, testor deos omnia curantes. Sic idem alibi, et saepe Tertullianus. […]"; l'exploitation du témoignage de "LP" dans la note du *Stace* sera discutée au chapitre 3, pp. 258–259.

205 Sur la découverte de l'*Etruscus* à Florence et son utilisation dans l'édition des tragédies de Sénèque, voir Billerbeck 1997 et Fiesoli in De Robertis–Resta 2004:131–132; Gronovius a également édité les œuvres philosophiques. Le *Tacite* est bien connu grâce à Bugter 1980 (cf. n. 198). Les autres auteurs édités et/ou commentés par les soins de Gronovius (liste dans Bugter 1980:222–227) sont Aulu-Gelle, Ausone, Cicéron (posthume), Justin (posthume), Macrobe, Phèdre, Plaute, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, Quintilien, Salluste, Sénèque le rhéteur, Térence (posthume).

capacité rare à mettre des connaissances et des intérêts larges et divers au service de la démarche philologique, et plus particulièrement de l'effort critique et éditorial[206]. Mais autant que par ses ouvrages, c'est par sa correspondance extrêmement fournie, pivot de la *Respublica literaria*, qu'il contribue à la vie intellectuelle de son siècle[207].

La genèse de l'édition commentée des œuvres de Stace, publiée à Amsterdam chez Elsevier dans un minuscule format in-24 et dédiée à la reine Christine de Suède, se laisse partiellement reconstituer par les sources publiées et par certains documents d'archives, et il ne fait aucun doute qu'une étude plus poussée permettrait de voir plus clairement dans quelles circonstances et avec quelles sources Gronovius a effectué son travail sur la *Thébaïde*. La correspondance de la période où il publie son exégèse des *Silves* révèle qu'il envisage alors de consacrer d'autres travaux – "d'autres *Diatribes*" – aux épopées de Stace[208]; à la même période il reçoit de Grotius des suggestions relatives à ces poèmes[209]. Ses lettres permettent de suivre les progrès de sa récolte documentaire durant le "Grand tour"; plusieurs manuscrits consultés peuvent être identifiés, y compris le *codex Roffensis*, dont une col-

---

206 Voir notamment Lomonaco 1990:56–60 (analyse de la lettre de Gronovius à N. Heinsius, La Haye, "Postrid. Id. Mart." 1637, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, pp. 15–16) et 83–84.

207 Sur la correspondance, dont la dispersion complique l'étude, cf. n. 198. Sur la *Respublica literaria* du 17e s. et ses spécificités, ainsi que sur le rôle central qu'y joue Gronovius, voir Dibon 1978.

208 Notamment Gronovius à N. Heinsius, La Haye, "Prid. Id. Mart." 1637, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, pp. 14–15 (14) "Cupio omnino ab omnibus, qui ad Statium notare aliquid volent, aut poterunt, vel potuerunt, quae comminicare [sic] mecum voluerint, accipere. Qualia enim cunque multorum erunt, servient mihi ad cogitandum. Sed praestantiss. Scriverius, non dubito, quin multa egregia jam olim observarit ad majora illa opera Poëtae mei, Thebaida dico & Achilleida. Constitutum autem mihi est, proferre & ostendere scriptorem illum, in quo semel non infeliciter rudimenta meorum ad litteras juvandas conatuum posuisse videor. At etsi minime id mihi nunc ocium: tamen suffurabor, quantum potero, subsicivarum horarum aliis studiis, ut eandem operam expendam toti Statio. Nec profecto paucorum dierum ea res, & nosti, nihil unquam nos properaturos, nec cruda, sed quantum quidem nostri ingenii (quod quam exiguum sit, agnosco sane) calore fieri potest, percocta daturos." Cf. Gronovius à N. Heinsius, La Haye, "III. Non. Octobr." 1637, *ibid.*, vol. 3, pp. 36–37, où Gronovius dit que Gevartius l'encourage à consacrer aux épopées un ouvrage similaire à la *Diatribe*; La Haye, "postridie τὰ ἐγκαίνια" 1638, *ibid.*, vol. 3, pp. 49–50 ["J.F. Gronovii et N. Heinsii epistolae mutuae" n° XLIII, *pace* Hand, *Gronovii Diatribe*, 1812, p. VII], où Gronovius parle de ses nouveaux travaux sur Stace comme de "futures *Diatribes*". Cf. *infra* p. 97 et n. 211.

209 La correspondance de Grotius (édition BW) avec Gronovius mais aussi avec son propre frère Willem évoque à de nombreuses reprises ces suggestions: voir notamment BW VIII 532–536 n° 3233 (et 536 n. 1), VIII 754–755 n° 3363, VIII 779–780 n° 3377, VIII 788–789 n° 3383, VIII 808 n° 3393, IX 28–31 n° 3418, IX 95 n° 3460, qui s'échelonnent entre fin août 1637 et le 17 février 1638. Cf. Berlincourt 2008a:11 n. 36 et 13 n. 41.

lation est conservée à Leyde dans le fonds Gronovius[210]. Les archives de ce fonds contiennent aussi les premières pages rédigées d'un commentaire sur la *Thébaïde*, qui, à la manière de la *Diatribe* sur les *Silves* publiée en 1637, intègre les notes dans une structure en chapitres[211]. Gronovius attend toutefois une décennie après ses voyages – situation qui n'est pas isolée dans sa production philologique – pour publier, dans son édition de Stace, une exégèse de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide*[212]. Dans sa correspondance, il confie que cet ouvrage est le fruit d'un travail hâtif[213]; ses notes, pour leur part, évoquent de manière réitérée les contraintes posées par le manque de temps mais aussi par les dimensions réduites du volume[214]. L'édition commentée de 1653 n'est qu'une pâle image de ce que ce savant s'était autrefois promis d'accomplir[215].

---

210 Voir Dibon–Waquet 1984:27 et lettre n° 13 sur la consultation de Londres BL Arundel 389 [H. Anderson I ms.295] (U4) et d'un manuscrit "de Patrick Young" – bibliothécaire du roi – qui paraît être le *Roffensis* (R), BL Royal 15.C.X [H. Anderson I ms.321] (cf. Berlincourt 2008a:2 n. 4). Leyde Gronov. 62 [H. Anderson I ms.249], partie c, contient la collation procurée par Patrick Young d'un manuscrit qui est R (l'identification est assurée e.g. par 3.89, 3.136, 3.145, et surtout 3.158, où la leçon concernée est signalée par D.E. Hill dans l'appendix de son édition). Dans sa lettre à Richter, Deventer, "VI. Cal. Jan." 1643, in Richter, *Epistolae selectiores*, 1662, pp. 241–242, Gronovius dit avoir collationné "six ou sept" manuscrits de Stace et presse son correspondant de lui procurer le sien. Sur les témoins identifiés, cf. n. 217.

211 Leyde Gronov. 62 [H. Anderson I ms.249], partie g, couvrant les 102 premiers vers du poème; on reviendra sur la forme de la *Diatribe* sur les *Silves* dans l'introduction de la deuxième partie, p. 213. Sous la même cote figure aussi (partie a) un cahier de notes sur la *Thébaïde* portant le titre d'"adversaria", préparé de manière à suivre plus ou moins précisément la linéarité du texte: à l'intérieur de ses subdivisions, correspondant aux livres, figurent des notes souvent désordonnées (cf. introduction de la deuxième partie, p. 214).

212 La lettre à N. Heinsius, Deventer, "prid. Non. Martias" 1646, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, pp. 167–168 (mentionnée *infra* n. 255 au sujet de Peyrarède) montre que Gronovius n'était guère pressé de publier le fruit de ses recherches sur les épopées de Stace. Cf. Dibon–Waquet 1984:27 sur le retard pris par son travail sur les deux Sénèque.

213 Gronovius à N. Heinsius, Deventer, "XIII. Kal. Decemb." 1652, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, pp. 303–304 (303) "Ego rogatus a Ludovico Elzevirio perpaucos dies impendi P. Papinio Statio; correxi nonnulla in contextu: et reliqua in Silvis, gustumque notarum ad Thebaida et Achilleida addidi. […] Nihil exspectabis magni, praesertim ab homine sic districto & direpto."

214 Manque de temps: *ad* 11.429 «*Exter honos*] […] quantum in hoc arcto otio & praecipiti festinatione licet […].»; cf. Hall III 61. Manque de place: *ad* 1.33 «*Nunc tendo chelyn*] […] Pluribus haec possem: sed modus opusculi non capit.»; *ad* 8.515 «*Habe totas, si mens exscindere, Thebas*] […] Vbi asteriscum posuimus, vox corrupta est, de qua quid sentiamus, dicemus, ubi licebit latius exspatiari.» (au sujet de Val. Fl. 1.671). La plus longue note, *ad* 4.183 *multos Thamyris damnatus*, s'achève par ces termes: "Plura ad rem pertinebant, sed jam excessimus limites praescriptos. Addendum tamen […]."

215 Ce point est souligné par Hand, *Statii carmina*, 1817, p. XLIV (cité dans Berlincourt 2008a:14).

Le texte de Gronovius se fonde sur celui de Gevartius, probablement dans son incarnation d'Amsterdam 1630, reprise de l'édition de 1624, qui elle-même remaniait légèrement le texte original publié à Leyde en 1616[216]. Fondé sur une démarche critique d'une qualité sans précédent et sur une large base manuscrite – une note atteste la consultation de onze témoins[217] – il constitue un réel progrès et amène au *textus receptus* des corrections plus nombreuses que la plupart des éditions de l'époque, mais n'en résulte pas moins d'un travail assez superficiel[218]. L'exégèse de la *Thébaïde*, rédigée en latin et désignée du nom de *gustus* comme celle de l'*Achilléide* – les notes aux *Silves*, présentées comme un "complément" à la *Diatribe* et à ses prolongements, portent le nom de *reliqua* – n'occupe qu'une quarantaine de pages de ce minuscule volume ; elle est beaucoup moins développée que l'ébauche de *Diatribe* sur la *Thébaïde* conservée à Leyde[219]. Au nombre d'à peine un peu plus de deux cents, les notes couvrent régulièrement l'ensemble du poème ; elles sont très clairsemées (séparées souvent de plus de cent vers), mais en général assez consistantes (parfois une dizaine de mots, souvent soixante à cent, et jusqu'à plus de deux cent cinquante). La lemmatisation reflète le *textus receptus* ; elle se trouve dès lors très fréquemment en décalage avec le texte produit par Gronovius, qui accueille un nombre assez important de corrections[220]. Observons que certains des numéros de vers qui accompagnent les lemmes sont erronés, et que ces erreurs correspondent aux numéros de vers du texte imprimé dans les éditions de Leyde 1616 mais aussi d'Anvers 1595 (celles d'Amsterdam 1624 et 1630 sont dépourvues de numérotation)[221] ; la lemmatisation elle-même paraît avoir été établie en partie

---

216 Gronovius s'accorde avec l'édition de 1630 notamment sur 3.257 *flumine*, qu'il corrige en *flamine* dans les *errata* ; cf. 3.392 *animosque et pectora* (*animosaque pectora* dans les éditions de 1616 et 1624).

217 *Ad* 11.191 « *Neges urnaque reponas*] In scriptis undecim reperi : *Alitibus fratrique tegas urnamque reportes*. [...] » Hall III 61 (cf. 117–133) identifie plusieurs des manuscrits utilisés par Gronovius ; cf. *supra* n. 210 sur le manuscrit R.

218 Sur la qualité de ce texte, voir notamment Hall III 60–61, qui le désigne comme la première véritable édition critique de la *Thébaïde*, et Berlincourt 2008a:11–15. Gronovius admet dans la lettre à N. Heinsius citée n. 213 la superficialité des améliorations effectuées. Cf. Dübner (Paris 1835–36), p. xiii : "Is ad hanc recensionem codicibus pariter atque ingenio instructus, non omnem Statii textum judicio suo subjecit, sed iis tantum locis mederi est dignatus, qui Gronovium salvatorem requirere viderentur. Quare haec recensio, ad hodiernum diem in edd. fere servata, perfunctoriae solummodo nomen meretur."

219 L'exégèse des cent premiers vers du poème couvre à peine deux pages dans l'ouvrage imprimé, contre dix feuillets recto-verso dans le commentaire manuscrit mentionné n. 211.

220 Ce point sera développé au chapitre 3, pp. 227–229.

221 Erreurs de numérotation : e.g. *ad* 4.712[722], *ad* 4.714[724], *ad* 4.780[790], *ad* 4.833[843] ; *ad* 5.377[387], *ad* 5.400[410], *ad* 5.416[426], etc.

d'après le texte de l'une de ces éditions, plutôt que d'après celle qui a servi de prototype pour l'impression du nouveau texte[222].

Si en tête de volume figure, sous le titre "Elogia Statii", une brève notice biographique suivie de quelques *testimonia*[223], le matériel exégétique commence *in medias res* par une discussion textuelle consacrée à la possible hésitation entre *Tyrios* ou *Tyriis* en 1.10. Cette entrée en matière est représentative : l'*emendatio* constitue la priorité absolue de Gronovius[224]. Presque toujours présente, elle apparaît rarement seule, mais constitue la motivation primordiale de notes où les autres éléments exégétiques n'interviennent que de manière accessoire et lui sont généralement subordonnés[225]. Cette hiérarchie se traduit par une structuration caractéristique, qui consiste à exposer le problème textuel *avant* d'aborder d'autres aspects, comme l'illustreront les exemples cités ci-dessous ; les quelques exceptions à cette disposition ne remettent pas en cause la primauté de la discussion critique[226].

Les éclaircissements, qui apparaissent dans une note sur deux environ, ne constituent jamais une fin en soi mais servent toujours la discussion critique, qu'ils portent sur la *lectio recepta* contestée ou, plus fréquemment, sur la variante défendue. Ils ne visent nullement à identifier les désignations allusives, notamment mythologiques et géographiques, qui retiennent l'attention des autres exégètes ; ils consistent en reformulations et explicitations, comme *ad* 3.211, où, après la mention de la variante la mieux attestée dans les manuscrits, les deux procédés s'associent pour clarifier le sens du texte corrigé[227].

---

222 Le lemme de la note *ad* 2.327 inclut la leçon *pectore* qui figure dans le texte de Bernartius (1595), alors que l'on lit *pectora* dans le texte de Gevartius (1616, puis 1624 et 1630) – et de Gronovius. En revanche, le lemme de la note *ad* 6.162[160] ne contient pas *nosce* comme le texte de Bernartius, mais *nosse* comme celui de Gevartius – et de Gronovius.

223 Voir chapitre 6, pp. 411 et 413.

224 Sur la dignité que Gronovius attribue à l'*emendatio*, voir notamment la lettre mentionnée n. 206 ; la démarche critique que révèlent ses notes sur la *Thébaïde* est présentée sous forme synthétique dans Berlincourt 2008a:9–11. L'orientation exégétique de l'ouvrage rejoint largement celle que Bugter 1980 met en évidence dans le *Tacite*.

225 L'*emendatio* n'est absente que *ad* 1.53 (interprétation) et 4.286 (parallèle homérique pour des toponymes) ; *ad* 3.171[170] est l'un des rares cas où elle se manifeste isolément.

226 *Ad* 3.692 « *Gemituque profundo*] Esset, suspiritu alte ducto. Meliores tamen & satis multi : *propinquo*. Quod videtur delicatius, insinuatque merito frangi eam & molliri, nec durare ulterius posse, cui tam vicini gemitus nihil quietis concedant. » Si, dans ce cas, Gronovius commence par clarifier le sens de la *lectio recepta*, ce n'est que pour préparer la discussion critique qui constitue le cœur de la note : présentation de la variante alternative proposée, et explicitation du sens qu'elle produit.

227 Cf. *ad* 3.692 cité n. 226.

[*ad* 3.211] *Io quantum crudele rubebitis amnis*] Omnes fere, *quanti*. Quam exuberantes, quam restagnantes. Duo in amnibus signa cladium promittit : fore enim ut & crescant & mutato colore sint.

Les observations linguistiques, présentes dans un tiers des notes, ont pour finalité l'évaluation des mérites respectifs de la *lectio recepta* et des autres variantes prises en considération. Ainsi, si Gronovius *ad* 3.563 souligne la fréquence chez Stace de l'ellipse de la copule ("verbum substantivum") aux temps du *perfectum*, ce n'est que pour défendre contre *scrutamur* la variante *scrutati* (*i.e. scrutati sumus*) de ses manuscrits.

[*ad* 3.563[564]] *Debile vulgus Scrutamur*] Inveni ubique : *nos pravum ac flebile vulgus scrutati penitus superos*. Illud quidem frequens nostro, ut in praeteritis verbum substantivum omittat quacumque persona. Quod ostendimus ei noxae fuisse ad uxorem <*silv*. 3.5.28–30> : *ter me nitidis Albana ferentem dona comis, sanctoque indutum Caesaris auro visceribus complexa tuis*. Sic enim omnes libri veteres : ubi fecerunt *vidisti*. Sed *complexa*, est, complexa es : ut hic, *scrutati*, est, scrutati sumus. Lib.7. v.158. *esto, olim invitum iaculatus nubibus ignem. credimus*. Ita membranae. i. iaculatus es, vel fueris. non *iaculatum*, ut vulgo.

La focalisation sur la discussion du texte est en outre illustrée ici de manière exemplaire par l'exploitation des parallèles, eux-mêmes cités comme matière à correction[228].

Les rares éléments de mythologie mais aussi de *realia* – une matière à laquelle Gronovius prête pourtant beaucoup d'attention dans d'autres travaux – ne sont mentionnés que de manière fugitive au détour de la discussion critique, ou comme soutiens à celle-ci, comme le montrent les notes *ad* 3.505 et *ad* 2.538.

[*ad* 3.505[504]] *Placabile plauserit omen*] Omnes mihi visi, *planxerit*. Quod reiectum superioribus editoribus credo tanquam male ominatum & non conveniens bono augurio. Sed & est verbum medium, nec spretum semper in laetarum rerum descriptione. Catullus in Argonauticis, ubi Bacchi comitatum describit : <64.261> *plangebant alii proceris tympana palmis*.

[*ad* 2.538] *Vasto Chronii contorta*] Scripti *Chromis* aut *Cronii*. sed legendum est, *Chthonii*. Χθόνιος unus e Spartis sive draconigenis quinque apud Pausaniam, inde vocabulum hoc frequentatum Thebis. Et huc applicari debere didici ex cod. antiquis lib.3. v.170. *Hinc Chronium conjux*. Vbi omnes fere membranas : *thonium*, hoc est, *Chthonium*. Et lib.4. v.97. *Cernis Chroniumque Chrominque*. Vbi eaedem, *Cthoniumque*, vel *thoniumque*, significantes *Chthoniumque*. Eadem enim tribus his locis persona memoratur.

---

[228] Pour la contribution d'une discussion lexicale à l'*emendatio*, voir *ad* 3.505 cité ci-dessous.

Le commentateur n'évoque les présages que pour expliquer les (mauvaises) raisons du rejet de *plangere* par les éditeurs précédents ; il rappelle l'épisode des Spartoi uniquement pour justifier la correction de l'anthroponyme désignant l'un des participants à l'embuscade thébaine.

Gronovius, qui possède le privilège de pouvoir se fonder sur un ample matériel manuscrit, fait des exégèses antérieures un usage très sélectif. Cet usage confirme d'ailleurs en tout point la focalisation sur l'*emendatio*, puisque l'apport de ces exégèses est discuté, pour ainsi dire, uniquement dans une telle perspective[229]. Gronovius met à contribution "LP" presque exclusivement en tant que témoin de l'histoire du texte, d'ordinaire pour démontrer l'ancienneté de la leçon qu'il défend lui-même[230]. Il cite Bernartius une bonne vingtaine de fois, soumettant ses choix textuels (et les exégèses qui les appuient) à un sévère examen : ces choix sont sanctionnés d'un rejet clair dans trois quarts des cas[231], et quand Gronovius leur reconnaît un mérite il leur apporte des compléments[232]. Nulle part il n'utilise Bernartius comme une simple source de connaissance sur le matériel manuscrit, en se contentant d'exploiter les leçons qui étaient citées dans ses notes ou dans les marges du texte de son édition ; il ne se fait en revanche pas faute de discuter et d'utiliser les variantes collationnées par Lindenbrog et Behottius dans l'édition de 1600[233]. Barclay – dont Gronovius n'avait pas encore vu l'ouvrage lorsqu'il publiait sa *Diatribe* – n'est cité quant à lui qu'à deux reprises, en relation avec les premiers vers du poème[234] ; on peut penser que Gronovius, pressé par le temps, a rapidement renoncé à exploiter une exégèse qui ne lui paraissait pas présenter un intérêt suffisant pour qu'il s'y arrête, et qui n'accordait que peu de place à l'*emendatio*. Enfin, aucune de ses

---

229 La seule réelle exception est une des notes atypiques qui n'abordent pas l'*emendatio* (cf. n. 225) : *ad* 1.53, où sont rapportées les opinions de "LP", Bernartius et Barclay. Dans les quelques autres cas où Gronovius discute une explication ou une interprétation antérieure plutôt qu'un choix textuel (*ad* 1.64[65], 2.492), c'est qu'elles étaient invoquées en soutien à une leçon.

230 Sur treize mentions, une seule ne concerne pas l'*emendatio* (*ad* 1.53, cf. n. 225). L'utilisation de "LP" comme témoin de l'histoire du texte sera analysée au chapitre 3, pp. 255–265.

231 E.g. *ad* 5.285 « *Et nostrum visus*] Male libri Bernartiani *nostros*. non enim refertur ad *visus*, sed ad *iter*. [...] »

232 *Ad* 4.375 Gronovius approuve le choix textuel de Bernartius mais ajoute une correction de ponctuation.

233 Sur ces collations, cf. chapitre 1, n. 98.

234 *Ad* 1.53 et *ad* 1.64[65], deux cas où Gronovius rejette l'interprétation concordante de Barclay et de Bernartius. Cf. Gronovius, *Diatribe*, 1637, préface, sig. **2v "Nisi mentiuntur Francfordienses catalogi, exstat & editio J. Barclaii cum ejusdem notis [...]." ; cf. *supra* p. 75 et n. 119 sur la rareté de l'ouvrage de Barclay.

notes sur la *Thébaïde* ne fait référence, ni apparemment allusion, à l'ouvrage de Crucé publié en 1620 à Paris. Gronovius veut-il bannir la mémoire de son ancien adversaire ? Son silence est peut-être plus simplement dû au fait qu'il ignore l'existence de cet ouvrage, qui paraît n'avoir connu qu'une faible diffusion.

Il convient de souligner que Gronovius ne consacre que bien peu de notes à des passages où les textes des éditions antérieures présentaient des fluctuations. La hâte dans laquelle il a préparé cet ouvrage, mais aussi l'ampleur de sa documentation manuscrite, qui lui permet de s'affranchir largement des éditions imprimées, peuvent suggérer qu'il ne s'est pas soucié de collationner systématiquement ces éditions. Cependant, dans cette exégèse essentiellement consacrée à l'*emendatio*, Gronovius paraît bien avoir choisi de concentrer son énergie sur les passages laissés intacts par ses devanciers.

Marolles(*–Guyet–Peyrarède*) *et sa traduction* (*Paris 1658*)

"Tout ce que j'estime des ouvrages de M. Villeloin, c'est que tous ses livres sont reliés avec une grande propreté et dorés sur tranche : cela satisfait beaucoup la vue" disait de Michel de Marolles, abbé de Villeloin (1600–1681)[235], son contemporain Gilles Ménage[236]. De même, sa traduction française de Stace – pionnière en ce qui concerne les épopées, comme le souligne la préface[237] – est raillée par Jean Chapelain comme "un des maux dont notre langue est affligée"[238]. Un autre abbé, Cormiliolle, justifiera au siècle suivant la nécessité d'une nouvelle traduction en affirmant que "si les Copistes ont mutilé Stace, l'Abbé de Marolles l'a tué"[239]. Marolles, qui a formé dès son jeune âge un cercle littéraire et constitué une immense collection

[235] Biographies : NBG 33:914–918. Sur le cercle de Marolles, voir ADAM [1948–56] 1962 II:171–180, III:61–65. Le *Stace* est discuté par HALL III 63–64 sous l'angle du texte latin et du matériel critique.

[236] Cité d'après URI 1886:117.

[237] Vol. 1, préface, sig. ã8r.

[238] Chapelain à N. Heinsius, Paris, 3.1.1659 (BRAY 2005:242–246 n° 78), qui poursuit : "Ce Personnage a fait vœu de traduire tous les Vers latins anciens, et a presque déjà accompli ce vœu, n'ayant pardonné ni à Virgile ni à Lucrece ni à Plaute ni à Horace ni à Lucain ni à Perse ni à Juvénal ni à Martial ni à Tibulle ni à Catulle ni à Properce ni à Stace même comme vous avez vu. Votre Ovide, Seneque le Tragique, Terence, Valere Flacque et Silius Italicus avec Claudian s'en sont défendus jusqu'à cette heure mais je ne les tiens pas encore sauvés, et toute la grâce qu'ils en pourront tirer sera celle du Cyclope à Ulysse." ; comme le redoute Chapelain, Ovide, Sénèque et Térence s'ajouteront à la liste des victimes de Marolles, sans parler des prosateurs.

[239] Cormiliolle, *La Thébaïde de Stace*, 1783, vol. 1, préface, p. 87 (cf. 88–89).

d'estampes, est l'auteur de plus de soixante-dix ouvrages, dont une mythographie illustrée de gravures parue en 1655[240]. Il figure parmi les traducteurs infatigables de son siècle, accusés d'avoir sacrifié la qualité à la quantité[241]; son effort participe du mouvement d'affirmation de la supériorité de la langue française qui se cristallisera au cours des dernières décennies du siècle dans la "querelle des Anciens et des Modernes", et qui trouve d'autres expressions dans la production imprimée de Marolles lui-même[242].

Marolles publie les œuvres complètes de Stace en trois volumes, dont deux consacrés à la *Thébaïde*, le troisième réunissant les *Silves* et l'*Achilléide*[243]. La préface du premier volume évoque la confrontation entre Anciens et Modernes pour exhorter à juger équitablement les premiers, et consacre une véritable dissertation à justifier le choix de la prose pour la traduction[244]; quant au long panégyrique de Marolles inclus dans le paratexte introductif en tête du premier volume – texte auquel Chapelain fait visiblement écho – son auteur n'est autre que Louis Le Laboureur, dont les *Avantages de la langue françoise sur la langue latine* (1667) marqueront une étape importante dans le développement de la "Querelle"[245]. Le texte latin de Stace qu'édite Marolles, très proche de celui de Lindenbrog (Paris 1600), présente aussi quelques points de contact avec l'ouvrage de Gronovius[246]; doté de mises en évidence typographiques dont on parlera ci-dessous, il est accompagné de notes infrapaginales en latin. La traduction se veut proche du texte

240 *Tableaux du temple des Muses tirez du cabinet de feu Mr Favereau*, 1655. Voir TEYSSANDIER 2002.

241 GRELL 1995:292. Cf. NBG 33:915: "M. de L'Estang [Gaspard de Tendes], pour ses *Règles de bien traduire*, avait tiré de Marolles tous ses exemples de mauvaise version, et il avait de quoi choisir."

242 Sur les premières phases du débat et son évolution au 18e s., voir GRELL 1995:359–448; cf. BOUQUET 2002 sur la question débattue de la place à accorder à la traduction dans l'enseignement du latin. La BNF conserve nombre d'opuscules de Marolles relatifs au travail de traduction.

243 Si Marolles signale (vol. 2, "Petit avertissement", sig. ã5v–6r) que l'épître liminaire du volume contenant les *Silves* et l'*Achilléide* est "la première", ce volume porte l'indication "Pap. Statii Operum tomus secundus" (sig. A1r). VESSEY 1996:12 croit que Marolles n'a traduit que les *Silves* et l'*Achilléide*; Hall–Ritchie–Edwards semblent ne connaître que son travail sur la *Thébaïde*.

244 Vol. 1, préface, sig. ã8v-ẽ2v. Marolles, qui a donné en 1649 un *Virgile* en prose, proposera en 1673 un *Virgile* versifié. Sur la question de la traduction en prose, cf. la note finale *ad* 3.34 citée n. 291.

245 Vol. 1, "Idylle", sig. ẽ3r–8r, où Le Laboureur, visitant le Parnasse, entend notamment les prières d'auteurs qui souhaitent rejoindre ceux qu'a déjà traduits Marolles; cf. n. 238.

246 HALL III 63 relève en 5.224 la présence de *quemque*, issu des notes de Gronovius. Les points de contact avec l'ouvrage d'Amsterdam 1653 semblent très occasionnels.

latin, comme le souligne la préface en relation avec le rejet de la forme versifiée ; elle est bordée de notes marginales en français. A la fin de chaque volume figurent encore d'autres notes, également en français. Les multiples paratextes introductifs de l'ouvrage préparent de diverses manières le lecteur à la découverte de la *Thébaïde* comme des autres œuvres de Stace[247]. En particulier, la préface du premier volume commence par un éloge de cette épopée – sur lequel se greffe la défense des Anciens – tandis que, dans le deuxième, un "Autre avertissement" évoque la place de la guerre thébaine dans l'histoire du monde gréco-romain, d'après Bernartius, puis s'attarde sur les auteurs ayant traité cette matière[248]. A cela s'ajoute une *Vita Statii* dans le volume consacré aux *Silves* et à l'*Achilléide.*

Les trois registres de notes contiennent les efforts exégétiques et critiques de différents personnages. Marolles est l'auteur des notes marginales et finales ainsi que d'une partie des notes infrapaginales. Il intègre dans celles-ci le matériel de deux autres érudits, dont il a également mis à profit les travaux pour d'autres de ses ouvrages. L'un est François Guyet (1575–1655)[249], habitué du cabinet des frères Dupuy, où on le surnommait Capanée eu égard à son orgueil et à son impiété[250]. Outre quelques poèmes, il s'était surtout fait connaître – sans jamais rien vouloir publier – par ses recherches visant à démontrer que le latin dérivait du grec, ainsi que par son incessante activité d'annotateur des classiques ; considéré comme le premier précurseur de l'hypercritique du 19e s., il s'était obstiné à dénoncer le caractère apocryphe de la plupart des livres de l'*Enéide*, de plusieurs scènes du *Phormion* de Térence, ainsi que d'innombrables passages d'autres auteurs, ce qui allait lui valoir d'inspirer quelques décennies plus tard les délires de Jean Hardouin[251]. Marolles a puisé parmi les annotations portées par Guyet dans un exemplaire du *Stace* d'Anvers 1607 (réédition du texte et des notes de Bernartius),

---

[247] Voir chapitre 6, pp. 411, 412, 418, 442, 448 et 468 (aspects littéraires) ; cf. chapitre 5, pp. 361 et 393 (style), chapitre 8, pp. 578 et 604 (édification).

[248] Vol. 2, "Autre avertissement", sig. ã6r–8r. On verra *infra* p. 112 que, dans le premier volume, l'introduction des notes finales du premier livre aborde déjà des questions similaires.

[249] Biographies : DBF 17:396 ; NBG 22:928–930. SANDYS 1908 II:283–284, WILAMOWITZ [1927] 1982:59. L'ouvrage d'URI 1886, naïvement apologétique, reste très utile. Sur les travaux philologiques de Guyet et leur influence, voir URI 1886:117–191 et 221–258 ; REITZ 2001 étudie ses annotations manuscrites dans l'édition de Virgile (1599) conservée à Mannheim.

[250] Le surnom apparaît e.g. dans une lettre de Chapelain à N. Heinsius, Paris, 8.1.1649 (BRAY 2005:33–35, 1966:127–130 n° 1) ; Bray précise qu'il avait été donné à Guyet par Guez de Balzac.

[251] GRAFTON 1999:260–261 = 2001:199–200 retrace la filiation intellectuelle paradoxale qui unit le jésuite Hardouin au huguenot Joseph Scaliger par l'intermédiaire de l'athée Guyet. REITZ 2001:31–33 souligne, sur la base de ses annotations sur Virgile, l'intérêt que l'hypercritique de Guyet présente pour l'histoire de l'interprétation.

qu'il a reproduites de manière partielle et imparfaite[252]. Il a tiré de la même source les chevrons ">" qu'il imprime devant de nombreux vers du texte de Stace (quelque cent trente passages parfois très longs), reportant les marquages dont se servait Guyet pour en contester l'authenticité[253]. L'autre personnage dont Marolles met à profit le matériel critique est Jean de Peyrarède († ca. 1660)[254]; poète néo-latin, il s'illustra dans le domaine de la philologie – outre qu'il s'essaya à combler les demi-vers de l'*Enéide* – par son commentaire de Florus et, entre autres, ses observations sur Térence. Dans les années 1640 on s'était intéressé, aux Pays-Bas, à ses travaux sur Stace[255], et une décennie plus tard la perspective de la publication de ses notes suscitait toujours l'excitation, en dépit des réserves formulées à son encontre, notamment par les lettrés français[256]. Rien n'assure que Marolles, dont la source ne semble pas avoir été identifiée, se soit montré plus complet et fidèle en éditant les notes de Peyrarède que celles de Guyet[257].

---

252 Uri 1886:128–130 et 234–244 identifie et décrit cette édition annotée, et recense pour *Theb.* 1–2 toutes les observations de Guyet que Marolles ne reproduit pas ou reproduit de manière imparfaite. La comparaison avec Paris 1658 révèle que pour 1.1–100 la moitié des vingt-huit notes manuscrites de Guyet (et notamment l'ensemble des cinq notes qui consistaient simplement en un mot grec) ne possèdent aucun équivalent dans l'édition, une absence qui ne se justifie avec évidence que dans de rares cas (redondance avec une note plus développée de Peyrarède, présence de la variante citée par Guyet dans le texte imprimé de l'édition); sur les notes exploitées par Marolles, voir n. 268.

253 Ces chevrons figuraient dans l'édition annotée par Guyet, comme le relève Uri 1886:129. Cf. note finale *ad* 8.722 «*Les Thebains eleuerent des cris de ioye*, &c. répond à deux vers que M. Guiet a marquez du caractere par lequel il fait connoistre ce qu'il n'approuue pas.»

254 Biographies: NBG 39:777.

255 N. Heinsius à Gronovius, Paris, 3.3.1646, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, p. 166 (je remercie Harm-Jan van Dam d'avoir attiré mon attention sur cette lettre): N. Heinsius, à qui Peyrarède a montré "multas ingeniosas conjecturas", pense qu'il prépare une édition de Stace et suggère à Gronovius de hâter la sienne. Cf. Gronovius à N. Heinsius, Deventer, "prid. Non. Martias" 1646, *ibid.*, vol. 3, pp. 167–168 (Gronovius ne se hâtera pas et il se réjouit d'être devancé), et N. Heinsius à Gronovius, Paris, "Pridie Kal. April." 1646, *ibid.*, vol. 3, pp. 168–171 (170–171) (N. Heinsius n'attend plus une édition de Peyrarède, qui envisage de fournir son matériel à Gronovius). Cf. *supra* p. 97.

256 Chapelain à N. Heinsius, Paris, 9.9.1657 (Bray 2005:201–205, 1966:369–374 n° 66): "[…] Nous sollicitons M. de Peyrarede de donner ses corrections ou ses Conjectures sur la plupart des Anciens Auteurs latins, je ne sais si nous en viendrons à bout. […]" Sur les critiques visant Peyrarède, voir e.g. Chapelain à N. Heinsius, Paris, 6.12.1657 (Bray 2005:208–212, 1966:379–385 n° 68), et Paris, 18.4.1658 (Bray 2005:231–235, 1966:412–417 n° 74): on le compare au pédant Montmaur – que ridiculise, entre autres, Ménage – et l'on se moque de l'orgueil avec lequel il contemple ses travaux philologiques. Cf. *infra* p. 109 et n. 279 sur la nature de ses corrections textuelles.

257 Le manuscrit Berlin, Staatsbibliothek Diez B Sant. 117 [H. Anderson I ms.31] (cf. Hall III 62–63) – source des seules mentions de Peyrarède citées (d'après Kohlmann) dans l'apparat de D.E. Hill – n'est pas la source utilisée par Marolles (ce qu'observait déjà Hand, *Statii*

Dans le prolongement de la confrontation entre Anciens et Modernes, la préface du premier volume affiche une certaine distance par rapport à Guyet et à Peyrarède ; regrettant en particulier la suspicion que le premier nommé a jetée sur de nombreux vers de Stace, elle affirme aussi que les notes du second ne revêtent qu'un modeste intérêt pour un traducteur[258]. La même préface éclaire aussi les circonstances dans lesquelles Marolles a eu accès aux notes de Guyet et de Peyrarède : tandis que Peyrarède lui a procuré ses propres notes, c'est Ménage (!) qui lui a fourni celles de Guyet, "de grande érudition, et dignes d'être conservées pour la mémoire d'un si excellent homme"[259]. Dans l'une des notes finales au sixième livre de la *Thébaïde*, qui concluent son premier volume, Marolles déclare n'être entré en possession du matériel de Guyet qu'après avoir achevé sa traduction, et avoir disposé de celui de Peyrarède alors que son ouvrage était sur le point d'être imprimé[260]. Les notes finales incluses dans le second volume s'ouvrent sur une apologie qui suggère un changement de pratique : Marolles, qui se dit surchargé, restreint ses explications, pour l'essentiel, à des observations géographiques et à la discussion des positions de Guyet[261].

L'analyse du matériel critique et exégétique permet de reconstruire l'élaboration de l'ouvrage avec davantage de précision[262]. Les pages contenant la traduction et les pages contenant le texte ont été imprimées à part, puisque le recto et le verso de chaque page présentent la même langue, tantôt français, tantôt latin[263]. Dans le premier volume (livres 1–6), la plupart des notes marginales à la traduction sont dotées de renvois alphabétiques ; consacrées à des correctifs et à des adjonctions, quelques notes signalées par un astérisque ou dépourvues de marque de renvoi constituent de toute évi-

carmina, 1817, p. LIII) : de nombreuses notes que Marolles attribue à Peyrarède sont absentes du manuscrit, e.g. *ad* 3.153, 3.162, 3.275. Je suis reconnaissant au personnel de la bibliothèque pour la diligence avec laquelle il m'a procuré la reproduction de ce manuscrit.

258 Vol. 1, préface, sig. ã7r–8r. Sur les notes de Peyrarède : "Et il est vray qu'elles sont plus vtiles pour la curiosité de ceux qui aiment les diuerses leçons, comme on parle, ou qui se contentent de lire le Texte Original, que pour le besoin de faire vne élegante version, qui ne dépend pas de celà."

259 Ménage avait acquis la bibliothèque de Guyet auprès de ses héritiers en 1655 : voir e.g. Chapelain à N. Heinsius, Paris, 17.7.1655 (Bray 2005:165–168, 1966:316–318 n° 53), et Paris, 25.12.1655 (Bray 2005:171–173, 1966:323–326 n° 55) ; J. Dupuy à N. Heinsius, Paris, 13.5.1655 (Bots 1971:184 n° 71).

260 Vol. 1, note finale *ad* 6.23–24.

261 Vol. 2, introduction aux notes finales sur le septième livre, pp. i–ii.

262 J'espère avoir l'occasion de développer ailleurs l'analyse esquissée ci-dessous.

263 Font exception une trentaine de pages successives du premier livre, qui présentent chacune dos à dos la traduction (en belle page) et le texte latin (en fausse page).

dence des insertions postérieures[264]. Le fait que les rares notes marginales mentionnant Guyet soient signalées par un astérisque permet de penser qu'au moment où Marolles a pris connaissance de son matériel la traduction de ce volume n'était pas seulement achevée, mais déjà composée en typographie[265]. Les pages contenant le texte et les notes infrapaginales, qui mettent en évidence les vers contestés par Guyet et regorgent d'observations attribuées à Guyet et à Peyrarède, résultent évidemment de cette phase postérieure. De même, les notes finales, qui discutent souvent les positions de Guyet, ont été étoffées, sinon toutes rédigées, après l'achèvement de la traduction, et probablement après sa composition typographique, voire son impression[266].

La facture du second volume (livres 7–12) suggère que les préparatifs étaient moins avancés pour son impression que pour celle du premier volume, peut-être pas même entamés, lorsque Marolles a eu accès au matériel de Guyet. Certaines notes marginales à la traduction nommant Guyet possèdent en effet un renvoi alphabétique (d'autres sont dépourvues de signe de renvoi, l'astérisque n'étant pas utilisé) ; il s'ensuit que leur composition typographique est contemporaine, sinon de celle de la traduction, du moins de celle des autres notes du même registre. En outre, une partie au moins des notes finales de ce volume ont été rédigées après l'impression du texte latin et des notes infrapaginales, puisqu'elles assument à l'égard de celles-ci la fonction d'*errata*[267] ; on verra plus bas que la majeure partie d'entre elles ont été élaborées après la découverte du matériel de Guyet.

La reconstruction qui précède aide à comprendre les jeux de voix qui s'instaurent dans l'ouvrage. C'est pour suivre au mieux le dialogue qui s'établit entre Marolles et les deux érudits dont il reproduit le matériel que l'on abordera ici successivement les notes infrapaginales, marginales, puis finales.

La paternité des notes placées sous le texte latin, non lemmatisées, pose problème : si certaines d'entre elles mentionnent Guyet et Peyrarède ou

---

264 Astérisque : e.g. *ad* 1.715 (*famem … uincunt*) "surmonte son * auidité" : « * Sa faim. » Sans renvoi : e.g. *ad* 1.559 (*rex ait*) "dit le Roy" : « Adraste. » Soulignons toutefois que certaines notes similaires sont munies d'un renvoi alphabétique : e.g. *ad* 1.313 (adjonction), *ad* 4.591 cité n. 286 (correctif). Sur l'emploi de l'astérisque, cf. *supra* p. 91 et n. 189 à propos de Stephens.

265 *Ad* 6.79 cité n. 289, *ad* 6.337.

266 Dans le volume contenant les *Silves* et l'*Achilléide*, il arrive que les notes finales servent à signaler un *erratum* à la traduction : *ad Ach.* 1.344[2.147].

267 *Ad* 10.574[569] « […] Il y a vne faute d'edition dans la petite notte de Monsieur Guiet, car au lieu de *corruptio*, il faut *comparatio*. »

sont signées de leur nom ou des initiales "G." et "P.", beaucoup d'autres sont anonymes, et la comparaison avec le matériel manuscrit de Guyet dissuade de les attribuer mécaniquement à Marolles[268].

Ces notes sont régulières et assez denses : une tous les quatre vers en moyenne, avec des "lacunes" ne dépassant pas d'ordinaire une quinzaine de vers. Presque toutes consistent en éclaircissements (plus d'une note sur deux) ou concernent l'*emendatio* (plus d'une sur trois); elles font fréquemment état des soupçons émis par Guyet sur l'authenticité du texte. Quelques notes (moins d'une sur dix) contiennent d'autres éléments, comme des informations mythologiques, des observations linguistiques, des parallèles[269]. Dans la grande majorité des cas, quelques mots suffisent pour citer une variante, clarifier un terme ou une idée[270]; de tels éléments sont parfois un peu plus développés, voire insérés dans des notes "complexes", le plus souvent attribuées à Guyet ou Peyrarède[271].

Les notes attribuées à Guyet puisent chez "LP" – non d'après l'édition de Lindenbrog (née dans le cercle des Dupuy que fréquentait Guyet), mais d'après sa réédition donnée par Crucé en 1618[272]; elles abrègent volontiers son information, la reformulent, mais ne la discutent guère, et taisent souvent leur source[273]. Si Guyet exploite peu Bernartius, les raisons en tiennent à la nature de ses annotations, qui ont pour support un imprimé, l'édition d'Anvers 1607, contenant l'exégèse du jeune Néerlan-

[268] Sur les vingt-six notes aux vers 1.1–100 (cf. n. 252), trois nomment Guyet, trois autres Peyrarède, et vingt sont anonymes; la confrontation avec le matériel manuscrit de Guyet montre qu'au moins neuf de ces vingt notes doivent lui être attribuées. La note *ad* 6.88, qui signale – comme Lindenbrog – l'absence des vers 6.88–89 dans le *codex Puteanus*, est évidemment l'œuvre de Guyet, auteur de l'athétisation que signale le texte latin (cf. HALL III apparat secondaire *ad loc.*, qui ne nomme que Marolles). Cf. REITZ 2001:30–33 sur la typologie des annotations de Guyet sur Virgile.

[269] Mythologie : *ad* 3.274 *Lemniacae … catenae* « Tangit fabulam Veneris cum Marte in Lemno deprensae. » Lexique : *ad* 3.362 *capulo* « Unde capularis senex. *G.* » Parallèle : *ad* 3.154 « Virg. <*Aen.* 1.664> nate, meae vires mea magna potentia. G. »

[270] *Ad* 3.264 *fixit* « al. Figit. » ; *ad* 3.268 *adamanta* « Frenos adamantinos. *G.* »

[271] *Ad* 3.328 *oraque* « Hoc fit frequenti respiratione. Ridicule dictum. Quid si legatur *oraque retro sordet anhela situ*, hoc est squalore, illuvie. Idem de Baccho sitiente infra. *Guietus.* » ; *ad* 3.603 *largusque* « Propensionem innuit Capanaei ad iram, non quod illa cessante non strenuus esset & fortis, sed quod minus prodigus fortitudinis cessante ira. *Peyr.* »

[272] E.g. *ad* 2.37 "in editione Blasij" (du nom de l'imprimeur). Les notes figurant au début de l'exemplaire de Guyet, citées dans URI 1886:234–235, mentionnent aussi cette édition.

[273] Explicite : *ad* 3.197, 3.705. Implicite : *ad* 3.160, 3.404, 3.487, 3.498, 3.590, 3.657 ; dans bien d'autres cas la similitude concerne des informations banales. Les notes manuscrites collationnées dans URI 1886:234–244 démontrent que Guyet lui-même ne cite pas systématiquement sa source.

dais[274]. Si quelques-unes des variantes qu'il signale reposent probablement sur une connaissance directe des manuscrits, la grande majorité paraissent tirées des notes de Bernartius et, surtout, de la liste de Lindenbrog, que reproduisait l'édition de 1618[275].

Les notes attribuées à Peyrarède mentionnent les exégètes antérieurs bien plus rarement que celles de Guyet et en font une utilisation différente. Elles citent "LP" moins pour en reproduire l'information que pour la discuter ou l'utiliser comme témoin du texte[276]. Les mentions de Bernartius sont très rares, mais l'une d'entre elles figure dans une note d'un grand intérêt.

pectora ceu ventis alte conflata resedit (9.523 ed. Paris 1658)

> [note infrapaginale *ad* 9.523] Cl. Put. cum data [*scil.* cum elata], & forte ita codex quem Bernartius habuit, & dissimulauit. P.

L'hypothèse selon laquelle la "conjecture" de Bernartius provient d'un manuscrit est brillante[277]. Cette note mérite cependant aussi l'attention pour sa citation du *codex Puteanus* (P), puisque la variante concernée, *elata*, n'était pas signalée dans le répertoire de Lindenbrog. Il ne fait aucun doute que Peyrarède possède de P une connaissance indépendante de Lindenbrog, ce que confirment d'autres cas[278]. Les indications de Peyrarède sur les leçons attestées ont par conséquent une autre valeur que celles de Guyet, et la critique de Chapelain, pour qui il n'aurait produit que des conjectures sans s'appuyer sur un seul manuscrit, ne valent pas pour son travail sur Stace[279].

---

274 *Ad* 3.214 (variante), 3.300 (variante), et 3.325, atypique, qui abrège la note de Bernartius (cf. chapitre 7, p. 522 et n. 84) ; tous ces emprunts sont implicites.

275 Des variantes comme 3.1 *orae* et 3.88 *absciderat*, ou encore 8.304 *animarum semina mundo* ("ex libro veteri"), figurent dans la liste de Lindenbrog, et *ad* 3.426 l'abréviation "obs." désigne cette liste intitulée "Observationes variarum lectionum"; Guyet reproduit l'information de Lindenbrog pour les vers absents de certains manuscrits (e.g., *pace* Hall III apparat secondaire *ad loc.*, pour 6.67–83 dans la note citée au chapitre 3, n. 205). Il ne paraît pas connaître en revanche la liste de Behottius, qui manquait dans l'édition de 1618 ; cf. *supra* p. 88.

276 *Ad* 3.439, 9.752. Peyrarède ne paraît pas utiliser "LP" de manière implicite (cf. n. 273 sur Guyet).

277 La note de Bernartius présente clairement *elata* comme une conjecture (ce que souligne aussi la manchette "Divinatio in Statio") : « *ceu ventis alte conflata resedit* | *Tempestas*] vitiose quis non videt ? in libris veteribus est : *alte cum flata.* puto ego germanum esse : *alte cum elata.* » Il est toutefois possible que l'exégète néerlandais ait trouvé cette leçon dans un manuscrit, cf. *supra* p. 70 et chapitre 3, p. 285.

278 Peyrarède attribue à P nombre de variantes que la liste de Lindenbrog ne cite pas ou n'attribue pas explicitement à ce manuscrit, e.g. 3.300 *genialia*, 3.698 *o ubi* (approuvé par Peyrarède). Il a donc soit consulté P, soit eu accès à une collation (cf. Hall III 64, très prudent, et 122, qui ne mentionne que l'utilisation de P effectuée par Lindenbrog et Gronovius).

279 Chapelain à N. Heinsius, Paris, 9.12.1661 (Bray 2005:324–328 n° 110).

Les notes anonymes incluent, entre autres, la reproduction presque intégrale des variantes figurant en marge du texte dans l'édition d'Anvers 1607: cet apport est évidemment l'œuvre de Marolles, qui exploite à cet effet l'exemplaire auquel il emprunte le matériel de Guyet. Pour le reste, la contribution de Marolles paraît maigre. Nombre de notes anonymes présentent les mêmes caractéristiques que celles attribuées à Guyet et à Peyrarède. On y découvre des modes de citation identiques à ceux du premier[280], mais aussi des variantes qui supposent une connaissance du *Puteanus* comparable à celle du second[281].

Les interactions sont fréquentes, on va le constater, entre le registre des notes infrapaginales et les deux autres. Outre quelques redondances[282], il s'agit d'une interaction délibérée par laquelle Marolles instaure un dialogue avec les vues critiques de Guyet (parfois de Peyrarède).

Les notes marginales de Marolles à la traduction, non lemmatisées, généralement très brèves (quelques mots voire un seul), forment un réseau assez lâche (une note tous les vingt vers environ, "lacunes" majeures de soixante à soixante-dix vers), avec une diminution très sensible à partir du huitième livre. Elles ont pour priorité de faciliter la compréhension de la traduction.

L'identification des référents mythologiques et géographiques, qui y occupe une place essentielle, procède de manière variée selon les choix opérés par la traduction: lorsque celle-ci reste obscure dans sa fidélité à l'original, l'exégèse apporte un éclaircissement; lorsqu'au contraire la traduction généralise ou banalise, l'exégèse attire l'attention sur la formulation latine. Les premières notes du troisième livre illustrent ces stratégies opposées: Marolles, qui traduit 3.1 *Aoniae moderator perfidus aulae* par "le perfide Prince qui occupe le palais [b] d'Aonie", explicite la métonymie géographique en précisant «*b* de Thèbes.»; à l'inverse, après avoir rendu 3.15 *totos raperent mihi funditus Argos* par "pour maintenir la gloire de cét Estat, & m'assujettir l'Empire de la Grece [c]", il rappelle en note le terme plus spécifique de Stace: «*c* d'Argos.» Vu le parti pris de fidélité adopté par la traduction, la première stratégie prédomine largement[283].

[280] En particulier (cf. n. 275) la désignation par "obs." de variantes puisées chez Lindenbrog (*ad* 3.433), ainsi que la reproduction de son information sur les vers inégalement attestés (e.g. *ad* 4.747 [754 Hill]).

[281] Variantes attribuées à P de manière indépendante (cf. n. 278): e.g. *ad* 3.157, 3.187, 3.721.

[282] E.g. *ad* 3.478, où Apis est identifié sous le texte mais aussi en marge de la traduction.

[283] Cf. e.g. *ad* 3.82 (*magnanimus uates*) "[f] le Deuin magnanime" «*f* C'est Meon fils d'Hemon.»; *ad* 3.506 (*comes obscurus tripodum*) "[k] obscur amy des diuins Trepieds" «*k* Le Corbeau.»

Marolles s'efforce parfois aussi de clarifier l'idée par une brève explicitation[284]. Bien plus souvent, il propose une traduction alternative, qui peut faire office de *retractatio*[285] : en 3.443 *generisque tumentibus* est traduit par "f le naturel glorieux de ses gendres" puis repris en marge par « *f* L'orgueil. » ; en 3.642 l'ablatif dans *Lachesin putri uacuantem saecula penso* se voit attribuer dans la traduction une idée de provenance ("le fil des siècles r tiré d'une quenouille toute usée"), puis dans la note marginale une valeur locale (« *r* Ou *sur un fuseau tout usé.* »)[286]. D'autres notes fournissent un synonyme à un terme isolé de la traduction : "Escadrons" est expliqué *ad* 4.65 (où le latin a *maniplis*) par « *g* Corps d'armée. », puis *ad* 4.647 (*legione*) par « *z* Bataillons. » Il arrive également à la note de se muer en métadiscours pour commenter les choix du traducteur ou souligner des difficultés[287]. Les notes marginales apportent aussi quelques modestes "approfondissements" mythologiques ou géographiques qui peuvent participer à l'éclaircissement du sens[288]. Une autre de leurs fonctions, très occasionnelle, consiste à prendre position au sujet de l'authenticité de certains passages, et plus particulièrement des exclusions opérées par Guyet ; les notes marginales entrent alors en interaction non seulement avec la traduction, mais aussi avec le matériel critique cité dans les notes infrapaginales[289]. On va voir que cette relation triangulaire s'épanouit dans les notes finales.

Lemmatisées d'après la traduction, les notes finales de Marolles (trente-neuf pages dans le premier volume, vingt-cinq dans le second) sont encore plus sporadiques que les notes marginales (une tous les quarante vers environ,

284 *Ad* 4.512 "o ce nuage qui me [*scil.* Tirésias] couure le front de son obscurité" : « *o* Il estoit aueugle. »

285 Sur les cas où la note n'est pas pourvue d'un renvoi alphabétique, cf. *supra* p. 107 et n. 264.

286 Cf. *ad* 4.591 (*largis umectant imbribus ora* à propos des âmes qui affleurent à la surface lors de la nécromancie) "boiuent à longs traits x dans la fosse pleine de sang" « *x* De la pluye. »

287 *Ad* 4.281 (*puer excidit orno*) "vn jeune Enfant sembloit tomber l d'vne Aubespine" « *l* Il y a au Latin *Fraisne sauuage, orno* : mais j'ay mis à dessein vn nom pour l'autre. » *Ad* 5.77 (*cumque domus contra, stantesque in litore natos*) « *d* Ce lieu est fort difficile, & les Interprètes s'y expliquent mal. »

288 E.g. *ad* 3.198, qui précise le nombre des portes de Thèbes.

289 *Ad* 6.79 « * Il y a icy cinq vers au Latin qui ne sont point asseurement de Stace, & que ie n'ay pas aussi jugés dignes d'estre traduits, ny du grand jugement de nostre Autheur. Monsieur Guyet qui les auoit retranchés dans sa copie, étoit dans le mesme sentiment. » (sur le signe de renvoi, cf. *supra* p. 107). Note infrapaginale : « Et inepti sunt, & supposititij videntur hi quinque versus. G. »

avec des “lacunes” pouvant atteindre presque deux cents vers) ; elles sont aussi bien moins maigres (le plus souvent entre soixante-dix et cent mots). On observe une diminution, non régulière, au fil de l’ouvrage.

Les notes du premier volume (livres 1–6) s’ouvrent sur une introduction au poème, non lemmatisée (une page et demie) : brève présentation du sujet, énumération d’œuvres perdues et conservées qui l’ont traité, et situation dans l’histoire par référence, en particulier, à la chronologie biblique – matières que le paratexte introductif du deuxième volume reprend et développe dans une autre perspective[290]. De brèves discussions d’ordre littéraire attirent notamment l’attention sur les qualités de Stace, parfois dans le but de le défendre contre des critiques, ou de justifier la traduction[291]. La plupart des notes sont toutefois consacrées à des approfondissements mythologiques et surtout géographiques.

> [note finale *ad* 4.179] *Messene* Ville capitale de la Messenie dans le Peloponese, appellée par Strabon *Messe*, & auiourd’huy *Mattagia*, selon Castaldus, ou *Moseniga* selon Nardus, ou *Nisis*, selon Theuet. Mais il y a deux villes du mesme nom dans le Peloponese, l’vne desquelles est surnommée *Mamertie*.

Une autre visée importante est d’ordre critique : Marolles commente les soupçons de Guyet (et de Peyrarède) qu’il a signalés dans le texte latin et/ou reproduits dans les notes infrapaginales, le plus souvent pour s’en démarquer avec une virulence qui va jusqu’à l’exaspération[292].

> [note finale *ad* 5.452] *Ie croy que ce n’est point sans vne sage providence des Dieux, &c.* qui contient vn sens admirable, pour marquer le bon effet d’vn repentir sincere. Cependant M. Guiet croit que l’Autheur de ce vers ne sçait ce qu’il dit en cet endroit là. Ne faut-il pas admirer iusques à quel point peut monter la licence de certains Critiques ? Ou bien il faut dire que le plus souuent ils n’entendent pas eux-mesmes ce qu’ils reprennent si aigrement[293].

---

290 Sur ce paratexte introductif, cf. *supra* p. 104.

291 *Ad* 3.407 « *Le Soleil descendu de son char*, & ce qui suit est vne description admirable du Soleil couchant, où le Poëte a des veuës toutes particulieres, mais qui ne sont pas moins belles, qu’elles sont exprimées agreablement, & ie seray bien aise que le Lecteur en considere toutes les circonstances. » ; *ad* 3.34 « *La grande Tethys*, c’est à dire, la mer, du sein de laquelle les Anciens disoient, que le Soleil se leuoit, & le Poëte en parle icy pour le mesme sujet, auec des expressions conuenables à la grande Poësie ; c’est pourquoy bien que i’écriue en Prose faisant la traduction d’vn Poëte, ie n’ay pas crû m’en pouuoir dispenser. »

292 Le fait que les vers contestés soient mis en évidence dans le texte n’autorise donc guère à dire que Marolles “certainly liked the deletions” (Hall III 64). Cf. *supra* p. 107.

293 Cf. note infrapaginale *ad* 5.452 « *y* Quid hic versus sibi velit nescit. G. Et illi insititius videtur. »

> [note finale *ad* 5.472] *Pleust à Dieu qu'il ne fust iamais abordé sur nos costes*, cecy est le commencement des quatre vers que Mr Guiet dit en cet endroit qui ont esté adioustez. Sur quoy vn si habile homme peut-il fonder ce iugement ? Ie ne m'en estonnerois pas tant pour ces mots : *Certe stat fama remotis gentibus*, qui semblent à la verité n'estre pas si à propos : mais il est facile de les détacher de ce qui precede ? Et qui s'aduiseroit iamais de fourrer des demy vers, & des vers entiers en des ouurages de cette qualité[294] ?

Cette exploitation d'un registre de notes pour saper l'autorité d'autres contenus du même ouvrage est tout à fait remarquable[295]. La genèse retracée plus haut aide à en saisir les enjeux : si Marolles réagit très vivement, c'est que la "censure" qu'il découvre dans le matériel de Guyet (accessoirement de Peyrarède) touche en général des passages auxquels il a lui-même donné une forme de caution en les traduisant[296]. Le dialogue que Marolles met en scène lui permet d'avoir le dernier mot et de défendre ses choix.

Les notes finales du second volume (livres 7–12) se distinguent d'abord par le fait que chaque livre s'y ouvre sur une brève introduction non lemmatisée, qui – à l'exception du premier avertissement – en précise le contenu, et, à l'occasion, en met en valeur les qualités ("beauté toute extraordinaire" du huitième, "diuersité agreable" du dixième). Ce procédé compense dans une certaine mesure la métamorphose des notes de détail, où le rejet des positions critiques de Guyet (et de Peyrarède) gagne rapidement une place presque exclusive au détriment des autres éléments exégétiques. Une telle évolution est encouragée par la multiplication des passages contestés par Guyet, que souligne Marolles[297]. Ces diverses constatations s'accordent avec la genèse retracée plus haut : lorsqu'il prend connaissance du matériel de Guyet, Marolles, qui a probablement rédigé l'essentiel des notes finales du premier volume, n'a encore guère travaillé à celles du second ; ce matériel le dispense de répéter les efforts qu'il a consacrés à doter de notes originales les six premiers livres – ce qu'il admet du reste, en termes choisis, dans son avertissement en tête du septième livre[298].

---

294 Cf. note infrapaginale *ad* 5.472, sur 5.472–475 « *f* Quatuor hi versus insititij videntur Guieto : At quare ? »

295 Les arguments de la controverse sur les "passages douteux" seront discutés au chapitre 3, pp. 270–275.

296 Cf. *ad* 6.23–24, où Marolles est au contraire satisfait de découvrir que Guyet a supprimé des vers que lui-même avait décidé de ne pas traduire.

297 Note introductive au livre 11 : « Ce liure […] que le Poëte represente auec son eloquence ordinaire, est le plus mal traitté des douze […], par Monsieur Guiet […]. »

298 Cf. *supra* p. 106 sur cet avertissement.

Si les notes finales de Marolles font appel à diverses sources antiques et modernes, elles s'intéressent peu, en revanche, aux exégèses de la *Thébaïde*. Elles nomment rarement "LP" et Bernartius et ne paraissent pas les utiliser beaucoup plus[299]. Ni Barclay, ni Crucé ne sont mentionnés. Les notes de Marolles ne paraissent nullement faire usage de l'exégèse de Gronovius[300]; en dépit de la profonde différence d'orientation qui sépare Marolles de Gronovius, cette absence reste assurément frappante.

Barth (*Zwickau 1664–65*)

Le commentaire de Barth est de très loin la plus riche exégèse imprimée de la *Thébaïde*; élaboré bien avant les ouvrages de Marolles (Paris 1658) et même de Gronovius (Amsterdam 1653), il soulève des problèmes complexes et a donné lieu à de lourdes méprises. Une visée importante de la présente étude consiste à en permettre une appréciation correcte[301]. On limitera ici à un survol la présentation des contenus de l'ouvrage, qui seront discutés en détail dans les chapitres suivants, tout en accordant, avec l'aide de documents encore inexploités, une attention particulière à sa genèse.

Caspar von Barth (1587–1658)[302], luthérien né dans la Nouvelle Marche de Brandebourg, est une figure clé, trop peu étudiée, de la culture littéraire et érudite allemande du début du 17e s.[303]. Enfant prodige, "mons-

---

[299] Mention explicite: *ad* 1.702 "LP" et Bernartius; *ad* 3.461, 4.117, 8.237 "LP".

[300] Cf. *supra* p. 103 et n. 246 sur les liens ténus qui unissent le texte de Marolles à l'ouvrage de Gronovius.

[301] La discussion bien étayée et favorable de Hall III 64–68 tranche avec les préjugés et le mépris usuels. Wolff 2006:59 souligne à propos des *Adversaria* le caractère souvent anachronique des opinions exprimées sur les travaux d'érudition de Barth.

[302] Biographies: NDB 1:605, ADB 2:101–102; NBG 4:614. Sandys 1908 II:363–364, Wilamowitz [1927] 1982:67. Etude de la vie et de l'œuvre dans Hoffmeister 1931, présentation succincte dans Bursian 1883:287–290 et Wolff 2006 (centrée sur les *Adversaria*); l'article du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle sera discuté ci-dessous. Catalogue complet des œuvres dans Dünnhaupt 1990–93 I:401–421. Sur les poèmes néo-latins et sur le contexte littéraire, voir Kühlmann 1982:255–267, 296–301 et *passim*; cf. Schroeter 1909:267–325. Sur les *Adversaria*, Wolff 1997 et 2006. Clemen 1921 analyse divers imprimés et manuscrits de la Ratsschulbibliothek (RSB) de Zwickau ayant appartenu à Barth, ainsi que quelques-unes de ses lettres. Mahnke 2003 répertorie plusieurs centaines de lettres de Barth dans l'énorme correspondance adressée à Daum (cf. n. 304); onze autres, adressées à divers correspondants, sont conservées à Hambourg, Staats- und Universitätsbibliothek (liste dans Krüger 1978:43); quelques lettres seulement ont été éditées dans des publications anciennes que recensent Wolff 1997:40 et Wolff 2006:60.

[303] L'importance de Barth dans la littérature allemande est soulignée e.g. dans Kühl-

trum ingenii" selon Friedrich Taubmann, son professeur de poésie à Wittenberg, il devient rapidement célèbre loin à la ronde. Avant même ses vingt ans, il correspond avec les plus grands philologues d'Allemagne et de Hollande : D. Heinsius, qui deviendra l'un de ses plus fidèles amis, mais aussi Casaubon, Lipse, Meursius, ainsi que Gruter et Joseph Scaliger, qui saluent ses premiers ouvrages. Un long voyage de formation le conduit à travers l'Allemagne puis toute l'Europe (1609–1618) : Gênes et Padoue, Leyde, Anvers et Amsterdam, Paris, Milan et Rome, mais aussi l'Espagne et l'Angleterre ; il passe brièvement à Genève puis à Bâle. Son aisance de propriétaire terrien lui permet, après son retour, de consacrer tout son temps à l'étude, publiant durant quelques années à un rythme soutenu. Dès 1626, cependant, il cesse pratiquement de faire imprimer ses travaux. Aigri par sa vie familiale, par l'interminable guerre qui déchire l'Allemagne, par les atteintes que font subir à sa bibliothèque des vols puis un incendie en juillet 1636, il se sépare des siens pour se retirer à Leipzig, ne gardant autour de lui qu'un cercle étroit de fidèles qui l'adorent tel un dieu – dont Christian Daum[304], qui, après être devenu recteur de l'école latine de Zwickau (1662), éditera à titre posthume son commentaire sur la *Thébaïde*. Perdant progressivement la vue des suites d'une explosion survenue dans Leipzig assiégée en janvier-février 1637[305], et toujours davantage atteint dans sa santé, Barth est proche de la mort à plusieurs reprises depuis 1650, puis paralysé par une attaque cérébrale en 1655 ; poursuivant tant bien que mal la publication de ses nombreux inédits grâce au soutien indéfectible de Daum, il meurt en 1658.

Presque entièrement latine, la production littéraire de Barth – qui est lié à Martin Opitz – est abondante. Elle comprend une œuvre poétique vaste et très variée, qui fait entre autres la critique des maîtres d'école (en visant les restrictions du système éducatif introduites par la Contre-Réforme)[306], ainsi que de féroces satires en prose et en vers contre le polémiste catholique Scioppius, textes de jeunesse parus au début des années 1610, en partie sous

---

MANN 1982:261. L'urgence d'une étude approfondie de son œuvre littéraire et de ses travaux d'érudition a été rappelée e.g. dans DÜNNHAUPT 1990–93 I:401 et WOLFF 2006:59.

304 La RSB (cf. n. 302) conserve l'original ou la copie manuscrite de plus de cinq mille lettres adressées à Daum, inventoriées dans MAHNKE 2003 ; cf. MAHNKE 2001. Une partie de sa correspondance a été publiée par Gleichius en 1709, ainsi que par Bosius en 1670 (échanges avec Reinesius) et par Burman en 1727 (échanges avec N. Heinsius).

305 CLEMEN 1921:274 (HOFFMEISTER 1931:9 date par erreur cet accident de 1636).

306 Voir KÜHLMANN 1982:261–262 et 296–301. Le contexte plus général dans lequel s'inscrit la critique des maîtres d'école sera évoqué dans l'introduction de la deuxième partie, p. 201.

le pseudonyme de Tarraeus Hebius, et dont une partie sera mise à l'Index; des méditations religieuses, publiées par extraits depuis 1623, mais au complet seulement en 1655; des traductions d'espagnol en latin d'œuvres de fiction (en particulier *La Celestina* de Fernando de Rojas [1499], *La Diana enamorada* de Gaspar Gil Polo [1564])[307], mais aussi une version latine des mémoires de Philippe de Commynes (chronique des règnes de Louis XI et de Charles VIII), parues au fil des années 1620. Les œuvres littéraires de Barth, mais aussi son admiration explicite pour l'*Euphormion* de Barclay, le rangent parmi les adeptes d'un style novateur, ce qui s'accorde avec les positions que révèle son œuvre érudite[308].

Barth est l'auteur d'une foison de commentaires ou éditions commentées de textes de la Renaissance et du Moyen Age (en particulier du récit du règne de Philippe Auguste par Guillaume le Breton [début 13e s.], 1657), et surtout de l'antiquité grecque et latine; à côté de textes chrétiens tardifs (Phoebadius d'Agen, Claudien Mamert, Enée de Gaza, Saint Gall), la littérature païenne n'est pas en reste: *Héro et Léandre*, la *Ciris*, Pétrone, Pline le Jeune, les poètes cynégétiques et bucoliques, Rutilius Namatianus, sans oublier deux commentaires différents sur Claudien parus en 1612 puis en 1650[309]. Quelques-uns de ses inédits seront publiés dans les décennies suivant sa mort, dont son *Stace* (mais aussi ses travaux sur Hygin, Ausone, Optat de Milève, Paulin de Périgueux, Dictys de Crète), et une partie plus importante encore au 18e et au 19e s. (notamment ses notes et commentaires sur Quinte-Curce, Valère Maxime, sur Avianus, sur la *Description de la terre* d'Aviénus, sur Sédulius, Corippe, Martianus Capella, sur les fragments de Germanicus, ou encore sur les scolies à Juvénal). Enfin, dans un siècle marqué par la tentation encyclopédique, ses énormes *Adversaria* (1624) en cent quatre-vingts livres, dédiés à l'empereur Ferdinand II[310], se distinguent par leur ampleur et leur extrême diversité parmi les manifestations de ce genre érudit qui mêle notes de lecture, observations critiques et réflexions de toute espèce; les soixante premiers livres, seuls à avoir été publiés, couvrent plus

---

307 La traduction de *La Diana enamorada* (*Erotodidascalus*, 1625) diffuse en Allemagne le roman pastoral; le frère de Caspar, Carl, traduit pour sa part *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé (1624–25, 1632).

308 Voir KÜHLMANN 1982:256–262 sur le style novateur de l'œuvre littéraire de Barth, et 204 sur son admiration pour Barclay; cf. chapitre 5, p. 357 et n. 42. On évoquera au chapitre 5, pp. 373–374 le style de l'œuvre érudite de Barth.

309 Je présenterai en un autre lieu une analyse préliminaire des deux commentaires sur Claudien, qui apportera un éclairage sur l'évolution de la démarche critique de Barth.

310 Ferdinand II s'attirera plus tard les foudres de Barth: voir chapitre 8, pp. 608–609 et 637.

de 1500 pages in-folio (3000 colonnes) en petits caractères, sous un titre interminable qui proclame l'aspiration de Barth à l'exhaustivité[311]. Les *Adversaria*, souvent critiqués, ont aussi été admirés, et beaucoup utilisés[312].

Le long article que le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle consacre à Barth permet de cerner certains enjeux majeurs de la réception réservée à ses travaux[313]. Bayle, qui le définit comme "l'un des plus savans hommes, et l'une des plus fertiles plumes de son siècle", rappelle l'extraordinaire précocité de ses talents et souligne l'érudition et les lectures immenses dont témoignent les *Adversaria* ainsi que les commentaires sur Claudien et sur Stace. Il admet aussi que Barth, dans la "masse prodigieuse" de sa production, peine à faire des choix et écrase son propos sous les références et les citations ; il blâme sa précipitation, ainsi que les erreurs et la témérité critique que son contemporain Reinesius a dénoncées ; contestant après Reinesius que ses contradictions puissent être justifiées, comme le voulait Daum, il met en cause la négligence avec laquelle il composait ses ouvrages.

On verra que les reproches de Bayle sont pertinents pour le *Stace* – auquel ils se réfèrent du reste en partie – mais aussi qu'ils doivent être mis en perspective. Il convient d'insister pour l'heure sur une critique qui, plus que toute autre, a affecté le jugement porté sur Barth. Quelques textes cités dans ses ouvrages ont éveillé la suspicion. C'est le cas des fragments attribués à Vestricius Spurinna, intégrés en 1613 à l'édition des *Venatici et Bucolici poetae* puis repris en 1624 dans les *Adversaria* (livre 14, chapitre 5), qui connaîtront

---

311 *Casp. BarthI Adversariorum commentariorum libri LX, quibus ex universa antiquitatis serie, omnis generis, ad vicies octies centum, auctorum, plus centum quinquaginta millibus, loci; tam gentilium, quam Christianorum, theologorum, jureconsultorum, medicorum, philosophorum, philologorum, oratorum, rhetorum & c. obscuri, dubij, maculati, illustrantur, constituuntur, emendantur, cum rituum, morum, legum, sanctionum, sacrorum, ceremoniarum, pacis bellique artium, formularum, locutionum denique, observatione & elucidatione tam locuplete & varia, ut simile ab uno homine nihil umquam in litteras missum videri possit. Eduntur praeterea ex vetustatis monumentis praeclara hoc opere non pauca, nec visa hactenus, nec videri sperata. …*, 1624 (réédition 1648). Hoffmeister 1931:29–30 souligne la valeur programmatique de ce titre. Les livres inédits sont discutés dans Wolff 1997 et 2006. Barth avait déjà publié sous le titre d'*Ablegmina*, en 1612 (in *Opuscula varia*) et 1613 (in *Venatici & Bucolici poetae*), une série de notes critiques sur des passages choisis de la littérature antique. On abordera *infra* pp. 136–140 (138–139 et n. 413 en particulier) la question des liens qui unissent le commentaire sur Stace aux *adversaria* en tant que genre érudit.

312 Sur la réception des *Adversaria*, voir Wolff 2006:59. Cf. chapitre 7, p. 514.

313 Bayle, *Dictionnaire*, [1697] 1820, vol. 3, pp. 144–152.

une belle fortune : si Vlitius attaque vigoureusement ces vers[314], Gronovius en discute le texte sans émettre de réserve[315] ; déclarés inauthentiques, et semblables à l'usage littéraire de l'érudit allemand, au milieu du 19e s.[316], ils subsisteront toutefois longtemps dans les éditions[317]. Otto Clemen lui-même, qui s'était donné pour tâche de préciser quels textes Barth avait possédés, jugeait probable qu'il n'ait jamais détenu les manuscrits de Saxo Grammaticus (12e–13e s.) soi-disant perdus dans l'incendie de 1636[318] – un incendie qui avait causé des atteintes bien plus graves à ses propres écrits (notamment à ses *Adversaria* inédits) qu'à ses imprimés et à ses manuscrits. Il convient de rappeler que les pratiques incriminées n'avaient rien d'exceptionnel pour l'époque[319], mais aussi d'insister sur le fait qu'elles n'étaient pas forcément toutes censées passer inaperçues ; Barth cultivait d'ailleurs l'ambiguïté en qualifiant Vestricius Spurinna de "semispurius". D'autre part, certaines accusations modernes sont manifestement infondées : ainsi, on a pu démontrer que le passage des *Adversaria* qui présenterait prétendument comme fragment d'Ennius un vers inauthentique (*inc.* 47 V = *dubia* 15 Sk) n'affirme en réalité rien de tel[320]. Reste que les accusations spécifiques et justifiées ont ouvert la voie à des généralisations dévastatrices, dont on constatera plus bas les effets sur la réception du *Stace*[321].

Le commentaire latin sur Stace, que Daum a publié à titre posthume en 1664 et augmenté de précieux index l'année suivante, est le fruit d'un travail d'édition dont la préface explique la nature : l'auteur ayant été empêché d'effectuer une nouvelle révision par son attaque cérébrale, Daum a lui-même préparé l'impression, se limitant à des interventions minimes comme

---

314 Vlitius, *Venatio novantiqua*, 1645, préface, pp. 86–89 (repris dans *Auctores rei venaticae antiqui*, 1653).

315 Gronovius, *Observationes*, [1639, ²1662] 1755, livre 3, chapitre 21, p. 474 (à la différence de l'édition de 1639, celle de 1662 relève que les vers concernés ont été publiés par Barth).

316 Otto 1842 et Lersch 1842.

317 Ils figurent dans l'*Anthologie latine* de Riese (n° 918–921), et encore – sans aucune mise en garde – dans l'édition Garnier des *Poetae minores* (Raynaud 1931).

318 Clemen 1921:279 s'appuie sur la lettre du 30.7.1636 [13.7], évoquant les pertes dues à l'incendie, pour confirmer les soupçons de Bursian 1883:288–290.

319 Sur les textes pseudo-antiques (littéraires ou épigraphiques) produits par les philologues, voir notamment Grafton 1990 et Speyer 1971:315–324 (320 pour une brève mention de Barth).

320 Ramminger 1991, dont le jugement nuancé et avisé sur Barth doit être salué.

321 Voir Sandys 1908 II:364 et surtout F.W. Hall 1913:128 : "Lesser men [...] have from time to time endeavoured to gain credence (though no credit) for their own conjectures by attributing them to some manuscript which never existed, e.g. H. Stephanus in Euripides, Bosius in Cicero, and Caspar von Barth in various authors."

des corrections évidentes ou l'insertion dans les notes des adjonctions marginales présentes dans la version autographe.

> [Daum, préface, p. [1–2]] [...] Sistuntur igitur tuo visui usuiqve omnino tales, qvales ipsimet accepimus, ne apice qvidem, sive ad nostrum, sive alterius captum aut nutum, mutato; nisi qva calami properantia, aut fessa totjugibus Scriptionibus Maximi Viri (ut humana sunt) dextera manifesto exerraverat; ipsius tamen, dum in vivis agebat, praescitu, imo jussu. Qvanvis [sic] levicula pleraqve essent, qvae tamen ne sic qvidem omnia emendavimus, uti nec bis alicubi posita. Nam erant nonnulla, etsi paucissima, minuto qvippe literarum Charactere atramentoqve diluto evanidoqve conscripta, adeo δύσγνωσα; qvaedam ad oram signata, usurpatione Codicis freqventiore, ita attrita, ut Auctore mortalibus rebus subtracto, cum vivi oraculum, ceu prius, adire audireqve non amplius daretur, nobis aut divinandum prorsus fuerit, aut sinendum qvod repereramus. Notas in iis marginales, scias ab Operis ob chartae (utinam elegantioris!) brevitatem ipsis Animadversionibus, sed inclusas uncinulis, alioqve typorum distinctas genere, esse insertas; ne a nobis, qvibus in alieno Opere ingeniosis esse neutiqvam licebat, putes profectas: Id qvod lividus qvispiam argutabatur, qvem hominem ipsum refellat αὐτόγραφον. [...]

Quelques lignes plus bas, Daum s'explique sur le choix du texte inclus dans l'ouvrage: faute d'avoir pu procurer à l'imprimeur le texte de Lindenbrog (1600), sur lequel se fonde le commentaire, Barth a décidé de recourir à l'édition de Gronovius, toute récente et supérieure aux autres[322]. Daum précise encore que les quelques remarques critiques en marge du texte, issues de ses propres annotations manuscrites, ont entre autres pour fonction de "résumer" les notes de Gronovius[323].

On aimerait savoir comment Barth a élaboré son *Stace*, à quelle période et dans quelles conditions, ce d'autant plus – on le verra – que ces questions touchent à d'importants enjeux. Or les conditions sont exceptionnellement favorables pour une analyse génétique. L'exégèse de Barth parle volontiers de sa propre élaboration comme de ses visées. A cela s'ajoutent des sources d'un intérêt et d'une cohérence rares: de nombreux documents d'archives issus de la bibliothèque privée de Daum, réunis dans les fonds de la Ratsschulbibliothek (RSB) de Zwickau[324]. L'énorme correspondance adressée à Daum contient – sous la forme de l'original ou d'une copie – plus de quatre

---

322 Daum, préface, p. [2]. On a blâmé Daum, et lui seul, pour ce choix jugé malheureux: voir en particulier Dübner (Paris 1835–36), "Notitia litteraria", p. xiv.

323 Daum, préface, p. [3]: "& ut qvasi Compendium essent Notarum Gronovianarum. Idqve non nemo fieri velle videbatur. [...]"

324 Le caractère exceptionnel de ces documents d'archives a été souligné au chapitre 1, p. 14.

cents lettres de Barth, inédites dans leur grande majorité[325]. De surcroît, le manuscrit autographe qui a été utilisé pour l'impression du commentaire sur Stace nous est parvenu ; signalé par P.O. Kristeller, puis porté disparu, il a été redécouvert récemment dans un fonds non catalogué par Lutz Mahnke, directeur de la RSB[326]. L'étude approfondie de ces sources reste à faire[327], mais un premier examen du commentaire autographe et des sondages dans la correspondance permettent déjà, on le verra, de compléter et de corriger l'analyse du matériel imprimé, ainsi que de dénoncer certains préjugés dont Barth a été victime.

En première approximation, la préface de Daum fixe le *terminus ante quem* de la rédaction du commentaire avant la parution du *Stace* de Gronovius en 1653 (ce qui n'exclut pas, en principe, l'une ou l'autre adjonction postérieure). Pour sa part, l'avertissement précédant l'exégèse des *Silves* suggère que Barth s'est tourné vers ce recueil de poèmes *après* avoir commenté les épopées[328]. Le contenu des notes permet d'aller plus loin. L'absence de toute citation de la *Diatribe* de Gronovius (1637) peut inviter à proposer une datation très haute, mais elle n'est qu'un indice fragile. Les références de Barth à son second *Claudien*, paru en 1650, semblent fournir un *terminus post quem*, mais rien ne prouve qu'elles concernent l'ouvrage publié plutôt qu'une version manuscrite[329]. Les mentions de la guerre contemporaine ou d'autres événements constituent des indices de datation plus fiables. Elles renvoient pour la plupart à la décennie 1630 ; si plusieurs sont postérieures à l'incendie de 1636, une note du premier livre est dotée d'une adjonction précisant qu'elle a été rédigée avant que l'index d'Apulée compilé par Barth n'eût disparu dans les flammes[330]. Ces signes, dont l'interprétation précise

---

325 Cf. nn. 302 et 304.

326 Commentaire autographe sur *Theb.* et *Ach.* : Zwickau, manuscrit A.9. Ce recueil, auquel Kristeller 1983:440a attribuait la cote A.10, était déclaré perdu en 2000 dans la première édition de H. Anderson I (ms.707). L. Mahnke m'a annoncé sa redécouverte le 3 juin 2005 ; l'information a été mise à jour dans H. Anderson I ms.730. Commentaire sur *silv.* : manuscrit PPP.2 (H. Anderson, qui semble considérer que toutes les œuvres de Stace sont réunies dans le même recueil, ne fournit pas cette cote).

327 J'espère pouvoir revenir sur le commentaire autographe en une autre occasion.

328 Vol. 1, avertissement du commentaire sur les *Silves*, p. [^{2}2] "Eccas tibi, post enarratas Thebaidem & Achilleidem, Animadversiones nostras in Silvas Papinii. […]"

329 E.g. *ad* 12.494 *mentes habitare et pectora gaudet* "consule qvae Secunda Recensione notavimus".

330 Datation par rapport à la guerre : *ad* 3.234 *incendere*, où la guerre dure depuis quinze ans ; *ad* 11.579 *soli memorent haec praelia reges*, où la guerre dure depuis vingt ans. Par rapport au décès de la mère de Barth, survenu en 1622 : *ad* 3.555 *terminus aeui*, où Barth dit survivre à sa mère depuis dix-huit ans (cf. Bayle, *Dictionnaire*, [1697] 1820, vol. 3, p. 148). Par rapport

reste délicate, laissent penser que le commentaire sur la *Thébaïde* a été élaboré bien avant 1653, ce qui n'a rien d'improbable vu l'intérêt précoce que Barth a porté à ce poème : il en a acquis un manuscrit en 1615 à Leyde, et en a déjà annoté des passages dans l'édition de Lindenbrog lorsqu'il était un "adulescentulus", et dans celle de Bernartius alors qu'il n'avait que treize ans, donc vers 1600[331].

Dans son étude de la correspondance, O. Clemen relevait déjà certains points qui intéressent le commentaire sur Stace : conséquence de l'accident de 1637, Barth est progressivement contraint à limiter ses efforts et à écarter les manuscrits et imprimés de lecture difficile, et au début de 1643 il aspire à vendre toute sa bibliothèque et à se débarrasser de ses ouvrages prêts à l'impression pour se tourner vers des activités moins nuisibles à ses yeux[332] ; en 1647 il vend à Daum un manuscrit de la *Thébaïde*[333] ; après son attaque cérébrale il continue à travailler avec lui à l'édition du *Stace*, dont l'autographe est transmis à l'imprimeur au printemps 1656[334]. Ce témoignage suggère d'une part que l'élaboration de ce commentaire a été affectée par la blessure de 1637 bien plus que par l'incendie de 1636, et d'autre part qu'en 1647 le gros de ce travail était achevé.

D'autres lettres, ainsi que le commentaire autographe, confirment la datation haute de la rédaction et permettent de la préciser[335]. L'autographe présente un certain nombre de corrections, mais aussi d'adjonctions marginales, sur lesquelles on reviendra plus loin et dans un prochain chapitre[336]. Fait plus important pour la question qui nous intéresse ici, il porte des dates : au bas de la page contenant l'avertissement relatif au commentaire

---

à l'incendie : *ad* 1.616 *reddit habere*, où une parenthèse ajoute au sujet de l'index d'Apulée "* Nondum incendio perierat Index ille noster, cum scriberentur ista." ; *ad* 11.593 *extrema gementi*, où Barth rappelle le drame et mentionne parmi les dommages subis la perte de son index d'Apulée et de ses notes sur Tertullien. Cf. n. 409.

331 Achat du manuscrit : *ad* 2.453[452] cité n. 342. Annotation dans l'édition de Lindenbrog : *ad* 1.197 cité n. 368. Annotation dans l'ouvrage de Bernartius : *ad* 4.16 *innuptaeque patresque*, où Barth précise qu'il s'agissait de sa première lecture de Stace ; cf. 10.777[771] cité au chapitre 6, p. 469.

332 Clemen 1921:274, qui cite, respectivement, les lettres du 1.5.1637 [13.12] et du 24.1.1643 [13.27].

333 Clemen 1921:285–286, par référence à la lettre du 3.5.1647 [13.85]. Aucun manuscrit de Stace ne figurait dans le catalogue que Barth a remis à Daum quatre ans plus tôt.

334 Clemen 1921:274–276.

335 Ces documents permettent de préciser la datation discutée dans Berlincourt 2008a:4–5.

336 On verra au chapitre 3, pp. 230–231 que les adjonctions marginales présentent un intérêt majeur pour l'analyse de certaines particularités de lemmatisation.

sur les *Silves*, figurent un *incipit* du 24 novembre 1645 et un *explicit* du 20 janvier 1646[337]. Ces dates, tracées d'une encre pourpre identique à celle utilisée pour diverses corrections à l'avertissement et au texte de l'exégèse des *Silves*, se réfèrent manifestement à une révision. Barth a donc achevé de rédiger ses notes sur la *Thébaïde* et l'*Achilléide* un certain temps avant novembre 1645 – au moins le temps qui lui a été nécessaire pour rédiger ses notes sur les *Silves*, si l'on admet qu'il ne s'est tourné vers cette œuvre qu'après avoir fini de commenter les épopées. La correspondance offre des indications plus précises : parmi les travaux déclarés mûrs pour la publication en janvier 1643 figure le commentaire sur Stace ; début août 1644, Barth écrit avoir achevé son travail sur la *Thébaïde*[338]. Une lettre plus tardive apporte une explication surprenante au silence du commentaire sur la *Diatribe* : Barth, qui juge cet ouvrage bien meilleur que le commentaire de Bernartius, affirme avoir délibérément refusé de le citer car il considère Gronovius comme un arrogant fanfaron[339]. La correspondance montre encore, notamment, que c'est Barth qui a choisi de placer le commentaire des *Silves* en première position dans l'ouvrage, et elle confirme que c'est lui (en accord avec Daum) qui a pris la décision d'imprimer dans son *Stace* le texte de Gronovius[340].

L'analyse génétique est liée à la question controversée des sources. Aveuglés par les mensonges dont Barth s'est sans doute rendu coupable en d'autres circonstances, plusieurs critiques affirment qu'il n'a eu accès à aucun manuscrit du poète flavien : les leçons qu'il dit en tirer seraient ses conjectures, et les "scolies" qu'il cite, des inventions. On ne sera pas surpris que ces affirmations apparaissent dans les éditions de la fin du 19e s., chez Müller en 1870, puis chez Kohlmann en 1884. Les errements les plus flagrants sont ceux de l'article que Wilkins consacre à ce thème quelques années avant d'éditer Stace dans le *corpus poetarum* de Postgate : convaincu que

---

337 Zwickau, RSB, manuscrit PPP.2, f. [2v].

338 24.1.1643 [13.27] : "totus est cum Commentario Papinius" (la citation fournie par Clemen [n. 332] n'inclut pas cette mention du *Stace*). 6.8.1644 [13.44] : "Gaudeo in sinu meo absolutum habere Commentarium in Papinij Thebaidem".

339 22.12.1650 [13.187]. Le silence de Barth ne serait donc pas dû au fait qu'il a rédigé son commentaire avant la publication de la *Diatribe* (cf. Berlincourt 2008a:4 et n. 13) ; rien n'exclut toutefois que Barth ait travaillé sur les *Silves* avant 1637. Gronovius lui-même sait que son ouvrage a fâché Barth, comme il s'en ouvre à N. Heinsius en 1648 (Deventer, "postrid. Eid. Junias Gregorianas" 1648, in Burman, *Sylloge*, 1727, vol. 3, pp. 200–201).

340 Ordre des commentaires : lettre non datée, reçue par Daum le 19.5.1656 [13.384]. Choix du texte : 29.10.1657 [13.435] ; lettre non datée, reçue par Daum le 9.11.1657 [13.436].

les apparats critiques de Müller et de Kohlmann reflètent la diversité des variantes manuscrites, Wilkins en déduit que Barth a inventé celles qui ne sont pas attestées dans ces travaux[341].

Barth a sans conteste possédé des manuscrits de la *Thébaïde*. Il déclare que celui qu'il a acquis en 1615 à Leyde a appartenu à Pulmannus[342]; or le catalogue manuscrit de la RSB établi en 1736–38 répertorie un manuscrit provenant de Pulmannus – sans doute celui que Barth a proposé à Daum en 1647[343]. Le manuscrit de la RSB est aujourd'hui disparu[344], et aucune autre source de Barth n'a été identifiée. Son témoignage a toutefois été réhabilité grâce aux informations fournies par le commentaire: Klotz a démontré l'existence de trois manuscrits, que Barth qualifie respectivement de *optimus (et vetustissimus) codex, alter vetustissimus* et *papyraceus recentior* (par opposition aux deux premiers écrits sur parchemin), par la proximité des leçons qu'il affirme y trouver avec les leçons de témoins utilisés dans les éditions critiques[345]. Si l'on ne peut exclure que Barth ait attribué à ses manuscrits l'une ou l'autre conjecture, rien n'autorise à nier leur existence. Les soupçons ont toutefois eu la vie dure: Williams répugne à admettre les signes de la bonne foi de Barth[346]; un éditeur aussi consciencieux que Hill reste méfiant à son égard, prétendant qu'il disait avoir perdu "beaucoup de manuscrits" dans l'incendie de sa bibliothèque[347]. Hall a opportunément rappelé les mérites de l'étude de Klotz; il a surtout prouvé, grâce à la vaste base manuscrite sur laquelle il a établi son édition, qu'une foule de leçons que l'on ne croyait attestées que chez Barth sont présentes dans des témoins conservés[348]. La question des sources du commentateur allemand devra

---

341 WILKINS 1896:14 (qui suit Bursian [cf. n. 318] au sujet des mensonges de Barth). Comme le souligne HALL III 66, Wilkins se montrera plus prudent dans son édition.

342 *Ad* 2.453[452] «*Ingeminat reddes.*] [...] In exemplari manuscripto Papinii nostri qvod anno Christiano M DC XV. in Batavorum Lugduno a Raphelengiis fratribus redemi, fueratqve Theodori olim Pulmanni [...].»

343 Zwickau, manuscrit II.2, recensé dans H. ANDERSON I ms.729. L'identification avec le manuscrit mentionné dans la lettre du 3.5.1647 [13.85] (cf. *supra* p. 121 et n. 333) est admise par CLEMEN 1921; le catalogue de la RSB ne signale aucun autre manuscrit de Stace. HALL III 66–67 insiste sur la fiabilité des dires de Barth *ad* 2.453[452] (n. 342).

344 Ce manuscrit était apparemment déjà perdu à l'époque de Clemen (cf. 1921:286). La collation autrefois conservée à Bonn, Universitäts- und Landesbibliothek, 134 (27, v) (H. ANDERSON I 491, "Annotated editions" n° 6) est elle aussi perdue.

345 KLOTZ 1904. Cf. H. ANDERSON I ms.561–563.

346 Williams *ad* 10.236, qui écarte le témoignage de Barth (*ad* 10.236[230]) sur *deerat*, refuse d'invoquer en sa faveur la présence de cette leçon en tant que correction dans le manuscrit BL Egerton 267. HALL atteste désormais *deerat* dans le texte principal de certains manuscrits.

347 HILL [1983] 1996:xi. Sur les pertes dues à l'incendie, voir *supra* p. 118.

348 Voir HALL III 67–68; cf. n. 343.

toutefois être reprise : l'étude fondamentale de Klotz néglige en effet plusieurs indices suggérant qu'il a consulté davantage que trois manuscrits – et acheté plus d'un témoin ayant appartenu à Pulmannus[349].

Le problème des abondantes "scolies" que cite Barth est plus important encore pour la présente étude que celui de ses manuscrits statiens. On a souvent soupçonné l'érudit allemand d'avoir voulu faire passer pour d'authentiques scolies des exégèses de son invention. A en croire Sweeney, il se serait dit incapable de distinguer entre ses propres notes et les matériaux tirés de manuscrits en raison des pertes subies dans l'incendie ; et la "scolie" citée *ad* 3.466 qui postule un emprunt à Antimaque ne serait que fabulation[350]. Le commentateur des fragments d'Antimaque, désireux de prouver l'inauthenticité de cette "scolie", souligne qu'elle n'est connue que par "l'édition des scolies de Stace par Barth" [sic], puis met en doute son témoignage en répétant, outre les propos de Sweeney, un jugement ancien qui concerne les conjectures plutôt que les scolies[351].

Les discours évoqués à l'instant véhiculent des contre-vérités qui méritent d'être dénoncées. L'avertissement précédant le commentaire sur la *Thébaïde* explique la nature du matériel désigné du terme de "scolies".

> [vol. 2, avertissement "Amico lectori" du commentaire sur la *Thébaïde*, p. [2]] ANte Operis ingressum monendus es, amice Lector, in Adversariis Nostris ingentem confusionem apparere nostrorum Scholiorum cum iis qvae ante aliqvammultos annos, ex Manuscriptis Libris membraneis & papyrinis, partim ipsi conscripsimus, partim describi per alios fecimus. Itaqve re ipsa nobis impossibile accidisse nostras notas semper ab alienis & priscis secernere.

349 Quatre manuscrits ou davantage : e.g. *ad* 9.811 *huius tum uultum*, où Barth distingue les "trois meilleurs" ("Tres meliores Libri"), et *ad* 12.277 *Persephonen tantum*, où il oppose les "deux meilleurs" à "plusieurs" autres ("in libris Behotianis ... pluribusqve nostris, sed deterioribus [...]. At optimi duo Libri nostri [...]") ; cf. Klotz 1904:374, 380 et 389, qui cite *ad* 9.811 comme indice du nombre total de trois manuscrits, et discute *ad* 12.277 pour une autre question. Manuscrits ayant appartenu à Pulmannus : *ad* 2.250 *excussaque gaudia uulgi* "Noster Optimus cum asseclis duobus aliis, qvos olim Pulmanno possessos a Raphelengiis fratribus Lugduni Batavorum auro comparavi". Hall III 64–68 et H. Anderson I ms.561–563 considèrent que Barth avait trois manuscrits.

350 Sweeney 1969:3–4, qui conteste l'opinion de Wilamowitz 1899:601 (cf. Wilamowitz 1898:513–514). La note de Barth mérite d'être citée : « *Gemini vates.*] [...] *Dicunt Poetam ista omnia ex Graeco Poeta Antimacho deduxisse, qvi & ipse *gam Thebaidem scripsit, & veteribus in magno pretio habitam.* Vet.Sch. Sane *Antimachi* multa Papinium expressisse non dubito, Hoc qvoqve illi Poetae comparandus, qvod *Antimacho* secundus Hexametri vatis locus ab Homero tribuitur, ut Papinio merito hodie a nostris Criticis, a Marone. [Quint. *inst.* 10.1.53]. »

351 Matthews *ad* frg.[204] (29 Wyss), qui cite entre autres F.W. Hall 1913:128 (n. 321). Kissel 2004:148 dénonce encore comme forgerie la "scolie" *ad* 3.466.

> Ubicunqve igitur V.S. aut veteres Glossae citantur, ambigua fere res erit nostraene illae an antiqviores sint explicationes, qvod monendum duximus, nostra potius aliis largituri, qvam aliena nobis vindicaturi. Secus est de Recentiorum Observationibus, Papinio illustrando collatis, his enim vel commendatis, vel sepositis, vel relatis etiam solum, sua recte semper nomina adposita sunt.

Barth établit une distinction entre d'une part des observations récentes, qu'il dit avoir toujours attribuées à leurs auteurs, d'autre part des explications de statut douteux ; au sein des matériaux qu'il a rassemblés ("adversaria") régnerait une grande confusion entre ses propres notes ("scholia") et celles qui sont issues de manuscrits ; c'est par crainte de s'approprier le travail d'autrui qu'il qualifierait l'ensemble du terme de "vetera scholia" ("V.S.")[352]. Si cet avertissement peut laisser perplexe, il n'en mérite pas moins d'être lu avec attention. Observons que Barth n'y lie nullement la confusion de ses notes à l'incendie de 1636, comme le prétend Sweeney. Mais l'essentiel est ailleurs : Barth ne présente pas les "vetera scholia" comme des scolies au sens actuel, mais simplement – selon une acception courante pour l'époque – comme des "notes"[353], et il affirme être l'auteur de certains des matériaux ainsi désignés. Force est dès lors de constater que la note *ad* 3.466, par exemple, ne trompe pas le lecteur : Barth ne prétend pas que le "vetus scholion" qui y est cité soit une scolie antique – et encore moins qu'elle soit l'œuvre de "LP"[354].

Les "vetera scholia" mériteraient une étude systématique, dont on se limitera ici à tracer une esquisse. En guise de préambule, observons que le souci d'honnêteté par lequel Barth justifie cette expression s'accorde avec le rejet obsessionnel du plagiat qu'il exprime dans ses notes[355]. Barth critique de manière récurrente ceux qui ont indûment puisé dans les travaux d'autrui, comme Caelius Rhodiginus ou l'exégète statien Bernartius[356]. Il se montre très soucieux de nommer ceux qui ont déjà traité des matières qu'il aborde, et se prémunit contre les accusations de plagiat en invoquant le recours à des sources communes[357]. Une préoccupation similaire s'exprime dans

---

352 Ce principe est réaffirmé dans le détail du commentaire, notamment dans la note *ad* 6.121 qui sera discutée au chapitre 7, pp. 542–543.

353 Sur le terme de "scholion" et son évolution, voir Dill 2004. Rappelons que Bernartius nommait "scholia" ses notes sur la *Thébaïde*.

354 Cf. Matthews (n. 351), qui paraît considérer comme un argument contre l'authenticité de la "scolie" citée *ad* 3.466 le fait qu'elle est absente de notre texte de "LP".

355 Cf. aussi vol. 1, avertissement du commentaire sur les *Silves*, p. [²2].

356 Caelius Rhodiginus (cf. introduction de la deuxième partie, p. 209 et n. 55) : e.g. *ad* 3.478 *patrioque aequalis honori Branchus*. Bernartius : voir *infra* pp. 135–136 et n. 399.

357 Précurseurs : e.g. *ad* 12.481 *potentum*. Sources communes : e.g. *ad* 2.418 *saepta nouus*.

des auto-corrections où il tient à rendre justice à ceux qui l'ont devancé[358]. Barth va jusqu'à se refuser à reproduire des extraits d'autres ouvrages dans l'intention de contraindre son lecteur à se reporter à eux, et de préserver de la sorte leur souvenir[359]. De manière plus générale, il exprime de manière réitérée sa crainte de faire incursion ("incurrere") dans des territoires que d'autres se sont appropriés[360]. Ces scrupules s'inscrivent dans une éthique imprégnée de religiosité : pour souligner son désir d'attribuer à autrui ses propres trouvailles plutôt que de s'attribuer celles d'autrui, Barth prend à témoin l'Œil qui voit tout[361].

Puisque le commentateur assigne aux "vetera scholia" un statut variable, la tâche qui incombe à la critique consiste, non pas à juger de l'"authenticité" globale des énoncés concernés, mais plutôt à déterminer de place en place s'ils sont susceptibles d'avoir une origine ancienne. La question, en vérité, doit aussi être posée au matériel qui n'est pas désigné du terme "vetera scholia" (ou "veteres glossae"), mais plus largement des termes "scholia" ou "commentarii" *vel sim.* Barth indique parfois le manuscrit d'où il tire une glose, et des expressions comme "glossographus priscus", "glossator manuscriptus" *vel sim.* laissent entendre qu'il se réfère à des sources ; mais certaines exégèses étiquetées comme "vetera scholia" sont elles-mêmes présentées comme plus ou moins anciennes. Barth souligne la parenté qui unit ces matériaux au commentaire tardo-antique, voire les exploite pour tenter de compléter ce commentaire, convaincu d'avoir affaire à un "Lactantius Placidus auctus"[362]. Il se prononce sur leur datation relative, sur leur langue, qu'il qualifie souvent de "barbare" et dit parfois remanier[363]. Il prend position sur

358 E.g. *ad* 6.404 *insonuit contra*, en fin de note (dans le texte principal de la version autographe) : "* Diximus primos nos Papinii versum observasse, ea in re falsi sumus. Ante nostras enim commentationes editas, indicavit Stephanus Claverius, Cujacianarum in Claudianum Adnotationum, auctorum ipsius ingenio & diligentia, Editor, tanto Patrono non indignus, ad Laudes Herculis, pag.220."

359 *Ad* 9.195 (au sujet d'une note de Wower sur les *Florides* d'Apulée) : « *Antiqvo seu pendet Gloria luco.*] [...] Qvae ibi legenda sunt. Non enim placet exscriptis prorsus doctorum hominum notis, obliterare qvodammodo, aut memoria damnare eorum ipsa Commentaria. »

360 E.g. *ad* 12.468 *ramosque oleae vittasque precantes.*

361 Voir *ad* 6.121, discuté au chapitre 7, pp. 542–543.

362 Constat : e.g. *ad* 8.262 *aeger senio* ; cf. SWEENEY 1969:3–4. Exploitation critique : e.g. *ad* 11.578 « *Una dies.*] Lutatius : *Stat tantum.* Omissa sunt multa, qvae liceat explere ex nostro Scholiaste : *Sat sit tantum scelus semel a Sole esse conspectum. Non contingat, dum Sol lucebit, tale de reliqvo fratricidium.* »

363 Datation : e.g. *ad* 10.56 *peplum etiam dono* "qvi veteres semiveteresqve Scholiastae penes nos supersunt". Langue : e.g. *ad* 2.408 *risisti* "Haec commentaria Antiqvorum, qvae soleo meis potius verbis proponere, cum in odiosos & barbaros hoc genus rhythmos exspatiantur."

leur contenu pour le juger, le confronter à d'autres lectures, voire le corriger, avec une verve parfois délicieuse[364]. Cette mise en scène ne garantit pas l'"authenticité" des éléments concernés, mais elle démontre que l'hypothèse de la forgerie implique de présupposer une extrême sophistication. Il n'est pas impossible que l'examen des manuscrits ramène au jour – au-delà du cas de "LP" – des gloses proches des "vetera scholia" ou d'autres matériaux cités par Barth[365].

Les "vetera scholia" sont présentés comme le reflet d'une phase de travail antérieure, dont se nourrirait la rédaction. En soi, une telle démarche est plausible. Barth a commencé de s'intéresser à Stace plusieurs décennies avant la date qui peut être assignée à certaines parties de son ouvrage. Rien n'interdit de croire que son matériel préparatoire était désordonné, ni même qu'il ne distinguait pas clairement ce qui provenait des manuscrits (pensons à Behottius, qui a compilé une liste de variantes sans préciser de quel manuscrit provenait chacune d'entre elles)[366]. Certaines notes témoignent d'une élaboration étalée dans le temps : Barth date une de ses remarques par rapport à une publication postérieure[367], ou fait référence, en soulignant la durée écoulée, à des positions critiques qu'il a tenues autrefois[368]. La note suivante présente une stratification complexe.

---

364 Contestation : e.g. *ad* 10.229[223] « *Pecoroso vere.*] […] Fatua Glossa est in uno Codice nostro, qvam proponam, ut pharmaca mixta bonis pessima & ibi agnoscamus. *PECOROSO.*] *Qvasi pectoroso, & hoc abusive dixit.* Vix puto dedita in id opera omnibus tormentis qvicqvam absurdius ab ullius balathronis ore exprimi posse. *Pecorosus*, dives pecoris. […] » Confrontation : e.g. *ad* 10.334[328] *sunt et diris sua numina Thebis*. Correction : e.g. *ad* 3.150 *ut uidit*. Barth s'étonne *ad* 3.112 que le scoliaste soit peu loquace, *ad* 4.724 (731 Hill) qu'il soit taciturne puis soudain très bavard.

365 H. Anderson I 83–110 fonde sa classification très fine des gloses des manuscrits de Stace sur un passage pour lequel Barth n'offre presque aucune "scolie" (1.717–720). Si les sondages que j'ai effectués dans les manuscrits se sont avérés négatifs, ils ne laissent pas préjuger des résultats d'un dépouillement plus large.

366 Sur la collation de Behottius incluse dans l'ouvrage de Lindenbrog, cf. chapitre 1, n. 98 et, sur son imprécision, chapitre 3, p. 245.

367 E.g. *ad* 1.601 *squallida*, où Barth, à propos d'un passage de Tertullien, ajoute entre crochets "* Ludovicus Cerda, cum haec commentaremur suas ad eumdem locum Commentationes nondum publicarat. […]" (cette précision figure dans le texte principal de la version autographe, avec les crochets et l'astérisque).

368 E.g. *ad* 1.197 *rapidi caeli* "* Scripseram haec adulescentulus ad oram codicis [sic] Lindebrogiani, nunc ampliandum censeo." (cette remarque, astérisque y compris, appartient au texte principal de la version autographe, à l'exception de "ampliandum" qui est une correction marginale, Barth ayant d'abord écrit "nunc mutandum nihil censeo"). Cf. chapitre 3, p. 242 et n. 97, et p. 269 sur la note *ad* 3.238 : Barth découvre dans son *optimus codex* ce qu'il avait pressenti dès son enfance.

> [*ad* 11.535] *Sic avidi incurrunt.*] Duo hi versus minime Papinii sunt, sed a male curioso homine infarcti, qvo nomine eos attingere etiam piget. Non nego & Lutatianum Enarratorem, & nostros Omnes, ut & aliorum omnium, Codices eos agnoscere. Stat tamen ratio contra, & clare eis inclamat, *FURES* esse. Emendaveram olim, sed oleum & operam perdet, qvisqvis talibus benefacere volet. Nec nova res est in hoc & aliis Poetis talis intrusio, in isto jam non semel deprehensa. * Scripseram haec cum video Libros referre – *facinusque peractum est.* Unde elegans sensus his versibus apparet [...]. Ita servari possunt Papinianorum titulo hi duo versus.

L'énoncé commençant par "Scripseram haec cum video" n'est pas forcément postérieur de beaucoup à la rédaction des lignes qui précèdent ; il correspond à une adjonction marginale dans l'autographe. "Emendaveram olim ..." désigne assurément une phase plus reculée, et montre qu'en rédigeant sa note Barth s'appuie sur du matériel récolté au préalable.

Si les "vetera scholia" reflètent en partie des sources auxquelles Barth n'a plus accès au moment où il rédige, il ne s'ensuit nullement que ces sources soient identiques aux manuscrits dont Klotz a cherché à reconstituer le faciès. C'est même l'inverse qui est vrai. La précision avec laquelle Barth parle de ces manuscrits, et en particulier du *codex optimus*, ne permet guère de douter qu'il les a sur son pupitre au moment où il rédige : il décrit leur écriture, signale des ratures et des grattages, et, mieux encore, il se réfère parfois à eux pour corriger ce qu'il vient d'écrire[369]. Dans la phase dont sont issus les "vetera scholia", il aurait donc consulté des témoins différents de ceux dont il dispose pour rédiger son commentaire. Il ne peut guère s'agir, on l'a vu, de manuscrits détruits dans l'incendie ; il est tentant de penser, en revanche, que les "vetera scholia" incluent du matériel que Barth a glané au cours de ses pérégrinations des années 1610. Reste qu'une part importante de ce corpus n'est sans doute pas tirée de manuscrits ; l'analyse des contenus du commentaire apportera quelques précisions à cet égard.

La lecture des œuvres de Stace est préparée par des éléments paratextuels généraux, placés en tête d'ouvrage, qui deviendront partie intégrante de la tradition éditoriale : deux longues notices biographiques empruntées à

---

[369] Un cas exemplaire est *ad* 12.463 cité au chapitre 6, p. 471 (cf. *infra* p. 137 et n. 406) : l'adjonction dans laquelle Barth mentionne le *codex optimus*, signalée par un astérisque, figure dans le texte principal du commentaire autographe et appartient donc à la phase de rédaction linéaire.

Giraldi et à G.J. Vossius[370], ainsi qu'un énorme répertoire de *testimonia* compilé par Barth[371]. Le commentateur ne s'exprime pas sur sa démarche dans le bref avertissement précédant ses notes sur la *Thébaïde*, mais il le fait en abordant les *Silves*[372]. Il déclare avoir voulu rester assez proche du texte "pour cette œuvre aussi", et s'en prend à ses prédécesseurs qui y ont négligé tout ce qui aurait dû être discuté. Après s'être justifié de ne pas revenir sur des points déjà traités dans ses autres commentaires, inédits pour la plupart, il définit le contenu et la nature de ses notes sur le recueil de Stace : espérant se montrer digne de ses nobles origines par ce travail qui ne s'adresse pas aux "plébéiens", il se concentre sur les questions les plus pertinentes, néglige bien des sujets de géographie et de mythologie, que ne peuvent ignorer ceux qui se tournent vers Stace, et ne se penche que sur des points mal connus ; il offre aussi presque partout – contraste évident avec ses prédécesseurs – des corrections de texte. Les chapitres suivants montreront que le commentaire sur la *Thébaïde* obéit à des principes assez similaires.

Les *animadversiones* sur l'épopée thébaine sont un monument écrasant. Couvrant près de deux mille huit cents pages in-quarto – auxquelles s'ajoutent environ cinq cents pages pour les *Silves* et deux cents autres pour l'*Achilléide* – elles forment un commentaire continu d'une extrême densité, qui discute chaque vers, souvent chaque mot ; même les *argumenta antiqua*, résumés versifiés transmis par de nombreux manuscrits, n'échappent pas à son examen, et en particulier à ses efforts d'*emendatio*[373]. L'exégèse s'allège toutefois au fil du poème, les six derniers livres se voyant consacrer presque moitié moins de pages que les six premiers, par suite d'une diminution, non du nombre de lemmes, mais de l'ampleur moyenne des notes. Même s'il rappelle ce qu'on observe dans bien d'autres commentaires, ce phénomène est peut-être lié aux problèmes de vue qui affectent Barth[374]. La moindre densité des commentaires sur l'*Achilléide* et les *Silves* pourrait en partie

---

370 Giraldi, *Historiae poetarum tam Graecorum quam Latinorum dialogi decem*, Bâle 1545 ; Vossius, *De veterum poetarum temporibus libri duo, qui sunt de poetis Graecis et Latinis*, Amsterdam 1654.

371 Voir chapitre 6, p. 413.

372 Vol. 1, avertissement du commentaire sur les *Silves*, p. [²2]. Sur cet élément de paratexte, cf. *supra* p. 120 et n. 328.

373 On reviendra au chapitre 6, pp. 413–414 sur les *argumenta antiqua*, que d'autres exégètes citent dans leur ouvrage sans pour autant les commenter. Barth corrige en outre, au besoin, les *periochae* de "LP" ; ses corrections aux notes de détail du commentateur antique seront abordées ci-dessous.

374 Dans une lettre du 20.2.1643 [13.29] Barth dit beaucoup souffrir de la vue depuis deux ans. Cf. *supra* p. 121 et n. 332 sur la lettre du 24.1.1643 [13.27].

être imputable aux mêmes problèmes. Barth paraît toutefois avoir eu moins d'intérêt à discuter ces œuvres, comme le suggère en particulier le fait que les *Silves* ont été abordées en dernier lieu dans l'ordre de composition[375].

Partout, la longueur des discussions oscille entre quelques mots et plusieurs pages, mais on observe en particulier d'amples développements, qui doivent beaucoup à l'accumulation de citations d'auteurs antiques : listes de brefs extraits, mais aussi reproduction *in extenso* de longs passages, qui peuvent eux-mêmes être accompagnés d'abondantes observations. Ce procédé reflète un souci de "ne rien dire sans l'attester"[376], mais il peut aussi remplir la fonction de procurer au lecteur des textes peu accessibles[377] ; il est parfois justifié par une finalité morale, comme celle – expressément digressive – de faire connaître le texte édifiant de Marius Victor(ius), qu'ont négligé les imprimeurs cupides[378]. Les longs développements se font plus rares dans les derniers livres, où les notes très brèves prédominent. Cette métamorphose s'accompagne d'une modification de l'importance relative des "vetera scholia" *vel sim.* : intégrés d'ordinaire à des discussions complexes dans la partie initiale de l'ouvrage, ils forment ensuite la seule substance de nombreuses notes, y compris dans des séries de lemmes[379].

Reflet d'une élaboration mouvementée, la lemmatisation se fonde sur plusieurs textes différents : celui de Lindenbrog, que la préface de Daum désigne comme la base de l'exégèse de Barth, mais aussi ceux de Bernartius (sur lequel on a vu que Barth a travaillé très tôt) et de Gevartius[380]. La note suivante est représentative d'une démarche toujours soucieuse d'examiner le *textus receptus* dans une perspective large incluant des sources diversifiées.

---

375 Sur l'ordre adopté dans le livre imprimé, voir *supra* p. 122 et n. 340.

376 *Ad* 11.640 *uenas prorupit* (au sujet de Diodore) "ne qvid sine teste dicamus".

377 Cette fonction est parfois explicite : voir *ad* 1.123 *Cadmaeo limine* (pseudo-Dicéarque), discuté au chapitre 7, p. 517 et n. 67 ; cf. e.g. *ad* 10.607[601] *diducta putares lumina* (Apollodore dans le texte grec), *ad* 10.757[751] *iam sacer* (Libanios), et *ad* 4.722 (729 Hill) *sacrum* (scolies à Pindare), cité au chapitre 9, p. 646.

378 *Ad* 5.608, discuté au chapitre 8, pp. 582–583.

379 Les notes aux vers 9.70–79, par exemple, contiennent presque exclusivement des "scolies".

380 Bernartius : e.g. *ad* 3.550 *incertasse* et 3.667 *clementia* (face à *insertasse* et *dementia*). Lindenbrog : e.g. *ad* 3.256 *abactas* et 3.375 *durum* (face à *abacto* et *dirum*). Gevartius : e.g. *ad* 3.301 *falso* (face à *falsa*) et 3.332 *proscissisque* (face à *proscissique*). Quelques lemmes ne paraissent pas fondés sur une édition : e.g. *ad* 3.587 *Gortynia* (les éditions utilisées par Barth ont *Cortynia*), graphie qui figure déjà dans le commentaire manuscrit et ne résulte donc pas d'une adaptation tardive au texte de Gronovius.

[*ad* 3.101] *Qvamqvam ampla.*] Sic retro editi. At egregie Gulielmus Canterus lib.II. Novarum Lection. cap.8. *Qvaqve.* Qvam vocem diserte agnoscunt membranae nostrae & Aliorum, receperuntqve castigatiores Editiones. Vertitur hac omnis cardo sententiae. Retinuit tamen vulgatum stuporem Editio ea, qvae Codices multarum gentium jactat.

Barth rejette ici la leçon de Bernartius au profit d'une variante proposée dans les observations critiques de Canter et imprimée dans "des éditions plus correctes" (celles de Lindenbrog et de Gevartius), tout en blâmant la bêtise de celle "qui vante l'utilisation de manuscrits de nombreux pays" – celle de Grasser (Strasbourg 1609)[381]. Quelques lemmes, plutôt que de se fonder sur une *lectio recepta*, intègrent une correction[382]. L'inclusion dans l'ouvrage du texte de Gronovius, indépendant de la démarche exégétique de Barth, explique que texte, lemme et note présentent parfois chacun une variante différente[383]. Autre particularité, la présence fréquente de lemmes redondants ou dédoublés ; quelques cas, au moins, reflètent la coexistence de notes issues de diverses phases d'élaboration[384].

Le commentaire sur la *Thébaïde* n'offre aucune introduction digne de ce nom. La note initiale mentionne certes que des poètes comme Antimaque et Nicandre de Colophon avaient déjà traité la même matière que Stace, mais elle ne le fait que dans un second temps ; elle s'ouvre de manière abrupte par de longues considérations sur la sonorité des premiers mots du poème.

[*ad* 1.1] *FRATERNAS ACIES.*] Qvi literarum sonum in artificio priscae Poeseos observarunt, poterant Martiam hic notare, asperitate repetita bellicum crepantem. Conspirat illi prima non sine cura etiam iterata. τὸ *a* insvavissimam litteram ob sonum vocat Cicero Oratore, eademqve, qvod nos non observamus nunc, διαίρει τε καὶ διογκοῖ τὸν λόγον, secundum Hermogenem lib.I. de Idaeis, cap.VI. Asperitatem in repetita notat Capella lib.V. <5.515> *Si juret auriga per lora, per flagella, per fraena.* Arator in lapidatione Stephani lib.I. v.604. *Grando nefanda cadat.* Val. Flaccus lib.I., 596. *placatqve data fera murmura porta.* Crepitus in *R* littera notus, ut in Aeneide XI. 296. per qvatuor fere versus, qvod nemo hactenus attendit. *variusqve per ora cucurrit | Ausonidum turbata fremor, ceu saxa morantur, | Cum rapidos amnes, clauso fit gurgite murmur. | Vicinaeqve fremunt ripae crepitantibus undis.* Vide Advers.

---

381 J.J. Grasser vantait un large recours aux manuscrits dans le titre de son ouvrage. La cible des attaques réitérées de Barth (cf. e.g. *ad* 2.269 *Mauortia longum furta dolens* "qvi tot per maria & terras MSS. Codices crepant") est explicitement désignée *ad* 1.225 *Perseos alter in Argos*, sous la forme d'une parenthèse "*Argent. J.J.G.*" (qui correspond à une adjonction marginale dans le commentaire autographe).

382 E.g. *ad* 3.106 *et nemorum Dodona potens* (toutes les éditions antérieures ont *parens*).

383 Le cas de la note *ad* 3.115 sera analysé au chapitre 3, pp. 224–226.

384 Le cas des notes *ad* 3.4 sera discuté au chapitre 3, p. 231.

> Lib.CXXI. Cap. ult. *A* & *R* in re horrida jungit etiam auctor Latinus Parvae Iliados, v.771. *saxo Mavortius Hector* | *Perfringit portas ferrataqve robora laxat.* Et ita Ennius in illo notissimo: <*ann.* 8.266–267> *postqvam Discordia terra* | *Belli ferratos postes portasqve refregit* Horatii. Tibullus: <2.5.73> *Atqve tubas atqve arma ferunt strepitantia caelo.* Val.Flac. lib.V. <4.594–595> *subter juga concava torqvet* | *Ater aqvas Acheron.* Pari artificio Gulielmus Brito in collisu Litterae *R* cum aliis ingeniosus esse voluit, Lib.XI. v.CCCL. *crudoqve cruore* | *Compellunt herbas variare rubore virorem.*
> THEBAIDEN autem Hexametris cecinit notissimus auctor Antimachus, cecinit etiam Nicander Colophonius, citante Theriacon Scholiaste. *Argumentum* brevibus recenset Didymus, sive qvicunqve auctor Scholiorum in Homeri Odyssaeam K. *Fraternas acies* hic adsimilat tellure natorum, sive, ut Pausaniae dicuntur, *Spartorum*, infra v.CLXXXIV.

La version autographe permet de constater que cette note se compose de plusieurs strates distinctes. Seule la première phrase y figure dans le texte principal, toute la suite étant constituée d'adjonctions marginales; Barth a d'abord ajouté les lignes consacrées aux poètes ayant traité la matière thébaine, et n'a inséré que postérieurement (et en diverses étapes) le long développement médian. Le contenu de cette note initiale n'en révèle pas moins des traits caractéristiques: mise en perspective, par de nombreux parallèles, des phénomènes observés *ad loc.*; exploitation d'un large éventail d'auteurs antiques, qui s'étend du canon païen aux poètes chrétiens et à l'érudition tardive, et qui inclut les traditions rhétorique (Hermogène de Tarse) et grammaticale (scolies homériques); références à la littérature médiévale (Guillaume le Breton); exégèse d'autres textes (allitérations dans l'*Enéide*, "que personne n'a relevées"); renvois internes (pour l'allusion aux Spartoi) mais aussi renvois aux discussions déjà offertes dans d'autres travaux (*Adversaria*).

Le commentaire de Barth illustre mieux que tout autre l'utilité d'une analyse située à l'échelle des éléments exégétiques[385]: on y trouve en grande majorité des notes complexes, qu'il serait vain de chercher à classer globalement. Une opposition très claire se dégage: une majorité des notes contiennent des observations relevant de l'éclaircissement (environ sept sur dix) ou de l'approfondissement (cinq à six sur dix); l'*emendatio* apparaît en retrait (une à deux notes sur dix), et l'édification se fait très discrète (une à deux note sur *cent*). De telles estimations doivent toutefois être interprétées avec précaution. Il paraît naturel que l'extrême densité de l'exégèse repose essentiellement sur les éclaircissements et les

[385] Cf. chapitre 1, pp. 18–19.

approfondissements, plutôt que sur d'autres éléments exégétiques : tous les vers n'incitent pas à l'édification, ni même à la critique textuelle. La proportion modeste de l'*emendatio* n'est en rien la marque d'un désintérêt : Barth s'adonne à cette tâche beaucoup plus régulièrement que Bernartius et que Gronovius en personne[386] ; soulignons qu'il convient de reconnaître pleinement ses mérites même là où les corrections qu'il propose possèdent un équivalent dans l'ouvrage de Gronovius, puisqu'il a achevé son travail longtemps avant la publication de cet ouvrage[387]. Quant aux remarques édifiantes, elles s'avèrent susceptibles d'exercer un effet bien plus important que ne le laisserait penser le décompte des notes où elles apparaissent ; on verra qu'elles sont souvent amples, et placées à des endroits clés de l'exégèse.

Il importe d'observer que les "vetera scholia" (ou "veteres glossae") font une large place aux éclaircissements, et contribuent ainsi de manière déterminante à l'explication littérale du poème, apport majeur de l'ouvrage[388]. A supposer que le commentateur dise la vérité sur leur nature, il s'est donc intéressé de manière précoce à ce niveau de lecture. Le fait que les "vetera scholia" deviennent progressivement la substance unique de nombreuses notes suggère qu'après les avoir exploités comme une simple composante de son discours exégétique, il y aurait trouvé un expédient pour poursuivre son entreprise à moindres frais. D'autre part, s'il est vrai qu'une large part de ce corpus était l'œuvre de Barth, sa désignation par une étiquette expressément ambiguë a pu présenter un avantage : éviter au commentateur d'assumer clairement la paternité d'un matériel d'ordinaire assez élémentaire, tout en le nimbant d'une certaine autorité. Une étude systématique permettrait de dépasser sur ces points le stade de l'hypothèse.

Une caractéristique de Barth est – malgré ce que proclame l'avertissement "Amico lectori" du commentaire sur les *Silves* – sa tendance à s'éloigner du texte commenté de manière centrifuge pour aborder les sujets les plus divers, qui trouvera plus d'une illustration dans les chapitres suivants[389]. Un autre trait remarquable, visible dès la note initiale, est la propension de Barth à examiner de manière "collatérale" tout texte qu'il

---

[386] On trouve chez Barth une discussion de l'*emendatio* environ tous les cinq vers ; chez Bernartius, tous les vingt à vingt-cinq vers ; chez Gronovius, tous les trente-cinq à quarante vers seulement.

[387] L'un des cas concernés est 12.302 *placitissima* (proposé dans le texte principal du commentaire autographe) ; cf. *supra* p. 94 sur la tendance consistant, dans de tels cas, à attribuer la correction à Gronovius sans mentionner Barth. La datation du commentaire de Barth a été discutée *supra* pp. 120–122.

[388] On reviendra sur cette contribution au chapitre 4, pp. 345–346.

[389] Cf. aussi BERLINCOURT (à paraître a) pour une discussion détaillée de cette tendance.

inclut dans son exégèse de Stace. Cette démarche possède parfois de spectaculaires conséquences formelles, comme l'insertion d'une "lemmatisation secondaire"[390]. Le penchant de Barth pour les discussions "collatérales" se reflète dans l'abondant index "auctorum obiter emendatorum, illustratorum, notatorum". Précisément, la présence – saluée par Bayle – des divers index compilés par Daum destine le commentaire à la consultation ponctuelle, l'élève au rang d'ouvrage de référence[391]. Outre l'index mentionné à l'instant (index n° II), un index "auctorum in his animadversionibus citatorum" (n° I) et un index "elogiorum, et de auctoribus judiciorum" (n° III) reflètent l'éventail prodigieusement large des lectures de Barth – Bayle soulignera sa familiarité peu commune avec les auteurs patristiques et médiévaux[392]. Enfin, le volumineux index "rerum et verborum memorabilium" (n° IV), qui répertorie ce qui concerne l'œuvre de Stace mais aussi dans une certaine mesure la matière même du commentaire, donne accès à un monde de connaissances; la très longue entrée *s.v.* "Papinius Statius" et "Papinii …" renvoie à des notes sur la biographie de l'auteur mais aussi sur son travail poétique et en particulier sur les qualités et les défauts caractéristiques de son style[393], tandis que l'entrée "Barthius" fait de la personne et de la pensée mêmes du commentateur un objet de curiosité et d'étude.

Le commentaire de Barth, rédigé bien avant la publication de l'ouvrage de Gronovius (1653), ne reflète aucune connaissance de ses notes ni des

---

[390] L'introduction de la deuxième partie, pp. 211–212 reviendra sur le goût des commentaires des 16ᵉ–17ᵉ s. pour les discussions "collatérales"; le phénomène de "lemmatisation secondaire" sera discuté au chapitre 3, p. 233. Notons par ailleurs que le long passage de Marius Victor(ius) cité dans la note *ad* 5.608 (voir *supra* p. 130 et chapitre 8, pp. 582–583) est doté d'annotations marginales en manchettes, comparables à celles qui accompagnent le texte de Stace imprimé dans l'ouvrage.

[391] Bayle, *Dictionnaire*, [absent de l'éd. 1697], 1820, vol. 3, p. 150 oppose le *Stace* de Barth à son *Claudien*, où il désigne l'absence d'index comme un grave défaut.

[392] Bayle, *Dictionnaire*, [1697] 1820, vol. 3, p. 145. L'intérêt de Barth pour la littérature médiévale sera évoqué au chapitre 6, pp. 493–495; le regard qu'il porte sur cette période reste sévère, cf. *ibid.* et chapitre 7, p. 515 pour des jugements généraux, et *supra* p. 126 et n. 363 (et chapitre 5, p. 374) pour des jugements sur la langue des "scolies". Il est représentatif de sa *persona* d'érudit que Barth, dans ses *Adversaria* (cf. *supra* n. 111 pour la référence), reproche à Bernartius l'insuffisance de ses lectures.

[393] La disposition typographique crée une certaine confusion: seule l'entrée "Papinius Statius" appartient au premier niveau d'index; la longue série alphabétique qu'elle contient est suivie d'une seconde série alphabétique presque aussi longue, commençant par "*PAPINII* Abruptus Sermo" (sig. Bb1v, deuxième colonne, dernière ligne), à laquelle s'ajoutent encore quelques autres sous-entrées, commençant par "*PAPINII* Filius" (sig. Bb2r, deuxième colonne).

leçons spécifiques à son édition – d'où l'insistance de Daum sur le fait que les remarques figurant en marge du texte qu'il a fait imprimer "résument" l'apport de Gronovius[394]. Barth n'utilise pas l'exégèse vernaculaire de Stephens, parue elle aussi après l'achèvement de son commentaire, ni celle de Pavesi, fort éloignée de ses horizons. Il ignore aussi – signe de leur faible diffusion – les notes latines de Crucé (Paris 1620), personnage dont il méprise l'édition et le commentaire sur les *Silves*. L'exploitation qu'il fait des autres exégèses de la *Thébaïde* est très sélective et témoigne partout de son regard critique.

Barth fait référence à un quart environ des notes de "LP". Dans bien d'autres cas, il fournit une information proche de la sienne; la plupart de ces similitudes générales ne paraissent pas résulter d'un emprunt, mais plutôt du fait qu'un commentaire d'une extrême densité aborde forcément nombre de questions déjà traitées avant lui. Barth postule que son propre lecteur consulte l'exégèse tardo-antique, "indispensable à la lecture de Stace"[395]. Fréquentes, les citations de "LP" ne sont presque jamais de simples héritages. Barth les discute, les insère dans des développements plus larges. Très souvent, aussi, il les corrige, anticipant dans plusieurs cas les éditions actuelles, sans que ses mérites soient toujours reconnus[396]; une part importante de ses interventions portent sur les citations grecques[397]. Ces efforts s'inscrivent dans une réflexion sur la transmission du commentaire de "LP" et sur la nature de son texte[398].

L'attitude envers Bernartius est assez similaire: sans se contenter de renvoyer à lui, Barth soumet sa contribution à un examen critique. Il discute un sixième environ de ses notes, presque exclusivement celles qui relèvent de l'*emendatio*. Même dans ce domaine, il passe sous silence les trois quarts de ses propositions, soit qu'il ne consulte pas systématiquement son ouvrage, soit qu'il estime peu pertinentes ou désormais résolues les questions qui y étaient traitées. Barth, dont les *Adversaria* dénonçaient avec vigueur des

394 Voir *supra* p. 119 et n. 323.

395 E.g. *ad* 1.160 «*Avius.*] Consule Lutatium. Sine qvo Papinium legere non debes.»

396 E.g. *ad* 3.422 «*Apollineas Therapnas.*] [...] In Lutatio emendandum: *Therapnas.*] *Civitas est in Lycia, Apollini sacra.* [...] Scribendum: *Civitas est in Laconia.* Ipse sic ad Librum VII. v.793. *Theramnae* Laconiae civitas est. [...]» Sweeney s'attribue la correction *Laconia*, par référence au rapprochement que Jahnke établit avec "LP" *ad* 7.793; aucun des deux éditeurs ne nomme Barth. Cf. Berlincourt (à paraître b) sur la note *ad* 11.547 *nec parcit cedenti* où Barth attribue à juste titre l'expression *aeger anhelans* (*scil. anhelat*) à Etéocle plutôt qu'à Polynice, sans que Jahnke et Sweeney ne le relèvent.

397 Cf. *supra* p. 54 et *infra* n. 426.

398 Ce point sera développé au chapitre 3, pp. 261–262.

emprunts abondants, et fautifs, de Bernartius à diverses sources imprimées, émet parfois des critiques similaires dans son commentaire[399].

Enfin, l'exploitation du matériel de Barclay – dont on a vu que le jeune Barth louait le style – est très occasionnelle. Les raisons en tiennent, plus encore que dans le cas de Bernartius, à une différence d'orientation : près de la moitié des problèmes abordés par le commentateur de Pont-à-Mousson sont ici négligés. On ne s'étonnera pas de voir que Barth ne s'appuie jamais sur son prédécesseur pour suppléer ses propres efforts, mais en discute toujours les positions dans une rédaction originale.

Barth construit un discours érudit très différent des autres exégètes étudiés ici, y compris Beraldus (Paris 1685), qui compose comme lui un commentaire continu. Ce discours se distingue avant tout par son caractère très personnel, dont on découvrira d'amples illustrations dans les chapitres suivants.

L'élément autobiographique et anecdotique occupe une place importante. Barth revient de manière réitérée sur l'incendie de sa bibliothèque, qui a affecté ses travaux (index *s.v.* "Barthius : Bibliotheca vastata" et autres entrées similaires) ; mais il retrace aussi l'histoire de sa famille dans une longue note qu'exploitera Bayle (index *s.v.* "Barthius : Familia, sive Stirps")[400], et il rapporte ailleurs, par exemple, un repas qu'il a partagé avec le savant Johann Kirchmann[401]. Il conclut un développement sur les derniers instants de sa mère (index *s.v.* "Barthius : Mater, obitus sui praesaga ; Matris obitus"), aussi discuté par Bayle, en déplorant les guerres incessantes qui l'empêchent d'achever son œuvre érudite pour se vouer entièrement au Christ[402].

> [*ad* 3.555] *Terminus aevi.*] […] Cupio autem coeptis scribendi Laboribus demum aliqvando defungi, & totum me Christo dedicare ; qvam rem saepius jam orsam, hactenus infinita bellorum & bellicorum tumultuum exactionumqve impedimenta hactenus suspenderunt.

Le commentaire lui-même fait l'objet de très nombreuses remarques méta-discursives : Barth manifeste son souci de ne pas le grossir exagérément,

---

399 Sur les reproches exprimés dans les *Adversaria*, voir *supra* p. 73 et n. 111 ; le commentaire ajoute un exemple nouveau e.g. *ad* 9.638 (voir chapitre 7, p. 535 et n. 122). Cf. *supra* pp. 125–126 sur le rejet du plagiat chez Barth.

400 *Ad* 4.327 *maculis nec discolor atris*.

401 Kirchmann : *ad* 12.161 discuté au chapitre 7, pp. 538–539.

402 Cf. *supra* p. 121 et n. 332.

mais revendique aussi – en décalage avec ses déclarations paratextuelles – la liberté de parler de tout sujet qui lui vient à l'esprit[403].

Effet d'une genèse complexe et affichée comme telle, le commentaire publié par Daum fait entendre, on l'a constaté, des jeux de voix (comparables à certains égards au "dialogue" entre Marolles et Guyet dans l'ouvrage de Paris 1658). Jeu de voix, d'abord, entre Barth et les "vetera scholia", auquel une apostrophe confère parfois une vivacité particulière[404]. Mais jeu de voix, aussi, avec les matériaux préparatoires. Le commentateur fait état du chemin qu'il a parcouru, expose, plutôt que de dissimuler, les opinions qu'il exprimait autrefois et juge désormais erronées. Les corrections apportées en cours de révision, qui s'ajoutent aux lignes devenues caduques, sont également ostensibles[405] ; même lorsque la rétractation survient dans le temps de la rédaction et non dans une phase postérieure, Barth ne cherche pas – la version autographe du commentaire le prouve – à masquer l'évolution de ses vues[406]. De manière similaire, les références au monde extérieur ne sont pas mises à jour : on a vu que Barth parle de quinze, puis de vingt ans écoulés depuis le début de la guerre ; et Bayle s'offusquera qu'il laisse subsister des informations dépassées[407]. Barth met en scène, à la fois, la stratification et la durée de son entreprise et l'immédiateté de son travail d'écriture.

La construction du commentaire est aussi visible dans sa dimension linéaire. Barth dit rédiger page après page, sans guère revenir en arrière.

> [*ad* 6.321] *Imponeret.*] [...] Puto jam tale qvid supra notasse. Non enim potest, ut, nullis penitus rebus adjuti, omnium strictam memoriam habeamus. Omnino enim aliter nos commentamur, qvam solent homines etiam litteratissimi, dum auctores legunt, excerpentes qvaedam atqve ea deinde excerpta in Silvam Observationum, eam porro Silvam in Commentaria redigentes. Numqvam tale qvid factum a nobis est : Sed ut cuiqve auctori enarrando bene facere volumus, arrepto illi Animadversiones hoc genus imputamus, solius, memoriae beneficio nixi, qvam marginalibus non numqvam prius

403 Sur l'ampleur du commentaire, voir e.g. *ad* 11.93 *hebet infera coelo taxus* "Plura alibi, qvae repetere non vacat, & sic enim Ampliores fere amplissimis fiunt hi Commentarii." Sur les revendications de liberté discursive, voir Berlincourt (à paraître a). Cf. *supra* p. 133 et n. 389.

404 E.g. *ad* 12.282 « *Hoste propinqvo.*] *Triplex exaggeratio periculi.* V.S. Immo *qvintuplex*, mi homo, si seqventia recte consideraveris. »

405 E.g. *ad* 11.535 cité *supra* p. 128 : "Scripseram haec cum video [...]" comme adjonction marginale.

406 E.g. *ad* 6.404 cité n. 358 (Barth a ajouté l'astérisque et les lignes introduites par "Diximus primos nos [...]" avant même de passer à la rédaction de la note suivante) ; *ad* 12.463 mentionné n. 369 et cité au chapitre 6, p. 471 (même situation).

407 Bayle, *Dictionnaire*, [1697] 1820, vol. 3, p. 146, à propos des notes *ad* 4.327 et *ad* 3.555, cf. *supra* p. 136.

> Notis instruimus, dum cum Libris veteribus Editiones comparamus. Caetera omnia e calamo fluunt, elegante & minuto literarum ductu. Nec umqvam scriptio repetitur. Nec ullis lituris cruciatur. Qvarum nec decem aliqvas hactenus hi Commentarii agnoverint.

Dans cette note, Barth défend un art du commentaire (index *s.v.* "Barthius: Ratio Auctores commentandi") qui se définit, non comme une rédaction soutenue par des extraits de lecture classés avec méthode, mais comme la construction progressive d'un discours fondé essentiellement sur la mémoire. Déplorant la démarche décrite ici et ses conséquences sur la cohérence du discours, Bayle conclura : "Je ne sais si l'on fait bien de se vanter de cela : Il me semble que le public mérite plus de respect." Le commentaire autographe confirme les propos de Barth sur la propreté de ses pages, couvertes du début à la fin d'une petite écriture très propre et régulière, où ratures et corrections sont plutôt rares. Que cette version ait été écrite de manière linéaire n'exclut pas qu'elle puisse accueillir des éléments rédigés dans des phases plus anciennes – sous la forme d'un texte continu, de cahiers préparatoires, ou d'annotations dans les marges d'éditions imprimées[408]. Parmi les notes datables, certaines apparaissent au fil du commentaire dans l'ordre chronologique, mais tel n'est pas le cas pour toutes[409]. Seule une étude systématique pourra préciser la relation que l'autographe entretient avec les phases antérieures. Quoi qu'il en soit, le fait est que Barth évoque de manière réitérée un processus linéaire de rédaction. Il répare des oublis qu'il a découverts dans les pages déjà écrites – préférant, à cet égard aussi, apporter à ses notes des corrections visibles plutôt que d'effacer les traces de leur imperfection – ou annonce ce qu'il compte faire plus loin[410]. Ailleurs, il présente l'achèvement de son entreprise comme une éventualité[411], ou déclare devoir se hâter s'il entend atteindre cet objectif[412]. Partout, il met en évidence la construction de son propre discours. Par tous les traits

---

[408] Cf. nn. 331, 367 et 368, et *supra* n. 211 sur le cahier préparatoire (*adversaria*) de Gronovius.

[409] Parmi les références à la guerre citées n. 330, *ad* 3.234 a été rédigé cinq ans avant *ad* 11.579 ; *ad* 1.616 est antérieur à l'incendie de la bibliothèque de Barth (la remarque précisant ce point correspond à une adjonction marginale dans la version autographe), tandis que *ad* 11.593 (texte principal) lui est postérieur. Comme obstacles à l'hypothèse que toutes les indications temporelles se réfèrent au temps de la rédaction, observons que *ad* 3.234 doit dater de 1633, *ad* 3.555 (texte principal) de 1640, *ad* 11.579 de 1638.

[410] Barth paraît du reste postuler une *lecture* linéaire, puisque ces renvois, et en particulier les anticipations, sont souvent dépourvus de référence.

[411] Cf. chapitre 6, p. 443 et n. 172 sur la note *ad* 2.156, où Barth joue en outre sur la *sphragis* de la *Thébaïde*.

[412] *Ad* 6.295 *praestantesque uiros*.

discutés à l'instant, le discours de Barth sur Stace présente des parentés manifestes avec ses *Adversaria*, et, plus fondamentalement, avec le discours caractéristique du genre érudit auquel appartient cet ouvrage[413]. Ici comme nulle part ailleurs, l'exégèse de la *Thébaïde* est l'expression d'une personnalité, l'affirmation de sa position face au texte, mais aussi face au champ du savoir et à la société érudite.

Barth s'exprime enfin sur la portée spirituelle de ses recherches[414]. Tout en vantant le soin inégalable avec lequel il commente Stace, et en remettant au jugement de Dieu la question de savoir – certains en ont douté – s'il parviendra à ses fins, il présente son travail comme une retraite du monde[415].

> [*ad* 6.310] *Nubila.*] [...] Nescio enim an post nos, dum homines erunt, non dicam tali, sed an mediocri aliqva diligentia recenseri sperandus sit. Certe multos doctos viros audivimus male nobis, instituto opere tanto, ominantes. Deserturos nimirum difficultate tam *prolixi Commentarii* operam, aut fato deductioni praeripiendos. De illo securi sumus, hoc viderit Deus Optimus Maximus, ad cujus gloriam hoc etiam instituimus, a Beato Hieronymo persvasi, *sanum, valentem, otio suo ad suum votum utentem, Fortunaeque bonis sic non desertum hominem, melius totum se occupare non posse, qvam scribendo ea, qvae per Domini Clementiam possit,* ne irretiatur turbis & neqvitiis rerum Temporalium. Sic enim & mentem abstrahi voluptatibus, & qvam honestissimis modis, labile in peius, corpus occupari.

Dans la dernière de ses notes, où il évoque le caractère sans précédent de l'entreprise qu'il a, dans l'intervalle, menée à son terme, il réagit à la *sphragis* de Stace, qui se promet la gloire, en déclarant attendre quant à lui pour seule récompense la grâce de Dieu.

> [*ad* 12.819] *Meriti post me referentur honores.*] [...] Nos vero gloriam tanti hujus Operis, a qvo omnis hactenus humana Industria abhorruit, illustrati, Soli Deo rescribimus, ab illo solo solum praemium Gratiae ejus exspectantes, in qva sola sunt omnium Beneficiorum completiones.

Les lignes qui suivent sont symptomatiques d'une rédaction linéaire inscrite dans la durée. Deux livres plus haut (*ad* 10.646[640]), Barth avait envisagé d'insérer à la fin du commentaire une épigramme composée dans son

---

413 On reviendra dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 208–210 sur ce genre érudit, et au chapitre 9 sur les points de contact que l'exégèse de Barth possède avec lui ; observons du reste que l'"Amico lectori" du commentaire sur la *Thébaïde* désigne du terme d'"adversaria" le matériel préparatoire d'où sont extraits les éléments cités sous le nom de "vetera scholia". Sur le mode de rédaction des *Adversaria* de Barth, voir Wolff 1997:48–49.

414 Cf. *ad* 3.555 cité *supra* p. 136.

415 Cette idée du commentaire comme refuge sera développée dans un prochain article.

enfance. Ayant changé d'avis, il ne supprime pas cette annonce, mais prolonge la dernière note de l'ouvrage par un post-scriptum où il déclare s'être décidé à réserver cette épigramme pour un recueil complet de ses poèmes.

Barth considère que son *Stace* comble une lacune, mais aussi qu'il occupera à jamais une place unique dans l'histoire exégétique du poète flavien – sans présumer pour autant qu'il sera bien accueilli. Confirmant la valeur prophétique des premiers mots de la note *ad* 6.310 citée à l'instant, la suite de ce chapitre montrera qu'aucun ouvrage ne l'a remplacé, pas même le commentaire continu de Beraldus[416]; elle montrera aussi que sa fortune a été médiocre dans les exégèses de la *Thébaïde* jusqu'au milieu du 19e s. Dans un cadre plus général, le *Stace* de Barth, à l'instar de ses autres travaux et en particulier de ses *Adversaria*, a toutefois été utilisé par la tradition érudite, qui y a renvoyé comme à un ouvrage de référence[417].

Avant même la publication, les réactions négatives n'ont pas manqué: très tôt, certains ont su qu'un énorme commentaire de Stace était en gestation et l'ont déploré, comme le souligne la même note *ad* 6.310 (index *s.v.* "Barthius: instituto Papiniano Commentario multi male ominati"). Les reproches plus tard émis ou répercutés par Bayle donnent une idée des défauts que ses premiers détracteurs ont dû attribuer à ce livre comme aux autres ouvrages de Barth: sa masse, mais aussi ses erreurs et ses hardiesses, et plus encore – crimes capitaux pour qui ne s'intéresse guère à suivre les méandres d'une pensée érudite – sa composition peu rigoureuse, son caractère peu sélectif, son ouverture à des développements non pertinents pour l'œuvre commentée. La manière dont Barth conçoit et pratique l'exégèse paraît en décalage avec les attitudes de ses contemporains; le rejet de son *Claudien* de 1650 repose pour une large part sur une comparaison désavantageuse avec les notes beaucoup plus ciblées publiées la même année par N. Heinsius[418]. Dans la tradition statienne, le contraste est spectaculaire avec les notes produites par Gronovius, qui entraveront d'ailleurs visiblement, notamment par le biais de Veenhusen (Leyde 1671), la diffusion de l'exégèse de Barth.

---

416 Hand, *Statii carmina*, 1817, p. XLVI soulignait déjà ce point. Cf. e.g. *ad* 4.722 (729 Hill) cité au chapitre 9, p. 646.

417 Voir l'introduction de la deuxième partie, p. 206 sur le cas du *Lexicon universale* de Hofmann.

418 Ce rejet est discuté dans Berlincourt 2008:2–6 (où l'interprétation du silence de Barth sur la *Diatribe* doit être corrigée, comme on l'a vu *supra* p. 122 et n. 339) et Berlincourt (à paraître a).

Veenhusen (Leyde 1671)

La première édition *cum notis variorum* de la *Thébaïde*, qui orientera de manière décisive la tradition de l'exégèse imprimée (et sera reproduite par Valpy en 1824 à Londres), est l'œuvre d'un personnage presque inconnu dénommé Johannes Veenhusen (van Veenhuizen)[419]. La partie de son parcours qu'il nous est donné de suivre le conduit des Pays-Bas vers le nord de l'Allemagne – ou plutôt le ramène dans cette région dont il paraît être originaire. Actif comme imprimeur ou libraire à La Haye en 1665[420], c'est à Leyde chez les frères Hackius qu'il édite la correspondance de Pline (1669) puis les œuvres complètes de Stace, dont mille deux cent trente exemplaires seront vendus aux enchères lors de la liquidation de la société en 1677[421]. Si l'épître dédicatoire du premier ouvrage est signée de Leyde, celle du second l'est de Brême, et c'est aux notables de Brême, sa "patrie", que toutes deux sont adressées ; l'éditeur se qualifie de "Bremensis" sur la page de titre du *Pline*[422].

Dans sa préface aux poèmes de Stace, Veenhusen proclame que son nouvel ouvrage a été sollicité par les imprimeurs et renvoie à l'édition de Pline pour la présentation des principes qui ont guidé son travail. Après s'être justifié d'avoir imprimé un texte fondé sur celui de Gronovius, il s'explique sur les choix qu'il a opérés pour constituer son corpus exégétique : il déclare avoir intégralement repris les notes du même Gronovius en raison des services incomparables rendus par ce savant, mais fait en revanche une très stricte sélection dans la matière des autres commentaires.

> [préface, sig. *5r] cum vero tunc optimi illi & de re literaria meritissimi Typographi Petrus, Jacobus & Cornelius Hackii fratres me de alio opere edendo sollicitarent, in quo nos invicem exercere, multorumque votis satisfacere possemus, selegimus ex multis *P. Papinii Statii* Poëmata Studiosorum usui accommodatissima. Non opus est instituti rationem operosius praescribere, quam Plinius abunde te docet : forma hic eadem, typi elegantiores, curaque prae caeteris tanta, ut nihil operi aut ejus exspectationi deesse videatur. Textum quod attinet, vix credo correctiorem dari posse, ut qui ex correctissimis sit expressus, imprimis ex nupera omnium merito principe Editione, Amplissimi & in hoc studii genere accuratissimi Viri, D. *Joh. Frid. Gronovii*, cujus in me

---

419 Biographies : absent de ADB et NNBW. Bibliographies : GERLO–VERVLIET 1972, DE SCHEPPER–HEESAKKERS 1988. Pour la forme du nom cf. n. 420.

420 GRUYS–DE WOLF 1989:180 *s.v. van Veenhuizen*.

421 Sur la liquidation de l'imprimerie Hackius, voir HOFTIJZER 1996. Le personnage qui nous concerne ici est peut-être l'auteur d'une dissertation théologique, publiée en 1667 à Leyde chez Elsevier, que mentionne COPINGER 1927 n° 4831.

422 La désignation de Brême comme "patrie" figure dans la dédicace du *Stace*. Veenhusen est le nom d'une localité de Frise Orientale.

> praeclara merita non capit haec charta celebranda. Notae summo studio hic exhibitae sunt, integrae quidem Gronovii, selectissimae vero Domitii, Morelli, Bernartii, Crucei, Barthii, Gevartii aliorumque, injectae quaedam sunt ex doctissima Diatribe Celeberrimi *Gronovii*, cui prae reliquis Statius tantum debet, quantum caeteris omnibus, qui aliquid lucis ei affuderunt.

Placées sous le texte latin, les notes ont une ampleur égale dans l'ensemble de l'ouvrage. Au nombre d'environ deux cent cinquante à trois cents par livre, elles présentent une répartition relativement régulière, mais évidemment subordonnée à la décision d'inclure toute l'exégèse de Gronovius, ainsi qu'à des impératifs de mise en page : l'existence de "lacunes" d'une dizaine de vers, voire davantage, s'explique par le fait qu'une ou quelques longues notes occupent déjà tout l'espace (forcément limité) disponible au bas des pages concernées[423]. La lemmatisation suit celle des commentaires où Veenhusen puise ses notes, avec pour conséquence qu'elle diverge parfois du texte qu'il imprime[424].

Veenhusen reproduit deux éléments de paratexte qui figuraient dans l'ouvrage paru à Zwickau en 1664–65 : les *Vitae Statii* de Giraldi et de Vossius, mais aussi le catalogue de *testimonia* élaboré par Barth, dont la paternité est passée sous silence. L'exégèse, rédigée en latin, ne contient aucune introduction spécifique à la *Thébaïde* (alors qu'elle accueille en tête des *Silves*, sous forme abrégée, les deux chapitres liminaires que le "commentarius" de Gevartius avait consacrés au nom du poète et au titre de son recueil de pièces d'occasion)[425].

L'analyse des contenus et celle des héritages ne sauraient être dissociées : l'intervention de Veenhusen se limite en effet à une opération de compilation, sans aucun apport original. Quatre commentaires sont exploités pour l'épopée thébaine : "LP" (où Veenhusen perpétue les absurdités imprimées par Lindenbrog)[426], Bernartius, Barth et Gronovius. La source des notes est usuellement mentionnée, mais pas de manière systématique : certains silences peuvent faire office de désignations implicites (lorsque la

---

423 E.g. entre 3.50 et 3.61, entre 3.233 et 3.246.

424 Voir chapitre 3, pp. 234–236.

425 Commentaire sur les *Silves*, note introductive dotée du signe de renvoi "*", pp. 1–3 (= Gevartius, "Papinianarum lectionum commentarius", chapitre 1, pp. 3–9 [3–10], in Stace, *Opera*, 1616) ; note introductive dotée du signe "†", pp. 3–4 (= *ibid.*, chapitre 2, pp. 11–13 [11–16]).

426 E.g. *ad* 3.262 *iamque iter extremum*, où Veenhusen se contente de reproduire pour la citation homérique le non-sens de Lindenbrog (1600) "PIERIO λOCTE TλCCVNλIO BEλOIC TECNCIOI" = *Il.* 1.591 ῥῖψε ποδὸς τετάγων ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο, que Barth *ad loc.* disait avoir corrigé dans ses *Adversaria* inédits ; *ad* 3.483 *hic honor alitibus*, où Veenhusen reproduit "& apsin", que Barth *ad* 3.483 *superae aulae* avait pourtant corrigé en "μετεμψύχωσιν".

source est identique à celle qui était mentionnée dans une note précédente), mais d'autres induisent nécessairement en erreur le lecteur, comme lorsque Veenhusen, à la suite d'une note désignant Gronovius comme sa source, fournit sans référence une note de Barth[427]; la confusion n'est pas moindre lorsqu'il intègre dans une note attribuée au commentateur tardo-antique des éléments puisés chez Barth[428].

L'essentiel du corpus ainsi compilé provient de "LP" (presque quatre-vingts lemmes sur cent), le reste de Barth (entre dix et quinze) et à un moindre degré de Gronovius (six) et de Bernartius (trois). Cette estimation n'est toutefois que partiellement représentative, étant donné l'énorme disparité de ce que ces différentes sources avaient à offrir. Il est au moins aussi significatif que l'éditeur accueille dans son ouvrage l'intégralité des notes de Gronovius (comme l'annonce la préface), les quatre cinquièmes de celles de "LP", mais seulement un quart de celles de Bernartius, et une proportion misérable de celles de Barth (environ cinq pour cent des lemmes). Encore faut-il souligner que les notes de Barth, en particulier, sont d'ordinaire drastiquement abrégées.

L'orientation de l'exégèse de Veenhusen reflète naturellement celle du commentaire de "LP", qui constitue sa principale source. Les éclaircissements y prédominent donc très largement; présents dans plus des trois quarts des notes, ils complètent le matériel tardo-antique par quelques emprunts à Bernartius et à Barth. Les approfondissements sont également bien représentés (dans un tiers des notes); si leur éventail est diversifié, il convient de relever qu'ils incluent une part importante des observations de Bernartius sur les *realia*. La critique du texte, qui tire un profit maximal du travail de Gronovius et s'appuie parfois sur Bernartius et sur Barth, occupe une place significative mais plus modeste (une note sur dix environ). Enfin, si Veenhusen offre dans son corpus peu de notes édifiantes, il est

---

427 E.g. la note *ad* 3.171[170] *Astyoches puerique* de Gronovius, nommé, qui est suivie de *ad* 3.175 *conscius actis* de Barth, non nommé. Dans cette dernière note, la confusion est aggravée par le fait que Veenhusen reproduit de manière inchangée les mots "docent exemplis alibi nostrae Commentationes" par lesquels Barth renvoyait à d'autres passages de son commentaire; Amar–Lemaire (Paris 1825–30), en reprenant cette note, substitueront aux mots problématiques (qui figuraient encore dans l'ouvrage de Londres 1824, cf. *infra* n. 553) l'énoncé "exempla passim obvia".

428 E.g. *ad* 3.683 *Thessandrum*, qui complète la courte note de "LP" par la reformulation de la note de Barth, non nommé: « [...] Hic Thessandrus post ad Thebas evertendas dux fuit. Lege Herois hujus res apud Pausan. Diodor. Apollod. Higin. &c. » (cf. Barth « *Thessandrum.*] *Thersandrum*, Polynicis filium, qvi Epigonis postea ad Thebas evertendas dux fuit. [...] Herois hujus res lege apud Pausaniam, Diodorum, Apollodorum, Higinium [sic]. »).

manifeste qu'il attache un certain prix à de tels éléments, puisqu'il reproduit de façon assez systématique les discussions que Bernartius consacrait (dans une perspective à la fois stylistique et morale) aux *sententiae.*

La parution de cet ouvrage placera les successeurs de Veenhusen face à un choix stratégique : remonteront-ils encore aux commentaires originaux auxquels lui-même a puisé, ou se contenteront-ils de recourir au matériel sélectionné par ses soins ?

Beraldus (*Paris 1685*)

Une quinzaine d'années après celui de Veenhusen paraît un commentaire qui exercera, comme le précédent, une influence considérable sur la tradition étudiée ici, et plus particulièrement (à travers sa reproduction par Valpy en 1824 à Londres) sur les travaux du début du 19e s. Ce commentaire est à bien des égards celui sur lequel nous sommes le mieux renseignés : la célèbre collection de textes classiques *Ad usum Delphini,* dont il fait partie, est aujourd'hui très bien connue grâce à une remarquable étude collective[429], qui inclut un examen détaillé des principes et de la pratique d'annotation ainsi qu'une analyse des volumes consacrés aux œuvres de Stace. Les pages qui suivent n'en apporteront pas moins certains compléments au sujet du commentaire sur la *Thébaïde.*

L'importance des *Ad usum Delphini* dans l'histoire éditoriale est considérable[430]. Fruit d'une planification d'ensemble réalisée dès la fin des années 1660 par le duc de Montausier, gouverneur du Grand Dauphin (Louis de France, qui disparaîtra en 1711), et par Pierre-Daniel Huet, son sous-précepteur subordonné à Bossuet, cette collection est l'une des premières à avoir été décidées et soutenues par des instances officielles ; elle est aussi la première à offrir les auteurs latins profanes dans une série d'ouvrages obéissant à une conception réellement unitaire, que révèle l'uniformité de leur présentation et (dans des limites plus étroites) de leurs contenus. Les visées de la collection consistent tout à la fois à proposer ces auteurs sous une forme beaucoup plus accessible que ne le font alors les éditions usuelles, et à lutter contre le déclin rapide dont le latin est victime depuis le milieu

[429] Volpilhac-Auger 2000 et Furno 2005a.

[430] Pour une présentation succincte de l'importance, de la genèse et des visées de cette collection, voir Volpilhac-Auger 2000:17–23 ; pour l'analyse détaillée de la naissance du projet, des auteurs classiques retenus, des commentateurs choisis, de la production des ouvrages, 31–152.

du siècle en France (comme, dans une mesure variable, ailleurs en Europe) dans l'enseignement scolaire; les *Ad usum Delphini* expriment un rejet de l'érudition qui apparaît comme caractéristique de cette période, et affichent dans le même temps une notable proximité intellectuelle avec la pédagogie jésuite, orientée vers l'acquisition de solides compétences dans le maniement de la langue latine – en réaction contre l'approche janséniste et oratorienne, qui privilégie la transmission de connaissances "utiles"[431]. Entre 1674 et 1691 paraissent trente-neuf ouvrages en soixante-deux volumes in-quarto – format malheureux compte tenu des visées poursuivies[432] – auxquels s'ajoutent deux rééditions et une résurgence tardive (l'*Ausone* de 1730), sans parler des six dictionnaires de Pierre Danet[433].

L'une des particularités des *Ad usum Delphini* est la présence d'une paraphrase latine (*interpretatio*) clarifiant le sens littéral du texte, qui s'inscrit dans le prolongement d'une tradition que les jésuites ont codifiée dans le cadre de l'enseignement; sous des formes variées, cette paraphrase réalise un objectif central des promoteurs de la collection, qui consiste à éviter au maximum le recours au français comme métalangage[434].

Les volumes consacrés à Stace – récemment analysés par ce spécialiste du poète flavien qu'est Fernand Delarue – sont confiées à Claudius Beraldus (Bérault, Bérauld ou Béraud, † 1705)[435], personnage obscur, sans doute enseignant et ecclésiastique, qui se verra confier la chaire de langue syriaque à Paris[436]. On lui reprochera d'avoir donné un commentaire médiocre, mais aussi – selon le promoteur même de la collection – d'une prolixité inutile, peut-être motivée par l'appât du gain, s'il est vrai que la rétribution

431 Voir VOLPILHAC-AUGER 2000:155–161. Sur la réception de l'antiquité en France après 1680, voir l'étude fondamentale de GRELL 1995.

432 WOLFSON 2005:516 désigne ce format comme l'une des causes du mauvais accueil rencontré par la collection; sa réédition londonienne, à laquelle appartient le *Stace* de Valpy–Dyer (1824), préférera l'in-octavo.

433 Voir VOLPILHAC-AUGER 2000:67–68 pour une liste chronologique, GASCARD–VOLPILHAC-AUGER 2000 pour une liste complète selon l'ordre alphabétique des auteurs classiques.

434 Sur la mise en œuvre diversifiée de la paraphrase dans cette collection, voir COLOMBAT 2000; il s'agit sauf exception d'une paraphrase continue (*continua, continuata, perpetua*) pour les œuvres poétiques, partielle (*interrupta*) pour la prose. On reviendra sur ce procédé au chapitre 4, pp. 303–304 et 307–308.

435 Biographies: NBG 5:453. Sur le *Stace*, voir DELARUE 2005. Delarue adopte la graphie "Bérault"; le volume de VOLPILHAC-AUGER 2000 privilégie "Béraud", attesté dans la correspondance, mais utilise aussi "Bérauld".

436 DELARUE 2005:369 fait l'hypothèse que Beraldus a reçu cette chaire en remerciement de son édition de Stace.

prenait en compte le nombre de pages[437]. La rareté actuelle de l'ouvrage serait elle-même une conséquence de son piètre succès, les invendus ayant été détruits – à moins que la perspective d'un échec commercial ait conduit à limiter le tirage[438].

Dans sa préface, Beraldus dit avoir suivi le texte imprimé par Gronovius, et il déclare sa dette envers les érudits qui ont éclairé l'œuvre de Stace "par leurs commentaires ou leurs scolies", tout en se justifiant de ne pas les avoir nommés même lorsqu'il répétait leurs propos de manière littérale[439].

> [préface, sig. ũ2r–v] In hac autem Editione nova Publij Papinij Statij, Gronovianam secutus sum, ut aliis emendatiorem, & ad Manuscripta quaedam collatam. Et, ut ingenui est fateri per quos profecerit, fateor multum me debere eruditissimis viris, qui commentariis aut scholiis Papinium nostrum illustrarunt, meque, ne plagij accuser, illorum ipsis verbis, tacito nomine, libenter usum fuisse.

Le texte latin publié par Beraldus (avec des *argumenta* originaux) s'avère très proche de celui de Gronovius, mais il révèle une contamination avec une autre édition qui paraît être celle de Marolles (Paris 1658)[440]. L'*interpretatio continua* ne suit pas toujours le texte de Stace imprimé dans l'ouvrage, mais un texte éclectique, qui adhère probablement parfois à celui de Marolles[441]. Elle reformule parfois tels quels des éléments poétiques, telles certaines hypallages ; par rapport aux visées que s'est données la collection, il est signi-

---

437 Voir VOLPILHAC-AUGER 2000:124 et 372–373 ("Lettre dauphine" n° 150, de Montausier à Huet, Paris, 22.9.1684.

438 L'hypothèse d'un tirage limité est suggérée par DELARUE 2005:376 contre celle de la destruction des invendus, avancée par le bibliographe Brunet.

439 Les lignes précédentes énumèrent, comme on le verra ci-dessous, les érudits qui se sont intéressés à Stace. DELARUE 2005:372 souligne la modestie dont témoigne la préface de Beraldus. Sur la signification qu'il convient de donner aux héritages non déclarés dans les volumes *Ad usum Delphini*, cf. WOLFSON 2005:514 à propos du *Quinte-Curce* : "Si Tellier reprenait des notes sans signaler leur origine, on ne peut dire qu'il les revendiquait comme siennes. Tout savant digne de ce nom devait en identifier la source."

440 E.g. 3.163 *miserandaque*, 3.508 *melior quam uultur*, 3.672 *flamina*. Dans son analyse du texte, DELARUE 2005:373 ne prend pas en compte l'ouvrage de Marolles, qu'il ne cite d'ailleurs pas dans sa liste d'éditions (370), censée contenir "celles qui sont citées ou utilisées par le commentateur" (FURNO 2005b:6) ; *silv.* 2.1.72 *turba*, discuté par Delarue, paraît aussi provenir de Marolles.

441 En 3.619–620 l'*interpretatio continua* "Tandem Oeclei filius prodit coactus" traduit *prorumpit* de Paris 1658, alors que Beraldus imprime *prorumpere* dans son texte. Parmi les autres passages du livre 3 où ces deux éditions divergent de manière significative, l'*interpretatio* s'aligne clairement en 3.71, 3.313, 3.412, 3.444, 3.609, 3.692 sur le texte imprimé par Beraldus, sur celui de Marolles en 3.115, 3.214, 3.351, 3.533. DELARUE 2005:373 discute seulement la relation de l'*interpretatio* avec le texte de Gronovius (à propos des *Silves*), omettant l'influence probable de l'ouvrage de Marolles.

ficatif que la langue utilisée dans l'*interpretatio continua* fasse elle-même l'objet de rectifications dans les *errata*[442].

Beraldus ne s'explique pas sur les principes qu'il a suivis pour commenter Stace, exception faite de la déclaration relative aux héritages citée ci-dessus. L'analyse permet de dégager certaines caractéristiques qui peuvent être confrontées aux principes généraux de l'annotation des *Ad usum Delphini*, tels que Bruno Bureau les a dégagés de l'examen de plusieurs ouvrages de la collection[443].

Les notes de Beraldus forment un commentaire continu couvrant régulièrement l'ensemble du poème : environ deux lemmes pour trois vers, comme dans le *Virgile*[444]. Cette densité repose en partie sur la répétition, Beraldus fournissant à de nombreuses reprises une information similaire – démarche qui peut être légitime, notamment dans la perspective d'une lecture "par morceaux" (pensons aux finalités pédagogiques de la collection), mais qui n'est parfois rien d'autre qu'un procédé de remplissage[445]. L'ampleur des notes est limitée par des contraintes d'espace : les plus longues ont rarement plus de cinquante mots, beaucoup en comptent moins de dix. Les lemmes, quant à eux, correspondent – à de très rares exceptions près – au texte imprimé dans l'ouvrage, Beraldus mettant à profit le fait, discuté ci-dessous, qu'il reformule amplement le matériel hérité : il est libre de rédiger ses notes de manière à les rendre pleinement compatibles avec son propre texte, ce que Veenhusen s'était interdit[446]. Ce constat a d'importantes conséquences méthodologiques dans le cas de la note *ad* 3.583.

---

442 E.g. 3.132 *ceruicibus ora reponunt*, paraphrasé "collis capita rejungunt", est corrigé dans les *errata* en "reponunt" ; 3.516–517 *uarii … omina Phoebi | saepe tuli*, paraphrasé "multoties cepi auguria ambigui Phoebi", est corrigé en "saepe" ; 3.529–530 *sese inmoti gyro atque in pace silentes … tenent*, paraphrasé "immoti, et taciti, ac quieti se tutantur in orbem", est corrigé en "se tenent in orbe" ; le contexte de telles corrections sera évoqué au chapitre 5, pp. 373–374 et n. 106. VOLPILHAC-AUGER 2000:285 relève que les *errata* de la collection *Ad usum Delphini* portent dans leur immense majorité sur l'*interpretatio*, l'annotation ou les *argumenta* placés en tête de chaque poème.

443 BUREAU 2000 étudie un échantillon comprenant les éditions des œuvres de Cicéron, Virgile, Cornelius Nepos, Manilius et Ausone.

444 BUREAU 2000:241–243 dénombre soixante-cinq notes pour cent cinq vers dans le *Virgile* (soixante-dix-neuf pour la même étendue de texte dans le *Manilius*, davantage pour d'autres auteurs) et estime que le nombre des notes et donc la densité de l'annotation sont laissés à la discrétion de l'éditeur.

445 Beraldus commente, par exemple, presque toutes les occurrences de *Dirce* et de *Dircaeus*. Sur le remplissage, voir e.g. *ad* 3.409 cité au chapitre 3, n. 82, *ad* 10.446[440] cité au chapitre 6, n. 168.

446 Voir chapitre 3, p. 236. Un cas tout à fait exceptionnel de divergence entre lemme et texte imprimé s'observe *ad* 3.586, où le lemme lit *aut tunicas chalybum*, alors que le texte a *et tunicas chalybum*.

horrentesque situ gladios in saeva recurvant | vulnera
(3.583–584 ed. Paris 1685)

[*ad* 3.583] *Horrentesque situ.*] Legit Gronovius *haerentes* ex optimis & plurimis MSC. Nec dubitandum, quin verum sit. Intelligit enim, prae rubigine non posse e vaginis educi.

A en croire Delarue, Beraldus aurait voulu imprimer dans son texte *haerentesque*, qu'il approuve à la suite de Gronovius, et *horrentesque* y résulterait d'une "intervention extérieure"[447]. L'analyse de la lemmatisation démontre l'improbabilité de cette hypothèse. Si Beraldus avait décidé d'imprimer *haerentesque*, cette leçon figurerait dans son lemme, en vertu de la correspondance entre lemme et texte imprimé qui caractérise son ouvrage. Or l'intelligibilité même du commentaire exige que le lemme contienne *horrentesque*, qui n'est pas mentionné dans le corps de la note. La présence de cette leçon dans le texte imprimé reflète par conséquent la volonté de Beraldus. Il n'y a là, du reste, rien de vraiment surprenant. Gronovius lui-même, fervent partisan de *haerentesque*, n'introduisait pas cette leçon dans son texte imprimé, admettant que ce texte ne reflète qu'en partie ses choix critiques, conformément à une pratique encore courante à son époque[448]. De surcroît, l'énoncé "Nec dubitandum, quin verum sit." ne reflète pas forcément l'opinion personnelle de Beraldus ; il est (tout comme l'énoncé qui suit) repris tel quel de Gronovius.

Dans sa préface, elle-même suivie d'une *Vita Statii* originale, Beraldus s'attache longuement à présenter les œuvres de Stace et à démontrer leurs qualités, avec une insistance particulière sur la *Thébaïde*, qu'il situe par rapport à d'autres œuvres de même sujet, résume et analyse[449]. L'orientation de ses notes correspond dans les grandes lignes à celle que l'on observe dans d'autres volumes *Ad usum Delphini*[450]. Le *Stace* affiche une forte prédo-

---

447 DELARUE 2005:374–375.

448 Cette pratique sera analysée au chapitre 3, pp. 219–220 en particulier.

449 Sur cette démonstration, voir chapitre 5, pp. 361, 393 et 398 (style), chapitre 6, pp. 412–413, 418, 468, 472, 482 et 487 (aspects littéraires) et chapitre 8, pp. 577–578 (édification).

450 DELARUE 2005:374–375 discute la typologie des notes de Beraldus. Au niveau plus général de la collection, BUREAU 2000:229–242 (cf. 243–251 sur les principes d'annotation reflétés dans les préfaces) souligne entre autres les traits suivants : la grande fréquence des notes simples visant à faciliter la compréhension ; la forte représentation mais aussi l'extrême variété des approfondissements ("notes d'érudition"), banals ou érudits, qui visent à apporter à l'élève une instruction complète ; la rareté des observations de critique textuelle ; la présence d'éléments de type moralisateur ou parénétique (voir en particulier 234 et 239–241) – que Bureau range parmi les "notes d'érudition" (cf. chapitre 1, n. 50).

minance d'éclaircissements (présents dans plus de trois notes sur quatre), qui offrent pour la moitié une explicitation, pour un tiers une reformulation, parfois aussi une identification ; la reformulation peut offrir une alternative à l'*interpretatio continua*, mais aussi – contribuant ainsi à grossir le commentaire – être redondante avec elle[451]. Les approfondissements, lexicaux, littéraires, mythologiques ou portant sur les *realia*, sont bien présents (un peu moins d'une note sur trois) ; d'ordinaire assez modestes, ils peuvent toutefois prendre une certaine ampleur, comme un développement très centrifuge, aux visées pédagogiques évidentes, que Beraldus consacre à l'Illyrie en relation avec la métamorphose de Cadmus[452].

> [*ad* 2.291[289]] *Illyricos campos*. Illyricum seu Illyris Europae regio in ora maris Hadriatici, Italiae opposita. Hujus termini non ab omnibus iisdem finibus comprehenduntur : Plinius enim hanc inter Arsiam, & Titium fluvios constringit. Ptolemaeus vero eam, ab Istria usque ad Macedoniae fines secundum maris littora protendit : mediterranea ejus ad Pannones, & Moesiam superiorem expandit. Mela majorem facit ; totam enim oram maris Hadriatici a Tergesto ad Ceraunios usque montes Illyriis adscribit. Sed adhuc majores fines Illyrico dat Appianus Alexandrinus ; Illyriosque, ait, Graecos existimare, hos omnes, qui supra Macedoniam, & Thraciam a Chaonibus, & Thesprotis ad fluvium Istrum sedes habent : hancque esse Illyrici totius longitudinem : latitudinem vero ex Macedonia, & Thraciae montibus ad Paeones usque, & Jonium mare, Alpiumque objecta protendi. Hodie Illyricum complectitur, Sclavoniam, Croatiam, Bosniam, & Dalmatiam.

Les notes d'édification ne surgissent que çà et là, comme dans les autres commentaires sur Stace ; réelle, leur présence est bien moins marquée que chez Bernartius ou chez Barth[453]. Quant à l'*emendatio*, dont on verra ci-dessous qu'elle mêle à des héritages prédominants quelques apports originaux, elle reste peu représentée, conformément aux visées de la collection.

Cherchant à confirmer la valeur de Stace par l'autorité de ceux qui l'ont loué ou étudié, Beraldus énumère en préface les principales figures de la

---

[451] La relation entre exégèse et *interpretatio* sera évoquée au chapitre 4, pp. 303–304.

[452] Cette note correspond en tous points aux "assez vastes excursus" ou "véritables petits exposés érudits" dont parle Bureau 2000:234–235 ; cf. *ad* 2.280 *flebile germen Hesperidum*, bien plus développé, qui cite généreusement Solin mais discute aussi en détail la localisation du jardin des Hespérides. Cf. Delarue 2005:375 pour des exemples concernant les *Silves*. Le caractère centrifuge que possèdent souvent les commentaires du début de l'époque moderne sera discuté dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 205–206 et 210–211.

[453] Delarue 2005:375 se penche sur quelques notes édifiantes de Beraldus. Le contraste avec Bernartius et Barth sera évoqué au chapitre 8.

tradition exégétique statienne dans une liste peu banale, puisqu'elle s'étend pour la *Thébaïde* au rare commentaire de Barclay (mentionné deux fois!) et au travail inédit de Gruter[454].

> [préface, sig. ũ2r] [*Statius*] non solum illo, quo vixit tempore, meritas recepit laudes, verum & scriptores, qui postea floruerunt, eum mirum in modum extulere, & in superiori, nostroque seculo Politianus, Scaliger, Sabellicus, Lypsius, Heinsius, Gronovius, & tota fere eruditorum virorum caterva, Statium, ut summum Poëtam, aut summo certe proximum, suspexerunt, & qui soli Virgilio cederet. Eorumque plurimi huic commentando & explicando operam dederunt. Habemus Placidi Lactantij veteris interpretis commentarium in Thebaidem & Achilleidem, Johannis Barclaij in Thebaida, Johannis Bernartij Scholia in omnia Statij opera, nec non Johannis Bardaij [sic] & Gasparis Barthij commentaria. Extant & notae manuscriptae Johannis Gruteri in Sylvas cum ejusdem excerptis ad Thebaida & Achilleida. Johannes Britannicus & Franciscus Maturantius Achilleidem illustrarunt. Domitius Calderinus, Fridericus Morellus, Johannes Parrhasius, Johannes Gevartius, Emericus Cruceus, Fridericus Tiliobroga, Georgius Turgotus Sylvas sunt interpretati. Est & Johannis Friderici Gronovij doctissima in Sylvas Diatribe, cum Gustu ad Thebaida & Achilleida. Habemus clarissimi Abbatis Michaelis Marollij Thebaidis versionem Gallicam. Reperiuntur & duae versiones Thebaidis Italicae, versibus conscriptae, altera Erasmi Valvasonis, altera Hyacinthi Nini.

On a vu Beraldus, dans des lignes qui suivent immédiatement cette énumération, déclarer sa dette envers la tradition exégétique. Que doit-il, dans les faits, aux érudits nommés ici[455] ? Dans le détail, les incertitudes restent nombreuses pour deux raisons: d'ordinaire Beraldus ne nomme pas les exégètes auxquels il emprunte, ainsi qu'il l'annonce en préface; et il impose à leurs notes de profonds remaniements, de sorte qu'il est difficile de déterminer, dans bien des cas, si l'on a affaire ou non à une rédaction originale. L'analyse confirme cependant, sur un plan général, que Beraldus met amplement à profit le travail de ses prédécesseurs. Sa production est pour moitié environ constituée d'héritages, souvent littéraux ou presque[456]. A l'exception des notes de Pavesi accompagnant la traduction de Valvasone, Beraldus recourt régulièrement aux travaux qu'il mentionne en préface: "LP"[457], Bernartius[458],

---

454 Observons aussi que cette liste inclut les traductions italiennes de Valvasone (Venise 1570 avec notes de Pavesi) et de Nini (Rome 1630).

455 L'analyse qui suit diffère sur plusieurs points de celle de Delarue 2005:374–375.

456 Cette proportion corrige l'estimation excessive indiquée dans Berlincourt 2006:131.

457 E.g. reprise implicite *ad* 3.197 *inuidiam planxere* et *ad* 3.285 *uipereo ... de sanguine*.

458 E.g. reprise explicite *ad* 3.390 *neque uos auidi promittere bellum*, *ad* 3.508 *non uenit auguriis melior quam uultur* (avec discussion critique); implicite et presque littérale *ad* 3.331 *aduerso cui colla*, plus libre dans la note *ad* 3.476 citée au chapitre 1, p. 35.

Barclay[459], Gronovius[460], Marolles(–Guyet–Peyrarède)[461], Barth[462]. Mieux, il utilise même le matériel sur la *Thébaïde* fourni par Crucé dans le rarissime volume de Paris 1620 – ce que ne laisse pas entendre la préface, qui mentionne seulement le travail de cet exégète sur les *Silves*[463]. La reprise, souvent intégrale ou presque, est accompagnée d'une mention explicite dans la note suivante, où les seules divergences (outre l'ajout de la première citation d'Horace) sont la précision supérieure d'une référence, ainsi que la suppression d'un parallèle grec[464].

> [*ad* 3.562] *Quid crastina volveret aetas scire nefas homini.*] Horatius Carm.1. Od.9. [1.9.13]. Cruceo *nefas* hic pro *impossibili*, ut apud Horatium, qui apposite ad mentem Statii canit 1. Carm. Od.11. [1.11.1–2]. Et lib.4. [sic] [1.24.19–20]. Vellejus lib.2. de Pompeio. <cf. 2.37.3> *Nefas hunc vincere.*

D'ordinaire, cependant, l'emprunt reste implicite[465]. Beraldus n'a dès lors guère contribué à perpétuer, comme il aurait été en position de le faire, la mémoire du travail de Crucé sur la *Thébaïde*. L'une de ses stratégies récurrentes consiste à combiner et compléter le matériel que ce prédécesseur mettait à sa disposition[466].

Il convient de souligner que Beraldus est presque toujours "remonté à la source", plutôt que de s'appuyer sur les *notae variorum* de Veenhusen; évidente dans le cas de "LP" et de Bernartius[467], cette démarche est aussi démontrable dans celui de Gronovius – dont Veenhusen reproduisait toutes les notes – puisque Beraldus n'intègre pas les *errata* de l'ouvrage

---

459 E.g. reprise explicite *ad* 1.102 *cognataque* (partielle); implicite *ad* 3.89 *duplicatus in ictum*, *ad* 3.129 *hae pressant in tabe comas* (suivie d'un complément, cf. n. 471). L'ouvrage de Barclay ne figure pas dans la liste de Delarue 2005:370 (cf. n. 440).

460 E.g. reprise explicite *ad* 3.202 *specula temerante profana*, *ad* 3.211 *quanti* (avec un ajout) cité au chapitre 4, n. 167.

461 E.g. reprise explicite *ad* 3.720 *proficitur bello* (Peyrarède), *ad* 11.54 *laeua manus aure retenta est* (Peyrarède); implicite *ad* 4.564 «*A ventre*] Ante ventrem, et exprimit eleganter maternum affectum. [...] Sic supra 'a postibus,' ante postes.», cf. Paris 1658 (notes infrapaginales) «i. ante ventrem. Sic supra à postibus. i. ante postes. G.» Cf. n. 440.

462 E.g. reprise explicite *ad* 3.415 *motusque ferarum* (partielle); utilisation implicite *ad* 3.175 *qui conscius actis* (partielle), *ad* 3.710 *iterum fortasse rogabo* (partielle = "vetus scholion").

463 La liste de Delarue 2005:370 (cf. n. 440) ne mentionne pas l'ouvrage de Paris 1620.

464 Crucé *ad* 3.563 "p.147" *scire nefas homini*, qui ne fournissait que le numéro du livre pour l'*Ode* 1.11, concluait sa note par "Sententiae Papinij accinit Cygnus Diraeus [*errata* Dircaeus] Ode 12. Ολυμπ. [Pind. *Ol.* 12.10–12]."

465 E.g. *ad* 3.586 (cf. n. 446 pour le lemme), qui reproduit presque littéralement Crucé *ad loc.* "p.148", cf. chapitre 5, pp. 369–370 et n. 90.

466 Voir e.g. *ad* 4.6 *dextraque trabalem hastam intorsit agens*, discuté au chapitre 7, pp. 552–553.

467 Tous les héritages cités dans les nn. 457 et 458 correspondent à des notes qui ne figuraient pas chez Veenhusen.

d'Amsterdam 1653 là où Veenhusen le faisait. Il existe une exception, mais elle est d'importance : pour les notes de Barth, Beraldus a fait usage de la maigre sélection publiée à Leyde[468]. Celles que Beraldus exploite sont celles qui figuraient dans cette sélection ; de surcroît, dans les très nombreux cas où Veenhusen abrégeait l'original, l'exégèse de Beraldus présente un abrégement similaire ou plus poussé encore[469]. La conséquence du recours à cet intermédiaire est une énorme perte de substance par rapport au commentaire de Zwickau.

Ces divers héritages sont exploités de manière différenciée, comme le révèle la comparaison des cas de "LP" et de Barclay. Par rapport au commentaire antique, on observe un grand nombre de notes trahissant une reprise évidente, presque littérale ou profondément reformulée, mais aussi de notes où un contenu de même nature est exprimé en de tout autres termes, au point de pouvoir être expliqué, au moins dans certains cas, par une élaboration indépendante aussi bien que par un héritage. Le fait même que Beraldus fasse une large place à des éléments issus de "LP" ou similaires à son exégèse témoigne de leur prédilection commune, d'une part pour les éclaircissements, d'autre part pour des approfondissements littéraires et mythologiques, ou portant sur les *realia*. A l'inverse, le commentaire *Ad usum Delphini* présente très peu de points de contact avec celui de Barclay, résultat d'une sélectivité qui a sans doute diverses causes. Barclay paraît souffrir d'un déficit d'autorité : lorsqu'il offre une information comparable à "LP", il est souvent délaissé par Beraldus au profit du commentaire antique. L'orientation exégétique de l'ouvrage de Barclay est toutefois plus déterminante pour expliquer l'attitude de Beraldus : la majeure partie des notes publiées en 1601 à Pont-à-Mousson consistent en éclaircissements, et plus précisément en reformulations, éléments exégétiques peu utiles à l'élaboration des notes de Beraldus puisque leur fonction est usuellement remplie par son *interpretatio continua*[470].

---

468 Mon analyse diverge de Delarue 2005:374, pour qui Beraldus aurait *toujours* utilisé des sources directes sans recourir à la sélection de Veenhusen.

469 E.g. *ad* 3.356 « *Ceu turrim validam.*] Comparatio tanto bellatore digna. » ; cf. Veenhusen *ad loc.* « *Ceu turrim validam.*] Comparatio tanto bellatore digna. *Turris* omne fortius munimentum, fortior Heros. Horatius Achillem <cf. *carm.* 4.6.7–8> *Turres Dardanas cuspide quatientem faciens*, cupresso aut pino pariter aequat. *Barthius.* », qui ne retenait qu'un sixième de la note de Barth. Cf. e.g. *ad* 3.217 *seraeque uelit decus addere morti*, discuté dans Berlincourt 2006:130.

470 A l'inverse, les identifications offertes par Barclay possèdent d'ordinaire un équivalent chez Beraldus (sans qu'il soit possible, bien souvent, de démontrer une interdépendance).

Beraldus ajoute parfois – dans des notes nouvelles ou en complément de notes héritées – des parallèles tirés de la littérature latine, mais aussi grecque[471]. Sa contribution originale consiste cependant principalement à enrichir le matériel fourni par la tradition en élaborant des éléments exégétiques et, plus encore, des notes entières, indispensables à l'achèvement du commentaire *continu* qu'exige la collection *Ad usum Delphini*. Pour l'essentiel, ces apports consistent d'une part en éclaircissements, d'autre part en approfondissements sur la langue et l'œuvre ou sur les *realia*, qui peuvent exploiter des sources diverses[472]. Ils concernent moins souvent l'édification, mais aussi l'*emendatio*, un domaine où Beraldus se fonde surtout sur des héritages, même s'il lui arrive de contredire les positions critiques de ses devanciers[473], ainsi que de citer du matériel nouveau tiré d'ouvrages imprimés, tels les commentaires de N. Heinsius[474].

En conclusion, cette "édition scolaire à peu près correcte"[475] ne révolutionne pas l'exégèse de la *Thébaïde*. Par la priorité qu'elle donne à éclairer le texte, au moyen notamment de très nombreuses explicitations qui s'ajoutent aux reformulations offertes par l'*interpretatio continua*, elle est cependant, jusqu'au 19e s., l'une des deux seules – avec celle de Barth – à s'efforcer de dissiper la plupart des obstacles à la lecture du poème. C'est ce qui lui vaut d'être encore régulièrement citée dans l'apparat de Hill ainsi que (parfois sous le nom de Valpy) chez de nombreux commentateurs actuels.

Harte et sa traduction (*Londres 1727*)

Uni à Alexander Pope par des liens d'amitié et une admiration mutuelle, le deuxième traducteur et annotateur anglophone de la *Thébaïde*, Walter Harte (1708/9?–1774)[476], est d'une autre envergure que Stephens (Londres

---

471 Des ajouts s'observent e.g. *ad* 3.129 *hae pressant in tabe comas* (Tac. *ann.* 16.10, en complément à Barclay [n. 459]), *ad* 3.160 *sed nec ... ausi* (Hom. *Il.* 22.304–305). Cf. DELARUE 2005:375 sur le rapprochement entre 1.51 *assiduis ... alis* et Hor. *sat.* 2.1.58 [1.10.1].

472 E.g. *ad* 6.469 *et iam puluere quarto campum ineunt*, qui exploite tacitement une note de Camerarius (1556) sur Sophocle (*ad El.* 741).

473 E.g. *ad* 3.508, où Beraldus rejette les arguments en faveur de *quin* pour se justifier d'imprimer *quam* dans son propre texte (cf. n. 440), et la remarquable note *ad* 3.163 *numerandaque* citée au chapitre 4, p. 334, où il s'oppose aux vues de Gronovius.

474 E.g. *ad* 4.148 « *Famaque immanis alumni degenerat.*] Nicolaus Heinsius notis in Epistolas ex Ponto Ovidii <*ad* 3.1> legendum censet: *Famamque immanis alumni degenerat.* [...] », où, comme à l'ordinaire en pareil cas, l'édition de Valpy–Dyer (Londres 1824 [*variae lectiones*]) précise la référence à Heinsius.

475 DELARUE 2005:376.

476 Biographies: ODNB 25:600–601. Sur Harte et la *Thébaïde*, voir VESSEY 1996:22, qui souligne l'intérêt des notes, et GILLESPIE 1999:168–169.

1648). Prolongement du travail partiel réalisé par son prédécesseur, sa version du sixième livre, pourvue de notes en anglais d'un grand intérêt, est incluse aux côtés d'un bref extrait du quatrième livre dans sa publication inaugurale, *Poems on Several Occasions* (1727), qui aurait bénéficié des corrections de Pope[477]. Ecrivain prolifique, Harte se fera l'auteur d'un *Essay on Reason* (1735), qui, suivi du sermon *The Union and Harmony of Reason, Morality, and Revealed Religion* (1737), rendra sa foi suspecte. Ordonné diacre puis prêtre, et diplômé d'Oxford, où il sera vice-principal du collège de Saint Mary Hall, il œuvrera comme précepteur auprès du fils illégitime de Lord Chesterfield.

Bien supérieure à celle de Stephens, la traduction que donne Harte du sixième livre de la *Thébaïde* s'inscrit dans la vague d'enthousiasme soulevée en Angleterre par Pope, dont la version du premier livre, publiée en 1712, est suivie en un quart de siècle de cinq nouvelles traductions d'extraits parfois très brefs[478]. Plus développée que le texte latin[479], elle prend des libertés par rapport à l'original et accueille quelques vers de Pope. Dotée d'une fluidité caractéristique des traducteurs "augustéens" anglais, elle témoigne des efforts consentis pour mettre en lumière et renforcer les aspects "augustéens" de Stace lui-même, en réaction contre les censeurs qui, comme Dryden, avaient reproché au poète flavien d'être obscur et de forcer le langage[480].

L'ouvrage ne nous renseigne guère sur sa genèse, à l'exception d'une note qui témoigne à l'évidence de phases distinctes, telles qu'on les trouve fréquemment chez Barth[481]: une première rédaction, fondée sur un vague souvenir de lecture, est suivie de l'ajout d'une référence précise.

> [*ad* tr.6.994 = 6.854] The mountain-cypress thus, that firmly stood | From age to age. | Originally; | Ille autem *Alpini* veluti regina cupressus | Verticis — || I have read in one of our modern critics, or in some book of travels, that no cypresses grow upon the *Alps*. The author upon this takes occasion to fall foul upon an eminent *Roman* poet, and wonders at his ignorance. 'Tis no

---

477 Cf. chapitre 1, p. 40 sur la prise en compte de l'exégèse partielle de Harte dans la présente étude.

478 Sur ces premiers successeurs de Pope, voir Gillespie 1999:167–170, qui établit un lien entre la vogue des traductions d'extraits et l'idée, défendue par Pope, que le feu poétique de Stace "bursts out in sudden, short, and interrupted Flashes".

479 1107 vers, contre 946 pour le texte latin.

480 Sur le jugement de Dryden et son influence sur les discussions littéraires du 17e s., et sur les efforts de Pope pour adapter Stace aux exigences de la poétique "augustéenne" anglaise, voir Gillespie 1999:162–167. Pope n'avait pas hésité à supprimer des passages : 1.150–151, mais aussi 1.408–481.

481 Voir *supra* pp. 128 et 137.

> matter where I met with this remark, it not being of much consequence : Yet I thought fit to leave out *Alpinus* ; and added a more indefinite epithet. | Since my writing this note, I chanced to read *Bernartius* his comment upon *Statius*. He is much chagrined at this oversight. As a specimen of his humanity and taste for criticism, I shall transcribe his own words at length : "*Attigit ut videtur Papinius hic guttam e flumine Lethes. Nam in Alpibus nusquam cupressi : nisi forte speciem pro genere posuit, quod non inepte affirmare possumus.*"

L'exégèse de Harte, dont les visées ne sont éclairées par aucun paratexte introductif, se répartit en de rarissimes notes de bas de page, qui ont pour seule fonction de signaler des désignations allusives[482], et d'abondantes notes de fin, numérotées, qui occupent quarante-deux pages et couvrent l'ensemble du sixième livre, avec une sensible concentration dans la partie initiale, et finale dans une moindre mesure[483]. Au nombre de trente-sept, elles sont amples : presque toujours plus de trente mots, cent à deux cents pour la plupart, parfois plus de trois voire quatre cents. Les lemmes sont tirés de la traduction, à quelques détails près[484]. A la différence de celles de Stephens, les notes de Harte ne paraissent pas supposer la consultation en parallèle du texte latin[485].

Avant les notes lemmatisées figurent trois notes introductives. La première s'attache à défendre le sixième livre contre Dryden, qui le déclarait déplacé et peu judicieux ; la seconde souligne l'ancienneté des événements "fidèlement rapportés par Stace d'après les plus authentiques chroniques de son époque", qui ne le céderait qu'à celle des épisodes de l'Ancien Testament ; la troisième s'appuie sur cette ancienneté pour justifier les comportements parfois choquants des personnages[486]. Harte conclut son exégèse par une autre note de portée générale : soulignant les qualités poétiques, méconnues, de Stace, il justifie la modestie de ses notes par la médiocrité de ses prédécesseurs, dit envisager de poursuivre sa traduction si le public lui réserve bon accueil, et déclare son espoir de faire des émules.

---

482 Deux notes portent sur un nom figurant chez Stace mais escamoté par Harte : *ad* tr.6.14 = 6.12 "Leucothöe" explique "His royal mother" ; *ad* tr.6.416 = 6.371 "*Amphiaraus*, and *Admetus*" explique "The priest, and ruler of *Thessalia*'s host". Dans le troisième et dernier cas, Stace est lui-même allusif : *ad* tr.6.716 "*Diana*" éclaire "Sacred to her who treads the *Delian* shore", cf. 6.631–634.

483 Quinze notes pour 6.1–200 ; cinq pour 6.801–900.

484 La note *ad* tr.6.4 = 6.3 est lemmatisée "*The Nemeaean Games*", face à la traduction "*Grecian* games". La note *ad* tr.6.966 = 6.823 ne possède pas de véritable lemme.

485 La note *ad* tr.6.454 = 6.400, qui souligne la beauté des vers concernés, en donne la citation : voir chapitre 6, n. 377.

486 La première et la troisième de ces notes introductives seront discutées respectivement au chapitre 6, pp. 480–481 et au chapitre 7, pp. 612–613.

Les notes de Harte visent au premier chef à faire apprécier les qualités littéraires de Stace. Un tiers environ contiennent des discussions de style ou de poétique, souvent caractéristiques de l'esprit dans lequel Stace est apprécié : la "propriété" et le "naturel" sont invoqués comme critères d'excellence (*ad* tr.6.70 = 6.64) ; leur absence suscite le blâme (*ad* tr.6.349 = 6.309).

> [*ad* tr.6.70 = 6.64] Inwoven on the pall, young *Linus* lay | In lonely woods. || *Linus* was the son of *Apollo*, and the nymph *Psamathe*. No picture could be introduced with more propriety; his death was almost exactly the same with that of *Archemorus*. The story is related at large by *Adrastus* in the first *Thebaid*; and admirably translated by Mr. *Pope*. [...]

> [*ad* tr.6.349 = 6.309] Swift flew the rapid car, and left behind | The noise of tempests, and the wings of wind. || These verses are somewhat too bold in the original. [...] Whoever translates *Statius* must have liberty to soften some of these hyperboles. Yet *Lactantius* was of another opinion, who admires this place in the true spirit of criticism. *Divine dictum! dedit illis victoriae votum, sed ademit effectum*. His remark is not worth translating.

Bien illustrée par la seconde de ces notes, la revendication de la liberté du traducteur, qui ambitionne d'"améliorer" le texte de Stace si nécessaire, est l'un des signes distinctifs des notes de Harte[487]. Non moins remarquable, car particulièrement original dans cette tradition imprimée, est l'effort constant de tendre à une véritable analyse littéraire, qui établit des rapprochements avec les modèles poétiques du texte statien et les auteurs anglais qui lui font écho, et qui porte en particulier sur les comparaisons et sur la représentation des personnages (*ad* tr.6.147 = 6.132).

> [*ad* tr.6.147 = 6.132] Behind *Hypsypile*'s soft sorrows flow | Silent, and fast. || Nothing can be more finely imaged than this character of *Hypsypile*; it seems a perfect picture of *beauty in distress*. Her very silence is eloquent: She knows her innocence, but must not speak one word to defend it. She moves along by herself the very last of them all, while every eye seems to threaten and accuse her. And ever after all this, there is still a dejected sweetness, a tenderness, a confusion that cannot be express'd. I know not how to make the reader any ways sensible of my own images, except I refer him to the character of *Briseïs* in *Homer*'s first *Iliad*, and the picture of *Sisigambis* in *Darius his tent*. This puts me in mind of some fine strokes in *Spenser*, tho' upon a different occasion. What I mean, is the silence and confusion of *Britomart*, when the *red-cross knight* discovers her to be a lady, and enquires after her adventures. | [...] *Fairy Queen*, Lib.3. Cant.2. See also the same canto, stanza the 15th.

Des approfondissements mythologiques, mais aussi botaniques (*ad* tr.6.994 = 6.854 ci-dessus), religieux, ou encore philosophiques, sont présents dans

---

[487] GILLESPIE 1999:168, qui souligne ce point, cite en exemple *ad* tr.6.23 = 6.22.

une note sur trois. Tantôt autonomes, tantôt liés à la discussion littéraire (*ad* tr.6.70 = 6.64 cité ci-dessus passe de la mythologie à l'esthétique), ils débouchent parfois aussi sur des observations morales. Quant à elles, ces observations sont éparses, mais nourries : elles participent de la comparaison entre Stace et ses modèles homérique et virgilien (en particulier au sujet du déroulement des jeux funèbres)[488], mais peuvent aussi véhiculer des messages que Harte délivre à ses contemporains avec mordant (*ad* tr.6.431 = 6.380).

> [*ad* tr.6.431 = 6.380] *Admetus'* Life, *&c.* || This alludes chiefly to the story of *Alceste, Admetus* his wife, who was so honourable (it seems) as to lay down her own life to atone for her husband's. *Juvenal* makes an agreeable use of this female gallantry.
> — <Iuv. 6.652–653> spectant subeuntem fata mariti | Alcesten. *Lactantius. Euripides* has written a tragedy upon this occasion. I am afraid few modern ladies would give such an example, but indeed husbands are much alter'd since the days of *Admetus.* [...]

L'unique discussion textuelle évoque l'idéalisation que peut entraîner le désir de réhabiliter Stace[489]. Les deux seuls éclaircissements témoignent des priorités de Harte : l'un vise à justifier un choix de traduction, l'autre vante les qualités littéraires du passage cité comme parallèle[490].

Dans la critique générale qu'il adresse à ses prédécesseurs en guise de conclusion – "no body has written any thing tolerable before me" – Harte vise sans doute "LP", Bernartius et Gronovius, qu'il cite tous trois par ailleurs. Il désigne le commentaire antique (*ad* tr.6.31 = 6.27) comme le "seul commentaire acceptable", mais dit en avoir tiré peu de profit ; les raisons qu'il invoque – explication littérale, jugements non motivés, mais surtout caractère trop peu "poétique" – illustrent bien les visées de sa propre exégèse[491].

---

488 L'étroite imbrication des dimensions morale et littéraire est également sensible dans la troisième note introductive, évoquée ci-dessus.

489 *Ad* tr.6.90 = 6.79, notamment "*Spes avidae,* must certainly be spoken of the mother, or else *credula* has nothing to agree with. In short, it must never be defended, but by one of these two excuses, either that *Statius* left his poem unfinished, or that the verse immediately preceding, is now lost. It might mean perhaps no more than this, "Thus too was the unhappy mother deceived ! With what care *&c.*" This consideration clears the sense, and solves all objections at once. However 'tis a mere conjecture, and may be truer to the author's reputation, than his first meaning."

490 *Ad* tr.6.324 = 6.286 ; *ad* tr.6.600 = 6.527, qui loue les vers 7.818–822 (catabase d'Amphiaraüs).

491 Sur le reproche exprimé en fin de note, cf. *ad* tr.6.349 = 6.309 cité ci-dessus.

> [*ad* tr.6.31 = 6.27] Swift from mankind the pow'r of *slumbers* flew. || [...] This remark I owe to *Lactantius*, who has given us the only tolerable comment upon *Statius*. Care has been taken to read him entirely over, tho' to little purpose. His notes are learned, short, and clear, but seldom poetical. Most of them are like the old *Scholia* upon *Homer*, explaining one word by another. He is full of *Apostrophes* and exclamations, yet gives no reasons. Such as *exquisite dictum! pictum egregie!* &c.

"LP" est de loin le plus présent: Harte lui emprunte explicitement des éléments factuels (*ad* tr.6.431 = 6.380 ci-dessus); il en discute les interprétations et les jugements (*ad* tr.6.349 = 6.309 ci-dessus), lui doit peut-être un parallèle[492]. Bernartius n'est cité que deux fois (voir *ad* tr.6.994 = 6.854), J.F. Gronovius pris à partie une fois (avec une violence qui repose sur une confusion avec Jacob Gronovius)[493]. Leur influence paraît s'arrêter là.

Argelati et la traduction de Bentivoglio (*Milan 1731–32*)

C'est sur Stace que Filippo Argelati (1685–1755)[494] jette son dévolu pour ouvrir sa vaste collection de traductions (souvent de simples rééditions) accompagnées du texte latin, de notes et de notices biographiques, *Raccolta di tutti gli antichi poeti Latini co la loro versione nell'Italiana favella*, dont trente-six volumes paraîtront jusqu'en 1765. Editeur infatigable, il met au service de ce projet la Società Palatina de Milan, qu'il a contribué à former en 1721 afin de publier à l'initiative de Muratori le monumental recueil des chroniques italiennes (*Rerum Italicarum scriptores*), et dont il assure la direction typographique[495].

Pour la *Thébaïde*, qui occupe les deux premiers volumes de la *Raccolta*, s'impose le choix de la traduction du cardinal Cornelio Bentivoglio d'Aragona (alias Selvaggio Porpora)[496], parue en 1729, qui a été accueillie avec enthousiasme et connaîtra un immense succès, supplantant celles de Valvasone (Venise 1570) et de Iacinto Nini (Rome 1630), auxquelles elle emprunte

---

[492] Ov. *met.* 10.90–105 cité *ad* tr.6.108 = 6.98, cf. chapitre 6, p. 496.

[493] Sur la confusion de Harte entre l'exégète de Stace et l'auteur de l'*Ammien Marcellin* de 1693, qui figure dans la partie finale de la note *ad* tr.6.90 = 6.79, voir BERLINCOURT 2008a:16 n. 50.

[494] Biographies: DBI 4:112–114; NBG 3:116–117. La correspondance entre Argelati et Muratori a été éditée dans VIANELLO 1976; voir aussi GALLAVRESI 1908.

[495] Sur la Società Palatina, voir VISCHI 1880; sur son financement, PASTA 2005.

[496] Biographies: DBI 8:644–649 *s.v. Bentivoglio d'Aragona, Marco Cornelio*; NBG 5:417. Notice dans RABBONI 2000:XLIX–LIII. Sur la rumeur infondée selon laquelle la traduction serait l'œuvre de Frugoni, voir CALCATERRA 1928:VII–XI, cf. GALLAVRESI 1908.

du reste largement[497]; cette traduction est nettement plus développée que l'original[498]. Le texte latin qu'imprime Argelati reflète un effort d'harmonisation entre celui de Gronovius et cette traduction. Les deux volumes suivants contiennent les *Silves* et l'*Achilléide*, dont la version est réalisée pour l'occasion par Francesco Maria Biacca et Orazio Bianchi, qui paraissent tous deux avoir joué un rôle important dans d'autres entreprises d'Argelati. L'éditeur inclut dans le quatrième volume, après une *Vita* originale et la reproduction, légèrement augmentée, du catalogue de *testimonia* (de Barth) qui figurait chez Veenhusen (Leyde 1671), des notes réalisées par ses propres soins, ainsi qu'une liste d'*emendationes* corrigeant le texte qu'il a imprimé[499].

Les paratextes, mais aussi la correspondance d'Argelati et sa *Biblioteca degli volgarizzatori* (1767, posthume), nous éclairent sur la genèse de ces ouvrages ainsi que, plus généralement, sur le lancement difficile de cette entreprise éditoriale. La place de la *Thébaïde* en tête de la collection fait honneur à son traducteur, qu'Argelati tient en haute estime et qu'il loue, de concert avec l'imprimeur Giuseppe Richino Malatesta, dans les paratextes introductifs[500]. Une lettre adressée à Bentivoglio peu après la parution des volumes concernés est intéressante à plus d'un titre[501]. Argelati y affirme que Bianchi et lui-même ont lancé l'idée de la collection, mais aussi que l'imprimeur a publié l'épopée thébaine sans qu'ils aient pu y mettre la dernière main. La lettre, datée du 12 décembre 1731, exagère en outre l'avancement des travaux lorsqu'elle prétend que "les *errata* seront insérés dans le troisième volume, contenant l'*Achilléide* et les *Silves*, qui est déjà sous presse". En réalité, ces deux poèmes paraîtront dans des volumes distincts,

---

497 Parmi les nombreuses rééditions de cette traduction, signalons celles de Calcaterra 1928 et de Rabboni 2000 (803–815 pour un répertoire analytique des rééditions). Pour une confrontation avec les traductions de Valvasone et de Nini, voir en particulier Calcaterra 1928:I XXXIV–LXXV; cf. Rabboni 2000:VII–XLVIII et Dalle Mule 1903.

498 1068 vers pour le livre 3, contre 721 pour l'original.

499 Seule la *Vita* est explicitement présentée comme l'œuvre d'Argelati, mais la paternité des notes, affirmée par l'auteur lui-même dans la *Biblioteca dei volgarizzatori*, ne paraît pas faire de doute; Argelati déclare à Muratori (5.9.1731 [Vianello 1976 n° 455]) que son nom ne doit pas paraître dans l'ouvrage "per non incorere [sic] coll'eminentissimo Bentivoglio".

500 Vol. 1, épître dédicatoire de Malatesta, p. [2–3]; vol. 4, préface d'Argelati, sig. b1v. De nombreuses lettres d'Argelati à Muratori mentionnent Bentivoglio; le 29.6.1729 (Vianello 1976 n° 270) – les "approbations" de la traduction de Bentivoglio datent des 24 et 26 mai – Argelati évoque la possibilité de lui dédier un volume des *Rerum Italicarum scriptores*. Muratori félicitera Bentivoglio dans une lettre du 15.3.1730 (éditée dans Burlini Calapaj 1983:3–4).

501 Transcription et analyse dans Gallavresi 1908.

les *errata* à la *Thébaïde* étant compris dans le dernier ; encore en septembre 1732 la traduction de l'*Achilléide* reste inachevée, et il en va de même, semble-t-il, pour celle des *Silves*[502].

Assumant les visées d'une collection "raffazzonata senza alcun criterio filologico per scopi scolastici e commerciali" (dans les termes de son biographe), Argelati expose ses objectifs, avec une portée programmatique générale, dans une longue préface au volume contenant les notes. Il y vante la nouveauté d'une édition avec texte et traduction en regard qui permettra d'"enrichir la langue italienne"[503]. Ecartant les critiques potentielles de ceux qui condamnent le recours au vernaculaire dans l'enseignement du latin (on pense aux jésuites), il souligne l'utilité du format adopté pour de jeunes élèves, désignés comme lectorat privilégié par opposition aux savants "auxquels ces ouvrages ne sont pas destinés", tout en affirmant que d'autres publics en tireront profit – les "doctes", mais aussi les "dames", et enfin les étrangers[504]. Cause de fierté patriotique, l'entreprise permettra à l'italien de rivaliser avec les langues qui possèdent déjà des traductions, et même de les surpasser par une collection exhaustive[505].

Argelati répond par ailleurs à ceux qui, après la parution des premiers volumes, l'engageaient à "donner un texte latin plus correct en comparant entre elles les meilleures éditions pour y trouver les meilleures leçons" : les variantes textuelles se sont accumulées à l'excès dans les éditions, leur confrontation systématique ne suffirait pas à retrouver les "vraies leçons", et les copistes ont commis des erreurs qui "produisent un sens excellent" et plairaient aux auteurs eux-mêmes ; prêter trop d'attention aux variantes détournerait de l'urgence véritable, qui consiste à traduire les poètes[506]. Argelati s'estime dispensé de ce labeur par le projet même de réunir texte et version : son unique mission consiste à imprimer les variantes ayant servi

---

[502] Argelati à Muratori, 19.9.1732 (Vianello 1976 n° 480). Le 5.9.1731 (Vianello 1976 n° 455), Bianchi travaillait déjà à l'*Achilléide*, et Argelati envisageait de répartir les *Silves* entre plusieurs traducteurs. Le 3.10.1731 (Vianello 1976 n° 456), Argelati écrivait que Biacca était en train de traduire les *Silves*. Ses propos de septembre 1732 paraissent s'expliquer par le fait que Biacca n'a pris en charge que très tardivement la traduction de l'ensemble du recueil ; la *Biblioteca dei volgarizzatori* affirme que les *Silves* ont été traduites en six mois. Argelati évoque à diverses reprises la difficulté à trouver des traducteurs (e.g. 3.10.1731 [Vianello 1976 n° 456] ; 19.9.1732 [n° 480]), voire à se procurer une traduction existante (30.3.1733 [n° 500]).

[503] Vol. 4, préface, sig. a4v.

[504] Vol. 4, préface, sig. a4v–b1r. L'épître dédicatoire de Malatesta dans le vol. 3 (*Silves*) insiste sur le lectorat féminin.

[505] Vol. 4, préface, sig. b1r–v.

[506] Vol. 4, préface, sig. b3r–v. La primauté qu'Argelati accorde au critère du sens sur celui de l'authenticité rejoint la position de Marolles : voir *supra* p. 106 et n. 258 ; cf. chapitre 3, p. 280.

de base à la traduction, soit (dans le cas d'une traduction nouvelle) en reproduisant le texte fourni par le traducteur, soit (pour une traduction préexistante) en s'efforçant de reconstituer le texte sur lequel il s'est fondé[507].

L'exégèse elle-même est subordonnée à ces considérations :

> [vol. 4, préface, sig. b3v] Perchè però vogliamo essere docili, e soddisfare ognuno se sia possibile, quando vi fosse un'enorme diversità, o che non potessimo ritrovare la lezione usata dall'antico Traduttore, o che si fosse servito egli di una comunemente riprovata, non lasciaremo di avvertirlo. E perchè desideramo più d'ogni altro, che le nostre versioni servano veramente a quell'uso, a cui le abbiamo destinate, non avemo tralasciato di spiegare con alcune annotazioni le cose più difficili, le quali ben intese dal Lettore, non potrà non intendere ancora facilmente il testo latino. Tutti questi ajuti si daranno ad ogni Poeta nella maniera che si è fatto con Stazio [...].

En se déclarant disposé à prendre position sur des questions textuelles importantes que soulèverait la traduction, Argelati fait allusion à la liste d'*emendationes* qu'il a incluse dans le quatrième volume, évidemment en réponse aux critiques qui lui avaient été adressées. Quant à ses notes, il dit vouloir s'en servir surtout – et l'on touche ici un point à la fois essentiel et problématique – pour permettre au lecteur de bien comprendre le texte *latin.*

Les notes d'Argelati, en langue italienne, sont lemmatisées d'après la traduction et renvoient à la pagination de la traduction[508]. Réunies sous le nom d'*Indice de' passi piu' difficoltosi … brievemente spiegati*, elles occupent pour l'ensemble de la *Thébaïde* une cinquantaine de pages, avec au fil des livres une diminution très sensible[509]. Au nombre de vingt à trente par livre, elles se répartissent de manière très irrégulière, négligeant assez souvent plus de soixante, et jusqu'à plus de cent vers consécutifs. La brièveté annoncée par l'intertitre est respectée : certaines notes ne comptent que deux ou quatre mots, la plupart entre vingt et quarante, et les plus longues d'ordinaire moins de soixante-dix.

La première note donne le ton : elle prend prétexte de l'expression *fraternas acies* qui ouvre le poème pour offrir une très longue présentation des antécédents mythologiques immédiats du récit principal – en remontant

---

[507] Vol. 4, préface, sig. b3v.

[508] Partout, j'indique entre guillemets la référence telle qu'elle figure dans l'ouvrage d'Argelati.

[509] Les deux premiers livres concentrent deux cinquièmes du matériel ; les six premiers, deux tiers.

non pas à Cadmus, comme le fait Stace dans la *praeteritio* des premiers vers, mais à l'oracle donné à Laïus, et en retraçant ensuite par le menu la vie d'Œdipe.

> [*ad* 1.1 "pag.3. v.1."] L'*Armi fraterne ec.* Di Labdaco Re di Tebe fu figliuolo Lajo marito di Giocasta. Inteso Lajo dall'Oracolo, che il figlio, che a lui nascerebbe, dovea un giorno ammazzarlo, seguito il parto del Bambino, lo consegnò ad un suo confidente, acciocchè nascostamente lo facesse perire. [...] Eteocle, che era il maggiore fu il primo a salire su'l Trono, e Polinice ne andò in bando. Finito l'anno ricusò Eteocle di lasciar il Regno al fratello : Da questo rifiuto ebbe l'origine la guerra di Tebe ; e perciò dice il Poeta di voler cantare *l'Armi fraterne*, cioè la guerra tra questi due fratelli.

Les éléments portant sur la mythologie, mais aussi la géographie, sont omniprésents, sous forme d'approfondissements presque partout, souvent doublés (dans presque une note sur deux) d'éclaircissements : il s'agit d'apporter une information généralement rapide sur les personnages, les lieux et les actions[510]. Les autres types d'éléments exégétiques sont virtuellement absents.

Argelati se soucie moins de commenter le texte de Stace que la traduction – un constat qui nuance l'intention déclarée de faciliter la compréhension du latin. Parfois, en effet, les notes omettent de discuter des difficultés de l'original que la traduction aplanit[511]. Ailleurs, elles s'arrêtent sur des questions qui ne concernent que celle-ci : là où Stace illustre l'ardeur guerrière des Argiens par la transformation des outils agricoles en armes (3.588–589), et où Bentivoglio parle plutôt d'outils "autrefois chers à la déesse sicilienne", Argelati entreprend de préciser que cette déesse n'est autre que Cérès.

> iam falces auidis et aratra caminis | rastraque et incurui saeuum rubuere ligones (3.588–589)

> Già i vomeri, gli aratri, e gli altri arnesi, | Sì cari un tempo alla Sicana Dea, | Miransi rosseggiar dentro le ardenti | Fornaci ; e all'alternar di più martelli | Mutar l'uso pacifico in guerriero. (Bentivoglio tr.3.868–872 = 3.588–589)

> [*ad* 3.588 "p.161. v.21."] *alla Sicana Dea.* Cerere Dea delle biade.

---

510 E.g. *ad* 3.481 "p.153. v.8." «*Nume Dittéo*. Giove intende : *Dittéo*, lo stesso che *Cretense*, così Giove si dice *Dittéo*, perchè nato nell'Isola di Creta, oggia Candia. » ; *ad* 3.596 "p.161. v.36." «*Peloro*. Uno de' tre Promontori di Sicilia. » ; *ad* 3.506 "p.155. v.12." «*Il nero Corvo*. Il Corvo è dedicato ad Apollo, mentre il pose di guardia a Coronide, che di lui avea concepito : non ostante però la lui vigilanza, Lico ebbe occulta dimestichezza con la Ninfa, e per tal temerità fu da Giove fulminato. Apollo sdegnato uccise la Ninfa, e dal lei ventre reciso ne cavò Esculapio ; ed il Corvo di bianco ch'egli era, fu cangiato in nero. »

511 E.g. *ad* 3.204 "p.131. v.23." mentionne Dircé sans relever que Stace, à la différence de Bentivoglio, ne nomme pas la reine thébaine.

Les notes doivent apparemment très peu à la tradition exégétique statienne, mais certaines similitudes suggèrent qu'elles s'inspirent parfois de celles qui accompagnaient la traduction de Valvasone (utilisée par Bentivoglio). En déclarant superflu de commenter la description du collier d'Harmonie compte tenu des qualités de Bentivoglio – observons ici aussi la référence à la traduction plutôt qu'au texte original – Argelati paraît mimer Pavesi, qui adoptait précisément cette attitude envers Valvasone.

> [*ad* 2.265 "p.77. <v.18.>"] *Il fatale d'Harmonia empio monile.* Harmonia fu moglie di Cadmo, di lei più abbasso si dirà. Il monile quì accennato è si bene descritto dall'Italiano Poeta, che non accade parlarne.
>
> ~ [Pavesi *ad* st.2.77 ~ 2.265] Del monile di Harmonia s'ha ogni particolarità ne' uersi medesimi del poeta, nè occorre dirne piu di quello, che ne, dice egli stesso.

Lewis et sa traduction (*Oxford 1767*)

William Lillington Lewis (ca. 1743–1772)[512] est l'auteur de la première traduction intégrale de la *Thébaïde* en langue anglaise, qu'il a commencée à l'âge de dix-huit ans et publiée, sans le texte latin mais avec des notes infrapaginales en anglais, l'année même où il obtenait son diplôme à Oxford (Pembroke College)[513]. Prématurément disparu, il n'est pas autrement connu.

La traduction (avec *argumenta*), nettement plus développée que l'original[514], est reconnue comme l'une des meilleures du 18e s. anglais. Respectant davantage le texte latin que ne le faisaient ses prédécesseurs, Lewis s'autorise peu de libertés[515]. Remarquable par sa capacité à rendre l'atmosphère et le style de la *Thébaïde*, Lewis s'efforce surtout de refléter sa complexe intertextualité en puisant lui-même de cas en cas, en fonction des modèles suivis par Stace, dans des traductions célèbres comme l'*Iliade* de Pope, l'*Enéide* de Dryden ou la *Pharsale* de Rowe[516].

---

512 Biographies : ODNB 33:667. Sur cet ouvrage, voir VESSEY 1996:22–23, qui attire l'attention sur l'intérêt des notes, et GILLESPIE 1999:169–171.

513 Lewis évoque la précocité de son entreprise dans sa préface, p. xxi.

514 1018 vers pour le livre 3, contre 721 pour le texte original.

515 Lewis détaille ses principes de traduction dans sa préface, pp. xxi–xxiv, où il déclare notamment n'admettre que des altérations de détail qui n'affectent en rien la substance de l'original (cf. GILLESPIE 1999:169). Sa formulation même sur ce point (p. xxii) rejoint celle de Harte (Londres 1727) *ad* tr.6.909 = 6.777 (cf. GILLESPIE 1999:159–160 et n. 11 pour un autre "plagiat" de Harte dans la préface de Lewis).

516 ODNB 33:667 (Tissol) donne un remarquable exemple de cette démarche.

L'ample "dissertation préfacielle" de Lewis, qui offre une lecture littéraire sans équivalent dans la tradition imprimée de la *Thébaïde*, constitue une contribution majeure de l'ouvrage[517]. Les notes, lemmatisées, ne sont pas très nombreuses : entre cinquante et cent par livre, réparties de manière assez régulière. En revanche, elles possèdent une certaine consistance : fréquemment entre trente et soixante mots, souvent aussi plus de cent voire deux cents. Les lemmes sont tirés de la traduction. La présence exceptionnelle de notes de détail non lemmatisées, signalées par des astérisques, paraît refléter des adjonctions postérieures[518].

Au même titre que la "dissertation préfacielle", ce matériel exégétique est remarquable par son orientation et sa finesse d'analyse, qui lui valent d'occuper une position singulière dans l'histoire exégétique du poème. Il est dominé par les discussions d'ordre littéraire (plus des deux tiers des notes, à titre presque toujours principal ou unique), avec un clair accent sur la représentation des actions et des "caractères" ou sur les rapprochements (modèles, réception, élargissements de toute sorte) avec d'autres textes (*ad* tr.3.849 = 3.598), ainsi que sur les aspects rhétoriques (*ad* tr.3.211 = 3.151).

> [*ad* tr.3.849 = 3.598] *But* Capaneus] The Character of *Capaneus* is poetically good, and makes a considerable Figure in the Thebaid. But if we look upon it in a moral Light : We shall find it an Assemblage of the brightest Virtues and blackest Vices ; and they are both so blended together, that we can neither praise or disapprove either, without an Opposition from the contrary Quality. He has Valour in a great Degree, but it is intermixed with Rashness. His Constancy renders him impious and his Friendship, barbarous. In short, this Character is built on the same Plan, as the Mezentius of Virgil, and Argante of Tasso : Yet he has more Courage than the former, and more Impiety than the latter of these Heroes.

> [*ad* tr.3.211 = 3.151] *Are these your Kisses*] There is no Speech in the whole Thebaid more worthy our Attention than this of *Ide*. The Reader will not find in it a Collection of trite Sentiments, and Common-Place Observations ; but will, I doubt not, think it the most rational, pertinent and spirited Speech in the whole Poem. I shall do *Statius* but common Justice to say, that his Art is here as much superior to that of *Virgil* in the Speech of *Euryalus*'s Mother, as the Aeneid is upon the whole to the Thebaid. *Ide* really talks like a sensible, philosophical Matron ; she does not wish her Sons had escaped with Life, but that they had fallen in a more honourable and conspicuous Manner. I only wonder she so well recovered the Use of her Reason, as to throw out these Reflections, since her Appearance at first gave us little Ground to expect it.

---

517 Cette "dissertation" sera discutée au chapitre 6, *passim*.

518 E.g. *ad* tr.3.507 = 3.352 "Or the stern * Guardian of Bebrycia's Grove" : « Busiris. » Ajout hâtif lors de la relecture des épreuves ? Intervention en typographie ? Le "dur gardien de la forêt de Bébrycie" n'est pas Busiris, mais Amycus.

Lewis, qui se situe dans la lignée de l'"augustanisme" de Pope et de Harte, se montre cependant bien plus favorable au poète flavien et témoigne du chemin accompli dans l'appréciation de ses qualités propres ; s'il invoque avec insistance le critère de "propriété", il prend souvent le contre-pied de ses prédécesseurs en concluant à la supériorité de Stace (*ad* tr.3.211 = 3.151 ci-dessus)[519]. D'autres traits moins fréquents mais non moins notables sont l'intérêt pour l'interprétation de certains passages délicats et, fait très inhabituel dans cette tradition imprimée, pour des questions narratives[520].

Le second axe privilégié par Lewis est constitué par les approfondissements non littéraires (présents dans environ une note sur trois). L'information porte largement sur des points de géographie (*ad* tr.3.681 = 3.476) et surtout de mythologie, où elle tend toutefois à rester assez élémentaire ; elle concerne également les us et coutumes ainsi que les croyances (*ad* tr.3.133 = 3.97), dans un sensible effort pour faire connaître au lecteur anglais la vie des "anciens".

> [*ad* tr.3.681 = 3.476] Ammon *to them must yield*] This famous Oracle was situated in *Lybia*, between the greater and less *Catabathmus*, to the West of *Egypt*, in what is now called the Desert of *Barca*. For a farther and more particular Account, see *Lucan*'s *Pharsalia*, Book 9.
>
> [*ad* tr.3.133 = 3.97] *Repuls'd with Threats*] This Prohibition of the King's is the more insisted on by the Poet, because the Ancients had nothing in greater Horror than the Want of Burial. *Virgil* says, that the unburied on the Banks of *Styx*
>
>> Centum errant annos, volitantque haec littora circum, | Tum demum admissi, stagna expotata revisunt. | Aeneid, B.6. V.329.

Les remarques édifiantes sont très rares mais non dépourvues d'intérêt. Les quelques éclaircissements sont liés pour la plupart à l'analyse littéraire ou à d'autres formes d'approfondissement. Exceptionnelles, les discussions du texte ne visent qu'à légitimer la traduction[521]. Les notes reflètent à d'autres égards l'autonomie revendiquée par la traduction. Ainsi Lewis ne ressent-il pas, à la différence de Stephens, le besoin d'expliquer les libertés qu'il prend, en particulier dans la désignation des référents[522]. A l'inverse, par-

---

519 La "propriété" sera discutée au chapitre 6, pp. 473–474. Sur l'"augustanisme" de Lewis (cf. *supra* p. 154 et n. 480 sur Pope et Harte), voir GILLESPIE 1999:165 et 170–171, qui conclut que "Pope seems to have helped create a taste for Statius by which he himself stands reproved".

520 Voir *ad* tr.3.947 = 3.671 discuté au chapitre 5, p. 401 et les cas analysés au chapitre 6, pp. 487 et 489.

521 E.g. *ad* tr.3.425 = 3.294, où Lewis se justifie d'avoir traduit la correction de Barth *illigat amplexu*, plutôt que *laedit in amplexu*.

522 *Ad* tr.3.683 = 3.478, où Lewis nomme Apis sans signaler le caractère périphrastique du

fois il fournit le texte latin lorsqu'il signale un emprunt (*ad* tr.3.293 = 3.211), voire – curieuse démarche – cite en parallèle sa *traduction* et des citations *en latin* de Virgile pour illustrer une similitude de diction (*ad* tr.3.387 = 3.269).

> [*ad* tr.3.293 = 3.211] *How shall the gasping Nations*] This is copied from *Horace*, Book 1. Ode 15. The Words of *Statius* are, | Quantus equis, quantusque viris in pulvere crasso | Sudor. | Those of *Horace*, | Eheu quantus equis, quantus adest viris | Sudor!
>
> [*ad* tr.3.387 = 3.269] *Will* Mars *then*] This Speech of *Venus* is written in the Spirit of *Dido*'s to *Aeneas*; and in many Places not only the Sentiment, but even the Diction is similar, as for Example: *Say, shall the Product*] so *Virgil*, | Nec te noster Amor, nec te data dextera quondam, | Nec moritura tenet crudeli funere Dido? | *Did I for this consent*, &c.] | Extinctus pudor, et, quâ solâ sidera adibam, | Fama prior. | *Go then; thy Flights*, &c.] | Neque te teneo, neque dicta refello. | I, sequere Italiam ventis, pete regna per undas.

Lewis a fait appel aux notes de Harte sur le livre 6[523], mais aussi à diverses autres exégèses. Explicite ou non, l'utilisation qu'il fait des matériaux auxquels lui donne accès Veenhusen (Leyde 1671) – qu'il nomme occasionnellement – est très limitée et sélective: il reprend, notamment pour la mythologie, quelques éléments provenant de Bernartius ou de Barth, et peut-être de "LP"; son désintérêt pour les problèmes textuels l'amène en revanche à délaisser les notes de Gronovius. Les héritages sont presque toujours fondus dans une rédaction profondément originale.

L'édition de Milan 1782–88

La première des deux exégèses en langue latine publiées en Italie à la fin du 18e s. est issue de l'éphémère imprimerie du monastère de Saint Ambroise à Milan[524]. A l'initiative de l'impératrice Marie-Thérèse, désireuse de moderniser certains établissements religieux de la Lombardie autrichienne, ce

texte latin (*Niliacumque pecus*), est très significatif: «*No more let* Apis] *Apis* was an *Egyptian* Deity, worshipped in the Shape of a Bull.» Pour l'attitude inverse de Stephens, voir *ad* tr.3.498 = 3.441 cité *supra* p. 93.

523 Cette dépendance est relevée dans Gillespie 1999:169; cf. n. 515 à propos de la préface.

524 Les lignes qui suivent se fondent sur Bondioli 1932, qui retrace l'histoire de cette imprimerie (sans mentionner la publication d'auteurs classiques).

monastère a reçu pour mission en 1759 de se montrer utile à la société en se vouant à la science diplomatique et à la critique de documents. La nécessité de publier les résultats des recherches effectuées conduit à la création *ex nihilo* d'une ambitieuse typographie ; les premiers volumes sortent de presse en 1778, mais la conquête napoléonienne sonnera bientôt le glas de cette entreprise, qui cessera son activité en 1799 avec l'ensemble du monastère. Une des particularités du programme éditorial suivi durant ces deux décennies est la publication d'une série d'auteurs classiques profanes.

Parue en deux fois deux volumes en 1782 (*Thébaïde*) puis 1788 (*Silves* et *Achilléide*), l'édition de Stace, dont la paternité exacte reste inconnue, reproduit les traductions italiennes de Bentivoglio, Biacca et Bianchi précédemment publiées par Argelati (Milan 1731–32), mais elle présente en regard un texte latin différent (pour l'épopée thébaine celui de Veenhusen), rompant ainsi la correspondance entre texte et traduction, et elle offre des notes d'autre origine. La place du vernaculaire est bien moindre que chez Argelati : ici les notes sont en latin, et l'ensemble du paratexte (préface, *Vita Statii, argumenta*) est proposé sous forme bilingue, avec la version latine en tête ; la page de titre est rédigée exclusivement en latin, alors que l'édition publiée un demi-siècle plus tôt portait un double titre.

En tête du premier volume, une préface présente brièvement (après un éloge de la traduction de Bentivoglio) certains des principes suivis dans le travail d'édition et d'exégèse : le texte suit essentiellement celui de Gronovius (on ne précise pas qu'il s'agit de sa réélaboration par Veenhusen) et les notes sont empruntées pour la plupart à la sélection de Veenhusen, mais également enrichies de "quelques remarques" forgées pour l'occasion[525].

> [vol. 1, préface, sig. *1r–v] [...] Textum quod attinet, vix credimus correctiorem dari posse, ut qui ex correctissimis sit expressus, imprimis ex celeberrima omnium merito principe editione Johannis Friderici Gronovii in hoc studii genere accuratissimi. Notae plerumque haustae sunt ex perspicaci Interprete Johanne Veenhusen, qui multa sagacitate eas selegit ex Domitio, Morello, Bernartio, Cruceo, Barthio, Gevartio, aliisque, & quasdam ex doctissima Diatribe celeberrimi Gronovii. Caeteroquin visum nobis aliquam addere animadversionem proprio marte enucleatam, prout res & circumstantiae ferebant. In spem vero erigimur, te gratum studiis nostris fore, tuaque humanitate Typographiam nostram excitaturum, sedulo suscepti curriculi festinationem ac metam molientem. Deus te sospitet. Vale.

---

525 A l'instar des autres éléments du paratexte introductif, la préface est aussi fournie en version italienne, sig. *2r–v.

Les notes occupent deux registres, disposés l'un en dessous du texte latin, l'autre (sous le titre d'*annotationes*) à la fin de chaque volume. Les notes infrapaginales sont de loin les plus nombreuses, mais leur densité reste modeste : moins de soixante-dix par livre en moyenne, avec fréquemment des "lacunes" de plus de vingt voire trente vers. Elles comptent parfois une bonne centaine de mots, mais souvent vingt à trente, voire quelques-uns seulement. Les notes finales, signalées dans le texte par des astérisques, sont beaucoup plus clairsemées (entre deux et quinze par livre), et elles se raréfient nettement au fil du poème[526]. Elles tendent aussi à être plus longues : une vingtaine de mots pour les moins développées, souvent entre cent et deux cents, et jusqu'à plus de sept cents pour une énorme discussion de *realia*, reprise de Bernartius[527]. La répartition entre les deux registres paraît dictée au moins en partie par des contraintes de mise en page, les *annotationes* finales accueillant les notes qui ne sauraient trouver place sous le texte. La lemmatisation ne suit pas toujours le texte imprimé[528].

Un rapide examen des orientations exégétiques fait apparaître une image assez équilibrée : sur dix notes du registre infrapaginal, les discussions critiques sont présentes dans environ deux notes, les éclaircissements dans trois, les approfondissements dans sept, l'édification dans trois ; le registre final privilégie pour sa part clairement les deux dernières catégories. La présence, annoncée en préface, d'une grande quantité d'éléments hérités incite cependant à dépasser ce premier examen.

La confrontation avec la sélection offerte par Veenhusen révèle une proportion de notes "originales" bien plus élevée que ne le laissait augurer la préface ("aliquam … animadversionem") : la moitié dans le registre final, à peine moins dans le registre infrapaginal. Le matériel hérité est parfois reproduit de manière inchangée par rapport à Veenhusen[529], mais plus souvent remanié plus ou moins profondément. L'éditeur abrège ou complète alors ses prédécesseurs, et il reformule volontiers les éléments empruntés, en particulier leur partie initiale[530]. Stratagème commode pour dissi-

---

526 Les notes aux six premiers livres (cinquante-quatre notes) occupent environ dix pages, celles aux six derniers livres (dix-huit notes) à peine la moitié.

527 Voir Bernartius *ad* 10.17 *dat tessera signum*, discuté au chapitre 7, pp. 560–562.

528 Un décalage s'observe dans la note infrapaginale *ad* 11.567, lemmatisée *iam laetus frater fratris non corde reliquit*, alors que le texte lit *iam laetus fratris non frater corde reliquit*.

529 E.g. notes infrapaginales *ad* 3.141 (= "LP"), 3.233 (= Barth), 3.619 (= Gronovius) ; notes finales *ad* 3.205 *in subitos regina lacus* (= Bernartius), 3.205 *sic dura sororum* (= "LP"), 3.283 (= "LP").

530 E.g. note infrapaginale *ad* 3.216 « *Unde ea libertas ?* Quaerit Poeta, unde Alethes audaciam hauriat congerendi tot probra, ac delicta in Regem efferatum, ac illius contumelias ulturum. Videt enim sibi vitae finem propinquum, & omne incolumitatis spatium esse trans-

muler les emprunts ? Cette hypothèse paraît contredite par la déclaration préfacielle qui souligne la dette de l'éditeur envers la tradition, mais elle s'accorderait avec le fait que dans le détail les héritages ne sont de loin pas tous déclarés.

Cette confrontation avec Veenhusen apporte aussi un enseignement majeur en permettant de mettre en évidence ce que l'édition du monastère milanais apporte de nouveau. Les deux catégories de notes les moins bien représentées dans son commentaire sont également celles où le matériel hérité occupe la plus large part : de nombreux éclaircissements sont puisés dans la tradition antérieure, ainsi que toutes les discussions critiques[531]. Parmi les approfondissements, on doit distinguer entre d'une part les *realia* ou la mythologie, où les notes se partagent entre héritages et apports originaux[532], et d'autre part les discussions linguistiques et "littéraires", où ces derniers sont nettement majoritaires[533]. La contribution majeure du commentateur réside cependant ailleurs : les éléments d'édification, qui se signalaient déjà en première analyse par leur notable présence, sont entièrement son œuvre[534]. C'est la voix de cet exégète anonyme qui se préoccupe – on

latum, & propter hoc ne moriatur inglorius, quasi liber & constans, ut de illo hoc postea populus loquatur, optat occidi. Possumus etiam Alethen nobis effingere virum integerrimum, qui Patriae charitate correptus vera exponit flocci faciens vitae discrimen. », qui remanie (sans le nommer) "LP" in Leyde 1671 « *Unde ea libertas.*] Quaeritis, inquit, quo vultu Alethes crimina in regem libere congerat ? Videt enim sibi vitae finem propinquum, & omne incolumitatis spacium esse translatum, & propter hoc ne moriatur inglorius, quasi liber & constans, ut de illo hoc postea populus loquatur, optat occidi. unde Lucanus : <3.134–135> *Unam spem mortis honestae concipitis*. Lactantius. »

[531] E.g. *ad* 3.616 (notes infrapaginales) «*Jamque huc timida cum fraude sacerdos*. In optimo Codice *hac* non *huc* legitur. », qui abrège Barth *ad* 3.618 *experiar* in Leyde 1671. L'emprunt est flagrant lorsque le commentateur milanais cite des érudits flamands de la fin du 16e s., comme *ad* 8.550[551] (notes infrapaginales) « *Ipsa diu positis letum praedixerat astris* | *Uranie*. Lipsius [sic] legit : *ipsa diu potis*. Sed Gerardus Buitewegius emendavit : *ipsa diu positis*. Alii legunt : *ipsa diu inspectis.* » ; cf. Bernartius in Leyde 1671 "Lipsij liber : *ipsa diu potis*. vnde elegantis ingenij & doctrinae iuuenis Gerardus Buitewegius noster [...]."

[532] La rédaction est originale e.g. dans la note infrapaginale *ad* 3.438 sur les Cyclades.

[533] E.g. note finale *ad* 3.61 (sur la question de la vraisemblance) « *Seu fortuna fuit*. Nuntius cladis caussas quaerit, ut factum Regi credibile evadat. Sed quomodo evenisse credamus unum virum quinquaginta milites prostravisse ? Virtus sane, praeter fidem, invicta requiritur. Plurima vero apud veteres historias exempla prostant, quae Tydei factum maxime probant. Ut Thermopylas, Maratonia arva, & alia luculentissima virtutis prodigia praetermittamus, nonne Cocles unus Porsenae exercitum, & unus Scaeva Pompejanorum legiones diuturno tempore retardarunt ? Minime vero arguendus Papinius, cum singularem Tydei magnanimitatem, ac robur praeseferat. »

[534] Ces éléments apparaissent parfois sous la forme d'adjonctions à des notes héritées, comme c'est le cas de la dernière phrase dans la note *ad* 3.216 citée n. 530.

le verra plus loin – de dégager des vers de Stace l'expression de vérités théologiques, ou d'y dénoncer des positions incompatibles avec la foi chrétienne. C'est elle aussi qui se penche sur la psyché d'Etéocle qui attend plein d'angoisse l'issue de l'embuscade lancée contre Tydée (*ad* 3.2), ou sur celle de Polynice au moment où il prend connaissance de cette manœuvre perfide (*ad* 3.366).

> [note finale *ad* 3.2] *Nocte sub ancipiti.* Nocturnas inter tenebras haud distrahitur mens objectis; hinc magis magisque gliscunt curae, & angores animi, & sollicitae cogitationes desaeviunt. Ea omnia idcirco Tyrannus amplectitur, quae vel inglorium Tydeum reddere poterant, vel post hostis triumphum sibi, regnoque minitari.

> [note finale *ad* 3.366] *Cunctisque prior Cadmeïus heros.* Polynices prae caeteris audito Fratris crimine angitur; moerorem vero sequitur furor. Sed nec caeca, nec praecipiti rabie exardescit; imo causae aequitate fretus libenter ad lethum subeundum se parat. Nihilo tamen minus luctuosa calamitas fratrem cum fratre dimicare; naturam dediscere asperum est.

L'édition de Venise 1786

Contemporain de l'édition du monastère milanais de Saint Ambroise, l'ouvrage vénitien publié par le libraire-éditeur Tommaso Bettinelli – adversaire déclaré des jésuites lors du conflit qui a divisé l'oligarchie vénitienne dans les années précédant la suppression de cet ordre en 1773[535] – est lui aussi anonyme. Bien moins volumineux, il contient uniquement le texte latin "d'après la recension de Veenhusen", comme l'affiche la page de titre, accompagné de *notae selectiores* en latin placées à la fin de chaque volume – *Silves* et *Achilléide* pour le premier, *Thébaïde* pour le second. Le texte n'est pas identique au modèle déclaré, mais il en est proche. Les visées et les principes qui ont présidé à l'élaboration du matériel exégétique ne font l'objet d'aucune déclaration détaillée; la préface, qui par ailleurs s'appesantit sur les "défauts" de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* – en contraste avec le caractère généralement élogieux du répertoire de *testimonia*, issu, comme les *Vitae Statii*, de l'ouvrage de Barth par l'intermédiaire de Veenhusen – et déclare les *Silves* bien plus utiles aux jeunes gens, se borne sur ce point à énumérer les nombreux commentaires précédents qui ont été mis à profit.

> [préface, p. iv] Editionem hanc ex recensione accuratissima Johannis Veenhusen concinnavimus, additis brevibus Commentariis Domitii, Morelli, Bernar-

---

535 Sur le rôle du patriciat vénitien dans le commerce des livres et sur les déchirements religieux de l'oligarchie durant cette période, voir Pasta 2005:203–204.

> tii, Gevartii, Crucei, Barthii, & Jo. Frid. Gronovii contractis, & excerptis cum delectu.

Les notes, lemmatisées, occupent à peine plus de quarante pages pour l'ensemble du poème. Elles sont réparties de manière inégale, les six premiers livres bénéficiant d'un matériel exégétique presque deux fois plus abondant que les six autres[536]. Le système de référence est curieux : à un numéro inséré dans le texte correspond assez souvent, non une note unique, mais un groupe de notes qui ne concernent pas nécessairement des vers contigus (et ne sont pas numérotées). C'est le cas par exemple au vers 3.633, où le numéro 26 renvoie conjointement à deux lemmes séparés par presque vingt vers.

> [*ad* 3.633 et *ad* 3.650 "(26)"] *Persei ... montis*. Aphesantem montem significat, in quo auguria captaverat. De hoc enim Perseus primum volavit, cum ad caput Gorgonis auferendum profectus est. *Tyrrhenus clangor*. Tuba a Tyrrhenis inventa.

Au nombre de cinq à six cents (trois cent soixante-quinze appels de notes) pour l'ensemble du poème, ces notes sont très sporadiques : on parcourt souvent plus de quarante vers du texte, parfois plus de soixante, sans en rencontrer aucune, et l'on en voit très rarement apparaître plus de deux par tranche de dix vers, à l'exception de quelques "grappes" qui peuvent être volumineuses (comme les six notes à 3.476–481 citées ci-dessous, réunies sous deux appels de note). Parfois brèves (comme *ad* 3.650 ci-dessus, *ad* 3.481 ci-dessous), elles ont pour la plupart la modeste étendue d'une quarantaine de mots. La lemmatisation concorde avec le texte imprimé dans l'ouvrage.

Le matériel exégétique, dépourvu de section introductive, privilégie clairement deux catégories typologiques, comme permettent de l'illustrer les quelques vers où Amphiaraüs invoque Jupiter avant d'observer le vol des oiseaux.

> [*ad* 3.476 (bis), *ad* 3.477 et *ad* 3.478 "(16)"] *Chaonias*. Regio Epiri, Chaonia primum, deinde Molossia dicta. Ibi erant quercus Jovi Dodonaeo sacrae, in quibus columbae degebant, quae fatidicae fuisse dicuntur. *Hammon* cognomen Jovis, qui in desertis Lybiae colebatur, ubi templum illi exstructum, & oraculum celebre. *Lyciae sortes*. H. e. Apollinis oraculum, Pataris, urbe Lyciae, celeberrimum. *Niliacum pecus*. Apin dicit, taurum lunatum Isidis, qui motu corporis Aegyptiis futura praedicebat.

---

536 Les mieux lotis sont les livres 1, 2, 4, 6, 7.

> [*ad* 3.479, *ad* 3.480, *ad* 3.481 "(17)"] *Branchus*. Cui pater Apollo, a quo accepta corona & virga, vaticinari coepit. De *Panis* vero fano & oraculo vide Pausaniam Arcadicis. *Lycaonia* hic dixit, non *Arcadia*, quia Arcadia etiam Lycaonia dicta est a Lycaone rege. *Dictaee*. Juppiter, a Dicte Cretae monte.

Ce bref extrait est représentatif de l'importance accordée aux éclaircissements (présents dans trois notes sur quatre) – en très grande majorité des identifications, notamment mythologiques mais aussi géographiques et surtout géographico-religieuses (lieux de culte), moins souvent des explicitations[537]. Seconde orientation dominante, les approfondissements privilégient les mêmes objets que les identifications ; langue, écriture, littérature sont passées sous silence sauf exception[538]. Le commentateur ne manifeste guère d'intérêt pour la critique du texte ni pour l'édification.

Certaines notes possèdent un rapport évident avec les *notae variorum* publiées par Veenhusen (Leyde 1671)[539]. Souvent, toutefois, la parenté n'est, au mieux, que lointaine. Le commentateur fait en effet subir au matériel hérité de profondes transformations (reformulation, abréviation, adjonction), au point de le rendre parfois méconnaissable. La note *ad* 3.140 est représentative.

> [*ad* 3.140 "(6)"] *Thessalis*. Maga, quae animas mortuorum e sepulchris excitas in corpora iterum redire cogebat. V. Lucan. lib.6.
>
> ~ [Veenhusen *ad* 3.140] *Thessalis haud aliter.*] Sic etiam in Lucan. maga videtur esse descripta, recens cadaver quaerens occisi hominis. Constat enim animas eorum qui olim defuncti fuerunt, evocari non posse. *Idem* [*i.e. Lactantius*].
>
> ~ [Veenhusen *ad* 3.141] *Cui gentile nefas.*] Id est, cui proprium hoc & facile est, quia omnimodis suae gentis est crimen, hominem revocare. ut Virgil. *Saepe animas imis excire sepulchris*. Ut in corpora iterum hominum redire compelleret. *Idem.*

---

537 E.g., pour l'idée, *ad* 3.604 "(25)" « *Unus ut e silvis Pholoes*. Capaneum comparat Centauris, qui in Pholoe, Thessaliae monte, ab Hercule occisi sunt ; item Cyclopibus Aetnae incolis. » Pour la langue, *ad* 5.456 "(22)" « *Etsi blandus Iason &c*. Sub. *Erat*. Id est, Jason Aesonis filius, Thessaliae regis, solitus est mutare conjugia : nam primo Hypsipylen, deinde Medeam, tertio duxit Creusam. *Phasis* fluvius Colchidis clarissimus. *Alios amores*. Nempe Medeae ; nam Colchis Medeae patria. »

538 E.g. *ad* 5.12 "(1)" cité au chapitre 5, n. 222, qui juge une comparaison.

539 E.g. *ad* 6.217 "(10)" *ter curuos urgere sinus*, qui reprend littéralement mais sélectivement la note provenant de Bernartius (suppression de la citation de Lucan. 8.734–735).

L'ouvrage vénitien paraît effectuer une synthèse entre les deux éléments de "LP" qui figuraient chez Veenhusen sous des lemmes distincts : au premier, il emprunte le terme de "maga" et la citation de Lucain ; du second, il reprend la mention du retour des âmes des morts dans le corps des vivants ("in corpora iterum redire cogebat", cf. "in corpora iterum hominum redire compelleret"), mais aussi, extraite de la citation virgilienne, celle des âmes tirées des tombeaux ("animas … e sepulchris excitas", cf. "*animas … excire sepulchris*"). L'édition *Ad usum Delphini* de Beraldus, qui ne figure pas parmi les sources mentionnées dans la préface, pourrait également avoir été exploitée[540].

Valpy–Dyer (*Londres 1824*)

Presque quarante ans après l'édition vénitienne paraît, en quatre volumes in-octavo, un ouvrage qui marque – comme le soulignera le chapitre conclusif de la présente étude – un changement d'époque. Il s'inscrit dans une réédition de la collection *Ad usum Delphini* en cent quarante et un volumes (1819–30), qui a pour promoteur l'éditeur et imprimeur Abraham John Valpy (1787–1854)[541]. Guidé par l'ambition d'égaler la gloire des Alde et des Estienne, cet érudit se fait notamment connaître par sa réédition du *Thesaurus Graecae Linguae* d'Henri Estienne (1816–28). Il lance et dirige plusieurs périodiques, et produit nombre d'ouvrages dans le domaine des textes classiques mais aussi dans celui de la littérature anglaise. Quelques années après avoir publié en cinquante-deux volumes *The Family Classical Library : English translations of Greek and Latin classics* (1830–34) – qui n'inclut pas Stace – il abandonnera ses activités éditoriales pour vouer son énergie à d'autres tâches.

Par rapport à son modèle, la réédition des *Ad usum Delphini* est augmentée de *variae lectiones* et de *notae variorum* – annoncées en page de titre – qui doivent lui permettre de satisfaire des lecteurs plus exigeants[542]. Pour

---

540 On comparera la fin de la note *ad* 3.353 "(12)" « *Bebrycii nemoris*. Amycum denotat Bebryciorum regem, qui hanc semper habuit consuetudinem, ut advenas in Bebrycium nemus ad caestuum certamen provocaret, & insidiis circumventos ibidem interficeret. » (en partie proche de "LP") avec la formulation de Beraldus « *Servatoremque cruentum Bebrycii nemoris*] […] Amycus ille habebat hunc morem, ut transeuntes per nemus Bebrycium cogeret secum caestibus pugnare, insidiisque circumventos ibi occideret. […] »

541 Biographies : ODNB 56:67. SANDYS 1908 III:401. Sur la réédition anglaise des *Ad usum Delphini*, voir GASCARD 2000 (liste complète des volumes) et WOLFSON 2005:517–518.

542 WOLFSON 2005:517 souligne la relation entre ces ajouts et le lectorat très vaste que vise

mener à bien cette collection, Valpy fait appel à la collaboration de George Dyer (1755–1841)[543]; journaliste, auteur et poète prolifique, cette ancienne figure du radicalisme vouera à sa mission une énergie sans fin, au point d'en perdre la vue. Dyer disait avoir été chargé de mettre au point d'importants éléments de paratexte[544]; mais à en croire sa nécrologie, qui s'appuie sur une autobiographie manuscrite, tous les apports originaux de la collection londonienne seraient son œuvre[545].

Pour les volumes consacrés à Stace, les notes et l'*interpretatio continua* de Beraldus (Paris 1685) sont naturellement accompagnées des *notae variorum* de Veenhusen (Leyde 1671)[546]. Le paratexte introductif du premier volume témoigne de la nature composite de l'ouvrage : l'épître dédicatoire de Beraldus au Dauphin y est suivie, en guise d'introduction aux *Silves*, de la préface de Markland à ce recueil de poèmes (empruntée à l'édition de Londres 1728) ; s'y ajoutent – puisés chez Veenhusen – les notices biographiques de Giraldi et de Vossius ainsi que le répertoire de *testimonia* de Barth, dont le nom est passé sous silence comme il l'était chez Veenhusen ; on trouve encore ensuite une liste de quelque soixante-quinze abréviations

---

Valpy (cf. 512–516 sur les publics très différents auxquels s'adressaient à l'origine les éléments que réunit Valpy).

543 Biographies : ODNB 17:479–481, DNB 16:284–285.

544 Dyer, dans *The Gentleman's Magazine and Historical chronicle*, vol. 91 part. 2, n.s. 14 [vol. 130] (July to December 1821), p. 310 : "[…] When Mr. Valpy undertook to publish his most valuable and extensive work, the "Delphin Classics," […] he in a very handsome and liberal manner proposed to the writer to take a part in it, which was to furnish a continuation of the Literaria Notitia, given by the Bipont editors. […] this continuation of the Literaria Notitia in the Delphin Classics, aims to give an account of the omissions of former editors, and in continuation, of Editions and Translations, foreign and domestic, down to the present time, together with an account of the MSS. of those several classics, which are to be found in the public libraries of this country. […]" Dyer, *The Privileges of the University of Cambridge, together with additional observations on its history, antiquities, literature, and biography*, vol. 2, London 1824, "Postscript : List of Publications and Writings", sig. O4v : "Addition to the Recensus Editionum of the Bipont Latin Classics ; with a Continuation to the present Time, and an account of the MSS. of them in our Public Libraries. For Mr. Valpy's edition of the Delphin Classics."

545 *The Gentleman's Magazine*, n.s. 15 [vol. 169] (January to June 1841), pp. 545–547, en particulier p. 546 : "[…] the greatest labour of his life was the share he had in the production of Valpy's edition of the Classics […]. With the exception of the preface, Dyer contributed all that was original in this vast work, upon which he was engaged from the year 1819 to 1830. At the end of the general preface is inserted a Latin tribute to his great industry and critical acumen.", suivi par DNB 16:285 ; cf. DNB 58:85 *s.v. Valpy*, qui utilise l'expression d'"editorial care".

546 L'*interpretatio continua* ne prend pas en compte les *errata* de Beraldus (cf. *supra* pp. 146–147 et n. 442).

de manuscrits et d'éditions mentionnés dans l'ouvrage. Le quatrième et dernier volume contient les éléments dont Dyer revendiquait la paternité : une "Notitia literaria" sur la vie et l'œuvre de Stace et un répertoire d'éditions et de traductions – sections qui reprennent et complètent l'information de la *Bibliotheca latina* de Fabricius–Ernesti (1773–74) telle que la présentait l'édition Bipontine (Zweibrücken 1785) – ainsi qu'une liste des manuscrits de Stace conservés en Grande-Bretagne[547].

Le matériel exégétique et critique, rédigé en latin, se répartit en trois registres distincts. A l'image de l'édition *Ad usum Delphini*, l'*interpretatio continua* de Beraldus et ses notes sont disposées en bas de page sous le texte. Si la lemmatisation correspond d'ordinaire à celle de Beraldus, c'est que le texte des deux éditions est largement identique ; dans les cas, relativement rares, où Valpy imprime un texte différent de Beraldus, il lemmatise en fonction de son propre texte, tout en reproduisant entre crochets le lemme de Beraldus – ce qui est d'ailleurs parfois nécessaire à l'intelligibilité de la note[548].

L'innovation essentielle par rapport à l'ouvrage de Beraldus est l'insertion, entre *interpretatio* et notes, d'un dense apparat de *variae lectiones* compilé sur la base de nombreuses sources manuscrites et imprimées (désignées par les abréviations fournies dans le paratexte introductif).

> moenibus effusi per plana, per invia, passim (3.115 ed. Londres 1824)
>
> [*variae lectiones ad* 3.115] Optimae Barthii membranae, Behot.2. Lang. Laur. Lipsian. Buslid. Petrens. Exc. Cantab. Venett. et Rom. *per avia;* Put. Petav. Aldd. Colin. Gryph. Basil. Plant. Lindenbrog. Cruc. Gevart. et Grass. *per ardua;* Behot.1. Dan. codex Rottendorphianus, Taurin. Burm. Amstel. Gronov. Barth. Veen. et Delph. *per invia.* 'Mihi tamen melius aliorum alii sapere videntur, qui legunt : *per plana, per aspera;* quae oppositio recta est.' *Barth.* Vide Theb. I.197. II.555. et III.262.

L'apparat se limite généralement à relever des variantes, mais il accueille aussi des énoncés un peu plus développés, constitués par des citations, comme ici celle de Barth, ou par des observations de toute sorte[549]. En

547 Ces éléments sont parfois indûment portés au crédit d'Amar et Lemaire (Paris 1825–30), qui n'ont fait que les reproduire : voir *infra* n. 559.

548 E.g. *ad* 3.671 « *Verna Flumina* [*Flamina*] Favonii : nam flatu, Favonii solutae nives augent fluvios. Quidam codices *Flumina* habent. » où le texte de Valpy a lui-même *flumina*. Cf. *ad* 3.508 cité au chapitre 3, p. 238.

549 E.g. *ad* 3.182–183 (*et formidata colonis* | *arua suis*) « Idem Jortinus malit : *et formidata colono Arva suo;* cui emendationi favet glossa in codice Burmanni : 'Ipsi Cadmo, qui fuit tunc colonus.' Sed vide Theb. IV.438. » ; cf. BERLINCOURT 2006:141–143 sur la correction de Jortin.

dépit de nombreuses lacunes et de graves erreurs – relevé incorrect des variantes, mauvaise interprétation des sources imprimées, confusion des éditions, etc. – il a le mérite de rendre aisément accessible une large base documentaire, qui ne se limite pas à réunir les matériaux transmis au sein de la tradition manuscrite, éditoriale et exégétique statienne (bien représentés dans l'exemple cité ici), mais tire aussi profit de publications comme les commentaires de Markland sur les *Silves*, de La Cerda sur Virgile, de N. Heinsius sur Ovide et sur Claudien, de Heyne sur Virgile, ou les *Novae lectiones* de Canter, les *Miscellanea critica* de Meursius, les *Lectiones novantiquae* de Modius, les *Observationes* de Schott et la *Sylva critica* de Wakefield.

Les notes de fin reproduisent les *notae variorum* éditées par Veenhusen. Quelques altérations de détail révèlent une attention minutieuse à la répartition entre les trois registres de matériel exégétique et critique : il arrive en effet que l'éditeur supprime une des notes de Veenhusen, souvent pour éliminer une redondance avec la note infrapaginale reprise de Beraldus (effort qui n'est nullement systématique), parfois aussi parce que cette note de Veenhusen contenait une variante qu'il a choisi d'insérer dans l'apparat de *variae lectiones*[550] ; il existe même des ajouts minimes[551]. En revanche, en ce qui concerne les passages en grec que citait le commentaire antique, les absurdités que Veenhusen avait perpétuées à la suite de Lindenbrog sont répétées[552], et d'autres énoncés problématiques de l'édition *cum notis variorum* sont maintenus[553].

La nature des deux principaux registres de notes rend ici superflue une discussion de leur contenu : on se reportera sur ce point à ce qui a déjà été dit des exégèses de Beraldus et de Veenhusen. Un autre fait mérite d'être souligné. Notes infrapaginales et notes finales remontent essentiellement à quatre commentateurs : "LP", Bernartius, Gronovius et Barth (auxquels s'ajoutent très occasionnellement, via Beraldus, des notes issues des exégèses statiennes de Barclay, de Crucé et de Marolles–Guyet–Peyrarède). Ces deux registres n'apportent toutefois pas dans tous les cas une information indépendante : car si Beraldus et Veenhusen ont consulté chacun

[550] Suppression pour éviter une redondance avec Beraldus : e.g. *ad* 3.152, 3.190, 3.202. Suppression consécutive à une insertion dans les *variae lectiones* : e.g. *ad* 3.171. Cf. *ad* 3.420 où les deux motivations se rejoignent. Ces cas sont cités et discutés dans Berlincourt 2004:82.

[551] E.g. *ad* 1.38.

[552] On retrouve dans cet ouvrage le non-sens des notes de Veenhusen citées n. 426.

[553] Cf. Veenhusen (Barth) *ad* 3.175 *conscius actis*, cité *supra* n. 427 ; Valpy ne désigne pas Barth comme l'auteur de cette note, mais du moins évite-t-il, par la suppression de la note *ad* 3.171 (n. 550), de l'attribuer implicitement à Gronovius.

de manière autonome les autres commentaires, on a vu que Beraldus ne connaissait l'exégèse de Barth que par l'intermédiaire, précisément, de la sélection très étroite de Veenhusen – qui constitue donc l'unique chemin par lequel cette exégèse parvient jusqu'aux notes infrapaginales et aux notes finales de Valpy. Cette grave lacune est toutefois compensée par l'autre registre, celui des *variae lectiones*, où l'éditeur anglais est remonté à la source ; une partie du matériel de Barth qui avait été victime du filtre de Veenhusen se trouve ainsi récupérée, ramenée au jour par l'apparat de Valpy.

Amar–Lemaire (*Paris 1825–30*)

Nicolas-Eloi Lemaire (1767–1832)[554], professeur de rhétorique devenu juge suppléant après la Révolution, puis commissaire du gouvernement sous le Directoire avant d'être révoqué suite au coup d'état de Napoléon, a vu récompenser en 1811 ses talents en versification latine – il avait notamment chanté la grossesse de l'impératrice Marie-Louise – par une nomination à la chaire de poésie latine de Paris, où il devient doyen en 1825. Patronnée par Louis XVIII, qui en conçoit le plan de publication, sa *Bibliotheca classica latina* accueillera entre 1819 et 1832 trente-trois auteurs, rejoints en 1838 par Lucrèce (que le roi avait écarté), pour un total de cent cinquante-quatre volumes in-octavo. Les biographes du 19e s. observent que Lemaire "n'avait ni le savoir précis d'un philologue ni la sagacité d'un critique", et que, si l'on reproche aux éditions latines qu'il a produites d'avoir été "compilées sans discrétion et sans choix", ce défaut entache surtout celles auxquelles il a contribué le plus activement[555]. Le *Stace*, qui fait partie de ces dernières, a cependant bénéficié de l'apport de Jean-Augustin Amar du Rivier (1765–1837)[556], conservateur de la Bibliothèque Mazarine, enseignant de vocation et prolifique auteur d'ouvrages scolaires[557], qui a aussi donné à la *Bibliotheca classica latina* les deux premiers volumes d'Ovide, parmi les meilleurs de cette collection. Le fait qu'Amar signe de ses initiales la préface "recentioris editoris" au premier volume, contenant les *Silves*, suggère qu'il assume une responsabilité éditoriale particulière pour cette partie de l'œuvre de Stace ; il

554 Biographies : NBG 30:561–563.
555 NBG 30:562.
556 Biographies : DBF 2:423–424 ; NBG 1:290–291.
557 Signalons une réédition avec notes (1812) de Térence traduit par Le Monnier, une nouvelle édition (1816) de Lucain traduit par Marmontel, incluant la première version française du supplément de Thomas May, un recueil de discours tirés des épopées latines (1819), ainsi que des extraits des poètes grecs (1823) et latins (1834).

s'ensuit que l'équilibre s'inverse dans les volumes consacrés aux épopées, si du moins les biographes disent vrai lorsqu'ils attribuent à Lemaire un rôle majeur dans cette publication.

Rédigé en latin, le matériel exégétique portant sur la *Thébaïde* se situe en partie sous le texte, en partie à la fin de chaque livre sous le titre d'*excursus*. Les notes infrapaginales forment un commentaire continu (un peu plus d'un lemme par vers en moyenne), dont la densité reste égale tout au long du poème. Les discussions – éclaircissements et *emendatio* surtout, aussi lexique et *realia* – sont souvent brèves (dix ou vingt mots), mais il n'est pas rare qu'elles prennent plus d'ampleur (cinquante ou soixante mots). Le registre final présente un faciès bien différent: il s'agit de notes très irrégulières, au nombre d'une trentaine ou d'une quarantaine par livre (mais entièrement absentes dans les livres 9, 11 et 12), et généralement bien plus développées. Dans les notes finales comme dans les notes infrapaginales, la lemmatisation suit le texte imprimé dans l'ouvrage.

Le constat des biographes sur la large part de compilation qui caractérise la *Bibliotheca classica latina* se trouve amplement confirmé dans le *Stace* d'Amar–Lemaire[558]. La plus grande partie du matériel qui y est offert trouve son origine dans les exégèses statiennes de "LP", Bernartius, Gronovius, Marolles–Guyet–Peyrarède et Barth (parfois aussi Barclay). Loin de remonter directement à ces diverses sources, on s'est limité à puiser dans un intermédiaire commode, l'édition de Valpy–Dyer (Londres 1824), parue peu avant les volumes d'Amar–Lemaire contenant la *Thébaïde* (1825 et 1827). L'analyse de détail permet d'écarter l'hypothèse d'un emprunt indépendant aux sources principales de l'édition anglaise que sont le commentaire de Beraldus (Paris 1685) et les *notae variorum* de Veenhusen (Leyde 1671). Les éditeurs parisiens reproduisent aussi dans leur dernier volume (1830) les paratextes de leur modèle – *Vitae* de Giraldi et de Vossius, liste de *testimonia* de Barth (amplement complétée par les éditeurs français), "Notitia literaria" et répertoire d'éditions et traductions issus de Fabricius–Ernesti (avec ajout des traductions allemandes), liste de manuscrits (incluant désormais les témoins conservés à la bibliothèque royale de Paris), répertoire d'abréviations[559]. La reprise de ce dernier élément se justifie, non par la

---

558 Les héritages de ce commentaire (discutés de manière globale dans Berlincourt 2004) ont été analysés en détail au chapitre 1, pp. 30–38.

559 C'est Dyer (cf. *supra* pp. 173–174 et n. 544) qui mérite les éloges adressés à Lemaire dans H. Anderson I X et XXXI–XXXII; c'est lui aussi qui a récolté les informations sur les manuscrits anglais que H. Anderson I attribue à Lemaire (e.g. ms.296 à propos de BL Burney 257; cf. Valpy–Dyer, vol. 4, p. 2068).

présence d'un apparat de *variae lectiones* similaire à celui de la collection londonienne, mais par le fait que les informations de cet apparat sont fondues dans les notes infrapaginales d'Amar–Lemaire. Ce registre de notes, précisément, reformule assez souvent le matériel emprunté à l'ouvrage de Valpy, en particulier à ses notes infrapaginales (= Beraldus) et à ses *variae lectiones* ; il le complète aussi, ponctuellement pour offrir une exégèse originale, beaucoup plus souvent pour signaler des variantes collationnées par Amar dans deux manuscrits de la bibliothèque royale, dont le fameux *codex Puteanus*[560]. Les notes finales, pour leur part, puisent aux trois registres exégétiques de Valpy, mais en reproduisant les notes de manière littérale ou presque, à l'exception de quelques brefs ajouts.

Amar–Lemaire prennent soin d'éviter certaines confusions qu'engendrait la méthode de compilation mise en œuvre par Veenhusen[561]. Surtout, l'effort pour présenter le matériel hérité sous une forme claire et utile est caractéristique. Comme le montre l'exemple du commentaire *ad* 3.423, on complète les références qui étaient elliptiques chez Valpy (à la suite de Beraldus ou de ses autres sources), et l'on redouble si nécessaire un lemme pour en former deux notes distinctes, plutôt que de réunir des éléments hétérogènes.

> [note infrapaginale *ad* 3.423] *Armorum tonitru ferit*. Desuper ferit, et quomodo ferit, ut non omnia pessumdederit. Fateor nunquam satis mihi probari hanc scripturam potuisse. At optime placet et vero vera est Papinii, quae in optimo libro, *Armorum tonitru fremit*, cum nota, alios legere *furit*. Sed illud ut dixi Statii est. BARTH. – Reg.B, *ferit*, et suprascriptum *fremit;* Reg.C, *fremit* habent. ED. – *Armorum tonitru*. Silius, XIII, 9 : « concussa est Daunia tellus, Armorum tonitru. »

> ~ [Valpy (notes infrapaginales = Beraldus) *ad* 3.423] *Armorum tonitru ferit*] Silius lib.XIII. <13.9–10> 'Armorum tonitru concussa est Daunia tellus.' Ceterum in optimo codice legitur : *Armorum tonitru fremit*, cum nota alios legere, *furit*.

> ~ [Valpy (*variae lectiones*) *ad* 3.423] *Armorum tonitru fremit* in optimis Barthii membranis, cum nota, alios legere *furit*. Put. habet etiam *fremit*.

> ~ [Valpy (notes finales = Veenhusen) *ad* 3.423] *Armorum tonitru ferit*] Desuper ferit, et quomodo ferit, ut non omnia pessumdederit. Fateor nunquam satis

[560] BNF lat. 8051 ("Reg.B") ; le second manuscrit collationné est BNF lat. 8052 ("Reg.C"). Dans les deux premiers livres, les collations sont d'ordinaire signées de l'initiale d'Amar ; par la suite, elles sont très souvent signées "Ed.", mais pas toujours (l'initiale d'Amar figure e.g. *ad* 5.618 et *ad* 6.20).

[561] Voir *supra* n. 427 le cas exemplaire de la note de Veenhusen (Barth) *ad* 3.175 *conscius actis*.

> mihi probari hanc scripturam potuisse. At optime placet et vero vera est Papinii, quae in optimo libro, *Armorum tonitru fremit.* cum nota, alios legere *furit.* Sed illud ut dixi Statii est. *Barth.*

Chez Valpy le registre final contenait une discussion textuelle de Barth (mais pas la suite de sa note), et le registre infrapaginal mêlait une synthèse de cette même discussion textuelle à un parallèle de Silius Italicus sans rapport avec elle (comme le soulignait la transition “ceterum”). Outre la collation des manuscrits de la bibliothèque royale, les éditeurs parisiens remanient le matériel de Valpy pour former sous des lemmes identiques deux notes contenant l'une la seule discussion textuelle, l'autre la seule citation des *Punica.*

Achaintre–Boutteville et leur traduction (*Paris 1829–32*)

La seconde – après celle de l'abbé Cormiliolle (1783) – des trois traductions françaises en prose de la *Thébaïde* parues entre fin 18e et début 19e s. a une histoire mouvementée. L'entreprise est d'abord confiée à Nicolas-Louis Achaintre (1771–1836)[562], qui, après avoir été réquisitionné pour des campagnes militaires puis fait prisonnier et transféré en Hongrie, a donné depuis 1806 diverses éditions et traductions d'auteurs grecs et latins, réalisées en partie en collaboration avec Firmin Didot dans l'imprimerie duquel il exerce la fonction de correcteur[563], et a contribué à la *Bibliotheca classica latina* de Lemaire[564]. Succédant à L.-Wilhelm Rinn, qui s'était occupé des deux premiers livres des *Silves* (volume 1), Achaintre traduit et annote le reste de ce recueil puis les quatre premiers livres de l'épopée thébaine (volume 2), mais il s'interrompt ensuite, sombrant dans l'alcoolisme et la misère. Sa destinée tragique suscite l'entrée en scène du jeune Marc-Lucien Boutteville (1808–1870)[565]. Auteur, par ailleurs, de diverses publications exprimant ses convictions de libre-penseur, qui lui valent des tracasseries répétées dans son activité d'enseignant, il achève la traduction de la *Thébaïde* et en complète l'annotation avec une verve sarcastique digne d'admiration, avant de se charger de l'*Achilléide* (volumes 3 et 4).

---

562 Biographies : DBF 1:280 ; NBG 1:175–176.

563 Editions : notamment Horace, Juvénal, Perse, Tacite (extraits), Phèdre. Traductions : notamment Dictys de Crète (première traduction française), Cicéron.

564 Il est notamment l'éditeur des œuvres de César parues dans cette collection.

565 Biographies : DBF 7:67–68. Le *Stace* paraît être le seul travail que Boutteville ait consacré à la littérature antique.

Signée d'Achaintre, la préface figurant dans le premier volume inclut une notice biographique et une liste d'éditions antérieures – où l'éditeur dit adopter sauf exception le texte latin de l'"excellente édition" d'Amar–Lemaire – mais elle s'attache avant toute chose à porter un jugement sur Stace[566]. Reconnaissant au poète flavien "une place très distinguée" dans la littérature post-augustéenne, Achaintre plaide en sa faveur en invoquant notamment sa vaste diffusion médiévale, ainsi que le rang enviable que lui attribuaient les hiérarchies littéraires établies aux 16e et 17e s.[567]; Achaintre se refuse à suivre ceux qui vont jusqu'à le placer au niveau de Virgile, voire au-dessus, mais il l'estime "digne d'être lu par tous les bons esprits, amis des grandes idées, noblement exprimées et décorées de tout ce que la poésie peut offrir de plus pompeux et de plus magnifique". Précisément à ce propos, la préface indique, de manière incidente, une fonction des notes accompagnant texte et traduction, qui consisterait à signaler les "défauts" du poète.

> [vol. 1, préface, p. iii] Si les modernes lui ont été moins favorables, c'est qu'ils n'ont considéré que ses défauts,[1] et sans doute il en a beaucoup, et qu'ils ne lui ont tenu aucun compte des beautés qui compensent les défauts.
>
> [1] Nous nous proposons de signaler ces défauts dans les notes qui viendront à la suite de chaque pièce, ou de chaque livre.

Placées en position finale, numérotées et annoncées dans la traduction par des renvois, les notes sont lemmatisées et rédigées en français. Elles présentent d'un exégète à l'autre des différences notables. Le trait qui frappe au premier regard est l'extrême variation de leur ampleur: par rapport à celles d'Achaintre, celles de Boutteville sont extrêmement maigres dans le troisième volume (*Theb.* 5–9, 1831), et au contraire très développées dans le quatrième (*Theb.* 10–12, 1832)[568]. Boutteville paraît d'abord avoir produit à la hâte les notes indispensables à la poursuite de la publication, puis avoir laissé libre cours à son inspiration. On va voir que les contenus de l'exégèse appuient cette impression.

Les notes d'Achaintre, plutôt brèves (souvent dix à trente mots, rarement plus de cinquante), consistent pour la plupart en éclaircissements,

566 Vol. 1, préface, pp. i–x (iij–vj pour la notice biographique, viij–x pour la liste d'éditions).

567 Ces hiérarchies seront discutées au chapitre 6, pp. 440–446.

568 Entre cinq et neuf pages, pour une quarantaine voire plus de soixante notes, chez Achaintre; entre trois et moins d'une page, pour un total de vingt et une à seulement quatre notes (avec une raréfaction régulière depuis le livre 6), dans le troisième volume; entre six et quinze pages, pour vingt-six à soixante-sept notes, dans le dernier.

parfois en brefs approfondissements, les deux éléments étant régulièrement associés : explicitation de l'idée[569], identification de référents (entre autres dans le domaine géographique, et notamment en relation avec les cultes)[570], mise en évidence des liens dans le récit[571], illustration de qualités littéraires[572].

Les notes de Boutteville présentes dans le troisième volume, d'ampleur assez modeste (généralement vingt à quarante mots, rarement plus de soixante), sont en très grande majorité constituées de discussions textuelles (qui citent occasionnellement Barth, Guyet, ou des leçons manuscrites citées par Behottius), ainsi que d'observations sur la traduction (qui censurent volontiers Cormiliolle) et sur les commentaires antérieurs (avec une prédilection pour la citation d'exégèses d'Amar–Lemaire). Quelques notes sur le cinquième livre permettent d'en donner une image représentative.

> [*ad* 5.77] *Je partageais les jeux de quelques enfans*. Cet endroit est fort obscur. Dans l'édition de M. E. [sic] Lemaire, nul commentaire ne s'offre à l'éclaircir.
>
> [*ad* 5.127] *Je confondrai leur sang et leurs entrailles*. J'ai suivi la leçon de quelques commentateurs qui ont ici préféré *saniemque et viscera fratrum*, à la leçon, plus commune cependant, *saniemque et vulnera fratrum*, qui est moins intelligible.
>
> [*ad* 5.168] *Dans sa fuite précipitée, elle semble ne point toucher à la terre*. On pourrait également bien traduire : *Elle précipite sa fuite incertaine*. Le mot *suspensa* présente les deux sens.
>
> [*ad* 5.317–319] *Délivrer mon esprit des inquiétudes qui l'assiègent, etc.* Cet endroit est obscur, embarrassé, peut-être altéré par les copistes. L'abbé Cormiliolle l'a fort mal compris. Ai-je saisi moi-même le véritable sens, si tant est qu'il y en ait un ?

D'autres éléments ne se rencontrent que très rarement dans ce volume : observations sur les *realia*[573], la mythologie et les croyances religieuses ou

---

[569] E.g. Achaintre *ad* 3.305 « *Que l'on choisirait pour un pareil office*. C'est-à-dire pour soulever tous les peuples de la Grèce et les entraîner aux combats. Mars parle ainsi, parce que la comparaison que Vénus a faite de lui avec Vulcain paraît l'avoir offensé. »

[570] E.g. Achaintre *ad* 3.106 « *Et la vierge Cyrrha*. Le poète parle de l'oracle d'Apollon, rendu au pied du mont Parnasse par une prêtresse qui était vierge. »

[571] E.g. Achaintre *ad* 3.14 « *Les deux fils de Thespis*. On a rapporté leur mort dans le livre précédent, au vers 629 et suivans. Il en sera encore question plus loin, vers 133 et suivans. »

[572] E.g. Achaintre *ad* 3.87 « *Laissant à ton frère le soin de …* Cette réticence, bien indiquée par le poète, est d'un très-bel effet. *Te superis*, dit-il, *fratrique* …, sous-entendu *puniendum relinquo*. »

[573] E.g. Boutteville *ad* 6.687 sur les pratiques magiques.

philosophiques[574], ou sur la poésie de Stace – avec d'ordinaire des jugements cruels[575]. Exceptionnellement, l'annotation sert à insérer un *erratum*[576].

Le dernier volume est globalement très différent du précédent, fruit d'une métamorphose qui s'accomplit au fil du dixième livre. Très tôt dans ce livre surgissent des notes d'orientation nouvelle, souvent infiniment plus développées : la deuxième, déjà, s'étend sur quelque cent soixante mots à propos des Dioscures, et elle est suivie d'un développement plus long encore sur les *tesserae*[577] ; sont ensuite abordés en détail des sujets comme le culte de Cybèle (*ad* 10.170 sqq.), les concours d'Olympie (*ad* 10.234), les machines de guerre et autres armes (bélier *ad* 10.527, tortue *ad* 10.530, prétendue liquéfaction des balles de fronde *ad* 10.533), la pyromancie (*ad* 10.598 sqq.), et les notes de ce type occupent presque entièrement le terrain dès la moitié du livre. Le même constat vaut pour la fin du poème, à cette nuance près que les questions géographiques et surtout mythologiques y sont l'objet d'une plus grande attention. On trouve quelques discussions littéraires, qui signalent notamment des échos dans les littératures modernes – ce que ne faisait nullement le volume précédent[578]. Les jugements sur Stace restent d'ordinaire très durs[579], mais Boutteville le loue avec force à la fin du onzième livre, qu'il désigne comme le meilleur.

> [note non lemmatisée à la fin du livre 11] Ce livre est sans contredit le plus remarquable de la Thébaïde. La manière dont Stace a décrit le combat d'Eté-ocle et de Polynice, mérite surtout des éloges. Il y a là-dedans de la verve, une poésie soutenue, des pensées grandes, exprimées avec énergie.

---

[574] E.g. Boutteville *ad* 7.206 « *Il me pèse d'opérer cette perpétuelle transmigration des Ames, etc.* Le poème s'exprime ainsi, d'après la doctrine des pythagoriciens ; *doctrine si ancienne et si universellement répandue en Orient*, dit Burnet, *qu'on la croirait descendue du ciel, tant elle paraît sans père, sans mère et sans généalogies*. Dois-je faire ici remarquer que la philosophie moderne, en admettant que le Grand-Etre, l'Esprit universel est le même qui anime toute la matière, sous quelque forme qu'elle s'offre à nos yeux, n'est pas sans analogie avec le système que Pythagore apporta de l'Orient en Italie et en Grèce ? »

[575] E.g. Boutteville *ad* 7.645–646 « *Cette tête, de ses yeux entr'ouverts, semble chercher le tronc dont elle est détachée; le tronc semble vouloir se réunir à la tête.* Ces vers sont exécrables de mauvais goût; et Stace nous en offre une infinité de semblables. Toujours outré dans ses pensées, dans ses expressions, ce poète n'a qu'une fausse apparence d'énergie ; il est très-faible en effet. » Cf. *ad* 5.317–319 cité ci-dessus.

[576] Boutteville *ad* 6.835–836.

[577] Boutteville *ad* 10.14, 10.17.

[578] E.g. Boutteville *ad* 10.756 avec de généreuses citations d'"imitations" dans l'*Antigone* de Jean Rotrou puis dans les *Frères ennemis* de Racine.

[579] E.g. Boutteville *ad* 10.311–313 « *De toutes parts le vin qui s'épanche des vases, etc.* Quelle enflure dans ces pensées ! et quel homme de bon goût applaudirait à de pareils vers ? »

De la tradition exégétique statienne, le seul ouvrage à avoir été utilisé directement paraît être celui d'Amar–Lemaire, qui est d'ailleurs cité de temps à autre par Achaintre, et régulièrement dans le premier volet du travail de Boutteville (moins dans le second). Il constitue la source exclusive des informations fournies sur la transmission du texte et sur les commentateurs antérieurs. Achaintre reprend souvent à son compte les exégèses puisées chez Amar–Lemaire, en se contentant parfois de synthétiser (et de traduire), et le cas échéant de contaminer le matériel qu'ils offraient, en particulier celui qui provenait de l'*Ad usum Delphini* de Beraldus. Boutteville adopte envers la récente édition parisienne une attitude différente, puisqu'il préfère en discuter les vues et se plaît à la critiquer. Plus fondamentalement, le commentateur auquel a été confiée la tâche de terminer cette chaotique édition de Stace s'affranchit de la tradition davantage qu'Achaintre (en particulier dans le quatrième volume) pour offrir une lecture beaucoup plus originale, même si certaines de ses notes factuelles possèdent des points de contacts avec le matériel d'Amar–Lemaire[580].

Weber (*Francfort 1833*)

Le *Corpus poetarum latinorum* en un seul volume publié en 1833 contient pour la *Thébaïde*, comme pour les autres œuvres, des notes succinctes, critiques mais aussi exégétiques, ce qui lui vaut d'être inclus dans la présente étude. Au moment où paraît cet ouvrage, son éditeur Wilhelm Ernst Weber (1780–1850)[581] a déjà derrière lui une longue carrière d'enseignant, commencée en Suisse (Coire), qui l'a conduit jusqu'à la direction de la haute école de Brême. Il a déjà publié, entre autres, une traduction des élégiaques grecs (1826), mais aussi des réflexions sur l'esthétique de Goethe et de Schiller; d'autres ouvrages viendront plus tard s'ajouter dans le domaine classique comme dans celui de la littérature allemande et des institutions scolaires[582].

La longue préface du *Corpus* s'avère très instructive quant à la démarche générale de l'éditeur, mais également à la manière dont il a procédé pour Stace. Le projet a été conçu dans un esprit d'émulation avec les recueils de William Sydney Walker (*Corpus poetarum latinorum*, Londres 1828) et de

---

580 C'est le cas notamment pour la note *ad* 10.17 sur les *tesserae*, dont le contenu est assez proche de la note finale d'Amar–Lemaire (= Bernartius) *ad loc.*

581 Biographies: BU 44:414.

582 Notamment des traductions de l'anthologie grecque (1838) et d'Horace (1852), et une *Klassische Altertumskunde* (1848).

Giuseppe Molino (*Poetae latini veteres*, Florence 1829), que Weber entend surpasser en ajoutant au texte latin de brefs éléments "critiques et explicatifs"[583]. Se disant partagé entre le souci de procéder avec rapidité, de crainte d'être devancé, et celui de fournir un travail soigné, il attribue notamment à la conception même de l'annotation le retard pris par son ouvrage, dont la publication était initialement prévue pour 1831. Weber souhaitait en effet répondre aux attentes potentielles de trois catégories de lecteurs : les "personnes savantes", ceux que leurs affaires ont détournés de l'étude de l'antiquité, et les étudiants en formation[584]. Après s'être expliqué en détail sur son travail d'édition des textes, pour lequel l'ampleur de la tâche lui interdisait de recourir directement aux manuscrits, Weber présente ses principes d'annotation. Son intention est de fournir à des lecteurs non spécialistes un aperçu de l'état du texte ; il a choisi de faire figurer en premier lieu des variantes intéressantes sous l'angle du sens, souvent susceptibles de refléter les efforts de compréhension des copistes.

> [préface, p. IX] Proponendus deinde videbatur criticae verborum conditionis conspectus, quatenus is lectorum ad haec studia non cum industria philologica incumbentium rationes aliquo modo iuvare posset. Lectionum igitur diversarum primo loco eas elegi, e quibus lucis aliquid ad intellectum sententiae posset redundare. Videmus enim saepissime librarios versum aliquem ad eum finem interpolasse, ut ipsi sibi accessum pararent ad eius sensum accuratius percipiendum ; cuiusmodi variationes tironibus praecipue cognitu esse iucundae solent, ut, quid vere scriptorem deceat, quid speciem tantum habeat decoris, subactiori paulatim iudicio distinguere exerceantur.

Weber s'explique en outre sur sa manière de citer le matériel critique. Erreur dont il se repent amèrement, il n'a pas toujours désigné nommément les manuscrits dont il a pris connaissance en collationnant les ouvrages imprimés, se limitant souvent, au mieux, à des désignations génériques ("codex", "codices") ; il a partiellement remédié à cette lacune en apportant dans l'ouvrage quelques précisions sur les témoins cités, mais espère surtout pouvoir donner une nouvelle édition plus satisfaisante à ses yeux[585].

Pour Stace, Weber dit dans sa préface avoir utilisé les travaux de Calderini, de Markland et de Hand, qui concernent uniquement les *Silves*, l'ouvrage de Barth, ainsi que l'édition d'Amar–Lemaire, qu'il a toutefois seulement pu mettre à profit depuis le quatrième livre de la *Thébaïde*.

583 Préface, p. V. Weber date de 1827 l'ouvrage de Molino.

584 Préface, pp. VI–VII, où Weber développe amplement la question de ces trois publics.

585 Préface, pp. IX–X. Les termes "codex optimus", "codices plures", "codices plurimi" que Weber annonce utiliser dans ses notes sont expliqués dans la "Notitia litteraria" (cf. n. 586).

> [préface, p. XVI] Statium adornavi ad Marklandii, Handii et Barthii exempla; inde a quarto Thebaidos libro Lemairio uti mihi contigit, quum eam poetae editionem Menkius mihi praebuisset: idem veterem editionem Domitii Calderini ab initio mihi tradiderat.

Le lecteur est en outre informé sur les manuscrits et les éditions de Stace par une "Notitia litteraria" accompagnant la biographie du poète[586].

Rédigée en latin, non lemmatisée, l'annotation est placée sous le texte sous la forme d'un apparat. Comme le montre l'exégèse des cent cinquante premiers vers du troisième livre intégralement reportée ci-dessous, ce matériel est constitué de notes très brèves (en général moins de dix mots, souvent un seul), qui couvrent l'ensemble du poème de manière régulière mais assez peu dense (une centaine par livre).

> Lib. III, 8 non cogitat contra tantum numerum unius subsistere posse virtutem. Calderin. 13 turres nostras altitudine corporis aequantes. 25 gradus, ascensio super horizontem. 28 *malit* cod. 29 Sed fert rel. 33 *occiduae versas* cod. 40 causas dicit res ipsas, quae portendebantur per ea monstra, de quib. modo locutus est. Schol. 61 quum in codd. *ira* esset, Gronovii amicus *ire* fateri, ipse quod *rubet ira* fateri c. Vulg. esse in suo cod. testatur Barth. 67 de placito suo moveri ignara. 70 sq. *sortem – negantem* (se) Markl. c. 94 torvum morte, omisso *in* cod. 100 situm, oblivionem. 101 *quanquam* ampla codd. Em. Guil. Canter. 106 sq. Sensus est, tam carum hunc Maeona diis esse, ut obitu eius lugentia conticescere potuerint oracula. Schol. 107 suspendere, dubios relinquere futuror. Markl. c. *Gaudebit;* sed in luctu ob vatem morti datum hoc vix locum habet. 109 *tu* carpe cod. 113 Et *metus* Barth. c. 115 per *avia, ardua, aspera.* 126 Luctus, daemon. 129 signant, comprimunt. 137 *perque* arma. 144 busto, homini defuncto. Schol. 145 ad superos, ad superos revocato.

Conformément aux principes annoncés, Weber se contente fréquemment de signaler des leçons et conjectures, qui peuvent être accompagnées d'un bref commentaire (*ad* 3.107), et dont la provenance n'est pas toujours indiquée; il apporte souvent aussi des éclaircissements (*ad* 3.8, 3.13, 3.25, 3.40, etc.).

L'analyse des héritages confirme l'utilisation des sources déclarées en préface, en particulier le recours direct au commentaire de Barth[587]: l'un des principaux mérites de Weber consiste précisément à avoir fait réappa-

[586] "Poetarum … vitae … cum brevi notitia litteraria", p. LIV–LVI.

[587] Cette démarche est démontrable e.g. pour la note *ad* 3.40, qui se fonde sur une note de Barth ne figurant dans aucun autre intermédiaire («*Prope sunt caussae.*] *caussas dicit res ipsas quae portendebantur, per ea monstra, de quibus modo locutus est.* Scholiastes. Lutatius aliter, non longinquas nimirum esse caussas, quae prodigia ista extulerint.»).

raître dans la tradition imprimée quelques passages de ce commentaire qui n'étaient pas connus de la plupart de ses prédécesseurs, tributaires de la sélection publiée par Veenhusen. Il n'est pas rare, en revanche, que Weber induise en erreur le lecteur sur la provenance du matériel cité. *Ad* 3.8 il attribue ainsi curieusement à Calderini, qui n'a travaillé que sur les *Silves*, une exégèse qui provient en réalité de "LP" ; c'est qu'il l'a puisée dans l'une des éditions vénitiennes qui réunissaient ces commentaires – celle que mentionnent les lignes de la préface citées plus haut. Une autre confusion est engendrée par le terme de "scholion", qui désigne d'ordinaire correctement les "scolies" citées par Barth, mais parfois aussi des éléments d'autre origine, comme une note du commentaire tardo-antique profondément reformulée par Barth (e.g. *ad* 3.106 sq.)[588]. Si les héritages prennent dans le travail de Weber une place importante et pleinement assumée, certaines de ses notes originales n'en constituent pas moins un soutien à la lecture de l'épopée statienne[589].

Dübner (*Paris 1835–36*)

Après quelques années d'enseignement à Gotha, durant lesquelles il s'est fait connaître par des éditions de Justin et de Perse (1831 et 1832), (Johann) Friedrich Dübner (1802–1867)[590] a gagné la France pour s'y établir et en acquérir la citoyenneté, abandonnant au passage l'Umlaut de son nom[591]. C'est surtout en tant qu'helléniste qu'il laissera une trace dans l'histoire des études classiques – même si c'est pour son édition de César (1867), entreprise à la demande de Napoléon III, qu'il se verra décerner la légion d'honneur. Entré au service de Firmin Didot (comme Achaintre avant lui), il travaillera longtemps comme correcteur pour la réédition (1831–65) du *Thesaurus* grec d'Henri Estienne et dirigera la *Bibliotheca graeca*, collection de textes avec traduction latine et notes critiques pour laquelle il réalisera lui-même plusieurs volumes[592]. Auteur de nombreux textes scolaires avec

---

588 Barth *ad* 3.106 «*Et nemorum Dodona potens.*] [...] Sensus autem est qvem Lutatius ait : *Tum [sic] carum hunc Maeona Diis esse, ut obitu ejus lugentia conticescere potuerint Oracula.* [...] » Cf. "LP" ed. Paris 1600 (= Sweeney) « SVSPENDERE. sollicitos facere. [...] Sensus. ocia habebunt oracula te mortuo, hoc est propter tuum interitum conticescent. »

589 E.g. *ad* 3.400 « seductus, a dolore vulnerum. »

590 Biographies : DBF 11:911–912 ; NDB 4:155–156, ADB 5:440–444 ; NBG 14:851–852. SANDYS 1908 III:272, WILAMOWITZ [1927] 1982:138.

591 Je maintiens la graphie originelle, plutôt que "Dubner".

592 Notamment ceux consacrés aux œuvres morales de Plutarque (1841), aux scolies d'Aristophane et de Théocrite (1843 et 1849), à Arrien (1846) et à l'*Anthologie Palatine* (1864–72).

notes en français, ainsi que de divers manuels, il s'efforcera sans relâche d'encourager les études grecques, de façon souvent polémique.

Le *Stace* publié en 1835–36 dans la *Nova scriptorum latinorum bibliotheca* de Panckoucke aura une vaste diffusion sous d'autres formes, qui vaut d'ailleurs à cette première édition, moins connue, d'avoir été considérée à tort comme un "fantôme" bibliographique[593] : il connaîtra des réémissions à Leipzig en 1837 puis à Paris en 1845, ainsi qu'une nouvelle édition à Venise en 1840. La longue "Notitia litteraria" placée en tête d'ouvrage – qui inclut une biographie de Stace, une présentation et une analyse de ses œuvres, ainsi qu'un examen des scolies et gloses (soulignant l'intérêt des "scolies" de Barth), puis des manuscrits et des éditions[594] – s'achève par un paragraphe annonçant ce qui fait la spécificité de l'ouvrage.

> ["Notitia litteraria", p. xv–xvi] Pro instituto hujus *Collectionis* editor honestissimus inter Statianorum operum recensiones, quas sequeretur, elegit optimas : in Silvis, *Marklandianam*, in Thebaide et Achilleide *Gronovianam*, hanc a Bipontinis criticis, utramque vero a professoribus parisinis *Amaro* et *Lemaerio* hic illic recognitam. Ita impressis accuratissime carminibus poëtae hoc mihi munus demandavit, ut quidquid vel ad explicationem vel ad rem criticam summe judicarem necessarium, quanta possem brevitate verborum subjicerem. Reputans igitur legi non solere Statium nisi ab iis, qui et linguae latinae, et antiquitatum, et mythologiae probe essent scientes, eruditionisque classicae rudimenta posuissent ; ea solummodo vel aliorum verbis vel meis explicare studui, in quibus etiam exercitatiores possent offendere. Qua occasione Lactantium scholiastam saepe tacitus emendavi e codd. Parisinis. Criticarum vero notarum, pro recensionum quae exhibentur diversitate, diversa ineunda fuit ratio. [...] Thebaidos autem et Achilleidos recensionem, quae vel Barthianis subsidiis conveniens et digna esset, nemo ad hunc diem typis exscribendam tradidit : quare non alienum esse putavi ab honestissimi librarii instituto, ut in eorum commodum, qui Barthiana aliisque editionibus et scriptis criticis carerent, vel usi nondum essent, specimina horum carminum e codicibus et ingenio emendandorum magno numero proponerem. Praesertim ex optimo illo et unico codice Barthii commemoranda judicavi quam plurima, quippe veritati plerumque affinia. Neque neglecta sunt *Heinsiorum*, *Wakefieldi* aliorumque criticorum scripta, quae in Statium observationes continent : sed usque velim reputes, me specimina tantum emendationis, non recensionem poëtae exhibere voluisse, et consulto omisisse multa quae probabilitatis speciem non haberent. [...]

[593] Le mérite d'avoir confirmé l'existence de cette édition revient à l'éditeur D.E. Hill. Sweeney 1969:114 la jugeait douteuse, et Hall III 70–71 persiste dans cette erreur. Brunet et Graesse datent de 1827 un *Stace* imprimé "chez Charpentier" (l'éditeur de la collection où paraît l'ouvrage de 1835–36), mais Dübner n'était alors pas encore actif en France.

[594] Vol. 1, pp. i–xvi. Cf. *supra* p. 119 et n. 322 pour les propos de Dübner sur le choix du texte publié avec le commentaire de Barth.

L'éditeur de la collection (J.P. Charpentier), pour accompagner le texte latin qu'il a lui-même choisi[595], a chargé Dübner de rédiger de brèves notes exégétiques et critiques. Celui-ci a renoncé aux explications élémentaires, partant du principe que les lecteurs qui abordent Stace sont déjà pourvus d'une certaine érudition. Pour la *Thébaïde*, il s'est donné pour tâche première de nourrir la réflexion sur le texte en produisant un matériel jusqu'alors peu accessible et peu exploité, tiré en particulier du commentaire de Barth (et de son témoignage sur l'"optimus codex"), ainsi que des observations d'érudits comme N. Heinsius et Wakefield.

Les notes de Dübner, en latin, sont clairsemées : une quarantaine par livre. Elles peuvent en revanche atteindre une ampleur non négligeable : aux côtés d'énoncés de quelques mots à peine[596], on trouve régulièrement des développements de quatre-vingts à plus de cent mots, comme celui qui est consacré – avec une correction du texte de "LP" – à la localisation du mont Aphesas où Stace situe l'envol de Persée[597]. La lemmatisation suit le texte imprimé dans l'ouvrage. La consultation ponctuelle est assez souvent entravée par le fait qu'un problème n'est pas abordé *ad loc.*, mais dans une note consacrée à un passage voisin[598].

Conformément aux principes professés, l'*emendatio* occupe la plus grande place (elle est présente dans trois quarts des notes) ; tantôt le commentateur se limite à citer des variantes, tantôt il propose des discussions détaillées. Les éclaircissements sont également très bien représentés (dans plus de quatre notes sur dix), très souvent en association avec l'*emendatio* :

---

595 Les implications de cette situation sur la relation entre texte et métatexte critique seront discutées en un autre lieu (cf. chapitre 1, n. 7).

596 E.g. *ad* 3.230 « *Sic ense madens, ac nubilus ira*. Vere, ut videtur, Markl. ad *Silv.*, III, 4, 98 : "*Hac* nub. ira." » ; 3.365 « *Protinus ire peto*. Meliores Barthii : "ire paro." »

597 *Ad* 3.461 « *Aphesanta*. "Mons est Tarso Ciliciae, unde se Perseus emiserat ad volandum, quum ad extinguendam Gorgonem Libyen peteret ; ἀπὸ τοῦ ἀφιέναι Aphesanta nomen accepit." LACT., e cod. Paris. emend. Adde eum ad v.633. Memorabilia haec ob historiam fabularum de Perseo : quae quum antiquissimis temporibus sedem haberent citra Asiam Minorem, sensim remotae sunt in Orientem usque ad Persas ultimos : ex hac igitur pene dixerim mythorum peregrinatione Lactantius eam fabulam servavit, quam me alibi legere non memini. Verum apparet Ciliciae regionem h.l. a poëta memorari non potuisse : immo intelligitur ᾿Απέσας ὄρος τῆς Νεμέας, ut ait Steph. Byz., quem vide cum nott. interpp., et quos addit Siebelis ad Pausan., vol.1, p.198. » Lindenbrog (1600) imprimait "LP" sous la forme « APHESANTA. Mons est Tarso Siciliae, [...] miserat ... » ; sur les corrections que Dübner apporte à "LP" à l'aide d'un manuscrit parisien (BNF lat. 8063 [p dans l'édition Sweeney], que l'éditeur désigne précisément dans sa "Notitia litteraria"), voir l'extrait de la préface cité ci-dessus. Sweeney lit "mons est Tarsi Ciliciae".

598 Ainsi les variantes à 3.175 sont-elles discutées dans la note *ad* 3.163.

lorsque les augures argiens observent dans le ciel une rosée de sang, Dübner prend soin d'expliciter l'expression *inexperto ... sanguine* précisément parce qu'il entend défendre la leçon *inexperto* face à *inexpleto.*

> [*ad* 3.536] *Inexperto ... sanguine*. Quod nondum experti erant venti, quum aqua, non sanguine coelum stillare soleat. Quod nimio melius quam probata a multis lectio unius codicis, *inexpleto*, pro abundanti.

Les approfondissements, moins fréquents (dans une à deux notes sur dix), s'intéressent pour la plupart aux *realia*, comme la localisation du mont Aphesas, on l'a vu, ou les oiseaux mentionnés dans la scène d'ornithomancie.

> [*ad* 3.508] *Non venit auguriis melior: quin vultur*. Codd. antiquiores et Barthiani omnes *quam* pro *quin*; et major distinctio in praeced. v. fine ponenda. Neque offendere debet vultures, Romulo benignos, hic inter mali ominis aves numerari. Glossaria MSS. bibliothecae Regiae: "Vultures sunt quaedam magna volatilia, quae mortem hominum signis quibusdam nunciare consueverunt. Quo indicio dicti (l. ducti) atque instructi sunt: quum enim bellum lacrymabile inter se adversae acies instruunt, multo praedictae volucres sequuntur agmine, et eo significant, quod multitudo hominum cura sit, bello finitura (l. futura) praeda vulturis: quod utique ex his specie instructionis humanae quadam videntur ratione colligere." Accipiter autem notus mali ominis, vel ex Ovidio, *Art.* II, 147.

Dübner cite dans ses notes plusieurs des exégètes qu'il répertorie dans sa liste d'éditions: Bernartius, Barclay, Gronovius, Marolles–Guyet–Peyrarède, Barth, Amar–Lemaire et Weber, ainsi que Behottius (variantes dans l'édition de Lindenbrog, Paris 1600). Les volumes d'Amar–Lemaire ont fait office d'intermédiaire. C'est d'eux, en effet, que le commentateur tire la plupart des leçons manuscrites qu'il cite, même s'il ne se borne pas à reproduire leur matériel: là où ses prédécesseurs se contentaient de citer diverses variantes, il tranche souvent[599]. C'est à ces mêmes volumes que Dübner doit les quelques mots qu'il dit de l'exégèse de Barclay – qu'Amar–Lemaire euxmêmes ne citaient que de manière indirecte et par des chemins parfois tortueux[600]. Il est manifeste qu'il recourt en revanche à une édition complète

---

599 E.g *ad* 3.721 «*Dicentem talia nascens Lux movet*. Scribe: "lux *monet*," ex egregio illo MS. Barthii et Petrensi.» Cf. Amar–Lemaire (notes infrapaginales) «*Lux movet. Lux monet* Petrens. et optimae Barthii membranae; quod probat Jortinus nostras in Misc. Obss. tom.I. *Lux movet* Busl. uterque Behot. et alii.»

600 E.g. *ad* 1.102 «*Cognataque Tartara mavult*. Ita vix ullo sensu in edd. legitur; scribendum erat cum Balclaio [sic]: *cognatave T.*, atque hoc modo codd. multi, in quibus meliores, probante etiam Handio ad *Silvas*, I, 2, 160.» Cf. Amar–Lemaire (notes infrapaginales) citant – par une reprise littérale de l'apparat de *variae lectiones* de Valpy – la note de Barth qui

du commentaire tardo-antique[601], tout comme il remonte à la source pour celui de Barth (ce dont on l'a vu se targuer dans sa préface). De même, si Dübner cite des conjectures à la *Thébaïde* avancées par N. Heinsius et Wakefield, il ne se satisfait pas de celles que Valpy a compilées[602].

La note suivante permet d'observer les instruments de travail que Dübner a sur son pupitre et l'usage qu'il en fait.

> [*ad* 3.300] *Genitalia foedera Cadmi*. Cod. Lipsii : "gentilia," perperam probante Bernartio. Sed veram esse arbitror lectionem optimorum Barthii : "genialia f." V. FORCELL. *Lex.* s.v.
>
> ~ [Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.300] *Nec mihi Sidonii genitalia foedera C.* Lipsian. *gentilia*, probante Barthio ; *genialia* optimae Barthii membranae ; *genitalia* Dan. Put. et caeteri.
>
> ~ [Barth *ad* 3.300] *Genitalia foedera.*] [...] in optimo Codice *Genialia* palam legitur, qvem & nos seqvendum arbitramur. Potius tamen Bernartium, qvi ex suis legit *gentilia*, qvae est vera scriptura.
>
> ~ [Bernartius *ad* 3.300[307]] *genitalia foedera Cadmi*] Lips. liber scriptus *gentilia foedera Cadmi*. probe. nam affinitatis vinculo Cadmo adstrictus Mars, vti iam diximus.

La formulation peut suggérer que Dübner a ici sous les yeux l'édition d'Amar–Lemaire, mais qu'il substitue, à la mention d'une approbation de la variante *gentilia* par Barth ("probante Barthio"), la mention de son approbation par Bernartius ("probante Bernartio"). S'il s'est vraiment appuyé en cette occurrence sur les éditeurs français, force est de constater qu'il a contrôlé leurs sources et a été amené, en conséquence, à corriger ce qui n'était chez eux qu'une demi-vérité : affirmer, comme le faisaient Amar–Lemaire, que Barth approuve *gentilia* masque le fait que sa note proposait dans un premier temps de lire *genialia*[603] ; Dübner évite toute ambiguïté en soulignant que *gentilia* était approuvé par Bernartius lui-même – un fait, rigoureusement exact, qu'il a pu connaître par l'intermédiaire de Barth, mais assurément pas par celui d'Amar–Lemaire.

---

rapportait la conjecture de Barclay : « *Itque reditque vias, cognataque Tartara mavult.* Optime Barclaius, *cognatave;* et ita membranae optimae nostrae, necnon inferioris notae aliae. BARTH. *Cognatave* habent etiam Petrens. et Exc. Cantab. probante Handio ad Sil. [*scil.* ad *silv.*] 1, 2, 160. [...] »

601 E.g. *ad* 3.371, où il cite une note qui ne figure pas chez Amar–Lemaire.

602 E.g. *ad* 3.352 « *Sauromatas avidos*. Ob rapinas. Wakefield. ad Soph. *Philoct.*, 1328 : "rabidos." » et *ad* 3.443 « *Multa super bello generisque t. amens.* [...] Deinde v.445 Wakefield. ad Lucret., III, 881, *mentibus* pro *gentibus*. » ; Valpy ne cite pas ces conjectures que Wakefield avait publiées en 1794 et en 1796.

603 Sur ce revirement de Barth, voir chapitre 3, n. 267.

Nisard–Arnould–Wartel et leur traduction (*Paris 1842*)

L'ouvrage qui clôt l'ère des exégèses "pré-scientifiques" de la *Thébaïde* est celui de la *Collection des auteurs latins avec la traduction en français* dirigée par (Jean-Marie-Napoléon-)Désiré Nisard (1806–1888)[604], personnage central dans la vie littéraire et politique française du 19e s. Journaliste engagé, il a pourfendu l'absolutisme sous la Seconde Restauration et est monté sur les barricades en 1830; plus tard il se distinguera par son conservatisme et saluera l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte. Ardent défenseur du classicisme et ennemi juré des romantiques, il expose ses vues dans ses *Etudes de mœurs et de critique sur les poètes latins de la Décadence* (1834), où sa volonté de dénigrer la poésie contemporaine, et tout particulièrement Victor Hugo, nourrit ses attaques contre les auteurs du premier siècle de l'Empire romain; si Lucain est sa cible privilégiée, Stace n'est pas épargné, dans un chapitre qui porte exclusivement sur les *Silves*. Les pages de titre des différentes réémissions du volume consacré au poète flavien témoignent de sa brillante carrière[605]: "Maître de Conférences à l'Ecole Normale" (1842 et 1843), "Membre de l'institut et Professeur d'éloquence latine au Collége de France" (1851), puis "<Membre> de l'Académie Française, Inspecteur général de l'enseignement supérieur" (1860); il devient directeur de l'Ecole normale supérieure en 1857, un an après avoir été fait commandeur de la Légion d'honneur.

Les noms des traducteurs du volume contenant les œuvres de Stace (avec Martial et Manilius, mais aussi l'*Aetna*, ici attribué à Lucilius Junior, ainsi que Rutilius Namatianus, Grattius, Némésien et Calpurnius Siculus) sont noyés dans la table des matières: "M. Guiard" pour les *Silves*, "M. Arnould, professeur agrégé de rhétorique" pour les quatre premiers livres de la *Thébaïde*, et "M. Wartel, ancien élève de l'Ecole normale", pour les huit livres suivants ainsi que pour l'*Achilléide*[606]. L'ouvrage publié en 1842 vaut, pour

[604] Biographies: NBG 38:93–96. Sandys 1908 III:252–253. Sur les jugements littéraires émis au sujet de Stace par Désiré Nisard et par son frère Charles (auteur du *Triumvirat littéraire au XVIe siècle: Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon*, 1852), voir Vessey 1996:8–10 (qui date malencontreusement l'ouvrage contenant les œuvres du poète flavien d'après sa réimpression de 1884).

[605] Le fait est relevé par Vessey 1996:8.

[606] (Philippe-Henri-)Théodore Guiard (1814–1855), professeur de rhétorique et auteur de poésies, a laissé une anthologie d'Ovide, Virgile et Horace (1848), puis un recueil de récits tirés des prosateurs latins (1851), et surtout une version d'Horace (1845) et une traduction versifiée de Sophocle (1852). Edmond-Nicolas Arnould (1811–1861), professeur de rhétorique puis de littérature étrangère, soutient des thèses de doctorat sur Aristophane et sur Ménandre et publie des ouvrages de critique (DBF 3:992–994). Le troisième traducteur du *Stace* de 1842 paraît être Henri Wartel († 1887), qui deviendra inspecteur d'académie.

la *Thébaïde*, par sa traduction en prose – qui occupe, en plus grands caractères que l'original latin, la partie supérieure de chaque page – bien plus que par ses notes : au travers de multiples réimpressions, cette traduction s'est imposée comme la référence pour le lectorat francophone jusqu'à celle de Lesueur (1990–94). Elle suit un texte très proche de celui d'Amar–Lemaire – mais non identique à lui, malgré ce qu'affirment les éditeurs[607].

Les exégètes – très probablement les traducteurs Arnould et Wartel – ne disent rien de leurs visées ni de leur démarche. Leur production est maigre : moins de trois cents notes pour l'ensemble du poème, rédigées en français, généralement brèves, voire très brèves. Ces notes couvrent de manière relativement égale les différents livres, mais elles se concentrent sur certains vers : une accumulation d'allusions à la géographie religieuse (3.475–480) suscite pas moins de quatre remarques successives, alors que d'autres passages sont largement délaissés. La lemmatisation, en langue latine, suit le texte imprimé dans l'ouvrage.

En guise d'entrée en matière, le lecteur trouve en début de volume une rapide comparaison entre Stace et Martial, et en tête des œuvres de Stace une notice tirée de l'*Histoire abrégée de la littérature romaine* de Frédéric Schoell (Paris 1815), où le blâme se mêle à l'éloge[608]. Les notes fournissent en grande majorité de simples éclaircissements (deux notes sur trois), notamment des explicitations[609], ou des "approfondissements" rudimentaires, notamment d'ordre mythologique et géographique[610]. Comme le paratexte introductif, elles peuvent être sévères avec Stace. Elles s'en prennent ainsi au discours qu'Alétès adresse aux proches des soldats tombés contre Tydée dans leur tentative d'embuscade.

> [*ad* 3.179 sqq.] *Saepe quidem infelix, etc.* On peut voir dans ce discours un exemple des procédés de Stace ; il annonce des paroles de consolation, et l'oublie aussitôt pour faire étalage d'érudition mythologique.

---

607 "Avertissement des éditeurs", p. ii : "Les textes suivis par nous sont ceux de la *Collection Lemaire*." VESSEY 1996:9 se laisse abuser par cette affirmation.

608 Le même extrait de Schoell figurait déjà dans la liste de *testimonia* publiée par Amar–Lemaire.

609 E.g. *ad* 3.334 (comparaison) : « *Pectore despecto*. Le taureau regarde sa poitrine, par conséquent il baisse la tête, signe d'abattement ; mais cette poitrine est gonflée d'orgueil. » ; *ad* 3.379 « *Auditusque iterum revocet socer*. Adraste avait retenu une première fois Polynice, qui voulait aller à Thèbes réclamer son trône. Tydée l'avait remplacé. »

610 E.g. *ad* 3.35 « *Hyperiona*. Hypérion, fils du Ciel et de la Terre, épousa Rhéa, dont il eut l'Aurore, le Soleil et la Lune. Ici Hypérion est pris pour le Soleil lui-même. »

La banalité des questions abordées empêche généralement d'identifier des emprunts aux exégèses antérieures du poème de Stace. Si aucun autre héritage – au sens ici défini – ne paraît déterminable avec certitude, les notes d'Amar–Lemaire ont été mises à profit ; souvent, cependant, elles sont fortement remaniées et dotées d'une touche très personnelle. A propos des vers qui célèbrent le devin Méon, dont la mort réduira au silence Dodone et Cirrha, le commentateur suit la tradition sur le second toponyme, mais il accuse aussi Stace de mêler indûment Jupiter et Apollon[611]. Et il vise assurément ses prédécesseurs lorsqu'il déclare, au sujet de l'apostrophe de Vénus à Mars *socer o pulcherrime* (3.269), qu'"il n'est pas nécessaire de dire que ces mots sont ironiques"[612].

[611] *Ad* 3.106 « *Cyrrhaeaque virgo*. Il y avait à Cyrrha, ville de la Phocide, située au pied du mont Parnasse, un temple d'Apollon. Le dieu y rendait des oracles. Mais qu'a voulu dire le poète ? Pourquoi mêle-t-il Dodone et Cyrrha, Jupiter et Apollon ? C'est ce qu'il est difficile de comprendre. » Comparer la note infrapaginale d'Amar–Lemaire « *Cyrrhaeaque virgo*. Intelligit Apollinis oraculum apud Cyrrham in Phocide, cui virgo praesidebat. Mens : Otia habebunt oracula te mortuo, hoc est propter tuum interitum conticescent. […] », qui reproduit implicitement celle de Beraldus, ainsi que leur note finale « *Cyrrhaeaque virgo*. Apollinis Oraculum in radicibus Parnassi montis oppido Cyrrha […]. », qui reproduit explicitement celle de Bernartius.

[612] *Ad* 3.269 « *Socer o pulcherrime*. il n'est pas nécessaire de dire que ces mots sont ironiques. Mars était beau-père de Cadmus ; de Mars descendaient les chefs thébains, par sa fille Harmonia. » Cf. Amar–Lemaire (note infrapaginale) « *Socer o pulcherrime*. Ironice, et objurgatorie. » (= Beraldus), mais aussi Achaintre « *O le plus aimable de tous les immortels !* C'est ironiquement sans doute que Vénus donne à Mars une telle qualité. »

DEUXIÈME PARTIE

COMMENTER LA *THÉBAÏDE* AUX 16e–17e S.

INTRODUCTION

COMMENTAIRE ET PRATIQUES ÉRUDITES

L'examen diachronique des exégèses de la *Thébaïde* entre 15e et mi-19e s. (chapitre deux) l'a montré : la période la plus dynamique s'ouvre avec les notes italiennes de Pavesi ("Targa", 1570) et surtout les "scholia" de Bernartius (1595) pour s'achever avec l'*Ad usum Delphini* de Beraldus (1685) ; les travaux postérieurs se contenteront souvent de remanier les matériaux alors élaborés[1]. Autre fait remarquable : dans ce paysage se détache le monumental ouvrage de Barth (1664–65)[2]. Le cadre dans lequel s'inscrira le volet thématique de l'analyse (chapitres trois à huit) résulte de ce double constat[3]. Avec pour visée première de mettre en lumière les *animadversiones* du commentateur allemand, de souligner et de situer dans leur contexte ses traits distinctifs, on discutera l'histoire exégétique de la *Thébaïde* dans la perspective de son "siècle d'or", et l'on n'élargira le regard au-delà de Beraldus que lorsque l'étude de cette période le demandera[4].

Visées du discours exégétique

Les exégèses de la *Thébaïde* produites entre 1570 et 1685, comme ses exégèses modernes de manière générale, participent d'une lecture littérale des poètes classiques latins dont les liens avec celle du *grammaticus* antique sont souvent manifestes. Dans le sillage de précurseurs comme Politien, c'est de ce modèle que se réclament les spécialistes des textes incarnés depuis la fin du 16e s. dans la figure du *criticus*, que Joseph Scaliger a entrepris de redéfinir[5].

---

1 L'apogée de la production exégétique consacrée à la *Thébaïde* correspond grossièrement à celui de la production des éditions de Stace : voir chapitre 9, n. 3 ; cf. pp. 644–648 sur les mouvements généraux qui animent la tradition des commentaires entre 15e et 19e s.

2 Sur l'hétérogénéité du corpus étudié, cf. chapitre 1, pp. 23–25 et 38–42.

3 Sur la relation entre la structure des chapitres et les catégories de l'*emendatio*, de l'éclaircissement, de l'approfondissement et de l'édification, cf. chapitre 1, p. 43 et chapitre 5, pp. 347–349.

4 Pure compilation, le recueil de Veenhusen (Leyde 1671) restera à l'arrière-plan.

5 Cf. chapitre 1, p. 25. Bravo 2006 analyse – en réévaluant au passage certaines observations de Jehasse [1976] 2002 et de Jaumann 1995 – la signification et la fonction nouvelles que

Les humanistes italiens du Quattrocento se référaient au modèle du *grammaticus* tel que le leur présentaient des commentaires comme celui de Servius, mais aussi les développements théoriques de Quintilien sur l'*enarratio poetarum* (*inst.* 1.4.2–4)[6]. Dans leur démarche d'exégèse, que cette référence dotait d'une légitimité nouvelle, ils perpétuaient fréquemment des pratiques courantes à l'époque médiévale. Il se distinguaient cependant de leurs devanciers par la perspective dans laquelle ils mettaient en œuvre de telles pratiques ; la génération de Calderini ou Politien, en particulier, s'efforçait de rompre avec ce passé, tout en marquant également sa différence par rapport à celle des premiers humanistes[7].

Dans le corps des notes comme dans les parties générales[8], les commentaires humanistes prétendaient éclairer le texte par son contexte historique en même temps qu'éclairer ce contexte à travers le texte, et ils étaient animés par le désir d'illustrer les usages de la langue antique et les ressources de la rhétorique ; certains d'entre eux prêtaient aussi une grande attention à l'esthétique de l'œuvre, avant-goût de l'intérêt pour la poétique qui devait s'affirmer au fil du 16e s. dans un dialogue avec Aristote[9]. Les humanistes de la génération de Calderini et de Politien cherchaient, dans un milieu compétitif, à asseoir leur position en s'attaquant à des textes restés jusqu'alors en marge de l'enseignement, et surtout à des textes réputés

---

le terme κριτική (*critica*) tend à acquérir chez les érudits étudiant les textes antiques, ainsi que les liens qui unissent les diverses notions ainsi désignées à l'essor de la critique historique ; voir 139–157 sur la filiation entre le *criticus* moderne et le *grammaticus* antique, préparée par la revendication, chez Politien, d'une acception large du terme de *grammaticus* (alors appliqué au maître dispensant un enseignement élémentaire de latin), et sur l'influence décisive de Scaliger. Sur la notion de *critica*, voir aussi VANEK 2007:118–136. Sur l'exégèse chez Scaliger, voir GRAFTON 1983:101–229. On reviendra sur la figure du *criticus* au chapitre 3, pp. 265–266 et au chapitre 6, pp. 440–442.

6 Sur la figure du *grammaticus* chez Quintilien, voir le commentaire de AX 2011.

7 Sur les transformations du commentaire au Quattrocento, voir notamment LO MONACO 1992, qui insiste entre autres sur Calderini, et STILLERS 1988:35–91, qui discute les travaux liés à l'enseignement de Politien, dont son commentaire sur les *Silves* de Stace. Cf. NEUMANN 2004:45–51 pour un état de la recherche, et Grafton in GRAFTON–MOST–SETTIS 2010:228–230 *s.v. Commentary*. Sur Calderini, cf. notamment DUNSTON 1968 et DIONISOTTI 1968 ; sur Politien, GRAFTON 1983:9–44 (qui s'intéresse aux *Miscellanea* plutôt qu'aux commentaires liés à l'enseignement), KRAUTTER 1983.

8 Cf. chapitre 6, p. 410 et n. 40 sur les proèmes-*accessus*.

9 La manière dont les commentateurs envisagent la distance culturelle qui les sépare de l'antiquité sera discutée au chapitre 5, pp. 349–359 à propos de l'exégèse linguistique et au chapitre 7, pp. 500–511 à propos de l'exégèse des *realia*. On évoquera brièvement au chapitre 6, pp. 403–404 la réception de la *Poétique* d'Aristote et son importance pour l'exégèse des classiques.

difficiles[10] ; leurs commentaires, plus ambitieux que ceux des décennies précédentes, s'adressaient désormais à un public érudit dépassant leur cercle d'étudiants, commençaient – avec Calderini pour pionnier – à être conçus en vue d'une diffusion imprimée, et tendaient à se détourner de la discussion systématique au profit d'une démarche sélective engendrant une multitude de recueils d'*annotationes* et de *castigationes* consacrées à tel ou tel auteur, comme de *variae lectiones* et autres miscellanées[11].

Les commentaires de Stace analysés ici témoignent tantôt de la continuité des pratiques exégétiques depuis l'antiquité, tantôt des changements introduits par les humanistes. Les chapitres qui suivent s'attacheront toutefois aussi à mettre en lumière certains traits plus spécifiques, caractéristiques de l'approche des textes antiques, à la fois étroitement liée à l'humanisme classique et séparée de lui par une fracture profonde, qui s'est développée après la Réforme et la Contre-Réforme[12].

Revendiquant l'héritage d'une tradition représentée par les figures tutélaires de Cicéron et de Quintilien, et remontant à Isocrate, l'humanisme classique avait pour idéal affiché une formation au *logos* dans le double sens d'*eloquentia* et de *sapientia*, d'*oratio* et de *ratio*[13], qui faisait de l'étude de la grammaire, et plus encore de la rhétorique réhabilitée, la condition de l'épanouissement des qualités morales. La croyance en une relation directe entre les *verba* et les *res* fondait l'idée que le renouveau du latin antique suffisait à ressusciter la civilisation antique et à "former des hommes qui excellent aussi bien dans la vie privée que dans la vie publique"[14]. Si le programme humaniste était légitimé par la philosophie morale, les enseignants et ceux qui recouraient à leurs services avaient souvent, dans les

---

10 Sur la relation entre le choix des textes enseignés et la concurrence entre écoles et maîtres, voir Grafton–Jardine 1986:83–98. Cf. chapitre 2, p. 57 sur l'essor de l'exégèse des *Silves* de Stace.

11 On reviendra dans la suite de cette introduction sur les objectifs ambitieux qui sont assignés à l'étude des textes antiques depuis la seconde moitié du 15e s., ainsi que sur le passage du commentaire systématique au commentaire sélectif. L'évolution qui touche les modes de diffusion des commentaires a été rapidement esquissée au chapitre 1, p. 25.

12 La présentation qui suit adopte la perspective de Muhlack 2000 et Muhlack in DNP 15.3:357 *s.v. Tacitismus* (succinct) sur la distinction entre humanisme tardif et "nachhumanistisches Denken". La partie qui concerne l'humanisme classique a bénéficié des critiques de Jean-Louis Charlet.

13 Cf. Cic. *inv.* 1.1–2.

14 Parenty 2009:344, au sujet des objectifs affichés par Guarino da Verona.

faits, une vision plus étroite de son utilité[15]. Les *studia humanitatis* permettaient aux fils de la classe gouvernante d'obtenir des postes enviables, tandis qu'ils ouvraient aux meilleurs maîtres d'excellentes perspectives de carrière (chancellerie, cour, curie romaine)[16]. Le contact quotidien avec les textes antiques avait pour résultat, sinon pour objectif essentiel, de faire acquérir aux élèves des compétences pratiques ; en particulier, il leur inculquait le maniement de la langue latine puis l'art de la composition, notamment en prose épistolaire.

La seconde moitié du 15e s. allait voir se développer, face à de telles visées pédagogiques, une insistance nouvelle sur la connaissance exacte de la culture antique, et, partant, sur la résolution des problèmes que posaient les sources de cette connaissance ; ainsi se révélaient au grand jour des tensions, inhérentes au projet humaniste, entre, d'une part, la volonté d'étudier l'antiquité dans une perspective historique et, de l'autre, une approche actualisante susceptible de s'exprimer sous des formes très diverses et de transparaître même chez les lecteurs les plus soucieux de respecter la dimension historique des textes – ne serait-ce que parce que l'intérêt qu'ils portaient aux textes était guidé partiellement au moins par le fait qu'ils entendaient tirer d'eux des enseignements utiles à la production textuelle[17].

La valeur de sources de savoirs que l'on attribuait aux textes antiques, jointe aux difficultés qu'ils soulevaient, permettait de justifier une conception large de la discipline qui fournissait les clés nécessaires à leur appréhension, en étendant son champ au-delà des bornes entre lesquelles les premiers humanistes l'avaient souvent maintenue. Prolongeant les vues de précurseurs comme Calderini, Politien s'appuyait sur les érudits alexandrins et sur Quintilien (*inst.* 1.4.4–5) pour exiger du *grammaticus* des connaissances approfondies mais aussi extrêmement vastes (*orbis doctrinae, encyclia*) et redéfinir la grammaire comme une discipline fondamentale aux compétences universelles, susceptible d'aborder tout type de texte[18].

---

15 Grafton–Jardine 1986:1–28 et *passim* se sont employés (avec un zèle que certains leur ont reproché) à démystifier les objectifs moraux affichés par l'enseignement humaniste.

16 Voir e.g. Grendler 1989:133–141.

17 Grafton 1985a (631–634 sur le commentaire de Politien aux *Silves* de Stace) souligne la présence d'aspects actualisants dans la démarche de nombreux humanistes. Cf. Grafton–Jardine 1986:58–82 sur la relation qu'entretient avec les tensions évoquées ici l'aspiration de Valla à refonder les études humanistes sur des bases plus ambitieuses que celles du modèle d'enseignement prôné par Guarino.

18 Sur les vues de Politien (cf. n. 5), voir e.g. Stillers 1988:41–49, Vanek 2007:130–134. La *polymathia* que requiert l'exégèse des textes antiques aux yeux de Calderini et d'autres contemporains est soulignée e.g. dans Lo Monaco 1992:109–114.

Dans le courant du 16e s., les tensions vont croissant entre le désir d'éclairer l'antiquité et celui d'en tirer des leçons pour le monde contemporain. Si Budé (*De philologia*, 1532), dans un esprit similaire à celui de Politien, donne de la philologie une définition large, encyclopédique, et accorde un grand prix à l'étude des réalités antiques, le modèle éducatif exposé par Vivès (*De disciplinis*, 1531) réduit expressément la grammaire à une propédeutique des disciplines spécialisées et restreint ses compétences comme celles de la philologie[19]. Dans le contexte de crise qui caractérise l'époque des guerres de religion, la lecture des textes antiques n'est plus considérée comme le noyau d'une formation laïque relativement autonome, elle se voit subordonnée à la réflexion théologique mais aussi politique et juridique. Les préoccupations pragmatiques possèdent une importance capitale dans la pédagogie de Ramus (1515–1572), qui connaît dans la seconde moitié du 16e s. un succès remarquable à l'échelle européenne : l'objectif affiché est de permettre à l'élève d'accéder à une position sociale[20]. Cette approche se renforce au nord du continent, notamment sous l'impulsion néerlandaise, à mesure que le débat théologique acquiert un rôle prépondérant et que la bourgeoisie érudite attachée aux états princiers, peuplée de fonctionnaires et en particulier de juristes, s'oriente vers un modèle servant mieux ses intérêts. Les rangs des partisans d'une *Respublica litteraria* indépendante s'éclaircissent, tandis que se répand, à travers les attaques contre le pédantisme, la critique de l'humanisme scolaire et de l'érudition[21].

Emblématique de cette évolution est l'essor du tacitisme[22]. Aux yeux d'une époque traversée par un profond sentiment de crise religieuse, politique et sociale, mais aussi morale et intellectuelle, la période troublée du

---

19 Sur le modèle prôné par Vivès, voir ZEDELMAIER 1992:268–281. On reviendra sur la conception encyclopédique de la grammaire et de la philologie *infra* pp. 204–205 (cf. n. 31 sur les positions de Budé), sous l'angle de sa relation avec le genre du commentaire.

20 Sur l'approche des textes antiques dans la pédagogie ramiste, voir GRAFTON–JARDINE 1986:161–209.

21 Sur ce changement de modèle situé au cœur de la transition entre Renaissance et âge baroque, voir KÜHLMANN 1982:1–16 et *passim* ; cf. SEIFERT 1996 sur les mutations dans l'enseignement en Allemagne (342 sur la limitation des idéaux humanistes). Sur la critique allemande de l'érudition, voir en outre e.g. FORSTER 1987, et surtout HUMMEL 2002 (133–318 pour une illustration, souvent hilarante, des vices reprochés aux érudits). Cf. chapitre 2, p. 115 sur Barth.

22 Le terme de tacitisme a d'abord désigné un machiavélisme masqué avant d'englober plus largement la réception de Tacite vers 1600 dans ses liens avec le néo-stoïcisme centré sur Sénèque, sens auquel il est entendu ici. MUHLACK 2000 présente ses principaux enjeux et renvoie à la bibliographie antérieure ; pour une synthèse, voir Muhlack in DNP 15.3:353–358 *s.v. Tacitismus* (cf. Günther–Battistella–Walther in DNP suppl.7:970–973 pour une contextualisation plus large dans la réception de Tacite).

premier siècle de l'Empire acquiert une pertinence supérieure à la Rome républicaine. On prête à la pensée stoïcienne et en particulier à son incarnation chez Sénèque une attention sans précédent, qui aboutira à sa reconstruction et à son harmonisation avec le christianisme dans la synthèse néo-stoïcienne. La quête de nouveaux repères susceptibles de soutenir la réflexion sur l'exercice du pouvoir princier suscite un intérêt nouveau pour l'auteur des *Annales*, dont la matière historique paraît posséder une proximité frappante avec le présent, ainsi que le souligne notamment Juste Lipse – le mentor du commentateur statien Bernartius. Né de ce sentiment d'une *similitudo temporum* philosophico-morale et politique, l'intérêt pour Tacite comme pour Sénèque s'enrichit d'un important volet stylistique, en réaction contre le classicisme cicéronien[23]. Les diverses facettes du tacitisme et son imbrication avec la pensée néo-stoïcienne ne sont incarnées par personne mieux que par Lipse ; sa préférence ostensible pour une étude de l'antiquité guidée par une ambition philosophique et ancrée dans la morale, largement ouverte aux rapprochements avec le monde moderne en particulier dans le champ politique et militaire, réoriente l'exploitation pragmatique des textes et parachève sa séparation d'avec une démarche philologique qui entend écarter de telles considérations, revendiquée par Joseph Scaliger[24]. La persistance d'une telle approche durant les décennies suivantes est illustrée de manière exemplaire par une figure comme Matthias Bernegger (1582–1640)[25].

Au travers des mouvements complexes esquissés à l'instant, un fait demeure : la littérature antique (et dans une certaine mesure la littérature en général) peine à être conçue comme un objet d'étude autonome. Polymorphe par nature, le discours consacré aux textes relève longtemps d'une érudition globale de nature rhétorique et philologico-antiquaire, qui reflète la conception large de la grammaire incluant l'étude des *res*. Ce n'est qu'au cours du Cinquecento que l'on entreprend d'édifier la théorie littéraire en distinguant clairement de la dimension rhétorique la dimension poétique[26]. Les revendications d'indépendance du discours sur les textes de

---

[23] Cet aspect du tacitisme sera présenté au chapitre 5, p. 356.

[24] Les dimensions politique et philosophique de l'approche de Lipse seront discutées au chapitre 8, pp. 580 et 613–615. En faisant de la philologie une propédeutique à la philosophie, Lipse s'oppose aussi à Casaubon, pour qui elle constitue une propédeutique à la théologie.

[25] Sur Bernegger, voir KÜHLMANN 1982:43–66.

[26] L'affirmation progressive de cette distinction, dans divers types de discours érudit, est le thème central de l'étude de STILLERS 1988. Cf. chapitre 6, pp. 403–404.

contenu séculier et païen sont cependant étouffées par la Réforme et la Contre-Réforme. L'instrumentalisation croissante des classiques, largement considérés pour les savoirs qu'ils transmettent et permettent de transmettre, ou pour les "messages" qu'ils expriment ou permettent d'exprimer, va à l'encontre du développement d'un intérêt pour l'œuvre littéraire en tant que telle. On voit volontiers dans les poèmes épiques, comme dans d'autres textes, des sources de savoirs – y compris de savoir scientifique – en même temps que des recueils d'exemples de comportement. Les paratextes d'éditions d'Homère traduisent une telle conception sous une forme exacerbée par des motivations publicitaires : tandis que l'*Odyssée* enseigne à voyager et à endurer (et incite les femmes à cultiver la pudeur et l'amour conjugal), l'*Iliade* contribue à l'instruction des soldats[27]. Même les lectures qui mettent l'antiquité au centre de leurs préoccupations exploitent souvent les textes moins pour eux-mêmes que pour l'éclairage qu'ils apportent sur l'histoire, la pensée, les réalités matérielles. Dans le cadre éducatif, la lecture des œuvres latines, en particulier, est un outil servant des visées pratiques, sans que la légitimité et la place de l'analyse littéraire, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne soient clairement définies. On observe par exemple que dans la jeune université de Leyde (fondée en 1575), le titulaire de la chaire couvrant le domaine de la littérature latine – non désigné comme tel – a pour première mission, avec l'enseignement des *historiae* et *antiquitates*, celui de l'*eloquentia*, et que l'interprétation paraît presque entièrement absente[28].

Qu'ils soient liés à un contexte éducatif par leur finalité première ou n'entretiennent, comme beaucoup des ouvrages étudiés ici, que des liens lâches avec un tel contexte[29], les commentaires d'œuvres littéraires produits aux 16e–17e s. ne prêtent d'ordinaire qu'une attention assez modeste à la poétique, même s'il existe des exceptions[30]. Encore envisagent-ils pour une

---

27 Ces exemples sont ceux de l'édition 1572 de Giphanius et de l'édition 1609 de Portus, cités dans ALLEN 1970:96 n. 36. Hors du genre épique, cf. e.g. la préface du *Salluste* in-octavo de 1509, citée dans DIONISOTTI–ORLANDI 1975:102–103 n° LXVIII et CATALDI PALAU 1998:137 : Aldo Manuzio évoquait la perspective que l'on emmène à la guerre le livre de petit format dans lequel il imprimait l'œuvre de l'historien républicain.

28 J.H. WASZINK 1975:161.

29 Voir chapitre 1, pp. 27–28.

30 Une exception dont on reparlera dans les chapitres suivants est celle du *Virgile* de La Cerda. Les obstacles que la forme du commentaire lemmatisé présente pour l'expression du discours poétique, et en particulier d'un discours poétique de grande ampleur, seront discutés au chapitre 6, pp. 408–410.

grande part l'analyse poétologique, de même que la discussion linguistique, stylistique et rhétorique, dans la perspective des leçons qu'elle est susceptible de fournir pour la composition de nouveaux textes. Outre la critique textuelle et l'aide à la compréhension immédiate, ainsi que l'édification du lecteur, ces commentaires font souvent une large place à la transmission de savoirs très divers, mettant en valeur et redoublant le rôle joué par l'œuvre elle-même comme source de savoirs, palliant ses insuffisances à cet égard, ou abordant des questions sans lien direct avec elle. Cette fonction de l'exégèse, qui s'inscrit dans l'histoire de la relation que la grammaire et la philologie entretiennent avec l'encyclopédisme, constitue pour l'histoire intellectuelle et culturelle du début de l'époque moderne comme de la période médiévale un enjeu dont l'importance est de mieux en mieux reconnue aujourd'hui[31]. Elle rappelle les hautes exigences que Quintilien posait au *grammaticus* pour l'examen des textes, mais se situe aussi dans la continuité d'une évolution médiévale marquée par l'extension des compétences de l'*enarratio*, par sa redéfinition en tant qu'appropriation herméneutique du passé, par son affranchissement de la finalité rhétorique qui la motivait dans l'*Institutio oratoria*[32].

Dans les travaux ambitieux de la fin du Quattrocento, la transmission de savoirs par le "commentator docens" reposait notamment sur l'idée que le texte antique, et notamment le texte poétique, œuvre d'un "poeta doctus" devenu "poeta docens", était un guide pouvant permettre de mieux connaître la culture antique, dont il était considéré comme le représentant[33]. L'orientation encyclopédique est particulièrement spectaculaire dans

---

[31] Sur l'intérêt actuel pour le rôle des commentaires dans la transmission des savoirs, cf. chapitre 1, p. 9 et n. 20. Pour une réflexion générale sur les relations entre l'encyclopédisme et le genre du commentaire à la Renaissance, voir Céard 1996 et Céard 1997:85–95. Parenty 2009:262–306 offre, à la suite de I. Hadot (et contre Marrou), une mise au point sur la notion d'encyclopédie à la Renaissance et en particulier chez Budé, qui se situe dans la continuité de Politien (cf. *supra* p. 201). Zedelmaier 1992:265–285 discute la tendance encyclopédique de la grammaire et de la philologie du 16e s. en relation avec le large champ d'action que revendiquent ces disciplines; Hummel 2000:219–257 analyse la relation entre philologie et encyclopédisme dans une perspective épistémologique incluant la philosophie, avec un accent sur des périodes plus récentes. Sur l'encyclopédisme, voir e.g. Becq 1991 et Stammen–Weber 2004; cf. Twomey 2004, qui remet en question les liens unissant l'encyclopédisme du début de l'époque moderne à celui de l'époque médiévale.

[32] Copeland 1991:63–65 discute cette évolution sous l'angle de la "force rhétorique" que l'*enarratio* acquiert en se donnant pour tâche de "remodeler" le texte commenté en fonction de conditions de compréhension qui changent continuellement. Mora 2005 montre bien le rôle que joue le commentaire virgilien de Bernardus Silvestris dans la transmission des savoirs (et dans la réflexion épistémologique sur la classification des savoirs).

[33] Stillers 1988:50–55 (53–54 en particulier), à propos du discours introductif de Politien

le colossal *Cornu copiae* de Perotti (1489, posthume), exégèse de Martial qui se muait en discours sur la langue latine et s'étendait bien au-delà[34]; plus mesurée, elle n'en est pas moins manifeste dans l'*Apulée* de Beroaldo l'Ancien (1500), dont J. Gaisser observe qu'il offrait "une éducation complète sur l'antiquité romaine"[35]. Au 16e s. cette orientation est souvent plus discrète, comme la propension des commentateurs à s'éloigner du texte[36]. Alors que se renforcent les visées pragmatiques assignées à la lecture des classiques et que l'on conteste les prétentions de la grammaire comme de la philologie à une compétence universelle, la relation entre discussion des textes et discussion des savoirs est débattue. Vivès, qui interdit au philologue d'empiéter sur des disciplines élevées comme la théologie et ne lui concède que l'examen des matières "faciles" (au rang desquelles il inclut par exemple la cosmographie ou la morale), critique ceux qui voient les disciplines spécialisées comme de simples auxiliaires de l'exégèse[37]. Elle-même, la position privilégiée du commentaire en tant que véhicule des savoirs tirés des textes antiques est remise en cause; elle est concurrencée par un modèle de *polymathia* qui, bien qu'attaché aux connaissances livresques et favorable à une grammaire et une philologie aux compétences larges, ne concentre cependant plus son attention sur les textes eux-mêmes, mais les intègre plutôt à un propos encyclopédique fondé sur la notion de système[38]. Les commentaires des 16e–17e s. reflètent ce contexte nouveau, on le verra, par leur inclination à thématiser la question des limites imposées au genre exégétique, mais aussi par les liens complexes qu'ils possèdent avec d'autres types de discours au sein d'une production imprimée en rapide expansion[39].

Dans les commentaires de la *Thébaïde*, la contribution à la transmission des savoirs est assez évidente chez Beraldus comme en général dans la

---

à la lecture d'Homère; cf. 74–78 sur la discussion linguistique et factuelle dans ses commentaires, notamment celui sur les *Silves*.

34 Cf. chapitre 5, n. 75.

35 Gaisser 2005:88–89.

36 Céard 1981:108–111, Neumann 2004:49. Cf. chapitre 6, p. 409 sur La Cerda.

37 Zedelmaier 1992:275–276. Pour la conception à laquelle souscrit Vivès, la grammaire et la philologie sont légitimées à envisager les *res* dans la mesure où elles servent l'explication des textes antiques, mais leur tâche se limite à rassembler les savoirs factuels tirés de ces textes pour les mettre à disposition des disciplines spécialisées.

38 Voir Zedelmaier 1992:286–297 sur l'ouvrage programmatique de Wower, *De polymathia tractatio*, 1603; cf. Kühlmann 1982:288–292. Observons que Wower lui-même a aussi écrit des commentaires philologiques, que Barth cite souvent.

39 On reviendra plus particulièrement sur la question de la *polymathia* (et de la *polyhistoria*) au chapitre 7, pp. 513–515, en relation avec la problématique de l'organisation du savoir.

collection *Ad usum Delphini*. Elle l'est davantage, sous la forme de développements plus ambitieux et très érudits, dans l'ouvrage de Barth. Les approfondissements prennent aussi un tour encyclopédique dans certains recueils de notes éparses, en particulier ceux de Bernartius et de Crucé. Tous ces ouvrages adoptent en matière d'*elocutio* un discours normatif et volontiers prescriptif: l'exégèse de la *Thébaïde* se fait prétexte à enseigner des connaissances utiles à des lecteurs maniant la langue latine. Les contenus de l'œuvre restent en marge de telles préoccupations utilitaires: tandis que l'on s'arrête sur la mythologie, constitutive du bagage général qu'un esprit cultivé se doit de posséder, les observations sur la structure, sur les personnages, sur la conduite du récit sont davantage apportées pour elles-mêmes, mais elles sont souvent aussi, précisément, sous-représentées. Le commentaire des *realia* participe d'une réflexion sur le monde antique qui contribue à l'instruction du lecteur et peut être pertinente pour le monde contemporain, notamment lorsqu'elle touche à la guerre. Dans tous ces domaines, on observe des tensions entre mouvements centripètes et centrifuges[40]. Certaines discussions portant sur la langue, la mythologie ou les *realia*, caractérisées par une grande autonomie, sont assez proches de ce qu'offrent des dictionnaires, des manuels, des monographies; un commentaire comme le *Stace* de Barth est d'ailleurs, aux côtés de ses *Adversaria*, l'une des références régulièrement citées dans le *Lexicon universale* de Johann Jacob Hofmann (1677 et 1683, nouvelle édition 1698). La propension relative des différents commentateurs à traiter la *Thébaïde* comme une source de savoir dépend de la manière dont ils conçoivent l'exégèse, mais aussi de l'autorité qu'ils prêtent à ce texte; c'est ce que montrent bien leurs éloges et leurs blâmes, ainsi que leur insistance sur le fait que Stace "enseigne" ("docet") des vérités.

Formes du discours exégétique

La relation que les commentaires lemmatisés des 16e et 17e s. entretiennent avec la transmission des savoirs mérite d'être placée dans une perspective large embrassant à la fois les pratiques de la lecture érudite et les formes que revêtent les discours consacrés aux textes antiques.

De nombreux traits que l'on observe dans ces commentaires peuvent être mis en rapport avec la récolte d'*excerpta*, pratique de lecture dont le mode le plus élémentaire de mise en œuvre s'est cristallisé au cours du 16e s. en deux traditions pédagogiques partiellement distinctes: d'une part la confection

---

40 Sur ces mouvements, cf. chapitre 1, pp. 12–13.

de listes d'extraits destinés à être utilisés plus ou moins tels quels, cultivée notamment par les jésuites dans la lignée des humanistes italiens, et dont l'ascendance plus lointaine se situe dans les florilèges médiévaux ; d'autre part l'assimilation d'extraits dans un ensemble organisé de rubriques thématiques entendu comme le reflet d'un ordre du monde, prenant la forme de recueils de lieux communs mis au service d'une réflexion dialectique et rhétorique éclectique, dont l'imprimerie diffuse les réalisations exemplaires[41]. Certains de ces recueils appartiennent de plein droit à la pratique érudite, aux côtés de formes de compilation voisines dont il sera question ci-dessous. Dans les florilèges élaborés à la fin du 15e et au début du 16e s., la récolte d'*excerpta* se proposait de fournir à la lecture des classiques un filtre politico-moral et théologique[42]. Après Erasme se développe une perspective nouvelle : celle d'une collecte axée vers la production d'un discours, et dont le fruit se doit d'être aisément exploitable – exigence qui se traduit par des trésors d'inventivité dans l'organisation des recueils.

Divers ouvrages de méthode se donnent pour objectif d'affiner les stratégies de la lecture érudite, et en particulier celle qui consiste à tirer des extraits des textes que l'on rencontre au fil de son parcours intellectuel[43] ; beaucoup émanent des milieux jésuites, comme la très influente "Mine d'or", *Aurifodina*, de Jeremias Drexel (1638)[44]. Les pratiques de lecture prônées par de tels ouvrages encouragent une appréhension fragmentée des textes ; c'est seulement depuis la fin du 17e s. que paraîtront des préceptes orientés vers la

---

41 Sur ces pratiques de lecture et les carnets manuscrits et recueils imprimés auxquels elles donnent naissance, voir MOSS 1996 et CEVOLINI 2006 (63–75 en particulier), ainsi que DÉCULTOT 2003 et GRAFTON 2003 pour une réflexion générale ; cf. e.g. BLAIR 1996 sur la relation entre ces instruments et le recours aux lieux communs dans l'élaboration de l'*Universae naturae theatrum* de Jean Bodin (1596), et, sur les lieux communs dans l'invention rhétorique, la monumentale étude de GOYET 1996. HAVENS 2001 offre un choix d'illustrations représentatif de la diversité des recueils de lieux communs. DORANDI 2000:27–50 discute la pratique antique de la récolte d'*excerpta* et la technique d'Aulu-Gelle en particulier ; cf. HOLFORD-STREVENS [1988] 2003:30–36. GRAFTON 2004:323–327 souligne l'influence de la préface d'Aulu-Gelle sur l'essor des méthodes de prise de notes dans l'enseignement humaniste. Les topiques auxquelles est liée l'organisation des carnets et recueils par lieux communs seront évoquées au chapitre 7, p. 513 et n. 48 ; cf. chapitre 8, p. 600 et n. 126.

42 MOSS 1996:92–93 et 105–106.

43 Voir CEVOLINI 2006:109–129 ; BLAIR 2003 offre un survol de ces stratégies de lecture, discutant en particulier les techniques de prise de notes. Sur la lecture érudite, cf. ZEDELMAIER 2001 (19–25 en particulier). ZEDELMAIER 2009 analyse les "manuels de lecture" dans le cadre d'un panorama général sur la "gestion du savoir".

44 Titre complet : *Aurifodina artium et scientiarum omnium, excerpendi sollertia omnibus litterarum amantibus monstrata*. Sur cet ouvrage, qui connaît en 1638 deux publications à Munich et à Anvers, voir NEUMANN 2001.

compréhension de l'œuvre en tant que telle[45]. Dans le contexte de la lecture érudite, où sa relation avec la production imprimée est souvent évidente, la récolte d'*excerpta* peut prendre la forme d'une variante savante des recueils organisés de lieux communs[46]; elle peut prendre la forme d'*adversaria*, cahiers associant des notes de lecture désordonnées à des réflexions personnelles, très répandus parmi tous les lettrés, dont ils constituent en quelque sorte le "laboratoire intime"[47]. Dans le courant du 17e s. on assiste dans la pratique érudite à une redéfinition progressive de la récolte d'extraits et de la prise de notes, qui reflète l'essor du modèle d'une pensée autonome, indépendante[48] : la classification subtile des *loci communes* perd de son attrait, l'importance accordée à l'organisation des savoirs en vue de leur utilisation effective et efficace étant désormais liée, notamment, au perfectionnement d'outils comme les index alphabétiques[49] ; la simple classification d'extraits de lecture dans des grilles topiques préétablies régresse à mesure que se développe, avec l'essor des *adversaria*, la prise de notes conçues comme pensées suscitées par la lecture, au sein de recueils ouverts à l'expérience vécue, aux faits entendus et vus[50]. Une bonne illustration de la diversité des recueils d'*excerpta* que peut utiliser un commentateur de textes classiques est offerte par les cahiers de Casaubon[51].

Depuis la fin du 15e s., et tout particulièrement dans le sillage des *Miscellanea* de Politien (1589), se sont multipliés les recueils imprimés de *variae lectiones* et autres "commentaires collectifs", qui ont empiété sur le territoire

---

45 ZEDELMAIER 2003:60–61 (cf. ZEDELMAIER 2009:85–86) : l'*Ars critica* de Jean Le Clerc (1696–97) rompt avec la perspective courante au 17e s. en ce sens que, en recommandant de faire une lecture attentive et répétée de chaque texte plutôt que de sauter de l'un à l'autre (ce qu'il n'est pas le seul à préconiser), il vise spécifiquement la reconstruction historique et critique de l'horizon de sens du texte ; le caractère herméneutique de cette démarche est bien visible dans le fait que Le Clerc conseille de noter les passages difficiles lors de la première lecture, mais aussi, pour éviter d'interrompre la lecture et d'entraver ainsi l'acte de compréhension, de ne pas recopier d'extraits et de se limiter plutôt à relever sur des fiches les références des passages dignes d'intérêt.

46 MOSS 1996:227–240 discute l'*Aurifodina* de Drexel parmi divers ouvrages fournissant des préceptes pour l'élaboration de recueils érudits de lieux communs.

47 Sur les *adversaria*, voir CHATELAIN 1997 (171 pour la citation), qui discute leur relation avec les recueils de lieux communs mais aussi avec le genre de la miscellanée.

48 Sur les changements esquissés ci-dessous, voir ZEDELMAIER 2009:84–85.

49 ZEDELMAIER 2009:84 souligne qu'un personnage comme Drexel s'intéresse moins à la systématique des *loci communes* qu'à leur organisation pratique pour chaque érudit.

50 MOSS 1996:276 : à la fin du 17e s. les "lieux communs" seront conçus comme un objet de curiosité appartenant à un passé irrémédiablement séparé du présent. Cf. GOYET 1996:9–10.

51 Voir l'analyse de PARENTY 2009:402–420.

du commentaire linéaire exhaustif[52]. L'énorme *Lampas* (ou *Fax*, ou encore *Thesaurus criticus*) de Gruter rassemblant la plupart de ceux qui sont parus jusqu'au début du 17e s. témoigne de leur foisonnement[53].

Ces recueils, qui relèvent d'une lecture résolument historicisante des textes antiques, prennent pour point de départ des passages choisis qu'ils s'efforcent de corriger et d'expliciter mais aussi d'approfondir par des discussions sur l'usage de la langue latine, et ils sont ouverts à des développements littéraires et antiquaires[54] ; les *Lectiones antiquae* de Caelius Rhodiginus (1516 et 1542, posthume) en constituent l'une des manifestations les plus remarquables et les mieux diffusées[55]. Fondés sur le modèle de l'"exégèse totale" que remettra en cause une *polymathia* moins centrée sur les textes, ils reposent sur une conception large de la grammaire et de la philologie, qui embrasse les *res* aussi bien que les *verba* dans un regard tendant à l'encyclopédisme[56]. Identiques aux commentaires lemmatisés par leur matière et leur démarche, ils s'en distinguent par le fait que leur discours ne porte pas sur une œuvre particulière mais sur une multitude d'extraits, qu'ils abordent de manière plus ou moins désordonnée dans une structure en livres et chapitres[57].

---

52 Sur la "crise" du commentaire systématique, voir GRAFTON 1983:17–22 (cf. Grafton in GRAFTON–MOST–SETTIS 2010:229–230 *s.v. Commentary*). C. DIONISOTTI 1968:167–168 a mis en lumière le rôle de précurseur joué par Calderini dans le rejet de cette forme d'exégèse ; cf. LO MONACO 1992:132–133. Sur les *Miscellanea* de Politien et leur apport à l'étude des textes antiques, voir GRAFTON 1983:22–38. Sur le genre de la miscellanée, voir MANDOSIO 2003 ; sur les *variae lectiones* et "commentaires collectifs" et sur leur relation avec les recueils de notes de lecture, MOUREN 2001 et BLAIR 2006. Sur l'essor de l'approche historicisante et sur les tensions qu'il révèle au sein du projet humaniste, cf. *supra* p. 200.

53 Gruter, *Lampas*, 1602–12.

54 BLAIR 2006:116 souligne que le genre du "commentaire collectif" que constituent ces recueils est motivé par des questions philologiques et utilisé comme véhicule pour proposer des corrections ou discuter l'usage latin, mais accueille volontiers du matériel encyclopédique relatif aux passages commentés ou explicitement digressif. VANEK 2007:137–153 intègre les catégories de miscellanées, *variae lectiones* et "commentaires collectifs" dans une réflexion globale sur le genre des "*notae*-Sammlungen", très diverses par leurs formes et leurs dénominations, qui servent la publication – et reflètent la professionnalisation – du savoir philologique. Sur la relation que ces recueils entretiennent avec la critique textuelle, cf. chapitre 3, p. 233 et n. 71.

55 BLAIR 2006:121–123. Sur les *Lectiones antiquae*, voir MARANGONI 1997. L'édition de 1516 compte seize livres, celle de 1542 en compte trente ; leur titre est différent, cf. p. 671.

56 ZEDELMAIER 1992:294–295 et n. 899 ; cf. 274–275 et n. 829 sur l'appartenance de tels recueils à une tradition d'"encyclopédie grammaticale".

57 La proximité entre les diverses miscellanées et les commentaires est soulignée notamment par MANDOSIO 2003:16–17, et BLAIR 2006 *passim*.

Cette liberté de composition, précisément, est une de leurs spécificités. Plus ou moins artificiel et cultivé, le désordre apparent des recueils des 16e et 17e s. revendique pour modèles les écrits des humanistes de la Renaissance italienne, à commencer par Politien, et, en amont, les *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle ; en particulier dans les productions qu'inspirent les *Adversaria* de Turnèbe (1564–65 et 1573, posthume)[58], il s'agit d'un désordre chargé de sens et mis en scène, qui fait de ce discours à l'allure libre voire erratique une vitrine de la pensée érudite dans son déploiement[59]. Si son orientation philologique oppose le recueil de Turnèbe à d'autres entreprises moins focalisées sur la critique des textes antiques, les *adversaria* imprimés dans leur ensemble se caractérisent en vérité, comme plus largement les *variae lectiones* et les "commentaires collectifs", par le fait qu'ils mêlent volontiers en leur sein différents types de discours, dans une association étroite entre critique textuelle et herméneutique[60].

Plusieurs des exégèses lemmatisées de la *Thébaïde* produites au début de l'époque moderne présentent une parenté manifeste avec les pratiques et les formes survolées à l'instant – et ce, bien au-delà du fait que Gronovius est l'auteur d'*Observationes*[61], et Barth d'*Adversaria* qui ont en partie été publiés et sont mentionnés dans son *Stace*[62]. On verra par exemple, au chapitre huit, que le traitement des *sententiae* dans l'ouvrage de Bernartius rappelle l'habitude consistant à marquer de tels énoncés au fil de la lecture et à les reporter ensuite dans des carnets. Sur un plan général, les exégèses lemmatisées citent volontiers les recueils de miscellanées, de *variae lec-*

58 Les éditions de 1564–65 et de 1573 contiennent respectivement deux fois douze livres et six livres ; la première édition complète en trente livres paraît en 1580.

59 Chatelain 1997:180–184 discute ce principe de composition et ses modèles, ainsi que la revendication de subjectivité qu'implique le titre d'*adversaria* par rapport à des désignations comme *miscellanea, annotationes, observationes, variae lectiones*. Grafton 2004:334–337 discute l'influence exercée par le modèle d'Aulu-Gelle (cf. n. 41) sur Politien et ses successeurs. Sur le discours érudit des *Adversaria* de Turnèbe, cf. Lewis 1998:197–204, qui reprend à son compte et développe l'analyse de Chatelain.

60 Chatelain 1997:175–180 distingue les trois modes de lecture "idéologique", "philologique" et "historique", en soulignant qu'ils se mêlent souvent au sein d'un même ouvrage et d'une même discussion, et qu'en particulier la critique textuelle est souvent présente comme préalable à l'activité herméneutique. Mouren 2001:15 insiste sur les liens que le recueil de Turnèbe (qui voulait lui donner le titre d'*Observationes*) possède avec la tradition des *variae lectiones* ; cf. Blair 2006:126–128.

61 Voir chapitre 2, p. 95.

62 Voir chapitre 2, pp. 116–117. Avec l'ouvrage de N. Heinsius, resté inédit jusqu'en 1742, le recueil de Barth est l'un de ceux que Chatelain 1997:177 cite comme exemples d'*adversaria* faisant une large place aux observations philologiques sur le modèle de Turnèbe.

tiones et d'*adversaria*, au même titre qu'elles citent d'autres commentaires. Certaines, à l'image de tels recueils, s'ouvrent généreusement à des développements centrifuges de contenu linguistique, littéraire ou antiquaire – même s'il arrive qu'une telle ouverture soit explicitement rejetée dans une préface[63]. Les développements centrifuges peuvent fort bien, par suite d'une construction "en cascade", ne posséder aucun lien avec le point de départ de la note ; dans la perspective de la rédaction et de la lecture linéaires d'une exégèse continue comme celle de Barth, ils peuvent à bon droit être considérés comme des formes de digression, a fortiori lorsqu'ils sont ostensibles – cas fréquent chez ce commentateur[64]. Dans le même temps qu'ils perpétuent une tendance de l'exégèse lemmatisée déjà très présente à l'époque humaniste, ils participent de la construction d'un discours qui se rapproche des miscellanées.

Cette proximité est très claire en ce qui concerne les corrections et discussions que l'on peut qualifier de "collatérales"[65]. Quel que soit son objet, une note constitue un espace potentiellement ouvert à l'*emendatio*, à l'explication et à l'interprétation de tout autre passage ou texte. Un cas exemplaire est celui de la note que Barth consacre, dans le récit des funérailles d'Opheltès, à l'expression *sterilis … fama* (6.70–71) : après avoir cité une "scolie" éclaircissant le sens de l'adjectif ("*Unde nihil fructus hauriunt. Sola gloria.* V.S."), Barth s'arrête longuement sur les parallèles *sterilis amicus* et *sterilis labor* qu'il trouve chez Martial (10.19.3 et 10.58.8) ; or, loin d'être occupée par le terme *sterilis* qui l'a amené à citer ces textes, sa note se penche sur une autre expression figurant dans le premier d'entre eux (10.19.2 *sed nec habet*), qu'elle entreprend de corriger sur la base d'un manuscrit, avant de mettre en doute une seconde leçon dans le texte traditionnel du même poème (10.19.4 *heu quam perfatuae*) ; Barth ne revient qu'ensuite sur l'expression *sterilis labor*, pour conclure par des considérations sur le début du quatrième livre des *Astronomica* de Manilius. S'ils ne sont ni toujours aussi spectaculaires, ni également cultivés par tous les exégètes, les développements "collatéraux" constituent à l'évidence une catégorie reconnue, institutionnalisée. Les observations sur des textes variés proposées chemin faisant sont signalées par des manchettes dans les marges du commentaire de Bernartius ("Appuleius correctus", "Tibullus explicatus", etc.), dont la page de titre

---

63 Voir chapitre 2, n. 124 sur la préface de Barclay.

64 Cf. chapitre 2, p. 133. Diverses formes de développement centrifuge et digressif mises en œuvre par Barth sont analysées dans BERLINCOURT (à paraître a).

65 On reviendra sur ce point au chapitre 3, pp. 232–233.

vante cet apport[66]. Mieux encore, de telles observations peuvent être recensées avec référence précise au commentaire, comme dans l'"Index auctorum obiter emendatorum, illustratorum, notatorum" de Zwickau 1664–65, long de dix pages, qui ne constitue qu'une manifestation remarquable d'une pratique alors courante dans les ouvrages de cette sorte[67]. Or ces paratextes possèdent une parenté évidente, de forme et de fonction, avec ceux que l'on rencontre dans d'autres types de discours.

Les énoncés des manchettes de Bernartius cités à l'instant sont similaires à ceux qui signalent la correction ou l'explication d'extraits divers dans des recueils de *variae lectiones* mais aussi d'*adversaria*, au sein de "chapeaux introductifs" placés en tête des chapitres[68]. Quant aux index détaillés permettant au lecteur de retrouver dans son énorme ouvrage les passages que Barth discute chemin faisant, ils sont identiques à ceux qui se sont développés au courant du 16e s. dans le genre des miscellanées philologico-antiquaires[69]. La présence de tels paratextes, et des index en particulier, permet au commentaire lemmatisé de remplir une fonction de consultation qui l'assimile aux recueils appartenant à ce genre. Mais elle met aussi en évidence la contribution que l'exégète apporte à l'éclaircissement du corpus des textes antiques hors des limites de l'œuvre commentée, rejoignant ainsi ce qui constitue pour les *variae lectiones* et les *adversaria* d'orientation philologique un objectif essentiel – objectif parfois affiché en page de titre dans des termes comparables à ceux de l'index du *Stace* de 1664–65[70]. Les mono-

[66] Pour les manchettes, voir chapitre 3, n. 34 ; pour la page de titre, chapitre 2, n. 107.

[67] Voir e.g. le "Veterum scriptorum qui in his commentariis citantur illustrantur & emendantur Catalogus" du *Strabon* de Casaubon, mentionné dans PARENTY 2009:60 ; inclus par Casaubon dans cet index général, les auteurs *cités* font l'objet chez Barth d'un index séparé, encore bien plus développé que celui des auteurs *emendati, illustrati, notati.*

[68] Cf. nn. 74 et 75 pour des exemples dans les *Lectiones antiquae* de Caelius Rhodiginus ("Plinij locus emaculatur ex libro secundo", "Lucianus declaratur") et dans les *Adversaria* de Barth (e.g. "Val. Flaccus enarratur", "Papinij locus defensus").

[69] BLAIR 2006:121–123 discute la présence d'index des passages corrigés et discutés, classés par ordre alphabétique, dans les ouvrages miscellanées comme les *Lectiones antiquae* de Caelius Rhodiginus (depuis l'édition 1542), où ils semblent faire leur apparition, ou les *Adages* d'Erasme (depuis 1551).

[70] Voir e.g. le sous-titre des *Novantiquae lectiones* de Modius (1584) : *In quibus infinitis locis Silius, Censorinus, Hyginus, Macrobius, Fulgentius ; plurimis Cicero, Seneca, Martialis, Plinius, Calpurnius ; nonnullis Propertius, Ovidius, Lucanus, Valerius Maximus, Statius, alij, supplentur, emendantur, illustrantur, notantur.* On comparera aussi le sous-titre du recueil de Gruter (n. 53) : *in quo infinitis locis Theologorum, Jurisconsultorum, Medicorum, Philosophorum, Oratorum, Historicorum, Poetarum, Grammaticorum, scripta supplentur, corriguntur, illustrantur, notantur.*

graphies antiquaires, elles aussi, attirent l'attention par des manchettes et par des "chapeaux" sur le fait qu'elles "corrigent", "guérissent", "expliquent" les textes sur lesquelles elles fondent leur discours[71].

Rappelons qu'existent des formes intermédiaires, en quelque sorte, entre commentaires lemmatisés et "commentaires collectifs" : des exégèses consacrées à un texte particulier mais structurées en chapitres, tels les discours que Casaubon désigne du terme de *commentarium*, mais aussi le "Papinianarum lectionum commentarius" de Gevartius sur les *Silves*, ou la *Diatribe* de Gronovius sur la même œuvre[72]. Cette structuration, qui suit plus ou moins fidèlement l'ordre du texte, favorise à la fois la construction d'un discours plus souple que la structuration par lemmes et l'insertion d'amples développements sans souci d'équilibre par rapport au texte commenté. Qu'ils signalent des corrections et discussions "collatérales" ou des développements d'autre nature, les intitulés des "chapeaux introductifs" détaillant le contenu des chapitres de tels ouvrages[73] sont d'ailleurs souvent similaires à ceux que l'on trouve en tête des subdivisions des *variae lectiones*[74] et des *adversaria*[75]. Mais ils sont aussi similaires aux manchettes d'une exégèse lemmatisée comme le *Stace* de Bernartius, et en particulier à l'accumulation de manchettes que l'on y trouve en regard de certaines notes très développées[76]. Parmi les intermédiaires entre le commentaire lemmatisé et les discours exégétiques plus libres figure encore la forme du dialogue, pratiquée par Lipse dans ses "notes" sur Polybe, qui adoptent une structure systématique et entrent ainsi dans le champ de la monographie[77].

---

71 Enenkel 2001:96 discute les manchettes et les "chapeaux introductifs" qui figurent conjointement dans le traité de Lipse sur les gladiateurs (cf. chapitre 7, p. 502), soulignant que ces éléments paratextuels, omniprésents, montrent à quel point cet examen philologique des extraits cités constitue aux yeux de Lipse un objectif important de son ouvrage. Cf. chapitre 7, n. 47 sur les manchettes.

72 Voir chapitre 1, p. 41.

73 E.g. Gronovius, *Diatribe*, 1637, chapitre 40 (sur *silv*. 4.3) : "Statius bis illustratus, bis correctus. Campum tollere cursu, pro, facere ut brevior videatur. Manilius emendatus. Scenae. Densitas. Admovere. Recedere. Silius correctus. Invehere undis sidera. […]"

74 E.g. Caelius Rhodiginus, *Lectiones antiquae*, [1516] 1542, livre 12, chapitre 9 : "Duodecima hora aedificare quid. Horarum ratio. Plinij locus emaculatur ex libro secundo. Hori annales. Lucianus declaratur. Tollitur difficultas ex Seruij Sulpitij epistola. […]"

75 E.g. Barth, *Adversaria*, 1624, livre 52, chapitre 13 : "Iovis cum Thetyde rem habituri fatum. Statius explicatur. Et defenditur a spurcis explicationibus. Lutatius glossis effarctus. Ejus locus correctus, futilitas distinctionis in Achilleide Papinij Statius alijs exponitur. In Achilleide ejus quantum amiserimus. Poetarum imaginatio. Val. Flaccus enarratur. […]"

76 Voir le cas de l'énorme note de Bernartius *ad* 5.668[678] sur les *vittae*, discutée au chapitre 7, pp. 528–529.

77 La forme de ces "notes" sur Polybe sera discutée au chapitre 7, p. 544 au sujet des *realia* militaires.

La parenté entre commentaires et miscellanées n'est pas seulement formelle et fonctionnelle : la constitution de cahiers destinés à accueillir peu à peu les observations effectuées au fil des lectures constitue, sans doute de manière générale, une étape dans l'élaboration d'un discours exégétique éventuellement appelé à devenir commentaire imprimé. Barth paraît avoir procédé ainsi pour son *Stace*, et le matériel conservé à Leyde atteste que Gronovius l'a fait pour la *Thébaïde*[78]. Plus fondamentalement, toutefois, la proximité de certaines exégèses lemmatisées avec les miscellanées est le reflet d'une tournure d'esprit, d'un mode de pensée ; par leur présence au sein de la structure en principe très rigide de ces discours exégétiques, les éléments centrifuges de toute espèce témoignent de la disponibilité des érudits du début de l'époque moderne à accepter, et souvent même à cultiver, un discours très libre, tel qu'il s'épanouit dans d'autres formes exégétiques. On verra, dans l'ensemble de cette partie, que le *Stace* de Barth se caractérise à tous égards par une liberté qui rappelle les miscellanées, et plus précisément par une liberté revendiquée et par une ouverture aux réflexions personnelles et aux anecdotes qui sont caractéristiques des *adversaria* en tant que genre érudit[79].

---

[78] Voir chapitre 2, pp. 124–128 et 136–140 sur l'élaboration du commentaire de Barth, et p. 97 et n. 211 sur les *adversaria* de Gronovius sur la *Thébaïde*.

[79] Le chapitre conclusif reviendra sur cette caractéristique que le commentaire de Barth partage avec le genre des miscellanées et des *adversaria*.

CHAPITRE TROIS

TEXTE

La critique textuelle comme correction du textus receptus

Parmi les champs d'action privilégiés du commentaire, l'époque humaniste a vu l'affirmation de l'*emendatio*[1] – au sens général de correction d'un texte pris pour objet d'étude, par opposition aux tâches orientées vers la production du discours que recouvrait ce terme dans la perspective du *grammaticus* antique[2]; son importance perdure au 16e s. et souvent au-delà, même si elle décline bientôt dans certaines traditions nationales, notamment en France. Sur un plan général, la critique textuelle – terme dont l'emploi ici n'entend pas nier les spécificités de la période étudiée[3] – a été stimulée par la redécouverte de textes longtemps oubliés, qui requéraient des interventions correctrices d'autant plus urgentes que leurs manuscrits étaient souvent médiocres. Son essor a aussi été alimenté par les changements que l'imprimerie a induits à la fois dans la transmission des textes et dans la façon même de concevoir leur examen[4]. La fixation du texte dans les éditions imprimées a mis à la disposition des érudits une base de travail

---

1 E.g. Pozzi 1992:322–323, qui désigne l'interprétation lexicale et l'excursus comme les deux autres champs d'action majeurs du commentaire humaniste. Cf. Stillers 1988:72 et 73–78, qui désigne la critique du texte, la discussion linguistique et l'exégèse factuelle comme ses "strates élémentaires", tout en observant que la première d'entre elles est, chez Politien, moins présente dans les commentaires liés à l'enseignement qu'elle ne le sera dans les *Miscellanea*.

2 Sur l'emploi du terme d'*emendatio* (et *correctio*) au sens de correction du texte au début de l'époque moderne, voir Vanek 2007:101–106; cf. Rizzo 1973:265–268 sur ses acceptions humanistes et antiques dans le domaine spécifique de la critique du texte. L'*emendatio* du *grammaticus* est définie et discutée notamment dans Quint. *inst.* 1.5.1 et 10.4.1–4.

3 On est parfois réticent, en particulier, à appliquer le terme de critique textuelle à la démarche ancienne qui pratique l'*emendatio* sans *recensio*: e.g. Bugter 1980:85 à propos de Gronovius. Kenney 1974 l'utilise, tout en signalant qu'il n'est pas ancien (29 n. 8); Battezzato 2006 ou Bravo 2006 (e.g. 150 n. 37 au sujet de Politien) y recourent aussi, ainsi que Vanek 2007 (cf. 3–5 sur les questions de définition, 101 sur le fait que cette démarche ne porte pas d'ordinaire le nom de *critica* au 16e s.).

4 Sur la conception qui nous concerne ici, voir Timpanaro [1963] 2005:45–57, Kenney 1974 (1–104 en particulier) et Battezzato 2006, excellente mise au point fondée sur l'exemple de Livineius (cf. chapitre 2, n. 79). Sur les discours théoriques, on se reportera désormais à Vanek 2007 (cf. n. 11).

commune favorisant les échanges de vues, de même qu'elle a facilité la collation des sources manuscrites ; signe de cette évolution, on prend l'habitude, pour citer un passage, de faire référence à la pagination d'une édition courante, que ce soit dans les échanges épistolaires ou dans des ouvrages imprimés – comme le commentaire de Crucé sur Stace (Paris 1620)[5]. La nouvelle technique a encouragé la critique du texte d'une autre manière, comme le mettent en lumière les vifs débats qu'elle a suscités dès ses premières années : on lui a reproché de diffuser à grande échelle les erreurs de texte, mais aussi de les multiplier puisque les éditions, souvent fondées sur des manuscrits médiocres, étaient en outre l'objet de corrections implicites qui les dégradaient[6]. Le défi a dès lors consisté à améliorer la qualité des textes nouveaux qui étaient publiés – en 1470, Perotti imaginait une instance de contrôle placée sous l'autorité de la papauté[7] – mais aussi à remédier aux dégâts déjà causés.

La critique du texte telle qu'elle est cultivée jusqu'au milieu du 19e s. opère d'une manière foncièrement différente des pratiques actuelles. Souvent décrites dans une perspective téléologique comme de simples tares, les spécificités anciennes font aujourd'hui l'objet d'approches moins conditionnées par le modèle du "progrès", et plus soucieuses de les inscrire dans leur contexte[8]. Un fait général est la difficulté extrême à sélectionner les manuscrits et l'impossibilité à se faire une idée de la tradition manuscrite dans son ensemble. L'importance fondamentale de la *recensio* était certes déjà pressentie par Politien et plus clairement encore par Joseph Scaliger, mais elle ne sera pleinement reconnue que bien plus tard[9]. En tout état de cause, sa mise en œuvre reste hors de portée compte tenu de la dispersion des sources et de leur accessibilité très réduite, obstacle sur lequel on reviendra plus loin. Avec le développement de leur diffusion imprimée, la critique des textes est conçue de plus en plus nettement comme une correction, *emendatio*,

---

5 Voir chapitre 2, p. 85. Un autre ouvrage de la tradition statienne à faire usage de ce type de référence (sous une forme plus complexe) est le commentaire sur les *Silves* de Fédéric Morel : voir *infra* n. 177.

6 Voir notamment RICHARDSON 1998 ; cf. KENNEY 1974:17–18, JONES 2004:203–206.

7 Lettre à Francesco Guarnieri, éditée dans CHARLET 2003. Voir aussi MONFASANI 1988 (avec édition partielle) et ROSSINI 1997 ; cf. GRAFTON 2001:150–155.

8 BATTEZZATO 2006:75–76 nuance explicitement les jugements dépréciatifs de KENNEY 1974.

9 Sur l'apport de Scaliger, voir TIMPANARO [1963] 2005:51–52, KENNEY 1974:54–57 et surtout GRAFTON 1983:172–179 ; l'approche de Politien dans l'examen des manuscrits sera évoquée *infra*, p. 241 et n. 91. TIMPANARO [1963] 2005:58–74 retrace le développement de la *recensio* au 18e s.

d'un texte imprimé conçu comme *textus receptus* – ou *textus vulgatus* selon l'usage courant depuis le 16e s.[10] – texte repris d'une précédente édition, sans confrontation systématique avec le *textus traditus* des manuscrits. Réduits à un rôle subalterne, ces derniers ne servent d'ordinaire qu'à corriger ponctuellement le *textus receptus*, une fonction qu'ils peuvent d'ailleurs, on le verra ci-dessous, partager avec des sources imprimées. La critique du texte est investie de la mission – amplement relayée par des affirmations propagandistes – de remédier aux dégâts provoqués par la diffusion imprimée mais aussi, plus en amont, par la multiplication des corrections conjecturales dans la transmission manuscrite tardive, notamment italienne. Cette conception, qui s'affirme à travers la multiplication des traités théoriques relatifs à l'*ars corrigendi* parus durant la seconde moitié du 16e s., auxquels a récemment été consacrée une superbe étude[11], n'attendra certes pas Lachmann pour être contestée, mais continuera à prévaloir jusqu'au début du 19e s.[12]. Elle est résumée dans une métaphore qui, traversant la période humaniste et perdurant dans les siècles suivants, trouve une ample expression dans les ouvrages étudiés ici : le commentateur, comme l'éditeur ou le critique, est un "médecin des textes" – ou, à proprement parler, un médecin du *textus receptus* ; Bernartius le souligne dans sa préface mais aussi dans des notes, comme celle où il annonce avoir découvert "un remède qui rendra vie au malade"[13].

---

[10] Sur la spécialisation progressive de *codex vulgatus* (*vel sim.*) pour désigner des imprimés, RIZZO 1973:72–75 ; l'acception large de "vulgate" (manuscrite ou imprimée) prévaut encore chez Politien.

[11] VANEK 2007 analyse en détail les traités de Robortello (1557), Canter (1566 et 1571) et Scioppius (1597). Cf. KENNEY 1974:27–46.

[12] DELZ 1997:55 : "im Normalfall beherrschte die *Vulgata*, der *textus receptus*, unangefochten das Feld." Voir la synthèse de TIMPANARO [1963] 2005:115–118 sur la relation entre le rôle de Lachmann et celui de ses précurseurs Bentley et, surtout, Ernesti et Wolf dans la remise en cause de cette méthode, ainsi que sur les malentendus qui ont entouré la "rupture lachmanienne" en général ; cf. P.L. SCHMIDT 1988, qui souligne notamment la généralisation tardive du recours à la *recensio*, et FIESOLI 2000, qui analyse minutieusement les circonstances dans lesquelles on a attribué à Lachmann une méthode qu'il n'avait ni inventée ni même rigoureusement appliquée.

[13] E.g. *ad* 11.680 « *iam tumulis iunctos socios, iam moenibus arces.*] pessime [...] affectus locus. sed Pharmacum ex scriptis quod huic aegro faciet vitam. [...] » Sur la préface, voir chapitre 2, p. 65 ; l'image est aussi très présente dans les poèmes d'éloge inclus dans l'ouvrage. Le rôle de "médecin des textes" était revendiqué par Henri Estienne : voir J. Céard (préface) dans KECSKEMÉTI ET AL. 2003:VIII, recueil des pièces liminaires des éditions d'Estienne. Sur les lieux communs et métaphores de la critique textuelle, voir CATALDI PALAU 1998:233–245 (paratextes introductifs de Gian Francesco d'Asola dans les éditions Aldines) et VANEK 2007:110–115 et 236–237 (traités d'*emendatio* du 16e s.) ; cf. e.g. KENNEY 1974:21–22 sur le *topos* de l'auteur rouillé et souillé par des siècles d'abandon.

Les éditions successives d'une même œuvre tendent à prendre pour prototype – c'est-à-dire pour modèle textuel servant de base au travail confié à la typographie, par l'intermédiaire ou non d'un apographe manuscrit – une édition antérieure, corrigée de manière plus ou moins approfondie[14]. Ainsi les quatre incunables vénitiens de la *Thébaïde* sont-ils étroitement apparentés, les éditions parues en 1490, 1494 et 1498/9 dérivant toutes, directement ou indirectement, de celle de 1483[15]. Une telle stratégie peut être justifiée par un souci pour la qualité du texte ; le choix d'une source manuscrite impliquerait des risques (voire une confrontation fastidieuse avec d'autres sources), et certains imprimeurs vantent la supériorité du modèle imprimé[16]. L'utilisation d'un prototype imprimé possède naturellement aussi des raisons pratiques, manifestes surtout en ce qui concerne la technique, nommée manuscrit belge ou copie en réimpression, consistant à reproduire les feuillets de l'édition antérieure – qui fait alors office simultanément de prototype et d'apographe – sans l'intermédiaire d'un apographe manuscrit[17] ; c'est évidemment ce qu'ont fait les éditeurs vénitiens de la dernière décennie du 15e s. pour l'ouvrage complexe réunissant les œuvres de Stace et leurs exégèses respectives disposées sur chaque page à la manière d'un cadre[18]. Cette technique est particulièrement avantageuse pour l'imprimeur qui procède à une reproduction page par page, réduisant ainsi au minimum les tâches de planification de la composition typographique[19] ; c'est le choix adopté par l'édition statienne de 1498/9 (sur le modèle de celle de 1494). La copie en réimpression est sans doute souvent motivée, elle aussi, par des considérations relatives à la qualité du texte : la préparation d'un manuscrit spécialement destiné à la typographie provoquerait fatalement l'introduction

---

14 Mon emploi du terme de prototype est emprunté à SEVERYNS 1962:19. J'évite le terme de texte de base (cf. e.g. LAUFER 1972:39–45) en raison du risque de confusion avec la théorie du texte de base (angl. copy-text) développée dans le champ de la bibliographie textuelle (cf. e.g. BOWERS 1972).

15 Ces phénomènes, ainsi que plus généralement les aspects techniques de la reproduction éditoriale du *textus receptus*, seront discutés dans la publication annoncée au chapitre 1, n. 7.

16 Voir CATALDI PALAU 1998:119 à propos de Gian Francesco d'Asola, successeur d'Aldo Manuzio.

17 SEVERYNS 1962:20. CATALDI PALAU 1998:119 signale un cas où le modèle imprimé utilisé par la typographie Aldine a été conservé.

18 Si la *Thébaïde* est accompagnée dans ces éditions de son commentaire antique, les *Silves* et l'*Achilléide* le sont des commentaires récents de Calderini et de Maturanzio ; cf. chapitre 2, pp. 57–58.

19 Sur la division du texte à imprimer entre les différents compositeurs (ou calibrage : GILMONT 2003:63), tâche lourde surtout pour les textes en prose, voir GASKELL 1978:40–43.

d'erreurs nouvelles[20]. Précisons toutefois que la conception de la critique textuelle en tant qu'*emendatio* d'un *textus receptus* imprimé n'a pas pour corollaire nécessaire le recours à cette technique, si fréquent fût-il ; elle n'implique pas que l'on transmette au typographe les feuillets corrigés de l'édition que l'on se donne pour tâche de corriger. La préparation d'un apographe manuscrit peut être préférée pour diverses raisons, et elle s'impose dans certains cas[21].

La conception du travail textuel comme correction d'un *textus receptus* est renforcée par une évolution majeure qu'opère l'édition des classiques en réaction à la dégradation, souvent dénoncée, de la qualité des textes diffusés par l'imprimerie. Aldo Manuzio adopte pour principe d'imprimer les textes sous la forme – parfois explicitement admise comme imparfaite – qu'il trouve dans ses sources, sans chercher à les corriger exception faite des défauts les plus manifestes : on préfère reproduire des erreurs imputables aux copistes plutôt que d'en diffuser de nouvelles dues en particulier à des conjectures malvenues[22]. A cela s'ajoute, et il importe d'y insister, le fait que beaucoup des éditions produites au cours du 16e s. n'ont pas pour objectif d'offrir un texte critique, ni de remonter au texte "original", mais plutôt d'offrir un texte *lisible*[23] ; pour autant que cette condition soit remplie, on ne s'interdit pas de perpétuer une leçon traditionnelle que l'on estime ne pas correspondre à ce qu'a écrit l'auteur. Ces principes éditoriaux favorisent la fixation du texte en tant que base de discussion commune constituée en *textus receptus* ; jusqu'à une date tardive, on restera souvent réticent à intervenir lourdement sur le texte que l'on imprime – à plus forte raison lorsqu'on a le moyen d'élargir l'espace du texte par un registre de notes critiques mais aussi, plus simplement, par un répertoire de variantes[24]. Il est dès lors évident que, du moins de manière générale, la forme sous

---

20 Battezzato 2006:95 évoque cette motivation au sujet du *Manilius* de Joseph Scaliger.

21 Severyns 1962:63–68 observe que cette démarche est privilégiée dans les éditions de Proclos ; cf. 20 sur sa nécessité lorsque le nouvel ouvrage adopte un plan très différent de son modèle imprimé.

22 Feld 1978:91–92 discute cette conception en relation avec l'idéal Aldin d'un contact direct entre le texte antique et le lecteur, invité à jouer un rôle décisif non seulement dans la compréhension (d'où le rejet des commentaires) mais aussi dans l'amélioration du texte publié (d'où le rejet de l'autorité idiosyncratique des correcteurs).

23 Battezzato 2006:96 ; cf. Kenney 1974:66–68 (à propos de H. Estienne).

24 Mouren 2001:6–9 souligne le fait qu'un éditeur, plutôt que d'altérer le texte pour y imprimer ce qu'il estime correct, peut préférer présenter le fruit de sa consultation des manuscrits sous la forme d'une liste de variantes offertes à la réflexion du lecteur, souvent annoncée sur la page de titre.

laquelle est publié le texte d'un auteur classique n'est pas censée traduire en tout point les vues critiques de celui qui en a préparé l'édition. Encore faut-il ajouter que cette forme porte, sans doute plus souvent qu'on ne le soupçonne, la marque de retouches effectuées par divers intervenants à l'intérieur même de l'atelier typographique[25].

Les méthodes de la correction des textes sont l'objet de débats que reflète à la fin du 16e s. le pamphlet de Lipse, *Satyra Menippea: Somnium, sive Lusus in nostri aevi criticos* (1581), qui prescrit que l'on se fonde sur de bonnes sources et que l'on n'admette la conjecture que si elle est claire, évidente et certaine[26]; Lipse réaffirme ainsi une préférence pour l'*emendatio ope codicum* (incluant les imprimés) sur l'*emendatio ope ingenii* souvent affichée depuis Politien[27], même si les pratiques révèlent des attitudes très diverses selon les sensibilités personnelles, et, chez un même érudit, en fonction des textes antiques qu'il aborde, ou encore des différents contextes dans lesquels s'inscrivent ses travaux successifs[28]. La défiance envers les corrections, en particulier conjecturales, introduites dans le texte – défiance que reflète aussi la satire de Barclay dans l'*Euphormion*[29] – amène à éviter d'utiliser comme modèles les éditions qui y recourent abondamment[30]. Elle peut prendre aussi la forme d'une vénération pour les éditions *principes*, que l'on pense fondées sur de bons manuscrits[31]. Cette attitude prend un tour particulier dans la tradition de la *Thébaïde*, où l'on ne saurait parler

---

[25] La multiplicité d'intervenants qui caractérise la production imprimée est soulignée e.g. par STOPPELLI 1987:15–16. Sur les altérations dues aux compositeurs-typographes, voir GASKELL 1978:343–351 (général) et HELLINGA 2000:155–156 (incunables); sur la correction des épreuves, GASKELL 1978:110–116 et 351–353. Sur le statut et le rôle des correcteurs dans l'édition des classiques, voir GRAFTON 1998 et 2001:141–155; cf. VANEK 2007:156–162 et 290–291. VENIER 2001:42–43 souligne le rôle joué par le maître typographe Antonio Zarotto dans le cas du *Virgile* de Milan 1472.

[26] Voir KENNEY 1974:26–27, BRAVO 2006:160–161 – qui souligne que Lipse nomme "véritables *critici*" ceux qui corrigent les textes de manière raisonnable – et VANEK 2007:297 et 305.

[27] Sur ces deux méthodes, voir KENNEY 1974:25–26; sur leur discussion dans les traités théoriques du 16e s., VANEK 2007:290–297 et 307–309 (292 sur l'inclusion des imprimés dans l'*emendatio ope codicum*). La préférence de Politien pour l'*emendatio ope codicum* est soulignée notamment par TIMPANARO [1963] 2005:45–47 et GRAFTON 1983:27–28 et 32.

[28] Le cas des travaux de Joseph Scaliger étudiés dans GRAFTON 1983:101–226 est exemplaire. On reviendra *infra* p. 241 sur les traditions "italienne" et "française" entre lesquelles se situe Scaliger.

[29] Voir KENNEY 1974:27.

[30] BATTEZZATO 2006:94.

[31] BATTEZZATO 2006:94–95; cf. KENNEY 1974:66–67 (à propos de H. Estienne). Sur l'intérêt des premières éditions de la *Thébaïde* comme reflet de manuscrits perdus ou encore méconnus, voir BERLINCOURT 2006 et HALL III 41–58 (liste de leçons rares).

de fidélité envers la *princeps* au sens strict puisque cet ouvrage rarissime (Rome 1470[?]), sans doute largement ignoré, n'est guère utilisé, et que les incunables les moins inaccessibles sont ceux de Venise, qui en diffèrent profondément. Dans ces conditions, c'est l'édition de 1490 que Bernartius investit d'une grande autorité – et qualifie de "princeps", sans que cette appellation implique qu'il la considère comme la toute première[32]. De manière plus générale, la fidélité au *textus receptus* a pour résultat, on le verra plus loin, que la tradition de la *Thébaïde* est marquée comme d'autres par une succession de quelques paradigmes textuels, dont la grande majorité des éditions ne s'écartent guère.

Pour les raisons évoquées à l'instant, les comportements que l'on adopte et les objectifs que l'on poursuit peuvent être très différents selon que l'on produit un texte imprimé ou que l'on élabore du matériel exégétique. Tandis que l'*emendatio* éditoriale demeure souvent superficielle, l'*emendatio* exégétique est libre de contraintes. Cette dissociation est souvent nette au sein même des ouvrages réunissant édition et commentaire. Dans de tels ouvrages, il ne va nullement de soi que ce qui est imprimé dans le texte corresponde à ce qui figure dans le commentaire : il arrive couramment que ce texte, proche du *textus receptus*, n'intègre qu'une petite partie des corrections, et en particulier des conjectures, proposées dans les notes – même s'il accueille aussi des corrections banales que les notes ne prennent pas soin de discuter. Il ne va nullement de soi, d'autre part, que les efforts critiques déployés dans les notes possèdent des répercussions sur le texte imprimé ; de manière plus générale, les notes n'ont pas forcément pour fonction de justifier ce texte. Il convient d'analyser de cas en cas l'interaction qui s'établit entre le texte et le commentaire, ce qui implique aussi de déterminer la relation que le texte imprimé dans l'ouvrage entretient lui-même avec le *textus receptus*[33].

Au sein de la tradition exégétique de la *Thébaïde*, l'intérêt pour la critique du texte est absent ou peu sensible (et subordonné, le cas échéant, à d'autres intérêts) dans les notes accompagnant les versions vernaculaires de Pavesi et de Stephens, et il reste en retrait même dans certaines exégèses latines (celles de Barclay et plus encore de Beraldus). Cependant, bien d'autres commentateurs s'adonnent avec énergie à l'*emendatio* : c'est le cas notamment de Bernartius – comme le mettent en évidence, dans son ouvrage,

---

32 Sur ce point, voir chapitre 2, n. 90.

33 Si l'*emendatio* exégétique est ici discutée en soi, cette discussion se fonde sur une analyse générale de l'*emendatio* éditoriale ; cf. chapitre 1, n. 7.

de nombreuses manchettes[34] – ainsi que de Crucé, de Barth, et surtout de Gronovius, chez qui cette tâche constitue la priorité absolue ; c'est encore le cas de Guyet et Peyrarède dont Marolles publie les notes manuscrites – et en un certain sens de Marolles lui-même, qui réagit de façon polémique à l'hypercritique de Guyet. La contribution de ces personnages à l'établissement du texte de la *Thébaïde,* qu'expose et précise l'édition de Hall, est bien connue dans ses grandes lignes[35]. Le rôle que Gronovius a joué à cet égard est aussi manifeste qu'essentiel, et celui de Barth, souvent sous-estimé naguère encore, a également été primordial ; démontrée dans le chapitre précédent de la présente étude, la totale indépendance de leurs commentaires sur l'épopée thébaine invite à reconnaître désormais pleinement les mérites de Barth lorsque ses corrections et conjectures coïncident avec celles de Gronovius[36]. Parmi les autres apports significatifs, ceux du pionnier Bernartius d'une part, de Guyet et Peyrarède d'autre part, trouvent dans les apparats critiques de nos éditions un reflet assez fidèle ; en revanche, le travail de Crucé, dont aucun des récents éditeurs n'a identifié l'ouvrage de 1620, est resté dans l'ombre.

Plusieurs de ces exégèses ne sont pas liées à la production d'un texte imprimé de Stace : Barclay publie un commentaire seul, Crucé annote le *textus receptus* qu'il a reproduit dans son édition de 1618, et Barth a hésité entre plusieurs textes existants pour accompagner ses propres *animadversiones*. Les ouvrages de Bernartius et de Gronovius, en revanche, contiennent un texte nouveau et sont donc concernés au premier chef par la question de l'interaction entre *emendatio* éditoriale et *emendatio* exégétique. Les textes imprimés qu'accompagnent leurs observations critiques illustrent des attitudes opposées : celui de Bernartius ne s'éloigne qu'avec mesure du *textus receptus* sur lequel il se base, alors que celui de Gronovius, rompant avec un tel principe, accueille d'assez nombreuses corrections[37]. Sans anticiper le détail des analyses qui suivront, soulignons d'ores et déjà une différence fondamentale : chez Bernartius la grande majorité des changements que le

34 E.g. *ad* 1.74 "Statius correctus", *ad* 1.85 "Vetus verbum Statio restitutum", *ad* 1.103 "Statius correctus", *ad* 1.106 "Statius correctus & explicatus", *ad* 1.144 "Statius correctus". L'ouvrage insiste en outre sur l'*emendatio* par son discours préfaciel (voir chapitre 2, pp. 65–67) ainsi que par les variantes signalées en marge de son texte, dont il sera question *infra* p. 244 et n. 107.

35 Dans son parcours à travers l'histoire du texte des épopées statiennes à l'époque moderne, Hall III 41–116 inclut la plupart des commentaires discutés ici (ainsi que d'autres matériaux imprimés et manuscrits) ; cf. Hill [1983] 1996:xi–xii. On se reportera à la première partie du présent ouvrage pour quelques détails et mises au point.

36 Voir chapitre 2, n. 387 pour l'exemple de 12.302 *placitissima*.

37 Dans l'échantillon analysé, les altérations du *textus receptus* sont plus de trois fois plus nombreuses dans le texte que produit Gronovius que dans celui que produit Bernartius.

texte imprimé accueille par rapport au *textus receptus* sont discutés dans les notes, qui ont pour fonction importante de justifier ce texte et insistent parfois sur le fait qu'une correction y a été admise ; chez Gronovius, au contraire, la plupart des corrections amenées dans le texte imprimé n'ont aucun écho dans les notes[38]. Les deux exégètes se rejoignent sur le fait qu'une partie de leurs notes critiques n'ont aucune répercussion sur le texte qu'ils impriment ; on verra toutefois que ces discordances n'ont pas une signification identique dans les deux cas.

L'intérêt que les commentateurs manifestent pour les problèmes de texte s'exprime dans une perspective qui est propre à la *Thébaïde* et à sa transmission. Le texte de ce poème, largement diffusé et intégré au curriculum médiéval[39], est pour l'essentiel bien "lisible" dans les manuscrits circulant à l'heure des débuts de l'imprimerie. L'activité qu'il suscite alors n'a rien de comparable aux efforts consacrés à corriger ou simplement à expliquer les *Silves*, dont le manuscrit découvert par Poggio Bracciolini est terriblement corrompu[40]. Le travail que les siècles suivants auront à accomplir sur l'épopée thébaine reste substantiel – et il n'est pas achevé aujourd'hui. Cependant, pour les commentateurs étudiés ici comme pour les éditeurs de leur époque l'enjeu ne consiste pas seulement à corriger les erreurs grossières qui déparaient les premières éditions, mais souvent aussi à parfaire un texte qui peut déjà sembler acceptable. Les défis posés tiennent, pour part, à la présence de maint endroit où les manuscrits présentent des leçons alternatives, ainsi qu'à une riche tradition indirecte, témoignage précieux mais d'interprétation délicate. Ils tiennent aussi à la sophistication d'un texte où l'on peine fréquemment à faire coïncider le sens et la lettre : si les difficultés auxquelles se heurtent les critiques naissent en partie des contorsions de la pensée de Stace et des limites auxquelles son écriture pousse les ressources de la langue latine, elles résultent également d'une disposition parfois excessive à accepter, en les justifiant par cette spécificité, des leçons qui mériteraient d'être remises en cause[41].

---

38 Parmi les altérations apportées au *textus receptus*, environ trois sur quatre sont discutées dans les notes chez Bernartius ; environ une sur quatre chez Gronovius. Bernartius ressent le besoin de justifier le fait qu'il ne signale pas tous les changements apportés par rapport au *textus receptus* : partie 2, préface, p. 8 "Locum manifestarie mendosum sicubi non libri scripti solum, sed & ex editis vnus aut alter argueret, medicinam indicaret, admisi : etiam nulla in Scholijs facta mentione."

39 La place de la *Thébaïde* dans le curriculum médiéval a été évoquée au chapitre 2, p. 50.

40 Sur la correction et l'exégèse des *Silves* au 15e s., cf. chapitre 2, p. 57 et n. 46. Sur l'état actuel de l'établissement du texte, voir Liberman 2010:7–29.

41 Selon les derniers éditeurs de la *Thébaïde* comme des *Silves*, qui font en particulier appel aux conjectures, la seconde situation est plus fréquente qu'on ne le pense d'ordinaire.

On suivra ici la démarche du commentateur, depuis le texte en fonction duquel il s'oriente, en passant par les critères selon lesquels il évalue le texte pris pour point de départ, jusqu'à l'action qu'il décide éventuellement d'entreprendre. Des développements spécifiques seront consacrés à la manière dont est prise en compte l'histoire du texte, ainsi qu'aux questions particulières que soulèvent les passages dont l'authenticité a pu paraître suspecte. On n'oubliera pas, du reste, que pour le commentateur l'examen critique du *textus receptus* sert parfois visiblement d'autres objectifs : démontrer sa subtilité dans l'analyse des sources directes et indirectes du texte, briller par ses connaissances en matière de lexique et de syntaxe ou de rhétorique …

Lemmatisation

Les nombreux ouvrages des 16e et 17e s. contenant à la fois le poème de Stace et un matériel exégétique lemmatisé en fonction du texte latin présentent une forme de lemmatisation qui peut surprendre[42]. Dans les notes textuelles de ces ouvrages, la situation (aujourd'hui usuelle) où la leçon figurant dans le lemme est identique aussi bien à celle qui est imprimée dans le texte qu'à celle qui est défendue dans le contenu de la note constitue plutôt l'exception. L'exemple spectaculaire qui suit est plus proche de la pratique ordinaire : pour le vers 3.115, décrivant les lieux que parcourt la population thébaine en quête des soldats tombés sous les coups de Tydée, l'ouvrage publié à Zwickau en 1664–65 affiche trois variantes différentes dans le texte (*inuia*), le lemme (*ardua*) et la note (*aspera*) – sans parler d'une leçon manuscrite que Barth rejette (*auia*)[43].

> moenibus effusi per plana, per invia, passim
> [*mg.* ardua | MS avia, | B aspera] (3.115 ed. Zwickau 1664–65 [Barth])

Les attitudes diffèrent concernant l'insertion des corrections dans le texte. Hall–Ritchie–Edwards 2007–2008 I:viii : "We do not print conjectures unless we believe them to be necessary, that is to say, unless we think that the text, however intelligible it may seem to some to be, is not what Statius left behind ; and not to print conjectures when we deem them necessary seems to us to be an act of moral cowardice and dereliction of critical duty." Liberman 2010:7 : "[J]e n'ai pas adopté un certain nombre de corrections qui m'apparaissaient probables. J'ai procédé ainsi pour laisser sa liberté au lecteur et pour éviter de choquer ceux qui sont habitués à un texte plus proche de celui qui est transmis."

[42] Pour mémoire, dans l'ouvrage de Marolles (Paris 1658) les notes infrapaginales latines incluant le matériel de Guyet et de Peyrarède ne sont pas lemmatisées.

[43] Les éditions récentes, qui ne connaissent aucun manuscrit lisant *aspera*, hésitent entre *auia* (Hill) et *inuia* (Hall).

> [Barth *ad* 3.115] *Per plana per ardua.*] MStus Liber optimae Notae consentit Bernartianis, legendo *per avia*. Mihi tamen melius aliorum alii sapere videntur, qui legunt *per plana per aspera*. Qvae oppositio recta est.

Bien qu'atypique sur un point – la variante du texte imprimé, *inuia*, était inconnue de Barth au moment où il élaborait son commentaire[44] – ce cas réunit deux phénomènes fréquents ailleurs (ensemble ou isolément) : le lemme diverge d'une part du texte, comme on le voit aussi dans l'ouvrage d'Amsterdam 1653 *ad* 3.211, où *quantum* figure dans le lemme tandis que *quanti* est imprimé dans le texte (et conjointement défendu en note) ; il diverge d'autre part du choix critique défendu par le commentaire, situation similaire entre autres à celle de l'ouvrage d'Anvers 1595 *ad* 3.214, où *aceruat* figure dans le lemme (et est imprimé dans le texte), tandis que la note défend la conjecture *acerbat*.

Pour l'époque humaniste, où ils étaient fréquents, de tels phénomènes ont été interprétés comme le reflet de la "crise" qui a vu les commentaires systématiques céder le terrain aux recueils sélectifs ; les divergences entre lemme d'une part, texte et note d'autre part, ont été investies d'une signification privilégiée par rapport à d'autres décalages, en tant que témoins de la déstabilisation d'une structure jusqu'alors fixée par la pratique[45]. Le cas plus tardif du *Manilius* de Scaliger (1579) a été décrit comme une tentative aussi malheureuse qu'isolée[46]. Dans les ouvrages étudiés ici, les décalages entre le *lemme* et d'autres éléments sont comparables à ceux que l'on observe, le cas échéant, entre le *texte* et le métatexte critique[47] : ils constituent un phénomène régulier, qui ne saurait simplement résulter de maladresses ou de circonstances particulières (même si de telles circonstances ont assurément affecté la production d'un ouvrage comme celui de Zwickau).

---

44 Voir chapitre 2, pp. 118–122 (119 en particulier) : le texte est celui de Gronovius, paru après l'achèvement du travail de Barth.

45 Pozzi 1992:320–321. La fréquence des décalages entre texte et lemme dans les commentaires de la fin du Quattrocento est également soulignée e.g. par Lo Monaco 1992:130–131. Sur l'essor des recueils sélectifs, cf. introduction de la deuxième partie, pp. 199 et 208–209.

46 Battezzato 2006:104 (cf. 111), dans une discussion des systèmes de référence et des dispositions mis en œuvre au 16e s. dans la présentation du matériel critique : "The style of presentation chosen by Scaliger is counterintuitive, and impractical if several manuscript sources are used : which reading should be selected as lemma ? Scaliger aimed at maximizing the impact of his innovations by referring to a generic vulgate text. No wonder that very few scholars dared follow his example." Pour une illustration de la pratique de Scaliger, voir le cas de Manil. 3.3 dans Feld 1978, planche VII.

47 Voir *supra* p. 221.

Lemmatisation des notes originales

Les commentaires sur la *Thébaïde* de Bernartius et de ses successeurs, parus plus d'un siècle après l'avènement de l'imprimerie, se prêtent à une explication intégrant la notion de *textus receptus*, qui rend compte de toutes les formes de décalages observées. Ces décalages inscrivent dans la chair des ouvrages l'idée que les commentateurs se font de leur mission : une *emendatio* du *textus receptus*, comme on l'a vu plus haut – c'est-à-dire un examen ponctuel susceptible, en chaque endroit, de conduire au maintien comme à la correction de la *lectio recepta*, processus dans lequel les manuscrits ne constituent pas une référence première mais une ressource qui ne joue souvent, au mieux, qu'un rôle accessoire. Reflet d'une telle démarche, les lemmes ne sont d'ordinaire formulés en fonction ni du texte imprimé accompagnant l'exégèse ni des choix critiques défendus en note, encore que de tels cas se présentent[48] ; ils le sont plutôt en fonction du *textus receptus* ausculté. Dans les cas cités ci-dessus, 3.115 *ardua* était, à partir de la première Aldine, la leçon des éditions que Barth a pu exploiter ; 3.211 *quantum* et 3.214 *aceruat* figuraient dans des éditions antérieures, respectivement, à Gronovius et à Bernartius. Ainsi s'éclaire la diversité observée : sans être signifiant en soi, l'accord ou le désaccord du lemme avec le texte et/ou la note apparaît comme un épiphénomène dépendant de la manière dont ces deux derniers éléments se définissent chacun par rapport au *textus receptus.*

Le lemme diverge très souvent du choix que défend une note textuelle (ici *aspera, quanti* et *acerbat*) pour cette raison précise qu'une telle note a plutôt pour fonction de contester le *textus receptus* que de le justifier. Si la relation du lemme avec le texte imprimé dans l'ouvrage est pour sa part très variable, c'est qu'elle dépend de la nature de ce texte. L'accord tend à l'emporter lorsqu'il demeure assez fidèle au *textus receptus*[49], la divergence lorsqu'il s'ouvre à de nombreuses corrections ; Anvers 1595 *aceruat* est représentatif de la première attitude, Amsterdam 1653 *quanti* de la seconde. Quand l'ouvrage accueille un texte qui ne correspond pas au *textus receptus* pris pour objet d'examen dans les notes et n'accueille pas les corrections qui y sont présentées, la relation est aléatoire, une situation que reflète Zwickau 1664–65 *inuia.* Quant à la rare unanimité texte–lemme–note, il est signi-

[48] Pour des cas de lemmatisation selon la correction, voir e.g. chapitre 2, n. 165 (Crucé *ad* 4.152 "p.167[165]") et n. 382 (Barth *ad* 3.106).

[49] Cf. le commentaire séparé de 1620, qui constitue un cas extrême, puisque le texte de l'édition de 1618, auquel Crucé se réfère dans ses notes, reproduit exactement le *textus receptus* qu'il critique.

ficatif qu'elle ne corresponde habituellement guère à des cas (naturels à nos yeux) où la note propose une correction qui est introduite également dans le texte et le lemme – même si cette situation se présente occasionnellement par exemple chez Bernartius[50] – mais au contraire à des cas où elle défend le *textus receptus* contre une tentative de correction malvenue.

A la lumière des commentaires étudiés ici, lemmatisés d'ordinaire en fonction du *textus receptus* pris pour objet d'examen, la solution adoptée dans le *Manilius* de Scaliger dont il a été question ci-dessus n'est pas étrange en soi. Si cet ouvrage est remarquable, c'est peut-être surtout en ce sens que son texte accueille largement les résultats de l'activité critique présentée dans les notes, rompant avec la réticence habituelle à publier une édition novatrice. Cette situation engendre, entre leçons du texte et leçons des lemmes, un décalage plus important que dans les éditions assez conservatrices (comme celle de Bernartius). La solution de Scaliger – lemmatiser ses notes en fonction du texte traditionnel mais intégrer de nombreuses corrections dans son propre produit éditorial – est précisément celle que l'on observe plus tard dans le *Stace* de Gronovius. Leurs ouvrages offrent dès lors une illustration particulièrement claire de l'influence que le *textus receptus* exerce sur l'orientation de la réflexion critique. Gronovius, comme Scaliger, ne remet nullement en cause la conception de la critique comme *emendatio* du *textus receptus*. S'il se distingue, c'est par les conséquences qu'il en tire : pour lui, le *textus receptus* de Stace ne doit pas être préservé en tant que base commune d'une discussion dont les résultats s'exprimeraient pour l'essentiel dans l'exégèse, il représente plutôt un état provisoire qu'il s'agit de dépasser en le transformant.

L'ouvrage de Gronovius présente un autre signe évident du fait que la critique textuelle et plus généralement l'exégèse se réfèrent au *textus receptus*. Son édition (dépourvue de numérotation) compte dans le dixième livre un nombre de vers différent du texte traditionnel, puisqu'elle est la première de l'histoire éditoriale à inclure les vers que nos éditions numérotent 10.100–105 ; or ses notes *ad* 10.107, 10.128, 10.131, etc. portent respectivement les numéros 102 [sic], 120 [sic], 125, etc. C'est que ces notes restent référen-

[50] E.g. *ad* 3.227 (« *etiamnum efflare labores*] ita veteres vulgati : *etiamnum afflare*. quod spurium esse ut ego taceam, sententia loquitur. »), où la formulation même de la note, qui ne mentionne pas explicitement *efflare* comme le choix critique adopté (et imprimé dans le texte), impose que ce terme apparaisse dans le lemme. Il en va de même *ad* 3.587 (« *Et tunicas chalibum squallore crepantes* | *Pectoribus tentare, alij cortinia lentant* | *Cornua*] ita optime veteres, vulgati omnes depravate : *alijs – Cortinia.* »), où la note serait incompréhensible si le lemme portait la *lectio recepta* rejetée (*aliis*).

cées d'après le décompte des vers du *textus receptus*[51]. Si des imprécisions plus nombreuses y brouillent davantage l'image, la situation est identique dans le sixième livre: alors que Gronovius ajoute dans son texte les vers 6.719–721, qu'ignoraient les éditions antérieures, ses notes aux vers suivants conservent la numérotation traditionnelle.

La pratique consistant à formuler les lemmes d'après l'édition que l'on discute n'est pas sans poser problème. Elle présuppose idéalement que le lecteur identifie l'édition concernée – que le commentateur ne désigne pas explicitement sauf exception[52] – voire qu'il puisse se reporter à elle; ainsi, pour bien saisir le sens de la réflexion de Bernartius, notamment dans les cas où son propre texte introduit des leçons nouvelles[53], il conviendrait d'avoir sous les yeux une édition du texte Aldin. Une telle condition a pu être perçue comme un inconvénient; c'est apparemment ainsi qu'il faut interpréter la publication, en 1598 à Genève, d'une réédition des notes de Bernartius accompagnées, non pas (comme le suggère la page de titre) de son propre texte, mais du texte Aldin[54]. La lemmatisation d'après le *textus receptus* peut aller jusqu'à entraver l'identification de la leçon défendue par le commentateur, comme on le verra bientôt au sujet de Barth. Malgré ses désavantages, elle continue à prévaloir dans les exégèses publiées séparément ou avec le texte, et elle est systématique dans certains cas (Barclay, Gronovius). La solution différente consistant à lemmatiser le commentaire en fonction du texte imprimé dans l'ouvrage n'est mise en œuvre que par un seul commentaire de la *Thébaïde* avant la fin du 17e s., celui de Beraldus – cas indissociable de celui des notes héritées, discuté plus loin.

Etape initiale dans la démarche du commentateur, le choix du *textus receptus* à discuter et critiquer n'est pas innocent. Il arrive que l'on se fonde délibérément sur un modèle médiocre afin de mieux mettre en lumière sa propre sagacité. Dans la tradition de la *Thébaïde*, les lemmes basés sur le

---

51 Les numéros de vers accompagnant les lemmes suivent la numérotation, partiellement erronée, du texte de l'édition de Bernartius ou de celle de Gevartius (1616): voir chapitre 2, p. 98.

52 Crucé indique clairement sur quel texte il fonde ses notes, puisqu'il adopte pour système de référence un renvoi à la pagination de sa propre édition (1618).

53 E.g. *ad* 3.58 (lemme *ut plurimum inuisi*, texte *ut primum inuisi*), *ad* 3.316 (lemme *hos mihi ius*, texte *hoc mihi ius*), *ad* 3.567 (lemme *inhonorus fronte sacerdos*, texte *inhonorus fronde sacerdos*).

54 La répétition du titre de l'ouvrage de Bernartius, qui vantait son nouveau texte ("Ioh. Bernartius … recensuit"), induit en erreur le lecteur. Le prototype utilisé pour reproduire le texte Aldin est l'une de ses rééditions lyonnaises, comme je le démontrerai ailleurs.

textus receptus laissent voir génération après génération quelles éditions font autorité (même si des considérations pratiques entrent aussi en jeu) : Bernartius se réfère au texte Aldin, Barclay à celui de Bernartius, Crucé à celui de Lindenbrog, Gronovius à celui de Gevartius (apparemment du moins)[55]. De tels lemmes permettent, surtout, de suivre le cheminement des commentateurs entre le texte dont ils partent et celui vers lequel ils tendent – objectif virtuel dont on a vu qu'il ne correspond jamais vraiment au texte édité le cas échéant. Ce parcours idéal est parfaitement visible chez Gronovius, puisque ses notes sont lemmatisées d'après le *textus receptus* et que son texte accueille très souvent ses choix.

Les lemmes de certains commentaires statiens des 16e et 17e s. présentent des singularités susceptibles de fournir des indices sur leur approche ou leur genèse. Ceux de Barth sont exceptionnels sur un point : leur totale indépendance par rapport au texte de l'ouvrage ; établis bien avant l'élaboration de ce texte par Gronovius, nullement biaisés par le souci de proposer une nouvelle édition, ils reflètent exclusivement la relation du commentateur avec le *textus receptus*. Or les lemmes de Barth ne correspondent pas tous au même modèle imprimé : très éclectiques, ils se réfèrent tantôt à l'édition de Lindenbrog – sur laquelle, aux dires de Daum, se fonde le commentaire – tantôt à celle de Bernartius, tantôt à celle de Gevartius[56]. Cette situation ne paraît pas découler du caractère posthume de l'ouvrage. Bernartius, d'ailleurs, travaille parfois sur un incunable vénitien plutôt que sur le texte Aldin[57] ; de même arrive-t-il à Crucé, dans l'*Achilléide*, de déroger à son principe de lemmatiser ses notes selon le *textus receptus* reproduit dans sa propre édition de 1618[58]. Une telle pratique atteste l'existence de diverses phases dans l'élaboration sinon dans la rédaction[59]. Son expression est très inégale chez Bernartius et chez Barth, dont les ouvrages sont nés dans des conditions dissemblables ; si le premier exégète base peu de notes sur le texte de l'incunable vénitien, c'est qu'il y a eu accès tardivement[60] ; le second, pour sa part, a élaboré

---

55 Cf. chapitre 2, n. 222 pour un cas où Gronovius se réfère, différemment, au texte de Bernartius.

56 Voir chapitre 2, p. 119 et n. 322 sur la préface de Daum, et n. 380 sur les lemmes.

57 Voir chapitre 2, pp. 68–69.

58 Le lemme de Crucé *ad Ach.* 2.132[5.132] "p.670" ne contient pas *contum* (texte de Paris 1618) mais *caestum* (qui figure notamment dans les textes de Bernartius et de Gevartius) ; cf. Berlincourt 2011:293.

59 Le commentateur peut avoir synthétisé au cours d'une phase rédactionnelle unique le matériel élaboré sur la base de collations effectuées au fil du temps dans diverses éditions.

60 Voir chapitre 2, pp. 67 et 69 sur le témoignage offert par la correspondance.

son commentaire sur plusieurs décennies, et depuis la période précoce où il annotait le texte de Bernartius sont parues plusieurs éditions nouvelles qu'il a soumises à son regard critique[61]. Le profond éclectisme des lemmes de Barth reflète aussi la multiplication de paradigmes textuels concurrents – parmi lesquels compte aussi l'édition de Grasser[62] – possédant tous une certaine autorité, qui tranche avec la prédominance, au temps de Bernartius, d'un *textus receptus* (le texte Aldin) doté d'une autorité presque universelle. Faut-il voir la pratique de Barth comme une manifestation d'indépendance par rapport à la conception de la critique comme *emendatio* d'un unique texte de référence ? Ou comme le simple résultat d'un mode de travail ? Quoi qu'il en soit, elle suscite à l'occasion des difficultés de compréhension, dont une illustration spectaculaire est offerte par la note consacrée au coup fatal qu'Etéocle porte à Polynice.

> [Barth *ad* 11.567] *Jam laetus.*] *Solatio eo qvod simul interficeret fratrem.* V.S. Turbant ista nonnulli libri, sed neutiqvam qvicqvam est mutandum. Et sunt ingeniosissima omnia.

Le lemme, limité aux deux premiers mots, ne contient pas la partie du vers sur laquelle la tradition hésite. Or la note elle-même ne précise pas *quelle* leçon imprimée elle défend contre certains manuscrits. Si Barth se fondait sur un *textus receptus* constant, ce silence serait sans conséquence : la forme du vers dans ce *textus receptus* révélerait la leçon qu'il défend. Vu l'éclectisme de ses lemmes, l'incertitude est totale. Prône-t-il le maintien de *iam laetus frater fratris sub corde reliquit*, qui se lit chez Bernartius ou Gevartius ? Ou de *iam laetus fati fraterno in corde reliquit*, que l'on trouve chez Lindenbrog[63] ?

Pour n'être pas directement liées à la question du *textus receptus*, d'autres particularités de l'ouvrage de Barth n'en sont pas moins instructives : des lemmes que l'on peut qualifier de redondants, en ce sens qu'ils portent en tout ou partie sur un même segment du texte, ainsi que des discussions "mal placées", c'est-à-dire non situées *ad loc.* mais incluses dans des notes portant sur d'autres passages. La fréquence de tels phénomènes doit-elle être imputée à la genèse singulière de cet ouvrage, voire à son caractère posthume ? Les renseignements dont nous disposons pour répondre à cette interroga-

---

[61] Sur l'utilisation précoce de l'ouvrage de Bernartius par Barth, voir chapitre 2, p. 121.

[62] Cf. chapitre 2, p. 131 et n. 381.

[63] Le texte de Gronovius, reproduit dans Zwickau 1664–65, lit encore différemment *iam laetus fratris non frater corde reliquit.*

tion sont d'une précision inhabituelle : à travers ses notes, Barth informe souvent le lecteur de son travail d'élaboration ; de surcroît, d'heureuses circonstances ont conservé le manuscrit qui a servi à l'impression du commentaire. Ces éléments démontrent le rôle non négligeable de facteurs génétiques. Les propos de Barth prouvent ainsi que certains des développements "mal placés" résultent de problèmes survenus en cours de rédaction. Dans sa note *ad* 3.534, par exemple, il invoque un oubli pour se justifier de discuter en cet endroit des problèmes qui concernent en réalité des vers précédents (3.530, 3.525 et 3.531)[64].

> [Barth *ad* 3.534] *Globum.*] *Constipatorum olorum, ut ante dixit.* Schol.Vet. Illud monere fueram oblitus, qvod ante hos tres versus scriptum legitur. <3.530> *sed fortior ecce, | Adventat per inane cohors.* Aliter produci a Joanne Carnotensi, sive Salisburiensi, qvem vocant, lib.I. de Nugis Curialium, cap.XIII. *sed fortior esse.* Qvod monendum duximus, ne in hominem πολύτροπον aliqvando incisum nugas concinnet. Est enim nihili, neqve in considerationem recipiendum. Sicuti neqve id quod versu DXXV. Libri nonnulli pro *Statuerunt*, *Sociarunt* inferre laborant v.DXXXI. pro *Septem namqve*, qvod furcillis rejiciendum. Item ut alia, qvae non trahimus in examen his Animadversionibus.

Quant aux lemmes redondants, le commentaire manuscrit atteste que certains sont dus à l'ajout d'une note ultérieure relative à un passage déjà commenté. Au sujet des tourments qui assaillent Etéocle dans l'attente de l'issue de l'embuscade lancée contre Tydée (3.4–5 *scelerisque parati* | *supplicium exercent curae*), le commentateur défend dans un premier temps (sous le lemme *parati*) une variante puisée dans son "meilleur et plus ancien" manuscrit (*paratae*), tout en annonçant son intention d'interpréter aussi la *lectio recepta*[65] ; puis il fournit ladite interprétation, principalement morale et très développée (sous le lemme *scelerisque parati supplicium exercent*). Or, dans le manuscrit, la première de ces notes (lemme *parati*) apparaît sous la forme d'une adjonction marginale ; la phrase qui la conclut ("Nos tamen & vulgatam [*scil.* scriptionem] explicabimus.") constitue donc un raccord permettant le maintien de l'ample développement rédigé auparavant (lemme *scelerisque parati supplicium exercent*).

---

[64] Dans le commentaire autographe la note figure dans le texte principal.

[65] Barth *ad* 3.4 « *Parati.*] Non enim poterat scire utrum successisset scelus, cum non redirent emissarii. Optimae & Antiqviss. membranae & hic nobis veritatem, multis seculis obliteratam, ostendunt. Clare enim scribunt *sceleriqve paratae Supplicium exercent curae.* Qvas destinarunt torqvendo scelerato animo Superi. Haec vera utiqve scriptio est. Nos tamen & vulgatam explicabimus. »

De tels exemples révèlent que discussions “mal placées” et lemmes redondants reflètent parfois chez Barth les conditions d’élaboration du commentaire, mais ils ne prouvent pas pour autant que de tels traits étaient forcément voués à disparaître dans une révision finale. La confrontation avec d’autres cas suggère plutôt l’inverse. Dans les ouvrages moins originaux sur lesquels on reviendra plus bas – et en particulier dans celui de Beraldus – la présence de lemmes redondants illustre à sa manière le fait que l’on ne tend pas généralement à les éviter ; de tels lemmes s’observent d’ailleurs, hors de la tradition statienne, dans des commentaires continus auquel l’auteur a mis la dernière main[66]. A fortiori les discussions “mal placées” ne résultent-elles pas nécessairement d’un accident, comme le montre bien la note suivante de Gronovius.

> [Gronovius *ad* 3.71] *Cunctisque negatam*] Sic fecerunt ex *omnibusque*, quod in vetustis etiam reperimus, cum deberent, *ominibusque*, quod & habent optimi & erat proclive conjicere. […] Decebat autem hoc dicere augurem, de quo praecedente libro v.692. <2.692> *ille haec praeviderat omina doctus Aeros*. ita enim restituimus e scriptis. Hoc lib. v.525. <3.525> *clara regione profundi Aetheros*. ubi vulgo, *Aetheris*. Sic alibi, *Hesperos, Tityos*, & plurima ejusmodi.

Pour soutenir que Méon reproche à Etéocle d’avoir engagé contre Tydée des combats refusés *ominibus* “par les présages” – et non *cunctis* “par tous” comme le voulait le *textus receptus* – Gronovius renvoie à la mention au vers 2.692 des *omina* connus du devin Méon. A son tour, ce renvoi fournit l’occasion de changer *aeris* en *aeros* dans ce même vers du second livre, puis, dans la foulée, *aetheris* en *aetheros* en 3.525 ; Gronovius introduit ainsi, par suite d’une construction “en cascade”, deux corrections sans rapport direct avec l’objet premier de sa réflexion (et non signalées *ad loc.* dans ses notes). Ce raisonnement ne paraît pas être le produit d’une élaboration chaotique[67]. Il témoigne plutôt d’une conception souple de la note comme un espace où est libre de venir s’ancrer la discussion d’autres lieux de l’œuvre commentée, mais aussi d’autres œuvres (comme de toute matière non textuelle)[68] : la *Thébaïde* offre par exemple à Gronovius l’occasion d’examiner ailleurs un vers de l’*Enéide*, de la même manière qu’elle amène Bernartius à corriger le texte

---

[66] E.g. Calvin *ad* Sen. *clem.* 1.5 *magnam fortunam* (p. 43).

[67] Le désordre relatif de cahiers préparatoires comme Leyde Gronov. 62 (cf. chapitre 2, p. 97 et introduction de la deuxième partie, p. 214) n’est guère pertinent pour expliquer un cas comme celui-ci.

[68] Sur cette conception, voir introduction de la deuxième partie, pp. 211–212.

d'Apulée[69]. De l'hospitalité offerte aux discussions "collatérales" découlent parfois, du reste, des situations complexes sur le plan de la lemmatisation : ces discussions peuvent prendre la forme de notes à part entière, clairement désignées comme telles par une "lemmatisation secondaire" – phénomène bien visible chez Barth dans un développement consacré aux premiers vers du poème de Lucrèce[70].

Chez Barth, les lemmes redondants et les discussions "mal placées" que l'on observe *ad* 3.4 et *ad* 3.534 reflètent certes des événements survenus dans la rédaction de l'ouvrage – voire le désordre des matériaux préparatoires utilisés à cette fin – mais la répercussion de ces événements dans l'ouvrage imprimé traduit aussi, pour le moins, une tolérance à un libre agencement des notes qui est courante à cette époque. Or cette tolérance, dont les proportions sont très variables, rapproche l'exégèse lemmatisée d'autres types de discours portant sur les textes antiques. En accueillant volontiers des discussions "collatérales", cette forme d'exégèse converge avec les recueils de *variae lectiones*, qui sont nés précisément d'un intérêt pour la correction et l'explication de passages difficiles en même temps que pour l'examen de l'usage linguistique, et qui persistent à accorder une importance centrale à la critique textuelle même lorsque leur propos gagne en ampleur, notamment dans ces recueils ouverts aux observations personnelles que sont les *adversaria*[71].

---

69 Gronovius *ad* 3.438 corrige Verg. *Aen.* 3.76. Bernartius *ad* 3.567 corrige Apul. *met.* 1.2 (manchette "Appuleius correctus"). Les corrections de la tradition indirecte seront abordées plus loin.

70 Barth *ad* 5.116 «*Pace.*] […] Memoria nobis retenti versus, cum Voluptate etiam isthic legentur : [Lucr. 1.1–20]. […] *Aeneadae* sunt Itali, Romani, qvorum jam inde ab Trojanis rebus singularis Patrona *Venus*. […] Porro *hominum divumqve Voluptas*. Serenitatem animi, & Amorem omnia faecundantem *Veneris* vocabulo complectitur. […]. Sed haec longioris deductionis sunt. *Alma* est Optima Maxima. Epitheton non adversis sed faventibus divis debitum. […] *SUBTER LAB.*] Inepti qvicunqve unam hic vocem conficiunt. […] *MARE NAVIGERUM.*] piscium & hominum gratia *mare* ponit. […] *CONCELEBRAS.*] Ut ubiqve colantur facis, & faecunditatem & cultores suppeditando, freqventari efficis. […] » ; les lemmes en italiques se réfèrent aux vers de Lucrèce. Cette note est citée plus amplement, et sa construction analysée en détail, dans Berlincourt (à paraître a).

71 Le terme même de *variae lectiones* traduit la primauté de l'orientation critique dans les recueils ainsi désignés, puisque *varietas* désigne d'abord la variante textuelle : voir Mouren 2001:5–18. Vanek 2007:137–153 discute les "*notae*-Sammlungen" (cf. introduction de la deuxième partie, pp. 208–210) dans la perspective de la critique textuelle et souligne la parenté qui les unit aux traités d'*emendatio*. On reviendra au chapitre 7, pp. 515–517 sur les liens que la conception de l'exégèse lemmatisée étudiée ici entretient avec une forme comme celle de la monographie antiquaire.

Dans le cas de Barth, la “récupération” d’éléments exégétiques qui auraient eu leur place dans des notes précédentes, mais aussi l’existence de raccords entre des strates différentes d’exégèse, invitent à pousser plus loin l’interprétation. La pratique d’écriture que reflètent ces particularités, rédaction essentiellement linéaire qui ne revient guère en arrière pour se corriger, rejoint en effet le mode de composition des miscellanées et plus précisément des *adversaria*, dont une caractéristique majeure est le déploiement d’un discours non seulement très libre, mais aussi affiché et revendiqué comme tel en tant que miroir de l’activité érudite dans la complexité de ses mouvements[72]. Rappelons que Barth a cultivé ce type de discours dans les énormes *Adversaria* – farcis de corrections textuelles – qu’il a, pour partie, fait imprimer[73]. Les traits observés ci-dessus dans son *Stace* témoignent de la genèse de son ouvrage et des latitudes dont bénéficie un exégète de son époque en matière de lemmatisation, mais plus encore de la nature du discours qu’il entend construire. On peut penser qu’une révision finale n’aurait, au mieux, qu’atténué de tels traits ; la démarche même de Barth exclut pour ainsi dire par principe la recherche d’une perfection rédactionnelle.

Lemmatisation des notes héritées

La lemmatisation selon le *textus receptus*, usuelle pour les travaux les plus originaux des 16e et 17e s., ne va pas de soi pour les autres ouvrages, qui intègrent des matériaux de provenances diverses, orientés et lemmatisés d’après des textes dissemblables[74]. Les variations que présentent à cet égard les commentaires de la *Thébaïde* sont tributaires de la manière dont les éléments hérités y sont assimilés. L’édition *cum notis variorum* de Veenhusen (Leyde 1671), qui maintient à peu près inchangées les notes des commentaires auxquels elle puise, reproduit aussi leurs lemmes, même lorsque leur formulation originelle n’est pas nécessaire à la compréhension de la note[75]. Ce choix s’impose lorsque la *lectio recepta* discutée ou la correction proposée figure uniquement dans le lemme du commentaire-source, et non dans

72 Voir chapitre 2, pp. 136–140.

73 Sur la critique textuelle dans les *Adversaria*, voir Wolff 2006:58.

74 Cf. Battezzato 2006:107–109 sur les divers problèmes de disposition et de référence des notes que posent les éditions *cum notis variorum*.

75 Le maintien du lemme originel ne présente aucune réelle justification e.g. *ad* 3.205 (où “Lactantius Placidus” ne discute ni *dira* imprimé dans le texte de Veenhusen ni *dura* imprimé dans son lemme) et *ad* 3.558 (où “Lactantius Placidus” discute aussi bien *semita* présent dans le texte que *semina* présent dans le lemme, cf. n. 164).

le contenu de sa note[76]. Dans un tel cas, une altération du lemme nécessiterait en effet – ce que Veenhusen s'interdit – de remanier la note en profondeur pour y inclure la leçon concernée. A défaut, on risque, sinon de rendre inintelligible la note originelle, du moins d'en distordre la perspective critique. C'est ce que montrent bien, précisément, certains cas où Veenhusen, s'écartant de sa stratégie habituelle, modifie la lemmatisation. *Ad* 3.672, l'explication que "Lactantius Placidus" ("LP") fournissait à la leçon *flamina* se trouve ainsi mise en relation avec la variante *flumina*, imprimée dans le lemme comme dans le texte[77]. La situation est plus curieuse encore pour le vers 3.294, qui montre Mars enlaçant Vénus.

> [Barth *ad* 3.294] *Laedit in amplexum.*] Stultissima Lectio, qvam enim gratiosum Amatorium officium, in qvo *Laesio* ulla sit amati corporis? […]

> [Veenhusen *ad* 3.294] *Laedit in amplexu.*] Stultissima Lectio, quam enim gratiosum Amatorium officium, in quo *Laesio* ulla sit amati corporis? Nec Mars totus Adamante armatus sic amplecti voluerit formosissimam Venerem. In optimo lib. clare scriptum invenio, *Reddit in amplexum.* In alio est vulgata scriptura cum interpretatione *quia ferrata erant brachia.* Ex qua facias: *Illigat amplexu.* Barthius.

Par suite d'une malencontreuse altération du lemme, la note de Barth telle que la reproduit Veenhusen peut à première vue sembler qualifier d'"absolument stupide" non plus la leçon *laedit in amplexum*, comme le voulait son auteur, mais la leçon *laedit in amplexu* imprimée dans le texte du compilateur.

Elle-même, la fidélité à la lemmatisation du commentaire-source dont Veenhusen fait preuve usuellement peut créer des difficultés. Elle engendre une collision de perspectives lorsque la note héritée, antérieure au texte de Gronovius ici réimprimé, constitue la critique d'une *lectio recepta* qui avait déjà été détrônée avant même la parution de l'ouvrage de Gronovius. On le voit *ad* 3.269, où la *lectio recepta* concernée est celle d'un incunable vénitien[78].

> bella etiam in Thebas, socer o pulcherrime, bella | ipse paras
> (3.269–270 ed. Leyde 1671 [Veenhusen])

[76] Outre le cas de *ad* 3.269 discuté ci-dessous, le maintien du lemme originel est justifié par la forme de la note e.g. *ad* 3.18, 3.507, 3.650, 3.667 (Bernartius dans tous les cas – dont les notes *ad* 3.227 et *ad* 3.587 citées n. 50 ne figurent pas dans l'ouvrage de Veenhusen).

[77] Voir n. 158 pour la note de "LP" telle qu'elle apparaissait dans l'édition de Paris 1600. Sur le commentaire antique, cf. chapitre 2, n. 9.

[78] Sur le caractère atypique de ce lemme dans l'ouvrage de Bernartius, voir chapitre 2, pp. 68–69.

> [Veenhusen *ad* 3.269] *Bella etiam in Thebas socero pulcherrima bella, Ipse paras.*] Quis vitium non videt? Socerone Mars bella parabat? nugae. ipse socer erat & filiam Hermionem [sic] Cadmo junxerat. quo magis miror nihil hic mutare veteres. tu meo periculo legas licet: *Bella etiam in Thebas socer o pulcherrime [sic], bella Ipse paras*? Bernart.

Le maintien du lemme originel incluant la leçon *socero pulcherrima*, qui diverge du texte de Veenhusen, est certes indispensable à l'intelligence de la note de Bernartius; reste que, en ramenant à la lumière une leçon qui n'avait plus été imprimée dans aucun texte de Stace après la fin du 15e s., il tend à occulter la pertinence de cette note, qui laisse en fait entrevoir que la variante imprimée par Veenhusen avait déjà été défendue par son prédécesseur néerlandais[79]. Un cas similaire de lemmatisation "anachronique" d'une note montrant que Bernartius avait déjà défendu la leçon que Veenhusen imprime s'observe *ad* 3.405 *cui fida manus proceresque socerque* | *adstupet oranti*, où le lemme *Cui fida manu Adstupet oranti* (qui abrège curieusement celui de Bernartius)[80] ressuscite une leçon Aldine (*manu*) disparue des éditions depuis la fin du 16e s.

L'ouvrage de Veenhusen illustre bien les difficultés que pose dans une édition *cum notis variorum* la lemmatisation fondée sur le *textus receptus*[81], ou plus précisément la lemmatisation reproduisant les lemmes d'exégèses qui adoptaient elles-mêmes ce système de référence. Sur un plan plus général, on observera que les désaccords entre lemme et texte imprimé qu'implique souvent sa démarche ne revêtent pas chez Veenhusen la signification globale qu'ils ont dans un commentaire "original" comme celui de Gronovius (où ils reflètent la conjonction d'une lemmatisation définie d'après le *textus receptus* en fonction duquel s'oriente l'exégèse et d'un texte novateur qui est le fruit de cette exégèse). Les commentateurs qui s'autorisent à reformuler le matériel hérité sont placés dans une position très différente, car leurs lemmes ne sont plus otages de la forme originelle des notes qu'ils exploitent. Beraldus (Paris 1685) les adapte systématiquement à son propre texte, ce qui contribue, de même que son effort de réécriture, à occulter ses emprunts. Cette stratégie lui épargne les obstacles auxquels se heurte Veenhusen; il est symptomatique que le type de télescopage observé à l'instant chez ce dernier soit absent chez lui.

---

79 Cf. n. 83.

80 Cf. chapitre 4, p. 318 sur l'aide à la lecture qu'offrent de tels lemmes abrégés.

81 Battezzato 2006:111 souligne qu'une telle lemmatisation ne pouvait pas fonctionner dans de tels ouvrages.

Les autres particularités signalées plus haut appellent un constat similaire : elles tendent – dans des proportions variables – à disparaître lorsque les notes puisées chez des prédécesseurs sont reformulées. Des lemmes redondants s'observent chez Veenhusen, où ils résultent essentiellement de la compilation de matériaux que l'éditeur s'interdit de refondre : *ad* 3.374 figurent ainsi deux notes successives ("LP" et Bernartius) lemmatisées *Res dextra levavit* et *Nec me adeo res dextra*. Le phénomène reste cependant rare dans cet ouvrage qui sélectionne d'ordinaire une seule note pour chaque passage. Il est plus fréquent chez Beraldus, où il est dû, plutôt qu'à la rencontre de matériaux hérités, à la présence d'exégèses originales non intégrées aux exégèses héritées : *ad* 3.197 figurent ainsi côte à côte la note du commentateur français sous le lemme *Invidiam planxere diis* et celle de "LP" (simple citation de Lucan. 2.35–36) sous le lemme *Invidiam planxere* ; de manière plus spectaculaire, *ad* 3.4 la reproduction de "LP" (citation de Iuv. 13.2–3) sous le lemme *Invigilant animo, scelerisque parati supplicium exercent curae* coexiste avec deux notes nouvelles, l'une lemmatisée *Invigilant* et fournissant le parallèle Claud. *Ruf.* 2.7–8, l'autre lemmatisée *Scelerisque parati* et spécifiant quel personnage était visé par l'embuscade d'Etéocle ("In legatum") ; *ad* 3.410 un énoncé identique du texte statien se trouve même répété dans trois lemmes distincts[82]. Quant aux éléments critiques "mal placés", ils peuvent avoir la vie dure : la discussion de 3.525 *aetheros* dans la note *ad* 3.71 se transmet non seulement à Veenhusen, qui suit Gronovius mot à mot, mais également à Beraldus, à qui la possibilité de reformuler le matériel hérité offrait pourtant une ample marge de manœuvre pour replacer *ad loc.* chacune des discussions concernées.

Il n'est pas inutile de porter le regard au loin vers les "éditions de synthèse" du début du 19e s., qui témoignent d'une évolution sur certains points. Lorsque Valpy – qui ne reformule pas le matériel hérité – reproduit une note de Beraldus dont le lemme divergeait du texte que lui-même imprime, il prend soin d'éviter la collision de perspectives que se permettait Veenhusen : pour la note *ad* 3.508, il remanie le lemme de manière à y insérer la leçon qu'il

[82] Beraldus *ad* 3.410 « *Et rapidis accurrunt passibus Horae.*) Horae ministrae Solis, janitrices coeli. » ; « *Rapidis passibus*. Ovidius 2. Metam. [2.118]. Et bene horas dat Soli comites, cum Sol motu suo tempus constituat, cujus partes breviores sunt horae. Nam tempus dividitur in saecula, annos, menses, dies, horas. » ; « *Rapidis passibus*. quia nihil citius fluit horis. » Les notes au vers précédent présentent également des lemmes redondants (et des redites) : *ad* 3.409 « *Turba profundi Nereos.*] Nereus Deus maris, Oceani & Tethyos filius, Nereidum pater ex Doride. Sumitur & pro mari. » ; « *Turba Nereos*. Nereides. »

édite (*quin*, que contestait la note de Beraldus) mais signale entre crochets la variante (*quam*) qui figurait dans le lemme (et dans le texte) de sa source.

> [Valpy (notes infrapaginales = Beraldus) *ad* 3.508] *Non venit auguriis melior: quin [quam] vultur*] Male hunc locum intellexit et distinxit Bernartius, cum ponit punctum post τὸ *melior* et legit *quin*, [...].

Valpy manifeste toutefois ce scrupule "archéologique" uniquement dans ses notes infrapaginales, où un décalage avec le texte serait particulièrement visible. Dans ses notes finales, tirées de Veenhusen, il n'adapte pas ce qui figure dans cette source, conservant ainsi pour *ad* 3.269 cité plus haut la forme *socero pulcherrima* qui diverge de son propre texte *socer o pulcherrime*, et reproduisant *ad* 3.405 le curieux lemme contenant la leçon *manu* qui s'oppose au *manus* qu'il édite ; de même, *ad* 3.205 le lemme hérité *dura* diverge du texte *dira.*

Amar–Lemaire recherchent la cohérence avec le texte imprimé dans leur registre infrapaginal, où ils remanient parfois ce qu'ils trouvent dans leurs sources (se donnant ainsi le moyen de préciser qu'en 3.269 *socer o pulcherrime* avait déjà été défendu par Bernartius, ce que Veenhusen laissait seulement deviner)[83], mais aussi dans leur registre final (*excursus*), qui reproduit souvent à la lettre les notes de sa source : là où les notes finales de Valpy admettaient un décalage avec le texte, les commentateurs français l'éliminent (*ad* 3.205 ils présentent le lemme *dira* correspondant à leur texte). Leur ouvrage préserve cependant des traces des lemmatisations antérieures. La note finale *ad* 3.508, qui reproduit celle de Valpy citée ci-dessus, maintient la forme de son lemme, utile à l'intelligence de cette note issue de Beraldus. Surtout, le contenu même des notes infrapaginales intègre parfois des lemmes de commentaires plus anciens.

> [Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.405] *Cui fida manus.* Aldd. Colin. Gryph. et Basil. *cui fida manu;* Lang. Laur. et recentt. *cui fida manus.* – *Cui fida manu Adstupet oranti.* Ita vulgati, corrupte, ut et caeco apparet. [...] BERNART.

La partie finale de ce développement, dont le lemme concorde avec le texte imprimé (*manus*), reprend en entier la note de Bernartius sous la forme qu'elle présentait (à la suite de Veenhusen) dans le registre final de Valpy, y compris son lemme abrégé incluant la leçon *manu.*

Les discussions "mal placées", quant à elles, tendent à disparaître chez Amar–Lemaire. La morphologie de 3.525 *aetheros*, abordée de manière "col-

---

83 Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.269 « *Bella e. i. T. socer o pulcherrime, bella.* Edd. vett. *socero pulcherrima bella, Ipse paras.* Lectio nostra debetur Bernartio. [...] »

latérale” dans la note *ad* 3.71 chez Gronovius et encore chez Beraldus, est désormais traitée *ad loc.* Notons toutefois que le mérite en revient à Valpy, qui s’est astreint au patient effort de réorganiser les discussions critiques collationnées dans son apparat de *variae lectiones* : c’est à cet apparat que les commentateurs français puisent ici, et non à la note originale que Valpy reproduisait aussi[84]. La même explication vaut a fortiori pour les éléments que Barth avait autrefois réunis “par erreur” *ad* 3.534 : si Amar–Lemaire les restituent à leurs passages respectifs, c’est évidemment en suivant Valpy, puisqu’ils ignorent la note originale de Barth (exclue de la sélection de Veenhusen)[85].

L’ouvrage de Paris 1825–30 n’élimine en revanche nullement les lemmes redondants, comme en témoigne *ad* 3.4.

> [Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.4] *Invigilant animo, scelerisque parati.* « Optimae et antiquissimae membranae et hic nobis veritatem, multis saeculis obliteratam, ostendunt. Clare enim scribunt : *scelerique paratae.* » BARTH. *scelerisque peracti* unus Behot. Postremae literae fuerant reconcinnatae alio stylo ; apparebat tamen ita primum fuisse exscriptum, *peracti* habet etiam Daum. in margine. – *Invigilant animo, scelerisque parati Supplicium exercent curae.* Prima enim nostri sceleris poena est cogitatio. Juvenalis Sat. XIII, 2 : « Prima est haec ultio, quod se Judice nemo nocens absolvitur, improba quamvis Gratia fallaci praetoris vicerit urna. » – *Invigilant.* Claudianus, in Rufinum, II, 8 : « neque enim patiuntur saeva quietem Crimina. » – *Scelerisque parati.* In legatum.

Avant les trois notes de Beraldus (dont la première, on s’en souvient, n’est qu’un abrégé de “LP”), on trouve ici un amalgame entre la note de Barth et une observation de Behottius, puisées conjointement aux *variae lectiones* de Valpy[86]. Au passage, Amar–Lemaire corrigent tacitement *scelerusque* que Valpy attribuait par erreur à la collation de Behottius, mais ils sont aussi

---

[84] Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.525 « *Aetheros, i. statuerunt agmina Cycni. Aetheris* codd. et edd. omnes ante Gronovium. Alter Behot. cum nonnullis Barth. *sociarunt agmina.* » Cf. Valpy (*variae lectiones*) *ad loc.* « *Aetheris* codd. et edd. omnes ante Gronovium ; quem vide ad vs. 71. Alter Behot. cum nonnullis Barth. *sociarunt agmina.* »

[85] Amar–Lemaire (notes infrapaginales) *ad* 3.530 « *Sed fortior ecce.* Joannes Carnotensis, sive Salisburiensis, quem vocant, Nug. Curial. lib.I, cap.13 producit : *sed fortior esse.* » ; *ad* 3.525 cité n. 84 ; (notes infrapaginales) *ad* 3.531 « *Septem ordine fulvo.* “Libri nonnulli (inter quos etiam Behot. 1) pro *septem* inferre laborant *namque ;* quod furcillis rejiciendum. *Ordine laevo* est in duobus libris ; quod non admittimus. Non consentit liber princeps.” BARTH. »

[86] Comme ses trois notes *ad* 3.4, les autres lemmes redondants de Beraldus signalés *supra* p. 237 sont reproduits par Amar–Lemaire. Sur la collation de Behottius incluse dans l’ouvrage de Lindenbrog, cf. chapitre 1, n. 98.

contraints de reconstruire un lemme (différent de celui de Barth : *parati*)[87], puisque le matériel fourni dans ces *variae lectiones* n'était pas lemmatisé. Les *quatre* lemmes entièrement ou partiellement redondants qui coexistent désormais dans l'exégèse de ce vers, fruit d'une compilation effectuée sans grand souci d'harmonisation, reflètent la stratification complexe de la tradition.

Sources du texte et évaluation des leçons

L'analyse des lemmes, qui révèle le point de départ de la démarche critique, permet de suivre le parcours des commentateurs dans l'examen, et le cas échéant la correction, du *textus receptus*. En chaque endroit du texte qu'ils se donnent pour mission d'examiner, le recours à d'autres témoins – éditions, manuscrits, tradition indirecte – peut inciter à remettre en cause la *lectio recepta* comme il peut fournir des arguments pour la défendre. Le cas échéant, la valeur de chacune des leçons concurrentes peut être pondérée selon des critères externes tels que l'ancienneté, la qualité, ou encore le nombre des sources qui l'attestent. Des critères internes variés sont invoqués tant pour prononcer un jugement sur la *lectio recepta* que pour évaluer d'éventuelles variantes ou pour risquer une conjecture : leur aptitude à produire un sens satisfaisant, leur propriété linguistique et leur adéquation avec les attentes du commentateur (comme de l'éditeur) ; la probabilité qu'une leçon découle génétiquement d'une autre, ou résulte d'un processus de simplification, fournit également un indice précieux. Dans la suite de ce chapitre, on s'intéressera à la manière dont s'articulent les divers types de critères, mais aussi à la nature de l'opération que réalise l'*emendatio* et à l'objectif qu'elle vise, sans entrer dans le détail de questions qui mettent en jeu l'écriture de Stace et sa poétique, et plus largement la littérature et la culture antiques, voire les intentions édifiantes des commentateurs[88]. La priorité consistera à observer la démarche des érudits plutôt qu'à discuter leurs sources, en particulier manuscrites[89], dont les tentatives d'identification se heurtent aux caractéristiques de la critique ancienne dis-

---

[87] Pour la note de Barth, voir n. 65.

[88] De telles questions seront abordées dans les chapitres suivants : voir index *s.v. emendatio* (et renvois).

[89] Certaines de ces sources ont été discutées au chapitre 2, notamment pp. 66–67 (Bernartius), pp. 96–98 (Gronovius), p. 109 (Peyrarède), et pp. 122–124 (Barth) ; je reviendrai sur cette question en un autre lieu (cf. chapitre 1, n. 7).

cutées ci-dessous – et surtout à l'imprécision des désignations – mais sont aussi minées par l'état lacunaire de nos propres connaissances sur la vaste tradition manuscrite de la *Thébaïde*[90].

Les ressources exploitées, ainsi que les jugements critiques, font apparaître des différences significatives. L'exploitation d'autres témoins que le *textus receptus* examiné varie beaucoup d'un commentateur à l'autre. A la suite de Politien, qui prônait en pionnier une étude intensive des manuscrits[91], la tradition "italienne" s'est attachée à fonder sa démarche de correction sur l'analyse détaillée des sources du texte, par opposition à une tradition "française" plus encline à des interventions conjecturales – même si cette opposition n'avait rien d'absolu[92]; à la fin du 16e s. ces deux traditions confluent notamment chez Joseph Scaliger, mais aussi, comme on l'a montré récemment, chez un personnage comme Livineius, que rapprochent de Bernartius ses liens avec Torrentius (son oncle) et avec Lipse[93]. Au-delà des différences d'intérêt, la difficulté à accéder aux manuscrits – sujet récurrent dans les échanges érudits, et entrave importante à la *recensio* – est un facteur déterminant[94]. Même s'il reste difficile d'en juger avec précision pour les raisons évoquées à l'instant, il est évident que tous les personnages étudiés ici n'ont pas à disposition des ressources d'égale valeur; seuls certains privilégiés sont en mesure d'étendre leur rayon d'action en voyageant ou en s'appuyant sur des correspondants lointains. Bernartius a accès à des manuscrits liégeois par le biais de Torrentius; Barth a fait des

---

[90] Le catalogue de H. ANDERSON I 1–487 (cf. I XXXI et, pour un tableau, II 2), recense deux cent cinquante-quatre manuscrits de la *Thébaïde*, dont la grande majorité contenant l'ensemble ou presque du poème; REEVE 1983:394 en comptait moins de cent soixante-dix. La plupart d'entre eux, et notamment les manuscrits tardifs, n'ont pas été étudiés précisément, une situation qui vaut pour bien d'autres traditions (e.g. DELZ 1997:56). L'édition de Hall en utilise plus de quatre-vingt-dix, ce qui marque un très net progrès par rapport aux éditions précédentes (cf. tableau dans H. ANDERSON I XXXII), mais elle n'en décrit qu'une douzaine de manière systématique: voir BERLINCOURT 2010b. Cf. n. 119.

[91] Sur la critique textuelle chez Politien, voir notamment KENNEY 1974:4–10, TIMPANARO [1963] 2005:46–48, GRAFTON 1983:27–32. REEVE 1996:29–30 synthétise en quelques points ses principaux apports.

[92] L'opposition esquissée ici est analysée en particulier dans GRAFTON 1983:45–100 (synthèse dans BATTEZZATO 2006:78–79); cf. PARENTY 2009:361–378. La prédilection de Politien pour l'*emendatio ope codicum* sur l'*emendatio ope ingenii* a été évoquée *supra* p. 220.

[93] BATTEZZATO 2006:79; sur Livineius et Torrentius, cf. chapitre 2, pp. 64–65 et n. 79. Sur Scaliger, cf. n. 28.

[94] Sur le problème de l'accès aux manuscrits, discussion générale dans KENNEY 1974:75–94; cf. BATTEZZATO 2006:77 et 91–93, au sujet des éditeurs du 16e s. L'absence de *recensio* systématique qui caractérise la critique textuelle du début de l'époque moderne a été rappelée *supra* p. 216.

acquisitions à Leyde, Gronovius profite de son voyage à travers l'Europe pour obtenir des collations[95]. Reflet des obstacles existants, Bernartius doit se résoudre à achever son *Stace* de 1595 sans être parvenu à se procurer le moindre manuscrit des *Silves*[96]; et l'on voit souvent Barth confirmer, compléter ou corriger de manière ostentatoire, grâce à l'élargissement de sa documentation, des observations qu'il avait faites dans une phase antérieure[97]. Sur un plan général, force est de constater que seules quelques-unes des sources identifiées jusqu'ici chez les commentateurs comme chez les éditeurs sont des manuscrits jugés importants aujourd'hui; le *codex Puteanus* (P) lui-même, connu depuis Lindenbrog, est passé assez inaperçu dans la tradition moderne de la *Thébaïde* jusqu'au milieu du 19e s.[98].

Pour l'éventail des sources textuelles dont il dispose, un commentateur est, en outre, tributaire de sa place dans l'histoire éditoriale. La plupart des éditions que possède Bernartius sont apparentées et très proches entre elles, de sorte qu'il ne peut guère tirer bénéfice de leur confrontation[99]. Après la parution de son édition, puis de celles de Lindenbrog (1600), de Grasser (1609) et de Gevartius (1616), on dispose de textes imprimés bien plus diversifiés, qui en partie mettent à profit des sources très différentes. Sans parler des recueils philologiques de toute espèce, certaines éditions transmettent également d'une autre façon une connaissance sur des leçons manuscrites: les variantes signalées par Bernartius dans ses notes et dans les marges de son texte seront exploitées par ses successeurs, et il en va de même, à plus

---

95 Voir chapitre 2, pp. 66–67 (Bernartius), 96–97 (Gronovius) et 123 (Barth).

96 Voir chapitre 2, n. 83.

97 La dernière phrase de la note *ad* 3.238, citée *infra* p. 269, correspond à cette situation. Sur ce type de rétractation, ainsi que sur les cas où Barth paraît simplement avoir omis de consulter un manuscrit en rédigeant le début de sa note, voir chapitre 2, pp. 127–128.

98 Outre l'utilisation de P dans l'ouvrage de Lindenbrog (cf. chapitre 1, n. 98), il suffira de mentionner ici celle des manuscrits Berne, Burgerbibliothek 156 (b) dans le même ouvrage, ainsi que Leyde Gronov. 70 (g) et Oxford, Magdalen College lat. 18 (O) dans celui de Gronovius; ces cas sont signalés par Hall III 59–61. Le statut de "meilleur manuscrit" dont le *codex Puteanus* a joui depuis la seconde moitié du 19e s. sera évoqué ci-dessous. Son faible impact, qui sera discuté dans une autre publication (cf. chapitre 1, n. 7), n'est pas forcément surprenant: dans d'autres traditions, des manuscrits de première importance n'ont connu qu'une maigre fortune, comme le montrent Kenney 1974:47–49 (entre autres pour le *Mediceus* de Virgile) ou Billerbeck 1997:363 (pour l'*Etruscus* des tragédies de Sénèque).

99 Bernartius n'utilise – à l'exception de l'incunable qu'il s'est procuré tardivement – que les éditions Aldines et des éditions qui sont issues d'elles. Dans la note *ad* 3.587 (n. 50), le constat que "toutes" ces éditions présentent la leçon *aliis* n'offre dès lors aucun enseignement. Cf. chapitre 2, p. 69 sur l'absence de référence à l'incunable dans cette note (et p. 67 sur les éditions utilisées par Bernartius).

forte raison, des amples collations de Lindenbrog et de Behottius incluses dans l'ouvrage de Lindenbrog[100]; le riche matériel critique enfoui dans les notes de Barth aurait assurément pu fournir aux générations postérieures matière à approfondir la réflexion sur le texte. Même pour les imprimés, les difficultés d'accès ne sont pas négligeables : rappelons que Bernartius ne s'est procuré que tardivement un incunable mais aussi la première édition Aldine, et que Barth n'a pas réussi à dénicher l'exemplaire de l'édition Lindenbrog censé servir de modèle pour le texte qu'il voulait imprimer[101]. La connaissance de la tradition indirecte, enfin, reflète les disparités relevées ci-dessus. Avant 1600, le commentaire antique n'est disponible sous forme imprimée que dans des incunables, comme celui qu'a utilisé Bernartius ; on sait que Barclay n'en a jamais vu un texte complet[102]. Quant aux gloses manuscrites, peu de commentateurs ont, comme Barth, la possibilité et le goût de s'en servir.

Dans le domaine des sources du textes, les armes des commentateurs de la *Thébaïde* sont donc très inégales. Barclay, qui doit se contenter des maigres informations fournies par Bernartius, apparaît démuni, et Crucé n'y ajoute que "LP" ainsi que les variantes de Lindenbrog (mais pas de Behottius) collationnées dans l'édition de 1600[103]. En ce qui concerne la connaissance des variantes qui circulent, Barth lui-même, qui ne possède que quelques manuscrits mais tire tout le parti possible d'une tradition imprimée qu'ont enrichie les premières décennies du 17e s., n'est pas nécessairement plus mal loti que Bernartius. Gronovius, fort de ses onze manuscrits, possède assurément un privilège enviable. Quand on se limite à discuter le bien-fondé de la *lectio recepta*, c'est souvent faute d'accès aux témoins, manuscrits mais aussi imprimés, sur lesquels on souhaiterait s'appuyer ; même les mieux dotés voudraient parfois disposer de sources plus nombreuses. Les commentateurs avouent fréquemment leur impuissance à corriger un passage corrompu "faute de ressources" ; et le recours à la conjecture plutôt qu'à l'*emendatio ope codicum* n'a souvent pas d'autres causes.

Les commentateurs de la *Thébaïde* qui pratiquent l'*emendatio* ont accès au moins de manière indirecte à d'autres sources que le *textus receptus* commenté. L'exploitation variable qu'ils en font ne reflète pas seulement

---

100 Voir chapitre 1, n. 98.

101 Cf. *supra* pp. 220–221 sur la rareté de l'édition *princeps*.

102 Sur les éditions de "LP" jusqu'à celle de Lindenbrog, voir chapitre 2, p. 53.

103 Crucé paraît avoir utilisé un exemplaire incomplet de cette édition : voir chapitre 2, p. 88.

l'étendue inégale de leur documentation mais apparaît aussi comme une importante expression de leur liberté et de leur pouvoir. Des différences significatives s'observent dans l'attention accordée aux manuscrits[104]. Bernartius est ambivalent : décrivant les leçons de ses sources avec une précision peu courante, il est cependant loin de leur faire une confiance aveugle puisqu'il justifie près de la moitié de ses décisions exclusivement par des considérations de sens ou de langue. A l'inverse, Barth se fonde très généralement sur leur autorité, plus encore que Gronovius : presque toujours, il prend en compte les leçons manuscrites et appuie sur elles ses éventuelles corrections. Davantage que ce constat général, c'est toutefois la mise en œuvre concrète qui présente un intérêt : Sur quels critères base-t-on son évaluation ? Comment réagit-on, le cas échéant, face à des arguments contradictoires ?

Si les manuscrits consultés sont souvent mentionnés, signe du prix que l'on attache à leur témoignage, ils le sont souvent avec une imprécision caractéristique d'une époque qui ne pratique guère la *recensio* et en perçoit mal l'intérêt – sans parler du fait qu'en l'absence de catalogues de bibliothèques, on doit d'ordinaire se contenter de désigner ces sources en faisant référence à leur localisation et à leur possesseur et en estimant vaguement leur ancienneté[105]. Bernartius apparaît comme une exception par le fait que, de façon beaucoup plus systématique que ses semblables, il signale dans les notes qu'il publie en 1595 la provenance spécifique des leçons qu'il y mentionne[106]. Pour les variantes citées en marge de son texte, la présence d'indications précises au moyen d'un sigle distinct pour chaque témoin range en outre son ouvrage – avec les presses Plantiniennes qui le publient – parmi les pionniers d'une démarche qui aboutira à la création de l'apparat critique, et dont l'édition des *Panegyrici Latini* de Livineius (1599) constitue une autre manifestation exemplaire[107]. L'attention de Bernartius pour la

---

104 L'exploitation de la tradition indirecte sera discutée dans le sous-chapitre suivant.

105 Vanek 2007:236–244 (cf. 292–293) discute la description des manuscrits dans les traités théoriques.

106 E.g. *ad* 3.248 (examen de la leçon traditionnelle 3.250 *ac stagna*) « [...] melius quod Buslidianus & Langianus praeferunt : *aut stagna.* » ; *ad* 1.300[307] *genitalia foedera Cadmi* « Lips. liber scriptus *gentilia foedera Cadmi.* probe. [...] » ; *ad* 3.368[367] *uitaque nocens* « Amplector Lang. & Leod. scriptam lectionem *vitaeque nocens.* »

107 Les sigles de Bernartius sont reportés au chapitre 2, pp. 66–67. En 1595 le recours à des manchettes pour signaler des variantes marginales avec indication précise de leur source par des sigles est encore rare dans l'édition des classiques, mais l'imprimeur anversois se distingue à cet égard. Les premiers ouvrages à utiliser un tel système seraient ceux que Pulmannus a préparés pour Plantin : voir Feld 1978:103–108, qui désigne comme premier cas

provenance des leçons, qui concorde avec son souci de se procurer des sources manuscrites[108], inscrit son approche dans celle du milieu intellectuel où il évolue aux côtés de Livineius et de Torrentius[109].

L'importance que revêt la mention précise des sources n'est de loin pas perçue par tous les contemporains de Bernartius. Il est révélateur qu'une réédition de son texte comme celle de Lyon 1612 conserve ses variantes marginales mais supprime la plupart des sigles distincts que son édition utilisait pour indiquer précisément leur provenance[110]. Les deux collations offertes dans l'édition de 1600 sont symptomatiques des contradictions de l'époque : tandis que Lindenbrog précise la source de nombreuses variantes, Behottius se soucie seulement d'indiquer si ses deux manuscrits sont ou non unanimes. Dans les commentaires, presque tous les successeurs de Bernartius jusqu'à la fin du 17e s. font, à des degrés divers, preuve d'indifférence en cette matière, même s'il arrive assez souvent à Gronovius de nommer ses sources, et à Barth d'indiquer au moins la leçon de son "meilleur manuscrit". Souvent, l'imprécision dans la désignation des manuscrits utilisés est telle qu'elle nous empêche de les identifier, et même simplement de les situer par rapport à ceux que nous connaissons, abstraction faite de cas comme celui de Barth, particulièrement informatif sur le texte de ses quelques sources[111]. Cette imprécision met aussi en lumière un fait essentiel : ce qui importe

---

connu l'*Horace* de 1566 ; cf. IMHOF 2009 sur Pulmannus et ses manuscrits. Sur la "naissance de l'apparat critique" dans les expérimentations du 16e s. (déjà esquissée dans KENNEY 1974:152–157) et sur la proximité avec les apparats actuels du système adopté par Livineius, qui reproduit les procédés appliqués dans les collations, voir BATTEZZATO 2006 (104–107 sur la place de cette pratique spécifique par rapport à d'autres indications en marge du texte, souvent moins précises et informatives ; cf. 87 sur la désignation des sources par des sigles, pratique plus courante et ancienne que discute aussi VANEK 2007:244–248). Dans le *Lucain* de Bersmann (Leipzig 1589) décrit par KENNEY 1974:155–156, que HALL III 58–59 met en parallèle avec le *Stace* de Bernartius, c'est seulement une liste de *variae lectiones* qui utilise de tels sigles ; œuvre de Pulmannus, cette liste figurait déjà dans l'édition d'Anvers 1564.

108 Outre le cas de la *Thébaïde* et celui des *Silves* rappelé plus haut, cf. chapitre 2, n. 88 sur l'*Achilléide*.

109 BATTEZZATO 2006:79–82 insiste sur les liens étroits entre Torrentius et les érudits italiens et sur l'impact du séjour que Livineius a effectué à Rome. Cf. chapitre 2, pp. 64–65 sur le *Suétone* de Torrentius.

110 Aux vers 3.419 et 3.547, par exemple, l'édition de Lyon 1612 affuble du sigle générique "al." les variantes marginales *magnae* et *sic morte futura* que l'édition de 1595 attribuait au manuscrit de Lipse par le sigle "l." De manière similaire, FELD 1978:107–108 relève la disparition, dans des éditions postérieures, des sigles utilisés de manière pionnière dans celles de Pulmannus (cf. n. 107).

111 Cf. chapitre 2, p. 123 sur la tentative de Klotz pour situer ces sources dans la tradition manuscrite.

surtout à la majorité de ces commentateurs, c'est de signaler que la variante discutée est attestée quelque part ; en dépit des injonctions de Politien, ils se préoccupent beaucoup moins de spécifier où – et nullement de décrire les leçons d'un manuscrit (ou d'un imprimé) en tant qu'entité utile à la reconstruction de l'histoire du texte.

Faute de s'appuyer sur une idée précise de la transmission, l'examen auquel les commentateurs soumettent le témoignage des manuscrits pour évaluer les leçons attestées – leur objectif prioritaire – invoque le cas échéant une hiérarchie fondée avant tout sur l'ancienneté et la qualité apparentes des différents témoins, ou se contente parfois de compter ceux qui contiennent chaque leçon. Bernartius reste en retrait à cet égard. Il exprime certes en préface des jugements très explicites sur ses "très anciens" ou "très bons" manuscrits, de même qu'il y souligne l'"excellente qualité" de son incunable, bien conscient que le texte de cet ouvrage – en réalité l'un des plus fautifs de l'histoire éditoriale du poème – transmet nombre de leçons différentes de celles que l'on trouve dans les Aldines et leur descendance[112]. Dans sa pratique, cependant, Bernartius ne recourt pas très souvent à de tels critères pour justifier ses choix, même s'il cite volontiers les sources mises à sa disposition par ses protecteurs.

Les notes de Gronovius et de Barth fourmillent en revanche d'appréciations reflétant une hiérarchisation des manuscrits[113]. Le critère de l'ancienneté y est souvent entendu comme gage de qualité[114]. En cette époque mal outillée pour une telle démarche, souvent les estimations restent très vagues (*vetus, antiquissimus*, ou *vetustior*, etc.) ; l'essai de datation absolue de Barth, qui estime son "meilleur manuscrit" vieux de plus de cinq siècles, est atypique[115]. Rien, surtout, n'assure que ces estimations soient fiables ; le fait

112 Bernartius, partie 2, préface, p. 8 "duos signate vere veteres. Elegantissimi Lipsij vnus erat, qui admirabile dictu quas notas, sinceri codicis saepe praetulerit. alter, in Louaniensi hoc Athenaeo Buslidiani Collegij Trilinguis, optimae itidem notae. Laudo etiam interdum codices duos vetustissimos bibliothecae S. Laurentij Leodiensis : & vnum nihilo deteriorem, optimi Belgarum Caroli Langij." Cf. chapitre 2, p. 67 sur l'incunable, et *supra* pp. 220–221 sur la vénération pour les plus anciens imprimés.

113 Sur l'évaluation des manuscrits chez Gronovius, cf. Berlincourt 2008:10 et n. 29.

114 E.g. Barth *ad* 3.4 *parati* "Optimae & antiquiss. membranae", *ad* 3.294 "antiquissimo & optimo libro" (cf. n. 120), et, a contrario, *ad* 7.22 *at si ipsi rabies* "unum alterum, qvem, ut recentiorem, non semper attendi" ; de telles mentions restent cependant assez rares chez Barth, qui se contente d'ordinaire d'invoquer le critère de la qualité.

115 Barth *ad* 3.584 « *Attrito cogunt juvenescere Saxo.*] [...] Tanta vetustas, tamqve est intricata hujus scripturae, ut supra *D. annos* facile natam existimem. [...]. » Sur la rareté de telles tentatives, cf. Vanek 2007:240–241 et n. 204.

que Gronovius perçoive l'ancienneté respectable de celui qu'il considère comme son meilleur témoin (le manuscrit g des éditions actuelles, qui date du 11e s.)[116] – de même que Lindenbrog perçoit celle du *codex Puteanus*[117] – atteste sa perspicacité singulière plutôt qu'il ne reflète une aptitude partagée.

Le critère de la qualité est mentionné par Gronovius et Barth plus encore que celui de l'ancienneté, dans des expressions usuelles telles que *codex optimus, melior, inferiori nota*[118]. Les bases sont évidemment fragiles pour des érudits qui ne possèdent au mieux qu'une idée très vague des relations pouvant unir leurs manuscrits. S'ils prêtent foi à des critères matériels aussi imprécis que leur facture, ils évaluent naturellement les manuscrits d'après la qualité qu'ils reconnaissent à leurs leçons : le "meilleur" est celui qui présente avec le plus de constance le meilleur texte. Etant donné que cette démarche a pour objectif premier l'évaluation des leçons que fournissent les diverses sources du texte, le risque de circularité n'est pas absent. Les débats actuels sur la valeur du *codex Puteanus* (P) ont rappelé, si besoin était, combien périlleuse est la tentation d'accorder toute sa confiance au "meilleur" manuscrit – un statut que ce *codex* a acquis à la fin du 19e s., lorsqu'a été entreprise la reconstruction globale de l'histoire textuelle de la *Thébaïde* et que s'est imposée, sur la base du corpus alors connu, la conception d'une tradition bipartite dont une famille serait représentée par le seul P[119]. Cette tentation était bien plus périlleuse encore pour qui ne pouvait guère contrôler par d'autres critères solides une hiérarchie ainsi établie. Le problème se pose de la manière la plus aiguë chez Barth, chez qui le recours très fréquent au critère de la qualité se traduit dans environ quatre cas sur cinq par l'adoption

---

116 Gronovius *ad* 11.429 (cité n. 173) le décrit comme "mearum omnium membrana vetustissima" ; cf. *ad* 2.551 (cité n. 156) sur la qualité qu'il lui reconnaît.

117 Préface, sig. *3v : "Puteanum tamen bonitate & antiquitate reliqua excellere visum, quod conijcio ex IVLIANI adscripto nomine. sic enim in fine IIII. libri : CODEX IVLIANI V.C. FINIT LIBER IV. STATII POETAE. At quis iste Iulianus fuerit non disputo ; antiquum esse, ex Clarissimatus titulo conijcio." Sur le poids qu'il convient d'accorder à la souscription du *Puteanus*, on confrontera H. ANDERSON I VI et HALL III 4–5.

118 Cf. VANEK 2007:241–242 sur les traités théoriques.

119 La récente édition de Hall, qui s'appuie sur une base manuscrite beaucoup plus large que les précédentes (cf. n. 90), conteste vigoureusement cette bipartition, sans nier la grande valeur de P : voir HALL III 137–150 pour une analyse détaillée, et 72–92 pour une discussion des éditions depuis celle de Müller 1870 jusqu'à celle de Klotz 1908a ; cf. BERLINCOURT 2010b. On a vu *supra* p. 242 que P n'a exercé qu'un faible impact au cours des siècles précédents. Sur la tradition textuelle de la *Thébaïde* en général, voir notamment H. ANDERSON I V–IX et HALL III 1–10 et 133–196 (cf. 92–97).

de la leçon offerte par le “meilleur manuscrit”[120]. De manière prévisible, les conséquences de cette prédilection sont parfois fâcheuses[121]. L'attitude de Gronovius est bien plus nuancée : s'il rejette rarement de manière explicite la leçon de ses “meilleurs manuscrits”, dans l'ensemble il n'appuie par cet argument qu'une petite moitié de ses choix.

L'évaluation des leçons peut recourir aussi au dénombrement des sources : parmi des variantes concurrentes, ne faut-il pas préférer la plus répandue ? Bernartius justifie assez rarement une leçon par le nombre de témoins qui l'attestent, et il privilégie souvent au contraire une leçon qu'il dit ne trouver que dans l'un ou l'autre[122]. Gronovius offre l'illustration exemplaire d'une utilisation réfléchie de ce critère qui pourrait provoquer des ravages : malgré sa vaste documentation, il en appelle trois fois plus souvent au critère de la qualité qu'à celui de la quantité des sources attestant chaque leçon (parfois expressément contre lui), et tend surtout à soumettre l'un et l'autre à un contrôle réciproque[123]. Quant à Barth, dont les manuscrits sont trop peu nombreux pour peser lourd dans la balance, fussent-ils unanimes, il précise souvent que la variante retenue provient d'un seul d'entre eux, rarement à l'inverse qu'elle figure dans tous. Son jugement repose bien davantage sur le témoignage du “meilleur manuscrit”, sur l'exploitation de la tradition indirecte, développée plus bas, ou encore sur l'analyse intrinsèque des diverses leçons.

Au moment d'examiner la *lectio recepta*, de la confronter à d'éventuelles variantes, comme de juger des conjectures ou d'en avancer de nouvelles, les critères internes jouent un rôle essentiel. L'exploitation critique d'éléments comme les faits de langue et d'interprétation littéraire – auxquels s'intéresse aussi un traité théorique comme celui de Robortello (1557) – engendre nécessairement des résultats inégaux[124]. Sans entrer ici dans le détail, rele-

---

120 Il proclame toute la confiance qu'il accorde à son “meilleur manuscrit” e.g. *ad* 3.294 « *Laedit in amplexum.*] [...] Sed qvid facias antiqvissimo & optimo libro, qvi si semel veritate aberrat, centies contra eam restituit ? [...] », où ce manuscrit lit *reddit in amplexum*. Cf. a contrario *ad* 3.613 : « *Penitus seclusus.*] [...] In alio (non optimo illo) Codice stupida lectio exstat *gemitus seclusit in antro*. Qvam nihil moramur. »

121 Voir e.g. *ad* 3.71 discuté *infra* pp. 256–257 (où la tradition indirecte entre aussi en jeu).

122 Consensus de tous les manuscrits ou presque : e.g. *ad* 3.163, 3.636. – Un ou deux manuscrits : e.g. *ad* 3.250, 3.300[307], 3.368[367], 3.567.

123 E.g. *ad* 2.484 “meliores et plures”, 2.551 “meliores plurimi”, 3.583 “optimi et plurimi”, 3.692 “meliores ... et satis multi”, 4.833[843] (840 Hill) “optimi quique”.

124 Voir Vanek 2007:301–306 (cf. 182–189) sur cet intérêt qui distingue Robortello de Canter ou Scioppius ; Robortello discute notamment le recours à des critères tels que la langue et le style, la cohérence de l'œuvre, mais aussi l'adéquation avec la réalité historique.

vons que son intensité varie grandement selon les intérêts et les compétences de chacun. Gronovius ou Barth mettent à profit leur maîtrise de la langue latine et de l'écriture de Stace ; ils sont aussi les mieux à même de s'appuyer sur la connaissance de l'œuvre et/ou de son contexte linguistique et littéraire. Un exemple manifeste en est le cas discuté en tête du sous-chapitre suivant (1.112–113), où tant Barth que Gronovius rejettent un type de répétition verbale comme "non statien". Bernartius observe qu'une leçon heurte non seulement le sens, mais aussi la *ratio* de la langue latine ; il maintient ailleurs la *lectio recepta* en se fondant sur un parallèle virgilien[125]. Crucé, pour appuyer l'une de ses conjectures, va jusqu'à "créer" un parallèle en altérant un vers de l'*Enéide*[126]. D'un point de vue plus général, la manière dont sont pris en compte les critères internes et la fonction qui leur est assignée ne sont pas uniformes. Gronovius est d'ordinaire très attentif à étayer son jugement par de tels critères (linguistiques en particulier), même s'il déroge à ce principe çà et là[127]. Barth n'omet presque jamais d'argumenter ses choix de cette manière, même s'il se limite souvent à mentionner des variantes en passant, marque d'un inhabituel intérêt "documentaire" sur lequel je reviendrai. Chez Barth comme chez Gronovius de tels arguments interviennent généralement en complément de l'analyse des sources du texte, une attitude qui sépare nettement ces personnages de Bernartius, chez qui ils font assez souvent figure de substitut au témoignage de ces sources.

Les considérations linguistiques ou interprétatives sont en quelque sorte prédestinées à jouer un rôle important pour pallier l'accessibilité limitée des manuscrits, mais aussi la difficulté à en établir la valeur sur des bases solides, qui caractérisent le processus décisionnel des commentateurs de cette époque. On ne peut manquer d'être frappé par la place qu'elles occupent précisément chez Bernartius, qui ne paraît posséder aucune méthode claire pour évaluer les témoins du texte. Dans le même ordre d'idées, leur présence insistante chez Barth reflète peut-être en partie un malaise face à la maigreur des bases manuscrites dont il dispose pour la *Thébaïde*. Au-delà

---

125 Bernartius *ad* 7.512 « *te conscia mater Decipiant ?*] [...] vulgatam hanc non solum sententia, sed ratio Latini sermonis spernit. expressi ego scriptam, *te conscia mater Decipiam ?* » (où *decipiant* est inconnu de nos apparats critiques) ; *ad* 10.813[808] « *Viden' vt iugulo consumpserit ensem*] nihil mutemus. nam & Maro dixit : <Verg. *Aen.* 6.779> *Viden aut geminae stant vertice cristae.* »

126 Crucé *ad* 2.129 "p.72" cité au chapitre 6, n. 221.

127 Gronovius *ad* 2.382, 2.573 (témoignage concordant des "meilleurs manuscrits" et de Priscien [GLK 3.319.2 = 3.329.22]), 3.171 (convergence entre un "bon manuscrit" et la conjecture de Gruter), 3.443.

des facteurs objectifs, le rôle que certains commentateurs accordent à ce genre de considérations paraît cependant s'expliquer par d'autres visées que l'*emendatio* envisagée comme fin en soi. Chez Barth en particulier, la priorité consiste parfois clairement, non à exploiter d'autres connaissances pour améliorer le texte, mais à mettre en lumière ces connaissances, à l'expression desquelles l'examen des leçons offre un prétexte.

Les situations survolées à l'instant n'épuisent pas les critères mis en œuvre pour examiner la probabilité intrinsèque des leçons attestées par les sources. Cet examen met très souvent en jeu la clarification du sens littéral – sens produit par ces leçons et sens attendu par le lecteur – comme l'illustrent les notes de Crucé qui seront discutées dans l'introduction du chapitre portant sur les éléments exégétiques voués à cette tâche[128]. La réflexion sur les processus d'altération survenus au cours de la transmission est susceptible, elle aussi, d'éclairer la diversité des variantes observées dans les témoins du texte.

Regards sur l'histoire du texte : genèse des erreurs et tradition indirecte

Dans l'examen de la *lectio recepta*, et, le cas échéant, des variantes offertes par d'autres sources, les commentateurs se différencient par leur intérêt et leur capacité à penser le texte (*receptus* et/ou *traditus*) comme la résultante d'un processus de transmission – comme un "texte à histoires"[129]. La prise en compte de cette dimension, qui reste sans grands effets sur l'évaluation globale des sources manuscrites pour les raisons rappelées plus haut, produit en revanche des résultats notables lorsqu'il s'agit de critiquer le détail du texte.

L'analyse génétique des erreurs survenues au cours de la transmission, caractéristique de l'attention que les humanistes italiens du Quattrocento puis leurs héritiers ont prêtée à l'analyse des témoins du texte, et très présente dans les traités théoriques d'*emendatio* du 16e s., apparaît comme un premier révélateur des préférences diversifiées que manifestent les exégètes étudiés ici[130]. Gronovius et Barth se distinguent de leurs confrères par

---

128 Crucé *ad* 2.16 "p.64" et *ad* 4.482 "p.188", discutés au chapitre 4, pp. 291–294. Le recours au critère du sens littéral sera déjà visible dans la suite de ce chapitre-ci.

129 C'est le joli titre de LIBERMAN 1994.

130 Sur les observations des humanistes du Quattrocento en ce domaine, RIZZO 1973:226–235 ; si Politien se distingue de ses contemporains par son analyse de la genèse des erreurs

l'ardeur et la compétence avec lesquelles ils s'efforcent d'expliquer l'apparition des leçons qu'ils jugent nécessaire de rejeter[131]; leur supériorité en cette matière résulte, entre autres facteurs, d'une familiarité avec les manuscrits beaucoup plus grande que ne pouvait la posséder un Bernartius[132]. La description de Tisiphone brandissant une torche et une hydre lorsqu'elle gagne Thèbes pour y infecter les fils d'Œdipe fournit un exemple éclairant de leur méthode[133].

> tum geminas quatit illa manus. haec igne rogali
> fulgurat, haec vivo manus aera verberat hydro
>
> (1.112–113 ed. Amsterdam 1630)

> [Gronovius *ad* 1.112] *Quatit illa manus*] [...] Deinde repetitio τοῦ *manus* non est Statii. Scripti fere *minas*. Lege: *Tum geminas quatit ira minans*. Non concoxerunt τὸ *geminas* sine substantivo poni. At illud intelligitur ex proximo membro *manus*. [...]

Par rapport au *textus receptus* qu'il discute, Gronovius conteste *manus* dans le premier vers (*geminas quatit illa manus*) en raison de la répétition du même terme au vers suivant (*haec uiuo manus aera uerberat hydro*), qui "n'est pas de Stace". Du constat que les manuscrits lisent "généralement" *minas* dans le premier vers, Gronovius tire plusieurs enseignements: 1) dans les textes qui ont *manus* ... *manus*, la corruption se situe à cet endroit (et non au vers suivant); 2) l'insertion du premier *manus* a été suscitée par la difficulté que posait la désignation des mains par l'adjectif *geminas* dépourvu de substantif; 3) la leçon *minas* est elle-même une corruption de *minans*, qui doit être rétabli par conjecture. Sans que son raisonnement soit explicite sur ce dernier point, Gronovius paraît attribuer le fautif *minas* à une mauvaise lecture de la graphie *minās*, plutôt qu'à une dittographie après

(cf. Kenney 1974:7–8), il possède d'éminents précurseurs en Salutati (principes généraux) et Valla (application pratique). Sur la tradition "italienne" et sur les spécificités de Politien, voir *supra* p. 241. Vanek 2007:249–286 analyse en détail la manière dont les traités du 16e s. sur l'*emendatio* décrivent et expliquent les erreurs.

131 Sur la prise en compte de l'histoire du texte chez Gronovius, cf. Berlincourt 2008:10 et nn. 30, 32.

132 Le contraste est frappant entre Bernartius et un personnage du même cercle comme Livineius, qui a tiré profit de son séjour en Italie pour acquérir une précieuse expérience dans la collation de manuscrits, et en particulier dans l'observation des types d'erreurs de copie (Battezzato 2006:81).

133 La discussion qui suit a amplement bénéficié d'un échange de vues avec Michael Dewar, qui a depuis lors développé ses réflexions sur ce passage dans son "review article" consacré à l'édition de Shackleton Bailey: Dewar 2009.

geminas comme le font les éditeurs récents[134]. Barth, embarrassé lui aussi par la répétition *manus* … *manus* qu'il considère comme "non statienne", suit pour sa part une autre piste.

> [Barth *ad* 1.113] *Haec vivo manus aera verberat hydro*.] […] Displicet autem geminatio τοῦ *Manus*, qvae neutiqvam Papiniana est. Scripsisse arbitror. *Tunc geminas qvatit illa manus, haec igne rogali | Fulgurat, haec vivo vacuum aera verberat hydro*. In Optimo Manuscripto duo hemisticha omissa sunt, indicio erroris antiqvitus agniti, sic enim inibi contra carmen & rem ipsam legitur. *Tunc geminas qvatit illa manus aera verberat hydro | Ut stetit, abrupto qva plurimus arce Cithaeron*. Nobis conjectatio nostra non displicet.

Tout en démontrant que l'erreur est ancienne par le fait que son "meilleur manuscrit" fond les deux vers en un seul vers amétrique par saut du même au même *manus* … *manus* (erreur qu'il considère sans doute facilitée par la position presque identique de ces mots : "duo hemisticha omissa sunt"), il conteste la *seconde* occurrence du mot (qu'il attribue peut-être à une dittographie facilitée par cette position) et propose de lui substituer la conjecture *uacuum* (*scil. aera*). La réflexion de ces commentateurs repose sur une analyse de l'écriture de Stace et sur des jugements esthétiques dont les enjeux restent bien visibles dans les positions contrastées des éditeurs récents. Pour Gronovius et Barth, la répétition incriminée ne correspond pas à la pratique du poète, et elle est trop faible pour être son œuvre. S'ils le jugent capable d'en être l'auteur, ceux qui, tels Klotz, Hill, Lesueur ou Shackleton Bailey, maintiennent dans leur texte ce doublet – bien plus frappant que les autres cas que l'on peut mettre au nombre des répétitions lexicales caractéristiques de son écriture – se font une moins haute opinion des qualités stylistiques de Stace[135] ; tel n'est pas le cas de Hall, qui avait dans un premier temps exprimé son accord avec Barth sur le rejet du second *manus* et admis *uacuum* comme une solution possible[136], et qui s'inspire de cette tentative pour proposer dans son nouveau texte la conjecture *tenuem* (*scil. aera*).

Les aspects paléographiques suscitent en vérité peu de remarques éclairantes chez des commentateurs qui pour la plupart possèdent, tout comme

134 La dittographie est invoquée ici par Hill (suivi par Lesueur), qui maintient *manus* dans ce vers.

135 Dewar 2009:60–62 et 65 (cf. n. 133) montre comment l'attitude de Shackleton Bailey, qui maintient la répétition dans le texte latin alors qu'il l'élimine de sa traduction en ne rendant pas le second *manus*, reflète son peu d'estime pour le style de Stace (cf. chapitre 2, p. 86 et n. 170 pour un contraste entre le mépris de Shackleton Bailey et l'attitude de Crucé). Lesueur procède de même.

136 Hall 1989:229–230.

leur contemporains, des connaissances assez limitées en ce domaine[137]. Très souvent, l'explication des erreurs et l'activité de conjecture reposent toutefois visiblement sur de tels arguments, fût-ce de manière implicite ; Gronovius et Barth, tout particulièrement, invoquent le principe qu'une leçon corrompue provient de la mauvaise lecture d'une abréviation (comme *minās* dans l'exemple précédent)[138], ou d'un mot de forme proche[139], ou encore d'une séparation de mots erronée[140]. La tendance de la transmission à normaliser le texte fait l'objet d'observations plus riches. Considérant comme une évidence que les copistes ont souvent simplifié ce qui leur posait problème, les commentateurs se montrent conscients de la vulnérabilité particulière des emplois et termes peu usuels. Gronovius, qui recourt à une telle analyse au sujet de *geminas* dans la description de Tisiphone, suggère ailleurs que l'ellipse de la copule dans les formes passives du *perfectum* entraîne souvent des altérations[141]. Barth signale çà et là les interventions malvenues suscitées par une disposition sophistiquée des mots dans le vers ou par des particularités métriques[142], et *ad* 3.30 il rapporte explicitement à une règle son constat que l'emploi passif de *nescius* au sens d'"ignoré" a engendré de fréquentes erreurs de transmission : "Corrupta vox est in multis locis, quia rarior." La même idée transparaît dans de

137 La paléographie n'accomplit de progrès décisifs qu'avec Mabillon (1681). La relative faiblesse qui prédomine jusqu'alors est soulignée e.g. dans Kenney 1974:30–31 et 38 à propos des traités de Robortello (1557) et de Scioppius (1597) ; Vanek 2007:232–236 discute en détail les connaissances en ce domaine que reflètent ces traités. Grafton 1983:130–131, 147 et 173–174 insiste sur les compétences peu communes de Joseph Scaliger (cf. 65–67 sur celles de Gabriele Faerno).

138 E.g. Barth *ad* 1.624 : corruption "ex contracta scriptura" de *nempe* (conjecture de Barth) en *nec* chez "LP" *ad* 1.625 (les éditions actuelles lisent *ut*). Cf. Vanek 2007:271–274 sur les discours théoriques.

139 E.g. Barth *ad* 11.521 : « *Mutantqve rudentes.*] *Id est, permiscent & implicant.* V.S. Mihi tamen aliter scripsisse Papinium persvadent duae membranae, qvae *mucant* aperta littera referunt. An dicas *multant* τοῦ Ποιητοῦ esse ? Sed remotius hoc, an *mutilant* ? Potius legas : *frangunt tonsas, rumpuntqve rudentes*. Potest tamen cum modo indicata sua expositione vulgata Lectio conservari. » Cf. Vanek 2007:275–279 sur le principe de la *similitudo* (279 sur les mots de forme proche).

140 E.g. Barth *ad* 10.790[784] (*ad oratum* et *ad orandum*, attestés par certains manuscrits, résultent d'une séparation indue de *adoratum*, présent dans l'*optimus codex*). Cf. Vanek 2007:235–236 et 270.

141 E.g. *ad* 3.563[564] cité au chapitre 2, p. 100 sur l'altération de *scrutati* en *scrutamur*. Cf. chapitre 5, p. 383 sur la fréquence de telles ellipses chez Stace.

142 Ordre des mots : e.g. *ad* 4.780 (787 Hill) à propos de *ponique* (en face de *ponitque*) : « [...] cum & elegantior & rei aptior sit locutio, & appareat eam ex paullo ingeniosiore verborum collocatione a fatuis Librariis corruptam. » Métrique : e.g. *ad* 2.147 et *ad* 3.710 cités au chapitre 5, n. 129.

nombreuses discussions, également sous la forme de l'argument selon lequel une leçon est "trop belle pour avoir été introduite par un copiste" – argument de la *lectio dementior melior*, pour reprendre le mot de Matthew Leigh sur l'exégèse de la mort de Capanée chez Barth[143]. Bernartius aussi, lorsqu'il dénonce *ad* 3.636 la leçon unanime *prima* comme une corruption de l'archaïsme *priua*, se fonde, autant que sur la paléographie, sur le principe (implicite) que la transmission tend à effacer les traits particuliers – ce qui ne l'empêche pas de se rendre lui-même coupable, ailleurs, de corrections banalisantes[144].

En particulier dans une œuvre comme la *Thébaïde*, dotée d'une tradition indirecte assez consistante, une piste spécifique s'offre pour tenter d'expliquer les accidents de la transmission : certaines leçons présentes dans le texte peuvent résulter de l'intrusion d'énoncés appartenant aux matériaux exégétiques qui ont accompagné sa transmission depuis l'antiquité ou s'y sont ajoutés par la suite[145]. Cette hypothèse est énoncée avec clarté par Barth au sujet d'un vers aujourd'hui encore controversé, où Idé évoque la mort peu glorieuse de ses fils, tués avec leurs compagnons dans l'embuscade contre Tydée[146].

> [Barth *ad* 3.163] *Sed mortem obscuram miserandaqve funera passi.*] [...] τὸ *numeranda* in suis etiam libris offendisse testatur Bernartius, ut & Lindebrogius, in cujus uno libro fuit scriptum *miserosaqve*. Testimonio, locum antiqvitus corruptum fuisse. Nos tamen nullam rationem videmus a vulgata totqve aliis libris contestata vulgari scriptura latum ungvem recedendi. *Obscura* enim *mors* non numerosa aut memoranda, sed miseranda matri aliisque funera conficit. τὸ *numeranda*, exstat in Commentario Lutatii, unde in seriem extrusum arbitror.

143 E.g. Barth *ad* 2.346 « *Raptoqve superbum.*] [...] At illae perlaudatae membranae clare praeferunt *regnoqve superbum*. Qvod damnare ideo non ausim, qvia longe est ingenio librariorum excultius [...]. » ; *ad* 10.758[752] « *Supero demissus ab axe.*] In Optimo alioqve uno Libro diserte legitur *supera demissus ab arce*. Qvod non est Librariorum. » ; *ad* 10.939[933] « *Fulmen meruisse secundum.*] Magis Capaneum, & Papinium sapit Optimi Libri, probata etiam caeterorum uni, Lectio : *poterat fulmen sperare secundum*. [...] Et qvis Librariorum cerebro tale qvid deberi crediderit ? » discuté dans Leigh 2006:238–239.

144 La catégorie d'archaïsme invoquée par Bernartius *ad* 3.636 sera discutée au chapitre 5, pp. 384–385 en relation avec l'idée qu'il se fait de la langue de Stace. Pour une correction banalisante, voir e.g. *ad* 3.390 discuté au chapitre 5, pp. 381–382 (suppression d'un infinitif final).

145 Cette éventualité est prise en compte dans les traités théoriques contemporains, comme le montre Vanek 2007:280–282 (cf. 222–223, 284).

146 Pour le passage incriminé Hill imprime *†numerosaque funera passi†*, Hall conjecture *renuendaque* qu'il traduit par "suffering [...] a death you would have rejected".

Pour défendre le traditionnel *miserandaque* contre la leçon *numerandaque*, dont il considère qu'elle n'atteste que l'ancienneté de la corruption affectant ce passage[147], Barth invoque dans sa dernière phrase – qui constitue un ajout marginal dans le commentaire autographe – une explication impliquant la note de "LP" telle qu'elle figurait dans l'édition de Lindenbrog.

> ["LP" *ad* 3.161 ed. Paris 1600] AETERNA. quae essent apud omnes gentes memorabilia numerandaque, qui inter paucos nec in magno praelio concidistis : aut quia nocte perempti fuistis.

Acceptant le texte traditionnel du commentaire antique, où tout l'énoncé *quae essent … perempti fuistis* constitue une seule et même note à laquelle appartient également *numerandaque*, Barth pense que ce dernier terme s'est introduit à partir de cette source dans le vers de Stace[148]. L'éventualité d'un échange entre texte et glose est évoquée avec une netteté rare ailleurs par Barth, qui du reste ne manque pas de relever des cas où le même mot figure en tant que leçon du texte principal dans certains manuscrits et en tant que glose dans d'autres[149].

De manière plus générale, la tradition indirecte est dûment prise en compte par certains exégètes de la *Thébaïde* dans leur démarche d'évaluation des variantes. Son témoignage, connu et utilisé par ceux qui prêtent le plus d'attention à l'*emendatio*, contribue à révéler les aptitudes des uns et des autres à prendre en compte dans leur démarche la dimension historique de la transmission. Contrairement à l'évaluation des sources directes du texte, ce terrain permet à Barth d'apparaître à son avantage et révèle même de manière éclatante la profondeur de son travail. D'une part, ce commentateur met régulièrement à contribution "LP" pour appuyer ses discussions textuelles, à l'instar de Gronovius, dont presque toutes les mentions de cette source ont une finalité critique ; tous deux se distinguent en cela de ceux qui

---

147 Barth recourt ici à un type d'argument que l'on a déjà vu au sujet de 1.112–113 *manus … manus*.

148 Après *memorabilia*, Jahnke distingue une seconde note dont NVMERANDAQVE constitue le lemme ; on verra au chapitre 4, pp. 329–330 que c'était peut-être déjà l'opinion de Gronovius. Sweeney opère la même division mais remplace le second lemme de Jahnke par MORTEM OBSCVRAM.

149 Echange entre texte et glose : e.g. Barth *ad* 8.1 cité au chapitre 6, p. 425 ; *ad* 10.527[521] « *Trabibus arctata.*] […] In Editione Lindebrogii conspicitur : *& ariete sonoro*. Infeliciter. Vera lectio est in ejusdem membranis, & nostris duobus Codicibus : *trabibusqve arctata sonoris Pellunt saxa loco*. […] Intelligit igitur tales *trabes*, qvas *ariete* supra scripto enarrare voluerunt glossatores prisci. Inde locus est contaminatus. » Mot attesté tantôt dans le texte, tantôt comme glose : e.g. *ad* 5.232 « *Verbere crebro.*] In optimo Libro *Saevo*. Qvae vox Glossematis nomine in alio codice spectatur. […] »

l'utilisent essentiellement voire exclusivement à d'autres fins (Crucé et les notes infrapaginales de l'ouvrage de Marolles pour le premier cas, Bernartius pour le second). D'autre part, possédant de la tradition indirecte une vaste connaissance – qu'il synthétise d'ailleurs dans l'une des dernières notes de son commentaire[150] – il intègre à sa réflexion, outre "LP", le témoignage occasionnel de commentateurs et grammairiens comme Servius et Priscien, ce que Gronovius fait peu[151]; mais il y intègre aussi, on le verra, le témoignage de certaines de ses "scolies" dont l'appartenance au champ de la tradition indirecte est difficilement contestable[152]. Ce savoir lui permet de s'appuyer comme nos éditions sur Eutyches (GLK 5.482.9–10) pour confirmer en 4.203 le rétablissement de la leçon *aduerrere* – déjà pressentie entre autres par Lipse et Modius – qui n'est attestée encore aujourd'hui dans aucun manuscrit de Stace[153].

L'examen de la tradition indirecte ne constitue pas un gage de succès, comme le montre l'incapacité de Barth à corriger en 3.71 les reproches de Méon à Etéocle, que le *textus receptus* présentait sous la forme *bellum infandum cunctisque negatam | mouisti, funeste, aciem*. Alors que Gronovius restitue *ominibus* (combats refusés "par les présages") en expliquant *cunctis* comme une correction arbitraire de l'amétrique *omnibus* et ce dernier terme comme une mauvaise lecture de la vraie leçon qu'il trouve dans certains manuscrits et estime "facile à conjecturer"[154], l'analyse de Barth est moins heureuse.

> [Barth *ad* 3.71] *Cunctisqve negatam.*] *Nulli mortalium licitam.* Scholiastes Antiqvus. Ita & optimum exemplarium. Desinamus igitur velle suspicari de corrupto hic aliqvo verbo. Alia non inscita glossa: *cunctisqve*] *omnibus, nempe*

---

150 *Ad* 12.812 *benignum*, cité au chapitre 6, p. 491.

151 Exploitation de Priscien à des fins critiques chez Barth: e.g. *ad* 1.415 (rejet de *nec non et* [GLK 2.299.13]), *ad* 6.380 (accord sur *colu* [GLK 2.269.16]), *ad* 7.647 (rejet de *depressus* [GLK 2.267.10]), *ad* 7.792 (accord sur *scit* [GLK 3.314.15]), *ad* 11.429 cité n. 173. Chez Gronovius: *ad* 2.573 mentionné n. 127, *ad* 11.429 cité n. 173.

152 Sur le statut ambigu des exégèses que Barth désigne du terme de "scolie", voir chapitre 2, pp. 124–128.

153 Barth *ad* 4.203 *aris aduerrere crines* (cf. chapitre 7, p. 535 sur la discussion des *realia*), qui mentionne Lipse (*Electa*, 1585, livre 2, chapitre 6) et Modius (*Novantiquae lectiones*, 1584, lettre 52) parmi ceux qui ont conjecturé *aduerrere* sans s'appuyer sur le grammairien. La note *ad* 4.202 *coetu solante* cite le texte d'Eutyches, à la fois pour soutenir la leçon *coetu* contre la correction *calatho* de Lipse, adoptée par Bernartius, et pour, déjà, signaler que *aduerrere* attesté chez le grammairien concorde avec la conjecture de Lipse et de Modius: cf. chapitre 2, p. 70 et n. 102 pour la note de Bernartius *ad loc.* (et n. 169 pour celle de Crucé). Barth cite également Eutyches pour la critique du texte *ad* 7.130 (adoption de *consternat* [GLK 5.479.28]) et *ad* 11.361 (rejet de *incessantem* [GLK 5.483.4]).

154 La note de Gronovius a été citée *supra* p. 232.

> *Legibus. Lex enim prohibet perfidiam.* Sic τὸ *cunctis* referatur ad vocem *Leges*, qvae seqvitur statim [*i.e.* 3.72–73 *dum pellere leges ... gliscis*].

Si Barth défend *cunctis*, c'est qu'il prend appui (en même temps que sur son "meilleur manuscrit") sur une première glose présupposant cette leçon, sans envisager – on verra qu'il le fait dans d'autres situations – que cette glose puisse attester l'ancienneté de l'erreur plutôt que refléter ce qu'avait écrit Stace. Négligeant le parallèle interne invoqué par Gronovius pour soutenir que Méon fait ici référence aux présages (2.692 *omina doctus*), il ne s'interroge pas sur les processus qui pourraient avoir altéré le texte et favorisé l'apparition de *cunctis*. Il faut cependant préciser, à sa décharge, qu'il ignore certainement la variante *omnibus*, grâce à laquelle Gronovius peut expliquer la coexistence dans les manuscrits des leçons *ominibus* et *cunctis* ; Barth ne réagit que par rapport à la variante *ominibus*, qu'il pouvait trouver dans l'édition de Lindenbrog (liste de Behottius). Il est piquant d'observer qu'une seconde glose dont il a connaissance reformule *cunctis* par *omnibus* ; cela ne lui suffit pas à imaginer la répartition inverse, à savoir la présence d'*omnibus* dans le texte et de *cunctis* comme glose (ou comme variante résolvant le problème métrique posé par *omnibus*). Au final, le recours à la tradition indirecte encourage ici la perpétuation de l'erreur. Par une ironie de l'histoire éditoriale, la leçon *ominibus* restituée par Gronovius ne figure pas dans le texte de son ouvrage, qui imprime fautivement *omnibus*, mais elle apparaît dans celui qui contient le commentaire de Barth : l'éditeur posthume, Daum, corrige en effet cette erreur (non sans préciser en marge que Barth maintenait la *lectio recepta* : "al. & B. *cunctisque*").

La plupart du temps, Barth évite les pièges de la tradition indirecte ; il se distingue, avec Gronovius, par la remarquable diversité avec laquelle il exploite ce type de source, et en particulier "LP", dans l'optique de l'*emendatio*. Une démarche courante consiste à affirmer que l'exégèse antique préserve la leçon originelle. Dans le cas de figure le plus fréquent, le témoignage est fourni par la note *ad loc.*, c'est-à-dire en général par son lemme, élément auquel les commentateurs du début de l'époque moderne accordent d'ordinaire leur confiance[155] : Gronovius *ad* 2.551 procède ainsi pour corriger *hos prodire iugis* en *hos deire iugis*[156], Barth *ad* 3.656 pour signaler face à

---

[155] Les lemmes de nos manuscrits de "LP" posent en réalité maints problèmes : voir chapitre 2, pp. 51 et 53. HALL III 3 et 134 insiste sur leur faible valeur pour l'établissement du texte de Stace.

[156] Gronovius *ad* 2.551 « *Hos prodire jugis*] Contra omnes libros, probo, quod ingerit Lactantius : *Hos deire iugis.* Quae & in nostrorum optimo (a V.CL. Berneggero utendum olim accepimus) inter versus notata comparet : *deire, de jugis ire.* [...] » ; cf. "LP" ed. Paris 1600

i Sidonias legatus ad urbes l'intérêt de la variante *Sidonios ... hostes*[157]; le même commentateur s'appuie *ad* 3.672 sur la convergence de "LP" avec d'autres "scolies" et son *optimus codex* pour rétablir *rapidus torrens animos cui uerna ministrant | flamina* en écartant *flumina*[158]. On invoque aussi les citations incluses dans les notes du commentaire antique à d'autres passages, comme le fait Gronovius dans la note ad 1.64 discutée plus bas. Par ailleurs, la tradition exégétique est mise à contribution comme témoin de variantes dont elle présuppose l'existence sans explicitement l'attester. Au sujet de Diane qui se dissimule sous les traits de Dorcée pour tenter de sauver Parthénopée, Barth *ad* 9.811 soutient la correction de *huius tum uultum ... dissimulata* en *huius tum in uultum ... dissimulata* (suggérée par ses manuscrits) en citant une "scolie" qui correspond au sens de l'énoncé ainsi restitué, mais aussi en affirmant que "LP" semblait trouver cette leçon dans son texte de Stace.

> [Barth *ad* 9.811] *Hujus tum vultum.*] Tres meliores Libri, in his ille princeps, meliorem reddunt & sonum versus; & locutionis indolem, scribendo: | *Hujus tum in vultum Dea dissimulata.* | Dissimulans Deam in vultum Dorcei. Omnino sic scriptum Papinio. In uno Codice glossa sive Scholion est: *faciem hominis subit, dissimulans Deam.* Etiam Lutatius videtur emendationem hanc agnoscere, dum *dissimulata, caelata, mutata,* exponit. [...][159]

Ailleurs, Barth applique exclusivement à ses "scolies" une démarche identique, en insistant parfois sur l'ancienneté des matériaux qu'elles transmettent[160].

En dépit des apparences, la note suivante de Gronovius procède d'une démarche critique en partie différente[161].

(= Sweeney) « Hos deire ivgis. Anastrophe, hos de iugis ire. » Hill imprime *deire*, Hall *prodire* en s'appuyant sur "LP" *ad* 2.553 ("de iugis prodisse").

157 Barth *ad* 3.656 « *I Sidonias legatus ad Urbes.*] Libri nostri nihil penitus mutant omnes : at Lutatius legit *I Sidonios legatus ad hostes*. Non male. [...] » Cf. Paris 1658 (notes infrapaginales) « Lact. Sidonios hostes. » *Sidonios ... hostes* est imprimé par Hill et par Hall.

158 Barth *ad* 3.672 « *Flumina.*] In optimo Codice est *Flamina*, qvae utiqve vera scriptura est, agnoscente etiam Lutatio & Scholiis priscis. *Verna* enim *flamina* impellunt simul flumina & laxant liqvantqve nives. »; cf. "LP" ed. Paris 1600 (= Sweeney) « Flamina. nam Fauonij flatu solutae niues addunt fluminibus incrementa. [...] » Hill et Hall impriment *flamina*.

159 Le mot *dissimulata* constitue le lemme de la note de "LP", ce que ne montre pas clairement la graphie adoptée dans le commentaire de Barth.

160 E.g. *ad* 2.247 « *Si mens accepta.*] [...] At optime Optimus liber, conditionem omnem seponens: *Sic mens accepta meretur*. [...] Non solum autem optimus ille Codex, sed Codice etiam antiqvior, ex parte qvidem certe, Scholiastes hanc lectionem verificat, exponit enim voculam *sic*, his duobus graviter affirmantibus *ita dico*. [...] » Cette note sera partiellement analysée au chapitre 8, p. 622.

161 En reprenant partiellement cette note dans la seconde édition de ses trois premiers livres d'*Observationes* (1662), Gronovius passera sous silence le témoignage de "LP": voir chapitre 2, n. 204.

> [Gronovius ad 2.108[89]] *Novis (sic fama) superbit*] Scripti : *scit fama*. Neque aliter legit Lactantius, qui explicat : *fama de eo loquitur : vel, notum est quod dico omnibus.* [...]

Ici aussi, la note de "LP" sert de confirmation : l'explication qu'elle fournit porterait nécessairement sur la leçon *scit fama* plutôt que sur *sic fama*. Cette observation a toutefois pour enjeu non seulement le texte de Stace, comme la note de Barth précédemment citée, mais aussi le lemme du commentaire antique. Le constat que Lindenbrog présentait ce lemme sous la forme "Sic fama" éclaire la démarche : lorsqu'il affirme que "LP" "ne lit pas autre chose" que *scit fama*, Gronovius ne fait pas référence au lemme, mais seulement au contenu de la note ; par là même, en plus de confirmer le bien-fondé de la leçon qu'il défend, il conteste implicitement la valeur que l'on pourrait être tenté d'attribuer, dans la réflexion sur le texte de Stace, au lemme que cette note présentait dans la tradition imprimée de "LP"[162].

Il est manifeste que Barth comme Gronovius ne privilégient pas aveuglément le témoignage de la tradition exégétique mais le soumettent à un examen critique qui concerne d'ailleurs, à des degrés divers, d'autres champs que celui de l'*emendatio*[163]. Ici se révèle la subtilité de leur démarche, qui les distingue d'autres commentateurs. A l'utilisation du matériel de "LP", ils joignent une réflexion sur sa fiabilité, qui peut embrasser la question de sa genèse et de sa transmission. Manifestation élémentaire de cette attitude, ils insèrent d'ordinaire ce témoignage dans un faisceau de critères appelés à se contrôler réciproquement : si Gronovius *ad* 1.64 appuie la correction *arcto* (contre *arce*) par le fait que le vers est cité avec cette variante dans une note de "LP" à un autre passage (*ad* 7.344), il en appelle également aux manuscrits ainsi qu'à des parallèles confirmant le sens produit par cette intervention.

> [Gronovius *ad* 1.64[65]] *Trifidaeque in Phocidos arce*] Quis unquam legit Laium occisum in arce ? aut in aedificio ingenti, quod hic e Pausania fabricant Bernartius, & Barclajus ? Via fuit publica, sed angustior. Ergo recte MSS. *trifidaeque in Phocidos arcto*. Apollodorus : [3.5.7]. [...]. Sidonius de Cyro : [*carm.* 9.32–34]. Sic autem legit Lactantius ad libri 7. vers.344. *Phocida quae civitas tres habet vias, quae se post multa spatia in unam iungunt plateam. ut ipse in primo. trifidaeque in Phocidos arcto Longaevum implicui regem.*

162 Jahnke offre un texte différent mais son lemme s'accorde avec l'analyse de Gronovius. Sweeney imprime le même texte que Jahnke, mais lemmatise comme Lindenbrog.

163 La contestation concerne notamment l'éclaircissement du texte, ces commentateurs s'opposant souvent au sens que la tradition antique et médiévale attribuait aux paroles de Stace.

Les commentateurs ne manquent pas, le cas échéant, de justifier leur circonspection face aux leçons qu'ils trouvent chez "LP". C'est que l'obstacle est de taille. En ce domaine, en effet, le témoignage du commentaire antique constitue une donnée factuelle : si une variante figure dans son lemme, et surtout si elle est discutée ou impliquée dans sa note *ad loc.* ou encore citée dans une autre note, c'est, a priori, qu'elle figurait dans son texte de Stace.

Une mise en cause de "LP" peut se prévaloir du constat suivant : il arrive que ce commentateur reflète une hésitation ancienne, en ce sens qu'il mentionne ou explique des leçons concurrentes. Barth ne se fait pas faute de le souligner au sujet des variantes *semita Lunae* et *semina Lunae* en 3.558, comme au sujet d'autres cas comparables[164]. Si l'exégèse antique présente parfois côte à côte la vraie leçon et une leçon erronée, on peut envisager d'écarter son témoignage même lorsqu'elle ne fait pas état de variantes, en arguant qu'elle atteste seulement une variante erronée qui circulait à époque ancienne. Barth le fait explicitement *ad* 3.665 pour rejeter *uentisque*, qu'explique la note de "LP", au profit de *uenisque*, que soutiennent un parallèle interne mais aussi le texte et la glose de l'*optimus liber* – ce que ne relèvent pas les éditions récentes, qui adoptent la même solution en l'attribuant seulement à la conjecture[165].

> [Barth *ad* 3.665] *Ventisqve aut alite visa.*] Inepta scriptura. Qvis enim videt *ventos ?* Aut qvis non videt idem sic dici. Optimus Liber veritatem denuo asserit *venisque aut alite visa.* Supra hoc Libro Amphiaraus prius *exta contemplatur*, deinde *auspicia* aggreditur. v.456. Ubi eadem etiam voce utitur : <3.456–459> | *Principio fibras [sic], pecudumqve in sangvine divos* | *Explorant. Jam cum pavidos maculosa bidentum* | *Corda negant, DIRAqve nefas minitantia VENA,* | *Ire tamen, vacuosqve sedet petere omina caelo.* | Antiqvitatem mendi licet notare ex Lutatio, qvi *ventos* agnoscit. Non autem glossa optimi nostri Libri, in qvo legitur haec : *VENIS.*] *febris, extis.* Vidit eamdem hanc restitutionem sine ope Libri, amicus olim noster, vir doctissimus, insignisqve meritorum in rem litterarum, Joannes Meursius Animadvers. Miscell. lib.III. cap.14. Cui sua etiam laus debetur.

Pour contester la tradition indirecte, une autre stratégie consiste à la corriger de façon à la mettre au service de la variante que l'on préfère, ou du moins à

---

[164] Barth *ad* 3.558 « *Numerataqve semita Lunae.*] [...] Ambiguam scripturam jam olim fuisse indicat Lutatii expositio, utramqve exponentis. *Si semina*, inqvit, *propter spumam Magicae artis; Si semita propter obliqvum circulum, qvo cursus exercet [...].* » Barth signale aussi des doubles variantes e.g. en 1.255 *extinguas / restinguas*, 1.466 *fati / facti*, 4.780 (787 Hill) *ponique / ponitque* (cf. n. 142). Son silence sur 6.935[932] n'est pas significatif, car les éditions anciennes de "LP" ne mentionnaient pas *inseruire* en face de *inseruare*.

[165] Hall restitue correctement à Meursius la conjecture que Hill prêtait à N. Heinsius.

la neutraliser. Ainsi Barth *ad* 3.111 retouche-t-il la note de "LP" pour la mettre en accord avec sa conjecture *metus* (face au traditionnel *nemus*)[166].

> [Barth *ad* 3.111] *Durant habitus.*] [...] At incongruum adhuc, & meo animo non satisfacit τὸ *Nemus*. [...] An scitius arbitreris : *Et Metus*, horror nimirum qvidam & Relligio ? [...] In *metus* scriptionem consentire videtur nobis Lutatius, modo emendetur, qvi hactenus aliqvot litteris mancus fuit. Verba sunt. *Et NEMUS &c.*] *Aut qvia mortuo exhibetur Reverentia, aut qvia ore prohibeantur attingere.* Mirum nisi *naso* prius, aut *auricula.* Omnino scribendum, vitio contractae scripturae sublato : *aut qvia horrore prohibeantur attingere.* Id est metu fatali. Sic *metus* Legamus. Inepte *metum reverentiae* jungere credebant librarii, non animadvertentes alteram vocem coactum, alteram spontaneum qvid inferre.

De telles attitudes, que l'on rencontre aussi chez Gronovius, ouvrent la voie à une forme d'arbitraire, qu'elles n'évitent qu'au prix d'un contrôle rigoureux par d'autres critères. Elles témoignent toutefois d'une attitude critique qui fait honneur à ses auteurs dans son intention sinon dans sa mise en œuvre. Chez Barth, cette attitude s'inscrit dans une propension générale à soumettre à examen le commentaire antique et les autres "scolies" comme tout autre texte. La mise en cause des leçons attestées par le commentaire antique résulte d'une réflexion sur sa tradition manuscrite, qui est parfois formulée et peut s'avérer proche des conclusions actuelles. Ainsi, Barth souligne de manière récurrente que le matériel que l'on attribue à "LP" est le fruit d'un processus d'accrétion : dans deux notes consécutives, il affirme d'abord que le noyau originel de ce corpus de scolies est antérieur à Fulgence mais que le texte transmis est "farci de gloses de moines", puis, discutant plus longuement la datation relative par rapport à Fulgence et Servius, il écarte (comme les éditeurs modernes) une citation qui figurait dans l'édition Lindenbrog et souligne la présence d'adjonctions postérieures à Sédulius et à Boèce[167] ; il dénonce des notes comme inauthentiques[168]. Il lui arrive même de rétablir la succession des lemmes qu'il estime avoir été bouleversée dans les éditions imprimées de "LP", anticipant ainsi le travail éditorial des 19e

---

166 Hill conserve *et nemus*, Hall adopte la conjecture *eminus* de Poynton.

167 Barth *ad* 3.661 *primus in orbe deos fecit timor* ; *ad* 3.662 *nunc eat iste furor* (où Barth retranche par rapport à Lindenbrog l'énoncé "Sic & Mintanor musicus. *Deum doloris quem prima conpunctio Humani finxit generis.*" : voir l'édition Jahnke).

168 E.g. *ad* 8.10 « *Poste notarat.*] Hic jam sententiam Papinii penetrat Lutatius, ut superiorem. Notam plane alterius auctoris esse existimem. Verba sunt : *Asserunt enim Poetae Mortuorum capita Furiarum lampade lustrari, & eorum nomina a Proserpina in inferorum poste conscribi.* Eadem referunt duo Scholiastae nostri. [...] » ; cette note figure dans les éditions de Jahnke et de Sweeney.

et 20e s. et parvenant parfois au même résultat[169]. Il est en outre convaincu que certains matériaux non inclus dans ces éditions appartiennent au commentaire antique – à l'image de ceux qui constituent le "Servius auctus" virgilien[170]. Barth possède une conscience très aiguë de la stratification des exégèses antiques et médiévales, et il exploite souvent cette donnée à des fins critiques et interprétatives[171]. La différence est nette avec un Crucé, qui attribue certes aux copistes bien des erreurs qu'il décèle dans le texte de "LP", mais ne propose aucune vision globale des phénomènes ayant affecté sa transmission[172].

Le scepticisme occasionnel des commentateurs envers la tradition indirecte les amène à opérer certains choix différents des éditeurs actuels. Gronovius diverge ainsi de Hill et de Hall en rejetant *ad* 11.429 la leçon *exter* figurant chez Priscien, qu'il attribue à une erreur ancienne ou à une citation de mémoire (alors que Barth prête confiance à ce témoignage rejoignant ses propres manuscrits)[173]. En rejetant de telles sources, les commen-

---

169 L'analyse de Barth *ad* 3.25 *Olenii* concorde avec celle de Jakobi 1992:367–368 : la note de "LP" transmise *ad* 3.26 sous le lemme *Hiberni subitus Iouis* porte en réalité sur le vers 3.25 ; l'édition de Sweeney introduit cette correction. Cf. e.g. *ad* 6.600 « *Sive putant.*] Referendum huc qvod non suo loco vulgatum est, Lutatii Scholium : *Sive ad puritatem cervorum retulit.* Scribendum : *SIVE PUTANT.*] *ad pavorem cervorum retulit.* [...] » : Jahnke et Sweeney lemmatisent de la même manière, mais substituent à la conjecture *pauorem* de Barth, respectivement, la leçon manuscrite *maturitatem* et la correction <*im-*>*maturitatem* de Varjás, tandis que la correction de Jakobi 1992:371 opère elle aussi au niveau du lemme, mais de manière différente. Barth *ad* 3.44 observe de même que le contenu de la note transmise *ad loc.* par le texte traditionnel de "LP" ne correspond pas au lemme *lacrimas nam protinus omnes*, proposant de la déplacer comme le fera (sous une forme différente) Sweeney. Cf. chapitre 2, n. 396 sur Barth *ad* 11.547 *nec parcit cedenti.* Sur les problèmes posés par les lemmes de "LP", voir chapitre 2, pp. 51 et 53.

170 Sur ce "Lactantius Placidus auctus", voir chapitre 2, p. 126.

171 Voir e.g. Berlincourt 2006a:142–143 et n. 51 sur la note de Barth *ad* 4.434, en relation avec les questions d'interprétation et d'établissement du texte que soulèvent les vers 4.435–438.

172 Crucé *ad* 4.50 "p.165" « *Qui Drepani scopulos.* | Lactantius hic, vt alibi passim, corruptus est, cum ait, *Corinthion vel Drepanen dicit, non Siciliae.* Nugatoria plane expositio, in qua tamen apparent quaedam vestigia legitimae : *Corinthiacum Drepanum, &c.* [...] », où la (facile) correction rejoint pour le fond le texte édité aujourd'hui (*Corinthi Drepanon*) ; *ad* 9.423 "p.409" « *Falsa nunc improba fronte, Cornua, &c.* | Mire oblitus est sui, hoc loco, Lactantius. [...] Similes ἀλογιστίας in hoc commentatore alibi notabimus, quas tamen imperitis eius exscriptoribus, corruptisque codicibus libenter adscriberem. » ; *ad* 6.5 "p.255" « *Primus Pisaea per arua* | *Hunc pius Alcides, Pelopi certauit honorem.* [...] Falsus est Luctatius, vel potius eius exscriptor, dum ait in secundum Thebaidos, Olympia exacto quinquennio instaurari solita, [...]. »

173 Gronovius *ad* 11.429 « *Exter honos*] Sic jam ante Canterum fuit editum. Insolens tamen illud *exter:* etsi legerit ita quoque Priscianus. [...] Ego notavi optimos quoque, immo fere

tateurs s'accordent cependant souvent avec les éditeurs modernes[174], et ils défendent plus d'une fois une variante meilleure, comme le fait Barth pour *uenisque* dans sa discussion du vers 3.665 citée plus haut. De même, Gronovius et Barth adoptent les bonnes leçons 4.697 *illis* et 4.714 *fluctibus*, la première contre le contenu de la note de "LP" mais avec l'appui d'autres gloses[175], la seconde contre son lemme et son explication[176].

Barth ne s'arrête certes pas sur tous les cas où la tradition indirecte peut paraître poser problème, même s'il leur voue une attention beaucoup plus soutenue que Gronovius et les discute très souvent lorsqu'ils attestent clairement des leçons différentes de celles que présente le *textus receptus* et/ou *traditus* de Stace. Il néglige par exemple le cas que discutait la note suivante de Fédéric Morel, auteur en 1602 d'un commentaire sur les *Silves* agrémenté de remarques sur l'édition Lindenbrog parue deux ans plus tôt.

> ter insuto seruant ingentia ferro | pectora. nam tergo numquam metus
> (7.311–312 ed. Paris 1600 [Lindenbrog])

> ["LP" *ad* 7.312 ed. Paris 1600, p. 253] NAM TERGO NVNQVAM METVS. [...] siue quia hic virtutis suae praerogatiua nunquam fugiebat : siue quia vetus consuetudo fuerat, vt lorica nunquam nisi pectus tegeret, vt spem fugae eriperet pugnaturis. quod Sallust. apertissime monstrauit dicendo. <Sall. *Iug.* 107.1> *& in maximo omnium & nudum, & caecum corpus ad hostem uertere.* [...]

---

omnes codices habere aut *Alternos* aut *Externos*. Berneggeri, quae mearum omnium membrana vetustissima : *Alternos*. [...] Quid dicemus ad auctoritatem Prisciani ? nempe aut pervetustum esse mendum, aut ei memoriam imposuisse. » Cf. Barth *ad* 11.429 « *Extet honos.*] [...] Vera scriptura citra omnem controversiam est : *EXTER HONOS*. Itaqve duo optimi Libri expresse habent, & citat, testis major exceptione omni, Priscianus, Initio lib.III. <GLK 2.85.8> [...] Vidit Veritatem scripturae ante nos, qvod sciam, solus, Gulielmus Canterus, Libro II. Novar. Lection. cap.8. [...] »

174 Cf. Barth *ad* 1.415 et *ad* 7.647 cités n. 151, ainsi que *ad* 11.361 cité n. 153 : dans les trois cas le témoignage de la tradition indirecte (Priscien et Eutyches) est également rejeté par les éditeurs actuels.

175 Gronovius *ad* 4.697 « *Ast illi tenuis percurrere*] [...] *Illi* legit Lactant. Scripti tamen omnes, *illis*, & appingunt interpretationem, *Nymphis*, vel *aquis*. » Barth *ad* 4.697 « *Ast illi tenuis.*] Lutatius ad Bacchum haec refert. At scripti Enarratores explicant Lectionem, qvam in optimo exemplari offendimus : *Ast illis tenuis*. Nimirum nymfis, qvae aqva alias fluentes, paullatim exarescunt. [...] » Les deux commentateurs, qui corrigent le *textus receptus*, font référence au contenu de la note de "LP" *ad* 4.698 ed. Paris 1600 (~ Sweeney) : « VIRIDISQVE COMIS. [...] quia ergo aut ipse Liber a se coepit ardorem, aut velociter quod petierat impetrauit, vt virides vuae situ caloris horrescerent. »

176 Gronovius *ad* 4.714[724] « *Fluctibus Asterion*] Quidam *fructibus*, uti legit quoque Lactantius, hunc dicens Erasino contrarium : nam cum ille sit populator arborum, hunc esse fructibus aequum. Sed in utroque fallitur. [...] » Barth *ad* 4.714 « *Et aeqvus Fluctibus Asterion.*] [...] Inepte *fructibus* legit Lutatianus, sive transcriptor, sive corruptor. [...] » Les deux commentateurs défendent ici le *textus receptus*.

[Lindenbrog (*observationes variarum lectionum in Placidi Lactantii commentaria*) *ad* 7.312 "pag.253", p. 508] *omnium & nudum*] [...] Citat locum Statii Seruius ad Aeneid. sed loci non memini. Vid. Ciceron. pro Ligario.

[Morel, *In Statii Sylvas commentationes et coniectanea*, 1602, p. 207] Pag.253. *in notis*. CITAT LOCVM STATII SERVIVS.] lib.VII. Aeneid. p.47. ad istum versum <*Aen.* 7.633>, | *alij thoracas ahenos.* | *Quia apud maiores loricae tantum pectora tegebant.* | vt Statius <*Theb.* 7.312>, *triplici seruantur pectora ferro,* | *Pectora, nam tergo nullus metus.*

La note de Morel complétait celle de Lindenbrog, qui disait avoir oublié où Servius citait les vers 7.311–312 de la *Thébaïde* décrivant Hypsée, dans une remarquable construction superposant trois niveaux d'exégèse, lemmatisée d'après l'observation sur "LP" émise par son prédécesseur ("Citat locum ...")[177]. En reproduisant la note du commentaire virgilien (ce que n'avait évidemment pas fait Lindenbrog), Morel offrait cependant aussi la possibilité de constater que ce commentaire présentait la variante *triplici ... nullus* (et *seruantur pectora*) là où les éditions de Stace – et, pour le second élément, le lemme de "LP" – lisaient au contraire *ter insuto ... numquam* (et *seruant ingentia*)[178]; avait-il pour visée d'attirer l'attention sur ce point, sous l'apparence ingénue d'un complément de référence? Si Barth *ad loc.* ne relève pas cette curiosité, il est permis de penser que c'est moins par ignorance que parce que, comme nos éditions, il ne juge pas digne de mention une divergence certainement due au fait que Servius citait de mémoire[179].

En conclusion, dans sa manière de prendre en compte les témoignages les plus divers de la tradition indirecte, que ce soit pour les suivre ou pour s'en écarter, Barth n'a rien à envier à une figure aussi respectée que Gronovius. L'étendue de ses lectures lui permet à l'occasion de se fonder également sur la réception médiévale du poème, comme dans la note *ad* 2.429, qui illustre bien l'ampleur de ses vues sur la transmission du texte: pour soutenir qu'Etéocle affirme vouloir conserver son sceptre par les paroles *teneo longumque tenebo*, plutôt que par la variante *teneo aeternumque tenebo* qu'il

---

177 On remarquera que la note de Morel est référée, comme celle de Lindenbrog, à la page où figure la note de "LP" concernée par cette correction (p. 253, cf. *supra* p. 216 et chapitre 2, p. 85 sur ce système également adopté par Crucé), et non à la page où figure la note de Lindenbrog qu'elle corrige (p. 508). La note de Lindenbrog est lemmatisée, non d'après le lemme de la note "LP", mais d'après la citation de Salluste incluse dans cette note ("*omnium & nudum*").

178 La variante *triplici ... nullus* est inconnue des manuscrits (qui hésitent entre *seruant ingentia* et *seruantur pectora*).

179 Ni Hill ni Hall ne signalent la forme sous laquelle ces vers sont cités par Servius; Hill mentionne cependant dans son *Appendix* que la première main de son manuscrit μ (F2-Hall) omet le mot *numquam*. Cf. Smolenaars *ad loc.*: "[Servius is] obviously quoting from memory."

attribue à un échange entre texte et glose, Barth invoque le fait que le vers de Stace est cité avec cette leçon dans le traité *Aux clercs sur la conversion* de Bernard de Clairvaux.

> [Barth *ad* 2.429] *Teneo longumqve tenebo.*] [...] Porro ex hoc loco notandum Papinium aevo medio, qvo humanitatis litterae fere exoleverant, qvodqve ego Monachicum, vel Coenobicum potius nominandum censeo, non fuisse illis ipsis Solitariis hominibus intra secessus ipsorum ignotum. Manifesto enim haec verba exprimit Beatus Bernardus cap.VIII. Libri aureoli de Conversione ad Clericos, qvodqve nemo converti possit, nisi interius Voce divina vocatus, ubi Vetulae furentis convicio de Voluntate humana sermocinatur, atqve ejus ore loqvitur haec : [...] *Dixit, & cum indignatione & furore recens,*
> teneo, *inqvit,* longumqve tenebo.
> Qvo nomine non mutamus etiam hanc lectionem adversus veteres qvosdam libros, qvi *aeternumqve tenebo.* Praeferunt, ex glossa utiqve τοῦ *longumqve.* [...]

Passages instables et hypercritique

De nombreux vers ou groupes de vers possèdent un statut instable dans la tradition textuelle de la *Thébaïde*. Tantôt absents du texte principal de certains manuscrits, où ils sont éventuellement ajoutés en marge, tantôt présents dans le texte principal mais marqués par des accolades, tracés et/ou explicitement signalés comme manquants dans d'autres témoins (e.g. "vacat")[180], ils résultent d'accidents de transmission divers allant de la mutilation de passages authentiques aux adjonctions nées de la fantaisie des copistes; s'ajoutent çà et là de notables variations dans l'ordre des vers, parfois signalées comme telles. Les flottements de la tradition manuscrite se répercutent sur les imprimés, où certains vers restent longtemps absents[181], disparaissent rapidement[182], ou sont distingués par un marquage typographique[183]; riches d'enseignements sur les processus d'héritage, ces

---

180 "vacat": e.g. 9.625a dans le manuscrit Leyde Gronov. 14 (cf. "θ" dans Leyde BPL 136 K); 10.100–103 dans BNF lat. 14139, et BAV Barb. lat. 106 ; 10.113–117 dans BNF lat. 14139 ; 10.130a dans BNF lat. 8061 ; 10.932–934 dans BNF lat. 8061.

181 E.g. 10.100–105, qui ne s'introduira pas dans le texte imprimé avant 1653.

182 Le vers qui figurait dans les incunables avant 10.132 sous des formes variables (e.g. *Placatumque Iouem dextra Iunone mereri* dans l'édition de Parme 1473) disparaît au début du 16e s. ; les éditions actuelles le signalent en apparat.

183 E.g. 6.227–233, que Lindenbrog imprime en caractères romains tranchant avec les italiques qu'il emploie usuellement pour le texte de Stace, ou 4.826–833 (833–840 Hill), que Marolles affuble de chevrons (">"). Ces vers sont imprimés entre crochets par Hill, en italiques par Hall.

phénomènes concernent dans les éditions près de cent quarante passages d'ampleur très variable[184]. Les vers instables diffèrent des variations situées dans le détail des leçons, non seulement par leur étendue et par leur visibilité, mais aussi en ce sens qu'ils intéressent avec une évidence particulière des principes centraux dans la réflexion critique. Ces passages invitent à l'exercice du *iudicium* dans la première des deux acceptions que revendiquait Politien par référence au *grammaticus* antique, et que reprend à son compte le *criticus* moderne : la tâche de déterminer l'authenticité des textes au niveau du détail et au niveau général, qui constitue – dans cette conception large – le pendant du jugement sur la qualité des œuvres, leur hiérarchisation et leur inclusion éventuelle dans un canon[185].

Les commentateurs de Stace trouvent dans les hésitations de la tradition, manuscrite ou imprimée, une incitation à se prononcer sur des questions d'authenticité : le constat que certaines sources du texte omettent un (groupe de) vers, le désignent comme problématique ou le transmettent sous une forme inhabituelle, les invite à prendre des décisions et à les justifier. Fait significatif, beaucoup de ces passages étaient déjà discutés dans le commentaire médiéval *"in principio"*[186]. Ces questions restent étrangères aux préoccupations de Barclay, qui n'a guère accès à des sources susceptibles de le renseigner sur les hésitations de la transmission, mais aussi de Bernartius, qui dispose de manuscrits, ainsi que de Crucé, pourtant informé du caractère problématique de certains passages par le témoignage de Lindenbrog ; elles sont en revanche partie intégrante de la démarche de Gronovius et omniprésentes dans la très dense exégèse de Barth, sans parler du cas particulier de Guyet et Marolles que l'on examinera ci-dessous.

La manière dont Gronovius procède pour les deux passages qu'il fait entrer dans l'histoire éditoriale du poème est représentative de la manière dont on juge les vers que les conditions de leur transmission peuvent rendre suspects. L'"apparence statienne" des vers 6.719–721 qui comparent Hippomédon lançant le disque aux Aloades jetant le Pélion sur l'Ossa (imprimés

---

[184] Je discuterai ailleurs (cf. chapitre 1, n. 7) la manière dont la tradition éditoriale traite ces passages.

[185] Sur les revendications du *criticus* en matière de *iudicium*, voir en particulier BRAVO 2006:141–142 (cf. VANEK 2007:179–182). La position de la *Poétique* de Scaliger, qui entend limiter l'exercice du *iudicium* au jugement littéraire (dans la perspective poétique et rhétorique des modèles à imiter), sera évoquée au chapitre 6, pp. 441–442. Cf. introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5.

[186] DE ANGELIS 1997:101.

en italique dans le texte d'Amsterdam 1653) compense partiellement aux yeux du critique le fait qu'ils sont uniquement attestés dans un manuscrit isolé[187].

> [Gronovius *ad* 6.718] *Exegit Vlyssem*] Post hunc versum sequebantur tres alii in membranaceo codice, qui olim Bil. Pircheimeri, nunc Arondeliae Comitis est, visus mihi beneficio viri omni laude excellentis Francisci Iunii. Versus autem illos nec nimis adfirmabo Statii esse, quia in uno solo codice reperi; nec excludere omnino possum, quia ab ingenio ejus alieni non sunt. [...]

Quant aux vers 10.100–105 décrivant l'intérieur de la demeure du dieu *Somnus* et énumérant les divinités qui lui tiennent compagnie (imprimés en italique dans l'édition)[188], Gronovius ne se contente pas du soutien manuscrit dont ils bénéficient – aux témoins cités par Lindenbrog (*Puteanus*) et par Schott (*Toletanus*, Θ-Hill, H-Hall)[189] s'ajoutent six de ceux qu'il a lui-même consultés – mais juge utile de souligner qu'ils sont "d'un excellent poète".

> [Gronovius *ad* 10.106[100]] *Ipse autem vacuus*] Ante hunc versum sex alios e MSS. prolatos Lindenbrogio, post & An. Schotto, nos quoque in sex codicibus invenimus, & sunt omnino excellentis Poëtae. [...]

Les débats sur l'authenticité peuvent s'appuyer sur des considérations de toute espèce. Dans son *Enéide* (1500/1), c'est au nom de la morale qu'Ascensius écartait le passage où Enée envisage de tuer Hélène (*Aen.* 2.567 sqq.)[190]. Un critère récurrent des commentateurs de la *Thébaïde* est celui de l'intelligibilité. Cependant, les motifs avancés sont la plupart du temps d'ordre stylistique, comme dans les notes citées à l'instant, ou plus largement linguistique, comme dans cette autre discussion de Gronovius : pour rejeter le vers *guttur Iphis, latus Argus, Abas in fronte cruorem* (imprimé en italique dans l'édition), que Gevartius avait admis après 8.446 d'après le manuscrit de Canter, il invoque – en plus de la fragilité des bases manuscrites – une irrégularité prosodique, à savoir l'abrègement de la voyelle initiale de *Iphis* (qui présente sa quantité habituelle en 8.445)[191].

---

187 Hill et Hall impriment ces vers entre crochets.

188 Ces vers sont l'un des deux principaux passages sur lesquels Boussard 1952 a fondé sa tentative de classement des manuscrits de la *Thébaïde* (cf. n. 199).

189 La mention elliptique de Schott dans la note de Gronovius désigne ses *Observationes humanae*, 1615, "Observationes poeticae", livre 2, chapitre 29. Ici comme dans le cas discuté ci-dessous (référence à Canter), Barth est plus précis que Gronovius : voir n. 198.

190 Kallendorf 1999a:41.

191 Gronovius *ad* 8.446b[448] « *Guttur Iphis*] Sane lascivire videtur iste versus. Nec, opinor, corripuisset Statius priorem in *Iphis*. Denique in nullo eum scripto invenimus. Videtur ejus auctor fecisse : *Abas in fronte cruenti*. Sed sic quoque deleatur. A Guil. Cant. codice provenit. » Hill relègue ce vers dans son *Appendix*, Hall le cite dans son apparat secondaire.

Barth, qui rejette ce vers pour les mêmes raisons tout en indiquant plus précisément de quelle source Gevartius l'avait tiré (ce que ne font pas les éditions actuelles)[192], prend position sur la quasi-totalité des instabilités observables dans la tradition éditoriale, et il est le seul à mettre en doute l'authenticité de certains autres passages, comme le vers 10.702 de nos éditions, dont il estime qu'il est superflu et prolixe, et qu'il "sent la glose"[193]. Son approche révèle les mêmes tendances que celle de Gronovius. Les sources du texte sont soigneusement prises en compte, parfois analysées avec subtilité. Le rejet des passages jugés apocryphes s'appuie sur la tradition indirecte non seulement lorsqu'elle ne commente pas les vers incriminés – argument *ex silentio* inversant l'exploitation courante de cette source en faveur de l'authenticité[194] – mais parfois aussi lorsqu'elle fournit un témoignage positif: le commentateur observe que le vers 9.760 rapportant la mort du premier des deux fils d'Abas est incompatible avec l'exégèse de "LP", qui implique que Stace ne décrive que la mort du second fils[195].

> [Barth *ad* 9.760] *Patefecerat.*] [...] Caeterum Libri sunt veteres, qvi hunc versum non agnoscunt, ut Behotiani, & Optimus omnium ille noster. Ut iis assentiamur non admodum boni ingenii ipse facit hic νοθεύων. Omnino enim *perfossum patefacere ingven*, Vulgarem spirat auctorem, qvi deesse aliqvid putaverit, cum duobus occidendis propositis, de uno tantum sermo seqvatur: Deinde Lutatius, qvi palam se nihil tale in suis Codicibus offendisse ostendit, cum de unius tantum exitu Papinium scripsisse agnoscit, verbis modo jam propositis. Qvi igitur nos audiet, praecipitem hunc insessorem ejiciet. Assensum praestante etiam altera persona, qvam ingvina vulneratam interisse scribit mox Papinius v.766.

Comme Gronovius, Barth n'accorde toutefois nullement un rôle décisif à de tels indices; il s'attache à déterminer si les passages concernés sont aptes à produire un sens satisfaisant et s'ils possèdent ou non une "apparence statienne". Ce critère suffit à trancher en faveur d'un passage absent de cer-

---

192 Canter, *Novae lectiones*, [1564, ^{2}1566] 1571, livre 2, chapitre 8.

193 Barth *ad* 10.702[696] «*Illius haec forsan, remur qvae verba Deorum.*] Valde plebeius hic sermo est, ut suspicer intrusum esse aliunde versum, qvo optime sententia careat. Qvid enim aptius hac scriptione? *tuaqve ante duces notissima virtus,* | *Ille Monet: Ne fraena animo permitte calenti.* Generosior utiqve sermo, & istud *illius*, & mox *Ille* sapiunt glossema. [...]» La rencontre de 702 *illius* et 703 *ille*, qui renforçait les soupçons de Barth, a suscité des conjectures dans le second vers (*isque* Koestlin, *iste* Nauke).

194 E.g. Crucé *ad* 3.379 "p.135", cité n. 251.

195 Cf. "LP" *ad* 9.759 ed. Paris 1600 (= Sweeney) «ET MALE DILECTVM. [...] quasi impii ipsius tantum mortem expressit.» Hill et Hall rejettent aussi le vers 9.760 (en postulant une lacune, à la suite de Weber et de Kohlmann).

tains manuscrits[196]; il permet d'éliminer un vers qui paraît unanimement attesté[197]. Le jugement de Barth admet des degrés : au rejet catégorique de 10.100–105 (qui tranche avec les paroles de Gronovius citées ci-dessus)[198], s'opposent les nuances exprimées au sujet des vers 10.112–117 prolongeant la description du palais de *Somnus*[199], "qui semblent être non de Stace mais d'un poète pas maladroit et ancien, et ne sont nullement inférieurs à beaucoup de ses vers"[200]. La discussion de 3.238, autre vers que Barth est seul dans la tradition imprimée à mettre en cause, offre une image synthétique de sa démarche.

> remeat portans immania Tydeus | ausa ducis. scelus & turpis primordia belli, | insidias, fraudesque, suis quas vltus in armis.
>
> (3.236–238 ed. Paris 1600 [Lindenbrog])

> [Barth ad 3.238] *Insidias.*] [...] Optimus Codex optime, qvi totum hunc versum non agnoscit. Optime inqvam ; est enim omnino a mala manu, qvi superflua, minime cum ulla gratia aut majestate sermoni Papiniani, nec bene Latine loqvitur, & potest absentia sua splendidiorem facere, immo relinqvere, sermonem omnem. Et qvid enim his concinnius, semoto hoc nebulone ? | *remeat portans immania Tydeus* | *Ausa ducis : SCELUS, & turpis primordia Belli.* | *Adde fidem. &c.* | Plena est oratio, qvam inqvilinus iste turpis turpiter faedatum venit. [...] Voluit scelestus aliquis suam versificinam loco minime debili aut manco ostentare : Olfecimus tale qvid hic puerili aetate, sed dubitationem tollit fidelissimus Liber.

---

196 E.g. *ad* 12.160 « *Qvin fugitis.*] Non potest abesse hic versus, & omnino Papinianus est. Etsi uno alteroqve veterum exemplarium non adsit. »

197 E.g. *ad* 4.49 «*Junguntur memores.*] In uno optimo libro conservata iterum est vera scriptura ; haec enim longe difficiliore sono est, qva pro Papinio. Ea est : *Junguntur memoris transmissi ab origine Regis.* [...] Sic digna auctore utcunqve sententia restituitur. Mihi autem totus iste versus νοθεύς. Et absens nihil officit aut demit currenti sententiae. »

198 Barth *ad* 10.106[100] «*Ipse autem.*] Ante hunc versum plures membranae, ut nostrae, Lindebrogianae, qvasqve contulit Andreas Schottus lib.II. Obs. cap.29. plures versus inserunt. Sed, qvoniam nullo genere sunt Papiniani, nec in Optimo nostro vel vola vel vestigium eorum visitur, merito eorum nulla ratio habetur. » ; cf. *supra* p. 267 et n. 189.

199 Ces vers constituent le second des principaux passages exploités dans BOUSSARD 1952 (cf. n. 188).

200 Barth *ad* 10.112[105] « *Sunt etiam.*] *Hi sex versus* non sunt in Optimis & Vetustissimis illis membranis. Abfuisse etiam duobus suis Libris testantur singuli Lindenbrogius, & Behotius. Non sunt qvidem Papiniani, ut puto, non insciti tamen Poetae, & tales ut Papinianis multis non sint inferiores. Nec in Veneta vetere Editione esse notat idem Lindebrogius. Habentur tamen in Aldina, & servavit Gevartius. Nos, ut dictum, τοῦ ποιητοῦ non esse, veteris tamen auctoris, arbitramur. Ideoqve non indignos in qvibus aliqvid moneamus, praecipue cum in duobus VVCC. exstent. » Gronovius ne discute pas ce groupe de vers.

La confiance accordée à l'*optimus codex*, l'intérêt pour le style et la langue sont caractéristiques, mais aussi l'argument de la superfluité : supprimer ce vers produirait un texte plus régulier ("concinnius") et plus complet ("plena … oratio"), "lui donnerait, ou plutôt lui laisserait, davantage d'éclat"[201].

On verra dans la partie finale de ce chapitre que la formulation citée à l'instant touche, par la rectification qu'elle inclut, à la conception même de la critique textuelle et de ses visées. Il vaut la peine de s'arrêter pour l'heure sur d'autres enjeux majeurs qu'a fait pressentir le survol des notes consacrées à des passages possédant un caractère instable dans la tradition. Le cas singulier mais significatif de Guyet, plus que tout autre, en fournit l'occasion.

Le texte latin de l'ouvrage publié par Marolles en 1658 reflète l'hypercritique de François Guyet, inspiratrice des délires d'Hardouin[202] : il signale par des chevrons ">" quelque cent trente passages, parfois fort étendus, qui étaient marqués comme suspects dans les annotations manuscrites de Guyet[203]. Elles-mêmes, les notes de Guyet reproduites par Marolles sous les vers de Stace se distinguent par une contestation extraordinairement forte du texte transmis ; les arguments qu'elles avancent – tels que les présente l'ouvrage, pas toujours fidèle aux annotations manuscrites – sont riches d'enseignements[204]. Illustration du fait que le soupçon naît parfois du seul jugement sur la forme et le contenu, les suppressions s'appuient fort peu (moins d'un cas sur dix) sur le témoignage que des éditions antérieures, des manuscrits ou la tradition indirecte ont à apporter sur des accidents de transmission[205]. Dans leur écrasante majorité, elles sont, à proportions égales, soit explicitement motivées d'autre manière, soit dépourvues de justification expresse. La seconde situation s'observe par exemple dans une séquence de cinq notes

---

201 Sur la dernière phrase de la note, cf. *supra* p. 242 et n. 97.

202 La vaste étendue des textes antiques rejetés comme apocryphes par Guyet ainsi que l'influence de ses positions sur Hardouin ont été évoquées au chapitre 2, p. 104. C'est évidemment dans un sens opposé que J.C. Scaliger avait intitulé "Hypercriticus" le sixième livre de sa *Poétique* : cf. n. 185.

203 Sur ces marquages, voir chapitre 2, p. 105 et n. 253.

204 Cf. chapitre 2, pp. 107–110 sur les notes infrapaginales de Guyet, pp. 104–105 et n. 252 sur les différences entre les annotations manuscrites et l'ouvrage.

205 Editions : e.g. *ad* 2.37, sur 2.37–40 « Versus contra mentem auctoris inculcati videntur. Quatuor primi caractere diuerso editi in editione Blasij. At tres vltimi non omni suspicione vacant, quamquam mali non sunt. G. », où l'on notera aussi le jugement esthétique. Manuscrits : e.g. *ad* 6.67, sur 6.67–83 « Hi 17. versus in vett. MSS. Puteanis desiderantur. G. » Tradition indirecte : e.g. *ad* 4.826 (833 Hill) cité ci-dessous.

en 8.657–709[206]; Marolles atteste à plusieurs reprises que de tels silences sont bien le fait de Guyet et ne résultent pas d'un choix éditorial[207]. Lorsque des arguments sont invoqués, c'est parfois l'incapacité à donner sens au texte qui entraîne l'exclusion[208], mais bien plus souvent un jugement ouvertement subjectif: certains vers "ne plaisent pas" à Guyet[209], ou – quand l'attaque se précise – lui semblent hors de propos, superflus, verbeux, redondants[210]. Le martèlement de tels critères manifeste à l'extrême leur capacité à déstabiliser l'autorité du texte transmis.

L'intérêt des positions de Guyet présentées dans l'ouvrage de 1658 réside aussi dans le fait qu'elles trouvent une "réponse" dans les opinions que Marolles exprime, le plus souvent en forme de contestation, dans ses notes (finales surtout) comme dans sa préface[211]. L'opposition porte parfois sur l'exploitation des sources, situation particulièrement significative lorsque les deux personnages font appel au même matériel. Ainsi, alors que Guyet, outre des raisons stylistiques, s'appuie sur le silence de "LP" pour supprimer les vers 4.826–833 (833–840 Hill), Marolles tempère la valeur de cet argument.

> [Paris 1658 (notes infrapaginales, Guyet) *ad* 4.826, sur 4.826–833 (833–840 Hill)] Septem hi versus ineptiarum pleni, & Papinio indigni videntur, nec a lactantio [sic] agnoscuntur. G.

> [Paris 1658 (notes finales, Marolles) *ad* 4.838 (845 Hill)] […]. Au reste il faut souffrir patiemment que M. Guiet appelle impertinens & indignes de Stace sept vers de suite, depuis le 825. Et quoy que Lactance semble ne les auoir pas reconnus, ie ne scay si ce n'est point auec vn peu trop de hardiesse de faire vn si seuere iugement.

---

206 *Ad* 8.657, sur 8.657–662 « […] hos sex versus expungit Guietus. » ; *ad* 8.666, sur 8.666–667 « Et illi Nothi. G. » ; *ad* 8.670 « Et hic spurius videtur. G. » ; *ad* 8.702, sur 8.702–704 « Adulterini, quare Tò *vonent* [sic] cum *densis* connectendum deletis intermediis. G. » ; *ad* 8.705, sur 8.706–709 « Et illi suspecti, à Tò tergo ad Tò circum. G. »

207 E.g. *ad* 4.720 (4.727 Hill) « [Le passage 4.720–722] est suspect à M. Guiet, sans que i'en puisse deuiner le sujet. »; *ad* 6.156 « [Le passage 6.156–169] est appellé supposé par M. Guiet […]. Il seroit à souhaitter qu'il s'en fust expliqué vn peu plus clairement, pour voir surquoy il se pouuoit estre fondé. […] »

208 E.g. *ad* 7.59, sur 7.59–63 « Et hi inter suppositítios recenseri posse videntur, nullus enim bonus sensus ex his erui potest, G. » ; *ad* 5.452 cité au chapitre 2, n. 293.

209 *Ad* 11.409 cité n. 222.

210 E.g. *ad* 8.246, sur 8.246–249 « Ineptum & superfluum. Dixit enim, tum primum ad coetus, &c. Supposititij vero & adulterini sunt hi quatuor versus, & eiusdem farinae esse videntur 21. sequentes. G. »; *ad* 10.652[647] cité plus bas; *ad* 12.248, sur 12.250 et 253–254 « Suspecti sunt hi tres versus. ineptè repetitum puto. G. »

211 Les citations de Marolles fournies dans la suite de ce sous-chapitre sont tirées des notes finales, sauf mention explicite du contraire. Sur la préface du premier volume, voir chapitre 2, p. 106.

Un cas de figure similaire se présente au sujet de 10.932–934 et 937–939, où Marolles s'appuie lui-même sur un jugement esthétique pour contrer Guyet mais aussi Peyrarède : l'absence dans certains manuscrits de ces vers détaillant les derniers instants de Capanée n'est à ses yeux guère décisive[212]. Ailleurs, Marolles proteste que le passage incriminé est présent dans les manuscrits[213], ou s'élève contre l'hypothèse d'un interpolateur semant des hémistiches çà et là[214].

Davantage que les divergences sur l'autorité des diverses sources du texte, ce sont les critères internes qui prédominent dans ce "dialogue". Marolles invoque le sens, parfois pour concéder que celui du texte transmis est insatisfaisant, plus souvent pour affirmer qu'il peut être expliqué[215]. Cependant, c'est surtout sur les jugements esthétiques qu'il prend position. Ainsi, le reproche de verbosité que Guyet adressait aux vers 10.652–660 reçoit du traducteur une réponse circonstanciée :

> [Paris 1658 (notes infrapaginales, Guyet) *ad* 10.652[647], sur 10.652–660[647–655]] Insititij omnes ni fallor, & inepta garrulitate pleni.
>
> [Paris 1658 (notes finales, Marolles) *ad* 10.652[647]] [Les vers 10.652–660[647–655]], qui dépeignent l'exercice de Menecée, sur le poinct qu'il deuoit mourir, la Vertu celeste se détacha du trosne de Iupiter pour luy veuir [sic] suggerer sous la forme de Mantho l'action la plus heroïque qui se puisse imaginer, sont pleins *d'vn impertinent babil*, si Monsieur Guiet ne se trompe point, *& sont adioustez*, dit-il, mais ie tiens cela, si peu vraysemblable, que i'ose croire que ce seroit dommage qu'ils fussent perdus. Au reste, se peut-il voir vne image plus illustre de generosité, que celle que nous offre le Poëte en tout cér [sic] Epizode de Menecée, l'vn des plus accomplis & des plus acheuez de tout cét ouurage ? Ne le prendroit-on pas aussi pour vne excellente figure de ce Dieu, qui s'offre si volontairement en victime propitiatoire pour le salur [sic] de tous ceux qui sont sauuez, & deliurez du gouffre de la mort ? [...]

---

212 *Ad* 10.932[927] « [Les vers 10.932–934[927–929] et 937–939[932–934]], que quelques-vns ont iugé si beaux, sont neantmoins rejettez par M. Guiet, *& estimez indignes de Stace*. [Les vers 10.932–934[927–929] ne se trouuent pas à la verité dans tous les anciens manuscrits, mais il suffit qu'ils se trouuent dans quelques-vns, pour croire que des copistes les ont peut estre oubliez, sans y penser, dans ceux où ils ne sont pas. » ; cf. notes infrapaginales *ad* 10.932[927], sur 10.932–934[927–929] « Hi tres versus manu scripto desunt, & institij sunt. G. & P. » et *ad* 10.937[932], sur 10.937–939[932–934] « Et hi tres inepti & Statio indigni, nec cum sequentibus satis consentientes. G. »

213 E.g. *ad* 11.26[29] à propos des vers 26–38 et 40–48 ; cf. note infrapaginale *ad* 11.25.

214 Voir *ad* 5.472, cité au chapitre 2, p. 113.

215 Sens insatisfaisant : *ad* 10.209[203] à propos des vers 209–212[203–206] ; cf. note infrapaginale *ad* 10.209[203]. Sens explicable : voir *ad* 5.452 cité au chapitre 2, p. 112 (le texte est compréhensible, c'est Guyet qui n'y entend rien).

De même, Marolles discute les accusations de manque de pertinence, d'inutilité, de redondance, acquiesçant rarement[216], s'insurgeant presque toujours[217]. Il défend aussi le texte par l'esthétique là où Guyet ne l'invoquait pas : de même que la "beauté" des vers 10.932–934 et 937–939 plaide en faveur de leur authenticité, le caractère "héroïque" d'autres passages les sauve[218].

Chacun des deux personnages appuie très visiblement ses positions sur une image idéale de l'œuvre commentée. Le rôle que joue une telle représentation en tant que guide pour la critique du texte trouve peut-être sa plus claire expression, dès l'exégèse antique, dans l'argument qu'un passage est "digne" ou "indigne" de l'auteur, ainsi que dans le développement de stratégies contrastées face aux passages inférieurs à l'idéal fondant un tel argument : reconnaître la disparité dont témoignent ces passages et chercher à la justifier (quitte à la condamner), ou au contraire la nier en contestant qu'elle soit imputable à l'auteur[219]. La réponse suivante de Marolles à Guyet, qui porte sur l'invocation à Calliope et l'annonce du triomphe de la Mort sur le champ de bataille, soulève précisément la question de ces repères normatifs en fonction desquels opère chaque commentateur.

> [Paris 1658 (notes infrapaginales, Guyet) *ad* 8.375, sur 8.375–382] Et hos octo versus damnauimus vt adulterinos, & Statio indignos prorsus. G.
>
> [Paris 1658 (notes finales, Marolles) *ad* 8.375] [Les vers 375–382] sont iugez *indignes de Stace*, par Monsieur Guiet : mais ie suis en cela si peu de son auis, que ie serois tenté de les loüer, si cela n'estoir [sic] peut estre point trop affecté. Et de fait, qu'y a-t-il de plus grand, que *cette mort enuoyée des tenebres*

---

216 *Ad* 8.199–200 "[Ces vers] sont si peu necessaires, qu'il faut auoüer que le Poëte s'en seroit bien passé, si nous estions asseurez qu'ils fussent de luy."; cf. note infrapaginale *ad* 8.199.

217 E.g. *ad* 8.246 « [Les vers 8.246–249] sont *supposez*, & mesmes *inutiles & impertinens*, s'il en faut croire M. Guiet : mais cela n'importe pas beaucoup, pourueu qu'il nous laisse la liberté de n'estre pas de son auis, quoy que pour en parler franchement, ils ne sont pas du nombre des plus excellens de cét ouurage. » (cf. note marginale « Pourquoy M. Guiet trouue-t-il cecy superflus [sic], & mesmes impertinent ? ») ; *ad* 12.250 « Il y à icy trois vers que Monsieur Guiet a pour suspects, pour ce qu'il y reconnoist quelque chose qui est repeté mal à propos : quand cela seroit, ce que ie ne voy pas ; c'est dans le discours d'vn homme qui a peur, ie dis de Menoete qui accompagne Argie pendant la nuit, pour aller chercher le corps de Polynice entre les morts, dans le champ où furent donnez les sanglans combats. » Les critiques de Guyet auxquelles répondent ces notes ont été citées n. 210.

218 *Ad* 8.657 « [Les vers 8.657–662] sont effacez par M. Guiet, sans que i'en puisse deuiner le sujet, traitant de la mesme sorte les 666. 667. & 670. Ie ne sçay s'il y a bien pensé : mais ils seruent pour releuer la gloire de Tydée au dernier iour de sa vie, & sont tournez ce me semble d'vn air assez digne de la poësie heroïque. » ; cf. n. 206 pour la note infrapaginale correspondante. Argument semblable *ad* 11.394[393] ; cf. notes infrapaginales *ad* 11.394 et *ad* 11.396 (citée n. 225).

219 Voir l'analyse de Delvigo 1995:9–14. Cf. Harte *ad* tr.6.90 = 6.79 cité au chapitre 2, n. 489.

> *Stygiennes qui couure le champ de bataille de ses aisles sombres*? Et ce que le Poëte dit en suite du trauail des sœurs inexorables, & des Furies, *qui ont arraché les filets d'entre les mains des Parques*? & le reste, tout cela n'est-il pas magnifique & de la grande Poësie, & cependant on le tient supposé, & on l'appelle *indigne de Stace.*

Cet idéal transparaît également dans les jugements les plus divers : contester le texte parce qu'il est redondant ou manque de pertinence, c'est considérer que ces défauts n'appartiennent pas à l'auteur. Guyet ne procède pas autrement lorsqu'il s'appuie sur la "verbosité" pour dénoncer des interpolations, comme dans le cas des vers 10.652–660 discutés plus haut ; estimant à l'évidence que l'écriture du "vrai Stace" est caractérisée par la *brevitas*, il tend à déclarer apocryphes les passages qui heurtent ce critère[220]. Particulièrement notable est l'hypothèse – émise au sujet des paroles que Thésée adresse à Créon après l'avoir transpercé de sa lance – selon laquelle la brièveté originelle de l'énoncé statien constituerait en quelque sorte une *invitation* à l'interpolation[221].

> [Paris 1658 (notes infrapaginales, Guyet) *ad* 12.778, sur 12.778–780] Haec insititia visa sunt. breuitas interpellatorum audaciam sollicitauit. G.

La protestation scandalisée par laquelle Marolles défend contre Guyet le récit de l'approche du duel entre Etéocle et Polynice se laisse également interpréter au sens littéral : "A quoi les plus grands ouurages en sont-ils reduits !"[222] Guyet se fait en effet une si haute image de Stace qu'il en vient à biffer de larges pans du poème, qui ne satisfont pas ses exigences de perfection. Son attitude hypercritique finit par lui attirer les foudres de l'éditeur et traducteur : vouloir retrancher juste avant le duel l'intervention de Pietas et sa retraite devant Tisiphone, c'est, dit-il, ôter son sens à l'*emendatio*[223].

> [Paris 1658 (notes finales, Marolles) *ad* 11.452[412]] [Les vers 11.452–496], où se lit ce bel Epizode de la Pieté, [...] sont aussi iugez *indignes de Stace, & du*

[220] Guyet *ad* 11.87, sur 11.87–88 « Haec duo Hemistichia [*i.e. miserum ... caput*] insititia sunt, hic enim Poeta breuitati studet, quare Tò *tabo* cum *modo nempe* coniungendum est. G. » ; *ad* 11.327, sur 11.327–329 « Vide interpolatorum insaniam, qui ea quae breuiter & eleganter dicta erant, ineptiis suis turbare & confundere ausi sunt. G. »

[221] Cf. Barclay *ad* 2.16 cité *infra* n. 251 sur la *brevitas* comme entrave à la compréhension.

[222] *Ad* 11.409 « [11.409–415 et 418–446], parmy tant de poësie heroïque, ne peuuent éuiter son attainte, & sont non seulement suspects au iugement de Monsieur Guiet, mais la plus part encore sont *dignes d'estre rayez*. A quoi les plus grands ouurages en sont-ils reduits ! » ; cf. notes infrapaginales *ad* 11.409, sur 11.409–415 « [...] horum septem versuum tres posteriores minus placent, & magis suspecti sunt. » et *ad* 11.418, sur 11.418–446 « Hae tragediae non placent & suspectae sunt. »

[223] Aucune note infrapaginale ne correspond spécifiquement à cette note finale, mais cf. n. 224.

> *poëme heroique*. Apres cela, ie ne sçay plus la deference qu'il faut auoir pour des connoissances si particulieres, & peut estre si inutiles, & qui donnent tant de vanité & de presomption à ceux qui les ont, & qui ne laissent pas de leur acquerir de la reputation.

En vérité, l'éventualité que le poète soit parfois inférieur aux attentes effleure Guyet, qui hésite, précisément, face à l'intervention de Pietas : les vers qui le heurtent illustrent-ils la folie d'un interpolateur, ou plutôt le délire de Stace[224] ? De même, suspendant son jugement comme il le fait assez souvent, il envisageait un peu plus haut de mettre sur le compte de l'"assoupissement" de l'auteur les vers "hors de propos" décrivant les sentiments qui agitent Polynice lorsqu'il se retrouve face à son frère sur le champ de bataille[225]. S'il s'agit là de rares craquelures dans l'image parfaite que se fait Guyet, son contradicteur souligne que certains traits reprochés à Stace sont présents chez Virgile en personne[226], et il admet sans peine que le poète flavien puisse se montrer inégal[227]. Pour être moins absolues, les exigences de Marolles ne s'appuient pas moins sur une image idéale de la *Thébaïde* ; car défendre l'authenticité d'un passage au motif que les défauts observés appartiennent bien à l'auteur, ou refuser de considérer comme des défauts les traits concernés, c'est encore fonder la critique sur un certain idéal du texte à corriger. L'existence de cet idéal, manifeste lorsque l'authenticité est en jeu, soulève une question plus générale que l'on gardera à l'esprit : *Quel* texte l'*emendatio* (r)établit-elle ?

---

224 Guyet *ad* 11.458 « De virtute supra lib.X. pergit Tragicè aut Papinius delirans aut interpolator insaniens : nam certè non liquet. G. » Cf. chapitre 6, pp. 469–470 et n. 285 au sujet de l'aristie de Capanée.

225 Guyet *ad* 11.396, sur 11.396–402 « Quid ineptius istis & intempestiuum magis ? ἐπέχω tamen : nam toto hoc libro dormitat Pap. G. » (cf. Hor. *a.p.* 359 *dormitat Homerus*), où Guyet, comme en d'autres occasions, indique par "ἐπέχω" suspendre son jugement. Marolles défend ce passage (cf. n. 218).

226 Marolles *ad* 10.547[542] « [Les vers 10.547–550[542–545]] sont effacez par M. Guiet, aussi bien que [les vers 10.554–559[549–554]], qu'il appelle *bastards, pource qu'il ne se voit rien*, dit-il, *de plus mal à propos* : toutesfois, il suffira de les lire, & d'examiner nostre interpretation pour en iuger. Pour moy ie ne me serois iamais auisé de les traitter si rigoureusement, pouuant alleguer si ie voulois quelque chose de semblable de Virgile, en parlant du ieune Troïle à l'égard des premiers : [...] » ; cf. note infrapaginale *ad* 10.546[541], sur 10.547–550[542–545] « Hos tres versus [*i.e. artus ... arant*] expungo, & Tò *Semiamis* [sic], cum *longo sequitur* connecto : & si quis examinare velit ineptiarum plenos deprehendet. G. »

227 E.g. *ad* 8.246 cité n. 217.

Le "médecin des textes" en action : diagnostic et intervention

Muni des instruments utiles à l'exercice de son art, le "médecin des textes" doit déterminer l'opportunité, et le cas échéant les modalités, d'une action curative. Celle que les notes proposent le cas échéant n'a pas forcément de répercussions sur le texte imprimé. On l'a vu en introduction de ce chapitre : texte et commentaire sont conçus comme des terrains d'action différents, et, au sein des ouvrages réunissant ces deux éléments, la tendance la plus courante au moins jusqu'à la fin du 16e s. consiste à exposer la majeure partie des résultats de l'*emendatio* uniquement dans le registre des notes en n'intervenant dans le texte qu'avec une grande retenue – tendance à laquelle Bernartius se conforme d'assez près, et avec laquelle rompt Gronovius. C'est sur l'action réalisée dans l'exégèse que l'on se penchera ici, non sans jeter un regard au texte que publient, précisément, ces deux commentateurs[228].

Le texte examiné est-il sain ou non ? On s'affronte souvent à propos du diagnostic autant que des remèdes. Un mouvement consiste à corriger la *lectio recepta* en arguant qu'elle est indéfendable (et donc à dénoncer la vanité des efforts visant à l'expliquer), un autre à la maintenir (et donc à démontrer qu'elle s'éclaire par l'interprétation), souvent en réaction à des interventions jugées superflues. On sait que Politien, qui avait pour principe d'envisager les passages difficiles d'abord sous l'angle herméneutique, blâmait les corrections hâtives, et l'on retrouve une tendance similaire dans un recueil d'observations critiques comme les *Electa* de Gevartius[229]. Ces divergences ont nécessairement des effets ambivalents : le conservatisme peut être salvateur et l'innovation délétère, mais l'inverse n'est pas moins vrai.

Les commentaires sur la *Thébaïde* suggèrent une situation déséquilibrée, où la contestation de la *lectio recepta* l'emporte largement. Une raison en est sans doute que la justification de la *lectio recepta* tend à s'exprimer sous une forme moins explicite que la contestation, ostentatoire par nature. Considérons à cet égard les deux notes suivantes de Bernartius.

> [Bernartius *ad* 3.331] *adverso cui colla*] locus recte habet, tantum τὸ *adverso* interpretare : *adversarii.*
>
> [Bernartius *ad* 3.73] *& consanguineo gliscis*] non prima sua notione τὸ *gliscis* accipiendum, pro *crescis*, sed pro *vehementer disideras*. [...]

---

[228] Sur l'importance d'un tel examen, voir *supra* pp. 222–223 et nn. 37 et 38.
[229] Sur Politien, voir e.g. Pastore Stocchi 2003:181–182 ; sur Gevartius, Hoc 1922:99–100.

Les deux notes recourent à une explicitation lexicale comparable, mais seule la première mentionne un débat critique. La seconde ne cherche, semble-t-il, qu'à expliquer une leçon dont l'autorité n'est pas mise en question ; il est toutefois possible que Bernartius, implicitement, y prenne position en faveur de *gliscis* face à la variante *gestis*, qu'il pourrait avoir lue dans un manuscrit (les éditions antérieures l'ignoraient)[230].

Plus fondamentalement, la forte présence de notes exprimant une contestation s'explique par la conception de la critique comme discussion du *textus receptus* : approuver la leçon du texte traditionnel pris pour objet d'examen ne nécessite souvent pas la production d'une note, alors que remettre en cause cette leçon mérite explication, a fortiori quand elle a déjà trouvé d'éloquents avocats[231]. A cela s'ajoute, dans les ouvrages réunissant édition et commentaire, que les notes peuvent avoir pour fonction, expresse ou non, de justifier l'insertion d'une correction dans le texte imprimé, une fonction très visible chez Bernartius.

> [Bernartius *ad* 5.14] *aruisque volans.*] pauxilla menda totam sententiam turbat. veteres agnoscunt, *aruisque volant.* id sincerum esse ipsi vanitati crediderim. itaque non dubitaui in contextum recipere. [...]

> [Bernartius *ad* 7.10] *Atque vbi seposita*] pauxilla menda, quam alienam a Poetae mente sententiam efficit ! libri calamo exarati : *Atque ibi seu posita [...].* quod audacter expressi.

De telles justifications explicites revêtent une importance particulière chez un commentateur assez réticent à s'écarter du *textus receptus* dans le texte qu'il produit ; on observera aussi que Bernartius, en signalant que les corrections proposées sont tirées de sources manuscrites, affiche son respect de règles que Lipse a réaffirmées[232]. Le contraste est net avec Gronovius, qui, on l'a vu, ne défend en note qu'une petite proportion des corrections admises dans son texte.

Lorsque l'on prend ostensiblement la défense du texte traditionnel, c'est souvent parce qu'il a déjà été mis en doute par des prédécesseurs. Barclay puis Crucé s'efforcent plusieurs fois de réhabiliter la *lectio recepta* en démontrant que Bernartius, qui la contestait, ne l'avait pas comprise. Tantôt ils justifient un énoncé que celui-ci jugeait corrompu sans lui porter remède[233],

---

230 Hall admet *gestis* dans son texte.

231 Voir e.g. l'exemple, discuté *supra* p. 259, de Gronovius *ad* 1.64 rejetant les arguments invoqués par Bernartius et Barclay en faveur de la leçon traditionnelle *arce*.

232 Voir *supra* p. 220.

233 E.g. *ad* 2.16 et *ad* 3.379, deux cas discutés *infra* p. 282.

tantôt ils rejettent la leçon manuscrite ou la conjecture par laquelle il corrigeait le *textus receptus*, comme dans le cas – où tous deux parlent à l'unisson – de la question d'Adraste sur l'ascendance de ses hôtes Polynice et Tydée.

> [Bernartius *ad* 1.668[658]] *Has forte inuisitis aras,* | *Vos quoque progenies*] locum corruptum esse vel caeco apparet. prisca scriptura : | *Has forte inuisitis aras.* | *Vos quae progenies ?* quod germanum esse mihi liquet.

> [Barclay *ad* 1.668] *Has forte inuisitis aras* | *Vos quoque progenies; quamquam Calydonius Oeneus;* | *Et Parthaoniae (dudum si certus ad aures* | *Clamor iit) tibi iura domus.*] Miror ego Bernartium locum hunc, quo nullus in Statio sanior, corruptum dicere. [...][234]

> [Crucé *ad* 1.668 "p.56"] *Has forte inuisitis aras* | *Vos quoque progenies.* | Corrigit Bernartius *vos quae progenies* : Non video cur haec lectio sit vulgatae praeferenda.

Ce débat trouvera des prolongements chez Barth, qui reprochera éloquemment à Barclay d'avoir rejeté la judicieuse correction de Bernartius[235].

Lorsque Barclay et Crucé s'en prennent à une correction antérieure, leur intervention consiste souvent, précisément, à restituer la *lectio recepta* antérieure à cette correction, plutôt qu'à suggérer une autre correction. Ils ne bénéficient certes pas de conditions optimales pour avancer de nouvelles propositions, faute d'accès aux manuscrits. Les commentateurs mieux équipés exploitent parfois cet avantage pour proposer une solution inédite à un problème que d'autres se sont déjà essayés à résoudre ; la plupart du temps, ils préfèrent toutefois s'engager sur un terrain différent. Bernartius, exégète pionnier, discute dans la quasi-totalité de ses notes critiques des passages où les éditions dont il dispose concordent ; mais il n'a eu accès que tardivement à l'édition "princeps" qui seule pouvait lui révéler des divergences notables au sein de la tradition imprimée[236]. La tendance à privilégier les terres inexplorées est mieux visible chez Gronovius, même s'il discute certaines corrections et explications de Bernartius – très souvent pour les rejeter clairement.

---

234 La suite de cette note est citée au chapitre 4, n. 134.

235 Barth *ad* 1.669 « *Vos qvoqve progenies.*] Clamat de mendo Bernartius, & ex Consensu librorum priscorum reponere contendit, *Vos qvae progenies ?* Clamantem & reponentem semovet Barclaius. Cujus haec sunt verba, adscribi jussa : [...]. Qvae speciosiora qvam veriora arbitror ; praecipue cum optimus ille & longe omnium vetustissimus Codex noster clare Bernartianis consentiat, & simplicior planiorqve fit oratio ea lectione, accedentibus in cumulum Lindebrogianis, Grasserianisqve libris, & nuper Editione Gevartiana. Scribimus ergo : *Vos qvae progenies.* [...] »

236 Voir chapitre 2, p. 67, et *supra* p. 242 et n. 99.

Barth assainit lui aussi bien des passages auparavant négligés, mais il se distingue radicalement de Gronovius comme des autres commentateurs sur plusieurs points. Si ses interventions paraissent souvent avoir pour effet de restituer une *lectio recepta* antérieure en rejetant une correction inutile, elles ne le font pas de façon ostensible, et beaucoup d'entre elles restent difficiles à analyser pour une raison significative : elles ne précisent pas si la variante rejetée et/ou la variante défendue provient d'une édition – ou ne précisent pas, du moins, de quelle édition elle provient. Là où il aborde une variante qui se trouve avoir été proposée comme correction par un prédécesseur – ce qu'il ne fait d'ailleurs pas partout[237] – il ne la discute d'ordinaire pas en tant que telle. De manière plus remarquable encore, Barth ouvre le débat non seulement lorsqu'il décide d'intervenir, ce qui est presque toujours le cas de Bernartius et de Gronovius, mais très souvent aussi lorsque la *lectio recepta* ou telle correction antérieure lui paraît mériter d'être maintenue : ainsi, sur les dix-sept discussions textuelles des vers 3.601–650, seules quatre expriment une préférence claire pour une autre solution que la leçon examinée, tandis que huit ont pour résultat de la confirmer, et que six se limitent à signaler des variantes sans prendre position[238]. Peu banales, ces attitudes paraissent étayer l'hypothèse que Barth se fonde sur une conception de la critique moins étroite et univoque que la stricte *emendatio* du *textus receptus*[239]. Ce qui semble l'intéresser, c'est plutôt la discussion en soi, envisagée de manière globale ; c'est de faire naître la réflexion par la confrontation entre une leçon et tout ce qui peut être utile à la mettre en perspective – des critères internes bien souvent, mais aussi et surtout le témoignage des manuscrits, constamment invoqué, ainsi que divers ouvrages érudits. La critique prend chez lui la forme d'un flux qui entraîne dans son cours toutes les incarnations du texte statien. Si pour Bernartius et Gronovius le matériel manuscrit est un outil au service de l'*emendatio* ponctuelle du *textus receptus*, pour Barth il représente tout autant un champ à explorer.

---

[237] E.g. 3.4 *peracti* proposé par Gevartius n'est pas discuté.

[238] Rejet de la *lectio recepta* : *ad* 3.605 (rejet de *inter et Aetnaeos aequus* au profit de *aequus et Aetnaeos inter*), *ad* 3.612 (rejet de *uisus* au profit de *diuus*), *ad* 3.644 (rejet de *uicto* au profit de *uestro*), *ad* 3.648 (rejet de *illum* au profit de *iamque*). Confirmation de la *lectio recepta* : e.g. *ad* 3.609 « *Phoebea ad Limina.*] In uno vetere exemplari legitur explicatio & lectio alia *plebeia ad limina.* Hoc est contemti & ignobilis civis. Utraqve falsa est. […] » Mention de variantes sans prise de position : e.g. *ad* 3.634 « *Superosqve irrumpere.*] Liber Optimus : *Superumqve ir. coetus.* »

[239] Voir *supra* p. 230 à propos de la lemmatisation éclectique de Barth.

L'examen des désaccords sur la présence ou l'absence de corruption incite à aborder de front cette interrogation cruciale qu'a suggérée plus haut le "dialogue" entre Guyet et Marolles : *Quel* texte (r)établit-on par l'*emendatio* ? On a constaté que Marolles voit un décalage important entre le poème de Stace et la "*Thébaïde* de Guyet" mais adopte lui-même une position ambiguë. Pour lui, l'enjeu n'est pas uniquement de savoir, en effet, si les altérations et suppressions proposées par d'autres contribuent à rétablir le texte "original"[240], mais aussi et peut-être surtout, ainsi qu'il le déclare en préface, de savoir dans quelle mesure elles permettent de "faire une élégante version"[241]. C'est dans cette optique qu'il faut lire son insistance à défendre des vers en arguant qu'ils sont "beaux" ou contiennent de "belles pensées"[242]. La censure de Guyet – elle-même guidée par des critères qui peuvent prendre le pas sur la question de savoir ce que Stace a écrit – met en cause le jugement esthétique de Marolles sur le texte latin, mais aussi la valeur de son travail : si les passages incriminés doivent être rejetés pour leur médiocre qualité, cela n'affecte-t-il pas la qualité de la traduction même qui a inclus ces passages[243] ?

Le problème de la nature et des objectifs des interventions sur le texte se pose partout. Ce cas singulier d'un traducteur-commentateur aux prises avec des passages suspectés fait seulement apparaître certains enjeux avec une netteté particulière. Il aide aussi à distinguer deux critères de jugement qui tendent souvent à se confondre. Le débat entre Marolles et Guyet l'a

---

240 Cf. *supra* p. 219 sur l'attitude des éditeurs.

241 Sur cette déclaration de Marolles, voir chapitre 2, p. 106 et n. 258. Les traducteurs revendiquent souvent la liberté de choisir les variantes en fonction de leurs besoins; cf. chapitre 2, pp. 160–161 sur Argelati.

242 L'argument de la "beauté" est mis en relation avec la qualité de la traduction *ad* 8.703 : « [Les vers 8.703–704 et 706–709] sont encore suspects à nostre seuere Censeur : mais ie ne sçaurois dire pourquoy; toutesfois ie ne puis ignorer que de la façon qu'ils sont tournez, ils ne fassent quelque beauté dans la poësie heroïque. Ie souhaitte que ma version en soit examinée, & si l'on ne trouuera pas agreables *ces traits herissez sur le bouclier de Tydée*, qui est pourtant la moindre chose de ce qui est icy retranché, sans en excepter ce *Mars representé sur le haut de son armet, qui ny conseruoit plus sa gloire*, quoy que l'on díe que ce n'est qu'vne repetion de ce qui precede. » ; cf. *ad* 10.932[927] cité n. 212, *ad* 8.657 cité n. 218. Pour les "belles pensées", voir e.g. *ad* 10.5 « [Dans les vers 10.5–10], Monsieur Guiet ne se contente pas de trouuer de la transposition : mais encore il a grande opinion qu'ils ont esté *fourrez, & qu'ils sont d'vne main étrangere*. Ie ne voy pas qu'il fust bien ayse de le prouuer, & la version fait assez voir que le sens en est iuste & raisonnable. Au reste la pensée du dernier vers n'est-elle pas rare, où il est dit, *Que les portes de Thebes qui furent si estroites aux peuples allant à la guerre, se trouuerent trop larges au retour* ? ».

243 Voir chapitre 2, pp. 106–107 et 111–113 sur la relation entre le "dialogue" Marolles–Guyet et la genèse de l'ouvrage de 1658.

bien montré, le critique opère nécessairement en fonction d'une image idéale de ce qu'*est* l'œuvre soumise à son examen. Moins apparente est la référence à une norme : le critique opère également en fonction de ce que l'œuvre *devrait être* à ses yeux. Une question posée plus haut peut dès lors être reformulée : (R)établit-on le texte que Stace *a écrit* ou celui qu'il *aurait dû* écrire ? Certains exégètes anciens envisagent favorablement cette question que la philologie "scientifique", quant à elle, ne pose plus guère que pour blâmer autrui d'avoir réécrit le texte[244]. Il faut certes faire la part de l'éloge lorsque Gevartius, au sujet d'une correction du texte des *Silves* suggérée par D. Heinsius, s'exclame que "si Stace n'a pas écrit ainsi, il aurait dû le faire", ne craignant pas de "substituer sa propre raison à celle de l'auteur"[245]. On ne s'étonne cependant pas de voir Guyet déclarer qu'une comparaison "pourrait être retranchée sans inconvénient"[246]. Si cette attitude est impensable chez un Gronovius, Barth lui-même altère parfois le texte dans un semblable état d'esprit. La rectification qu'il apporte en justifiant la suppression du vers 3.238 – "potest absentia sua splendidiorem facere, immo relinqvere, sermonem omnem" – paraît soulever la question de la portée de cette intervention : restituer, ou *donner*, de l'éclat au texte[247] ? Cette ambiguïté, qui s'accompagne d'une tentation de réécriture, trouve confirmation ailleurs : dans la scène où Adraste s'interpose entre les frères pour tenter d'éviter le duel, Barth est d'avis que supprimer la parenthèse où il affirme être aussi proche d'Etéocle que de Polynice (11.432 '*quamquam haec ira sinat nec tu mihi sanguine longe*') "embellira" son discours.

> [Barth *ad* 11.432] *Qvamqvam haud ira sinat.*] [...] Est haec sententia & scriptura vera hujus versus ; qvi tamen facile totus abesse poterit, & abscessu suo omnino pulcriorem faciet totam orationem.

De telles attitudes touchent au problème de savoir si la lecture et l'exégèse mêmes ont pour principale finalité de faire mieux comprendre l'œuvre antique ou possèdent au contraire des visées prescriptives qui lui sont en

---

244 E.g. QUECK 1854 I:V qui reproche à Markland d'avoir restitué le texte des *Silves* "non … qualis principio fuerit, sed qualem esse ipse pro ingenii sui summa elegantia voluerit".

245 HOC 1922:96, à propos de Gevartius, "Papinianarum lectionum commentarius", chapitre 7, p. 33, in Stace, *Opera*, 1616 (sur *silv.* 1.1.27–28) "Si Statius ita non scripsit, certe ita scripsisse debuit."; cf. chapitre 5, p. 350 et n. 10 sur la présence de tournures comparables chez Servius.

246 Guyet *ad* 10.864[859], sur 10.864–869[859–864] « Haec comparatio non incommodè abesse potest, & mihi suspecta esse coepit. » ; cf. *ad* 12.280, sur 12.280–290 « Haec abesse possunt, & inutilia esse videntur. G. », où la question de l'authenticité n'est pas même articulée.

247 La note a été citée *supra* p. 269.

quelque sorte extérieures[248] – un problème qui, de même qu'il concerne la traduction de Marolles, n'est pas étranger à la paraphrase latine des éditions *Ad usum Delphini*[249]. Ces attitudes montrent à la fois, dans le contexte qui nous occupe ici, que les commentateurs sont conscients de la pertinence qu'il y a à s'interroger sur la nature et les objectifs de l'*emendatio*, et que leur idéal, de même que celui des éditeurs, ne consiste pas forcément à rétablir le texte "de Stace". Les conjectures de Crucé en offriront plus loin une autre illustration.

Une fois établie l'existence d'une corruption, certains commentateurs justifient par un accès insuffisant aux manuscrits leur réticence à proposer une correction : c'est le cas de Bernartius, qui exprime *ad* 2.17, et *ad* 3.379 sous la forme joliment imagée d'un renvoi "aux Esculapes", un désespoir comparable à celui que traduisent les *cruces* (†) de nos éditions.

> [Bernartius *ad* 2.17] *hinc & grauis exitus viui*] vitiatus locus, & cui sine libris, qui nihil hic iuuant, opem adferre non fuit meae opis.[250]
>
> [Bernartius *ad* 3.379] *auditusque iterum revocet Socer*] versum in morbo cubare, ego de via medicus pronuntio : sed destitutus a libris, Aesculapiis curandum relinquo.

Indéniable, l'insuffisance des bases documentaires ne légitime que partiellement ce renoncement : la conjecture reste envisageable, et Bernartius la pratique du reste avec générosité. Barclay et Crucé ne prennent pas position ici sur cette attitude affichée par leur prédécesseur, puisque – comme souvent – ils tendent à contester que le texte traditionnel soit corrompu[251]. Ailleurs, cependant, ils réagissent à cette interrogation essentielle

---

248 Ce problème sera discuté au chapitre 5, pp. 349–363.

249 Colombat 2000:182 relève que les préfaces des *Ad usum Delphini* donnent parfois "l'impression que le beau latin doit être recherché dans l'*interpretatio* plus que dans l'original".

250 Dans le lemme, *uiui* est une coquille ; le texte de Bernartius lit *aeui* comme le texte Aldin.

251 Barclay *ad* 2.16 « *Vnus ibi ante alios cui laeua voluntas* | *Semper, & ad superos hinc & grauis exitus aeui* | *Insultare malis, rebusque aegrescere laetis,* | *Vade ait.*] [...] Ea vero quae interiacent, *& ad superos, hinc & grauis exitus aeui*, negotium facessunt quamplurimis ; & vero vix vllus in Statio locus difficilior, adeo vt quidam vitiatum putent, & non nisi emendatiorum librorum ope restitui posse : facit hoc concisa breuitas qua vtitur hic poëta. Ego vitiatum nego ; quinimo [sic] integerrimum aio, sed parenthesi includendum ; [...]. » ; Crucé *ad* 2.16 "p.64" cité au chapitre 4, pp. 291–292 propose dans un premier temps d'intervenir seulement sur la ponctuation. Barclay *ad* 3.379 « *Auditusque iterum reuocet socer.*) Scio quendam rei literariae medicum huic versui morbum ascribere ; at ego contra, sanum esse, neque Machaonibus indigere pronuncio. [...] » ; Crucé *ad* 3.379 "p.135" « *Auditusque iterum reuocet socer.* | Nescio cur venerit in mentem Bernartio hunc versum deponere. Est enim sanus & recte a Luctatio exponitur. » Sur la contestation des corruptions désignées par Bernartius, voir *supra* pp. 277–278.

que soulève un tel aveu d'impuissance : le critique peut-il limiter sa mission à un simple diagnostic, ou doit-il tenter un remède ? La première attitude n'est pas du goût de tous : on verra plus bas que Barclay, tout en estimant peut-être insoluble "pour Esculape lui-même" le problème laissé en suspens par Bernartius *ad* 1.227, avance quand même une proposition. Semblablement, Crucé *ad* 9.500 prend en charge la tâche délaissée par son prédécesseur[252].

> [Crucé *ad* 9.500 "p.412"] *Ripamque nec vltra,* | *Passurum subitae vallauit ponte ruinae.* | Suspectus hic locus Bernartio, nec tamen correctus. Puto legi posse *Passuram*, in hunc sensum. Fraxinus ab hippomedonte manu prehensa, in ipsum cecidit, & sua ruina, quasi ponte, vallauit ripam non vltra passuram hippomedonta vel arborem ipsam deciduam.

Les méthodes de repérage des corruptions examinées plus haut suffisent à suggérer l'attention respective que les uns et les autres prêtent aux diverses sources du texte lorsqu'ils font l'effort de proposer une correction. On se penchera ici sur la conjecture, propre à l'action curative. La prudence est de mise en cette matière en raison des imprécisions terminologiques. A la différence de *divinatio*, le terme de *coniectura* ne désigne pas nécessairement une conjecture au sens actuel, et on a démontré qu'un contemporain de Bernartius, Livineius, désigne sans doute par ce terme, équivalent de *(quod verum) puto*, les leçons qu'il estime devoir être adoptées comme correctes, qu'elles soient d'origine conjecturale ou fondées sur une source – indistinction qui rappelle l'emploi de *corrigo* ou *corrige* chez Politien[253]. Crucé n'est pas plus clair dans son emploi de *lego* (*vel sim.*), expression dont la signification exacte, qui varie de cas en cas, ne peut être établie que par l'analyse des leçons figurant dans les sources auxquelles cet exégète a pu avoir accès[254] ; et Gronovius lui-même n'évite pas l'ambiguïté[255].

Pour autant que l'on puisse en juger compte tenu de ces incertitudes, les commentateurs de la *Thébaïde* recourent à la conjecture avec une grande latitude : omniprésente dans les (rares) interventions correctrices de Barclay, elle contribue pour moitié à celles (également rares) de Crucé et

---

[252] Cf. Berlincourt 2011. Cf. Bernartius *ad* 9.501 « *nec vltra Passurum*] libri non discrepant. nec tamen mihi persuadent locum syncerum esse : iudicent docti. »

[253] Battezzato 2006:89–90 (à propos de l'*Arnobe* de Livineius) ; cf. Rizzo 1973:287–293 sur *divinatio* et *coniectura* (*vel sim.*) chez les humanistes, 272–274 sur *corrigo* et *corrige* chez Politien. L'emploi de *coniectura* paraît plus spécifique dans les traités théoriques : voir Vanek 2007:293–297.

[254] Sur la difficulté à identifier les conjectures chez Crucé, voir Berlincourt 2011:286–288.

[255] Voir e.g. sa correction 11.547 *hostis*, introduite par "Lege" (note citée au chapitre 4, n. 155 : conjecture, comme le soutient Hill dans son apparat ? ou simple expression d'un accord avec la leçon imprimée (d'après le *Puteanus*) par Lindenbrog ?

concerne un tiers de celles de Bernartius et de Gronovius, tandis qu'elle paraît peu fréquente chez Barth[256]. Ces différences reflètent naturellement certaines contraintes : "seul recours" pour qui est dépourvu de manuscrits, souvent aussi pour qui n'y a qu'un accès indirect donc forcément limité, la *divinatio* n'est qu'un moyen parmi d'autres pour ceux qui sont mieux servis par les sources. Reste qu'elle ne saurait être toujours considérée comme une solution de fortune : elle est aussi le reflet d'une attitude face au texte. Observons que la place accordée à la conjecture dans l'*emendatio* exégétique peut être très différente de sa place dans l'*emendatio* éditoriale, comme le montre avec évidence l'ouvrage d'Anvers 1595. L'habitude de Bernartius d'expliquer les corrections qu'il admet dans son texte imprimé permet de constater que presque toutes ces corrections se fondent sur des sources manuscrites (e.g. *ad* 5.14 et *ad* 7.10 cités au début de ce sous-chapitre), les corrections conjecturales étant uniquement exposées dans l'exégèse. Ainsi, bien que ses notes soient très ouvertes à la conjecture, Bernartius manifeste envers cette méthode une forme de défiance que l'on peut rapprocher des prescriptions de Lipse. Le constat même que de nombreuses corrections proposées dans ses notes n'ont pas de répercussion dans le texte s'éclaire dès lors : la plupart d'entre elles sont de nature conjecturale. Chez Gronovius, à l'inverse, les notes n'ont nullement pour fonction importante d'accueillir les conjectures ; elles servent plutôt à présenter des problèmes critiques difficiles à trancher et revêtant un intérêt particulier, qu'ils fassent ou non l'objet d'une correction dans le texte imprimé.

S'il est vrai que l'*emendatio ope codicum* jouit depuis Politien d'un prestige supérieur à l'*emendatio ope ingenii*, au point que certains sont tentés de faire passer leurs propres conjectures pour des leçons manuscrites, cette préférence n'a rien d'absolu. Elle n'autorise assurément pas à mettre en doute par principe, ou sur la base de l'un ou l'autre mensonge avéré, les leçons qu'un personnage comme Barth attribue à ses manuscrits[257]. La fierté avec laquelle Crucé revendique l'"audacia" de certaines conjectures peut paraître suspecte, tant il est vrai qu'elle tourne à l'avantage du commentateur les conditions défavorables que constitue son manque d'accès aux manuscrits[258]. Le goût de Bernartius et de Gronovius pour la *divinatio* –

---

[256] Sur la conjecture chez Gronovius, cf. BERLINCOURT 2008:10 et n. 31.

[257] Sur le crédit qu'il convient d'accorder au moins de manière générale aux leçons que Barth dit trouver dans ses manuscrits, voir chapitre 2, pp. 122–124.

[258] Crucé *ad* 10.16 "p.431" « *Nec forte Mycenas,* | *Contenti Rediisse petant.* | En quo prorumpit audacia mea : Iterum negatiuam particulam muto, & lego, *Ne forte &c.* [...] » ; cf. BERLINCOURT 2011.

fût-elle confinée aux notes – suggère en revanche clairement une valorisation assez positive, ce qui n'exclut d'ailleurs pas des différences : souvent la *divinatio* trahit chez le premier une incompréhension de la *lectio recepta* (ou *tradita*) qui est dénoncée, on l'a vu, par ses successeurs ; chez le second elle reflète plutôt un talent rare à traquer l'imperfection de leçons à première vue défendables. Leur pratique même suggère qu'ils estiment une conjecture d'autant plus légitime qu'elle laisse peu de place à l'arbitraire : Gronovius, mais aussi Bernartius, s'efforcent de baser certaines de leurs propositions sur des leçons manuscrites, notamment "aberrantes", dans une démarche qui rejoint leur intérêt pour la genèse des erreurs de transmission[259]. S'il était avéré, le fait, pressenti par Peyrarède, que Bernartius puise en réalité dans une source manuscrite certaines des propositions de correction qu'il attribue à la conjecture – et non l'inverse – contribuerait, de manière paradoxale, à tempérer l'idée d'un prestige illimité de l'*emendatio ope codicum*[260]. Face à ces attitudes qui témoignent d'une ouverture affichée aux corrections conjecturales, il paraît significatif que Barth, qui dispose de manuscrits peu nombreux, recoure beaucoup *moins* à cette pratique que Bernartius et surtout Gronovius ; on peut y voir la marque d'un conservatisme qui se manifeste aussi dans la tendance à privilégier la défense de la *lectio recepta*, mais surtout un signe supplémentaire que Barth ne limite pas la critique à une simple *emendatio* et aspire souvent moins à atteindre la "vérité", ou même à façonner le texte selon ses propres attentes, qu'à discuter toute manifestation concrète de l'histoire de sa transmission[261].

Soulignons enfin que le statut de la *divinatio* n'est pas univoque, certains commentateurs assignant à leurs tentatives une fonction en réalité bien modeste. Barclay est tout à fait explicite à cet égard lorsqu'il se penche – en réaction à l'aveu d'impuissance de Bernartius – sur les griefs envers Thèbes et Argos que Jupiter expose à l'assemblée des dieux : la correction qu'il avance ne correspond *pas* à ce qu'a écrit le poète flavien ; elle constitue expressément un "emplâtre" posé sur la plaie faute de mieux, dans l'attente d'un véritable remède[262].

---

[259] Bernartius : e.g. 3.554 *portu* (correction de *parto*) d'après la leçon *porto*. Gronovius : e.g. 4.780[790] (787 Hill) *negantis* (correction de *negantem*) d'après la leçon *negantes* ; cf. 1.112 *minans* discuté *supra* pp. 251–252.

[260] Voir Peyrarède *ad* 9.523, cité au chapitre 2, p. 109. Un autre cas où l'on peut soupçonner une "fausse conjecture" est 3.705 *castae* : « *quantus amor causae*] suspectum mihi hic τὸ, *causae*] & profecto si considerationis oculum propius admoueris, nullam idoneam sententiam videbis. libri non mutant. videtur tamen corrigendum, *quantus amor castae*. »

[261] Cf. *supra* p. 279.

[262] Cf. Bernartius *ad* 1.227 « *mens cunctis imposta manet*] haeret mihi (vt ingenue loquar)

> [Barclay ad 1.227] *Mens cunctis imposta manet.*) Locus haud dubie non sanus. nec mihi ad manum medicina, quae nec forte vel ipsi Aesculapio. Ego interim, tegendo certe non sanando vulneri, *infesta manet*, repono.

Le constat que les conjectures n'ont pas nécessairement la prétention de rétablir le texte "authentique" invite à s'arrêter sur un cas particulier. Crucé défend régulièrement la leçon traditionnelle, comme on l'a constaté, et on le voit même – à propos de l'*Achilléide* – insister sur la témérité qu'il y aurait à la remettre en question[263]. Or il n'est pas rare que ce commentateur présente tout de même une conjecture au bas d'une note où il a démontré que la *lectio recepta* (ou une correction d'un prédécesseur) était défendable. Le vers même cité à l'instant offre un exemple de ce procédé : après avoir pourtant défendu le texte courant que contestait Bernartius et auquel Barclay avait appliqué une solution provisoire, Crucé risque une proposition de son cru "pour le cas où il faudrait tout de même apporter une altération"[264].

> [Crucé *ad* 1.227 "p.24"] *Mens cunctis imposta manet.* | Suspicatur mendum latere Bernartius in voce *Imposta*. At *imponere mentem*, non minus Latine dici arbitror, quam supra, *Addere mentem*. Si quid tamen mutandum est, *Infausta* substituam, pro *Imposta*. [...]

Assurément, Crucé doute, hésite. Mais il y a peut-être davantage, ainsi que le suggère la note *ad* 2.401, où la conjecture "superflue" *emissae* (pour *amissae*) – inconnue de nos éditions – est présentée comme une sorte de parodie de la témérité de Bernartius[265]. Par cette stratégie récurrente, il n'est pas interdit de penser que Crucé pousse en quelque sorte jusqu'à ses ultimes conséquences le statut de "consciente inauthenticité" qui peut s'attacher à la conjecture, suggérant non plus une solution de fortune, mais plutôt une réécriture qui s'apparente à un exercice de style. Barth, du reste, procède parfois explicitement de la sorte, proposant par exemple, dans une discussion

---

aqua in sententia huius loci, & in τὸ *imposta*, mendum latere suspicor, quod sine ope melioris codicis liquido diuinare non potui. scio qua notione poetae accipiant *imposta, deposta, supposta, exposta*, & similia, sed quid ad hanc sententiam ? Buslidianus codex *imposta mouet*. vnde nihil adhuc elicio, viderint acutiores. »

263 Crucé *ad Ach.* 2.71[5.71] "p.668" « *Haec etiam fortes iactura moueret.* | Suboluit mendum Britannico, qui ita legit : *Et non fortes*. Sententia tamen aeque constat vulgata scriptura, quam non temere puto sollicitandam. [...] »

264 Sur la fortune de cette conjecture dont les apparats critiques actuels n'identifient pas la source exacte, voir Berlincourt 2008b:314–319. Cf. Berlincourt 2011.

265 Crucé *ad* 2.401 "p.92" « *Et amissae redierunt montibus vmbrae.* | Redierunt vmbrae montibus, cum eas emittunt, itaque vana est correctio Bernartij, τὸ *Vallibus*, pro *Montibus* substituentis : Montes enim habent vmbras potius quam valles, illo sensu. Quidni vero imiter alienam temeritatem, & legam *emissae redierunt montibus vmbrae* ? » ; cf. Berlincourt 2011.

“collatérale” du passage de l’*Art d’aimer* décrivant les ébats entre Vénus et Mars, la solution que lui-même aurait adoptée afin d’éviter les mots inconvenants utilisés par Ovide[266].

> [Barth *ad* 2.272] *Harmonies.*] [...] Illud vero in re tam hilari (ipsius qvidem tractatione & ingenio) eoqve in loco non mihi satis caute egisse Naso videtur, qvod de Diis tantis <Ov. *a.a.* 2.584> *partes obscoenas* dixerit. Omnino honestiore voce utendum erat, aut id distichon cum sua sibi sententia totum omittendum. Scripsissem ego: *Non vultus texisse suos, non deniqve possunt | Qveis opus est tectis, opposuisse manus.* De Priapo in Fastis pariter dixit: <1.437> *At Deus obscoena nimium qvoqve parte paratus.* Qvod nec ipsum, licet in Idolo cujus vis in illa parte omnis erat, placere potest. [...]

Quel produit l’*emendatio* engendre-elle? demandait-on plus haut. On peut altérer le texte examiné sans avoir pour ambition de lui restituer son état originel, et, plus encore, sans être convaincu qu’il est corrompu.

Atypiques par leur ostentation, les conjectures “accessoires” de Crucé n’en participent pas moins d’une attitude visible ailleurs sous d’autres formes, qui conçoit que l’action critique peut avoir pour but la production de solutions plurielles plutôt que d’une solution unique et péremptoire. Il n’est pas rare que Gronovius fasse état de son hésitation entre diverses corrections, ce qui paraît même constituer une finalité importante de ses notes critiques. C’est surtout Barth, toutefois, qui renonce à trancher. Il propose parfois un éventail de “bonnes solutions” qu’il prend soin de pondérer: il justifie une leçon mais affirme sa préférence pour une autre[267], ou délègue la décision à son lecteur[268]. Très fréquemment, il manifeste aussi son intérêt pour une variante mais se dit réticent à altérer la *lectio recepta*[269]. Les similitudes avec Crucé ne sont que superficielles: il ne s’agit nullement ici d’un exercice de style fondé sur la seule correction conjecturale, mais au

---

266 Sur le contexte exégétique dans lequel s’inscrivent les lignes citées ici, voir chapitre 6, pp. 463–464 et n. 256.

267 E.g. *ad* 3.300 «*Genitalia foedera.*] *Nuptiae, fiunt enim ut gignantur liberi.* Ea est consideratio unius Glossographi vetusti. At in optimo Codice *Genialia* palam legitur, qvem & nos sequendum arbitramur. Potius tamen Bernartium, qvi ex suis legit *gentilia*, qvae est vera scriptura.» Observons toutefois que la dernière phrase correspond à une adjonction marginale dans le commentaire autographe.

268 E.g. *ad* 3.622 «*Dictorumqve metu.*] In optimo libro diserte legitur: *Ductorumve.* Scilicet idem ante minati fuerant ductores. Videat Lector.» La longue discussion *ad* 2.346 *raptoque superbum* se conclut par «Judicium esto Lectorum. Nos tacere istud non debuimus.»

269 E.g. *ad* 3.101 «*Contemtum Regis.*] In nonnemine librorum invenio *Regem.* Qvomodo scribi voluit Joannes Barclaius. Qvod minime absurdum sonat. Nihil tamen temere mutaverim.»

contraire d'un intérêt déjà constaté pour la critique en soi. La tolérance de Barth envers l'indétermination – tout comme sa mention de variantes et de conjectures non assortie d'une prise de position – n'est peut-être pas sans rapport avec le fait qu'il ne semble jamais avoir visé la production d'un nouveau texte de la *Thébaïde*. Même si les exégèses de cette période n'ont pas forcément pour mission de justifier, à la manière de nos apparats critiques, les solutions adoptées dans le texte imprimé qui les accompagne le cas échéant, Barth est, plus encore que d'autres, affranchi de la contrainte du choix. Pur espace de discussion, son commentaire approche une autre des fonctions de nos apparats critiques : il est un sanctuaire de l'histoire du texte[270].

Dans le champ de la critique textuelle peut-être plus encore qu'ailleurs, les commentateurs construisent leur discours sur les travaux de leurs prédécesseurs. L'objet des notes en offre un reflet. De manière générale le nettoyage des erreurs grossières du *textus receptus* est surtout l'œuvre des premiers commentateurs, et l'on affronte ensuite des écueils réclamant des solutions (correctrices ou interprétatives) plus complexes. Alors que la ponctuation représente une priorité pour Bernartius, Barclay ou Crucé, elle revêt moins d'importance par la suite – au point que Barth s'étonne qu'une faute de cette nature se soit perpétuée jusqu'à son époque[271] – même si elle demeure impliquée dans plusieurs des corrections de Gronovius et nécessitera encore des efforts de déblaiement longtemps après lui[272]. A l'inverse, certains faits qui n'arrêtaient pas les pionniers sont pris en considération par leurs successeurs, plus sensibles par exemple aux caractéristiques de l'écriture statienne : c'est le cas notamment des "hellénismes" de morphologie ou de syntaxe, auxquels Barth et surtout Gronovius prêtent une notable attention, tandis qu'un phénomène comme l'infinitif final ne pose plus à ses héritiers les mêmes problèmes qu'à Bernartius[273]. Le caractère cumulatif de la tradition n'est toutefois pas partout sensible. En particulier, l'oubli de la majeure partie des acquis de Barth, conséquence de la sélection drastique opérée

---

[270] Observer "Nos tacere istud non debuimus." dans la note *ad* 2.346 (n. 268).

[271] Barth *ad* 2.273 « *Struxerat.*] Distinctio in vulgatis libris omnibus aberrat. Scribe. <2.269, 273–275> *[...] Hoc (docti qvamqvam majora) laborant | Cyclopes [...]* Mirum tot correctores incorrecta transisse ista. [...] », où le texte traditionnel adoptait la ponctuation *hoc docti, quamquam maiora laborant Cyclopes ...*

[272] Gronovius : e.g. *ad* 8.388, 9.342, 9.891[890], 11.471. Hill [1983] 1996:xi relève que la ponctuation suscite encore en 1828 d'importantes interventions de la part de l'éditeur Walker.

[273] L'exégèse de ces faits sera discutée au chapitre 5, pp. 377, 381–383, 385–387.

par le compilateur Veenhusen dès la décennie qui suit la publication de son ouvrage, marque dans l'état de la réflexion et des connaissances sur le texte – les signes en sont patents chez Beraldus – une stagnation et même une régression au stade atteint par Gronovius, qui n'avait discuté et corrigé, brillamment, qu'un petit nombre de passages problématiques.

L'histoire postérieure n'est guère réjouissante. Les quelques exégèses de la *Thébaïde* produites jusqu'à la fin du 18e s. porteront sur de tout autres objets que la critique du texte, tandis que les éditions reproduiront presque invariablement le texte de Gronovius, fruit d'un travail superficiel. L'apport des premières décennies du 19e s. est ambigu. L'apparat de *variae lectiones* de Valpy marque une évolution substantielle par le fait qu'il collationne un abondant matériel et distingue systématiquement ce qui figure dans un large éventail de sources manuscrites et imprimées – même s'il fourmille d'erreurs[274]. Amar–Lemaire contribuent à élargir la perspective en ajoutant au matériel emprunté à Valpy des collations nouvelles – sans réaliser que les sources concernées sont parfois identiques. Un apport non moins important de ces deux ouvrages est constitué par leurs listes de manuscrits brièvement décrits et datés, offrant aux générations postérieures des bases utiles pour opérer une sélection parmi eux – démarche qui constitue, davantage que le recours à la stemmatique, la caractéristique fondamentale des éditions éclectiques actuelles par opposition à celles de la Renaissance[275]. D'un autre côté, le début du 19e s. ne marque aucun progrès sur le plan de l'exégèse critique, et le texte de Valpy reste un pur *textus receptus*. En ce sens, cette édition qui conditionnera directement ou indirectement les textes produits jusqu'à l'édition critique de Müller (1870) marque, et pour un demi-siècle encore, une stagnation.

---

274 E.g. *ad* 5.574 «*vix vota peregit* Dan. Put. Petav.», qui résulte d'une mauvaise interprétation des informations fournies dans l'édition de Lindenbrog (1600), où *uota*, présent dans le texte imprimé mais non mentionné dans les *observationes* où sont souvent fournies les leçons des manuscrits *Danielis* (notre manuscrit b), *Puteanus* et *Petavianus*, doit être considéré comme une coquille. Cf. Hall III apparat secondaire *ad loc.*: "uota *Danielis* (*ut aiunt, sed non legitur in* b) *Puteaneus Petauianus, Tiliobroga.*"

275 Battezzato 2006:91–92; cf. *supra* p. 241. Sur l'état actuel de nos connaissances sur les manuscrits de la *Thébaïde*, cf. n. 90.

CHAPITRE QUATRE

SENS LITTÉRAL

Pour les exégètes du poème réputé difficile qu'est la *Thébaïde*, une tâche primordiale – soulignée dans certaines préfaces – consiste à clarifier la lettre, c'est-à-dire à faciliter la construction du sens correspondant à l'intention que l'on attribue à l'auteur[1]. Elle est confiée aux éléments exégétiques auxquels j'ai donné le nom d'*éclaircissements* : remarques souvent rapides, qui n'ont en soi d'autre ambition que de permettre au lecteur de franchir un obstacle isolé. Ces éléments, qui entrent dans la sphère de l'*interpretatio* au sens large d'explication[2], appartiennent au fonds commun de l'exégèse des auteurs classiques latins depuis l'antiquité ; ils sont omniprésents, sous des formes très semblables à celles que l'on observera dans ce chapitre, dans la tradition "pédagogique" qui traverse la période médiévale[3].

Les éclaircissements (au sens défini ici) s'imbriquent fréquemment dans des développements complexes, comme l'illustre la note de Crucé sur les vers où l'ombre de Laïus, quittant le monde infernal pour se rendre auprès d'Etéocle, est apostrophée par une autre ombre jalouse de ce privilège.

> [Crucé *ad* 2.16 "p.64"] *Vnus ibi ante alios, cui laeua voluntas* | *Semper, & ad superos (hinc & grauis exitus aeui)* | *Insultare malis rebusque aegrescere laetis* | *Vade ait, &c.* | Tentabimus adhibere medicinam huic loco, quem depositum putat Bernartius. Clarescet sententia, si modo verba illa *& ad superos* includantur prosopopoeïa illius vmbrae, cui laeuam mentem & inuidiam Statius ait etiam apud inferos adhaerere. Et vade, inquit illa Laïo, ad superos (hinc enim mihi quoque grauis fuit exitus) insultatum malis &c. Vade insultare,

[1] Pour cette définition du sens littéral, par opposition au sens allégorique, voir S. Reynolds 1996:133–134 ; sur la distinction entre *littera* et *sensus*, cf. chapitre 1, p. 39. La difficulté du poème de Stace est soulignée dans les préfaces de Barclay et de Stephens ; voir chapitre 2, pp. 76 et 90–91.

[2] Sur la diversité des opérations désignées du terme d'*interpretatio*, qui vont de la paraphrase et de la traduction au commentaire et à l'interprétation, voir Zwierlein [1998] 2002 et, pour une présentation succincte, Colombat 2000:173–174. L'acception étroite de paraphrase mot à mot sera discutée plus bas.

[3] Sur cette tradition, cf. chapitre 1, p. 28 et n. 69. Pour des exemples d'exégèse médiévale faisant la part belle aux éclaircissements du sens littéral, voir Baswell 1995:41–83 et 146–151 ; cf. 47–53 et 80–83 sur les continuités avec Servius en amont et les humanistes italiens en aval.

> ἑλληνισμός: Nec me turbat copula, & orationis illius principium. Conuenit enim exordiis abruptis. Grauem exitum aeui interpretor mortem violentam qua inuidus ille occubuit, vt Laïus. Docti interpretes prosopopoeïae initium illic esse putarunt *Vade ait o felix*, & hoc eos decepit. Nec enim sensus ita constare potest, nisi forte placeat leuis haec correctio & interpunctio | *Cui laeua voluntas* | *Semper (& ad superos hinc est grauis exitus) aeui* | *Insultare malis &c.* | Quasi Poëta amplificet perennem illius inuidiam & plane infernalem, quae etiam doleat patere tunc Laïo ad superos regressum. Insultare aeui malis, & rebus laetis aegrescere, inuidiae proprium.

Le commentateur français, qui se distingue de ses prédécesseurs mais aussi des éditeurs actuels en incluant *et ad superos* dans les paroles de l'ombre jalouse en tant que complément directionnel de *uade*[4], clarifie le sens que produit cette lecture ("va donc vers le monde d'au-dessus"), puis il entreprend – et l'on passe alors à l'approfondissement – de justifier son analyse de l'infinitif *insultare* comme complément de *uade* ("va exulter dans les malheurs d'autrui"), ainsi que la présence d'une copule en tête du discours. Il s'essaie ensuite à défendre la répartition traditionnelle où le discours de l'ombre jalouse commence à *uade*[5], par le déplacement de la parenthèse (inclusion de *et ad superos* et exclusion de *aeui* qui devient complément de *malis*) et la correction de *hinc et* en *hinc est* à l'intérieur de celle-ci, s'efforçant de clarifier cette solution également (l'ombre souffre même à l'idée qu'une autre ombre puisse quitter le monde infernal pour regagner celui des vivants)[6].

Les éclaircissements ne sont en vérité pas seuls à seconder la compréhension immédiate : certains approfondissements, linguistiques ou autres, peuvent concourir à cette tâche. Ainsi, lorsque Crucé commente 6.166–167 '*illa tibi genetrix semper dum uita manebat,* | *nunc ego*', apostrophe de la reine néméenne Eurydice à son fils défunt Opheltès-Archémore, en expliquant que le terme *mater* peut désigner la nourrice, il précise indirectement que dans cet énoncé *genetrix* désigne Hypsipylé[7]. De telles contributions

---

[4] Sur l'attitude de Crucé envers Bernartius, cf. chapitre 3, p. 282 et n. 251. Les éditeurs actuels, qui font commencer le discours à 2.19 *uade*, voient dans *ad superos* non le complément directionnel de ce verbe, mais – je cite Hill – l'équivalent de "apud superos (i.e. cum uiuebat)", et dans l'infinitif 2.18 *insultare* le complément, non de *uade*, mais de *cui laeua uoluntas*.

[5] La lecture contestée par Crucé n'est pas exprimée explicitement par Bernartius, ni par Barclay (dont Crucé ne discute pas l'explication citée au chapitre 3, n. 251 et ne semble pas connaître l'ouvrage : voir chapitre 2, p. 87), ni a fortiori par "Lactantius Placidus".

[6] La correction de Crucé, inconnue des éditions actuelles, est discutée (en relation avec la note de Gronovius *ad* 2.17) dans BERLINCOURT 2011:289–290.

[7] Crucé *ad* 6.166 "p.266" « *Illa tibi genitrix semper.* | Mater aliquando dicitur, quae nutriuit,

"détournées" ou implicites à la construction du sens, qui attirent l'attention sur l'instabilité des limites entre les diverses fonctions pragmatiques de l'exégèse, méritent d'être prises en compte[8].

L'attention globale prêtée à l'éclaircissement du sens littéral varie grandement d'un commentateur à l'autre : cet élément constitue une priorité pour les exégèses de Barclay, Barth, Beraldus et Stephens, ou encore pour les registres infrapaginal et surtout marginal de l'ouvrage de Marolles (il y est présent dans environ deux notes sur trois, voire davantage), et une préoccupation fréquente dans d'autres commentaires (Bernartius, Gronovius : environ une note sur deux) ; il demeure plus en retrait chez Crucé ou Pavesi (une note sur trois, ou moins encore), tandis que les notes finales de Marolles ne s'en soucient guère (moins d'une note sur dix). Les estimations globales sont toutefois peu parlantes : car tout sépare pour le reste des exégètes comme Barclay et Stephens, et a fortiori Gronovius, que l'on vient de voir cités côte à côte. Une note que Crucé consacre à l'épisode de la nécromancie montre que certains enjeux essentiels se situent ailleurs, et qu'une analyse plus fine est nécessaire.

> tu separe coetu | Elysios Persaee pios, virgaque potenti | nubilus Arcas agat. contra per crimina functis | qui plures Erebo, pluresque e sanguine Cadmi | angue ter excusso, & flagranti praeuia taxo | Tisiphone dux pande diem : nec lucis egentes | Cerberus occursu capitum detorqueat vmbras.
>
> (4.482–487 ed. Paris 1618 [Crucé])
>
> [Crucé *ad* 4.482 "p.188"] *Tu separe coetu* | *Elysios Persaee pios virgaque potenti.* | *Nubilus Arcas agat.* | Sententia postulat ita legi. | *Tu* [*errata: Te*] *separe coetu* | *Elysio Persee pio.* | Verba sunt Tiresiae, petentis a Plutone sibi mitti Argiuos Thebanosque manes, diuersis tamen itineribus, & duplici agmine, ducibusque discretos. Te, o Persee, inquit, id est, Argiue, Mercurius Elysio educat, Thebanis vero sontibus Tisiphone viam praeeat tartaream, vt temporaria luce fruantur, dum eorum habitum speciemque considero, & eos consulo. Perseum interpretor Argiuum, vt supra Perseos agros. [...]

Pour clarifier le sens établi par sa correction (*te ... Elysio ... pio*), qu'il ne justifie explicitement que par la nécessité sémantique ("sententia postulat"), Crucé mobilise une multitude de moyens : détermination du locuteur (c'est Tirésias qui parle), explicitation de l'idée (Tirésias demande à Pluton d'envoyer séparément vers lui les mânes des Argiens et ceux des Thébains),

---

vt apud Plautum in Menechmis. Sic pater, pro nutritore, vt Chiron pater Achillis dicitur in 5. Achill. »

8 Cf. chapitre 1, pp. 18–24, 21 en particulier.

reformulation qui écarte de possibles obstacles lexicaux et syntaxiques (*per crimina functi* équivaut à *sontes*, et *Persee* est un vocatif) et identifie certains personnages (*Arcas* désigne Mercure, *e sanguine Cadmi* désigne les Thébains, *Perseus* signifie "argien") avant de s'élargir en une réécriture très libre. Crucé, trompé notamment par le fautif *Persee*, est entraîné à une correction malencontreuse et comprend tout autrement que les éditeurs actuels (qui adoptent la conjecture *Persei* de Parrasio et de N. Heinsius désignant Mantô)[9]; mais dans la perspective d'une exégèse conçue comme aide à la lecture, sa note présente l'intérêt de révéler divers types d'éclaircissement (reformulation, explicitation, identification) qui suscitent à leur tour la mise en œuvre de diverses stratégies.

L'analyse présentée ici partira d'un examen global des faits auxquels on juge bon d'apporter des éclaircissements, qui sera mis en relation d'une part avec les spécificités du texte de Stace, d'autre part avec la position particulière des commentateurs modernes par rapport à un objet culturellement distant ainsi qu'avec la diversité de leurs approches notamment en ce qui concerne le lectorat et les pratiques de lecture visés. Elle aura pour principale ambition de préciser les types d'éclaircissements et surtout les stratégies que les différents commentateurs privilégient. Dans le cas de Barth, elle s'attachera en outre à déceler d'éventuelles différences d'approche entre la voix du commentateur allemand et la voix des matériaux qu'il cite[10]: on distinguera en particulier, partout où cela s'avérera nécessaire, les éclaircissements qui sont présentés sous le terme de "vetera scholia", en se souvenant que ce terme ambigu (que je rendrai aussi par celui de "scolies" entre guillemets) peut désigner chez Barth de simples notes de travail; on prêtera également attention aux éléments exégétiques – affublés de cette même dénomination ou d'une autre ("glossa" *vel sim.*) – que l'un ou l'autre indice suggère de considérer comme des énoncés effectivement tirés de manuscrits, donc comme des scolies au sens propre (sans guillemets). La contextualisation et la discussion seront ici nécessairement sélectives, puisque les éclaircissements – foisonnants, presque partout présents dans les commentaires étudiés et souvent étroitement liés à d'autres éléments exégétiques – touchent à des matières abordées dans les autres développements, de l'*emendatio* au

---

9 C'est à Mantô, et non à un Argien, que s'adresse Tirésias; il ne cherche donc pas à voir monter vers lui Thébains et Argiens par des chemins divers, mais à laisser affleurer à la surface les seules âmes criminelles en retenant les âmes innocentes dans les profondeurs de l'Erèbe. La conjecture *Persei* figure dans le texte de Gronovius (sans être expliquée dans ses notes); Barth, qui la juge intéressante mais lui préfère la leçon *Persea*, la connaît par Parrasio.

10 Voir chapitre 2, pp. 124–128 sur les problèmes que soulèvent ces matériaux.

"message". Ce n'est qu'au terme de cet examen que je reviendrai sur le sujet de l'importance relative que chacun accorde à l'explication du sens littéral : les contrastes esquissés plus haut prendront alors tout leur sens.

Les difficultés perçues : langue et référence

Les éclaircissements sont bien représentés dans les "difficultés résolues" que signalent les manchettes du commentaire de Bernartius ("In Statio occultior intellectus", "Statius occultior intellectus", etc.), tout comme ils occuperont plus tard une large part des notes réunies par Argelati (Milan 1731–32) sous le titre d'"Indice de' passi piu' difficoltosi … brievemente spiegati". Ainsi se trouve mis en évidence le fait que ces éléments exégétiques et les diverses formes qu'ils revêtent dépendent des obstacles potentiels eux-mêmes variés que présente le poème de Stace – un fait que répète de manière moins ostentatoire le détail des notes, dont les exégètes justifient bien sûr très souvent la nécessité par la difficulté du passage discuté. Plus précisément, les choix ainsi opérés dépendent des difficultés perçues : les commentateurs répondent non directement au texte, mais aux questions qu'eux-mêmes en font surgir, et leur rôle de médiateurs entre ce texte et leurs propres lecteurs est sur ce point peut-être particulièrement visible. Leur démarche suppose donc une étape préalable, qui consiste à isoler ce qui paraît mériter commentaire ; c'est par l'examen de ces difficultés perçues, dont les éclaircissements sont pour nous les indices, qu'il convient de commencer.

Une part importante des obstacles paraissent être d'ordre linguistique. Le sens littéral pose assurément des difficultés plus grandes dans la *Thébaïde* que dans les poèmes virgiliens, où le commentateur jésuite La Cerda (1608–17) ne le considère pas comme une priorité pour le registre d'*explicatio* de son exégèse[11]. C'est à ce type d'obstacles que tentent de remédier un

[11] La Cerda, préface du commentaire sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, 1608, sig. (e)5v (= ^{2}1619, sig. C6r) : "In EXPLICATIONIBUS non solum sententias singulas explano, sed vniuersas annecto, expendens interdum mentem Poetae : interdum (inquam) & vt visum aptius, nam si id semper, iusti Commentarii vicem haberet. In explicando autem hanc saepe rationem teneo, vt synonymo aliquo (& saepe intra parenthesin incluso) mentem Poetae aperiam. In hac parte (si quando est necesse ad captum nouitii lectoris) literam ordino, sed id perquam raro, nam Virgilius perquam raro indiget hac diligentia : cum illi, quantum est in rebus ipsis profunditatis, & reconditae doctrinae, tantum sit in verbis claritatis." (partiellement discuté dans Laird 2002:178). *Aen.* 7.1–4, par exemple, est développé ainsi : "a Misenus nomen dedit

nombre considérable des éclaircissements apportés par Crucé et par les notes infrapaginales de Paris 1658 (environ les trois quarts), mais aussi une part assez importante de ceux d'autres commentateurs (la moitié ou un peu moins chez Bernartius, Barclay, Gronovius, Barth) ; Beraldus s'attarde moins (un peu plus du quart de ses éclaircissements) sur cet aspect qu'il a la possibilité d'aborder par le biais de l'*interpretatio continua*, sans pour autant s'en désintéresser totalement ou presque comme le font Pavesi, Stephens, Marolles (registre marginal), qui tous annotent des traductions[12].

Etant donné que les traits linguistiques qui nécessitent des éclaircissements suscitent aussi des approfondissements, leur discussion détaillée interviendra dans le prochain chapitre, et l'on se contentera pour l'heure de remarques générales. Observons d'abord qu'en ce domaine le lexique est pour tous la préoccupation majeure, ce qui reflète une tendance globale des commentaires depuis l'époque humaniste et correspond aussi à la hiérarchie que l'on observe dans les gloses des manuscrits médiévaux de textes classiques latins[13]. Cependant, des entraves morphologiques, syntaxiques et stylistiques se présentent également, comme permettent de l'illustrer quelques notes de Barclay relatives à l'attente d'Etéocle après l'embuscade lancée contre Tydée, puis au retour de Méon comme seul rescapé de cette expédition. En 3.32, où l'on voit le roi thébain s'emporter contre le jour qui tarde à se lever (*seros maerentibus increpat ortus*), l'ambiguïté du participe substantivé *maerentibus* incite le commentateur à en clarifier genre et fonction, qu'il envisage soit comme datif d'intérêt masculin, soit comme ablatif de moyen neutre[14]. En 3.56–57, où le cri des mères à la vue de Méon ren-

---

monti in Campania, Palinurus promontorio in Lucania ; & hi quidem duo Troiani : tu quoque o Caieta nutrix Aeneae famam, & hanc aeternam attulisti littoribus Italiae : nam a te Caieta portus nomen accepit, quia tu ibi functa. || b Dixerat famam illam fuisse aeternam ; probat : nam adhuc *honos tuus seruat sedem*, id est, sepulcrum in honorem tuum ibi structum adhuc retinet eandem sedem. Et nomen Caietae adhuc signat, designatque inibi esse tua ossa, quae sane gloria aliqua est ad solatium tuum. Sed hoc cum dubitatione : nam videlicet putabant veteres nihil funebrium pertinere ad defunctos." Sur les registres de ce commentaire, cf. chapitre 6, p. 409.

12 On reviendra *infra* pp. 303–304 et 307–308 sur l'*interpretatio continua* de Beraldus.

13 L'intérêt majeur que les commentaires humanistes accordent au lexique est souligné e.g. dans Pozzi 1992:322–323. Sur la place du lexique dans les gloses latines et vernaculaires des manuscrits, voir Black 2001:275–286 ; Baswell 1995:54–55, 58, 62–63, 142 (Virgile) ; S. Reynolds 1996:61–72 (Horace).

14 Barclay *ad* 3.32 « *Et seros moerentibus increpat ortus.*) Vel, *ortus seros* ac nimis tardos *moerentibus*, & ijs qui noctem pati non possunt, *increpat*, reprehendit, vocat. Vel, *seros ortus moerentibus* verbis ac querelis *increpat.* [...]. », qui s'intéresse aussi au lexique (*serus, moerere, increpare*). Hall substitue à *maerentibus* sa conjecture *haerentibus* (tr. Ritchie–Hall : "the sunrise too late for those paralysed by indecision").

trant sans ses compagnons est comparé au cri qui s'élève lorsqu'une ville est livrée à l'ennemi ou qu'un navire sombre dans les flots (*clamorem qualis bello supremus apertis* | *urbibus aut pelago iam descendente carina*), c'est notamment l'expression locale non prépositionnelle *pelago* qui présente un risque de confusion : Barclay lui substitue "in mari", lui-même reformulé par l'accusatif de direction "in imas vndas"[15]. Certains emplois des modes sont aussi perçus comme des obstacles potentiels, entre autres l'infinitif final ou complément de verbe : 3.24–25 *portus ... linquere ...* | *purior Olenij ... gradus impulit astri* est rendu librement par la proposition complétive "impulsus est nauta vt nauim ventis crederet"[16]. Dans ces deux derniers cas, l'ellipse du verbe (avec *qualis*) et celle de l'objet (avec *impulit*) sont elles-mêmes résolues[17].

Les commentateurs se différencient tout particulièrement par la place respective qu'ils font à l'éclaircissement des points non lexicaux : grande dans le cas de Barclay, mais aussi de Barth et de Gronovius, faible au contraire chez Bernartius[18], chez Crucé, et dans les notes infrapaginales de Paris 1658. Des phénomènes semblables n'ont d'ailleurs pas partout les mêmes causes : l'attention que Barclay porte à la syntaxe apparaît principalement comme une manifestation de la priorité qu'il accorde de manière générale aux éclaircissements linguistiques ; chez Barth, et pour l'essentiel chez Gronovius, elle est plutôt un effet collatéral de la discussion critique et d'un intérêt – d'ailleurs bien modeste – pour l'approfondissement du fait syntaxique en soi.

Pour ces commentateurs comme pour les lecteurs qu'ils visent, les difficultés linguistiques tiennent pour une part à la sophistication de l'écriture

---

15 Barclay *ad* 3.57 « *Aut pelago iam descendente carina.*) Interpunge. *Aut pelago, iam descendente carina.* Sensus. talem clamorem edunt ille mulieres, qualis auditur in bello lamentantium foeminarum eiulatus, vbi iam adapertae aut portis aut moenibus obsessae vrbes victorem hostem accipiunt ; aut in mari, iam in imas vndas *descendente* & immergente se carina. », qui éclaire aussi la structure comparative par l'ajout du corrélatif "talis" et supplée par "auditur" l'ellipse du verbe après 3.56 *qualis*.

16 Barclay *ad* 3.24 « *Portus sed linquere amicos* | *Purior Olenij frustra gradus impulit astri,* | *Cum fragor hyberni subitus Iouis.*) Sensus. Eo quod pluuium Caprae illius coelestis sydus puram ac tranquillam frontem praeferret, serenumque tempus promitteret, impulsus est nauta vt nauim ventis crederet, cum subitus fragor nubilosi ac hyemem referentis Iouis seu aëris nauem perculit. paucis, cum orta est tempestas. [...] » (où l'on notera "nauta" comme sujet du passif "impulsus est" face à l'objet elliptique de la tournure active de Stace *linquere ... gradus impulit astri*). De même, dans *ad* 3.438 (n. 154) l'infinitif complément *reuelli ... times* est reformulé par la complétive "times ne ... reuellaris".

17 Voir nn. 15 et 16.

18 Certaines des corrections de Bernartius portent toutefois sur ce qu'il ressent comme des difficultés syntaxiques : voir au chapitre 5, pp. 381–382 le cas de 3.390 *promittite*.

de Stace : on verra que les éclaircissements portent notamment, de même que les approfondissements, sur des traits qui lui sont spécifiques, et qui sont souvent reconnus comme tels par les exégètes anciens. Ces difficultés tiennent toutefois aussi, plus simplement, à l'écart qui sépare la *Thébaïde* des textes auxquels le public est formé : les faits qui retiennent l'attention ont souvent pour point commun (d'ailleurs fréquemment souligné) d'être peu usuels, sinon vraiment rares, chez les auteurs appartenant au cursus scolaire, et de diverger en particulier de la "norme" virgilienne[19]. A bien des égards, la situation des exégètes du début de l'époque moderne est semblable à celle de leurs prédécesseurs tardo-antiques, dont le regard était également conditionné par les auteurs appartenant au curriculum. La différence, de degré plutôt que de nature, n'en est pas moins notable : par leur culture linguistique, les exégètes des 16e et 17e s. sont infiniment plus éloignés des textes qu'ils discutent, et l'on constatera sans surprise qu'ils jugent opportun d'éclairer nombre de faits qui n'arrêtaient guère "Lactantius Placidus" ("LP") ou Servius.

La langue n'est pas seule à faire obstacle. Pour une part nullement négligeable, les difficultés de compréhension auxquelles s'efforcent de remédier les commentateurs tiennent au référent. La note de Crucé relative à la nécromancie en a déjà offert une illustration : Quel personnage parle, et à qui s'adresse-t-il ? Qui les termes *Arcas* et *Perseus* désignent-ils ? L'éclaircissement est couramment suscité par la désignation peu transparente ou allusive d'un personnage, mais aussi par exemple d'un lieu ou d'une constellation[20]. La limite, sans nul doute, est souvent ténue entre éclaircissement et approfondissement. Le commentateur s'attache parfois aussi à exprimer ce qui est seulement implicite dans la phrase ou le contexte plus large, expliquant une situation narrative qui risque de faire difficulté (comme lorsque Crucé indique que Tirésias parle à Pluton) ; c'est fréquemment l'idée qui appelle une clarification (comme lorsque Crucé spécifie les sentiments de l'ombre qui parle à Laïus). On rejoint alors le niveau plus général auquel La Cerda consacre l'essentiel de ses efforts dans l'*explicatio* de Virgile.

Ici encore, les difficultés que l'on s'efforce de résoudre tiennent en partie à la sophistication de l'écriture statienne, ainsi qu'aux compétences limitées que les commentateurs prêtent à leurs lecteurs. Ainsi, le goût du poète flavien pour l'allusion est responsable de nombreux éclaircissements réfé-

---

19 La "norme" sera discutée au chapitre 5, pp. 349–363.

20 Voir e.g. Barclay *ad* 3.24 (n. 16).

rentiels, et il en va de même de certains des procédés stylistiques qui lui sont chers, comme l'aposiopèse ; il est notable que ces caractéristiques également attirent souvent l'attention du commentateur tardo-antique[21]. Quant au lectorat projeté, certains commentateurs l'imaginent peu érudit, voire ignorant : on aura l'occasion de découvrir que c'est visiblement le cas de Stephens. Comme pour la langue, les difficultés tiennent en outre pour une part importante à la distance culturelle entre les contextes de création et de réception : certaines références qui étaient évidentes pour le lecteur antique ne le sont plus pour les modernes, ce qui se traduit par des différences dans les objets commentés. Enfin, les éclaircissements portant sur des référents intratextuels, c'est-à-dire sur des personnages et des lieux, des idées, des événements qui sont mentionnés ou présentés, développés, rapportés ailleurs dans le poème suggèrent une pratique de lecture consistant à appréhender le texte au travers de passages choisis. D'une manière générale, les lectures fragmentaires ont connu un essor important à partir de la période scolastique en même temps que se développaient des dispositifs de fractionnement du texte sur la page et des instruments destinés à faciliter la consultation (index, concordances, etc.)[22], et elles sont très courantes à l'extérieur comme à l'intérieur du cadre scolaire, comme ont permis de le démontrer, par exemple, les annotations manuscrites que des lecteurs de Virgile ont laissées dans leurs livres[23]. La lecture "par morceaux"[24] pousse les commentateurs à suppléer l'ignorance présumée de leur public par la clarification de référents internes, de rappels et anticipations, qui serait superflue

[21] "LP" précise ainsi *ad* 3.201–203 l'identité d'Actéon que le texte désigne allusivement dans l'énoncé *tibi, Delia, castos | prolapsum fontes specula temerare profana | heu dominum insani nihil agnouere Molossi* ; il complète *ad* 3.87 l'aposiopèse *te superis fratrique …* (voir n. 166).

[22] Sur le développement de la lecture fragmentaire à l'époque scolastique et ses rapports avec la présentation des textes et avec la production de compilations ou de florilèges et abrégés, voir Cavallo–Chartier 1997b:26–27 et Hamesse 1997. Blair 2003:18–19 souligne l'utilité que les index imprimés revêtent pour la lecture fragmentaire et rappelle que les ouvrages contenant de tels paratextes vantent souvent leur richesse en page de titre. Cf. chapitre 5, pp. 398–399 sur l'index du *Stace* de Marolles.

[23] Sur la base des annotations des lecteurs vénitiens de la Renaissance, Kallendorf 1999a:68–70 conclut à la prédominance des différents modes de lecture fragmentaire ; les traces écrites de l'activité d'enseignement révèlent que même le maître lit rarement du début à la fin une œuvre comme l'*Enéide*. Blair 2003:17–18 désigne comme principaux indices d'une pratique effective de lecture fragmentaire d'une part les annotations manuscrites discontinues effectuées par les lecteurs, d'autre part leur propension à compiler des index manuscrits (en accord avec des recommandations comme celles de Conrad Gesner) ou à compléter et corriger les index imprimés.

[24] Céard 1991:58 parle joliment de lecture "en miettes".

dans la perspective d'une lecture linéaire intégrale ; réciproquement, cette stratégie exégétique encourage une telle pratique.

Seules les notes infrapaginales de Paris 1658 prêtent peu d'attention à l'aspect référentiel. Il s'agit d'une préoccupation fréquente chez Crucé, même si la résolution des problèmes linguistiques y est privilégiée. Le rapport est inverse presque partout ailleurs : Pavesi, Stephens, Marolles (registres marginal mais aussi final)[25], qui annotent des traductions, se vouent exclusivement ou presque à ce type de difficultés ; mais des exégètes comme Bernartius, Gronovius et surtout Barclay leur accordent également la priorité (tout en éclaircissant souvent conjointement des faits de langue), et la tendance est plus nette encore non seulement chez Beraldus, dont on a vu l'intérêt assez réduit pour les éclaircissements linguistiques, mais aussi chez Barth, qui se penche pourtant régulièrement sur les faits de langue.

Outre leur propension relative à apporter des éclaircissements référentiels, les commentateurs se différencient nettement par l'attention respective qu'ils accordent d'une part à l'identité des personnages et des lieux mentionnés par Stace, d'autre part à l'idée exprimée. Lorsque Gronovius se soucie des référents, il est manifeste qu'il néglige le premier registre[26] ; c'est que ses éclaircissements sont subordonnés à l'*emendatio*, qui opère surtout sur le terrain de l'idée. Crucé ou le registre infrapaginal (et final) de Paris 1658[27] ont eux aussi un penchant pour cet aspect. A l'inverse, l'intérêt manifesté pour les questions d'identité est net en particulier chez Bernartius, Barclay, et plus encore dans les notes marginales de Marolles, qui trouvent là leur principale fonction de complément à la traduction. La position de Barth est complexe : si ses éclaircissements référentiels s'attachent partout à éclairer la pensée de Stace, son attention pour les personnages ou lieux mentionnés dans le texte oscille notablement.

La place même accordée aux référents intratextuels suggère que certains commentaires sont particulièrement soucieux de pallier aux déficiences d'une lecture "par morceaux". Etroitement unies au récit de l'embuscade thébaine qui concluait le livre précédent, les scènes initiales du troisième

---

[25] Si les notes finales sont surtout constituées d'approfondissements, beaucoup des informations référentielles qu'elles fournissent peuvent aussi dissiper des difficultés de compréhension, comme on aura l'occasion de le voir plus loin dans ce chapitre. Cf. *supra* pp. 292–293.

[26] Fait symptomatique, il ne spécifie pas que 3.202 *dominum* désigne Actéon (ce que font la plupart des autres commentateurs), alors même qu'il discute ce passage.

[27] Je reviendrai plus bas sur un phénomène apparenté qui est en revanche fréquent dans les notes finales de Marolles, à savoir la *catégorisation* des référents que le texte désigne par des noms propres.

livre – attente d'Etéocle, retour de Méon, recherche des victimes de Tydée par la population thébaine – permettent de s'en convaincre. Face à la désignation patronymique de Méon (3.42 *Haemonides* qui renvoie à 2.692–693 *Haemonides ... Maeon*), Stephens juge utile de rappeler que ce personnage a été épargné par Tydée pour annoncer l'échec de l'embuscade, et que les destins lui ont refusé de mourir au combat[28]. Beraldus procède de manière identique[29]. Le cas des deux frères Thespiades dont la mère Idé découvre les cadavres (3.133–168), surtout, est révélateur : là où Stace reste allusif – les Thespiades ne sont ici jamais nommés, et seule la reprise d'images et d'expressions renvoie au récit de leur mort en 2.629–643 – le commentateur français clarifie le référent dans pas moins de quatre notes successives[30]. Même si l'insistance avec laquelle elle est mise en œuvre fait comprendre qu'on ait reproché à Beraldus de grossir artificiellement son commentaire[31], cette opération n'est pas dépourvue de sens dans la perspective d'une lecture fragmentée.

Les commentaires très discontinus de Bernartius, de Barclay et de Crucé ne paraissent guère propices à ce genre de renvois internes. Il est en revanche remarquable que Barth lui-même en fasse usage avec peu d'empressement. En commentant le retour de Méon à Thèbes au troisième livre il renvoie certes au livre précédent, mais nullement pour rappeler quelle y a été l'action de ce personnage ; il se soucie plutôt d'offrir une lecture intratextuelle subtile qui rehausse son héroïsme[32]. Barth ne nomme Méon que tardivement dans une note qui s'intéresse surtout à l'arrière-plan homérique

---

28 Stephens *ad* tr.3.46 = 3.40 "*i Maeon* returned thither | From his could quarters" « *i* Spared in the last booke by *Tydeus* to publish his victories. », où on observera que la traduction nomme Méon ; *ad* tr.3.47 = 3.41 "vext with *k* Fate, and sad | Because he liv'd" « *k* Who had hewed him a cruell favour. »

29 Beraldus *ad* 3.41 « *Morte negata.*] Superiori libro de eodem Hemonide : | <2.691–692> *Socioque gregi non sponte superstes* | *Hemonides.* » et 3.42 « *Hemonides.*] Hic est, cui Tydeus pepercerat. Vide sup. lib. » ; à la différence de la traduction de Stephens, l'*interpretatio continua* de Beraldus ne nomme pas Méon.

30 Beraldus *ad* 3.134 « *Iuvenum.*] Hos praecedente libro Thespiades vocat. », « *Ide.*] Mater Thespiadarum. » ; 3.139 « *Natos.*] *Thespiadas.* » ; 3.147 « *Illi.*] Thespiadae. » En outre, Beraldus *ad* 3.149 renvoie à 2.637 pour la description de la blessure mortelle des deux frères ; il ne commente pas en revanche le lien interne le plus visible, à savoir l'écho dans les paroles d'Idé (3.151–152 *'hosne ego complexus genetrix, haec oscula, nati,* | *uestra tuor ?*) de celles qui avaient été prononcées par l'un des mourants (2.641 *'hos tibi complexus, haec dent' ait 'oscula nati.'*), ni le passage du début du livre où les Thespiades sont nommés et où l'établissement d'un lien avec le livre précédent n'est pas nécessaire à la compréhension immédiate (3.13–14 *nostris turribus* | *aequi Thespiadae totos raperent mihi funditus Argos*).

31 Sur ce reproche adressé à Beraldus, voir chapitre 2, pp. 145–146.

32 Barth *ad* 3.41, discuté au chapitre 6, pp. 484–485.

de cet épisode, et il ne rappelle que plus loin encore l'action du second livre, utile à éclairer un motif de l'épicède prononcé par le narrateur[33]. Quant aux Thespiades, si ce commentateur renvoie à leur affrontement avec Tydée dès le début de la scène qui relate la découverte de leurs corps, il ne les nomme que plus loin, incidemment, au détour de la discussion d'une "scolie"[34]. Barth – dont la sobriété en cette matière rappelle celle de "LP"[35] – n'a manifestement pas pour priorité de fournir *ad loc.* les informations attendues d'un lecteur qui se contenterait de lire isolément cette scène ; s'il mentionne des éléments de la fin du livre précédent, ce n'est pas pour dispenser le lecteur de s'y reporter, mais au contraire pour lui rappeler ce passage qu'il connaît déjà ou, à défaut, pour l'enjoindre à le découvrir sous sa propre conduite. Barth ne présuppose pas, pour son ouvrage, un lecteur dont la soif de savoir vise l'efficacité et le raccourci, mais un lecteur érudit qui, comme lui-même, a du temps.

Quels moyens les commentateurs mettent-ils en œuvre pour remédier à ce qu'ils perçoivent comme des difficultés pour le lecteur de la *Thébaïde* ? L'analyse des types d'éclaircissements apportés (reformulation, explicitation, identification), et plus encore celle des stratégies adoptées dans le détail de l'exégèse, révèlent des approches généralement éclectiques, mais aussi certaines tendances qui apparaissent caractéristiques de pratiques et de contextes diversifiés.

---

[33] Barth *ad* 3.68 nomme Méon comme l'un des chefs de l'embuscade dans l'*Iliade* (4.391–398) ; *ad* 3.104 rappelle 2.692–693 *omina doctus* | *aeris et nulla deceptus ab alite* pour expliquer 3.104–105 *non te caelestia frustra* | *edocuit … Apollo*, puis renvoie à Apollodore (3.6.5) pour des compléments sur ce personnage. *Ad* 3.106 ne mentionne Méon que par référence à la note de "LP" *ad loc.*

[34] Barth *ad* 3.133 « *Vacuiqve in pulvere campi.*] *Procul ab aliis cadaveribus*. Schol. Vetus. Res gesta descripta est supra lib.II. v.632. &c. Nescio tamen cur dicantur procul a reliqvis inventi, si sensus is Poetae. » ; *ad* 3.139 « *Qvaerit inops natos.*] *Orba, qvae omni consilio destituta est.* Sic Scholia Vetera. Alia. *Inops.*] *Orba, vidua, Thespio jam defuncto*. Docte ista, nam *Thespiades* vocat hos juvenes Papinius lib.II. v.629. Alterum ex ipsis Periphantem, obliterato alterius vocabulo. » ; Barth ne commente pas 3.147 *illi*, et il ne renvoie au deuxième livre ni *ad* 3.149 ni *ad* 3.151–152. Sur tous ces passages, cf. n. 30.

[35] "LP" *ad* 3.41–42 identifie *Haemonides* comme le personnage que Tydée a épargné, mais il ne le nomme pas et ne renvoie pas au passage précis du deuxième livre relatant cette action. Dans 3.133–168 il fait le lien avec le livre précédent à une seule reprise, *ad* 3.134, pour préciser qui est Idé : « IDE nomen est mulieris, cuius duos filios geminos a Tydeo diximus <II 630 sqq.> interemptos. […] »

Reformulation

Que ce soit sous la forme de la traduction ou de la paraphrase, la reformulation – qui peut procéder en passant à une opération d'identification[36] – constitue une stratégie couramment mise en œuvre pour éclairer le niveau du mot à mot que les théoriciens médiévaux nommaient *littera*, comme celui de leur *sensus*, plus généralement attaché à l'idée exprimée[37]. Sous ses diverses formes, elle constitue une composante majeure des éclaircissements chez Bernartius, Barclay, Crucé, Gronovius et Barth, et est presque omniprésente dans ceux que contient le registre infrapaginal de Paris 1658. D'un point de vue plus général, on ne saurait assurément dire que toutes ces exégèses recourent amplement à cette stratégie, compte tenu du caractère clairsemé de la plupart d'entre elles ; mais tel est bien le cas de celle de Barth, qui réécrit de larges pans du poème. Cette spécificité contribue d'ailleurs à l'utilité que le travail du commentateur allemand revêt encore aujourd'hui pour l'étude de Stace.

Parmi ceux qui annotent des traductions, la reformulation exégétique est pour ainsi dire absente chez Pavesi et Stephens, tandis qu'elle intervient occasionnellement dans les notes marginales de Marolles pour offrir une formulation alternative, voire un correctif[38]. On relèvera qu'elle n'est en revanche de loin pas absente chez Beraldus, qui offre pourtant séparément dans son *interpretatio continua* – caractéristique des éditions de textes poétiques publiées dans la collection *Ad usum Delphini* – une réécriture latine de l'ensemble du poème[39]. Présente dans un tiers des éclaircissements, la reformulation exégétique entretient avec cette *interpretatio* une relation mouvante impliquant également les exégèses antérieures et notamment celle de “LP”, mais aussi les explicitations mises en œuvre par Beraldus. C'est ce que permet de constater dans la partie initiale du troisième livre le tableau de la découverte des victimes de Tydée et plus particulièrement des frères Thespiades : la note *ad* 3.129 *lumina signant* propose, au sein d'une explicitation, des éléments de reformulation mot à mot (“officio claudendi oculos”) qui répètent ceux de l'*interpretatio continua*, elle-même calquée sur le commentaire tardo-antique[40] ; *ad* 3.136 *nec iam infelix*

---

36 Voir Crucé *ad* 4.482 “p.188” cité *supra* p. 293. L'opération d'identification sera discutée *infra* dans un sous-chapitre distinct.

37 Sur la distinction médiévale entre *littera, sensus* et *sententia*, cf. chapitre 1, p. 39.

38 Voir chapitre 2, p. 111.

39 Sur l'*interpretatio* de la collection *Ad usum Delphini*, voir chapitre 2, p. 145 et n. 434.

40 Beraldus *ad* 3.129 «*Lumina signant.*] Propinquiores & chariores hoc officio claudendi

miserandaque (Idé cherchant ses fils) ne fait qu'imiter l'*interpretatio* en résolvant l'ellipse du verbe ("videtur")[41]; *ad* 3.142 *attollens … lumina cedro* (torche de la sorcière à laquelle est comparée Idé) offre une alternative à l'*interpretatio*, et apparemment une analyse syntaxique différente, dans une démarche qui rappelle celle des notes marginales de Marolles[42]; *ad* 3.145 *queruntur* (réaction des ombres infernales aux agissement de la sorcière) supplée un infinitif complément ("inquietari"), probablement inspiré de "LP", qui est absent de l'*interpretatio*[43]; à l'instar du premier passage discuté ci-dessus, *ad* 3.150 *lachrymisque oculi patuere profusis* insère dans un énoncé présenté comme une explicitation des éléments de reformulation répétant ceux de l'*interpretatio*[44]; *ad* 3.152 *tuor* (paroles d'Idé à la vue des cadavres de ses fils) présente un substitut morphologique ("tueor") différent de celui de "LP" ("intuor"), tandis que l'*interpretatio* donne un synonyme ("cerno")[45]; *ad* 3.160 *labor* (rappel de l'enfantement des Thespiades par Idé) fait suivre la reformulation isolée ("partus"), redondante par rapport à l'*interpretatio*, d'une réécriture, sans correspondant dans l'*interpretatio*, qui rend librement le sens de *mihi quippe malorum* | *causa labor* en variant légèrement les termes de "LP"[46]; *ad* 3.166 *tanti … leti* (mort des Thespiades) reformule l'adjectif, l'*interpretatio* le substantif[47]. L'oscillation entre redondance et répartition des fonctions est manifeste, et si Beraldus exploite volontiers les reformulations de "LP", il en ajoute d'autres de son cru.

Une place à part revient naturellement aux exégèses en langue moderne, dans lesquelles la possibilité de traduire l'énoncé problématique suffit d'or-

---

oculos functi. » ; *interpretatio continua* "*claudunt oculos*" ; cf. "LP" ed. Paris 1600 (= Sweeney) « LVMINA SIGNANT. id est, claudunt oculos mortuorum. »

41 Beraldus *ad* 3.136 « *Nec jam infelix miserandaque.*] Supple, videtur. […] » ; *interpretatio continua* "*& nec jam infortunata, ac miseratione digna* videtur". Voir COLOMBAT 2000:180–181, 184–185 et 209–211 sur l'ajout occasionnel de termes (distingués typographiquement) au sein même de l'*interpretatio*.

42 Beraldus *ad* 3.142 « *Cedro.*] Taeda ex cedro facta. » explicite *cedro* et *lumina* ; l'*interpretatio continua* reformule curieusement "*erigens … facem super … cedri ramum*".

43 Beraldus *ad* 3.145 « *Queruntur.*] Subintellige, inquietari. » ; l'*interpretatio continua* "*tristes turbae animarum dolent*" reformule 3.145–146 *animarum moesta queruntur* | *concilia* ; cf. "LP" ed. Paris 1600 (~ Sweeney) « QAERVNTVR [sic]. id est, dolent sibi requiem tolli. »

44 Ce cas sera cité et discuté *infra* p. 333.

45 Beraldus *ad* 3.152 « *Tuor.*] Pro tueor. […] » ; *interpretatio continua* "*cerno*" ; cf. "LP" ed. Paris 1600 « TVOR. pro intuor. » (*intueor* ed. Sweeney).

46 Beraldus *ad* 3.160 « *Labor.*] Id est, partus. Peperi, ut infelix fierem. » ; *interpretatio continua* "*Mihi quippe partus, origo calamitatium* est." ; cf. "LP" ed. Paris 1600 (= Sweeney) « CAVSA LABOR. […] Laboraui ergo vt infelix fierem. » ; la substitution de *peperi* à *laboraui* s'accorde avec celle de *partus* à *labor*.

47 Beraldus *ad* 3.166 « *Tanti.*] Tam pii. » ; *interpretatio continua* "*tantae mortis*".

dinaire à lever au moins ses difficultés linguistiques – quand cette tâche n'est pas entièrement déléguée, ou presque, à une traduction continue à laquelle l'annotation n'est que subordonnée, comme c'est le cas des exégèses vernaculaires de la *Thébaïde* aux 16e–17e s.[48] : on a vu à l'instant que la reformulation y est absente sauf exception. Dans les commentaires latins de cette période, l'usage même ponctuel de la langue moderne est exceptionnel. Au sein de la tradition statienne, on l'observe occasionnellement chez Crucé[49] – qui "traduit" parfois aussi en fournissant un mot français sous forme latinisée[50] – ou dans les notes infrapaginales de Paris 1658[51] ; il est pour ainsi dire absent chez Barth[52], et très rare chez Beraldus comme dans les autres éditions *Ad usum Delphini*, en accord avec les principes pédagogiques, d'inspiration jésuite pour une grande part, de cette collection profondément attachée (comme l'illustre au premier chef l'*interpretatio*) à l'utilisation du latin comme métalangage[53].

Faute de pouvoir user librement de la traduction en langue vernaculaire, pour dissiper les difficultés (linguistiques ou non) les exégèses en langue latine recourent la plupart du temps à d'autres procédés de reformulation, qui s'inscrivent essentiellement dans la tradition de la paraphrase

48 Venise 1570 (Pavesi), Londres 1648 (Stephens), Paris 1658 (registres marginal et final : Marolles). Il en va de même, plus tard, des notes de Londres 1727 (Harte), Milan 1731–32 (Argelati), Oxford 1767 (Lewis), Paris 1829–32 (Achaintre–Boutteville), Paris 1842 (Arnould–Wartel).

49 E.g. Crucé *ad* 1.209 "<p.22>" « *Radiant maiore sereno.* | Serenum hic substantiue, vt infra lib.4. & alibi apud nostrum. Animaduerti hanc dictionem minime vulgari notione interdum id significare, quod vernacule dicimus *le serein.* […] » ; *ad* 3.586 "p.148" « *Tunicas Chalybum squalore crepantes.* | Chalybs est ferrum perfectius v. *acier*, […] » La seconde de ces notes sera citée en entier au chapitre 5, p. 370.

50 E.g. Crucé *ad* 6.122 "p.263" à propos du vocabulaire musical : « *Lege Phrygum moesta, &c.* […] Lex Graece νόμος, modus, seu τρόπος, harmonia, melos, vocabula sunt artis musicae synonyma. Galli tonum vocant. » Cf. BATTLES–HUGO 1969:85* et 88* pour des exemples dans le commentaire de Calvin sur Sénèque, *De clementia*.

51 E.g. Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 8.721 *clypei laxaverat* « Il s'estoit ouuert en se tournant, G. » ; *ad* 12.233 *lapsurasque trabes* « *Des planches. G.* » Sur la nature particulière du matériel de Guyet reproduit dans ces notes infrapaginales, voir chapitre 2, pp. 104–105.

52 Dans un cas comme *ad* 6.618 le vernaculaire ne sert pas à clarifier l'énoncé originel, mais il est cité comme prolongement d'un usage latin : « *Arcades arma fremunt.*] […] *Arma, Arma*, Geminata vox tumultum *ad arma* clamantem denotat, a cujus freqventia nota vox hodie usitata Alarm. […] »

53 E.g. Beraldus *ad* 3.586 « *Aut [sic] tunicas chalybum.*] Chalybs genus ferri durissimi & perfectioris. *Acier.* […] », qui reprend presque intégralement Crucé, cf. chapitre 5, pp. 369–370 et n. 90 (et chapitre 2, n. 446 pour le lemme) ; *ad* 9.643 « *Praeter.*] Id est, secus. Gallice *le long.* » Sur le recours très limité au français dans les notes de la collection *Ad usum Delphini*, voir COLOMBAT 2000:179 et n. 23. Cf. chapitre 2, p. 145.

"grammaticale" ("explicative"), réécriture sans prétentions stylistiques anciennement attestée dans la philologie homérique; intégrée au système éducatif parmi les *progymnasmata*, elle est pratiquée en tant que soutien à la lecture du texte original en particulier pour les poètes abordés chez le *grammaticus* antique et chez ses héritiers, mais aussi en tant que stade intermédiaire des plus ambitieuses paraphrases "rhétoriques" ("imitatives") – réélaborations stylistiques de formes variées employées dans la formation de l'orateur, notamment en vue de l'acquisition de la *copia verborum*, ou cultivées comme mode d'élaboration d'œuvres littéraires à part entière[54]. La pratique pédagogique de la Renaissance fait une place de choix au "commentaire-paraphrase" où le texte est reformulé pour être ensuite expliqué[55], à l'image de ce que l'on pouvait trouver chez des modèles comme Servius ou "LP" mais aussi chez leurs successeurs médiévaux, qui cultivaient plus particulièrement la réécriture continue[56]. On examinera ici comment les formes élémentaires de paraphrase (j'évite à dessein le terme de métaphrase que leur donne Erasme)[57] opèrent au sein des commentaires imprimés du début de l'époque moderne en tant qu'outil herméneutique destiné à éclairer tantôt la *littera*, tantôt le *sensus*. Le cas de l'*interpretatio continua* de Beraldus (portant sur le niveau de la *littera*) fournira sur certains points une utile mise en perspective; à l'instar de l'*explicatio* de La Cerda sur Virgile (qui privilégie pour sa part un niveau différent)[58], ce discours paraphrastique distinct

[54] Sur la théorie et la pratique antiques de la paraphrase, voir Roberts 1985:5–60. La référence canonique sur la distinction entre paraphrase élémentaire et paraphrase élaborée à visées rhétoriques est Quint. *inst.* 1.9.2–3 (qui utilise respectivement les termes d'*interpretatio* et de *paraphrasis*) et 10.5.4–11; pour la variante "rhétorique", la tradition médiévale occidentale a hérité la théorisation du pseudo-Hermogène par l'intermédiaire des *Praeexercitamina* de Priscien. Cottier 2002 étudie les pratiques très diverses que recouvre la paraphrase latine jusqu'à la Renaissance (en particulier dans le travail d'Erasme sur le Nouveau Testament), et propose un classement basé sur la distinction entre reformulation "imitative" et reformulation "explicative".

[55] Voir Grendler 1989:244–250, pour qui le terme de "paraphrase-commentary" englobe à la fois la paraphrase même et les diverses formes d'explication qui la prolongent.

[56] Voir e.g. Ulery 2005:18–19 pour l'exemple, caractéristique du commentaire médiéval, d'une paraphrase "déployant" le texte très elliptique de Sall. *Catil.* 5.1 (cf. chapitre 1, n. 61).

[57] Erasme, *epist.* 1274, l.37–39 (cité dans Cottier 2002:247–248), désigne ainsi les réécritures littérales, par opposition à la forme libre et élaborée, intégrant des éléments explicatifs, que revêt sa *paraphrasis* du Nouveau Testament (cf. *paraphrasis* pour la forme "rhétorique" dans Quint. *inst.* 1.9.2); Dryden fait la même distinction entre métaphrase (mot par mot) et paraphrase (phrase par phrase). Les commentateurs byzantins, dans leur tentative d'établir entre παράφρασις et μετάφρασις une distinction que les textes antiques n'autorisent guère, nommaient à l'inverse μετάφρασις la variante "rhétorique" (Roberts 1985:26).

[58] La préface du commentaire sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques* (n. 11) insiste sur la *mens*.

de l'annotation – et susceptible d'être lu indépendamment du texte original[59] – ne saurait cependant être simplement assimilé aux reformulations inscrites dans le discours lemmatisé et possède des visées en partie différentes, comme on le verra ci-dessous.

Reformulation mot à mot

Plusieurs des commentateurs de Stace accordent une place importante à la reformulation mot à mot, opérant principalement au niveau de la *littera*. La stratégie consiste très souvent à offrir, comme équivalents des faits linguistiques susceptibles de poser problème, des *substituts* empruntés au même paradigme, tels qu'on les trouve dans l'exégèse comme dans les gloses interlinéaires des manuscrits déjà au sein de la tradition homérique et partout dans la tradition médiévale des classiques latins[60] – démarche caractéristique de l'*interpretatio* au sens étroit, procédant essentiellement *mutatis verbis*, c'est-à-dire *verbum pro verbo*, que Quintilien (*inst.* 1.9.2) oppose aux formes plus avancées et plus libres de réécriture. C'est par de telles opérations que procède l'*interpretatio continua* de Beraldus comme des *Ad usum Delphini* en général : contrevenant aux prescriptions des pédagogues jésuites sur la pratique de la paraphrase latine dans l'*explanatio* des textes antiques, ces éditions s'efforcent de reformuler mot par mot plutôt qu'au niveau du syntagme[61]. Par là même, l'*interpretatio* des *Ad usum Delphini* court en matière de lexique le risque de perdre la spécificité et la richesse sémantique du texte d'origine[62]. Elle court plus précisément le risque de substituer un terme impropre à un terme propre, qui motive la proscription de cette démarche spécifique par les jésuites comme les critiques qui lui étaient adressées dans l'antiquité[63] ; les reproches auxquels elle s'expose

---

[59] Sur l'éventualité d'une telle utilisation, contraire à l'objectif de la collection, voir COLOMBAT 2000:178.

[60] ROBERTS 1985:38–44 souligne le lien entre scolies homériques et paraphrase, bien visible dans le domaine lexical, et la propension particulière de la paraphrase pratiquée dans l'exégèse homérique à remplacer les formes et mots poétiques par leurs équivalents prosaïques. Sur la reformulation mot à mot dans la tradition des classiques latins, voir e.g. BLACK 2001:283–286 ; BASWELL 1995:53–55 à propos du manuscrit de l'*Enéide* Oxford, All Souls College 82.

[61] Voir COLOMBAT 2000:175–177 sur les prescriptions exprimées notamment dans les versions successives de la *Ratio atque institutio studiorum*, et 180–181 sur l'attachement de la collection *Ad usum Delphini* à la réécriture latine mot à mot.

[62] BASWELL 1995:54–55 discute ces effets potentiels de la substitution lexicale dans les exégèses médiévales de Virgile.

[63] Voir ROBERTS 1985:7–18 sur l'expression de ce débat de Cicéron à Quintilien. COLOMBAT 2000:175–177 et n. 16 souligne que le refus de la paraphrase mot à mot par la pédagogie jésuite

ainsi trouvent des répercussions jusque dans les *errata* des volumes de Beraldus[64]. Qu'on ne se méprenne cependant pas : si l'*interpretatio* des éditions *Ad usum Delphini* vise parfois clairement à faciliter la compréhension du texte classique en fournissant des substituts aux faits qui peuvent faire difficulté, notamment au niveau syntaxique[65], son objectif paraît plutôt être de favoriser l'acquisition de capacités d'expression diversifiées, notamment en citant des synonymes susceptibles de favoriser l'enrichissement des connaissances en vocabulaire[66] – en l'occurrence le vocabulaire de la latinité classique, règle qui transparaît d'ailleurs dans les *errata* de Beraldus[67].

Lorsqu'ils apparaissent au sein des exégèses, où ils ont plus systématiquement pour fonction de résoudre des difficultés potentielles de compréhension, les substituts sont tantôt très ponctuels, tantôt insérés dans des réécritures d'énoncés plus ou moins larges qui, même lorsqu'elles sont mises en évidence par une rubrique comme *sensus* ou *mens* à l'image des commentaires antiques[68], n'en relèvent pas moins, bien souvent, du niveau de la *littera* (on rencontre aussi d'autres tournures : *interpretatio* ou *interpretatur*, qui peut faire référence au sens étroit évoqué ci-dessus, ou proposition infinitive introduite par un verbe comme *intellegit*, occasionnellement *sententia*, dans un sens bien sûr diamétralement opposé à celui que les théoriciens médiévaux donnaient à ce terme). Sous une apparente uniformité – et parfois même sous des rubriques identiques – se cachent par ailleurs des pratiques, voire des conceptions, variées.

Deux notes de Barth, relatives aux "sombres pluies" des larmes de deuil que Stace évoque en relatant la découverte des victimes de Tydée après

---

est lié à sa préoccupation pour la propriété des termes, mais aussi, plus fondamentalement, à la conviction qu'une synonymie parfaite est impossible ; sur ce dernier point, cf. chapitre 5, p. 370.

64 C'est en partie au moins à de telles critiques que répondent les *errata* cités au chapitre 2, n. 442 – *errata* qui, le fait mérite d'être souligné, rétablissent dans la paraphrase le terme original de Stace.

65 Les modifications syntaxiques que Colombat 2000:207–209 signale dans l'*interpretatio* de Virgile due au Père de La Rue concernent largement les faits que les commentateurs de Stace prennent soin d'éclaircir.

66 Colombat 2000:205–207 montre bien, à l'exemple du *Virgile* du Père de La Rue, que la substitution lexicale ne se limite nullement au remplacement de termes difficiles par des termes plus faciles et touche également des mots ne représentant aucun obstacle pour la compréhension.

67 L'attachement de l'*interpretatio continua* au lexique classique est souligné par Colombat 2000:213. Sur son expression dans les *errata* de Beraldus, voir chapitre 5, n. 106.

68 La rubrique *sensus* est fréquente aussi bien chez "LP" que chez Servius et Donat. Aucun des trois commentateurs ne connaît la rubrique *mens*. On verra *infra* pp. 323–324 que ces termes ne désignent pas toujours des pratiques clairement distinctes.

l'embuscade (3.122–123 *atri … imbres*), serviront de point de départ pour analyser et situer sa démarche à ce niveau[69].

> ceu nulla prius lamenta nec atri | manassent imbres (3.122–123)
>
> [Barth *ad* 3.122] *Atri.*] *Luctuosi. Lacrymas dicit, qvae jam de novo manant.* Sch. Vet. *Atrum* Poetis omne funestum : Dura tamen hic locutio, cum Lacrymae omnino contrarii coloris sint omnes. *Atram cupressum, Atram Tigrin, Atrum ferri splendorem* dixit Maro [Verg. *Aen.* 7.525–526]. Id est, horrenda, formidabilis. Ut *atrae lites* per translationem Horatio <*ars* 423–424 *atris* | *litibus*>.[70]
>
> [Barth *ad* 3.123] *Imbres.*] *Copiosae lacrymae.* Schol.Vet. Multis alibi.

La reformulation est ici déléguée à des "vetera scholia", phénomène général dans l'ouvrage au point que cette forme de contribution à la construction du sens s'avère être l'une des fonctions primordiales du matériel ainsi désigné ; on devra revenir au terme de ce chapitre sur la place que ces "scolies" au statut ambigu occupent dans la paraphrase, et plus largement dans les éclaircissements, que propose ce commentaire. Il n'est pas rare, cependant, que Barth assume lui-même la réécriture d'un énoncé de Stace[71]. Par ailleurs, certaines des reformulations qu'il fournit – on en verra des exemples – proviennent de matériel présenté soit sous un terme désignant sans ambiguïté du matériel manuscrit, soit sous le nom de "vetera scholia" mais d'une manière qui suggère une source ancienne plutôt que de simples notes de travail ; ce fait mérite d'être souligné, car d'autres commentateurs ne recourent que ponctuellement à des reformulations tirées de gloses ou scolies[72]. Dans les notes citées ci-dessus, observons que les "scolies" – pour clarifier le fait que *atri imbres* désigne des larmes de deuil – offrent les simples équivalents "luctuosi" (pour *atri*) et "copiosae lacrymae" (pour *imbres*), tandis que la suite de la première note ("Lacrymas dicit …") – qui porte sur l'ensemble de la double proposition *ceu … imbres* – s'éloigne déjà de la reformulation mot à mot.

Examinons maintenant cette note que suscitent chez Barclay les réflexions du narrateur qui, après le récit de l'ornithomancie précédant l'expédition argienne, s'interroge de manière générale sur les raisons qui ont poussé les humains à vouloir connaître l'avenir.

---

69 D'autres aspects des notes citées ici seront discutés au chapitre 5, p. 358.

70 La plupart des éditeurs d'Horace lisent aujourd'hui *artis* plutôt qu'*atris*.

71 E.g. *ad* 3.123 « *Ore uno.*] Consono clamore, unum reddente strepitum. […] »

72 Gronovius cite des gloses lexicales e.g. *ad* 3.536[563] « *Cernis inexperto*] *Novo* alii, alii *indiscreto, incerto* codices inter versus interpretantur ; sed accedo nonnullis, qui habent, *inexpleto*. i. plurimo, abundanti. […] »

> [Barclay *ad* 3.553] *Diuumne feras hoc munus, an ipsi | Gens auida, & parto non vnquam stare quieti ? | Eruimus quae prima dies, vbi terminus aeui, &c.*] Locum hunc aliter longe intelligo, quam suadent interpunctiones ; quibus ad Sauromatas relegatis, si repono. | *Diuumne feras hoc munus ? an ipsi,* | *Gens auida, & partu non vnquam stare quieti,* | *Eruimus quae prima dies, vbi terminus aeui, &c.* Sensus. Existimesne diuinandi artem a dijs nobis pro munere traditam ? an vero nos ipsi (qui gens auida sumus ; nec vnquam nostris contenti rerum venturarum spem abijcimus) non alio quam nostrae malitiae impetu eruimus & scrutamur *quae prima dies,* quo sub sydere homines nati sint (vt ex astrorum gradibus quae futura sunt praesciamus) *vbi terminus aeui, &c.*

Mise en évidence sous la rubrique *sensus*, la paraphrase se présente ici comme la réécriture continue d'un énoncé de près de trois vers, considérablement dilatée (plus de cinquante mots contre à peine une vingtaine dans l'original). Elle met en œuvre des procédés particuliers, à commencer par le respect du mode mimétique que présente ici le texte de Stace : recourant par choix à une technique qui s'imposerait nécessairement dans le contexte, différent, d'une reformulation exhaustive comme l'*interpretatio continua* de Beraldus – et qu'Erasme posait comme un critère distinctif de sa "paraphrase" du Nouveau Testament[73] – le commentateur adopte la position du narrateur extradiégétique apostrophant son lecteur ("Existimesne ... eruimus & scrutamur"), de même qu'il se glisse ailleurs dans la peau des locuteurs intradiégétiques[74]. D'autre part, à l'opération de substitution synonymique (A est rendu par B) se joint ici une opération de *redoublement*, qui consiste à répéter le mot problématique en lui adjoignant un terme censé l'éclairer (A est rendu par A+B) : *eruimus* est rendu par "eruimus & scrutamur", *quae primae dies* par "*quae prima dies*, quo sub sydere homines nati sint" (à quoi s'ajoute encore une parenthèse explicative). Partiellement responsable de la dilatation constatée, cette pratique de reformulation *intra*linéaire, ou interverbale[75], transforme en un énoncé continu la démarche de substitution qui, dans la transmission manuscrite des classiques latins, opère généralement par le biais de gloses interlinéaires discontinues, placées chacune au-dessus d'un terme particulier[76]. Elle n'est pas sans produire en l'occurrence un curieux effet, puisqu'elle paraît impliquer,

---

[73] Cf. p. 306 et n. 57 ; la paraphrase d'Erasme "n'opère aucun changement entre le narrateur et le commentateur : c'est l'auteur biblique qui semble lui-même expliquer son propre texte." (COTTIER 2002:248).

[74] E.g. *ad* 3.62 cité *infra* p. 323 (Méon).

[75] BLACK 2001:60 parle de traduction et de paraphrase interverbales.

[76] Cf. BLACK 2001:277 pour une illustration de gloses interlinéaires fournissant un équivalent vernaculaire, italien en l'occurrence, pour presque chaque mot du texte original.

au sein même d'un énoncé empruntant la *persona* du narrateur, la présence d'une voix métatextuelle qui se combine malaisément avec cette dernière[77]. Ce type de redoublement n'est pas pratiqué dans l'*interpretatio continua* de Beraldus, soumise comme les autres *Ad usum Delphini* à l'impératif de ne pas dilater la paraphrase par rapport au texte original[78], mais il le sera, hors de la tradition statienne, dans celle d'autres éditions libres de cette contrainte[79]. En outre, la substitution opère au niveau d'unités sémantico-syntaxiques relativement larges, sans se soucier d'une équivalence terme à terme, ce qui contribue également à la dilatation : alors que *feras* est rendu par "Existimes", *Divumne … hoc munus <esse>* devient "diuinandi artem a dijs nobis pro munere traditam <esse>" (où l'on notera que le bénéficiaire de l'action est spécifié par "nobis", là où Stace reste elliptique) ; on glisse ici vers une reformulation qui n'opère plus au sein d'un paradigme linguistique mais plutôt au niveau de l'idée.

En ce qui concerne les formes, deux oppositions apparaissent, qui touchent l'une l'ampleur de l'énoncé reformulé (très brève chez Barth, grande chez Barclay), l'autre la proportion entre énoncé originel et reformulation (proche de l'équilibre dans le premier cas, très inégale dans le second). De tels contrastes s'observent régulièrement chez les modernes comme chez leurs devanciers, dans les combinaisons les plus diverses, et ce souvent au sein d'un même commentaire ; à la différence des notes citées ci-dessus, il arrive à Barclay de réécrire un énoncé bref en respectant ses proportions, et à Barth de reformuler une ample unité sémantico-syntaxique en recourant à la dilatation. Un semblable éclectisme s'observe pour les opérations mises en œuvre dans le détail : celles qui caractérisent la note de Barclay sur l'ornithomancie – redoublement synonymique et mimétisme des personnes

77 Le conflit potentiel est peut-être plus visible encore dans un cas comme *ad* 4.570 «*Dextramque in terga reflexum* | *Aeoliden, humero iactantem funus onusto*.) Video, inquit Mantho, Athamantem, qui reflectens in terga dextram, misero filij Learchi funere seu cadauere humerum onerat. Athamas siquidem Aeoli filius est, tum Suidae, tum Ouidio metam. iiij. <4.512–514> *Protinus Aeolides media furibundus in aula* | *Clamat, ïo comites, his retia tendite syluis ;* | *Hic modo cum gemina visa est mihi prole Leaena,* | *&c.* […] » On peut difficilement admettre en effet que les deux termes de l'alternative "funere seu cadauere" soient énoncés par le personnage intradiégétique : "seu funere" paraît impliquer une autre instance énonciatrice, qui ne peut être que l'exégète lui-même.

78 Colombat 2000:181–182.

79 Par exemple l'*Horace* de Du Hamel publié en 1720 à Paris (nouvelle édition 1762 avec justification préfacielle) : voir Colombat 2000:192–193, pour qui l'introduction d'une telle pratique dans l'*interpretatio continua* pourrait avoir été "rendu[e] peut-être inévitable – dans ces travaux plus tardifs – par la baisse du niveau des élèves, devenus incapables de passer du texte interprété au texte original".

verbales – ne sont ni omniprésentes chez lui, ni vraiment rares ailleurs. Des tendances claires se dégagent toutefois, et les notes examinées à l'instant apparaissent, dans les grandes lignes, représentatives des conceptions relativement différentes de leurs auteurs. En particulier, l'usage récurrent du redoublement synonymique et du mimétisme des personnes verbales, associé à la prise en compte de larges énoncés, singularise la démarche de Barclay et la rapproche d'un contexte scolaire caractérisé. La juxtaposition intralinéaire systématique du terme originel et de sa "traduction" (mais aussi d'explicitations et d'identifications) dans une reformulation continue s'observe en effet dans certains commentaires imprimés de la Renaissance à vocation évidemment pédagogique, comme celui de Bonamico et Paleario sur l'*Enéide*: "Ego Virgilius, cano, id est canto, arma, id est bella, que, pro &, virum, scilicet Aeneam illum hominem fortissimum ..."[80]

A l'inverse, la brièveté est habituelle chez Barth, dont les "vetera scholia" et autres gloses mais aussi les reformulations originales se limitent souvent à la mention d'un ou plusieurs synonymes ou d'une construction syntaxique alternative[81]; signe de la limite ténue qui sépare éclaircissement et approfondissement, cette reformulation brève prend parfois la forme d'une définition s'appuyant au besoin sur les travaux des lexicographes[82]. Les autres procédés sont présents, mais nettement moins fréquents, surtout conjointement; les rares cas d'ample reformulation mimétique tendent d'ailleurs à ne pas refléter la démarche proprement pédagogique si prégnante chez Barclay, mais à se fondre avec la pratique de la "reformulation libre" que je discuterai plus loin[83]. Chez Barth la paraphrase n'embrasse qu'exceptionnellement des énoncés relativement développés, ne recourt guère au redoublement synonymique. Ses "vetera scholia" respectent fréquemment le jeu des personnes (3.555 *eruimus* énoncé par le narrateur est ainsi rendu par "scire laboramus", comme il l'était chez Barclay par "eruimus & scrutamur")[84], ce que font

80 Lazzaro Bonamico et Aonio Paleario, *[Dialogo intitolato] Il grammatico*, Venise 1567, sig. *v, cité d'après GRENDLER 1989:245, qui donne la reformulation de toute la phrase.

81 La fréquence de reformulations originales brèves est notable au début du troisième livre: *ad* 3.10 «*Data fama.*] Sparsa. [...]»; *ad* 3.11 «*Manuve.*] Virtute, robore. [...]»; *ad* 3.12 «*Indecores.*] Obscuros, minus nobiles, aut gloriosos, [...].» Pour les "vetera scholia", e.g. *ad* 3.123 *imbres* cité *supra* p. 309; pour les gloses, e.g. *ad* 3.21 cité n. 82.

82 E.g. *ad* 3.14 «*Raperent.*] Summa vi everterent atqve asportarent. [...] Idem enim *funditus rapere* qvod eruere.»; *ad* 3.21 «*Foedas.*] *Impias*. Glossa MS. Virgilius, lib.IV. <*Aen.* 4.195> *Haec passim Dea foeda virum diffundit in ora.* Servius <Serv. auct. *Aen.* 4.195> *Impia, crudelis, qvod alibi interpretatur,* | <*4.298–299*> *eadem impia fama furenti* | *Detulit.* Et *Foedare* μιαίνειν *impiare, profanare,* exponunt Glossographi antiqui.»

83 Voir *ad* 11.379 et *ad* 11.390 discutés *infra* p. 325.

84 *Ad* 3.555 «*Eruimus.*] *Scire laboramus. Etiam qvid cogitent Dii.* S.V.»

aussi les exégèses explicitement puisées dans des manuscrits[85]; les éclaircissements assumés par la voix du commentateur allemand procèdent plus rarement de la sorte[86] et reformulent plus volontiers à la *troisième* personne les propos du narrateur et des locuteurs intradiégétiques, comme – avec ici encore des ajouts explicitatifs – lorsque Méon prédit à Etéocle les tourments qui l'attendent pour la mort des soldats qu'il a envoyés contre Tydée.

> 'te series orbarum excisa domorum | planctibus adsiduis, te diro horrore uolantes | quinquaginta animae circum noctesque diesque | adsilient'
> (3.74–77)

> [Barth *ad* 3.74] *Orbarum excisa domorum.*] Longam seriem dicit excisarum familiarum, hoc est ubi perierint omnes virilis sexus, pater, filii, avus, nepotes, fratres, & omnis mascula cognatio. *Seriem* omnem successionem dicit, totis familiis, nullo mare haerede superstite, pereuntibus.

Chez les autres commentateurs également, le recours aux procédés caractéristiques de Barclay reste occasionnel et limité. Les reformulations d'ordinaire extrêmement succinctes offertes dans les notes infrapaginales de Paris 1658, qui pour la grande majorité se limitent à fournir des synonymes[87], constituent certes un cas particulier, ne serait-ce que parce que celles qui sont dues à Guyet reproduisent des annotations que cet érudit avait inscrites dans une édition imprimée; la brièveté prédomine cependant aussi assez clairement dans les notes de Beraldus, comme l'a montré la confrontation avec son *interpretatio continua*, et dans les cas, plus ordinaires, de Bernartius[88] et de Gronovius[89]. La reformulation d'énoncés assez développés, accompagnée éventuellement de la reproduction mimétique des personnes verbales, s'observe aussi non seulement chez Bernartius[90] et chez Gronovius – où l'on retrouve paradoxalement (parfois au sein d'une paraphrase notablement dilatée) un conflit entre adoption de la voix du narrateur et redoublement synonymique similaire à celui que l'on a constaté chez Barclay[91] – mais même dans le registre infrapaginal de Paris

---

85 E.g. *ad* 3.719 (discours d'Adraste) « *Cunctamur.*] *Cunctando acqvirimus*. Gl. MS. [...] »

86 E.g. *ad* 3.62 (discours de Méon) « *Vix credo & nuncius.*] [...] Mihi etiam ad nunciandam rem superstite relicto incredibilia narrare videor. »

87 E.g. *ad* 3.109 *axis* « i. Caelum. » ; *ad* 3.553 *feras* « i. Dixeris. » Voir chapitre 2, pp. 104–107 sur la genèse de ce registre de notes.

88 E.g. *ad* 3.259 cité au chapitre 1, p. 22.

89 E.g. *ad* 3.536 cité n. 72, *ad* 3.211 cité au chapitre 2, p. 100.

90 E.g. *ad* 3.18 « *Sic conserta manus*] [...] Sensus. o segnes homines, qui vnum vincere nondum potuistis, si modo venistis ad manus. », qui reformule 3.17–18 *heu segnes, quorum labor haeret in uno, | si conserta manus*.

91 E.g. *ad* 3.696 « *Generique jacentis*] Potiores, *tacentis*. etiam non te interpellantis, aut eo

1658[92]; dans toutes ces exégèses, elle constitue toutefois plutôt l'exception. Chez Crucé la reformulation mot à mot caractérisée est appliquée à des énoncés brefs, parfois par le biais d'une "définition"[93], mais beaucoup moins à des énoncés développés[94], pour lesquels prévalent des formes mixtes incluant des réécritures plus libres et des explicitations[95]. Sa traduction *grecque* de certains termes latins – caractéristique de la perspective particulière dans laquelle cet exégète lit Stace – ne paraît pas posséder prioritairement une fonction d'éclaircissement[96].

---

miserioris, quod ne loqui quidem rem suam audet. [...] Non debes exspectare, donec ille te appellet : res ipsius humiles & exsilium & iniuria satis pro tacente loquuntur. » et *ad* 3.698 « *Generis pudor obvia prima*] [...] scribendum, ut coniectura deprehendit olim Gruterus, & invenit in MS. postea Behotius : *huic olim generis pudor*. haec proles tui generi, si perpetuo patrem habebit exsulem, pudorem habebit sui ortus. deinde : *o ubi prima Hospitia*. Recordare illius noctis, cum primum hospitem recipisti [sic] maritum meum, & dextra dignatus es & generum destinasti. », qui reformulent 3.696–699 *da bella, pater, generique iacentis | aspice res humiles, atque hanc, pater, aspice prolem | exulis; huic olim generis pudor. o ubi prima | hospitia et iunctae testato numine dextrae ?*; Argie reformule ses propres paroles dans "aut eo miserioris, quod ..."

92 E.g. *ad* 3.275 (Peyrarède) « i. Non pari animo affectus in me Vulcanus quale tu, cum laesus etiam a me libens mihi inserviat. *P.* », qui reformule 3.275–276 *at non eadem Volcania nobis | obsequia, et laesi seruit tamen ira mariti.* » La reproduction du jeu des personnes est assez fréquente dans les reformulations brèves tant chez Guyet que chez Peyrarède.

93 Enoncés brefs : e.g. *ad* 10.338[332] "p.446" « *Nondum ablutus aquis.* | Nondum purificatus a caede Thebanorum. [...] », qui inclut un élément d'explicitation ; *ad* 10.700[694] "p.462" « *Extrema sorte.* Infima. [...] » "Définition" : e.g. *ad* 10.470[464] "p.451" « *Qui tremor illicita coeli de lampade tactos | Hic fixit iuuenem.* | Illicita lampas, est fulmen. [...] »

94 E.g. *ad* 10.16 "p.431" « *Nec forte Mycenas, | Contenti Rediisse petant.* | [...] Tyriis animus est, inquit Poeta, hostilem seruare fugam, & cauere ne Argiui hostes petant Mycenas, contenti in patriam rediisse. [...] », qui reformule 10.15–17 *inde animus Tyriis non iam sua castra sed ultro | hostilem seruare fugam ne forte Mycenas | contenti rediisse petant* (avec la correction de Crucé *ne forte* : cf. chapitre 3, n. 258 et Berlincourt 2011:291).

95 E.g. *ad* 10.186[180] "p.438" « *Nec accedit domino tutela minori.* [...] *Graecorum proceres*, inquit, *ducibus amissis, non aliter obstupuerunt, quam puppis praeside & nauclero viduata, cuius moderamen si forte capessit prorae aut laterum nauis rector, vix tutela quae est in puppi* eum admittit, *vtpote minorem & inferiorem, quoniam puppis moderamen caeteris officiis nauticis est honoratius.* », qui reformule 10.182–186 *non secus amisso medium cum praeside puppis | fregit iter, subit ad uidui moderamina claui | aut laterum custos aut quem penes obuia ponto | prora fuit : stupet ipsa ratis tardeque sequuntur | arma, nec accedit domino tutela minori* ; on trouve ici la même association que *ad* 4.482 "p.188" (discuté *supra* p. 293) entre équivalences synonymiques (noter la substitution de "Graecorum proceres" à la métonymie *ratis*, ainsi que le redoublement "praeside & nauclero") et une forme plus libre, ainsi qu'un élément explicitatif ("quoniam ... est honoratius").

96 Ce procédé sera discuté au chapitre 5, p. 368 et n. 85.

Réagencement des termes

Outre les équivalences lexicales et parfois syntaxiques, un procédé fréquent relevant strictement du niveau de la *littera* consiste à réagencer l'énoncé original dans un ordre censé en faciliter la compréhension. Ce procédé, qui appartient de longue date à la pratique de l'enseignement du latin en latin[97], se fonde sur une conception qui évolue au fil du temps[98]. L'*ordo (naturalis / bonus)* était conçu chez Servius, ainsi que chez Priscien, comme un outil grammatical au service de la lecture[99]. Il a conservé ce statut tout au long du Moyen Age, en dépit de l'émergence des langues vernaculaires : si une séparation stricte s'impose, et si l'*ordo naturalis* est érigé depuis le 12e s. en concept central dans la théorie linguistique de l'école parisienne[100], l'*ordo artificialis* semble continuer à être perçu comme légitime, voire constitutif de la littérature ; cette séparation apparaît essentiellement comme celle d'une disposition "rhétorique" (du texte à expliquer) et d'une disposition "grammaticale" (de l'exposition de ce texte), qui elle-même ne correspond pas nécessairement à celle du vernaculaire[101]. Elle a pour correspondant une subdivision de l'enseignement – l'élève apprend le latin d'abord selon l'*ordo naturalis*, plus tard selon l'*ordo artificialis* – qui se maintient par-delà la Renaissance[102]. En France, ce n'est qu'au 18e s., dans le cadre d'un vaste débat où s'affrontent rationalistes et sensualistes, que l'*ordo*, de simple outil grammatical, évoluera vers une notion logique, et plus précisément celle d'un ordre conforme à la raison, c'est-à-dire à la séquence de fonctionnement d'une pensée universelle que refléterait le plus parfaitement la

97 A l'inverse, des paraphrases grammaticales comme celles des exercices scolaires et des scolies homériques discutés par Roberts 1985:38–44 n'opèrent guère au niveau de l'ordre des mots.

98 Sur l'histoire de la notion d'*ordo* de l'antiquité au 18e s. français, voir Bouquet 2002. Cf. notamment Kneepkens 1995, Lozano 2006.

99 Sur Servius, voir Bouquet 2002:196–212, qui conteste notamment (contre Kaster 1988) que ce commentateur conçoive l'*ordo* comme une "norme linguistique". Cf. Bouquet 2002: 219–233 : Priscien présente des traces d'un *ordo* logique où la substance (sujet) précède l'accident (verbe), mais dans une perspective qui n'a rien de normatif ; il s'attache surtout à décrire l'*usus* des auteurs, où il observe et admet parfaitement la disposition inverse.

100 Black 2001:80.

101 Cette analyse est celle proposée par Reynolds 1996:110–120 à propos de gloses du 12e s. dans des manuscrits d'Horace. Black 2001:331–365 discute en détail la relation qui unit l'*ordo naturalis* à la grammaire et l'*ordo artificialis* à la rhétorique.

102 L'incapacité des humanistes à modifier cette subdivision est soulignée e.g. dans Black 2001:10, 23 et 337. Un traité pédagogique comme celui (discuté dans Moss 1996:214) de John Brinsley, *Ludus literarius*, 1612, invite encore à composer d'abord la phrase dans l'ordre "grammatical" ou "naturel", puis à la transformer selon l'ordre "cicéronien" ou "rhétorique".

langue française, en particulier dans sa prédilection pour la disposition sujet–verbe–objet[103].

Dans les commentaires, la manifestation la plus typique de l'*ordo* entendu comme outil de lecture est une reformulation entièrement réagencée, éventuellement distinguée par une rubrique spécifique *ordo*, qui redouble souvent (et précède alors d'ordinaire) la rubrique *sensus*, mais qui apparaît parfois aussi sans elle – signe que son utilité peut paraître en soi suffisante pour permettre la construction du sens. Une telle manifestation était fréquente chez Servius[104], et à un degré moindre dans le commentaire sur Térence de Donat, qui, plus soucieux d'assurer l'intelligibilité du texte que de clarifier l'agencement de ses constituants, tendait à intégrer l'*ordo* au *sensus*[105]. De tels réagencements de larges énoncés étaient également communs chez "LP", insérés ou non dans une rubrique *ordo* spécifique[106]. Bien que concurrencés par des formes alternatives non verbales qui seront évoquées ci-dessous, ils sont restés courants dans l'exégèse médiévale (dont on a vu qu'elle faisait une large place aux reformulations continues)[107]. Le commentaire de Barclay offre quelques exemples du recours à cette stratégie ; tantôt il propose un pur réagencement, comme *ad* 5.618 où Hypsipylé en deuil se lamente de ne plus pouvoir allaiter Opheltès, tantôt il lui ajoute implicitement, dans une double démarche, un éclaircissement du *sensus* exploitant

---

[103] La question de l'*ordo* se pose évidemment dans de tout autres termes pour les personnes dont la langue maternelle possède un ordre des mots différent de celui du français et/ou moins figé que lui.

[104] Voir LEVY 1969 (comparaison avec τὸ ἑξῆς dans les scolies homériques) ; cf. LEVY 1971–72.

[105] Sur ce dernier point, voir BOUQUET 2002:193.

[106] La rubrique *ordo* apparaît régulièrement chez "LP", e.g. *ad* 1.153–154 « (AVT TYRII SOLIO) NON ALTVS O(VARET) / (EXSVLIS AMBIGITVR) [...] et est ordo : et dum ambigitur, uter fratrum ouaret in solio Tyrii exsulis hoc est Cadmi, qui a patre pulsus peracto exilio condidit Thebas. » ; *ad* 5.378–380 « (INVALIDIS) FLVITANTIA (TELA LACERTIS / ... / SPARGIMVS) ordo : inualidis lacertis fluitantia tela spargimus. [...] » Le remaniement de l'énoncé originel est intégré à un éclaircissement complexe, plutôt qu'inscrit dans une rubrique *ordo* spécifique, e.g. *ad* 3.176–178 « (IBI) GRANDIOR AEVO / (ANTE ROGOS DVM QVISQVE SVO NEQVIT IGNE REVELLI / CONCILIVM INFAVSTVM DICTIS MVLCEBAT ALETES) quo in loco Aletes aeuo grandior lugentibus ante rogos suos gemitus solabatur. »

[107] BLACK 2001:281–283 discute ces réagencements dans les manuscrits scolaires des classiques latins, où ils sont moins fréquents que les techniques non verbales. On comparera à Barclay *ad* 2.575 discuté ci-dessous la paraphrase du premier vers des *Eclogues* de Théodule (*Ethiopum terras iam fervida torruit estas*) citée par REYNOLDS 1996:118 ("Construe : fervida estas torruit, idest cremavit, iam, idest illo tempore, terra ethiopum.") ou celle de Verg. *Aen.* 1.736–737 citée par BASWELL 1995:335 n. 59 ("Ordo. libauit immensum id est magnum honorem. [...]" qui correspond à un texte présentant en 1.736 la leçon *immensum* au lieu de *in mensam*). Sur la reformulation continue, cf. n. 56.

les procédés de substitution précédemment discutés[108], comme *ad* 2.575 où le narrateur évoque la généalogie d'une victime de la monomachie de Tydée.

> [Barclay *ad* 5.618] *Cui nunc venit irritus ori | Lactis & infoelix in vulnera liquitur imber.*) Ordo est. *Cui nunc irritus & infoelix lactis imber ori venit, & in vulnera liquitur.* [...]

> [Barclay *ad* 2.575] *Pentheumque trahens nondum te Phaedimus aequo | Bacche genus.*) Versus confusione verborum subobscurus. Ordo est. Cecidit etiam *Phaedimus, Pentheum genus trahens*, seu a Pentheo ducens originem, *nondum te aequo* & placato domui illi, ô *Bacche.*

Barclay s'attache à résoudre les mêmes difficultés que les commentateurs antiques et médiévaux: essentiellement l'hyperbate, face à laquelle la démarche consiste d'ordinaire à rapprocher les termes interdépendants, que ce soit en reformulant intégralement l'énoncé (Barclay rapproche ici *lactis* et *imber*, puis *Pentheum* et *genus*)[109] ou en supprimant la "parenthèse", c'est-à-dire ce qui sépare les termes concernés[110]; également l'inversion (hysteron-proteron), qui incite à adopter une disposition plus conforme aux attentes (à celles du latin en l'occurrence: Barclay déplace ici le sujet *irritus ... imber* vers le début, les verbes *uenit* et *liquitur* en fin de proposition, l'objet *Pentheum genus* avant *trahens*).

Aux côtés de cette manifestation caractérisée de l'*ordo* grammatical, d'autres formes d'aide à la construction sont susceptibles de remplir une fonction similaire. L'exégèse médiévale adoptait parfois une disposition de type *ordo est* dans la séquence même des lemmes, comme on le voit notamment dans le commentaire "*in principio*" de la *Thébaïde*[111], tandis que les glossateurs plaçaient le plus souvent des signes interlinéaires non verbaux au-dessus de certains mots du texte afin d'inviter à les appréhender conjointement ou dans un ordre spécifique au fil de la lecture[112]. La réécriture

---

108 La hiérarchie entre *ordo* et *sensus* est donc, en l'occurrence, l'inverse de celle que pratiquait Donat.

109 Cf. e.g. "Tyrii exsulis" et "inualidis lacertis" dans les reformulations de "LP" citées n. 106.

110 Sur la notion servienne de "parenthèse" comme outil au service de la résolution des hyperbates, voir Levy 1969:239–242, Bouquet 2002:202–205. Pour ce type de suppression voir e.g. le groupe objet–verbe "tela spargimus" dans "LP" *ad* 5.378–380 cité n. 106.

111 Sur le commentaire "*in principio*", voir chapitre 2, pp. 51–52. On comparera le traitement de Sall. *Catil.* 5.9 dans le commentaire médiéval discuté par Ulery 2005:20 (cf. chapitre 1, n. 61): on y trouve une rubrique *ordo* qui n'introduit pas une reformulation continue, mais simplement la suite réagencée des lemmes.

112 L'aide à la construction de manière générale (ordre des mots mais aussi relations grammaticales) consiste le plus souvent en signes interlinéaires (alphabétiques ou non): Reynolds 1996:95; Black 2001:281–283.

proprement dite se présente couramment sous des formes embryonnaires insérées dans des reformulations qui procèdent prioritairement par substitution paradigmatique. Ce type de réagencement de faible ampleur n'opère d'ailleurs pas toujours au sein de la note. Les *lemmes* synthétiques (c'est-à-dire abrégés par rapport à l'énoncé du texte), s'ils semblent certes souvent obéir plutôt à un souci d'économie (de même que les lemmes des commentaires actuels contiennent souvent des points de suspension)[113], peuvent avoir pour effet de clarifier quels termes "vont ensemble", c'est-à-dire de fournir une aide à la lecture en clarifiant les liens syntaxiques. Il s'agit parfois de leur fonction avérée, comme l'illustre cette note sur la "triste voix" avec laquelle Ornytus s'adresse aux Argiennes en route vers Thèbes (12.147–148 *non ille uiam causasue requirit, | quippe patent, maesto sed sic prior occupat ore*), où Barth fait succéder à un tel lemme synthétique l'affirmation lapidaire que "c'est ainsi que ces termes doivent être rapprochés".

> [Barth *ad* 12.148] *Maesto ore*] Sic ista conjugenda sunt.

Le réagencement des termes constitue à l'évidence une stratégie importante de la démarche de Barclay – sa préface le présente d'ailleurs comme l'un des trois principaux moyens mis en œuvre pour éclairer le poème[114]. Ce constat confirme les affinités de ses éclaircissements avec un contexte pédagogique : sans être naturellement aussi systématique, sa pratique s'approche clairement de celle que l'on trouve par exemple dans le commentaire scolaire virgilien de Bonamico et Paleario mentionné plus haut, où (abstraction faite des redoublements synonymiques et d'autres ajouts) les termes des premiers vers de l'*Enéide* sont réagencés en "cano arma que [sic] virum qui primus profugus fato venit Italiam ab oris Troiae"[115]. Même là où il ne lui réserve pas une rubrique spécifique, Barclay consacre une part notable de ses efforts à cet aspect : des éléments d'*ordo* se glissent implicitement dans la rubrique du *sensus*, ou dans des reformulations non étiquetées. La note *ad* 3.553 *diuumne feras ... ?* est révélatrice : le verbe de l'interrogation directe est placé en tête de phrase ("Existimesne ... ?")[116].

---

[113] E.g. Crucé *ad* 3.398 "p.136" "*Epidaurius Idmon.*" (texte *Epidaurius eluit Idmon*) ; *ad* 10.700 [694] "p.462" "*Extrema sorte.*" (texte *extrema cui nostra in sorte*). Cf. Veenhusen *ad* 3.405 "*Cui fida manu Adstupet oranti.*" (texte 3.405–406 *cui fida manus proceresque socerque | astupet oranti*), discuté au chapitre 3, p. 236 sous l'angle de la lemmatisation.

[114] Voir chapitre 2, n. 124 ("opus [esse] verborum ordine").

[115] Cf. n. 80, et Grendler 1989:245 pour une citation complète incluant les ajouts des commentateurs italiens.

[116] Cette note a été citée *supra* p. 310.

Les autres commentateurs de la *Thébaïde* recourent beaucoup moins fréquemment à ce type de réagencements, en particulier pour des énoncés développés. Cette situation ne surprend pas dans les notes de Bernartius, qui ne reformulent que rarement d'amples énoncés, ni dans celles de Gronovius et de Guyet et Peyrarède (Paris 1658), éparses et essentiellement vouées, qui plus est, à la critique textuelle. Elle est en revanche très significative dans le commentaire de Barth, extrêmement dense et largement consacré à la clarification du sens littéral : selon toute évidence, Barth se dispense d'une telle stratégie parce qu'il postule un lecteur familiarisé avec les subtilités de l'ordre des mots par une longue fréquentation de la poésie latine classique. Dans son ouvrage, l'aide à la construction se réduit aux manifestations minimales signalées plus haut, comme la mise en évidence ponctuelle du lien syntaxique unissant des termes disjoints dans l'énoncé, réalisée dans le lemme (*ad* 12.148 cité ci-dessus) ou dans la note[117]. Le terme même d'*ordo* ne désigne d'ailleurs que rarement chez Barth un réagencement visant à faciliter la lecture (et le cas échéant un réagencement très libre qui implique d'autres altérations)[118], plus souvent l'ordre des mots – et ses possibles variantes – dans le texte de Stace[119].

Le réagencement, enfin, prend deux formes dans l'édition *Ad usum Delphini*, née en une période de transition vers la conception nouvelle de l'*ordo naturalis* entendu comme l'ordre des mots distinctif de la langue française. Ce procédé se manifeste d'abord dans les lemmes, qui résolvent parfois les hyperbates par la suppression des "parenthèses"[120]. Il n'intervient en revanche guère à l'intérieur même des notes, qu'elles se limitent à remanier celles d'un commentaire antérieur ou qu'elles offrent une exégèse originale. C'est que l'*ordo* trouve un espace privilégié dans un autre registre

---

117 E.g. Barth *ad* 3.25 « *Purior.*] Frustra purior. [...] », qui clarifie 3.24–25 *portus sed linquere amicos | purior Olenii frustra gradus impulit astri.*

118 E.g. Barth *ad* 7.22 « *At si ipsi rabies.*] [...] Ordo est : *Si omnino illi adest rabies, qva se jactat, immeritasne solum Urbes, & pios in superos populos, exscindet ; eis autem parcet, qvos nos illi evertendos objicimus ?* [...] », qui reformule 7.22–26.

119 E.g. Barth *ad* 3.605 *inter et Aetnaeos aequus* « *Inter & Aetnaeos.*] Melior ordo in lectione Libri Optimi : | *Aeqvus & Aetnaeos inter consurgere fratres.* [...] » ; cf. *ad* 3.302, *ad* 3.311. Un cas d'acception "pédagogique" du terme d'*ordo*, exceptionnel chez Barth, s'observe *ad* 3.116 « *Currunt.*] Agendi vim adscribunt huic loco veteres enarratores. Sed ordo verborum est *miserabile certamen, avidi currunt qvisqve ad suas lacrimas.* [...] », où l'on relèvera que la réécriture est mise au service d'une discussion syntaxique.

120 E.g. Beraldus *ad* 3.108–109 *Tartareo multum diuisus Auerno | Elysias, i, carpe plagas* dans deux notes successives : « *Tartareo Averno.*] Avernus, & Tartarus, loca apud inferos, ubi puniuntur nocentes. » ; « *Elysias plagas.*] Intelligit Elysios campos, ubi Pii degebant. » Cette exploitation des lemmes n'est pas discutée dans le recueil de Volpilhac-Auger 2000.

de Beraldus, à savoir l'*interpretatio continua* qui caractérise la collection à laquelle appartient son ouvrage : cette réécriture latine possède en effet parmi ses objectifs déclarés celui de proposer une disposition différente de celle du texte original afin d'en faciliter la compréhension, c'est-à-dire bien souvent – en rupture, ici encore, avec les prescriptions de la pédagogie jésuite qui sous-tend la collection dans ses grandes lignes – une disposition plus conforme aux attentes du lecteur francophone[121].

Reformulation libre

Si les opérations discutées jusqu'ici s'attachent pour l'essentiel à respecter une certaine équivalence avec l'énoncé original au niveau de la *littera*, on a déjà entraperçu dans la note de Barclay relative à l'ornithomancie (*ad* 3.553)[122] une autre stratégie de reformulation, plus libre, plus soucieuse de restituer le contenu et l'idée – le *sensus* des théoriciens médiévaux, que privilégie aussi la paraphrase érasmienne[123] – et dont les exégèses antiques fournissent déjà maints exemples. Une note de "LP" illustre bien la différence fondamentale qui sépare ces réécritures de celles qui reposent avant tout sur une opération de substitution lexicale et syntaxique : pour clarifier l'exclamation d'Idé, qui devant les cadavres de ses fils déplore de leur avoir donné le jour, le commentateur juxtapose en effet les deux formes.

> 'at quanto melius dextraque in sorte iugatae, | quis steriles thalami nulloque ululata dolore | respexit Lucina domum !' (3.157–159)
>
> ["LP" *ad* 3.157–159] NVLLOQVE VLVLATA (DOLORE) / ... LVCINA [dea] id est non inuocata parturientibus prae dolore. [...] quanto melius, inquit, cum illis agitur quae propter sterilitatem non subiacent orbitati.

Le commentateur antique recourt d'abord à la reformulation paradigmatique d'une brève portion de l'énoncé (*nulloque ululata dolore*), puis il en restitue l'ensemble dans une "reformulation libre" qui, moins proche de la lettre, ne se soucie en rien de fournir même approximativement un équi-

---

121 Voir COLOMBAT 2000:180 et 183–184 sur les principes des *Ad usum Delphini* en cette matière, et sur les hésitations des éditeurs quant à l'opportunité d'adopter l'ordre du latin classique ou celui du français ; 211–212 sur la pratique du Père de La Rue, dont la réécriture de Virgile respecte presque toujours la succession sujet–verbe–complément (cf. 179 sur le fait général que l'*interpretatio* de cette collection réorganise les textes selon un ordre inspiré du français).

122 Voir *supra* p. 310.

123 COTTIER 2002:248–249, reformulant Erasme, *epist.* 710, l.41–42, désigne comme l'essence de sa paraphrase le fait de "restituer la pensée, le *sensus*, du texte en la reformulant, mais sans en changer le sens". Cf. n. 57.

valent à chaque terme ; si elle procède par substitution, c'est essentiellement au niveau de l'idée, comme le signale l'incise "inquit". A l'instar de leurs prédécesseurs, les modernes distinguent volontiers ce type de paraphrase par de telles formules, aux côtés d'expressions qui peuvent servir d'étiquettes à proprement parler : *sensus*, précisément, employé de cette manière par exemple dans le commentaire de Calvin sur le *De clementia* de Sénèque (où ce type de réécriture est très fréquent)[124] de même que chez Servius ou "LP"[125], ou encore *mens*, le terme sous lequel La Cerda désigne l'objet de son *explicatio* peu soucieuse de la *littera* virgilienne[126]. La focalisation sur l'idée, caractéristique de cette forme, est mise en évidence plus vivement encore dans des reformulations, fréquentes chez Barclay, qui synthétisent le propos de Stace, comme le signale la rubrique *paucis*, "en peu de mots", sous laquelle elles sont souvent rangées : la note *ad* 2.60 couvre ainsi en cinq mots le contenu des vers décrivant avec emphase le salut cérémonieux que le Sommeil adresse à Mercure lorsque ce dernier ramène sur terre l'ombre de Laïus (2.60–61).

> [Barclay *ad* 2.60] *Trepidusque assurgit honori | Numinis, & recto decedit limite coeli.*] Paucis, sopor Mercurium omni honore prosequitur. [...]

Si elles diffèrent fortement de la reformulation *mutatis verbis* que Quintilien désigne par le verbe *interpretari* (et se trouvent naturellement exclues de l'*interpretatio continua* de Beraldus qui correspond à cette définition), de telles paraphrases ne partagent cependant que des similitudes superficielles avec le "troisième stade" décrit dans l'*Institutio oratoria* (1.9.2 *paraphrasi audacius uertere, qua et breuiare quaedam et exornare saluo modo poetae sensu permittitur*), que l'on qualifie traditionnellement de paraphrase rhétorique[127]. L'opération réalisée ici par Barclay, qui peut certes se définir comme une transformation "plus hardie", soucieuse de "préserver l'idée"

---

124 L'emploi par Calvin de "sensus (est)" comme rubrique introduisant une reformulation libre est manifeste e.g. *ad* Sen. *clem.* 1.1.7 *omnibus tamen ... ciuibus* (p. 18), *ad* 1.5.1 *parcendum ... inprobandis ciuibus* (p. 40), *ad* 1.6.1 *quanta solitudo* (p. 47). Sur sa pratique en la matière, voir BATTLES–HUGO 1969:79*.

125 E.g. Serv. *Aen.* 9.789 ; "LP" *ad Theb.* 2.415–420 (discours d'Etéocle à Tydée) « COGNITA SI DVBIIS (FRATRIS MIHI IVRGIA SIGNIS / ANTE FORENT NEC CLARA ODIORVM ARCANA PATERENT / SVFFICERET VEL SOLA FIDES QVA TORVVS ET ILLVM MENTE GERENS ... / ... / PRAEFVRIS) sensus : si mihi essent iurgia fratris incognita, orationis tuae prosecutione, qualis erga me esset futurus, agnoscerem. »

126 Voir n. 11 (cf. n. 68 pour les commentaires antiques).

127 Cf. l'affirmation en *inst.* 10.5.4 que la paraphrase d'un texte poétique doit élaguer les redondances de la poésie et rendre explicites ses expressions elliptiques, tout en préservant sa pensée : là encore, la perspective de Quintilien est celle de la paraphrase rhétorique.

sans s'interdire d'"abréger" (comme ailleurs de "développer"), ne possède nullement les visées ambitieuses de la paraphrase rhétorique, ou imitative, prônée par les traités d'art oratoire antiques, ou de ses évolutions littéraires ; même si elle constitue une manifestation différente de l'*interpretatio* au sens étroit à laquelle on réduit souvent la paraphrase grammaticale, elle appartient bien au domaine de l'explication, comme un discours étroitement attaché et subordonné à un autre discours[128].

Les reformulations libres à finalité exégétique peuvent revêtir une extrême diversité de formes. On constate une disproportion manifeste lorsque l'exégète résume l'énoncé original, isolément comme Barclay au sujet du Sommeil, ou en complément d'une reformulation plus généreuse, ainsi que le fait ce même commentateur *ad* 3.24, ponctuant par le laconique "cum orta est tempestas" une ample paraphrase de l'évocation de la tempête qui occupe les vers 3.22–30[129] ; ailleurs, par le fait d'une dilatation à certains égards similaire à celle que l'on a observée au sujet des reformulations par substitution – et par ailleurs courante dans la paraphrase telle que la pratique Erasme – l'énoncé reformulé est au contraire nettement plus développé que le texte[130]. La disproportion entre l'original et l'équivalent proposé, qui distingue souvent les reformulations libres avec une évidence particulière, n'en constitue cependant pas un critère déterminant : dans l'exemple de "LP" discuté ci-dessus, l'ampleur de la réécriture "quanto melius … orbitati" ne diffère pas sensiblement de celle du texte original.

Il importe de souligner – et c'est l'une des raisons qui compliquent parfois l'analyse – qu'une telle réécriture ne constitue pas nécessairement un énoncé distinct[131]. Très souvent elle se combine au contraire avec d'autres stratégies de réécriture voire avec d'autres types d'éclaircissements (explicitation, identification) au sein d'un énoncé composite, comme chez Barclay

---

[128] Cf. Cottier 2002:240–241 sur l'opposition entre la paraphrase exégétique "monologique" et la paraphrase imitative, qui "relève d'une conception ouverte, dialogique dans la production d'un texte qui devient finalement indépendant", et K. Lehrs (1873) cité dans Roberts 1985:37 sur le fait que la paraphrase rhétorique, pour sa part, ne vise pas seulement à être lue à côté du texte du poète.

[129] Voir n. 16.

[130] E.g. Barclay *ad* 3.239 « *Adde fidem.*) Fac vt Argiui pene incredibilia narranti Tydeo fidem habeant. » Cottier 2002:248 rappelle qu'Erasme conçoit ce procédé comme le fait de "dire avec plus de mots et de manière plus intelligible" et observe que "certaines paraphrases ne prennent pas plus de place que le texte paraphrasé, tandis que d'autres sont dix à vingt fois plus étendues".

[131] Cf. "LP" *ad* 3.141 discuté n. 146, où ce qui se présente à première vue comme une explicitation relève en réalité plutôt de la reformulation libre.

ad 3.62, où la reformulation libre destinée à clarifier l'idée (Méon peine à croire son propre récit) tend elle-même, dans sa partie initiale, à l'explicitation (le sentiment paradoxal de Méon est dû au caractère extraordinaire de l'événement, à savoir la défaite des cinquante Thébains face au seul Tydée).

> [Barclay *ad* 3.62] *Vix credo & nuncius.*) Res ista mirabilis adeo est, vt ego qui eam nuncio, mihi vix ipse fidem habeam.

On relèvera au passage le mimétisme des personnes verbales, qui est bien présent dans cette stratégie-ci sans en constituer pour autant un trait distinctif.

La reformulation libre de l'idée est fréquente chez Barclay, notamment sous les formes déjà observées : résumés signalés par la rubrique *paucis*, imbrication avec des substitutions paradigmatiques et/ou des explicitations ; le second cas apparaît lui-même comme une caractéristique de ce commentateur. A la différence d'autres procédés comme le mimétisme des personnes et l'insertion d'éléments explicitatifs, courants sous des étiquettes variées[132], cette stratégie paraphrastique semble participer chez lui d'une distinction catégorielle : l'altération profonde de l'énoncé constitue en effet – avec le redoublement synonymique – une prérogative de sa rubrique *sensus*[133], par opposition à *mens* (moins fréquent)[134]. Chez Bernartius, où la réécriture libre est plus occasionnelle, les différentes rubriques sous

[132] Voir Barclay *ad* 3.553 cité *supra* p. 310 (*sensus*), et les notes citées n. 134 (*mens*).

[133] E.g. Barclay *ad* 6.351 « *Metarum instar erat, hinc nudo robore quercus* | *Olim omnes exuta comas, hinc saxeus vmbo* | *Arbiter agricolis finem iacet inter vtrumque,* | *Quale quater iaculo spatium ter arundine vincas.*) [...] Lego. | *Metarum instar erat, hinc nudo robore quercus* | *Olim omnes exuta comas, hinc saxeus vmbo* | *Arbiter agricolis. Finem iacet inter vtrumque* | *Quale quater iaculo spatium ter arundine vincas.* | Sensus. Curruum velocitate certaturis duplex meta est ; vna vnde exeant ; altera, vnde reuertantur ; inter has vero metas spatium eiusmodi interiacet, quod iaculo quater emisso, aut veloci arundine ter emissa, possis transmittere. », où le développement est particulièrement remarquable.

[134] E.g. Barclay *ad* 1.27 « *Licet ignipedum fraenator equorum* | *Ipse tuis alte radientem [sic] crinibus arcum* | *Imprimat*) [...] Mens poëtae est. Licet ipse sol tibi imprimat radiantem illam coronam, qua Deum te denunciet, ne tamen in coelum abscedas. [...] », qui porte sur 1.27–30 *licet ignipedum frenator equorum* | *ipse tuis alte radiantem crinibus arcum* | *imprimat aut magni cedat tibi Iuppiter aequa* | *parte poli* ; *ad* 1.668 « *Has forte inuisitis aras* | *Vos quoque progenies ; quamquam Calydonius Oeneus ;* | *Et Parthaoniae (dudum si certus ad aures* | *Clamor iit) tibi iura domus.*] [...] Mens enim poëtae est ; haec *forte*, o iuuenes sacrificia inuisitis, *progenies* etiam forsitan Crotopi & Argiuorum, seu ducentes ab Argiuis originem. [...] », où le curieux élément explicitatif évoquant une possible ascendance argienne de Tydée et Polynice découle du fait que Barclay lit en 1.669 *quoque*, inconnu des éditions modernes, qui ont *uos quae progenies ?* (cf. chapitre 3, pp. 277–278 sur la relation entre cette note et celle de Bernartius *ad loc.*).

lesquelles elle est souvent rangée ne paraissent en revanche pas avoir valeur discriminante : *mens* y désigne tantôt un énoncé abrégé, tantôt une forme certes assez indépendante de la lettre mais guère synthétique[135] ; *sensus*, une paraphrase tantôt fortement amplifiée (et prolongée par une explicitation), tantôt d'ampleur comparable au large énoncé qu'elle éclaire principalement par substitution paradigmatique[136].

Les frontières se brouillent chez Crucé, où les fréquentes reformulations libres, qui accueillent volontiers des explicitations, incluent souvent aussi la substitution lexicale et syntaxique, tandis que le mot à mot s'ouvre progressivement à des formes plus souples. Les réécritures paradigmatiques, souvent appliquées à de brefs énoncés, que préfère Gronovius prennent elles-mêmes parfois leurs aises[137]. La réécriture libre se glisse occasionnellement jusque dans ce fief du mot à mot que sont les notes infrapaginales de Paris 1658[138]; il est remarquable, à l'inverse, que Beraldus n'y recoure qu'occasionnellement[139], et assurément pas davantage qu'à la paraphrase littérale, que peut rendre inutile la présence de l'*interpretatio continua*.

Très fréquente chez Barth, la reformulation libre y est souvent privilégiée, dans une hiérarchie rappelant celle qu'affiche La Cerda pour son *explicatio*. Comme le signale même parfois une rubrique[140], le commentateur allemand se soucie souvent de reformuler au niveau du *sensus* plutôt que de la *littera*, un choix qui s'explique moins par la nature du texte commenté (La Cerda invoquait la "clarté" de Virgile pour justifier son propre choix) que par le type d'exégèse qu'il entend offrir : son commentaire, comme d'ailleurs celui du jésuite espagnol, est ambitieux et s'adresse à un lecteur qui n'est pas ignorant. Cette stratégie, il convient de le souligner, prédomine dans la réécriture d'énoncés longs chez Barth, qui ne soumet d'ordinaire à la substitution

---

[135] E.g. Bernartius *ad* 3.650 « *Et tua nonnunquam Tyrrhenus tempora circum Clangor eat*] reposui ex veteribus, structura orationis flagitante : *Et tua non unquam*. Mens. ita nunquam tubam audias. [...] » face à *ad* 11.428 « *Ipse quidem regnis multum & venerabilis aeuo.* | *Sed quid apud tales ? quis non sua pignora curae* | *Extet honos ?* | malim ego : *Sed quis apud tales ?* Mens : erat quidem reipsa venerabilis Adrastus, sed quae veneratio apud eos, quibus nec pignora curae ? »

[136] E.g. Bernartius *ad* 10.644[659] « *toruisque ligatur* | *Vitta comis (nam laurus erat.)*] Sensus. Virtutem cum se assimularet esse Mantho, tantum vittas sumpsisse, non laurum, vt decebat vatem. quia laurem semper penes se habet, ideoque non habuit necesse aliunde petere. » face à *ad* 3.18 cité n. 90.

[137] Voir Gronovius *ad* 3.696 et *ad* 3.698 (n. 91).

[138] E.g. Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 3.10 « An fugit [*scil. Tydeus*] audito rumore insidiarum. G. », qui reformule *an sceleris data fama per urbes* | *finitimas ?*

[139] E.g. *ad* 3.160 *labor* cité n. 46.

[140] E.g. Barth *ad* 6.440 *sperauit flexae* ("sensus est").

paradigmatique que des portions brèves du texte. Surtout, il est remarquable que dans son ouvrage les reformulations libres soient majoritairement le fait des "scolies". Il arrive néanmoins que la reformulation soit prise en compte par la voix même du commentateur, comme, au seuil de la scène du duel, dans deux notes remarquables impliquant aussi d'autres types d'éclaircissements. La première porte sur les vers 11.379–382 rapportant les arguments par lesquels Antigone tente de détourner Polynice du duel.

> 'quid crimine soluis | germanum ? nempe ille fidem et stata foedera rupit, | ille nocens saeuusque suis ; tamen ecce uocatus | non uenit.' (11.379–382)

> [Barth *ad* 11.379] *Qvid crimine solvis Germanum.*] Cur injustitia Eteoclem exuis, & in te eam recipis ? Ille fidem fregit, ille tyrannice dominatur in suos. Et tamen a te provocatus impium duellum non admittit. Ergo tu illo, tot modis criminoso, una hac tua provocatione, longe es detestabilior.

La phrase reprise dans le lemme suscite une reformulation littérale ("Cur injustitia Eteoclem exuis … ?") tendant à l'explicitation ("& in te eam recipis"), qui se prolonge, avec maintien du mimétisme des personnes, en une réécriture plus libre englobant la fin du discours d'Antigone : les énoncés "ille fidem fregit" (pour *ille fidem et stata foedera rupit*), "ille tyrannice dominatur in suos" (pour *ille nocens saeuusque suis*), ou encore "impium duellum non admittit" (pour *non uenit*), rendent l'idée de la perfidie passée d'Etéocle et de sa présente retenue, mais ne se soucient pas d'équivalence *verbum pro verbo*. Le second exemple, plus remarquable, concerne les paroles par lesquelles Etéocle attribue à l'intervention de Jocaste son retard à relever le défi lancé par Polynice.

> 'ne incesse moras, grauis arma tenebat | mater' (11.390–391)

> [Barth *ad* 11.390] *Gravis arma tenebat Mater.*] Ne putes me timore tui aut ignavia animi tam diu intra munitiones commoratum. Tenebat me mater, arma mea illius prius manibus fuerunt extorqvenda. Haec est Papinii sententia, qvam vetus exegetes assecutus non est, *matrem arma gestasse Eteocli* nugatus.

Tout en respectant le mimétisme des personnes, la première partie de la reformulation, en particulier, développe considérablement l'énoncé *ne incesse moras* ("Ne putes … commoratum"), et la suite se donne également libre cours pour éclairer les mots inclus dans le lemme ; il s'agit à l'évidence, non de clarifier le sens des termes, mais plus largement d'expliciter la "Papinii sententia" – la signification précise des paroles que Stace attribue à son personnage. Mais ces deux notes montrent aussi que la limite est ténue entre les formes libres de la réécriture paraphrastique et la sphère de l'explicitation. La première s'ouvre même franchement – avec "Ergo tu illo …" qui ne

possède aucun équivalent dans le texte de Stace – à cette autre stratégie d'éclaircissement, sur laquelle il convient maintenant de se pencher.

Explicitation

Outre la reformulation, l'éclaircissement du sens littéral passe souvent par l'explicitation, c'est-à-dire par la production d'un énoncé qui, pour dissiper certaines obscurités, ne se donne pas pour tâche de redire autrement ce que le texte dit (avec le souci d'une équivalence au niveau de l'idée sinon des termes), mais plutôt de suppléer ce qu'il ne dit pas. La différence entre ce type d'éclaircissement et les reformulations peut être illustrée par le cas des aposiopèses, fréquentes chez Stace, qui affectent de manière très visible la plénitude du sens – et que les commentateurs tendent dès lors parfois à confondre avec cette autre manifestation de l'absence de *sensus plenus* qu'est l'ellipse[141]. Si le simple fait de signaler une aposiopèse peut indirectement contribuer à clarifier le sens, les commentateurs prennent souvent soin aussi de compléter l'idée laissée en suspens par le poète. Lorsque Méon maudit Etéocle en lui lançant (3.87) les paroles "Toi, c'est aux dieux, c'est à ton frère ..." (tr. Lesueur), Barclay invite à entendre – comme déjà "LP" – que l'augure charge les dieux et Polynice de punir le roi thébain[142].

> [Barclay *ad* 3.87] *Te superis, fratrique.*) Imperfecta haec est oratio, quam subita, immani & profundo vulnere, mors abruperit ; subaudiendumque est, puniendum, vlciscendumque relinquo : Superi, & frater tuus, iniuriam & sibi & nobis a te factam vlciscentur.

Les explicitations ne répondent pas toujours à une nécessité aussi impérieuse : il s'agit souvent plutôt de prolonger l'idée pour en révéler toutes les facettes, sans que la plénitude du sens soit manifestement en cause. Ainsi,

---

141 Les commentateurs des 16e–17e s. qualifient d'"aposiopesis" des cas que nous nommerions plutôt des ellipses (e.g. Crucé *ad* 11.559 "p.496" au sujet de *huc aliquis propere sceptrum atque insigne comarum <afferat>*), ou réunissent dans la catégorie d'"abruptus sermo", comme Barth, des phénomènes qui relèvent tantôt de l'ellipse (e.g. 12.203–204 *illo impetus ingens | auguriumque animi <ducunt>*), tantôt de l'aposiopèse (e.g. 3.87 *te superis fratrique*, où sa note énumère des exemples appartenant indifféremment aux deux catégories : voir chapitre 5, pp. 395–396). Ces flottements doivent être replacés dans la perspective de la théorie contemporaine, qui tend à concevoir l'ellipse, par opposition à l'aposiopèse, comme un fait grammatical et non rhétorique (Bouquet 2002:64–65, à propos de la *Minerva* de Sanctius, 1587) ; cf. chapitre 5, p. 391.

142 Pour "LP", voir n. 166. Snijder *ad loc.* conteste le terme d'aposiopèse au motif que l'énoncé est interrompu, non par l'effet des visées rhétoriques de Méon, mais par une "cause extérieure" (l'épée qu'il s'enfonce dans le flanc).

lorsque Mars, apprenant par Mercure l'impatience du souverain des dieux, se décide enfin, au début de la seconde moitié du poème, à pousser les Grecs au combat (et à relancer l'action du récit) en s'indignant "lui aussi" de leur apathie (7.83–84), Barclay ajoute : "de même que Jupiter"[143]. La difficulté, dans tous les cas, est essentiellement de l'ordre de la référence : quand Méon déclare qu'Etéocle sera bientôt hanté par cinquante âmes voltigeant autour de lui "car lui-même ne va pas s'attarder" (3.77), Barclay juge utile de préciser que l'augure annonce être sur le point de rejoindre dans la mort les quarante-neuf soldats tombés sous les coups de Tydée[144].

Comme dans l'exégèse antique et médiévale, les explicitations contribuant à éclaircir le sens sont souvent amenées sous forme de proposition circonstancielle (causale, finale, comparative conditionnelle) ou par un adverbe exprimant la causalité[145] – sans que de telles marques offrent d'ailleurs un critère de classement toujours fiable[146]. Elles prennent aussi la forme de simples affirmations[147], notamment lorsqu'il s'agit – ouverture à l'analyse poético-rhétorique – de préciser le ton d'un passage en signalant une ironie, en spécifiant l'état d'esprit d'un locuteur[148]. Ce cas de figure s'impose

---

143 Barclay *ad* 7.83 « *Mars impellit equos, residesque in praelia Graios, | Ipse etiam indignans.*) Mars equos suos, & Graios impellit, ipse etiam, non secus ac Iupiter, indignans eos ignauo otio frui. » Barclay, qui lit *residesque*, s'évertue aussi à combler ce qu'il ressent comme une ellipse de l'objet de *indignans* ("eos … frui") ; la variante *resides* adoptée par Hill (dubitativement) et par Hall lève la difficulté en faisant de *Graios* le sujet d'une proposition infinitive introduite par le participe.

144 Barclay *ad* 3.77 « *Neque enim ipse moror.*) Dixerat. 50. animas in Etheoclem perpetuo inuasuras : neque enim, inquit, ipse moror ; in me nulla mora erit quominus hic quinquaginta animarum numerus expleatur ; iamiam scilicet vim vitae meae afferam, & ad 49. socios meos, quos Tydeus interfecit, deuolabo. »

145 Causale : e.g. Gronovius *ad* 3.163 cité *infra* p. 330. Finale : e.g. Barth *ad* 3.76 cité n. 161. Comparative conditionnelle : e.g. Gronovius *ad* 3.163 cité *infra* p. 330 ; *quasi dicat* introduit plutôt des reformulations libres. Adverbe : e.g. *enim* chez Gronovius *ad* 3.583.

146 "LP" offre un bon exemple de ce dernier point *ad* 3.141 (à propos de la comparaison entre Idé recherchant ses fils et une Thessalienne en quête de cadavres pour ses pratiques magiques) : « CVI GENTILE NEFAS (HOMINEM REVOCARE CANENDO) id est : cui proprium hoc <et> facile est, quia omni<bu>s magis suae gentis est crimen hominem reuocare. […] » Alors que la présence d'une causale paraît faire entrer cette note dans le domaine de l'explicitation, en réalité l'exégète n'y fait que clarifier un élément présent dans le texte (*gentile*) ; s'il y a explicitation, c'est seulement par rapport à la réécriture même ("proprium … facile"), de sorte que l'on demeure essentiellement dans le champ de la reformulation libre de l'idée.

147 E.g. Barclay *ad* 3.77 cité n. 144, Gronovius *ad* 3.211 cité ci-dessous.

148 E.g. Barclay *ad* 7.499 « *Inuisamque teris ferrato pectore matrem.*) Inuidiose, & ambigue dictum ; *ferratum* enim hic non pro armato tantum, sed & duro & intractabili sumitur. » ; *ad* 7.501 « *Quem non permoueas ?*) Duplex iterum huic loco intellectus ; imo potius ironia ; […] » Barth *ad* 3.657 « *Tibi serta dabunt.*] […] Ironia aut Sarcasmus est furibundi Capanei. » et « *Tua*

également pour un type d'explicitation fréquent, qui consiste à clarifier une situation narrative elliptique, par exemple en nommant le sujet de l'action[149]. Ailleurs, on introduit une sorte d'intertitre ou d'indication de contenu identique à ceux que l'on trouve fréquemment en marge dans les manuscrits, et susceptible le cas échéant de soutenir une lecture "par morceaux"[150] ; c'est ce que fait Barclay pour signaler le début du discours de Méon à Etéocle[151].

> [Barclay *ad* 3.59] *Hanc tibi de tanto, &c.*) Hemonidae Maeonis ad Regem oratio.

Les explicitations surviennent fréquemment dans l'enchaînement d'une reformulation, dont elles apparaissent comme un complément naturel. Une telle séquence apparaît avec clarté dans la note que Gronovius consacre à l'apostrophe par laquelle le vieil Alétès prédit aux eaux de Thèbes qu'elles seront rougies par le sang de la guerre.

> [Gronovius *ad* 3.211] *Io quantum crudele rubebitis amnis* [sic]] Omnes fere, *quanti.* Quam exuberantes, quam restagnantes. Duo in amnibus signa cladium promittit : fore enim ut & crescant & mutato colore sint.

Le commentateur clarifie le sens de la correction (*quanti*) qu'il propose d'apporter à la *lectio recepta* (*quantum*), puis il spécifie que cette intervention sur le texte fait de l'apostrophe l'annonce d'un double présage – les cours d'eaux non seulement rougiront (*rubebitis*), mais s'enfleront également (*quanti*)[152].

L'explicitation peut s'introduire à l'intérieur même de la paraphrase, dans une exégèse lemmatisée comme dans certaines réécritures continues, telle celle d'Erasme dont elle est partie intégrante[153]. C'est le cas notamment chez

prorsus inani.] [...] Perstat in ironia. [...] » au sujet des paroles de Capanée à Amphiaraüs ; *ad* 12.342 « *Praedator.*] [...] Sunt verba furentis conspecto vulnere Polynicis. » à propos des paroles d'Argie au cadavre de Polynice.

149 E.g. Barclay *ad* 5.139 « *Dixit.*) Venus nimirum. »

150 Voir les exemples tirés de manuscrits scolaires dans Black 2001:298–301, qui discute les liens entre les explicitations de ce type et la pratique scolastique de la *divisio textus* ; cf. Baswell 1995:71, 142, ainsi que 148 et 158 où est évoquée la lecture "par morceaux". Quand ils figurent dans un commentaire, de tels énoncés se laissent définir selon les cas aussi bien comme reformulation libre (de type "résumé") que comme explicitation de la situation narrative.

151 On observera au passage que "Maeonis" fait office d'élément d'identification, puisque Stace ne précise nulle part dans ce passage que *Haemonides* (3.42) désigne Méon. Le nom du personnage est inséré dans la traduction du vers 3.42 chez Stephens (n. 28), et dans la paraphrase du vers 3.53 (*illum*) chez Beraldus (n. 199) ; cf. n. 35 sur "LP" *ad* 3.41–42.

152 Même type de séquence chez Crucé *ad* 10.470[464] "p.451", cf. n. 93 et n. 159.

153 Dans la lettre mentionnée n. 57, Erasme désigne la liberté d'expliquer les propos

Barclay. La dilatation constatée dans la note sur l'ornithomancie (*ad* 3.553) repose partiellement sur l'adjonction d'éléments de cet ordre : l'idée que les hommes "cherchent à découvrir leur premier jour" est non seulement exprimée en d'autres termes, mais aussi complétée par la mise en lumière des motivations condamnables d'une telle curiosité ("non alio quam nostrae malitiae impetu"), puis de la finalité malsaine de la connaissance astrologique ("vt ex astrorum gradibus quae futura sunt praesciamus")[154].

Le recours à l'explicitation témoigne en soi d'un intérêt à préciser et à nuancer le sens du texte qui contraste avec le caractère "mécanique" que peut parfois revêtir la pratique de la reformulation. Pour cerner chaque démarche, il est dès lors intéressant de se pencher non seulement sur la fréquence relative de cette opération, mais aussi sur la manière dont elle s'articule de cas en cas avec la reformulation : en constitue-t-elle un complément, ou plutôt un substitut ?

On peut s'étonner que l'explicitation soit relativement fréquente chez Gronovius ; c'est que son souci d'envisager l'*emendatio* dans sa globalité, de peser soigneusement à la fois la *lectio recepta* qu'il rejette et la correction qu'il discute et défend, le conduit – de même qu'à reformuler – à préciser au besoin l'idée de l'une ou de l'autre. Ainsi, c'est dans cette perspective critique qu'il s'intéresse occasionnellement à clarifier une situation narrative, comme dans la scène finale du duel entre Etéocle et Polynice : *ad* 11.547 il souligne, pour corriger *increpat hostem* en *increpat hostis*, que "l'ennemi" Polynice est nécessairement l'auteur, et non la cible, des propos ensuite rapportés au discours direct[155]. Au sujet du problématique vers 3.163 où Idé évoque les circonstances de la mort de ses deux fils face à Tydée (*miserandaque funera passi* selon le *textus receptus*)[156], le commentateur n'est pas avare d'explicitations.

---

de l'auteur comme une caractéristique de la réécriture libre qu'il pratique sur le Nouveau Testament.

[154] Note citée *supra* p. 310. Voir aussi Barclay *ad* 7.83 (n. 143), et *ad* 3.438 « *Ipsa tua Mycone Gyaroque reuelli* | *Dele times*.) Tu quoque, o Dele insula, times ne vi tempestatis reuellaris a tua Mycone & Gyaro, insulis, quibus te religauit alumnus tuus Apollo, vt immota & stabilis esses, cum antea toto aequore hinc illinc vagareris. […] », où le phénomène est rendu plus spectaculaire par l'insertion de l'explicitation dans une reformulation à la deuxième personne ("quibus te religauit …").

[155] *Ad* 11.547 « *Atque increpat hostem*] Non possis accipere aliter quam Eteoclem hoc facere. At verba sunt Polynicis. Scripti, *hosti*. Lege : *nec parcit cedenti, atque increpat hostis. Cedenti*, Eteocli. *Hostis*, Polynices. » Sur le statut ambigu de la correction *hostis*, voir chapitre 3, n. 255.

[156] Sur les débats concernant ce vers, ainsi que sur la note de "LP" *ad loc.*, voir chapitre 3, pp. 254–255.

> [Gronovius *ad* 3.163] *Miserandaque funera passi*] Ingenti conspiratione scripsi [*errata* scripti] : *numerandaque*. Nec legit aliter Lactantius, explicatque : *qui inter paucos nec in magno proelio concidistis*. Quasi non possit & inter paucos enitescere virtus. Placet coniectura Gruteri : *mussandaque funera passi.* Quippe ut violatores iuris gentium caesi erant. Ov. lib.3. met. <3.551–552> *Essemus miseri sine crimine, sorsque querenda, Non celanda foret.*

Gronovius, qui rejette *miserandaque*, précise d'abord l'idée exprimée par la variante *numerandaque* en citant l'éclaircissement de "LP" – dont il semble implicitement corriger le texte transmis en faisant un lemme de ce terme qui, dans l'édition de Lindenbrog, n'était qu'un élément du corps de l'énoncé exégétique inclus sous le lemme AETERNA (*ad* 3.161). Il fournit ensuite sa propre explicitation de cette variante (dans une comparative conditionnelle), puis de la conjecture de Gruter *mussandaque* ("Quippe ...").

Si ce type d'éclaircissement n'arrête guère Pavesi, qui consacre tous ses efforts à l'identification, et s'il n'occupe qu'une place assez restreinte chez Bernartius (qui met en œuvre bien plus souvent les deux autres types d'éclaircissements)[157], ou encore chez Marolles (occasionnellement dans le registre infrapaginal, parfois dans le registre marginal, qui recourt cependant davantage à l'identification), on ne sera pas surpris qu'il soit très courant chez Barclay, où il constitue (comme la reformulation) une tâche importante de l'exégèse ; mais il y possède un statut fort différent de celui qui est le sien chez Gronovius. Sans être inféodée à l'*emendatio*, l'explicitation participe chez Barclay d'un désir de clarifier le sens du texte pour un lecteur que l'on n'imagine guère érudit. Elle intervient à cet effet tantôt comme le substitut de la reformulation, tantôt comme son complément, mais le plus souvent elle se greffe directement sur elle dans des énoncés composites, ainsi qu'on l'a déjà observé. Chez Crucé aussi l'explicitation se manifeste régulièrement, souvent au sein d'éclaircissements complexes où se mêlent par ailleurs réécriture libre et paradigmatique[158] ; à l'occasion, dans une démarche qui tend à souligner la spécificité lexicale du texte et confine à l'approfondissement, elle prend soin de justifier les termes employés par Stace[159].

---

[157] L'un des cas concerne précisément le vers 3.163, pour lequel l'explicitation porte, non sur la *lectio recepta*, mais sur la variante *numeranda* : « *miserandaque funera*] non displicet. veteres tamen consensu praeferunt *Numerandaque funera.* ea mente credo, quia inter paucos ciciderant, non in magno praelio. » Cf. "LP".

[158] E.g. *ad* 4.482 "p.188" discuté *supra* pp. 293–294, *ad* 10.186[180] "p.438" cité n. 95.

[159] E.g. Crucé *ad* 10.470[464] "p.451" *illicita* ... *lampade* (cf. n. 93 pour le début de la note) « [...] Traxit e longinquo epitheton, ait Lactantius, quod non liceat tangi ea loca vbi iaceant

L'explicitation constitue la forme d'éclaircissement privilégiée de Stephens, chez qui ce type d'élément exégétique est lui-même prédominant. Dans la pratique de ce traducteur-commentateur, elle se distingue par le fait qu'elle constitue généralement des éléments autonomes, non intégrés dans des notes complexes, ni avec d'autres formes d'éclaircissement comme les identifications (Stephens se dispense de recourir à des reformulations exégétiques), ni avec des approfondissements ; on a vu qu'il s'agit là d'un trait général dans sa démarche, reflet du niveau élémentaire de son annotation. Il n'est pas sans intérêt de constater que Barth rejoint dans son souci très visible d'expliciter le détail du texte statien ce personnage auquel tout semble pourtant devoir l'opposer. L'explicitation est en effet très fréquente chez le commentateur allemand, au point de constituer une composante majeure de ses éclaircissements ; elle joue un rôle au moins aussi éminent que la reformulation – à laquelle elle peut se combiner[160] – dans son effort pour dissiper toute obscurité potentielle. Ici encore, une large partie de la tâche est déléguée à d'autres "voix", notamment celle des "vetera scholia"[161], même si celle du commentateur y contribue également.

Barth, plus que tout autre, recourt à cette opération parce qu'il cherche à préciser l'idée. Il s'agit souvent de lever une réelle difficulté de compréhension, éventuellement aggravée par un obstacle linguistique[162], parfois simplement d'apporter des précisions qui n'apparaissent pas indispensables à l'intelligence du passage (une attitude que l'on a déjà constatée plus haut chez Barclay) : quand Etéocle se demande si une troupe a été envoyée en renfort depuis Argos pour soutenir Tydée contre les Thébains embusqués, Barth juge nécessaire d'ajouter (d'après une scolie tirée d'un manuscrit) que le roi pense à une troupe "plus vaillante, qui a tué [s]es hommes"[163]. Manifestation particulièrement intéressante de son souci d'expliquer l'idée sous toutes ses

fulminati [...] », qui s'oriente ensuite vers les *realia*. Par l'attention prêtée à la spécificité du passage commenté, de telles remarques échappent à la tendance banalisante que peuvent présenter les simples opérations de substitution lexicale (cf. n. 62) ; quelques exemples seront discutés dans le chapitre 5, pp. 366–367, 369, 376.

160 E.g. Barth *ad* 11.379 cité *supra* p. 325 ("& in te eam recipis"), similaire à la pratique de Barclay discutée *supra* p. 329 et n. 154.

161 E.g., à propos des menaces de Méon envers Etéocle, citées plus haut, *ad* 3.76 « *Noctesqve diesqve.*] *Ut Furiis tuorum excruciatus amittas mentem, & moriaris sicut ego nunc morior.* Schol.Vet. » (où l'on notera dans "morior" un mimétisme de personne semblable à celui de certaines reformulations) et *ad* 3.77 « *Adsilient.*] *Velut armati furiis.* Schol. [...] »

162 E.g. *ad* 3.197 « *Invidiam planxere Deis.*] Enarrator antiqvus : *plangendo invidiam fecerunt Deis, qvod suae scilicet felicitati invidissent, & sic ipsis nocuissent.* [...] »

163 E.g. *ad* 3.10 « *Subsidio globus.*] *Fortior, qvi meos peremerit.* MS. » ; cf. *ad* 3.77 cité n. 161.

facettes, il discute très souvent le choix des termes employés par Stace, dans une perspective qui participe à la fois de l'éclaircissement (explicitation de l'idée qui motive ce choix) et de l'approfondissement, pas seulement linguistique[164]. Cette préoccupation, caractéristique de son discours exégétique, l'amène à préciser (par le biais d'une "scolie" qu'il approuve et qu'il appuie par un renvoi au commentaire de Chalcidius sur le *Timée*) que la désignation de Jupiter comme "créateur des astres" signifie en réalité "créateur des dieux, dont les corps sont des astres"[165]. Son observation sur le récit de la manière dont Neptune a dompté le cheval Arion (6.303–305 *primus teneri laesisse lupatis | ora et litoreo domitasse in puluere fertur, | uerberibus parcens*) offre peut-être une illustration plus claire encore de cet intérêt pour la motivation des termes.

> [Barth *ad* 6.303] *Teneris laesisse lupatis.*] Utputa filio, & *Laesisse* pulcre. Utcunqve enim facta subtiliter, tamen molesta primum tam feroci & animoso Eqvo.
>
> [Barth *ad* 6.304] *Domitasse in pulvere.*] In arena aeqvorei littoris. Et hoc ex arte : nemo enim Eqvisonum nunc commodius eqvum domare novit, qvam in strato sabulo. *Domitare* etiam eleganter, non uno impetu domare. [...]

Pour Barth, Stace évoque, en disant que le dieu a "blessé" par le mors la bouche de l'animal, la résistance farouche de ce dernier à un acte qu'il a ressenti comme une violence ; en utilisant le verbe fréquentatif *domitare*, il signale qu'Arion n'a admis sa défaite qu'après plusieurs tentatives.

Beraldus, enfin, s'intéresse visiblement à l'explicitation. Stratégie la plus courante de ses éclaircissements, eux-mêmes nombreux, elle intervient de manière isolée plutôt qu'en compagnie d'une reformulation exégétique, élément que rend d'ailleurs souvent superflu l'*interpretatio continua*. Le caractère peu original du commentaire *Ad usum Delphini* est bien visible en ce domaine, Beraldus exploitant volontiers ce qu'il trouve dans les exégèses antérieures et en particulier chez "LP", dont il ne se gêne pas de rester très proche même lorsque, cas fréquent, il ne déclare pas sa dette envers lui. Ainsi, pour éclairer les ultimes paroles de Méon devant Etéocle il ne se contente pas de reprendre à son compte – comme déjà dans l'*interpretatio continua* – les mots par lesquels l'exégèse tardo-antique complétait la suspension de l'énoncé statien, d'ailleurs également présents dans les notes infrapaginales de Paris 1658 : il répète avec une fidélité presque absolue

---

[164] Cf. chapitre 5, pp. 366–367, 376.

[165] Barth *ad* 3.218 « *Sator astrorum.*] *Deorum, qvorum corpora sunt sidera.* Sch.V. Sane erudite, & ex arcana Philosophia. Lege Chalcidium in Timaeum. [...] »

l'ensemble de l'explicitation que "LP" lui apportait[166]. Au sujet des larmes d'Idé, mère des Thespiades, l'emprunt à ce commentateur participe d'un jeu complexe entre explicitation exégétique et reformulation.

> ut vidit, lachrymisque oculi patuere profusis
> (3.150 ed. Paris 1685 [Beraldus])
>
> ~ ["LP" *ad* 3.150 ed. Paris 1600 (= Sweeney)] LACHRYMISQVE OCVLI. obducuntur enim oculorum visus humore lachrymarum, qui vbi profusus fuerit reddit aspectum.
>
> [Beraldus, *interpretatio continua*] Vt vidit, postquam oculi ejus usum visus recuperavere, respersis lachrymis : [...]
>
> [Beraldus *ad* 3.150] *Lachrymisque oculi patuere profusis.*] Replentur enim lachrymis oculi, qui, ubi sparsae fuerint, *patent*, seu redit usus visus.

La reprise de l'explicitation de "LP" inclut diverses variations, dont certaines ("sparsae" face à "profusus", "redit usus visus" face à "reddit aspectum [*scil.* humor lachrymarum]") coïncident avec les solutions adoptées dans l'*interpretatio continua* ("respersis lachrymis", et, réécriture d'une liberté inhabituelle dans cette paraphrase, "oculi ejus usum visus recuperavere") et ont pour effet d'introduire "par la bande" une reformulation des expressions utilisées par Stace (*profusis, oculi patuere*).

Certains cas où, exceptionnellement, l'explicitation de Beraldus s'articule avec une reformulation exégétique présentée comme telle sont eux-mêmes la conséquence d'un héritage : ainsi, *ad* 3.160 *labor* tant la reformulation (partiellement redondante avec l'*interpretatio continua*) que l'explicitation proviennent de "LP", nommé en l'occurrence comme source[167]. Enfin, tant Gronovius que "LP" sont mis à contribution au sujet du vers 3.163 évoquant les circonstances de la mort des Thespiades.

---

166 Beraldus *ad* 3.87 « *Te superis fratrique.*] Ellipsis : deest enim *relinquo puniendum*, quasi festinus in vulnere orationem absolvere non potuerit. », qui s'écarte seulement par une substitution lexicale ("absolvere") et une substitution syntaxique ("potuerit") de "LP" ed. Paris 1600 (~ Sweeney) « TE SVPERIS FRATRIQVE. Ellipsis figura. deest enim, relinquo puniendum, quasi festinus in vulnere orationem implere non potuit. [...] » ; *interpretatio continua* "*Te superis & germano* relinquo puniendum" ; cf. Paris 1658 (notes infrapaginales) « sup. Relinquo puniendum. » Sur les paroles de Méon, cf. *supra* p. 326. Voir n. 41 sur l'ajout de termes au sein de l'*interpretatio*.

167 Voir n. 46. Cf. *ad* 3.211 (sur le double présage fourni par l'apparence des eaux de Thèbes) « *Qvanti.*] [...] omnes fere MSC. ut observat Gronovius, habent *quanti*, seu quam exuberantes ac restagnantes. Duo in amnibus signa cladium promittit : fore enim ut crescant, & colore mutato sint. » (*interpretatio continua* : "io quam saeve fluvii rubebitis"), où la combinaison entre reformulation et explicitation provient de la note de Gronovius citée *supra* p. 328.

[Beraldus *ad* 3.163] *Miserandaque.*] Scribit Gronovius *Numerandaque*. Nec legisse aliter Lactantium constat. Explicat enim: *qui inter paucos, nec in magno praelio concidistis*. Conjicit Gruterus legendum *Mussandaque*. Quippe, ut violatores juris gentium caesi erant. Sed servanda est vulgaris lectio. Quia viri strenui, fortesque in meliori occasione perire debuerant; ideo miseratione digni.

S'il reproduit amplement la discussion de Gronovius[168], Beraldus l'adapte cependant à ses propres vues : il en retranche l'énoncé qui explicitait l'éclaircissement de *numeranda* procuré par "LP" ("Quasi non possit & inter paucos enitescere virtus."), passe sous silence l'accueil favorable que Gronovius réservait à *mussanda* ("Placet coniectura Gruteri"), et défend au contraire sans hésitation la leçon traditionnelle *miseranda*, qu'il prend soin de justifier dans une expression causale ("Quia …; ideo miseratione digni"). Cette note illustre ainsi conjointement le goût de Beraldus pour l'explicitation et sa propension à exploiter à cet effet le matériel fourni par ses prédécesseurs.

Identification

Une troisième opération servant la clarification du sens littéral consiste à identifier les référents des personnages, des lieux, ou des objets que le texte mentionne sans les nommer, ou nomme d'un terme peu transparent – c'est-à-dire à dissiper une obscurité causée par un brouillage du lien entre signe et réalité extralinguistique. Barclay en offre un double exemple caractéristique dans le catalogue des troupes argiennes, lorsqu'il précise que les désignations *deus* et *immanis alumni* dans la présentation du contingent de Tirynthe se réfèrent toutes deux à Hercule.

suus excit in arma | antiquam Tiryntha deus. non fortibus illa | infoecunda viris, famaque immanis alumni | degenerat
(4.146–149 ed. Anvers 1595 [Bernartius])

[Barclay *ad* 4.146[140]] *Suus excit in arma* | *Antiquam Tiryntha Deus.*) Hercules Tyrinthios ad bellum excitat.

[Barclay *ad* 4.148] *Famaque immanis alumni* | *Degenerat.*) Herculis.

Les exégètes du début de l'époque moderne tendent à multiplier de tels efforts de clarification des référents. Cet empressement tient à la distance culturelle qui sépare ces commentateurs des réalités évoquées par les textes

[168] Cf. *supra* p. 330.

qu'ils commentent, mais il peut également être lié à la pratique de la lecture "par morceaux", susceptible de faire buter le lecteur sur des désignations qu'une connaissance globale de l'œuvre permettrait aisément de décoder. L'identification est systématiquement pratiquée dans la dense exégèse de Beraldus, qui présuppose une telle lecture, et souvent aussi dans celle de Barth, même si la reformulation et l'explicitation y jouent un plus grand rôle. Parmi les autres exégèses, elle est omniprésente dans les éclaircissements de Pavesi, fréquente également dans ceux de Bernartius, même davantage que la reformulation. Bien qu'en retrait par rapport à l'explicitation, elle reste importante chez Barclay, ainsi que chez Stephens, où l'on verra qu'elle participe d'un jeu complexe impliquant la traduction anglaise. L'intérêt pour cette opération ne s'exprime en revanche que de manière occasionnelle chez Crucé, par exemple dans l'extrait de la nécromancie discuté en ouverture de chapitre (*Arcas, Perseus*), et il est absent chez Gronovius. Enfin, les divers registres de Marolles présentent de grandes différences : l'identification ne concerne guère les notes infrapaginales mais règne en maître dans les marges de la traduction, en interaction avec celle-ci.

Diverses stratégies contribuent, directement ou indirectement, à cette démarche. Sans doute la plus fréquente, celle qui correspond le plus strictement à l'opération d'identification et s'avère la plus évidemment nécessaire à l'intelligence du texte consiste à *nommer* les référents. Ici encore les désignations allusives, que Stace affectionne au point que les commentateurs tendent à les reconnaître comme une de ses caractéristiques (même si elles sont en vérité moins systématiques qu'on ne pourrait le penser[169]), constituent souvent une incitation à annoter. Là où le texte use de la périphrase, on rétablit le nom propre d'un personnage, d'un lieu, d'un astre, ou encore un nom commun, par exemple pour spécifier en 3.506–507 (*comes obscurus tripodum … fulminis ardens | uector … flauaeque sonans auis unca Mineruae*) que "le noir compagnon des trépieds", "l'ardent porteur de la foudre" (tr. Lesueur) ou "l'oiseau crochu et bruyant de la blonde Minerve" désignent respectivement le corbeau, l'aigle, et la chouette[170]. Cette stratégie constitue en vérité une forme particulière de reformulation, et même de

169 L'attitude inverse se rencontre e.g. dans la scène de nécromancie, où le rapide catalogue des ombres thébaines (4.562–578) recourt régulièrement à des désignations nominatives : *Autonoen … Ino … Semelen … Penthea … Echion … Lycum* (au côté des antonomases *genetrix Cadmeia* pour Agavé, *Aeoliden* pour Athamas, *Aristaeo genitus* pour Actéon, *Tantalis* pour Niobé : cf. nn. 177 et 183).

170 On notera que, contrairement à la traduction proposée ici, Lesueur rend la troisième périphrase par une désignation spécifique : "la *chouette* au bec crochu de la blonde Minerve".

reformulation paradigmatique comme dans le cas où l'on substitue le nom d'un personnage à l'antonomase ou au pronom de l'énoncé latin[171]; la similitude de démarche trouve d'ailleurs une claire illustration dans les traductions ou dans l'*interpretatio* en prose latine des *Ad usum Delphini*, qui tendent parfois elles-mêmes à reformuler ainsi les désignations référentielles qui font difficulté.

Si fréquente que soit cette stratégie de désignation nominative, il serait restrictif de voir en elle la seule forme d'identification servant la construction du sens. Des éléments touchant à la sphère des approfondissements interviennent: c'est le cas tout particulièrement lorsque le commentateur entreprend de spécifier l'appartenance catégorielle, d'étiqueter un référent que le texte désigne nommément; ce procédé, symétrique du précédent, constitue parfois un auxiliaire précieux pour la compréhension immédiate. Ainsi, lorsqu'une note finale de Marolles – démarche récurrente dans ce registre exégétique de son ouvrage – indique au sujet de 3.318–319 *niualem* | *Othryn* que "l'Othrys est une montagne de Thrace", on a affaire en première analyse à un approfondissement toponymique, ce que confirme ensuite la proposition d'une localisation alternative (en Thessalie)[172]; pour certains lecteurs, cependant, l'information apportée par le commentateur peut, à un niveau plus élémentaire, dissiper une ambiguïté en clarifiant, fût-ce indirectement, le fait que le nom propre désigne une montagne. Il importe d'insister sur cette distinction: l'intention de Marolles a beau être, semble-t-il, de préciser la localisation géographique[173], l'effet peut rejoindre celui d'une note minimale comme "l'Othrys est une montagne", dont les commentaires imprimés de la *Thébaïde* fournissent quelques exemples[174], à l'instar de

---

171 Voir e.g. l'identification des référents de *Arcas* et *Perseus* chez Crucé *ad* 4.482 "p.188" (cité *supra* p. 293).

172 Marolles *ad* 3.319[329] «*Othrys*, mont de la Thrace, selon Vibius, & de la Thessalie, selon Strabon. [...]» (cf. chapitre 7, p. 520 pour la suite de cette note). Comparer *ad* 3.422 «*Therapne*, ville de Laconie, & selon quelques-vns *Sparte*: mais d'autres comme Coluthus, ne la mettent que dans le voisinage de Sparte. Elle estoit sous la protection d'Apollon.»; *ad* 3.526 «*Strymon*, c'est vn fleuue de Macedoine, auparauant appellé *Palosten* & *Canose*, Sophian le nomme *Stromona*. Nardus *Radini Ischar*, Bellon *Marmora*, & Theuet *Rhediue*.»

173 On constate que les notes finales de Marolles sur d'autres passages similaires ne spécifient pas les catégories (e.g. *ad* 3.398 sur Epidaure et 3.479 sur Pise, où un lecteur ignorant souhaiterait peut-être savoir que ces noms désignent des villes), et l'idée que les notes finales n'ont pas prioritairement cette fonction est confortée par le fait que le registre des notes marginales discuté ci-dessous est presque exclusivement dédié aux identifications.

174 E.g. Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 3.438 *tua Mycono Gyaroque reuelli*: «Tuis illis vicinis insulis. *G.*» La note de Stephens au sujet de l'Othrys est plus proche du pur éclaircissement que celle de Marolles: *ad* tr.3.359 = 3.319 ("when on the snowy head | Of *e*

ce que l'on trouve couramment dans les manuscrits, scolaires en particulier, des auteurs les plus divers[175]. Dans les notes de Bernartius, il arrive du reste que certaines observations semblables à celle de Marolles discutée ici soient signalées par une manchette qui les réduit à une étiquette catégorielle[176]. La contribution de tels éléments exégétiques à la construction du sens est par ailleurs illustrée par la fréquente reformulation de désignations nominatives comme *niualem Othryn*, non seulement dans des notes, mais aussi le cas échéant dans une traduction ou dans une paraphrase continue. L'énoncé "l'Othrys est une montagne de Thrace" fait ainsi figure d'intermédiaire dans un continuum; son statut d'éclaircissement ou d'approfondissement ne se laisse pas définir dans l'absolu en vertu de critères formels, il dépend des intentions (décelables ou non) du commentateur et des compétences changeantes mises en œuvre à chaque lecture.

Les éléments d'identification ne passent visiblement au premier plan que dans des passages qui concentrent les désignations allusives, comme l'énumération des ombres que fait apparaître la nécromancie[177], ou encore l'anticipation par Pluton des crimes à venir, qui trouve un fort écho chez Barth et en particulier dans ses "scolies"[178]. Dans presque tous les commentaires, les notes exclusivement vouées à l'identification sont plutôt rares[179].

Othrys, or cold *e Ossa* he does tread") « *e* Two mountaines of that eminent height, that their tops are hid within the clouds. »

175 Voir e.g. les gloses géographiques rudimentaires citées par BLACK 2001:293 n. 192 (« Nilus est fluvius. » ; « Sparta est quedam civitas. »), ou celles, minimales, du manuscrit Oxford, All Souls College 82 (*Enéide*) citées par BASWELL 1995:54–55 et n. 335 ("insula", "fluuius", etc., avec parfois une erreur qui montre que de telles notations ne sont pas superflues : *Aen.* 1.535 *Orion* est glosé "uentus").

176 E.g. Bernartius *ad* 4.81 : manchette "Arena vrbs" en regard de la note « *Aegion Aranenque*] scripti Codices & quidem bene *Aegion Arenenque*, Arene siquidem Messeniae vrbs […]. »

177 C'est notamment le cas chez Bernartius (où les identifications se mêlent à des "approfondissements") : *ad* 4.561 « *fletique nepotes*] Pentheus, Actaeon, & Melicerta. » ; *ad* 4.563 « *respectantem arcus*] fabulam Athamantis tangit. » ; *ad* 4.571 « *Aeolidem*] Sisyphus. Homerus Iliad. ζ. [6.154]. » ; *ad* 4.573 « *mutat Aristaeo genitus*] Actaeon. » Cf. n. 183 au sujet de Marolles.

178 Barth *ad* 8.68 « *Sorores.*] *Megaera & Alecto, a paritate officii.* V.S. *Licet observare lectione Poetica Tisiphonen perhiberi atrocissimam Furiarum.* Alius vetus Enarrator. » ; *ad* 8.69 « *Fratres.*] *Polynices & Eteocles gaudeant mutuis caedibus.* V.S. […] » ; *ad* 8.71 « *Sit qvi.*] *Tydeum innuit, qvi caput hostis mordet hoc libro.* V.S. […] » ; *ad* 8.72 « *Igne supremo.*] Creontem dicit, immanitatis hujus fabulis Tragicis traductissimum. » ; *ad* 8.76 « *Qvaere Deis.*] *Capaneum dicit.* V.S. »

179 Voir Beraldus *ad* 3.139 et 3.147 cités n. 30. On rencontre aussi occasionnellement cette situation chez Bernartius, e.g. *ad* 3.180 « *Sidonius ex quo hostes*] Cadmus. » et 3.478 « *Niliacumque pecus*] Isidis oraculum respicit. », ou chez Stephens, e.g. dans deux notes successives *ad* tr.3.522 = 3.464 à propos de Persée ("His frighted *a* mother") « *a Danae.* » et *ad* tr.3.528 = 3.470 ("*b Oeclides*") « *b Amphiaraus.* »

Seul déroge réellement à cette règle le registre exégétique marginal (peu fourni) dont Marolles accompagne sa propre traduction. L'examen du quatrième livre permet de constater que les notes (majoritaires : dix-sept sur vingt-cinq) qui y concernent d'une manière ou d'une autre le référent des personnes ou occasionnellement des lieux mentionnés dans la traduction[180] se limitent, sauf exception[181], à fournir une simple identification non combinée à d'autres éléments exégétiques[182] : on nomme ce référent pour clarifier ce que désignent, par exemple, "[le] [b] Royaume qu'arrosent les eaux de Dircé" (*ad* 4.8 « *b* De Thèbes. »), "[m] la posterité guerriere de Cadmus" (*ad* 4.345 « *m* Les Thebains. »), "le plus rigoureux des [n] freres à qui les Enfers ont esté assujettis" (*ad* 4.474 « *n* De Iupiter, de Neptune, & de Pluton. »)[183] ; on produit un nom plus transparent pour préciser ce que sont Ephyre (*ad* 4.59 « *e* Corinthe. »), les Euménides (*ad* 4.526 « *q* Les Furies. »), Ortygie (*ad* 4.796 [803 Hill] « *b* Delos. ») ; on précise l'appartenance catégorielle, comme dans le cas d'Arion (*ad* 4.43 « *c* C'est le nom d'vn Cheval. ») – ce qui rappelle la contribution, évoquée ci-dessus, qu'une telle opération peut apporter à la construction du sens[184].

Ailleurs que dans les notes marginales de Marolles, la tâche d'identification est majoritairement dévolue à des énoncés insérés dans des éléments exégétiques qui réalisent eux-mêmes conjointement, voire prioritairement, d'autres opérations d'éclaircissement (souvent reformulation, mais aussi explicitation) ; c'est le cas lorsque Crucé *ad* 4.482 "p.188" (cité dans l'introduction de ce chapitre), tout en explicitant la situation narrative du discours de Tirésias, nomme Pluton comme le destinataire que les vers de Stace ne désignent qu'allusivement (cf. 4.474–476 *'tuque, o saeuissime fratrum, | cui seruire dati manes aeternaque sontum | supplicia atque imi famulatur*

---

180 Voir chapitre 2, pp. 110–111 sur les autres fonctions de ce registre de notes.

181 Un seul exemple d'association entre identification et approfondissement : *ad* 4.768 (775 Hill) ("[a] La Princesse qui deuoit sa naissance à l'Isle de Lemnos") « *a* Hypsipile estoit fille de Thoas Roy de Lemnos. »

182 Les notes qui mettent en jeu la relation entre texte et traduction seront discutées ci-dessous : voir p. 343 et n. 203.

183 Autres cas : *ad* 4.514 « *p* Demogorgon. » (pour "[p] celuy dont il n'est pas permis de dire le nom") ; *ad* 4.565 « *r* Agaué. » (pour "[r] [l]a mere de Panthée [sic]" qui, de l'énoncé de Stace *Penthea ... genetrix Cadmeia ... insequitur planctu*, ne rend pas précisément *Penthea* et ne traduit pas *Cadmeia*) ; *ad* 4.571 « *s* Athamas. » (pour "[s] le fils d'Eole") ; *ad* 4.573 « *t* Acteon. » (pour "[t] le fils d'Aristée") ; *ad* 4.576 « *u* Niobe. » (pour "[u] la fille de Tantale") ; *ad* 4.610 « *y* Tiresias. » (pour "[y] [m]ais le Prophete d'Aonie"). Cf. n. 177.

184 Cf. *ad* 4.46 « *d* C'est vn fleuue de Peloponese. » (au sujet du Charadros), qui localise et catégorise.

regia mundi')[185]. Plus souvent encore, les éléments d'identification appartiennent à des notes essentiellement consacrées à des approfondissements, notamment mythologiques et géographiques ; le fait est fréquent notamment chez Pavesi[186] et, avec parfois un net déséquilibre en faveur de l'élément d'"érudition", chez Bernartius[187]. Barclay illustre bien la démarche usuelle qui consiste à introduire d'éventuelles identifications en association avec d'autres types d'éclaircissements et/ou d'autres éléments exégétiques. En particulier, une telle fonction de clarification est fréquemment perceptible dans ses approfondissements, comme au sujet de l'évocation de plusieurs sanctuaires oraculaires par Amphiaraüs (3.474–482) : outre un approfondissement sur Branchus (nommé dans le texte)[188], Barclay précise que, par "les feuillages de Chaonie", "l'aride Hammon", "les sorts de Lycie", "le bœuf du Nil", Stace "entend" – "intelligit" est employé de manière récurrente – respectivement le chêne de Dodone et d'autres oracles, et Isis ou Apis[189] ; plus indirectement, par le biais d'une citation de Pausanias, une autre note apprend au lecteur que "les bois de Lycaonie" désignent le Ménale[190]. Les notes de

---

185 Pour une identification au détour d'une reformulation, voir e.g. "Tyrii exsulis hoc est Cadmi" chez "LP" *ad* 1.153–154 cité n. 106. Voir aussi, au registre des "identifications catégorielles", Barclay *ad* 3.438 cité n. 154, qui précise au fil de sa reformulation que Délos, Myconos et Gyaros sont des îles.

186 Voir les exemples cités au chapitre 2, pp. 61–62.

187 E.g. *ad* 3.106 (manchette "Querci Dodonaei fabula") « *& nemorum Dodona parens*] Dodonaeum oraculum nemini paulo humaniori ignotum, a Pelasgis constructum perhibetur. primo quercum, deinde duas columbas responsa dedisse aiunt. Tu si operae tibi, adi Strabonem libro VII. Homerum Odyss. ξ. Plutarchum Pyrrho & Pausaniam Achaicis, Phocicis & Arcadicis. qui Phaenius & Peleae filias, responsa dedisse dicit, atque hinc fabulam de duabus columbis natam. » ; *ad* 3.290 « *eiectat virus in herbas*] tangit fabulam qua Harmonia Veneris filia, cum Cadmo marito, in serpentem conversa fingitur. » Cf. e.g. *ad* 3.352 cité au chapitre 1, p. 19, et *ad* 3.325 cité au chapitre 7, p. 522.

188 Barclay *ad* 3.479 « *Branchus.*) Apollinis hic filius, diuinandi peritus, cui apud Possideum oppidum percelebre templum fuit. »

189 Barclay *ad* 3.475 « *Aut frondes lucis quas fama Molossis* | *Chaonias sonuisse tibi.*] Dononaeae quercus oraculum intelligit ; nam illud prope Molossiorum [sic] terras. » ; 3.476 « *Licet aridus Hammon* | *Inuideat.*) Hammonis quippe oraculum medijs Africae aestibus ac arenis situm fuit. » ; 3.477 « *Lyciaeque parent contendere sortes.*] Phoebi oraculum intelligit, quod apud Lycios nuper celebre fuit. *sortes* hic pro oraculis. vt & apud Valerium lib.I. *Cuius rei explorandae gratia, legati ad Delphicum oraculum missi, retulerunt praecipi sortibus, vt aquam eius lacus emissam per agros diffunderent.* » ; 3.478 « *Niliacumque pecus.*] Aut Isidem intelligit, aut certe venerabilem illum bouem quam Apim vocitabant. »

190 Barclay *ad* 3.480 « *Pana Lycaonia nocturnum exaudit in vmbra.*) Lycaoniam vmbram, vmbrosos Arcadiae montes vocat. Pausanias in Arcadicis. <8.36.8> Τὸ δὲ ὄρος τὸ Μαινάλιον, ἱερὸν μάλιστα εἶναι Πανὸς ὀνομάζουσι : ὥστε οἱ περὶ αὐτὸ καὶ ἐπακροᾶσθαι συρίζοντος τοῦ Πανὸς λέγουσι. *Maenalon vero Arcadiae montem adeo sacrum Pani ferunt vt ipsum etiam fistula canentem audiri putent.* At cur nocturnum ? propter profundum illud nimirum noctis silentium, quo vel minimi quique strepitus exilesque voces longissime exaudiuntur. »

Stephens, que je discuterai plus bas, appelleraient des observations similaires, en ce sens que les identifications y sont fréquemment associées à des approfondissements (à la différence des explicitations, d'ordinaire autonomes).

Chez Barth, la majorité des identifications apparaissent dans la voix du commentateur[191], même si les "vetera scholia" et autres matériaux exégétiques en offrent également[192]. Elles sont fréquentes, je l'ai dit, mais néanmoins sélectives, puisqu'elles négligent un tiers environ des passages qu'éclaircit Beraldus[193]. Barth se désintéresse parfois de fournir une identification, comme pour 3.193 *Tantalis*, ce qui tient probablement au niveau de compétence qu'il prête à son propre lecteur; il est symptomatique que, dans des notes qui n'ont pas pour fonction primordiale d'apporter un tel éclaircissement, il ne nomme que deux des trois oiseaux désignés par périphrase dans 3.506–507 (il laisse de côté *fulminis ardens* | *uector*). Quant à son refus ostensible de commenter des points "parfaitement connus", s'il équivaut sans doute surtout à un refus d'apporter des approfondissements, il aboutit aussi à omettre une aide à la lecture que d'autres commentateurs fournissent[194]. Par ailleurs, le caractère "accessoire" des identifications est particulièrement marqué chez Barth : lorsque sa note contribue à clarifier le texte en précisant l'identité d'un référent, c'est très souvent simplement en passant. Ce trait encore semble significatif : ses notes ne contribuent guère à apporter des informations d'ordre catégoriel, telles qu'on en trouve dans les notes marginales et finales de Marolles, mais aussi chez Barclay. Ce sont là autant de signes que le lecteur visé par Barth est censé pouvoir se dispenser d'informations élémentaires.

---

191 E.g. *ad* 3.478 « *Niliacumqve pecus.*] *Apin*, cujus religiones tractatissimae ab iis qvi Aegyptiorum res illustrarunt. Lege Herodotum, omnesqve alios. »

192 E.g. *ad* 3.146 « *Pater.*] *Rector, Arbiter. Ut Juppiter caelicolarum Pater dicitur, ita Pluto inferorum*. Enarrationes Veteres. [...] »; *ad* 4.796 (803 Hill) « *Ortygiae.*] *Deli, qvae ante sic nuncupabatur*. V.Sch. [...] »

193 Outre le cas des référents intratextuels cité au sujet des Thespiades, tous les passages cités dans ce sous-chapitre, à une exception près, sont dotés chez Beraldus d'une identification exégétique. Barth se dispense d'apporter une identification e.g. pour 3.156 *Ogygias*, 4.484 *Arcas*.

194 E.g. *ad* 3.476 « *Licet aridus Ammon.*] [...] De *Ammone* qvantum satis sit ad Papinium, Lutatius. Notissima omnia. De *ariditate* eorum locorum Curtius & Geographi. [...] » ; cf. n. 189.

Eclaircissements et contexte exégétique

L'examen de la place que chaque commentateur accorde aux éclaircissements par rapport aux autres composantes de son exégèse permet de préciser la fonction qu'il leur assigne[195].

Une ligne de démarcation nette sépare les commentaires selon qu'ils sont ou non conçus en fonction d'une traduction : ce facteur conditionne en effet dans une mesure importante la place et la fonction dévolues aux éclaircissements. L'opposition n'est pas absolue, puisque certaines opérations – explicitation et identification – sont largement pratiquées dans les deux cas de figure ; la différence est cependant manifeste, principalement en raison du fait que le rôle des éclaircissements consistant à reformuler l'énoncé originel, et plus précisément de ceux qui procèdent par substitution paradigmatique, est pour l'essentiel identique à celui d'une traduction. Le fait est bien visible dans le cas du traducteur-commentateur Stephens, chez qui les éclaircissements ne portent guère sur le sens des termes ou les constructions du texte latin (dont l'ouvrage paraît pourtant supposer la consultation)[196] et prennent surtout la forme d'explicitations, parfois d'identifications ; si Stephens accorde une grande place à cet élément exégétique, contrairement à d'autres traducteurs (comme ses successeurs Harte et Lewis), c'est uniquement par souci d'apporter des éclaircissements référentiels – reflet, sans doute, du lectorat d'élèves auquel il s'adresse comme du type de lecture fragmentée qu'il postule. Un constat identique s'impose au sujet de Marolles ; le contraste entre ses notes et celles de Guyet et Peyrarède publiées dans le même ouvrage est très révélateur, puisque ces dernières, non conçues en fonction de la traduction, intègrent pour leur part des reformulations. La séparation des fonctions entre exégèse et "traduction" est également assez claire chez Beraldus, qui se repose en priorité sur son *interpretatio continua* pour la réécriture. Si ses notes n'excluent pas les reformulations latines, elles fournissent aussi de temps à autre des équivalences en langue vernaculaire ; cette stratégie, dont on a vu le caractère exceptionnel, évite toute redondance par rapport à l'*interpretatio*, dont elle constitue un complément.

L'impact que la présence d'une traduction exerce sur la relation entre texte et exégèse est visible également, et d'une manière particulièrement

[195] Cf. *supra* pp. 293–295.

[196] Sur le type d'utilisation que paraît viser l'ouvrage de Stephens, voir chapitre 2, p. 93.

significative, au sujet d'autres types d'éclaircissements que les reformulations. La traduction est parfois exploitée, en effet, pour dissiper des difficultés qui ne sont pas proprement linguistiques. On voit ainsi Stephens compléter par ce biais, plutôt que par un éclaircissement exégétique, l'idée laissée en suspens dans les paroles par lesquelles Méon maudit Etéocle : suppléant le verbe qui manquait chez Stace, la plume du traducteur anglais transforme en effet *te superis fratrisque* en "Heav'n and thy Brother plague thee" (tr.3.101 = 3.87)[197].

Les possibilités d'un échange de fonctions entre traduction et exégèse sont plus évidentes encore sur un autre plan. Quelles qu'en soient les motivations, un traducteur tend souvent à intervenir sur les modalités de désignation du référent, notamment en substituant une désignation nominative à ce qui apparaît dans le texte sous une forme moins explicite, périphrastique ou autre. Stephens opère ainsi lorsqu'il rend "l'ardent porteur de la foudre" par "th' Eagle bearing lightning" (tr.3.566 = 3.506), "usurpant" ainsi cette fonction courante de l'exégèse qu'est l'identification des référents[198]. Dans de tels cas, le commentaire peut procéder comme il le ferait s'il était en présence du seul texte latin, en fournissant une identification qui ne fait que redoubler (avec d'éventuelles variations) celle de la traduction ; c'est ce que l'on observe chez Beraldus, dont l'*interpretatio continua* n'assume d'ailleurs qu'assez rarement une fonction d'identification des référents[199], ou dans les notes de Pavesi, tributaire des choix opérés dans le *volgarizzamento* de Valvasone[200]. L'exégèse peut aussi, cependant, interagir davantage avec les identifications déjà offertes par ailleurs, et se voir confier la tâche de ramener à la surface ce que la version vernaculaire a enfoui. Il en est ainsi chez Stephens pour de nombreuses antonomases, comme *Tyrrhenus* ...

---

[197] Cf. la note correspondante de Barclay citée *supra* p. 326.

[198] Cf. *ad* tr.3.46 = 3.40 cité n. 28, où la traduction nomme Méon face à *Haemonides* du latin. Dans un cas comme *ad* tr.3.591 = 3.531 (*septem ordine fuluo* | *armigeras summi Iouis*), à l'inverse, Stephens reste "neutre" dans sa traduction en y maintenant la périphrase ("*x* Sev'n golden Birds of *Jove*") et il offre l'identification en note : « *x* The king of birds, Eagles, who attend of *Jupiter*. »

[199] E.g. 3.156 *Ogygias ... parentes* : *interpretatio continua* "matres Thebanas", note « *Ogygias.*] Thebanas. » 3.343–344 *deus omnia credere suadet* | *Armipotens* : paraphrase "Mars incitat ad omnia credenda", note « *Deus armipotens.* Mars. » 4.482 *Persei* : paraphrase "filia Persei", note « *Persei.*] Hecate filia Persei [...]. » Dans d'autres cas Beraldus se dispense de répéter en note une identification déjà fournie par l'*interpretatio continua* : e.g. pour 4.526 *Eumenides* ("furias"), ainsi que pour 3.53 *illum congestae portarum ad limina matres* ("Cum matronae confertae ad portas aspexerunt Maeonem solum" avec substitution de la désignation nominative de Méon au pronom *illum*).

[200] E.g. *ad* st.3.58 ~ 3.203 discuté au chapitre 2, p. 61.

clangor, traduit par "*i* field-Musick" (tr.3.731 = 3.650) avant d'être récupéré dans la note : « *i* Called here *Tyrrhene*, because they were the first inventors of Trumpets. »[201] ; cette démarche plaide en faveur de l'hypothèse que l'ouvrage présuppose une lecture en parallèle du texte latin, hypothèse que conforte peut-être dans ce cas précis l'usage du déictique "here" renvoyant à la désignation originelle[202]. De tels phénomènes substituent à la relation directe entre complexité du texte et éclaircissement exégétique (usuelle dans les exégèses accompagnant un texte non traduit) une relation indirecte, médiatisée : tandis qu'à la complexité du texte répond un éclaircissement opéré par la traduction, l'exégèse est désormais investie de la mission de mettre en lumière cette propriété distinctive de l'énoncé originel. Une semblable interaction est courante, significativement, dans les notes marginales de Marolles à sa propre traduction[203].

Fait remarquable, de tels glissements entre désignations nominatives et périphrastiques s'inscrivent dans une lecture intratextuelle qui peut impliquer conjointement langue originale et langue moderne. Dans la partie finale du troisième livre, Stephens traduit une première occurrence de *Thymbraeus* par "Phoebus" (tr.3.570 = 3.513 "Shall these impropriate heav'n, blest *r Phoeb'*?"), tout en récupérant en note l'antonomase (« *r* Named here from *Thymbra*, where he was worshiped. ») ; en revanche, il maintient dans sa traduction la seconde occurrence du même terme (tr.3.718 = 3.638 "thou *c Thymbraeus*"), tout en spécifiant en note que *Thymbraeus* désigne Apollon "comme auparavant" (« *c Apollo*, as before. ») – c'est-à-dire "comme auparant *dans le texte latin*". L'interaction entre texte, traduction et exégèse dans une lecture intratextuelle est plus spectaculaire encore dans le discours où Amphiaraüs déplore qu'on l'ait forcé à prendre les augures (3.633–635 '*quid me Persei secreta ad culmina montis* | *ire …* | *egistis ?*') : la traduction nomme

---

201 Nombreuses, les manifestations de cette démarche incluent e.g. *ad* tr.3.540 = 3.481 (*Dictaee* rendu par "Great *k Jove*") « *k* Named *Dictaeus* from that name of *Crete*, where he was brought up. » Cf. la forme de "récupération" mise en œuvre *ad* tr.3.535 = 3.477 face à la traduction qui substitue un signifiant géographique à un autre ("th' *f* Patarean lots" pour *Lyciaeque … sortes*) : « *f* A Lycian City where *Apollo* had an oraculous Temple. » En revanche, la note relative à la mention de l'aigle dans tr.3.566 = 3.506 cité ci-dessus ne concerne pas l'identification de l'oiseau mais le qualificatif qui lui est appliqué ("th' *p Eagle* bearing lightning" « *p* Because *Joves* messenger. ») ; *Haemonides* escamoté par tr.3.46 = 3.40 ("Maeon") n'est pas réinséré dans la note (citée n. 28).

202 Sur cette hypothèse, voir chapitre 2, p. 93.

203 E.g. *ad* 4.61 (*Gorgoneo … equo* rendu par "[f] de Pégase") « *f* Du cheual de la Gorgone. » ; 4.74 (*Dircaeus … gener* rendu par "Polynice, [h] gendre d'Adraste") « *h* Le Prince de Dircé. » ; cf. 4.805 (812 Hill) (*Ambracii … ponti* rendu par "la mer [c] d'Epyre") « *c* d'Ambracie. » Sur ce type d'interactions dans l'ouvrage de Marolles, voir chapitre 2, pp. 110–111.

le lieu où s'est déroulé cet épisode, "Aphesas" (tr.3.712 = 3.633), que la note, récupérant ici encore l'antonomase du texte latin, identifie comme "la montagne de Persée", ainsi nommée parce que le héros y a pris son envol ("Called the Persean mountain, because *Perseus* took his flight from thence."); mais la désignation nominative que Stephens a introduite dans sa traduction provient elle-même d'un passage situé beaucoup plus haut, où Stace nommait l'Aphesas comme décor de l'épisode d'ornithomancie avant de rappeler qu'il avait été le théâtre de l'envol de Persée[204] …

L'autonomie relative des éclaircissements et leur statut hiérarchique constituent un autre facteur de différenciation primordial. Chez Gronovius, reformulation et explicitation sont conçues exclusivement, on l'a vu, en tant qu'auxiliaires de l'*emendatio*[205]: le commentateur hambourgeois ne précise le sens littéral du texte que pour fournir un soutien à la *lectio recepta* quand elle peut être défendue, ou pour fournir à l'inverse un soutien à ses propres corrections, qu'il reformule d'ailleurs presque systématiquement. Chez les autres exégètes, cet élément joue clairement un rôle différent, encore qu'il soit volontiers appliqué aux corrections textuelles, notamment par Crucé et surtout Barclay[206]. Il est particulièrement notable que chez ce dernier commentateur l'éclaircissement – qui procède de manière souvent stéréotypée dans le cas des reformulations substitutives – constitue fréquemment une note à lui seul, une situation que l'on retrouve dans les notes scolaires de Stephens et dans celles, à finalité également pédagogique, de Beraldus. Si chez Barth cet élément exégétique s'imbrique très souvent avec d'autres éléments, l'importance qui lui est accordée reste toutefois indéniable; ses reformulations et explicitations ne sont d'ordinaire nullement reléguées à un rôle subalterne, sans parler du cas spécifique des notes qui se limitent à fournir des "scolies", essentiellement vouées à la clarification du sens littéral.

---

[204] 3.460–465 *mons erat audaci seductus in aethera dorso | (nomine Lernaei memorant Aphesanta coloni) | gentibus Argolicis olim sacer; inde ferebant | nubila suspenso celerem temerasse uolatu | Persea, cum raptos pueri perterrita mater | prospexit de rupe gradus ac paene secuta est.* Cf. Stephens *ad* tr.3.519 = 3.461 ("*z Aphesas*") «*z* A Cilician mount, whence *Perseus* took his flight, when he went for the *Gorgons* head.»

[205] Rappelons que Gronovius se désintéresse du troisième type d'éclaircissements, l'identification.

[206] Crucé: e.g. *ad* 4.412 "p.184" cité au chapitre 2, p. 86. Barclay: voir *ad* 3.553 cité *supra* p. 310. Bernartius procède moins souvent ainsi (e.g. *ad* 3.18), et Barth laisse fréquemment ses corrections parler par elles-mêmes.

La position qu'ils occupent par rapport à d'autres éléments exégétiques, mais aussi naturellement leur densité – non dans l'exégèse elle-même, mais par rapport au texte commenté – expliquent que les éclaircissements ne constituent de loin pas chez tous les commentateurs un véritable outil d'accompagnement de la lecture. Même si Barclay leur fait – comme le traducteur Stephens – une large place, il ne saurait nullement se targuer de clarifier systématiquement le sens littéral de la *Thébaïde*. Avec Beraldus, chez qui cette démarche opère avant tout par l'*interpretatio continua*, Barth est pour ainsi dire le seul à offrir un tel apport : son commentaire apparaît même en premier lieu comme un "éclaircissement continu", extrêmement détaillé, sur lequel viennent se greffer les autres éléments exégétiques[207]. L'omniprésence des éclaircissements, même dans les passages les moins intensivement commentés à d'autres niveaux, y est assurée en particulier par ses "scolies", qui invariablement reformulent, explicitent – bien plus que par la voix du commentateur ou par des matériaux clairement présentés comme puisés dans des manuscrits. Une bonne illustration de cette fonction des "vetera scholia" est offerte par les quelques vers qui décrivent le coup fatal porté par Etéocle blessé à Polynice triomphant (11.564–567)[208].

> utque superstantem pronumque in pectore sensit, | erigit occulte ferrum vitaeque labantis | reliquias tenues odio supplevit, et ensem | iam laetus fratris non frater corde reliquit. (11.564–567 [*textus receptus* discuté par Barth])
>
> [Barth *ad* 11.564] *Utqve superstantem.*] *Jacenti sibi imminentem & pronum mox se in pectus flexurum videt.* V.S. Est & hoc Maronianum, lib.X. <*Aen.* 10.540–541> *Qvem congressus agit campo, lapsumque superstans* | *Immolat, ingentique umbra tegit.*
>
> [*ad* 11.564] *Pronumqve in pectore.*] Scribendum cum unis optimis membranis *pectora.*
>
> [*ad* 11.565] *Occulte.*] *Clam subjicit, inclinanti se in pectus Polynici ferrum.* Vet. Schol.
>
> [*ad* 11.565] *Vitae labantis.*] *Jam vanescentis vitae, & egredientis animae.* Vet. Schol.
>
> [*ad* 11.566] *Relliqvias tenues.*] *Qvicqvid supererat vitae collegit, & odium ipsi pro viribus fuit, ut sufficeret ausibus.* V.S. Sic loqvitur de piscibus, in longe nitidissimo & vere Poetico Mosellae Encomio, Ausonius, v.270. *Vidi egomet*

207 Hill [1983] 1996:xi reconnaît à Barth le mérite d'avoir éclairci de nombreux passages du poème de Stace.

208 Cf. chapitre 3, p. 230 sur les problèmes que la dernière des notes citées ici soulève sous l'angle de la critique textuelle.

qvosdam, leti sub fine trementes, | *Collegisse animas: mox in sublime citatos* | *Cernua subjectum praeceps - dare corpora in amnem.*

[*ad* 11.566] *Odio supplevit.*] *Qvod pene supra vitam retinebat.* V.Schol. Optime.

[*ad* 11.567] *Jam laetus.*] *Solatio eo qvod simul interficeret fratrem.* V.S. Turbant ista non nulli libri, sed neutiqvam qvicqvam est mutandum. Et sunt ingeniosissima omnia.

Les notes à ce passage, transcrites ici dans leur intégralité, consistent presque uniquement en "scolies" offrant des éclaircissements, que Barth tantôt approuve (*ad* 11.566 *odio suppleuit*), le plus souvent substitue simplement à sa propre voix sans se prononcer explicitement sur elles[209]. Quelque doute que l'on puisse avoir sur leur véritable nature, qui paraît varier en vérité de place en place et consiste probablement souvent en notes de travail plutôt qu'en matériaux tirés de sources anciennes, ces "scolies" peuvent être considérées comme la strate fondamentale de l'exégèse de Barth. Il n'est pas sans intérêt qu'elles soient largement composées de reformulations et d'explicitations, et en tout cas d'éclaircissements, les autres éléments exégétiques n'ayant apparemment été élaborés, pour la plupart, que dans une phase postérieure. Elles offrent partout une lecture du poème, bonne ou mauvaise, à laquelle Barth a confronté ses vues au moment d'effectuer la rédaction finale de son commentaire, et qui reste précieuse pour édifier, sur elles ou contre elles, d'autres lectures.

[209] Il est également fréquent, on l'a vu, que Barth cite une "scolie" pour la rejeter.

CHAPITRE CINQ

LANGUE ET STYLE

Bien que l'éclaircissement du sens littéral – sens privilégié par les commentaires étudiés ici[1] – confine souvent à l'approfondissement, la frontière qui court entre ce qui est nécessaire à l'intelligence immédiate d'un passage et le vaste champ qui s'étend au-delà est souvent bien perceptible. Elle l'est déjà, par exemple, dans la confrontation des notes de Barclay et de Barth sur l'attitude de Méon, plié en deux sur l'épée dont il vient de se transpercer (3.89)[2] : alors que le premier explicite l'expression *duplicatus in ictum*, le second considère sa compréhension comme un acquis pour s'intéresser à l'image (qui serait inspirée de la mort de Brutus) et à la diction (calquée sur Virgile).

> [Barclay *ad* 3.89] *Duplicatus in ictum.*) Quod recipiendo ferro sese incuruaret, & vt supra diximus, ensi occurreret.
>
> [Barth *ad* 3.89] *Nixu.*] [...] Est autem elegans descriptio summa ope & duplicato corpore in subjectum ensem corruentis ; & videtur animo habuisse parem Marci Bruti interitum, pariter cito vitam projicientis. Plutarchus : [*Brut.* 52.8]. τό *duplicatus* ex Marone est, lib.XII. [Verg. *Aen.* 12.926–927].

Les approfondissements peuvent prendre une tournure spectaculaire : Crucé, en relation avec la fondation des célébrations de Némée, consacre plus de mille trois cents mots aux grands jeux grecs (*ad* 6.5 "p.255").

Ce chapitre et les deux suivants aborderont un spectre qui s'étend des remarques linguistiques de détail jusqu'à l'analyse de l'œuvre et à l'étude des *realia* qui se reflètent en elle. En un siècle où la dimension littéraire des textes antiques n'est pas traitée comme un objet clairement distinct[3], les discours portant sur ces objets disparates et situés à des échelles différentes reposent sur des principes, recourent à des procédures, relèvent d'enjeux qui sont souvent similaires. Bien des aspects sont envisagés moins sous l'angle

---

[1] Cf. chapitre 1, p. 28 et introduction de la deuxième partie, p. 197.

[2] Cf. chapitre 4, p. 326 sur Barclay *ad* 3.87.

[3] Voir introduction de la deuxième partie, pp. 202–203 ; cf. chapitre 1, p. 23 sur l'inclusion des discussions "littéraires" dans la catégorie des approfondissements exégétiques.

de la signification qu'ils peuvent revêtir pour l'appréhension du poème que sous l'angle de la transmission de savoirs relatifs à l'expression latine et à l'art de la composition, mais aussi à la pensée et aux réalités antiques. Songeons à la mythologie, qui peut susciter une exposition systématique des récits foisonnants évoqués par les textes, ou aux scènes de combats, qui invitent à des rapprochements avec l'art militaire moderne.

La matière des approfondissements exégétiques est vaste; aussi s'arrêtera-t-on surtout sur des cas représentatifs. L'exposé suivra – pour parler de manière schématique – un parcours allant du particulier (niveau privilégié par l'*emendatio* et les aides à la lecture, discutées dans les deux chapitres précédents) au général (niveau auquel se situent certains des "messages" adressés au lecteur, qu'abordera le chapitre huit). On marquera trois étapes, auxquelles correspondent des accents en partie différents: le commentaire de la langue et du style, qui donne très souvent lieu à un discours prescriptif autant que descriptif (chapitre cinq); les observations portant sur les contenus mythologiques du poème et sur la réalisation littéraire, qui accordent une grande place à la confrontation entre les textes (chapitre six); l'examen de la relation entre la *Thébaïde* et le monde réel, qui soulève la question de la distance culturelle mais reflète aussi les liens complexes que le genre exégétique entretient avec l'expansion du savoir imprimé (chapitre sept). Les inévitables recoupements contribueront à illustrer l'enchevêtrement des modes de lecture mis en œuvre.

Les différents chapitres consacrés aux approfondissements traiteront, à des degrés divers, d'éléments exégétiques relevant d'une réflexion poétologique; de tels éléments seront parfois évoqués au sujet du commentaire de détail, dans lequel ils peuvent être très visibles, mais c'est à propos de discussions littéraires plus générales (chapitre six) que leur analyse passera au premier plan. A cet égard, on s'intéressera notamment à la manière dont les commentaires étudiés, fruits d'une époque qui associe encore étroitement la lecture des auteurs antiques à la composition de nouveaux textes et tend à penser la création poétique selon les structures et les concepts de la rhétorique, réagissent à des faits d'*inventio*, de *dispositio* et d'*elocutio*[4]. Une telle perspective fera voir l'attrait que ces commentaires possèdent aujourd'hui pour le lecteur qui s'interroge sur la réception du poème. Elle montrera en outre que tous les niveaux n'y sont pas également représentés – reflet du

---

[4] Sur l'association avec la production textuelle qui caractérise l'analyse des textes antiques aux 16e–17e s., cf. introduction de la deuxième partie, p. 200; on reviendra sur ce point, en relation avec la rhétorique et la poétique, *infra* pp. 390–393 et au chapitre 6, pp. 403–404.

statut encore incertain du fait littéraire, mais aussi de la nature particulière des discours exégétiques. Le matériel linguistique occupe clairement une place de choix : une large part de l'effort consiste à discuter, en particulier, le lexique et le style ; une attention importante est également accordée à certains objets dépassant les limites du mot et souvent de la phrase, comme les comparaisons. D'autres aspects font figure de parents pauvres, comme la construction et la conduite du récit ; l'examen d'ensemble du poème – structure générale, interprétation – est également sous-représenté.

Prendre pour guide l'intérêt relatif que les commentateurs prêtent à la démarche créatrice de Stace permettra aussi, par contraste, de mettre en évidence avec quel entrain ils s'en éloignent : les observations centripètes ayant pour finalité d'éclairer la technique de l'auteur ou l'interprétation de son œuvre côtoient des développements centrifuges qui ne s'y attachent, au mieux, que partiellement[5]. Si ceux-ci ne manquent pas dans les commentaires actuels, leur présence est plus manifeste dans les ouvrages anciens – bien au-delà des cas spectaculaires de l'époque humaniste, où l'ouverture à d'autres matières que le texte commenté participait d'une volonté de contribuer à la *res Latina* en éclaircissant "en passant" des lieux encore obscurs[6]. Ces mouvements contradictoires, qui touchent davantage les approfondissements que les éléments d'*emendatio* et d'aide à la lecture (orientés vers le texte) ou les "messages" lancés au lecteur (tournés vers le dehors), témoignent des potentialités variées du discours exégétique.

Langue, description et norme

Les discussions linguistiques constituaient l'une des composantes essentielles de l'exégèse humaniste au côté de la critique textuelle et des matières factuelles[7], et leur poids reste très important dans une partie des commentaires du début de l'époque moderne. Dans ce domaine comme dans d'autres, la lecture des classiques latins tend alors à privilégier une approche normative. La langue des auteurs est soumise à un jugement qui, en contexte pédagogique, sert souvent à enseigner ce qu'il convient de mettre en œuvre et ce qu'il convient d'éviter ; de même, la lecture pratiquée hors d'un tel contexte institutionnel sert pour une part non négligeable la recherche de

---

[5] Cf. chapitre 1, pp. 12–13 et introduction de la deuxième partie, pp. 203–205.

[6] Ma formulation est inspirée de Ramminger 2005:73 (qui fait référence à Ermolao Barbaro et à ses contemporains).

[7] Cf. chapitre 3, n. 1.

modèles d'expression. Chez les commentateurs comme chez tous les érudits qui assument l'héritage de cette figure exemplaire, une telle démarche trouve ancrage dans l'aptitude du *grammaticus* antique à exercer son *iudicium*, entendu comme la tâche primordiale de juger des textes non seulement sur le plan de l'authenticité, mais également sur celui de la qualité stylistique, esthétique, "littéraire"[8]. On verra que la plupart de ceux qui se penchent sur la *Thébaïde* émettent de tels jugements susceptibles de transmettre un message prescriptif, qui peuvent acquérir une portée générale. Une question qui se pose est de savoir comment cette approche peut s'accommoder des faits rencontrés dans les textes. Et comment le commentateur se positionne-t-il face à la variabilité linguistique ? Conçoit-il l'usage antique comme un ensemble indéterminé, ou se réfère-t-il à des sous-catégories (poétismes, langue épique, idiolecte …) ?

L'enjeu bien visible en matière linguistique que constitue l'alternative entre description et prescription possède une longue histoire. Chez les grammairiens antiques, les deux attitudes se trouvaient souvent en concurrence – sans d'ailleurs être clairement distinguées, comme en témoignent les flottements entre *natura, auctoritas* et *usus* que l'on observe chez Servius[9] ; le commentateur virgilien n'hésitait pas à critiquer l'auteur et à spécifier ce qu'il aurait dû écrire[10]. On recourait volontiers à une catégorisation en *virtutes* ou *vitia*, objet d'un généreux développement dans l'*Ars maior* de Donat, même si le cas de Priscien montre que l'on ne s'interdisait pas pour autant la nuance[11]. Dans la réflexion médiévale comme dans l'approche antique, on aboutissait toutefois au constat que les *auctores* manquaient parfois aux règles de la correction, paradoxe que ne résolvaient qu'en partie la désignation d'usages "figurés" en regard des usages "normaux" et la répar-

---

[8] La première facette du *iudicium* a été discutée au chapitre 3, p. 266 ; la seconde le sera au chapitre 6, pp. 440–442. Cf. introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5 sur les liens unissant le *criticus* moderne au *grammaticus* antique.

[9] Sur les délimitations fluctuantes des catégories chez Servius, voir Uhl 1998, en particulier 309–408 sur *usus* ; cf. Bouquet 2002:199.

[10] Voir Uhl 1998:111–112 sur l'attitude critique de Servius envers Virgile, et 467 sur son expression dans des tournures comme *debuit dicere* ou *recte diceret* (cf. 36–40 sur l'orientation foncièrement normative de l'*enarratio poetarum* pratiquée dans l'antiquité tardive). Sur la prescription et l'autorité chez Servius de manière plus générale, voir Kaster 1988:169–197 (180–181 sur *debuit dicere*).

[11] Baratin 1989:292–322 analyse l'opposition entre vertus et vices chez Donat, ainsi que les formes qu'elle revêt chez Quintilien et dans un état plus ancien attesté chez Sextus Empiricus. Sur l'attitude de Priscien, que son intérêt pour la notion d'*usus* conduit notamment à dépasser la conception du solécisme comme faute, voir Baratin 1989:429–457 (cf. Bouquet 2002:228).

tition disciplinaire entre une grammaire vouée à l'explication des mécanismes de la "figuration" et une rhétorique intéressée à ses effets dans la persuasion[12]. Si les grammairiens modernes reprennent souvent à leur compte une opposition normative, ils l'envisagent dans une perspective qui leur est propre[13]. Tandis que la prescription pouvait se fonder dans l'antiquité tardive sur une norme relativement arbitraire, et était assujettie dans la pensée scolastique à une réflexion rationnelle (*ratio*), un apport essentiel des humanistes – stimulé par la redécouverte des traités rhétoriques antiques – a consisté, non à remettre entièrement en cause cette approche, mais à l'ancrer plus fermement dans les textes[14]. L'*usus* jouait certes un rôle important pour Priscien, et la fréquence des emplois était invoquée par les grammairiens médiévaux[15] ; mais c'est surtout avec les humanistes, et en réaction contre les positions scolastiques, que l'usage se voit accorder dans l'étude grammaticale une importance prépondérante dont témoignent en particulier les *Elegantiae* de Valla, héritières de Quintilien[16]. Depuis la fin du 15e s., en Allemagne et en Hollande comme en Italie, on enseigne essentiellement un latin fondé sur l'usage classique, et cette pratique suscite en retour un vaste travail de commentaire qui fait revivre l'*enarratio* antique. Ces mutations ont pour cadre plus général l'affirmation de l'imitation des anciens comme fondement de la poétique, qui soulève elle-même la question, discutée ci-dessous, du choix des modèles à imiter.

La relation avec le latin classique s'est évidemment transformée. Servius, qui percevait la langue de Virgile comme distante et se donnait pour tâche d'en atténuer l'étrangeté aux yeux de ses contemporains, pouvait prendre pour référence la langue élevée de sa propre époque et même en faire un élément essentiel de sa norme, revendiquant une autorité en cette matière[17]. A l'époque moderne la définition même de la langue classique devient

---

12 Reynolds 1996:17–41 discute les réponses antiques et médiévales au paradoxe que constituent les *vitia* des *auctores*.

13 Pour un vivifiant tour d'horizon des débats nouveaux dans lesquels s'insère la réflexion sur les langues classiques entre époque humaniste et Renaissance, voir Lardet 1989–92.

14 La redécouverte des traités rhétoriques antiques sera évoquée *infra* p. 390.

15 Sur ces deux points, voir e.g. Bouquet 2002:224–230 et 234–236.

16 Sur l'approche "anti-normative" de Valla en particulier, voir Regoliosi 2000 ; cf. e.g. Colombat 1999:31–34. Les liens de Valla avec Quintilien (notamment dans sa préférence pour le principe d'anomalie sur le principe d'analogie et dans son recours à une méthode d'observation inductive) sont soulignés e.g. par Classen [1994] 2003:172.

17 Sur la norme linguistique de Servius, voir e.g. Uhl 1998:39 ; sur la tendance du grammairien tardo-antique à s'arroger l'autorité plutôt qu'à l'attribuer au poète augustéen, Kaster 1988:174–179.

un enjeu. Si des voix médiévales comme celle du commentateur virgilien Anselme de Laon faisaient déjà entendre une notable sensibilité à cet égard, c'est au cours de la Renaissance que s'impose l'idée d'une discontinuité, d'une rupture, bien visible chez Valla, qui "historicise" par leur confrontation réciproque et la mise en lumière de leurs foncières différences à la fois la langue antique et celle des siècles postérieurs[18]. Cette idée fonde l'effort même de la "récupération" linguistique, qui, par la grâce du lien entre *verba* et *res*, doit permettre le renouveau de la civilisation antique[19] : cet effort est motivé en effet par le désir de ramener au jour le latin classique en rejetant les évolutions médiévales, mais aussi par la conviction, chez Valla, que la langue des textes antiques possède des ressources suffisantes pour servir dans les contextes communicationnels les plus divers, et qu'elle peut s'adapter au monde de la Renaissance si elle accueille les néologismes nécessaires pour désigner des réalités autrefois inconnues[20].

L'importance des changements survenus ne doit pas faire sous-estimer leur complexité. Les critères de la correction linguistique ne font pas l'unanimité, particulièrement dans les discours théoriques : les prescriptions relatives à la manière de parler et d'écrire, mais aussi les jugements portés sur le latin des textes discutés, ne se réfèrent pas forcément à l'usage antique – fût-il déterminé sur la seule base de quelques auteurs nimbés d'autorité – mais également à des règles qui n'entretiennent avec lui que des liens ténus. Dans son ambition de réconcilier l'*usus*, qu'ont privilégié les humanistes, avec les fondements rationnels de la langue, la très influente grammaire latine *Minerva* (1587) de Sanctius (Sánchez) conteste certes l'opposition traditionnelle entre *virtutes* et *vitia* pour lui substituer une recherche des causes expliquant l'*usus*[21], mais elle tend aussi à faire pencher la balance du côté de la *ratio*[22]. Au 17e s. la place qu'il convient d'accorder à l'usage dans

---

[18] BASWELL 1995:64–66 souligne la sensibilité d'Anselme à la distance qui le sépare du monde virgilien et à la spécificité de ce dernier, ainsi que sa tendance à faire de Virgile le maître de l'usage linguistique. Sur la conception, chez Valla, du latin comme un langage vivant soumis à un processus d'évolution historique susceptible d'être analysé, voir REGOLIOSI 2000 (334 pour une synthèse).

[19] Sur cette ambition humaniste, cf. introduction de la deuxième partie, pp. 199–200.

[20] REGOLIOSI 2000:334 souligne la difficulté à concilier le regard historique que Valla porte sur la langue latine avec son rejet catégorique de toute évolution post-antique à l'exception des néologismes. STOK [1997] 2002c:96–97 observe, à la suite de L. Cesarini Martinelli, que la conviction en la capacité du latin classique à servir dans un contexte tout différent est elle-même anhistorique à certains égards.

[21] BOUQUET 2002:97.

[22] Sur les visées de Sanctius, voir e.g. COLOMBAT 1999:46–48, BOUQUET 2002:60–69. Sur leur place dans un mouvement général de rééquilibrage, en réaction contre l'"exténuation

l'établissement de la grammaire demeure controversée, et il ne manque pas de voix pour sacrifier son témoignage lorsqu'il heurte des règles abstraitement définies.

Quant à la sensibilité et à l'ouverture à la diversité du latin antique, elles varient grandement: corollaire du principe de l'*imitatio auctorum* – tout-puissant jusqu'au triomphe de la *Poétique* d'Aristote dans le courant du 16e s. – le choix des modèles à suivre est l'objet de vifs débats, où la question de la forme est souvent étroitement liée à celle du contenu, et les prises de position, guidées par des convictions philosophiques et politiques autant qu'esthétiques[23]. Les opinions qui s'affrontent depuis le 15e s. peuvent être mises en regard avec la situation que l'on observe dans le "canon" scolaire italien, tel qu'il apparaît dans les manuscrits témoignant d'une utilisation dans l'enseignement[24]. L'éventail des manuscrits appartenant à cette catégorie – éventail qui diffère notablement de l'état général de la diffusion manuscrite – suggère que la diversité des siècles antérieurs se maintient partiellement dans les classes du 15e s., la stagnation ou le déclin de l'usage scolaire de certains auteurs (Lucain, Claudien, les tragédies de Sénèque) étant compensés par l'essor d'autres textes (œuvre élégiaque d'Ovide, Perse, Juvénal, Térence); mais on constate surtout une spectaculaire multiplication des copies de Cicéron ainsi que de Virgile, qui acquiert alors dans l'enseignement la position dominante qu'il ne quittera plus.

La "redécouverte" de l'usage antique aboutit à ce qui peut paraître un paradoxe: au moment même où les horizons s'élargissent, dans certains cercles au moins le latin nouvellement codifié dans la perspective de la production du discours est circonscrit à quelques "meilleurs auteurs", voire réduit à une sélection extrêmement étroite[25]. Les tenants d'une approche éclectique, ouverts à une pluralité de modèles appartenant à diverses époques de la latinité, se heurtent aux avocats d'un cicéronianisme strict

---

théorique" que les humanistes avaient provoquée en privilégiant fortement l'*usus*, voir e.g. Lardet 1989–92:200.

[23] L'*imitatio auctorum*, entendue au sens d'"imitation rhétorique", sera discutée au chapitre 6, pp. 405–406; l'importance accrue accordée à l'imitation de la nature dans la conception nouvelle de l'*imitatio*, telle qu'elle est redéfinie par référence à la *Poétique*, sera évoquée au chapitre 6, p. 468.

[24] L'esquisse que je propose ici se fonde sur Black 2001:238–270, qui analyse en détail le canon scolaire des classiques latins dans l'Italie du 15e s. sur la base des manuscrits portant les traces d'une utilisation dans un tel contexte.

[25] Les paragraphes qui suivent ont bénéficié des critiques de Jean-Louis Charlet.

autant qu'à ces autres puristes que sont les archaïsants, incarnés en particulier par Beroaldo l'Ancien[26]. Plusieurs tendances coexistent au sein du "mouvement cicéronien" qui se développe en Italie dans la première moitié du 15e s. avant de s'étendre à travers le continent dans les décennies suivantes – mouvement dont les motivations linguistiques se doublent de justifications philosophiques[27] ; même le fameux manuel scolaire d'Agostino Dati, qui pose Cicéron en idéal de prose latine et met en garde contre le style de Sénèque, puise ses exemples chez des auteurs variés[28]. La place qu'il convient d'accorder au modèle cicéronien fait cependant l'objet d'une durable controverse. Des figures comme Paolo Cortesi et Pietro Bembo adoptent une position radicale, qui trouvera son expression la plus concrète dans le lexique cicéronien de Nizzoli (Nizolio)[29]. Les partisans d'une plus grande souplesse, à commencer par Politien, puis notamment Erasme, qui caricature ses adversaires dans le *Ciceronianus* (1528), considèrent la diversité comme une nécessité au vu des différences qui séparent leur monde de celui d'une Rome républicaine et païenne, mais aussi comme une richesse indispensable à la formation d'un style personnel ; parmi les modèles alternatifs à Cicéron ou à Tite-Live figurent Sénèque et Tacite[30]. Si ces débats sont centrés sur la prose, le champ de la poésie fait l'objet de confrontations

[26] D'Amico 1984 présente sous l'angle de la position des archaïsants les débats que je retrace ici dans la perspective de l'affrontement entre cicéronianisme et éclectisme. Sur l'ensemble de ces débats jusqu'en 1530, voir McLaughlin 1995:185–274 ; cf. Greene 1982:147–196. Les principaux textes de la controverse cicéronienne sont commodément réunis et présentés dans DellaNeva–Duvick 2007. Tunberg 1997 analyse, à travers l'exemple de Longolius, la pratique effective des cicéroniens en matière de langue et de style. Voir aussi notamment, sur les aspects rhétoriques et sur l'évolution des positions après 1530, Fumaroli 1980:35–230 et Mouchel 1990:42–144, ainsi que les synthèses de Margolin 1999:226–235, Magnien 1999:351–361 et Mouchel 1999. Cf. n. 44.

[27] Landfester in DNP 13:646–650 *s.v. Ciceronianismus* observe la diversité des situations que recouvrent les termes de cicéronianisme et de *Ciceronianus* et des connotations, le plus fréquemment positives, qui s'y attachent, et souligne que le cicéronianisme modéré est souvent désigné du terme d'anti-cicéronianisme. Cf. introduction de la deuxième partie, pp. 199–200 sur l'association entre considérations linguistiques et philosophiques, caractéristique de la pensée humaniste.

[28] Sur les *Elegantiolae* (*Isagogicus libellus*) de Dati, 1470, voir e.g. Black 2001:359–364.

[29] *Marii Nizolii Brixellensis Observationes in M. Tullium Ciceronem*, 1535, ouvrage ensuite réédité sous les titres de *Nizolius sive Thesaurus Ciceronianus* et de *Lexicon Ciceronianum.* Voir Fumaroli 1980:121–122 sur cet ouvrage, et 748–749 pour un recensement des manuels d'élocution cicéronienne.

[30] La sensibilité à la variété linguistique est développée, par exemple dans le *De ratione studii ac legendi interpretandique auctores* d'Erasme (1511), par la confrontation systématique des traits d'un texte avec des passages semblables et dissemblables d'autres auteurs (Moss 1996:102–104).

spécifiques : Politien, adepte de l'éclectisme, se prononce en faveur, entre autres, de Stace, dont il commente les *Silves*[31], tandis qu'un Bembo posera Virgile comme unique modèle (sinon comme idéal)[32].

Alors qu'un cicéronianisme modéré s'impose dans le cadre scolaire, la largeur de l'éventail des auteurs à imiter n'est pas définie dans l'absolu, mais peut être modulée en fonction des publics et des visées. Déjà chez Niccolò Perotti (1430–1480), le caractère normatif étroit des *Rudimenta grammatices*, destinés aux jeunes élèves, contrastait avec l'exubérance du *Cornu copiae*, mais aussi avec la composition d'un commentaire sur les *Silves*[33]. La résolution de la querelle cicéronienne repose sur la distinction d'étapes dans la formation du style individuel : Politien évoquait une telle distinction, prônant une séquence partant des modèles "médiocres" pour s'élever progressivement vers la perfection ; la conception qui s'imposera au 17e s. dans le sillage de l'*Epistolica institutio* de Lipse (1591) est celle d'un apprentissage d'abord limité au "meilleur modèle" qu'est Cicéron, avant de s'ouvrir à d'autres auteurs[34]. Dans la *ratio studiorum* jésuite comme autrefois chez Johannes Sturm, la lecture scolaire est nettement séparée de l'étude privée, qui peut inclure des auteurs indignes d'être imités mais utiles à des fins différentes ; G.J. Vossius établit une stricte séparation entre d'une part la nécessité scientifique de connaître le latin de toutes les époques et nations, d'autre part l'exigence de se limiter aux "classiques" pour le choix de son propre lexique[35].

La question des modèles de style latin acquiert une portée nouvelle à l'époque où éclosent les premiers commentaires de la *Thébaïde*. Les auteurs de la "latinité d'Argent" sont au cœur des débats, tout comme la périodisation de l'histoire de la langue et de la littérature latines – exercice auquel

---

31 MENGELKOCH 2010 souligne que les *Silves* de Stace attirent Politien par le fait qu'elles envisagent elles-mêmes la tradition littéraire dans la perspective de l'historicité et de la rivalité.

32 La conception étroite de l'imitation poétique est théorisée notamment par le *De arte poetica* de Vida (1527), où l'exemple virgilien est érigé en règle absolue, et strictement mise en pratique dans la *Christias* du même auteur (1535) : voir e.g. GREENE 1982:177 et KALLENDORF 1999a:119–124.

33 Sur ce commentaire, cf. chapitre 2, n. 39 ; ABBAMONTE 1997 discute la relation qui l'unit au *Cornu copiae*. Sur les *Rudimenta grammatices*, voir e.g. COLOMBAT 1999:27–28 ; on reviendra sur le *Cornu copiae infra* p. 365 et n. 75.

34 DELLANEVA–DUVICK 2007:ix–x et xxx–xxxv discutent la dette de Lipse envers les débats italiens antérieurs, ainsi que le rôle joué par les jésuites français dans la diffusion de sa conception.

35 KÜHLMANN 1982:190 n. 3 sur la *ratio studiorum*, 210 sur Vossius, *De vitiis sermonis et glossematis Latino-Barbaris*, 1645. Vossius développe ses opinions dans son court traité *De imitatione*, cf. chapitre 6, p. 406 et n. 15.

Barth s'est lui-même essayé dans son adolescence[36]. La quête de repères suscitée par la crise européenne a débordé le champ de la réflexion politique et philosophique pour investir les débats stylistiques : en même temps qu'elle minait la pertinence contemporaine de la République romaine et incitait à célébrer les témoins du principat, elle a permis dans le courant du 16e s. – en prolongement des disputes des humanistes italiens – une revalorisation de la démarche novatrice incarnée par Sénèque et Tacite face à l'idéal d'expression cicéronien et livien[37]. Polymorphe, le tacitisme accorde une attention croissante à la réflexion philologique par rapport aux préoccupations idéologiques dont il est issu[38]. La langue de l'auteur des *Annales*, longtemps décriée jusque parmi les admirateurs de sa réflexion historique, gagne une respectabilité qui lui vaut d'être offerte comme modèle alternatif.

De même qu'il stimule la lecture politique et morale de Tacite ou fonde sur la pensée de Sénèque la construction de son système néo-stoïcien, Lipse joue un rôle majeur dans la promotion de la langue de ces auteurs, favorisant par son ascendant l'essor d'un "anti-cicéronianisme" résolu auquel on donne aussi le nom de lipsianisme[39] – et que son promoteur lui-même désigne comme "atticisme" par opposition à l'étiquette d'"asianiste" sous

---

[36] Sur l'essor des périodisations en âges associés aux métaux au 17e s. sous l'impulsion de Scioppius et de Vossius, voir Ax 1996 et Döpp 2001 ; dans le découpage de Scioppius les auteurs post-néroniens appartenaient déjà à l'âge de bronze. Dans une dissertation antérieure aux propositions de Scioppius et de Vossius (rédigée à l'âge de seize ans, publiée en 1608 et reproduite dans les *Adversaria*, 1624, livre 50, chapitre 9, col. 2351–2362) – et essentiellement consacrée à distribuer éloges et blâmes aux éditeurs et commentateurs des œuvres recensées – Barth esquissait un découpage en cinq périodes, dont la deuxième allait de Cicéron au début du règne de Domitien (col. 2356–2358), la troisième jusqu'à la disparition de la dynastie antonine (col. 2358–2359) ; Wolff 2006:58–59 discute cette périodisation sous l'angle de l'intérêt que Barth porte au latin tardo- et post-antique.

[37] Muhlack in DNP 15.3:354–355 *s.v. Tacitismus* donne une présentation efficace de ces débats ; cf. Günther–Battistella–Walther in DNP suppl.7:970–971. Le contexte plus général a été esquissé dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 201–202.

[38] Voir les exemples cités dans DNP 15.3:356 *s.v. Tacitismus*, DNP suppl.7:972.

[39] Sur le lipsianisme et l'"éloquence de la brièveté", voir notamment Kühlmann 1982:204–255, Till 2004:181–197, et, dans la perspective de la rhétorique, Fumaroli 1980:152–161, Mouchel 1990:145–237 et Mouchel 1999:467–477 ; cf. Kühlmann 2007. Sur le style de Lipse, voir Tunberg 1999, cf. Croll 1966 (recueil d'articles parus entre 1914 et 1929) ; Deneire 2009:749–889 (thèse) offre une analyse détaillée et un ample état de la question. La relation entre le goût de Lipse pour Tacite et Sénèque et la prudence qu'il juge nécessaire dans un contexte de crise est étudiée e.g. dans Young 1999:277–280, en relation avec ses vues sur l'épistolographie. Lipse est l'un des principaux artisans du regain de popularité de Sénèque en Allemagne au 17e s., dont témoigne entre autres l'œuvre de Martin Opitz (cf. n. 42) : voir von Albrecht 1999:271–275.

laquelle il range les œuvres oratoires de l'auteur républicain[40]. La conception lipsienne s'appuie plus fondamentalement sur le refus de l'imitation servile et sur l'exaltation de l'*ingenium*, de la composante "personnelle" et naturelle ; parmi les qualités constitutives du style "attique" – liées à l'affirmation de la primauté des *res* sur les *verba* – figure la *brevitas*, qui se manifeste entre autres dans la *sententia*[41]. Le goût nouveau pénètre la production poétique néo-latine, notamment en Allemagne, où Barth compte parmi ses principaux représentants aux côtés de son ancien maître Taubmann[42]. La revalorisation des poètes post-augustéens, qui accompagne celle des prosateurs, bénéficie à Lucain, pour des raisons qui ne se limitent pas au style, mais Stace suscite aussi l'intérêt, ainsi qu'en témoigne en matière de création littéraire un auteur comme Quevedo (1580–1645)[43]. Le poète flavien ne manque pas non plus d'être impliqué dans des débats, dont la vigueur est attestée par les critiques virulentes que subissent, notamment, les tendances stylistiques nouvelles encouragées par Lipse[44]. Les *Prolusiones academicae* (1617) de Famiano Strada, plus tard prises pour cible dans le pamphlet *Infamia Famiani* (1658, posthume) du polémiste Scioppius pour leur emploi d'expressions de la latinité post-classique, incluent Stace parmi les auteurs dont elles offrent une imitation accompagnée de commentaires critiques[45].

Dans ce contexte, l'exégèse linguistique, en particulier, est le théâtre de tensions entre des exigences à certains égards contradictoires. La confrontation

---

[40] Sur la persistance au 17e s. des débats concernant la catégorisation de l'éloquence cicéronienne, voir e.g. BUTLEN 2003.

[41] La *sententia*, dont l'attrait réside pour une part importante dans son potentiel édifiant, sera discutée au chapitre 8, pp. 587–603 (cf. p. 580 et n. 43 sur le dépassement de l'"humanisme verbal" chez Lipse).

[42] Voir KÜHLMANN 1982:256–262 sur l'importance centrale que joue Barth dans cette évolution de la poésie néo-latine en Allemagne (et sur ses poèmes qui font l'apologie des tendances nouvelles) ; cf. 262–266 sur le modernisme plus nuancé d'Opitz, que son rejet des modèles cicéronien ou virgilien au profit de Sénèque et de la poésie impériale n'entraîne pas à adopter des positions radicales. Cf. chapitre 2, p. 116 et n. 308.

[43] A propos des *Silves*, H. KALLENDORF–C. KALLENDORF 2000:139 soulignent que Stace, comme de manière générale la "latinité d'Argent", intéresse Quevedo sur les plans idéologique et stylistique ; cf. H. KALLENDORF 2006.

[44] Voir notamment H. Estienne, *De Lipsii Latinitate*, 1595. KÜHLMANN 1982:189–204 analyse les réactions virulentes que suscitent en Allemagne les progrès de l'"anti-cicéronianisme" dans la seconde moitié du 16e s.

[45] Sur les reproches adressés par Scioppius à Strada, qui portent aussi sur l'emploi d'italianismes, voir e.g. DÖPP 2001:211–212. VESSEY 1996:20 discute le traitement de Stace chez Strada (livre 2, "prolusio" 6).

avec un texte spécifique invite à observer ses particularités et à lui reconnaître une identité propre, plutôt qu'à se référer à une norme abstraitement définie. La description des faits observés se double cependant d'une dimension prescriptive qui tend à faire de ce texte non un objet d'étude en soi, mais plutôt un modèle ou un repoussoir subordonné à l'enseignement de la latinité comme de la poétique. L'une des notes de Barth sur l'expression *atri … imbres* (3.122–123) reflète ces tensions[46] : en posant l'équivalence poétique *ater = funestus*, le commentateur établit un fait général de langue, de l'ordre de la description ; en ajoutant "dura tamen hic locutio", il condamne une *iunctura* qu'il considère comme inhabituelle ; en énumérant des emplois virgiliens, il désigne implicitement la norme sur laquelle repose une telle condamnation. Cette note aide à formuler des questions générales. *Quelle langue* commente-t-on ? La langue antique en général, dans l'altérité qu'elle possède aux yeux du commentateur et de son lecteur ? La langue de Stace, dans ses particularités ? Décrit-on plutôt un fait isolé, spécifique au passage commenté ? Et *pourquoi* commente-t-on ?

Le commentateur construit son discours en fonction de ses visées (faire comprendre et apprécier l'auteur ? ou plutôt en tirer des enseignements sur la "bonne" manière d'écrire ?), en fonction aussi, le cas échéant, de ce qu'il considère comme la norme et de la manière dont il réagit aux éventuelles "déviances" observées dans le texte commenté. Conscientes ou non, ces options ne sont d'ordinaire pas explicitées et ne se laissent percevoir qu'au niveau du détail, c'est-à-dire du choix opéré face à l'occurrence spécifique d'un fait (linguistique ou autre) dans le texte étudié. Le commentateur peut garder le silence : c'est ce qu'il fera souvent s'il constate que le fait concerné correspond à la norme[47] – même s'il peut aussi, en pareil cas, tenir à approuver le choix de l'auteur, voire saisir l'occasion d'un excursus. Il peut vouloir situer le phénomène auquel il est confronté, le catégoriser comme appartenant au "latin classique" ou comme particulier à une époque, à un genre, à l'auteur ou au texte étudié, ou encore le signaler comme un *unicum*. En particulier s'il y perçoit un écart par rapport à la norme, il peut émettre un jugement pour le condamner ou pour le légitimer, rendant ainsi bien visible l'opération de négociation à laquelle il se livre.

Ces stratégies appellent quelques remarques. Soulignons d'abord que, dans la démarche exégétique, c'est essentiellement le constat d'un fait parti-

---

[46] Barth *ad* 3.122 *atri*, cité au chapitre 4, pp. 308–309 au sujet des procédés de reformulation.

[47] On retrouve ici le "silence exégétique" déjà évoqué au chapitre 3, p. 277 ; cf. chapitre 6, pp. 425–426 et chapitre 8, p. 581.

culier qui pose la question de l'attitude (descriptive ou prescriptive) à adopter; Barth porte un jugement sur l'expression *atri … imbres* parce qu'il la considère peu courante. En pratique la séquence peut toutefois s'inverser, en ce sens qu'un jugement porté a priori peut lui-même amener à classer un fait plutôt comme général ou plutôt comme particulier; évoquée ci-dessus, la position des grammairiens normatifs est d'ailleurs là pour rappeler que la démarche consistant à ancrer les jugements dans la description des usages linguistiques ne va pas de soi. Il importe de souligner d'autre part que, dans un contexte où le latin sert encore de langue de communication, la catégorisation même est souvent porteuse d'un message: le marquage d'un mot comme poétisme, par exemple, peut dissuader de l'utiliser en prose.

Si l'attitude d'un commentateur dépend largement du lectorat qu'il vise, on conçoit aisément qu'elle n'est d'ordinaire pas monolithique: de place en place, elle privilégiera tantôt la description, tantôt la prescription. Il n'est pas moins manifeste qu'elle dépend largement – pour la langue mais aussi pour le contenu – de la manière dont l'exégète situe le texte commenté par rapport à une norme et de l'autorité relative qu'il lui attribue: lorsque "son" auteur s'écarte de l'usage courant, il sera souvent tenté de prendre position pour le blâmer ou pour l'absoudre[48].

Ces questions, pressantes en contexte pédagogique, restent inévitables hors d'un tel contexte[49]. Les exégètes de Stace actifs aux 16e–17e s. y sont confrontés avec d'autant plus d'intensité qu'ils abordent un auteur dont la réputation s'est dégradée[50]. Le cas de Gronovius, qui s'interdit tout jugement normatif dans ses notes à la *Thébaïde*, apparaît comme une remarquable exception, qui semble représentative d'une manière novatrice d'approcher le texte latin; encore lui arrive-t-il de déroger à ce principe dans d'autres travaux[51]. Ses confrères ne se privent jamais de prendre position. Si les éloges ne manquent pas, presque tous les exégètes se plaisent régulièrement à blâmer le poète flavien ou à dire "ce qu'il aurait dû faire", à l'instar de

48 Cf. Bouquet 2002:96–97 sur les liens qui unissent le classement en *virtutes* et *vitia* opéré par les grammairiens antiques et l'autorité relative qu'ils reconnaissent à l'auteur chez qui ils les observent.

49 Sur la place marginale que la *Thébaïde* occupe dans l'enseignement, cf. chapitre 1, pp. 27–28.

50 Sur les jugements portés sur le style de Stace à l'époque moderne, cf. H. Anderson III 123–124 et 128–129, ainsi que les autres références citées au chapitre 1, nn. 4 et 40–41.

51 Sur le rejet par Gronovius d'une approche prescriptive, voir Bugter 1980:156–161. Gronovius se permet un jugement normatif e.g. dans ses *Observationes*, [1652] 1755, livre 4, chapitre 17, p. 722 (cité par Bugter 1980:172–173) au sujet de Tac. *ann.* 16.33: "Vellem hic temperasset stylo Cornelius, aut excusandi sui copiam nobis reliquisset".

Gevartius[52]; l'absence quasi totale de jugements négatifs dans les notes de Crucé, que ce soit sur le plan linguistique ou sur d'autres plans, constitue une singularité (qui n'exclut d'ailleurs pas des appréciations positives)[53].

Un problème essentiel qui se pose aux lecteurs des 16e–17e s. est – avec ses implications génériques – celui du niveau de langue, que l'on continue alors à aborder, du moins pour l'écriture poétique, par référence au système "classique" des trois *genera dicendi*[54]. Par rapport aux définitions de l'épopée, Stace satisfait au critère de la langue élevée, énoncé déjà par la *Poétique* d'Aristote et par Horace, puis transformé par la théorie tardo-antique et médiévale en une exigence de sublimité constante que la Renaissance a perpétuée – c'est notamment sur elle que s'appuie J.C. Scaliger pour exalter Virgile par rapport à Homère[55]. On verra au chapitre suivant que ce sont plutôt le *decorum* et la vraisemblance, ou l'unité d'action, qui peuvent faire difficulté. La diction de Stace est vantée de manière récurrente dans les paratextes introductifs des commentaires de la *Thébaïde*[56]. La question qui y est discutée le cas échéant, dans le prolongement d'un débat que Scaliger a tranché en faveur du poète flavien, est plutôt celle de savoir s'il est excessif dans sa recherche de hauteur, et notamment s'il est "enflé", "bouffi" (*tumidus*). Pavesi tire argument de tels reproches, qu'il ne rejette pas entièrement, pour louer le traducteur d'avoir effacé les défauts du poète[57]. Bernartius consacre une large part de sa préface à démontrer qu'ils sont infondés, en prenant appui sur des citations de Scaliger mais aussi d'une lettre de Lipse[58]; cette

---

52 Voir chapitre 3, p. 281 et n. 345. Cf. *supra* n. 10.

53 Crucé fait exceptionnellement référence explicite à une norme dans sa note *ad* 4.412 "p.184": « *Thurea nec supra volitante altaria fumo. | Tam penitus durae, quam mortis limite manes, &c.* [...] Durior fortasse videatur harum dictionum copula, *Tam penitus*, sed latinitati non aduersatur. » Cf. chapitre 2, p. 86 pour la partie initiale de cette note, qui concerne l'*emendatio*.

54 Till 2004:193–194 souligne que, dans l'Allemagne baroque, la théorie du style ne reste fermement attachée à la distinction de trois *genera dicendi*, mais aussi à la définition de l'*aptum* comme adéquation à la *materia*, que dans le cas de la poésie, alors qu'elle s'assouplit dans le cas de la prose; cf. *infra* p. 390 et n. 172.

55 En particulier Scaliger, *Poetice*, 1561, livre 5, chapitre 3; cf. e.g. Ford 2007:279–282. On reviendra au chapitre 6, p. 441 sur la *Poétique* de Scaliger en relation avec le jugement littéraire.

56 D'autres aspects des discours paratextuels sur Stace seront évoqués *infra* pp. 393 et 398 ainsi qu'au chapitre 6, pp. 410–413 et au chapitre 8, pp. 577–578.

57 Pavesi, préface, sig. *2v.

58 Bernartius, partie 2, préface, pp. 3–5, qui cite, d'après *Epistolarum selectarum centuria prima*, 1584, n° 13 (ILE 77 06 13), une lettre de Lipse à Lernutius, Louvain, "Idibus Iuniis" 1577 – noter en particulier "sublimem illum & celsum Poetam (ita censeo & appello, non hercule tumidum)" – et une partie du chapitre 6.6 de la *Poétique* de Scaliger (cf. chapitre 6, pp. 441–442 et nn. 159, 162).

apologie sera répétée très brièvement par Marolles, longuement par Beraldus[59]. Barclay, suivi par Beraldus, souligne en outre l'élévation constamment égale du style de Stace[60].

La dimension prescriptive du commentaire de Barth – bien visible dans les sous-entrées de l'*index rerum et verborum memorabilium s.v.* "Papinius Statius" et "*PAPINII* ..." ainsi que dans d'autres éléments de paratexte[61] – est omniprésente dès ses premières pages, au travers d'une série de notes touchant à l'*elocutio* mais aussi à l'*inventio*. Dans une longue discussion sur l'inspiration poétique, suscitée par le *Pierius calor* dont Stace se dit envahi, le commentateur déplore que "l'éclat naturel et le charme authentique" du poème soient gâchés par un excès de raffinement et une diction trop rude et recherchée.

> [Barth *ad* 1.3] *Pierius calor.*] [...] Haec itaqve genuina Poesis, qvam tot locis jactat Papinius, corrupit autem in Poemate isto nimia cura, qvod verissime in Silvis ait se multa lima cruciasse, cujus splendorem naturalem, & Venerem ingenuam, prorsus aspredine & spinosa dictione, sensibusqve contortis vitiavit, ambitiosus curae, divinus ingenii. [...]

Barth déclare sémantiquement inappropriée l'expression désignant les ordres édictés par Agénor : l'interdiction faite à Cadmus de regagner sa patrie sans y ramener Europe exclut, dit-il, qu'il s'agisse d'un *pactum*.

> [Barth *ad* 1.5] *Inexorabile pactum.*] Scitius qvidqvis dixisset, qvam *pactum*. Non enim consensit tam strictae legi Cadmus, & ubi lex, an ibi pactum? Sed infinita talia peccat hic scriptor, securus de Lectoribus, modo ultra rem, sensum, & se ipsum saepe loqvatur, ut bona fide furentem agnoscas. [...]

La critique ponctuelle est élevée au rang de reproche général au sujet de la "folie" d'un poète qui, sans se soucier de ses lecteurs, ne cherche qu'à forcer le sens. Barth ne tarde pas à appuyer son propos en attaquant les tournures condensées et allusives qui évoquent l'épisode de Cadmus semant les dents du dragon d'où naissent aussitôt des hommes en armes, puis les "montagnes tyriennes" dont s'est servi Amphion pour édifier les murs de Thèbes au son de sa lyre.

---

59 Marolles, vol. 1, préface, sig. ã7r ; Beraldus, préface, sig. ũ1r.

60 Barclay, préface, sig. †6r "Nihil in eo vulgare, nihil tritum ; vbique poeta est, vbique Statius ; nullibi a pulcherrimo stylo ; nullibi a seipso degenerans." ; cf. Beraldus, préface, sig. ũ1r "Ad tumorem quod spectat, si constantem & perpetuam elocutionis majestatem tumorem liceat appellare, Statius tumidus appellandus : toto enim suorum operum contextu, nusquam a pulcherrimo stylo degenerat."

61 Sur cet index (compilé par Daum), voir chapitre 2, p. 134. Cf. chapitre 6, pp. 442–443 sur l'*index elogiorum et de auctoribus judiciorum*, mais aussi sur la liste de *testimonia* placée en début d'ouvrage, qui inclut des éloges de Stace prononcés par Barth.

[Barth *ad* 1.7] *Martis operti Agricolam.*] Dura iterum elatio. Cadmum dicit Seminatorem dentium, unde orti bellatores terrigenae fabulis notissimi. Omnia enormia, *infandi sulci, condere praelia sulcis, seminare viros mox praeliaturos*; durissimi vero illi *Tyrii Montes*. Medium tamen ante extulit Propertius lib.III. Eleg.V. [sic] <3.11.9–10> *Colchis flagrantes adamantina sub juga Tauros | Egit, & armigera praelia sevit humo*. Si *infandi sulci*, cur Musas interrogat an describat? Mars opertus non erat, non enim erat omnino. Ut si qvis operti tritici seminatorem dicat, qvod exiturum erat demum e terra. Omnia sic ab isto scripta miremur potius, qvam ut scripta nobis ab aliis legi velimus.

[Barth *ad* 1.10] *Tyrios montes.*] Immane sane spacium e Phoenicia in Graeciam ad transferendos montes. Sed qvi hoc possit, nec spatium moretur. Imo tota res magnidicentia pendet, longe seqvente famula ratione. Qvam qvidem illius imperio strictius nemo Poeta addixerit. [...] Legendum *Tyriis*: omnia erunt plana.

Les reproches de Barth – tempérés par l'existence de précédents: "semer des combats" figurait chez Properce – amènent au constat que la diction de Stace mérite moins d'être imitée que de susciter l'étonnement ou l'admiration[62]. L'image d'Amphion attirant des rochers de Phénicie jusqu'en Béotie est dénoncée comme la manifestation d'une grandiloquence qui donne la priorité à la diction et lui subordonne la raison – défaut que l'index met fortement en évidence, et que Barth s'amuse à nommer "grandiniloquentia" en une autre occasion[63]; mais la leçon *Tyrios* sur laquelle elle se fonde finit par faire place à une correction, *Tyriis*, qui facilite le sens[64].

La valeur programmatique que ces remarques possèdent dans l'ouvrage de Barth, par l'affirmation précoce de certaines caractéristiques majeures de l'écriture de Stace mais aussi d'une posture que le commentateur maintiendra dans les milliers de pages qui suivent, rappelle que le discours exégétique, bien que fragmenté par nature, mérite d'être analysé dans les effets qu'il est susceptible de produire sur une lecture linéaire. Pour la question qui nous occupe plus spécialement ici, ces quelques notes illustrent de manière exemplaire la combinaison d'éléments descriptifs et d'énoncés normatifs

---

62 La note *ad* 4.211 discutée *infra* pp. 374–375 éclairera le contexte de ces reproches.

63 L'index IV *s.v.* "*PAPINII* ..." (cf. chapitre 2, n. 393) contient notamment des sous-entrées "Crassiloqventia", "grandiloqventia", "Hyperbolae & immaniloqventia", "magnidicentia", "Ultraloqventia" (on reviendra sur les hyperboles *infra* p. 397). Cf. *ad* 4.834 (841 Hill) *raptasque* "grandi- & grandiniloqventiam Papinianam".

64 *Tyriis* se rapporte à *muris* du vers précédent. Parmi les éditions récentes, tant Hill que Hall adoptent cette leçon en signalant qu'elle était déjà rétablie par Gronovius (en vérité seulement dans ses notes, non dans son texte); postérieure par sa publication, la correction de Barth est antérieure dans les faits. Lesueur maintient *Tyrios*.

voire expressément prescriptifs qui règne très souvent dans les exégèses du début de l'époque moderne.

Le règne de la grammaire

Les commentaires sur la *Thébaïde* parus depuis la fin du 16e s. portent la marque des changements de perspective survenus dans les siècles précédents : "historicisation" du latin classique en tant qu'objet distant, redéfinition de la limite entre usage et norme, désaccord sur les modèles à imiter, sensibilité accrue à la variabilité linguistique. Ces ouvrages témoignent aussi dans une certaine mesure de l'intérêt persistant des traditions exégétiques d'auteurs latins pour les lectures grammaticales (au sens étroit)[65], qui contraste avec la discrétion des lectures proprement rhétoriques[66]. La place globalement accordée aux approfondissements linguistiques est, certes, pour ainsi dire inexistante chez Pavesi ou Stephens (dont les notes accompagnent des traductions) et dans les différents registres de Paris 1658, et mineure chez Bernartius ou Barclay, qui offrent plutôt des *éclaircissements* grammaticaux, mais elle est un peu plus grande dans les exégèses de Crucé et de Gronovius (elles-mêmes clairsemées) ou encore de Beraldus ; surtout, elle est assez bien représentée, en proportion, dans l'exégèse de Barth, dont le riche matériel constituera le cœur de la discussion qui suit. Au-delà des différences quantitatives, on aura l'occasion de constater que la perspicacité des observations varie considérablement, et un coup d'œil vers les siècles postérieurs montrera aussi que certains commentateurs-traducteurs tardifs se distinguent dans leur discussion des traits stylistiques. Les manifestations mêmes du commentaire linguistique sont très diverses ; le cas suivant montre qu'une simple citation de parallèles, par exemple, peut suffire à attirer l'attention sur un fait, à le mettre en perspective, voire à le catégoriser.

---

[65] Le simple fait que l'index du commentaire virgilien de Heyne puisse être décrit comme une contribution à l'étude de la langue poétique latine (Knauer 1964:59) illustre la persistance de cet intérêt encore au 18e s.

[66] Les fluctuations que la frontière entre grammaire et rhétorique a connues dans les contextes d'enseignement au cours de la période étudiée ne sont pas primordiales pour mon propos ; elles seront brièvement évoquées *infra* pp. 390–391. Sur l'attention souvent modeste qui est accordée à l'analyse technique des faits rhétoriques dans l'exégèse des poètes, voir *infra* pp. 392–393. Cf. introduction de la deuxième partie, pp. 200–205 sur les débats entre conception étroite et conception large de la grammaire.

> [Gronovius *ad* 3.368] *Vitaque nocens*] Meliores: *vitaeque nocens*. Vt lib.1. <1.638> *Fortunate animi*. Lib.4. <4.403> *Ah miseri morum*.

Pour soutenir sa correction de *uitaque* en *uitaeque*, génitif relatif avec *nocens*, Gronovius se limite à fournir deux parallèles dans le poème; mais cette seule information montre déjà que cette structure syntaxique n'est pas exceptionnelle chez Stace, voire suggère qu'elle y est fréquente.

Pour ce qui est de la matière à discuter, le commentateur de la *Thébaïde* a l'embarras du choix. Divers facteurs interviennent pour orienter son action: ce qu'il considère comme une particularité (on commente moins nécessairement, je l'ai rappelé plus haut, un trait que l'on juge courant), ce qu'il perçoit comme une difficulté pour la construction du sens – encore qu'une telle difficulté suscite souvent en priorité un simple éclaircissement, qui peut dispenser d'un traitement approfondi (comme l'illustrent les cas de Bernartius et de Barclay) – mais aussi son désir de transmettre à son lecteur certaines connaissances, quelle que soit leur pertinence pour le passage commenté. Je m'attacherai d'abord au lexique, très souvent abordé, dont l'exégèse oscille de manière caractérisée entre la mise en lumière des particularités rencontrées au fil du texte et des développements beaucoup plus généraux; les autres faits, qui tendent plus clairement à être discutés dans la perspective de la variété linguistique, seront discutés dans un second temps.

Lexique

Parmi les faits linguistiques qu'abordent les commentateurs de la *Thébaïde*, le lexique occupe au niveau des approfondissements comme des éclaircissements une place prépondérante[67]. Cette prédilection s'inscrit dans un contexte général. Les humanistes italiens et leurs émules ont consenti des efforts considérables pour "enrichir" les ressources d'expression latine de leurs contemporains: développant les travaux des grammairiens antiques, on a produit de nombreux répertoires de synonymes, d'homonymes, de "différences", notamment sur le modèle des *Carmina differentialia* de Guarino da Verona, maintes fois imprimés[68]; dans son entreprise d'élévation de l'enseignement humaniste au rang de programme d'éducation complet et rigoureusement structuré sur le modèle de Quintilien, Valla a accordé

---

[67] Certaines discussions qui concernent spécifiquement l'aspect stylistique seront abordées *infra* pp. 384–385 et 387–388.

[68] Voir Percival 1994. Cf., sur les listes antiques de *differentiae*, Codoñer 1985, Flobert 1994, Uhl 1998:525–536 (à propos de Servius), Stok 2002e (à propos des *Differentiae Terentii*).

une place importante à l'analyse approfondie de termes de sens voisin, fondée sur une réflexion dialectique au sens large[69]; les *Epitheta* de Ravisius Textor (1518), manuel proposant pour plusieurs milliers de substantifs des listes d'adjectifs appropriés, appuyées de citations faisant une large place aux auteurs antiques, connaissent plus de quarante éditions jusqu'à la fin du 17e s.[70], et l'essor des recensements consacrés à des auteurs spécifiques, à la suite du très influent index où Nicolaus Erythraeus rassemblait les *verba* et les *res* contenus dans les poèmes virgiliens (1538), reflète et alimente l'attention prêtée au lexique[71]. Eux-mêmes, les recueils de lieux communs sont des recueils de "mots" autant que de "choses", comme l'illustrent jusque dans leur titre les instructions données par Erasme dans le *De duplici copia, verborum ac rerum* (1512), et l'examen du vocabulaire est omniprésent dans les recueils de miscellanées[72].

L'exégèse lexicale apparaît comme un lieu de tensions potentielles, l'effort orienté vers le passage désigné par le lemme pouvant être concurrencé, voire supplanté, par des questions qui ne le touchent que de loin[73]. Les commentaires de Politien incluaient, outre des parallèles contribuant à rendre visibles les structures de la langue antique, des énumérations de mots issus d'une même racine ou appartenant à un même champ sémantique[74]. Le *Cornu copiae* de Perotti, immense ouvrage édifié sur le *Liber spectaculorum* et le premier livre des *Epigrammes* de Martial, constituait une manifestation paroxystique d'une telle approche, mais offrait aussi un modèle aux générations postérieures[75]. Un travail comme celui de Calvin sur Sénèque, qui

---

69 Cette démarche est visible surtout dans les *Dialecticae disputationes*; la place accordée au développement des facultés de raisonnement par le recours à la dialectique distingue fortement Valla d'humanistes comme Guarino. Voir e.g. GRAFTON–JARDINE 1986:66–82.

70 Sur cet ouvrage, initialement paru sous les deux titres de *Specimen epithetorum* et de *Epithetorum opus*, et sur ses multiples transformations éditoriales, voir MCFARLANE 1976; MOSS 1996:172 n. 55 le qualifie de "one of the most universally scoured linguistic resources of the 16th century".

71 KNAUER 1964:72–74 souligne que ce lexique, qui aurait été le premier du genre, a été réimprimé (et réélaboré) jusqu'au 18e s. On le trouve, par exemple, dans l'édition de La Cerda, *Aeneis*, vol. 2, 1617, sig. YYy3r-EEEe8r.

72 MANDOSIO 2003:16, par référence à Politien: "En son sens le plus strict, la miscellanée humaniste est un recueil de *quaestiones* lexicographiques […]." Sur Erasme et les recueils de lieux communs, voir notamment MOSS 1996:101–115.

73 Cf. chapitre 1, pp. 12–13.

74 Voir STILLERS 1988:74–75; les brèves explications visant à aider la compréhension, que Stillers oppose à de telles informations centrifuges, entrent pour l'essentiel dans ma catégorie des éclaircissements.

75 Sur le *Cornu copiae* (édition scientifique CHARLET ET AL. 1989–2001) – voir notamment FURNO 1995. Pour une analyse de ses stratégies dans le domaine lexical, voir aussi STOK

illustre la diversité des procédés utiles à la démarche de définition, atteste la perpétuation de l'intérêt suscité par la matière lexicale, en même temps que la pertinence nouvelle qu'acquiert le souci de l'exactitude verbale dans des sphères telles que le débat théologique ou juridique[76].

Un approfondissement lexical peut avoir pour priorité de préciser par l'une ou l'autre forme de justification – à travers laquelle il dépasse le niveau du simple éclaircissement – la signification qu'un terme revêt dans un contexte donné. C'est ce que fait Gronovius lorsqu'il défend *ad* 3.505 la leçon *planxerit* en la jugeant apte, malgré la fréquente connotation funèbre de ce verbe, à décrire le vol des oiseaux favorables dont les devins argiens attendent vainement l'apparition[77]. Même lorsque la critique du texte n'est pas en jeu, on s'attache volontiers à motiver par de telles considérations un terme choisi par l'auteur. Courante dans l'exégèse antique et médiévale[78], cette stratégie génère chez les commentateurs modernes de Stace des notes brèves, qui font bien voir la double contribution de telles discussions aux registres de l'éclaircissement et de l'approfondissement[79]; mais elle génère aussi de longs développements, dont la perspective peut être clairement poétologique, comme celui que Barth consacre au qualificatif *insana* appliqué au mât du navire des Argonautes.

> [Barth *ad* 5.373] *Puppemqve insana flagellat Arbor.*] Lutatius: *Vel magna, vel instabilis*. Nimis Poetice dixit, *insana arbor*. Accipimus enim mobiles, ut hi qvi insani, loco stare non possunt. Julius Caesar Scaliger Poetices lib.V. cap.12. *Insano Epitheto insanam arborem appellavit. Neqve probe usus est verbo flagellare, de re vasta ac solida*. Utrumqve facile seponi posse puto. Primum enim non de qvovis *malo* loqvitur Papinius, sed de *Argus*, qvem animatum, voca-

[1993] 2002b et [1997] 2002c; sur son influence jusqu'à Forcellini, Stok 2002d. Pour un traitement synthétique sous l'angle de l'encyclopédisme, voir Pade 2005b. Blair 2006:118–126 discute notamment le rôle de Perotti dans la parenté étroite que les "commentaires collectifs" possèdent au 16e s. avec les dictionnaires et des formes intermédiaires.

76 Battles–Hugo 1969:85* et 88*–91* éclairent par un tel contexte l'intérêt poussé pour la signification des termes (contextuelle et non contextuelle) que Calvin manifeste dans son commentaire sur le *De clementia*, et analysent la diversité des méthodes auxquelles il recourt pour établir le sens des mots et expressions. L'importance accordée au lexique était prépondérante dans les exégèses humanistes, comme le souligne e.g. Pozzi 1992:322–323.

77 Gronovius *ad* 3.505[504] cité au chapitre 2, p. 100.

78 Voir e.g. Macr. *Sat.* 6.7 (cf. Gell. 2.6) sur les débats concernant l'emploi prétendument inapproprié de certains termes chez Virgile. Baswell 1995:73–74 relève que le "commentaire III" du manuscrit Oxford, All Souls College 82 (cf. n. 185) prête, comme le commentaire attribué à Anselme de Laon, une grande attention au détail sémantique.

79 Voir chapitre 4, p. 332 sur la note de Barth *ad* 6.303, qui justifie l'emploi des verbes *laedere* et *domitare* par leur adéquation à la situation décrite par Stace (cf. p. 330 et n. 159 sur Crucé).

> lemqve fuisse nemo nescit, nisi qvi Argonautarum res numqvam legit. Qvid mirum ergo *insaniam* illi tribui, qvi spiret, & spirantis officia etiam excedat. Vaticinando nempe. Nam tantum huic arbori tribuerunt, ut etiam *fatidicinam* asscripserint, rem minime ab *Insania* remotam. Deinde proprie potuit hac voce uti Papinius, ut, qvam *fractam* dicere noluit, minime tamen *sanam* aut integram fateri voluerit. Sed ad vaticinandi vim non inscitius traxeris, cum sic *insanire Apollinem*, licet per convitium Capanei, dicat, lib.X. v.720. *Insanire caedibus*, fervere, furere, ardere, Ibid. v.652. *Insana fulmina*, Lib.XII. v.655. *Insanos fluctus*, Ibid. v.729. Ab excessu soliti visus aut usus accepit. [...]

Pour rejeter les reproches de J.C. Scaliger, Barth s'attache à démontrer que l'adjectif est bien choisi puisqu'il évoque les idées d'inspiration divine et de prophétie, évidemment pertinentes au sujet de l'Argo; l'approfondissement fait ici apprécier la richesse sémantique du texte. D'autres critères peuvent être invoqués, comme le niveau de langue. Barth, approuvant les observations d'un glossateur et de "Lactantius Placidus" ("LP"), souligne ainsi que le recours du poète à *Ceres* pour désigner le pain s'impose car *panis* ne convient pas à la langue épique[80]; comme dans le cas précédent, le passage commenté constitue le centre de l'attention, la spécificité de sa diction se trouve mise en valeur.

Certaines stratégies peuvent avoir pour effet, mais aussi pour intention, d'élargir le bagage linguistique du lecteur. Une telle orientation est manifeste notamment lorsque l'exégète – on en découvrira des exemples spectaculaires – produit de longues listes de termes qui s'apparentent d'une manière ou d'une autre au terme commenté; mais elle est perceptible dès qu'il cite des expressions qui dépassent son emploi spécifique dans le passage concerné, pratique très courante dans les commentaires du début de l'époque moderne[81]. La mention de synonymes qui paraissent n'être suscités par aucune difficulté de compréhension rappelle qu'approfondissement et éclaircissement ne vont pas nécessairement de pair; elle est d'ailleurs présente aussi dans l'*interpretatio continua* pratiquée par la collection *Ad usum Delphini*, dont les substituts lexicaux ne sont pas toujours plus transparents que le texte originel[82]. L'ouverture à des considérations extérieures

---

80 Barth *ad* 1.524 «*Per domitam saxo Cererem.*] *Non farinam sed confectum jam panem dici, & caveri ipsam humilem vocem*, scite notat idem Glossographus, qvo pacto paullo ante Lutatius pro *Lampadibus lychnos* Papinio positos observavit. Melius Virgilius *laboratam Cererem* pari usu dixit, abstinens & ipse voce *panis* non apta Heroico metro, Lib.VIII. [*Aen.* 8.180–181]. [...]»

81 Voir e.g. Battles–Hugo 1969:85* sur la fréquence de cette pratique dans le commentaire de Calvin sur le *De clementia* de Sénèque.

82 Voir chapitre 4, p. 308 et n. 66.

au passage commenté est perceptible dans certaines notes qui font appel à des mots grecs, avec des motivations qui peuvent aller du simple procédé de définition à la croyance en une origine grecque de la langue latine[83]. Dans la tradition de la *Thébaïde* on en observe notamment chez Barth[84], mais très souvent aussi chez Crucé, qui à divers égards adopte une perspective plus grecque que ses confrères[85], et parfois chez Bernartius lui-même[86], tandis que d'autres personnages ne cultivent guère cette démarche, voire l'évitent[87].

L'exégèse peut clairement devenir l'occasion de présenter l'éventail des ressources dont dispose la langue latine. La note que Crucé consacre à la description de la respiration d'un cheval essoufflé (6.473 *suspendunt ilia flatus*) illustre bien cette attitude : après avoir éclairé l'énoncé de Stace par une substitution du verbe (*trahere* ; noter aussi le changement de sujet de *flatus* en *equi*), elle cite des équivalents construits avec des verbes divers chez Virgile (*tendere*), chez Pline et Lucain (*trahere*, comme dans la reformulation de Crucé), chez Horace (*ducere*), exploitant le matériel rassemblé par Turnèbe[88].

---

83 BATTLES–HUGO 1969:85* et 88* soulignent l'emploi du grec par Calvin comme outil de définition ; cf. BUREAU 2000:237–248 pour un exemple dans le commentaire *Ad usum Delphini* sur les *Académiques* de Cicéron. Sur l'idée que la langue latine possède une origine grecque, voir TAVONI 1986 ; cette idée était partagée au moins partiellement par un personnage comme Casaubon (voir PARENTY 2009:342–343), et Guyet s'efforçait d'en démontrer le bien-fondé (cf. chapitre 2, p. 104).

84 E.g. Barth *ad* 8.51 « *Vorticibus.*] Celeribus rotae recursibus. [...] Onomasticum Vetus: *Vortex* Ιλιγξ. Graeca autem vox circumrotationem qvamlibet notat. » ; cf. *ad* 3.19 discuté *infra* p. 375.

85 Crucé *ad* 10.176[170] "p.438" « *Domumque verendam signorum.* | Principia vbi tendunt magistratus, & signa legionum collocantur. Haec Graeci ἀρχεία vocant. [...] » ; *ad* 10.186 "p.438" « *Nec accedit domino tutela minori.* | [...] Per tutelam, figurate puppim vel gubernaculum expone. Hic enim diserte praecipuas nauis partes earumque rectores enumerat, scilicet proretam, laterum custodem, quem τοίχαρχων Graeci vocant, & gubernatorem. [...] » Dans de tels cas, la citation de mots grecs relève davantage de l'élargissement du bagage linguistique du lecteur que de l'éclaircissement du texte ; cf. chapitre 4, p. 314. On reviendra *infra* p. 386 sur le "regard grec" de Crucé ; cf. chapitre 2, p. 87.

86 Bernartius *ad* 10.186[179] « *& laterum custos*] intelligit eum qui Graece dicitur τοίχαρχος, *qui lateribus nauis praeest.* Pollux lib.I. »

87 La confrontation entre les notes infrapaginales de l'ouvrage de Paris 1658 et le matériel manuscrit de Guyet (cf. chapitre 2, n. 252) suggère que Marolles renonce à reproduire certaines notes où ses sources fournissaient des équivalents grecs (e.g. *ad* 1.55 *inane* "ἄψυχον, ἀναίσθητον" cité par URI 1886:235), même s'il n'exclut pas entièrement le grec de ce registre exégétique. On peut comparer l'évitement du grec comme métalangage chez Beraldus *ad* 3.586 (n. 90).

88 La discussion de Turnèbe, *Adversaria*, [1565] 1580, livre 17, chapitre 9 contient toutes les citations que Crucé fournit dans sa note, mais aussi une phrase qu'il suit de très près :

> [Crucé *ad* 6.473 “p.285”] *Longi suspendunt ilia flatus.* | Equi suspiriosi, vel spiritus densioris, dum animam ducunt, ilia trahunt, Virgil 3. Georg. <3.507> *Imaque longo,* | *Ilia singultu tendunt.* Plinius ilia trahere dixit lib.26. cap.6. <*nat.* 26.29>. Item Lucanus lib.4. <4.757>. Horatius ilia ducere lib.1. epist. <1.1.9> id est, vix spiritum recipere, vt sit in cursu : nam hac potissimum parte sentitur quam sit liber anhelitus, Turnebus lib.12. [*scil.* lib.17.] c.9.

Considérer que de telles notes visent en priorité une application pratique serait se méprendre. Reste que, dans un milieu culturel où le développement des moyens d’expression en langue latine constitue une urgence, découvrir comment écrivaient “les Anciens” contribue en soi à un tel objectif. Le discours exégétique a ici visiblement partie liée avec d’autres types de discours non orientés en fonction d’un texte spécifique, tels les dictionnaires.

Un des enjeux essentiels des notes lexicales est bien visible chez Crucé. *Ad* 6.63 “p.259”, ce commentateur discute les relations sémantiques entre le terme de *gemma* et ceux de *lapillus, margarita* ou *unio* ; se fondant sur un passage d’Ammien Marcellin (23.6.85) qui lui semble avoir échappé “au peuple des grammairiens et aux raccommodeurs de lexiques”[89], et puisant confirmation chez Pline et chez Martial (8.45.2), il conclut que *gemma* est en réalité employé de manière générique pour les pierres précieuses. *Ad* 6.122 “p.263”, il affirme que le qualificatif de “triste” appliqué par Stace au mode musical phrygien s’éclaire si l’on pense à sa proximité avec le mode lydien, mais aussi au fait que les noms de la Phrygie et de la Lydie sont parfois mis l’un pour l’autre. La question que soulèvent de telles remarques est celle de la position des termes à l’intérieur du système linguistique (dans quelle mesure *gemma* est-il distinct de *lapillus* ?) ; elle est aussi celle de la référentialité, de la spécificité de la dénotation (dans quelle mesure existe-t-il un lien direct et/ou exclusif entre *un* terme et *un* référent ?). Synonymie, donc, mais aussi polysémie, un point sur lequel Crucé est explicite à propos de l’expression qualifiant les tuniques des Argiens en 3.586 : *chalybs* est πολύσημον, puisqu’il désigne un métal, un fleuve et un peuple[90].

“equi autem vel suspiriosi, vel densioris spiritus, dum animam ducunt, ilia trahunt : atque ea potissimum parte sentitur, quam liber & facilis commeet anhelitus.”

89 “vulgus Grammatistarum, & Lexicorum sarcinatores” (cf. “Gnomologiarum Consartoribus” chez Barth ad 1.126, voir n. 107 et chapitre 8, n. 123). L’emploi du terme *sarcinator* dans la note de Crucé est peut-être une allusion sophistiquée à Ammien Marcellin, puisque cet auteur, sur lequel le commentateur français fonde sa critique, se distingue par son goût pour le verbe *consarcinare* – même si *sarcinator* est bien attesté dans la langue du Moyen Age (cf. Fuchs–Weijers–Gumbert-Hepp 1977–2005) et de la Renaissance. Le terme figure dans la longue liste de noms en *-or* cités par Barth *ad* 3.79 (cf. p. 376 et n. 115).

90 Les premiers mots ont été cités au chapitre 4, n. 49. En reprenant cette note, Beraldus

> [Crucé *ad* 3.586 "p.148"] *Tunicas Chalybum squalore crepantes.* | Chalybs est ferrum perfectius v. *acier*, nomen habet a Chalybe, fluuio Hispaniae, cuius temperamento ferrum acrius redditur, teste Iustino lib.44. At Plutarchus libr. de garrulitate, ferrum, ait, a Cantabris terrae infodi vt fiat Chalybs. Nomen hoc πολύσημος [*errata* πολύσημον], siquidem metallum, flumen, & populum significat. Sunt enim Chalybes Hispaniae populi a flumine illo cognominati, de quibus Iustinus loco citato. Sunt & alij Chalybes in Ponto, quorum regionem σιδηρόφορον vocat Apollonius lib.2. De his Callimachus seu potius Catullus in coma, Martialis libro 4. Virgilius lib.10. Tunicae ergo Chalybum squalore crepantes, sunt loricae, de quibus fuse Lipsius in Polybium.

On le voit, l'affirmation de la polysémie du terme commenté oriente naturellement le discours exégétique dans une direction centrifuge. La pertinence de cette notion constitue en vérité l'objet d'un débat que reflètent encore à la fin du 17e s. les réflexions entourant l'*interpretatio continua* de la collection *Ad usum Delphini* : les contraintes auxquelles ses concepteurs soumettent cette réécriture latine, de même que les critiques qu'elle suscite, sont dominées par l'idée alors courante qu'une véritable synonymie est impossible[91] – idée fondatrice de la doctrine de Malherbe, pour qui chaque mot devait ne désigner qu'une réalité unique et chaque réalité n'être désignée que par un mot unique, et sur laquelle reposaient déjà les listes de *differentiae*[92]. Crucé lui-même accorde une notable attention à cette question. Dans sa note *ad* 9.574 "p.415", après avoir précisé que *soporem purgare* désigne le rite pratiqué pour se purifier d'un cauchemar, il ajoute que chez Perse (2.15–16) *noctem purgare* désigne en revanche une purification consécutive à l'acte sexuel : ici encore, il s'agit de montrer qu'une expression identique ou similaire peut désigner un référent distinct selon le contexte où elle apparaît. La préoccupation est comparable, mais la perspective très différente, au sujet des paroles par lesquelles Polynice se réjouit de voir Etéocle s'approcher pour le duel (11.393 *'tandem,' inquit, 'scis, saeue, fidem et descendis in aequum ?'*). Comme les critiques actuels, Crucé voit dans *aequum* le double sens ("amphibolia") de la "plaine" où les frères se battront et de l'"équité" à laquelle le tyran consent enfin[93]. Contrairement aux notes précé-

---

(cf. chapitre 2, n. 446 et chapitre 4, n. 52) supprime le terme πολύσημος (mais aussi le terme σιδηρόφορον et la mention même d'Apollonios de Rhodes, remplacés par une citation de Val. Fl. 5.141–146).

91 Sur les réflexions qui président à la conception de l'*interpretatio continua*, voir COLOMBAT 2000:175–180 ; sur sa contestation au 18e s. par Du Marsais, BOUQUET 2002:319–320.

92 Sur la doctrine de Malherbe et son influence, voir e.g. HAUSMANN 1986.

93 Crucé *ad* 11.393 "p.489" « *Descendis in aequum.* | Iocus ex amphibolia vocis *aequum*, quae & pro campo, seu aequore accipi potest, & pro iure, seu aequitate. » Comme Venini *ad loc.*, la note de Lesueur admet le double sens (mais sa traduction doit choisir : "en te résignant à l'équité"). "LP" *ad loc.* offrait une solution unique : « IN AEQVVM in ius. »

demment citées, la direction est ici nettement centripète, et la perspective, poétologique : le constat de la polysémie du terme est mis au service de l'interprétation du passage commenté, dont il met en lumière la richesse sémantique.

Barth réserve lui aussi une place de choix aux discussions lexicales[94]. Une part importante de ses observations visent à éclairer la signification des termes, tantôt dans le sens spécifique que possède le passage commenté, tantôt dans une perspective générale. Son effort, souvent à mi-chemin entre éclaircissement et approfondissement, passe comme d'autres par la synonymie et divers procédés de définition, mais il se singularise par un large recours à la tradition antique : en témoignent les index de l'ouvrage, qui offrent des entrées fournies pour Cyrillus, Hesychius, Philoxenus, Festus, Nonius Marcellus, alors qu'ils passent sous silence les lexiques modernes et ne mentionnent qu'une seule fois Perotti[95] ; il est également symptomatique que l'ouvrage médiéval de Papias soit cité presque exclusivement pour des *realia* ou des matériaux similaires, jamais comme autorité linguistique[96]. Comme sur tant d'autres points, Barth adopte une attitude critique ; *ad* 11.455 il discute ainsi, au sujet de *mussare*, la valeur respective de Festus ("qui n'a pas saisi la différence entre *mussare* et *murmurare*") et de Nonius Marcellus ("pour une fois pertinent")[97]. Il s'intéresse à la précision sémantique et à la polysémie, pour justifier les choix du poète – l'*insana arbor* de l'Argo en a fourni un exemple – mais aussi pour souligner la diversité des emplois d'un terme, comme lorsqu'il prend soin de recenser différents objets que peut désigner *caedes* (*ad* 5.255).

Des notes énumératives s'observent chez d'autres commentateurs staciens[98] ; certaines de celles de Barth se caractérisent cependant par leur ampleur, qui traduit de manière spectaculaire un souci "pédagogique". Cette visée est parfois explicite. Au terme d'un immense catalogue de verbes,

---

94 Le lexique est abordé dans la moitié environ de ses discussions linguistiques.

95 On peut comparer la pratique de Barth avec les autorités lexicales auxquelles recourt Calvin en commentant le *De clementia* : voir BATTLES–HUGO 1969:91*–96*.

96 Papias, durement critiqué par Valla, était utilisé par Perotti : STOK [1997] 2002c:108.

97 Barth *ad* 11.455, qui cite Non. p. 427 M (690 L) et Paul. Fest. p. 144 M (131 L).

98 E.g. Bernartius *ad* 2.352 (manchette "Breue non vulgata notione") « *hic breue tandem Risit Echionius iuuenis*] id est, *paululum*. breuitas quippe non longitudini solum, sed magnitudini etiam saepius opponitur. ita *breuem parmam*, pro parua, dixit Liuius : *breues naues*, pro paruis, Tacitus : *breuia oppida*. Ammianus : *breue munus*, alibi noster Papinius : *Breuissimas aedes*, Spartianus in Seuero : *breuem suppellectilem*, Vlpianus : *breue poculum*, Lampridius Seuero. & hac notione qua apud Ciceronem, qua Iurisconsultos nostros, *breuis*, pro *compendiario libello* sumitur. hinc & *ad breue*, pro *paulisper* dixit Suetonius, Tibero cap.LXVIII. »

d'adjectifs et de noms composés à l'aide du préfixe *inter-*, qui s'étale sur plus de trois pages et se détourne rapidement de Stace pour illustrer la richesse du lexique antique et médiéval, Barth déclare sa volonté d'accroître la langue latine.

> [Barth *ad* 4.524] *Interflua.*] Media fluens, ut dissipet, & distingvet duo diversa loca. Onomasticon priscum: *Interfluo*, διαρρέω. Multa hoc genus Papinius, qvae nescio an tam amplis Commentariis jam ex parte dederim. *Internectere*, lib.VIII. v.168. *Intercisa lux*, Lib.II. v.184. [...] *Interluvies*, exstat apud Solinum Grammaticum, ut & *interundare*. *Intertrimentum* apud Claudianum Mamertum. *Interpedare*, Jornandem Geticis, cap.15. *Internicies* apud Chronologum veterem Normannicum. [...] Sed finiendum tamdem: Qvamqvam tantillae cartae damno, Latinam Lingvam, multarum scriptionum hodiernarum commodo, nos augere velle, qvae sit Invidia? Laboris certe aut Industriae nos non poenitet.

Ailleurs, Barth produit une liste d'adverbes formés à l'aide du suffixe *-im* en complément à d'autres listes fournies dans le commentaire sur Claudien mais aussi dans les *Adversaria*, puis il se déclare favorable à leur usage dans le but d'élargir les ressources du latin contemporain.

> [Barth *ad* 6.261] *Illic confertim.*] Optimus Codex, & unus aliorum; qvi velut magistrum discipulus, eum presso pede seqvitur, *CONSERTIM* agnoscunt. Optime, meo animo. [...] Vide plurima hoc genus conscripta Libro XXXV. [*scil.* XXXVI.] Adversar. cap.X. ad Claudiani Bellum Gildonicum. Qvibus nullo negotio altera tanta aliunde adjici possunt: Ut *Agricolatim* ex Cicerone; *Incisim, Membratim, generatim*, ex eodem. *Strictim, transcursim*, & alia ex Petro Chrysologo. *Cuneatim* κατὰ στίφη, ex glossis Servii, sive Onomastico prisco. *Moratim*, ex Julio Solino, cap.8. [sic] [Solin. 3.1]. *Susurratim*, Capella lib.VI. [Mart. Cap. *nupt.* 6.705]. *Immensuratim*, Salvianus, lib.VI. [Salv. gub. 6.30]. *Favillatim* legitur apud Hugonem Falcandum apud eumdem: *Seriatim, Triviatim, Turmatim, Turbatim, Frustratim, Annuatim*, apud Ordericum Vitalem in Historia Normannica. Qvorum usum adsciscendum putamus, cum infinitis aliis, augendae Lingvae Latiaris rotunditati.

Cette déclaration de principe se trouve corroborée par la pratique, puisque Barth insère dans cette partie de son exégèse plusieurs adverbes en *-im*, dont l'un (*turmatim*) figurait dans cette note[99]; si ce procédé peut avoir valeur didactique, il apparaît aussi comme une signe de l'influence que le mode

---

99 Barth *ad* 6.262 «*Corpore mixto.*] [...] *Corpus*, cum turmatim & densis ordinibus iret exercitus, *mistus*, cum sparsi in spectacula Eqvites & pedites.» Cf. déjà *ad* 6.260 *non subitis*, où Barth utilisait "paullatim", et ensuite *ad* 6.265 *centum ibi nigrantes*, où il utilise "affatim" (inclus, d'après Diom. gramm. GLK 1.407.4, dans l'énorme liste d'adverbes en *-im* que Barth recense dans son second commentaire sur Claudien [1650] *ad Gild.* 136 *passim*).

de composition d'un commentaire est susceptible d'exercer sur sa forme[100]. Quelque évident que puisse être le caractère centrifuge de notes énumératives contenant des dizaines de synonymes ou de dérivés, il importe de relever qu'elles n'excluent pas intrinsèquement la mise en lumière de ce qui appartient en propre au passage commenté, et peuvent même y contribuer ; avant d'élargir progressivement son propos à la langue de Stace puis à tout le champ de la latinité, c'est sous l'angle de l'éclaircissement du terme *interflua* que Barth amorce le développement sur les composés en *inter*- discuté ci-dessus[101].

Une autre stratégie, évoquée plus haut, peut contribuer à étendre les compétences lexicales du lecteur : celle qui consiste à fournir, pour des mots transparents du texte statien, des équivalents plus complexes et moins courants ; Barth "glose" ainsi 11.579 *memorent haec … reges* par "haec occententur regibus"[102]. Une alternative consiste à inclure de tels termes non dans la reformulation du texte, mais ailleurs dans l'énoncé exégétique. Le procédé est fréquent chez Barth (qui utilise par exemple l'hapax plautinien *stultividus*)[103] ; il y est surtout très clair, puisque le commentateur souligne certaines particularités de sa propre langue (en disant par exemple "parler comme Sidoine Apollinaire" lorsqu'il emploie le mot *cicuticen*, un autre hapax du latin antique)[104].

Loin de constituer un simple amusement, la pratique esquissée ici reflète une revendication fondamentale : celle de pouvoir puiser dans toutes les ressources du latin antique, fût-il archaïque ou tardif – liberté dont Barth use dans son œuvre érudite comme dans sa production littéraire[105]. Cette revendication contraste avec les scrupules du "dauphin" Beraldus, qui paraît soucieux de se corriger lorsque son *interpretatio continua* s'est écartée du

---

100 Voir chapitre 2, pp. 137–139 sur le mode de rédaction linéaire de Barth.

101 La note de Bernartius *ad* 2.352 (n. 98) présente elle aussi des traits éminemment centripètes : reformulation initiale, et manchette signalant la particularité de l'emploi du terme *ad loc.*

102 Note citée au chapitre 8, p. 608 ; le verbe *occentare* a une couleur archaïque, même s'il n'est pas vraiment rare dans la langue de la Renaissance. Dans ce paragraphe et dans le suivant, mes remarques sur le lexique néo-latin se fondent sur la précieuse *Neulateinische Wortliste* créée par J. Ramminger (www.neulatein.de), mais aussi sur les compléments d'information que son auteur, collaborateur du *Thesaurus Linguae Latinae*, a eu la générosité de me fournir ; qu'il en soit ici vivement remercié.

103 Barth *ad* 3.660 ; *stultividus* est peu usité en néo-latin.

104 Barth *ad* 2.248 : « *Fractis obtendunt limina silvis.*] […] nostrum *cicuticinem*, ut Sidonii <*carm.* 1.15> vocabulo utar, defendere possumus. »

105 Wolff 2006:58 désigne le goût des mots rares comme une caractéristique de la langue dont Barth use dans les *Adversaria*. Cf. *supra* p. 357 et chapitre 2, p. 116 sur le style littéraire de Barth.

lexique classique[106]. Dans le commentaire de Barth sur la *Thébaïde*, les mots non attestés chez les auteurs anciens constituent certes plutôt l'exception[107] ; et le recours à un terme comme *ullatenus* – courant au Moyen Age et à la Renaissance – peut se prévaloir de l'autorité de Cassien, ou de Claudien Mamert, que l'érudit allemand a lui-même édité[108]. Cependant, même si le latin que son ouvrage contribue à promouvoir est à certains égards un latin "épuré" par un rejet de la "barbarie médiévale" – qu'il ne manque pas de réprouver, par exemple en dénigrant la langue des scolies qu'il trouve dans ses manuscrits[109] – c'est un latin qui emprunte à un spectre lexical très large sans exclure par principe les apports post-antiques.

Par son ouverture à la langue du Moyen Age et de la Renaissance comme par son intérêt pour les mots archaïques et/ou tardifs ainsi que pour les mots rares, Barth s'apparente à la pratique de Lipse[110]. Il attaque d'ailleurs frontalement les puristes cicéroniens au détour d'une mention incidente d'Aulu-Gelle (3.9.7), que lui suggère l'"or fatal" du collier d'Harmonie.

> [Barth *ad* 4.211] *Aurum fatale.*] Nota res. Tale fuit *Tholosanum*, apud Agellium, lib.III. cap.IX. Cujus scriptoris amabilem Eloqventiam vel solum illud caput omni vulgo scriptorum efferre possit. Non enim possunt melius dici qvae ille dicit. Et tamen sunt qvi longe qvam pro ipsorum ingenio aut captura elegantiorem, & excellentiorem scriptorem vituperare audent eloqventiae. De qva apud Latinos judicare non est cujusvis, minime omnium hominum de Schola Tulliana, qviqve se in Tullianum Nizolianum compingendos locarunt. Neqve adeo Spirituum coactorum, qvi in densitate horridorum verborum admirationem adolescentum qvaerunt.

Pour Barth, qui défend le style d'Aulu-Gelle contre ses détracteurs, les plus mal placés de tous pour porter des jugements sont les "sectateurs de Tullius" et ceux qui se sont emprisonnés dans un "Tullianum" en se restreignant aux

[106] Parmi les termes que corrigent les *errata* de Beraldus cités au chapitre 2, n. 442, *reiungere* et *multotie(n)s* n'appartiennent pas à la littérature classique. Le premier est rare en néo-latin, alors que le second y est fréquent.

[107] On trouve chez Barth un terme bien attesté dans le latin de la Renaissance comme *ampullosus* (*ad* 10.831[825]), mais aussi un mot absent de la documentation lexicale de J. Ramminger (n. 102) tel *consartor* ("Gnomologiarum Consartoribus" dans la note *ad* 1.126 citée au chapitre 8, n. 123, cf. "Lexicorum sarcinatores" chez Crucé *ad* 6.63 "p.259" discuté *supra* p. 369 et n. 89). Cf. e.g. Guyet (Paris 1658, notes infrapaginales) *ad* 3.583 qui "glose" *gladios* par "scimitarras".

[108] Barth *ad* 7.809.

[109] Voir chapitre 2, p. 126 et n. 363 pour des exemples, ainsi que pour l'argument que de telles critiques constituent en faveur de l'ancienneté de certaines "scolies".

[110] TUNBERG 1999:171–173 offre une discussion succincte de ces traits dans la prose de Lipse ; pour une étude détaillée de son lexique, voir DENEIRE 2009:822–829. Cf. n. 39.

mots recensés dans le lexique de Nizzoli[111]. Il est à relever toutefois que le commentateur n'épargne pas non plus, parmi les adversaires de ces puristes, ceux qui cultivent les effets faciles par un recours effréné à une expression "dense" et à un vocabulaire "âpre"; ces qualificatifs éclairent la référence par rapport à laquelle Barth situe sa critique de la diction de Stace, que l'on a vue exprimée avec force dès ses premières pages[112].

Outre la citation de synonymes, d'antonymes etc., l'intérêt lexical se manifeste par la discussion de l'étymologie et de la dérivation grammaticale[113]. L'attrait que ces matières exercent sur Barth est bien visible dans sa note sur l'emploi du terme *angere* décrivant les sentiments d'Etéocle dans l'attente du dénouement de l'embuscade lancée contre Tydée : outre la mention de synonymes latins (le premier tiré d'une scolie, les suivants en forme de définition) puis grecs (issus du lexique de Philoxenus), le commentateur précise que ce verbe a pour dérivé le nom de la maladie *angina*, et que ce dernier s'applique lui-même figurativement à un état d'esprit.

> [Barth *ad* 3.19] *Angitur.*] *Cruciatur.* Gloss. MS. *Angere* est comprimere, coarctare, constringere. [...] Inde morbus, *Angina.* Qvae scite ad res animi transfertur, ut istud hic : Qvomodo *Angina mentis* in Tertulliano de Anima, cap.48. *Angina moerorum*, apud Fulgentium, lib.I. Mytholog. *Angendi* qvadruplicem vim notat Philoxenus in Glossario : *Angit*, Θλίβει, Στενοχωρεῖ, ἄγχει, πνίγει.

Une telle note reflète une méthode d'apprentissage qui demeure ancrée dans l'enseignement scolaire. Ce qui caractérise l'approche de Barth, c'est le fait qu'il appuie cette démarche sur la citation des sources antiques, comme on le voit ici, mais aussi qu'il y recourt avec une grande fréquence et lui accorde une place importante ; Gronovius, qui commente lui-même les liens entre *angere* et *angor animi* à propos d'un autre passage, le fait au contraire de façon très succincte[114]. Barth fournit également de longues listes

---

111 Voir *supra* p. 354. Cf. e.g. Marolles (notes finales) *ad silv.* 5.1.239, dans un long développement sur le mot *minister* et son emploi dans le poème de Claude Quillet, *Callipaedia* (1655) : "Il n'y a [...] plus lieu de douter, que l'vsage de ce nom ne soit fort ancien, & que le terme ne soit bien Latin, puis qu'vn aussi grand Autheur que Stace l'a employé par deux fois" ; "ceux qui escriuent auiourd'huy en quelque langue que ce soit, ont affaire à d'estranges gens : & si c'est en Latin, il y en a plusieurs qui en rejettent tous les termes, s'ils ne les trouuent dans Virgile, Terence, Horace ou Ciceron, qui sont à la verité de grands Maistres en leur langue ; mais qui ne sont pas les seuls".

112 Voir les notes discutées *supra* pp. 361–362.

113 On peut, ici encore, comparer la pratique de Barth à celle de Calvin : voir Battles–Hugo 1969:89* sur la place que le commentaire sur le *De clementia* de Sénèque accorde à l'étymologie dans son effort pour définir la signification des termes.

114 Gronovius *ad* 3.443 « *Generisque tumentibus amens*] Liber optimus : *anjens*. An fuit *angens ?* & dixit intellecto τῷ *se*, cum & *angor animi* dicamus ? [...] »

illustrant des principes de dérivation, qui font penser, en amont de Perotti, à la lexicographie médiévale ; une note d'une page et demie – signalée dans l'*index rerum et verborum* sous l'entrée "Verbalia in TOR" – énumère ainsi quelque cent noms en *-or* tirés de sources antiques mais aussi postérieures[115].

Barth se montre également sensible à la question moins étroitement lexicographique des "jeux étymologiques". Dans ces notes particulièrement représentatives d'une approche qui vise, non à prendre le texte commenté comme prétexte à la transmission d'un savoir général, mais au contraire à mettre en lumière les spécificités de l'écriture statienne et du passage commenté sur le plan de la poétique, on le voit par exemple commenter la "définition" d'Atropos "qui ne sait revenir sur ses décisions" (3.68–69 *placitoque ignara moueri* | *Atropos*, tr. Lesueur), ou le cas, un peu plus allusif, de l'"enrichissement" que représentent les morts pour *Dis* – désigné dans le poème comme le "Jupiter noir" (2.49–50 *trames … nigri … Iouis uacua atria ditat* | *mortibus*)[116]. Mais Barth s'aventure aussi sur des sentiers moins battus, suggérant que la "montagne tremblante" d'où descend Athamas après son crime (3.186) fait allusion au nom de Μολουρίς que Pausanias donne au rocher d'où Ino s'était jetée dans la mer avec Mélicerte.

> [Barth *ad* 3.186] *Trepido de monte.*] Supra aut alibi diximus, *Boeotiae montibus* fere omnibus divinum aliqvid tribuere Poetas. Sic isthic *Trepidus mons*. Expositor tamen vetus aliorsum it *Trepidum* incertum, incantationibus paratum, intelligi volens. *Molurides* autem *petras* intelligit, qvas memorat Pausanias ultima pagina Atticorum <1.44.7–8>. Papinium puto etymon montis allusisse, μωλυρὸν enim νωθρὸν, βαρὺ interpretatur Hesychius.

Variété linguistique et style

Les tensions entre mouvements centripètes et centrifuges que l'on observe au sujet du lexique sont moins visibles pour d'autres aspects, comme la morphologie, la prosodie et la métrique, ainsi que la syntaxe, où l'exploitation du texte pour enrichir les compétences d'expression du lecteur reste limitée. Ces aspects sont surtout discutés en présence de faits particuliers – rares, poétiques, caractéristiques de l'auteur.

---

115 Barth *ad* 3.79 *non cunctator iniqui*. L'agencement même de la note (notamment la citation de termes successifs puisés dans un même texte) suggère qu'elle repose entre autres sur la compilation de notes de lecture.

116 Barth *ad* 3.67 « *Placitoqve ignara moveri Atropos.*] […] Alluditur autem nomen Parcae, dictum a non vertibili sententia, qva fatorum praescripta exseqvitur. […] » ; *ad* 2.49 « *Ditat.*] Ad nomen *Ditis* seu Plutonis alludit. Is enim ditissimus, qvia ad eum omnia conveniunt. […] » Sur le goût de Stace pour les "jeux étymologiques", voir Keith 2008.

La morphologie n'est l'objet que d'observations sporadiques. De manière significative, un des seuls points qui attirent l'attention est la déclinaison des noms grecs qui foisonnent dans le poème. C'est en particulier à Gronovius que revient le mérite de rétablir les anthroponymes et toponymes malmenés au cours de la transmission (e.g. le nominatif *Astyoche* contre *Astyoches* en 3.171), mais aussi les formes fléchies de noms communs tels *aer* ou *aether*[117] ; ses corrections participent d'une redécouverte de l'hellénisme de Stace, dont on verra qu'elle se manifeste aussi à propos de la syntaxe. Dans d'autres travaux, on note ponctuellement un souci d'analyser une forme ambiguë car peu familière, comme, chez Beraldus, le datif en *-u* de la quatrième déclinaison[118] ; le commentateur milanais de la fin du 18e s. précisera qu'en 3.134 *Ide* est la forme du nominatif, et que le génitif serait *Ides*, mais il ne s'agit là que d'un héritage (déclaré) du commentaire antique[119]. Les remarques de cet ordre sont limitées également chez Barth, qui, par exemple, renvoie à Priscien pour la forme fléchie *ultricia* ou, dans une discussion "collatérale", mentionne un futur périphrastique de Manilius[120]. Rappelons aussi que l'*interpretatio* pratiquée dans la collection *Ad usum Delphini* prête peu d'attention à la morphologie[121].

La prosodie et la métrique, dont l'étude a connu un renouveau chez les humanistes, occupent peu les commentateurs statiens des 16e–17e s., comme le révèle le cas des quantités inhabituelles que l'on rencontre de temps à autre chez le poète flavien[122]. La plupart d'entre eux ne relèvent ce

117 *Astyoche* : Gronovius *ad* 3.171[170] ; pour *aer* et *aether*, voir *ad* 3.71 discuté au chapitre 3, p. 232 à propos des discussions "mal placées".

118 Beraldus *ad* 2.438 « *Luxu.*] Pro, Luxui, in Dativo. Quod frequens praecipue Poetis. Sic Virgilius dixit Aen. 7. [sic] <9.605> *Venatu invigilant pueri, sylvasque fatigant.* Idem alibi : <*Aen.* 1.257> *Parce metu Cytherea.* Pro, venatui & metui. […] Et hoc Aeolum imitatione, qui jota subscriptum e Dativis tollebant. » Bernartius restait au niveau du simple éclaircissement : « *anne feret luxu*] pro *luxui.* »

119 Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.134 *Ide*, exactement identique à la note de "LP" telle qu'elle apparaissait dans la sélection de Veenhusen (Leyde 1671) et, en amont, dans l'édition de Paris 1600.

120 Barth *ad* 5.117 « *Ultricia tela.*] Priscianus citat. lib.VII. <GLK 2.348.1> *Victrix, Ultrix, inde victricia & ultricia. Lucanus in I. <1.347> Tollite, jampridem victricia, tollite signa.* Statius in V. <*Theb. 5.117–118*> *ultricia Graiis [sic] Virginibus dare tela Pater.* » ; *ad* 7.720 « *Pauper scrutator.*] […] *Erit capiens* locutio est Maniliana <5.396>, id est *capiet.* […] ».

121 Colombat 2000:207 : "Les modifications morphologiques sont peu nombreuses et semblent relever surtout d'une normalisation scolaire."

122 Dilke 1949 aborde plusieurs des passages dont j'examine le traitement chez les commentateurs anciens. Sur l'étude de la prosodie et de la métrique entre l'antiquité tardive et

phénomène que çà et là. La note suivante de Barclay, où une remarque sur les variations de quantité prolonge la discussion d'une dérivation étymologique, est tout à fait exceptionnelle dans son ouvrage.

> [Barclay *ad* 6.60] *Incanaque glebis* | *Thura.*) [...] *glebis* autem idcirco dixit; quod thus illud optimum natura sua globosum sit, & quasi glebis constet, vt ibidem [*i.e.* 1.70] Dioscorides. gleba enim, vt nonnullis visum est, a globo dicitur, licet syllabarum quantitate differant. Nec mirum; cum & similia multa in promptu sint; vt sedeo & sedes; itur & itum, &c.

Bernartius s'arrête sur quelques points, soulevant entre autres – de manière "collatérale" – la question de la scansion dissyllabique ou monosyllabique de *deest*[123].

> [Bernartius *ad* 2.187] *nos vero volentes*] Si vera lectio, migrauit hic Papinius Grammaticorum leges. vti etiam lib.X. <10.236> *nec deest coeptis*, & lib.XI. <11.276> *deest seruitio plebes*. nisi vtrobique legendum putes *desit*. quod magis probo: licet non ignorem veteres in eodem versu, eandem syllabam producere & corripere interdum solere. [...]

Fidèle à ses principes, Gronovius discute la métrique et la prosodie lorsqu'elles lui fournissent un argument pour la critique du texte, s'arrêtant à son tour – de manière "collatérale" – sur *deest*[124].

> [Gronovius *ad* 2.551] *Hos prodire jugis*] Contra omnes libros probo, quod ingerit Lactantius: *Hos deire jugis*. [...] Et verbum singulare Statii est & consuetudo praepositionem illam non pati coalescere cum vocali sequenti. Sic *deest* dissyllabon & priori longa ponit. Lib.10. <10.236> *Nec deest coeptis*. Lib.11. <11.276> *Deest servitio plebes*. Quae frustra viri docti habuere suspecta. Restituendum immo & lib.8. v.236. *nullis deest sua fabula mensis*. Sic enim meliores plurimi: alii *jam*, alii *que* perperam interponunt. Sic & lib.6. <6.519> *vacuus domino praeiret Arion*. Habeo plura in hanc rem, sed differenda sunt.

Le discours est parfois très elliptique: pour montrer en 3.302 que, face à la leçon *exciderant*, la variante *exciderunt* avec *-e-* intérieur bref est acceptable

---

le début de la Renaissance, voir Leonhardt 1989. Black 2001:318–320 désigne le développement de l'intérêt pour l'analyse du vers au 15e s. comme l'un des rares signes d'innovation que révèlent les gloses des manuscrits scolaires.

123 Voir aussi *ad* 2.549 «*neque his mora*] lex versus hanc lectionem spernit. non iuuant scripti. fuit cum legerem, *neque enim his mora*. quod tamen propius rimanti displicuit. cogitemus.»

124 Le début de cette note a été cité au chapitre 3, n. 156. Voir aussi *ad* 10.734[729] «*Aechiona petam*] Et hoc nomen Graecis, opinor, incognitum. nam *Echion* prima brevi. Scripti *Aethiona* vel *Actiona*. Lege: *Eetiona petam*. Ηετίων Homero satis frequens. Et hoc vocabulo aliis Thebis aliter imperantem interfecit Achilles.»

au regard de la prosodie, la note infrapaginale de l'édition de Paris 1658 se limite à citer le parallèle virgilien donné par "LP"[125].

Sur ce terrain, Barth se distingue par l'ampleur de ses développements, comme le montre son traitement de *deest* mais aussi de *strix*.

> [Barth *ad* 10.236[230]] *Nec deest coeptis.*] [...] Voce pariter utitur lib.XI. v.276. *Deest servitio plebes.* In Optimo tamen codice expressissimis litteris hoc loco scriptum est: *Nec deerat coeptis.* Qvod pronunciem recipiendum, cum alioqvin unica syllaba hac vocula utatur, ut lib.VIII. v.236. ita Maro lib.X. <*Aen.* 10.378> *Deest jam terra fugae.* Lucanus initio, lib.VI. <6.10> *Testatus numqvam Latiae se deesse ruinae.* Lib.V. <5.499> *Dum se deesse Deis, at non sibi numina, credit.* Horatius lib.I. Epist.XII. <1.12.24> *Vilis amicorum est annona bonis, ubi qvid deest.* Catullus: <64.151> *Qvam tibi fallaci supremo in tempore deesse.* Lucretius, lib.I. <1.43> *Talibus in rebus communi deesse saluti.* Et τὸ *deerat* Anapaestum aut Spondaeum liqvido facit. Valerius Flaccus, lib.II. <2.314> *Ferre nec infestos deerat furor improbus ignes.* Optimo nostro Codici assentiuntur ab Ad. Behotio olim comparati. Lindebrogium suspicio est suos non nimis accurate composuisse, cum nihil prorsus notet. Aldinae & Gevartiana, item illa jactatrix Codicum Editio [*scil.* Strasbourg 1609 (Grasser)], vulgato naevo consentiunt.

> [Barth *ad* 3.511] *Striges.*] Sunt duo apud nos libri qvi voculam & in hoc versu non agnoscunt. Qvibus nescio an assentiendum dicamus. Certe vocem *STRIGES* potius ambabus syllabis produxisse qvam corripuisse arbitrer consideratissimum talibus Poetam. Apud Propertium duobus locis correptim legitur, sed mihi dubium non est utrumqve mendosum esse. Eadem ratio fit aliorum, cum a stridendo deducat Ovidius. Nisi clare obstet Horatii versus: <*epod.* 5.20> *Plumamqve nocturnae strigis.* Et vere ergo Ovidius & abusi modulo vocis alii, Sonus tamen hujus belluae lugubris contestatus est. Vide qvae notata doctissimo Lingvam Sacram Nic. Fullerio lib.VI. Miscel. cap.7. Propter haerentem tamen demta ea vocula loqvutionem Papinii, nihil pronuncio, nihil muto.

Si la collection *Ad usum Delphini* en général prête souvent attention aux quantités inhabituelles, Beraldus lui-même s'y intéresse peu[126].

---

125 Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 3.302 *exciderant* « al. Exciderunt. *Lact.* Sic Virg. <*ecl.* 4.61> longa deum [sic] matri tulerunt fastidia mentes [sic]. » On observera, dans ce parallèle, une altération tacite (œuvre de Guyet ? de Peyrarède ?) par rapport à la forme sous laquelle la note de "LP" était imprimée tant dans l'édition de Paris 1600 que dans les incunables: « EXCIDERANT. Propter metrum. vt *longa decem tulerant fastidia menses.* »

126 L'attention que les *Ad usum Delphini* prêtent généralement aux modifications de la quantité usuelle des syllabes est relevée dans BUREAU 2000:232. Parmi les cas cités à l'instant, Beraldus reproduit la note de Gronovius *ad* 2.551, sans toutefois discuter *ad loc.* le cas de 10.236 (ou ceux de 11.276 ou 6.519) ; il ne traite la prosodie ni *ad* 3.302 où son texte présente pourtant *exciderunt*, ni *ad* 2.187, ni *ad* 3.511, ni *ad* 10.734[728] où il réduit la note de Gronovius (n. 124) à « Ηετίων Homero frequens. » Il reste insensible à des syncopes comme *periclum* dans 7.176, 11.258, 12.179, ou à la scansion de *tenuia* et *tenuior(e)* avec *-i-* consonantique dans 4.697, 5.597, 6.196 et 12.2.

Barth ne se distingue pas seulement par l'ampleur, mais parfois aussi par la nature des notes qu'il consacre à cette matière. A plusieurs reprises, par exemple, il tire d'observations prosodiques un critère pour dater les *argumenta antiqua*, brefs textes versifiés présentant les différents livres du poème : la présence de quantités fautives lui suggère qu'ils ont été composés "à basse époque"[127]. Il n'hésite pas à inclure des considérations métriques lorsqu'il aborde, en passant, le texte imprimé dans les éditions récentes d'Horace[128]. Il prend en compte la relation entre prosodie et métrique, en se penchant notamment (sous l'angle de la critique textuelle) sur l'allongement des syllabes finales à la césure, qu'il considère comme un trait récurrent chez Stace mais souvent occulté par des corrections banalisantes[129]. Barth se montre sensible aussi à des faits de métrique imitative. Ainsi, dans les vers décrivant le réveil d'Etéocle après que lui est apparue l'ombre de Laïus (2.125–127 *illi rupta quies, attollit membra toroque* | *erigitur plenus monstris, uanumque cruorem* | *excutiens simul horret auum fratremque requirit*), la présence de spondées "ferait voir" que le roi ne se redresse que lentement (une impression que Barth ne tire sans doute pas seulement des termes du vers 125 inclus dans son lemme, mais aussi du vers 126).

> [Barth *ad* 2.125] *Adtollit membra.*] Ut hominem crapula marcidum, & monstris nondum se explicantem praeponeret, tardum sermonem facit. Hoc agunt Spondaei, multis Optimorum Poetarum locis vulgo id agere non perspecti. Non subito proruentem, sed tarde se attollentem vides.

Barth, qui ici affirme la fréquence de ce procédé chez les meilleurs poètes tout en relevant le manque de perspicacité du commun des lecteurs, présente ailleurs des observations plus générales qui confirment sa sensibilité à

---

127 Barth *ad arg.*5.1 « *Relevataqve membra fluentis.*] In manuscriptis Libris duobus clare scriptum legitur *Membraqve levata fluentis*. Qvam ego genuinam scripturam cujuscunqve hujus versificatoris reor ; Indicium aevi qvo scripsit, Christiana nimirum Veritate Orbem Romanum jam illuminante. [...] » Cf. *ad arg.*2.10 *quinquaginta uiros* ; *ad arg.*6.6 *postea*. On reviendra au chapitre 6, pp. 413–414 sur les *argumenta antiqua*.

128 Barth *ad* 5.715, qui loue Cruquius, Lambin et Torrentius d'avoir préféré dans Hor. *carm.* 2.19.15 *leui* à *leni* (G. Fabricius, Muret).

129 Barth *ad* 2.147 « *Qvae sint generis adscita repertis Fata.*] [...] At de Syllaba tamen in caesura, qvam vocant Artigraphi, neglecta, non desunt exempla Papinii. Ut libro isto ipso v.474. *[...] Te, Meleagre, subit. [...]* Lib.I. v.247. *neqve enim arcano de pectore fallax* | *Tantalus, & saevae periit injuria mensae*. Lib.III. v.209. *Fama subit, & jam bellorum extrema tenemus*. Eodem v.710. *Hei mihi, care pater, iterum fortasse rogabo*. Sic enim scripti Codices. Et aliis multis locis, qvorum aliqvammulta contra veterem lectionem corrupta circumferuntur. [...] » ; *ad* 3.710 « *Care parens.*] Omnes nostri Libri *care pater*. Qvod Papinianum puto, & ob non intellectam caesuram, qvam vocant, a librariis perditum. Vide supra ad lib.II. v.147. » Barth détecte souvent des corrections banalisantes, comme on l'a vu au chapitre 3, pp. 253–254.

la métrique ainsi qu'aux spécificités de chaque auteur[130]. L'*index rerum et verborum* de son commentaire reflète du reste son intérêt pour cette matière[131].

Aux 16e et 17e s. l'analyse théorique de la syntaxe est en plein essor : de notables progrès sont accomplis à partir de conceptions très diverses par des ouvrages comme le *De causis linguae Latinae* (1540) de J.C. Scaliger, la *Grammatica* (1559) de Ramus, la *Minerva* (1587) de Sanctius, puis les grands traités théoriques de Scioppius (*Grammatica philosophica*, 1628), G.J. Vossius (*De arte grammatica*, 1635, rebaptisé *Aristarchus* en 1662) et Lancelot (*Nouvelle méthode latine*, 1644)[132]. Les commentaires se situent cependant à un niveau très différent de ces ouvrages, dont certains, dans leur volonté de donner une base philosophique à la science du langage, excluent d'ailleurs expressément l'*enarratio* du champ de la grammaire[133]. On chercherait en vain des échos de leurs débats dans la tradition exégétique de la *Thébaïde*, de même que dans l'*interpretatio* des éditions *Ad usum Delphini*[134] ; les index de Barth, d'où les noms des théoriciens des 16e–17e s. restent presque entièrement absents, sont représentatifs.

La syntaxe est en vérité l'un des parents pauvres de l'exégèse linguistique. Les fréquentes notes consacrées à l'emploi de l'infinitif comme complément d'adjectif ou de verbe livrent des enseignements assez généraux. Les reformulations, mais aussi les altérations, dont ces constructions font l'objet montrent qu'elles sont perçues comme une difficulté. L'*interpretatio* de Beraldus substitue ainsi à un infinitif complément d'adjectif (3.390 *neque uos auidi promittere bellum*) une tournure avec adjectif verbal ("neque vos tam prompti sitis ad spondendum bellum"), solution que présentaient déjà certaines gloses médiévales[135] ; pour sa part, Bernartius est tenté de lire "plus correctement" un impératif au lieu de l'infinitif, banalisation que l'on

---

130 E.g. Barth *ad* 6.597 *sagittas*.

131 L'index IV *s.v.* "Versus" contient notamment une longue sous-entrée "Versus artificiosi, sonori & numerosi", à laquelle renvoie aussi l'entrée "*PAPINII* Versus insignes" (cf. chapitre 2, n. 393).

132 Pour une vue générale de ces ouvrages, voir notamment Padley 1976:58–259 et la présentation synthétique de Colombat 1999:39–52.

133 Ce point est souligné par C. Kallendorf in Ueding 1992– II:1131 *s.v. Enarratio poetarum* à propos de Scaliger, Ramus et Sanctius.

134 Colombat 2000:209–211 relève que, lorsque l'*interpretatio* rétablit certains termes absents de l'énoncé d'origine, sa démarche n'est probablement pas liée aux "grammaires de l'ellipse" (issues de Sanctius : cf. *infra* p. 391) qui prédominent alors : "les introductions de termes semblent plus dues à l'éclaircissement du contexte qu'à une quelconque théorie grammaticale."

135 E.g. BAV Pal. lat. 1693 *ad* 3.390 : "ad promictendum".

trouve également attestée dans les manuscrits[136]; aucun commentateur ne s'arrête en revanche ici sur la genèse de la construction, aucun ne mentionne même que, pour *avidus*, elle apparaît chez Virgile (*Aen.* 1.514, 12.290). Un autre cas illustre bien le relatif désintérêt dont souffre la syntaxe en matière d'approfondissements sinon d'éclaircissements : convaincus de la nécessité de rétablir en 3.619 l'infinitif *prorumpere* comme complément de *adactus* (au lieu de *prorumpit*), Gronovius et Barth se soucient avant tout de suppléer l'ellipse du verbe conjugué qu'implique leur intervention[137].

Barth s'arrête sur des faits variés, comme une "inversion" des démonstratifs, qu'il présente comme contraire aux habitudes[138]; il discute la répartition entre emplois prépositionnels et non prépositionnels de l'ablatif[139], ou l'alternance de l'accusatif et de l'ablatif avec *super*[140]. Il serait assurément excessif d'en conclure à une forte attirance pour la syntaxe en soi ; chez le commentateur allemand aussi, de telles observations n'occupent qu'une place modeste. Elles révèlent en revanche plus souvent que chez d'autres un regard centripète, une attention à mettre en évidence des faits particuliers au passage et à l'auteur commenté, ou à la diction poétique. La note sur 10.232–233 *molle domandi* | *ferre iugum* est représentative de l'approche des faits de syntaxe que Barth tend à privilégier : il y qualifie de "grec et élégant" – en s'excusant du caractère scolaire d'une telle notation – l'emploi de l'infinitif complément de verbe, en même temps qu'il le désigne comme fréquent chez Stace[141].

---

136 Bernartius *ad* 3.390 « *neque vos avidi promittere bellum*] nunquid rectius *auidi promittite bellum* ? » L'impératif *promittite* figurait apparemment comme variante dans le manuscrit Cambridge, St John's College D.12 (D) ; on le trouve de première main e.g. dans BAV Pal. lat. 1690 (où une autre main corrige ensuite *-it-* en *-er-*). Cf. Barth *ad loc.* « *Promittere bellum.*] *Promittite* habent omnes nostri Codices. Nec in illo tamen qvod contemnas. »

137 Gronovius *ad* 3.619 « *Tandem prorumpit adactus*] Nihil est, quod improbet membranarum, *tandem prorumpere adactus*. Intelligitur enim, ut frequentissime, haec effatur. » ; Barth *ad* 3.620 « *Alio curarum.*] [...] In optimo codice scriptum est : *prorumpere adactus*. Omissa videlicet vocula *est*, more praestantium auctorum. » (une autre note, qui ne discute pas cette question, est lemmatisée "*Prorumpit adactus.*]").

138 Barth *ad* 12.126 « *Dolet haec.*] Trajicit voculas. *Haec* enim Parthenopaei indicat matrem, *Illa*, Conjugem Capanei. Contra comunem scriptorum morem. »

139 Barth *ad* 10.829[823] « *De more.*] Abundat vocula *DE*. [...]. » *Ad* 12.159 « *Longe ab umbris.*] [...] Qvid singulare in usu voculae *Ab* hic viderit Joannes Gebhardus, Notis ad Propertii lib.III. El.XXIV. nobis videre non licet. Est enim vulgatissima locutio : *procul ab aliqvo loco qvicqvam agere*. »

140 Barth *ad* 1.676 « *Super hos.*] His praesentibus, coram his. Insolentior videtur locutio. Sed sciendum τὸ *super* ambiguum priscis fuisse, accusativum, ut loqvuntur Artigraphi, tantum seqventibus, ut sciscit Sergius in Edit. Il. Doh. Et hoc est qvod ablativo figurate jungi autumatur apud Priscianum lib.XIV. Extremo. »

141 La note *ad* 3.323 à laquelle Barth renvoie ici sera discutée *infra* pp. 385–386.

> [Barth *ad* 10.233[227]] *Ferre jugum.*] *Domandi ut ferant jugum, ad rusticos labores*. V.S. Infinitivi usus est Graecanicus & elegans, ut cum Grammaticorum pueris loqvamur. Exemplis uber Papinius, qvorum aliqva vide ad lib.III. Thebaid. v.323.

L'analyse qui précède fait pressentir un intérêt majeur pour la question du style. Si la liste des traits mis en évidence est longue, les remarques qui leur sont consacrées ne prennent tout leur sens que dans la manière dont ces traits sont qualifiés sur le plan de la variabilité linguistique. Dans quelle mesure les envisage-t-on comme caractéristiques d'une époque, d'un genre, voire de l'auteur commenté, ou encore comme poétismes, à l'instar de Barth *ad* 3.122 ("*Atrum* Poetis omne funestum")[142]? L'expression de la sensibilité stylistique peut être discrète. Quand Barth critique l'application du qualificatif *ater* à une "pluie" de larmes et lui oppose d'autres emplois virgiliens et horatiens, il est tentant de penser qu'il voit dans ce type de *iunctura* paradoxale un phénomène distinctif du poète flavien. Elles-mêmes, les énumérations de parallèles peuvent refléter des catégorisations implicites – sans parler du constat qu'un phénomène est courant chez Stace, ce qui signifie souvent "typique".

Gronovius prête attention occasionnellement à la variabilité linguistique avec sa pénétration, mais aussi sa focalisation critique, habituelles. S'il relève en 3.563 la fréquence particulière avec laquelle Stace pratique l'ellipse de la copule dans les formes analytiques du *perfectum*, c'est essentiellement pour défendre dans le passage discuté l'accord de ses manuscrits (*scrutati*) contre la leçon traditionnelle (*scrutamur*)[143]; c'est aussi, de manière plus symptomatique encore, pour se justifier d'intervenir sur d'autres passages victimes du même type d'erreur – ce qui revient à souligner que les particularités de l'auteur peuvent être source d'accidents de transmission ("Quod ostendimus ei noxae fuisse", dans les termes du commentateur), donc à réfléchir sur la genèse des erreurs que l'on se donne pour tâche de corriger[144]. Mais le caractère explicite que présente ici la réflexion sur le style est plutôt l'exception chez Gronovius. Ainsi, lorsqu'il défend *ad* 3.368 un génitif de relation, seul le fait qu'il cite exclusivement deux parallèles chez Stace peut faire penser qu'il s'agit d'un trait cultivé par cet auteur[145]. De même, lorsqu'il invoque la fréquence d'un phénomène il ne précise pas toujours s'il se réfère

---

142 Voir chapitre 4, pp. 308–309 et *supra* p. 358.
143 Gronovius *ad* 3.563[564], cité au chapitre 2, p. 100.
144 Sur ce type de réflexion critique, voir chapitre 3, pp. 250–254. Sur les corrections banalisantes suscitées par l'ellipse de la copule, cf. Barth *ad* 3.619 (n. 137).
145 Note citée *supra* p. 364.

à la langue statienne ou à la langue latine de manière générale[146]. La notion d'idiolecte ne lui est nullement étrangère, comme le démontre le soin avec lequel il s'attache à mettre en lumière les particularités de Tacite dans d'autres travaux[147] ; mais dans ses notes sur la *Thébaïde*, sa priorité paraît être de justifier la leçon qu'il défend, et non de décrire la langue du poème – ce qui tient en partie au format succinct adopté.

Bernartius, pour sa part, se soucie peu de catégoriser les faits qu'il discute et d'attirer l'attention sur ce qu'il paraît considérer comme des "statianismes"[148]. L'aune à laquelle il mesure la langue de Stace présente cependant un intérêt notable. A plusieurs reprises, en particulier à propos du lexique, il appuie en effet ses choix textuels sur des parallèles archaïques ou archaïsants. De même qu'il invoque des expressions de Sisenna, de Varron et de Lucilius pour justifier l'emploi de *stare* au sujet des cheveux de Tydée dressés par la poussière des combats (3.326), c'est par référence à Lucrèce, Lucilius et Apulée qu'il propose de rétablir par conjecture l'adjectif *privus* (3.636)[149]. Les débats contemporains éclairent l'intérêt que Bernartius porte à de tels parallèles. Dans le contexte de la controverse du 16e s., l'"archaïsme" en est venu en effet à jouer un rôle important dans la caractérisation d'une écriture qui s'écarte du style "classique", cicéronien en particulier, telle que la cultive notamment Lipse[150]. En situant Stace par rapport à de tels repères, Bernartius paraît d'abord reproduire les goûts des cercles qu'il fréquente ; sa prose elle-même recourt du reste parfois à des formes archaïques, comme *mavelim* au lieu de *malim*[151]. Il n'en considère pas moins comme authentiquement archaïques certains usages qu'il observe chez Stace, ainsi qu'en témoignent la récurrence de manchettes mettant en évidence un "priscus

---

146 Gronovius *ad* 3.619 (n. 137) "frequentissime".

147 BUGTER 1980:161–170 analyse la manière dont Gronovius discute des formes ou emplois typiquement tacitéens, notamment dans ses *Observationes*.

148 E.g. Bernartius *ad* 3.73 discuté au chapitre 2, p. 71, à propos des acceptions du verbe *gliscere*.

149 Bernartius *ad* 3.326, cité au chapitre 1, p. 22 ; *ad* 3.636 « *quae fati exordia cunctis*] Veteres omnes praeter Busl. *quae prima*, vnde prope est vt credam scribendum, *quae priua exordia cunctis*. vt sensus sit : quae singularia exordia cunctis. *Priua* vetuste quae nobis *singularia*. Lucretius lib.III. [3.722–723]. Lucillius Sat.I. [fr.49–50 Marx]. Idem : [fr.1061 Marx]. vellem vocem hanc restitutam Appuleio Metam. II. <2.12> *Sunt, aio, prima huiusce diuinationis experimenta : nec mirum*. cui rei hic τὸ *prima* ? si attendas sententiam turbare videbis. & scripsisse Apuleium : *Sunt, aio, priua*. »

150 Sur Lipse, voir *supra* p. 374 et n. 110 ; cf. e.g. KÜHLMANN 1982:197–198 sur le rejet commun des archaïsmes et des néologismes par les cicéroniens.

151 Bernartius *ad* 10.139[133] « *tacitoque per aethera curru* | *Fertur*] scripti codices & editio princeps : *cursu fertur*. quod omnino mauelim. [...] » Cf. *ad* 1.321 (n. 161) "purus putus".

loquendi mos"[152], mais aussi des désignations explicites "ἀρχαϊκῶς" touchant notamment à l'emploi des cas (qui reparaissent comme héritages inavoués dans la tradition postérieure)[153]. Soulignons que certaines corrections textuelles qu'il introduit en vertu de ce critère rejoignent les choix des éditeurs actuels[154].

C'est surtout Barth, cependant, qui se distingue par un intérêt marqué pour la variété linguistique, d'ailleurs fréquemment thématisé; ainsi déclare-t-il en une formule générale – à laquelle renvoie l'index – que Stace "présente bien des traits qui sont de son époque et qui lui appartiennent en propre"[155]. L'une des priorités du commentateur allemand consiste précisément à catégoriser la langue du poète. Il est volontiers explicite lorsqu'il s'agit de signaler des poétismes, comme on l'a vu pour l'emploi figuré de l'adjectif *ater*; il relève des particularités épiques, reconnaît certaines caractéristiques communes à la période impériale. Outre un indéniable étalage d'érudition, les énumérations de parallèles qui distinguent son discours participent souvent, implicitement, de cet effort de catégorisation. Dans la note *ad* 10.233[227] citée plus haut, Barth qualifie d'hellénisme, on l'a vu, l'infinitif complément de verbe. Cette désignation – reprise dans l'*index rerum et verborum* sous les entrées "Graecismus Infinitivi" puis "Infinitivi Graecanicus usus" – est récurrente dans son commentaire. A l'occasion, Barth l'assortit de l'affirmation que cette construction est commune en latin, exemples à l'appui[156]; mais il démontre aussi qu'elle est fréquente chez Stace, en particulier *ad* 3.323, dans une discussion à laquelle il renvoie dans la note du dixième livre (et souvent ailleurs)[157].

> [Barth *ad* 3.323] *Signa dare.*] *Ut det signa. [...]* Vetus Scholiastes. Est usus Infinitivi, ut loqvuntur Grammatici, Graecanicus, Cujus exemplorum vim notamus ad Claudiani Bellum Gildonicum, & Encomium Serenae. Papinius saepe

---

152 E.g. Bernartius *ad* 1.440 "Priscus loquendi mos Statio restitutus"; *ad* 1.637 "Priscus loquendi mos".

153 E.g. Bernartius *ad* 2.170 «*stirpemque animosque*] ἀρχαϊκῶς accusandi casu pro auferendi. *stirpeque animoque.*»; *ad* 2.277 «*infaustas percussum adamanta figuras*] ἀρχαϊκῶς pro infaustis figuris [...].» (répété par Beraldus sans indication de source).

154 E.g. la correction de *curua* en *uara* que Bernartius adopte dans le vers 6.851 (*ad* 6.850 [848]).

155 Barth *ad* 3.677 *haec alterna ducum* "Et habet non pauca aevi sui & sua singularia Papinius." Cf. index IV *s.v.* "Papinius Statius: singularia habet" (qui renvoie à cette seule note).

156 Barth *ad* 1.616 «*Reddit habere.*] Graecanicus Infinitivi usus. Appuleio freqvens; [...] Graecismo nihil familiarius. [...] Sed qvid communius?», où, outre Apulée, sont cités la *Ciris*, Claudien, l'*Enéide*, l'*Achilléide* de Stace, Horace, Martial, Valerius Flaccus, Manilius, Tertullien, de même que l'Evangile de Matthieu, Théognis, Apollonios de Rhodes et Thémistios.

157 Ici comme dans la note *ad* 10.233[227], Barth s'excuse de parler d'"infinitif grec".

etiam sic usus, lib.IX. <9.187> *infectaqve sangvine tela | Conjugibus servant parvisqve ostendere natis.* Eodem: <9.386> *Orantesqve tibi servire Napaeae.* Lib.VIII. <8.515> *habe totas, si mens, excindere Thebas.* Eodem: <8.527–528> *paullumqve humeri libare sinistri | Praebuit.* Eodem: <8.715> *Ibat enim magnum lacrymis inflectere Patrem.*

En soi, le recours à la catégorie d'"hellénisme" syntaxique, synonyme de *figura graeca*, dépasse l'identification d'un point de contact entre les langues pour impliquer celle d'un fait de style, cultivé par les poètes latins, dont on débat, au début de l'époque moderne, la définition et le classement[158]. A travers le constat de la fréquence de ce fait chez le poète flavien, c'est aussi une part de son identité qui est restituée à ce fruit de la culture hellénisée de Naples qu'est le fils de "Poplios Papinios Statios"[159]. A l'instar de Gronovius, Barth manifeste parfois sa sensibilité à l'hellénisme linguistique sur le terrain de l'*emendatio*, observant par exemple qu'une leçon manuscrite – qu'il ne se décide pas pour autant à adopter – "correspond mieux à l'usage grec"[160]. Les autres exégètes sont d'ordinaire moins explicites, même s'il arrive à Bernartius de signaler ce phénomène et même de le mettre en évidence par une manchette "Statio Hellenismus restitutus"[161]. Sans surprise, Crucé est attentif à ce type d'"hellénisme" et l'invoque pour clarifier certains passages, mais il ne le déclare pas clairement distinctif du poète qu'il commente[162]. Gro-

---

158 Sur l'origine du terme *hellenismus* et sur sa dimension stylistique, voir A.C. Dionisotti 1995; sur les "hellénismes" dans la langue des poètes latins, voir Mayer 1999. Colombat 1993 discute *passim* la manière dont ce fait est traité dans les syntaxes latines des 16ᵉ–18ᵉ s.; voir l'index détaillé *s.v.* et notamment 172–176 sur Linacre (*De emendata structura Latini sermonis*, 1524), qui innove en consacrant à l'"hellénisme" une discussion systématique. Les emprunts au grec font l'objet d'une typologie très détaillée chez Daniel Vechner, *Hellenolexia sive Parallelismus Graeco-Latinus*, 1610. Cf. *supra* p. 368 et n. 83 sur l'idée d'une origine grecque de la langue latine.

159 Sur la question générale de l'hellénisme de Stace et de son père, le Πόπλιος Παπίνιος Στάτιος honoré d'une statue à Eleusis (*IG* II^2 3919, cf. Clinton 1972), voir Hardie 1983 et Holford-Strevens 2000, qui insiste sur les manifestations littéraires plutôt que linguistiques de cette imprégnation culturelle; cf. McNelis 2007 et déjà Delarue 2000:117–140 sur les liens entre Stace et Callimaque.

160 Barth *ad* 10.372[366]: «*Thebaeqve.*] Non sollicito hanc lectionem. Doctior tamen & Graecanico usui accommodatior Optimi illius Libri: *Thebae, altusqve Cithaeron*. Exemplum lib.VIII. v.36. Alibi alia adnotata.»; l'usage que Barth qualifie de grec est, en l'occurrence, le hiatus à la césure.

161 Bernartius *ad* 1.321, à propos d'un infinitif complément d'adjectif: «*& sedisse superbum*] Sine suspicione mendi: absque libris veteribus esset. qui pereleganter *& sedisse superbus | Deiecto tunc fratre putat* purus putus hellenismus. *superbus* pro *superbum* genus loquendi venustum. vsitatum optimis scriptoribus, sed quod remotum ab vsu vulgi, imperitos offenderat. [...]»

162 E.g. Crucé *ad* 2.16 "p.64" cité au chapitre 4, pp. 291–292 (où c'est un infinitif final qui est désigné comme hellénisme); 6.751 "p.297" «*Tuto procul ora recessu, | Armorum in*

novius lui-même, dont la propension à rétablir les terminaisons grecques suggère qu'il le considère comme un trait marquant, ne le souligne pas dans ses notes.

Barth est guidé par le souci de déterminer ce qui est spécifique de Stace. Il s'attache non seulement à désigner des usages comme fréquents dans son œuvre, mais surtout à en qualifier certains de "papiniens" – une notion qui sert aussi d'étiquette pour les auteurs qui se situent dans son sillage, à commencer par Nonnos, affublé du qualificatif de "TriPapinianus"[163]. Il attire en outre l'attention sur les passages où le poète flavien "cesse d'être Stace" ou "redevient Stace" (notamment par le recours aux hyperboles les plus audacieuses et à une diction forçant le sens), ce qui témoigne d'une sensibilité aux caractéristiques de son écriture mais également à ses variations de ton ou de registre[164].

Outre des cas déjà relevés comme certains emplois de l'infinitif ou certaines particularités métriques, les traits clairement identifiés comme "statianismes" touchent en partie au lexique. Sur le plan des dérivations, Barth insiste sur les verbes préfixés, souvent inhabituels, que Stace apprécie ; il le fait au travers de remarques incidentes mais aussi d'éloquentes énumérations, comme celle de composés en *ad-* que suscite une occurrence de *adstupescere.*

> [Barth *ad* 3.406] *Astupet oranti.*] Talibus fere a se fictis aut retractis in usum verbis saepe libens utitur Papinius. Sic *Adtremere* modo supra : [3.309]. *Adstupere* hic, & lib.II. [2.13]. *Advivere*, lib.XII. v.424. *Hic tenuem nigris etiamnum advivere Lucem* | *Roboribus, pariter cupidae videre.* Sic enim ibi legendum ex optimis membranarum. *Adgemere*, lib.XI. v.247. [...]. Lib.IX. v.178. *jam gaudia magnae* | *Testantur voces, victorqve ululatus aderrat.* Sic & ibi legendum, ex nostris & Bernartianis Codicibus. *Adverberare*, lib.IX. v.686. [...]. *Adaestuare*, lib.V. v.517. [...]. *Adfringere*, Eodem : v.150. [5.150–151]. *Affrangere*, lib.V. Silv.I. [*silv.* 5.1.35–36]. *Adgemere*, lib.VI. v.112. [...]. *Adstridere*, lib.XI. v.494. [...]. *Adsibilare*, lib.V. v.578. [...].

---

speculis. | [...] Erit fortasse, qui, τὸ *Armorum*, cum ablatiuo *recessu* coniungendum putet : sed vix persuadebit, nisi humeros illa dictione, non instrumenta noxia intelligamus : [...]. Quid [*errata* Quid si] Hellenismum, Poetis familiarem, admittamus in illis vocibus, *Procul armorum*, vt sit πόρρω τῶν ὅπλων ? Sensus erit clarissimus. » Sur le "regard grec" de Crucé, cf. n. 85 au sujet des notes lexicales.

163 Barth *ad* 3.460 discuté au chapitre 6, p. 492.

164 Barth *ad* 6.298 « *Praepete cursu.*] [...] Jam incipit *Papinius* de novo esse, hyperbolis & supra rem locutionibus vela immittens : Qvorum copia ubiqve regnat hunc Librum. Tale & hoc ; qvid enim utcunqve celeres eqvi, ad Volucrum aut Ventorum velocitatem ? Notum ita loqvi & reliqvos Poetas, sed istius Hyperbolae omnem sanam mentem excedunt. » Sur les traits désignés ici comme caractéristiques de Stace, voir *supra* p. 361 (diction "forcée") et *infra* p. 397 (hyperboles).

Si la forme rappelle le développement sur le préfixe *inter-* cité plus haut[165], la discussion procède ici d'un mouvement purement centripète, en ce sens que les exemples concourent tous à illustrer la pratique de Stace dans la perspective du passage commenté. Dans le même temps, cette note témoigne des liens qui unissent souvent analyse des particularités de l'auteur et critique du texte. Le constat stylistique – soutenu par des manuscrits – conduit en effet Barth à "normaliser" certains passages en fonction du goût avéré de Stace pour les composés verbaux en *ad-* : à *uiuere* on préférera *aduiuere* en 12.424, à *inerrat, aderrat* en 9.178[166]. Un autre cas confirme de façon spectaculaire l'interaction entre analyse du style et *emendatio*. Après avoir rappelé *ad* 8.81 l'inclination du poète pour les verbes préfixés en *ad-*[167], Barth – incité par son "meilleur manuscrit" – propose de corriger au vers suivant *nutabat* en *adnutat.*

> [Barth *ad* 8.82] *Nutabat tellus.*] MS Codex Optimus : *Adnutat.* Qvod Papinianum omnino existimo. Nec deterrere debet voculae *ad* repetitio. Sic enim saepe Papinium negligere Leges accurati sermonis, exemplis productis, alibi monemus.

L'argument implicite que de tels composés sont fréquents chez Stace s'accompagne ici de l'argument explicite que la répétition d'un préfixe à (très) faible distance ne le gêne pas. Les répétitions "maladroites" d'un même terme à faible distance constituent du reste un fait auquel Barth se montre remarquablement sensible. Le commentateur constate de manière récurrente la fréquence chez Stace de telles répétitions qu'il n'hésite pas à condamner[168] ; l'index IV de son ouvrage en offre d'ailleurs le reflet, avec des entrées "Papinius Statius : Voces easdem de proximo repetit" et "Repetitae voces incuriosius". Un passage du dixième livre où la présence à quelques vers d'intervalle de la même clausule (*caede recenti*) se double de la reprise d'un autre terme (l'adjectif *redux*) le décide à répertorier (de manière assez désordonnée) pas moins de trente-cinq exemples tirés pour la plupart des six derniers livres.

---

[165] Barth, *ad* 4.524, cité *supra* p. 372.

[166] Ces choix sont adoptés par les éditeurs récents, dont les manuscrits offrent peu de soutien à *uiuere* et *inerrat* ; pour une défense de 9.178 *aderrat* contre *oberrat*, voir Dewar *ad loc.*

[167] Barth *ad* 8.81 *attremit* "Multa talia non cum vulgo verba usurpat Papinius, ut notatum alibi".

[168] E.g. *ad* 12.407[406] *turbata* "Repetita statim haec vox, negligentia Papiniana", qui fait référence à 10.410 *turbatus*, où Hill écarte explicitement l'idée que la répétition proche soit le signe d'une corruption, mais où Hall accepte la conjecture *turpatus* de Wakefield ; *ad* 11.503 *funesta* "Repetita de proximo vox dedecorat sermonem", qui fait référence à 11.500 *funestae.*

> [Barth *ad* 10.455[449]] *Caede recenti.*] [...] In eadem autem re repetit mox <10.467> eamdem *recentis* vocem Papinius. Ut <10.459> *reducis* etiam, qvae modo <10.453> jam lecta est. Qvamvis autem consideratiores Poetarum non facile tale qvid committant, in hoc tamen singulis fere paginis observari poterit, & monitum jam non semel supra existimo. Exempla qvaedam proposita declarabunt negotium. Compones ergo haec loca. Lib.VIII. v.180. & 185. lib. Eodem v.216. & 219. [...] Lib.VII. v.169. & v.171. Lib.IX. v.209. & 211. Hoc Libro X. v.424. & 426. [...] Lib.IV. v.845. & 847. [...] Haec enim sola forte se in posterioribus Libris nobis objecerunt, aliorum insuper abunde est.

Ce constat n'empêche pas le commentateur, semble-t-il, de se laisser convaincre par son "meilleur manuscrit" de rejeter un peu plus loin une répétition touchant deux vers consécutifs[169].

> [Barth *ad* 10.754[748]] *Arma furentis.*] Monitum supra iterationem ex propinqvo earumdem vocum non abhorrere Papinium. Ita hoc loco <10.753> *furit* & *furentis* de proximo sibi succedant, nisi interveniant optimae membranae, qvae disertim hic habent *ruentis*. Addita insuper glossa : *cum insano impetu procurrentis.*

Barth opère de même, du reste, à propos de l'entrée en scène de Tisiphone, où il déclare "non statienne" la présence réitérée du terme *manus* à des cas différents (1.112–113), comme le fait aussi Gronovius[170]. Ailleurs, fort de la fréquence des répétitions verbales chez le poète flavien, il est à l'inverse tenté d'*introduire* avec son "meilleur manuscrit" un mot déjà présent dans le contexte proche[171]. Sa démarche rejoint alors celle qui consiste à accepter au vers 8.82 (discuté ci-dessus) une leçon – tirée du même manuscrit – qui génère une répétition de préfixe verbal. Ces attitudes contrastées témoignent bien des hésitations inévitables auxquelles s'expose l'application des critères stylistiques, et en premier lieu des traits qui apparaissent comme caractéristiques de l'auteur, dans la démarche d'*emendatio.*

---

169 Les éditeurs actuels, qui ne signalent pas d'hésitation dans les manuscrits, acceptent la répétition.

170 Voir chapitre 3, pp. 251–252.

171 Barth *ad* 8.268 « *Tantiqve maris.*] Id est magni, qvod timorem merito omnibus faciat. In optimis tamen membranis aperte scriptum est *tacitiqve maris*. Qvod non ausim damnare, licet eadem vox praecedenti insit. Solet enim sic Papinius, ut jam notatum est. » ; la leçon *tacitique* "répéterait" à la fois 8.268 *conticuit* et 8.253 *tacito ... uoto*.

Le cas des figures

A des échelles très diverses, les commentateurs étudiés font usage de deux discours théoriques orientés vers la production textuelle, et dont les liens sont particulièrement étroits dans l'analyse du style : la poétique, qui sera plus spécifiquement abordée au chapitre suivant, et la rhétorique, qui doit retenir notre attention ici en relation avec le commentaire des figures[172]. La rhétorique, dont le *trivium* médiéval avait limité le champ par rapport à celui de la grammaire et de la dialectique, a été – surtout au détriment de cette dernière discipline – la principale bénéficiaire de la reconfiguration opérée au sein des arts du discours par les humanistes, qui l'ont placée au cœur de leur programme éducatif[173]. Soutenu par la réapparition d'œuvres majeures du corpus antique, dont le texte complet de l'*Institutio oratoria* de Quintilien[174], le projet de restaurer l'édifice antique en tant que système cohérent ne s'est toutefois que partiellement concrétisé. Dans les classes, le *De oratore* ressuscité n'a pas détrôné la *Rhétorique à Herennius*, mieux adaptée pour inculquer des règles, et la grammaire a bientôt reconquis certains des territoires qu'elle avait dû céder[175]. Les contours de l'enseignement de la rhétorique restent mouvants au-delà du 15e s.[176]. En rattachant l'étude de l'*inventio* et de la *dispositio* à la dialectique, que beaucoup d'humanistes avaient décriée pour faire table rase de l'héritage médiéval, la pédagogie ramiste réduit la rhétorique à l'*elocutio*, c'est-à-dire surtout aux figures, et à l'*actio*[177]. Dans le camp adverse, l'idéal d'une rhétorique ambitieuse enracinée dans la tradition antique est défendue notamment par les jésuites, et diffusée dans les pays protestants par G.J. Vossius à travers divers ouvrages, dont son grand traité *Oratoriae institutiones* (1606 et rééditions augmentées jusqu'en 1643), qui accorde une importance essentielle à Aristote.

---

172 Sur la relation entre théorie poétique et théorie rhétorique, voir notamment la discussion critique centrée sur l'Allemagne des 16e–17e s. dans Knape 2006 (5–7 pour un survol des traités latins imprimés depuis le 15e s.) ; cf. Walker 2000 sur l'antiquité. Sur la relation entre rhétorique et stylistique, on se référera à la somme éditée par Fix–Gardt–Knape 2009. Cf. *supra* p. 360 et n. 54 sur le niveau de langue et le style.

173 Lardet 1989–92:202–203. Sur la rhétorique à la Renaissance, voir Mack 2011 et le premier tiers du recueil de Fumaroli 1999. Cf. introduction de la deuxième partie, pp. 199–200 sur l'idéal des humanistes, et *supra* p. 351 sur l'importance nouvelle accordée à l'*usus*.

174 Sur la redécouverte de Quintilien, voir e.g. Classen [1994] 2003.

175 Voir e.g. Grendler 1989:205–217.

176 Pour un tableau général de ces fluctuations, voir Douay-Soublin 1989–92.

177 Sur l'importance que Ramus et ses disciples accordent à la dialectique dans la lecture des poètes, voir notamment Grafton–Jardine 1986:177–184.

Le statut mais aussi la conception de la figure ont connu de fortes oscillations[178]. Elle était associée à la notion d'*ornatus* dans la rhétorique antique, qui, tout en prêtant attention aux questions de classification, jugeait entre autres de sa propriété et de ses effets ; en témoignent bien, respectivement, la *Rhétorique à Herennius* et Quintilien. Dans une perspective grammaticale – à laquelle s'opposait Priscien – elle était considérée comme une "déviance" fautive que ses conditions d'énonciation peuvent rendre excusable[179]. Cette perspective a dominé la période médiévale, où les figures ont échappé au déclin affectant la rhétorique classique. C'est surtout après la redécouverte de Quintilien que s'est réaffirmée leur appréhension rhétorique, sous l'impulsion d'humanistes comme Pomponio Leto ; mais face aux huit figures de construction "traditionnelles" héritées du Moyen Age (*prolepsis, syllepsis, zeugma, synthesis, antiptosis, evocatio, appositio, synecdoche*), que privilégient les *Regulae grammaticales* de Guarino da Verona, les tentatives pour imposer un éventail plus large restaient isolées dans l'Italie de la fin du 15e s.[180]. Encore au siècle suivant, l'enseignement de cette matière est confié pour l'essentiel à des manuels de grammaire souvent modestes[181]. Les figures de construction "traditionnelles" sortent cependant du champ de la rhétorique pour devenir un outil d'explication syntaxique ; Sanctius (*Minerva*, 1587) décrit le latin comme une "langue figurée", fondée en premier lieu sur l'ellipse[182]. Les approches rhétorico-stylistiques comme celle d'Erasme (*De copia verborum ac rerum*) ou du ramiste Omer Talon (*Institutiones oratoriae*, 1545, et *Rhetorica*, 1548) développent la théorie des figures, mais cherchent aussi à faciliter l'apprentissage d'un répertoire très ample. L'ancrage de cette matière dans la poétique est consacré par J.C. Scaliger (*Poetice*, 1561, posthume)[183].

---

178 REYNOLDS 1996:17–41 discute les conceptions de la figure qui s'affrontent de l'antiquité au Moyen Age en relation avec le conflit disciplinaire entre grammaire et rhétorique. Cf. *supra* pp. 350–351.

179 Sur les définitions antiques de la figure, voir e.g. BARATIN 1989:287–290. Pour Priscien, la figure est un phénomène dont la *ratio* est incapable de rendre compte ; elle constitue donc surtout le signe de l'insuffisance du modèle explicatif. Sur cette conception, intimement liée à l'importance centrale que Priscien reconnaît à l'*usus* et à son rejet de la notion de faute, voir BARATIN 1989:435–453.

180 Voir e.g. BLACK 2001:137–142.

181 Voir à cet égard l'étude du cas anglais dans GREEN 1999. Les principaux manuels de tropes et figures produits à la Renaissance sont présentés dans MACK 2011:208–227.

182 COLOMBAT 1993 offre une analyse détaillée de ce processus qui se poursuit jusqu'à la fin du 18e s., mais aussi de la situation qui prévalait à l'époque de Guarino da Verona ; cf. BOUQUET 2002:60–68 sur la conception de Sanctius, 72–79 et 99–102 sur son adaptation par Scioppius et par Lancelot.

183 Vossius, pour sa part, traite des figures dans ses *Oratoriae institutiones* et ne revient pas

L'*enarratio* médiévale, tout en s'affranchissant du joug de la rhétorique, intégrait à l'explication des textes divers principes que cette discipline avait appliquées à la production textuelle, et se penchait notamment sur les usages et les effets des procédés de composition[184]. Comme le montre l'étude de la tradition virgilienne, les commentateurs médiévaux d'œuvres poétiques accordaient une place importante à une lecture faisant appel aux catégories rhétoriques, en se basant sur des discours comme celui de Servius où elle était présente à divers niveaux; au moins depuis le 12e s., ils élaboraient aussi des analyses indépendantes, d'abord surtout au sujet des figures, ensuite également au sujet de structures plus vastes[185]. Dans les travaux du début de l'époque moderne, un intérêt visible pour la rhétorique au sens large se manifeste à propos de textes comme le *De clementia* de Sénèque, dont Calvin étudie avec soin non seulement le recours aux figures mais aussi la conduite argumentative[186]. L'exégèse des poètes présente des visages contrastés. Le modèle dominant, d'ascendance servienne, se soucie d'ordinaire surtout de l'*elocutio*; Politien se limitait souvent à des remarques ponctuelles ne dépassant pas la nomenclature (occasionnellement accompagnées de parallèles)[187], même s'il tendait à considérer que la dimension rhétorique confère à l'œuvre son unité – étape significative dans l'essor de son appréciation esthétique[188]. Face à ce modèle se développe depuis le 15e s., en particulier dans l'enseignement jésuite, une tradition exégétique strictement rhétorique – sous-étudiée jusqu'à très récemment – qui se focalise presque exclusivement sur l'*inventio* et la *dispositio*, excluant les observa-

---

sur cette matière dans ses *Poeticae institutiones* (cf. chapitre 6, p. 404); voir BLOEMENDAL 2010:5–7.

184 COPELAND 1991:64–65 analyse les traits qui concourent à donner au commentaire académique médiéval un caractère rhétorique. Cf. introduction de la deuxième partie, p. 204 et n. 32 sur l'évolution des compétences de l'*enarratio*.

185 Voir BASWELL 1995:56, 64–65 et 73–74 sur le manuscrit Oxford, All Souls College 82: on observe dans le "commentaire I" (12e s.) des notes rhétoriques brèves identifiant les figures, mais aussi (comme dans le commentaire attribué à Anselme de Laon) un développement de l'annotation par rapport à ce qu'offrait Servius; le "commentaire III" (seconde moitié du 14e s.) n'identifie pas seulement des cas spécifiques de langage figuré, mais il met en évidence des phénomènes de plus grande ampleur touchant aussi à la structure du poème.

186 Voir l'analyse de BATTLES–HUGO 1969:76*–81*. Le lien entre cet intérêt pour l'argumentation et la forme même du commentaire de Calvin sera évoqué au chapitre 6, p. 409.

187 STILLERS 1988:78–79 souligne la modestie de l'exégèse rhétorique dans les commentaires de Politien, mais relève aussi un traitement moins superficiel dans son travail sur les *Silves*.

188 Voir STILLERS 1988:79–80, à propos des notes de détail mais aussi des discours généraux qui le précèdent (ou le suivent); sur ces discours, cf. chapitre 6, p. 410.

tions grammaticales et historiques mais aussi interprétatives[189]. En commentant Virgile, le jésuite La Cerda n'insiste cependant guère sur l'instruction rhétorique et se préoccupe avant tout de la poétique[190].

Les commentaires sur la *Thébaïde* évoquent parfois explicitement l'*ornatus* lorsqu'ils louent les qualités de Stace dans leur paratexte introductif[191]. Privilégiant clairement les figures, même s'ils les traitent de manière assez peu approfondie, ils accordent une attention limitée aux faits touchant de plus larges portions du texte tels les discours – dont il sera question au chapitre suivant – et ils les abordent le cas échéant dans une perspective poétique plutôt que proprement rhétorique[192].

L'exégèse des figures est susceptible d'intéresser aussi bien le niveau des éclaircissements que celui des approfondissements, une double perspective que révélaient déjà les manuscrits scolaires : cette matière y était en effet abordée tant dans les gloses interlinéaires, essentiellement dévolues à la résolution des difficultés de compréhension, que dans le registre des gloses marginales, ouvert à des développements plus ambitieux[193]. Souvent, les commentateurs modernes de Stace s'arrêtent sur les figures avant tout lorsqu'elles menacent la compréhension. La note suivante illustre cette démarche, mais également l'élargissement à une discussion lexicale de plus vaste portée.

> [Bernartius *ad* 1.377[375]] *vasto metuenda Vmbone*] Vmbo Latinis, Varrone teste, quod Graecis ἄμβωνες. Graeci autem ἄμβωνες vocant, quicquid extumidum est & prominet. hinc scriptores a parte quae in clypeo Romano, instar dimidiati oui eminebat, συνεκδοχικῶς, *vmbonem* pro clypeo ponunt. vti hoc loco Papinius noster, & lib.IX. [9.147]. Maro lib.X. [*Aen.* 10.270–271]. [...] Hinc & pro toga Romana quoque sumitur, ab vmbone qui in ipsa. Persius Sat.V. [5.32–33]. [...] Papinius noster alias, pro omni eo quod prominet, vocem, *vmbo*, vsurpat lib.VI. [6.257–258]. [...] imo pro humero, manu, aut brachio, lib.III. [sic] [2.671].

---

189 Sur cette tradition et sur les recherches actuelles dont elle fait l'objet, voir Noille-Clauzade 2007, qui illustre la démarche des commentaires rhétoriques par leur analyse de Verg. *Aen.* 2.638–650.

190 Cf. chapitre 6, p. 404 et n. 9.

191 Barclay, préface, sig. †6r. Marolles, vol. 1, épître dédicatoire, sig. ã5r ; vol. 1, préface, sig. ã7r ; vol. 2, épître dédicatoire, sig. ã3v. Beraldus, préface, sig. ĩ1v. Cf. chapitre 8, pp. 577–578 et n. 37.

192 Des raisons de place m'interdisent d'aborder ici les descriptions.

193 Voir Black 2001:285–287 : dans ces manuscrits, les figures sont très souvent éclaircies dans des gloses interlinéaires (signe qu'elles peuvent poser difficulté pour la compréhension littérale) mais sont aussi l'objet de gloses marginales (registre privilégiant les éléments d'approfondissement).

La discussion du terme *umbo* commence par un développement assez semblable à ce que pourrait offrir un dictionnaire. Le sens précis que ce terme revêt dans le vers commenté n'apparaît qu'ensuite, avec la mention de son emploi comme synecdoque pour désigner le bouclier, qui éclaircit la compréhension tout en enseignant plus largement que cette figure est fréquente aussi chez d'autres auteurs. Et l'on ne tarde pas à s'éloigner à nouveau du texte. Les mouvements opposés qui caractérisent cette note sont d'ailleurs visibles dans des indications fournies en marge : une manchette "Vmbo pro clypeo", pertinente pour ce vers de Stace, est suivie d'une manchette "Vmbo pro toga", reflet d'un discours centrifuge.

Que la compréhension *ad loc.* soit en jeu ou non, on prend souvent soin de nommer les figures rencontrées au fil du texte, opération qui permet au lecteur de les rapporter au bagage de connaissances générales qu'il possède, en même temps qu'elle expose les compétences du commentateur. L'intérêt pour la nomination des figures – que l'on observe même chez Barth – peut être affiché par l'apparition de cette opération en tête de note, un trait structurel récurrent chez certains commentateurs. Crucé, notamment, signale très souvent les aposiopèses immédiatement après le lemme[194] ; pour d'autres figures cette stratégie est manifeste dans ses notes sur l'*Achilléide*[195]. Le même constat s'impose pour le traitement que Bernartius réserve à la *sententia* : cette figure singulière, souvent associée à l'expression d'un "message", est généralement nommée en début de développement par le commentateur néerlandais, de même qu'elle est volontiers mise en évidence dans la typographie du texte de Stace imprimé dans son ouvrage[196].

Barth n'est pas plus enclin que d'autres à soumettre à une analyse poussée les figures qu'il aborde, en un éventail d'ailleurs assez modeste, dans son exégèse de la *Thébaïde*. La différence saute aux yeux avec un travail comme celui de Calvin sur Sénèque, qui mobilise toutes les ressources de la rhétorique antique et utilise une multitude de termes techniques[197]. Barth ne fait

[194] Crucé *ad* 8.60 "p.356" « *Me quoque, sed durae melior violentia legis.* | Videtur esse Aposiopesis in duabus primis vocibus. [...] » ; *ad* 10.215[209] "p.440" « *Haec qui aderunt?* | Aut mendosus est locus, aut aposiopesin habet. [...] » ; *ad* 11.559 "p.496" « *Huc aliquis propere Sceptrum atque insigne comarum,* | *Dum videt.* | Aposiopesis : [...] », où il s'agit en fait d'une ellipse (voir chapitre 4, n. 141) ; cf. a contrario la très brève note *ad* 12.301 "p.518" (n. 203), autre cas d'ellipse, où la résolution de la figure précède sa nomination.

[195] Crucé *ad Ach.* 1.38 "p.554" ("Hypallage." en tête de note), *ad Ach.* 1.244[2.47] "p.591" ("Synecdoche."), *ad Ach.* 1.252[2.55] "p.595" ("Οξύμωρον.")

[196] Voir chapitre 8, pp. 596 et 594–595 respectivement.

[197] Battles–Hugo 1969:76* et 80*–81* recensent les termes rhétoriques et logiques utilisés par Calvin. Observons que la simple confrontation avec l'index IV du *Stace* de Barth donne

du reste référence qu'avec modération aux traités spécialisés sur la théorie des figures que cite le commentateur du *De clementia*[198], tout comme il renvoie à Quintilien non pour des questions techniques, mais plutôt pour le jugement littéraire ; même Charisius, source essentielle de l'enseignement des figures dans l'instruction grammaticale de base aux côtés de Diomède et de Donat, est convoqué non pour son apport en ce domaine, mais surtout pour des questions de lexique et de morphologie. Quant aux ouvrages modernes de poétique et de rhétorique comme ceux de J.C. Scaliger ou de Vossius, ils ne sont guère cités par Barth pour des discussions techniques sur les figures, ce qui rappelle ce que l'on a constaté au sujet des traités sur la syntaxe[199].

La manière dont Barth commente la brusque interruption du discours de Méon (*ad* 3.87) suffit cependant à illustrer une différence fondamentale qui le sépare d'autres exégètes de Stace.

> [Barth *ad* 3.87] *Te superis fratriqve.*] *Abruptus sermo, cadit enim verbis inabsolutis*. Schol.Vet. *Interruptiones* aut *Praeruptiones* tales valde familiares sunt Papinio nostro, nec ulli veterum magis. Vide supra ad Lib.I. v.461. Hoc Libro, 280. *Tu : Sed scopulos & ahena precando | Flectere corda paro*. Vers.291. *Nunc gentem immeritam : Lacrymas non pertulit ultra | Bellipotens*. Lib.IV. <4.322> *Qvamqvam utinam vires : nuper te pallida vidi, &c*. v.518. *Jamqve ego vos : avide subicit Phoebeia Manto*. Alia exempla offendes, modo satis meminerim, lib.X. v.725. [*scil.* 10.730] lib.XII. v.301. lib.XI. 167. 192. 559. lib.VIII. v.60. 84. 342. 506. 514. Virgilius Aeneid. II. [sic] [1.135]. Ausonius, Profess. II. [1.11].

Alors qu'un personnage comme Barclay se limite à mettre en évidence la suspension de l'énoncé et à rétablir le *sensus plenus* qu'elle affecte[200], Barth agit tout autrement. Qu'il ne complète pas l'énoncé de Méon témoigne certes d'un moindre souci d'éclaircir le sens, mais l'essentiel n'est sans doute pas là : il prend soin de le faire dans ses notes sur d'autres aposiopèses,

---

une image exagérée de la différence séparant les deux ouvrages, puisque cet index ne reprend qu'une petite partie des figures et autres notions rhétoriques abordées par Barth (il omet e.g. *auxesis* et *ironia*).

198 Barth ne mentionne que très ponctuellement Aquila Romanus, Rutilius Lupus et Julius Rufinianus ; encore ne le fait-il pas toujours pour la matière rhétorique qu'ils traitent (*ad* 3.310 *ne mihi concipe, ad* 8.677 *rex o iustissime, ad* 11.178 *ululat mihi*) mais aussi pour un parallèle verbal (*ad* 6.789 *motu acuto*) ou pour un contenu édifiant (*ad* 3.4 *scelerisque parati supplicium exercent*). Sur la présence de ces *rhetores minores* dans le commentaire de Calvin, voir Battles–Hugo 1969:82*–84*.

199 Le commentaire de Barth sur les *Silves* contient toutefois quelques renvois précis au traité de rhétorique de Vossius, y compris à propos de questions techniques : *ad* 1.2.166 ; *ad* 3.5.110.

200 Voir chapitre 4, p. 326 pour la note de Barclay.

parfois même par d'amples reformulations explicitatives[201]. Si Barth se distingue, c'est en soulignant avec insistance la fréquence "sans égale" de cette figure chez Stace (l'index IV contient d'ailleurs une longue entrée "Abruptus Sermo Papinii") et en étayant cette affirmation par de nombreux exemples – exemples indifférents, soit dit en passant, à la ligne de démarcation que nous traçons entre aposiopèse et ellipse[202]. Cette fréquence est relevée par Crucé également[203], mais la note de Barth citée à l'instant illustre son désir sans pareil de décrire et de situer la langue de la *Thébaïde*, ainsi que l'intérêt qu'il accorde aux figures dans cette entreprise ; les deux traits sont confirmés par ses observations sur d'autres cas d'aposiopèse[204].

Parmi les figures qu'il juge distinctives de Stace, Barth inclut par exemple l'oxymore, dont il fait voir la fréquence en compilant des listes[205]. Il se montre sensible plus largement au goût de ce poète pour le paradoxe et les figures d'opposition, comme l'illustre bien sa remarque sur les sentiments mêlés qui animent les concurrents de la course de chars (6.392–395 *stant uno margine clausi, | spesque audaxque una metus et fiducia pallens. | nil fixum cordi: pugnant exire pauentque, | concurrit summos animosum frigus in artus*).

> [Barth *ad* 6.394] *Pugnant paventqve.*] Neqve teneri possunt, & pavent tamen exire. Mira eloqventia & floriditas Poetae in diversis affectibus committendis. [...]

---

201 Barth complète l'énoncé e.g. *ad* 10.688[682] (n. 210) par le biais d'une "scolie", et surtout *ad* 8.60 (n. 204) par un ample développement dont il assume lui-même la responsabilité.

202 Sur cette confusion, voir chapitre 4, n. 141. Dans la liste de Barth, elle concerne 11.192, 11.559 (cf. Crucé cité n. 194), 8.84, 8.342.

203 Crucé *ad* 12.301 "p.518" « *Ter noctem Herculeam.* Continuasti scilicet. Multas aposiopeses notare est in hoc Poeta. »

204 Cf. Barth *ad* 8.60 «*Me qvoqve.*] Usitata Papinio *Sermonis abruptio*. De qvalibus alibi. Raro sic alii Poetae. Hic autem solus toties, qvoties vix alii omnes. Sensus est : *Me qvoqve pene lacrymantem videram : Sed melius consuluit rebus meis atrocitas Legis, qva respiciente Orpheo, coacta est pedem referre inviolata sic crudelitate mea, Eurydice.* » ; *ad* 10.729[723] «*Medio de pulvere belli.*] [...] Sermo est abruptus, qvali toties utitur Papinius, qvoties vix omnes alii Epici Poetae. Qvaedam vide ad lib.III. v.87. »

205 Barth *ad* 10.240[234] («*Pulcra seditione.*] [...] Similis locutio : *Clarus tumultus*. Hoc Libro v.576. [*scil.* 10.582] *claroqve tumultu, Reddere regna jubent*, lib.XI. v.541. *Nefasqve Justius. Clarus tumultus* & lib.VI. v.589. *Pulcra fraus*, lib.X. v.186. *Blandae irae*, lib.X. vers.830. *flebile gavisae*, lib.XII. vers.426. *Bonus error*, lib.XI. v.450. *Hilaris tumultus*, lib.VIII. v.295. *Offendi jucunditate*, lib.VIII. v.33. *Laetifero tumultu*, lib.VIII. v.261. *Lucemqve timent, Lucemqve precantur*, lib.VII. v.465. *Non illaudata seditio* apud Claudianum lib.II. in Rufinum CCXXIV. *Alternamqve fidem non illaudata lacessit | Seditio.* ») ; *ad* 11.541 («*Nefasqve justius.*] Contradictio elegans & Poetica, satis jam & his & aliis Commentariis illustrata. Similes sunt in Papinio, *Doctus tumultus*, lib.VI. v.589. lib.VIII. v.295. *Pulcra fraus*, lib.X. v.186. *Seditio*, lib.X. v.235. *Blandae irae*, lib.X. v.830. *Flebile gavisae*, lib.XII. v.426. *Bonus error*, lib.XI. v.450. *Offendi jucunditate*, lib.VIII. v.33. *Laetifer tumultus*, lib.VIII. v.261. *Lucemqve timent, Lucemqve precantur*, lib.VII. v.465. [...] »).

Mais c'est peut-être surtout l'hyperbole (bien représentée, elle aussi, dans l'index IV) qui lui paraît caractéristique, comme l'a déjà suggéré l'analyse des premières notes de l'ouvrage[206]. Pour Barth, l'image du Cithéron "se dressant" lorsque Etéocle blessé se laisse choir pour tuer son frère est "papinienne" (*ad* 1.556 "Papiniana Hyperbole"), tout comme celle d'un roc inébranlable dont la mer elle-même fuit le contact (*ad* 9.93 "Papiniana auxesis"), et c'est notamment "en donnant libre cours aux hyperboles et aux énoncés qui surpassent la réalité" que Stace se révèle dans toute sa singularité[207] ; autre sujet d'intérêt pour le commentateur, le fait que le poète ne se limite pas à décrire deux corps transpercés ensemble par la lance de Thésée, mais aille jusqu'à évoquer la possibilité que le même coup fasse une troisième victime[208]. De telles remarques ne sont pas inconnues dans les autres exégèses, mais elles n'y sont de loin pas aussi systématiques, pour des raisons qui tiennent naturellement en partie à une densité bien moindre. Des notes de Barth transparaît, à des degrés variables, l'idée que le style manifeste le "génie" de l'auteur, sa nature propre, une idée que l'on peut mettre en relation avec la théorie de l'imitation qui s'exprime dans les pièces composées par l'érudit allemand, et, en amont, avec les vues de Lipse[209]. Barth se distingue en outre par l'attention, fût-elle modeste, qu'il porte parfois à l'effet. C'est le cas par exemple lorsque Ménécée, qui cherchait à éviter ses parents pour mettre à exécution son projet de suicide, se retrouve face à face avec Créon (10.686–689) : pour le commentateur, le fait que le narrateur suspende sa phrase à ce moment même vise à montrer le "poids" de cette soudaine rencontre[210].

---

206 Sur ces premières notes, voir *supra* pp. 361–362. L'index IV contient des entrées "Hyperbolarum exempla" et "*PAPINII* Hyperbolae & immaniloqventia" (sur le second cas, cf. n. 63, et chapitre 2, n. 393 sur la forme de l'entrée d'index).

207 Barth *ad* 6.298 (n. 164). Cf. *ad* 10.299[293] et *ad* 10.311[305] cités au chapitre 6, n. 199, deux notes qui font l'objet de l'entrée d'index "Hyperbolarum exempla" mentionnée n. 206.

208 Barth *ad* 3.149 « *Media trabe.*] Instar trabis enim *hastam* adsignat *Tydeo*. Sic de Theseo, lib.XII. v.730. etiam immanius : [12.730–731]. Etiam immane est uno telo duo corpora trajecta ; addiderat vero & Tertium Papinius noster, nisi eodem portento placuisset temoni hastam infigere. Eodem Libro XII. [12.749–751]. *Sagitta divina* pariter trajectorum duorum corporum fraternorum exemplum apud Ovidium lib.VI. [Ov. *met.* 6.242–244]. *Trabs* autem in suo genere qvodqve grande telum. Ut de sua sibi mentula Catullus. *Trabale telum* Maroni, *Trabalis clavus Amoris* Plauto. »

209 L'importance de l'*ingenium* dans la conception du style "attique" chez Lipse a été évoquée *supra* p. 357 ; KÜHLMANN 1982:257–258 souligne que la poésie de jeunesse où Barth rejette un cicéronianisme étroit (cf. *supra* p. 357 et n. 42) reflète la théorie lipsienne, qui condamne l'imitation non personnelle. On reviendra au chapitre 6, pp. 405–406 sur la question de l'imitation.

210 Barth *ad* 10.688[682] « *Cum genitor.*] *Obvius fit.* V.S. Abruptum genus est dicendi, ut pondus rei ostendatur. Vide notata ad librum III. v.87. » On observera que la liste de la note *ad* 3.87 (citée *supra* p. 395) n'inclut pas ce cas. Cf. e.g. *ad* 4.318 *ille ad humum pallens*.

A une échelle plus large que celle des figures discutées ci-dessus, l'intérêt poético-rhétorique que peut susciter un texte comme la *Thébaïde*, fût-ce à un niveau élémentaire, est bien visible dans le cas des comparaisons[211]. Sur ce terrain, une telle perspective prédomine de longue date, avec une orientation prescriptive souvent évidente, que reflète par exemple la confrontation à laquelle le *De arte poetica* de Vida (1527) ou la *Poétique* de Scaliger (1561) soumettent Virgile et Homère[212]. Dans les manuscrits médiévaux, les comparaisons faisaient très souvent l'objet de mises en évidence qui les signalaient comme modèles et permettaient de les extraire aisément pour les reporter dans des florilèges et des recueils de lieux communs[213]. Stace offre ample matière à de telles pratiques, lui qui recourt à cette figure avec une fréquence extraordinaire et qui en était considéré au Moyen Age comme l'un des maîtres[214]. Au-delà des éloges récurrents dans les paratextes introductifs[215], une manifestation extrême de l'attention que les modernes accordent de manière générale aux comparaisons est l'index de Marolles : alors que ses entrées concernent presque exclusivement des noms propres et très rarement des motifs littéraires[216], et ne prennent une certaine ampleur que

---

211 Certaines discussions plus "littéraires" des comparaisons seront abordées dans la section suivante.

212 La part importante que les comparaisons prennent dans cette confrontation chez Scaliger est soulignée dans Knauer 1964:75 ; voir *Poetice*, 1561, livre 5, chapitre 3 (cf. 5.14 sur les comparaisons chez d'autres poètes). Sowerby 1997b:175–177 discute la condamnation que Vida, s'associant aux jugements négatifs exprimés depuis les critiques alexandrins, prononce envers des comparaisons homériques manquant au critère du *decorum* (cf. Sowerby 1997a:47 à propos de Pétrarque). On reviendra au chapitre 6, pp. 441–442 sur la confrontation entre Virgile et Homère.

213 Florilèges et recueils de lieux communs seront discutés au chapitre 8, pp. 589–590 au sujet des *sententiae* ; cf. introduction de la deuxième partie, pp. 206–208. Kallendorf 2005:115 souligne que des *marginalia* comme "comparatio" figurant dans des livres imprimés sont ensuite fréquemment transférés dans des recueils de lieux communs.

214 Sur l'abondance des comparaisons dans la *Thébaïde*, voir notamment Luque Lozano 1986. Munk Olsen 2004:238 observe qu'elles sont – comme les figures en général – beaucoup plus souvent signalées dans les manuscrits de la *Thébaïde* que dans ceux d'autres poèmes classiques latins ; le catalogue de H. Anderson I 1–487 signale les manuscrits statiens où elles sont ainsi mises en évidence. L'intérêt que les comparaisons de Stace suscitent chez les lecteurs médiévaux est confirmé par leur discussion dans le commentaire "*in principio*" (cf. chapitre 2, pp. 51–52), relevée dans de Angelis 1997:99.

215 Parmi les qualités de Stace, Bernartius mentionne "similitudinum vitalis succus" (partie 2, préface, sig. A2r), Barclay "similium aut differentium rerum inter se aptissimis comparationibus" (sig. †6r), Beraldus "comparationes in nullo Poëta pulchriores & aptiores, & in plerisque Homericas & Virgilianas superantes" (sig. ĩ2r).

216 Comme exemple du second cas, on trouve e.g. cette entrée : "Bergers. Berger qui meine son troupeau aux champs. Berger qui fait passer à son troupeau vne riuiere débordée."

pour des personnages comme Adraste et Tydée (une colonne entière pour chacun, soit une trentaine d'entrées secondaires), cet index consacre un cinquième de son étendue (presque dix colonnes) à une énorme liste détaillant chacune, ou presque, des comparaisons qui apparaissent au fil du poème. Il n'y a là rien moins qu'un répertoire de modèles de composition, qui relève par exemple pour le premier livre les occurrences suivantes[217]:

> Comparaisons [...] de deux Souuerains à la fois, auec deux jeunes Taureaux choisis dans vn troupeau pour les accoupler sous vn mesme joug [...] <1.131–136>. d'vn gouuernement inégal, auec des agitations causées par le vent [...] <1.193–194>. de Polyince [sic], auec vn Nocher par vn temps fascheux [...] <1.370–375>. de Polynice & de Tydée qui se batoient sans se connoistre, auec de la gresle, & auec ceux qui se battent aux jeux Olympiques [...] <1.419–420, 421–424>. des deux Guerriers cessant de se battre auec la mer qui deuient calme apres auoir esté fort agitée [...] <1.479–481>. des deux filles d'Adraste auec Pallas & Diane [...] <1.534–536>.

Dans la plupart des cas, les commentaires eux-mêmes n'abordent les comparaisons que de manière ponctuelle, ce qui tient là encore dans une certaine mesure à leur densité relative: un recueil de notes éparses n'en discutera, au mieux, que l'une ou l'autre. Un trait qui frappe toutefois est la fréquence avec laquelle cette figure est abordée dans les termes de l'éloge et du blâme. Elle suscite ainsi des passes d'armes entre les différentes "voix" qui se rencontrent dans l'ouvrage de 1658; Marolles désapprouve Guyet d'avoir jugé inadéquate la comparaison des sentiments de Thiodamas, surpris d'être désigné successeur d'Amphiaraüs, avec l'inquiétude d'un prince achéménide héritant du royaume de son père (8.286–293)[218]. Barclay, quant à lui, loue Stace d'avoir illustré par l'image des grues quittant le Nil pour les contrées du nord le spectacle de l'armée argienne se remettant en ordre de marche pour repartir de Némée.

> [Barclay *ad* 5.11] *Qualia trans pontum, &c.*) [...] Scite poeta militibus grues confert, quae & excubias agunt, & nunquam, nisi magna multitudine, certoque ordine dispositae prouolant. [...]

Barclay appuie son jugement par l'argument que le comportement collectif des grues les rend particulièrement aptes à évoquer une armée. Or dans la

---

[217] Ma citation restitue les références des passages concernés; l'index de l'ouvrage ne renvoie qu'aux pages où ces passages apparaissent.

[218] Paris 1658, note infrapaginale *ad* 8.286 «Haec comparatio, & intempestiua & puerilis videtur Guieto.»; note finale «287. Est le commencement d'vne illustre comparaison que M. Guiet trouue *puerile & hors de propos*: mais il ne la faut que lire pour n'en iuger pas de la mesme sorte.» Sur cette comparaison "anachronique", voir HOLLIS 1994.

pratique de Barth, seule à offrir les bases nécessaires à une analyse plus générale, ce critère constitue à l'évidence l'enjeu central de telles prises de position normatives ; lorsqu'elles sont discutées par le commentateur allemand, les comparaisons le sont en effet pour l'essentiel sous l'angle de la correspondance entre comparé et comparant, qui occupait notamment la *Rhétorique à Herennius*[219]. Barth prend souvent soin d'applaudir un rapprochement pertinent à tous égards, et il dénonce non moins souvent la situation inverse. Ainsi déclare-t-il "peu appropriée" la comparaison entre la déesse Virtus prenant les traits de la prêtresse Mantô et Hercule se déguisant en femme (10.646–649)[220]. De même, il s'élève contre le fait que l'épouse de Créon pleurant le sacrifice de Ménécée soit comparée à une tigresse privée de ses petits (10.820–826), et il s'étonne encore de voir Stace (12.66–67) mettre en regard un mort reposant en paix (Ménécée sur son riche bûcher) et un vivant au comble de la souffrance (Hercule "heureux" sur l'Oeta)[221]. Dans tous ces cas, Barth exprime sa propre exigence d'une forme de cohérence dont le poète flavien ne se soucie pas ; une caractéristique de ses comparaisons consiste, en effet, dans le rapport ténu qu'elles établissent souvent entre *comparandum* et *comparans*. Si Barth adresse malgré tout à Stace un éloge appuyé pour son usage de cette figure, il n'est assurément pas indifférent qu'il le fasse au sujet d'une comparaison qu'il déclare "parfaitement appropriée", celle de la crainte des Thébains sortant de la ville après la bataille et de la démarche hésitante de marins regagnant la terre après une tempête (12.12–13 *ut adsiduo iactatis aequore tellus | prima labat*).

> [Barth *ad* 12.13] *Prima labat.*] [...] Appositissima vero est similitudo, nec qvisqvam Poeta talibus (uno aut altero demtis) isto felicior. [...]

Le même critère reparaîtra chez le commentateur vénitien de la fin du siècle suivant, qui, comme Barclay, donnera sa bénédiction au rapprochement établi par Stace entre les Argiens s'apprêtant à quitter Némée et l'envol des oiseaux migrateurs[222]. Lewis défendra de semblable façon la comparaison

---

219 Rhet. Her. 4.60–61 énonce d'abord l'exigence d'une correspondance très stricte entre tous les aspects du comparé et du comparant, pour adopter ensuite une perspective plus souple.

220 Barth *ad* 10.646[640] « *Sic Lydia conjux.*] Parum apposita comparatio Meretriculae Heroem irridentis, ad Virtutem Menoeceo liberandam sangvine suo patriam, persvasuram. [...] » Cf. Williams *ad loc.* "This simile [...] is wholly inappropriate in the context of the transformation of the majestic goddess Virtus : Hercules' plight is comical and ridiculous." et Lesueur *ad loc.*, plus nuancé.

221 Barth *ad* 10.825[820] *iacens* (cf. Williams *ad loc.*) ; *ad* 12.67 *laetus*.

222 Venise 1786 *ad* 5.12 "(1)" « *Rauca Paraetonio.* Laetitiae congrua comparatio. [...] »

entre l'agitation que suscite chez les soldats argiens le retour victorieux de l'expédition nocturne conduite par Thiodamas et celle d'oisillons voyant leur mère regagner le nid (10.458–462)[223]. Dans le même esprit, c'est en se référant à leur "égale propriété" qu'il hésitera entre deux interprétations de la relation qui unit au mouvement d'un torrent (3.671–676) les Argiens soulevés par Capanée contre Amphiaraüs avant d'être interrompus par la nuit; à l'inverse, il déclarera que l'image du reflet dans la mer de Vesper et des autres astres (6.578–582) est malvenue et superflue pour illustrer combien la beauté du corps huilé de Parthénopée l'emporte sur celle de ses concurrents dans l'épreuve de la course[224]. L'éloge général des comparaisons de Stace exprimé dans sa "dissertation préfacielle" se fondera sur le critère de la "parité de circonstances", tout en esquissant de manière remarquable – toujours dans une perspective normative – une analyse de l'effet produit par l'imprécision de la relation entre comparé et comparant : cette imprécision "laisse à l'imagination du lecteur le soin de remplir les contours que le poète se contente de dessiner"[225].

Par leur portée, les notes consacrées aux comparaisons invitent à se pencher maintenant plus particulièrement sur la manière dont les commentateurs abordent la *Thébaïde* dans la perspective de la poétique.

---

223 Lewis *ad* tr.10.655 = 10.458 « *Thus when a callow Brood*] There is an agreeable Simplicity in this Comparison, which may disgust many, who do not observe, that the Poet, accomodating himself to the Occasion, means only to describe the Impatience of the *Thebans* to see their Friends, who had accompanied the Expedition, and the Manner and Attitude, in which they posted themselves for Observation. He must have a very deprav'd Taste for Poetry, who would have this Image suppressed. »

224 Lewis *ad* tr.3.947 = 3.671; *ad* tr.6.813 = 6.578.

225 Lewis, préface, p. xvi : "With Respect to his Similies, they are for the most Part proper and well-drawn; but sometimes want a Parity in the Circumstances, which renders them obscure : this Defect proceeds rather from the Impetuosity of his Genius, than want of Judgment; for being too hasty to dwell upon Particulars, he gives nothing more than the Outlines of a Comparison, and leaves it to the Reader's Imagination to fill them up." La singularité de cette préface sera discutée au chapitre 6, p. 413.

CHAPITRE SIX

ŒUVRE

Les exégèses de la *Thébaïde* publiées entre les dernières décennies du 16e s. et la fin du siècle suivant accordent à la discussion littéraire une place plus modeste que le lecteur actuel ne pourrait l'attendre. Outre l'orientation "utilitaire" qui prévaut alors dans l'approche des textes antiques[1], les raisons en tiennent en partie aux difficultés qu'un discours fragmenté, qui accède à l'œuvre au travers de sa matérialité verbale, éprouve à élargir le regard loin au-delà du vers commenté *ad loc.*[2]. Les questions littéraires occupent cependant une part non négligeable des notes. La manière dont elles sont abordées s'inscrit visiblement dans la perspective des réflexions théoriques qui se sont développées dans le courant du Cinquecento[3].

Dans les commentaires liés à l'enseignement de Politien, l'interprétation culminait encore dans une analyse peu différenciée, qui témoignait d'une certaine sensibilité à l'unité esthétique du texte mais privilégiait la rhétorique – capitale aux yeux des humanistes – et ne traitait pas clairement la poétique comme une catégorie à part entière[4]. Les exégèses étudiées ici reflètent cette conquête postérieure que constitue l'émergence du discours poétique. Aux côtés de principes situés dans la lignée de l'*Epître aux Pisons*, dont l'exploitation a été relayée par l'imprimerie au travers d'ouvrages comme les commentaires de Landino (1482) et surtout d'Ascensius (1500)[5], ces exégèses recourent à des critères fondés sur la *Poétique* d'Aristote, élevée au rang d'œuvre majeure de la critique dans la seconde moitié du 16e s. sous l'impulsion de ses commentaires italiens – un tournant qui est perceptible dans la préface de Pavesi[6]. Elles se réfèrent à la *Poétique*

---

[1] Voir introduction de la deuxième partie, pp. 199–206.

[2] Dans sa difficulté à aborder l'œuvre en tant que telle se révèle le fait que le genre du commentaire tend à "dé-con-textualiser" l'objet de son discours : voir KRAUS 2002:15 et n. 46.

[3] STILLERS 1988 étudie l'émergence de la théorie littéraire dans la Renaissance italienne.

[4] Voir STILLERS 1988:58–68 et 78–91.

[5] Voir FRIIS-JENSEN 1995:234–236 sur Landino, et 237–239 sur Ascensius ainsi que sur les préceptes qu'incluent les rééditions de son commentaire sur l'"*Art poétique*" ; sur la poétique dans l'exégèse de Landino, cf. e.g. STILLERS 1988:91–106. L'élément moral de l'héritage horatien sera évoqué au chapitre 8, p. 571.

[6] Pavesi, préface, sig. *2r "Quanto alla costitution della favola, & al condurla ; non voglio

de J.C. Scaliger (1561, posthume), qui, rompant avec la tradition des traités essentiellement horatiens à laquelle appartenait encore le *De arte poetica* de Vida (1527), s'est largement ouverte à la réflexion d'inspiration aristotélicienne, sans pour autant y adhérer aussi étroitement que le feront au siècle suivant, dans une synthèse systématique de l'héritage antique, les *Poeticae institutiones* de G.J. Vossius (1647)[7].

Au Quattrocento, même les humanistes soucieux du cadre historique, comme Politien, rattachaient la lecture des textes antiques à l'activité consistant à produire de nouveaux textes[8]. Les commentateurs des 16e–17e s. ne procèdent pas de façon très différente. Dans son *Virgile*, La Cerda déclare avoir non seulement l'objectif d'interpréter, mais également celui de donner des leçons, et il affirme que l'on apprend mieux la composition poétique – une priorité de l'enseignement jésuite – en étudiant les œuvres du poète augustéen qu'en lisant "les auteurs de préceptes comme Aristote et les autres"[9]. Une intention similaire est parfois manifeste, même si elle ne s'exprime pas aussi clairement, chez les exégètes de la *Thébaïde* : à des degrés divers, leur discours littéraire inclut des éléments normatifs et prescriptifs, comme le fait, de manière très visible, leur discours sur la matière linguistique[10].

---

per hora far giudicio, che lo rimetto a coloro che di queste cose si pascono col gusto di Aristotele, & de gli altri, che lo seguitarono." Sur le développement du discours poétologique dans les commentaires de la Renaissance italienne sur Aristote (mentionnons Robortello, 1548, et Castelvetro, 1570), voir STILLERS 1988:107–276.

7 Les traités de Scaliger et de Vossius sont aujourd'hui disponibles dans des éditions scientifiques, respectivement DEITZ–VOGT-SPIRA 1994–2011 et BLOEMENDAL 2010 (voir 19 sur l'absence de référence aux débats poétiques contemporains et la concentration presque exclusive sur les genres hérités de l'antiquité qui caractérisent la démarche de Vossius).

8 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 200. GRAFTON 1985a:631–634 souligne qu'un travail comme le commentaire de Politien sur les *Silves* procédait en partie d'une approche orientée vers la production textuelle.

9 La Cerda (1612) *ad* Verg. *Aen.* 4.265 *inuadit*, cité dans LAIRD 2002:181–182 ; cf. STEVENS 1945:218–219. Laird souligne (177), d'après Stevens (voir 214–220 *passim*), que le jésuite espagnol pose Virgile en modèle à imiter dans le registre de la poétique bien plus que dans celui de la rhétorique ; cf. chapitre 5, p. 393. On verra *infra* p. 409 son souci de clarifier le sens précis mais aussi le contenu général du texte virgilien. Sur La Cerda, voir en dernier lieu le brillant article de CASALI 2008, qui renvoie à la bibliographie antérieure.

10 Sur l'orientation normative et prescriptive des commentaires de Stace, voir chapitre 5, pp. 349–363.

Discours littéraire et échelle d'analyse

Ni l'interprétation d'ensemble, ni les techniques que Stace emploie pour structurer et conduire son récit ou pour construire ses personnages, ne font l'objet d'une attention soutenue. Certains commentateurs discutent plus volontiers la représentation des actions et des paroles, sous la forme d'appréciations sur la *mimesis*. Les observations de nature poétologique ne sont assurément pas rares dans l'exégèse de l'*elocutio*, comme l'ont déjà suggéré, en particulier, les notes visant à motiver les termes choisis par Stace[11] ; l'identification des "imitations", verbales surtout, que l'on découvrira dans ce chapitre, en apportera une confirmation. On se soucie beaucoup, depuis le niveau du détail jusqu'à un niveau général, de confronter le poème à d'autres textes appelés à en éclairer la genèse (et à en illustrer la fortune), mais aussi à en faire apparaître, et à permettre ainsi d'en juger, les caractéristiques. La *Thébaïde* est très souvent abordée dans cette perspective "intertextuelle" au sens large[12], avec des enjeux qui touchent à l'*inventio* mythologique et aux modèles poétiques, comme à l'esthétique et à l'appartenance générique.

Intertexte et exégèse de détail

L'intérêt des exégètes des 16ᵉ et 17ᵉ s. pour la confrontation des textes reflète le modèle des anciens commentateurs et autres grammairiens dont ils revendiquent l'héritage[13]. Depuis les notes occasionnelles qu'un Servius consacre aux reprises verbales jusqu'aux nombreux "emprunts" de détail et surtout aux parallélismes de grande ampleur que discutent les *Saturnales* de Macrobe, la tradition virgilienne montre bien toute l'attention que les érudits tardo-antiques accordaient à une telle confrontation. En cultivant cette démarche, cependant, les exégètes du début de l'époque moderne font aussi écho au rôle central que la Renaissance a accordé à l'imitation des textes classiques dans sa conception de la poétique. A la réutilisation de *topoi* et autres éléments ponctuels, intensément pratiquée par les auteurs médiévaux, s'est ajoutée depuis Pétrarque une *imitatio auctorum* entendue comme "actualisation systémique" de modèles littéraires antiques, avec

---

11 Voir chapitre 5, pp. 366–367, 369, 376.

12 Je me dispenserai ci-dessous de guillemets pour ce terme et ses dérivés, quelle que soit la façon dont les commentateurs envisagent la relation entre les textes.

13 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5 sur les liens entre *criticus* moderne et *grammaticus* antique.

pour corollaire de vifs débats sur le choix du ou des modèle(s) à privilégier[14]. Cette conception, dont la persistance au 17e s. trouve une bonne illustration dans le petit traité de Vossius, *De imitatione cum oratoria tum praecipue poetica deque recitatione veterum* (1647)[15], éclaire l'intérêt des exégètes pour la réception de la *Thébaïde*, en même temps que le regard aiguisé qu'ils portent sur les relations qui se tissent entre les textes antiques. La dimension normative et prescriptive est souvent perceptible, parfois explicite : les réécritures réalisées par les auteurs classiques ou tardo-antiques – et par leurs successeurs médiévaux et modernes – sont volontiers soumises à un jugement.

Le souci des commentateurs de situer l'épopée de Stace en la rapprochant d'autres textes est partout visible dans sa manifestation élémentaire consistant à signaler des points de détails où le poète "s'inspire" de ses devanciers ou "fait allusion" à eux, mais aussi où il "influence" ses successeurs. Barth qualifie d'imitation virgilienne les "astres humides" qui figurent dans un tableau nocturne (3.2)[16], et il désigne comme des sources d'inspiration pour Claudien la mention du "pilote d'un aune calabrais" (3.22–23 *ac uelut ille | … Calabrae datus arbiter alno*) ou de Téthys poussant le Soleil dans le ciel (3.34–35 *maxima Tethys | impulit Eoo cunctantem Hyperiona ponto*)[17]. A l'image de ce que faisait de longue date la critique virgilienne, il indique des vers où Stace paraît "traduire" des expressions grecques génériques[18] ou puisées dans des passages spécifiques[19] – une manifestation de son "hellénisme"

---

14 Sur l'*imitatio auctorum*, entendue au sens d'"imitation rhétorique", qui prévaut avant le renouveau de la *Poétique* d'Aristote, voir McLaughlin 1995. Penzelstadler in DNP 14:571–577 *s.v. Imitatio* souligne le rôle décisif de Pétrarque dans le passage d'une "intertextualité de détail" à une "actualisation systémique" et discute la manière dont ces deux approches s'articulent aux 15e et 16e s. Les débats concernant le(s) modèle(s) à suivre ont été rappelés au chapitre 5, pp. 353–357 en relation avec l'exégèse linguistique ; l'*imitatio naturae* sera évoquée *infra* pp. 468–469.

15 Edition scientifique : Bloemendal 2010:1946–2093.

16 Barth *ad* 3.2 « *Humentibus astris*.] […] Est imitatio Maronis, lib.IV. qvi cogitantius tamen *umbras humentes* dixit ; nam Papinianum est *astra humere*, qvae ignes esse non erat oblitus : [Verg. *Aen.* 4.352–353]. Lib.III. [*Aen.* 3.589]. Qvem versum repetivit initio seqventis libri [*Aen.* 4.7]. »

17 Barth *ad* 3.22 « *Ac velut ille*.] […] Verba Papinii animo habuit Claudianus, cum scripsit : *Ille velut patriae jam non novus arbiter alni*. &c. » où Barth paraît faire référence à *Stil.* 1.286 *maior in aduersis micuit : uelut arbiter alni* ; *ad* 3.35 « *Impulit*.] […] Istud imitatur Claudianus, lib.II. de Raptu Pros. [2.1–2]. […]. »

18 E.g. Barth *ad* 1.88, pour qui la mention des *seueros uultus* au sujet de Tisiphone ferait allusion à l'expression σεμναὶ θεαὶ ("augustes déesses") dont on nommait et honorait les Furies.

19 Barth signale par exemple la proximité entre 4.226 et Hom. *Il.* 2.582, et surtout – calque presque parfait – entre 4.286 et Hom. *Il.* 2.606 (note citée au chapitre 7, n. 92, cf. *infra* n. 239 et chapitre 2, n. 225 sur Gronovius *ad* 4.286[386]) ; ces cas sont également relevés par

à laquelle Crucé se montre sensible lui aussi[20], et dont l'identification offre à Gronovius un instrument de correction utile, notamment pour les noms propres[21].

La finalité d'un parallèle isolé, et dépourvu d'explication, peut être ambiguë, chez les commentateurs anciens comme aujourd'hui[22]. Les citations invoquées pour l'éclairage qu'elles apportent sur la genèse ou sur la réception de l'œuvre commentée sont fréquentes ; c'est bien parce qu'il y voit un écho de Stace (3.125) que Barth signale le *Luctus* au manteau déchiré de l'*In Rufinum* de Claudien[23], qualifié ailleurs de "continuel imitateur" du poète flavien[24]. D'autre part, de nombreux parallèles ont pour seule fonction de montrer l'appartenance du passage commenté à un fonds commun d'idée ou de diction ; ceux que Barth fournit au sujet de l'assertion que rien n'atteint les mânes après la mort (3.98) – Juvénal, Callimaque, Horace, Catulle – nous renseignent surtout sur son propre parcours de lecture[25].

L'intérêt pour une confrontation plus large des textes est moins visible, et il reste d'ordinaire plus superficiel. Il peut toutefois nourrir des réflexions touchant certains enjeux majeurs, comme le fait voir la note de Barth sur le vers initial de l'*argumentum* versifié du quatrième livre (*mox septem Bellona uiros in proelia cogit*)[26]. Cette note, qui passe rapidement sur Eschyle pour

---

Micozzi *ad loc.* et, pour le second, dans McNelis 2007:82. Cf. e.g. Berlincourt 2006:137 sur la reprise presque littérale d'Euripide, *HF* 572–573 dans 1.38–40. Dans la tradition virgilienne, on comparera la longue liste d'emprunts homériques compilée dans Macr. *Sat.* 5.3–10 ; cf. e.g. Knauer 1964:74–75 sur Helius Eobanus Hessus (1540), qui mettait en évidence, dans les marges de sa traduction latine de l'*Iliade*, les expressions homériques reprises par Virgile.

20 Crucé *ad* 3.377 "p.135" « *Respectentque Truces obliquo lumine matres.* | Expressit illud Graecorum ὑπόδρα ἰδεῖν, Homero frequens : vel τὸ δενδίλλειν, quod Polluci est liniis [*errata* limis] oculis aut conniuentibus intueri, vt sit in indignatione. Virgilius dixit, *signare oculis*, initio lib.12. » Sur l'"hellénisme" linguistique de Stace, voir chapitre 5, pp. 377, 381–383, 385–387. D'autres formes de référence au grec chez Crucé ont été relevées au chapitre 5, p. 368 et n. 85 ; cf. chapitre 2, p. 87 sur le "regard grec" de cet exégète.

21 Gronovius *ad* 7.344 s'appuie sur la relation entre 7.343–353 et Hom. *Il.* 2.517–526 (cf. Smolenaars *ad* 7.344 ff.) pour défendre les leçons *Daulida* et *Anemoriamque* (7.347) face à *Aulida* et *Aenemoreamque* (et relève aussi les correspondances 7.348–349 ~ *Il.* 2.523 et 7.354–355 ~ *Il.* 2.518).

22 Sur l'ambiguïté des parallèles dans les commentaires actuels, voir R.K. Gibson 2002.

23 Barth *ad* 3.125 « *Stat sangvineo discissus amictu Luctus.*] Idolum fingunt, Luctui hominum praesidens. Claudianus I. Ruf. hunc respiciens. [1.32–35]. [...]. »

24 Barth *ad* 3.57 *descendente* ("perpetuus Papinii imitator"), par référence à Claud. *Gild.* 219–222.

25 Barth *ad* 3.98 *ignaris ... manibus*, qui cite Iuv. 2.149–152, Call. *epigr.* 13.3–4 Pfeiffer, Hor. *carm.* 1.4.15–16, Catull. 5.4–6. Cf. chapitre 8, n. 194.

26 On reviendra *infra* pp. 413–414 sur ces *argumenta antiqua*, sortes de résumés de la trame.

s'intéresser aux *Phéniciennes* latines ("Drama Thebaidos")[27], touche aussi bien à l'histoire littéraire qu'à la représentation et au style, voire aux finalités de la lecture de l'œuvre antique, dans une perspective qui mêle à la description des jugements normatifs. Il y est question de la paternité alors incertaine des *Phéniciennes* – dont témoignent aussi d'autres commentateurs statiens[28] – mais surtout de la définition des genres. Pour Barth cette pièce offre un exemple de tragédie par la sagesse qu'elle enseigne ("monita Sapientiae"), mais aussi par sa composition, son écriture et surtout sa peinture de l'action et des personnages: Œdipe y obéit aux critères de la convenance ("decorum") et de la vraisemblance ("veris proxima omnia"), ce qui n'est nullement le cas dans l'*Œdipe* de Sénèque, où le personnage éponyme continue à déclamer juste après s'être mutilé[29]; Stace lui-même a cherché à atteindre la force des trimètres des *Phéniciennes*, s'est approché de l'éloquence tragique, a conféré à ses vers une élévation et une majesté remarquables; il est parfois excessif, glisse vers l'affectation et l'enflure ("affectantior, & tumidior")[30], mais possède de grandes et nombreuses qualités ("virtutes") qui ne pourront manquer de plaire à qui le pratique.

Il n'est pas indifférent que l'analyse de Barth citée à l'instant figure dans la discussion d'un *argumentum*. L'échelle privilégiée par les commentaires lemmatisés de textes poétiques est celle des *minutiae*. Les notes de détail n'ayant pas pour vocation première d'exposer des considérations générales, les articulations de l'œuvre offrent, le cas échéant, un lieu plus propice à un tel propos. On sait que bien des commentaires consacrés à des recueils de poèmes présentent pour chaque pièce une brève introduction[31]. La segmen-

---

27 Barth a cité plus haut cette pièce ("Seneca Thebaide"). La désignation ancienne, courante, des *Phéniciennes* sous le nom de *Thebais* est responsable de diverses confusions avec Stace, y compris dans l'identification des manuscrits: voir e.g. H. Anderson I 525 ("Misidentified volumes" n° 1).

28 E.g. Bernartius *ad* 11.661 "Ignotus ille, sed magnus Auctor Thebais"; cf. notice introductive en tête du commentaire sur le premier livre de la *Thébaïde*, p. 12 (sur cette notice introductive, cf. chapitre 2, pp. 69–70).

29 On verra *infra* pp. 472–473 que Barth adresse au poème de Stace, à propos de l'adéquation entre discours et situation narrative, des reproches semblables à ceux qu'il exprime ici au sujet de l'*Œdipe*.

30 Cf. chapitre 5, pp. 360–361 sur l'expression, dans les paratextes introductifs, de l'enjeu stylistique qu'évoquent ces termes.

31 Le commentaire de Crucé sur les *Silves* offre pour chaque poème une brève discussion introductive signalée par l'intertitre "synopsis". Dans son *Claudien* de 1650, Barth fournit pour chacun des *carmina maiora* une introduction qui aborde, entre autres, des questions prosopographiques.

tation de l'exégèse d'un texte continu peut avoir un résultat similaire. Elle sert des ambitions élevées dans un travail comme celui de Calvin sur le *De clementia* : pour chaque bloc, ou presque, du texte original, quelques lignes de commentaire non lemmatisé placées avant les notes de détail s'attachent notamment à analyser la conduite de l'argumentation[32]. De manière plus modeste mais néanmoins marquante, elle contribue chez le jésuite La Cerda à l'appréhension du discours épique dans son contenu général, en même temps que dans son sens précis : pour chaque groupe de vers de l'*Enéide*, les notes y sont précédées d'un *argumentum* synthétique en prose puis d'une *explicatio*[33]. Contrepoids aux tentations centrifuges de l'exégèse de détail, les paragraphes introductifs tendent aussi, dans ces deux cas, à focaliser l'attention sur le texte commenté[34].

Alors que les manuscrits de la *Thébaïde* tantôt distinguaient par des intertitres certaines sections, tantôt découpaient tout le poème en chapitres[35], de tels procédés ne font qu'affleurer dans ses commentaires modernes[36], dont aucun n'est doté de subdivisions – pas même les commentaires continus, qui s'y prêteraient le mieux[37]. Pour l'essentiel, les discussions dépassant le niveau du détail sont dès lors disséminées dans le discours exégétique lemmatisé. On verra que des occasions particulièrement favorables se

---

[32] Calvin ne se dispense qu'occasionnellement de ces discussions générales pour passer immédiatement aux notes de détail (e.g. chapitre 1.16). Sur leur utilité pour mettre en lumière "les objectifs, la structure et le style" du traité de Sénèque, voir Battles–Hugo 1969:75*–76*. Sur l'intérêt que Calvin accorde à l'argumentation, cf. chapitre 5, p. 392 et n. 186.

[33] La Cerda distingue par exemple, au début du septième livre de l'*Enéide*, les vers 1–9 (*argumentum* "Soluit Aeneas Caieta, solutis prius exsequiis nutrici, cui portui nomen ipsa dederat ibi functa."), puis 10–24 (*argumentum* "Ex occasione cursus Aeneae describitur Regia Circes, eiusque incantantiones, ad extremum Neptuni cura in seruando Aenea."). Cf. *infra* p. 414 et n. 56 pour l'introduction générale de La Cerda au septième livre. Pour l'*explicatio*, voir chapitre 4, n. 11.

[34] Céard 1981:111 souligne ce point à propos d'un autre grand commentaire jésuite du début du 17e s., celui de Nicolas Abram sur Cicéron, dont la structuration s'avère similaire à celle du *Virgile* de La Cerda (cf. chapitre 8, n. 144). Sur un plan plus général, Céard désigne la concentration de telles exégèses sur l'appréhension du texte comme une manifestation de l'effacement des tendances centrifuges et digressives dans le genre du commentaire (cf. introduction de la deuxième partie, p. 205).

[35] Sur les divisions des épopées de Stace en chapitres, qui se répandent surtout aux 14e–15e s., ainsi que sur leur relation avec les *periochae* placées en tête des livres, voir l'esquisse de H. Anderson I XXVIII–XXIX.

[36] E.g. Barclay *ad* 3.59 "Hemonidae Maeonis ad regem oratio" (cf. chapitre 4, p. 328), similaire à l'intertitre figurant dans certains manuscrits.

[37] Les commentaires *cum notis variorum* de Lindenbrog (1600) et de Crucé (1618) sont subdivisés en sections alternant avec le texte de Stace, mais ces sections ne sont dotées ni de notes introductives ni d'intertitres.

présentent pour élever le regard, comme le proème ou les références explicites à Virgile. On verra aussi que bien des aspects sont assez peu discutés, et que les scènes-clés donnent rarement lieu à une analyse embrassant la construction du récit et son interprétation[38]. La plupart du temps, les observations perspicaces se mêlent à des remarques de portée limitée, et l'interprétation globale se fond, le cas échéant, dans des considérations de toute espèce sur la création poétique, mais aussi dans les "messages" que les commentateurs adressent à leurs lecteurs. Par ailleurs, certaines discussions très générales sont cantonnées dans des lieux extérieurs à l'exégèse lemmatisée comme le paratexte, ou situés pour ainsi dire dans ses marges : les débuts de livres et, le cas échéant, les textes liminaires – *argumenta* versifiés ou autres *periochae* – qui y apparaissent. Il convient de parcourir rapidement ces lieux singuliers avant de s'engager dans l'exploration des notes de détail.

Paratexte introductif

Les *accessus* médiévaux de la *Thébaïde* offraient une analyse succincte de son auteur, de son style, de sa structure, de sa finalité éducative, obéissant ainsi aux règles d'un genre codifié par les grammairiens sur le modèle, entre autres, des premiers mots de Servius sur l'*Enéide*[39]. Investissant ces éléments traditionnels d'une signification nouvelle, les proèmes des commentaires humanistes constituaient un lieu privilégié pour la discussion générale de questions rhétoriques telles que l'*inventio* et la *dispositio* ou le *genus scriptionis*, voire de questions poétologiques avant la lettre[40]. Les introductions des commentaires de Stace parus aux 16e–17e s. assument souvent des fonctions en partie semblables au sein d'un discours assez libre. Elles accordent volontiers une place essentielle à des considérations biographiques. Les raisons en doivent être cherchées dans le fait que ces introductions ont souvent pour tâche de présenter un ouvrage contenant les œuvres complètes de Stace, plutôt que la seule épopée thébaine, en même temps que dans le caractère de poésie personnelle des *Silves*, qui stimule l'intérêt pour le contexte de création comme pour la prosopographie, et dans le souci

---

[38] Rappelons en outre que le commentaire de Barth, moins dense pour les derniers livres du poème, est peu bavard sur plusieurs scènes essentielles pour son interprétation générale.

[39] Serv. *Aen.* 1 *praef. in exponendis auctoribus haec consideranda sunt : poetae uita, titulus operis, qualitas carminis, scribentis intentio, numerus librorum, ordo librorum, explanatio*. Sur les *accessus* de la *Thébaïde*, voir la remarquable étude de H. Anderson III. Sur la genèse et l'évolution du genre de l'*accessus*, voir e.g. Minnis 1984:9–39 et la synthèse de Minnis–Scott 1991:12–15 (cf. Spallone 1990:392–412, H. Anderson III I–VIII).

[40] Voir Stillers 1988:58–68 et 78–91 à propos des commentaires de Politien.

d'éradiquer la confusion médiévale qui avait fait assimiler l'auteur de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* au rhéteur toulousain d'époque néronienne L. Statius Ursulus (ou Sursulus ou Surculus)[41]. A l'instar de ce qu'offrent, dans le prolongement de diverses *Vitae Statii* imprimées, les éditions de Lindenbrog (1600) et de Gevartius (1616), Barclay commente en tête de ses notes l'origine et le nom du poète flavien. Si ce type de préoccupations suscite les railleries de Stephens[42], de nouvelles *Vitae* sont rédigées par Marolles (dans le volume réunissant les *Silves* et l'*Achilléide*) et par Beraldus, tandis que l'ouvrage de Zwickau 1664–65 reproduit celles qu'avaient données Giraldi et Vossius.

Pour une large part, le propos des paratextes introductifs sur les aspects littéraires de la *Thébaïde*[43] se limite, outre une esquisse du sujet, à des observations très générales, et notamment à des louanges contribuant à justifier la publication de l'ouvrage ; de telles louanges sont presque toujours inscrites dans une hiérarchie avec Virgile, qui peut faire référence à la *Poétique* de Scaliger[44]. Certaines de ces présentations sont d'ailleurs fort maigres : Gronovius, dont l'épître dédicatoire à la reine Christine signale la portée politique et parénétique de la *Thébaïde* (comme des *Silves*), se contente, dans sa brève notice, de quelques lignes louant Stace comme poète épique (et soulignant la diversité générique des *Silves*) ; Stephens ne fait qu'évoquer la "difficulté" du poème, qui motive implicitement sa propre décision de le traduire[45]. La rapide énumération de Barclay, qui aspire à faire apprécier la *Thébaïde* en dissipant des obscurités qu'il déclare réelles, touche moins à ses mérites littéraires – "l'ingéniosité des descriptions de choses, de personnes, de paroles, de faits, et l'absence d'éléments communs et banals" – qu'à ses qualités stylistiques et poético-rhétoriques.

---

[41] Cf. chapitre 2, p. 56 sur la répercussion tardive de cette confusion dans l'*editio princeps* des épopées de Stace. Le rhéteur toulousain est connu par l'index du *De grammaticis et rhetoribus* de Suétone et la *Chronique* de Jérôme. H. Anderson III 127–128 et *passim* étudie les profondes transformations que la redécouverte des *Silves* engendre dans les *accessus* de Stace.

[42] Voir chapitre 2, p. 90 sur l'expression de ces railleries dans la préface de Stephens à sa traduction de la *Thébaïde*, et sur l'attitude différente qu'il adoptera dans son ouvrage de 1651.

[43] Ce propos sera précisé au besoin dans les développements suivants. Cf. chapitre 5, pp. 360–361, 393, 398, et chapitre 8, pp. 577–578 pour d'autres aspects abordés dans les paratextes introductifs.

[44] Seul Stephens loue la qualité de Stace sans le rapprocher explicitement de Virgile ; on reviendra plus loin sur la hiérarchie que les exégètes établissent entre les deux poètes. Crucé ne discute guère ces aspects dans le paratexte introductif de son ouvrage de 1620, qu'il consacre à sa polémique avec Gevartius (cf. chapitre 2, pp. 82–83) ; dans celui de 1618, il vouait l'essentiel de son attention aux *Silves* (commentaire original sur les *Silves*, "Ad lectorem", pp. 3–5).

[45] Stephens est un peu plus loquace, même au sujet de l'épopée thébaine, dans la préface de son commentaire des *Silves* et de l'*Achilléide*, 1651, sig. A3r–4r.

Bernartius, bien plus loquace, joue en partie du même registre que Barclay, illustrant dans une perspective horatienne "l'agrément et l'utilité" des œuvres de Stace par l'énumération de plusieurs de ses qualités, dont la moindre n'est pas la variété[46] ; s'il cherche surtout à défendre son style contre les censeurs qui le jugent enflé[47], il insiste aussi de manière remarquable sur le fait que ses vers, qui ne révèlent leurs vertus qu'au travers d'une lecture attentive, sont capables de susciter durablement la réflexion. Dans son effort pour justifier la traduction de Valvasone par le contenu de la *Thébaïde*, Pavesi soulignait "l'agrément" mais surtout "l'utilité morale" du poème[48] ; sa préface, qui vante divers éléments structurels (funérailles, catalogues, batailles, voyages, etc.), prend aussi soin de désigner comme admirables de nombreux épisodes (aventures d'Hypsipylé, lamentations d'Œdipe, pieuses actions d'Argie et d'Antigone, etc.) de cette œuvre "qui inclut avec grand art les tragédies de Jocaste, d'Œdipe à Colone et d'Antigone".

Verbeux, les divers paratextes introductifs de Marolles sont pourtant informatifs. La dédicace du premier volume consacré à la *Thébaïde* signale le problème qu'a posé au traducteur-annotateur la difficulté du poème et de sa diction. La préface, clairement normative, déplore que le public se désintéresse de Stace et exalte les Modernes en dénigrant les Anciens[49], puis elle relève la diversité, l'ornementation et l'équilibre des parties ainsi que la bienséance du sujet ; l'éloge, que complète une défense de l'*elocutio* statienne, est suivi d'un rejet de l'hypercritique de Guyet, dont on a vu les motivations esthétiques[50]. Dans le deuxième volume, tandis que l'épître dédicatoire s'intéresse à la morale et à la politique, un "avertissement" nomme les auteurs qui ont relaté la guerre thébaine et ceux avec lesquels s'accorde le poète flavien. Beraldus, qui s'appuie sur Marolles comme sur d'autres, est plus systématique. Succédant à une dédicace qui souligne la moralité des œuvres publiées, la préface commence par présenter les textes qui ont traité de la matière thébaine et les sources que Stace a suivies, puis passe d'un résumé détaillé à une analyse développée ; *actio, fabula, mores, sententia* et *dictio* sont discutés selon des critères normatifs. Après avoir présenté les *Silves* et l'*Achilléide*, Beraldus fait encore l'apologie du style, souligne la

---

46 On reviendra au chapitre 8, pp. 577–578 sur l'intérêt des commentateurs pour la finalité édifiante qu'Horace attribue à la poésie aux côtés de sa finalité esthétique.

47 Voir chapitre 5, n. 58.

48 Cf. chapitre 8, p. 617. Pavesi exploite en outre les reproches adressés au style de Stace pour faire l'éloge du traducteur : voir chapitre 5, p. 360.

49 Cf. chapitre 2, pp. 102–103 sur le contexte de cette prise de position.

50 Cf. chapitre 3, pp. 270–275 (cf. chapitre 2, pp. 104–105 et 111–113).

réflexion durable qui résulte d'une lecture attentive (on reconnaît ici un thème de Bernartius), impute les obscurités à la corruption du texte, admet certaines confusions et contradictions, mais invoque diverses autorités pour réaffirmer la valeur de l'auteur commenté[51]. C'est surtout, cependant, un traducteur-annotateur tardif, Lewis, qui se distinguera en composant une remarquable "dissertation préfacielle" – vantée en page de titre – qui discute des questions telles que la caractérisation des personnages, la "conduite" et l'"économie" du récit, les discours, les descriptions et les comparaisons, sans compter le style et la versification[52].

L'expression d'un regard sur l'œuvre peut aussi être confiée, plutôt qu'à la voix du commentateur, à un élément qui acquiert une présence importante dans le paratexte des éditions imprimées de la *Thébaïde* : la liste de *testimonia*. A la mention de quelques citations – comme celles de Juvénal (7.82–86) et de Sidoine Apollinaire (*carm.* 22 *epist.* 6) que Bernartius insère dans le discours rédigé de sa préface à la suite des paroles de Lipse et de Scaliger, et que Gronovius répète en leur ajoutant un nouveau passage de l'auteur tardo-antique (*carm.* 9.226–229) – succède chez Barth un catalogue de plus de cent citations couvrant la réception de Stace jusqu'à l'époque contemporaine (encore prolongé par une page d'éloges repris de précédents ouvrages de l'érudit allemand), qui sera reproduit dans nombre d'éditions postérieures ; les assertions mais aussi les jugements souvent contradictoires ainsi portés à l'attention du lecteur peuvent préparer l'immersion dans le poème.

Débuts de livres

La subdivision en livres de la *Thébaïde* fournit elle-même, on l'a dit, des lieux privilégiés pour un discours globalisant portant directement sur le texte commenté. Les articulations auctoriales ont tôt donné naissance à des *argumenta* versifiés, transmis par de très nombreux manuscrits, qui relèvent surtout du genre du résumé[53] ; reproduits au début de l'époque

---

[51] Le paragraphe relatif aux autorités ayant loué ou étudié Stace a été cité au chapitre 2, p. 150.

[52] On a eu un avant-goût de cette "dissertation" au chapitre 5, n. 225 (comparaisons). Une démarche semblable est visible chez un autre traducteur, Cormiliolle, dont la très longue préface (*La Thébaïde de Stace*, 1783, vol. 1, pp. 1–106) est largement occupée par des observations littéraires.

[53] Sur ces *argumenta* qui paraissent remonter au 4e s. voire plus haut (ainsi que sur les deux variantes d'*argumentum* général résumant tout le poème), voir H. ANDERSON I XXII–XXIII et II, "Incipitarium" n° 27 (n° 22 et 253 pour les *argumenta* généraux) ; cf. H. ANDERSON

moderne dès l'édition *princeps* et souvent par la suite, ces *argumenta antiqua* figurent aussi dans l'ouvrage de Marolles, où ils sont traduits, ainsi que dans l'ouvrage de Barth, où l'on a vu qu'ils sont eux-mêmes soumis à l'exégèse[54], et on les retrouvera bien plus tard dans l'"édition de synthèse" de Valpy puis chez Amar–Lemaire. Les différents livres ont aussi reçu dans le commentaire tardo-antique des introductions en prose ou *periochae*, simple succession d'énoncés brefs de forme nominale similaires aux intertitres que l'on rencontre au fil du texte dans les manuscrits ; elles sont reproduites dans les éditions de ce commentaire, ainsi que dans l'édition du texte de Stace donnée par Grasser (1609)[55]. Dans un esprit similaire, quelques commentateurs modernes offrent en tête de chaque livre une introduction originale – comme le fait du reste La Cerda pour l'*Enéide*[56] : Barclay, dont la page de titre indique cet apport[57], Stephens, Beraldus (et à sa suite Valpy puis Amar–Lemaire), plus tard Lewis. Plus descriptifs qu'analytiques, ces efforts manifestent le souci d'aider le lecteur à acquérir une vue d'ensemble, qui ressort clairement d'une confrontation entre l'*argumentum* de Barclay et la *periocha* de "Lactantius Placidus" ("LP") pour le troisième livre.

***argumentum* de Barclay**	***periocha* de "LP"** (ed. Paris 1600 [Lindenbrog])
PENDENTEM animi Etheoclem, ac insidiarum quas Tydeo fecerat euentum magna mentis perturbatione expectantem, conuenit Maeon Augur : qui vbi sociorum cladem exposuit, animumque tyranni liberioribus suis querelis exasperatum sensit, adacto per pectus ense regalibus se ipsum minis ac ferro subtraxit. Cuius cadauer non solum honore sepulturae carere, sed & refugientibus etiam feris objci Etheocles voluit.	Conquestio Etheoclis de tarditate quinquaginta missorum. Maeonis aduentus & caedis nuntium. Indignatio regis. Mors Maeonis, & eius a rege interdicta sepultura.

2000. Sur leur transmission et sur le problème des *argumenta* aux livres 1 et 6, voir aussi KISSEL 2004:261–263.

[54] Voir chapitre 2, p. 129 ; cf. chapitre 5, p. 380.

[55] Sur les *periochae*, cf. n. 35.

[56] Par exemple, pour le début de *Aen.* 7, "Soluit Aeneas Caieta, solutis prius exsequiis nutrici, describitur Circae Regia, eiusque incantationes. …", introduction en partie identique à la formulation des *argumenta* placés en tête de chaque section du commentaire, mais plus succincte : cf. n. 33.

[57] "Cum argumentis summam cuiusque libri seriem ac materiam explicantibus."

argumentum **de Barclay**	***periocha*** **de “LP”** (ed. Paris 1600 [Lindenbrog])
Tota interim vrbe concurritur ad funestum nocturnae pugnae locum ; vbi digesta caesorum strage, post miseras lachrymas, & extrema propinquorum lamenta, postrema mortuis bustorum solatia deferuntur.	Profectio lugentium matrum ad locum caedis, & cadauerum funeratio. de Thebanis malis conquestio. & regis iniustitia.
Accitum sub haec e Thracia Martem Argos emittit Iupiter, qui sub hoc primo belli motu praeferocem gentem vlciscendis tum Tydei tum Polynicis iniurijs in Thebanos accenderet.	Iouis imperium Marti, vt Thebana bella suscipiat.
Neque vero Thebanorum studiosa Venus (nam Harmonie filia, quam ex Marte susceperat, iam olim Cadmo nupserat) aliud suis ad Martem precibus responsum tulit, quam adigi se Iouis imperio, vt funestum illud belli incendium spargeret. Ne deficeret interim animo : medio enim se pugnarum aestu Thebanis adfuturum, resque Argolicas belligero suo numine turbaturum.	Veneris querela de Thebanis apud Martem. Martis responsio pro Thebanis.
Nec mora, quin, audita Etheoclis in Tydeum perfidia, incutiente etiam stimulos Marte, flagrarent vindicandi sceleris studio quotquot Argos aut sanguine aut confinio attingebant.	Regressio Tydei vulnerati, & eius hortatio ad bellum Polynicis. Allocutio pro iniuria Tydei affectionis obliquae. Curatio Tydei.
quin nec illos omina, nec infaustae auspiciorum notae, quibus Amphiaraus, Melampusque, vates, futuri belli seriem, Argiuorumque clades praeuiderant, pugnandi auidos prohibuerunt, quo minus continuo Argos concurrerent, Capaneoque duce, cui nimium robur deorum contemptum induxerat, nunc Adrasti nunc Amphiarai foribus astantes, bellum ac praelia vnanimi clamore deposcerent.	Descriptio solis occidentis, & orientis noctis. Descriptio Martis bellum mouentis. Captatio auguriorum ab Amphiarao & Menalippo [sic] in monte Aphesante : & omnium signorum descriptio. Allocutio Capanei iniuriosa contra Amphiaraum, & religionem.
Mox & ipsa Polynicis vxor Thessandrum iam enixa, nepotem infantalum [sic] Adrasto detulit, orauitque maturaret bellum, patrioque Thebanorum sceptro exulem generum induceret.	Argiae apud patrem allocutio, & belli postulatio. Patris responsio permulcentis.

Si Barclay se distingue de la “table des matières” de “LP”, ce n’est pas seulement par son style narratif et par sa quantité d’informations parfois supérieure. Barclay s’attache en particulier à hiérarchiser les actions et à expliciter leurs relations, notamment par le recours à une subordination riche

et variée, mais aussi par la réunion dans une même phrase de ce que Stace présente dans des tableaux séparés (prise des augures et altercation avec Capanée) ; il rapporte au discours indirect le contenu de certains échanges verbaux (réponse de Mars à Vénus, requête d'Argie à Adraste), et ajoute des éclaircissements mythologiques (motivations de l'intervention de Vénus) ; il omet en revanche des descriptions, ainsi que la réponse d'Adraste à Argie.

De telles introductions de livres visent un public qui connaît mal le poème. Chez Barclay et Stephens (ou Lewis), elles compensent en outre la nature clairsemée de l'exégèse. Leur présence chez Beraldus, par ailleurs, montre bien leur utilité même dans un commentaire continu, dont les notes de détail n'ont pas pour priorité de faire appréhender le texte dans son ensemble. On rencontre cependant dans certains ouvrages l'une ou l'autre introduction prenant nettement un tour analytique. Barth présente ainsi en tête des quatrième et sixième livres des notes non lemmatisées. La première, qui porte sur le catalogue des troupes argiennes (4.32–344), s'ouvre par l'affirmation de sa filiation étroite avec l'épopée homérique, accompagnée d'un renvoi à l'étude comparative de Jacobus Nicolaus Loensis[58], avant d'obliquer – par le biais d'un éloge de cet érudit – vers des considérations polémiques sur le commentateur tardo-antique, dirigées contre Vossius.

> [Barth, note non lemmatisée au début du livre 4] *Catalogum* hunc ad Thebas euntium *Argivorum* ex Homero aemulatum Papinium, ut pleraqve abhinc seqventium figmentorum, observare licet, & indicavit pridem Jacobus Nicolaus Loensis, Libro Nono Miscellan. cap.XIIX. [*scil.* XVII.] Opere bono judicio & ingenio cum eruditione conscripto ; productis & compositis utriusqve Poetae verbis. Qvo loco vir doctiss. pulcre etiam de *Lutatio* judicat doctum esse lectuqve dignum Exegeten, praeter qvidem glossemata. Sane longe melius & compertius, qvam nuper *Joannes Gerhardus Vossius*, qvi Lutatium ex Servio & Higino compositum dicere ausus est maximam partem. [...]

L'articulation auctoriale que constitue le début du livre est exploitée ici à des fins toutes différentes de ce que l'on a observé chez Barclay ; et l'on pourrait faire un constat similaire pour la note introductive que Barth consacre

---

[58] Jacobus Nicolaus (seconde moitié du 16e s., originaire de Loo en Flandre, cf. CLAUSEN 1964:96), est l'auteur de *Miscellaneorum epiphillidum libri X* publiés dans Gruter, *Lampas*, 1602–12, supplément au tome 5, pp. 255–692 (670–672 pour le chapitre 9.17, qui compare quelques passages des catalogues de Stace et d'Homère). Barth *ad* 4.291 *Pheneos* lui consacre une notice prosopographique. Sur la *Lampas*, cf. introduction de la deuxième partie, p. 209.

aux jeux funèbres[59]. La présence de tels développements, même occasionnels, dans un ouvrage beaucoup plus ambitieux que ceux de Barclay ou de Beraldus atteste l'embarras des commentateurs qui souhaitent proposer une analyse d'une certaine envergure. Marolles lui-même offre, référé aux premières lignes du livre relatant les jeux, un discours général faisant l'éloge de ce livre, mais aussi de Stace par rapport à Virgile. Lewis aussi recourra (outre des *argumenta* originaux) à des notes introductives analytiques, plus courtes que celles de Barth mais plus fréquentes, qui véhiculent une part importante de son commentaire littéraire[60].

La matière mythologique : poétique et bagage culturel

Au-delà des procédés servant l'identification des histoires évoquées par Stace[61], la matière mythologique du poème donne lieu à de fréquents développements de caractère factuel ; elle est encore l'objet de notes édifiantes, sur lesquelles on se penchera au chapitre huit. On abordera ici d'abord le premier plan de la trame narrative, puis la foule de personnages et de récits mineurs qui en constituent l'arrière-fond. Cette subdivision correspond en partie à une distinction entre l'analyse de la réalisation poétique, intéressée à la spécificité du passage et de l'œuvre commentés, et la construction d'un bagage culturel "encyclopédique", peu soucieuse de ce contexte[62].

L'action principale

La discussion des éléments d'*inventio* constituant l'action principale du poème, depuis les malédictions d'Œdipe contre ses fils jusqu'au refus de Créon d'ensevelir les chefs argiens et à son élimination par Thésée, est conditionnée par l'inégale conservation des textes susceptibles de les éclairer[63]. Le théâtre grec et celui de Sénèque, qui offrent un grand soutien à l'analyse de la démarche de Stace, y introduisent inévitablement un "biais tragique". Car

---

59 Barth, note non lemmatisée au début du livre 6, partiellement discutée *infra* p. 475.

60 La note non lemmatisée de Lewis au début du livre 12 sera discutée *infra* pp. 481–482, la note non lemmatisée au début du livre 4 et la note *ad* tr.10.1 = 10.1 le seront *infra* p. 487. Lewis se soucie visiblement d'offrir dès les premiers vers de la plupart des livres une note de portée assez large.

61 Cf. chapitre 4, pp. 334–340.

62 Cf. introduction de la deuxième partie, pp. 205–206.

63 Je reviendrai plus loin sur la manière dont la confrontation avec les textes conservés stimule la réflexion des commentateurs sur l'appartenance générique du poème de Stace.

la perte des autres épopées de même sujet empêche une comparaison qui serait essentielle, comme Stephens le souligne avec emphase[64]; en particulier, plane l'ombre de la *Thébaïde* d'Antimaque de Colophon.

Dans les faits, peu d'exégèses explorent ces pistes, ce qui tient pour partie d'entre elles à leur caractère discontinu ou à la modestie de leurs ambitions. La relation de Stace avec ses prédécesseurs n'est du reste pas toujours abordée dans les paratextes qui mentionnent les traitements littéraires des légendes thébaines, et elle ne l'est pas dans la longue notice mythologique que Bernartius place en tête de son commentaire sur le premier livre[65]. On ne s'étonnera pas que les brèves notes à destination scolaire de Stephens ne s'y intéressent nullement. Il n'est guère surprenant non plus que Beraldus, dans le détail du texte, n'évoque une influence d'Antimaque que de manière exceptionnelle; en revanche, son désintérêt pour une confrontation avec la tragédie (que pourrait faire attendre la préface de l'ouvrage) est notable[66]. Il est remarquable aussi que Barclay ne se réfère qu'à Sénèque au sein de la production dramatique, et que ses rares mentions d'Antimaque ne discutent pas l'hypothèse d'une dépendance[67]. De manière plus frappante encore, Crucé, qui cite Euripide et surtout Sophocle et ses scolies, les traite toujours comme des sources de connaissance – pour les *realia* davantage que pour la mythologie – sans s'interroger sur l'utilisation que Stace aurait pu faire de leurs pièces. Bernartius ne se soucie pas, lui non plus, de cette question.

---

64 Stephens, préface, sig. A3v–4r, en particulier: "For those [*en note:* Homer (applauded by Pausanias:) Antimachus, Ponticus, &c.] teeming wits, which have been delivered of Poems on the same subject, (the comparing of which, would have been the best light to an interpreter:) have nothing but their Names, now remaining. The iniquity of Time! which has not onely defaced *Thebes*, but rob'd us of that Poesy which might repaire it: at least with paper-wals, more lasting then [sic] *Amphions* stones."; Homère est mentionné dans ces lignes en tant qu'auteur présumé de la *Thébaïde* cyclique.

65 Une énumération de textes, conservés ou perdus, qui ont traité de ces légendes figure dans la notice introductive de Bernartius au début du livre 1 (pp. 11–12, suivies de longues citations: cf. chapitre 2, pp. 69–70), ainsi que dans les paratextes introductifs de Marolles (vol. 2, "Autre avertissement", sig. ã6r–7r) et de Beraldus (sig. č1r–2r, proche de Marolles); cf. n. 64 sur Stephens. Marolles ajoute que Stace, mais aussi Sophocle, Euripide, le mythographe Lysimachus et les *Phéniciennes* de Sénèque, s'accordent avec Diodore; Beraldus fait la même remarque à peu de chose près, mais déclare que Stace a pris ces auteurs comme sources et a inséré dans son poème tout ce qu'il a trouvé chez ses prédécesseurs.

66 A propos d'Antimaque, Beraldus reproduit *ad* 12.84 (d'après Veenhusen) la note de Barth citée n. 77. Sa note *ad* 3.615 mentionne le Polynice d'Euripide comme un exemple parmi d'autres de personnage impie; *ad* 3.386 c'est seulement pour clarifier une expression qu'il cite Eschyle, à la suite de Casaubon.

67 Barclay *ad* 2.141, qui cite fr.31.1 Matthews; *ad* 6.314, qui cite fr.32 Matthews.

Rien ne s'oppose davantage à ces attitudes que celle de Barth, qui discute abondamment ces œuvres et, surtout, voit en elles une clé indispensable pour apprécier la démarche de l'auteur flavien. Il considère que son poème, non seulement puise à la matière des tragédies de sujet thébain, mais peut aussi entretenir avec elles une relation subtile. La perte de l'épopée d'Antimaque, qu'il juge (d'après Quintilien) seconde en valeur après l'*Iliade*[68], constitue pour lui un motif de regrets éternels[69] ; et lorsqu'une heureuse circonstance offre la possibilité d'une confrontation, il la saisit avec entrain, comme le montre le cas des vers du poète grec sur Arion, monture d'Adraste, conservés par Pausanias. Bernartius avait déjà rapproché de ces vers la mention d'Arion dans le catalogue des troupes (4.43) et sa présentation lors de la course de chars (6.301–315), soulignant l'existence de désaccords sur la paternité du cheval[70]. Si Barth s'arrête sur ces désaccords mais aussi sur les variantes relatives à la robe du cheval[71], il se distingue en soulevant la question d'une relation directe. Il rejette cette hypothèse pour le catalogue, affirmant au passage que Stace faisait peu de cas d'Antimaque[72] ; mais pour le sixième livre il affirme qu'il a suivi cet auteur pour Arion, et il généralise le propos en comptant la *Thébaïde* grecque parmi ses principaux modèles.

> [Barth *ad* 6.314] *Mox divum dono.*] […] Seqvitur Antimachum Papinius, verbis ad v.302. modo ex Pausania allatis. Utinam is Poeta ad nos pervenisset. Nam, licet tenues, reliqviae, ostendunt tamen nostrum post Homerum & Virgilium, ejus imitationem, aut expressionem, non abhorruisse. Vide Observata doctissimo viro Jacobo Nicolao Loensi, lib.II. Miscellan. cap.VII.

D'autres passages le confirment : Barth possède la conviction – pas toujours partagée aujourd'hui – que le poète flavien a beaucoup emprunté à

---

[68] Quint. *inst.* 10.1.53, cité notamment *ad* 5.92 (voir *infra* p. 444) ; cf. *ad* 4.43 (n. 72) et *ad* 3.466 discuté au chapitre 2, pp. 124–125.

[69] E.g. Barth *ad* 9.898 « *Frigidus in nuda jaceo tellure.*] […] Utinam exstaret *Antimachi Thebais*, haec talia utiqve prolixe descripta habens. Nobis nullo modo prolixa futura, etiamsi Dionysiacorum numerum Libris praeteriret. » ; cf. *ad* 4.43 (n. 72), *ad* 5.22.

[70] Bernartius *ad* 4.43 *luctatur Arion*. Cf. Beraldus, préface, sig. č1v, qui signale la préservation de ces vers d'Antimaque par Pausanias (la note *ad* 4.43 *Arion* renvoie seulement à Pausanias).

[71] Barth *ad* 4.43 (n. 72), 6.301 *rutilae iubae*, 6.302 *Neptunus equo si certa priorum fama patet [sic]*, 6.314 *mox diuum dono* en particulier.

[72] Barth *ad* 4.43 « *Arion.*] […] Aliter de eo *Antimachus*, qvem auctorem Graecae Thebaidos, & qvidem tam celebrem, ut Censorum primatum judicio ab Homero primus fuerit in Heroica Poesi, qvam parvi fecerit Papinius, alibi dicimus, & apparet ex his etiam versibus, qvos minime in isto Eqvo dignatus est seqvi. […] » L'affirmation que Stace a dédaigné Antimaque ne vaut que pour ce point précis ; cf. chapitre 7, n. 87 sur la note *ad* 4.45 *Midea*, où Barth envisage que Stace l'ait suivi.

Antimaque[73]. En évoquant des “imitations”, mais aussi des “traductions” et “corrections”[74], il s’avère envisager une démarche créative complexe, comparable dans une certaine mesure à celle que mettent en lumière les analyses intertextuelles actuelles. L’une de ses stratégies consiste à attribuer à l’influence de l’épopée perdue certaines variantes singulières que l’on observe dans la *Thébaïde* latine, comme le fait qu’Etéocle, lors du duel, tombe à terre en premier[75]. De même, Barth invoque cette œuvre, en même temps que la liberté créatrice, pour rendre compte des différences qui séparent du bref récit homérique la manière dont Stace traite l’épisode de Méon[76]. Cette autorité invérifiable est-elle invoquée à des fins apologétiques quand Créon se plaint que Ménécée soit mort “le même jour” que les fils d’Œdipe ? On peut penser que Barth, en affirmant que cette circonstance “provient d’Antimaque”, cherche à excuser un manquement à la vraisemblance[77].

Comment Stace se situe-t-il lorsque la tradition n’est pas unanime ? Où fait-il preuve d’originalité ? Les réponses à ces questions peuvent prendre un tour littéraire, engageant une réflexion sur les motivations des choix opérés dans le passage commenté, mais aussi sur la manière dont un personnage est représenté à l’échelle de l’œuvre et exploité dans la construction du récit. Les quelques vers du proème qui esquissent le sujet et présentent les chefs argiens voués à disparaître aux côtés de Polynice (1.32–45) offrent une occasion précoce de s’interroger sur la mise en œuvre de la matière mythologique. Les commentateurs ne la saisissent guère. Souvent, ces vers ne suscitent aucune réaction[78], ou n’amènent qu’à éclaircir des désignations

---

73 E.g. Barth *ad* 5.22 *quem non ipse*; cf. le cas problématique de *ad* 3.466 discuté au chapitre 2, pp. 124–125. On verra *infra* p. 444 que Barth *ad* 5.92 rapproche également les *Thébaïdes* grecque et latine du point de vue du jugement littéraire.

74 Barth *ad* 6.463 *Aescheton.*

75 Barth *ad* 11.539 *affectatque cruorem.*

76 Barth *ad* 2.693 «*Nulla deceptus ab alite Maeon.*] […] [Hom. *Il.* 4.370–400]. Qvem tamen minime hic seqvitur Papinius. Antimachum puto potius, vel & Libertatem fingendi suam.» Sur la relation complexe qui unit l’épisode de Stace au récit de *Il.* 4.391–398, cf. Berlincourt 2010a.

77 Barth *ad* 12.84 «*Eademqve Dies.*] Unius igitur Diei res duobus Libris Decimo & Undecimo complexus est Papinius. Et hoc qvidem Antimachicum est.» Cf. *ad* 10.431[425] discuté *infra* p. 473, où Barth excuse un “défaut” par l’influence du modèle homérique.

78 Pavesi et Crucé ne fournissent aucune note pour ces vers. Il en va de même pour Bernartius, mais son lecteur a déjà pu se familiariser avec l’histoire des Sept grâce à sa longue notice introductive placée en tête du livre 1 : voir chapitre 2, pp. 69–70, et *supra* p. 418 et n. 65 ; cf. *infra* p. 435 et n. 140. Gronovius ne discute que la critique du texte en 1.33.

allusives (Stephens, Marolles–Guyet–Peyrarède)[79]. Barclay, assez loquace, se limite parfois à ce discours élémentaire, fournissant au passage la liste nominale des chefs[80]; mais il va plus loin là où la diction y invite, anticipant le contenu d'un épisode (combat d'Hippomédon contre le fleuve Isménos)[81] ou ébauchant la caractérisation de quelques personnages (irascibilité de Tydée, hardiesse de Parthénopée, impiété de Capanée)[82]. Les notes de Beraldus, nombreuses et fournies, composent une véritable introduction à la lecture du poème. Le commentateur français développe systématiquement l'éclaircissement des désignations allusives pour élaborer de petites synthèses[83]; il caractérise les personnages mais spécifie aussi leur généalogie, relate les épisodes mais s'attache également à préciser dans quel livre chacun apparaîtra[84]. Il tire en outre de la mort de Capanée la leçon générale que "l'on n'offense pas impunément la divinité" et que "ceux qui se rendent coupables d'impiété finissent toujours mal". La différence est frappante avec Barth, qui, dans une exégèse inhabituellement maigre pour cette partie initiale de son commentaire, borne son action à l'*emendatio* et à l'explication lexicale sans presque rien dire du mythe[85], déclarant même qu'un élément comme les flammes divisées du bûcher d'Etéocle et de Polynice est trop connu pour que l'on s'y attarde[86].

---

[79] E.g. Stephens *ad* tr.1.47 = 1.35 "funerall *(q)* flames | Divided"; *ad* tr.1.56 = 1.42 "*Apollo's (t)* Priest, | Buried before he's dead". Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 1.42; *ad* 1.45. Paris 1658 (notes finales) *ad* 1.35.

[80] Barclay *ad* 1.34, 1.35, 1.36, 1.41 *quem prius heroum Clio dabis ?* (liste des chefs), 1.42.

[81] Barclay *ad* 1.39 *et Thetis arentes …*

[82] En particulier Barclay *ad* 1.45. L'opération est semblable *ad* 1.41 *immodicum irae | Tydea* et *ad* 1.44 *plorandaque bella proterui | Arcados*.

[83] E.g. Beraldus *ad* 1.41 *immodicum irae | Tydea*. Les notes *ad* 1.34, 1.42, 1.44 nomment les personnages concernés.

[84] Beraldus rapporte la division des flammes sur le bûcher des frères en nommant aussi Pausanias (*ad* 1.35 : renvoi au livre 12), l'interdiction de sépulture édictée par Créon (*ad* 1.36), l'acte anthropophage de Tydée (*ad* 1.41 : généalogie et renvoi au livre 8), l'engloutissement d'Amphiaraüs dans le sol (*ad* 1.42 : renvoi au livre 7), la lutte d'Hippomédon contre le fleuve Isménos (*ad* 1.44 : généalogie et renvoi au livre 9), la mort pitoyable de Parthénopée dans la fleur de l'âge (*ad* 1.44 : généalogie et renvoi au livre 9), l'assaut de Capanée contre les murs de Thèbes et son foudroiement (*ad* 1.45 : généalogie et renvoi au livre 10).

[85] La seule exception est la note *ad* 1.41, qui concerne Tydée : « *Immodicum irae.*] Ob morsum ante mortem occisi hostis caput. Qvod facinus, ut immane est, toto sparsim opere traducitur. Locutionem illustravit Mariangelus Accursius Diatribis ad Ausonium. »

[86] Barth *ad* 1.34 « *Sceptrum exitiale tyrannis.*] […] De *rogo* notae fabulae, qvas non moramur. » Barth a exprimé dès *ad* 1.2 *sontes Thebas* la notoriété d'un autre élément, à savoir les malheurs de la famille d'Œdipe.

Barth a cependant des choses à dire sur les personnages principaux. Il est notamment très conscient de la manière dont Stace situe dans la tradition son traitement des fils d'Œdipe. Il commente de manière récurrente, dans une lecture de l'intertexte dont la dimension morale n'est pas absente, la préférence relative que le poète flavien – divergeant en particulier d'Eschyle – porte à Polynice[87]. Si elles reposent sur une caractérisation générale des deux frères[88], ses observations peuvent témoigner d'une sensibilité aux spécificités du poème et du passage commenté. Ainsi, quand un Thébain minimise l'attitude plus conciliante qui distinguait Polynice avant son exil (1.189–191), Barth suggère que cette opinion n'est pas représentative du jugement de Stace[89]. De même, il souligne que l'image négative de ce personnage dans le message que Jupiter donne l'ordre de transmettre à Etéocle (1.299–300 *"germanum exilio fretum Argolicisque tumentem | hospitiis"*) est déterminée par les objectifs rhétoriques du dieu, soucieux de noircir Polynice pour se disculper, et il insiste sur le fait qu'en réalité "Etéocle est pire que son frère chez Stace comme ailleurs"[90].

> [Barth *ad* 1.299] *Exsilio fretum.*] Removet hic Juppiter Papinianus a sese culpam exclusi Regno *Polynicis*, nimirum sponte eum exoptasse ut a fratre excluderetur, ut germano regnum Thebanum vi adimere posset, cum jam dotali potentia facile se id effecturum crederet. Ubiqve autem, nec solus ex hujus historiae conditoribus, eo inclinat Papinius, ut justiorem caussam repetentis regnum Polynicis, qvam retinentis & usurpantis Etheoclis, habeat. Sic in ipso parricidiali germanorum conflictu nefas ei justius adscribit, Libro XI. [11.540–542]. Ut igitur demat Jovi hanc etiam suspicionem injustitiae, Polynicen ultro denegari sibi regnum voventem facit. Potest tamen & de *Etheoclis cupiditate* hoc dici.

Il est significatif que Barth ne se contente pas non plus d'invoquer la caractérisation générale de Polynice lorsqu'il commente sa retenue dans les premiers combats (7.688–689) ; il souligne plutôt la motivation que le narrateur fournit alors, à savoir que l'exilé se bat contre ses concitoyens[91].

---

87 Je discuterai au chapitre 8 d'autres éléments de la caractérisation négative d'Etéocle.

88 La généralisation est explicite e.g. *ad* 6.517 *Archemori maior colerere sepulchro*, au sujet de l'assertion selon laquelle on vénérerait Polynice si son accident lors de la course de char lui avait coûté la vie.

89 Barth *ad* 1.189 *tamen ille precanti*.

90 Il est remarquable que Barth attribue le noircissement de Polynice à la "psychologie" du dieu plutôt qu'à l'effet que le message doit produire sur Etéocle. Barth exagère d'ailleurs ce noircissement en faisant porter 1.300 *quod sponte cupit* sur les sentiments de Polynice exprimés par *germanum ... hospitiis* (Polynice désirerait l'exil pour avoir l'occasion de recourir à la force) ; la relative porte plutôt sur l'attitude d'Etéocle chassant Polynice, 1.300–301 *procul impius aula | arceat*.

91 Barth *ad* 7.688 *Eteoclea* ; *ad* 7.689 *parcior ad ciues*.

Lors du duel[92], Barth place sa lecture sur l'arrière-fond de la tradition tout en prêtant attention à la mise en œuvre littéraire. Dès la phase des préparatifs, où Créon reproche à Etéocle de rester sourd aux provocations de son frère (11.295–296), il suggère une différence importante en rappelant les vers d'Euripide où Etéocle lui-même menaçait "d'être le premier à tuer Polynice"[93]. S'il souligne ensuite que la *Thébaïde* se distingue des *Phéniciennes* en faisant tomber d'abord Etéocle (11.539–543), il ne se limite pas à attribuer le choix de cette version à l'influence d'Antimaque[94]. Il n'explicite certes pas pleinement en quoi l'inversion des rôles contribue à l'interprétation que Stace veut donner du duel, à savoir que le coup fatal porté par Etéocle mourant offre l'ultime démonstration de sa perfidie ; mais il loue le poète flavien d'avoir déclaré "plus juste" le crime de Polynice (11.541), et il appuie cette idée en citant les scolies à Eschyle, ainsi qu'en observant que selon les didascalies du coffre de Cypsélos décrit par Pausanias – coffre dont les représentations "suivent Euripide" – Polynice est mort par la volonté du destin mais Etéocle par l'effet d'une juste punition.

> [Barth *ad* 11.541] *Nefasqve justius.*] […] Res ipsa autem hoc erat, & ideo *Justitiae* Iconem clypeo circumferebat Polynices. Scholiastes Aeschyli ad Septem Thebanam : [schol. Aesch. *sept.* 642–648ab]. Et ita censebant alii, *Polynicen* fato cecidisse, in hoc duello, *Eteoclen* merito, itaqve statuis rem declarabant, ut factum ea qvam describit, adjecta inscriptione, Pausanias, Libro V. [5.19.6]. Ea figura Euripidem secuta est, nimirum priorem cecidisse *Polynicen.*

Un autre cas présente un intérêt particulier. Contrastant avec l'ambivalence qui caractérise d'ordinaire le devin-guerrier Amphiaraüs, le poète flavien estompe certains traits négatifs de ce personnage dans un remaniement complexe impliquant Capanée et Tydée[95]. Il maintient un certain flou sur les circonstances de sa participation à l'expédition, et notamment sur le rôle joué par son épouse. S'il décrit le désir d'Eriphylé pour le collier – provenant d'Harmonie – qu'Argie porte lors de ses propres noces (2.297–305), et s'il insiste sur le lien qui unit l'acquisition de ce collier par Eriphylé et la présence du devin parmi les troupes argiennes (4.187–213), il omet de préciser que l'épouse du devin est aussi la sœur d'Adraste et qu'elle a reçu le

---

92 Pour une lecture suivie du duel chez Barth et chez Beraldus, voir Berlincourt (à paraître b).

93 Barth *ad* 11.295 « *Mortemqve minatur.*] Ut prius manu se sua Eteocles Polynicen occisurum, in os ipsi dixerat, apud Euripidem Phoeniss. v.596. [593–596]. […] »

94 Barth *ad* 11.539 *affectatque cruorem*, cf. *supra* p. 420.

95 Sur la recomposition du personnage d'Amphiaraüs par Stace, voir Olivi 1996 ; cf. Ripoll 1998:216–219.

bijou pour avoir soutenu le roi dans sa volonté d'entraîner Amphiaraüs dans la guerre ; or le rôle d'arbitre alors confié à Eriphylé, comme son mariage même, découle d'une querelle où Amphiaraüs aurait tué le père d'Adraste et provoqué l'exil de ce dernier. En dissimulant ces faits, Stace embellit l'image du devin (et renforce le contraste entre le pacifique Adraste et le belliqueux Etéocle).

Une mention précoce d'Amphiaraüs, dont Stace souligne l'incapacité à interpréter, "malgré sa science de l'avenir" (1.398–399), la portée du présage annonçant à Adraste la venue de Polynice et Tydée à Argos, permet à Barth de fournir une présentation du personnage, assez digressive par rapport au contenu de ces vers, qu'il justifie par son importance dans l'action et par sa stature morale[96] ; entre bien d'autres choses, il y mentionne, par référence à Apollodore, le conflit qui a eu pour objet le royaume d'Argos. Dans les passages qui se prêteraient le mieux à un développement sur ce conflit et ses conséquences, Barth esquisse une approche comparative, rappelant que Polynice a amené le collier à Argos[97], et signalant surtout, sur la base de sources comme Apollodore, Hygin, Servius et les scolies à l'*Odyssée*, la parenté d'Eriphylé avec Adraste et son rôle d'arbitre[98] ; mais il ne souligne pas le silence de Stace sur ces points ni la "purification" d'Amphiaraüs qui en résulte, préférant notamment insister sur une divergence entre les sources[99].

S'il tait son ancien conflit avec Adraste, Stace n'efface pas la violence guerrière que la tradition prête à Amphiaraüs ; il l'exalte au contraire dans son aristie, qui forme un vif contraste avec l'image que le poème a construite jusqu'à ce point. On verra plus loin que Barth commente peu ce déchaînement. Il est cependant très conscient des lectures contradictoires auxquelles se prête le devin-guerrier, comme le montre la note qu'il produit au début du huitième livre lorsqu'Amphiaraüs, englouti par la terre, fait son entrée dans le monde infernal.

---

[96] Barth *ad* 1.399 *Amphiarae uides docte futuri [sic]*. La note se conclut par "Et haec fusius hoc loco, qvia cum primis iste & laudatus Statio & plene laudabilis Polynicem, excepto qvidem socero, Thebas reducere voluit." et par une référence aux éloges du personnage prononcés chez Eschyle par le messager et par Etéocle, ainsi que par une citation de *sept.* 609–611, 614. Outre l'histoire d'Amphiaraüs, elle s'attarde par ailleurs, de manière plus pertinente pour les vers concernés, sur son culte oraculaire : voir chapitre 7, p. 527.

[97] Barth *ad* 2.265 *donante marito*, qui cite Apollod. 3.6.1.

[98] Barth *ad* 2.304 *miseri decepta mariti arma* ; *ad* 4.193 *perfida coniux dona uiro mutare uelit* ; *ad* 4.194 *dona uiro* ; *ad* 4.194 *spoliisque potentis*. Cf. *ad* 3.609 *Phoebea ad limina*, qui signale incidemment, par référence à Hyg. 71, qu'Amphiaraüs a épousé la sœur d'Adraste.

[99] Barth *ad* 2.304 et 4.193 (n. 98). Hygin diverge d'Apollodore (et de Stace) en affirmant que le collier a été confectionné et donné à Eriphylé par Adraste (cadeau de Polynice chez les autres auteurs).

[Barth *ad* 8.1] *Subitus vates.*] In duobus Libris longe diversa est Lectio: *Ut subitus augur.* Sed videtur glossa esse vulgatae vocis, cum saepius supra *augurium Amphiarai* commendaverit. Plinius <*nat.* 7.203> *ignispicii* inventorem laudat, qvem ex Sacris litteris confutare voluit Joannes Boccatius; gentilium item vesaniam laudans, qvi hominem manifesto scelerosum, vel ideo qvod a terra haustus sit, in divorum numerum retulerint, Libro XIII. cap.45. Genealog. Plinius idem obitum Amphiarai memorans, nihil ultra de eo scripsit, qvam una aetate ante Bellum Trojanum obiisse apud Thebas, caetera nempe fabulis deputans, lib.XVI. cap.44. In exemplum hominis, qvi virtutis ergo nec in praesentem interitum proficisci neget, ponitur idem a Cicerone, nimirum qvod certus mortis ierit tamen ad Thebas, lib.VI. Familiar. Epist.VI. <6.6.6> *Itaqve vel officio, vel fama bonorum, vel pudore victus, ut in fabula Amphiaraus, sic ego, prudens & sciens ad pestem ante oculos positam sum profectus.*

Dans cette note où la perspective morale est très sensible, le commentateur rappelle à la fois la tradition antique qui faisait d'Amphiaraüs l'inventeur de la divination par le feu et le rejet de cette tradition par Boccace, soulignant aussi que l'auteur de la *Genealogia deorum gentilium* avait blâmé les Anciens pour avoir vu dans l'engloutissement de ce personnage le signe d'une faveur, prétexte à son élévation au rang de divinité oraculaire; il contrebalance cette critique par la référence à Cicéron, pour qui la participation du devin à la guerre prenait une valeur exemplaire[100].

De la sorte, l'ambivalence du personnage se trouve fortement mise en évidence, qui plus est dans cet endroit clé qu'est la première note du livre. On constate, dans le même temps, que le commentateur ne tranche pas entre les positions antagonistes, attitude qui prend un relief supplémentaire si l'on observe qu'il ne revient pas sur cette question dans les nombreux passages qui, peu après, offriraient l'occasion de le faire; car Stace met en scène, à travers les réactions des personnages, les interprétations contrastées que l'on peut donner du prodige (8.138–150, 174–176, 182–194). Barth ne poursuit pas, dans ces passages, sur la voie interprétative qu'il a ouverte *ad* 8.1, pas plus qu'il n'exploite à cet effet les indications éparses de Stace sur le sens que les Thébains donnent à l'événement[101]. Si un silence exégétique n'équivaut pas forcément à de l'indifférence[102], à l'évidence le

[100] Cette référence vise peut-être aussi à réfuter le lien de causalité que Boccace paraît suggérer entre le refus initial du devin de participer à l'expédition et sa prescience de sa propre mort.

[101] Les Thébains se moquent de la disparition d'Amphiaraüs (8.225–227) et mettent en relation son engloutissement avec la cruauté excessive des Argiens (9.22–24); là encore, Barth ne commente pas.

[102] On n'éprouve pas forcément le besoin de commenter ce que le texte exprime déjà de manière claire: voir chapitre 5, p. 358 et chapitre 8, p. 581.

commentateur se soucie peu de dire comment l'engloutissement du personnage sanctionne sa conduite[103].

Autre particularité, Amphiaraüs est dans la *Thébaïde* la première victime parmi les chefs argiens. Sur le plan symbolique, la disparition précoce de cette figure de résistance laisse la voie libre aux pires atrocités ; mais elle contribue aussi de manière décisive à sa "purification". En quittant prématurément les combats, l'Amphiaraüs de Stace se voit en effet dispensé de toute implication dans le crime de Tydée, l'action peut-être la plus intolérable du poème ; dans la tradition antérieure, c'est lui qui amenait la tête de Mélanippe au mourant pour qu'il la dévore et perde ainsi l'occasion d'acquérir l'immortalité. Stace évite, dans le même temps, de faire participer son devin à un acte sacrilège sous l'emprise de la haine ; le rôle de complice revient à Capanée, dont la caractérisation comme impie se trouve ainsi renforcée. Barth ne tire guère de conséquences interprétatives de l'anticipation de la catabase, ni de l'échange de rôles. Sa conscience de ces innovations est évidente, mais la forme sous laquelle elle s'exprime témoigne d'une perspective de lecture différente. Si Barth souligne que chez Apollodore c'est Amphiaraüs qui va chercher le crâne de Mélanippe, c'est seulement pour convaincre que le devin n'y disparaît qu'après Tydée[104]. Et lorsque le Capanée de Stace saisit le corps de Mélanippe, le commentateur se contente de signaler que cette version diverge de celle du mythographe grec[105].

Barth agit de manière comparable face à l'autre échange de rôles dans lequel Amphiaraüs est impliqué, indirectement cette fois. Dans l'altercation à laquelle le conduit son refus de la guerre face aux signes défavorables envoyés par les dieux (3.598–677), le devin chez Stace n'a pas pour contradicteur Tydée, comme ailleurs ; son adversaire est Capanée, dont se trouve ainsi amorcée la systématisation comme caractère impie que parachèvera son rôle dans l'acte anthropophage de Tydée. Barth relève qu'Eschyle attribuait à Tydée des paroles semblables à celles que Capanée prononce ici contre Amphiaraüs[106]. Cependant, il ne place pas explicitement cette observation dans la perspective des diverses remarques qu'il émet sur la caractérisation de ce personnage et sur sa parenté avec le Capanée d'Eschyle – ni à propos de cette scène[107], ni à propos des *argumenta* (où il insiste pourtant sur ce

---

103 On reviendra au chapitre 8, pp. 616–618 sur les remarques que la catabase d'Amphiaraüs suscite au sujet des représentations païennes de l'au-delà.

104 Barth *ad* 7.693 *obitus illustrat.*

105 Barth *ad* 8.746 *medio e puluere.*

106 Barth *ad* 3.648 *illum iterum Capaneus.*

107 Barth *ad* 3.598 *Capaneus* (allusion à Aesch. *sept.* 423–431) ; *ad* 3.602 *diu tuto superum contemptor* ; cf. *ad* 3.615 cité *infra* p. 457 (relation avec Mézence).

trait de comportement en lui opposant à l'occasion la caractérisation atypique qu'exprime Adraste chez Euripide, *supp.* 861–871)[108], ni à propos de passages distants comme le récit de l'acte anthropophage de Tydée.

Le cas d'Amphiaraüs, comme accessoirement celui de Capanée, révèle que Barth se soucie peu de réunir dans une réflexion générale sur la construction littéraire des "caractères", et de pousser dans leurs conséquences interprétatives, les observations que lui inspire la confrontation avec d'autres auteurs[109]. Les passages analysés montrent cependant aussi qu'il a en tête les références par rapport auxquelles peuvent être situés les personnages de Stace et perçoit les altérations qu'ils présentent par rapport à leurs incarnations antérieures, même s'il considère que chaque poète redessine dans une certaine mesure la tradition en fonction de ses propres visées. L'orientation proprement littéraire de la démarche de Barth, qui s'attache à mettre en évidence la manière spécifique dont ces données mythologiques sont réalisées dans le passage commenté, est souvent bien visible. En cela, les notes qu'il consacre aux éléments de la trame principale, et spécifiquement à ceux pour lesquels Stace semble original, apparaissent comme un bon révélateur d'une approche centripète de la mythologie, avec laquelle contrastent fortement certains des cas que l'on va examiner maintenant.

L'arrière-plan

Tout un arrière-plan de personnages et de récits mineurs, mais aussi d'excursus, d'*ekphraseis*, contribuent à l'épaisseur mythologique du poème : premières générations thébaines et argiennes, lignage des héros comme des soldats de second rang, protecteurs de divers peuples et cités, actions autrefois accomplies par les dieux. C'est à ces éléments, comme à ceux de la trame principale, que la *Thébaïde* – à l'instar des tragédies de Sophocle et d'Euripide, de l'*Enéide*, et surtout des *Métamorphoses* d'Ovide – doit de faire partie des textes littéraires qui ont joué un rôle majeur dans la transmission du savoir mythologique, y compris par le biais de leurs traductions, réécritures et exégèses, aux côtés des manuels hérités de l'antiquité (tardivement redécouverts pour certains : la *Bibliothèque* d'Apollodore ne se répand qu'au

---

108 Barth *ad arg.*3.13 *ferus Capaneus* ; *ad arg.*4.6 *Capaneus atrox*.

109 *A contrario*, la préface de Lewis, discutant les "caractères" dans la perspective de leur réalisation poético-rhétorique plutôt que de leur confrontation avec les traitements antérieurs des mythes thébains (cf. *infra* p. 467), justifiera la manière dont Stace représente Etéocle et Polynice par la signification générale qu'il souhaite donner à son poème : voir n. 319.

16e s.) ou élaborés au Moyen Age et à la Renaissance. Quelques années après la parution des ouvrages de Giraldi, Conti et Cartari, dont les intérêts variés vont de la religion à l'interprétation allégorique et à l'iconographie[110], ce rôle de vecteur joué par les textes littéraires est rappelé par Pavesi : c'est aux traductions italiennes du traité de Boccace, *Genealogia deorum gentilium*, mais aussi des *Métamorphoses*, qu'il renvoie le lecteur qui ne se satisferait pas de ses brèves notes sur la traduction de Valvasone[111].

Face à un auteur qui peut passer pour un maître de mythologie, la manière dont les exégètes conçoivent leur propre mission est cause de tension : doivent-ils eux-mêmes se poser en maîtres, transmettre un savoir systématique en exploitant la matière du poème ? Fréquents, les éclaircissements concernant l'identité ou la destinée des personnages d'arrière-plan sont aisément justifiables lorsque ceux-ci sont peu connus, mais aussi lorsqu'ils ne font qu'une apparition fugace dans le poème ou y sont désignés de manière allusive. Comme ceux de la trame principale, ces éléments mythologiques peuvent faire l'objet d'un discours visant à en expliquer et interpréter les manifestations spécifiques dans le récit de Stace. Toutefois, ils suscitent souvent un type d'approfondissement différent. Bien des notes consistent en effet à retracer les mythes concernés ou à en présenter les variantes indépendamment de leur réalisation littéraire. Cette démarche, qui peut prendre une tournure visiblement "encyclopédique" et centrifuge, touche à la question de la position des commentaires dans le champ du savoir imprimé, sur laquelle je reviendrai au chapitre suivant.

La propension à transmettre au lecteur un bagage mythologique se révèle dans les endroits les plus divers du poème, mais en particulier dans ceux qui évoquent plusieurs histoires en une rapide succession, à commencer par la *praeteritio* dans laquelle Stace exprime son refus de relater l'histoire de Thèbes depuis les origines (1.3–16). Certains – comme le commentaire tardo-antique dans une certaine mesure, ou l'exégèse imprimée dans l'édition *princeps*[112] – choisissent de présenter les générations que Stace passe sous silence dans ses premiers vers. Ainsi Pavesi raconte-t-il avec force détails non seulement la vie de Cadmus jusqu'à la fondation de Thèbes, mais aussi la suite de ses aventures jusqu'à sa métamorphose en serpent aux côtés d'Harmonie, événements que ne mentionnent ici ni le texte (si ce n'est

110 Ces manuels sont présentés dans Seznec [1940] 1980:199–228.

111 Voir chapitre 2, n. 59.

112 Sur l'édition *princeps*, voir chapitre 2, pp. 55–56.

par l'expression générale 1.15 *gemitus et prospera Cadmi*), ni même – et c'est là l'essentiel – le *volgarizzamento* beaucoup plus explicite de Valvasone[113]. L'expansion est plus manifeste encore au sujet des enfants de Cadmus : alors que le poème latin se limite à présenter leur destin sous forme allusive (1.11–14 *unde graues irae cognata in moenia Baccho, | quod saeuae Iunonis opus, cui sumpserit arcus | infelix Athamas, cur non expauerit ingens | Ionium socio casura Palaemone mater*), et que la version italienne reste assez sobre, Pavesi s'attarde sur l'histoire de Sémélé et surtout sur celle d'Ino et Athamas, jugeant utile de s'étendre sur le premier mariage d'Athamas avec Néphélé et sur l'épisode du bélier à la toison d'or[114].

> [Pavesi *ad* st.1.4 ~ 1.12] Athamante hebbe per moglie Neifile, & di lei hebbe due figliuoli Frisso, & Helle ; ma essendosi poi rimaritato in Ino figliuola di Cadmo, Ino l'indusse con alcuni inganni à credere, che fosse uolontà dei Dei, che i due suoi primi figliuoli s'uccidessero in sacrificio, egli per paura di esser cacciato del regno gli diede nelle mani della matrigna, ma in secreto diede loro il Monton d'oro, & gli essortò a fuggire ; onde auenne che fuggendo eglino sul detto Montone per lo mare Helle cadde & s'affogò, & diede il nome all'Hellesponto. Frisso ueramente arriuò in Colco, doue accettato dal Re Eta sacrificò il Montone a Marte. Ma Giunone commosse contra Athamante le furie infernali, il quale stimolato da loro, ueggendo à se uenire la moglie con due altri suoi figliuoli, che seco hauea hauuti, gli parue, che Ino fosse una Leonessa, & i figliuoli due Leoncini : onde preso l'uno d'essi chiamato Learco, lo percosse ad uno scoglio ; & uolendo il simigliante far dell'altro chiamato Melicerte, Ino, che l'haueua in braccio, si gittò seco in mare, doue fù poi ueduta Dea, & chiamata Leucothoe, & Melicerto Dio chiamato Portuno, ouer Palemone, che l'uno, & l'altro nome gli uien detto.

Le souci de Pavesi de développer les mythes évoqués par la *praeteritio* est d'autant plus remarquable que la suite de son exégèse témoigne au contraire d'une grande retenue en cette matière[115].

Barclay témoigne dans le même passage d'une stratégie assez comparable, à deux notables différences près : il s'interdit de raconter des épisodes non mentionnés par le texte, et il appuie ses propos par des sources explicites. Il aborde les histoires "très communes" de l'enlèvement d'Europe, de

---

113 Pavesi *ad* st.1.2–3 ~ 1.4–10, cité au chapitre 2, n. 61. "LP" suivait les aventures de Cadmus jusqu'à la fondation de Thèbes, mais n'allait au-delà ni à propos de 1.4–9, ni à propos de 1.15.

114 Le *volgarizzamento* est moins explicite au sujet d'Ino et Athamas que de Sémélé. "LP" était assez bavard sur Ino et Athamas et surtout sur Sémélé, mais ne disait rien de Néphélé, Hellé et Phrixos.

115 Voir à cet égard chapitre 2, p. 60 et (sur *ad* st.3.141 ~ 3.507) n. 68 ; cf. *supra* n. 78 pour 1.32–45.

la mission confiée à Cadmus et de la fondation de Thèbes en citant Diodore (en latin) et en renvoyant à Ovide, mais il ne raconte pas la métamorphose[116]. Suit une exposition très détaillée du mythe d'Amphion; Barclay s'appuie à cet effet sur une citation de l'*Odyssée* ainsi que sur un renvoi à Pausanias, auteur qu'il invoque fréquemment pour de tels sujets (comme le faisait déjà Bernartius), et il agrémente sa note d'une expression ovidienne, puis met en relation ce mythe avec "le récit délirant des Turcs" sur l'édification de la Mecque[117]. Barclay ajoute des observations plus brèves sur Penthée (avec renvoi à Pausanias et mention d'une expression ovidienne) et sur les Thébaines haïes par Junon (Europe, Sémélé, Antiope, Alcmène)[118], avant de conclure par une note développée sur Athamas et Ino (avec un nouveau renvoi au périégète)[119].

Beraldus, lui aussi, produit des discussions assez générales, que la forme du commentaire continu lui offre tout loisir de multiplier. L'enlèvement d'Europe et l'errance de Cadmus suscitent plusieurs notes associant éclaircissement et approfondissement, qui s'étendent notamment sur la fondation de Thèbes[120]; la métamorphose de Cadmus et Harmonie n'est pas évoquée pour constituer une note synthétique comme celle de Pavesi, mais

---

116 Barclay *ad* 1.5 «*Sidonios raptus, &c.*) Haec Thebanorum primordia sunt. fabulam enim tritissimam tangit, qua Europam Agenoris Sidoniorum Regis filiam Iupiter in tauri figuram versus rapuisse fertur. *Cadmum* autem *Agenoris filium ferunt ad peruestigandam Europam* sororem *ea lege missum, vt aut virginem secum reduceret, aut ipse in Phaeniciam non rediret, atque illum, cum diu multumque quaesitam a se virginem non inueniret, postposita patria in Baeotiam peruenisse*, ibique Thebas condidisse. Diodorus lib.4. cap.2. Atque illud quidem *inexorabile legis Agenoreae pactum* est, de quo hic Poeta, & Ouid. 3. Metamorph.»; cette note inclut de manière caractéristique plusieurs des types d'éclaircissement analysés au chapitre 4. Barclay poursuit l'histoire de Cadmus *ad* 1.7 (mais ne commente pas 1.15 *gemitus et prospera Cadmi*).

117 Barclay *ad* 1.9 *penitusque sequar quo carmine muris | iusserit Amphion Tyrios accedere montes*, qui cite Hom. *Od.* 11.262–263, renvoie au neuvième livre de Pausanias, cite l'expression *lapidosi montes* utilisée dans Ov. *met.* 1.44, et se réfère à l'ouvrage de Georgieviz (cf. chapitre 2, n. 140).

118 Barclay *ad* 1.11 *unde graues irae cognata in moenia Baccho*; *ad* 1.12 *quod saeuae Iunonis opus*.

119 Barclay *ad* 1.12 *cui sumpserit arcus | infelix Athamas, cur non expauerit ingens | Ionium socio casura Palaemone mater*; le développement ne s'intéresse pas à Néphélé, Phrixos et Hellé.

120 Beraldus *ad* 1.5 «*Sidonios raptus.*] Intelligit raptum Europae Agenoris regis Tyri & Sidonis filiae, a Jove in taurem converso.»; *ad* 1.5 «*Et inexorabile pactum legis Agenoreae. scrutantemque aequora Cadmum.*] Europa rapta, Agenor jussit Cadmo filio navem conscendere ad perquirendam & recuperandam sororem; eique interminatus est perpetuum exilium, nisi eam reduceret; unde hic *inexorabile pactum legis Agenoreae* dicitur. [...]»; l'histoire de Cadmus est poursuivie dans deux notes successives *ad* 1.7.

seulement au sujet de 1.15 *gemitus et prospera Cadmi*. Les autres personnages mentionnés dans les premiers vers donnent lieu à des développements assez complets, qui prennent le soin par exemple de signaler l'ascendance controversée d'Amphion[121]. Beraldus se limite à renvoyer ponctuellement aux *Métamorphoses* d'Ovide et à Solin, ce qui suggère un lectorat moins averti que les notes pourtant modestes de Barclay.

Les notes développées, et en particulier celles qui rapportent des épisodes dont le passage commenté ne parle pas (ou font état de variantes qui ne le concernent pas), rapprochent le discours exégétique d'autres types de discours comme les lexiques et manuels mythologiques – tout comme ceux-ci entretiennent des liens visibles avec la tradition des commentaires. Certains des exemples cités à l'instant n'ont rien à envier aux notices sur les noms propres que l'on trouve dans les ouvrages spécialisés qui se sont développés à partir de l'*Elucidarius* de Torrentinus (1498) ainsi que dans des lexiques généraux[122]. L'attitude qu'ils révèlent n'est cependant pas générale ; chez d'autres commentateurs, de telles notes sont absentes, ou presque, pour ce passage comme pour le reste du poème. Cette absence peut souvent être mise en rapport avec le caractère clairsemé de l'exégèse ou leur faible extension. Ainsi, les notes de Crucé ne commencent à apparaître qu'au-delà des cent premiers vers du poème, et Gronovius, qui ne se soucie pas de la mythologie, se limite dans la *praeteritio* à une discussion textuelle. La maigre exégèse de Stephens ne s'accommode guère ici que d'éclaircissements[123]. De même, les histoires qu'évoque la *praeteritio* ne donnent naturellement lieu, dans les maigres registres infrapaginal et marginal de l'ouvrage de Marolles, qu'à des éclaircissements très brefs[124] ; mais le fait que l'abbé les discute peu dans ses notes finales – parfois redondantes avec les autres registres – et

---

121 Beraldus *ad* 1.9 *quo carmine muris | iusserit Amphion Tyrios accedere montes* ; sur l'ascendance d'Amphion, cf. déjà "LP". Beraldus s'arrête aussi e.g. sur Athamas : *ad* 1.12 *cui sumpserit arcum infelix Athamas, ad* 1.13 *cur non expauerit ingens | Ionium socio casura Palaemone mater*.

122 Très souvent réédité sous des titres variés, augmenté par Robert Estienne avant d'être assimilé dans le *Dictionarium historicum ac poeticum* publié par Charles Estienne (1553), l'*Elucidarius carminum et historiarum vel Vocabularius* de Torrentinus paraît avoir été le premier dictionnaire réunissant exclusivement des notices sur les noms propres : voir Starnes–Talbert 1955:5–9 et Starnes 1963:86–99. Les lexiques généraux comme le *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino (1502 et rééditions augmentées) contenaient aussi de telles notices ; cf. *infra* p. 436 et n. 148. Dillon 1985 offre un panorama succinct des divers types d'ouvrages offrant des notices mythologiques (et géographiques).

123 E.g. Stephens *ad* tr.1.6 = 1.5 "*(b) Europa's* rape" « *(b)* Banished by *Jupiter*. » ; cf. *ad* tr.1.6 = 1.5 "*(c) Agenor's* fatall Law", *ad* tr.1.12 = 1.11, *ad* tr.1.14 = 1.13, *ad* tr.1.15 = 1.14.

124 Notes infrapaginales : e.g. *ad* 1.8 *agricolam* « Cadmum. » La seule note à la traduction est *ad* 1.5 "rauissemens qui se firent [b] à Sidon" « *b* Il entend parler du rauissement d'Europe. »

qu'il s'y contente ponctuellement de renvoyer à sa propre "mythographie illustrée", est le signe d'un renoncement à prendre prétexte des vers de Stace pour fournir au lecteur un bagage en ce domaine[125].

Bernartius se désintéresse de détailler la matière de la *praeteritio*, alors même qu'il puise dans des ouvrages qui lui permettraient de s'acquitter aisément de cette tâche (et se montre capable de consacrer des notes très longues à d'autres sujets comme les *realia*)[126]. Ce désintérêt est affiché : tout en nommant les personnages – et en louant l'habileté avec laquelle Stace les passe en revue – il se refuse à rappeler des histoires "que connaissent déjà, ne serait-ce que par Ovide, des enfants de dix ans".

> [Bernartius *ad* 1.5] *Sidonios raptus*] Europae, Cadmi, Amphionis, Penthei, Semeles, Athamantis fabulas, quas ingeniosissime, paucissimis versibus, elegantissimus hic complectitur Poeta, vel ex vno Ouidio, decennes pueri iam sciunt. vt putidum foret tam expositis & promptis paginas implere.

L'indifférence à développer cette matière est patente aussi chez Barth. S'il raconte le mythe d'Amphion, c'est au travers de citations destinées à attirer l'attention sur l'existence de différentes versions[127]. Partout ailleurs, il présume que l'essentiel est connu. De manière caractéristique, lorsqu'il conteste l'emploi du terme *pactum* désignant la condition posée par Agénor à Cadmus, il parle du fondateur de Thèbes comme si son lecteur en savait déjà tout ; et quand il mentionne les semailles de Cadmus, c'est afin d'expliciter une expression allusive[128]. Ailleurs, il renvoie très succinctement à des sources antiques[129], justifie le choix d'un terme[130]. Si Barth établit, comme plus tard Beraldus, l'un ou l'autre rapprochement avec le long récit qu'Ovide consacre aux premières générations thébaines, il ne relève pas que

---

125 Notes finales *ad* 1.7, *ad* 1.10 (qui renvoie à la mythographie publiée par Marolles en 1655, cf. chapitre 2, n. 240), et *ad* 1.14 (qui développe l'identification d'Ino offerte dans la note infrapaginale).

126 Barth, *Adversaria*, 1624, livre 6, chapitre 4, col. 264 (cf. chapitre 2, p. 73 et n. 111) dénonce ses emprunts à des ouvrages comme le manuel de Conti ou le lexique de Calepino, et surtout leurs conséquences dommageables.

127 Barth *ad* 1.10 *iusserit Amphion*, qui confronte notamment Paus. 6.20.18 et 9.5.7.

128 Barth *ad* 1.5 et 1.7 (cités au chapitre 5, pp. 361–362).

129 Barth *ad* 1.11 « *Graves irae.*] Consule Lutatium, & Pausaniam lib.II. » ; *ad* 1.13 « *Athamas.*] Vide Apollodorum, lib.III. Pausaniam fine Atticae : [...]. » ; *ad* 1.14 « *Ingens Ionium.*] [...] Fabulam vide apud Euripidem Iphigenia Taurica, praeter alios infinitos. »

130 Barth *ad* 1.11 « *Cognata in moenia.*] Bacchus enim Thebis natus. Vide lib.VIII. & IX. Dionysiac. Aeneas Gazaeus Theophrasto. Infiniti alii. *Cognata Moenia*, patriam denotant. Claudianus. <*Ol. Prob.* 37–38> *calido si qvis cognatus in axe* | *Nascentem te, Nile, bibit. Cognata loca*, familiarem cultum alibi notant. Infra v.102 [1.101–102]. Pariter lib.VI. [6.15–16]. » (les éditions actuelles lisent *coniunctus* chez Claudien).

la *praeteritio* inscrit la *Thébaïde* dans la continuité des *Métamorphoses* et annonce ainsi la coloration intertextuelle que prendra plus loin son traitement des épisodes concernés[131]. Il souligne en revanche que Stace "embrasse ici en quelques mots les principaux prodiges thébains"[132]. Ce constat – déjà présent, on l'a vu, chez Bernartius – conduira plus tard, dans la première note de Lewis, à une observation narratologique. Tout en défendant (partiellement) Stace contre le reproche d'avoir contrevenu aux règles horatiennes en paraissant hésiter sur la délimitation de son sujet, le traducteur anglais invoquera, pour l'excuser d'avoir mentionné Cadmus et sa descendance, la nécessité d'enseigner au lecteur l'arrière-fond requis pour la compréhension de la suite du récit[133].

Le commentateur est-il en devoir de raconter ce que le texte ne fait qu'effleurer ? Certains lecteurs peuvent juger de tels récits indispensables à la bonne compréhension du texte ; pour peu qu'ils butent sur l'allusivité d'une désignation, d'autres se contenteraient de simples identifications telles qu'en fournit Stephens, suffisantes pour raviver leurs souvenirs. Les tensions que l'on a observées au sujet de la *praeteritio* réapparaissent à toute occasion. Pavesi lui-même, qui évite d'ordinaire de relater des mythes pour eux-mêmes, cède parfois à la tentation. Ainsi prend-il appui sur une allusion "intrusive" du traducteur Valvasone à Pasiphaé pour fournir un résumé sur ce personnage absent des vers de Stace, avant de s'interrompre "afin de ne pas ennuyer le lecteur" – tout comme Valvasone se dispense de narrer l'histoire concernée en raison de sa notoriété[134]. Le commentateur reprend ce récit de manière plus développée (enfreignant du reste son principe de ne pas se répéter) dans le douzième livre, où Stace lui-même rappelle la victoire de Thésée contre le Minotaure[135].

---

131 Barth *ad* 1.5 *inexorabile pactum* (Ov. *met.* 3.3–5) ; *ad* 1.14 *ingens Ionium* (Ov. *met.* 4.535). Barth ne relie pas *gemitus et prospera Cadmi* au récit ovidien, et Beraldus pas davantage. Sur la continuité qui unit la Thèbes de Stace à celle d'Ovide, dans la *praeteritio* et dans de nombreux autres passages, voir notamment Keith 2002.

132 Barth *ad* 1.12 « *Junonis opus.*] […] Thebana monstra paucis verbis praecipua complectitur. »

133 Lewis *ad* tr.1.5 = 1.3.

134 Pavesi *ad* st.1.74 "Si sà l'error di Creta, ond i'nol narro, | Come al Toro crudel la rea s'ascose", cf. 1.278–279 *placet Ida nocens mentitaque manes* | *Creta tuos* (l'évocation de Pasiphaé dans la traduction de Valvasone paraît résulter d'une mauvaise interprétation du texte de Stace). La note de Pavesi s'achève par "ma perche la cosa è molto diuulgata, la passeremo senza dirne altro, per non fastidire il Lettore".

135 Pavesi *ad* st.12.200 [sic] ; dans la traduction l'épisode occupe les stances 12.196–199 ~ 12.665–676 ; le récit du commentateur s'étend, plus largement que celui de Valvasone,

Argelati (Milan 1731–32) fournit une illustration spectaculaire de la persistance chez les commentateurs tardifs de la démarche consistant à produire des notes de tendance encyclopédique. Il propose ainsi, avant même l'entrée en scène d'Hypsipylé, une véritable notice de manuel relatant les aventures de la reine de Lemnos.

> [Argelati *ad* 4.716 (723 Hill) "p.229. v.12."] … *ancor famosa* | *Langia non era ec.* Isifile, Regina di Lenno, figlia del Re Toante esiliata dal Regno, per aver riserbato vivo il Padre, quando erasi stabilito tra le Donne dell'Isola d'ammazzare i proprj Mariti, Padri, e così tutti gli Uomini. Fu dappoi moglie di Giasone, da cui ebbe due gemelli. Passò finalmente in poter di Licurgo, ed a lei diede Ofelte da allevare. Passando Adrasto con l'esercito a Tebe, Isifile per insegnare a lui l'acqua di cui penuriavano le Truppe, essendo secchi tutti i fiumi del Paese, depose nel Bosco fra l'erbe il bambino Ofelte, che da un serpe morsicato se ne morì, nel mentre Isifile s'allontanò per mostrar all'esercito il Fiume Langia, che divenne per la morte d'Ofelte, detto poscia Archemoro, memorabile a' Posteri.

S'il est vrai que Stace évoque dans les vers en question la célébrité qu'acquerra la source Langie pour avoir désaltéré l'armée argienne, ainsi que les honneurs que les générations postérieures rendront à Hypsipylé et Opheltès-Archémore, la note résume, sans distinction ni référence au contexte, aussi bien ce que le lecteur vient d'apprendre (l'assèchement des sources) que ce qu'il découvrira dans la fin de ce livre (l'aide providentielle d'Hypsipylé et l'abandon de l'enfant) puis tout au long du suivant (le passé d'Hypsipylé, la mort d'Opheltès-Archémore)[136]. D'autres notes du même ouvrage, moins extrêmes, n'en présentent pas moins des traits caractéristiques. Il arrive ainsi à Argelati de n'aborder qu'incidemment l'élément qui sert de prétexte au développement, comme lorsque l'expression *auis unca Mineruae* (3.507) l'entraîne à rapporter en détail l'histoire de Nyctiméné, sur les traces de "LP"; la priorité des autres commentateurs consiste au contraire à préciser que cette périphrase désigne la chouette, car ils y voient – à la différence, probablement, de "LP" – une difficulté potentielle[137].

---

depuis la passion de Pasiphaé jusqu'au retour de Thésée à Athènes. Pavesi exprime son refus de se répéter e.g. *ad* st.1.196 ~ 1.680.

[136] Argelati embrouille la chronologie de la rencontre d'Hypsipylé avec Jason et de sa fuite.

[137] Argelati *ad* 3.507 "p.155. v.14.", qui reformule et synthétise "LP". A l'inverse, Barclay et l'édition de Venise 1786 se bornent à éclaircir la périphrase; l'identification de la chouette figure en ouverture de note chez Barth et Beraldus, dans le cadre d'une reformulation chez Bernartius; tous passent sous silence l'histoire de Nyctiméné. Le seul autre exégète à fournir un développement mythologique est Stephens, dont – fait significatif, cf. chapitre 4, pp. 342–344 – la traduction nomme la chouette (tr.3.567 "nor the Owle | *Minerva's* howling *q* bird").

La question de savoir s'il convient ou non de raconter les mythes évoqués par Stace est thématisée sous diverses formes. Pavesi lui-même exprime son refus de relater certaines histoires au motif qu'elles sont déjà développées par le poète et son traducteur (le collier d'Harmonie) ou suffisamment familières (Atlas)[138]. Il arrivera aussi à Harte, par exemple, d'agir de même[139]. Chez Bernartius cette attitude est parfois liée à la notice introductive qui détaille certains antécédents du conflit opposant les fils d'Œdipe : lorsque Stace fait référence à la Sphinge, le commentateur dit en avoir assez parlé par le biais de ses citations de Diodore et de "Suidas", et il renvoie à Pausanias ceux qui voudraient en savoir davantage[140]. Au-delà d'une telle justification apparaît cependant chez lui – comme le suggère déjà sa réaction à la *praeteritio* – une réticence manifeste à relater les mythes[141]. La mise à l'écart d'une histoire fameuse peut aller de pair avec le développement d'un point méconnu, comme quand le commentateur s'intéresse à la version, transmise par Pausanias, selon laquelle Narcisse aurait perdu une sœur jumelle, dont il cherchait l'image dans le reflet des eaux[142].

Lors de l'entrée en scène d'Hypsipylé, Barth se borne à citer une brève scolie évoquant les infortunes passées et futures de la Lemnienne, et ajoute que ces événements seront développés "jusqu'au dégoût" plus loin dans le poème[143] ; le contraste avec Argelati ne pourrait pas être plus grand. De manière caractéristique, le commentateur allemand affiche vigoureusement dès le proème, puis en d'innombrables autres occasions, sa décision de ne pas raconter des mythes qu'il déclare banals et trop connus ("trita", "obvia", "notissima" ...), comme celui de l'"envieuse" Niobé[144].

---

138 E.g. Pavesi *ad* st.2.77 ~ 2.265 « Del monile di Harmonia s'ha ogni particolarità ne' uersi medesimi del poeta, nè occorre dirne piu di quello, che ne, dice egli stesso. » (cf. *ad* st.2.79 ~ 2.269 sur les amours de Vénus et Mars) ; *ad* st.1.29 ~ 1.98 « La fauola di Atlante, che sostiene il cielo, è nota à tutti, perciò si tralascia. » (cf. *ad* st.1.32 ~ 1.111 sur Atropos et Proserpine).

139 Harte *ad* tr.6.331 = 6.290 « Here *Belus'* Sons at *Hymen*'s altars stand, | And join with hearts averse the friendly hand. || The contrast of *Danaus* and *Egyptus* is too well known to be repeated. [...] »

140 Bernartius *ad* 2.505. Sur la notice introductive, voir chapitre 2, pp. 69–70, et *supra* p. 418 et n. 65. Cf. n. 78 à propos de 1.32–45.

141 E.g. Bernartius *ad* 1.255 « *& turribus aureus intres*] concubitum Danaes tangit. notior fabula, quam vt hoc loco explicari debeat. » ; cf. *ad* 5.442.

142 Bernartius *ad* 7.340. Cf. *ad* 8.102 à propos de Minos : « *scit judicis vrna*] quam fabulam respiciat, nullus ignorat. verum origo fabulae non omnibus innotuit. [...] »

143 Barth *ad* 4.721 (728 Hill) *tristem Hypsipylen* : "ad taedium usqve".

144 Cf. e.g. Barth *ad* 1.7 (cité au chapitre 5, p. 362) "bellatores terrigenae fabulis notissimi" ; *ad* 3.247 (serment par le Styx), 3.604 (Centaures et Cyclopes), 3.630 (fouets des Furies).

> [Barth *ad* 4.575] *Invidiosa.*] [...] Res adeo trita est, adeo obvia omnia, ut taedeat monere qvicqvam. Itaqve & priscis enarrationibus describendis supersedemus, contenti eas locis Papinium pressim elucidantes reponere.

Barth présente d'amusantes variations sur cette idée, comme lorsqu'il se dit ennuyé de raconter un mythe et même de nommer les auteurs qui en parlent[145]. L'accumulation d'histoires dont Pluton étaie ses plaintes contre Jupiter lors de la catabase d'Amphiaraüs (8.42–59) suscite plusieurs déclarations similaires, dans le sillage d'un premier refus éloquemment exprimé, qui porte sur les Titans[146].

> [Barth *ad* 8.44] *Titanas.*] Alii a Gigantibus accuratius inqvisitis fabulis. Verisimilia sibi fingit Julius Firmicus in Erroribus Vanarum Religionum. Sed haec adeo trita sunt plus jam qvam Centum Sexaginta annorum doctorum Commentariis, ut pigeat vel meminisse, licet nec indicta eruere difficilimum haberi possit.

Cette stratégie récurrente de Barth – dont participent à leur manière les innombrables notes qui se limitent à renvoyer à d'autres textes antiques, à des ouvrages modernes, ou aussi simplement "aux mythographes"[147] – est d'ailleurs justifiée dans l'avertissement "Amico lectori" en tête des *Silves*, en une prise de position rappelant par exemple celle du commentateur virgilien La Cerda, qui disait refuser de raconter des mythes "qui figurent amplement même dans les dictionnaires latins" et ne rapporter que ce qui était nécessaire à l'explication du texte commenté[148]. Il est significatif que les longs développements mythologiques que l'on rencontre chez Barth visent bien moins à raconter des histoires qu'à exposer des variantes (comme on l'a vu pour Amphion), à proposer des mises au point sur des sujets obscurs ou à clarifier des malentendus, dans une approche foncièrement critique. Ainsi, une discussion sur l'union de Vénus et Mars (*ad* 3.274) répond au désir de corriger avec l'appui de diverses sources les dires de "LP", qui localisait cet épisode à Lemnos.

---

145 Barth *ad* 5.262 (Lapithes) « *Luxuriant.*] [...] Fabulae ita notae sunt, ut taedeat vel auctores scriptarum nominare. Vide Lutatium, & Higinum. Item notata doctissimo viro Paullo Leopardo, lib.III. cap.5. Miscell. »

146 Cf. Barth *ad* 8.49 (Dioscures), *ad* 8.54 (Thésée et Pirithoüs), *ad* 8.55 (Hercule) dans la suite du discours de Pluton.

147 E.g. Barth *ad* 8.51 « *Vorticibus.*] [...] De *Rota Ixionis* vide qvae collegit Joannes Passeratius ad Propertium, lib.I. Elegia IX. [...] »; *ad* 8.52 « *Profanatum Chaos.*] [...] De fabulis vide Commentaria Lutatiana ; In Libris nostris magna pagina oppletur, sed nihil novi. » Cf. n. 129.

148 Sur l'avertissement précédant le commentaire des *Silves*, voir chapitre 2, p. 129. La déclaration de La Cerda, *Virgilii Bucolica et Georgica*, 1608, vol. 1, préface, sig. (e)6r (= ^{2}1619, sig. C6r–v) est citée dans Laird 2002:183. Sur les dictionnaires, cf. n. 122.

> [Barth *ad* 3.274] *Hoc mihi Lemniacae.*] *In Lemno adulterium patratum* dicit Lutatius. Qvo sane errat; Nam & Homerus auctor hujus fabulae, dum ad Venerem correpit magnus ille Bellator, Vulcanum in Lemnum profectum dicit, & mox retroversum ex itinere, suos pugnatores suo in thalamo deprehendisse. Odyss. Θ. Cui adsentiuntur, rem scilicet in caelo factam, Ovidius & Lucianus. Qvorum cum ille ait <Ov. *met.* 4.187–188> *atqve aliqvis de diis non tristibus optat Sic fieri turpis* Palam a Luciano exprimitur, ubi Apollo & Mercurius neuter non talem sibi infelicitatem exoptat. Sed uterqve auctorem habet Homerum, dicto Libro, versu 237. Pariter & Nonnus, qvi Libro Qvinto scribit *Proserpinae* conjugium procatum *Vulcanum*, repudiata post deprehensionem cum Marte adultero, Venere. Qvo respicitur Homerus, apud qvem Vulcanus negat vinctum Martem dimittere, nisi de dote reddenda sponsor interveniret Neptunus. Fingitur ergo & ibi divortium. *Lemniacae* ergo *catenae* isthic intelligendae sunt Vulcaniae, in Lemno fabrefactae. Et sic Homerus re comperta ad Officinam properasse inqvit Vulcanum, ut Catenas procuderet. [*Od.* 8.272–275].

Lorsque Amphiaraüs et Mélampus sont mentionnés conjointement (3.573), le premier, “parfaitement connu”, est écarté en quatre mots, tandis que la “plus grande obscurité” du second sert de justification à un développement long d’une page et demie, farci de références à Apollodore, Pausanias, Servius, Lucien, Plutarque, Nonnos et Hérodote. A l’instar de ce que l’on a vu chez Bernartius au sujet de Narcisse, l’élément “moins connu” sur lequel Barth se focalise ostensiblement est parfois dépourvu de pertinence pour le passage commenté: lorsque Stace, dans une comparaison, imagine que Délos craint d’être arrachée par la tempête aux îles voisines et invoque la protection d’Apollon (3.439), le commentateur se plaît à parler des Déliades de l’hymne homérique à Apollon, qui lui donnent à leur tour l’occasion d’évoquer la paternité controversée de ce texte.

Les commentateurs ne diffèrent pas seulement dans leur propension relative à exploiter le texte pour offrir des notices assimilables à celles d’un lexique; ils réagissent aussi de manière diversifiée aux spécificités de certains passages. Le poème de Stace diverge parfois de ce qu’“enseignent” d’autres sources antiques, ce qui soulève la question de son autorité. Contrairement à l’auteur d’un traité, l’exégète aborde de telles situations à partir de manifestations textuelles localisées, dont l’éventuelle singularité ne se révèle que dans la confrontation avec d’autres passages, d’autres textes – d’où la facilité à trouver des échappatoires en passant sous silence les divergences. On se dispense souvent de discuter un élément dont le caractère inhabituel mériterait pourtant l’attention, mais il arrive aussi qu’on commente un tel élément comme s’il était courant; l’édition vénitienne publiée

en 1786 présentera ainsi comme une évidence le fait qu'Hypsée soit, selon Stace, le fils du dieu-fleuve Asopos (7.315–318)[149].

La réaction à une variante isolée peut consister à dénoncer une corruption du texte. Cette démarche vaut à Bernartius ce qui passe pour l'un de ses plus beaux titres de gloire. En 12.576–577, dans le discours où Evadné rappelle à Thésée qu'il n'a pas souhaité même à ses pires ennemis le sort cruel que connaissent les chefs Argiens privés de sépulture, le *textus receptus* lit en effet, avec une partie des manuscrits, *non trucibus monstris Busirim infandumque dedisti* | *Cercyona*. Jugeant suspecte la mention de Busiris, que l'on connaît par ailleurs comme victime d'Héraclès, le commentateur néerlandais propose la correction *Sinin*, qui s'est ensuite imposée dans le texte des éditions.

> [Bernartius *ad* 12.576[586]] *non trucibus monstris Busyrim*] Quid ais Papini? Theseus ne Busyrim occidit? Tullius tibi adsit, a memoriae vitio non excuset. consensu omnium Herculi hoc tribuitur. & tu ipse huius sententiae tibicen. Hercule Surrent. [*silv.* 3.1.29–31]. & passim alibi. quid igitur hic tibi visum dissentire? nunquam factum, imperiti alicuius Macci glossema est, non tua scriptio. veteres firmant qui praeferunt: *monstris si non*. Lego indubitanter: *monstris Sinin*. fuit Sinis latro celebris, quem Theseus interfecit. [...]

Lorsque l'on admet que le texte commenté présente une variante isolée, on peut se borner à signaler cette situation, mais aussi chercher à en rendre compte de diverses manières, comme suffit à le montrer un survol du cas d'Atalante, où la question des variantes mythologiques se mêle à celle des personnages homonymes[150]. Alors que la mère de Parthénopée, arcadienne, est d'ordinaire considérée comme la fille d'Iasos ou (chez Euripide) de Ménalos, épouse de Mélanion, en 6.563–565 Stace évoque sa rapidité à la course, qualité que l'on attribue usuellement à l'Atalante béotienne fille de Schoenée – ce que fera d'ailleurs Phorbas dans la teichoscopie (7.267–268). Certains exégètes se limitent à parler de confusion ou de contamination. Dans une longue note, Beraldus dit ainsi, à la suite de "LP", que Stace "confond" les deux personnages[151]; Argelati (Milan 1731–32) et l'édition

---

[149] Venise 1786 *ad* 7.315 "(17)" «*Asopos*. Fluvius Boeotiae, pater Hypsei & Aeginae. Hanc ab Jove vitiatam Asopus adeo aegre tulit, ut furore commotus undis in sidera bellum moverit. Juppiter iratus fulmine illum interfecit.» Barclay *ad loc.* reformule sans s'interroger sur cette filiation.

[150] J'espère pouvoir revenir sur ce cas complexe en une autre occasion.

[151] Beraldus *ad* 6.563 «*Quis Maenaliae Atalantes nesciat egregium decus, &c.*] Hic Papinius confundit duas Atalantas, & ex duabus unam tantum facit. Duae enim fuerunt forma, & agilitate pedum insignes: [...]» Cf. "LP" *ad loc.* ed. Paris 1600 (assez différent de la note

anonyme de Venise 1786 feront un constat similaire[152]. Ces réactions ne paraissent pas être guidées par la réprobation ; "LP" évoquait même clairement une fusion délibérée des deux Atalante, et Beraldus, dans sa préface, observait que certains critiques attribuaient de tels cas à la licence poétique[153]. C'est bien comme des jugements négatifs, cependant, qu'elles seront perçues par le commentateur milanais de la fin du 18e s.

> [Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 6.563] *Quis Maenaliae Atalantes.* Lutatius, Beroaldus [sic], aliique Commentatores confusionem nominis in hac Atalanta deprehendunt. [...] Sed Papinius more poetarum historiam confundit.

A la prise de position de ses prédécesseurs, présentée comme un reproche ("deprehendere"), ce commentateur oppose l'affirmation que Stace a agi ici "à la manière des poètes". Dübner (Paris 1835–36) étendra la justification en déclarant que de telles libertés sont fréquentes chez "de nombreux poètes et prosateurs"[154]. Stace se trouve ainsi mis hors de cause : on refuse de le juger à l'aune de la rigueur que l'on attendrait d'un traité de mythologie.

Admettre que le poète est libre de remanier la tradition à sa guise ouvre la voie à l'explication de ce qui le conduit à agir ainsi dans un passage particulier. Dans plusieurs situations, Barth considère que Stace joue délibérément sur les versions d'un même mythe ou sur les personnages homonymes. L'expression *nec inhospita tecta Lycurgi* employée au sujet du roi de Némée (5.715) lui apparaît ainsi comme une allusion à un autre Lycurgue, effectivement inhospitalier, à travers laquelle Stace caractérise habilement son propre personnage.

> [Barth *ad* 5.715] *Nec inhospita tecta Lycurgi.*] Allusio ad alterum *Lycurgum*, inhospitalem nempe, qvi hinc removetur. De illo Petronius : <83.5–6> *Omnes fabulae habuerunt sine aemulo complexus. At ego in societatem recepi hospitem Lycurgo crudeliorem.* [...] Qvali homine an crudeliorem hospitem nominare

---

reconstruite par Sweeney) « MENALIAE. Atalantae confundit historiam. hanc enim Atalantem Hippomenis vxorem diximus filiam Siconei fuisse. illam autem qui cum procis cursu contendit Oneomai filiam, vxorem Pelopis. Sed parem historiam posuit Virgil. [...] »

152 Argelati *ad* 6.563 "p.341. v.33." « *Cui la rapida Madre accresce fama.* Stazio quì confonde [...]. Ed in fatti nella parlata di Partenopeo a Diana p. seg. *O diva ec.* dice : *S'a te pur grata* | *E' la mia Genitrice*, ed è chiaro, che quì parla d'Atalanta sua Madre, non dell'altra, che non fu mai cacciatrice, nè *grata* a Diana. » Venise 1786 *ad* 6.563 "(28)" « *Moenaliae Atalantes.* Duas fuisse Atalantas narrant ; [...]. Utriusque historiam confundit Papinius. [...] »

153 Beraldus, préface, sig. ũ1v.

154 Dübner *ad* 6.563 sqq.

> potuerit Petronius, non comminiscimur ; suo vero Lycurgo illius famam scite amolitur Papinius. [...]

Cette approche, soucieuse de restituer l'effet des termes de Stace sur un lecteur cultivé, témoigne chez Barth d'une sensibilité aiguisée aux subtilités de l'écriture épique. On n'oubliera pas, bien sûr, qu'elle résulte en partie aussi de la densité de son exégèse : l'attention accordée au foisonnement des mythes rappelle, surtout lorsqu'elle se manifeste dans l'interprétation de termes qui pourraient sembler anodins, qu'un commentaire continu est constamment invité à affronter une telle matière. Le contraste avec les notes de Beraldus, assez denses elles aussi, n'en est que plus significatif : le commentateur français, qui ignore sans doute ici les observations de Barth (non reproduites par Veenhusen), ne s'arrête pas sur le qualificatif *inhospitus* que Stace associe au Lycurgue néméen.

Hiérarchie poétique et caractérisation littéraire

Au-delà des contenus mythologiques, les commentateurs mettent la *Thébaïde* en regard de textes qu'ils estiment susceptibles de l'éclairer. Ces rapprochements portent pour la plupart sur le détail, dans la perspective de l'*imitatio* à laquelle on s'intéressera plus bas, mais ils impliquent aussi des questions générales qu'il convient d'examiner en premier lieu.

'Nec tu divinam Aeneida tenta'

Le poète flavien appelle de ses vœux la comparaison avec l'épopée virgilienne par des références extradiégétiques : au terme de l'épisode d'Hoplée et Dymas, tués au cours d'une expédition nocturne alors qu'ils tentaient de ramener les cadavres de Tydée et de Parthénopée, il évoque la possibilité que ses héros, en dépit de sa propre infériorité, participent de la gloire d'Euryale et de Nisus (10.445–448 *uos quoque sacrati, quamuis mea carmina surgant | inferiore lyra, memores superabitis annos. | forsitan et comites non aspernabitur umbras | Euryalus Phrygiique admittet gloria Nisi*) ; dans la *sphragis* où il chante ses espoirs de renommée (12.810–819), il enjoint l'œuvre qui lui a coûté douze années de labeur à ne pas rivaliser avec la "divine *Enéide*" et à "la suivre de loin avec adoration" (12.816–817 *uiue, precor, nec tu diuinam Aeneida tempta | sed longe sequere et uestigia semper adora*). Les commentateurs de Stace répondent à ces sollicitations en faisant eux-mêmes constamment référence à Virgile, mais aussi en incluant parmi leurs priorités l'établissement d'une hiérarchie – c'est à dire l'exercice de leur *iudicium*,

une tâche essentielle dans l'activité du *criticus* telle qu'on l'entend depuis les dernières décennies du 16e s.[155].

Le jugement entrait dans les attributions du *grammaticus* antique, à la fois au sens d'examen critique de l'authenticité des textes transmis et au sens d'appréciation sur la qualité des poèmes et poètes, comme en témoigne en particulier la confrontation approfondie entre Virgile et Homère qu'offrent les *Saturnales* de Macrobe[156] – une confrontation revivifiée à la Renaissance par le retour à l'original grec[157]. Revendiquant pour le *criticus* un statut supérieur touchant à la philosophie, la *Poétique* de J.C. Scaliger a redéfini – et exclu des prérogatives du *grammaticus* (*litterator*) – la fonction du *iudicium* en la dissociant des débats sur l'authenticité pour la limiter au champ "littéraire", c'est-à-dire en l'occurrence à une discussion orientée vers l'imitation dans une optique prescriptive[158]. Ses jugements sur les poètes antiques, destinés à déterminer lesquels méritent d'être élevés au rang de modèles, ont placé Stace juste après Virgile – et, dans une hiérarchie inverse de celle qu'admettaient de nombreux contemporains, ses épopées au-dessus des *Silves*[159]. Eux aussi, les commentateurs abordent les textes antiques sous l'angle du jugement littéraire comme de la prescription linguistique, pour des raisons qui tiennent pour une part importante à l'héritage du *grammaticus* antique et de son *iudicium*[160]. Les confrontations entre auteurs antiques, omniprésentes, soulignent notamment dans

155 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5. La relation entre commentaire et critique littéraire fait l'objet du recueil de Mathieu-Castellani–Plaisance 1990.

156 Voir notamment Macr. *Sat.* 5.11–13, qui affirme tour à tour la supériorité d'Homère et de Virgile selon les points de vue considérés.

157 Sur les mouvements qui voient Virgile l'emporter depuis Vida (1527) et surtout J.C. Scaliger (1561) (cf. n. 276), puis la tendance s'inverser depuis la fin du 18e s. avec la valorisation du "génie original" d'Homère et le dénigrement de son "imitateur" latin, voir Vogt-Spira in DNP 14:516–523 *s.v. Homer-Vergil-Vergleich*; cf. Farrell 1991:6 pour une présentation succincte. L'expression de la confrontation des deux poètes dans les commentaires sur l'*Enéide* a été analysée dans Knauer 1964:62–106 (81 pour le cas atypique de Germanus Valens Guellius [1575], qui se refuse à émettre un jugement de valeur); cf. chapitre 5, n. 212.

158 Sur la conception restrictive du *iudicium* qui caractérise la conception de J.C. Scaliger, et sur ses parentés avec la perspective de la *Poétique* d'Aristote et de la tradition des *rhetores* antiques, voir Bravo 2006:142–145. La conception large qu'elle remet en cause a été évoquée au chapitre 3, p. 266.

159 Scaliger, *Poetice*, 1561, livres 5 "Liber … Criticus" et 6 "Liber … Hypercriticus". Sur Stace, voir en particulier le chapitre 6.6; cf. van Dam 1996:315–316.

160 Sur l'importance du discours normatif dans les commentaires aux textes classiques, en particulier dans le domaine de l'expression linguistique, voir chapitre 5, pp. 349–363; on a vu *supra* p. 404 que La Cerda déclare explicitement vouloir tirer du texte de Virgile des leçons de poétique. Sur le *iudicium* entendu comme la discussion de problèmes d'authenticité, cf. chapitre 3, pp. 265–275.

quelle mesure chacun est digne de servir de modèle. Dans la tradition virgilienne, la persistance d'une telle perspective se reflète dans le fait que, dans la seconde moitié du 18e s., Heyne estimera nécessaire de rejeter fermement la pratique consistant à comparer Homère et Virgile pour blâmer l'un (d'ordinaire le premier) et louer l'autre[161].

Les commentateurs de Stace exploitent cet espace propice à l'expression du jugement que constituent les paratextes introductifs. Partout le rapprochement avec Virgile y prend la forme de cette affirmation, rapportée ou non explicitement à Scaliger: le premier rang revient au poète augustéen, mais l'auteur de la *Thébaïde* en est proche; une bonne illustration en est la préface de Bernartius[162]. Lorsque le discours de Marolles, à titre d'exception, embrasse une vaste partie du poème, c'est pour exprimer un éloge: le sixième livre consacré aux jeux funèbres, dit-il, est digne d'être comparé au cinquième de l'*Enéide*, avec lequel "on voit bien que Stace a voulu entrer en concurrence"[163]. De tels jugements abondent au sein des notes de détail, où leur présence est attendue. L'*index elogiorum et de auctoribus judiciorum* inclus dans son ouvrage montre que Barth y exprime partout son opinion sur l'auteur qu'il commente (*s.v.* "Papinius Statius") et sur une foule d'autres auteurs littéraires et d'érudits, de même qu'il parsème ses *Adversaria* de verdicts généraux[164]. Le commentateur allemand se montre souvent critique, comme dans les premières notes[165], souvent aussi très élogieux, ainsi que l'atteste déjà, du reste, la liste de *testimonia* placée au début de l'ouvrage, qui rassemble sous l'intertitre "Casp. Barthii ex multis pauca encomia Papiniana" (sig. C3r) une liste de passages des *Adversaria* et du commentaire sur Claudien ainsi que trois poèmes où sont vantées les qualités de l'auteur flavien – relevons la mention de l'"altitudo carminis" et

---

161 Sur le tournant que constitue à cet égard le commentaire de Heyne, voir Knauer 1964:93–96.

162 Bernartius, partie 2, préface, pp. 4–5, qui cite une partie du chapitre 6.6 de la *Poétique* de Scaliger (cf. n. 159); la dimension stylistique du jugement de Bernartius, qui s'appuie aussi sur une lettre de Lipse, a été évoquée au chapitre 5, p. 360. La référence à Scaliger sur cette question est également explicite chez Gronovius et dans la préface du premier volume de Marolles; cf. *supra* pp. 411–413 sur les jugements généraux exprimés dans les paratextes introductifs, 411 et n. 44 sur la comparaison entre Stace et Virgile. Observons que Stephens qualifie la *Thébaïde* elle-même de divine: voir chapitre 2, n. 182.

163 Marolles (notes finales) *ad* 6.<2–3>.

164 Sur les index de l'ouvrage de Barth (compilés par Daum), voir chapitre 2, p. 134. Sur les opinions littéraires exprimées dans les *Adversaria*, voir Wolff 2006:58–59. Cf. n. 193 sur les titres que Barth estime avoir à juger les poètes.

165 Voir chapitre 5, pp. 361–363.

du “dicendi genus”, ou les étiquettes de “generosissimus”, “omnium poetarum florentissimus et eloquentissimus”, “summus ingenii spiritusque poetici”, “grandis eruditionum pater”, mais aussi la hiérarchie “ipse prior Lucano, inferior Virgilio”.

Les références extradiégétiques de Stace à l'épopée virgilienne suscitent des prises de position contrastées[166]. On s'interroge notamment sur la manière dont il convient d'interpréter la révérence affichée par le poète flavien[167]. Beraldus le prend au mot et en tire argument pour le critiquer[168], comme le fera plus tard Boutteville (Paris 1829–32) avec le mordant qui le caractérise[169]. D'autres voient dans cette modestie une façade derrière laquelle transparaît l'ambition: c'est le cas de Marolles, comme plus tard de Lewis[170]. Barth discute de manière réitérée, au fil de son ouvrage, la relation avec Virgile que met en scène la *sphragis*[171]. Il y fait allusion tôt dans le deuxième livre en déclarant qu'il permettra à la *Thébaïde*, s'il parvient à la commenter jusqu'à son terme, de “suivre plus facilement et plus agréablement l'*Enéide*” – signe qu'il présuppose un lecteur connaissant la fin du poème (cf. 12.816–817 cité plus haut)[172]. Trois livres plus loin, il anticipe la

---

166 Pavesi, Bernartius et Gronovius ne se prononcent pas (Barclay et Stephens ne couvrent pas les livres concernés). Cf. Crucé *ad* 10.445[439] “p.451” (n. 386), qui n'établit pas de hiérarchie entre les poètes.

167 Pour une discussion récente, voir Leigh 2006.

168 Beraldus *ad* 10.446[440] «*Inferiore lyra.*] Nam Papinius, etsi magnifice sentiret de sua Thebaide, semper tamen ei praefert Aeneida, eique praescribit, ut non tentaret divinam Aeneida, sed longe sequeretur, & semper ejus vestigia adoraret.» Cette note qui paraphrase les vers 12.816–817 (non commentés sous cet angle) montre bien qu'on n'a pas reproché sans raison à Beraldus de grossir son ouvrage.

169 Boutteville *ad* 12.810 «*Vivras-tu après moi? te lira-t-on encore, quand je ne serai plus, ô ma chère Thébaïde?* Oui, sans doute, puisqu'elle est parvenue jusqu'à nous; mais il faut dire aussi que ce poëme n'est guère lu aujourd'hui que par les savans et par ceux qui veulent avoir une idée complète de la littérature des Latins. Cependant la manière de Stace, il faut en convenir, est assez dans le goût moderne, et je ne suis pas étonné que, de nos jours, comme en son temps, ce poète ait été comparé à Virgile: c'est que, dans le siècle de Stace, aussi bien que dans le nôtre, le mauvais goût s'efforçait en vain de ranimer une littérature vieille et décrépite, comme la société dont elle était l'expression.»

170 Marolles (notes finales) *ad* 12.816 «*Ne pretens pas à la gloire que s'est acquise la diuine Eneide.* Le Poëte qui dit cela par vne grande modestie à la fin de son ouurage, ne laissoit pas d'y pretendre, & sentoit bien qu'il ne voyoit gueres de choses au dessus. [...]» Lewis *ad* tr.12.1197 = 12.810 «*O* Thebaid] The Poet in this Address very artfully takes his Leave of the Reader, and at the same-time sings his own Panegyric, which he has done in a decent modest Manner, and paid a genteel Compliment to the Author of the Aeneid. [...]»; cf. *ad* tr.10.639 = 10.447.

171 D'autres notes abordent la *sphragis* sans discuter la relation à Virgile: *ad* 3.190 *Agaue* cite ce texte dans la perspective des vers de Juvénal (7.82–86) évoquant la fortune de Stace.

172 Barth *ad* 2.156 *non equidem obscurum uobis* (p. 353), au terme d'une digression sur Vivès.

sphragis de manière “collatérale”, insérant le poème dans une hiérarchie complexe qui inclut les épopées grecques : Stace admettrait sincèrement être très inférieur à Virgile, tout comme Antimaque était très inférieur à Homère, mais il mériterait le second rang, de même que l’auteur de la *Thébaïde* grecque ; le jugement de Quintilien sur ce dernier (*inst.* 10.1.53) s’appliquerait en tous points au poète flavien, “véritable Antimaque” par ses qualités que seuls les lecteurs ineptes peuvent méconnaître, mais aussi par ses défauts qu’il convient de ne pas se cacher[173]. S’attachant à démontrer que les vers décrivant la réaction suscitée par l’ultime perfidie d’Etéocle (11.552–556) sont moins bons que leur modèle virgilien (l’effet que la chute de Turnus produit dans *Aen.* 12.926–929), Barth conclut que Stace a eu raison, dans la *sphragis*, de ne pas oser comparer son épopée à l’*Enéide*[174]. L’importance qu’il accorde à ce thème se voit bien, du reste, dans l’*index rerum et verborum*, qui contient notamment des entrées “Papinius : Virgilianae dignitati componit ; Virgilio proximus ; Eum magistrum suum dicit” et “*PAPINII* Sententia de Aeneide”[175].

Dans sa longue exégèse des derniers vers du poème – qui ne saurait être analysée ici en entier – Barth développe et affine ses vues sur le rang de Stace[176]. Deux discussions complexes et en partie redondantes, auxquelles s’ajoutent des notes plus spécifiques, concernent directement le *iudicium* : l’une porte sur les douze ans qu’aurait duré l’élaboration de la *Thébaïde* (12.811 *o mihi bissenos multum uigilata per annos*), l’autre sur l’injonction que l’auteur adresse à son œuvre (12.816–817 cité plus haut). Ces deux énoncés sont soumis à un regard critique, qui se révèle d’emblée.

> [Barth *ad* 12.811] *O mihi Bissenos.*] Elaboratissimum venditare hoc opus cupit, notus nimirum Extemporalitatis ex aliis Poematis ; & hac consideratione *accuratissimum opus* vocare placuit divino viro *Jos. Scaligero*. A qvo tamen hac in re nos res dissentire cogit. Si enim, praeter his Commentariis indicata, accurate inqvirere velimus facile integrum Commentarium commentaremur super negligentia hujus maximi & eloqventia ingenioqve longe praestantissimi scriptoris. [...] Sic *laboratam* vocat suam *Thebaidem*, & multos annos ei impensos jactat, lib.III. Carm.V. Silv. ad Uxorem : [*silv.* 3.5.33–36]. [...] Et de *Labore* suo iterat, vel ante modo proposita, scripsit eodem Libro, Carm.II. v.143. [*silv.* 3.2.142–143]. Et sic *cruciatam multa lima* dicit, lib.IV. Silv.VII. [...]

173 Barth *ad* 5.92 *Theumesia*.

174 Barth *ad* 11.555 *clamore Cithaeron*, cité dans Berlincourt (à paraître b).

175 Cf. chapitre 2, n. 393 sur la forme des entrées d’index relatives à Stace.

176 Barth souligne dans le même temps le caractère courant des images d’éternité littéraire et de gloire future que l’on rencontre dans ces vers.

Barth interprète l'insistance de Stace sur la durée de ses veilles laborieuses – où il identifie un écho d'Helvius Cinna et de la *Ciris*[177] – comme une stratégie visant à écarter de son épopée l'idée d'improvisation attachée aux *Silves*. Reprochant à Joseph Scaliger d'avoir souscrit à l'image idéalisée offerte par le poète[178], il souligne qu'en vérité l'étude des négligences décelables dans son œuvre suffirait à remplir un commentaire entier[179]. La révérence même affichée par Stace est ensuite considérée avec circonspection.

> [Barth *ad* 12.811] *O mihi Bissenos.*] […] Nulla autem alia ratione, sive vero haec pronunciat, sive jactat, qvam ut Aeneidi qvadamtenus famam suae Thebaidos accedere velit, licet neget hoc isto loco, sed sententiam non celavit aliqvot Silvarum locis. Hanc enim Undecennii spatio confectam, nec dum ultimam manum accepisse, notant Svetonius, & qvi ab eo paucis scriptam Virgilii vitam in longum deduxerunt, Grammatici. Sunt alia in Silvis loca, hinc capienda, qvae non accumulamus.

> [Barth *ad* 12.816[815]] *Nec tu divinam Aeneida tenta.*] […] Utcunqve autem se deprimat hoc loco Papinius, memini tamen in eo alia legere ; Nempe ut tentari a Thebaide sua culmen Gloriae Aeneidos Virgilianae glorietur ipse suae hujus Sententiae, longe sane consultioris, pro tempore oblitus, Carm.VII. Lib.IV. Silvar. ad Maximum : <*silv.* 4.7.25–28> *Qvippe, te fido monitore, nostra | Thebais, multa cruciata lima, | Tentat audaci fide, Mantuanae | Gaudia famae.* Qvid hoc est nisi sibi ipsum contrarium esse ? […] Nihil autem miri componere suam *Thebaidem* Maronianae divinitati eum, qvi eidem Operi *Amphionis* exaeqvatam *lyram* commiserit, lib.I. Achill. v.13. […]

Barth se refuse à prendre à la lettre les paroles de Stace. Elargissant le regard aux passages des *Silves* qui manifestent une ambition de rivaliser avec l'*Enéide*[180], ainsi qu'avec le début de l'*Achilléide* qui loue l'épopée thébaine, il conclut que la modestie exprimée dans la *sphragis* de ce poème est feinte. En rappelant que Virgile aurait travaillé onze ans à l'*Enéide* sans y mettre la dernière main, Barth suggère d'ailleurs que Stace, lorsqu'il évoque les douze années que lui a coûtées sa propre œuvre, montre par contraste qu'il lui a été donné de la parfaire. Cette dernière idée est développée peu après, dans une note – signalée dans l'index *s.v.* "Papinius : Ei [*scil.* Thebaidi] ultimam manum imposuit" – qui le désigne comme l'un des rares grands poètes à avoir connu un tel bonheur.

---

177 Barth *ad* 12.811 *multum uigilata*, qui cite Cinn. *carm.* frg. 11.1–4 Blänsdorf et *Ciris* 46.

178 Scaliger, "Animadversiones in Chronologica Eusebii", in *Thesaurus temporum*, 1606, n° 229, également cité dans les *testimonia*.

179 Certaines des négligences, et en particulier des contradictions internes, dénoncées par Barth dans le détail de son commentaire seront discutées *infra* pp. 484–487.

180 L'ambition exprimée dans les *Silves* est aussi évoquée (sans référence précise) dans la préface du premier volume de Marolles, sig. ã6r.

> [Barth *ad* 12.812] *Thebai.*] Datum *florentissimo* huic *vati* qvod paucis insignium Operum Conditoribus, Poetis, ut ultimam ipsi manum suis Laboribus inponerent. Hoc scilicet *Homero* fata negarunt, hoc *Virgilio*, hoc *Ovidio*, (qvi Metamorphosin suam, de funere velut suo raptam, in manus hominum pervenisse qveritur) *Claudiano, Valerio Flacco*, aliis, & ipsi deniqve *Papinio* in *Achilleidi* Scripto. [...]

L'implication est facile: Stace ayant achevé sa *Thébaïde*, il ne peut être absous des négligences qui la gâtent. Plus haut, du reste, Barth a opposé la durée de l'entreprise aux défauts du fruit qu'elle a produit, allant jusqu'à déplorer qu'elle ne se soit pas prolongée *au-delà* de douze ans[181]. Les dernières pages du commentaire font ainsi écho à un reproche bien différent de celui qu'exprimaient ses premières notes, où il était surtout question du grossissement affectant l'*elocutio* et l'imagination[182]. Appelé à prononcer sa sentence, Barth ne manque pas de souligner une fois encore la remarquable qualité de l'œuvre "humaine" qu'il achève de commenter; mais il ne peut qu'affirmer la supériorité de la "divine" *Enéide* – une supériorité qu'il rapproche de sa quasi-coïncidence avec la naissance du Christ.

> [Barth *ad* 12.816[815]] *Nec tu divinam Aeneida tenta.*] [...] Nihil enim ullo modo ad divinum illud Opus haec *Thebais*, qvae toto tamen Latio alioqvin luculentissimum & vere Poeticum Musicumqve Epos est. Ita enim exceptum illud est humana omni Imitatione, ut qvo tempore Servator ipse humanitatis dignatus est nasci in mundum, eo singulari ejus beneficio, tantus Auctor in Lucem prodierit: Qvo testaretur nimirum illius Omnipotentia, & has literas suae benedictissimae, & adorandae per omnia, Benignitati Curae esse. Fuere tamen, qvi & huic judicio intercedere voluerunt, qvibus inscitiam facile ipsa res objicit. Sapientiores omnino illi, qvi nec ad Bucolicorum qvidem elaboratissimam perfectionem accedere Poesin Papinianam censuerunt, inter qvos memini esse *Franciscum Floridum Sabinum*, (qvem *Ranciscum Olidum* per convitium vocat And. Alciatus) Libro II. cap.XX. Subsec. Lection.

Une épopée de la violence

Les jugements que portent sur le poème de Stace les commentateurs du début de l'époque moderne s'inscrivent pour partie dans une réflexion d'orientation normative sur les genres littéraires. Dans quelle mesure la *Thébaïde* respecte-t-elle les "règles" de l'épopée? Cette question, que l'on a vue

---

[181] Barth, note non lemmatisée au début du livre 6 «[...] plane duodecennalem illam Limam in aliud porro tempus extensam vellemus. [...]» (le contexte de cette remarque sera discuté *infra* p. 475); *ad* 7.784 (n. 331).

[182] Voir chapitre 5, pp. 361–363.

exprimée dans une note de Barth sur l'*argumentum* du quatrième livre[183], revêt une importance centrale dans l'exégèse "littéraire" du poème. Les lecteurs médiévaux concevaient le genre épique en des termes calqués pour l'essentiel sur la définition de Servius, qui se fondait à la fois sur le critère du vers "héroïque" et sur celui d'un mélange entre voix narrative et discours des personnages (*actus mixtus*), réunissant éléments "vrais" et "inventés", personnages humains et divins[184]. On voyait alors dans une guerre comme celle d'Argos contre Thèbes – en témoignent les chroniques universelles, mais aussi Dante ou Boccace – un événement réel relevant d'une catégorie d'*historia* conçue comme récit exemplaire plutôt que documentaire, n'excluant pas une élaboration fictionnelle des personnages[185]. Stace lui-même était parfois qualifié d'"historien"[186]. Aspirant à distinguer des genres strictement délimités et caractérisés, la Renaissance a complexifié et assoupli en même temps les définitions antérieures sous la double nécessité de maintenir ou restaurer les catégories héritées de l'antiquité et d'intégrer les créations postérieures. L'épopée, qui ne possède pas au 16e s. de nom fixe – on parle encore d'"œuvre héroïque", de "long poème", et Scaliger oscille entre *heroicus* et *epicus* – est définie à la fois par la forme et par le contenu. Le point de référence essentiel est constitué par la *Poétique* d'Aristote – dont l'analyse centrée sur la tragédie touchait aussi à l'épopée homérique, perçue comme intrinsèquement "dramatique" – ainsi que par les réinterprétations de ce texte fondateur, souvent restrictives et rigides.

La *Thébaïde* satisfait au critère de la langue élevée, à la différence de l'œuvre d'Homère, que la *Poétique* de Scaliger juge en ce domaine très inférieure à Virgile ; si on lui adresse un reproche, on l'a vu, c'est plutôt celui

---

183 Barth *ad arg.*4.1, discuté *supra* pp. 407–408.

184 D. Anderson 1988:146–148 discute en détail l'interprétation médiévale de la définition de Serv. *Aen.* 1 *praef.* Cf. e.g. Baswell 1995:73–75 sur l'importance de la distinction entre *vera* et *ficta* dans le "commentaire III" sur l'*Enéide* transmis dans le manuscrit Oxford, All Souls College 82.

185 D. Anderson 1988:149–152, qui rappelle que Dante, *Convivio* 3.11.16 désigne le poème de Stace comme l'"histoire de Thèbes", montre que la *Théséide* de Boccace relève d'une conception du récit épique issue de celle de Servius et souligne la souplesse de la conception médiévale de "vérité historique" ; la discussion complexe de la "fiction poétique" chez Boccace, *Genealogia deorum gentilium* 14, envisage quatre catégories de fiction et quatre d'"histoire". Cf. Lazzarini 1984 et Dietz 1995 sur l'opposition de Servius entre *fabula* et *historia* (et Laird 2002:183–184 sur sa reprise par La Cerda).

186 Voir e.g. Alexander Neckam (1157–1217), cité par D. Anderson 1988:148, qui assimile Virgile et Stace à Lucain en les qualifiant tous trois d'"ystoriographi". Cf. H. Anderson III, index *s.v. Poeta historiographus* sur la présence d'une telle désignation dans les *accessus* de la *Thébaïde*.

d'user d'une langue forcée, comme Barth le fait dans ses premières pages ou, dans un rapprochement avec la tragédie qui concerne surtout la diction, à propos de l'*argumentum* du quatrième livre[187]. Les manquements de Stace au *decorum* et à la vraisemblance sont souvent dénoncés, tout comme l'insuffisante unité d'action – dont il sera question plus loin – en vertu d'une conception qui s'est imposée sous une forme très étroite depuis la Renaissance, notamment en France, où elle aboutira, en même temps qu'à l'ouvrage de Rapin sur la *Poétique* d'Aristote (1674), à l'influent *Traité du poème épique* de Le Bossu (1675)[188].

Plusieurs des commentateurs étudiés ici introduisent le sujet du conflit thébain en le présentant comme une "histoire des temps d'avant le Salut" (Pavesi)[189], qu'ils s'efforcent de situer dans la chronologie universelle (Bernartius, Stephens, Marolles)[190]. La frontière séparant les catégories – fréquemment mentionnées – de *vera* et *ficta* fait l'objet de discussions ponctuelles, comme celle où Barth conteste l'historicité de l'action des suppliantes argiennes tout en admettant implicitement celle du personnage de Thésée[191]. Stace respecte cependant la distinction aristotélicienne entre épopée et histoire ; c'est en relation avec la question de l'utilité du douzième livre dans l'ensemble – et par une contestation des "règles" caractéristique de son milieu culturel – que Lewis évoquera une opposition entre l'épopée et le poème héroïque ou historique[192]. Si l'œuvre répond assurément à l'exigence d'un thème sérieux, sa dimension "héroïque" peut en revanche faire difficulté. Une très longue note de Barth consacrée aux qualités respectives de divers poètes s'ouvre par une sévère critique de la *Thébaïde*, qui a trait à sa position par rapport aux limites du genre épique et à ses points de contact avec la tragédie[193].

---

187 Voir, respectivement, chapitre 5, pp. 361–363 et *supra* pp. 407–408.

188 Sur le *decorum* et la vraisemblance, voir *infra* pp. 467–474 ; sur l'unité d'action, *infra* pp. 480–482.

189 Pavesi, préface, sig. *2v : "una historia di quei tempi inanzi il nascimento della salute delle genti, & successa tra quegli huomeni, che il vero Dio non conoscevano".

190 Voir chapitre 2, pp. 69–70 (Bernartius), 91–92 (Stephens), 104 et 112 (Marolles) ; cf. p. 155 sur la deuxième note introductive de Harte (Londres 1727). Dans sa notice introductive, Bernartius insiste sur l'intérêt du poème de Stace en tant que source de connaissance sur l'histoire de Thèbes.

191 Barth *ad* 12.464 *at procul Actaeis*.

192 Lewis, note non lemmatisée au début du livre 12, discutée *infra* pp. 481–482.

193 La note se poursuivra sur six pages (!) ; en y attaquant les jugements sur les poètes émis par Vivès dans le livre 3 du *De tradendis disciplinis* (troisième partie du *De disciplinis*, 1531), Barth plaide pour que de tels jugements soient réservés à ceux qui, comme lui-même, ont "l'âme vraiment poétique".

> [Barth *ad* 2.156] *Non qvidem obscurum vobis.*] […] Sane intuentes has tam pulchras fictiones misereri cogimur tot malorum, tot sangvinearum narrationum, recensitoris, tanti Poetae, qvi Officium suae Professionis parum eqvidem hujus Operis tam laboriosa elaboratione attendit. Docere videlicet, utrosqve laudare in praemii locum, & aeternitati transcribere, *bonos*: Vituperare *malos*, & memoria hominum extrudere. Toto enim tam splendido hoc, & tot vigiliis vix tamdem exacto, Volumine, nihil nisi *duorum Oppidorum Tragicae bellationes* narrantur, idqve nulli bono. Laudo *Homerum*, laudo *Virgilium*, Apollonium, Valerium Flaccum, Silium, Calabrum [*scil.* Quintum Smyrnaeum], Lucanum, Claudianum, & omnes caeteros qvi Virtutis nomine laudarunt ipsi Heroas selectos; Specula eorum imitationi posterorum praeposuerunt, & ipsi participant nunc decora qvae in magnatibus suis commendant. *Hic* vero nihil tale, & Posteritatem tenere maluit, tam generosus Spiritus, tot paginis, tot voluminibus, scelera, parricidia, funestas pugnas, criminationes Deorum, inhumana omnia *unius* fere *solum familiae facinora* recensendo. Qvibus sane legendis cito velimus perfungi, si alio essent auctore descripta. Nunc cum merito scriptorem magnifacimus, cogimur per tot ulcerosa cadavera tanto tempore incedere, qvo insignium multorum *Heroum* gesta, tanto cothurno longe digniora, pene ediscere liceret, culpa scriptoris, qvi animum *meliori materiae* non dedit, sed illi qva deteriorem, magisqve Tragicam, nulla ferat Antiqvitas. […]

Le poète est accusé d'avoir failli à sa mission en traitant une matière "plus tragique qu'épique". Le manque de héros et d'actions positifs constitue un argument important de ce reproche, même si ailleurs Barth n'hésite pas à souligner le caractère "héroïque" de certains personnages principaux, tel Hippomédon[194]; et l'on sait que Boileau citera Polynice et Etéocle comme exemples de mauvais sujets d'épopée parce qu'ils manquent de "valeur" et de "vertus"[195]. Les personnages ne sont pas seuls en cause: l'omniprésence de la violence et de l'horreur sont déterminants dans l'opinion que se fait Barth de l'appartenance générique du poème. D'autres que lui, gênés eux aussi par la forte présence de ce qu'ils désignent comme des éléments "tragiques", en tirent des conséquences drastiques. Guyet en fait ainsi un motif d'expurgation, excluant sur la base de ce critère toute la préparation du duel fratricide, où l'on voit les mânes thébains prendre place sur les collines avoisinantes pour assister au spectacle et Adraste s'interposer

---

194 E.g. Barth *ad arg.*4.5 «*Herculeam pubem.*] […] Neminem ex Heroibus suis *ἡρωικώτερον Hippommedonte* [sic] describit Papinius. […]» On reviendra au chapitre 8, pp. 586–587 et 604 sur la faible présence d'exemples positifs dans le poème de Stace.

195 Boileau, *Art poétique*, III 245–252; cf. RIPOLL–SOUBIRAN 2008:86 sur la critique envers l'*Achilléide* qu'expriment les vers 253–256.

entre les deux frères (11.418–446), puis Pietas tenter vainement de faire obstacle à Tisiphone (11.452–496)[196].

En même temps qu'elle évoque le problème du genre, la prise de position de Barth citée ci-dessus montre bien que ce débat est difficilement dissociable d'autres enjeux. En vantant les poètes qui ont mis en scène des héros exemplaires, le commentateur soulève la question du "message" transmis à ses propres contemporains, sur laquelle on reviendra dans le chapitre suivant. Il attire en outre très explicitement l'attention sur l'esthétique du macabre, de l'horrible, des "nicht mehr schöne Künste" lorsqu'il condamne les "récits sanglants" qui obligent le lecteur "à marcher à travers tant de cadavres couverts de plaies" – on pense au spectacle que découvrent la population thébaine après l'échec de l'embuscade contre Tydée, Hypsipylé après le massacre de Lemnos, la mère de Crénée dans les eaux de l'Isménos, les Thébains après le duel, et Argie, surtout, dans sa quête du corps de Polynice[197]. A l'évidence, Barth n'éprouve pas en commentant ce texte l'attirance pour les sujets violents qui caractérise son époque, dans la littérature comme dans les arts visuels.

Chez le commentateur allemand, l'exégèse des visions repoussantes auxquelles Stace expose son lecteur s'avère ambivalente, partagée entre des observations ponctuelles qui reconnaissent le rôle de ces éléments dans la constitution d'une esthétique propre au poète (et vont souvent de pair avec des considérations éthiques), et une tendance manifeste à ne pas les commenter en tant que tels. Cette tendance est visible par exemple au sujet de la première mêlée (7.632–646), où Barth ne s'arrête nullement sur une image aussi marquante que la tête de Cénée cherchant des yeux le tronc dont elle a été séparée; quant aux corps qu'Amphiaraüs broie sous les roues de son char, décrits avec un luxe de détails presque insoutenable (7.760–770), la seule réponse directe qu'ils suscitent est une remarque antiquaire, qui sonne comme un reproche, sur le fait que son statut de devin devrait interdire au personnage ne serait-ce que le spectacle d'un cadavre[198]. La modestie des réactions que provoquent de tels tableaux est plus patente encore en ce qui concerne les combats d'Hypsée (8.428–496), dont le récit atroce ne fait l'objet d'aucune note d'ordre esthétique. Le massacre nocturne perpétré par

---

196 Guyet (Paris 1658, notes infrapaginales) *ad* 11.418, cité au chapitre 3, n. 222. Sur les vers 11.452–496, voir Marolles (notes finales) *ad* 11.452[412] et Guyet (notes infrapaginales) *ad* 11.458, cités au chapitre 3, pp. 274–275 et n. 224.

197 Sur l'esthétique de l'horrible, voir l'article pionnier de Fuhrmann 1968 et, sur la *Thébaïde* en particulier, e.g. Erren 1970.

198 Barth *ad* 7.767 *tardior ungula fossis* | *uisceribus.*

les Argiens sous la conduite de Thiodamas (10.273–329) appelle un constat assez similaire ; Barth y évoque certes l'horreur des faits relatés, mais avec un regard privilégiant les figures de style, qui désigne comme "tout à fait statiennes" les hyperboles des tentes chancelant sous des rivières de sang (10.299) et des tables bousculées par des flots de vin mêlé de sang (10.311)[199]. Il n'est pas indifférent non plus que, face à l'acte anthropophage de Tydée, le commentateur insiste surtout sur la "sobriété" et la "bienséance" dont Stace fait preuve en l'occurrence[200].

Il est vrai que, dans la portion du commentaire qui couvre les scènes de bataille examinées ci-dessus, les notes se raréfient et se font plus maigres que dans les premiers livres ; mais Barth est peu porté à discuter l'esthétique même lorsqu'il aborde les crimes relatés par Hypsipylé (5.206–264), passage sur lequel il est par ailleurs assez disert. S'il évoque – ce qui n'est pas fréquent – certains des actes abominables commis à Lemnos, c'est pour fournir, au sujet du geste de Lycasté (5.234), qu'il comprend mal, une interminable énumération d'outrages envers les cadavres qui possède une évidente visée morale[201], ou pour signaler un parallèle chez Valerius Flaccus quand Hypsipylé se remémore l'image d'une tête continuant de murmurer après avoir été séparée de son corps, et qualifier de "femmes remarquables" des êtres capables de décapiter leur propre père (5.236)[202]. Les gorges tranchées d'où, mêlé de sang, le vin ressort pour revenir dans les coupes (5.256–257) suscitent le constat – représentatif des liens que Barth est capable d'établir entre des passages distants – que le même motif reparaîtra au dixième livre avec une exagération sans précédent, puisqu'il n'y sera plus question de

---

199 Barth *ad* 10.299[293] « *Sangvineis nutant tentoria rivis.*] Caetera sana erant. Hoc vero immane est ; ne sine excessu magnum aliqvid vir optimus furendi, efferat, aut finiat. Enormiter omnino & Papiniane. Notarint ergo oportet occisores in sangvine, nec tamen non nimium fuerit istud. *Tentoriorum* enim materies perflua, etiam rivis non facile nutarit, nisi fuerint torrentes aliqvi. Exempla talium *Hyperbolarum* qvaedam insignia damus ad Bellum Geticum Claud. […] » *Ad* 10.311[305] « *Proturbat mensas dirus liqvor.*] Iterum ingens Hyperbola & prorsus Papiniana. Effusum enim vinum, & sangvini mistum, qvanto opus habuerit torrente, ut talia efficere potuerit ? » Sur la réaction de Barth aux hyperboles de Stace, voir chapitre 5, p. 397 (n. 207 sur l'entrée d'index signalant les deux notes citées ici).

200 Voir chapitre 8, pp. 609–610.

201 La note de Barth *ad* 5.234 *sinu cruorem excipit [sic]*, qui multiplie les exemples sur près de quatre pages, est suscitée par l'idée que la jeune Lycasté, horrifiée un instant plus tôt à l'idée de tuer son frère en qui elle voyait des traits semblables aux siens, macule de sang le visage de la victime afin de faire disparaître le spectacle de sa beauté ; en fait, *undantemque sinu collapsa cruorem | excipit* évoque plutôt le geste consistant à recueillir le sang du défunt pour le conserver.

202 Barth *ad* 5.236 *etiamnum in murmure*, qui mentionne Val. Fl. 2.211–212 ; *ad* 5.236 *truncos uultus*.

coupes mais de cratères[203]. Le commentateur apporte une notation morale sur le fait que même les vieillards ne sont pas épargnés (5.258), signe que la fureur des Lemniennes et l'Erinys guerrière bouleversent les mœurs, la sagesse et l'instinct naturel[204]. La description du massacre lui-même reste peu discutée. Barth signale toutefois le goût de Stace pour de telles descriptions, et ce dans un endroit privilégié : à propos de l'un des premiers vers du passage (5.209), il déclare que le poète oublie l'expédition contre Thèbes dans le but de raconter, avec moins de mesure que Valerius Flaccus, cette histoire cruelle[205]. Lorsque vin et sang jaillissent des gorges tranchées "à la manière d'un torrent" (5.256), il répète que Stace ne manque pas l'occasion de décrire des spectacles atroces[206].

Barth aborde encore les "horreurs" de la *Thébaïde* dans une semblable perspective lorsqu'Antigone découvre à la lumière de sa torche le visage sanguinolent d'Argie devant le cadavre de son époux.

> [Barth *ad* 12.364] *Foedatam sangvine vultus.*] *Qvia ungvibus faciem laceraverat, ad testandum moerorem.* V.S. Hoc autem genus foeditates condimenta sunt perpetua hujus Poematis, nec aliud libentius videtur tractasse Papinius.

Le fait que Barth considère l'esthétique de la violence comme distinctive de Stace est confirmé a contrario par les notes qui mettent en évidence le caractère "inhabituel" d'une description particulièrement "douce", comme celle du geste par lequel Pietas et Virtus soutiennent Ménécée dans sa chute pour le déposer à terre[207].

Au final, la grande mesure avec laquelle Barth commente les scènes horribles apparaît, non comme le signe d'une insensibilité à l'écriture de l'épopée flavienne, mais comme une forme de réticence. Une telle interprétation est confortée par certaines entrées de l'index, comme par les notes auxquelles elles renvoient : tout en soulignant l'intérêt que Stace porte à cette matière poétique et le talent avec laquelle il l'exploite, ces éléments

---

[203] Barth *ad* 5.257 *redeuntem in pocula Bacchum*, qui cite et commente 10.311–313 ; cette correspondance interne est également signalée *ad* 10.313[307]. Le début de la note *ad* 5.209 (dont la partie finale est citée n. 205) établit déjà un rapprochement avec le massacre nocturne du dixième livre, en l'occurrence avec 10.319–323.

[204] Barth *ad* 5.258 *nullis uiolabilis armis turba, senes.*

[205] Barth *ad* 5.209 « *Efflantem somno crescentia vina.*] [...] Est vero hic campus explicandi Papiniani ingenii, obliviscitur enim Thebanae expeditionis, ne perdat saevam hanc historiam. Temperantior Valerius Flaccus, licet ad ejus materiem magis faciat. » Cf. n. 203. On reviendra *infra* p. 452 sur l'"oubli" par Stace de l'expédition argienne.

[206] Barth *ad* 5.256 *modo torrentis* : "Ne immanibus dicendis occasionem hanc perderet."

[207] Barth *ad* 10.780[774] *Pietas Virtusque* : "Suavitas mira est in his verbis, nec ex solito Papinii more."

paratextuels traduisent le déplaisir que Barth éprouve face à la représentation de la violence[208]. La réticence du commentateur à aborder la violence représentée par l'auteur n'exclut cependant pas que jaillissent soudain de son propre discours des horreurs qu'il porte lui-même à la vue du lecteur, dans une évidente intention morale. Outre les exemples d'outrages aux cadavres qu'entraîne le geste de Lycasté, on en trouve une illustration saisissante lors de la mort d'Opheltès : face à l'effroyable description du corps déchiqueté de l'enfant, de son visage et de sa poitrine massacrés, de sa peau écorchée, de ses os mis à nu et de ses jointures baignant dans le sang (5.596–598), Barth étale sur près de deux pages différents types de tortures et de supplices[209].

"Imitations" : Virgile et les autres

Stimulée par l'apostrophe à Hoplée et Dymas et la *sphragis*, la mise en lumière des relations entre Stace et Virgile est omniprésente dans les ouvrages qui s'intéressent à confronter les textes. Avec ou sans jugement de valeur, elle trouve d'abord à s'exprimer au sujet du détail, et notamment de la diction, par l'identification d'"imitations" – notion dont on a rappelé plus haut l'importance primordiale dans les réflexions sur la poétique[210]. Bernartius observe ainsi que le délire de la bacchante qui effraie les Thébains à l'approche de l'armée argienne est calqué sur celui de la reine Amata[211]. Dans

---

208 L'index IV *s.v.* "Papinius Statius : atrocibus rebus gaudet" renvoie à Barth *ad* 3.147 (à propos d'Idé découvrant les cadavres de ses fils) « *Sub rupe.*] [...] Horret fere animus ad ea qvae seqvuntur apud Papinium, qvem mallem felicissimum & plane Poeticum suum ingenium laetis rebus describundis applicasse. Nunc *atrocibus* gaudet, & nusqvam feliciorem se exhibet, qvam in horrendis factis describendis. » L'entrée "*PAPINII* Thebais : qvae atrox" renvoie à *ad* 4.37 « *Nec enim altior ulli.*] [...] In Silvarum multis locis mirifice *Thebaidem* hanc suam celebrat, seqve omnino vulgarium vatum numero eximit, Vere certe, utinam alii argumento impendisset tantam suam sublimitatem ; Hoc enim atrox, & minime laetae lectionis. [...] » (une note qui discute longuement les jugements que Stace émet sur son œuvre). L'entrée "*PAPINII* ingenium immanitatibus describendis aptissimum" renvoie à *ad* 8.712 (à propos de Tydée blessé) « *Mixtus sudore & sangvine torrens.*] Toties talia in hoc Opere leguntur, ut pigeat notare. Neqve umqvam fuisse ingenium puto describendis talibus immanitatibus aptius. » Sur la forme des entrées d'index, cf. chapitre 2, n. 393. Sur l'importance que revêt chez Barth la notion de "génie" qui transparaît dans ces notes, cf. chapitre 5, p. 397 et n. 209.

209 Barth *ad* 5.597 *tenera ossa patent* et *rapta cutis*. Cf. chapitre 7, p. 570.

210 Voir *supra* pp. 405–408.

211 Bernartius *ad* 4.378 « *Syluestris regina chori*] pede presso Virgilium sequitur, qui eadem prorsus de Amatha, Latini vxore, tradidit libro VII. » Même rapprochement dans l'ouvrage de Marolles (notes infrapaginales *ad* 4.380), ainsi que chez Barth (*ad* 4.377, 378 *canistris*,

la scène du duel, Beraldus met l'attitude d'Etéocle recroquevillé derrière son bouclier (11.545 *in clipeum turbatos colligit artus*) en regard de celle d'Enée attaqué par Messapus (*Aen.* 12.491 *et se collegit in arma*). On ne s'étonnera pas que les relations ainsi établies ne nous paraissent pas toujours convaincantes ; dans le cas de Virgile et Homère, Heyne reprochera encore à ses prédécesseurs une démarche souvent arbitraire, car focalisée sur les similitudes verbales et incapable de traiter les poèmes comme des ensembles signifiants[212].

Chez Barth, qui voue à ce type de lecture une attention sans égale, une vaste part de l'effort exégétique – que reflète partiellement l'entrée d'index "Papinius : Imitatur Virgilium" – consiste à mettre en évidence de telles "influences". Quelques notes tirées de la scène où Etéocle attend dans l'angoisse l'issue de l'embuscade contre Tydée suffisent à en fournir une illustration.

> [Barth *ad* 3.7] *Nam prona ratus.*] [...] *Arma videlicet.* Hoc est, eorum effectum. Sic explicator Antiqvus, & bene, solet enim sic loqvi Papinius. Sic *inire arma* dictum, lib.X. pro *bellum* inire : [10.8–10]. *Incepta arma,* eodem Libro DCLXXXIV. [10.689–690]. Neqve hoc sine exemplo Maronis, lib.XI. <Verg. *Aen.* 11.522–523> *Est curvo anfractu vallis, accommoda fraudi | Armorumqve dolis.*

> [Barth *ad* 3.8] *Animumqve.*] [...] Euripides modo dicta Tragoedia. Theseus interrogans Adrastum nomina Heroum : [*supp.* 840–841]. Papinius ipse, lib.IX. v.894. *Vive igitur, potiusqve animis irascere nostris, | Et jam pone metus.* Id est, magnanimitati, audaciae. Alibi saepius. Et hoc ex Marone, lib.VII. <*Aen.* 7.475> *Tum Turnus Rutulos animis audacibus implet.*

> [Barth *ad* 3.12] *Indecores.*] Obscuros, minus nobiles, aut gloriosos, Lib.X. 644. [10.650 et 652]. Virgilius, lib.XII. <*Aen.* 12.679–680> *neqve me indecorem, Germane, videbis | Amplius.* [...] Valerius Flaccus libro V. v.669. *Ibimus indecores, frustraqve tot aeqvora vectae ?*

> [Barth *ad* 3.14] *Raperent.*] Summa vi everterent atqve asportarent. Virgilius de Troja capta <*Aen.* 2.374–375> *alii rapiunt incensa feruntqve Pergama.* Papinius ipse libro VII. v.599. *Templa putes urbemqve rapi.* Lib.VI. [6.114–115]. Similis locutio in illo Maroniano : <*Aen.* 6.838> *Eruet ille Argos Agamemnoniasqve Mycenas.* Idem enim *funditus rapere* qvod eruere.

> [Barth *ad* 3.15] *Meis armis.*] Meorum ictibus. Virgilius : <*Aen.* 12.50–51> *Et nos tela manu ferrumqve haud debile dextra | Spargimus, & nostro seqvitur de vulnere sangvis.*

---

381 *lumine sanguineo*) et Beraldus (*ad* 4.378 et 380) ; Barth *ad* 4.377 fait aussi le lien avec Lucan. 1.674–695 (cf. Lesueur *ad loc.*).

212 Sur la contribution de Heyne à l'étude de l'intertextualité (homérique en particulier) dans l'*Enéide*, voir Knauer 1964:91–96, qui souligne la date tardive à laquelle intervient l'examen critique systématique des parallèles accumulés au fil des générations d'érudits.

Dans cette démarche, Barth signale à l'occasion que Servius lui-même cite un parallèle chez Stace, opération exégétique qui présuppose de la part du commentateur moderne soit une identification autonome du modèle virgilien, que la consultation ponctuelle de Servius ne fait qu'appuyer, soit un dépouillement plus ou moins systématique du commentaire virgilien axé sur le repérage des parallèles statiens qui y sont relevés[213].

Barth va jusqu'à affirmer que Stace "ne dit presque rien sans l'autorité de Virgile".

> [Barth *ad* 5.208] *Evinctum ramis.*] Virgilianum. <*Aen.* 8.286> *Populeis adsunt evincti tempora ramis.* Idem <*Aen.* 5.494> *viridi Mnestheus evinctus oliva.* [...]
>
> [Barth *ad* 5.208] *Altaqve in mole tapetum.*] [...] Est & hoc Maronianum, lib.IX. <9.325–326> | *Rhamnetem aggreditur, qvi forte tapetibus altis* | *Exstructus, toto proflabat pectore somnum.* | Adeo nihil fere sine auctore suo loqvitur Papinius. [...]

L'idée que la *Thébaïde* se réfère sans cesse au poète augustéen et que sa langue est pénétrée de celle de Virgile est très clairement énoncée en d'innombrables autres occasions[214]. Elle se manifeste en outre de manière diffuse par des formulations évoquant l'idée de fréquence, de répétition ("ceci *aussi* est virgilien"), dont les notes citées à l'instant offrent elles-mêmes plus d'un exemple[215]. De telles observations ne font qu'exprimer la conviction que les points de contact constituent dans leur ensemble un phénomène significatif : Stace, plutôt que de puiser çà et là dans l'*Enéide*, façonne son écriture et son poème sur ce modèle. Cette conviction n'exclut pas un regard critique. Dans l'esprit du commentateur allemand, la similitude entre les deux auteurs est parfois le signe d'une corruption plutôt que d'un emprunt ; signe de son attention omniprésente pour la transmission du texte, mais aussi de la conscience qu'il possède du souci de transformation des modèles qui

---

213 E.g. Barth *ad* 8.440 « *Tacet arcus.*] [...] Imitationem in Papinio Maronianam, adductis nostri his verbis agnoscit Servius in Aeneiden XI. <11.863–864> *Extemplo teli stridorem, aurasqve sonantes* | *Audiit una Aruns, haesitqve in corpore ferrum.* [...] » ; cf. Serv. *Aen.* 11.864. L'opération est évidemment très différente de celle qui consiste simplement à observer que "LP" signale un tel parallèle (e.g. *ad* 12.13 cité n. 214).

214 E.g. Barth *ad* 12.13 « *Prima labat.*] [...] Aemulatus & hic est unicum suum auctorem, Aeneid. X. [10.282–283]. [...] Qvem locum hic adnotavit & Lutatius. » ; *ad* 3.323 *inuoluere miseros [sic]* "Locutio est, ut fere omnes, Maroniana" (cf. *ad* 12.378 cité n. 216).

215 Barth *ad* 3.7 "Neqve hoc sine exemplo Maronis", *ad* 3.8 *animumque* "Et hoc ex Marone" (cf. dans la suite de ce passage *ad* 3.18 *turbidus* "Et hoc Maronianum", *ad* 3.19 *super omnia* "Hoc etiam Maronianum est", *ad* 3.24 *portus amicos* "Est & hoc Maronianum") ; *ad* 5.208 *altaque in mole tapetum* cité ci-dessus "Est & hoc Maronianum".

anime partout le poète flavien, il juge ainsi improbable que Stace emprunte un hémistiche entier à Virgile[216].

Barth ne dépasse pas souvent le niveau du détail et de la diction. Il se soucie peu de discuter, du moins dans une perspective générale, les parentés des personnages statiens avec ceux de l'*Enéide*. L'apparition d'Adraste, qui apaise Polynice et Tydée puis les accueille dans son palais (1.428–720), n'est mise en relation ni avec la figure bienveillante de Latinus, ni avec l'hospitalité que Didon offre à Enée ; si un parallèle avec les passages virgiliens concernés est cité çà et là, il n'est pas commenté dans cette optique[217]. Barth témoigne ainsi d'une réticence à élargir le regard intertextuel qui est courante à son époque. Il exprime même à plusieurs reprises son refus d'aborder dans une telle perspective une scène ou un épisode entiers. Ainsi délègue-t-il au lecteur, en déclarant avoir lui-même "un objectif différent", la tâche de lire à la lumière de la tradition épique la première mêlée opposant les armées argienne et thébaine[218].

> [Barth *ad* 7.635] *Laevum ingven.*] [...] Pugnam hanc, & speciales in ea personarum, caedium, casuum, sermonum, historiolas poterit cum Maronianis, Homericis, Q. Smyrnaei, Silii, Valerii Flacci, Lucani, Nonni, componere qvi volet ; nos alio fine ista commentamur.

A cet égard, Barth se distingue assez peu d'un Crucé, qui cite Virgile presque exclusivement pour des correspondances verbales ou des *realia*. Quand Adraste, au terme du festin offert à Polynice et Tydée, ordonne qu'on apporte la coupe qui avait appartenu à Danaos et à Phoronée (1.539–556), le commentateur français mentionne certes le parallèle de Didon réclamant la patère de Bélos, mais il ne s'arrête pas sur son interprétation ; surtout, il enchaîne par un autre parallèle virgilien (Ilionée annonçant à Latinus qu'Enée lui fait don de la coupe d'Anchise) qui ne possède à l'évidence pas de liens comparables avec la scène de Stace, et les conclusions qu'il en tire

216 Barth *ad* 12.378 *iunge, age, iunge fidem : proles ego regis Adrasti* : «*Junge fidem.*] Portentum hic habent duo Libri nostri, qvorum alter est ille qvem optimus toties vocavimus. Non enim agnoscunt, nisi supra scripta, haec omnia verba, In sermonis autem Verbis Maronis hemistichum repraesentant : *Accipe daqve fidem : proles ego Regis Adrasti.* Nihil mutem a vulgari lectione. Licet enim Virgilium ubiqve referat & exprimat Papinius, non ausim tamen tot verborum transcriptionem illi imputare. [...] » ; le vers virgilien auquel se réfère Barth est *Aen.* 8.150 *accipe daque fidem : sunt nobis fortia bello*.

217 Barth *ad* 1.511 rapproche le geste d'Adraste envers Polynice et Tydée du geste d'Enée tendant la main à ses compagnons en présence de Didon (*Aen.* 1.610–611). Cf. *ad* 1.552 (n. 219).

218 Sur cet "objectif différent", cf. *ad* 9.225 (n. 241) à propos d'un semblable refus de comparer les textes : "Nos Papinium explicamus." On découvrira ci-dessous d'autres illustrations de cette attitude.

portent plutôt sur les coutumes[219]. Chez Crucé comme chez Barth, les rapprochements de plus grande envergure font figure d'exception, fussent-ils élémentaires, telle l'affirmation que l'épisode d'Hoplée et Dymas est calqué sur celui de Nisus et Euryale[220]. Le "paedagogus" français est capable de subtilité, mais sa conviction de l'étroitesse des liens qui unissent Stace à Virgile s'exprime presque toujours sur des points particuliers – avec parfois des effets inattendus, comme celui d'altérer un passage de l'*Enéide* pour le mettre au service d'une démonstration[221].

L'intérêt modeste de Barth pour une lecture intertextuelle dépassant les *minutiae* ne l'empêche pas de livrer à l'occasion une analyse habile. S'il ne renvoie que dans le détail au Mézence virgilien lors de la première apparition de Capanée (3.598–677), il offre cependant une lecture suggestive en affirmant que Stace "corrige" l'expression blasphématoire trouvée dans son modèle.

> [Barth *ad* 3.615] *Virtus mihi numen & ensis.*] *Animi & corporis robur, qvo tantas ante res gessi, non consultis religionibus vestris.* vet.schol. Virgilianus Mezentius est. <*Aen.* 10.773> *Dextra mihi deus, & telum qvod missile libro.* Qvod corrigere voluit Papinius, *dextrae Virtutem* supponens.

Barth analyse avec soin – et juge maladroite – la manière dont Stace grossit les circonstances de la fin du duel d'Etéocle et Polynice par rapport à l'affrontement entre Enée et Turnus[222]. Dans le seul mot d'*imago* par lequel Hypsipylé assimile Opheltès – qui vient d'être tué – aux enfants qu'elle a perdus, il décèle une allusion globale à la scène où Andromaque fait ses adieux aux Troyens, désignant Ascagne comme la seule *imago* qui lui reste d'Astyanax (*Aen.* 3.489)[223]. Barth relève des similitudes de motifs :

---

219 Crucé *ad* 1.542 "p.48" « *Qua Danaus librare Dijs.* Respexit ad illud Virgilij 1. Aeneid. <1.728–730> *Hic regina grauem gemmit auroque poposcit | Impleuitque mero pateram, quam Belus, & omnes A Belo soliti.* Et in 7. Aeneid. <7.245> *Hoc pater Anchises auro libabat ad aras.* Vbi patera aurea significatur, qua haeredes & posteri, ritu maiorum, ad libationes vtebantur. » Cf. Barth *ad* 1.552 *hanc undante mero fundens*, qui cite *Aen.* 1.728–740 pour illustrer les *realia*. On reviendra au chapitre 7, p. 531 sur ces libations d'Adraste.

220 Crucé *ad* 10.445[439] "p.451".

221 Crucé *ad* 2.129 "p.72" « *Horruit in maculas.* Lege Maculis. Respexit more suo ad illud magni magistri 5. Aeneid. <5.37> *Horridus in Maculis & pelle libystidis [sic] vrsae.* Tametsi vulgo ibi legitur *Iaculis.* [...] » Sur la correction proposée par Crucé, cf. Berlincourt 2011.

222 Barth *ad* 11.555 *clamore Cithaeron*, brièvement discuté *supra* p. 444.

223 Barth *ad* 5.608 « *Imago.*] [...] Hausit ex divina repraesentatione Maronis, ubi Andromache in Ascanio Astyanactem agnoscit versibus, qvibus meliores & penetrantiores nec Apollo nec omnes Musae repraesentaverint, lib.III. [*Aen.* 3.482–491]. Animo habuit divina haec, & una voce allusit omnia Papinius. » Une autre note *ad* 5.608 *imago* délivre un message édifiant : voir chapitre 8, pp. 582–583.

lorsqu'Antigone reconnaît à son ceinturon le cadavre d'Etéocle sur le bûcher (12.439–440), il voit dans cette péripétie un écho du moment fatal où Enée s'aperçoit que Turnus porte le baudrier de Pallas[224]. Il identifie en outre, et de manière parfois très explicite, certains "ponts diégétiques" que Stace semble établir avec l'*Enéide*[225]; le discours où Vénus affirme que Vulcain en personne forgerait des armes pour Mars si elle le demandait (3.277–280) lui paraît ainsi "anticiper" l'épisode virgilien où les Cyclopes s'affairent autour du char de Mars.

> [Barth *ad* 3.280] *Arma tibi.*] Elegans obsecundatio Maroni. Cum enim is post ista tempora inducat Marti arma fabricantem Vulcanum, Statius id divinando antecapit qvasi, & ita Virgilii traditum confirmat. Verba Maronis lib.VIII. <*Aen.* 8.433–434> *Parte alia Marti currumqve rotasqve volucres | Instabant, qvibus ille viros qvibus excitat Urbes*. Illud tamen paullo inconsideratius Papinius, qvod non attendit velut ex officio, non autem petitione Veneris arma Martis apud Maronem conficere Vulcanum. Simul enim ea cum fulminibus Jovis, & Clypeo Minervae fabricata autumantur. De qvali ejus inter Deos munere testatur alibi Lucianus, & alii.

Dans un esprit comparable, lorsque Jupiter, pour convaincre Bacchus de sa mansuétude, prétend "n'avoir qu'à contre-cœur livré les Lapithes à Mars et Calydon à Diane" (7.203–205), Barth rappelle que la Junon virgilienne se plaignait que Mars ait pu causer la perte des Lapithes et que Jupiter ait lui-même livré Calydon à Diane; pour rejoindre les lectures actuelles, il ne lui resterait qu'à spécifier que le Jupiter statien "répond" à la déesse de l'*Enéide*[226].

Par ailleurs, Barth est capable d'effectuer une lecture comparative suivie, même s'il ne considère pas cette démarche comme prioritaire. Au travers d'une accumulation de notations ponctuelles, il donne une image diffuse de la réécriture effectuée par Stace dans l'épisode d'Hoplée et Dymas. Lorsque le narrateur déclare que "les destins sont jaloux des âmes pieuses" et

---

224 Barth *ad* 12.440 *cingula*, qui cite *Aen.* 12.940–944 mais aussi Val. Fl. 3.340 et 342–343; Pollmann *ad loc.* cite les mêmes parallèles.

225 Sur ces références qui créent un "espace mythologique commun" entre les œuvres, voir Delarue 2000:63–69 et surtout 324–325, à qui j'emprunte l'expression de "ponts diégétiques".

226 Barth *ad* 7.204 «*Lapithas Marti.*] Lutatius: *Mars Lapithas, immissis furorum stimulis perdidit.* Respicit Lutatius cum suo vate Virgilium, lib.VII. unde & seqventia ducta sunt: <*Aen.* 7.304–305> *Mars perdere gentem | Immanem Lapithum valuit.* […]»; «*Veterem Calydona Dianae.*] Virgilius: <*Aen.* 7.305–306> *concessit in iras | Ipse Deum antiqvam genitor Calydona Dianae.* […]» Smolenaars *ad* 7.204 ("it is evident that Jupiter reacts to Juno's reproaching words in *Aen.* 7.304 ff."); cf. Delarue 2000:69. Le rapprochement avec Virgile figure aussi chez Beraldus *ad loc.*, probablement inspiré par l'intermédiaire de Veenhusen, qui reproduit la note de Barth sans nommer sa source.

que "la fortune accompagne rarement les hauts exploits" (10.384–385 tr. Lesueur), Barth invoque une première fois l'*Enéide*, rapportant les paroles par lesquelles Nisus envisageait que son entreprise échoue, ainsi que la note de Servius *ad loc.* qui citait ce vers de Stace[227]. Bien plus loin, il signale que les paroles de Dymas implorant que l'on épargne le cadavre de Parthénopée (10.429–430 '*ego infandas potior satiare uolucres, | me praebete feris, ego bella audere coegi*') imitent celles par lesquelles Nisus tentait de sauver Euryale[228]; il met ensuite en parallèle le geste de Dymas recouvrant Parthénopée de son corps (10.439–444) et le geste de Nisus envers son compagnon[229]. Outre les divers rapprochements de détail qu'il établit entre l'apostrophe de Stace et celle de Virgile, Barth finit par élever le regard – avec un point de vue normatif: dans la note conclusive sur ces vers, il reproche à Stace d'avoir voulu rapprocher Hoplée d'Euryale.

> [Barth *ad* 10.448[442]] *Admittet gloria Nisi.*] *Nisum* qvidem aeqviparare possit *Dymanti*; at qvomodo *Hopleum* suum *Euryalo*, prorsus non video. Nec *Parthenopaeum* qvidem huic poterit. Qvare, qvocumqve te vertas, manca haec est compositio.

Ce que Barth ne relève pas, c'est l'interprétation, notamment morale, à laquelle peut se prêter la foncière différence de situation qui sépare de Nisus et Euryale les soldats statiens. D'autres exégètes iront un peu plus loin. Lewis, après une confrontation ponctuelle[230], observera que Stace exprime la gratitude envers les défunts et le dévouement à l'intérêt commun là où Virgile exprimait l'amitié envers les vivants[231]; il ne signalera pas pour autant que Stace "purifie" Hoplée et Dymas de l'ambiguïté de Nisus et Euryale en les montrant mus par la seule *pietas* envers leurs chefs disparus, et en évitant de représenter leur participation au massacre et de leur attribuer un désir d'amasser du butin[232]. Lewis se révélera sensible en d'autres occasions aux différences interprétatives et en particulier à la clarification de la signification morale que le poète flavien introduit par le remaniement de ses modèles virgiliens; il soulignera ainsi qu'en attribuant un rôle décisif dans

---

227 Barth *ad* 10.384[378] *fors ingentibus ausis rara comes*, qui cite *Aen.* 9.214 *si qua id Fortuna uetabit* et Servius *ad loc.*

228 Barth *ad* 10.429[423] *ego*, qui cite *Aen.* 9.427–428.

229 Barth *ad* 10.441[435] *claro*, qui cite *Aen.* 9.444–445.

230 Lewis *ad* tr.10.549 = 10.387 fait le parallèle avec *Aen.* 9.367–377 pour la manière dont l'ennemi surprend les deux personnages et pour la question qu'il leur pose.

231 Lewis *ad* tr.10.639 = 10.447. Cette note prolonge l'éloge de Dymas prononcé *ad* tr.10.581 = 10.409.

232 Sur cette "purification", voir notamment Ripoll 1998:234–235, 291–296 et 402–405.

le déclenchement de la guerre à la mort de deux tigresses consacrées à Bacchus (7.564–607), Stace donne aux Thébains une raison très valable de partir en guerre, qui contraste avec le motif insignifiant que constitue chez Virgile la blessure du cerf de Silvia (*Aen.* 7.475–504)[233].

Dans l'épisode d'Hoplée et Dymas, Barth élargit l'analyse pour y englober d'une part la Dolonie homérique, comme le fera plus tard Lewis[234], et d'autre part le Sinon virgilien[235]. Plus généralement, il ne borne pas son intérêt à la relation entre Stace et Virgile mais inscrit cette relation dans une lecture qui prend en compte une pluralité de modèles potentiels. Cette ouverture s'exerce à une échelle modeste à propos de *Pavor*, qui précède l'attelage de Mars en répandant des rumeurs effrayantes lorsque démarre l'action guerrière (7.108–131).

> [Barth *ad* 7.112] *Et facies qvaecunqve libet.*] [...] Descriptioni huic componenda qvae IV. Aeneide de Fama Virgilius. Secundo Argonautico de eadem Valerius Flaccus. Item Lucanus, Claudianus, dictis locis, Petronius Specimine Belli Civilis, Papinius, lib.III. &c.

> [Barth *ad* 7.113] *Lymphare incursibus urbes.*] Valerius Flaccus de Fama : <2.122> *motis qvatit oppida lingvis.* Multis, & excellentissimis versibus Lucanus, lib.I. a v.469.

> [Barth *ad* 7.113] *Lymfare.*] Ex Lucano : <1.495–498> *sic turba per Urbem | Praecipiti lymfata gradu, velut unica rebus | Spes foret afflictis patrios excedere muros, | Inconsulta ruit.*

Barth considère que Stace crée sa personnification de *Pavor* en récupérant des traits traditionnels pour *Fama*[236] ; mais s'il invite d'abord le lecteur à se reporter à la Rumeur virgilienne, il poursuit en mentionnant d'autres réalisations, y compris celle qui figure plus tôt dans le récit de Stace – ce qui peut suggérer que le poète se livre ici à une réécriture de sa propre création. Le caractère pluridimensionnel du cadre de référence est confirmé par les deux notes suivantes, où le commentateur ne nomme pas Virgile mais

---

[233] Lewis *ad* tr.7.835 = 7.564, qui se réfère à Lewis Crusius, *The lives of the Roman poets ...*, 1733 (p. 289). Sur les différences entre l'épisode de Stace et celui de Virgile, cf. Smolenaars *ad* 7.564–607.

[234] Barth *ad* 10.431[425] (cité *infra* p. 473) au sujet des paroles du soldat Amphion ; *ad* 10.449[443] *ferus Amphion*, qui renvoie à Hom. *Il.* 10.446–453. Lewis *ad* tr.10.561 = 10.395 signale comme un emprunt à *Il.* 10.372–374 le jet de javeline délibérément mal ciblé d'Amphion. Cf. Ripoll 1998:403–404.

[235] Barth *ad* 10.436[430] *summum ne*, qui cite *Aen.* 2.79–80 à propos du refus de trahir exprimé par Dymas.

[236] Sur la complexité de ce jeu intertextuel, voir Smolenaars *ad* 7.105–130.

seulement Valerius Flaccus et Lucain[237]. Dans le même temps, la présence de renvois portant sur des points spécifiques montre qu'il n'envisage pas seulement le processus créatif comme l'exploitation de motifs appartenant à un fonds commun, mais aussi comme une fusion de modèles éclectiques.

Au-delà d'une réflexion sur la matière mythologique et sur la relation que la *Thébaïde* entretient avec un modèle virgilien partout perceptible, les commentateurs sont très conscients de ce que peut apporter une confrontation avec Homère[238], mais aussi Apollonios de Rhodes ou Ovide, avec Valerius Flaccus ou Silius Italicus, ou encore avec Lucain et les tragédies de Sénèque. Dans le catalogue des troupes argiennes, Gronovius appuie avec constance ses corrections textuelles sur l'intertexte iliadique du catalogue des vaisseaux, auquel il renvoie expressément son lecteur[239]. Pour sa part, Barth suggère que ce catalogue de la *Thébaïde* doit beaucoup à l'*Iliade*, mais il refuse comme à l'ordinaire de comparer les passages en détail, se reposant en l'occurrence sur un prédécesseur (Jacobus Nicolaus Loensis) qui s'était livré à cet exercice[240]. Cette association entre désignation d'un modèle et renoncement à approfondir l'analyse est représentative de son approche. Elle n'empêche cependant pas Barth de donner çà et là un aperçu de ce que l'on pourrait attendre d'un examen plus poussé, comme le montre de manière exemplaire le combat d'Hippomédon contre le fleuve Isménos au neuvième livre : tout en laissant "au lecteur qui le voudra" le soin d'effectuer la comparaison car son propre objectif consiste seulement à "expliquer Stace"[241], il commence tout de même par citer de nombreux parallèles dans le combat d'Achille contre le Scamandre[242] ; mais il coupe soudain son élan

---

237 Le renvoi de Beraldus *ad* 7.112 *bonus omnia credi* | *auctor* à Virgile et à Valerius Flaccus (après une citation de Lucain "lib.2." [1.484–486]) correspond aux références qui figurent dans la note de Barth *ad* 7.112, citée ci-dessus, telle que l'abrège Veenhusen ; la formulation est également proche.

238 Sur la relation entre Stace et Homère, voir l'étude systématique de Juhnke 1972 ; cf. Klodt 2009.

239 Gronovius *ad* 4.125 « *Dexter Iaccho Collis*] Ex Homeri : <*Il.* 2.561> καὶ ἀμπελόεντ' Επίδαυρον. Cujus κατάλογον νεῶν operae pretium est cum his conferre. […] » ; *ad* 4.183 (rapprochement avec *Il.* 2.594–595) ; *ad* 4.286[386] (rapprochement avec *Il.* 2.606, cf. chapitre 2, n. 225, et *supra* n. 19 sur la note de Barth *ad loc.*). Cf. Micozzi *ad loc.* Voir n. 21 pour une démarche comparable dans le catalogue des troupes thébaines.

240 Barth, note non lemmatisée au début du livre 4, citée *supra* p. 416.

241 Barth *ad* 9.225 « *Ventum erat ad Fluvium.*] *Pugnam Hippomedontis* cum & in Inacho expressit, multis adjectis, ex Achillis cum Scamandro, Iliad. XXI. Qvi conferre volet, facile rem habebit. Nos Papinium explicamus. » Sur l'attitude affichée ici, cf. *supra* p. 456.

242 Barth cite l'épisode homérique *ad* 9.231 *latuerunt puluere* (*Il.* 21.8–10), *ad* 9.232 *saltu maiore* (*Il.* 21.18), *ad* 9.234 *tantum uiridi* (*Il.* 21.17–18), *ad* 9.239 *turpe* (*Il.* 21.20), *ad* 9.242 *qualis* (*Il.* 21.22–26). Cf. Dewar *ad loc.* et Juhnke 1972:24–44.

pour passer explicitement le témoin "au lecteur qui le voudra", déclarant – le fait mérite d'être relevé – que l'invraisemblance du récit homérique l'en détourne lui-même[243]. L'attitude est similaire au sujet de la description du palais de *Somnus* (10.84–117) : Barth fait le parallèle avec Ovide en affichant son désintérêt d'une confrontation systématique[244], mais il ne se prive pas de citer ensuite les *Métamorphoses*[245].

Pour l'épisode d'Hypsipylé, Barth renvoie généreusement à Valerius Flaccus et à Apollonios de Rhodes. Au seuil de l'affrontement entre Etéocle et Polynice, il cite en entier le récit d'un duel fratricide dans les jeux funèbres des *Punica* (16.533–548), avec pour visée première de juger, mais aussi d'expliquer, la démarche poétique de Silius Italicus ; il ne procède pas à une comparaison détaillée[246]. Enfin, la manière dont Barth aborde les rapprochements avec Lucain révèle des contrastes. Certes, il souligne la présence récurrente de cet intertexte dans la naissance de la discorde entre les fils d'Œdipe (1.125–196)[247] ; il insiste de même sur la parenté entre les prodiges et présages qui effraient Thèbes avant la guerre (4.369–405) et – entre autres – ceux qui accompagnent l'entrée de César en Italie[248]. S'il établit des liens avec l'Erichtho de Lucain au début du long rituel de nécromancie pratiqué

243 Barth *ad* 9.248 « *Talis agit.*] Componet caetera cum Homero, qvi volet. Nos absterret tanti scriptoris plane contra omnem rationem fictio ; duodecim homines sanos, in turba pugnantium, extrahi fluvio, & ligari, &c. Interqve hos filium Regis Priami. » (cf. *Il.* 21.26 sqq.). Dans la suite de l'affrontement entre Hippomédon et le gros des soldats (9.225–314), de telles citations deviennent tout à fait exceptionnelles : *ad* 9.266 *ulmum* (*Il.* 21.242–243) ; cf. plus loin *ad* 9.333 *lucidus* (*Il.* 21.163–165) et – dans le seul passage que signale l'index IV *s.v.* "Papinius : Imitatur Homerum" – *ad* 9.506 *fluuione pudet* (*Il.* 21.273–283). On reviendra *infra* p. 468 et n. 276 sur les reproches d'invraisemblance adressés à Homère.

244 Barth *ad* 10.83 « *Arcu.*] [...] *Somni* ejusqve domus sive Luci descriptio nota apud Ovidium, nullo negotio huic conferenda. »

245 En commentant la description Barth renvoie au *Somnus* d'Ovide *ad* 10.93 (*met.* 11.598, 600), *ad* 10.96 (*met.* 11.602–604 avec correction "collatérale"), *ad* 10.107[101] (*met.* 11.610–612), *ad* 10.116[110] (*met.* 11.595–596). Cf. ensuite *ad* 10.119[113] (*met.* 11.631–632), *ad* 10.121[115] (*met.* 11.617–618), *ad* 10.126[120] (*met.* 11.623) etc.

246 Barth *ad* 11.500 *casum*, discuté dans Berlincourt (à paraître b).

247 Barth *ad* 1.128 *secundi* (Lucan. 1.122–124), *ad* 1.130 *sociisque comes discordia regnis* (Lucan. 1.92–93 d'après "LP"), *ad* 1.142 *mora pugnae* (Lucan. 1.100) ; cf. Delarue 2000:99 : "Ce passage semble parfois un véritable pastiche." Barth ne relève pas en revanche le contraste entre *Theb.* 1.144–164, qui décrit la naissance paradoxale du conflit dans un royaume qui ignore le luxe, et Lucan. 1.158–182, qui établit un lien de causalité entre l'accumulation des richesses et la guerre civile.

248 Barth *ad* 4.374 *sudasse lares* cite Lucan. 1.549–551 et 556–557 ; *ad* 4.376 *cui non est scire licentia passim et uidisse fuit* cite Lucan. 1.484–486 ; *ad* 4.377 *nouus his* (n. 211) fait le lien avec Lucan. 1.674–695. Cf. *ad* 4.369, où le commentateur cite le récit de la terreur à Rome dans Lucan. 1.469–480, mais insiste moins sur la dimension littéraire que sur l'expérience qu'il a lui-même vécue dans une ville assiégée.

par Tirésias (4.406–645)[249], il exprime de manière réitérée son refus d'une confrontation systématique [250], et ne renvoie que rarement à la *Guerre civile* (comme à la divination de Tirésias dans l'*Œdipe* de Sénèque) dans la suite de cette scène[251]. Il omet certains parallèles manifestes, comme celui – souligné par la reprise d'un hémistiche (3.199 *meque ipsum memini* = Lucan. 2.169) – qui unit les critiques du dénommé Alétès contre Etéocle (3.179–213) et les plaintes d'un anonyme romain à la veille de la guerre civile. Il est frappant, surtout, que Barth ne commente guère les liens entre l'*incipit* de Stace et l'attaque du poème de son prédécesseur : l'annonce du sujet par l'expression *fraternas acies* ne lui inspire que des considérations sur les sonorités de l'énoncé, et ses notes aux deux premiers vers ne mentionnent Lucain que parmi plusieurs parallèles illustrant le caractère proverbial des crimes thébains[252].

Ce concentré d'éléments intertextuels qu'est l'*ekphrasis* du collier d'Harmonie (2.265–305) offre l'occasion, en l'espace de quelques vers, de voir à l'œuvre dans le détail les directions diversifiées que prend Barth et de confronter sa lecture à celle d'autres exégètes[253]. Le commentateur allemand ne relève pas que les vers introductifs situant la fabrication du collier après l'adultère de Vénus avec Mars et l'inutile vengeance de Vulcain (2.269–276) créent un lien avec le récit de l'adultère dans le huitième chant de l'*Odyssée* et le quatrième livre des *Métamorphoses* d'Ovide (ni que Stace diverge de Valerius

---

[249] Barth mentionne Erichtho *ad* 4.409 *ille deos non*, où il cite Lucan. 6.770–773 sans rien dire des parentés générales entre les deux textes ; *ad* 4.414 *Lethaeaque sacra* il cite Lucan. 6.577–578. Cf. *ad* 4.409 *larga caede* où il loue les observations sur Stace de Del Rio (*Disquisitiones magicae*, 1599–1600, livre 4, chapitre 2, *quaestio* 6, *sectio* 2), signe annonciateur de son renoncement *ad* 4.421 (n. 250) à en commenter les *realia*.

[250] Notamment Barth *ad* 4.421 « *Brumae minuere.*] [...] De *ritibus Sacri infernalis* nihil addam, nisi videri eos debere in Odyssaea Λ. Virgilio lib.VI. Heliodoro lib.VI. Lucano lib.VI. Silio Italico, lib.XIII. Valerio Flacco fine Libri I. Senecae Oedipo & alibi. Luciani multis locis. Multis aliis Graecorum Poetarum. Qvorum & horum & illorum cum Papinii traditis collatio, nunc nos non occupabit. » Cf. déjà *ad* 4.414 *Lethaeaque sacra*.

[251] Dans 4.422–645 Barth se réfère peu à Erichtho (et renvoie bien davantage au sixième livre de l'*Enéide*). Les plus notables exceptions sont *ad* 4.468 *rapidas ... faces* (Lucan. 6.525–526 et 533–535 avec Sen. *Med.* 797–800 et *Oed.* 549–551 d'après Del Rio, que Barth complète par *Oed.* 551–568) et *ad* 4.515 *turbare Hecaten* (Lucan. 6.735–738) ; *ad* 4.487[486] *Cerberus occursu* noie Lucan. 6.663–665 dans une foule de citations sur Cerbère, *ad* 4.528 *in speculis Mors atra sedet* cite Lucan. 6.771–773 parmi d'autres textes. Sur les liens entre la nécromancie de Stace et celle de Sénèque, voir Taisne 1991.

[252] Barth *ad* 1.2 *sontes Thebas*, qui cite à ce sujet Mart. 1.90[91].9–10, Petron. 80.3, Lucan. 4.550–551. Cf. *supra* p. 421 et n. 86.

[253] Sur l'intertextualité de ce passage, voir Mulder *ad loc.* et (avec une insistance particulière sur les éléments métapoétiques) McNelis 2007:52–75.

Flaccus, chez qui cet épisode se trouve plutôt mis en relation chronologique et causale avec le massacre perpétré par les Lemniennes)[254]. Il inscrit cependant sa lecture dans ce cadre lorsqu'il affirme que les "chaînes vengeresses" mentionnées par Stace évoquent, chez Homère et dans le poème ovidien, le spectacle des amants offert aux dieux[255]. De surcroît, en élargissant ensuite la perspective à l'*Art d'aimer*, qui reprend le passage homérique et insiste sur l'inutilité de la vengeance au point de faire dire à Vulcain qu'il a agi stupidement, Barth suggère que Stace a en tête le texte élégiaque autant que les vers où Héphaïstos doutait que sa punition produise des effets durables s'il libérait Arès (*Od.* 8.352–353)[256].

C'est surtout dans la description des composants maléfiques "accumulés par Stace"[257] (2.276–288) que se révèle l'orientation intertextuelle de la lecture de Barth. Il est remarquable que cette lecture ne s'intéresse nullement, comme le font les approches actuelles, à la relation unissant le collier d'Harmonie aux *ekphraseis* épiques de ces autres objets fabriqués par Héphaïstos–Vulcain que sont les armes d'Achille et d'Enée. Barth prête en revanche toute son attention aux poisons qui apparaissent dans d'autres épopées. Cette focalisation est manifeste à propos des "cendres du dernier trait de foudre abandonnées sur l'enclume sicilienne" : le commentateur n'en rapproche pas le travail des Cyclopes virgiliens que Vulcain interrompt en leur ordonnant la fabrication des armes d'Enée (*Aen.* 8.426–428), mais plutôt les poisons de la Médée de Valerius Flaccus – dont le texte édité à son époque décrivait comme "nourrie par le tonnerre" la fleur née du sang de Prométhée[258].

---

[254] Cf. Hom. *Od.* 8.266–366, Ov. *met.* 4.169–189 (et Val. Fl. 2.98–102, que McNelis 2007:62–63 confronte au récit de Stace).

[255] Barth *ad* 2.271 « *Ultrices catenae.*] Sane egregiae, & qvales Apollo & Mercurius praecipue vero iste, apud Homerum castigatrices sibi optant. *Mercurium* intelligit ex eodem Homero Ovidius cum fabulam claudens, ait : <*met.* 4.186–188> *illi jacuere ligati Turpiter.* | *atqve aliqvis de Diis non tristibus optat* | *Sic fieri turpis.* »

[256] Barth *ad* 2.272 « *Harmonies.*] […] Vulcanus vero senserat, nihil profecisse catenas suas, ex ardentiore deinceps adulterorum Amore. De eo pariter idem Ovidius lib.II. de Arte Am. Ubi mira svavitate & celeritate inimitabili, qvi est Genius Nasonianus, fabula reponitur, simul emendandis verbis. [Ov. *a.a.* 2.577–592]. […] » ; cf. chapitre 3, pp. 286–287 sur la "correction" pudibonde que Barth propose pour ces vers d'Ovide dans la suite de la même note. Mulder renvoie à l'*Art d'aimer* seulement en passant au sujet d'un parallèle verbal (*ad* 2.270 *capto … amori*), sans discuter sa pertinence pour l'évocation, chez Stace, de l'inutile vengeance de Vulcain ; McNelis 2007 ne mentionne pas ce passage ovidien.

[257] Barth *ad* 2.279 « *Viridumqve draconum.*] Venenatorum, dira enim omnia coacervat Papinius. […] »

[258] Dans Val. Fl. 7.357 les éditions actuelles lisent *Caucaseum promit nutritaque gramina*

> [Barth *ad* 2.279] *Fulminis extremi cineres.*] […] Pariter omnium Medeae veneficiorum potentissimis accenset *gramina nutrita tonitru*, Val. Flaccus lib.VII. <7.355–357> *Cingitur inde sinus; & qva sibi fida magis vis | Nulla, Prometheae florem de sangvine fibrae | Caucaseum, tonitru nutritaqve gramina promit.* […]

Deux vers plus haut déjà, Barth rapprochait des "yeux de Gorgone" les poisons de l'Allecto virgilienne[259]. Quant à l'"écume lunaire", elle est illustrée par des passages décrivant – avec ou sans mention de l'écume – les pratiques de l'Erichtho de Lucain et de la Médée de Valerius Flaccus[260].

L'évocation du pouvoir magique émanant de la ceinture brodée de Vénus entraîne un rappel prévisible de la scène du quatorzième chant de l'*Iliade* où Aphrodite détache cet ornement de sa poitrine pour le donner à Héra.

> [Barth *ad* 2.283] *Qvae pessima Ceston Vis habet.*] […] *Cesto* qvanta mala rebus humanis Venus intulerit, fabulae docent. […] Homeri verba alludit noster, ubi blandiloqventiam cesto inesse dicit, etiam pendentes homines decipientem. Iliad. XIV. [14.214–217]. […]

En revanche, lorsque le narrateur déclare que le collier ensorcelé "n'est pas l'œuvre de Pasithée, l'aînée des Grâces" (2.286–287, tr. Lesueur), Barth ne renvoie pas à ce même chant de l'*Iliade*, où Héra, après avoir obtenu la ceinture, offre Pasithée en mariage au Sommeil pour le convaincre d'endormir Zeus (*Il.* 14.263–276). Il est plus remarquable encore – surtout si l'on considère ses renvois à la Médée de Valerius Flaccus – qu'il garde le silence sur la préparation des poisons destinés à infecter le vêtement de Créüse dans la *Médée* de Sénèque (670–848), scène que l'on a désignée comme le principal modèle de la description statienne du collier[261].

Enfin, les vers qui évoquent comme premiers effets funestes du collier la métamorphose d'Harmonie et Cadmus puis la ruse par laquelle Junon pousse Sémélé à sa perte (2.289–293) font d'abord l'objet d'un simple constat sur la notoriété de ces mythes, accompagné d'un renvoi général aux mythographes[262]. Immédiatement après, Barth change toutefois de registre pour s'intéresser de près aux *Métamorphoses*. Il qualifie ainsi la mention de

---

monti. La relation entre les passages de Stace et de Virgile est discutée dans Mulder *ad loc.* et dans McNelis 2007:54; on a vu *supra* p. 458 d'autres continuités similaires entre les deux poèmes.

259 Barth *ad* 2.277 *Gorgoneos [sic] orbes*, qui cite *Aen.* 7.341 et 343.

260 Barth *ad* 2.284, qui cite Lucan. 6.500–502 et 506 puis 6.667–669, Val. Fl. 7.327–330 puis 6.445–448.

261 Legras 1905:43, suivi par Mulder *ad* 2.269–305.

262 Barth *ad* 2.289 *prima fides operi*, qui nomme Apollodore, Diodore, Hygin, Pausanias et "LP".

Cadmus gisant à terre d'"allusion indubitable" à sa transformation en serpent chez Ovide[263]; il suggère qu'une "scolie" évoquant la nature inoffensive des serpents fait référence au récit du poète augustéen[264]; il corrige l'erreur d'une autre "scolie" en rapportant à ce même récit la localisation de l'épisode en Illyrie[265].

Aucun des autres commentateurs ne propose pour cet épisode une lecture comparable. Tant Crucé que Gronovius négligent le collier, et ni Marolles ni Stephens ne mettent d'autres textes en relation avec les vers de Stace. Assez nombreuses, les notes de Barclay se penchent pour la plupart sur le contenu; elles se limitent à citer les *Métamorphoses* à propos des Telchines (ce que Barth, du reste, fait aussi) et à renvoyer à elles pour les Hespérides. Bernartius rapporte la mention de Pasithée au passage homérique, mais il ne dit citer ce passage que parce qu'il a été imité par *Virgile* et offre l'occasion de rappeler l'existence de variantes au sujet des Grâces; s'il observe que Stace "paraît avoir suivi Homère", c'est seulement par référence aux variantes[266]. Davantage qu'avec ces recueils de remarques éparses, l'attitude de Barth contraste cependant avec le commentaire continu de Beraldus. Que ce soit dans les vers introductifs, dans la description des composants du collier ou dans le récit des malheurs ayant frappé Thèbes, Beraldus ne discute presque aucun lien intertextuel. La citation de Valerius Flaccus fournie à propos de l'"écume lunaire" n'est qu'une exception apparente: en vérité, elle suggère moins une relation entre les textes qu'elle n'illustre une croyance[267]. Pour le reste, les seuls auteurs invoqués dans le

---

263 Barth *ad* 2.289 *Cadmum ... iacentem*, qui rapproche Ov. *met.* 4.576 et 579, puis 4.587–589.

264 Barth *ad* 2.290 «*In sibila dira.*] *Auditu, non periculo. Constat enim dracones non nocere hominibus*. Scholiastes. Qvem dicas apud Ovidium seqventia animo habuisse. [*met.* 4.600–603]. [...]»

265 Barth *ad* 2.291 «*Illyricos campos.*] *Affines Boeotiae*. Schol. Priscus. Sed diu & per longa terrarum spatia errasse Cadmum, dictat Idem Naso: [Ov. *met.* 4.567–568]. [...]»

266 Bernartius *ad* 2.286 (manchettes "Pasithea vna e Gratijs" et "De Gratiarum numero veterum dissensus") «*non hoc Pasithea*] e Gratijs vna. quam Iuno pro praemio Somno pollicetur apud Homerum, Iliad. V. [sic] [14.267–269]. adscripsi Homeri versus, cum quia apte Virgilius illos (vti vides) imitatus est, tum quia tam varia de Gratijs veteres tradidere. [...] Noster Homerum secutus videtur. [...]»

267 Beraldus *ad* 2.284 «*Haec circum spumis lunaribus ungit.*] Credebant veteres a veneficis herbas legentibus lunam avocari de coelo, eamque cogi spumare in herbas, & salivam quamdam suam spargere, ut ejus salivae spuma venenatius earum esset virus, & efficacius: quod tetigit Valerius Flaccus lib.6. [6.447–448]. Apulejus lib.I. Miles. [Apul. *met.* 1.3].» Lucan. 3.189 n'est cité *ad* 2.289 *Cadmum comitata iacentem Harmonie [...] sulcauit pectore campos* que pour appuyer l'interprétation rationalisante de la métamorphose de Cadmus et Harmonie.

commentaire *Ad usum Delphini* le sont en tant que sources de connaissance mythologique ou géographique[268]; Homère et Ovide ne sont pas même mentionnés.

Représentation et composition poétique

La discussion des faits qui intéressent de larges portions du poème peine à trouver place dans les commentaires des 16e–17e s., pour des raisons qui tiennent, on l'a vu, tant à la sous-représentation de l'analyse proprement littéraire des textes classiques qu'à la fragmentation inhérente à la forme de l'exégèse lemmatisée[269]. Cette situation s'observe déjà au sujet des personnages. Certes, on évoque parfois leur caractérisation en termes généraux, dans une lecture attentive, le cas échéant, aux divergences de la tradition: Barth affirme ainsi qu'"Etéocle est toujours pire que Polynice" chez Stace comme chez les autres auteurs, à l'exception notable d'Eschyle, et il examine les motivations des passages de la *Thébaïde* qui semblent déroger à cette règle[270]. Le cas d'Amphiaraüs a cependant montré que les commentateurs s'efforcent peu d'analyser la construction des personnages dans la perspective de l'œuvre et de son développement narratif[271]. Ce n'est qu'avec Lewis – et dans un élément de paratexte, la "dissertation préfacielle" – que l'on verra apparaître un discours global: en réponse aux accusations de Le Bossu (1675), ce traducteur-annotateur insistera sur la justesse des "caractères" de Stace (à l'exception de Tydée et Capanée), désignant par exemple le rôle de "bon roi" ou de "prêtre pieux" qu'incarnent Adraste ou Amphiaraüs, ainsi que les qualités qui s'expriment en eux[272].

Actions et discours

Les commentateurs du début de l'époque moderne abordent les personnages avant tout sous l'angle de la représentation qui est donnée de leurs actions et de leurs discours. Leur propos fait appel à des concepts qui, restaurés avec la redécouverte de la *Poétique* d'Aristote et son élévation au rang

---

268 E.g. Beraldus *ad* 2.274 à propos des Telchines. Cf. chapitre 2, p. 149 et n. 452 sur les discussions consacrées à l'Illyrie (*ad* 2.291[289]) et aux Hespérides (*ad* 2.280).

269 Voir introduction de la deuxième partie, pp. 202–203; *supra* pp. 403 et 408–417.

270 Voir *supra* pp. 422–423.

271 Voir *supra* pp. 423–427.

272 Lewis, préface, pp. xii–xiii. Cf. n. 319 sur Etéocle et Polynice; Lewis loue aussi la justesse des "caractères" féminins. Sur Le Bossu, cf. *supra* p. 448.

d'œuvre majeure de la théorie critique[273], s'émancipent de la réflexion sur la tragédie pour s'étendre notamment à la théorie du genre épique et tendent à se rigidifier[274].

La Renaissance a rétabli la notion d'imitation de la nature comme norme de la création poétique par référence à la théorie aristotélicienne de la *mimesis*, non sans accommodements avec la conception traditionnelle fondée sur Horace ; il est admis en effet que la représentation prenne certaines libertés par rapport au réel pour poursuivre une finalité morale. Si au fil du 16e s. l'imitation de la nature a supplanté l'imitation des textes classiques en tant que principal objet de débat, les deux dimensions sont complémentaires plutôt que mutuellement exclusives ; la *Poétique* de Scaliger (1561) suggère d'ailleurs que l'imitation textuelle permet une peinture parfaite de la nature, comme l'affirmera plus clairement Boileau[275]. Depuis Scaliger, les limites et le sens mêmes du concept de vraisemblance sont débattus ; se démarquant de la relative souplesse qui caractérisait l'exposé d'Aristote, où l'εἰκός désignait une probabilité, prévaut désormais, tout particulièrement en France et dans la lignée de redéfinitions romaines déjà restrictives, une conception plus stricte qui culminera avec les *Réflexions sur la Poétique d'Aristote* de Rapin (1674), et dont l'une des manifestations précoces est le déclin de la fortune des épopées homériques[276]. Un raidissement semblable s'observe à propos de la convenance ou de l'unité d'action, deux concepts sur lesquels on reviendra plus bas.

De même que le paratexte introductif de Marolles loue la bienséance du sujet traité par Stace, Beraldus vante en préface son respect de la convenance, mais aussi de la vraisemblance[277]. Dans les domaines les plus divers, on voit les commentateurs de la *Thébaïde* souvent louer ce qu'ils jugent conforme à la "nature", plus souvent encore condamner ce qui s'écarte d'elle. La tyrannie que peut exercer ce critère est bien visible dans un exemple tardif : le commentateur anonyme de Milan 1782–88, désireux d'excuser le combat entre aigles et cygnes préfigurant l'affrontement entre Argos et Thèbes (3.524–547), estimera nécessaire d'invoquer trois arguments cumulés, en observant que Stace a eu Virgile pour modèle, que l'on ne peut pas reprocher aux plus grands poètes d'avoir compté parmi les prodiges de tels

---

273 Cf. *supra* p. 403.

274 La dimension générique a été discutée *supra* pp. 446–450.

275 Voir e.g. GREENE 1982:180–181. Cf. *supra* pp. 405–406.

276 FORD 2007:275–311 discute ce déclin en France après 1570, notamment en relation avec les reproches d'invraisemblance exprimés dans la *Poétique* de Scaliger.

277 Beraldus, préface, sig. ĩ1v–2r. Sur Marolles, voir *supra* p. 412.

événements, et que l'intervention d'une puissance supérieure est susceptible de rendre possibles, mais également dignes de foi, les faits les plus incroyables[278].

Barth n'aborde jamais de telles questions dans une perspective proprement technique ; il est révélateur que ses références aux traités (pseudo-) aristotéliciens ne portent guère sur des matières poétiques ou rhétoriques, mais plutôt sur les sciences naturelles. La conformité à la "nature" constitue cependant pour ce commentateur une préoccupation visible, qu'il exprime dans des occasions variées et greffe le cas échéant sur la discussion d'autres objets : même s'il s'autorise aussi à défendre l'auteur au nom de la licence poétique, ce sont les entorses à la vraisemblance qui le conduisent à blâmer de nombreuses hyperboles[279].

Les notes que Barth consacre aux récits alternés de l'aristie finale de Capanée et de la *devotio* de Ménécée (10.738–939) – auxquelles renvoient souvent les entrées d'index relatives à la "grandiloquence" de Stace et à son amour de l'hyperbole[280] – montrent combien le critère du vraisemblable trouve un terrain fertile dans l'analyse de l'action des personnages. Déjà, la représentation de Capanée qui "disloque les hautes tours sous une pluie de roches" (10.742–743 tr. Lesueur) conduit à accuser Stace de "se comporter en poète tragique" ("paratragoediari"), même si la critique est atténuée par le rappel du grossissement encore plus saisissant d'Achille ébranlant de sa lance les tours troyennes dans les *Odes* d'Horace[281]. Barth estime ensuite qu'il serait tentant, si d'autres arguments ne plaidaient en faveur de son authenticité, de supprimer le vers, absent de l'*optimus codex*, décrivant la "lustration des murailles" qu'effectue Ménécée au moment où il délivre son âme d'un coup d'épée (10.777), "inepties déclamatoires contraires au sens commun".

> [Barth *ad* 10.777[771]] *Sangvine tunc spargit turres.*] Optimae aliaeqve membranae nec volam nec vestigium hujus versus agnoscunt. Poterat sane abesse. Qvia tamen nec sensu degeneri est, & a Lutatio veteribusqve Scholiastis agnoscitur, non aspernamur. Mirum tamen qvomodo arrepta & uno vulnere rupta (Papiniane loqvimur) anima, tantum morae dederit Menoeceo, ut istud lustramen perageret. Puer annorum XIII. Margini Bernartianae Editionis adscripseram haec verba : *Ride ineptias declamatorias, fere contra sensum communem euntes.*

278 Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.525 *innumeri statuerunt agmina cygni.*
279 E.g. *ad* 6.298 (voir chapitre 5, n. 164).
280 Sur ces entrées d'index, cf. chapitre 5, p. 362 et n. 63, et p. 397 et n. 206.
281 Barth *ad* 10.742[736], qui cite Hor. *carm.* 4.6.6–8.

Lorsque Stace déclare que Capanée, qui s'apprête à assaillir les murs de Thèbes, "doit être élevé jusqu'aux cieux" (10.828), Barth s'en prend à la "recherche de grandeur" qui rend ce poète "plus détestable que tous les autres", et il réagit à l'invocation adressée à *toutes* les Muses en dénonçant le caractère "ampoulé" du récit qui va suivre (10.831)[282]. La perspective adoptée dans ces quelques notes prolonge et développe certains des reproches exprimés dès le début de l'ouvrage, qui visaient non seulement l'inadéquation des *verba* aux *res*, mais aussi les excès commis dans le champ de l'*inventio*[283]. Dans le même temps, ici comme au sujet des premiers vers du poème, le commentateur allemand reconnaît comme telles des caractéristiques de l'imaginaire statien. Sans établir un lien explicite avec le pseudo-Longin et le Sublime comme le fait aujourd'hui la critique[284], il met en évidence des tendances qui participent de cette esthétique dans la manière dont Stace représente les actions de Capanée, de même que dans les rapprochements métapoétiques qu'il suggère entre la folie de son personnage et sa propre tentative de défier l'*Enéide* – rapprochements sur lesquels l'index attire l'attention par une entrée "Papinius Statius: Poetarum Capaneus"[285].

Dans le même esprit qu'il blâme l'aristie de Capanée, Barth désapprouve les actes attribués à Argie dans le dernier livre. Sa marche nocturne, déjà, le laisse perplexe: le fait qu'après avoir franchi des lieux hostiles (12.231–234) elle surmonte sans crainte d'autres obstacles encore (12.235–236: cours d'eaux, fauves endormis, repaires de monstres) enlève, dit-il, toute crédibilité aux exploits de "cette femme à moitié nue"[286]. Mais c'est surtout une note relative à l'arrestation d'Argie et d'Antigone qui mérite l'intérêt.

282 Barth *ad* 10.828[822] *comminus*; *ad* 10.831[825] *mecum omnes audete deae*.

283 Voir chapitre 5, pp. 361–363.

284 Voir notamment Delarue 2000:18–22 et *passim*, et, précisément au sujet de la mort de Capanée, Leigh 2006; cf. Schrijvers 2006 sur les rapports entre Silius Italicus et le Sublime.

285 Voir l'excellente analyse de la "sublimité" de Capanée dans Leigh 2006, qui souligne (238–239) que Barth, en dénonçant les actions de ce personnage comme une folie de Stace lui-même, anticipe les lectures métapoétiques actuelles. Aux notes portant sur le récit de l'assaut contre Thèbes, discutées par Leigh, ajoutons les trois notes, situées dans d'autres passages, que signale l'index IV: *ad* 11.8 *lacerae* ("Nullam enim occasionem omittit Papinius, vegrandem faciendi suum aeqvalem Capaneum."), mais aussi *ad* 10.779[773] *in saeuos cadere est conatus Achiuos* ("talis … fere inter Poetas persona Papinii habenda, qvalem is inter Heroas adscribit Capaneo") et *ad* 12.706 *deiecit Capaneus* ("Omnino qvotiens in hunc hominem incidit Capaneizat Papinius."); cf. *ad arg.*6.7 ("Ingens enim statura *Capaneus*, in qva describenda etiam Poeticam omnem Rationem fugit Papinius."). On reviendra plus loin sur la relation de Stace à Virgile. L'idée de la "folie" de Stace est déjà suggérée par Barth, essentiellement au niveau stylistique, dans sa note *ad* 1.5 citée au chapitre 5, p. 361. Cf. Guyet (Paris 1658, notes infrapaginales) *ad* 11.458 cité au chapitre 3, n. 224.

286 Barth *ad* 12.235 *per fluuios secura ruit*.

[Barth *ad* 12.463] *Qvi deprendere.*] Milites aut satellites Regii, qvi puellas deprehenderant, trahebant eas vinctas ad Regem, ut de iis statueretur. Clara haec est Papinii sententia. Mirum igitur, qvid in mentem venerit Lutatiano interpreti, ut custodes ipsos a puellis tractos autumet; qvae res prorsus ridicula est, etsi ardorem puellarum maximum praeferat. Qvomodo enim trahant armatos milites qvi cadaver Polynicis, accedente comite, vix moliebantur paullo ante? Et qvi fuerint viri tracti a catenatis mulierculis defectis omnibus viribus? Sed nugae sunt acuminis Grammatici, qvod saepe videt qvae nusqvam sunt. Lutatii verba in membranis nostris sic leguntur: *Custodes trahebantur a puellis ad regem, ut dicerent, qvomodo & in qvo opere eos deprehendissent, qvid vidissent, & qvas tenerent* * Scripseram haec Librorum nostrorum vulgus secutus; cum Optimum consulens manifesto video optime sensisse Lutatium, & utiqve veram esse scripturam, qvae in illo est: *qvo [sic] deprendere, trahuntur*. Qvam deprehenderunt in suis Libris etiam Fr. Lindebrogius Adrianus Behotius & Guliel. Canterus, ambo isti rei veritatem etiam exemplis confirmantes. Verba Gul. Canteri [...]: *trahebant*] *Lege (ex MSS Libris) trahuntur. Tantus fuit puellarum ardor, ut satellites ipsos ad Regem traherent potius, quam invitae seqverentur. Sic de perjuro dixit Juvenalis*: <13.107–108> *tunc te, sacra ad delubra vocantem,* | *Praecedit, trahere immo ultro, at vexare, penitus*. Et de Romano Martyre Prudentius: <*perist.* 10.75> *Ipse Tortorem trahit.* Haec optimus ille. Nec dubitandum de Veritate hujus sententiae & Lectionis. Adriani etiam Behotii sermonem proponi faciemus. *Statius*, inqvit Lib.II. Apophor. cap.18. *XII. Theb.* & ad Regem, qvi deprendere trahebant. *Libri veteres optimi*: qvi deprendere trahuntur. *Qvam esse germanam Lectionem vetustissima glossa firmat.* trahuntur] *ab illis. Ab Argia scilicet & Antigone, qvae inconcussa mente intrepidae ultro seqvebantur milites, immo praecedebant, & trahebant cunctantes. Qvalis Polyxenae apud Senecam in Agamemnone [sic]:* <*Tro.* 1146–1147> Movet animus omnes, fortis, & leto obvius Pyrrhum antecedit. [...]

Dans un premier temps, Barth refuse l'interprétation "ridicule" de "LP" selon laquelle Argie et Antigone traîneraient elles-mêmes vers Créon les hommes qui les ont arrêtées, et il écarte l'idée que des "femmelettes enchaînées" soient capables d'une pareille action. Ces réflexions se fondent à l'évidence sur un état du texte (*trahebant*) incompatible avec cette interprétation. Barth se rétracte toutefois dans la suite de la note – qui appartient à la rédaction principale de son commentaire[287]: réalisant qu'il peut appuyer l'interprétation de "LP" sur une autre leçon (*trahuntur*, aujourd'hui admis),

[287] L'astérisque et tout ce qui suit figure (à l'exception de quelques modifications minimes) dans la rédaction principale du commentaire autographe, et non dans une adjonction marginale. Ce constat a d'importantes implications sur la genèse du commentaire, mais aussi sur les sources manuscrites dont Barth dispose au moment où il le rédige: voir chapitre 2, p. 128 et n. 396, p. 137 et n. 406.

trouvée dans son *codex optimus* et confortée par diverses autorités, ainsi que sur les parallèles (imparfaits) invoqués par celles-ci, il admet désormais implicitement l'action qu'il excluait dans les lignes précédentes. Le critère de la vraisemblance révèle ainsi à la fois sa prégnance et sa fragilité : il paraît constituer une sorte de "prêt-à-penser" que l'on invoque volontiers pour contester une lecture qui déplaît, mais que l'on peut aisément adapter ou passer sous silence si nécessaire.

Elle-même, l'exégèse des discours – dont la discussion occupe depuis la Renaissance une place importante dans les réflexions sur l'imitation de la nature – met souvent la vraisemblance au premier plan. La tradition jésuite du commentaire rhétorique s'est intéressée de près à l'analyse des discours de la poésie épique, s'attachant de cas en cas à prendre en considération ce que le locuteur cherche à prouver, le destinataire auquel il s'adresse, la situation pragmatique où il se trouve et l'état d'esprit qui est le sien[288]. Dans les commentaires étudiés ici, en revanche, Stace ne fait pas l'objet d'un tel examen complet et approfondi de caractère technique, mais plutôt d'une réflexion poétique générale. Dans sa préface, Beraldus donne en exemple les paroles de Jocaste et d'Antigone à Polynice, ou d'Œdipe devant les cadavres de ses fils, pour vanter la qualité avec laquelle Stace représente les sentiments[289]. Les discours de la *Thébaïde* sont souvent aussi jugés en fonction de leur adéquation aux situations narratives où ils s'inscrivent ainsi qu'au caractère et aux émotions des personnages qui les prononcent. Un reproche fondé sur de telles considérations apparaît au sujet de la prière (pourtant brève) que Polynice adresse aux dieux avant d'affronter son frère en duel (11.504–508).

> [Barth *ad* 11.504] *Dii qvos.*] Ineptiarum Homericarum una, nec postrema : *congressus de vita* duobus hostibus adscribere tempus parandarum & facessendarum orationum. Qvid enim interim agebat adversarius ? […]

Comment imaginer que le personnage puisse prononcer de telles paroles à ce moment ? Que fait son adversaire pendant ce temps ? Barth s'en prend ainsi à l'une des caractéristiques qui définissent le "discours direct libre", à savoir l'existence d'un "télescopage temporel" entre l'étendue des propos rapportés dans le récit et la durée qu'on leur supposerait impartie au

---

288 Voir Noille-Clauzade 2007:§ 26–38 et annexes 4–5 sur les analyses, très différentes, du discours d'Anchise à Enée (Verg. *Aen.* 2.638–649) qu'offrent les commentaires de Marco Antonio Ferrazzi (1694), "exemplarisant", et de Melchior Lauban (1610), "singularisant". Sur la tradition particulière à laquelle appartient cet ouvrage, voir chapitre 5, pp. 392–393.

289 Beraldus, préface, sig. ĩ1v–2r.

niveau de l'histoire[290]. Il n'est pas sans intérêt qu'il voie dans ce mode de présentation du discours un trait homérique, rejoignant les vues de J.C. Scaliger[291].

L'exégète se réfère clairement au critère de la convenance (πρέπον, *aptum, decorum*), d'inspiration horatienne, pour le discours qu'Argie prononce devant le cadavre de Polynice (12.392–404); il juge en effet déplacé que la jeune femme reproche alors à son époux de l'avoir quittée le cœur léger (12.397 *'ego cura minor facilisque relinqui'*), mais aussi qu'elle flatte Antigone (12.396–397 *'te cupiit unam noctesque diesque locutus | Antigonen'*).

> [Barth *ad* 12.397] *Facilisqve relinqvi.*] *Qvod res ipsa docuit.* V.S. Nescio tamen qvam decore haec Polynici tribuantur ab Argia. Nec enim levitas animi in Polynice notanda ipsi erat ad ejus Cadaver; nec adulatio decet personam tantopere miseram. Re enim ipsa minime verum vel fingitur, qvod haec duo verba indicant.

Un jeu plus complexe s'observe à propos de la promesse que fait le soldat thébain Amphion d'épargner Dymas et de le laisser ensevelir Parthénopée s'il livre les plans des Argiens (10.431–434).

> [Barth *ad* 10.431[425]] *Immo ait Amphion.*] Sermo valde humilis, nec pro re aut Scriptore. Sunt autem Homerica, ubi Dolonem servaturos simulat, post comperta, qvae voluerunt, occidunt tamen, Ulysses & Diomedes; qvamvis longe generosior hic Dymas. Iliad. K. multis prolixis paginis.

Barth invoque l'inadéquation de ces paroles aussi bien à l'*usus scribendi* du poète qu'à la situation représentée. Cependant, le plus remarquable est que ces deux "défauts" ne paraissent pas être condamnés en soi mais rapportés plutôt à l'influence du modèle homérique suivi[292]. Le jugement porté sur le discours se trouve ainsi replacé dans une perspective intertextuelle.

---

290 Voir Laird 1999:93–94 pour une analyse novatrice de la notion de discours direct libre, où de tels "télescopages temporels" ne constituent que l'un des critères de définition possibles. D'autres conditions distinctives de la catégorie de Laird, comme l'attribution d'un discours à un groupe de locuteurs, ne posent guère de problème à Barth, ainsi que le montre e.g. sa note *ad* 1.171, où il reconnaît cependant la singularité de la situation en la décrivant comme un trait "grec": «*Atqve aliqvis.*] Unius voce omnium desideria expressit. Graecorum Poetarum more. […]»; cf. *ad* 8.182 «*Nobisqve tibiqve.*] Et isti igitur omnes, nam omnium sermonem uni tribuit Poeta, noverant se bello hoc perituros. […]»

291 La représentation de longs discours prononcés en pleine bataille est l'un des nombreux traits que Scaliger, *Poetice*, 1561, livre 5, chapitre 2, reproche à Homère; cf. Ford 2007:278–279.

292 Cf. Barth *ad* 9.248 (n. 243), qui reproche à Homère une invraisemblance. C'est au niveau moral que Lewis *ad* tr.8.1095 = 8.754 disculpera Stace en invoquant l'influence de son modèle homérique: voir chapitre 8, p. 611.

La réflexion prend un tour plus littéraire lorsque l'exégète s'interroge sur la relation que le discours d'un personnage entretient avec sa caractérisation. Cette préoccupation, qui fera l'objet d'une analyse globale élogieuse envers Stace dans la "dissertation préfacielle" de Lewis[293], est récurrente dans la lecture de Barth. La réponse de Tydée au discours par lequel Adraste a offert ses filles en mariage (2.176–188) inspire au commentateur allemand une note exemplaire par la manière dont elle combine de telles observations, impliquant la prise en compte d'une ample portion du poème, avec des considérations rhétoriques liées au contexte d'énonciation.

> [Barth *ad* 2.176] *Qvam te.*] Oratio doctior qvam pro tali homine, qvalem in legatione ad Eteoclen verius postea ipse descripturus est hoc Libro. Per *Adulationem* autem seu *blandam Senis laudem* omnia majora facit, ut animum faventem, faventiorem faciat: & mox semel ad omnia se paratum offert. Paullo cautius Polynices, qvi exsilium suum simul commiserationi Regis ingerit. Unde seqvuntur Senis promissiones dein regnum restituendo utroqve.

Barth juge le discours prononcé par Tydée peu convenable à son caractère, auquel les paroles violentes adressées plus loin à Etéocle (2.393–409, 452–467) lui apparaissent plus fidèles, avant d'inclure dans son approche comparative le discours de Polynice au roi d'Argos (2.189–197). Les flatteries de Tydée ne l'intéressent cependant pas uniquement pour leur inadéquation à la peinture de son caractère, mais aussi pour l'effet qu'elles visent à provoquer chez leur destinataire: accroître sa bienveillance. Le même intérêt permet de mettre en lumière l'objectif rhétorique différent que vise Polynice par le rappel des souffrances de l'exil, mais aussi l'efficacité du sentiment de pitié qu'il parvient à susciter: Adraste est entraîné à promettre – élément clé pour la suite de l'histoire et du récit – d'aider ses deux hôtes à recouvrer leurs royaumes respectifs (2.198–200).

Structure et narration

En ce qui concerne la structure du poème, l'examen du dense maillage de l'exégèse de Barth est riche d'enseignements. Il révèle d'abord que le commentateur allemand prête une certaine attention à une articulation

———

293 Lewis, préface, p. xv: "The Merit of Speeches and Orations is determined in a great Measure by the general Character of the Persons, who utter them; their Propriety consisting in their Agreement with the Manners of the Speaker. *Adrastus* must not talk like *Polynices*, nor *Capaneus* like *Amphiaraus. Statius* in this Particular deserves our highest Applause. His Heroes always speak, as they act: [...]" Pour l'analyse globale que Lewis donne des personnages, voir *supra* p. 467.

majeure : la halte de l'expédition argienne à Némée, qui retarde le début de la guerre par le biais du long récit d'Hypsipylé (5.29–498) puis des funérailles du petit Opheltès et des jeux funèbres organisés en sa mémoire (livre 6)[294]. Dans la partie initiale du discours de la nourrice d'Opheltès, Barth condamne sans ambages ce développement "qui n'a rien à faire avec le sujet"[295]. Presque deux cents vers après le début de l'épisode, il attribue à nouveau – en passant – un caractère digressif à la halte néméenne, déclarant que le poète "oublie l'expédition contre Thèbes"[296]. En s'accordant avec J.C. Scaliger, dans sa note introductive au sixième livre, pour dénoncer des "adjonctions inutiles et ineptes" par rapport aux jeux funèbres homériques, il met aussi en cause de manière indirecte l'ampleur de ceux de Stace et par conséquent la contribution de ce livre au "retard" néméen[297].

Barth ne s'arrête pas en revanche sur le jeu qui rapproche et sépare à la fois Stace de Virgile : à six livres d'errances et de préparatifs succèdent dans la *Thébaïde*, comme dans l'*Enéide*, six autres livres occupés par les combats ; mais ici l'entrée en scène de la Furie, chargée de lancer l'action, est anticipée de manière spectaculaire, et les moteurs du redémarrage de l'action dans la seconde moitié du poème sont Jupiter et Mars, substituts fonctionnels de la Junon et de l'Allecto virgiliennes[298]. En discutant le septième livre, Barth ne se soucie pas de confronter à celle d'Allecto l'intervention de Mars (7.90–144) ; c'est plutôt pour signaler un parallèle dans le détail de la diction qu'il invoque alors le livre correspondant de l'*Enéide*[299], et le fait d'*imitatio*

---

294 Longtemps blâmée, la "digressivité" de l'épisode d'Hypsipylé a incité les apologistes de Stace à en produire des justifications thématiques, mais aussi, plus récemment, narratives, comme celle de McNelis 2007:76–96, qui qualifie cet épisode de "callimachéen" et montre combien son caractère digressif est ostensible.

295 Barth *ad* 5.87 « *Antra Dei.*] [...] Ostendendae Eloqventiae hanc *Lemniam historiam* omnibus circumstantiis, & tot centenis versibus exseqvitur Papinius, nihil ad suscepti operis seriem facientem : Qvod si viri docti digressiones paucorum carminum aegre ferunt, qvid putas de tam longa inserta judicaturos, siqvidem ex rei dignitate, non secundum favorem, calculum ferre voluerint ? Aliqva pars praecedentis, & totus hic liber, nihil ad Thebaidem faciunt ; Et tantillo spatio remoti Thebani, contracto jam exercitu potentes, istos juratos suos hostes ludere ad infantis sepulcrum patiuntur. Omnia satis simplicia sunt. »

296 Barth *ad* 5.209 *efflantem somno crescentia uina*, cité n. 205. Cf. ad 5.247 *hic motus*, cité n. 347.

297 Barth, note non lemmatisée au début du livre 6 : « Rectissime de hoc Libro *Julius Scaliger*, Summus Ingenio, doctrina, judicio, superioris aevi scriptor, censuit, repetere eum certamina Homerica, non sine minus accurata aut utili multorum (ipse ineptam non temere vocat,) Adjectione. [...] »

298 Sur ce jeu macro-structurel avec l'*Enéide*, voir notamment Delarue 2000:65–74 ; Franchet d'Espèrey 1999:113–116.

299 *Ad* 7.116 « *Acre novabat.*] Velut *cote*. Sic enim alibi loqvitur. Et Virgilius lib.VII. <*Aen.* 7.629–630> *Qvinqve adeo magnae, positis incudibus, Urbes,* | *Tela novant.* [...] »

qui l'intéresse le plus est la parenté qui unit entre autres à la *Fama* de Virgile le *Pavor* de Stace, qui seconde l'action de Mars (7.108–131)[300]. A propos de l'incident des tigresses de Bacchus tuées par les Argiens, qui déclenche l'affrontement (7.564–607), Barth se borne à signaler le rapprochement avec le cerf de Silvia par l'intermédiaire d'une "scolie" qui s'arrête sur la différence dans le choix des animaux mis en scène et l'interprète comme une illustration de la "férocité" de Stace[301]. Sur le plan structurel, il ne se penche pas davantage sur la relation plus complexe qui unit le septième livre de Stace au premier livre de Virgile, notamment par le parallélisme entre l'intervention de Bacchus auprès de Jupiter (7.145–226) et la prière de Vénus – alors qu'il signale une correspondance de détail entre cette intervention et les plaintes de Junon dans le septième livre de l'*Enéide*[302].

L'intervention de Tisiphone au début du récit (1.88–130) permet de clarifier l'attitude du commentateur. Arrivant à Thèbes pour semer la discorde entre les fils d'Œdipe, la Furie reproduit le comportement qu'adoptait sa sœur virgilienne après la blessure du cerf: elle prend position sur une hauteur, le Cithéron, et produit par les serpents de sa chevelure des sifflements effrayants qui emplissent l'espace (1.114–122), de même qu'Allecto, du haut d'un toit, sonnait de sa trompe le rassemblement des bergers du Latium (*Aen.* 7.511–518); si les effets sur la nature sont comparables chez les deux auteurs, dans la *Thébaïde* le motif de la mère apeurée serrant son enfant contre sa poitrine est remotivé de manière caractéristique, puisque cette mère y est identifiée comme Ino-Leucothée arrachant son fils Mélicerte-Palémon à son attelage marin pour le protéger. Barth ne signale pas la similitude avec Allecto en discutant ces quelques vers, et dans l'ensemble de la scène il ne s'arrête pas sur le jeu de Stace avec Virgile. Deux rapprochements qu'il établit en passant montrent toutefois qu'il a parfaitement à l'esprit les correspondances avec le septième livre de l'*Enéide*. La note relative au geste de Tisiphone brandissant un serpent, dans la description qui précède le récit de son arrivée à Thèbes, est révélatrice de son attitude envers les aspects structurels en même temps qu'elle intéresse, plus largement, la nature des lectures intertextuelles qu'il pratique[303].

---

300 Voir *supra* pp. 460–461.

301 Barth *ad* 7.564 « *Tigres.*] *De Cerva sacra Maro; hic sua feritate, maluit noxium animal, & utiqve sangvine pascendum introducere, utcunqve mansvetum, tamen caedibus alendum*. Haec ex V.Comm. » Cf. Lewis *ad* tr.7.835 = 7.564, discuté *supra* pp. 459–460 et n. 233.

302 Barth *ad* 7.204 (n. 226).

303 Le problème textuel soulevé par les vers 1.112–113 a été discuté au chapitre 3, pp. 251–252.

> [Barth *ad* 1.113] *Haec vivo manus aera verberat hydro.*] Serpentibus enim pro jaculis utebantur Furiae. Ovidius lib.IV. <*met.* 4.495–499> *Inde duos mediis abrupit crinibus angves,* | *Pestiferaqve manu raptos immisit. At illi* | *Inoosqve sinus Athamanteosqve pererrant* | *Inspirantqve graves animos, nec vulnera membris* | *Ulla ferunt; Mens est qvae diros sentiat ictus.* | Virgilius lib.VII. <*Aen.* 7.746–747> *Huic Dea caeruleis unum de crinibus angvem,* | *Conjicit, inqve sinus praecordia ad intima subdit.* [...]

Ce que vise ici le parallèle virgilien invoqué par Barth, c'est la clarification du fait – elliptique chez Stace – que le serpent brandi par Tisiphone est un serpent qu'elle a arraché à sa chevelure et menace de lancer à la manière d'un trait, comme Allecto l'a fait pour contaminer Amata. Le parallèle ovidien qui précède n'a lui-même rien d'anodin. D'une part, il peut suggérer que Stace lui-même fait référence aux *Métamorphoses* autant qu'à l'*Enéide*. D'autre part, il introduit dans le champ de vision du lecteur un épisode du poème d'Ovide susceptible d'éclairer sur un plan plus général la réécriture de l'Allecto virgilienne opérée par le poète flavien ; la Furie qui sévit dans cet épisode (*met.* 4.416–562) n'est autre que Tisiphone, associée à Thèbes pour la première fois dans la littérature classique conservée[304], et sa victime est Ino elle-même, qui finit par se jeter dans les flots en serrant son fils dans ses bras (*met.* 4.525–530). L'exemple est révélateur du caractère souvent elliptique des lectures intertextuelles de Barth. A supposer qu'il lise l'effroi de la Leucothée statienne comme une référence conjointe à Ovide et aux effets du coup de trompe d'Allecto, il n'en dit rien, et sa note ne met même nullement en évidence la relation qui unit le début de la *Thébaïde* à l'ouverture de la seconde moitié de l'*Enéide*[305]. On peut faire un constat similaire un peu plus bas dans la note au vers 1.124 décrivant la contamination du palais thébain par la Furie. Face au *textus receptus* attribuant cette contamination à une "nuée", *nube*, Barth invoque, comme argument recevable en faveur de la leçon manuscrite *tabe*, le parallèle d'Amata infectée par la Furie au moyen d'un "poison"[306]. La démarche postule peut-être une relation génétique entre les deux passages, et elle pourrait assurément suggérer une réflexion sur les liens qui se tissent entre le premier et le septième livres des deux épopées ; mais le commentaire n'en dit pas un mot.

---

304 Voir Keith 2002:394–397 sur les liens étroits qui unissent la Tisiphone de Stace à celle d'Ovide.

305 La lecture intertextuelle de Barth ne prend pas en compte Apollonios de Rhodes, dont on verra ci-dessous qu'il éclaire le motif du sifflement des serpents de Tisiphone.

306 Barth *ad* 1.124 « *Assvetaqve infecit nube.*] [...] Scriptum exemplar *tabe* qvod luem serpentem, infectionem de parva increscentem interpreter, uti Maro lib.VII. Luem Furiae *venenum* pariter vocat. <*Aen.* 7.354–355> *Ac dum prima lues udo sublapsa veneno* | *Pertentat sensus, atqve ossibus implicat ignem.* [...]. »

Le “faux départ” du début du livre 4, où l’armée argienne se met en marche pour une guerre que Stace fait sembler imminente mais que la halte néméenne différera bientôt, montre lui aussi que Barth accorde peu de place aux observations structurelles. On ne s’étonnera guère qu’il ne discute pas, comme le font les études actuelles, l’effet d’attente que suscite chez le lecteur la multiplication des marques évoquant le commencement du récit guerrier – en particulier l’entrée en scène de Bellone, qui brandit une torche et lance un javelot dans le territoire de Thèbes avant de se mêler aux troupes argiennes (4.5–12), ainsi que la comparaison des adieux des soldats avec ceux de marins embarquant pour un long voyage (4.24–31), qui peut être lue comme un signal métapoétique[307]. Ce qui intéresse Barth dans la première de ces marques, c’est plutôt le niveau des *realia* militaires[308]. Mais son attitude est surtout significative à propos d’un fait que le texte semble inviter à commenter sous l’angle de la structure, à savoir que la comparaison marine est répétée sous une forme très proche au septième livre quand l’armée se remet en mouvement (7.139–144), créant entre faux départ et vrai départ un lien très visible et soulignant ainsi le caractère parenthétique de l’épisode néméen. Le commentaire d’une œuvre narrative n’ayant pas nécessairement vocation à se projeter vers la suite du récit, il n’est peut-être pas surprenant que Barth ne signale pas cette correspondance lorsqu’il discute la première occurrence de la comparaison. Il est remarquable en revanche qu’il n’établisse pas non plus le lien face à la seconde occurrence ; et l’omission est plus frappante encore si l’on considère que cette seconde comparaison marine lui inspire un renvoi à un texte qu’il a déjà cité au sujet de la première, à savoir le *propempticon* de Metius Celer dans les *Silves*[309]. Il y a là le signe d’une lecture qui privilégie l’exploration de l’intertexte plutôt que l’analyse linéaire du récit – même si, comme on le verra dans des contextes qui regardent moins la structure d’ensemble, Barth relève souvent des correspondances entre passages distants.

Beraldus ne se soucie pas davantage que Barth du jeu macro-structurel qui unit la *Thébaïde* à l’*Enéide*. La perspective dans laquelle il signale cer-

---

307 Sur ce signal métapoétique, voir Micozzi *ad* 4.24–30, McNelis 2007:81–82 (cf. 101).

308 Les notes concernées seront discutées au chapitre 7, pp. 550–551.

309 Barth *ad* 7.144 « *Comites relicti.*] Dulcissime haec describuntur lib.III. Silvarum, in Propemtico Metii Celeris *nobilis Ausoniae armipotentis alumni* [cf. *silv.* 3.2.20]. Paria etiam legas Initio Protreptici Crispini, lib.V. » Cf. Barth *ad* 4.25 « *Cum jam ad vela noti.*] [...] Talia sunt in Propemptico Metii, lib.III. Silv.II. nautis vocantibus vectores : [*silv.* 3.2.54–58]. [...] », qui ajoute ensuite d’autres parallèles.

tains des parallèles discutés ci-dessus reste celle d'une lecture intertextuelle fragmentée, qui n'inscrit pas les observations ponctuelles dans une analyse plus générale, bien qu'elle dépasse sur certains points celle de Barth. Beraldus se distingue ainsi en rapprochant l'action de Tisiphone lors de son arrivée à Thèbes de l'intervention d'Allecto auprès des bergers du Latium : il met en parallèle les effets des sons produits par les deux divinités[310], puis plus précisément les deux images des mères serrant leurs enfants[311] ; pour éclairer le fait que le son effrayant accompagnant la venue de Tisiphone est produit par les serpents de sa chevelure, il élargit en outre son champ de vision à l'apparition antérieure d'Allecto devant Turnus[312]. Beraldus passe en revanche sous silence non seulement l'équivalence fonctionnelle entre l'action de Mars et celle d'Allecto dans le septième livre de chaque poème, ou les similitudes que l'on peut observer entre le dialogue Bacchus-Jupiter de Stace et le dialogue Vénus-Jupiter de Virgile[313], mais même la relation manifeste qui unit les tigresses de Bacchus au cerf de Silvia. Le peu de goût du commentateur français pour les questions proprement structurelles paraît confirmé par son silence sur les deux comparaisons maritimes qui précèdent et suivent le long épisode de Némée. Lewis, pourtant intéressé à la conduite du récit et à ses effets, ne prêtera pas grande attention, lui non plus, aux phénomènes macro-structurels examinés ici[314]. Quant à son analyse de l'arrivée de Tisiphone à Thèbes, elle prendra en compte – dans le sillage de la tradition exégétique virgilienne – le passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes auquel fait écho la scène où Allecto sonne le rassemblement des bergers, à savoir la description du sifflement du dragon gardant la toison d'or et de la réaction des mères apeurées ; Lewis ne tirera cependant

---

310 Beraldus *ad* 1.117 *resultant*, qui cite *Aen.* 7.514–515.

311 Beraldus *ad* 1.122 *gremioque Palaemona pressit*, qui cite *Aen.* 7.518. Beraldus ne commente pas la différence entre l'image générique de l'*Enéide* (mères anonymes) et l'image spécifique de la *Thébaïde*, même si plus haut (*ad* 1.121 *genitrix*) il approuve Stace d'introduire ici le personnage de Leucothée.

312 Beraldus *ad* 1.115 *fera sibila crine uirenti* | *ingeminat*, qui cite *Aen.* 7.447 *tot Erinys sibilat hydris*.

313 Beraldus *ad* 7.204 signale en revanche, comme la note de Barth discutée *supra* p. 458 et n. 226, que le discours de Bacchus fait écho à celui de Junon à Jupiter dans le septième livre de l'*Enéide*.

314 Lewis *ad* tr.7.215 = 7.145 signale une correspondance entre le septième livre de la *Thébaïde* et le septième de l'*Enéide*, mais sa remarque – simple citation de Crusius, *The lives of the Roman poets …*, pp. 285–286 – porte sur la similitude de situations plutôt que sur la structure : Bacchus intervient pour Thèbes comme Vénus pour Troie ; le Jupiter de Stace a le même tendre regard que celui de Virgile. L'intérêt de Lewis pour la technique narrative sera discuté *infra* pp. 487 et 489.

pas toutes les conséquences que peut impliquer cet examen du “modèle du modèle” de Stace[315].

La question de l'équilibre du poème, à laquelle touchent les remarques de Barth sur le récit d'Hypsipylé et sur les jeux funèbres mentionnées plus haut, est abordée de manière plus directe par les traducteurs-commentateurs anglais du 18e s., et en premier lieu par Harte (Londres 1727).

> [Harte, première note introductive] MR. *Dryden*, in his excellent preface to the *Eneid*, takes occasion to quarrel with *Statius*, and calls the present book an *ill-timed, and unjudicious Episode*. I wonder so severe a remark could pass from that gentleman, who was an admirer of our author even to superstition. I own I can scarce forgive my self, to contradict so great a poet, and so good a critic; *talium enim virorum ut admiratio maxima, ita censura difficilis*. However the present case may admit of very alleviating circumstances. It may be replied in general, that the design of this book was to give a respite to the main action, introducing a mournful, but pleasing variation from *terrour* to *pity*. It is also highly probable, that *Statius* had an eye to the funeral obsequies of *Polydore*, and *Anchises* mention'd in the 3d and 5th books of *Virgil*. We may also look upon them as a prelude, opening the mind by degrees to receive the miseries and horrour of a future war. This is intimated in some measure by the derivation of the word *Archemorus*. | Besides the reasons above mentioned, we have a fine opportunity of remarking upon chief of the heroes who must make a figure hereafter; this is represented to the eye in a lively sketch that distributes to each person his proper lights, with great advantage.

Harte, dont la traduction de la *Thébaïde* se limite au sixième livre, prêche certes pour sa paroisse en démontrant que cette partie du poème n'est pas “inutile”. Mais il répond également aux reproches de Dryden – et implicitement aussi, semble-t-il, à d'autres réserves exprimées par Pope lui-même[316]. Variation du rythme narratif (pause dans l'action principale) et des sentiments engendrés chez le lecteur (passage de la terreur à la pitié), préparation progressive au récit des horreurs de la guerre, caractérisation des héros

---

315 Lewis *ad* tr.1.153 = 1.116 désigne les effets du son produit par Tisiphone comme une “imitation indubitable” de Verg. *Aen.* 7.511–518, et il reproduit ensuite la note de Joseph Warton *ad loc.* qui déclare que Virgile a pris ce passage dans Ap. Rhod. 4.129–138 (cf. Nelis 2001:296–298) et s'extasie sur le pathos que produit chez lui l'image de la mère serrant son enfant. Lewis ne relève pas que Stace et Apollonios parlent d'un sifflement, là où Virgile parle d'un son de trompe (cf. cependant le sifflement des serpents d'Allecto devant Turnus, que signale la note de Beraldus mentionnée n. 312), pas plus qu'il ne relève que Stace est spécifique (Leucothée) là où Virgile et Apollonios étaient génériques (mères).

316 Dans ses notes à l'*Iliade*, Pope avait reproché au sixième livre de la *Thébaïde* de ne pas avoir précisément “copié” Homère et Virgile, une affirmation plus tard contestée par Lewis (*ad* tr.6.1112 = 6.788 à propos de Virgile): voir Gillespie 1999:167 et 170.

avant leur entrée sur la scène des combats héroïques – les arguments invoqués anticipent remarquablement les lectures actuelles.

Lewis, dans le paragraphe de sa "dissertation préfacielle" consacré à l'"économie" et à la "conduite" poétiques, qualifiera de magistral le plaidoyer de Harte, sans contester que les jeux funèbres, blâmés par la critique plus que toute autre partie du poème, détruisent l'unité de l'action[317]. Il fera preuve par ailleurs d'un souci plus général pour ce genre de problèmes, symptomatique de son intérêt bien supérieur à celui des commentateurs des siècles précédents pour les considérations littéraires de grande envergure. En témoignent ses notes introductives aux deux derniers livres, où il pose la question de l'opportunité de la partie finale relatant les suites du duel fratricide et des liens de cette partie avec le reste de l'œuvre – question qui agitera la critique longtemps encore après lui[318]. Dans un vibrant éloge de divers aspects du onzième livre, il proclame – en harmonie avec la préface – que "la principale finalité du poème y trouve sa réponse en montrant les funestes effets de l'ambition, illustrés par la mort des deux frères", et ajoute que par conséquent le douzième "ne saurait être qu'un supplément ornemental puisque le poème aurait pu s'achever au précédent sans violer les lois de l'épopée"[319]. Il offre ensuite, au seuil du livre conclusif, une discussion nuancée : évoquant la controverse sur le genre littéraire du poème, il déclare sa tolérance pour cette partie finale qui croît naturellement à partir du sujet et s'avère aussi bien exécutée que les précédentes.

> [Lewis, note non lemmatisée au début du livre 12] The Propriety of adding this last Book depends entirely on the Kind of Poem, which the Critics determine this to be. If they settle it to be an Heroic or Historical Poem only, they grant of Consequence the Necessity of adding it in order to render the Poem compleat: but if it is an Epic Poem, it should have ended at the Death of the two Brothers, according to the *Aristotelian* and and [sic] *Bossuvian* System. But after all I cannot see any great Impropriety in superadding to the grand Catastrophe, if the Excrescence grows naturally out of the Subject, and is equally well executed with the former, as I think no one will deny of this before us. I shall

317 Lewis, préface, pp. xiii–xiv (manchette "Scheme and Conduct of the Poet"), qui cite une large part de la note de Harte.

318 Le douzième livre a été discuté moult fois à la suite de sa réhabilitation par Kabsch 1968 ; voir e.g. la mise au point nuancée de Franchet d'Espèrey 1999:88–94 et de Pollmann 2004:21–25.

319 Lewis, note non lemmatisée au début du livre 11. La finalité du poème est discutée à propos des "caractères" dans la préface, p. xiii (cf. *supra* p. 467) : "*Eteocles* and *Polynices* are out of the Question: being such as he was obliged to describe them, in Order to attain the moral End of his Poem: which was to shew the fatal Consequences of Ambition on the one Hand, and of a too greedy Thirst of Revenge on the other."

> conclude this Note with observing, that *Virgil* is the only Writer, who has strictly adher'd to this Form.

On voit dans ces propos le prolongement des débats sur le critère de l'unité d'action, qui, défini pour l'essentiel dans la perspective de la tragédie dans la *Poétique* d'Aristote, s'est imposé sous une forme très stricte au cours des 16e et 17e s. en particulier en France, où il trouve d'ailleurs des échos dans le paratexte introductif des commentaires[320]. Les positions de Lewis – également exposées, avec clarté, dans sa préface[321] – reflètent l'aspiration à une plus grande souplesse qui s'est généralisée par la suite et a toujours caractérisé la réflexion anglaise sur les "règles".

Aux 16e–17e s., époque où la théorie se soucie bien plus de l'histoire que du récit, les aspects narratifs en tant que tels – guère discutés dans les paratextes introductifs – se voient consacrer peu de notes. Cette relative indifférence n'exclut cependant pas des observations ponctuelles sur la construction du récit; sur ce point encore, l'exception concerne d'abord Barth. L'intensité de ses lectures *intra*textuelles frappe déjà l'attention: la pratique courante consistant à éclairer l'idée d'un passage par référence à un autre passage de la même œuvre est élevée chez lui à un haut degré. Souvent, ces rapprochements ne présentent d'autre intérêt que de clarifier le sens, même si cette clarification ne vise pas en priorité une lecture effectuée "par morceaux"[322]. Souvent aussi, ils ont pour effet, voire pour objectif manifeste, de mettre en évidence le dense réseau d'échos internes que tisse le poème, et entrent ainsi dans le champ de l'analyse littéraire; ainsi a-t-on vu Barth signaler que le récit du massacre nocturne dans le camp thébain au dixième livre "répète" des images du massacre de Lemnos[323].

---

[320] Voir *supra* p. 448 sur le raidissement général des vues d'Aristote et sur le *Traité du poème épique* (1675) de Le Bossu auquel Lewis fait référence, ainsi que sur la question du genre littéraire de la *Thébaïde*. L'importance accordée à l'unité d'action est manifeste chez Beraldus, préface, sig. ĩ1v "Ad Actionem quod attinet, debet esse *una, illustris, completa, certae magnitudinis*: & haec in Thebaide. *Una est*, cum septem duces Expeditionis Thebanae, unum eumdemque finem sibi proponerent, nempe Polynicem in regnum restituere: & illa est vera Actionis unitas, quae desideretur, non vero, ut ab uno praecipuo Heroe petatur, ut quidam volunt, in quo falluntur. [...] *Completa*. Thebaidi nihil deest eorum, quae adesse debent, ut absoluta & ad finem perducta dicatur. [...]"; cf. Marolles, vol. 1, préface, sig. ã7r.

[321] Lewis, préface, p. ix: "As the World is no longer so bigotted to *Aristotle* and *Bossu*, as to reject a Work, merely because it is not written according to their particular rules, I shall not trouble myself to enquire, whether the *Thebaid* is an Epic Poem, or not. Sufficient is it to observe, that Mr. *Pope* thought it so; and that it has a better Title to the Name, than the *Pharsalia* of *Lucan*, which Mr. *de Voltaire*, in his paradoxical Essay, has termed one."

[322] Sur ce point, voir chapitre 4, pp. 301–302.

[323] Voir *supra* pp. 451–452 et n. 203.

Certains liens établis par Barth présentent à l'évidence des potentialités plus proprement "narratologiques", en ce sens qu'ils relèvent d'une réflexion sur la manière dont le poète construit son texte en tant que récit. Le commentateur attire ainsi régulièrement l'attention sur le fait qu'un épisode constitue la réalisation d'une annonce ou d'un ordre : en poussant les cités traversées par Tydée à croire son récit de l'embuscade thébaine (3.343 *omnia credere suadet*), Mars accomplit ce que lui avait demandé Jupiter ; lorsqu'Argie en quête du cadavre de Polynice déclare avoir autrefois désiré se rendre à Thèbes (12.256 *urbs optata prius*), elle se rappelle un souhait dont elle lui avait fait part ; quand elle déclare que ses espoirs se sont réalisés avec la découverte du cadavre "entier" (12.338–339 *peracta* | *spes longinqua uiae : totos inuenimus artus*), ses paroles renvoient à des craintes qu'elle a exprimées plus haut[324].

Le commentaire de Barth signale plus rarement les anticipations narratives, sans doute parce qu'il présuppose un lecteur qui connaît déjà le poème, mais il s'arrête sur le cas complexe des paroles prononcées par Junon lors des derniers instants d'Hippomédon. En disant à Jupiter qu'il a autrefois accordé aux vaincus une sépulture et des rites funéraires, et en lui demandant ce que sont devenus "les flammes cécropiennes après les combats" et "le feu de Thésée" (9.517–519 *certe tumulos supremaque uictis* | *iusta dabas : ubi Cecropiae post proelia flammae,* | *Theseos ignis ubi est ?* tr. Lesueur), la déesse devance-t-elle les événements du dernier livre ? Cette lecture est évidente pour Barth comme elle l'est pour Bernartius et Beraldus – et comme elle l'était autrefois pour "LP"[325].

> [Barth *ad* 9.518] *Cecropiae flammae.*] [...] sententia ita concipienda est, ut cum de bello praesenti Dii colloqverentur, Juppiter annuerit deprecanti Junoni sepulturam cadaverum Argivorum, vindice Theseo : qvam videlicet videbat Creontem illis negaturum. Haec est vera sententia Papinii.[326]

---

324 Barth *ad* 3.343 « *DEUS omnia credere svadet.*] Ex Imperio Jovis supra : <3.239> *Adde fidem dictis.* [...] » ; *ad* 12.256 « *Urbs optata prius.*] Spoponderat enim sibi, & ita Polynices promiserat ipsam ut Reginam Thebas introituram & habitaturam. » (cf. 2.361–362 *fors aderit lux illa tibi, qua moenia cernes* | *coniugis et geminas ibis regina per urbes*) ; *ad* 12.339 « *Spes longinqva viae.*] *Qvae tam longinqvam mihi videri fecit hanc viam. Ne interim cadaveri Polynicis qvid noxium contingeret.* V.S. Alludit ea qvae supra hoc Libro post versum 210. perscripta sunt. » (cf. 12.212–213 *interea funus decrescit et uncis* | *alitibus – non hos potius ? – supponimus artus*).

325 Cf. Bernartius *ad* 9.519 « *Theseos ignis vbi est*] lucem pete ab extremo libro XII. » ; Beraldus *ad* 9.518 « *Vbi Cecropiae post praelia flammae Theseos ignis ubi est.*] Hoc dicit ob Creontem, qui vetuerat, ne corpora Argivorum in praelio occisorum sepulturae manderentur [sic] ; sed Theseus eo interempto, hoc illis humanitatis officium praestitit. [...] Hoc videbitur lib.12. Theb. » Cf. "LP" *ad* 9.517–519.

326 La partie initiale de la note, non citée ici, corrige le *textus receptus* de "LP".

> [Barth *ad* 9.519] *Theseos ignis.*] An solus Thesei beneficio Hippomedon meus carebit?

L'anticipation est contestée par Crucé.

> [Crucé *ad* 9.517 "p.413"] *Supremaque victis | Busta dabas, vbi cecropiae post praelia flammae? | Theseos ignis vbi est?* | Iterum nugatur Lactantius cum ait significari factum Thesei, qui, bello Thebanis illato, reddidit Graecis denegatam a Creonte sepulturam. Si haec interpretatio admittitur, ridicule Statius induxit Iunonem commemorantem ea quae nondum euenerant. Siquidem Creon vetuit Graecos sepeliri multo post interitum hippomedontis, cuius hic mentio. Latet igitur alia historia, & valde miror Bernartium nos remittere ad calcem duodecimi Thebaidos, vbi illa Thesei, pro Thebanis [*errata* in Thebanos], expeditio describitur, nec animaduertere hoc pacto, manifestum fore in Statio ἀναχρονισμόν, qui tametsi in Poetis interdum deprehenditur, hanc nihilominus tam grauem ac seriam orationis Iunonem [*errata* orationem Iunonis] minime decet. Expono igitur Thesei ignem de sepulturis Amazonum, quas bello subactas heros ille mandari terrae permisit, vt est apud Plutarchum in eius vita. Hoc confirmant verba illa Euadnes ad Theseum lib.12. <12.575–578> | *Tu quoque vt egregios fama cognouimus actus, | Non trucibus monstris Sinin, infandumque dedisti | Cercyona, & saeuum velles Scyrona crematum. | Credo & Amazoniis Zanain [*errata *tanaim] fumasse sepulchris.*

Crucé – qui rapporte apparemment *dabas* à un fait réalisé, et non à une promesse exprimée dans le passé[327] – estime ridicule que Junon "rappelle" ce qui n'a pas encore eu lieu et considère qu'un tel "anachronisme", certes envisageable chez un poète, déparerait toutefois son discours; il suggère de voir plutôt dans le "feu de Thésée" une désignation de la sépulture que le roi athénien a donnée aux Amazones après les avoir vaincues, invoquant en soutien de cette interprétation la mention de la même action dans le discours qu'Evadné adresse plus tard à Thésée pour le convaincre d'intervenir pour permettre la sépulture des chefs argiens[328].

La propension à établir des rapprochements internes mettant en évidence la construction du récit concerne la *dispositio* mais aussi l'*inventio*. A l'occasion, Barth se montre réceptif à des parallélismes de situation narrative qui enrichissent la lecture du poème: l'héroïque Méon, qui déplore d'avoir été épargné par Tydée mais exploite cette survie inespérée pour dénoncer la tyrannie d'Etéocle, est ainsi confronté – sur la base d'une "scolie" –

---

[327] Voir Dewar *ad* 9.517 f.

[328] Crucé, qui refuse ici un "anachronisme", admet d'autres formes d'anticipation: dans la note *ad* 11.190 "p.481", citée au chapitre 7, p. 537, il interprète comme une annonce de la mort prochaine de Polynice les paroles qu'il adresse à Adraste avant le duel.

au lâche Ménétès, qui a au contraire imploré Tydée de l'épargner (2.644–660)[329]. Lorsque Barth met en relation au niveau de l'*inventio* des passages distants, c'est fréquemment, toutefois, plutôt pour dénoncer des contradictions internes, prétendues ou réelles – "inattentions" dont certaines sont incluses, aux côtés de faits d'autre nature, dans la longue entrée "*PAPINII* conniventia, hallucinatio, incogitantia" de l'*index rerum et verborum*[330]. Le cas des lauriers d'Amphiaraüs est parlant. Lorsque le devin, sur le point d'être englouti dans le monde infernal, demande à Apollon de reprendre sa tresse de lauriers "qu'il n'est pas permis d'emmener dans l'Erèbe" (7.784–785), Barth réagit avec vigueur : il souligne que dans le neuvième livre le dieu dira avoir vu "ses lauriers" plonger dans le Tartare, et dénonce en conséquence un oubli du poète qui, comme souvent, se contredirait[331]. On peut juger que le fait n'est pas manifeste, puisqu'à l'instant de sa catabase il n'est pas dit qu'Amphiaraüs rejette effectivement ses lauriers, comme il l'a fait (avec une signification différente) en découvrant le sort tragique qui attend les chefs argiens (3.566–567) ; surtout, on doit remarquer que Barth ne prête pas attention au contexte immédiat du passage du neuvième livre, ne voit pas que les paroles d'Apollon rappellent que le dieu a manqué à ses devoirs envers celui qui l'honorait pieusement[332].

Autre cas remarquable, celui de la torche que porte Argie lorsqu'elle cherche le cadavre de Polynice. Sa flamme faiblit dans la froideur de la nuit (12.241–242) ; Argie la ravive avec le chaume d'un toit (12.268) ; son compagnon Ménétès lui conseille de la cacher pour ne pas se faire repérer (12.279) ; l'obscurité entravant la quête d'Argie, la Lune, à la demande de Junon, lui permet par son éclat de reconnaître Polynice (12.309–311) ; Antigone

---

329 Barth *ad* 3.41 « *Tristis morte negata.*] *Heroicum animum dicit hujus viri, ignarus enim gavisus fuisset condonatam sibi vitam, qvalis inter qvinqvaginta istos Thebanos fuit Moeneceus.* Haec Scholiastes noster, scribendum autem *Menoetes*. De qvo Libro superiore v.648. petente, ut mitteretur condonata vita ad Regem casus reliqvorum & minas Tydei renunciaturus. [...] » Sur la construction complexe par laquelle Stace imbrique les paroles et les actions de Méon et de Ménétès, voir Berlincourt 2010a. Des lectures intratextuelles banales de cet épisode ont été discutées au chapitre 4, pp. 300–301 et 327.

330 Cette entrée d'index inclut entre autres les notes *ad* 10.387[382] et *ad* 10.388[383], citées et discutées au chapitre 7, pp. 565–566 ; sur sa forme, cf. chapitre 2, n. 393.

331 Barth *ad* 7.784 « *Accipe commissum.*] [...] Utcunqve autem hic Apollinis insignia nefas dicat ad Inferos deferri ; Non habuit tamen in potestate semet Papinius, qvin oblivisceretur suae hujus sententiae, & Apollinis ipsius ore dicat *visum cum ipsis sacris frondibus absorberi terra, & ad manes descendere Amphiaraum*. Libro IX. v.654. [...] Hoc genus plurima connivet magnanimus hic vates, & Duodecim tamen annorum limam referre vult suam Thebaiden. [...] » Barth ne commente pas la mention des lauriers dans 1.41–42 *quem prius heroum, Clio, dabis ? [...] | laurigeri subitos an uatis hiatus ?*

332 Voir Dewar *ad* 9.654.

apparaît, portant une autre torche (12.349) ; les astres et les deux torches révèlent Argie à Antigone (12.365). Barth, qui paraît oublier les conseils de Ménétès, blâme Stace de laisser Argie se plaindre de l'obscurité (12.290)[333], et il réitère ses reproches lorsque Junon s'émeut des difficultés d'Argie, puis lorsqu'Antigone entre en scène[334].

Le commentateur discute régulièrement de telles "contradictions" – parfois par suite d'une interprétation contestable, comme au sujet de l'apparence d'Amphiaraüs lors de son arrivée aux enfers[335] ou du sort réservé au cadavre de Tydée[336]. Il estime le poète responsable de la plupart d'entre elles, même s'il suggère qu'on pourrait être tenté d'invoquer l'une ou l'autre erreur de transmission[337] ; affirmant avec force qu'elles sont fréquentes chez Stace, il les désigne comme l'un des traits distinctifs de sa composition[338]. Il met ces imperfections en regard des douze années de labeur qui auraient dû permettre de les éviter, non seulement en commentant la *sphragis* où le poète vante la durée de son entreprise, mais déjà au fil du récit, par exemple à propos des lauriers d'Amphiaraüs[339]. Ces dénonciations traduisent à la fois

---

333 Barth *ad* 12.290 « *Parum lucentibus astris.*] […] Magna hic iterum oblivio est ; qvam auget postea cum iterum lampadem Argiae tradit. Ut v.349. *aliamqve ad busta ferebat Antigone miseranda facem.* Qvomodo aliam, nisi aliam haberet jam Argia ? Et clarius post de utraqve lampade : *Astrorum radiis & utraqve a lampade vidit*, v.365. Et paullo post qvaerunt ignem ambae, v.417. *ignem miserae post ultima qvaerunt | Oscula, sed gelidae circum exanimesque favillae | Putribus in foveis atqve omnia busta qviescunt.* Ubi jam faces ambarum. Non poterant enim tantillo post tempore nullae jam esse, qvae tantae modo fuerant ? » Voir Pollmann *ad loc.* pour une contestation des reproches de Barth.

334 Barth *ad* 12.295 *errore fatiscere uano* et *ad* 12.365 *utraque a lampade*.

335 La contradiction que Barth *ad* 8.87 et *ad* 8.90 voit entre *extincto … ore* dans la description du devin et *'si licet et sanctis hic ora resoluere fas est | manibus'* au début de son discours à Pluton semble venir du fait qu'il interprète *os* – à la suite de sa "scolie" – comme une référence à la bouche ; cf. Lesueur "ses traits qui s'effacent", Ritchie–Hall "his lifeless face".

336 Barth dénonce comme une contradiction le fait qu'Hoplée trouve le cadavre de Tydée sur le champ de bataille durant l'expédition nocturne puis que la population thébaine l'y cherche lorsqu'elle sort des murs – *ad* 10.378[372] *amicum pondus* et *ad* 12.41 *iaceat quo puluere Tydeus* – parce qu'il considère que 9.180–181 *ducitur hostili … | Tydeus ille solo* signifie que le cadavre a été emmené *vers* le sol ennemi et dans la ville (ce que ne dit pas sa note *ad loc.* « *Ducitur solo.*] *Raptatur & trahitur per terram.* V.S. ») ; mais *hostili … solo* signifie sans doute seulement "*sur* le sol ennemi" (Dewar et Ritchie–Hall "over enemy soil"), comme le souligne Pollmann *ad* 12.41 en discutant les critiques de Barth.

337 C'est ce qu'il fait *ad* 10.154[148] et *ad* 10.319[313] au sujet des chevaux dont Stace, lors du massacre nocturne, dit d'abord qu'ils ne se tiennent plus debout, puis qu'ils broutent.

338 E.g. Barth *ad* 7.784 (n. 331) "Hoc genus plurima connivet magnanimus hic vates" ; *ad* 10.752[746] "Incaute … Et hoc Papinianum" à propos du fait que le narrateur dit que Capanée s'attaque "aussi bien aux combattants qu'aux suppliants" mais affirme juste après que personne n'ose l'affronter (10.754–755). Voir aussi 10.387–389 discuté au chapitre 7, pp. 565–566.

339 Barth *ad* 12.811 *o mihi bissenos*, discuté *supra* pp. 444–445 ; *ad* 7.784 (n. 331).

les obsessions d'une époque et le pouvoir que les commentateurs s'arrogent parfois sur l'auteur. Dans sa préface, Beraldus mentionnera la présence de contradictions internes comme l'un des quelques défauts susceptibles d'être reprochés à Stace[340].

Au-delà des correspondances entre passages distants, dont le commentaire oscille entre *dispositio* et *inventio*, la réflexion proprement narrative peut se pencher sur des aspects comme la fonction que certains énoncés revêtent pour la poursuite du récit ou l'effet qu'ils produisent sur le lecteur. On a vu qu'un exégète tardif comme Lewis attribue à la *praeteritio* initiale (1.3–16) la fonction bienvenue d'anticiper des éléments mythologiques d'arrière-plan que requiert la découverte du poème[341]. Intéressé à la construction du récit, ce même traducteur-commentateur met en évidence l'attente que crée chez le lecteur, au début du quatrième livre, la mise en scène du "faux départ" des troupes argiennes[342]; au début du dixième livre, dans une note qui mêle considérations narratives et structurelles, il se montre remarquablement sensible à la manière "cinématographique" dont les scènes de bataille de Stace distinguent les personnages principaux des simples figurants, "évitant que l'imagination du lecteur ne soit distraite par de nombreux personnages indépendants non subordonnés les uns aux autres"[343].

> [Lewis *ad* tr.10.1 = 10.1] *Sol's Ev'ning Wheels o'erhung*] As in every just History-Picture (to use the Allusion of Mr *Pope*) there is one principal Figure, to which all the rest refer and are subservient; so in each Battel of the *Thebaid* there is one principal Person, that may properly be called the Hero of that Day and Action. This Conduct preserves the Unity of the Piece, and keeps the Imagination from being distracted and confused with a wild Number of independent Figures, which have no Subordination to each other. In this Particular *Statius* has followed the Example of *Homer*, as the Reader must have observed. […]

Une réflexion de cet ordre est moins manifeste, mais pourtant présente, chez Barth. Ce commentateur entreprend ainsi de légitimer par l'argument de la nécessité narrative la désobéissance des Olympiens à Jupiter qui leur

---

[340] Beraldus, préface, sig. ũ1v.

[341] Lewis *ad* tr.1.5 = 1.3, discuté *supra* p. 433.

[342] Lewis, note non lemmatisée au début du livre 4 : « The Poet has exerted himself in a very eminent Degree at the Opening of this Book. He awakens the Reader's Curiosity, and sounds an Alarm to the approaching Conflict. […] »

[343] Cf. *ad* tr.8.637 = 8.438, où Lewis souligne combien Stace s'efforce de varier le récit des combats pour éviter de lasser son lecteur. Cf. B.J. Gibson 2008 (86–96 en particulier).

ordonne de laisser le champ libre à ses projets de destruction (3.240) : s'ils agissent ainsi, c'est pour que le récit puisse se poursuivre[344]. Le contraste est frappant avec l'attitude plus conventionnelle qu'il adopte ensuite lorsque Mars déclare à Vénus qu'il n'a d'autre moyen que de se plier à la volonté de Jupiter (3.304–310) : se désintéressant de la dynamique du récit, qui pouvait susciter le même argument de nécessité que dans le passage mentionné à l'instant, Barth estime que Stace agit de manière inconsidérée en faisant parler Mars comme s'il découvrait alors le pouvoir du souverain des dieux ("inscita … personarum consideratio"), et qu'il se rend ainsi coupable d'une faute fréquente chez lui mais évitée par Virgile[345]. Ailleurs, cependant, on voit reparaître l'analyse narrative, qui peut se faire subtile – et élogieuse. Au sujet de la mort de Mélanippe et de Tydée, le commentateur met en lumière la stratégie consistant à ne pas décrire le coup qui achève un héros[346]. Dans le massacre de Lemnos, il admire le fait que Stace motive la décision d'Hypsipylé d'épargner son père Thoas par l'effroi qu'elle ressent au spectacle d'Alcimédé tuant le sien, puis il loue la vivacité avec laquelle le poète relate le moment où elle informe Thoas du danger qui le guette et l'enjoint de la suivre pour se mettre à l'abri[347]. Il attire également l'attention sur le caractère volontiers elliptique de la narration statienne : lorsque Amphiaraüs annonce avoir vu dans le vol des oiseaux "la frayeur des hommes et des dieux, Mégère qui exultait et Lachésis anéantir une génération avec son fil ignoble" (3.641–642 tr. Lesueur), la "scolie" citée par Barth signale que ces prodiges-là n'ont pas été décrits par Stace dans la scène d'ornithomancie[348].

---

[344] Barth *ad* 3.240 « *Ne pugnate odiis*.] […] Non potuerunt tamen Daemones isti Deo Poetico suo & Platonico (vide Timaeum) patri, vel hic vel porro seqventibus rebus obtemperare. Unde enim alias materia Poemati ? »

[345] Barth *ad* 3.308 *proh uires*.

[346] Barth *ad* 8.727 « *Serit*.] *Incassum profunditur*. V.S. Occisum tamen hoc ictu Melanippum arguunt seqventia, & solet magnorum Heroum casus ita obscure proferre Papinius. Ut modo etiam Tydei ; non enim dixit qvomodo hasta ejus iliis infixa sit, &c. »

[347] Barth *ad* 5.239 « *Meus ille Thoas*.] […] Est insigne Poetae artificium ficto hoc spectaculo mentem Virginis aversam a similis sceleris patratione fuisse commenti. Haec ex Scholiis priscis […]. » ; *ad* 5.247 « *Hic motus*.<]> […] Allocutionem hanc trepidantis natae, & rei festinationem in summo metu & discrimine, pulcre proponit Valerius : [Val. Fl. 2.247–252]. Sed Papinius majore accuratione omnia, ipsius Hypsipylae personam loqventem inducens, sumta longa digressione, cum ex Poetica, & properans, loqvatur Flaccus. Se autem casuram ait cum patre deprensam, videlicet vim furoris tam in servatum qvam servatricem effusuris diris illis Maenadibus. »

[348] Barth *ad* 3.641 « *Hominum divumqve nefas*.] *Qvae nec superos nec homines deceant: crudelitatem inauditam, fratricidium, carnes humanas comesas, vetitos sepulcris occisos, & alia. Vidit plura qvam supra descripta sunt*. V.S. […] »

Cette scène, précisément, inspirera à Lewis ce qui constitue peut-être la note narratologique la plus fascinante dans la tradition exégétique ancienne de la *Thébaïde*.

> [Lewis *ad* tr.3.775 = 3.546] *But whence those secret Tears*] This is the most beautiful Stroke in the pathetic Way that I ever met with in the Course of my Reading. When *Melampus*, who had been describing the different Fates of the seven Heroes from those of the seven Eagles, had come to that of *Amphiaraus*, then present, instead of pursuing the Application, he burst into Tears. His Friend observed him, and being conscious of the Cause, chides him for endeavouring to hide it. I must own I was very anxious, and unable to guess how the Poet would extricate himself from this Embarrassment; but was agreeable [sic] surprized to find, that he had not only cleared himself with Reputation, but made it one of the most beautiful Passages in the whole Work. This alone might be a Confutation of that false Criticism which some have fallen into, who affirm, that a Poet ought only to connect the great and noble Particulars in his Paintings. But it is in the Images of Things, as in the Characters of Persons; where a small Action, or even a small Circumstance of an Action, lets us more into the Knowledge and Comprehension of them, than the material Parts themselves. *Plutarch* has sufficiently proved this, in his Apology for relating the Anecdote of *Agesilaus*'s riding upon a long Pole to please his Children. Nor is this found in a History only, but in a Picture likewise; where sometimes a small Motion or Turn of a Finger will express the Character and Action of the Figure more than all the other Parts of the Design.

Le commentateur relate ici, dans la fiction d'une "première lecture", sa propre expérience de la découverte du texte et des émotions qu'a suscitées en lui la conduite du récit de Stace, où – lecture fautive car c'est *Amphiaraüs* qui parle ! – Mélampus, occupé à décrire le sort des sept aigles symbolisant les chefs argiens, s'interrompt soudain à la vue de la chute d'un oiseau, qui préfigure la disparition d'Amphiaraüs (3.546–547).

Réception

Plusieurs commentateurs citent des œuvres tardo-antiques, médiévales ou plus récentes qui sont susceptibles d'illustrer certains aspects de la *Thébaïde* et auraient, plus particulièrement, trouvé en elle une source d'inspiration. Chez les exégètes des 16e–17e s., de tels apports ne relèvent pas seulement d'un intérêt historicisant pour la fortune qu'a connue le poème, tel qu'on peut l'observer dans certains travaux actuels[349] ; l'attention qu'ils prêtent aux

[349] Voir par exemple le commentaire de Micozzi 2007, très ouvert à la réception littéraire.

reprises de Stace observables dans des œuvres de toute période reflète aussi l'importance prépondérante que la poétique de leur propre époque, héritière des redéfinitions de la Renaissance, accorde encore à l'*imitatio* des classiques[350]. La perspective adoptée dans l'exégèse des éléments de réception littéraire est parfois clairement descriptive. Ces éléments sont discutés, en effet, pour leurs enseignements en matière d'histoire littéraire, voire pour leur contribution à l'interprétation ou à l'appréciation de l'œuvre commentée. Ils constituent cependant aussi un terrain favorable pour l'expression de jugements : le poète flavien peut être présenté comme une autorité conférant une légitimité à ses "imitateurs" ; en retour, révéler la dette qu'ont envers lui des écrivains renommés peut avoir pour conséquence de le valoriser. Enfin, montrer comment d'autres auteurs ont puisé dans la *Thébaïde* sert aussi à illustrer comment la littérature contemporaine pourrait l'exploiter dans sa démarche créatrice. On observera, du reste, que certains des personnages étudiés ici sont des auteurs littéraires – c'est le cas de Barth mais aussi de Barclay ; comme le montreront les dernières pages de ce développement, les traducteurs eux-mêmes peuvent s'adonner à un jeu créatif complexe faisant appel à des "imitations" antérieures.

Barth, fort de son immense érudition littéraire, signale très souvent chez des auteurs divers des échos de la poésie statienne – voire des échos d'autres œuvres[351]. Sa curiosité pour la réception tardo-antique l'amène à établir, on l'a vu, des rapprochements continuels entre Stace et Claudien – dont il affirme occasionnellement la supériorité[352]. Il discute volontiers des similitudes entre le poète flavien et Sidoine Apollinaire[353]. Dans l'une de ses notes sur la *sphragis*, qui prend pour point de départ un écho chez

---

350 Voir *supra* pp. 405–407.

351 E.g. Barth *ad* 2.284 «*Spumis lunaribus ungit.*] […] Auctor incertus Carminis de Lunae Defectu, a Turnebo editi, a Pythaeo inter Vetera Poematia relati, a nobis vero ex V.C. expleti imitatus Lucanum : *Non illam, ut populi credunt, nigrantibus antris* | *Infernas ululans mulier praedira sub umbras* | *Detrahit altivago e speculo ; nec carmine victa* | *Vel rore Stygias saniem despumat in herbas.* […] » ; cf. n. 260 pour les passages de Lucain "imités" dans ces vers de l'épître de Sisebut, roi des Goths, à Isidore.

352 Barth *ad* 12.272 «*Ausonium Siculumqve latus.*] Nunc huc nunc illuc se obvertens. Claudianus de Libyco & Italico latere, longe illustriore sensu. Eadem in re : <*rapt.* 3.443–446> *fulvis* | *Adnatat umbra fretis, extremaqve Lucis imago* | *Italiam Libyamqve ferit, clarescit Etruscum* | *Littus, & accenso resplendent aeqvore Syrtes.* […] » La sensibilité de Barth aux liens entre Claudien et Stace a été soulignée *supra* pp. 406–407.

353 E.g. Barth *ad* 6.398 «*Impulsi postes.*] […] Ista Papiniana aemulatur Sidonius Narbone : [*carm.* 23.331–338]. […] » ; *ad* 6.399 « *Claustraqve.*] […] Seqventia imitatur modo positis verbis insignis amator Papinii, & studium suum nominatim professus, *Sidonius* […]. » ; cf. *ad* 6.404 *insonuit contra.*

Némésien, il va jusqu'à esquisser une histoire de sa fortune chez les poètes et chez les *grammatici*[354].

> [Barth *ad* 12.812] *Benignum.*] Transtulit haec verba in Eclogam suam primam, celeberrimus suo aevo Poeta, Nemesianus : [84–85]. Qvod existimationi Papinianae non parum addit ponderis. Et licet attendere Perpetuam felicitatem magni hujus Vatis. Suo aevo ipse de sua *fama egregia* omnia loqvitur, hoc praesertim loco, ubi & Domitiano lectam, & juventuti discitam, memoriaeqve mandatam, tradit suam hanc *Thebaidem*. Eidem incomparabile testimonium perhibet Juvenalis. *Tenuit eam* existimationem omni postea memoria. Verba enim Papiniana tam clare exprimit non uno loco *Tertullianus*, (Vide loca ejus producta J. Bernartio pag.134. & 169. Virgilio, ut summo Poetae, proximum, nominat Capitolinus in Gordianis.) Ut pro magno auctore sibi lectum palam fateatur, qvi Severo Principe floruit. Ponit ipsa ejus verba postea, ut hic videmus, Poeta celeberrimus, *Nemesianus*. Deinceps imitatorem nactus est *Claudianum* omnibus modis gloriosum, cui Poetae tantum consensus omnium doctorum tribuit, ut pauci ab omni aevo ei praeferantur. Post, non Poetis modo, sed Philosophis etiam sententia ejus adnumeratur a *Claudiano Mamerto*, & paullo ante in Scholis juventuti praelectum docet *Sulpitius Severus*. Succedit *Sidonius*, qvi laudibus Papinium tantis cumulat, qvantis nullum auctorem alium. Qvid de Grammaticorum Principe, *Prisciano*, dicam, qvem testimoniis ejus usum Latinae Lingvae censere, multis allegatis indidem locis, haec ipsa nostra Commentaria docent ? Qvid alios veteres scriptores Philologos, Praecipue omnium Philologorum Coryphaeum, *Servium*, qvi auctoritatem ejus juxta Virgilianam habet, & fere Septuagies loca diversa Papinii citat ? Qvid *Eutychen* litteratissimum in Utraqve lingva litteratorem ? Qvid *Scholiasten* praedoctum *Horatii* ? Qvid *Isidorum*, Encyclopaedian pene integram suo aevo complexum scriptorem, qvi libro de Rerum Natura, Horatio, Virgilio, Lucretio, Lucano, famigeratissimis auctoribus, jungit testem Papinium ? Et in Originum Libris bis eum auctorem sententiae allegat. [...]

Barth se penche aussi, de manière plus novatrice, sur les liens qui unissent Stace à Nonnos, dont il cite la *Paraphrase de l'Evangile de Jean*[355], mais aussi les *Dionysiaques*, dont la diffusion imprimée est plus récente[356]. La proximité entre la matière de cette œuvre et la *Thébaïde* invite au rapprochement. De façon prévisible, Barth se préoccupe surtout des contenus mythologiques, dans le cadre d'une confrontation qui englobe bien d'autres auteurs, en particulier Ovide et les mythographes : Nonnos est systématiquement invoqué dans un tel contexte, par exemple au sujet de passages comme

[354] Cf. chapitre 3, p. 256 sur l'utilisation des grammairiens antiques par Barth.

[355] E.g. Barth *ad* 3.156, 7.720.

[356] L'édition *princeps* des *Dionysiaques* date de 1569 ; un texte grec avec traduction latine paraît en 1605, une traduction française en 1625. Sur la fortune post-antique de Nonnos, voir Lind 1978.

l'énumération des Thébains célèbres par laquelle Alétès illustre les malheurs qu'a subis sa cité (3.179–206)[357]; il est régulièrement cité à d'autres titres comme parallèle[358]. Le commentateur va toutefois plus loin en certaines occasions, suggérant une interdépendance : la joie paradoxale exprimée par Athamas après le meurtre de Léarque (3.185) l'invite ainsi à remarquer que sur ce point Nonnos "s'accorde avec Stace"[359]; en postulant semble-t-il un lien direct, plutôt qu'un emprunt à des sources communes, il adopte une position qui possède aujourd'hui des partisans[360].

Surtout, Barth voit entre les deux poètes de profondes similitudes au niveau stylistique ; c'est d'ailleurs en commentant la préférence de Stace pour l'emploi figuré d'un terme "impropre", phénomène dont il souligne la fréquence chez ce "maître dans l'art des glissements sémantiques" qu'est Nonnos, qu'il signale avoir affublé cet auteur du surnom de "TriPapinius Graecus"[361]. Le commentateur paraît éprouver pour lui un mélange d'attirance et de répulsion qui reproduit en quelque sorte ses sentiments envers Stace lui-même. Ses critiques envers Nonnos ne manquent pas, en effet[362], et elles rejoignent fréquemment, notamment dans la dénonciation de la "folie" du poète, les reproches adressés à l'auteur de la *Thébaïde*[363]. L'auteur grec

---

357 Dans ce passage, les *Dionysiaques* sont cités *ad* 3.184 (au sujet de Sémélé), 3.185 (Athamas), 3.187 (Léarque), 3.190 (Agavé), 3.202 (Actéon), 3.203 (Actéon).

358 E.g. *ad* 3.263 et 3.274 (cité *supra* p. 437) sur la relation entre Vénus et Mars, *ad* 3.297 sur l'effroi inspiré aux Olympiens par Mars, *ad* 3.691 sur le mauvais présage survenu lors des noces célébrées à Argos.

359 Barth *ad* 3.185 « *Funerea cum laude potitus.*] *Affectavit enim gloriam ex venatione, putans feram occidere, cum filium interfecit.* Scholia Antiqva. Eadem Lutatius. Pro *Leaena filium habuisse furentem*, auctor Ovidius. Pro *cervo* Nonnus, lib.X. qvi consentiens Papinio risum ei tribuit, ut re bene gesta. v.61. […] »

360 L'idée d'un emprunt de Nonnos à Stace a été défendue récemment e.g. par Frangoulis *ad* 37.22 (~ *Theb.* 6.849), à la suite du comte de Marcellus (1856).

361 Barth *ad* 3.460 « *Dorso.*] Jugo. Saepissime sic Pater abusionum & transfusionum in omnia minus decentia, Nonnus : qvem ego *TriPapinium* qvemdam *Graecum* nominare aliqvando solebam. […] », où la discussion porte sur les emplois de *dorsum* et de *iugum* au sujet d'une montagne.

362 E.g. Barth *ad* 3.557 « *Volucrum sermo.*] […] Tanta Poetarum arrogantia, ut & *loqvi volucres*, & *audiri eas* & intelligi ab Vatibus solitas persvadere velint. […] Neqve non sic alii, inprimis confusio omnium Poeticarum & virtutum fere, & vitiorum certe, Nonnus, in cujus Oceano nugarum multa talia. Ut in tertio Libro viginti amplius longis versibus Cadmum alloqvitur cornix. Sed nihil ad Auguriorum res. »

363 E.g. Barth *ad* 2.272 (au sujet du collier d'Harmonie) « *Harmonies.*] […] *Monile* hoc multis describit suo modo moreqve furibundis, si non & furiosis, versibus Nonnus, lib.V. […] » ; *ad* 3.271 (au sujet des noces de Cadmus et Harmonie) « *Coelo festa.*] […] Multis Nonnus lib.V. Insaniens suo more in Deorum personis praepingendis, vixqve ullum sani hominis versum proferens. » Sur les reproches similaires adressés à Stace, voir *supra* p. 470 et n. 285 sur Capanée ; cf. chapitre 5, p. 361 au sujet du proème.

paraît exercer une fascination particulière sur Barth, comme, du reste, sur le principal représentant de la poésie baroque italienne, Marino, dont l'*Adone* (1623) préfère les *Dionysiaques* aux épopées homériques[364].

Au-delà de l'intérêt que Nonnos peut présenter pour éclairer la *Thébaïde*, l'attention que lui prête Barth est typique de l'ouverture à la littérature post-classique, païenne mais aussi chrétienne, ainsi que pour les textes relativement peu connus, qui transparaît dans l'ensemble de son œuvre de commentateur et trouve sans doute son expression ultime dans le discours plus libre des *Adversaria*[365]. Barth déploie notamment une grande énergie à inclure dans le champ de vision du lecteur de Stace des auteurs médiévaux, latins et byzantins. Sur ce point spécifique également, la parenté est manifeste avec les *Adversaria*, et en particulier avec le chapitre, reproduisant une dissertation de jeunesse sur l'histoire de la langue et de la littérature latines, où l'érudit affiche son vif intérêt pour les textes médiévaux comme pour les textes post-classiques de manière générale – un intérêt qui le distingue au même titre qu'un personnage comme Andreas Schott[366]. La contribution la plus originale du commentateur allemand à l'étude de la réception de la *Thébaïde* paraît précisément résider dans la mise en évidence – soulignée par l'*index rerum et verborum s.v.* "Papinius: Barbarie media clarissimus" – de l'influence exercée par ce poème sur la littérature médiévale.

On a vu plus haut Barth signaler, à des fins de critique textuelle, la citation d'un vers de Stace chez Bernard de Clairvaux[367]. Il relève régulièrement des imitations chez Guillaume le Breton, dont il a donné une édition commentée[368], mais aussi dans des œuvres comme les *Gesta Dei per Francos* de Guibert de Nogent, chronique de la première croisade[369]. Après avoir évoqué la

---

364 Sur Marino et Nonnos, voir Lind 1978:161–163.

365 Voir Wolff 2006:58–59 sur l'expression de cet intérêt dans les *Adversaria*.

366 Sur la dissertation de Barth, cf. chapitre 5, n. 36; Wolff 2006:59 attire l'attention sur les nombreux auteurs médiévaux que Barth juge dignes de mention dans son esquisse historique.

367 Barth *ad* 2.429 cité au chapitre 3, pp. 264–265.

368 E.g. *ad* 10.493[487] «*Dat vires nimius timor.*] Nempe desperationi proximus. Vide multis nos ad Gulielmum Britonem, lib.V. v.525. Qvi colorem hinc ducit: *Est ubi dat vires sibi desperatio.* Locutio similis apud Claudianum: *Est ubi despectus nimius juvat.* Papinii versum citat Servius ad lib.II. Aeneidas [sic], v.353. Illustravit memoria proavorum nostrorum Jovianus Pontanus lib.I. de Fortitudine cap.17. Non postremus hominum doctrina primorum.»; cf. *ad* 7.699 cité au chapitre 8, pp. 601–602.

369 Barth *ad* 3.6 "Qvo loco patet Papinium etiam sub media Barbaria Clarissimi nominis fuisse." Cf. *ad* 11.561 sur la réception de Lucain chez le même Guibert de Nogent: «*Patriae ovanti.*] [...] Lucanus ea mente, lib.I. <1.12> *Bella geri placuit, nullos habitura triumfos.* Et de Scaeva, lib.VI. v.260. *Non tu bellorum spoliis ornare Tonantis* | *Templa potes, non tu laetis*

fortune de Stace dans l'antiquité tardive, la note sur la *sphragis* partiellement citée ci-dessus renvoie, sur les périodes postérieures, aux discussions déjà offertes dans les *Adversaria*, auxquelles elle ajoute seulement une citation de l'historien et homme d'église Rodrigo Sánchez de Arévalo[370]. Cependant, la suite de l'exégèse de ce passage, et même la toute dernière note consacrée à l'épopée thébaine, citent encore des auteurs médiévaux, d'Etienne de Tournai à Giraud de Barri (Gerald of Wales) en passant par Amédée de Lausanne.

> [Barth *ad* 12.816[815]] *Nec tu divinam Aeneida tenta.*] [...] Usurpat haec Papiniana verba, tamqvam verissima, instar proverbii, Stephanus de Sancto Eburcio Tornacensis, Epist.V. *Divinam ejus responsionem, ut Thebais Aeneida, longe seqvor, & vestigia semper adoro*. Unde videmus hoc insigne Poema regnante etiam Barbarie in pretio usuqve fuisse.

> [Barth *ad* 12.818] *Vestigia adora.*] Summus cultus. Amedaeus Lausanensis, Homil.III. *Demus itaqve gloriam Deo, & cadentes in facies nostras adoremus a longe vestigia*. Sidonius, praefatione Burgi Pontii Leontii : *Nos vestigia doctrinae ejus adorantes, coram canoro cygno ravum anserem profitemur.*

> [Barth *ad* 12.819] *Meriti post me referentur honores.*] [...] Produxit autem hos Papinii versus, media regnante Barbaria, in Regione, qva exsulasse tum maxime litteras putes, Silvester Giraldus praefatione Topographiae Hiberniae, qvam Epistolam multorum eximiorum auctorum testimoniis instruxit. *Consideranti*, inqvit, *mihi, qvam brevis & fluxa sit Vita, qvam ducimus, eorum praeclara fuisse videtur intentio, qvibus fuit curae egregium aliqvod memoriale mundo relinqvere, famamqve sui perlongam facere, & momentaneam istam saltem memoria vivere post vitam. Unde in egregiis legitur Poetarum Libris:* | <*Theb.* 12.818–819> *Deniqve, si qvis adhuc praetendit nubila, Livor* | *Occidet, & meriti post me referentur honores.* | Iterat horum versuum relationem idem doctissimus pro aevo eo vir, praefatione prima in Itinerarium Cambriae, pag.819. [...]

Le contenu de telles notes montre bien que les abondantes citations de textes médiévaux qui figurent dans ce commentaire n'équivalent en rien à

---

ululare triumfis, | *Infelix: Qvanta dominum virtute parasti?* [...] Lucani versus & sententia qvam olim fuerint celebres docet eos pro testimonio locuplete proponens Guibertus Abbas exordio Librorum de Bello Palaestino. [...] »

[370] Barth *ad* 12.812 « *Benignum.*] [...] Qvid aevo prolabente, & jam prolapso, viguisse auctoritatem summi Poetae dicam, cunctis fere seculis, ut testari possunt, multi suo qvisqve aevo, egregii auctores, qvorum nomina & verba petenda sunt ex Libro XI. cap.II. & Libro CXL. cap.XV. Adversariorum Nostrorum. Qvibus omnibus nunc, velut postremus, accedat, Aeneae Silvii Temporum Scriptor, circa tempora captae a Turcis Constantinopolis, *Rodericus Zamorensis*, qvi haec ipsa, qvae nunc tractamus, Papinii verba, cap.III. Speculi Humanae Vitae producit [...]. »

une réhabilitation globale de ce qui reste pour Barth un âge obscur marqué par la “barbarie culturelle”. Si revalorisation il y a, elle n’est que ponctuelle, bénéficiant à quelques heureux élus dont les qualités, précisément, sont présentées comme remarquables au vu de l’ignorance qui les entourait[371]. La connaissance de Stace dont témoignent certains auteurs médiévaux apparaît elle-même comme un indice significatif de leur “culture”. Une fois encore, le détail de ce commentaire rejoint les vues que Barth a exprimées dans ses *Adversaria*[372].

S’il s’intéresse fort à la réception antique et médiévale de la *Thébaïde*, Barth montre peu d’empressement à signaler des “imitations” dans des œuvres littéraires récentes, en particulier vernaculaires. On observe ainsi qu’il cite souvent Boccace pour sa *Genealogia deorum gentilium* et pour son dictionnaire géographique *De montibus, silvis, fontibus* …, mais pas pour sa *Teseida*. De même néglige-t-il Ariosto, ou encore l’*Antigone* de Garnier – qui, avec la pièce homonyme de Rotrou, fournira matière à une liste d’“imitations” en tête de la traduction de la *Thébaïde* publiée par Cormiliolle[373]. Et s’il mentionne la *Jérusalem libérée* de Tasso, ce n’est que de manière très ponctuelle[374].

Sans être inconnue chez d’autres commentateurs latins[375], la mise en évidence de cette forme de réception littéraire est plutôt le fait de personnages actifs en tant que traducteurs ou auteurs d’écrits en langue moderne. Parsemant ses notes de citations des grands auteurs anglais, Harte situera ainsi la

---

371 E.g. *ad* 3.6 (n. 369) “sub media Barbaria” au sujet de Guibert de Nogent; *ad* 2.429 (cité au chapitre 3, p. 265) “humanitatis litterae fere exoleverant”, *ad* 7.699 (cité au chapitre 8, pp. 601–602) “in tanta nocte litterarum” au sujet de Guillaume le Breton. Cf. *ad* 4.6 (cité au chapitre 7, n. 165) “in mediis tenebris” à propos des recherches antiquaires de Flavio Biondo.

372 Wolff 2006:59 relève le jugement défavorable sur la langue des auteurs médiévaux exprimé au livre 21, chapitre 17, col. 1057. Dans sa dissertation linguistique et littéraire, Barth donne pour l’essentiel une définition dépréciative des périodes correspondant à l’époque médiévale.

373 Cormiliolle, *La Thébaïde de Stace*, 1783, vol. 1, pp. 107–151.

374 Barth *ad* 9.771 «*Sonitumqve priori Jungit arundo seqvens.*] *Stridorem* continuum *sagittarum* dicit, lib.VIII. v.440. de pari celeritate Amyntae, ad sonum arcus: *jam palpitat arvis* | *Phaedimus, & certi nondum tacet arcus Amyntae*. Non absimilia etiam in Clorinda sua Torqvatus Tassus, si satis memini tamen, Scriptor Rhythmicorum praestantissimus.»; *ad* 10.235[229] «*Ductor longaevus.*] De *Adrasti senio* supra dictum est. Papiniani istius aliqvammulta Godofredo Bullionio aptavit insignis Ingenii & Eloqventiae in suo Idiomate auctor *Torqvatus Tassus*, non minoribus nuper Germanus factus. […]» Cf. *ad* 1.390, qui affirme surtout une similitude de comportement: le règne tranquille d’Adraste fait penser à Godefroy de Bouillon. La traduction mentionnée par Barth est celle de Diederich von dem Werder (1624).

375 E.g. Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 4.29 «*Stant in rupe tamen.* Imago Poetis usitata. […] Mira haec patemata imitati sunt deinceps adamussim Italicorum Poëtarum principes Ariostus in Bireni fuga; Tassus vero in Rinaldi reditu ab Armidae illecebris.»

description des arbres sacrés abattus pour le bûcher d'Opheltès-Archémore (6.84–117) dans la perspective de Chaucer, mais aussi de Spenser et Drayton, ainsi que de Fairfax, célèbre pour sa traduction de Tasso.

> [Harte *ad* tr.6.108 = 6.98] Stretch'd o'er the ground the tow'ring oaks were | seen, *&c.* || This description is inimitably beautiful, and I might spend a whole page in admirations. 'Twere easy also, by drawing parallel places, (a common, but unfair practice) to prefer *Statius* to all the ancients, and moderns. Most of the poets have exercised their genius upon this occasion; particularly *Ovid* in the 10th book of his *Metamorphosis*. [10.90–96]. As also *Claudian*, in the *rape of Proserpina*, Lib. the 2d. *Chaucer* seems to have a particular eye to this passage throughout all his poems. See his *Knight's Tale, the Assembly of Fowls, and Complaint of the black Knight*. I am also much pleased to find this passage finely imitated by two other of our ancient *English* poets. I shall first cite *Fairfax*, who understood the harmony of numbers better than any person then living, except *Spenser*. All the world knows his excellent version (or paraphrase rather) of *Tasso's Gierusalem liberata*. The other, whom I mean, is *M. Drayton*, whose *Fairy-tale* is a master-piece in those *grotesque* writings.

Harte se distinguera également par son aptitude à appuyer de telles observations sur une analyse méthodique : il cherchera ainsi à confirmer l'hypothèse d'un emprunt de Spenser à Stace par le fait que le poète anglais puise au même passage ailleurs dans son œuvre[376]. Il n'hésitera pas non plus à insérer dans sa propre traduction quelques vers du *Windsor-Forest* de Pope, pour la raison précise que ce dernier les avait calqués sur ceux de la *Thébaïde*[377].

---

[376] Harte *ad* tr.6.1040 = 6.893 « So *Hercules*, who long had toil'd in vain | Heav'd huge *Anthëus*. || I cannot but admire this noble similie; besides the parity of circumstances, the savage character of *Antheus* suits admirably well with the brutal fury of *Agylleus:* nor is it a small compliment to little *Tydeus*, to compare him with *Hercules* for strength. I fancy *Spenser* drew the story of *Maleger* at large from this picture. I am the more inclined to think so, because in the combat of *Prince Arthur*, and *Pyrrhocles*, he translates almost literally from *Statius* those verses that describe *Agylleus* after his fall: tho' it must be own'd, he has interwoven a similie that much improves them. <‘>Nought booted it the paynim then to strive, | But as a bittour in an eagle's claw, | That may not hope by flight to 'scape alive, | Still hopes for death, with dread and trembling awe, | So he now subject to the victor's law | Did not once move, nor upwards cast his eye.<’> »

[377] Harte *ad* tr.6.454 = 6.400 « "Th'impatient coursers pant in ev'ry vein, | And pawing seem to beat the distant plain. | The vales, the floods appear already crost, | And e'er they start, a thousand steps are lost. || The *Latin* of these verses is wonderfully fine, as Mr. *Dryden* acknowledges in his *Preface to* Du Fresnoy. He cites them as a true image of our author. | Stare adeo miserum est, pereunt vestigia mille | Ante fugam, absentemque ferit gravis ungula campum. | Which would cost me (says he) an hour to translate, there is so much beauty in the original. Since that, Mr. *Pope* has imitated these verses almost *verbatim* in his *Windsor-Forest:* And I thought fit to transfer them hither, rather than expose my own weakness. I never was heartily mortified before; I just know how to admire him and to despise myself! The reader

Lewis rapprochera Ariosto de la comparaison statienne de Bacchus avec des roses fanées retrouvant leur éclat (7.223–226)[378], et il identifiera chez Tasso une "paraphrase" d'une comparaison animale appliquée à Tydée (8.474–475)[379]. S'arrêtant sur l'épisode de l'abattage des arbres sacrés, il relèvera comme Harte la reprise de Spenser et de Tasso, mais reproduira aussi une note de Joseph Warton sur l'*Enéide* soulignant à la fois le luxe de détails qui distingue Stace de Virgile dans le développement de ce motif et le fait que cette caractéristique est reprise à son compte par Tasso.

> [Lewis *ad* tr.6.137 = 6.98] *The Cypress, Winter-Proof*] This Description of felling the Forests, is thought by Mr. *Pope* the best in our Author, and copied by *Spencer* and *Tasso*. […] The Editor of *Pitt*'s *Virgil* in a Note on the following Verses of *Virgil*, [*Aen.* 6.179–182] observes, that the Difference between the Genius of *Virgil* and *Statius* is very visible on this Occasion. The latter of whom minutely and at length describes the different Sorts of Trees that were cut down to make the funeral Pile for *Archemorus*. While *Virgil* observes his usual and pregnant Brevity, knowing he had not Leisure to dwell on this Subject, merely for the Sake of a florid Description. 'Tis observable, that *Tasso* has imitated *Statius* in this very Particular.

La pratique de Lewis illustre bien le fait que l'intérêt pour la réception de la *Thébaïde* ne s'arrête pas à la mise en évidence des "imitations" qui en ont été faites. Sa comparaison du Capanée de Stace avec le Mézence de Virgile mais aussi l'Argante de Tasso ne vise pas à affirmer une influence de Capanée, ou de Mézence, sur Argante, mais bien plutôt à permettre au lecteur moderne de mieux apprécier par cet éclairage la caractérisation du personnage de Stace[380]. Dans un tel cas, comme dans la note sur la forêt

---

may be assured, I durst not presume to do this without that gentleman's consent; who not only gave me leave to use his translation, but also to alter any circumstances that might not correspond with the original. […] »

378 Lewis *ad* tr.7.331 = 7.223 « *Thus parch'd by sultry Suns*] *Ariosto* has a Simile that very much resembles this of our Author. | <'>Qual sotto il più cocente ardore estivo, | Quando di ber piu desiosa è l'erba, | Il fior, ch'era vicino a restar privo | Di tutto quell'umor, ch'in vita il serba, | Sente l'amata pioggia, e si fa vivo ;<'> | *Orlando furioso*, Canto 23. Stan. 108. »

379 Lewis *ad* tr.8.691 = 8.474 « *As the gaunt Wolf*] *Tasso* has paraphrased this. | <'>Come dal chiuso ovil cacciato viene | Lupo tal'or, che fugge, e si nasconde ; | Che se ben del gran ventre omai ripiene | Ha l'ingorde voragine profonde. | Avido pur di sanguo anco fuor tiene | La lingua, e'el fugge dalla labra immonde ; | Tal'ei sen gia dopo il sanguigno Stratio | Della sua cupa fame anco non satio.<'> | *Cieur. [sic] Lib. Canto* 10. *Stanza* 2. » On observera que l'animal mentionné par Stace n'est pas un loup comme dans les vers de Tasso – et dans la traduction de Lewis ! – mais une tigresse.

380 Lewis *ad* tr.3.849 = 3.598 cité au chapitre 2, p. 164. Lewis cultive naturellement aussi l'autre approche : e.g. *ad* tr.4.347 = 4.246 « Parthenopaeus] *Tasso* seems to have copied his Account of *Rinaldo's* Flight from this of *Parthenopaeus*. <*Jérusalem libérée* st.1.60> <'>All'or

sacrée, la discussion de la réception finit par ramener le regard vers l'œuvre commentée.

Enfin, la mosaïque des textes qui composent la réception de la *Thébaïde* peut prendre d'autres couleurs encore en mêlant les relations entre œuvre antique, poètes modernes et traducteurs dans une démarche plus complexe que celle observée ci-dessus. Rappelons que Lewis emprunte lui-même à des traductions anglaises célèbres, non parce qu'elles se sont inspirées de la *Thébaïde,* mais dans le but de susciter chez son lecteur une impression comparable à celle que pouvait produire l'intertextualité statienne[381]. Quant au traducteur Bentivoglio, afin d'actualiser la *sphragis* à l'intention du lecteur italien il ajoutera, au rapprochement entre l'épopée de Stace et celle de Virgile (*Theb.* 12.816–819), son propre défi à Ariosto, l'"Homère de Ferrare", doublé d'une allusion à la *Jérusalem libérée*[382] …

> Vivi felice : e come l'altra un tempo | l'orme seguí del gran cantor di Manto, | che innalzò al ciel con sí famosa tromba | il figliuolo d'Anchise e della diva ; | cosí tu ancor di nuovi fregi adorna | nell'etrusca dolcissima favella | l'Armi pietose e 'l Capitan rispetta ; | e sebben nata su le stesse sponde, | da lungi adora il Ferrarese Omero. | E se avverrà che te l'invidia adombri, | dileguerassi : e la futura etade | ti darà forse i meritati onori ; | posciaché dal suo fral mio spirto sciolto, | onde partí, ritornerà fra gli astri.
>
> (Bentivoglio tr.12.1235–1248 ~ 12.816–819)

(nè pur tre lustri avea finiti) | Fuggì soletto, e corse strade ignote ; | Varcò l'Egeo, passò di Grecia i liti, | Giunse nel campo in region remote ; | Nobilissima fuga, e che l'imiti | Ben degna alcun magnanimo Nipote. | Tre anni son, ch'è in guerre, e intempestiva | Molle piuma del mento à pena usciva.<'> Canto 1. […] » Micozzi *ad* 4.247 *rudis annorum* cite le même passage de Tasso.

381 Cf. chapitre 2, p. 163 et n. 516.

382 Rabboni 2000 *ad loc.* relève que le vers 1241 fait allusion à Tasso, *Jérusalem libérée*, chant 3. Calcaterra 1928 I:LXIII compare la manière dont la *sphragis* est rendue par les trois traducteurs italiens, Valvasone, Nini et Bentivoglio.

CHAPITRE SEPT

ANTIQUITÉS ET *REALIA*

On a vu dans les deux chapitres précédents que l'exégèse grammaticale et poético-rhétorique de détail, ainsi que l'exégèse de la matière mythologique et de sa mise en récit, sont animées de mouvements contradictoires, oscillent entre focalisation et distanciation. Les commentateurs prêtent attention aux traits distinctifs de l'écriture de Stace, tout en exploitant ce que son texte peut enseigner à un public appelé à rédiger et composer en latin; ils sont moins enclins à élever le regard pour prendre en considération l'œuvre en tant que telle, même s'ils discutent de manière perspicace certains aspects littéraires, et leur approche de la mythologie peut noyer les particularités du passage commenté dans une notice générique. Pour conclure le développement consacré au vaste champ des approfondissements exégétiques, on examinera comment est abordée l'interrelation entre *inventio* et monde réel, sous quel angle sont envisagés les éléments qui, dans le poème, paraissent renvoyer pour ainsi dire à l'ancrage du récit, aux objets et aux usages qui y sont représentés. Ces *realia* au sens large intéressent la tradition littérale dans laquelle s'inscrivent la majorité des commentaires des 16e et 17e s., comme de leurs prédécesseurs humanistes (et médiévaux) qui se réclament du modèle incarné par Servius[1]. Dans une perspective plus générale, ils intéressent aussi par principe – et de manière particulièrement nette à cette époque – la lecture et l'exégèse pratiquées dans le cadre d'une grammaire qui revendique un large champ d'action incluant aux côtés des *verba* l'étude et la reconstruction des *res*[2].

Les types de *realia* abordés sont largement déterminés par les contenus de l'œuvre. Les notes consacrées à l'épopée de Stace portent peu sur les sciences naturelles, qui prendraient au contraire une grande place dans l'exégèse d'un texte de prose technique ou d'un poème didactique[3]. Si l'on

---

[1] Cf. chapitre 1, p. 28 et introduction de la deuxième partie, p. 197; chapitre 3, n. 1.

[2] La conception large de la grammaire que reflète cet intérêt pour les *realia*, ancrée dans la pensée humaniste, a été évoquée dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 200–205.

[3] Voir e.g. Bureau 2000:243–245 sur la foncière différence d'orientation qui sépare les volumes *Ad usum Delphini* respectivement consacrés à Virgile et à Manilius. Cf. Stillers 1988:76–77, qui constate dans les discussions factuelles du commentaire de Politien sur les *Silves* une grande diversité, mais aussi une présence prédominante des sujets historiques.

excepte les considérations astronomico-mythologiques, souvent à mi-chemin entre éclaircissement et approfondissement, auxquelles invitent les innombrables mentions de constellations que contient la *Thébaïde*, les sciences naturelles ne retiennent l'attention que de temps à autre, notamment à propos de phénomènes que le récit épique présente comme des prodiges, tels les séismes.

Les commentateurs étudiés ici se penchent beaucoup plus sur la géographie et l'ethnographie de la Grèce, les lieux et pratiques du culte, les us et coutumes. Si la matière du poème joue un rôle majeur dans la prédilection qu'ils accordent à de tels sujets, cette orientation tient aussi, cependant, à la notable curiosité antiquaire qui caractérise leur époque. Afin de refléter l'importance que ce type de regard possède dans les discours exégétiques et de mettre en lumière l'intérêt des problématiques qu'il soulève, mais aussi d'assurer une certaine cohérence à l'analyse, on s'arrêtera surtout sur les coutumes, et en particulier sur la sphère religieuse (qui sera aussi l'occasion de toucher très rapidement au cas des références géographiques), ainsi que sur l'art militaire.

Distance culturelle et commentaire-manuel

Les *realia* suscitent une réflexion qui vise souvent à la reconstruction du passé, au même titre que certaines des matières discutées dans les pages qui précèdent. Ils soulèvent néanmoins des questions en partie différentes, à commencer par celle de la nature de la référentialité qui opère dans une œuvre comme la *Thébaïde*. Dans quelle mesure les descriptions de rites et de coutumes (ou les mentions de lieux et de peuples) que l'on y découvre reflètent-elles des réalités extra-littéraires ? Dans quelle mesure renvoient-elles plutôt à des mentions et descriptions similaires figurant dans d'autres poèmes ? Quelles réalités reflètent-elles le cas échéant ? L'examen de ces matières s'éloigne souvent du texte commenté pour transmettre un savoir qui n'est pas forcément nécessaire à l'explication et à l'interprétation, mais se veut plus généralement utile à l'acquisition d'un bagage culturel pouvant être lié à des applications pratiques ; il peut d'ailleurs embrasser non seulement le monde antique mais aussi des périodes plus récentes, et (comme les "messages" analysés au prochain chapitre) ouvrir la porte à une "intrusion" du commentateur, à l'affirmation de son individualité par le biais de références à sa propre réalité. L'opération de médiation est alors très visible, le texte devenant l'occasion de discussions qui reflètent d'abord les préoccupations du commentateur et de son lecteur potentiel. La note tend

d'autre part à se muer en un discours de type monographique, à accueillir un savoir compilé à partir de matériaux puisés dans d'autres ouvrages. C'est à ces enjeux que sera consacré ce développement introductif.

Les commentateurs sont-ils sensibles à la distance qui sépare le poème de Stace de ses lecteurs modernes ? Comment y réagissent-ils le cas échéant ? Jouent-ils leur rôle de médiateurs en gommant (consciemment ou non) les différences pour rendre plus familières à leur contemporains les réalités antiques, ou plutôt en soulignant leur foncière altérité[4] ?

L'attitude qui transparaît dans les ouvrages des 16e–17e s. est tributaire du changement de regard opéré au cours des siècles précédents. La conscience d'une distance par rapport au passé, qui avait déjà inspiré la démarche d'un Varron, n'a assurément pas disparu dans l'Occident médiéval. La période humaniste a cependant vu se développer, en même temps que le désir de tourner ostensiblement le dos au passé récent, le sentiment d'une véritable rupture historique d'avec le monde antique, de la différence et de l'altérité irrémédiables des réalités auxquelles se réfèrent les textes qu'il a produits comme des langues qui y ont été employées, mais aussi la conviction de la supériorité culturelle de ce monde désormais lointain. Ce changement de paradigme suscite une multiplication des efforts de récupération et de reconstruction d'orientation antiquaire[5]. Dans le sillage de Flavio Biondo, qui a le premier entrepris, au milieu du 15e s., de faire renaître le modèle varronien en concevant dans ses traités historico-topographiques *Roma instaurata, Italia illustrata* et *Roma triumphans* une description systématique de la civilisation antique, certains se risquent à donner une vue d'ensemble des antiquités romaines, tel Johannes Rosinus (*Antiquitatum Romanarum corpus absolutissimum*, 1583)[6] ; on se penche en particulier sur les coutumes

---

[4] Cf. chapitre 1, pp. 9–12.

[5] Weiss 1969 offre une vue générale des recherches antiquaires jusqu'en 1527. Sur la relation de ces recherches avec la naissance de l'archéologie, voir Schnapp 1993:121–219 ; cf. Salmeri 1998:264–277, qui souligne entre autres les différentes définitions que possèdent de ce champ d'étude historiens, archéologues et historiens de l'art, ainsi que les changements survenus dans la diachronie, et propose un essai de définition. Les travaux pionniers de Momigliano, visant à revaloriser les recherches antiquaires, se sont intéressés en priorité à la contribution qu'elles ont apportée à la méthode historique ; les articles rassemblés dans Miller 2007 discutent à la fois l'œuvre de Momigliano (notamment Di Donato 2007 et Herklotz 2007) et les évolutions récentes.

[6] L'entreprise de plus grande envergure après Biondo est celle d'Onofrio Panvinio étudiée par Ferrary 1996 (167–170 pour une synthèse de ses mérites), supérieure à celle de Rosinus par son ampleur et son effort d'organisation mais restée pour l'essentiel à l'état de projet (1567/8, publication posthume partielle en 1600 sous le titre *De ludis circensibus libri duo*).

et les institutions, dans certains cercles aussi sur la culture matérielle, à commencer par les inscriptions, à l'étude desquelles le vaste recueil de Janus Gruter (1602) apporte une contribution déterminante en rassemblant le matériel accumulé jusqu'alors. Initialement centrés sur le monde romain, ces érudits étendent leur terrain d'action à la Grèce, ouvrant à une perspective comparative qui peut déborder les frontières de l'Occident pour inclure, notamment, les antiquités hébraïques[7]. Le souci même d'insister sur les spécificités antiques pour rompre l'idée d'une continuité avec ce passé lointain peut conduire à exagérer la distance culturelle dont témoignent les *realia*, ainsi qu'on l'a montré pour l'image que Lipse donne des gladiateurs dans ses *Saturnales sermones* (1582), réalisation partielle d'un plus vaste projet originel consacré aux jeux romains[8].

Il importe de ne pas se méprendre sur la nature des efforts esquissés ici. Si la "reconstruction" pratiquée au début de l'époque moderne se distingue de celle des lettrés médiévaux mais aussi des premiers humanistes, c'est surtout par un élargissement considérable dans le champ des textes pris pour témoins, qui bénéficie aussi des progrès de la diffusion imprimée : depuis la fin du 16e s., la plupart des œuvres antiques latines et grecques sont disponibles au moins en principe. Par rapport à des démarches plus tardives, un important facteur de différenciation est la place très large encore accordée aux sources "littéraires" dans une approche essentiellement philologique qui va de Biondo à Rosinus et au-delà[9] – et ce, bien que les objets et vestiges soient appelés à éclairer les textes (et réciproquement) et que l'étude des inscriptions et des monnaies forme une tradition dynamique. Par ailleurs, l'histoire demeure alors clairement distincte de la recherche antiquaire, en

---

7 L'approche comparative est inscrite par exemple dans le titre d'un ouvrage comme celui de Johannes Andreas Quenstedt, *De sepultura veterum tractatus : sive de antiquis ritibus sepulchralibus Graecorum, Romanorum, Iudaeorum, et Christianorum*, Wittenberg 1648, édition augmentée Wittenberg 1660 ; cf. n. 64. Cette ouverture est visible également dans le titre complet de la *Bibliographia antiquaria* de J.A. Fabricius cité n. 56.

8 Enenkel 2001:91–92 (cf. 79–80 sur l'évolution du projet de Lipse) : la volonté de mettre en évidence l'altérité du monde antique, associée aux connaissances encore lacunaires qu'en possède la culture de son temps, explique apparemment que Lipse distorde fortement les réalités historiques des gladiateurs qu'il étudie en pionnier ; l'intérêt que l'esthétique contemporaine porte à l'horrible concourt également à cette tendance à l'exagération, courante par ailleurs dans les traités de Lipse.

9 Voir e.g. Enenkel 2001:76 à propos de la *Roma triumphans* de Biondo : "it is a huge collection of facts and quotations from Roman authors, thus resembling a source book more than a cultural history" (cf. Mazzocco 1985:129 cité par Enenkel : les citations des textes classiques sont si étendues et nombreuses que l'ouvrage devient par moments une véritable reproduction des textes classiques).

dépit de tentatives précoces pour les concilier[10]. La conscience de la différence entre sources primaires et secondaires est souvent floue, et il faudra attendre la seconde moitié du 17e s. et la crise du pyrrhonisme pour que la méthode historique admette pleinement la valeur du document, opposé au récit[11]. L'esprit même dans lequel elle est pratiquée distingue des efforts postérieurs la reconstruction pratiquée au début de l'époque moderne. La conscience de la distance historique et culturelle qui caractérise depuis Biondo les recherches sur l'antiquité n'est pas forcément contradictoire avec l'affirmation générale de leur utilité[12]; ces recherches visent ouvertement une forme d'application pratique dans certains domaines, ainsi qu'on le verra en particulier au sujet de l'approche des *realia* militaires chez Lipse. La démarche qui prévaut encore au 17e s. est normative et sectorielle; elle ne tente pas de ramener au jour le monde antique en soi, et ne se donne pas la tâche – que visera l'*Altertumswissenschaft* à partir du siècle suivant – de comprendre ce monde comme une totalité socio-culturelle vivante[13].

Hors du discours antiquaire, on marque souvent peu de différence entre textes classiques et ouvrages récents, que l'on n'hésite pas à citer pêle-mêle – de même qu'on les range côte à côte dans les bibliothèques, qu'il s'agisse de littérature, d'histoire ou de sciences naturelles[14]. Dans bien des domaines, on se réfère aux œuvres antiques plutôt qu'à des autorités contemporaines – et plutôt qu'à l'expérience; lorsque Calvin commente les propos de Sénèque sur les éléphants et les lions, c'est chez Pline qu'il cherche une confirmation[15]. De telles attitudes témoignent pour partie du désir de mettre en lumière une continuité intellectuelle et spirituelle entre présent et passé,

---

10 Ferrary 1996:167–170 souligne l'originalité que possède pour son époque le classement à la fois thématique et chronologique des données qu'effectue Panvinio (cf. n. 6).

11 Momigliano 1950:295–307 = 1955:79–94; cf. Di Donato 2007:73–78.

12 Enenkel 2001:76–77 insiste à la fois sur le souci de Biondo de reconstruire la religion romaine telle qu'elle était, excluant les rapprochements avec le christianisme que privilégiait une conception statique de l'histoire, et sur sa conviction parfois explicite de l'utilité des recherches antiquaires. Sur l'importance des considérations utilitaires au sens large dans l'étude de l'antiquité, voir introduction de la deuxième partie, pp. 199–206.

13 Bravo 2006:156 n. 52, à propos de Joseph Scaliger mais aussi de ses contemporains, y compris une figure comme Carlo Sigonio. Cf. introduction de la deuxième partie, p. 205 et n. 37 : pour un personnage comme Vivès, la raison d'être de la philologie tient à la reconstruction du passé qu'elle effectue, mais aussi à la pertinence que cette reconstruction possède pour la science contemporaine.

14 Voir e.g. De Landtsheer 2002 sur la bibliothèque de Torrentius – l'un des soutiens du travail de Bernartius – qui mêle autorités antiques et modernes au sein de subdivisions thématiques communes.

15 Calvin *ad* Sen. *clem.* 1.5.5 *elephantes* (p. 44).

mais elles ont aussi pour motivation l'absence d'alternative ; sur de nombreux sujets, en effet, les textes antiques constituent les seules sources de savoir organisé alors existantes ou accessibles. Reste que ceux qui recourent à eux autant ou davantage qu'aux travaux récents ou à l'expérience reproduisent sur certains points des connaissances dépassées. Sans intéresser en priorité les commentaires sur Stace, ces questions y font surface.

Les commentaires sur la *Thébaïde* produits aux 16e–17e s. reflètent l'approche du monde antique qui prévaut à leur époque, mais aussi la manière dont cette approche s'inscrit dans le discours exégétique. Souvent très visible dans ces ouvrages, le souci de marquer la distance qui sépare du monde contemporain celui du texte commenté n'est pas nouveau dans un tel discours. L'étude du cas virgilien, notamment, a permis de nuancer la rupture qu'aurait marquée la Renaissance en ce domaine particulier, éclairant les continuités qui unissent souvent les pratiques de cette époque aux gloses médiévales – et qui unissent ces dernières aux pratiques antiques. Déjà au 12e s., les commentaires "pédagogiques" témoignaient parfois d'un certain désir de mettre en évidence la distance historico-culturelle, dans la lignée de Servius[16]. Au cours des siècles suivants, l'exégèse médiévale s'est focalisée de manière accrue sur la spécificité de l'antiquité, adoptant ainsi des attitudes que l'on a souvent crues propres à des époques plus tardives ; fait non moins important, si elle fondait toujours la démarche antiquaire sur des sources livresques, ces sources étaient désormais plus diversifiées[17]. Les humanistes ont toutefois développé cette démarche, considérant l'antiquité comme une entité radicalement distincte du présent – et comme une entité qu'il était possible de reconstruire ; les commentaires de Politien se caractérisent sur un plan général par un souci de comparer l'auteur commenté à

---

[16] Voir Baswell 1995:47–63 sur la manière dont les annotations du 12e s. du manuscrit Oxford, All Souls College 82, exploitent le matériel de Servius, en particulier 53–58 sur une strate exégétique ("commentaire I") qui tend à réduire la distance avec le monde antique en banalisant les contenus du texte commenté, et 58–62 sur une strate ("commentaire IA") qui tend au contraire à restituer au poème virgilien sa spécificité ; cf. 63–68 sur la sensibilité d'Anselme de Laon à la distance historique.

[17] Voir Baswell 1995:41 et 68–80 : dans le même manuscrit, la strate du 14e s. ("commentaire III") consacre des efforts accrus à reconstruire la différence entre passé et présent dans le domaine des *realia* (comme de la mythologie ou de la langue) en cherchant à mettre en évidence la spécificité du monde (historique, politique, géographique) qui se reflète dans le texte virgilien ; par opposition aux exégèses antérieures qui exploitaient essentiellement le texte virgilien et Servius *ad loc.*, elle exploite plus intensivement le commentaire tardo-antique et s'ouvre à des sources antiques indépendantes.

d'autres auteurs, de documenter la discussion des matières factuelles, dans l'idée de montrer que le "poeta docens" est représentatif des savoirs et de la pensée antiques[18].

Outre l'attention qu'ils prêtent à appréhender le passé, les commentateurs étudiés ici reflètent par l'éventail de leurs lectures la poursuite de l'évolution évoquée à l'instant : un Crucé recourt à des textes grecs diffusés assez tardivement, telles les scolies à Pindare, et Barth recueille dans ses notes le fruit d'une impressionnante culture littéraire – ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'un et l'autre, on le verra ci-dessous, de souligner que certaines œuvres restent difficiles d'accès. Ces exégètes et leurs semblables mettent peu à profit l'élargissement du regard antiquaire à des sources non littéraires, ce qui tient pour partie à la nature du texte commenté, où le recours à de telles sources paraît moins naturel qu'au sujet des *Silves* ; pour l'épopée thébaine, Barth fait parfois référence à des monnaies et à des représentations figurées[19], cite ou mentionne des inscriptions – qu'il trouve notamment dans le recueil de Gruter – surtout en relation avec des questions linguistiques et religieuses (conception de la divinité)[20]. Moins flagrante assurément que dans certains discours monographiques, la perspective utilitaire dans laquelle ces érudits inscrivent leur démarche est peut-être visible avant tout dans le regard normatif qu'expriment leurs jugements, tantôt élogieux, tantôt dépréciatifs, sur les réalités décrites. Les notes de Gronovius sur la

---

[18] Voir Stillers 1988:55–58 et 76–78, qui souligne notamment la fréquence chez Politien de tournures comme "ut Herodotus scribit", "ut testatur Strabo". Sur l'idée du "poeta docens" comme représentant de sa culture, cf. introduction de la deuxième partie, p. 204 et n. 33.

[19] E.g. Barth *ad* 1.66 (à propos de la Sphinge) « *Iniqvae.*] [...] Vide Nummum veterem Titi Carisii, qvem ponit Laevinus Torrentius ad Svetonii Augustum, cap.L. » ; *ad* 6.275 « *Recubansqve sub.*] [...] Omnino vera est duorum Librorum nostrorum Lectio : *recubans super aggere*. Tales fictas *fluviorum imagines*, clarum ex monumentis Antiqvitatum, ubi *Nilus, Tiberis, Rhenus*, picti vel in nummis visuntur. »

[20] E.g. Barth *ad* 2.197 « *Fortuna tua.*] [...] Ex hoc autem capite, velut addicti Imperatoribus Divi in nomen eorum transdebantur, *Augustorum* titulo honorati, velut in Numismatis, Inscriptionibus, aliisqve Antiqvitatis monumentis videre licet. Qvam rem viri docti non bene videntur aliorsum ducere. Sic *Augustus Jupiter* Saepe in Inscriptionibus. *Augusta Juno*. XXIV.12. *Apollo Augustus*. XXXVI.8. XXXVII.7. *Augusta Fortuna*. XXV.2. *Saturnus*. XXV.14. [...] » (suivent une trentaine d'autres noms de divinités pour lesquels le qualificatif d'*augustus* est attesté par les inscriptions) ; *ad* 1.327 « *Fors illa viae.*] [...] Locis vero *Genios* & *Fortunas* suas veteres adscripsisse, notum. Sic in Inscriptionibus priscis usqve ad paginam earum CLXXXVII. Observamus suo loco. *Genium Venaliciorum*. V.1.2. VIII.3.5. *Centuriae*. XLV.13. LV.8. *Coloniae*. LVI. ult. *Horreorum*. LXXV.1. [...] » (suivent une dizaine d'autres exemples) ; *ad* 8.2 « *Arcana.*] [...] *Arcana* praesidia dicuntur in Inscriptione Veteri Romana, pag.LXXXIII. [...] » ; *ad* 11.208 « *Inserta.*] [...] Servius Tullius in Monumento Aereo Lugdunensi, cujus exemplar ponit Vertranius Maurus, Scholiis ad Tacitum [...]. »

Thébaïde, qui ne s'arrêtent guère sur les *realia*, reflètent mal sa position de précurseur dans la reconstruction du passé antique[21].

Si la référence au monde contemporain ne manque pas dans ces ouvrages, elle revêt des significations diverses[22] : la distance historique et culturelle n'est pas nécessairement niée, encore que son effacement puisse être manifeste chez Barth comme chez ses semblables. Un commentateur établit aussi des ponts entre réalités passées et présentes parce qu'il voit une filiation, ou simplement pour éclairer par analogie le monde lointain qu'il étudie. Ainsi, lorsque Crucé parle du luth de son époque, c'est avant tout pour faire comprendre la nature de l'instrument de musique dont joue un personnage[23]. De manière paradoxale, on met parfois au premier plan les faits récents, comme certaines coutumes des Turcs dont il sera question plus loin dans ce chapitre. Souvent, néanmoins, on entend plutôt suggérer que la connaissance de l'antiquité est pertinente pour le présent. Les rapprochements de ce type, qui peuvent être investis d'une connotation morale, reflètent pour une part la capacité de la *Thébaïde* à susciter une réflexion en prise sur le monde moderne. Leur persistance jusqu'à une date tardive est illustrée par ce que Lewis dira de la course de char des jeux funèbres : "On ne doit pas s'étonner que Stace fasse une digression pour donner l'histoire des chevaux, si l'on pense avec quel excès on se passionne pour les chevaux de course à notre propre époque, et avec quelle précision les journaux indiquent leur généalogie."[24]

Dans le discours exégétique, la réaction à la distance culturelle est orientée en fonction d'un texte déterminé, sans se développer aussi librement qu'elle le ferait dans d'autres discours. Ces conditions donnent un tour particulier à des questions qui touchent sous des formes diverses l'ensemble de la démarche antiquaire. Dans quelle mesure la réflexion envisage-t-elle

---

21 Sur cette position de précurseur, qui tient notamment à une radicale mise à distance de l'antiquité, voir LOMONACO 1990:81–125.

22 Cf. e.g. GAISSER 2005:90–91 sur les formes diverses que revêt la juxtaposition entre passé et présent dans le commentaire de Beroaldo l'Ancien sur les *Métamorphoses* d'Apulée.

23 Crucé *ad* 10.309[303] "p.444" « *Aptatamque caua testudine dextram.* | *Percutit & digitos inter sua fila trementes.* | Hinc discimus lyram, citharam & testudinem nomina diuersa, esse rem eandem. Prius enim lyram & citharam tribuit Statius Alimeno, nunc eundem facit testudini aptantem digitos. Scio tamen nonnullos distinguere, sed maior pars Poetarum confundit. Addo, ex his Statij verbis, colligi testudinem formam olim habuisse eius instrumenti musici, quod vulgo *Luthum* appellamus. [...] » (qui fait référence à un personnage nommé Alimenus dans les éditions anciennes, mais Ialmenus dans les éditions actuelles, qui adoptent la correction de Gronovius). On retrouve ici, dans la discussion sur la fréquente synonymie des termes *lyra, cithara* et *testudo*, une préoccupation courante chez Crucé : voir chapitre 5, pp. 369–371.

24 Lewis (Oxford 1767) *ad* tr.6.405 = 6.296.

le monde antique comme une entité générique, ou dépasse-t-elle la vision d'ensemble pour observer *les* mondes antiques dans leur diversité ? L'alternative touche à la capacité de l'érudit à imaginer la complexité du réel : la tendance à aplatir les différences culturelles en se référant simplement aux "anciens", ou – attitude qui peut être liée à une méconnaissance de la Grèce – en assimilant les réalités grecques aux réalités romaines, est très courante ; elle se manifeste même chez l'helléniste Casaubon, comme autrefois chez Politien[25]. La nature du texte commenté et la manière dont le commentateur la conçoit constituent d'autres paramètres importants, qui acquièrent une urgence particulière pour la *Thébaïde* : en référence à *quelle* antiquité commenter ce poème latin traitant une matière grecque[26] ?

Bernartius remarque que l'endroit où se réunissent pour délibérer les Argiens assiégés dans leur camp fait allusion au lieu où l'armée romaine conservait ses aigles et ses enseignes, et il souligne de manière on ne peut plus explicite l'habitude qu'a Stace de romaniser certains traits de son récit.

> [Bernartius *ad* 10.176[171]] *Domumque verendam signorum*] alludit ad aediculam siue templum, in quo, religionis causa, Aquila & signa seruabantur in exercitu Romano: […]. nec velim te mirari quod introducit, duces apud signa, seu in principiis, consultantes. nosti enim quam Papinius amet exprimere Romanos mores. illi vero praecipuos castrorum actus apud signa celebrabant. […]

L'intérêt privilégié que la recherche antiquaire porte alors à Rome, notamment dans le cercle de Lipse, invite certes à établir des rapprochements avec elle plutôt qu'avec les réalités grecques[27] ; mais Bernartius fait surtout preuve ici, comme souvent, de sa sensibilité à un biais visible du poème de Stace – une sensibilité qui influence d'ailleurs parfois ses choix en matière d'*emendatio*[28]. Ailleurs, tout en signalant que le talus d'où Etéocle harangue ses troupes rappelle la tribune réservée au général dans le camp romain, il insiste sur le fait que cet usage attesté à l'époque républicaine s'est maintenu

---

25 Voir Stillers 1988:56–57 sur les commentaires de Politien et Parenty 2009:97–101 sur Casaubon. On reviendra *infra* p. 521 sur certaines conséquences qu'entraîne pour l'exégèse la méconnaissance de la Grèce.

26 Cf. chapitre 5, p. 386 sur la situation de Stace comme auteur "grec" de la Rome flavienne, qui complique encore cette question.

27 Sur la focalisation de Lipse sur l'antiquité romaine et sur ses diverses implications, notamment politico-religieuses, voir en dernier lieu Parenty 2009:104–106.

28 Bernartius *ad* 7.502 recourt à ce critère pour appuyer la leçon *ense* du manuscrit de Lipse contre *auro* du *textus receptus* (leçon inconnue des apparats récents) : la description par Jocaste de l'escorte de Polynice évoque le fait que les empereurs romains étaient entourés de satellites portant l'épée au flanc.

sous l'Empire[29]. Suggère-t-il une référence spécifique de Stace à son propre temps ? Bernartius n'est pas seul, du reste, à relever que le poète flavien évoque des réalités qui lui sont proches ; Barclay le fait, on le verra, lorsque Bellone brandit une torche et lance un javelot en direction de Thèbes (4.5–6).

Barth souligne certes moins souvent cette attitude, non qu'il l'ignore, mais plutôt parce qu'il semble considérer qu'elle va de soi et ne mérite pas que l'on s'y attarde[30]. Il lui arrive cependant de thématiser la question de la référence historique et culturelle, comme au sujet d'Argie et Antigone enchaînées par les Thébains : cet épisode atteste-t-il l'usage des chaînes à l'âge héroïque, ou est-il anachronique[31] ? Associant réflexion antiquaire et réflexion narrative, Barth suggère que Stace confond les époques lorsqu'il fait mention des *patres* thébains "qui surgissent dans son récit à la manière de Spartoi"[32]. Commentant la présence de satellites aux côtés d'Etéocle, il fait référence à la coutume romaine discutée entre autres par Lipse[33]. Et il insiste remarquablement sur la relation qui unit la description du cortège de Thésée vainqueur des Amazones au triomphe romain, et plus précisément aux spectacles auxquels Stace a assisté – Barth pense ici au triomphe de Vespasien et Titus plutôt qu'à ceux de Domitien[34].

> [Barth *ad* 12.541] *Seriem & dona.*] Per omnia aemulatur Romanum Triumfum. Qvam bene, non est in hoc scriptore qvaerendum, ne dum definiendum.

---

[29] Bernartius *ad* 7.374 « *cum Rector ab aggere coepit*] ad morem Romanum respexit, quo tribunal Imperatoris semper in castris cespiticium, Plutarchus in Pompeio : [*Pomp.* 41.4]. Ammianus XXIII. [23.5.15]. Noster : [Stat. *silv.* 5.2.144–145]. Sidonius Pau. Soceri : [Sidon. *carm.* 7.577–579]. Lucanus de Caesare concionante : [5.316–318]. mos hic non prisca solum Republica, sed & tempore Principum retentus. Tacitus Annalium I. [1.18]. Plinius Panegyrico Traiani : [56.6]. Vopiscus Probo : [Hist. Aug. *Prob.* 10.4–5]. »

[30] Barth *ad* 2.74, par exemple, adopte sans explication la perspective des Bacchanales plutôt que celle des fêtes de Dionysos ; cf. BERLINCOURT (à paraître a) sur la construction de cette note digressive.

[31] Barth *ad* 12.460 « *Insertare catenis.*] Vides usum harum antiqvissimum. Modo non ex suis temporibus Antiqva loqvatur Papinius. [...] »

[32] Barth *ad* 2.450 « *Patres.*] Nihil hactenus de his apud Thebas hic legimus, adeo subito nunc exoriuntur, ut, instar Spartarum, de terra modo erepsisse putare possis. Nullibi alias hos attendunt Oedipus, Eteocles, Polynices, Creon. Sed Papinius temporibus, ut solet, non penitus accurate habitis post Reges Boeotarcharum & Polemarchorum Thebanorum fortasse animo auctoritatem habuit, de qvibus non ignotae sunt auctorum veterum traditiones. »

[33] Barth *ad* 3.80 « *Hos regni ferrum penes.*] [...] Intelligit homines *carnifices*, qvi jussu Regis interfecerint qvos ille voluerit. Consvetudine Romana *Milites* id munus habuisse, aut qvibus tamdem injungeret Imperator, notarunt pridem Lipsius atqve alii. [...] » Cf. n. 28.

[34] Sur l'association entre la victoire de Thésée et les triomphes consécutifs aux campagnes de Domitien, voir e.g. Pollmann *ad* 12.519–586.

> Omnia enim talia sibi licere vult, etiam continentioribus omnibus Graecorum Tragicis.
>
> [Barth *ad* 12.543] *Superbo.*] [...] Alludit ad *aureos currus* triumfantium Romanorum. Loqvitur de hoc ut re visa Papinius, Utiqve enim vidit Vespasianorum splendidissimum Triumfum, ob oculos posteritati positum a Josepho libro VII. cap.24. Halos.

Très enclin à discuter la référentialité des coutumes représentées par Stace, Crucé relève notamment des allusions à la Grèce, par l'effet d'une prédilection visible à divers niveaux. Il lui arrive de contredire sur ce point ses prédécesseurs, comme au sujet des portraits exposés dans les maisons et palais.

> [Crucé *ad* 2.215 "p.79"] *Atria complentur, species est Cernere auorum* | *Cominus, & viuis certantia vultibus aera.* | Postremam vocem interpolat Bernartius in omissis & reformat in *Ora.* Author illi huius correctionis & veluti fundus est Lipsius, qui negat vllam in atrijs fieri aeris mentionem. Sed si attentius hunc locum examinasset eruditus interpres, ab eo manum abstinuisset. Mox enim describitur Inachus inter illas auorum species bicornis, sedens & nixus prona vrna, atqui id absurdum est dicere de imaginibus illis cereis quae nimirum vultus duntaxat [sic] exprimebant, vt ex Plinio constat <*nat.*> lib.35. Cumque idem scribat alias circa limina fuisse imagines ex solidiore materia, idque confirmet Virgilius in 7. Aeneid. quid vetat in atrijs collocare statuas ex aere, quo nihil fere perennius, aut ad memoriam posteritatis aptius? Nec vero si Plinius aut alij statuarum atriensium non meminere, ideo recte concludas in atrio nullas fuisse, parte domus amplissima & honoratissima. Quamobrem & illa correctio Lipsij apud Ouidium mihi suspecta est, dum *cerata atria* legit, non *aerata.* Adde quod morem Graecorum hic poeta exprimit, non Romanorum.

Crucé conteste longuement qu'il convienne de corriger dans le texte *aera* en *ora* pour cette raison que les statues concernées n'étaient pas faites de bronze mais de cire, opinion de Lipse que relayaient (sans l'approuver explicitement) les "Omissa" de l'ouvrage de Bernartius[35]; mais il conclut aussi – c'est ce qui nous concerne ici – que les réalités auxquelles se réfère ici Stace sont grecques et non romaines comme le croyait Lipse. Il est intéressant

[35] Bernartius, "Omissa", pp. 165–166, *ad* 2.214 « *laeto regalia coetu* | *Atria complentur, species est cernere auorum* | *Comminus, & viuis certantia vultibus aera*] firmat lectionem hanc [*scil. aera*] Ouidius lib.VI. Fast. <6.363–364> *Vidimus ornatos, aerata per atria, picta* | *Veste triumphales occubuisse senes.* Mauult tamen, quia in atriis aeris nulla mentio at frequens cerarum, Suadae medulla Lipsius noster illic legere *cerata per atria,* hic reponere *vultibus ora.* tu eum vide Elect.I. cap.XXIX. vbi cum cura ritum explicat quem Papinius hic tangit. » La première édition des *Electa* de Lipse discutait seulement le passage d'Ovide (1580, p. 184), mais la seconde discute aussi celui de Stace que Bernartius commente ici (^{2}1585, p. 152).

d'observer que Beraldus ménage la chèvre et le chou dans deux longues notes exploitant aussi bien le matériel de Crucé que celui de Bernartius (et citant longuement Pline) : il affirme d'emblée que Stace fait allusion à la coutume romaine, mais reprend ensuite à son compte et reproduit presque littéralement (sans nommer sa source) l'opinion de Crucé, à l'exception bien sûr de sa phrase finale qui exprimait la position inverse[36]. Ici comme bien souvent – le cas des aigles et des enseignes l'illustrerait tout aussi bien – le commentaire de Beraldus sur les coutumes tire grand profit du travail de ses prédécesseurs.

Le texte commenté présente inévitablement des divergences par rapport à d'autres sources – d'autres textes, plutôt que des objets matériels, dans l'approche qui caractérise la démarche antiquaire de l'époque. De telles divergences soulèvent pour les *realia* comme pour la mythologie ou la langue la question de l'autorité respective que l'exégète attribue à des sources contradictoires. S'accorder avec Stace, ou au contraire contester ses propos, c'est montrer la valeur relative qu'on lui reconnaît comme source de connaissance. Si son traitement de la mythologie peut inviter à opposer sa "liberté poétique" à l'"objectivité" qui caractériserait des ouvrages comme ceux d'Apollodore ou d'Hygin, une telle distinction est plus tentante encore sur le terrain des *realia*, dont d'autres types de textes peuvent paraître donner une image plus fidèle qu'un poème consacré aux légendes thébaines. Aux 16e et 17e s., en vérité, on considère qu'en matière culturelle le discours épique reflète en grande part le réel[37]. Illustration tardive mais éloquente, l'ouvrage d'Eberhard Feith (1677) reconstruit les réalités antiques en se fondant sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, soutenues par nombre de textes grecs et latins de toute nature[38]. Dans ses commentaires, la *Thébaïde* elle-même se voit souvent accorder en cette matière un crédit auquel font écho des formulations comme "Statius docet" ou "discimus", qu'affectionne notamment Crucé[39]. Certains suggèrent qu'elle ne prétend pas dépeindre avec fidélité

---

36 Beraldus *ad* 2.215 « *Species est cernere avorum.*] Tangit hic morem Romanorum : in atriis enim majorum imagines collocabant. Virgilius 7. Aeneid. [7.177–178]. Plinius lib.35. cap.2. [*nat.* 35.6–7]. [...] » ; *ad* 2.216 *et uiuis certantia uultibus aera.*

37 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 203 sur la confiance relative que l'on accorde de manière générale au discours épique ; chapitre 6, pp. 447–448 sur la foi en l'historicité de sa matière.

38 *Antiquitatum Homericarum libri IV, ab Everardo Feithio quondam scripti, nunc primum in lucem prodeunt*, 1677.

39 "Statius docet" : e.g. Crucé *ad* 6.5 "p.255" (jeux grecs) ; *ad* 6.238 "p.271" (coutumes funéraires) ; *ad* 6.122 "p.263" (musique). "Discimus" : e.g. *ad* 10.309[303] "p.444" (musique) cité n. 23.

les réalités que la recherche antiquaire se donne pour tâche d'identifier et de décrire. C'est ce que fait Bernartius à propos des visions dans lesquelles Argie revit ses noces avec Polynice, en observant incidemment que Stace évoque d'ordinaire les coutumes antiques de manière obscure – impliquant ainsi que l'exégète a pour tâche de décrypter ces obscurités et de clarifier la relation qui unit la poésie au réel.

> [Bernartius *ad* 12.188] *Nunc hospes miserae primas, nunc sponsus ad aras,* | *Nunc mitis coniunx*] [...] tangit iterum, sed occulte, more suo, ritum priscum, quo *sacrificium* signate inter nuptiarum sollennia. [...]

Les questions d'autorité peuvent être replacées dans le cadre d'une interrogation générale sur le poids respectif que les référentialités extra-littéraire et littéraire possèdent dans l'*inventio*. En d'autres termes, il est envisageable que le poème, là où il semble faire référence à des lieux, des objets, des coutumes appartenant à une réalité extérieure, ne renvoie qu'à la manière dont cette réalité apparaît dans l'imaginaire et en particulier dans la tradition littéraire. Certaines notes, on le verra, s'efforcent de rendre compte des particularités de la représentation poétique des *realia* en éclairant leur justification à l'intérieur du système littéraire, dans la perspective du poème et de la tradition dans laquelle il s'inscrit.

Comment les exégèses des 16e–17e s. se positionnent-elles par rapport aux discours voisins, d'orientation monographique ou encyclopédique, qu'elles côtoient sur le terrain de la reconstruction antiquaire ? La situation est à bien des égards similaire à celle que l'on a observée pour la mythologie, où certains commentaires tendent à se muer en manuels et en dictionnaires en offrant des discussions peu contextualisées (parfois visiblement fondées sur de tels ouvrages), tandis que d'autres renoncent avec ostentation à développer de la sorte des sujets qu'ils déclarent trop connus. L'examen des *realia* peut être justifié par les nécessités de l'explication et de l'interprétation du passage indiqué par le lemme, mais aussi avoir d'autres motivations. Les commentateurs eux-mêmes sont amenés à se demander s'il convient ou non d'exposer en détail telle ou telle question, même si c'est de manière peut-être moins ostentatoire qu'à propos de la matière mythologique[40] ; ici encore, Bernartius, par exemple, déclare parfois son refus de répéter ce qu'ont dit

[40] Cf. chapitre 6, p. 436 sur la place prépondérante des mythes parmi les éléments que rejettent l'avertissement de Barth précédant son commentaire sur les *Silves* et la préface du commentaire de La Cerda sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*.

ses prédécesseurs, tout comme il se restreint explicitement (ou feint de se restreindre) de développer outre mesure certains sujets[41].

Les commentaires de cette époque restent proches d'autres types de discours sur les réalités antiques d'abord parce que leur matière est la même. L'étude de ces réalités procède surtout à partir des textes littéraires, et en retour la lecture de ces textes s'ouvre naturellement à la discussion par le "commentator docens" de savoirs antiquaires – et à d'autres savoirs dans une certaine mesure[42]. En ce domaine comme en d'autres, les parentés qui unissent le discours exégétique à d'autres formes discursives ont une histoire. La reconstruction du passé a longtemps été pratiquée en priorité dans les commentaires aux auteurs classiques ou dans des recueils d'observations mixtes mêlant discussions philologiques et antiquaires, reflet de la matière essentiellement textuelle qu'elle exploitait ; elle était bien représentée dans les commentaires liés à l'enseignement de Politien et occupait une place de choix dans de nombreuses exégèses humanistes, comme l'*Apulée* de Beroaldo l'Ancien, aux ambitions encyclopédiques[43]. Les *realia* n'ont suscité que progressivement une spécialisation sous la forme d'ouvrages antiquaires dans le sillage des travaux pionniers de Biondo, et en particulier de monographies thématiques. L'élaboration de tels ouvrages, qui soulignent l'altérité du monde antique, est encore en plein essor à la période qui nous occupe ici : Joseph Scaliger se penche sur la chronologie, Lipse sur les triomphes ou l'art militaire, Boulenger sur les jeux du cirque.

Les grandes compilations offrant une "photographie" du savoir accumulé, comme celles de Graevius (*Thesaurus antiquitatum Romanarum*, 1694–99) et de Jacob Gronovius (*Thesaurus Graecarum antiquitatum*, 1697–1701), attestent ce dynamisme durable[44]. Elles illustrent aussi une difficulté nouvelle qu'a engendrée l'avènement de l'imprimerie : le public peine à s'infor-

---

41 E.g. Bernartius *ad* 6.126 « *arsuraque fercula*] ad morem dixit quo amici, dona ad odorem vel gustum pertinentia, in rogum defunctorum iaciebant : Virgilius VI. [*Aen.* 6.224–225]. Papinius Epicedio in Glauciam : [*silv.* 2.1.157–162]. Et Epicedio Pileti Vrsi : [*silv.* 2.6.86–88]. plures non laudo, solum adscribam Tertulliani de Resurre<ctio>ne carnis, absque ritus huius face densa caligine pressum locum : [*resurr.* 1.3]. haec in rogum. si vero anniuersariae fierent exequiae, super aras extructas deponebant dona. Virgilius V. [*Aen.* 5.100–101]. »

42 Voir introduction de la deuxième partie, pp. 199–200 et 204–205 sur la justification humaniste de la figure du "commentator docens", ainsi que sur l'évolution du rôle de l'exégèse des textes antiques dans la transmission des savoirs.

43 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 205.

44 Daly Davis 2007 offre (d'après l'édition augmentée Venise 1732–37) une édition moderne de l'index des auteurs et de l'index général des ouvrages reproduits dans les deux compilations.

mer sur les ouvrages qui prolifèrent, et a fortiori à se les procurer. La réunion commode des principales études publiées dans un domaine particulier n'est qu'un élément de la réponse complexe que suscite l'expansion rapide de la production[45]. De même que l'on perfectionne les stratégies de lecture et de prise de notes censées aider à maîtriser la masse toujours plus grande de l'information écrite[46], on s'intéresse à l'impact que les aspects formels d'un livre peuvent exercer sur la transmission effective des savoirs qu'il présente[47]; mais l'on travaille aussi à offrir une meilleure vue d'ensemble du savoir imprimé.

La réflexion sur l'organisation du savoir, qui suscite la construction de topiques sophistiquées servant l'élaboration des encyclopédies et des traités universels de méthode qui se multiplient au 17e s.[48], a des retombées essentielles sur les *bibliothecae* dans les deux sens que possède ce terme: elle stimule de nouvelles façons de ranger les livres en vue de faciliter leur utilisation optimale[49], en même temps qu'elle soutient l'élaboration de listes systématiques des ouvrages parus. Elles-mêmes, ces listes ne se donnent pas pour seul but d'énumérer des titres mais cherchent aussi à les classer, qu'elles aient une vocation universelle ou proposent une sélection étroite[50].

---

45 Pour une vue générale sur les pratiques discutées ci-dessous, voir le recueil de Zedelmaier–Mulsow 2001.

46 Voir introduction de la deuxième partie, pp. 206–208.

47 Voir notamment les articles réunis dans Enenkel–Neuber 2005. Enenkel 2005 se fonde précisément sur le cas des ouvrages antiquaires pour analyser la manière dont la présentation du livre et du texte oriente la lecture, entre autres par le biais d'indications de contenu fournies dans des manchettes comme dans des "chapeaux introductifs" placés en début de chapitre; cf. introduction de la deuxième partie, pp. 212–213, et *infra* pp. 528–529 pour le cas spectaculaire de la note de Bernartius *ad* 5.668[678].

48 L'étude pionnière sur les topiques élaborées d'Agricola à Ramus et sur l'élaboration du savoir systématique qui culmine avec des figures comme Alsted et Comenius est celle de Schmidt-Biggemann 1983. Dans une discussion très complexe, Meier 2004 se penche notamment sur le versant pragmatique des réflexions consacrées à l'*ordo* encyclopédique, depuis le Moyen Age jusqu'aux disciples de Ramus, analysant l'intense expérimentation à laquelle a donné lieu le désir de systématiser les matériaux présentés dans les ouvrages encyclopédiques.

49 Garberson 2006 discute l'organisation des livres au sein des bibliothèques en tant qu'aide à la localisation des ouvrages mais aussi à leur utilisation optimale, en relation avec l'élaboration du savoir encyclopédique et les conceptions contemporaines sur le fonctionnement de la mémoire.

50 Sur cette question générale et ses ramifications, l'étude fondamentale est celle de Zedelmaier 1992, qui discute la démarche universaliste incarnée par la *Bibliotheca universalis* (1545–48) de Conrad Gesner (recensement encyclopédique doublé d'un effort d'organisation servant le classement des livres, mais aussi la sélection d'extraits, l'élaboration d'index et même le catalogage des bibliothèques) et la démarche sélective illustrée par la *Bibliotheca*

Le moteur de telles entreprises est moins l'élaboration d'un savoir nouveau que la transmission du savoir existant, dans un modèle qui fonde le progrès sur l'accumulation des legs hérités par le biais des livres[51]. Ce modèle trouve – en particulier dans l'Allemagne protestante – une expression claire dans la notion de *polymathia* et dans la figure du *polyhistor*[52], ainsi que dans le genre de l'*historia literaria*, qui a pour ambition de retracer le développement de tous les champs de la connaissance à travers les travaux qui en ont constitué la tradition[53]. Signe de la parenté qui lie le type d'érudition de Barth à un tel projet, au siècle suivant le grand bibliographe J.A. Fabricius déclarera avoir été inspiré par ses *Adversaria* aussi bien que par le *Polyhistor* de Morhof[54]. Les recueils antiquaires fondés sur les sources textuelles sont au cœur de cette approche du savoir, qui connaîtra depuis la fin du 17e s. une réorientation progressive marquée notamment par l'ouverture à l'empirisme, avec pour corollaire une redéfinition du concept même de

---

selecta (1593) du jésuite Possevino (liste canonique visant, en l'occurrence, l'orientation des lectures vers la vraie foi et le contrôle du savoir).

51 La concurrence que représente pour le modèle de l'"exégèse totale", central dans l'humanisme classique, le modèle de la *polymathia* et de la *polyhistoria* présenté ici, qui prône l'organisation en système du savoir accumulé, a été évoquée dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 204–205 (cf. 209).

52 Au travers d'une analyse des conceptions de Vivès (*De disciplinis*, 1531) et de Mylaeus (Milieu) (*De scribenda universitatis rerum historia*, 1551) puis de Wower (*De polymathia tractatio*, 1603), Zedelmaier 1992:265–305 étudie le développement entre 16e et 17e s. des notions de *polymathia* et de *polyhistoria* en tant que notions constitutives d'une conception large de la grammaire et de la philologie, et souligne qu'après Morhof (cf. n. 53) le terme de *polyhistor*, symbole d'une conception de l'évolution des sciences tournée vers le passé plutôt que vers l'avenir, commence à désigner de manière péjorative les érudits qui se fondent sur le savoir livresque en restant aveugles au monde de l'expérience ; la notion de *polymathia* souligne en particulier le fait que la récolte du savoir "historique" (en ce sens qu'il est fondé sur la transmission écrite) est instrumentale par rapport aux disciplines spécialisées (cf. introduction de la deuxième partie, pp. 201 et 205). Sur le *polyhistor* cf. Grafton 1985b.

53 Sur l'*historia literaria* voir les contributions réunies dans Grunert–Vollhardt 2007, en particulier A. Syndikus 2007 qui situe l'essor de ce genre au 17e s. en se penchant sur le cas de Francis Bacon. Carhart 2007 discute ses racines antiques (Isidore) et médiévales (notamment Hugues de Saint-Victor) et situe son apparition en tant que genre déjà au 16e s. notamment avec Mylaeus (cf. n. 52) en réponse à la crainte d'une perte du savoir accompagnant le sentiment de crise qui s'installe dans le nord de l'Europe ; Carhart fait l'impasse sur le 17e s. (Alsted surtout, mais aussi G.J. Vossius ou Lambeck) pour s'intéresser plutôt à la charnière que constituent le *Polyhistor* de Morhof et ses continuateurs piétistes (1688–1714) et aux transformations à travers lesquelles – c'est la thèse de Carhart – l'*historia literaria*, plutôt que de stagner puis de perdre de sa pertinence (comme le considère l'historiographie allemande récente), évolue ensuite vers l'histoire culturelle ; sur Mylaeus comme précurseur de l'histoire culturelle, voir Kelley 1999.

54 Voir Grafton 1985b:32–33 = 2001:167–168, à propos des premières lignes de la préface de Fabricius à la quatrième édition du *Polyhistor*, 1747, sig. (a)1r.

realia qui remettra en cause la démarche coutumière en accordant une moindre importance aux *verba* au travers desquels on cherchait jusqu'alors à appréhender les *res*[55]. Pour le domaine antiquaire comme pour d'autres, on crée des répertoires spécialisés donnant une vue d'ensemble des publications existantes, telle la *Bibliographia antiquaria* de Fabricius (1713), qui indique le contenu d'une quantité d'ouvrages – par exemple le sommaire détaillé des compilations de Jacob Gronovius et de Graevius, donc la liste de toutes les monographies qui y sont reproduites[56].

Les commentaires ici étudiés entretiennent avec cette tradition une relation complexe mais aussi très visible : pour la matière antiquaire bien plus que pour la mythologie, Barth, mais aussi Bernartius et Crucé dans une certaine mesure, renvoient à des ouvrages spécifiques, et en particulier à des ouvrages récents – même si le premier nommé n'oublie pas Biondo, qu'il vénère pour avoir agi en pionnier dans "une époque de ténèbres"[57], et utilise d'autres travaux anciens comme le *De partibus aedium* de Grapaldo (1494), traité lexicographique et encyclopédique sur la maison et ses contenus les plus divers depuis le vin de la cave et le fromage du garde-manger jusqu'aux céréales du grenier, en passant par le mobilier, les vêtements et les armes[58]. Explicitement ou non, les commentateurs empruntent à de telles publications, d'autant plus utiles à leur propre démarche qu'elles sont fondées sur les textes antiques. S'ils les prennent comme sources et modèles pour intégrer leur matière dans des notes qui tendent elles-mêmes à l'encyclopédisme, c'est aussi parce que la reconstruction des réalités du monde gréco-romain reste un chantier que l'exégèse peut espérer faire avancer, nourrissant à son tour les autres types de discours.

---

55 Voir GRIMM 1987:299–302 et ZEDELMAIER 1992:305 : le *Polyhistor* de Morhof témoigne de la rencontre entre une conception de l'érudition en tant que tradition philologico-encyclopédique, représentée notamment par Wower, et la conception nouvelle incarnée par Bacon.

56 *Bibliographia antiquaria sive introductio in notitiam scriptorum, qui antiquitates Hebraicas, Graecas, Romanas et Christianas scriptis illustraverunt.* Sur Jacob Gronovius et Graevius : respectivement pp. 35–54 et 68–78 pour le sommaire de chaque volume, et 78–103 pour l'index général, par ordre alphabétique des auteurs, des ouvrages reproduits dans les deux *Thesaurus* ; dans l'édition augmentée de 1760, préparée par Paul Schaffshausen, respectivement pp. 72–88 et 111–121 (pp. 121–128 pour les suppléments parus après 1713, 129–157 pour l'index général). Cf. n. 44.

57 Barth *ad* 4.6 *dextraque trabalem*, cité n. 165. Cf. chapitre 2, n. 392 sur l'image de la période médiévale chez Barth.

58 Barth *ad* 6.302, qui utilise le traité de Grapaldo pour une question de critique textuelle ; Barth le cite aussi à plusieurs reprises pour les *Silves*. Sur Grapaldo et sur le *De partibus aedium*, revu et augmenté en 1501 et 1506, puis en 1516 en compagnie d'un lexique alphabétique, et souvent réédité dans la première moitié du 16e s., voir CHARLET 2006 (avec bibliographie renvoyant, notamment, à ses articles antérieurs).

Le développement de discussions antiquaires au sein des commentaires lemmatisés est favorisé par les relations étroites que de tels ouvrages entretiennent avec les stratégies de la lecture érudite et avec les formes discursives que cette lecture engendre – relations qui éclairent plus généralement la présence, au sein même de tels commentaires, d'une exégèse souple, ouverte aux discussions centrifuges et à l'accumulation de matériel[59]. La matière antiquaire est largement prise en compte dans la récolte d'*excerpta*: les "anciens rituels" figurent en bonne place parmi les éléments dont Drexel recommande au lecteur de prendre note[60], et les conseils (orientés vers la littérature historiographique) que Lipse détaille dans une lettre à son étudiant Nicolas de Hacqueville incluent la préparation de carnets consacrés aux *Ritualia* et aux *Civilia* (institutions publiques)[61]; les cahiers de Casaubon accueillent notamment des matériaux sur la vie quotidienne[62]. Quant aux miscellanées de toute espèce, on y trouve souvent – avec une présence très marquée déjà chez Caelius Rhodiginus – un discours historique qui "consiste à découvrir à quelle réalité événementielle, culturelle (archéologique, juridique, linguistique), ou encore naturelle, renvoie le texte" et demeure toujours libre de développer un sujet dans un esprit encyclopédique[63]; elles-mêmes, des monographies thématiques comme les traités antiquaires de Lipse – ou ses *Politica* dont il sera question au chapitre suivant – entretiennent d'ailleurs des liens étroits avec ce type de discours. Barth prend acte des parentés qui unissent les diverses formes érudites lorsque, pour justifier son renoncement à discuter une coutume religieuse, il invoque le fait qu'elle a déjà été discutée par nombre de commentateurs "sans parler des auteurs d'*electa* et de *variae* <*lectiones*>".

> [Barth *ad* 2.248] *Obtendunt limina.*] Mos jam a doctissimis hominibus ad hunc nostrum, Claudianum, Appuleium, Tacitum, &c. tantis notationibus illustratus, ut pigeat inducere nostras, cum iis prius conferendas. Taceo Electo-

---

[59] Sur ces relations, voir introduction de la deuxième partie, pp. 206–214.

[60] Drexel, *Aurifodina*, 1638, partie 2, chapitre 3 (pp. 124–127 [125 en particulier] dans l'édition de Munich, pp. 85–87 [86] dans celle d'Anvers), cité dans Neumann 2001:60 et Blair 2003:20; cf. introduction de la deuxième partie, p. 207 et n. 44.

[61] ILE XIII 00 12 03 H; sur cette lettre, cf. Laureys 2001:137–138 (avec bibliographie).

[62] Voir l'analyse de Parenty 2009:414–418 (cf. 106). Observons, pour le reste, que Casaubon ne partage guère le souci de Lipse pour une pédagogie de la lecture: voir Parenty 2009:315–318.

[63] Chatelain 1997:177–178 (à propos des *adversaria*). Sur Caelius Rhodiginus, cf. introduction de la deuxième partie, p. 209 et n. 55. Mandosio 2003:16 insiste sur le fait que dans de tels recueils "l'accès aux *realia* [est] toujours filtré … par la référence aux autorités antiques, qui fournissent le prétexte de l'investigation".

> rum, Variarumqve Scriptores, e qvibus tamen potes videre Martinum Roam, Concionatorem maximi Templi apud Cordubam, lib.II. cap.15.[64]

L'expansion qui caractérise souvent l'exégèse lemmatisée est alimentée par sa parenté avec les formes libres évoquées à l'instant, ainsi qu'avec ces intermédiaires que représentent les commentaires non lemmatisés, structurés en chapitres – ou avec un ouvrage comme le *De militia Romana* de Lipse, qui appartient autant au genre de la monographie qu'à celui du commentaire en raison de la réorganisation qu'il impose au texte de Polybe[65]. Elle peut l'être aussi par les difficultés d'accès aux sources, susceptibles en cette matière comme en d'autres de pousser à reproduire *in extenso* des textes antiques encore peu diffusés[66] : Barth justifie de cette façon une longue citation de pseudo-Dicéarque sur la ville de Thèbes[67] ; Crucé, au terme d'une énorme note incluant la citation de diverses scolies à Pindare, s'excuse d'avoir dépassé la longueur usuelle pour des "scholia" par le précédent d'un autre exégète – Bernartius – qui a fait pire encore, mais aussi et surtout par le service rendu aux lecteurs qui n'ont pas sous la main les textes qu'il cite[68].

Tour d'horizon : realia *religieux*

Les matières auxquelles touche le commentaire des *realia* et des antiquités sont des plus diversifiées, depuis les usages quotidiens jusqu'aux sciences naturelles[69]. Avant d'explorer en détail certains discours consacrés à l'art

---

64 Martín de Roa, *Singularium locorum ac rerum libri V, in quibus cum ex sacris tum ex humanis litteris multa ex gentium, Hebraeorumque moribus explicantur*, 1600.

65 Sur les commentaires non lemmatisés, voir introduction de la deuxième partie, p. 213. La forme du *De militia Romana* sera discutée *infra* p. 544.

66 Cf. chapitre 8, pp. 582–583 pour l'exemple d'une citation édifiante justifiée par cet argument.

67 Barth *ad* 1.123 « *Cadmaeo limine.*] [...] De *Thebarum* tamen omni opere loqvi potest [*scil.* Cadmaea], de cujus urbis situ, moribusqve incolarum placet proponere verba Dicearchi, non enim nulla lux hinc Statio obveniet, & frustra alibi eadem quaesiveris, nec ista ipsa omnibus obvia. [...] » Cf. chapitre 2, p. 130 sur les citations *in extenso* chez Barth.

68 Crucé *ad* 6.5 "p.255" « *Primus Pisaea per arua | Hunc pius Alcides, Pelopi certauit honorem.* | [...] Hactenus de Olympiis, & excessimus fortasse scholiorum metas : annon etiam illi, qui copiosos de vittis punctisque tractatus commentariolis inferciunt, aut quibus vnius verbuli mentione pagina multa turgescit. Scio me gratiam aliquam initurum saltem a Tironibus, praesertim iis, quibus authores a me supra laudati non sunt ad manum. [...] » Le précédent qu'invoque Crucé est celui des deux notes suivantes de Bernartius : *ad Theb.* 5.668[678], dont il sera question *infra* pp. 528–529, et, dans le commentaire de 1599, *ad silv.* 1.1.16[15] (cf. Crucé in Stace, *Opera*, 1618, vol. 2, préface, sig. c̃2r "Quo enim spectat longus ille Bernartij excursus de punctis notariorum, dum notas belli in colossaeo Domitiano interpretatur ?").

69 Si les sciences naturelles sont trop peu commentées pour mériter d'être discutées ici,

militaire, s'impose un tour d'horizon des enjeux liés à ce type d'éléments exégétiques. Tâche essentielle de l'effort antiquaire – occupant par exemple les deux premiers des dix livres de la *Roma triumphans* de Biondo – le commentaire des *realia* religieux en offre l'occasion, lui qui couvre dans son vaste territoire des coutumes de toute espèce ou, au travers des statues et des objets et édifices liés au culte, des aspects de culture matérielle voire de géographie.

Au vu des priorités de Gronovius, on ne sera pas étonné que ses remarques sur la religion, comme sur les *realia* en général, soient rares et strictement mises au service de l'*emendatio*. D'autres n'abordent cette matière que par le biais de cultes particuliers : ils prennent soin d'identifier et de discuter les lieux (de même que les constellations) évoqués ou nommés par Stace, sans s'arrêter ou presque sur les coutumes. Une telle sélectivité s'observe dans les notes finales de l'ouvrage de Marolles, dont il sera question ci-dessous, ou dans l'exégèse scolaire de Stephens[70]. Certains portent en revanche leur regard sur d'autres aspects. Bernartius, friand de *realia* comme de mythologie, se penche sur la "géographie cultuelle", mais il consacre aussi aux coutumes religieuses comme à d'autres coutumes – souvent signalées par des manchettes – des notes fréquentes, d'une ampleur et d'une tendance encyclopédique parfois spectaculaires, dont on a vu ci-dessus qu'elles sont très attentives à la romanisation opérée par Stace[71]. Partageant les intérêts des érudits du cercle auquel il appartient, à commencer par Lipse, il fait grand usage des travaux antiquaires et notamment de ceux de son mentor, comme les *Electa*, ce qui lui sera d'ailleurs reproché[72]. Barclay accorde lui aussi une notable attention aux coutumes et à la géographie comme aux

comme on l'a vu en début de chapitre, observons que chez Barth elles occupent une place non entièrement négligeable et font l'objet de renvois aux traités (pseudo-)aristotéliciens.

[70] Sur Stephens, cf. n. 84.

[71] Je discuterai *infra* pp. 528–529 le cas de l'énorme note *ad* 5.668[678] sur les *vittae*, dont la structuration est soulignée par des manchettes. L'intérêt antiquaire de Bernartius est aussi mis en évidence par des manchettes dans des notes moins complexes : e.g. *ad* 1.507 "Ritus in sacris" et *ad* 1.553 "Libandi mos" ; *ad* 6.30 "Vittae positae in luctu" ; *ad* 12.540[550] "Supplices & adorantes sedebant".

[72] Bernartius utilise de tels travaux de manière explicite (e.g. "Omissa", p. 165, *ad* 2.214, cité n. 35), mais aussi sans déclarer sa dette, une attitude que Barth dénonce e.g. *ad* 6.238 et *ad* 9.638 (discuté *infra* p. 535 et n. 122) ; voir *infra* pp. 562–563 et nn. 206 et 207 pour de semblables dénonciations dans les *Adversaria*, et p. 530 et n. 101 sur les erreurs que Bernartius commet en puisant dans des sources secondaires (cf. chapitre 2, p. 73 et n. 111). On relèvera aussi les intérêts antiquaires de Torrentius (cf. chapitre 2, pp. 64–65 et n. 79), dont témoignent aussi bien sa bibliothèque que son *Suétone*, qui reflète une connaissance de première main des inscriptions et des monnaies romaines (De Landtsheer 2002:182–189, De Landtsheer 2006b:804–805) ; le *Suétone* est cité par Bernartius e.g. *ad* 6.238 (cf. Barth *ad* 1.66 cité n. 19).

mythes, mais il se refuse pour sa part à leur consacrer d'amples développements[73] ; surtout, son discours se caractérise, beaucoup plus que celui de Bernartius, par un intérêt prépondérant pour la religion. Crucé, qui s'arrête assez peu sur les références géographiques, discute très souvent et parfois très amplement les coutumes religieuses, avec comme en d'autres matières une attention particulière pour la Grèce et une curiosité pour la confrontation entre passé antique et monde contemporain. Témoignant d'un notable intérêt antiquaire que signale l'ampleur de ses notes au sixième livre, en relation avec les funérailles d'Opheltès mais aussi avec les jeux funèbres, il accorde également une grande place à l'art militaire, et l'éventail de ses intérêts est large[74]. L'attention soutenue de Beraldus pour les *realia*, religieux, géographiques ou autres, se manifeste par la production de "notices" parfois assez longues et assez éloignées du texte[75] ; comparés à certaines exégèses antérieures, force est de constater que ces développements restent plus sobres et centripètes – en un mot, plus étroitement "scolaires". On découvrira d'ailleurs à quel point Beraldus tend à condenser et à recadrer par rapport au passage commenté le matériel qu'il trouve chez Bernartius et Crucé. Quant à Barth, il évoque assez souvent les *realia*, bien au-delà du champ religieux mais aussi militaire[76] ; de par l'ambition de son entreprise, il est bien sûr celui qui aborde les questions les plus diverses. Son attitude face à la religion antique, qui se caractérise par son éclectisme, est souvent proche de celle de Bernartius et surtout de Crucé bien plus que de Barclay (ou de Beraldus) : Barth n'hésite pas à s'étendre sur la "géographie cultuelle" et les coutumes, même s'il renonce souvent à développer un sujet pour renvoyer son lecteur à d'autres travaux et – ce qu'il ne fait pas pour la mythologie – à des ouvrages spécifiques[77]. Réelle, sa sensibilité à la diversité du monde antique est moins ostensible que celle de Bernartius ou de Crucé ; son intérêt pour une confrontation avec le présent mais aussi avec les

---

73 Voir chapitre 2, n. 124.

74 E.g. Crucé *ad* 2.91 "p.70" sur les tapis assyriens, *ad* 9.901 "p.428" sur le soin que certains héros et personnages historiques antiques apportaient à leur chevelure ; cf. *ad* 2.204 "p.78" sur la puberté féminine, *ad* 12.205 "p.514" sur l'attribution de *custodes* aux jeunes filles comme aux jeunes gens.

75 Elles sont décrites ainsi par DELARUE 2005:375, qui donne l'exemple de notes géographiques et zoologiques dans le commentaire sur les *Silves*. Voir chapitre 2, p. 149 pour la note *ad* 2.291[289] *Illyricos … campos*, et n. 452 sur la présence de tels éléments exégétiques dans la collection *Ad usum Delphini*.

76 E.g. Barth *ad* 1.68 *lamentabile matris connubium* sur les cultures qui pratiquent le mariage incestueux, *ad* 1.470 *in pignora* sur le geste de la poignée de main.

77 Cf. déjà *supra* pp. 516–517 et n. 64 sur la note *ad* 2.248.

contextes historiques et culturels les plus variés, incluant la période médiévale, est en revanche manifeste[78].

"Géographie cultuelle"

Les notes relatives à la "géographie cultuelle" participent d'un intérêt pour la matière géographique qui se manifeste souvent par l'identification de désignations peu transparentes, discutée dans le chapitre consacré aux éclaircissements. Si la limite entre cette catégorie pragmatique et celle des approfondissements est souvent floue, certains éléments exégétiques appartiennent sans conteste à la seconde – de manière très visible lorsqu'il est question de lieux déjà nommés dans le texte. La note de Marolles sur l'Othrys et l'Ossa, dont Stace dit que Jupiter y prend position pour lancer son foudre (3.318–319 *niualem | Othryn et Arctoae gelidum caput institit Ossae*), illustre – en même temps que la pratique usuelle de cet exégète – plusieurs enjeux généraux des remarques géographiques que reflète aussi la discussion plus spécifique des lieux de culte[79].

> [Marolles (notes finales) *ad* 3.319[329]] *Othrys*, mont de la Thrace, selon Vibius, & de la Thessalie, selon Strabon. Et comme il est fort haus, & couuert de neiges, Virgile a dit de luy *Othrymque niualem*: l'Osse dont il est parlé au mesme lieu, est dans la Macedoine, qui s'appelle auiourd'huy *Olira*, selon Pinet. Il y a vn autre Ossa dans le Peloponese, selon Strabon, & vn autre dans la Campanie d'Italie, comme l'écrit Isacius, apres Metrodore rapporté sur ce sujet par Ortelius dans son Tresor Geographique.

Cette note met d'abord en évidence l'incertitude découlant de désignations homonymiques. Si elle justifie en termes réalistes que Virgile ait qualifié l'Othrys de "neigeux", elle peut suggérer aussi que chez Stace cet adjectif renvoie autant à l'*Enéide* qu'à la réalité extralittéraire. A propos de l'Ossa, Marolles recourt à des procédés qui lui sont chers : l'ancrage des toponymes

---

78 E.g. Barth *ad* 10.732[726] « *Vulnera jungere.*] *Acu aut emplastris*. V.S. Res nota. *Acum* sane Sapientiores hodie Chirurgi repudiant, ut constat omnibus. » (où l'actualisation procède "en cascade" à partir de la "scolie" citée) ; *ad* 5.234 *sinu cruorem excipit* (cf. chapitre 6, p. 451 et n. 201), qui énumère, au sujet des outrages aux cadavres, de nombreux exemples de toute époque. Cf. *ad* 1.709 *tu Phryga submittis citharae*, où un long développement sur Marsyas est suivi d'une remarque actualisante d'ordre historique : « [...] Poenam immanissimam spectandam pene Numeris proponit Ovidius ; qvae nostro aevo etiam eousqve increvit, ut sceleratissimo & infandissimo parricidio interemto Henrico Magno, Francorum Rege incomparabili fuerint qvi exsecrandum parricidam excoriatum poenae tormentisqve meritis servaturos pollicerentur vivum simul vitaeqve suae superstitem, longo tempore, eoqve modo ut & suppliciis caeteris in mortem cruciabilissimam sufficeret, tradente Gallicis litteris J. Serreio. [...] »

79 Cf. chapitre 4, p. 336 et n. 172 sur la contribution des premiers mots à l'éclaircissement.

antiques dans le monde contemporain, mais aussi l'appui sur des répertoires géographiques modernes. Pourquoi mentionner l'Ossa campanien, qu'exclut le cadre du récit de Stace? Seule une part de l'information fournie est directement suscitée par le texte, dans une démarche tendant, fût-ce modestement, à l'encyclopédisme, dont Marolles offre ailleurs des exemples plus flagrants[80]. Le souci de placer les lieux sur la carte du monde antique, mais aussi contemporain, constitue un objectif récurrent de ceux qui commentent la géographie – reflet de l'abondance des désignations toponymiques dans la *Thébaïde*, mais aussi d'un intérêt commun aux traditions exégétiques[81]. La curiosité des commentateurs étudiés ici s'inscrit dans un contexte caractérisé par l'élargissement des horizons du monde connu, mais aussi par l'accès limité des voyageurs occidentaux à la Grèce durant la domination ottomane, une situation qui, à la fois, renforce l'utilité des notes géographiques et fragilise les bases livresques sur lesquelles elles se fondent[82].

Montagnes, îles ou autres cours d'eau, le cadre physique du récit est volontiers commenté sous l'angle de la localisation, même s'il suscite aussi des notes relatives aux qualités des lieux, sur lesquelles je ne m'arrête pas ici[83]. Pour leur part, les discussions de "géographie cultuelle" participent d'un

---

80 Dans le contexte de la géographie religieuse, voir e.g. Marolles (notes finales) *ad* 3.398 : « *Epidaure*, ce n'est pas celle de Dalmatie appellée Raguse : mais celle du Peloponese, où Esculape estoit en si grande veneration : car il y en auoit encore vne autre dans la mesme Prouince, surnommée *Limnera*, ou plustost *Æmera*, laquelle Stephanus appelle *Melisse*. Pline fait mention d'vne Isle appellée Epidaure. Nostre Poëte parle donc de l'Epidaure d'Esculape [...]. »

81 Sur l'exégèse virgilienne médiévale, voir Baswell 1995:75–79 sur le "commentaire III" (14e s.) du manuscrit Oxford, All Souls College 82 (n. 17) – qui s'intéresse toutefois davantage à l'étymologie des noms propres géographiques et ethnographiques qu'à la localisation "cartographique" – et 143–144 sur le "commentaire III" (fin 14e s.) du manuscrit British Library, Additional 27304 ; cf. Rossi 1992:70–72 sur le caractère systématique que prend l'"actualisation géographique" dans le commentaire sur Lucain de Benvenuto da Imola (1338–1388). Sur les commentaires de la Renaissance voir e.g. Grendler 1989:247–248 sur la note de Giovanni Fabrini (1575–76) *ad* Verg. *Aen.* 1.2, et 259–260 sur le fait que les commentaires à César parlent de la géographie contemporaine tout autant que de l'antiquité.

82 Weiss 1969:131–144 retrace les découvertes effectuées en Grèce jusqu'à la fin du 15e s. Parenty 2009:101–102 met en relation la difficulté de Casaubon à appréhender certaines réalités antiques (cf. *supra* p. 507) et l'ignorance de la Grèce et de ses vestiges matériels qui prévaut encore à son époque ; cf. e.g. Grell 1995:233–242 sur la difficulté des voyages en Grèce dans la période 1650–1800. La connaissance de la géographie de la Grèce moderne n'accomplira de progrès majeur qu'à la fin du 18e s. grâce à la *Geographia neoteriki* de Daniel Philippidis et Grigorios Konstantas (1791).

83 Les intérêts des commentateurs englobent des cas relatifs à la géographique physique, notamment chez Barth (e.g. l'énorme note *ad* 2.35 *uentosque imbresque serenus despicit* sur la hauteur de diverses montagnes et de l'Olympe en particulier) et chez Beraldus (e.g. *ad*

intérêt pour le monde en tant qu'espace habité, dont le caractère général pourrait être illustré par les notes consacrées aux catalogues de troupes, révélatrices d'une attention soutenue pour les noms de villes et de peuples. De même que les lieux physiques, les lieux de culte auxquels Stace fait référence sont inscrits par les exégètes dans la géographie antique, souvent aussi sur les cartes modernes. Le cas de Prosymna illustre bien ce type d'intérêt: ceux qui prêtent attention à ce toponyme récurrent (1.383, 3.325, 4.44), tels Bernartius ou Barclay, se limitent fréquemment à préciser – dans des notes d'ordinaire maigres – qu'il désigne le temple de Junon édifié dans le lieu ainsi nommé[84].

> [Bernartius *ad* 3.325 (manchette "Templum Iunonis")] *Deuexa Prosymne*] Iunonis templum notat, in Euboo monte. cuius area Prosymna dicitur, ab vna ex Iunonis nutricibus. adi Pausaniam Corinthiacis.

> [Barclay *ad* 1.383] *Hinc celsae Iunonia templa Prosymnae Laeuus habens.*) Prosymniae illud Iunonis templum Argiuae pene vrbi conterminum, ita dictum a Prosymna, Asterionis, vt ferunt, amnis filia, quae vna ex Iunonis nutricibus fuit. Pausanias Corinthiacis. <2.17.1> *Asterionis amnis filias, Euboeam, Prosymnam, & Acraeam, Iunonis nutrices fuisse dictitant: & ab earum vna Acraean montem appellatum, qui ex aduerso Iunonis est: ab Euboea, eum montem in quo templum est: Prosymnam vero vocatam aream, quae Iunonis templo subiacet.* Celsam igitur Prosymnam poeta vocat, quod illa area in Euboeo monte sit.

Barth discute cet aspect d'une manière qui lui est propre.

> [Barth *ad* 1.383] *Celsae Junonia Templa Prosymnae.*] [...] *Prosymnam* Urbem cum Strabone agnoscit Lutatius, regionem faciunt Pausanias & Stephanus, ut ad Geographum notatum maximo Casaubono. Litem decidere debemus, ut

---

1.120 *geminis uix fluctibus obstitit Isthmos* sur l'isthme de Corinthe et les projets de percement d'un canal). Cf. Crucé *ad* 8.290 "p.368" sur les "Portes Caspiennes" (avec contextualisation historique).

[84] Cf. Barclay *ad* 3.325 « *Viridisque legit deuexa Prosymnae.*) Deuexam seu decliuem Euboei montis partem praeterit, in quo Iunonis Prosymniae templum fuit. Vide ad librum I. vers.383. [...] » Stephens *ad* tr.1.477 =1.383 « *u* Where stood *Juno's* Temple. » ; *ad* tr.4.51 =4.44 (note générale) « *h* Grecian Cities accompanying *Adrastus.* » Paris 1658 (notes infrapaginales) *ad* 3.325 « Iunonis templum notat cuius ara Prosymna dicitur. *G.* » ; (notes finales) *ad* 1.383 « *Prosymne* territoire de la Prouince d'Argos dans le Peloponese, où il y auoit aussi vne ville selon Strabon Pausanias & Stace, & vn Temple auec vn bois sacré en l'honneur de Iunon. » ; *ad* 4.44[43] « *Prosymne*, petit territoire de la Prouince d'Argos, c'est aussi le nom d'vne ville selon Strabon, Pausanias, & Stace, tant au lieu que nous auons déja marqué au 1. Liu. qu'en celui-cy. » Beraldus *ad* 1.383 « *Celsa Iunonia templa Prosymnae.*] Prosymna urbs Argolidis loco excelso sita, in qua templum Junonis erat, lucusque ei sacer. [...] » ; *ad* 3.325 « *Devexa Prosymnae.*] Prosymna urbs Argolidis in loco declivi sita. *Viridis*, propter sylvas, aut prata. Vide lib.1. v.383. & Pausaniam in Corinthiacis. » ; *ad* 4.44 « *Prosymne.*] Prosymne urbs Argolidis. Vide lib.1. Theb. v.383. *Celsa* dicitur ob templum Junonis. [...] »

> ex Papinio utramqve asseramus: Si enim μοῖρα τοῦ Ἄργους, secundum Stephanum, utiqve Regionis pars, aut aestimetur, *Argos* enim & regionem & illam nobilem civitatem notat, & ita *celsam* dixit Papinius hic, & Libro IV. <4.44> *Huic armat Larissa viros, huic celsa Prosymne*. Ubi civitatem Argivorum Lutatius iterum appellat. De *Junonis* ibi peculiari *cultu* idem Strabo, lib.VIII. <8.6.11> ταύτῃ δὲ ὅμορος Πρόσυμνα, καὶ αὕτη ἱερὸν ἔχουσα Ἥρας. Unde clare peculiare oppidum vides, oculis enim usurpata scribit Strabo. Plutarchus Nestorius Libello de Fluminibus, qvem non inepte Parthenio J. Cornarius aliiqve adscribunt, in Inacho, de gemma qvadam: <pseudo-Plutarchus, *De fluviis* 18.3, GGM II p. 656> κεῖνται δὲ πολλοὶ ἐν τῷ τεμένει τῆς Προσυμναίας Ἥρας, καθὼς ἱστορεῖ Τιμόθεος ἐν τοις Ἀργολικοῖς. μέμνηται δὲ τούτων καὶ Ἀγάθων ὁ Σάμιος ἐν Β περὶ Ποταμῶν.

Le propos prend une tournure critique caractéristique, approfondissant la question de savoir si le nom de Prosymna désigne une ville ou une région. Outre la référence à Strabon et “Lactantius Placidus” (“LP”) pour la première opinion, à Pausanias et Etienne de Byzance pour la seconde, la diversité des textes exploités par Barth est illustrée dans ce cas par une citation du *De fluviis* du pseudo-Plutarque, qui tranche avec les sources plus convenues auxquelles se limitent ses prédécesseurs; de manière générale, le commentateur allemand se distingue de ceux qui font surtout appel à Pausanias pour discuter ce type de *realia*, et de Barclay en particulier, dont la démarche en matière de géographie se limite souvent à une confrontation entre Stace et le prosateur grec. De manière non moins caractéristique, Barth exprime au début du catalogue des troupes argiennes son désintérêt à discuter des problèmes de localisation que d’autres ont déjà clarifiés[85].

> [Barth *ad* 4.44] *Prosymne.*] Vide ad Librum I. v.383. Nos loca pressius non excutiemus, qvod clara res sit, ubi qvaeqve civitas collocetur, & alii jam pridem hanc operam sibi vindicarint atqve absolverint sic satis.

Cette note concorde dans une certaine mesure avec la réticence à traiter de la géographie que Barth affiche – dans le contexte, très différent, de l’Italie – en tête du commentaire sur les *Silves*[86]. S’il parle des lieux mentionnés dans le catalogue des troupes, ce n’est pas pour rapporter des informations, mais pour examiner la forme des toponymes et les réalités qu’ils

---

85 Barth *ad* 3.325 *Prosymnae* se limite à renvoyer à sa note antérieure et à rappeler les informations contradictoires d’Etienne de Byzance et de “LP”.

86 Barth, vol. 1, avertissement du commentaire sur les *Silves*, p. [^{2}2] (cf. chapitre 2, p. 129) “Vulgaria multa transivimus, praecipue qvo ad loca Italiae, & aliarum Provinciarum, qvae nemo, Papinium lecturus, aut aestimaturus, ignorare praesumetur.”

désignent, comme au sujet de Prosymna, ou encore pour aborder des questions littéraires[87].

Dans leur effort pour localiser les toponymes dans le monde réel, certains recourent aussi, voire surtout, à des ouvrages modernes ou médiévaux. C'est le cas de Marolles, qui, de même qu'il fonde sur Antoine du Pinet (1510?–1584?) ce qu'il dit de l'Ossa, renvoie au même auteur sur Olénie ou au cosmographe André Thevet (1516–1590) sur Mycènes, comme à Cyriaque d'Ancône (14e s.) et à Claudius Clavus (ou Nicolaus Niger, 15e s.) sur Aigion[88]; chez Barth, les références de ce type interviennent le cas échéant plutôt comme matière de discussion que comme simples sources[89]. Marolles, tout particulièrement, se soucie aussi de situer les lieux sur la carte du monde moderne: de même qu'il assimile l'Ossa à Olira en suivant Pinet[90], il dote l'Hémus de ses noms italien mais aussi turc et slavon ou donne les noms de Grebini (Mycènes), de Chaminiza ou Canigrisa (Olénie), de Vistiza ou Bostizan (Aigion)[91]. Certains équivalents modernes sont aussi obscurs pour le lecteur, voire davantage, que les toponymes antiques. Ailleurs, une telle démarche vise clairement à effacer les spécificités du texte en leur substituant des références plus familières.

Alors qu'on souligne aujourd'hui la fonction "littéraire" et le caractère "poétique" de nombreux toponymes figurant dans la *Thébaïde*, les exégètes anciens s'intéressent peu au fait que l'abondance même de telles indica-

87 E.g. Barth *ad* 4.45 *Midea* sur le fait que Stace a sans doute suivi la *Thébaïde* cyclique ou Antimaque dans son énumération des villes grecques; *ad* 4.52 *incuruus Elissos* sur un jeu étymologique de Stace (cf. Micozzi *ad loc.*). Des exégètes comme Barclay ou Marolles se complaisent à commenter les toponymes de ce passage même lorsqu'ils n'y décèlent pas de problème critique ou interprétatif.

88 Marolles (notes finales) *ad* 1.325 «*Mycenes* ville du Peloponese dans la Prouince d'Argos sur le fleuue Inache. [...] Theuet dit qu'on l'appelle auiourd'huy *Grebini.*»; *ad* 2.541 «*Olenie*, c'est dans l'Achaïe auec vne ville du mesme nom, depuis appellée *Chaminiza*, & selon Pinet *Canigrisa.* [...]»; *ad* 4.81 «*Aegion* Ville de l'Achaïe, selon Ptolémée et Aelien, depuis appellée par Niger *Vistiza* & *Bostizan*, par Kyriace Anconitain. [...]»

89 Dans le domaine de la géographie physique, voir e.g. *ad* 7.107 *alterna umbra*, où Barth relève que les propos sur l'Acrocorinthe de Nicolaus Gerbellius, *Pro declaratione picturae sive descriptionis Graeciae Sophiani libri septem* (1550), qui incluaient une discussion de ce passage de Stace, ont été plagiés, maladroitement de surcroît, dans les notes de Wilhelmus Godelevaeus sur Tite-Live (1568).

90 Note finale *ad* 3.319[329], citée *supra* p. 520. Cf. Pinet, *Plantz, pourtraitz et descriptions*, 1564, p. 238.

91 Marolles (notes finales) *ad* 1.275 «*Hoeme* montagne de la Thrace selon Pline, Mela, & Strabon, & non pas de la Thessalie, comme l'écrit Seruius sur Virgile. Pinet a remarqué sur Pline qu'elle est appellée *chaisne du monde* par les Italiens. Les Turcs la nomment *Balkam*, les Sclauons *Cumouiza.*» Cf. n. 88.

tions dans ce poème est constitutive de son univers et participe de l'effort de précision réaliste requis par son appartenance générique, ou aux connotations particulières que confèrent à certaines désignations leurs antécédents chez d'autres auteurs. Aux yeux des commentateurs étudiés ici, la géographie d'un tel poème est pour l'essentiel une géographie référentielle. Ils citent le cas échéant Pausanias ou Thevet autant qu'Homère ou Virgile, même s'il leur arrive de suggérer, comme Marolles pour l'Othrys "neigeux", la pertinence d'une référentialité poétique. Il est rare qu'ils aillent plus loin, comme le fait Barth à propos des troupes de Parthénopée : en observant, sur la base du témoignage de Pausanias et de Strabon, que les générations postérieures à Homère ne connaissaient plus la localisation de certains toponymes qu'ils trouvaient dans son texte, l'érudit allemand esquisse une réflexion complexe qui associe à la conviction en la référentialité historique des noms propres de l'*Iliade* une sensibilité au caractère intertextuel que peuvent posséder ceux de la *Thébaïde*[92].

Outre la localisation, un objectif essentiel des notes consacrées aux lieux de culte consiste à renseigner sur leur importance, leur histoire, leurs particularités, de même que l'on discute les qualités de territoires ou de villes[93]. Lorsqu'elle justifie qu'un passage donné mentionne un lieu précis, une telle démarche participe de la mise en lumière de la spécificité du texte ; mais elle peut aussi bien être fondamentalement digressive. Les descriptions des cultes locaux qu'offre Pausanias sont mises à profit et généreusement citées par Barclay, mais aussi, pour le moins, régulièrement mentionnées par d'autres. On évoque les statues cultuelles, comme celle du Zeus aux trois yeux de Larissa d'Argos : alors que Bernartius rapproche de la foi chrétienne l'interprétation qu'en donne le périégète grec[94], Barth mentionne cette statue en passant dans une discussion approfondie du temple d'Athéna où elle était abritée – discussion qui, dans un effort similaire à celui que l'on a

---

92 Barth *ad* 4.286 « *Rhipeqve & Stratie, ventosqve donat Enispe.*] Ducta omnia ab Homero, in Catalogo : [Hom. *Il.* 2.603–608]. Ignorarunt autem posteri qvo loco sitae fuerint hae vel civitates vel insulae, ab Homero tanta confidentia memoriae mortalium inaedificatae. Pausanias lib.VIII. [8.25.12–13]. Strabo, libro VIII. [8.8.2]. […] », qui attire l'attention sur le fait que ce vers est un calque presque parfait de *Il.* 2.606 (cf. chapitre 6, p. 406 et n. 19).

93 E.g. Barth *ad* 1.123 *Cadmaeo limine* cité n. 67 ; *ad* 1.151 *de paupere regno* sur les dimensions de la ville de Thèbes et de son royaume. Cf. *supra* n. 83 sur les lieux physiques.

94 Bernartius *ad* 4.5, discuté au chapitre 8, pp. 594–595 et n. 106. Dans sa note *ad* 4.288 Bernartius inclut la perspective historique, soulignant en particulier que la statue cultuelle de "Minerve" d'Alea en Arcadie (manchette "Minerua Alea") a été transportée à Rome par Auguste après sa victoire sur Marc Antoine.

observé au sujet de Prosymna, s'attache à démontrer que Larissa est le nom de la citadelle d'Argos, et non d'un *oppidum* comme le prétend *ad loc.* le commentaire attribué à "LP"[95]. Une longue note consacrée à Paphos illustre bien l'approche de Barth, fondée sur l'examen critique de sources antiques multiples et diversifiées.

> [Barth *ad* 5.61] *Paphon veterem.*] Palaepaphon. Emendandus Servius in Aeneid. X. <Serv. *Aen.* 10.51> *Celsa Paphos.*] *Antiqva Paphos, qvae nunc Palepases dicitur, in excelso fuit posita ex qvo loco aedificia * permittente pace * in littoris deducta sunt.* Scribe *Palaepaphos*. Erat a. alia a *Papho*, qvamvis utraqve inter Qvindecim civitates Cypri, ut vides apud Plinium, lib.V. cap.31. [*i.e. nat.* 5.35]. Strabonem lib.XIV. Ptolemaeum, libro V. cap.14. Loca deliciosa, amoena, Voluptuaria, fuisse, notat Tiberius Donatus, Commentario ad eumdem Maronis locum. Et Claudianus, amoenissimis versibus Libro de Nuptiis Honorii. Servii caetera sic legenda arbitramur *posita. Estqve eo loco Zephyria prominentia.* Caetera lacuna turpissima sunt, explenda ex sententia horum Strabonis verborum: [14.6.3]. De *Zephyria* promontorio etiam dicto loco Ptolemaeus. Scribere simplicius in Servio possis, sed audacius *Ex qvo loco aedificia per sexaginta stadia in littus deducta sunt.* Palaepaphus enim decem stadiis producta erat in mare. Inde ad Sacrum illum hortum iter erat, post in Novam Paphum in Littore insulae sitam. Sed puto conspirantem Donato Servium aliqvid de his amoenis locis adjecisse, qvod non praeterierit etiam Strabonis incomparabilis diligentia. Ad *Palaepaphon* maxime colebatur Venus, qvia ibi mari emersam fabulae narrabant. Pomponius Mela lib.II. cap.VII. [2.102]. Stephano pars prima Litterae Π excidit, unde hujus nulla inibi mentio superstes. Qvod ad memoratas delicias attinet, eadem caussa Cypri incolas, insularium felicissimos perhibebat Antiqvitas. Eustathius in Dionysium: [Eustathius, *Commentarium in Dionysii periegetae orbis descriptionem* 508, 509, GGM II pp. 312–313]. *Magnitudine qvartam* facit Scylax Caryandenus, praecedentibus, Sardinia, Sicilia, Creta. Qvi antea recensens Cypri Urbes, neqve Paphi, neqve Palaepaphi mentionem facere voluit. *Paphum* a Papho Pygmalionis filio dictam memorat Ovidius lib.X. Cum paullo ante *Paphium Heroem* ipsum Pygmalionem dixisset. Ambiguus videlicet sententiae; Nam de figura, logi sunt.

L'observation du fait que *Paphon ueterem* traduit Παλαίπαφος conduit à une correction ample et complexe de la discussion de ce toponyme chez Servius, qui suscite des considérations sur la géographie du site; il est question des dimensions de Chypre, de l'étymologie ovidienne de son nom, mais aussi de

[95] Barth mentionne cette statue *ad* 2.251 *innuptam limine adibant* en prolongement d'un problème critique que je discuterai *infra* pp. 532–534. Si Barth déclare fautif ce que "LP" *ad* 2.253 dit de Larissa, il absout comme souvent le commentateur antique (qui est correct *ad* 1.382), considérant que notre texte est ici interpolé ("male ab aliis effarctus") et que la note incriminée est l'œuvre d'un scoliaste ("sub nomine Lutatii Enarrator"); le regard critique que Barth porte sur "LP" a été discuté au chapitre 3, pp. 259–263.

l'importance du culte de Vénus et de l'emplacement de son sanctuaire, en même temps que du bonheur proverbial des habitants de l'île.

D'autres notes s'attardent davantage sur les cultes eux-mêmes. Au sujet de la "science de l'avenir" que Stace reconnaît à Amphiaraüs (1.398 *docte futuri*, tr. Lesueur), Barth compose sur le devin argien une dissertation de trois pages et demie (environ mille mots) qui fait une large place à la discussion de son oracle, mêlée dans un certain désordre à des observations sur son mythe[96]. L'exégète allemand commence par souligner que l'habileté d'Amphiaraüs en matière d'oniromancie et d'haruspicine lui a valu des honneurs divins, en se référant à Pausanias (livre 1) ; "Dicéarque" (Dionysios fils de Calliphon), Valère Maxime, Hérodote sont chargés d'attester l'importance de son culte oraculaire, mais aussi de signaler l'interdiction faite aux Thébains de dormir dans son temple. Barth ajoute, sur le témoignage des *Geoponica*, qu'Amphiaraüs fut le premier homme à s'abstenir de fèves. Après un renvoi à Strabon à propos de la localisation, il convoque l'*Apologie* d'Athénagoras pour affirmer que la divinité de ce personnage était aussi célèbre que celle des Dioscures, mais relève aussi que Pausanias (livre 9), entre autres choses, décrit à l'endroit de sa disparition une enceinte sacrée à l'écart de laquelle se tenaient les oiseaux et autres animaux. Barth passe ensuite à Clément d'Alexandrie (dans Eusèbe), rapportant notamment que la liste des "oracles inutiles" dont il reproche la vénération aux païens inclut celui d'Amphiaraüs. Tertullien fournit l'occasion de répéter après Hérodote que son oracle se fondait sur les songes ; une nouvelle mention de Pausanias (livre 1) montre que l'on jetait des pièces d'or et d'argent dans la source qui lui était consacrée à Oropos, coutume évoquée aussi par Euphorion. S'appuyant sur le *De defectu oraculorum* de Plutarque, Barth s'en prend ensuite à Aelius Aristide et à Apollonios de Tyane (dans Philostrate), qui affirmaient que l'oracle était encore actif à leur époque ; le même passage de Plutarque est aussi mis à profit pour éclairer la pratique de l'*indormitio*. Barth rappelle que Pline attribue à Amphiaraüs l'invention de la divination par le feu ; il revient sur son oracle par le biais d'une nouvelle citation de Valère Maxime, relève encore que la mention de son temple de Rhamnos chez Solin – "exscriptorum ille exscriptor" – se fonde sur Pomponius Mela, avant de justifier ce long développement par les mérites du devin et par son rôle majeur dans l'histoire que traite le poème.

---

[96] Barth *ad* 1.399 *Amphiarae uides docte futuri [sic]*, note dont les éléments relatifs au mythe d'Amphiaraüs ont été évoqués au chapitre 6, p. 424. Sur son culte oraculaire, voir notamment Sineux 2007.

Coutumes religieuses

Plus encore qu'à la "géographie cultuelle", les commentateurs s'intéressent aux coutumes religieuses. La démarche de distanciation consistant à souligner l'altérité du monde gréco-romain est plus marquée ici que dans d'autres domaines – en particulier celui des *realia* militaires, dont la discussion dans les ouvrages des 16e–17e s. est souvent liée à des préoccupations actuelles ; le cas échéant, la confrontation avec les usages religieux contemporains peut conduire à un dénigrement des pratiques "ridicules" des Anciens, qui sera évoqué au chapitre suivant. On n'en recherche pas moins des similitudes entre les coutumes du paganisme et celles du judaïsme ou du christianisme antiques, ou, parfois, entre l'antiquité païenne et le présent chrétien. Le survol proposé ici aura pour première ambition de donner une idée générale des thématiques abordées et des types de discours que véhiculent les notes consacrées à ces *realia.*

En matière de coutumes religieuses comme d'autres coutumes la question de la relation (et de la proportion) entre exégèse et passage commenté se pose de manière aiguë, ainsi qu'en témoigne un contraste parfois violent entre des refus ostentatoires de développer la matière antiquaire et des exposés centrifuges, qui, peut-être plus encore que pour la mythologie, peuvent prendre une énorme ampleur. Le cas des *vittae* offre une excellente illustration de ce contraste. Lorsqu'Amphiaraüs s'interpose entre le roi néméen Lycurgue, qui veut punir Hypsipylé d'avoir provoqué la mort d'Opheltès, et les chefs argiens décidés à défendre celle qui a sauvé leurs troupes assoiffées, le narrateur mentionne les bandelettes du devin comme symbole des liens qui l'unissent au prêtre qu'est Lycurgue (5.668 *sociae ueritus commercia uittae*). Bernartius réagit par une énorme note de quatre pages et demie (plus de mille trois cents mots) ; ses trente (!) manchettes, qui affichent avec ostentation un intérêt pour les *ritus* associé à des préoccupations critiques et exégétiques très variées, suffisent à en résumer le contenu et à en démontrer le caractère encyclopédique[97].

> Bernartius *ad* 5.668[678], manchettes : "Statius correctus", "Vittarum apud veteres quis vsus", "Vittae quid", "Vittae matronarum", "Vittas matronae quando sumebant", "Vittis discretae matronae a meretricibus", "Nodus innexus", "Idem solutus", "Vittatae virgines", "Libertinae vittas non habebant",

[97] Voir introduction de la deuxième partie, pp. 211–213 sur les parentés que révèle la similitude de telles manchettes, où la référence aux coutumes côtoie la mise en évidence de corrections textuelles et d'éclaircissements, avec les indications de contenu que l'on rencontre dans des discours voisins comme les "commentaires collectifs" ou les exégèses non lemmatisées structurées en chapitres.

"Tibullus explicatus", "Sacerdotes, vates & Poetae vittati", "Discrimen inter vittas sacerdotum & matronarum", "Infula scriptoribus idem quod vitta", "Seneca explicatus", "L.I.C. vt omnes Iud. [*scil.* Iudices] lux data", "Dij vittati", "Vittae in suppliciis", "Vittata templa", "Et arae", "Operaturi sacris vittati", "Victimae vittatae", "Lucretius explicatus", "Tragico lux", "Suetonius illustratus", "Occultior in Statio intellectus", "Vittatae naues", "Faces nuptiales & fores mariti", "Praemia in ludis", "Vittae in arboribus".

La succession de ces énoncés révèle un désir manifeste de faire le tour du sujet. A une entrée en matière de portée générale, incluant des éléments de définition, succède une discussion des bandelettes des *matronae, virgines* et autres *libertinae* ; ces matières occupent rien moins qu'un tiers de la note. Abordé tardivement en relation avec le statut des personnages concernés, le traitement des *vittae* des prêtres fait lui-même place à des observations sur la présence de tels attributs sur les statues des dieux, sur les temples et les autels, et ainsi de suite, qui constituent la plus grande partie de la discussion, d'ailleurs explicitement digressive[98]. Dans une note postérieure, Bernartius apporte de brefs compléments, soulignant que l'abandon des bandelettes par Lycurgue (6.30–31) est un signe de deuil (manchette "Vittae positae in luctu") ; son souci d'offrir alors une discussion strictement pertinente pour le passage commenté est souligné par un renvoi à la note précédente et par un refus de s'arrêter sur d'autres particularités des *vittae* qu'il a l'intention d'examiner "plus opportunément" dans son futur commentaire sur les *Silves*[99].

Il est frappant qu'aucun de ses successeurs ne développe cet élément de *realia* à l'endroit où Bernartius a produit sa note encyclopédique, ce qui peut s'expliquer par le sentiment qu'il est inutile de revenir sur le terrain qu'il a arpenté, mais aussi par la conviction que cet endroit du cinquième livre n'est pas le plus approprié pour une telle discussion. Crucé reste muet *ad loc.*, même si c'est entre autres la note correspondante de Bernartius qu'il vise ailleurs en évoquant les érudits qui ont "rempli leurs petits commentaires d'abondants développements sur les *vittae* (et sur les *puncti*)"[100].

---

[98] Bernartius conclut sa note par "Sed nos satis exspatiati, in viam redeamus." Sur cette métaphore du retour dans le droit chemin, cf. Barth *ad* 5.329 (*infra* p. 535 et n. 126).

[99] Bernartius *ad* 6.30 « *sedet ipse exutus honoro | Vittarum nexu genitor*] De vittis ad librum quintum satis diximus. Illud obiter hic nota, vittas positas in luctu. Noster Epicedio, in Glauciam : [*silv.* 2.1.26–27]. Thebaidos XI. [11.459–462]. clarum hoc, sed non expeditum. Noster lacrymis Etrusci : Pietatem cum vitta ad exequias vocat. [*silv.* 3.3.3 et 6]. & sunt praeterea scriptorum loci, qui adstruere videntur, vittas sumptas, non positas in luctu. Soluam aut scindam oportunius hunc nodum in Syluis. »

[100] Crucé *ad* 6.5 "p.255" cité n. 68.

Barclay et Beraldus ne disent qu'un mot de cette matière. Très bref, Barth se contente d'éclairer le sens littéral par des "scolies"; pas davantage que les autres exégètes de cette période, il ne se réfère ici à la note de Bernartius – note que ses *Adversaria* mentionnaient pourtant pour dénoncer l'une des grossières erreurs commises par l'exégète néerlandais dans l'exploitation des textes antiques[101]. A la prolixité de Bernartius *ad* 5.668 s'oppose en outre l'attitude de Barth dans un autre passage, la description de Virtus nouant des bandelettes dans ses cheveux lorsqu'elle prend l'apparence de la prêtresse Mantô (10.644–645 *descendunt uestes toruisque ligatur* | *uitta comis*) : le sujet, affirme-t-il, est parfaitement connu[102]. Barth ne s'interdit pas pour autant d'apporter, à l'occasion, quelques informations. Lorsque Stace parle du char d'Amphiaraüs "orné de bandelettes" (8.127), il va jusqu'à passer en revue la diversité des objets et des personnages qui portaient de tels liens ; mais l'esprit est bien différent du discours encyclopédique de Bernartius discuté ci-dessus, puisque Barth se borne à fournir une liste de brèves illustrations tirées des poètes classiques[103]. Il passe rapidement sur les *vittae*, et en particulier sur leur couleur, lorsque Tydée, évoquant le culte dont il fait le vœu d'honorer Minerve, mentionne les bandelettes pourpres et blanches qui seront suspendues à son arbre (2.737–738)[104] – un passage qu'effleure aussi Crucé, suivi par Beraldus[105]. A partir de l'épisode de la nécromancie où Tiré-

[101] Barth, *Adversaria*, 1624, livre 6, chapitre 4, col. 264, qui restitue à Isid. *orig*. 19.31.6 la citation que Bernartius avait attribuée "par insouciance" à Martianus Capella, et suggère que l'erreur provient du fait que ces deux auteurs ont été édités ensemble par Bonaventura Vulcanius. Cf. chapitre 2, p. 73 et n. 111 sur les reproches de Barth (et *supra* p. 518 et n. 72 sur les emprunts de Bernartius aux ouvrages antiquaires).

[102] Barth *ad* 10.644[638] «*Descendunt vestes.*] Tali enim habitu incedebant Sacerdotes, talari nimirum veste, substrictis vitta comis. De *vittis* omnia nota. [...] »

[103] Barth *ad* 8.127 « *Vittis.*] [...] *Vittis* cingebant qvicqvid consecratum volebant. Ut *Laurus*, apud nostrum, lib.XII. [*Theb*. 12.492]. *Altaria*. Virgilius, Eclog.VIII. [8.64]. *Focos*. Propertius, lib.IV. [4.6.5–6]. *Hostias*. Virgilius, Georg.III. [3.486–488]. *Ramos arborum, pacem petentes*. Idem, Aeneid.VIII. [8.127–128]. *Galeas*. Valerius Flaccus, lib.I. [1.385–386]. *Comas Virginum*. Idem lib.VIII. [8.6]. *Et matrum, diis supplicantium*. Horatius lib.III. Carm.XIV. [3.14.7–9]. *Lugentes viros*. Propertius, lib.III. Eleg.V. [sic] [3.6.30]. *Dearum effigies*. Catullus de Parcis, *eas* velut expingens. [64.308–309]. Plura alibi. »

[104] Barth *ad* 2.738 «*Niveo discrimine.*] [...] *Vittae* autem communiter albae. Achilleid.I. [1.11]. Lib.III. Thebaid. [3.467]. Virgilius, lib.VI. [*Aen*. 6.665]. [...] »

[105] Crucé *ad* 2.737 "p.111" «*Actaeas tibi rite faces & ab arbore casta.* | *Nectent purpureas niueo discrimine vittas.* | Arboribus vittae & faces appendi solitae in speciem cultus ac religionis. Vtrumque morem indicat hic locus, & Prudentius in Symmachum. <2.1010–1011> *Et quae fumificas arbor vittata lucernas* | *Sustinuit, cadit vltrici succisa bipenni.* [...] », dans une note qui s'intéresse davantage aux torches et autres lampes et lanternes ; Beraldus intègre l'énoncé de Crucé dans une note qui se focalise elle aussi sur les sources de lumière.

sias éloigne les ombres qui le pressent (4.603), Barth construit même un discours assez ample, citant généreusement Isidore (entre autres auteurs) pour dissiper la confusion "courante parmi ceux qui écrivent en latin aujourd'hui" entre *vittae* et *infulae*, et apportant des précisions sur l'emploi des premières et leur association occasionnelle avec feuillage et couronnes ; son propos n'a cependant rien du caractère systématique que présente la "dissertation" de Bernartius – un constat que permettraient aussi de faire, du reste, les notes qu'il consacre aux *infulae*[106].

Les pratiques individuelles et collectives constituent un objet d'intérêt majeur dans les notes consacrées à la religion, une situation à laquelle n'est pas étrangère leur représentation récurrente dans le texte. Lorsqu'Adraste, interprétant l'arrivée de Polynice et Tydée à Argos comme l'heureuse réalisation d'une prophétie, promet de sacrifier à Apollon du bétail noir et d'en brûler les entrailles arrosées de lait (1.506–508), l'occasion s'offre aux exégètes d'esquisser un tableau général. Bernartius relève brièvement que les Anciens réservaient les offrandes de lait aux *inferi* et aux divinités mineures (manchette "Ritus in sacris"). Barclay consacre au choix de bétail noir, puis à la notion de *lustratio* évoquée par Stace, des notes d'une ampleur inhabituelle pour lui. Beraldus en produit six, pour la plupart assez courtes, tandis que Barth se montre prolixe, développant notamment la discussion du verbe *litare* et plus encore celle de l'expression *lustralia exta*, et fournissant en relation avec l'énoncé *edet Vulcanius ignis* une longue liste de verbes "animés" utilisés pour décrire le feu. La coupe figurée qu'Adraste fait apporter à la fin du festin auquel il a convié ses deux hôtes suscite des développements antiquaires sur les libations (en particulier à propos de 1.541–543 et 1.552–553). Bernartius livre une note fournie (manchette "Libandi mos"), qui, entre autres, distingue les divers endroits où l'on répandait du vin et signale que les libations étaient placées dans une *patella*, tandis que Barclay insiste sur le caractère grec des coutumes évoquées dans ces vers[107]. Crucé s'intéresse pour l'essentiel à l'intertexte virgilien, un élément que Marolles et Barth combinent à une observation antiquaire ; Beraldus aussi s'arrête sur ces passages, notamment pour synthétiser et abréger la note de Bernartius[108].

---

106 Barth *ad* 4.603 *uittaque ligatis frondibus*. Sur les *infulae*, voir e.g. *ad* 2.96 *uellera nota, ad* 2.98 *cucurrit, ad* 2.99 *glaucaeque innexus oliuae*.

107 Bernartius *ad* 1.553. Barclay *ad* 1.541.

108 Crucé *ad* 1.542 "p.48", discuté au chapitre 6, pp. 456–457 et n. 219. Marolles (notes finales) *ad* 1.545. Barth *ad* 1.541 *ex more* (très bref), et 1.552 *hanc undante mero fundens* (cf. chapitre 6, n. 219). Beraldus *ad* 1.541 *ex more* (brève note explicative), 1.552 *undante mero fundens*.

On se penche sur les prémices comme sur les libations. C'est le cas de Crucé lorsque Tydée adresse son vœu à Minerve (2.741–742 *tu bellis, tu pace feres de more frequentes | primitias operum, non indignante Diana*); dans sa brève note (qui implique aussi la mythologie), il expose ce que sont des "prémices agricoles", conformément au sens particulier qu'il donne à l'expression de Stace[109]. Lorsque Créon applique métaphoriquement ce terme à la mort de son fils Ménécée (11.285–286 *primitiis ararum et rite nefasto | libatus iussusque mori*), l'exégète français énumère les prémices de toute espèce, dans une approche évidemment centrifuge[110]. Il convient d'observer que Beraldus prend soin de corriger explicitement l'interprétation que son prédécesseur donnait du premier passage – tout en reproduisant en entier l'énoncé concerné – pour donner à *primitiae operum* un sens plus général[111].

Si les *vittae* ont illustré de façon spectaculaire l'intérêt qu'éveillent souvent les objets et accessoires liés à la pratique religieuse, la discussion des torches que Crucé offre à propos des vers 2.251–252, dans le contexte des noces célébrées à Argos, est représentative de l'attrait que cet exégète éprouve pour une telle matière, et plus particulièrement pour le sujet des sources de lumière[112]; mais elle montre aussi la réflexion antiquaire en interaction avec l'*emendatio*. Crucé, qui dans son édition de 1618 a reproduit par nécessité *innuptam limine adibant | Pallada*, qu'éditait Lindenbrog, tient ici à signaler son accord avec Bernartius qui corrigeait le texte en *lumine*[113]; mais là où Bernartius se contentait d'invoquer, outre une leçon manuscrite, le fait que les torches sont mentionnées quelques vers plus loin (2.259 *praemissasque faces, festum nubentibus ignem*), Crucé s'attache à documenter leur usage en l'honneur des dieux, et surtout de Pallas comme de Diane lors des noces.

---

109 Crucé *ad* 2.742 "p.111".

110 Crucé *ad* 11.285 "p.485".

111 Beraldus *ad* 2.742 «*Primitias operum.*] *Primitia operum*, hic Cruceo sunt primi fructus agriculturae : si quidem rusticis perpetuus, & quasi proprius labor. Unde Hesiodus libros rei rusticae ἔργα inscripsit. Gratum opus agricolis. Sed latius primitiae operum intelligendae sunt, ut puto, pro sacrificiis, aut donis, quibus gratias ageret Tydeus Minervae de se bene meritae pro quolibet insigni opere tempore belli seu pacis a se edendo.», où tout ce qui précède "Sed latius" provient de Crucé. La brève note de Beraldus *ad* 11.285 reprend la première phrase de Crucé *ad loc.* "p.485" mais ne discute pas son interprétation.

112 Cf. Crucé *ad* 2.737 "p.111" (n. 105).

113 L'hésitation perdure chez les éditeurs actuels : Hill imprime *limine*, Hall *lumine* (cf. III 429–430).

[Crucé *ad* 2.251 "p.82"] *Innuptam limine adibant Pallada.* | Bernartius recte emendat *Lumine*, Coluntur enim numina luminibus accensis, more vsitatissimo, praesertim Pallas & Diana quibus nupturae virgines initiabantur. De facibus Dianae diximus in syluis. Palladis ignes memorantur Propertio lib.4. eleg.4. Nam in eius Deae templo peruigilem flammam custodiri solitam innuit Statius in fine huius libri, vbi Tydeus victoriae compos tale donarium Palladi vouet. In templo quidem Mineruae Poliadis apud Athenienses, λύχνον ἄσβεστον fuisse testatur Strabo lib.9. Iure ergo lumine adibant Pallada, facibus nempe nuptialibus, vt vulgo exponunt. Sed & vulgari genere luminum dea propitiari poterat extra nuptias, Tydeus infra. <2.737–738> *Actaeas tibi rite faces & ab arbore casta* | *Nectent purpureas niueo discrimine vittas*. Translatus fuit eiusmodi cultus ad Ioues humanos. Principes enim in vrbem aliquam aduenientes accensis facibus hodie in plerisque regionibus excipiuntur. Qui mos iampridem inualuit, vt videbis apud Marcellinum lib.21. Martialem lib.10. epig.6. & alios. Imo ignis olim praelatus illis, vt iampridem docti monuerunt. Pene omiseram verba scholiastae Graeci in Oden 7. Olymp. [schol. Pind. *Ol.* 7.84b]. *Rhodij praemoniti a Sole de natiuitate Mineruae, & ex illius mandato, solemni sacrificio Deae operari cupientes non aduerterunt mentem rei aptissimae & maxime propriae sacrificijs. Etenim absque igne in arcem ascenderunt, vbi erant altaria & sine igne sacrificarunt.* Vides ignem in sacrificijs necessarium, praesertim Palladis.

Crucé s'arrête surtout sur le cas de Pallas, seul vraiment pertinent pour les vers commentés. Avec le "regard grec" qui le caractérise souvent, il relève à la suite de Strabon la présence d'une flamme éternelle dans le temple athénien de "Minerve" Polias ; signalant, par référence au vœu de Tydée, que l'on honorait Pallas par des torches aussi hors du contexte nuptial, il se souvient de citer une scolie à Pindare rapportant que les Rhodiens avaient manqué à ce devoir. Par un singulier élargissement de la perspective, Crucé observe également que cet usage a été transféré aux "Jupiters humains" et persiste dans un tel cadre "encore aujourd'hui dans de nombreuses régions". Sa discussion est strictement motivée par l'*emendatio*[114], comme l'est celle de Barth *ad loc.* qui, sans mentionner Crucé ni les torches, défend la leçon *limine* contre la correction de Bernartius[115]. Barclay, qui garde ici le silence,

---

114 Cf. Beraldus, qui reprend implicitement cette note (en la résumant et en la privant des références grecques comme des parallèles autres que celui du Tydée de Stace) : s'il commente la leçon *lumine* imprimée dans son texte, il juge utile de préciser que certains manuscrits lisent *limine*.

115 La longue note de Barth *ad* 2.251 *innuptam limine adibant* défend *limine* en se fondant sur le témoignage de la majorité des manuscrits mais surtout sur une scolie (tirée d'un manuscrit) qui explique ce terme par le fait qu'aucune femme mariée ou veuve n'était admise dans ce temple de Pallas ; de manière caractéristique, Barth refuse ici (et encore une fois plus loin dans la note) de discuter en détail ce genre d'interdit religieux. La discussion s'élargit

discute peu après la mention explicite des torches (2.259), refusant pour sa part avec humour – et en accord avec ses principes – un développement antiquaire qui consisterait à "allumer des torches en plein midi"[116]. Barth fait de même à cet endroit, renvoyant aux notes qu'il a offertes ailleurs et excluant surtout de répéter ce que disent les compilations relatives aux rites matrimoniaux (dont il nomme deux auteurs)[117], par un scrupule à empiéter sur le territoire d'autrui qui s'exprime fréquemment chez lui comme chez Barclay, mais aussi chez Crucé[118].

Bernartius ne discute guère ce type de *realia* au-delà de la correction de *limine* en *lumine* signalée ci-dessus, et il n'aborde guère les coutumes nuptiales en relation avec le récit des noces argiennes, à l'exception d'une modeste note consacrée au *flammeum* mentionné en 2.341 (manchette "Ritus flammei in nuptijs"). Il est très représentatif des modes variés de construction des discours exégétiques qu'il s'arrête en revanche sur ces coutumes à propos d'un passage où la sollicitation est beaucoup moins directe : celui où Argie, errant à la recherche du cadavre de Polynice, se remémore "son fiancé au pied des premiers autels" (12.188 tr. Lesueur). Bernartius ne se limite pas alors à signaler qu'il s'agit d'une allusion au sacrifice pratiqué lors de la cérémonie nuptiale, mais il offre aussi un développement d'une bonne page (environ trois cents cinquante mots) centré sur le mariage lui-même (manchette "Nuptiarum solennia") ; de manière plus significative encore de la liberté des discours exégétiques, ce développement évoque, outre le sacrifice, d'autres éléments du rite nuptial qui sont inspirés non par le passage commenté mais, "en cascade", par une citation de Valerius Flaccus[119].

---

ensuite à Larissa mentionnée en 2.253 et au temple de Pallas qui y était situé (cf. *supra* pp. 525–526 et n. 95).

116 Barclay *ad* 2.259 : « *Praemissasque faces, festum nubentibus ignem* | *Obruit.*] Nuptiales faces intelligit, de quibus tot iam a diuersis dicta sunt, vt si ego quoque de illis aliquid, videar certe faces illas accensurus, sed ipso meridie. » Cf. *supra* pp. 518–519 et chapitre 2, n. 124.

117 Barth *ad* 2.259 « *Praemissasqve faces.*] Qvae ducebant pompam Nuptialem & sponsis a Matribus praeferebantur, ut alibi & ad Claudianum docemus. Nihil attinet regerere, qvae sunt notata a doctissimis Nuptialium Rituum Collectoribus, Brissonio videlicet & A. Hotomano, aliisqve sparsim. », qui fait référence à Barnabé Brisson, *De ritu nuptiarum liber singularis, Eiusdem de iure conubiorum liber alter* (1564) et Antoine Hotman, *Observationum quae ad veterem nuptiarum ritum pertinent liber singularis* (1585).

118 E.g. Crucé *ad* 8.765 "p.389" « *Nec prius astra subit quam mystica lampas, & insons,* | *Ilissus multa purgauit lumina lympha.* | [...] De virtute piatrice ignis & aquae nihil dicam. Publicam hanc materiem multi iampridem occuparunt, suique iuris fecerunt. »

119 Bernartius *ad* 12.188. L'élément centrifuge est introduit par "qui locus alterius cuiusdam ritus memorem me reddit. quo receptum, vt aqua & ignis nuptiarum sollennibus semper adhiberentur." et conclu par "Erit fortasse aliquis, cui extra limitem extraque oleas (quod

Les exégètes s'intéressent aux manières de prier, de supplier[120]. Bernartius, dans une note où la réflexion antiquaire soutient l'*emendatio*, montre à l'aide de quelques citations que le geste d'Atalante balayant de ses cheveux l'autel de Diane (9.638 *gelidas uerrentem crinibus aras*) est celui des suppliants (manchette "Mos verendi [sic] aras")[121] – une observation que Barth, peu soucieux ici d'illustrer cette coutume "qu'ont notée de nombreux érudits", restitue à son auteur en signalant qu'elle provient des *Electa* de Lipse[122]. Bernartius, toujours, commente (sans insistance) la position assise des suppliantes argiennes devant l'autel de la Clémence (manchette "Supplices & adorantes sedebant"), par référence à des sources latines[123] ; Barth renvoie sur cette question à d'autres ouvrages, tandis que Beraldus fait référence à la Grèce[124]. Si quelques mots suffisent à Crucé pour signaler différents gestes d'adoration lorsque Thiodamas se prosterne en réaction à sa désignation comme successeur d'Amphiaraüs (8.284), Barth utilise les serments des Lemniennes sur les cendres de leurs victimes (5.329) comme point de départ d'une énorme discussion sur les manières de jurer[125]. Remarquable par ses dimensions (cinq pages, plus de mille cinq cents mots), mais aussi par son caractère centrifuge affiché par une métaphore qui évoque la notion de digression[126], cette discussion ouvre de vastes horizons : énumérant les

---

dicitur) ire videbor : non eo ; noto haec talia, vt intelligat iuuentus Papinium scribentem Epith. Stellae & Violantillae : [*silv*. 1.2.3–6]. […] » Cf. *supra* p. 511 pour le début de la note, qui commente le caractère allusif du passage.

120 On reviendra au chapitre 8, pp. 621–622 sur l'adoration intérieure.

121 Bernartius *ad* 9.638, qui corrige *uerentem* du texte traditionnel ; la manchette, où "verendi" reproduit cette erreur, est corrigée en "verrendi" dans la réédition d'Anvers 1607.

122 Barth *ad* 9.638 se réfère à Lipse, *Electa*, 1585, livre 2, chapitre 6 (désigné par erreur comme le chapitre 5), qui, sans discuter ce vers de Stace, incluait en effet déjà dans son développement sur 4.202–203 toutes les citations que produit Bernartius *ad* 9.638 ; Barth renvoie en outre, précisément, à sa note sur 4.203 *aris aduerrere crines*, où – après avoir confirmé par le témoignage d'Eutyches la conjecture avancée entre autres par Lipse et par Modius (cf. chapitre 3, p. 256 et n. 153) – il illustrait la coutume concernée par des renvois au même chapitre de Lipse mais aussi à de nombreux autres érudits, ajoutant au passage une référence à *Theb*. 10.50–53. Cf. chapitre 3, n. 153 sur la note de Barth *ad* 4.202 *coetu solante*, qui désigne le même passage des *Electa* comme la source de la conjecture *calatho* défendue par Bernartius.

123 Bernartius *ad* 12.540[550], qui corrige *insessis … aris* en *obsessis … aris* et cite Tib. 3.19.23, Prop. 2.28.43–46, Tert. *orat*. 16.

124 Barth *ad* 12.540 *paulum et ab insessis* renvoie aux commentaires de Colvius sur Apul. *flor*. 1 et de Passerat sur Prop. 4.4. Beraldus *ad loc.* cite Lysias et rapporte, entre autres, l'anecdote de Thémistocle cherchant refuge chez Admète roi des Molosses.

125 Crucé *ad* 8.284 "p.368" ; Barth *ad* 5.329 *cineres iurare sepultos*.

126 Le discours métatextuel de Barth, qui dépeint ce développement "non pertinent pour Stace" comme un long voyage suivi d'un "retour à Lemnos", est discuté dans Berlincourt (à paraître a). Cf. Bernartius *ad* 5.668[678] (*supra* pp. 528–529 et n. 98).

objets variés par lesquels l'homme a imaginé de prêter serment, y compris de manière blasphématoire, elle embrasse dans son champ de vision les hérétiques et les orthodoxes, les anciens chrétiens et les hébreux, les Egyptiens et les Arabes, le Moyen Age français et anglais comme les Wisigoths.

Le rapprochement avec les anciens chrétiens, éventuellement accompagné d'observations morales, est courant chez Barth ; ainsi une apparente mention d'ornements sur le front des prêtresses de Cybèle (12.227 *uittata fronte notauit* où les éditeurs lisent aujourd'hui *fronde*) évoque-t-elle en lui le rite signalant la "vraie grâce divine" dont témoigne le pseudo-Victor de Vita.

> [Barth *ad* 12.227] *Fronte notavit.*] [...] *Frons* consecrata Genio, qvam tangebant Deum venerantes, ut scribit Servius, ad Aeneid. III. v.607. Simili autem indicio Gratiae (sed verae) divinae, in Baptismate Christianis olim *frons* signabatur. Victor Uticensis, lib.III. Passione Septem fratrum sub Hunerico Rege. <ps.Vict.Vit. *pass.* 8> *Nobis nullus de postibus frontium valebit evellere, qvod in uno Baptismate artifex Trinitatis dignatus est titulare.* [...]

L'examen des coutumes religieuses s'élargit souvent au monde moderne. Atalante allant pieds nus se purifier d'un cauchemar dans les eaux du Ladon (9.572) inspire à Crucé – en prolongement d'une interprétation qu'il conteste – quelques mots sur les temples où l'on n'accédait que déchaussé, "coutume dont Belon atteste que les Turcs l'observent aujourd'hui encore"[127]. Une allusion au meurtre du serpent Python (1.569 *piacula caedis*) est l'occasion pour Barth de signaler qu'en de telles circonstances les rites d'expiation – autre sujet qui retient souvent l'attention[128] – "sont pratiqués encore aujourd'hui chez les mahométans". A travers de telles notations, ces commentaires reflètent la curiosité de leur époque pour des terres lointaines, en même temps que les sources, notamment les récits de voyage, sur lesquelles se fonde alors la connaissance du Levant[129].

---

[127] Crucé *ad* 9.572 "p.415" « *Plantisque ex more solutis.* | Scribunt Eclogarij allusum hic ad nudipedalia, & religionem quorundam templorum, quae non nisi nudo pede ingredi licuit. Quem morem etiam hodie Turci obseruant, teste P. Bellonio. Itaque plantas solutas, & nudum pedem noui illi Interpretes confundunt, quae tamen distinguntur : Nam pes soluitur cum calceamenti vinculum laxatur aut detrahitur ; quod factitatum fuisse in sacris quibusdam docet Seruius in 4. Aeneid. [Serv. auct. *Aen.* 4.518]. [...] » L'interprétation contestée est celle de Gevartius, *Electa*, 1619, livre 2, chapitre 12 (qui ne faisait pas le rapprochement avec les Turcs) ; cf. chapitre 2, n. 159.

[128] Cet intérêt s'exprime fréquemment chez Crucé, e.g. *ad* 8.765 "p.389" cité n. 118 et au chapitre 2, p. 86 ; *ad* 9.574 "p.415" discuté au chapitre 5, p. 370.

[129] Sur l'importance de l'ouvrage de Belon, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges, rédi-*

Les exégètes de la *Thébaïde* trouvent pour parler des coutumes funéraires une matière inépuisable dans ce poème où se succèdent les morts violentes et où le problème de la privation de sépulture, inscrit dans le mythe à travers l'action d'Antigone et des suppliantes argiennes, constitue aussi un leitmotiv. Pour rendre compte de l'intérêt suscité par ces coutumes, qui ne sauraient faire l'objet d'une discussion systématique dans le cadre étroit de ce chapitre, je me concentrai de manière très sélective sur quelques notes consacrées à l'un ou l'autre passage. Celle de Crucé sur les paroles par lesquelles Polynice demande à Adraste de veiller sur ses cendres (11.190) offre un raccourci des enjeux que soulève pour les exégètes la question du devoir de sépulture.

> [Crucé *ad* 11.190 "p.481"] *Sis Lenis Cineri.* | Hoc testamentum est morituri Polynicis. Veteres enim magna cura sepulturam suam amicis, aut haeredibus mandabant, & solennia sui funeris praescribebant, vt Augustus apud Suetonium & Dionem lib.56. Cecilius Isidorus apud Plinium, Saepe iubebant vt corpus suum in patriam, & sepulchra maiorum referretur. Plutarchus in Antonio, Iuricos. in L. Alumnae ff. de adim. leg. Interdum vt serui, quos idcirco manumittebant, prope sepulchrum habitarent, cineresque seruarent. Hinc sepulchrorum ianitores & cadauerum custodes nominati Firmico. Testantur id quoque veteres inscriptiones & Lucianus in Nigrino. Contra multi sepulturam neglexere, aut pompam omnem funebrem auersati sunt, vt Atticus, teste Cornelio Nepote : & Seneca apud Tacitum 16. Annal. Quinetiam sepulchrum sibi omnino fieri vetuit Iul. Frontinus, cuius vox illa insignis sonat apud Plin. Epist.19. lib.9. *Impensa monumenti superuacua est, memoria nostra durabit, si vitam meruerimus.*

Crucé désigne ces paroles prononcées juste avant le duel comme une forme de signal narratif anticipant la mort de Polynice, signal qu'il entreprend d'expliciter par les *realia* – en l'occurrence par les instructions, attestées entre autres par l'épigraphie, que l'on donnait à ses proches pour organiser sa sépulture et veiller sur elle. Il met ensuite cette attitude en perspective, signalant le contre-exemple des personnages qui ne se souciaient pas de tels honneurs ou s'y opposaient expressément ; l'éloge de Frontin, qui se fiait à

---

gées en trois livres, 1553 et 1555 – cité par Crucé mais aussi, à de nombreuses reprises, par Barth – voir notamment Tinguely 2000:77–96. L'intérêt que portent à de telles connaissances les milieux dans lesquels évoluent les exégètes étudiés ici peut être illustré par le cas de Torrentius (cf. chapitre 2, pp. 64–67 sur ses liens avec Bernartius), dont De Landtsheer 2002:186 souligne que la bibliothèque contient de nombreux pamphlets et monographies sur l'empire Ottoman. On a vu *supra* p. 524 qu'un commentateur comme Marolles s'intéresse aux équivalents turcs des toponymes qu'il rencontre chez Stace ; la référence aux Turcs est récurrente dans les notes de *realia*, comme on le verra *infra* pp. 569–570 (cf. chapitre 6, p. 430 et n. 117).

la seule dignité de sa vie pour laisser une trace durable dans les mémoires, équivaut – pratique exceptionnelle chez Crucé – à adresser au lecteur un message moral.

Lorsqu'Ornytus, fuyant les combats, invite les Argiennes à abandonner l'espoir d'ensevelir leurs morts et à leur offrir plutôt des simulacres de funérailles et de tombeaux (12.160–162), on s'attache à parler des cénotaphes.

> [Bernartius *ad* 12.161] *Nomina quod superest vacuis datis orba sepulchris,* | *Absentesque animas ad inania busta vocatis*] adumbratus ex Virgilio locus lib.III. [*Aen.* 3.302–305]. respicit vterque Poeta ad κενοτάφιον, cuius praeclarum apud Xenophontem exemplum lib.VI. expeditionis Cyri. vbi militibus, quorum reliquiae reperiri non poterant, inane sepulchrum statuitur. vide Tacitum Annalium. I. & II. Suetonium Claudio cap.I. Marcellinum in vita Theucydidis : Lampridium Seuero : Vopiscum Floriano. Denique Iurisconsultos nostros. Macianum [sic] L.VI. de rer. diuisione : & Vlpianum L.5. de reliq. & sumpt. funer. vbi disces cenotaphium non fuisse apud veteres religiosum.

Enumérative et illustrative, la note de Bernartius est remarquable par le fait qu'elle juxtapose, à une citation épique, des références qui ne concernent que des réalités historiques ; elle l'est aussi par la diversité de ces références qui s'étendent jusqu'à Volusius Maecianus et Ulpien, reflet évident – même si d'autres exégètes citent de telles sources – des intérêts de ce commentateur-juriste. Beraldus exploitera habilement la note de son prédécesseur en lui donnant un tour plus didactique : pour aller droit au but, il placera la présentation de la coutume en tête de note ("Respicit Poeta ad veterum morem …"), sous une forme synthétique incluant certains éléments que Bernartius n'amenait que par référence à Xénophon ("quorum corpora non reperiebantur") ; il restreindra la perspective à la seule référentialité historique (suppression de la citation virgilienne), mais aussi aux auteurs du canon scolaire (suppression des textes que Bernartius citait après Xénophon, Tacite et Suétone) ; il complétera l'image en expliquant la fonction du cénotaphe par l'errance à laquelle les anciens croyaient condamnées les âmes des morts restés sans sépulture.

Barth, pour sa part, prend une direction très différente de Bernartius.

> [Barth *ad* 12.161] *Nomina vacuis sepulcris.*] *Qvod solum potestis, cenotaphia illis erigite, & inscribite eorum nomina, qvod juvabit eos pene ut sepultura. Hoc enim credebatur.* V.S. Ausonius : <*parentalia, praef. versibus adnotata* 9–10> *Hoc satis & tumulis, satis & telluris egenis,* | *Voce ciere animas funeris instar habet.* Hoc autem tam inscriptionibus monumentorum, quam vocis vivae commemoratione fieri poterat. Unde subjicitur ab eodem Poeta : <11–14> *Gaudent compositi cineres sua nomina dici,* | *Frontibus hoc scriptis & monumenta jubent.* | *Ille etiam moesti cui defuit Urna sepulcri,* | *Nomine ter dicto pene sepultus erat.* Ideoqve nomina defunctorum insculpebant monumentis, ut saepius lecta

> eum haberent effectum. Qvod & Cenotaphiis fieri praecipit hic Papinii Ornitus. Hacqve sententia exstructa fuerunt per totam olim Graeciam plurima vacua hoc genus monumenta & sepulcra, ut videre est in Memorabilibus Pausaniae. *Sepulcra* autem ipsa talium, qvi in pugna nempe ceciderint, Vestimentis, inferiis, & primitiis frugum annuis culta a Sapientioribus Graecis, exemplum est in Oratione longa Supplicum erga Lacedaemonios Plataeensium, apud Thucydidem, Libro III. [3.58.4]. De *Cenotaphiis* notarunt plura qvi de Funeribus scripserunt, praecipue Joannes Kirchmannus, noster familiaris in prima pueritia, uniusqve mensae hospes, Jenae cum annus aetatis ageremus Sextum aut Septimum, lib.III. cap.27. Et ante eum, Joannes Meursius ad Cassandram Lycophronis, p.190. &c.

Ouvrant lui aussi sa note par une citation poétique, le commentateur allemand préfère, au parallèle épique, ce miroir de la réalité quotidienne que sont les *Parentalia* d'Ausone, qu'il met à profit pour illustrer divers aspects de la coutume romaine puis prolonge par une observation sur la fonction que revêtaient les inscriptions ; il élargit le regard en soulignant la fréquence des cénotaphes en Grèce d'après le témoignage de Pausanias, ancré lui aussi dans le monde réel, avant de s'appuyer sur Thucydide pour évoquer le cas spécifique – très pertinent pour le passage commenté – des hommes morts au combat et des offrandes qui leur étaient faites. Surtout, Barth se distingue par un renvoi à la littérature antiquaire sous la forme d'une référence précise à l'important *De funeribus Romanorum* de Kirchmann (1605) ; dans le même temps, cette référence donne lieu à une notation autobiographique illustrant les liens personnels du commentateur avec Kirchmann, et, par l'évocation d'un repas qui a marqué son enfance, elle fait même entrer le lecteur dans son intimité, jouant d'un registre qui est, de la manière la plus visible, celui des *adversaria*[130]. La dernière phrase, qui relève l'antériorité des recherches de Meursius, est elle-même représentative de la démarche de Barth, toujours soucieux d'attribuer à chaque érudit les mérites qui lui reviennent.

Le récit des funérailles d'Opheltès (6.54–248) offrirait l'occasion d'observer en détail ce que les exégètes ont à dire sur les gestes et pratiques funéraires[131]. Il ne sera pas inutile d'en dégager ici au moins quelques traits saillants, dans l'idée de compléter la caractérisation du discours antiquaire de Barth en le confrontant avec celui de l'autre commentaire continu du

---

[130] Sur la dimension personnelle qui caractérise le discours des *adversaria*, voir introduction de la deuxième partie, p. 208.

[131] J'espère trouver ailleurs l'occasion de revenir sur ce matériel trop abondant pour être exposé ici dans son ensemble.

17e s., œuvre de Beraldus. Dans sa réaction à la description minutieuse du lit funèbre d'Opheltès et des présents qui sont voués aux flammes (6.54–83), le commentaire *Ad usum Delphini* révèle un intérêt notable pour les *realia*: pas moins de treize approfondissements – auxquels s'ajoutent des éclaircissements – y sont consacrés à des questions comme les types de bois utilisés pour les funérailles, l'encens et les aromates, le vêtement de pourpre habillant le cadavre, l'offrande d'armes et d'objets chers au défunt. Sur le plan thématique, relevons un intérêt pour les productions végétales bien visible au sujet du cyprès et surtout de l'acanthe, que confirme du reste l'exégèse du récit de la coupe des arbres pour le bûcher (6.84–117). Bien des notes comptent tout au plus quelques dizaines de mots[132]. L'une ou l'autre s'étend davantage, comme une note d'environ quatre-vingts mots sur l'usage funéraire de la pourpre, qui, comme d'autres, doit à des citations une bonne part de sa modeste expansion – et qui renvoie pour une fois à un ouvrage, en l'occurrence les *Genialium dierum libri* d'Alessandro Alessandri (1532)[133]. Partout, on a affaire à des "notices" qui esquissent chacune une question clairement délimitée.

Les notes de Barth sur les mêmes vers présentent un faciès tout différent. Si elles touchent nombre de faits relatifs aux coutumes funéraires, leur approche témoigne d'un désintérêt à en offrir une discussion systématique, même succincte. Barth renonce parfois tacitement à entrer en matière, comme au sujet des armes jetées sur le lit funèbre, "dont d'autres ont parlé"[134]; mais sa réticence est souvent plus explicite, et on ne peut

---

132 E.g. Beraldus *ad* 6.61 « *Thura.*] Thura etiam funeribus dicata, de quo multum queritur Plinius <*nat.*> lib.12. cap.13. Non solum autem Pagani, sed etiam Judaei & Christiani aromata ad funera adhibuerunt. Tertullianus Apollog. [sic] <42> *Thura plane non emimus: si Arabiae queruntur; sciant Sabaei pluris & carius suas merces Christianis profligari sepeliendis, quam diis fumigandis.* »; « *Cinnama.*] Hujus lignum inter delicatiora aromata annumeratur: Vulgo *Cannella.* »; « *Durantia.*] Lactantius hic: *Liber devicta India hoc unguenti genus advexit, gentibusque dedit. Et bene dicit durantia. Constat enim Cinnama fugere; vel ad illud magis dixisse videtur, quod cinnamum odorem suum longo tempore non amittit.* Lucanus: <10.166–167> *Quod nondum evanuit aura* | *Cinnamon.* »

133 Beraldus *ad* 6.62 « *Tyrioque attollitur ostro molle supercilium.*] Tangit morem involvendi mortuos in pretiosis ac purpureis vestibus: quin & mortuis injectae purpureae vestes. Cujus moris rationem affert Servius: <Serv. auct. *Aen.* 3.67> *Quoniam*, inquit, *sumptuosum erat & crudele victimas, vel homines interficere, sanguinei coloris coepta est vestis mortuis injici.* Virgilius 6. Aeneid. <6.220–222> *Fit gemitus, tum membra toro defleta reponunt,* | *Purpureasque supra vestes, velamina nota* | *Conjiciunt.* Noster Pietate Abascantii: <Stat. *silv.* 5.1.214–216> *Altis* | *Ipsa toris Serum Tyrioque umbrata recumbit* | *Tegmine.* De ostro vero seu purpura vide lib.1. Theb. v.517. De usu purpurae in funeribus vide Alexandrum cap.7. lib.3. »

134 Barth *ad* 6.67 « *Arma etiam.*] Paterna & avita virtutis monumenta, toto injecta. Notarunt pridem plures. Meminit Papinius ipse alibi. »

qu'être frappé par la force avec laquelle elle est affichée dès le début du passage.

> [Barth *ad* 6.54] *Cupresso.*] Multi dixerunt ad Virgilium, Horatium, Petronium : In qvorum dicta ne incurras, praestat ipsos consulendos ponere. Nam exscribere ipsos vel plagiosum sit, vel inertis & ignavae operae. Videas etiam Carolum Paschalium lib.IV. cap.17. […]

L'intention souvent exprimée de ne pas empiéter sur le territoire d'autrui[135], soulignée ici par un rejet du "plagiat" ou de la "paresse", est réaffirmée ensuite à propos de la coutume "grecque et romaine" consistant à habiller d'or et de pourpre les grands personnages sur leur lit funèbre[136]. Dans un registre différent, Barth déclare aussi ne pas avoir eu le loisir de vérifier si les recueils antiquaires discutent les vers de Stace décrivant les différentes strates du lit funèbre d'Opheltès[137]. Certaines des notes qui mettent en œuvre une telle rhétorique prêtent malgré tout attention aux *realia*. Par ailleurs, d'autres notes de Barth discutent longuement certains points : le transport du cadavre jusqu'au bûcher, et surtout le recours à l'encens et à la cannelle. L'esprit est toutefois très différent des notes de Beraldus, mais aussi de celle de Bernartius sur les *vittae* analysée plus haut. La discussion sur l'usage du brancard, qui s'efforce de clarifier certaines spécificités du texte commenté, ne cherche pas à faire le tour du sujet ; Barth déclare d'ailleurs plus loin ne pas vouloir répéter ce qu'en ont dit les recueils antiquaires[138]. L'encens, discuté d'abord sous l'angle botanique et économique, l'est ensuite, avec la

135 Voir déjà Barth *ad* 2.248 *obtendunt limina* (pp. 516–517) et *ad* 2.259 (n. 117) ; cf. chapitre 2, pp. 125–126. On découvrira ci-dessous, en relation avec la note *ad* 6.121 *tibia*, les motivations éthiques et religieuses que ce scrupule possède chez Barth.

136 Barth *ad* 6.62 « *Ostro.*] *Auro ostrum* jungi a Virgilio, ut pretiosissima duo humani corporis indumenta, alibi notatum nobis. Hic *ostrinam aureamqve vestem* summo lecti seu feretri puerilis tegmini injectam dicit, exemplo Magnatum Romanorum Graecorumqve, qvorum exempla ne producam, metus in aliorum notas incurrendi facit. » Cf. Beraldus cité n. 133.

137 Barth *ad* 6.56 « *Ima virent.*] Pulcra descriptio *graduum Lecti.* […] Observare haec debebant qvi *Funeralia* descripserunt, & fecerunt fortasse, non enim nobis inqvirendi otium. […] »

138 Barth *ad* 6.55 « *Puerile feretrum.*] Portabatur enim ad rogum Lectus. Infra, v.CXXIX. [6.128–130]. Similia apud Appuleium Floridis, ubi Asclepiades Medicus hominem, in lecto tali depositum, vivum domum remittit, loco a nobis emaculato, lib.CXXII. cap.3. Adv. Notandum etiam hoc in Papinio, *lectum illum cupresso* fuisse *textum*. Qvi alii *tristes rami* notarunt pridem docti, & qvalescunqve, tristes facti sunt hoc officio. Sveta talia *feretra* supra capita ferri, & inde *capulos* dictos, notat Isidorus lib.XX. cap.XI. Origin. […]. Fulgentius Placiades [sic] : [*serm. ant.* 1]. » (où le reproche envers les "docti", au sujet de *tristes rami*, est dirigé contre "LP"). Cf. *ad* 6.128 « *Longo post tempore.*] Magnificam pompam translatorum ferculorum longum tempus consumsisse dicit. De tota re, ut & funeribus, necessariorum Primatumqve humeris portatis, multis scriptores, qvi Funebria collegerunt. Nec nos ea recoqvimus, cum Commentarii id genus in omnium sint manibus. »

cannelle, dans une note complexe longue de plus de sept cents mots (deux pages et demie), qui passe d'un problème de chronologie (Stace comme Virgile ont négligé le fait que l'usage de l'encens est postérieur à la guerre de Troie) à une clarification des expressions *incana glaebis tura* et *durantia cinnama*, puis à une correction d'un paragraphe de Pline (*nat.* 12.89), et qui se conclut par des renvois à divers auteurs, depuis Dioscoride, Galien et Oribase jusqu'aux naturalistes portugais García de Orta (1563) et Cristóbal Acosta (1578)[139].

Ce qui ressort avant tout de ces quelques notes de Barth, c'est une grande disparité, en même temps qu'une sensibilité aiguë à la question des limites du discours exégétique – limites de ce commentaire-ci par rapport à d'autres commentaires, mais aussi par rapport à d'autres formes de discours antiquaire. Les amples discussions, qui ici constituent l'exception, sont bien présentes ailleurs ; mais ce constat même ne fait que conforter celui de la foncière hétérogénéité qui caractérise ce discours. Le contraste est flagrant avec l'homogénéité des notes de Beraldus, jamais très étendues – une situation qui tient entre autres à la disposition de l'exégèse sur la même page que le texte latin et l'*interpretatio continua*. Autre trait distinctif, Barth ne se soucie guère de tracer des esquisses ni d'offrir des synthèses structurées, comme s'appliquent à le faire – en recadrant au besoin le matériel hérité[140] – les notes de Beraldus, "formatées" par les exigences de la collection *Ad usum Delphini* et par les principes pédagogiques qui en sous-tendent la conception. Barth, toujours libre de s'éloigner du texte, l'est aussi d'exclure l'étude antiquaire, ce qu'il fait avec une insistance remarquable. Beraldus déclare certaines matières "connues de tous"[141], mais il ne manifeste aucune réticence à revenir, dans le registre forcément très différent qui est le sien, sur les sujets traités dans les discours savants. Pour sa part, le propos de Barth, critique et souvent ample, est d'esprit similaire à ces discours. Lorsqu'il n'a pas le moyen de compléter les grands travaux antiquaires ou de les mettre au service du texte commenté, il préfère garder le silence plutôt que de paraître usurper ce que d'autres "se sont approprié" – pour reprendre les termes dans lesquels Crucé justifie une semblable réticence[142]. La note de Barth *ad* 6.121

---

139 Barth *ad* 6.60 *incanaque glebis* (botanique et économique) et *ad* 6.61 *ab antiquo durantia cinnama Belo*.

140 Voir Beraldus *ad* 12.161 discuté *supra* p. 538 ; cf. *ad* 1.552 (p. 531).

141 E.g. Beraldus *ad* 6.54 « *Teneraque cupresso*.] Cupressus in funeribus usus, ut omnibus notum est, quia ut cupressus caesa non revirescit, sic mortui ad vitam minime redeunt. » Cf. Barth *ad loc.* cité ci-dessus.

142 Crucé *ad* 8.765 "p.389" (n. 118).

sur l'emploi des *tibia* lors des funérailles réaffirme cette position sous une forme saisissante. Craignant de répéter ce qu'ont dit d'autres érudits, Barth y renvoie, avec références précises, à une vingtaine d'autorités ; surtout, sa règle de conduite – qu'il formule ici en des termes similaires à ceux de l'avertissement "Amico lectori" sur les "vetera scholia"[143] – est inscrite dans une perspective spirituelle, placée sous le regard de l'Œil qui voit tout[144].

> [Barth *ad* 6.121] *Tibia.*] […] Caeterum qvos hic laudavi, evolvens, videbis magnam consonantiam Notationum, non dicam Libertatem Notatorum ; qvam similis eorumdem Auctorum lectio hactenus excuset, ne in Impudentiam sua exeat confidentia, qvod de nonnemine horum omnino verum, & in aliqvo pridem notare memini Desiderium Heraldum. Nos testamur Omnituentem oculum, nostra largiri aliis malle, qvam aliorum nobis adscribere, eumqve morem sanctum servare, servasse, & servaturos esse deinceps.

Les realia *militaires :* *curiosité antiquaire et pertinence contemporaine*

Au sujet martial de l'épopée thébaine de Stace répond l'intérêt visible de plusieurs commentateurs pour les *realia* militaires. Les récits de combats ou les descriptions d'armes que présente un tel poème suscitent des résonances contemporaines ; en cette matière particulièrement, la reconstitution du passé va de pair avec le désir de le confronter au présent – souvent, en l'occurrence, pour mettre en évidence une continuité, parfois aussi pour souligner les différences. Cette approche, qui atteste la capacité de la *Thébaïde* à faire naître chez ses lecteurs une réaction en prise sur le monde qui les entoure, reflète aussi la nature du regard que l'on porte sur les réalités antiques dans ce domaine.

L'art militaire a attiré la recherche antiquaire dès les travaux pionniers de Biondo, qui lui consacrait deux des dix livres de sa *Roma triumphans*. La curiosité pour la reconstruction du passé converge avec l'intérêt d'ordre pratique que revêtent les vues des anciens en matière de stratégie et de tactique, d'armement ou d'organisation[145]. Si le Moyen Age s'appuyait pour l'essentiel sur Végèce, les érudits de la fin du 16e et du 17e s. exploitent des textes désormais très divers, incluant les œuvres des historiens aux côtés

143 Voir chapitre 2, pp. 124–125.

144 Cf. Barth *ad* 5.688 *sed uidet hoc*, discuté au chapitre 8, pp. 618–619.

145 Sur l'importance de l'héritage gréco-romain pour l'art militaire médiéval et moderne jusqu'au 19e s., voir l'excellente synthèse de Papy in Grafton–Most–Settis 2009:974–981 *s.v. Warfare*.

des traités techniques. Dans ces sources, on cherche aussi des réponses à des préoccupations concrètes, comme celles qu'éveille la menace ottomane[146].

Notamment dans le sillage de Lipse, l'attention prêtée à l'art militaire antique est associée à une réflexion critique sur l'état des armées contemporaines, incitées à évoluer grâce aux enseignements tirés de l'étude du passé en même temps qu'elles la nourrissent. Les efforts de Lipse donnent naissance à deux traités sur l'organisation militaire et sur les engins de siège, issus d'un projet plus général d'analyse des historiens grecs et latins: le *De militia Romana* (1595) et les *Poliorcetica* (1596)[147]. Le *De militia Romana* se présente comme un commentaire de nombreux extraits de Polybe, insérés au sein d'une structure thématique où ils sont parfois réorganisés dans un ordre original; cette structure se coule dans un dialogue où Lipse assume le rôle de l'expert, intégrant dans ses interventions des citations d'autres auteurs antiques[148]. L'ouvrage, qui inclut des illustrations souvent novatrices (moins abondantes toutefois que dans les *Poliorcetica*)[149], est enrichi d'une annexe intitulée *Analecta sive Observationes reliquae ad Militiam et hosce libros*, sorte de commentaire lemmatisé du *De militia Romana*, qu'il appuie ou prolonge en s'aidant de nouvelles citations et de nouvelles illustrations[150]. Parmi les nombreux textes exploités dans cet ouvrage figurent les épopées de Stace[151]. Le rapprochement avec le présent est ostensible dans le dernier

---

[146] La conjonction de tels intérêts trouve une illustration dans la présence, au sein de la bibliothèque de cet humaniste qu'est Torrentius (voir chapitre 2, pp. 64–67 sur ses relations avec Bernartius), d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'empire ottoman mais aussi de traités de sujet militaire: voir De Landtsheer 2002:186–188. Cf. *supra* pp. 536–537 et n. 129 sur la curiosité géographique et ethnographique pour l'empire ottoman.

[147] Réédition du *De militia Romana*, avec une introduction, dans Weber 2002. Sur ce traité, et plus généralement sur la réflexion militaire de Lipse, voir De Landtsheer 2001 (104–106 sur le projet initial intitulé *Fax historica*) et Weber 2002:XI–XVI, qui renvoient à la bibliographie antérieure.

[148] Sur la réorganisation thématique à laquelle Lipse soumet le texte de Polybe, voir De Landtsheer 2001:107–108 (119–120 pour la table des matières du traité); cf. Weber 2002:XIII. Cette forme étonne certains contemporains: voir Parenty 2009:315–317 sur la réaction négative de Casaubon au *De militia Romana*. Enenkel 2001:81–84 discute, à propos des *Saturnales sermones* consacrés aux gladiateurs (cf. *supra* p. 502), la manière dont Lipse adapte à ses travaux antiquaires la forme du dialogue, privilégiée par les prosateurs de la Renaissance, et plus particulièrement les modèles offerts par Cicéron et les *Saturnales* de Macrobe.

[149] Sur la place des illustrations dans les publications de Lipse, voir Imhof 1999; cf. Enenkel 2001:93–95 sur les illustrations des combats de gladiateurs dans les *Saturnales sermones*.

[150] Weber 2002:XV discute la forme de cette annexe et montre en quoi elle est caractéristique de la démarche de Lipse, et plus généralement de l'appropriation à finalité pratique des textes antiques qui distingue l'humanisme tardif.

[151] E.g. *Theb*. 3.591, exploité au livre 3, dialogue 2 dans un développement sur les boucliers. Cf. n. 178 pour l'*Achilléide*.

développement (livre 5, dialogue 20), consacré à une comparaison qui aboutit à une sévère critique des pratiques militaires modernes[152]. Le *De militia Romana* aura une influence directe sur les réformes entreprises par le Prince d'Orange Maurice de Nassau pour améliorer l'efficacité de l'armée des Pays-Bas septentrionaux dans sa lutte contre les troupes espagnoles[153].

Sans être aussi patente que dans les traités mentionnés à l'instant, la pertinence contemporaine d'une réflexion sur l'art militaire antique est très sensible dans les exégèses de la *Thébaïde*. L'expression de ces préoccupations dans la discussion de ce texte, dont la relation avec les réalités de son temps est bien moins directe que chez un Polybe, montre à quel point les lectures actualisantes (au sens large) sont ancrées dans les mentalités[154]. Une note de Barth sur l'épisode des jeux funèbres permet de constater que de telles lectures s'immiscent dans le discours exégétique au sujet de passages qui ne paraissent pas forcément les susciter, en l'occurrence les vers où Stace mesure d'après la portée d'un javelot et d'une flèche la distance séparant les deux bornes choisies pour la course de chars (6.353–354 *finem iacet inter utrumque | quale quater iaculo spatium, ter harundine, uincas*).

> [Barth *ad* 6.354] *Qvale qvater jaculo spatium, ter arundine vincas.*] Liqvidum hinc longe aliam rationem, aliumqve usum *sagittandi* & *jaculis jaciendi* veteribus fuisse. Nempe ut trium sagittarum spatium, qvatuor jaculorum longitudinem habuerit. Hoc est qvatuor ictus jaculorum, aeqvent trium sagittarum spatium. Id qvod hodie secus habetur. Unius enim sagittae expulsio decem amplius jaculorum spatium conficit, eoqve amplius. Sed verum est *sagittarum* nos tenere veterem usum, etsi habiliorem longe redditum, *jaculorum* fere omnem amisisse. […] Non sunt indigna lectu, qvae tangit tamen potius qvam describit Justus Lipsius lib.V. de Militia Romana, cap.20. de usu & comparatione horum telorum. Sed ille nimis simpliciter credidit Papiniano huic qvasi statuto, qvod fieri prorsus neqvit ut verum sit, & alteri Homerico, qvi sagittas aliorum jaculo suo emetiri potuisse tradit Ulyssem; Qvod omnem omnino fidem excedit, neqve a qvoqvam umqvam creditum existimo. Non minus sane qvam caetera, qvae eidem suo Idolo adscribit figulus ille mendaciorum. Sed qvid mirum qvi tanta alia facinora confecit, eum jaculo etiam humana secula tanto intervallo superasse. Qvod vero de *tormentorum*, & *bombardarum* usu ibidem vir doctissimus, & sui omnino aevi singulare ornamentum, comparatione ad vetera jacula, disserit, de eo melius tacere puto. Experientia docet decem aliqva nostrarum hoc genus, muros, aggeres, acies, rumpere, disjicere, qvos machinae veterum centum non convulserint. Nec ille *pulveris*

152 Sur ce dialogue, voir De Landtsheer 2001:112–115.
153 Voir De Landtsheer 2001:115–119 et Weber 2002:XII.
154 Cf. introduction de la deuxième partie, p. 203 et n. 27 sur les paratextes vantant l'utilité de l'*Iliade* pour l'instruction des soldats.

> *pyrici* istius vim satis cognitam habuerit, qvi *clypeum Romanum* objicere *mosqvetae* uni voluerit, qvem jacula aliqvot antiqvorum non perforarint. Vidimus nos uno ictu talis *portatilis tormenti*, eqvitem omnibus armis armatum non excuti, sed cum toto eqvo suo proturbari. Non negamus exempla extare, qvibus maxima vis illis jaculabilibus hastis adscribatur. Sed qvanto, sodes, spatio ? Et qvae comparatio teli, qvod brevissimo temporis spatio semper novum, eademqve vi nocet hosti, cum eo qvod semel projectum non est jam utile possessori, qvi per multa millia illud ante gestaverit ? Sed simul manu evolarit, & procul tanta cum mole veniens, possit vitari, & ubi ceciderit, tam deinceps hosti utile sit qvam suo priori Domino. Nunc manu amplecti, & unius librae pondere tantum telorum gestare potest miles, ut decem amplius hostes illo conficere possit, nec amittat tamen telum, qvo uno in aliqvot annos armari valet ? Sed longe sunt amplioris ista dissertationis : Et proposita Rerum gerendarum exercitatis hominibus, faciunt universa Antiqvitatis studia ridiculo iis esse. Non secus atqve fuerit Annibali *Phormio*, aut toti seculo suo *Hippodamus Milesius*, qvem Aristoteles scribit, omnis usus civilis inexpertum, hominum primum de Republica Commentarios conscripsisse, lib.II. Polit.

Barth voit dans les vers de Stace la démonstration de la différence qui sépare anciens et modernes dans l'utilisation des armes de jet ("hodie secus habetur") : à sa propre époque, la portée d'une flèche n'est pas légèrement supérieure à celle d'un javelot, comme le suggère le poète, mais au moins dix fois plus grande, signe de la perfection atteinte dans l'usage de cette arme et de la désuétude dans laquelle est tombée l'autre[155]. Le commentateur admet implicitement qu'une épopée mythologique peut renseigner sur les *realia* militaires antiques, mais aussi que la confrontation avec le monde contemporain est pertinente pour éclairer un tel texte. La référence que Barth fait ensuite au dernier dialogue du *De militia Romana* (5.20), dont on a vu l'importance ci-dessus, souligne en un sens cette conviction ; dans le même temps, cette référence touche à la question de savoir dans quelle mesure les modèles antiques restent eux-mêmes pertinents pour la réflexion moderne – question cruciale en cette période où l'art militaire connaît une révolution dont participe l'essor des armes à feu, tout comme le développement de l'infanterie au détriment de la cavalerie[156]. La discussion de Barth conteste, outre le crédit sans limites que Lipse accorde à ce vers de Stace comme au témoignage d'Homère[157], une des leçons essentielles que

[155] Sur la portée respective des deux armes dans l'antiquité et sur leur confrontation, fréquente depuis Hom. *Od.* 8.229, voir Cassio 1994 ; cf. Thuillier 1996:155–156.

[156] Papy in Grafton–Most–Settis 2009:975 *s.v. Warfare*.

[157] Le dialogue 5.20 de Lipse, qui vise à démontrer que la portée des bombardes est inférieure à celle des javelots antiques, dit ceci (p. 242) : la portée des javelots égalait celle des flèches selon Homère, mais le cas d'Ulysse, dont il est question chez lui, est exceptionnel,

l'érudit néerlandais tire de la confrontation entre anciens et modernes. Alors que Lipse s'attache à défendre l'efficacité des armes antiques face au mépris que leur ont valu les progrès techniques postérieurs, Barth déclare incontestable la supériorité des équipements modernes, due notamment à l'usage de la poudre. Il se fait ici, à propos du *De militia Romana*, le témoin direct d'une limite à l'exaltation du monde antique, qui concerne à un niveau plus général l'autre traité de Lipse sur l'art militaire ; car si ses *Poliorcetica*, qui se penchent davantage sur l'armement que sur les aspects organisationnels, n'ont pas été en mesure d'exercer une influence comparable au *De militia Romana*, c'est précisément en raison de l'évolution accomplie à l'époque moderne dans ce domaine spécifique[158]. On relèvera enfin que dans toute cette discussion Barth se pose lui-même en expert ; cette attitude, qu'il manifeste ailleurs aussi, rappelle en l'occurrence que pour ce commentateur, comme pour bien des philologues de son temps, la guerre n'est pas un mot abstrait mais une réalité vécue et subie.

Diversité du regard antiquaire : la haste de Bellone

Barth, de manière générale, fait preuve d'un grand intérêt à discuter les *realia* militaires, offre beaucoup d'apports originaux même s'il se contente souvent aussi de renvoyer en ce domaine à d'autres ouvrages, comme il le fait pour la religion ; les liens entre monde antique et monde contemporain qui caractérisent son discours prennent d'ordinaire des formes nuancées. L'ouvrage de Bernartius, achevé avant la parution des traités de Lipse, prête globalement une attention plutôt modeste aux sujets militaires, mais on verra qu'il consacre à certaines questions de longs développements qui participent de sa tendance à l'encyclopédisme ; l'exégète néerlandais se distingue d'ordinaire, ici comme ailleurs, par sa sensibilité à la romanisation que Stace fait subir à son récit. Davantage que son prédécesseur immédiat, Barclay se désintéresse de la guerre elle-même, focalisant sa discussion des *realia* sur les faits religieux comme on l'a vu plus haut. Beraldus, au contraire, affiche pour cette matière un goût notable, dont témoignent des notes

---

et d'ordinaire les flèches portaient plus loin, la proportion entre la portée de l'une et l'autre arme étant indiquée par Stace. Lipse chiffre ensuite la portée respective d'un javelot et d'un trait.

158 Weber 2002:XV: "Ob die im [...] Traktat *Poliorceticon* [...] detailliert rekonstruierte antike Militärtechnik ebenfalls zeitgenössische Nachahmung gefunden hat, ist angesichts des mittlerweile eingeführten Pulvers zwar höchst unwahrscheinlich. Wir dürfen uns diese Nachahmung jedoch nicht ausschliesslich materiell denken ; zu lernen waren erneut auch organisatorisch-strategische Problemlösungsverfahren."

originales éparses mais souvent amples, qui jettent à l'occasion un regard critique sur les sources antiques ainsi que sur la tradition antiquaire. Crucé, enfin, est l'homme du paradoxe : auteur, quelques années plus tard, d'un ouvrage pionnier dans la réflexion sur l'établissement de la paix, il fait preuve dans son travail philologique d'une inclination manifeste pour les *realia* militaires[159]; particulièrement soucieux, en ce domaine également, d'intégrer l'élément grec dans le champ de vision des lecteurs de la *Thébaïde*, il discute volontiers les travaux antiquaires et confronte parfois explicitement aux réalités de son propre temps la matière qu'il découvre dans le poème.

Le début du livre 4, où les Argiens prennent le départ de leur expédition, est un bon révélateur de cette diversité : l'action de Bellone, qui du haut de Larissa (la citadelle d'Argos) brandit une torche et lance un javelot vers Thèbes (4.5–8) avant de se mêler aux soldats, de les armer et de les exhorter (4.9–12), donne souvent lieu à la dicussion de *realia*. Les deux notes de Barclay, qui constituent pour ainsi dire sa seule incursion dans le domaine militaire[160], permettent de situer les enjeux interprétatifs de ces vers.

> [Barclay *ad* 4.5] *Ostendit Bellona facem.*) Moris illius meminit quo Romani bellorum initio vexillum ex arce proponebant. Facem dixit, tum quod hoc officium Bellonae tribueret, cuius est accendere & inflammare ad bellum milites, tum quod solemnis illius facis, annuam memoriam Argiui celebrarent, quam Hypermestra ex arce illa sustulit, vt Lynceo coniugi, qui solus ex Aegypti filijs funestae nuptiarum nocti supererat, saluam esse se denunciaret. Consule Pausaniam in Corinthiacis.

> [Barclay *ad* 4.6] *Dextraque trabalem | Hastam intorsit agens, liquido quae stridula coelo | Fugit, & aduersae celso stetit aggere Dirces.*) Respexit iterum ad priscum Romanorum morem, apud quos denunciandi belli ratio illa fuit, vt Fecialis solemnia quaedam verba in finibus hostium pronunciaret, quae *vbi dixisset, hastam in fines eorum emittebat*, inquit Liuius. Ad quem ritum, haud dubie allusit Virgilius Aeneid.ix. [*Aen.* 9.52–53]. Et noster lib.xij. vbi de Thesei in Thebanos expeditione. [*Theb.* 12.649].

Il n'est sans doute pas indifférent que ce passage précis retienne l'attention d'un exégète aux yeux duquel les *realia* religieux revêtent un intérêt majeur. Dans le discours de Barclay, la torche de Bellone est en effet mise en relation aussi bien avec les célébrations annuelles des Argiens en mémoire

---

159 Cf. cependant Crucé *ad* 4.230 "p.172", cité au chapitre 2, n. 171. Sur la réflexion pacifiste de Crucé, voir chapitre 2, p. 81.

160 Cf. Barclay *ad* 4.269 *terga Cydonaea corythos arundine pulsat,* à propos du singulier armement de Parthénopée.

d'Hypermnestre qu'avec la fonction de la déesse consistant à enflammer les soldats pour la guerre, tandis que le jet de haste est interprété à la lumière du rite accompli par les Féciaux. Le commentateur souligne fortement cette romanisation du passé mythique grec qu'il retrouve dans le geste de Thésée au douzième livre, tout en la mettant en parallèle avec la pratique virgilienne. L'approche qu'il adopte ici tranche avec celle de Bernartius, qui – à l'image de "LP" – ne s'attardait pour sa part nullement sur les Féciaux, un fait notable si l'on considère son entrain habituel à signaler les traits romanisés, d'ailleurs très explicite au sujet d'autres *realia* militaires[161]. C'est seulement à propos de Thésée, et sans faire le lien avec ce passage-ci, que Bernartius devait mentionner le rite des Féciaux et parler d'une allusion de Stace à la coutume romaine, bien connue grâce à Tite-Live[162]. Au début du quatrième livre, il disait "comprendre l'idée de Stace" mais ne s'intéressait qu'à l'histoire d'Hypermnestre expliquant la célébration argienne des torches.

> [Bernartius *ad* 4.6] *ostendit Bellona facem*] capio Poetae mentem : non abs re tamen fuerit monere, occasione tam huius arcis, quam facis, Lyncem cum de quinquaginta Aegypti filiis, vnus esset necis periculo liberatus, ad Lyrceum oppidum confugisse, atque hinc face prolata, signum Hypermnestrae dedisse : ipsam etiam vicissim, a Larissa, protulisse facem, quo & se ostenderet saluam, eamque ob causam Argiuos quotannis *festum facularum* solitos celebrare. Author Pausanias Corinthiacis.

La confrontation de leurs notes rend bien visibles tant l'opération réalisée par Barclay que l'attitude de Bernartius. Barclay, qui pour l'essentiel réélabore ici des éléments présents chez son prédécesseur, comble ce qui pouvait y sembler une lacune en rapprochant des Féciaux l'action de Bellone et en soulignant la romanisation qu'elle implique, non sans mentionner lui aussi Tite-Live ; en faisant le parallèle avec le douzième livre, il ouvre aussi une perspective intratextuelle absente de l'exégèse antérieure. En outre, non content de recentrer le récit mythologique sur le geste d'Hypermnestre (en passant sous silence la torche de Lyncée), Barclay transforme la portée de l'évocation des festivités argiennes et de leur étiologie : en désignant cette évocation comme une allusion présente dans la mention même de la torche de Bellone ("Facem dixit … quod …"), il inscrit en effet dans le texte de Stace ce rapprochement que Bernartius offrait comme sa propre lecture, stimulée

161 En particulier *ad* 10.176[171] discuté *supra* p. 507.

162 Bernartius *ad* 12.649[659] « *& emissa praeceps iter inchoat hasta*] a ritu Fecialium Romanorum : qui sicubi bellum indicerent, hastam ferratam, aut sanguineam praeustam, in fines hostium emittebant, vti ex Liuio lib.I. vix vlli ignotum. »

par la double référence à Larissa et à la torche ("capio Poetae mentem : non abs re tamen fuerit monere …").

Crucé déclare son intention de ne pas répéter ce que ses prédécesseurs ont dit de la torche, ce qui explique qu'il ne revienne pas sur les célébrations argiennes liées à Hypermnestre. De manière caractéristique, son apport consiste à élargir le champ de vision à la Grèce par la mention des *pyrphoroi* assortie d'un renvoi à l'exégèse homérique d'Eustathe, tout en ouvrant à la littérature critique (les *Antiquae lectiones* de Caelius Rhodiginus) et à un adage d'Erasme[163]. Sa seconde note aborde, comme celle de Barclay, ce que l'on pouvait reprocher à Bernartius d'avoir omis : le rite des Féciaux, que le "pédagogue parisien" (qui ne commente pas le passage concernant Thésée) développe de manière originale en se fondant sur Festus, Dion Cassius et Servius[164].

Barth, qui remplit deux pages et demie de développements assez touffus, emprunte de tout autres chemins. Les textes qu'il invoque témoignent de sa culture littéraire mais aussi de la tradition érudite dont il se réclame. Ses sources primaires sur les divers rites de déclaration de guerre s'étendent de l'ouvrage astronomique de Geminus, élève de Posidonius, à la vie de l'antipape Jean XXIII par Dietrich de Niem († 1418) ; il nomme à peine Tite-Live, alors qu'il livre sur les Féciaux le témoignage de l'annaliste Cincius Alimentus rapporté par Aulu-Gelle (16.4.1). Il renvoie à des commentaires, de celui de Meursius sur Lycophron à celui de Nicolas Rigault sur le *Strategicus* d'Onosandre ; ses références aux recherches antiquaires ne se bornent pas à

---

[163] Crucé *ad* 4.6 "p.157" « *Ostendit Bellona facem.* | Praeter ea quae notantur ab interpretibus, puto alludi ad πυρφόρους, qui antiquitus signum pugnae dabant, facibus in medio militum excussis. Iidem laureati erant & vates, ideoque etiam hostibus sacrosancti. Meminit Eustathius in librum Iliados μ. Caelius Rhodiginus lib.8. cap.2. Et Erasmus in prouerbio <*Adagia* 1.10.26> μὴ Πυρφόρος ελείφθη. *ne ignifer quidem est relictus.* » Le rite évoqué par Crucé est décrit par Xen. *Lac.* 13.2 ; le proverbe évoquant une destruction totale l'est notamment dans Hdt. 8.6.2. Voir Lonis 1979:95–97, Pritchett 1979:68 et 82 ; cf. Malkin 1986:123.

[164] Crucé *ad* 4.7 "p.157" « *Hastam intorsit agens.* | Festus lib.2. <Paul. Fest. p. 30> *Ante Bellonae templum*, inquit, *erat columella, quae bellica vocabatur, supra quam hastam iaciebant, cum bellum indicebatur.* Sic Marcus imperator iturus in Marcomanos, hastam sanguineam ante aedem huius deae iecit, Dione teste. Huius moris ratio extat apud Seruium, his verbis. <Serv. auct. *Aen.* 9.52> *Post tertium & tricesimum diem, quam res repetissent ab hostibus feciales hastam mittebant. Denique cum Pyrrhi temporibus aduersum transmarinum hostem, bellum Romani gesturi essent, nec inuenirent locum vbi hanc solennitatem per feciales indicendi belli celebrarent, dederunt operam vt vnus de Pyrrhi militibus caperetur, quem fecerant in circo flaminio locum capere, vt quasi hostili in loco ius belli indicendi implerent. Denique in eo loco ante aedem Bellonae consecrata est columna.* Morem hunc fecialium memorat Liuius lib.1. » On verra ci-dessous comment ont été exploitées les citations fournies par Crucé.

Lipse, mais incluent le traité humaniste d'art militaire de Roberto Valturio et culminent avec la désignation de Biondo comme "premier défenseur" des antiquités romaines "dans une époque de ténèbres"[165]. Un trait notable de son analyse est la multiplication, mais aussi la différenciation, des contextes culturels discutés. Barth relève ainsi que l'usage de torches comme signal du combat a précédé celui des trompettes et des étendards[166]. Sa note sur le jet de haste de Bellone sépare ostensiblement les Grecs des Romains et distingue le cas des Athéniens attesté par Hesychius[167], puis évoque un rite différent pratiqué plus tard dans l'antiquité, et finit par citer une source médiévale pour la variante consistant à se servir d'une épée[168]. La brève note consacrée au geste semblable de Thésée renverra à ces développements – y compris le développement sur la torche qui n'est pourtant guère pertinent à cet égard – tout en apportant quelques compléments et en commettant certaines redites[169].

Quant à Beraldus, les notes qu'il offre ici ne puisent pas manifestement dans les commentaires statiens antérieurs mais contiennent des matériaux inédits dans cette tradition. La première, très étendue, fait le lien entre la mention par Stace de la torche de Bellone et la présence de cet attribut dans les représentations figurées de la déesse, et elle suggère un rapprochement avec l'usage ancien des torches comme signal de combat (pour lequel

165 Barth *ad* 4.5 «*Prima manu rutilam.*] [...] Vide & Commentaria Lipsii de Militia Romana, lib.I. cap.3.» (en fin de note); *ad* 4.6 «*Dextraqve trabalem.*] [...] Ex Livio alia, elegante doctoqve de Militia Romana Libro Robertus Valturius, lib.I. cap.XI. Illustravitqve in mediis tenebris hunc morem ante haec duo fere secula Blondus Flavius, Romanarum Antiqvitatum fere primus Vindex.»

166 Barth *ad* 4.5 «*Prima manu rutilam.*] Ab arce Argorum Larissa dicit *facem* a Bellona *sublatam*, in signum certi Belli. Hoc a more prisco, tali signo Bellum publicandi. [...] More inde servato qvod ante usum tubarum *facibus* praeeuntibus & projectis committebantur *praelia.* [...]» Cet usage (schol. Eur. *Phoen.* 1377) est discuté dans le chapitre 8.2 de Caelius Rhodiginus que mentionne Crucé *ad* 4.6 "p.157" (n. 163).

167 Barth *ad* 4.6 «*Dextraqve trabalem.*] [...] Alia consvetudo erat Atheniensium. Hesychius: <alpha 7333> Ἄρνα προβάλλειν. Νόμος ἦν Ἀθήνησι μὴ πρότερον συμβάλλειν, πρὶν ἢ τὸν ἄρνα προειμένων τις λάβη τῶν πολεμίων.»

168 Barth *ad* 4.6 «*Dextraqve trabalem.*] [...] Alii seqviore aevo mittebant *Gallum Gallinaceum*, ut notatum doctissimo Rigaltio ad Onosandri Strategicum. Notavi & *ensem* aliqvando transmissum adversae parti, indictionem belli designasse. Theodoricus Niemius in vita Joannis XXIII. Pontificis Max. Rom. [...]»

169 Barth *ad* 12.649 «*Emissa hasta.*] *More Bellum denunciantium aut incohantium.* Vide supra & ad Claudianum, lib.II. in Eutropium, v.165. Virgilius, lib.IX. de Turno: [9.52–53]. Multis eo loco Servius. De *face* etiam supra ad initium, lib.IV. Et ita duelli per eam commissio est apud Euripidem Phoenissis, v.1386. [1377–1379].»; les vers d'Euripide ont déjà été intégralement cités *ad* 4.5.

Beraldus nomme Lycophron)[170]; elle est en outre consacrée pour une large part aux prêtres de Bellone.

> [Beraldus *ad* 4.6] *Bellona facem.*] Quia Dea Bellona saepius repraesentabatur ferens facem ardentem dextra; quandoque etiam flagellum, & tuba sonans: & haec omnia ad excitandas copias in acie. Et forsan mos hinc receptus, sic illam depingendi, quod veteres, referente Lycophrone, ante inventas tubas facibus utebantur pro signo committendi praelii: praemittebantur enim aliqui ex utraque parte, faces ardentes manibus praeferentes, moxque, ubi sibi invicem injecerant faces, congrediebantur exercitus. Sacerdotes autem utriusque sexus hujusce deae Bellonarii vocabantur. Hi sibi dissecabant lacertos, pectusque ac latus & utraque manu exerentes gladios, non alieno, sed proprio cruore numen illius placabant. Tib. lib.1. Eleg.6. [1.6.45–50]. Lucanus lib.1. Pharsaliae: [1.565–566]. Vide Lactantium lib.1. Institution. Christian. Lampridium Commodo. Tertullianus Apologetico addit & femora: [9.10]. Haec missio sanguinis fiebat nono Kalend. Aprilis, qui dicebatur *dies sanguinis*, ut indicat Trebellius Pollio in Claudio.

La note suivante souligne l'élément de romanisation que constitue le jet de haste de Bellone, mais elle se caractérise par son souci du détail, puisqu'elle distingue le rôle du *pater patratus* (dont Bellone endosserait ici le rôle), puis décrit le rite lié à la *columna bellica* qui était située devant le temple de la déesse à Rome; elle propose encore, alternativement, de mettre plutôt la Bellone de Stace en parallèle avec le rite, rapporté par Varron, des généraux romains entrant en territoire ennemi, ou – notable changement de registre – avec le jet de haste par lequel les généraux grecs faisaient signe à leurs troupes d'avancer.

> [Beraldus *ad* 4.6] *Dextraque trabalem hastam intorsit agens.*] Hic Bellona supplet vices patris patrati. Ex more enim Romano pater patratus mittebatur cum fecialibus in fines hostium, ubi praefatus quaedam solemnia, clara voce se dicebat bellum indicere propter certas causas; quo peracto, hastam in eorum fines emittebat. Hunc ritum prolixe explicant Livius lib.1. in Anco Martio, & Servius ad hunc Virgilii versum lib.9. Aeneid. [9.52–53]. Erat & Romae ante fanum Bellonae parva columna marmorea, quae *bellica* vocabatur, supra quam hastam jaciebant, cum bellum indicebatur. Vel respexit ad morem ducum Romanorum, de quo Varro in Caleno ita ait: [*Calenus* fr.66 Bolisani = *Logistorici* fr.2 Semi = Serv. auct. *Aen.* 9.52]. Vel certe respexit ad morem Graecorum, quo dux, hasta missa, signum dabat proficiscendi. Noster 12. Theb. [12.649].

---

170 La similitude avec Barth reste superficielle: le commentateur allemand parle de cet usage ancien sans le mettre en relation avec les arts figurés, et ce n'est pas à ce sujet qu'il nomme Lycophron.

Il est remarquable que les compléments apportés par rapport aux exégètes précédents soient – à l'exception de la référence grecque – très proches non seulement de la note de Servius à laquelle renvoie Beraldus, mais précisément des parties de cette note situées avant et après celle que Crucé avait largement citée, ainsi que d'un passage de Festus qui figurait lui aussi chez ce dernier[171]. Il n'est pas moins remarquable que Beraldus, en citant ici à propos des généraux grecs le geste de Thésée dans le douzième livre de la *Thébaïde*, invite à donner de ce geste une lecture qui tranche avec la romanisation que ses prédécesseurs y voyaient ; sa note *ad loc.* ouvrira elle aussi cette perspective grecque, tout en l'envisageant conjointement avec la perspective romaine[172].

Equipement et armement

L'équipement des soldats, et notamment les armes et leur emploi, retiennent souvent l'attention. Le niveau des *realia* n'est certes pas toujours privilégié, en particulier chez ceux que n'attire pas en priorité l'art militaire. Lorsqu'il discute le bouclier (*umbo*) qui protège Polynice dans sa marche solitaire vers Thèbes, Bernartius s'intéresse davantage au lexique et au style[173]. Le "baudrier sonore" que Lycurgue réservait en prévision des années futures du petit Opheltès suggère au même commentateur une brève mention des *bullae* ornant cet équipement, mais – dans un mouvement centrifuge caractérisé qui contraste avec la brève note très centripète de Beraldus *ad loc.* – cette mention fournit elle-même l'occasion de proposer "en passant" une discussion d'une demi-page (plus de cent trente mots) sur la *bulla* portée par les enfants, qui prend un tour encyclopédique ; des manchettes "Bullae militares" et "Bullae pueriles" soulignent d'ailleurs la

---

171 Cf. Crucé *ad* 4.7 "p.157" (n. 164) et Serv. *Aen.* 9.52, auquel Beraldus renvoie de manière générique au sujet des Féciaux. La description que donne Beraldus du rôle du *pater patratus* est très proche de cette note du commentateur virgilien, qui est également la source du fragment de Varron (Servius auctus). Crucé citait précisément le passage de Servius (auctus) placé entre la description du rite des Féciaux et le fragment de Varron. Sa citation se concluait par la phrase consacrée à la *columna bellica*, sur laquelle Beraldus, nettement plus explicite que le commentateur virgilien, suit presque littéralement le texte de Festus par lequel Crucé débutait sa note. On relèvera enfin que le renvoi au premier livre de Tite-Live, que Beraldus regroupe avec la référence à Servius, figurait à la fin de la note de Crucé.

172 Beraldus *ad* 12.649 « *Et emissa praeceps iter inchoat hasta.*] Juxta ritum fecialium Romanorum, vel Graecorum. Vide quae diximus lib.4. Th. v.6. »

173 Bernartius *ad* 1.377[375] discuté au chapitre 5, pp. 393–394, note dont l'orientation lexicale est soulignée par les manchettes.

structure de la note[174]. Même chez Barth, que l'aspect militaire attire davantage, l'intérêt pour l'équipement et l'armement est loin d'être constant. L'érudit allemand glisse l'une ou l'autre brève observation sur ces matières dans la scène du duel[175]; et un tel discours reste maigre ou entièrement absent même dans des passages où il paraît appelé à passer au premier plan et où le commentaire est plus dense. Dans l'ensemble, cependant, les discussions que les différents exégètes consacrent à la reconstruction de ce type de réalités antiques mais aussi à leur confrontation avec la situation moderne sont fréquentes. La mention récurrente d'ouvrages antiquaires témoigne de cette attention, même lorsqu'elle n'est qu'un moyen de se dispenser d'approfondir un sujet; par des renvois précis à de telles sources (avec indication du chapitre voire de la page concernés), on montre que l'on inscrit sa lecture de Stace dans l'horizon d'un questionnement sur les *realia* antiques et, le cas échéant, sur leur pertinence contemporaine.

Le cas des frondes est exemplaire d'un tel questionnement[176]. Stace mentionne cette arme dès le catalogue des troupes argiennes, en évoquant les cercles qu'elle décrit dans l'air (4.66–67 *teretes pars uertere fundas* | *adsueti uacuoque diem praecingere gyro*). Dans une courte note, Barth s'attache à l'usage (explicité par une "scolie") de faire tournoyer la fronde plusieurs fois; il situe le vers de Stace dans l'univers épique en citant un parallèle virgilien, mais aussi dans la perspective du monde réel en rapportant que Végèce déclare inutile cet usage, puis en renvoyant aux *Poliorcetica* de Lipse ainsi

174 Bernartius *ad* 6.77 « *cinctusque sonantes*] Balteum militare notat, aureis bullis distinctum. Virgilius lib.XII. [*Aen.* 12.941–942]. Sidonius Panegyrico Antenij [*scil.* Anthemii] : [*carm.* 2.393–394]. Erat & alia bulla (vt hoc obiter dicam) quam ingenui pueri, Senatorum liberi, apud Romanos gerebant. Aemilianus apud Macrobium Saturnalium III. cap.XIIII. [3.14.7]. Iuuenalis Sat.XIV. [14.4–5]. hinc bullatae *nugae*, pro *puerilibus*. Persius Sat.V. [5.19–20 où les éditeurs et commentateurs actuels lisent plutôt *pullatis*]. Capies ab hac mente Iuuenalem Sat.XIII. [13.33]. [...] intelliges etiam Virgilium lib.VI. [sic] de puerili agmine scribentem : [*Aen.* 5.558–559]. Denique scito cum togam virilem pueri sumerent, bullam Laribus dicari solitam. Persius Sat.V. [5.30–31]. » Cf. Beraldus *ad loc.* « *Cinctusque sonantes.*] Balteos militares aureis bullis distinctos, unde *sonantes.* » (simple explicitation).

175 Barth *ad* 11.526 « *Per galeas Odia.*] Hyperbole Poetica. [...] De *clausis galeis*, qvibus pugnarunt hi fratricidae, supra dictum est, & satis eas ingerunt haec ipsa verba : *vultus rimantur acerbo lumine*, qvo opus minime habuissent, si *apertarum cassidum* hic inesset exemplum; qvod tamen persvadere sibi potuit, aliis voluit, vir doctissimus, Carolus Paschalius lib.X. cap.14. de coronis. [...] »; *ad* 11.543 « *Male jam.*] Qva thorax mollior est, ne ingvina laedantur ejus duritie. *Plumas* puto *sqvamas* dici, *maculas* exponit Vetus Scholiast. Et ita Lutatius : [...]. [...] Illustrarunt ante nos hunc Papinii versum Turnebus lib.XI. Adv. cap.25. Lipsius de Militia Romana lib.III. cap.6. [...] »

176 Sur les frondes antiques et leur image dans la poésie, voir Brélaz–Ducrey 2007.

qu'au commentaire, antérieur, de Gottschalk Stewech sur Végèce (1585)[177]. Le développement des *Poliorcetica* (4.2–3) auquel renvoie Barth est une référence courante chez les exégètes du 17e s. dans un tel contexte ; c'est sur lui, par exemple, que s'appuie Crucé dans une note sur l'*Achilléide* consacrée aux frondeurs des Baléares[178]. Beraldus, pour sa part, se limite à expliciter avec soin l'image de l'air "encerclé" par le tournoiement de l'arme, qu'il illustre précisément par ce passage de l'*Achilléide*[179]. Plus loin, lorsque Stace parle de projectiles "imitant la foudre" (8.417–418 *uolucres imitantur fulgura glandes | et formidandae non una morte sagittae*), Barth évoque en quelques mots la croyance, répandue dans l'antiquité, selon laquelle les balles de fronde et autres projectiles de plomb entreraient en fusion dans leur course[180]. Il s'y arrête à nouveau quand les balles "s'enflamment" lors de l'assaut argien contre les murs de Thèbes (10.533 *arsuras caeli per inania glandes*), renvoyant à l'*Enéide* et à Servius (qui cite ce vers de Stace), mais aussi à Aristote, qui affirme "par expérience" que les projectiles de plomb se liquéfient dans l'air[181] – de même que Crucé complète le constat de "LP" sur ce phénomène en rapportant l'explication présentée dans les *Questions naturelles* de Sénèque[182]. Les tirs répétés de Capanée (10.744 *spargit torquens uolucri*

---

177 Barth *ad* 4.67 « *Vacuo gyro.*] *In aerem rotatis fundis, bis aut ter vano rotatu, donec lapis extra fundam ejacularetur.* Schol. Antiqva. Vera sententia. Sic enim Maro : <*Aen.* 9.586–587> *Stridentem fundam positis Mezentius armis, | Ipse ter adducta circum caput egit habena.* Qvem morem tamen nihili esse & dediscendum, docet Vegetius lib.II. cap.23. <2.23.9> *Assvescendum est etiam, ut semel tantum funda, circa caput rotetur, cum ex ea emittitur saxum.* Notavit & Lipsius Poliorcet. lib.IV. cap.2. Et ante Stewechius ad Vegetium Commentario III. cap.14. »

178 Crucé *ad Ach.* 2.134[5.134] "p.670". La manière dont Crucé *ad Ach.* 2.132[5.132] "p.670" paraît émettre une conjecture originale (*cestrum*) en combinant les suggestions de deux développements distincts de Lipse (*Analecta*, 1596, sur le dialogue 3.3 du *De militia Romana*, et *Poliorcetica*, 1596, livre 4, dialogues 2–3) est discutée dans BERLINCOURT 2011:293–294 ; cf. chapitre 3, n. 58 sur le lemme de cette note. L'intérêt du commentateur pour les frondes se manifeste encore *ad Ach.* 2.136[5.136] "p.670".

179 Beraldus *ad* 4.67 cite *Ach.* 2.134–136 *et flexa Balearicus actor habena | quo suspensa trahens libraret uulnera tortu | inclusum quoties distringeret aera gyro.*

180 Barth *ad* 8.417 «*Imitantur fulgura glandes.*] Plumbeas glandes in aere candefactas innuit, qvas liqvescere ajunt alii. Notatum alibi. Pariter Ovidius Met. II. [2.727–729].» Les autres exégètes, de Bernartius à Beraldus, ne s'arrêtent pas sur ce passage. Sur la croyance évoquée par Barth, voir BRÉLAZ–DUCREY 2007:338–341.

181 Barth *ad* 10.533[527] «*Arsuras glandes.*] *Plumbeas glandes, qvas impetus excussionis dum per aerem volant liqvescere cogit.* V.S. Talis plumbi mentio Infra v.738. [10.744]. Virgilius, lib.IX. [*Aen.* 9.586–589]. Servius : <Serv. *Aen.* 9.585> *plumbum enim jactum nimio rotatu & aeris calore, dissolvitur. Statius : [Theb. 10.533].* Alia pridem aliis notata. Sagittas plumbo factas, aut jacula, colliqvescere in aere, experientia docente scribit Aristoteles, Lib.II. de Caelo, cap.VII. [...] »

182 Crucé *ad* 10.533[527] "p.455" «*Arsuras coeli per inania glandes.* | Solet, inquit Lactantius,

noua uulnera plumbo) donnent encore l'occasion à Barth de souligner dans une très brève note que la pratique consistant à lancer plusieurs projectiles simultanés existe aussi "dans l'usage actuel"[183].

Les discussions de Barth et de Crucé sur la liquéfaction des balles de fronde invoquent certes seulement des sources antiques, elles reflètent cependant l'état des connaissances qui prévaut dans certains milieux contemporains : la croyance en la réalité de ce phénomène est relayée dans le dialogue final du *De militia Romana* de Lipse (5.20), où, étayée par le témoignage des poètes mais aussi de Sénèque et d'"un passage" d'Aristote, elle constitue un argument important en faveur de l'efficacité des armes antiques[184]. Il est dès lors remarquable que Beraldus, au contraire, se montre critique : mettant en cause l'autorité de Stace et des autres sources antiques (poètes mais aussi philosophes) ainsi que le crédit que leur accorde Lipse – une référence qu'il se dispense en général de citer – il déclare l'opinion commune peu plausible sur la base du constat que les balles des armes à feu ne se liquéfient pas.

> [Beraldus *ad* 10.533[527]] *Et arsuras coeli per inania glandes.*] Tantus fundae impetus fuisse dicitur, ut glans saepe liquesceret in medio cursu. Id testantur non solum Noster hic, sed & Virgilius, Ovidius & Lucanus. Affirmat etiam Lucretius Philosophis annumerandus, apud quem legitur lib.6. [6.178–179]. Hic accedit & Seneca Philosophus lib.2. Nat. Quaest. [2.57.2]. Verumtamen magnorum testium pace, nec non Iusti Lipsii, qui illorum auctoritate nititur, libro de militia Romana, hac de re dubitari potest, cum nec pyrio pulvere glans sclopeto emissa liquescat. Incaluisse plumbum Balearica funda jactum credibile est, illud autem attritu aeris velut igne distillasse, non facile creditur.

Par son appel à l'empirisme, cette note reflète l'émergence d'une réflexion nourrie par les progrès scientifiques, en réaction contre l'approche traditionnelle qui perdure longtemps dans l'exégèse des *realia*[185].

---

plumbum nimietate iactus calefactum liquefieri. Causa apud Senecam lib.2. nat. quaest. <2.57.2> *Aëra motus extenuat, & extenuatio accendit. Sic liquescit excussa glans funda, & attritu aëris velut igne distillat*. Ouidius meminit 2. Metam. » Le parallèle ovidien est invoqué par Barth *ad* 8.417 (n. 180).

183 Barth *ad* 10.744[738] « *Plumbo volucri.*] Glandibus pluribus simul ejectis, hoc etiam indicat, cum sparsisse dicit vulnera. Res non ignota etiam hodierno usu. »

184 Lipse, *De militia Romana*, 1595, livre 5, dialogue 20 "Credere me iis oportet, qui viderunt, qui interfuerunt militiae priscae, & [*manchette :* "Non enim nunc, credo, tales."] cum haec arte & vsu valebant : ij ergo scribunt, quae componant cum bombardis eas, aut anteponant. De impetu, is tantus in emissa perite funda, vt glans saepe liquesceret in medio cursu, concepto igne. [...] Poetis fortasse fidem non habes ? Philosophus accedat, noster Seneca : [*nat.* 2.57.2]. Et tale in Aristotele alibi scriptum." Observons que Barth *ad* 10.533[527] (n. 181) fournit la référence du passage d'Aristote.

185 Cf. n. 53 sur l'ouverture progressive à l'empirisme dans le champ de l'*historia literaria*.

L'assaut argien contre les murs de Thèbes dans le dixième livre mérite l'attention en particulier pour ce qu'il révèle de l'approche de Crucé mais aussi de Beraldus. Le premier, qui produit ici une série de notes contribuant à rendre son exégèse moins clairsemée dans ce livre qu'à l'ordinaire, place d'emblée sa lecture dans la perspective du monde réel.

> trabibusque & ariete sonoro | pellunt saxa loco
> (10.527–528[521–522] ed. Paris 1618 [Crucé])

> [Crucé *ad* 10.527[521] "p.454"] *Et Ariete sonoro,* | *Pellunt saxa loco.* | Aries, machina lignea, instar mali praegrandis, ferro praefixa, quam validi homines, proprijs viribus, hostium muris incutiebant, aut funibus ex alia trabe suspensam librabant, & propugnaculis, ac turribus impingebant. Nam his duobus tantum modis ariete oppugnatorio vtebantur. Itaque genus eius duplex nec recte Lipsius tertium agnoscit in testitudine [sic] arietaria: haec enim id nomen habet, quod arietem ferat inclusum, vnde σκέπασμα κριοῦ vocatur Athenaeo, & χελώνας κριοφόρους appellat in Mithridatico Appianus, quas etiam manifeste ab arietibus distinguit Diodorus lib.12. Authores vero a Lipsio citati destruunt potius quam astruunt eius opinionem. Vtriusque machinae descriptionem habes apud Vitruuium lib.10. Iosephum 3. belli Iud. Procopium 1. Gothici, Vegetium, Heronem, & recentiores Eclogarios. Ex quibus disces Arietis & testudinis vsum longe diuersum fuisse. Ille enim ad subruendos muros, haec ad tegendos milites, ipsumque arietem operiendum adhibebatur; non multum absimilis vineis, quas idcirco Apollodorus in Poliorcliticis [*errata* poliorceticis] vocat ἐλαφρᾶς χελῶναι, *Leues testudines*: Scilicet tardius mouebatur testudo ob grauitatem, quae illi nomen imposuit, si fides Athenaeo, tametsi aliam rationem huius appellationis tradit Vegetius, his verbis. <4.14.4> *Testudo a similitudine verae testudinis nomen sumpsit, quia sicut illa modo reducit, modo profert caput, ita machinamentum trabem.* Vbi trabem, expone arietem, qui libratur in testudine, vt vehementius feriat muros obsessae ciuitatis.

La description de l'apparence, du maniement et des conditions d'emploi du bélier – désigné par le terme *aries* dans le texte, différent du nôtre, que commente Crucé[186] – est l'occasion de reprocher à Lipse d'avoir, dans les *Poliorcetica* (livre 3, dialogue 1), considéré comme une variante de cette machine la *testudo arietaria* dont parle Vitruve[187], et de s'être appuyé sur des sources qui démontrent en réalité son erreur. Crucé manifeste ici un intérêt pour les engins de siège que confirme par exemple une note sur l'*Achilléide* où il discute les catapultes en se référant, précisément, aux

---

186 Hill lit *trabibusque artata sonoro*, Hall *fidibusque artata sonoris* (*codex Petavianus* et conjecture de Slack).

187 Le point de départ du développement de Lipse (que Crucé ne précise pas) est Vitr. 10.13.2.

Poliorcetica[188]. La lecture de l'assaut argien se poursuit par de brèves observations sur l'utilisation de pieux en guise d'armes par les défenseurs thébains (10.532 *nigrasque sudes*)[189], sur la liquéfaction des balles de fronde dont il a été question ci-dessus (10.533 *arsuras … glandes*), et sur la présence dans les murs de Thèbes de fenêtres meurtrières, au sujet desquelles, à son habitude, Crucé prend soin de fournir au terme employé par Stace un équivalent grec (10.536 *armataeque uomunt stridentia tela fenestrae*)[190]. Plus loin, éclaircissant la "périphrase poétique" qui désigne le stratagème grâce auquel Capanée gravit les murs de Thèbes (10.841 *gemina latus arbore clausos*), Crucé rappelle la tradition qui faisait de ce héros "l'inventeur de l'échelle" et renvoie le lecteur à Lipse[191].

La différence est particulièrement nette avec un commentateur comme Bernartius, qui se désintéresse des *realia* militaires dans l'ensemble de cet épisode[192]. Barth, dont on a vu la curiosité pour les frondes, met par ailleurs plutôt son énergie au service de la critique textuelle et de l'éclaircissement au travers de quelques remarques rapides sur le bélier, la *testudo* et les *fenestrae*, même s'il s'appuie à cet effet sur les recherches de Lipse[193]; il est significatif que les quelques notes assez développées qu'il produit ne soient pas consacrées aux *realia*, mais plutôt à un problème de texte suscitant une correction "collatérale", ou à une comparaison épique[194]. Le commentateur

---

188 Crucé *ad Ach.* 1.422[3.26] "p.615".

189 Crucé *ad* 10.532[526] "p.454" « *Nigrasque sudes.* | Talibus armis vsos veteres in praeliis testantur Lucretius, Virgilius, Propertius, & Salustius in Catilina. Item facibus, vt apud nostrum supra. <10.528–529> *Pars ad fastigia missas* | *Exultant haesisse faces*. Confirmant Lucani & Virgilij decantatissimi versus. »

190 Crucé *ad* 10.536[530] "p.455" « *Armataeque vomunt stridentia tela fenestrae.* | Quas Statius fenestras vocat, eas foramina Liuius appellat lib.38. partes scilicet muri fenestratas ad tela in oppugnatores emittenda. <38.7.12> *Per occulta*, inquit, *foramina praelongae hastae, quas sarissas vocant, ad submouendos hostes emittebantur*. τοξικὰς Graeci scriptores dicunt. » Sur les équivalents lexicaux grecs chez Crucé, voir chapitre 5, p. 368 et n. 85.

191 Crucé *ad* 10.841[835] "p.468" « *Gemina latus arbore clusus*. Periphrasis scalarum audax & Poetica. Eas Capaneus dicitur inuenisse. Vide earum genera apud Lipsium 1. Poliorceticon. » La première phrase est inspirée de "LP". Le passage cité des *Poliorcetica* (livre 1, dialogue 6) attribue lui aussi à Capanée un rôle pionnier.

192 Cf. Bernartius *ad* 3.598 *Capaneus*, qui désigne Capanée comme le premier à avoir escaladé des murailles à l'aide d'une échelle, par référence à Pausanias, Euripide et Végèce.

193 Barth *ad* 10.527[521] *trabibus arctata*, plaidant en faveur de *trabibusque arctata*, conteste la leçon *ariete* et explique son origine (voir chapitre 3, n. 149); *ad* 10.528[522] renvoie aux *Poliorcetica* dans une défense de la leçon *haesisse*; *ad* 10.530[524] explique *caeca testudo* comme l'équivalent de *cuniculus* et renvoie aux *Poliorcetica*, qui ne signalent pas ce vers de Stace; *ad* 10.536[530] *fenestrae* précise que plus tard on a nommé *quarnellae* ces ouvertures pratiquées dans les murailles.

194 Barth *ad* 10.522[516] *immane pauentes* et *ad* 10.538[532], respectivement.

allemand s'arrête en revanche sur l'utilisation d'échelles pour escalader les murailles. Entre une discussion sur le nombre grammatical du mot *scala(e)* et une clarification du terme *gradus*, il insère des considérations sur les échelles fabriquées à sa propre époque[195] ; puis, tout en précisant la position dans laquelle est dépeint Capanée, il désigne ce personnage, à la suite de Végèce, comme celui qui a inventé l'usage de l'échelle pour escalader les murailles[196].

On retrouve chez Beraldus une attitude assez proche de celle de Crucé, comme le montre sa note sur le bélier (seulement désigné par *trabibus* dans son texte)[197].

> [Beraldus *ad* 10.527[521]] *Trabibus.*] *Trabes.* Machinae quibus muri hostium labefactarentur. Erat & *trabes machina* seu aries κριοδόκη, ut apud Vitruvium legitur lib.10. de Architectura cap.19. [*i.e.* 10.13.6] quam Carthaginienses invenerant, qua arietarent muros impulsa manibus militum : deinde impellendae *trabi machinae* adjecta instrumenta, & varia excogitata. Pephasmenus [sic] Tyrius adjecit malum, id est, tignum arrectarium praecelsum instar mali, cui appensus aries, ut *trabes machina* libraretur in murum funibus praelongis reducendo ac impellendo : atque hic pensilis aries. Cetras Carthaginiensis arietem subrotatum fecit, qui de varis pendens, itidem libraretur tecto coriis bibulis ambitu, ut militi qui ipsum impellebat, caveretur. Equum vero qui aries dicitur ἵππον δούρειον, ἢ δουράτεον, ἢ ξεστὸν Homero dictum, invenit Epeus ad Trojam, cujus *trabem machinam* ipsi milites qui intus erant, manibus sine libramento impellerent, ut scribit Plinius lib.7. cap.57. [*i.e. nat.* 7.202]. Vide Vitruvium, Athenaeum, Pausaniam, Josephum, & Ammianum Marcellinum.

Ici comme chez Crucé, les *realia* sont au centre de l'attention : après dissipation d'une possible ambiguïté sur le sens que possède le terme *trabes* dans le passage commenté, l'objectif poursuivi – avec un large recours à Vitruve – consiste à expliquer le fonctionnement de l'engin de siège ainsi désigné, mais aussi à retracer son invention et son évolution dans l'antiquité. Ce qui différencie Beraldus de son prédécesseur français dans cette démarche, c'est sa référence exclusive aux sources antiques, à l'exclusion de tout examen

---

195 Barth *ad* 10.841[835] « *Innumerosqve gradus.*] […] Obiter *de Scalis* incidit monere, hodie eas ex loris factas usitari, facile portatiles, qvae res nova non est, cum linearum mentionem factam meminerim a Conditore rerum Friderici Magni, utcunqve non immemorabili, Joanne Garzone, lib.II. *Ut loco accommodo perspecto*, inqvit, *in moenia evaserunt, paululum morati, scalas loreas, qvarum extremis alligatae erant manus ferreae, superiorum murorum parti injiciunt*, &c. […] »

196 Barth *ad* 10.841[835] « *Gemina latus arbore clausus.*] […] *Scalis urbem exscendere*, inventum esse Capanei notat Vegetius, lib.IV. de Re Milit. cap.21. […] »

197 Le texte imprimé par Beraldus lit *trabibusque arctata* ; cf. p. 557 et n. 186.

critique du développement des *Poliorcetica* de Lipse. La suite de l'assaut de Capanée confirme l'intérêt de Beraldus pour l'art militaire, mais aussi son attitude envers les sources. La *caeca testudo* (10.530) fait l'objet d'un autre long développement; aucune mention n'y est faite de la discussion de Lipse sur la *testudo arietaria* de Vitruve, qui occupait Crucé et était également citée par Barth[198]. Beraldus, on le voit, ne se soucie guère de renvoyer aux ouvrages modernes ou de les discuter quand il aborde la reconstruction des *realia* militaires; s'il nomme Lipse au sujet des projectiles de plomb, comme on l'a constaté plus haut, c'est dans le contexte particulier d'une confrontation entre croyance traditionnelle et savoir empirique, où il tient à souligner que l'erreur commune a été répercutée même par un savant qui fait souvent autorité. Le commentateur français offre encore sur les *fenestrae* (10.536) une note presque entièrement héritée, qui combine – sans signaler sa dette – la discussion de Crucé avec celle de Barth[199]. Plus loin, il rappelle à son tour la tradition qui faisait de Capanée un pionnier dans l'escalade des murailles, en puisant chez "LP", mais aussi en réutilisant la note qu'il avait lui-même consacrée à la mention de Capanée dans le proème[200].

Organisation

L'organisation militaire éveille beaucoup d'intérêt chez les commentateurs comme dans la réflexion de Lipse, qu'anime la conviction que l'armée contemporaine doit être réformée dans ce domaine. La surveillance du camp argien par les Thébains et la sortie nocturne des assiégés, plus haut dans le dixième livre, en offrent une bonne illustration.

Le recours aux tessères pour désigner les sentinelles (10.17–18 *dat tessera signum | excubiis, positaeque uices*) inspire à Bernartius une très longue discussion (environ sept cent cinquante mots) dont le caractère encyclopédique et centrifuge est souligné par les manchettes qui en signalent la structure[201]. Bernartius commence par définir le terme (manchette "Tessera

198 Beraldus *ad* 10.530[524]. Voir n. 193 pour la note de Barth.

199 Voir n. 190 pour la note de Crucé, n. 193 pour celle de Barth (qui figurait dans la sélection de Veenhusen où elle était dûment attribuée à son auteur).

200 Beraldus *ad* 10.841[835] reproduit presque mot pour mot la note de "LP" sur la périphrase de l'énoncé statien, y compris la citation de Pomponius (cf. n. 191 pour la première phrase de Crucé, qui ne reprend pas cette citation); il répète ensuite en d'autres termes ce qu'il a dit *ad* 1.45 avec référence à Végèce, sur l'emploi de l'échelle par Capanée, et ajoute un renvoi aux *Phéniciennes* d'Euripide (cf. nn. 192 et 196).

201 D'autres manchettes mettent en évidence, comme à l'ordinaire, certains passages éclaircis ou corrigés par Bernartius: "Plauto lux", "Tertullianus explicatus", etc.

quid") et par distinguer deux grands domaines d'application des tessères, civil et militaire (manchette "Vsus tesserae")[202]. Les deux domaines seront discutés dans cet ordre, ce qui reléguera bien loin les éléments les plus pertinents pour le passage commenté. Le développement sur l'usage en contexte pacifique est subdivisé en trois sections annoncées d'emblée dans le texte de la note ("In pace : praecipue triplex [*scil.* usus]. nam aut *frumentaria* ea, aut *ludicra*, aut *hospitalis*.") et rappelées ensuite – à l'exception de la seconde – par des manchettes. Ce développement occupe plus de la moitié de la note, ce qui tient notamment à l'accumulation des citations, d'Ulpien à Tertullien, prolongées par l'éloge des doctes propos d'un parent de Bernartius sur ce dernier auteur[203]. Le développement sur l'usage militaire (manchette "Tesserarum vsus in bello") est lui-même organisé en trois sections annoncées dans la note ("Ad bellum iam venio, in quo frequens etiam tesserae vsus. signate ad colligendum militem, ad excubias, ad pugnam") puis signalées en marge ("Ad colligendum militem", "Tessera ad excubias", "Tessera ad pugnam").

> [Bernartius *ad* 10.17] *dat tessera signum*] [...] De tessera ad colligendum militem accipiendus est Virgilius VII. <*Aen.* 7.637> *Classica iamque sonant : it bello tessera signum* : & Papinius noster lib.VII. <7.236–237> *longo fugit ordine velox tessera*. De ea quae ad excubias aperte idem Statius : <10.17–18> *dat tessera signum | Excubijs, positaeque vices*. exempla passim obuia in historia Romana. Nec ideo tamen velim existimes, Papinium, more suo, Graecam litem Romano iure decidere. nam & apud Graecos tesserae huius vsum fuisse diserte asserit Pausanias Phocicis. imo apud Persas Xenephon [sic], lib.III. & VII. Tesseram ad pugnam fuisse, elicias ex Taciti loco Historiarum III. [3.22]. [...][204] Denique scito vti *frumentariae tesserae* erant, ita *oleariae*, quibus oleum, *coenariae* quibus coena, *nummariae* quibus nummi praeberentur, fuisse.

---

[202] Bernartius *ad* 10.17 « *dat tessera signum*] tessera antiquis breue lignum, cui signum inscriptum vel insculptum : hinc Polybius lib.VI. <6.34.8> πλατεῖον tesseram vocat & Plinius lib.XVI. cap.XVIII. [*i.e. nat.* 16.77]. Ligustrum, cuius lignum molle & tractabile, tesseris aptissimum scribit. vsus Tesserae qua in pace, qua in bello. [...] »

[203] Pour la *tessera frumentaria*, Bernartius cite Ulpien dans Dig. 5.1.52.1 et Paul dans Dig. 31.49.1 ; pour la *tessera ludicra*, Xiphilin S156 Dindorf–Stephanus (sur Néron). Pour la *tessera hospitalis*, sur laquelle il est plus disert, il cite Liv. 5.28.5 et 37.54.4 (avec fausse attribution au livre 7), Cic. *Verr.* 2.5.108–109, Pl. *Poen.* 1047–1052 et *cist.* 503, avant de conclure ainsi sur Tertullien : « [...] nouam, sed aptam more suo, ab hoc ritu vocem formauit Tertullianus de Praescrip. <20.9> *Communicatio pacis, & appellatio fraternitatis, & contesseratio hospitalitatis, quae iura non alia ratio regit quam eiusdem sacramenti vna traditio*. memini aliquando erudite de hoc loco disserentem me audiuisse, eruditissimum Theologum, Petrum Bernartium, cognatum meum, virum plane (veris non ambtitiosis [sic] laudibus vtor) antiquae vitae, doctum pariter & probum. »

[204] Bernartius cite ensuite *Bell. Afr.* 83.1, Val. Max. 1.5.7, Suet. *Aug.* 16.1.

> Postremo obseruabit iuuentus, Principum aeuo, ita inoleuisse tesserarum vsum, vt per tesseram quaelibet mandata darentur. Suetonius Galba : [*manchette :* “Cap.VI.”] [6.2]. Ammianus : [*manchette :* “Lib.XXII.” [sic]] [21.5.13]. dico, *Principum aeuo* frequentiae caussa, nam libera Republica etiam vsus. Liuius : [*manchette :* “Lib.XXVIII.”] <28.14.7> *Tesseram vesperi per castra dedit, vt ante lucem viri equique curati & pransi essent.*

Fait symptomatique du caractère centrifuge de la note, Bernartius introduit au fil de son propos – comme s’il s’agissait d’une citation parmi d’autres, seulement destinée à éclairer un aspect du sujet traité – le passage même qui fournit son lemme (10.17–18) ! Ce qu’il en dit montre, une fois de plus, l’intérêt qu’il porte au contexte culturel, en l’occurrence non pour signaler un élément de romanisation comme il le fait souvent, mais au contraire pour souligner que l’on n’a *pas* affaire ici à un tel phénomène, puisque les Grecs aussi, et même les Perses, désignaient les sentinelles au moyen de tessères (manchette “Quae nota etiam Graecis & Persis”) ; suggère-t-il que Stace se référerait à l’usage grec ? La partie finale du développement quitte la sphère militaire pour se rattacher explicitement à la question abordée en tête avec les *tesserae frumentariae* (manchette “Oleariae, coenariae, nummariae tesserae”), avant d’ajouter des considérations sur l’emploi de tessères pour donner des ordres de toute nature (manchette “Per tesseras mandata data”). Cette partie conforte ainsi les visées encyclopédiques de Bernartius, qui tient à faire le tour de son sujet.

Un trait remarquable de cette note est le renvoi exclusif à des sources classiques, là où d’autres exégètes mentionnent volontiers des ouvrages antiquaires. Si Crucé n’aborde pas ce passage, Barth – qui ajoute en passant une référence au traité byzantin de Léon le Sage – renvoie au *De militia Romana* aussi bien qu’à Bernartius ; il s’abstient toutefois ostensiblement de se confronter à eux[205]. Cette attitude s’éclaire si l’on se reporte aux *Adversaria*, où Barth a accusé Bernartius d’avoir pris chez Lipse son information sur les *tesserae* et puisé à cette source, plus généralement, l’essentiel de la matière qu’il offre dans des “compilations de ce genre”[206]. Cette dénomination montre, incidemment, que Barth est très sensible à la tendance

---

[205] Barth *ad* 10.17 « *Dat tessera signum.*] Vide notata ad hunc locum Joanni Bernartio, Justo Lipsio de Militia Romana, lib.V. c.9. Aliis alibi. Sustinemus hos nominare potius, qvam in scripta eorum incurrere qvocunqve modo. […] *Tesseras militares dare* non esse Imperatorium, sancit Leo Imp. in Tacticis, cap.XX. versiculo 186. »

[206] Barth, *Adversaria*, 1624, livre 6, chapitre 4, col. 264 “libro.X. *Tessera* Lipsij est ; & ubicunque talia Collectanea, subest Cognatus ille cum mistura aliorum […].” Cf. chapitre 2, p. 73 et n. 111, et *supra* p. 518 et n. 72.

encyclopédique de certains développements que son prédécesseur consacre aux *realia*. Elle-même, l'accusation lancée à propos des *tesserae* dans les *Adversaria* mérite d'être mise en regard du fait que Bernartius, dans un autre contexte, a précisément affirmé ne pas vouloir répéter ce que d'autres avaient dit avant lui[207]. Mais dans quelle mesure cette accusation est-elle justifiée ? La comparaison entre Bernartius et le *De militia Romana* (livre 5, dialogue 9) révèle des similitudes notables mais aussi des divergences significatives. De même que sa définition du terme *tessera* est suivie de deux références figurant également côte à côte chez Lipse[208], de nombreuses sources que Bernartius invoque concernant l'usage militaire des tessères apparaissent aussi dans le traité de son protecteur. On peut être frappé de voir que les vers 10.17–18 de la *Thébaïde* sont amenés chez Lipse dans un contexte qui rappelle celui de leur introduction – surprenante, on l'a vu – chez Bernartius ; car dans les deux ouvrages ces vers côtoient, et suivent, la même citation virgilienne (*Aen.* 7.637). Mais bien d'autres textes communs se présentent dans une séquence qui n'est guère semblable ; le passage du septième livre de la *Thébaïde* qui s'intercale chez Bernartius entre les citations poétiques mentionnées à l'instant figure ainsi chez Lipse à un endroit différent, uni à des passages d'historiens – que Bernartius utilise aussi, mais ailleurs[209]. S'il est naturel que de nombreuses sources présentes dans le riche développement de Lipse soient absentes chez Bernartius, on relève qu'à l'inverse certaines sources exploitées par le commentaire manquent dans le traité. En particulier, la citation de Xénophon n'appartient qu'à Bernartius ; lui seul, du reste, insiste sur l'usage des tessères chez les Grecs et les

---

207 Bernartius *ad* 6.5 « *Graium ex more decus*] Quatuor in Graecia certamina sacra fuerunt, Olympia, Pythia, Isthmia, Nemeaea, vt nemini paulum humaniori ignotum est : singulorum hic distincte mentionem facit Papinius. ne ego faciam limites Scholiorum vetant, praesertim cum fecerint ante me alij, quos exscribere non mihi lubentia. [...] » ; cette note semble aussi rejeter un discours de type encyclopédique comme celui que produira Crucé sur les grands jeux grecs (cf. chapitre 5, p. 347). Le développement qui suit chez Bernartius, consacré au seul sujet des vainqueurs des jeux sacrés, est lui-même dénoncé par Barth au chapitre 6.4 des *Adversaria*, col. 264 : "De Hieronicis ad initium libri. VI. ex Budaei Commentarijs ad Pandectas sunt."

208 Lipse, *De militia Romana*, 1595, livre 5, dialogue 9 "Est, inquit *tabella paullo latior*. Graece vno verbo, πλατεῖον. *Tabellam* quidem & et ligno esse, ipse statim dicit, cum ξυλήφιον siue *ligneolum* appellat. Sed & Plinius : <*nat.* 16.77> *Ligustrum tesseris aptissimum*." ; le terme πλατεῖον, rendu par *tabella paullo latior*, est cité par référence à Polybe 6.34.8 (le développement auquel appartient la discussion des *tesserae* se présente comme une exégèse de 6.34.7–12). Cf. n. 202 pour la définition de Bernartius.

209 *Theb.* 7.236–237 apparaît chez Lipse entre Suet. *Galba* 6.2 et Amm. 21.5.13, que Bernartius place en fin de note. Lipse introduit en revanche la citation de Liv. 28.14.7 juste après *Theb.* 10.17–18, alors que Bernartius la regroupe avec celles de Suétone et Ammien Marcellin.

Perses pour démontrer que leur mention chez Stace ne participe pas de la romanisation du récit[210]. La confrontation révèle aussi que la structuration très rigide de la note, soulignée par les manchettes, n'a pas d'équivalent chez Lipse. Ce qu'illustrent les traits communs, c'est d'abord le fait que les deux hommes abordent des questions qui sont débattues dans le milieu auquel tous deux appartiennent, même s'il est probable qu'ils reflètent aussi de plus près leurs échanges de vues dans la période où s'élaborent leurs ouvrages[211].

La note de Bernartius offrait ample matière, mais pouvait déplaire par son caractère centrifuge, à un commentateur soucieux de remplir des pages à bon marché dans un ouvrage aux visées pédagogiques. Beraldus lui fait subir une réélaboration remarquable : écartant cette discussion du dixième livre (où il insère un simple renvoi interne) pour la déplacer au passage du septième livre que Bernartius citait comme parallèle, il réagence les trois citations poétiques fournies par son prédécesseur de manière à amener en premier lieu celle qui concerne le vers commenté (7.237) ; surtout, il retient l'essentiel des informations qui concernent l'usage militaire des *tesserae* (y compris la citation de Xénophon), tout en réduisant à une très brève mention de la *tessera hospitalis*, en fin de note, celles qui portent sur les usages civils.

Au-delà de l'usage des tessères, l'épisode nocturne du dixième livre intéresse aussi les commentateurs pour ce qu'il permet de dire sur l'organisation des veilles. En situant au début de la "quatrième partie de la nuit" le retrait de la troupe argienne qui s'est déchaînée parmi les Thébains assoupis (10.326), le narrateur statien stimule les esprits. Bernartius livre à ce sujet une note dont le caractère centrifuge est manifeste, même s'il se traduit autrement que ce que l'on a observé plus haut.

> [Bernartius *ad* 10.326[321]] *Quarta soporiferae superabant tempora nocti*] veteres noctem in quattuor vigilias distribuere solitos, omnes sciunt. respicit huc Papinius. illud non perinde vulgatum, Romanos initio, in ortum & occasum solum, diem distribuisse, adeo vt in XII. Tabulis, nusquam horarum facta fuerit mentio. Censorinus auctor & Plinius lib.VII. [Plin. *nat.* 7.212]. [...] horae postea inuentae, non signo campanae, vel instrumento, vt hodie apud nos, sed arbitrio solius magistratus diuidebantur. Varro lib.V. [sic] de lingua Latina : [6.89]. Deinde excogitatum, vt dies sicuti & nox, semper esset XII. horarum, quae pro tempore anni, longiores vel breuiores forent. horae vero clepsedris discriminarentur. nox praeterea quattuor vigilias haberet, singulae vigiliae tres horas. & quando vigilia mutaretur, signum daretur buccina. Vegetius lib.III. cap.VIII. Liuius lib.VII. Propertius lib.IIII. videntor.

[210] Cf. la citation de *Bell. Afr.* 83.1 ; Lipse cite un passage différent de cette œuvre (3.4).
[211] Cf. chapitre 2, p. 63 et n. 73.

Après quelques mots sur la subdivision “connue de tous” des nuits en quatre veilles, pertinente pour le passage commenté, Bernartius s’attarde bien davantage sur la manière dont les Romains divisaient la journée, et notamment sur le fait “moins connu” qu’ils ne distinguaient d’abord que le lever et le coucher du soleil, et non les heures (manchettes “Horae initio Romanis incognitae”, “Excogitatae imperio Magistratus”, “Postea clepsydris diuisae”) ; s’il revient ensuite à la question de la nuit, c’est à propos de la durée de chaque veille et du coup de trompette marquant la relève de la garde, dont ce passage ne parle pas. Sans s’arrêter ici sur les veilles nocturnes, Crucé consacre plutôt son énergie à démontrer, en réaction contre Bernartius (non nommé), que la journée elle-même était pareillement subdivisée ; il prête attention, lui aussi, au signal qui annonçait la relève[212]. Beraldus produit à l’inverse une note orientée en direction du vers commenté – attitude similaire à celle que l’on a constatée dans le cas des *tesserae* – et assez synthétique[213]. Barth, qui renvoie à Végèce sur la subdivision de la nuit en quatre veilles, signale toutefois que l’on en comptait parfois seulement trois, se référant au commentaire de Dausque sur Silius Italicus (1615 et 1618)[214].

Barth s’arrête ensuite sur les circonstances dans lesquelles le détachement de cavalerie emmené par Amphion surprend Hoplée et Dymas ramenant au camp argien les cadavres de Tydée et de Parthénopée, un passage qui ne retient ni Bernartius, ni Crucé, ni Beraldus *ad loc.* Ses deux notes sur ce sujet mettent en jeu tant la cohérence du récit que l’organisation militaire.

> 10.387–389 monitu ducis acer agebat | Amphion equites, noctem uigilataque castra | explorare datus

---

212 Crucé *ad* 10.326[320] “p.445” « *Quarta soporiferae superabant tempora nocti.* | Adnotant Interpretes noctem in quatuor vigilias, trium singulas horarum, distribui : De die silent, quem tamen inuenio pariter diuisum ; siquidem chorus apud Senecam in Thyeste, actu 4. de insolita illa diei obscuritate ita conqueritur, <794–795, 798–799> *Nondum serae nuntius horae | Nocturna vocat lumina Vesper ; | Nondum in noctem vergente die, | Tertia misit buccina signum.* Vbi tertia buccina partem tertiam diei significat, quam nondum finitam ait, cum tamen densa & prodigiosa caligo coelum occupet. Buccinae sono, vigiliae distinctae in castris. Liuius lib.7. Polybius lib.6. Vegetius in 3. <3.8.18> *A tubicine*, inquit, *omnes vigiliae committuntur, & finitis horis a cornicine reuocantur.* »

213 Beraldus *ad* 10.326[320] « *Quarta tempora.*] Nox apud veteres in quatuor partes, quas *vigilias* vocabant, distribuebatur. Singulae autem vigiliae constabant tribus horis, & quando vigiliae mutabantur, signum buccina dabatur. Custodiae vocantur in novo Testamento. »

214 Barth *ad* 10.326[320] « *Noctis.*] [...] Dicit autem *qvartam Noctis vigiliam*, qvae proxima est matutino tempori. Vegetius, lib.III. cap.8. Fuere tamen qvi *tres* tantum facerent, qvarta in illas redacta atqve divisa. Qva de re notat memoranda Claudius Dausqveius Commentario Siliano, ad Librum VII. Pun. pag.294. »

[Barth *ad* 10.387[382]] *Noctem.*] […] Iterum autem hic aliqvid minus considerati negotii intercurrit. Duo isti Heroes *Hopleus* & *Dymas* a Vigiliis Thebanorum caesis redibant ad castra Argivorum, qvorum pars erant. Et jam qvidem prope castra sua accesserant. Incidit in hos Amphion prius qvam suorum stragem cognosceret. Mira ratio est Exploratorum ergo horum. Ut priusqvam de suarum rerum conditione aliqvid addiscerent, ierint ad obsessum hostem conspicandum. Sed hoc non voluisse Papinium, seqventia facile docent. Itaqve & hic ἀπερίβλεπτον aliqvid intervenit. Sed vide & seqventem notam.

[Barth *ad* 10.388[383]] *Explorare.*] De *circuitionibus Eqvitum* ad visendas & Explorandas vigilias, adducto hoc loco, Justus Lipsius lib.V. de Militia Rom. cap.9. Atqve haec circumitio modo notata conniventia absolveret Papinium, si non ex urbe venisse hos Eqvites, ibi enim fuisse fingitur Eteocles, clare indicaret. Tamen & sic suorum stationes circumeqvitasse fingendi sunt, & ita potuerunt incidisse in duos istos cadaverum exportitores, priusqvam nossent suorum Cladem.

De l'avis de Barth, Stace fait preuve de négligence puisque Amphion et ses hommes, pourtant venus de Thèbes, ne semblent pas conscients du massacre perpétré par la troupe argienne parmi les Thébains endormis – négligence d'ailleurs signalée dans l'index de l'ouvrage[215]. Le commentateur insiste vivement sur le fait que, pour le reste, l'action décrite correspond à une pratique réelle : la *circu(m)itio* documentée par Lipse (toujours dans le dialogue 5.9 du *De militia Romana*, qui cite ce passage même), ronde de surveillance accomplie par des cavaliers pour s'assurer du bon déroulement de la veille.

Crucé touche à ce passage et à cette pratique militaire plus loin dans le poème, lorsque l'on procède à des changements de garde plus rapprochés pour empêcher Antigone de partir en quête du cadavre de son frère (12.353). La note qu'il livre alors, l'une des plus longues de son recueil, est consacrée tout entière à la garde nocturne[216].

[Crucé *ad* 12.353 "p.521"] *Contractaeque vices & crebrior excubat ignis.* | Vices, inquit, Lactantius, sunt militum custodiae, qui ad vigilandum sibi vicissim succedunt. Has circuibant equites, vt Statius supra indicauit lib.10. <10.387–388> *Monitu ducis acer agebat* | *Aphion [sic] equites, noctem vigilataque castra* | *Explorare datus.* Polybius in 6. <6.35.8> Ἡ δὲ τῆς ἐφοδείας πίστις, εἰς τοὺς ἵππεῖς [sic] ἀνατίθεται. *Fides circuitionis vigiliarum equitibus committitur*:

[215] Les notes sur ce passage sont incluses dans l'entrée "*PAPINII* conniventia, hallucinatio, incogitantia" de l'index IV (cf. chapitre 2, n. 393 sur la forme de cette entrée). Sur l'intérêt de Barth pour les apparentes incohérences du récit, voir chapitre 6, pp. 484–487.

[216] Ici Bernartius ne commente pas, et Barth reste succinct : « *Contractae vices.*] Vigiles plures constituti, ut contraherentur spatia temporis, & eo diligentius vigilaretur. De *Vicibus vigilum*, docti qvi Militiae res illustrarunt Commentariis. »

tametsi interdum Tribuni & Centuriones, id munus susceperunt. Contractas ergo vices, expone, vigilias crebrius mutatas, earumque tempora arctata metu Antigones, cui Creon diffidebat. Etenim vigilibus certum, vt hodie, tempus excubiarum praefiniebatur, nempe tres horae, vt innuit Vegetius lib.3. [3.8.17]. Vide Lipsium lib.5. militiae [*i.e. De militia Romana* 5.9], vbi tamen parum explicate de his tractat, & frustra aestuat in explicatione griphi Ausoniani: Illa enim coniectura viri doctissimi proba est, in singulis vigiliis ternos vigiles fuisse, & quemque pro sua hora excubuisse: non enim puto singulos toto noctis quadrante id onus sustinuisse, nec ex Polybio aut Vegetio id colligitur. Videntur autem tres in singulis vigiliis excubitores fuisse per manipulos singulos, illisque munere suo perfunctis, alii tres successisse, qui itidem, vt primi, excubias inter se trifariam, pro ratione quadrantis, partirentur. Nunquid hoc ratio, vtilitas, mos hodiernus reddit probabilius, quam quod Lipsius ait, quatuor vna fuisse in excubijs tota nocte, & singulos tribus horis vigilasse? Sed & Polybii verba id euincunt. Cum enim nominat <6.36.3> τοὺς φυλάττοντας τὴν πρώτην ἐγρηγορότας, in numero multitudinis, clare indicat primae vigiliae excubitores alios fuisse a vigilibus secundi noctis quadrantis. At si opinionem Lipsij sequimur, ijdem erunt in quatuor vigiliis nempe quaterni illi homines, quorum singuli per vices in speculis fuerint, reliquis tribus iuxta astantibus, aut quiescentibus. Haec cum ita sint, nihil est quod sollicitemus Locum Ausonij, aut referamus ad Graecorum morem, cum Romanae militiae ordinem tam diserte exprimat. De ignibus nocturnis castrorum Homerus Iliad. θ. Liuius in Punicis, & Propertius lib.4. eleg.4.

Au-delà de l'éclaircissement du passage commenté, la discussion des tours de garde effectués par les sentinelles – mise en relation avec la ronde des cavaliers évoquée au dixième livre – ouvre sur celle de la durée assignée à chaque veille : pas plus de trois heures, d'où la subdivision de la nuit en quatre parties. Ici débute une polémique sur l'organisation de la garde : alors que Lipse contestait que l'expression utilisée par Ausone (*Griphus ternarii numeri* 25–26 *noctisque per umbram* | *tergemini uigiles*) puisse démontrer que les sentinelles accomplissaient chacune une heure de veille tour à tour et préférait modifier (en *tergerminam*) le texte de cet auteur, Crucé réhabilite l'opinion du *vir doctissimus* – Joseph Scaliger – qui avait avancé cette explication[217]. Il s'oppose de même à Lipse dans l'exploitation qu'il fait de

[217] Malgré l'ambiguïté de la formulation de Crucé, "viri doctissimi" ne désigne pas Lipse mais bien l'érudit qu'il réfutait, comme le montre clairement le dialogue 5.9 du *De militia Romana*, p. 109 : "Vir doctissimus explicat : *Cum sint quattuor Vigiliae, in singulis ternos vigiles fuisse, quemque pro sua hora excubasse*. Id vero numquam factum, Vigiliis quas Polybius & nos hactenus explicamus. Sed nec Vegetij temporibus aliter, qui Vigilias diserte *quattuor virorum* facit [*manchette :* "Lib.III."] ; & singulos *tribus horis* excubasse. Confusio fuisset illa ["* praesertim breuioribus horis aestiuis."] toties mutandi : & quo signo ? quis de hora indicasset ? Nam buccina dumtaxat tertia quaque hora sonabat. Aliud est in Ausonij versu, & nisi

Polybe et de Végèce, reprochant à nouveau au savant néerlandais de citer en faveur de son argument un texte (en l'occurrence celui de l'historien grec) qui démontre en réalité son erreur[218]. Enfin, en soulignant l'inutilité de rapporter à un usage grec ce passage de Stace qui montre l'organisation de l'armée romaine, la discussion de Crucé offre une nouvelle illustration d'un enjeu de la réflexion antiquaire qui est central dans son exégèse. On constate aussi que le commentateur invoque la pratique militaire moderne ("vt hodie", "Nunquid hoc ratio, vtilitas, mos hodiernus reddit probabilius … ?").

Beraldus fera un usage tout aussi remarquable de cette discussion que de celle de Bernartius sur les tessères, mais avec une stratégie différente. Dans une note entièrement empruntée à Crucé – ici encore sans indication de provenance – il ne retiendra de l'original que les phrases portant le plus directement sur l'expression commentée ; il mentionnera cette fois-ci l'ouvrage de Lipse, mais sans reproduire le débat critique auquel cette référence donnait lieu dans l'exégèse de Crucé et sans en tenir le moindre compte, faisant dès lors paraître pertinente l'interprétation du *De militia Romana* que son prédécesseur déclarait hors de propos[219]. Dans ce cas comme dans tant d'autres, seule la confrontation avec le rarissime ouvrage de Crucé permet d'apprécier comme il se doit la démarche du commentaire *Ad usum Delphini*.

*

Les discussions qui précèdent ont montré l'importance que revêtent les rapprochements avec la situation contemporaine dans le commentaire des *realia* militaires. Dans les notes citées à l'instant, le présent est invoqué par Crucé (*ad* 12.353 "p.521") pour rejeter la lecture de Lipse par l'argument du bon sens, mais aussi pour illustrer la persistance de l'usage consistant à attribuer aux tours de veille une durée déterminée ; il l'est par Bernartius (*ad*

---

quis explicat, muto : *noctisque per vmbram Tergeminam*. Vmbra inquam *tergemina*, non ipsi vigiles : id est, horae ternae in vigiliis : quod clarum. […]" L'explication de Scaliger figure au livre 1, chapitre 17 de ses *Ausonianae lectiones* (1575) exploitant le matériel d'Elie Vinet.

218 Comparer le reproche exprimé dans la note *ad* 10.527[521] discutée *supra* p. 557.

219 Beraldus *ad* 12.353 « *Contractaeque vices & crebrior excubat ignis*.] Contractas vices explica vigilias crebrius mutatas, earumve tempora arctata metu Antigones, cui Creon diffidebat. Etenim vigilibus certum, ut nunc, tempus praefiniebatur, nempe tres horae, ut docet Vegetius lib.3. Vide Lipsium lib.5. Militiae Romanae. » Cf. a contrario *ad* 10.527[521] et 10.530[524] (discutés *supra* pp. 559–560), où Beraldus se distingue par son absence de référence aux ouvrages modernes.

10.326[321]) pour éclairer la manière singulière dont les anciens marquaient l'écoulement des jours et des nuits. Plus haut, on a vu Barth parler de sa propre époque à propos de la portée respective des flèches et des hastes (*ad* 6.354), de la technique consistant à tirer simultanément plusieurs projectiles (*ad* 10.744[738]), de la fabrication des échelles (*ad* 10.841[835] *innumerosque gradus*), et on l'a aussi vu mettre en avant sa propre expérience[220]; Beraldus se réfère aux armes à feu pour contester la liquéfaction des balles de fronde (*ad* 10.533[527]).

Tout comme la reconstruction des réalités antiques peut s'appuyer sur la similitude ou l'opposition avec le monde moderne, celui-ci peut lui-même devenir, passagèrement, le centre de l'attention. Outre les aspects techniques, les rapprochements de cet ordre englobent souvent les réalités politiques et ethniques. Pour commenter les haches dont sont équipées les Amazones figurant dans le cortège triomphal de Thésée, Crucé énumère d'autres peuples antiques qui ont utilisé ces armes à la guerre, mais il affirme aussi que les Bohémiens, "aujourd'hui", en sont équipés.

> [Crucé *ad* 12.525 "p.528"] *Truncaeque bipennes,* | *Queis nemora & solidam, Maeotida caedere suetae.* | Hinc Amazoniam securim vocat Horatius lib.4. Carm. qua nimirum viragines illae in bellis vti consueuerunt, more patrio, id est Scythico, quem notat Sidonius in Panegyr. Maior. Sed & alij quoque populi securibus pugnarunt, vt Galli, Ammianus lib.19. Franci, Procopius 2. Goth. Cimbri, Plutarchus in Mario. Romani, Tacitus 2. hist. Gantabri [sic], Silius lib.16. Denique Boemi hodie eadem arma gestant quae tamen a vulgatis & rusticis securibus paulo diuersa fuisse non ambigo, cum inter missilia tela numerentur ab authoribus citatis.

La remarque de Crucé – qui applique aux *realia* militaires un type de rapprochement courant par ailleurs dans les notes ethnico-géographiques – est libre de jugement explicite, et il en va de même de ce que Barth dit des Parthes et des Turcs au sujet de la technique consistant à tirer à l'arc en fuyant.

> [Barth *ad* 6.597] *Parthorumqve fuga.*] Notissimum pariter negotium, fugientes solitos nocere Parthos. Turcorum nunc qvoqve mos, qvem a Parthis, majoribus utiqve suis, hausisse, jam antiqva consvetudo docet, qvam exemplis habes apud scriptores Historiarum Palaestinarum Bongarsianos. Qvorum non postremus, sua certe gloriatione vel primus, Gvibertus Abbas *Turcos* nobiscum *Parthos* facit, lib.I. cap.X. Ad qvem, cum sociis suis repexum, plura ei rei forte dicemus.

---

220 Sur le rôle d'expert que Barth s'attribue en matière militaire, voir *supra* pp. 545–547 à propos de la portée des armes de jet.

L'évocation des sociétés humaines contemporaines, reflet d'une forme d'actualité que l'on prête aux textes antiques, s'accompagne toutefois volontiers d'un propos normatif. Dans une note suscitée par la description du corps massacré d'Opheltès, où il se donne pour tâche d'énumérer des exemples anciens de tortures et de supplices[221], Barth est amené, en passant, à nommer les Turcs avec une condamnation évidente.

> [Barth *ad* 5.597] *Tenera ossa patent.*] [...] Barbaram crudelitatem servant hodie Turci, & freqventarunt olim Persae, ut in supplicio Benjamini apud Epiphanium Tripertitae lib.X. cap.33. [...]

Chez un commentateur dont le monde est ravagé par les conflits depuis de longues années, le discours peut s'élargir à une condamnation des atrocités commises, non par les seuls peuples lointains, mais par toutes les armées quelles qu'elles soient, comme quand, en commentant le massacre de Lemnos, il en vient à énumérer diverses sortes d'outrages infligés aux cadavres[222]. On voit apparaître là un type de discours qui dépasse le niveau d'une information transmise au lecteur, qu'elle soit dirigée ou non en direction du texte commenté. Le dernier chapitre thématique s'attachera à examiner la capacité des exégèses de la *Thébaïde* à exprimer un "message", notamment moral.

---

[221] Cet aspect a été brièvement discuté au chapitre 6, p. 453 en relation avec l'esthétique de Stace.

[222] Barth *ad* 5.234 *sinu cruorem excipit* discuté au chapitre 6, p. 451 et n. 201; cf. *ad* 12.268 discuté au chapitre 8, pp. 639–640 sur la barbarie des armées européennes contemporaines.

CHAPITRE HUIT

VALEURS

Dans certains commentaires du début de l'époque moderne, la *Thébaïde* apparaît de manière récurrente comme une pourvoyeuse de valeurs: sous la conduite de l'exégète, elle adresse des enseignements au lecteur, contribue à son édification. Les "messages" ainsi exprimés peuvent s'articuler de diverses manières avec le contenu du poème de Stace, mais aussi s'en affranchir, comme le fera voir le premier sous-chapitre ci-dessous. Ils n'en signifient pas moins, de manière générale, que ce poème possède une pertinence pour son nouveau public. Participant d'une approche utilitaire au sens large, une telle lecture des textes antiques – source potentielle de tensions avec la contextualisation historique – tend vers l'objectif moral qui est expressément assigné à l'étude de ces textes[1]. Elle reflète en particulier la persistance d'une perspective horatienne aux côtés des principes issus d'Aristote qui ont investi depuis la Renaissance la réflexion sur la poétique; accueillie par la théorie humaniste, alimentée par la diffusion imprimée de l'*Art poétique* et par l'influent commentaire d'Ascensius sur cette œuvre[2], puis affermie par des traités comme le *De arte poetica* de Vida (1527), avant d'être combinée à la critique aristotélicienne, la conviction en une finalité morale de la poésie, exprimée par l'association entre *utilitas* et *delectatio*, est en effet constamment réaffirmée.

Les notes discutées dans ce chapitre, qui clôt l'analyse thématique des exégèses de la *Thébaïde* publiées aux 16e–17e s., relèvent, en amont de la Renaissance, de conceptions, mais aussi de modes de lecture, remontant à l'antiquité. Une partie d'entre elles touchent cependant à des enjeux contemporains; leur examen trouvera dans la pensée de Lipse un point de référence. Les pages qui suivent s'attacheront à montrer la diversité des pratiques d'un ouvrage à l'autre, mais aussi à l'intérieur même de celui de Barth.

La place qui est dévolue aux discours édifiants dans le commentaire d'un texte classique, et surtout les modalités selon lesquelles ces discours

---

[1] Voir l'introduction de la deuxième partie, p. 199; cf. p. 203 sur l'utilité morale attribuée à la lecture de l'*Odyssée*.

[2] Cf. chapitre 6, p. 403 et n. 5.

s'y expriment, dépendent de déterminations culturelles et de préférences individuelles, mais tiennent aussi au caractère de l'œuvre concernée. La confrontation avec l'*Enéide* éclairera les messages exprimés par les commentateurs de la *Thébaïde*, tant par les différences de statut culturel et de contenu qui séparent les deux poèmes que par les similitudes qui les unissent.

Les commentaires étudiés ici portent sur une œuvre qui, à leur époque, ne s'inscrit pas de manière régulière dans un cadre pédagogique[3]. Or ce cadre, et le cadre scolaire en particulier, constitue un contexte privilégié pour une lecture orientée vers l'édification. Chez les humanistes du Quattrocento, la découverte d'un poème comme l'*Enéide* sous la direction d'un maître comptait parmi ses objectifs essentiels, affichés dans les traités théoriques, la transmission de valeurs[4]. Au sein de la recherche académique, l'impact réel de cet enseignement a fait l'objet de vifs débats entre une position traditionnelle, pour laquelle la pratique des humanistes répondait à leurs ambitieuses déclarations de principe, et une position réformiste, pour laquelle l'enseignement restait en réalité cantonné dans des tâches plus modestes, en particulier l'acquisition d'excellentes compétences en langue latine[5]. Ces débats impliquent le témoignage des gloses des manuscrits scolaires, dont on s'accorde à reconnaître qu'elles tendent à noyer les éléments édifiants dans une masse d'informations d'autre nature ; alors que les uns voient en elles le reflet du caractère véritable de la pratique pédagogique, dispensée d'insister sur le bénéfice moral des classiques par le fait même que ce bénéfice était couramment reconnu, les autres les interprètent au contraire comme le signe que la transmission des valeurs était confiée en premier lieu à la parole du maître[6]. Un commentaire à destination scolaire comme le *Virgile* d'Ascensius – qui a connu un énorme succès – encoura-

[3] Voir chapitre 1, pp. 27–28.

[4] KALLENDORF 1999a:50–53 discute les déclarations de principe des humanistes, et notamment l'insistance des traités pédagogiques sur l'importance des lectures morales. KALLENDORF 2002 réunit les traités de Pier Paolo Vergerio, Leonardo Bruni, Enea Silvio Piccolomini et Battista Guarino en traduction anglaise.

[5] Voir KALLENDORF 1999a:53–61. L'interprétation traditionnelle est notamment représentée par GRENDLER 1989 (en particulier 203–271), sa contestation critique par GRAFTON–JARDINE 1986 (en particulier 1–28) et BLACK 2001 (avec 12–33 une mise au point, orientée, sur la question).

[6] A la suite de GRAFTON–JARDINE 1986, BLACK 2001:26–27 considère que les gloses reflètent globalement le contenu de l'enseignement. Ce point est contesté dans sa recension de l'ouvrage de Black par GRENDLER 2002, au motif que ces gloses pourraient refléter, non tout ce qu'on enseignait aux élèves, mais uniquement ce qu'on leur faisait apprendre.

geait une approche faisant une large place à l'expression des valeurs, mais il ne garantissait pas, semble-t-il, que les élèves dépassent sans peine la grammaire pour prendre de la hauteur[7]; et les *marginalia* qu'ils ont portés dans les exemplaires d'un tel ouvrage suggèrent eux-mêmes des résultats nuancés[8].

Outre la pratique scolaire, à laquelle échappe souvent la *Thébaïde*, l'impact du contexte pédagogique s'exerce au niveau plus général des objectifs que ce contexte fixe. Quelle que soit son efficacité réelle à cet égard, l'enseignement prétend transmettre à travers l'épopée virgilienne un discours édifiant; or de telles visées informent, structurent la manière dont on aborde cette épopée en d'autres circonstances. Toute expérience de ce texte est imprégnée par l'approche prônée par les institutions éducatives, sinon par un exercice intensif de l'interprétation morale pratiqué dans leur cadre; elle s'inscrit de près ou de loin dans le prolongement d'une expérience primordiale orientée vers les valeurs au moins dans son principe. Dans une large mesure, cette imprégnation s'étend aux œuvres qui n'ont pas été traitées dans le cadre scolaire. L'insistance ambiante sur le perfectionnement moral qu'entraînerait la familiarité avec les classiques engage aussi à placer dans une telle perspective un texte comme la *Thébaïde*, développe des habitudes de lecture qui lui sont appliquées. L'intérêt pour l'édification qui tend à se manifester dans les commentaires de cette œuvre reflète l'éducation reçue par l'exégète autant que les services qu'il entend rendre à son propre lecteur – qu'il s'agisse ou non d'un élève[9].

Dans l'exégèse antique de l'*Enéide*, l'importance accordée au message édifiant est sensible en particulier chez Tiberius Claudius Donat, dont l'approche se caractérise par une forte présence de considérations morales. Elle l'est aussi chez Servius, sous la forme d'interprétations qui affirment l'existence, sous le sens apparent, d'un autre sens qu'il conviendrait de dévoiler; ponctuelles, ses notes allégoriques incluent des observations morales qui stimuleront les siècles postérieurs, notamment au sujet de la visite

---

[7] KALLENDORF 1999a:61.

[8] Les *marginalia* analysés dans KALLENDORF 1999a:53–61 semblent confirmer en partie le point de vue de Grafton–Jardine et de Black, mais ils témoignent aussi de certains efforts pour assurer la transmission effective d'un message édifiant; Kallendorf s'accorde avec Grendler pour attribuer à l'enseignement oral un rôle important dans cette transmission.

[9] D'autres aspects de la relation entre la tradition exégétique de la *Thébaïde* et la pratique scolaire ont été discutés au chapitre 4 (notamment pp. 310–312 et 316–318) à propos de la matière linguistique.

d'Enée aux enfers dans le sixième livre[10]. Cette démarche, par laquelle les chrétiens justifient la lecture de textes au contenu potentiellement condamnable, est systématique dans la très influente *Expositio Virgilianae continentiae* de Fulgence[11] : l'*Enéide* y est présentée comme l'image des âges de l'homme, avec une insistance particulière sur la descente aux enfers marquant l'accession à la maturité et la découverte du bien et du mal.

L'exégèse médiévale transforme la lecture édifiante de l'*Enéide* selon des modalités qu'ont permis de préciser des études attentives aux spécificités de ce type de discours[12]. Produit de l'école de Chartres, le commentaire attribué à Bernardus Silvestris (12e s.)[13] développe le modèle offert par Fulgence, faisant du poème une image de la vie spirituelle et du progrès que promet l'étude des *artes* ; soulignons qu'il se limite aux six premiers livres et n'accorde qu'au sixième un ample traitement constitué de notes de détail. D'autres commentaires virgiliens de la même époque s'ouvrent largement à une telle approche, qu'ils expriment de préférence dans un exposé synthétique, parfois également dans des notes lemmatisées[14]. La *Thébaïde* donne lieu elle aussi à une lecture allégorique globale. Le bref *Super Thebaiden* du pseudo-Fulgence, composé sans doute au 12e s. dans le nord de la France (Chartres ?)[15], se présente comme un résumé très libre, suivi d'une interprétation fondée sur une sorte de symbologie mystique, révélant une psychomachie : au sein de l'âme (Thèbes), les arts libéraux guidés par la philosophie (les chefs argiens) affrontent l'avarice (Etéocle) ; leur défaite exprime l'aveuglement des hommes, et le duel fratricide signifie l'impossible coexistence de l'avarice et de la luxure (Polynice) ; l'orgueil qu'éprouve l'âme après

---

10 Sur les éléments allégoriques dans le commentaire de Servius sur l'*Enéide*, voir JONES 1961 ; Servius discute plus fréquemment l'allégorie historique et physique que l'allégorie morale. BASWELL 1995:94–96 met en regard la place limitée que les notes allégoriques morales possèdent chez Servius et l'influence considérable qu'elles exerceront sur le développement ultérieur de l'exégèse allégorique. Sur la lecture allégorique des récits mythologiques classiques sous ses diverses formes, voir notamment BRISSON 1996 ; cf. e.g. ALLEN 1970 (135–162 pour l'*Enéide*).

11 Sur l'œuvre de Fulgence et son influence, voir e.g. WOLFF–GRAZIANI 2009:17–31.

12 BASWELL 1995 (e.g. 10 et 318 n. 29) nuance de manière exemplaire le poids que des travaux comme l'ouvrage classique de SEZNEC [1940] 1980 accordaient à l'interprétation allégorique.

13 Voir JONES–JONES 1977:ix–xi sur cette attribution et sur les problèmes qu'elle soulève.

14 Voir BASWELL 1995:84–91 et 101–120 sur le manuscrit Cambridge, Peterhouse College 158.

15 Edition SWEENEY 1997:693–704 ; traduction française dans MESSERLI 2002:298–305 et WOLFF–GRAZIANI 2009:74–81, anglaise dans WHITBREAD 1971:239–244. Sur la datation et l'attribution, voir notamment HAYS 2002 ; l'inspiration chartraine est admise e.g. par MESSERLI 2002:13–18 et par JAKOBI 2004b:17–18, qui souligne que Fulgentius est (comme Donatus) un "Gattungsname".

avoir vaincu ces vices (Créon) est défait par Dieu (Thésée)[16]. Ce curieux texte, auquel on attribue souvent une influence sur Dante pour qui Stace aurait été un chrétien caché, paraît n'avoir connu qu'une diffusion confidentielle[17]. L'interprétation fortement allégorique et profondément spirituelle reste un phénomène assez circonscrit même pour Virgile, et Stace, comme d'autres poètes classiques, n'est d'ordinaire guère abordé ainsi[18]. Le commentaire "*in principio*" de la *Thébaïde* y recourt peu, malgré son inspiration platonisante et la valeur théologique qu'il reconnaît à la poésie[19].

Durant le Moyen Age tardif, le mode d'interprétation discuté à l'instant se fait discret dans la tradition virgilienne, où il tend, le cas échéant, à se mêler à d'autres approches[20]. Un commentaire "mixte", dont on situe l'élaboration au 14e s., associe à une lecture littérale des jeux funèbres une *triplex lectio* de la descente aux enfers, où la *philosophica lectio* prédomine sur l'*historialis lectio* et la *fabulosa lectio*[21]; et l'allégorèse de Virgile ose alors, à l'instar de l'interprétation ovidienne, des parallèles explicites entre le monde du texte et la foi de l'exégète, allant jusqu'à faire endosser à Enée le rôle de figure du Christ[22]. Cependant, le message édifiant prend désormais surtout la forme d'une lecture morale, au niveau littéral ou allégorique. Les commentateurs catégorisent comme appropriés ou inappropriés pour leur propre époque les comportements individuels, sociaux et religieux des personnages de l'*Enéide*, participant par là même d'un effacement de la différence historique et culturelle[23].

L'approche allégorique des poètes classiques latins survit dans certains discours de cette époque fascinée par les "mystères" qu'est la Renaissance[24];

---

16 Sur la lecture allégorique qu'offre le *Super Thebaiden*, voir MANCA 2002, J. PFEIFFER 2004.

17 Il n'est transmis que par deux manuscrits, dont le second est un *descriptus*, et est resté inédit jusqu'à la fin du 19e s. H. ANDERSON I XXVI–XXVII et n. 182 souligne l'absence d'indices de diffusion.

18 Voir e.g. H. ANDERSON III 125 (cf. I XIX–XX).

19 DE ANGELIS 1997:112–113; cf. chapitre 2, p. 52.

20 BASWELL 1995:146–163 discute le cas exemplaire du "commentaire III" (fin 14e s.) du manuscrit British Library, Additional 27304, qui mêle annotation littérale "pédagogique" (cf. chapitre 1, p. 28 et n. 69 et introduction de la deuxième partie, p. 197), enseignement éthique et allégorie chrétienne.

21 Edition et analyse dans JONES 1996 (1–2 pour la datation, 8–46 pour la méthode de la *triplex lectio*).

22 Le commentaire mentionné n. 20 offre une telle lecture. On reviendra *infra* pp. 584–585 sur la question de l'expression de "vérités divines" dans la poésie païenne.

23 Les notes de ce type abondent dans le commentaire mentionné n. 20.

24 Sur le foisonnement général des interprétations allégoriques à la Renaissance, voir notamment ALLEN 1970, BRISSON 1996:185–220.

sans parler de sa contribution à la défense des poètes païens, dans le sillage de la *Genealogia deorum gentilium* de Boccace, rappelons qu'elle imprègne le treizième livre ajouté à l'*Enéide* par Maffeo Vegio (1428)[25]. Cette approche est en revanche peu présente dans les exégèses lemmatisées. Même chez le néo-platonicien florentin Landino, dont l'influent commentaire de Virgile (édition *princeps* 1488) voit pourtant dans les actions d'Enée un mouvement de la vie active à la vie contemplative, l'allégorie morale s'épanouit surtout dans les *Disputationes Camaldulenses* (ca. 1472), dialogue philosophique discutant en détail les six premiers livres de l'*Enéide* – ceux sur lesquels se concentrait Bernardus Silvestris[26]. Dans l'exégèse des classiques, comme plus largement dans la lecture érudite pratiquée par les *critici*, le modèle qui s'impose, notamment sous l'influence de Politien, se concentre sur le niveau littéral[27], même si la source de l'allégorie spirituelle n'est pas tarie – Giovanni Fabrini traduit et paraphrase Landino en langue italienne tout en développant certaines de ses notes (1575–76)[28]. Le commentaire virgilien de La Cerda (1608, 1612–17) ne fait guère référence à ce type d'interprétation[29].

Les éléments moraux – au niveau littéral ou allégorique – restent centraux, pour leur part, dans la réception des classiques à la Renaissance ; ils ont pleinement leur place dans les horizons d'attente du lectorat de Virgile au 16e s., comme en témoignent, on l'a vu, les traités pédagogiques, et l'étude des *marginalia* révèle leur importance effective dans l'approche d'un tel auteur[30]. De même les considérations morales restent-elles très sensibles dans certaines exégèses. Elles sont omniprésentes dans celle de Landino, où elles constituent le fondement même de l'interprétation allégorique. Le très influent commentaire "scolaire" d'Ascensius accorde une grande attention à cette forme d'édification dans une perspective plus traditionnelle : en

[25] ALLEN 1970:141. Ce livre additionnel est lui-même doté d'un commentaire par Ascensius (1500/1).

[26] Sur l'orientation morale et allégorique du commentaire de Landino, voir KALLENDORF 1999a:61–67, à qui j'emprunte cette synthèse.

[27] BRAVO 2006:139 ; sur la figure du *criticus*, cf. introduction de la deuxième partie, p. 197 et n. 5.

[28] On reviendra *infra* p. 584 sur Fabrini. ALLEN 1970:160–161 discute son exploitation des notes allégoriques de Landino. GRENDLER 1989:248 cite la note où il donne le "sens allégorique et moral" des premiers vers du poème en présentant (sans indiquer sa source) l'allégorie de Landino.

[29] LAIRD 2002:179. Clausen *ad* Verg. *ecl.* 4 (p. 128) observe que La Cerda, qui accepte l'interprétation chrétienne de la quatrième *Bucolique* en tant que principe, l'ignore largement dans ses notes.

[30] Sur la lecture morale de Virgile telle que la reflètent les *marginalia* de la Renaissance vénitienne, voir KALLENDORF 1999a:31–90.

s'appuyant sur l'œuvre – alors peu diffusée – de Tiberius Claudius Donat, qui légitime sa démarche, Ascensius tire des leçons de l'action de l'*Enéide* et du comportement de son héros principal[31]. La Cerda, lui aussi, jette par moments au moins un regard moral sur l'épopée virgilienne[32].

Comme le faisaient souvent les *accessus* médiévaux, les paratextes introductifs de certains ouvrages étudiés ici vantent le caractère édifiant de la *Thébaïde*[33]. Dans une perspective horatienne, l'alliance entre utilité et agrément est mentionnée par Pavesi, qui insiste sur la moralité de l'action[34] ; elle est fortement mise en évidence par Bernartius, qui fait l'apologie de Stace en vantant – aux côtés de ses qualités stylistiques – les enseignements profonds et durables de son œuvre, révélés par la lecture attentive et réitérée[35]. Beraldus, qui répète en partie le discours de Bernartius, loue dans son épître dédicatoire l'agrément, mais aussi l'utilité que procurent les personnages honorables ainsi que les préceptes et avertissements et les pensées[36] ; amplifiant dans sa préface cet éloge des *mores* et de la *sententia*, il souligne les bienfaits persistants d'une lecture attentive, et parle de l'ornement des *sententiae* "réparties dans le poème comme des gemmes" – écho de la préface

---

31 Kallendorf 1999a:37–44 discute l'insistance d'Ascensius sur l'utilité morale de la lecture de Virgile, ainsi que sa dette envers Donat (cf. 44–53 sur le succès éditorial durable du commentaire d'Ascensius).

32 Tel est le cas, par exemple, pour la scène où Enée envisage de tuer Hélène (*Aen.* 2.567 sqq., cf. chapitre 3, p. 267), ou pour l'issue du duel entre Enée et Turnus (*Aen.* 12.940–952, cf. n. 144).

33 Ces déclarations paratextuelles seront précisées, le cas échéant, dans la suite du chapitre ; sur le contenu des paratextes introductifs en général, cf. chapitre 5, pp. 360–361, 393, 398, et chapitre 6, pp. 410–413. La grande place que les *accessus* de la *Thébaïde* accordent souvent à l'aspect moral est relevée e.g. dans Munk Olsen 2004:238 ; cf. H. Anderson III 124 et *passim*.

34 Pavesi, préface, sig. *2r.

35 Bernartius, partie 2, préface, pp. 3–5, notamment "quacumque incideritis, vestigium ponetis vel in flore qui delectat, vel in sententia quae informat" (discuté dans Mengelkoch 2010:128–129 [thèse] en relation avec les recueils de lieux communs, dont il sera question *infra* pp. 589–590), "ex mille venerum, mille leporum flosculis, amoenissimi poeseos huius constat hortus, opulentissimis metallis aequandus : quorum in alto latet vena, magis magisque responsura fodienti", puis "tu benivole Lector adsis, & si adspectu forte Papinius non blandiatur, inspectus (affirmate hoc dico) placebit. Age igitur, & quod gladiatoribus olim imperari solet, *Repete*. facies cum fructu. Enimvero ut Pyrites gemma vim igneam non prodit nisi atteras, ita venus, vis, nitor, Statij, propius apparebit ruminanti." Cf. *infra* pp. 595–596 sur la parenté entre ce dernier passage et les conseils de lecture dispensés par Lipse.

36 Beraldus, épître dédicatoire, sig. ã3r–v "In omnibus autem Papinii operibus, ut ingenium elucet, sic honestas morum, qua praecipue commendandus est, eaque tot salutaria vitae praecepta, monitaque ac graves sententias continent, ut scriptorum ejus lectio, sicut gratissima, ita utilissima."

de Barclay, qui pour sa part se référait aux figures plutôt qu'à l'édification[37]. D'autres établissent dans leurs épîtres dédicatoires un rapprochement avec les souverains : Crucé évoque "l'image de la vie de palais" et "de nombreux exemples politiques"; Gronovius indique à la reine Christine la fonction parénétique, dirigée vers Domitien, dont la *Thébaïde* aurait été investie (puis il fait une antithèse entre Christine et Domitien, ainsi qu'entre lui-même et Stace) ; l'abbé de Marolles proclame la valeur morale de l'action du poème, puis, surtout, la pertinence politique universelle de son thème, en relation avec Louis XIV, qui refuse les guerres injustes et aspire à la paix[38].

De quelle manière ces commentateurs expriment-ils un message édifiant à l'intérieur de leurs notes ? On ne s'étonnera pas que, de manière générale, ils ne recourent pas à l'approche allégorique, en particulier à une lecture spirituelle conçue comme clé interprétative d'ensemble. Outre la place plutôt modeste accordée à de telles lectures dans la tradition exégétique, et leur marginalisation chez les héritiers de Politien, un autre facteur explicatif peut être invoqué : les commentaires imprimés de la *Thébaïde* n'ont pas pour précédent une allégorèse de grande ampleur qui serait susceptible de les inspirer voire de les nourrir, rôle qu'a joué dans une certaine mesure celle de Landino dans la tradition virgilienne. Dans le détail du texte, ces ouvrages ne cultivent un tel registre que de manière exceptionnelle ; ils se limitent d'ordinaire à signaler quelques passages où Stace lui-même se fait l'écho d'allégories physiques dans la représentation des dieux, ou à rapporter des interprétations évhéméristes. Le message qu'ils offrent relève presque exclusivement de la tradition littérale dans laquelle ils s'inscrivent – lorsqu'il est ancré dans le texte, ce qui n'est pas toujours le cas.

L'étrangeté que les notes édifiantes peuvent revêtir à nos yeux ne doit pas conduire à surestimer leur importance. Aucun des commentateurs étudiés ici ne leur ménage une place essentielle par rapport aux autres composantes de son discours. Certains n'y recourent guère, comme Gronovius, dont le regard se veut résolument historique ; et même ceux qui se montrent le plus enclins à l'expression de contenus spirituels ou moraux – Bernartius, Barth, et dans une certaine mesure Beraldus, en harmonie avec les orientations de la collection *Ad usum Delphini*[39], ou un siècle plus tard l'auteur

---

[37] Beraldus, préface, sig. ĩ1v–2r. Sur les "gemmes", comparer Beraldus, sig. ĩ2r "quid gravibus sententiis, quae veluti gemmae toto operi insperguntur, ornatius ?" et Barclay, préface, sig. † 6r "quid illa concinna figurarum varietate, quas veluti gemmas quasdam operi aspergit, illustrius ?" ; on verra ci-dessous que dans l'ouvrage de Bernartius les "gemmes" sont situées au niveau de la pensée plutôt que des figures.

[38] Crucé, sig. ã3r ; Gronovius, sig. *3r–v ; Marolles, vol. 2, sig. ã3v–4r.

[39] Voir chapitre 2, n. 450 sur la collection *Ad usum Delphini*, et p. 149 et n. 453 sur Beraldus.

du commentaire publié par le monastère milanais de Saint Ambroise – ne s'y adonnent que sporadiquement. Peu systématiques, de tels éléments revêtent cependant une importance indéniable, que soulignent d'ailleurs certaines formes de mise en évidence : insertion dans des endroits clés du texte et du commentaire, présence de manchettes en marge des notes. Barth conclut son effort en "portant au crédit de Dieu seul" la gloire d'avoir achevé une entreprise sans précédent[40]. Bernartius, qui s'attarde dans sa préface sur la visée morale de son entreprise[41], livre aussi une déclaration de principe sur l'exégèse édifiante dans l'une de ses premières notes, consacrée à la "cruelle lumière de l'âme" qui poursuit Œdipe[42].

> [Bernartius *ad* 1.51] *assiduis circumuolat alis* | *Saeua dies animi*] non continebo veram vocem : *odi* non quod ille, *profanum vulgus*. sed sectam quae exorta hodie, male curiosorum hominum, male feriatorum. [*manchette :* "Ineptia quorundam notata"] in publico doctrinarum epulo bellaria tantum gustant, firmiores dapes negligunt imo contemnunt. voculas omnes serio excutiunt, & in iis haerent quae ad poliendam linguam. si quid ad vitam moresque facit, ne illi quiduis potius agunt quam iuuentuti inculcent. Miselli ! <Men. *gnomai monostichoi* 557 Meineke = *Menandri sententiae e codicibus Byzantinis ductae* 865 Jäkel> * Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἂν μὴ νοῦς παρῇ. [*manchette :* "* quam scire nihil est, sapere si non adsit !"] maculas iniuria temporum, hominum inscitia optimis scriptoribus inustas eluis ? nouam aliquam vocis notionem, vulgo non lectam aut neglectam obseruas ? priscis ritibus densa caligine circumseptis radium aliquod praefers nouae lucis ? probo institutum. nec vnquam id culpabit quisquam inculpatus. enimuero si literae rebus humanis vtilissimae [*manchette :* "Philologia commendata"] (quod sane nemo abnuet, nisi qui cerebrum non in capite sed calcaneis gestat) tractare autem literas sine scriptis antiquis nequeas, scripta antiqua nec legi cum fructu possunt, nisi intellegas, nec intellegi sine hac qua interpretationis, qua emendationis cura : [*manchette :* "vtilissima ea"] quis ille Thrax qui operam tuam inutilem Reipublicae asserat ? Sed vt nulla virtus est tam praeclara quae ad vitium non deflectat, si contractis habenis eam non contineas intra rectae rationis gyrum, ita omnis haec tua cura ad pompam magis faciet, quam ad vsum, nisi fluentes per se nymphas, temperes seueriore (vt ita loquar) Falerno. nec amoenam modo Philologiam promoueas, sed virilem simul ac robustam Philosophiam. [*manchette :* "si philosophia adiungatur"] actiones vitamque humanam dirigentes sententias, quibus plena veterum scripta, tanquam gemmulas intexas rituum hoc ac verborum auro. faciam ego sicubi occasio. quae opportuna se offert hoc loco, quo eximius Poeta eximie inculcat, violati numinis aut perperam culti morsum. […]

---

40 Barth *ad* 12.819, cité au chapitre 2, p. 139.

41 Voir chapitre 2, p. 66 et n. 86.

42 La partie finale de cette note sera discutée *infra* pp. 626–627.

Jusque dans la métaphore des "plats plus consistants" et dans le détail de la diction, le propos correspond à l'exaltation par la préface (moins spécifique) d'une approche des classiques associant l'utilité à l'agrément. Dans la priorité accordée à la finalité morale, dans l'appel – souligné par les manchettes – à dépasser l'"humanisme verbal" en subordonnant la philologie à la philosophie, on reconnaît le credo de Lipse, tel que l'a exprimé notamment le *De constantia* (1584) et le répéteront la *Manuductio ad stoicam philosophiam* et la *Physiologia Stoicorum* (1604)[43]. Les autres visées évoquées en préface – restituer le texte, expliquer les termes difficiles, éclairer les coutumes – sont ici résolument placées dans la perspective d'une exégèse édifiante. Pour sa part, l'invitation générale à lire les textes antiques en entrelaçant, dans l'or des coutumes et des mots que l'on y étudie, les gemmes que constituent les "pensées" (*sententiae*) capables d'orienter les actions et la vie humaines[44] trouve un écho dans l'*approbatio* placée en fin de volume, qui, insistant (elle en a le devoir) sur l'utilité morale du travail de Bernartius, vante les "gemmes de pensées" qu'ont mises en lumière ses notes sur Stace.

> [*approbatio*, sig. K8r] [...] In quibus nihil est quod religioni Romanae officit, verum plurimas in ijs gentili coeno erutas & illustratas reperies sententiarum gemmas, quae non parum honestis moribus conducunt, & iuuentutem ad politioris literaturae penetralia deducunt.

Modes et "lieux" de l'expression des valeurs

Le commentateur s'affiche souvent comme le médiateur d'un message exprimé par l'œuvre : il dit souligner, ou révéler, ce qu'un passage donne à entendre. La finalité édifiante d'un tel discours est parfois très explicite. Il n'est pas rare, ainsi, que l'on apostrophe les personnages, et lorsque les

---

[43] Sur les traités mentionnés ici, voir *infra* pp. 614–615. On reviendra *infra* p. 590, en relation avec la *sententia*, sur le dépassement de l'"humanisme verbal" chez Lipse ; cf. e.g. Kühlmann 1982:43 sur Bernegger (1582–1640). Parenty 2009:311–315 discute l'opposition entre Lipse et Casaubon sur le statut de la philologie et de la philosophie (cf. 323–355 sur le *De philologia* inédit de Casaubon). A la suite de Sénèque, Lipse refuse que la philologie soit cultivée comme une fin en soi et il lui assigne le rôle d'une propédeutique à la philosophie ; cf. introduction de la deuxième partie, pp. 200–205 sur la question controversée des limites de la grammaire et de la philologie.

[44] Le terme *sententia* est à entendre ici dans un sens large fréquent chez Bernartius (cf. n. 99). Observons que le terme *gemma*, qui lui est associé dans ces lignes, reparaît à la fin de la même note pour désigner au sens large la pensée contenue dans une longue citation de Lactance (voir *infra* pp. 626–627).

augures Amphiaraüs et Mélampus, terrifiés par les signes célestes qu'ils ont sollicités, "haïssent les dieux qui ont accédé à leur prière" (3.551), c'est en s'adressant directement au lecteur que Barclay – à titre exceptionnel – lui transmet un enseignement : "apprends que chercher à pénétrer l'avenir, c'est faire son propre malheur"[45].

> [Barclay *ad* 3.551] *Auditique odere deos.*) [...] Hinc disce miserrimum esse quisquis hariolos consulit, & sua ab illis fata sciscitatur. Nam si quid faustum & expetendum pronunciarint, dum id expectat, magnam ex mora molestiam trahit : sin aliquid laeuum & horrendum, eius mali impendentis, &, vt retur, ineluctabilis metu illico excruciatur.

Le commentateur inculque ici à son lecteur une "vérité" ; ailleurs il lui adresse une injonction, ou prononce un jugement. Le message peut se faire moins direct, se greffer sur un discours mythologique, antiquaire, littéraire. Un renvoi aux "gnomologues", ou une citation, peuvent suffire à signifier la présence, dans le texte, d'un contenu édifiant[46]. Si les vers qui paraissent exprimer des valeurs de la manière la plus explicite semblent souvent stimuler les commentateurs[47], ils ne sont pas nécessairement exploités ; les passages qui suscitent une telle *lecture* peuvent même s'avérer dissuasifs à cet égard[48].

Le message exégétique ne se superpose pas toujours à celui que le texte pouvait adresser à son premier public. Le commentateur ne se limite pas, du reste, à s'afficher comme le médiateur de contenus émanant de l'œuvre : il peut transcender ce rôle pour s'adresser à visage découvert à *son propre* lecteur, donner vie au message édifiant. Son contrôle est manifeste lorsqu'il ajoute une signification que le texte ne paraît pas exprimer ni susciter, ou qu'il remet en cause la signification condamnable à ses yeux qu'il fait surgir du texte[49]. Discutant une comparaison entre Tydée et un taureau, l'auteur anonyme des notes de l'édition milanaise de la fin du 18e s. conteste ainsi que des animaux puissent être considérés comme des exemples de vertus, puisqu'ils n'ont pas été dotés par le Créateur de la capacité d'agir rationnellement.

---

45 On a vu au chapitre 2, p. 79 que l'édification est presque entièrement absente chez Barclay.

46 On découvrira plus loin des exemples de ces stratégies, fréquentes notamment chez Barth.

47 C'est ce que suggèrent par exemple les *marginalia* étudiés dans KALLENDORF 1999a.

48 Sur le "silence exégétique", cf. chapitre 5, p. 358 et chapitre 6, p. 425.

49 Les formes de contrôle incluent aussi, on le verra, les corrections conférant au texte le sens désiré.

> [Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.326] *Terribilis visu*. [...] Nobis vero liceat animadvertere quanta virtutum exempla a belluis accersentur; sed quae pulchra in iis gesta admiramur, nihil aliud sunt nisi inditae a sapientissimo Opifice indoles, cui nulla ratione parent, ideoque carent promerentia.

Cet exemple l'illustre en suffisance : si l'auteur apparaît souvent comme un "maître de sagesse", le commentateur peut lui disputer cette prérogative[50]. Un tel constat met en lumière des phénomènes qui seront au cœur de ce chapitre. Le message exprimé dans l'exégèse peut apparaître comme un prolongement naturel du texte, mais aussi lui être étranger. La distance culturelle et idéologique qui sépare l'un et l'autre fluctue elle-même grandement ; les contenus du texte sont perçus tantôt comme valides et louables, tantôt comme inacceptables. Dans les "réponses" complexes des commentateurs, diverses attitudes s'observent, et, souvent, se mêlent au sein d'un même ouvrage ; on met en évidence des convergences, ou l'on "adapte" les contenus auxquels on ne peut souscrire[51]. Le message édifiant peut se fondre dans le moule de la pensée antique – en accord avec le texte commenté ou avec d'autres textes qui le corrigent – ou la contredire ouvertement en contestant ses valeurs.

En outre, le message exprimé par l'exégèse peut acquérir une autonomie totale ou presque, une situation qui s'observe en particulier pour une part importante des remarques édifiantes de Barth. En cette matière comme en d'autres, son discours se veut très libre ; il s'éloigne volontiers de Stace et revendique parfois sa "digressivité"[52]. C'est le cas lorsqu'Hypsipylé désigne Opheltès, dont elle serre contre elle le cadavre, comme "l'image" des enfants que son exil lui a fait perdre (5.608 *o mihi desertae natorum dulcis imago*) : après avoir reproduit une "scolie" qui passe d'un rapprochement lexical à la mention du culte des *imagines*, puis affirmé que toute *superstitio* est issue d'un tel culte, le commentateur allemand cite plusieurs dizaines de vers du poème sur la Genèse de Marius Victor(ius) dénonçant le culte des ancêtres, tout en qualifiant ces vers de peu pertinents pour le passage commenté ; il justifie ensuite cette citation par son désir d'offrir à lire un texte "sérieux"

---

50 Cf. chapitre 5, p. 359 et n. 48 sur l'autorité des commentateurs en matière linguistique.

51 Voir e.g. Kallendorf 1999a:30 et *passim* sur l'opposition entre "accommodation" et "resistance and containment" ; cf. McKinley 2001:XXIII, qui renonce à une telle opposition.

52 Voir chapitre 2, pp. 133–134 sur le caractère souvent centrifuge des notes de Barth, et pp. 136–137 sur ses revendications de liberté discursive ; cf. chapitre 1, pp. 12–13 et introduction de la deuxième partie, pp. 206 et 211 sur la tendance centrifuge des discours exégétiques de manière générale.

au milieu des fictions de Stace mais aussi – redoublant le discours édifiant à un autre niveau – par le constat que des œuvres comme celle-ci ne sont pas assez diffusées, donc pas assez connues de la jeunesse, dans ce siècle méprisable où les imprimeurs sont attirés par l'appât du gain plutôt que par la valeur morale des textes à éditer[53].

> [Barth *ad* 5.608] *Imago.*] *Repraesentatio. Ut solemus imagines defunctorum colere.* V.S. A cultu imaginum tali descendit omnis superstitio. [...] Rem eam pulcre versibus describit Marius Victor, lib.III. Comm. in Genesin ; [...]. *Victoris* verba, etsi huc parum faciant, jucunditatis ergo adscribere placet. Sunt enim egregii, & in tali negotio non facile melioribus mutandi versus : [ed. Gagneius (Fabricius 335B–336A) = *Patrologia Latina* 61, col. 958C7–959B7, cf. 3.159–209 ed. Hovingh[54]]. Haec ille, egregia sane narratione, qvam etiam hic seriam inter tot figmenta legi jucundum sit. Praecipue cum, seculi opprobrio, Auctores hoc genus nusqvam vendantur jam, nec nisi in magnis Voluminibus iterentur eorum Editiones. Unde fit ut juventus magnam partem nec nomina eorum norit, cum tot nugacibus cartis ubiqve Typographi vulgo lucra captent. [...]

Il convient assurément d'insister sur l'importance que de telles discussions sans lien direct avec le texte revêtent dans la construction du discours édifiant. Par souci de souligner l'ambiguïté de la position du commentateur dans la relation triangulaire qu'il entretient avec le lecteur et avec le texte, mais aussi d'éclairer la réception de Stace, on prêtera toutefois ici une attention particulière aux moyens par lesquels la *Thébaïde* stimule l'exégèse édifiante. Cet examen peut prendre appui sur une confrontation avec le repère privilégié que constitue l'*Enéide* : de même que les valeurs exprimées par la *Thébaïde* se définissent par rapport à celles de son modèle virgilien, avec des écarts susceptibles d'être interprétés, les messages que les commentateurs de ce poème mettent en lumière sont conditionnés par ceux qu'ils lisent dans l'épopée augustéenne[55]. L'attention consacrée à l'édification dans les commentaires de la *Thébaïde*, ainsi que la manière dont elle s'exprime, sont déterminées par certains aspects de l'œuvre de Stace ; or cette œuvre

---

[53] Voir chapitre 2, p. 130 sur la justification des citations *in extenso* chez Barth (et n. 390 sur la présentation typographique particulière de cette citation-ci). Barth offre une seconde note *ad* 5.608 *imago*, qui adopte une perspective intertextuelle : voir chapitre 6, p. 457 et n. 223.

[54] Barth cite, d'après G. Fabricius, le texte de Gagny (1536), qui avait réécrit de nombreux passages illisibles dans son manuscrit ; dans les *addenda* du vol. 4, sig.)(3r–4v, Daum signale ce fait et cite les vers 3.95–209 de l'édition Morel (1560), qui correspondent au texte édité en 1960 par Hovingh.

[55] On a vu au chapitre 6, pp. 459–460 la sensibilité de Lewis à la clarification que Stace opère par rapport au message moral de son modèle virgilien.

diffère de l'*Enéide*, et s'oppose en partie à elle, par les possibilités qu'elle offre pour la production d'un tel discours.

Un discours édifiant peut à l'évidence trouver un ancrage dans le contenu thématique du texte commenté. On a vu l'intérêt qu'éveille au sein de la tradition virgilienne la descente aux enfers. Dans la *Thébaïde*, des passages comme les descriptions de pratiques divinatoires, mais aussi les réflexions du narrateur et des personnages sur le destin, suscitent volontiers des observations d'ordre théologique. Les coutumes religieuses décrites ou évoquées par Stace ne génèrent pas seulement un discours antiquaire, mais sont aussi dénoncées ou louées ; et il en va de même pour les croyances.

La découverte de "vérités" religieuses dans les vers de Stace ne trouble pas, d'ordinaire, les héritiers d'une tradition accoutumée à découvrir des convergences entre textes païens et christianisme. Simple similitude, ou identité de pensée ? Comment expliquer, dans la seconde hypothèse, que l'auteur païen ait eu accès aux vérités chrétiennes ? Un détour par le cas de l'*Enéide* est éclairant. Une fois passée la phase d'affrontement, s'est imposée chez la plupart des lecteurs chrétiens la notion de *theologia poetica* : dans des élaborations très diverses, on a admis l'idée que la poésie païenne soit porteuse de certaines "vérités divines", acceptables en tant que "prophéties" dont l'interprétation a pour tâche de révéler le sens caché[56]. S'ils ne sont pas incontestés, ces principes restent très vivants durant la Renaissance, qui tend même à intensifier les rapprochements ; et ils persisteront longtemps au-delà. Dans l'exégèse virgilienne, la position d'un Landino, qui reconnaît un accord profond mais pas d'équivalence entre textes chrétiens et textes "sacrés" païens (Virgile n'aurait pas toujours compris la signification de ce qu'il écrivait et aurait parfois énoncé des contre-vérités), s'oppose à celle d'un Fabrini, dont le commentaire de presqu'un siècle plus tardif, réédité jusqu'au 18e s., admet une relation beaucoup plus étroite (Virgile aurait été guidé par le Saint-Esprit ou aurait lu l'Ancien Testament)[57].

Si la disposition des lecteurs à admettre la présence de "vérités divines" dans l'*Enéide* est soutenue par la tradition qui prête à Virgile une profonde

[56] Kallendorf 1999a:95–105 retrace l'élaboration de la notion de *theologia poetica* et son application aux poèmes virgiliens jusqu'à la Renaissance.

[57] Voir Kallendorf 1999a:105–119, qui discute aussi l'interprétation, soutenue par Vivès (1544), selon laquelle la quatrième *Bucolique* ne se comprendrait que comme référence au Christ, et 119–124 sur la fusion totale réalisée sur le plan littéraire par Vida dans son épopée *Christias*, publiée en 1535 ; cf. 131–139 sur la censure qui s'exerce à Venise à l'égard de certains commentaires virgiliens du 16e s.

affinité avec le christianisme, la situation de la *Thébaïde* est assez similaire. On pense bien sûr à Dante, chez qui Stace – compagnon du Florentin dans sa traversée du Purgatoire où il est rangé parmi les avares et les prodigues, puis chargé de l'instruire au sujet de l'âme et investi du rôle d'intermédiaire entre Virgile et Béatrice – se définit comme un crypto-chrétien[58]. Le christianisme de l'auteur de la *Thébaïde* était probablement proclamé, de même que sa prodigalité, par une légende préexistante dont le schéma se retrouve pour Virgile, Sénèque, Horace et même Ovide ; en faveur de cette idée pouvaient être invoquées la mention par Tirésias d'une "divinité supérieure et inconnue" qualifiée de "souverain du triple monde" (4.514–517), ou encore la description de l'autel de la Clémence auprès duquel les Argiennes sollicitent une sépulture pour leurs époux (12.481–518)[59]. Selon une interprétation médiévale, l'intervention même par laquelle Thésée mettait fin au conflit annonçait l'avènement du Christ[60]. L'idée du christianisme de Stace, souvent contestée ou passée sous silence après Dante, y compris chez les commentateurs de la *Thébaïde*, demeure acceptable au 17e s. pour un auteur comme Quevedo[61]. Sur un plan plus général, la proximité de son œuvre avec la pensée chrétienne est réaffirmée aujourd'hui dans certaines lectures[62].

On reviendra plus loin sur la dimension thématique, sous l'angle du contenu des notes édifiantes plutôt que du contenu des passages qui les suscitent ; on verra alors les commentateurs affirmer des "vérités divines", dicter des règles éthiques, donner des conseils aux puissants, réagir aux conflits contemporains. Afin de mettre en lumière les spécificités de l'exégèse du poème étudié, il paraît utile d'examiner ici comment certains de ses "lieux" apparaissent propices à l'expression d'un message – avec pour partie, on l'a dit, un potentiel qui oppose l'épopée de Stace à celle de Virgile.

---

58 *Purgatoire* XXII 88–93.

59 Sur la légende faisant de Stace un crypto-chrétien, et en particulier sur les limites de sa persistance, voir C. Kallendorf–H. Kallendorf 2002. Sur sa présence chez Dante, voir Brugnoli 1969, Paratore in *Enciclopedia Dantesca* V 419–425, ainsi que Kissel 2004:253–256 (bilan des recherches). Sur la réception chrétienne du mythe des Sept contre Thèbes, voir Bona 2002.

60 On trouve l'interprétation de Thésée comme "figura Christi" en particulier dans l'un des premiers commentaires à Dante, composé vers 1330 par Guido da Pisa ; voir déjà pseudo-Fulgence, *Super Thebaiden*, 168–170 Sweeney : *uxores uero regum ... supplicantur Theseo id est deo ; 'Theseus' quasi 'theos suus'* (cf. *supra* pp. 574–575).

61 C. Kallendorf–H. Kallendorf 2002:64–72 (65–67 sur les commentateurs) situent Quevedo dans la tradition interprétative virgilienne incarnée par Vivès (cf. n. 57) ; H. Kallendorf–C. Kallendorf 2000:140–143 montrent comment sa croyance au christianisme de Stace oriente sa réception des *Silves*.

62 Voir notamment Franchet d'Espèrey 1999:275–277 et 282–284.

La représentation des actions et paroles des personnages offre dans la *Thébaïde*, comme dans l'*Enéide*, ample matière à l'expression de jugements. Son analyse, qui évalue la réalisation poétique à l'aune de la convenance et de la vraisemblance[63], peut transcender un tel discours pour lui associer ou lui substituer un discours moral plongeant ses racines dans l'association horatienne entre *utilitas* et *delectatio*, mais aussi dans la tradition rhétorique de l'éloge et du blâme[64]. Ce type d'exégèse trouve d'ailleurs un aliment dans le fait que la matière de Stace, comme celle de Virgile, est encore considérée dans une certaine mesure au début de l'époque moderne comme une matière "historique": on tend à juger Etéocle ou Créon comme on le ferait d'empereurs romains[65].

Dans les commentaires sur l'*Enéide*, l'expression d'un message moral repose largement sur la téléologie positive qui traverse, du moins en apparence, la trame de ce poème[66]. Elle ne repose pas moins sur le fait que cette trame est habitée par un héros principal dont Landino ou Ascensius – dans la lignée de Donat – se sont efforcés d'interpréter toute l'action de manière positive, sans exception[67]. Une attitude similaire s'observe dans l'exégèse médiévale, où l'on constate d'ailleurs qu'Enée attire une part prépondérante du discours moralisant et que ce discours s'intéresse lui-même en priorité au volet de l'éloge[68]; sur un plan plus général, ce type de lecture fait d'Enée un *exemplum*, démarche susceptible d'être directement liée à l'exploitation "utilitaire" du texte – avec pour corollaire son découpage en "morceaux" dispensant d'une lecture d'ensemble – en vue de la production de sermons[69]. L'action de la *Thébaïde*, quant à elle, consiste pour l'essentiel en une entreprise destructrice, sur le plan humain comme sur le plan divin, au point que le poème, lu dans la perspective de sa référence virgilienne, peut être

---

[63] Voir chapitre 6, pp. 467–474.

[64] KALLENDORF 1999a:38–39 discute succinctement la relation entre cette lecture des classiques et la rhétorique de l'éloge et du blâme; pour une analyse détaillée, voir KALLENDORF 1989.

[65] La croyance en l'historicité des faits relatés dans la *Thébaïde* a été évoquée au chapitre 6, pp. 447–448.

[66] KALLENDORF 1999a:77–81 souligne la rareté des lectures négatives dans la Venise de la Renaissance; sur les lectures "déviantes", cf. KALLENDORF 1999b et surtout KALLENDORF 2007.

[67] Voir KALLENDORF 1999a:40–43 sur les efforts d'Ascensius pour louer la vertu d'Enée et tirer des leçons de son histoire; 64 sur le souci de Landino d'exempter son action de tout reproche. Cf. *supra* pp. 576–577.

[68] BASWELL 1995:151 et 153, à propos du commentaire mentionné n. 20.

[69] C'est le cas du commentaire mentionné n. 20; cf. BASWELL 1995:165–166 sur la relation entre la *divisio textus* et le fréquent désintérêt des lectures moralisantes et allégoriques pour le contexte narratif.

défini comme une “anti-*Enéide*”[70]. Si Stace construit une morale héroïque complexe[71], les figures négatives ou ambiguës – tel Tydée – prédominent; les exceptions réelles ou apparentes – comme Adraste, Hypsipylé, Argie, Thésée, ou Amphiaraüs[72] – sont mal récompensées ou n'occupent le devant de la scène que par intermittence ou de manière éphémère. Forcé de composer avec cette donnée singulière, le commentateur qui entend faire de l'action narrée un support pour l'expression de valeurs devra souvent prendre le contre-pied de ce que représente le texte, y mettre en lumière des repoussoirs plutôt que des modèles; il pourra aussi être amené à s'interroger, avec plus d'urgence que l'exégète de Virgile, sur la moralité même du poème.

Soulignons qu'un message affleure très souvent à la surface même du texte, voire s'y trouve expressément formulé. Cet élément moral se situe souvent au niveau intradiégétique: pensons à la réaction horrifiée de Minerve après l'acte anthropophage de Tydée (8.762–766), ou à l'affrontement entre Tisiphone et Pietas (11.457–496). Surtout, le narrateur porte des jugements sur l'action, notamment par l'exclamation ou l'apostrophe (au personnage, au lecteur)[73]. Son irruption dans le récit forme – en amont de l'éventuelle intervention du commentateur – un filtre entre l'action représentée et la “réponse” du public, sollicite avec force une lecture axée sur les valeurs; mais elle n'appelle pas forcément, on l'a dit, une exégèse ainsi orientée. Sous l'angle de la réception, une particularité de la *Thébaïde* est la conservation d'un arrière-plan littéraire, constitué en particulier des tragédies consacrées aux mythes thébains, qui offre de riches possibilités pour mettre en perspective ses personnages. Cette situation permet de confronter le Polynice de Stace à d'autres Polynices, de soumettre à comparaison Amphiaraüs, Créon, Etéocle, Capanée; dans le même temps, cependant, l'attention prêtée à l'intertexte, qui soulève la question de la représentation poétique, peut faire concurrence au discours édifiant[74].

Outre l'action du poème, un “lieu” très propice à l'expression d'un message édifiant dans les commentaires est constitué par les énoncés exprimant sous la forme d'une phrase unique une idée de portée générale, ou susceptible de généralisation, telle cette remarque du narrateur après qu'Etéocle

---

[70] Sur la *Thébaïde* comme “anti-*Enéide*”, voir e.g. Burck 1971:92. Ganiban 2007 lit le poème de manière systématique comme une critique morale et politique de l'épopée virgilienne.

[71] Voir Ripoll 1998.

[72] Sur l'Amphiaraüs de Stace, cf. chapitre 6, pp. 423–424 et 426.

[73] Cette particularité du narrateur statien est analysée dans Georgacopoulou 2005.

[74] La lecture intertextuelle de quelques personnages principaux a été discutée au chapitre 6, pp. 422–427.

a écarté Polynice du trône de Thèbes : "comme à son habitude, le peuple accorde sa faveur au prétendant" (1.170)[75]. La figure de la *sententia* ou γνώμη compte parmi les diverses "formes brèves" qu'Erasme a contribué à distinguer et à promouvoir, et les *sententiae* puisées dans la littérature classique – dans le prolongement des lectures "gnomiques" pratiquées depuis l'antiquité – jouissent d'une grande faveur aux 16e–17e s.[76]. Dans la conception qui prévaut alors, cette figure paraît se caractériser notamment par la conjonction de la *brevitas* (souvent associée à une forme versifiée) et d'une relation directe (non métaphorique) avec une réalité morale[77]. Dans la perspective de l'exégèse édifiante, il convient de délimiter la *sententia* de façon large, afin d'y inclure non seulement des énoncés incluant expressément une dimension générale, comme la remarque du narrateur citée ci-dessus, mais aussi des énoncés brefs liés à une situation spécifique, qui sont exploités de manière similaire, telle l'exhortation que Minerve adresse à Tydée dans l'épisode de l'embuscade : "mets maintenant un terme et épargne les dieux qui t'ont favorisé à l'excès" (2.688–689)[78].

On voit se multiplier au début de l'époque moderne les rééditions et métamorphoses des modèles antiques que sont les *Disticha Catonis* et les *sententiae* de Publilius Syrus, mais aussi le "Florilège" de Stobée, dont une compilation comme la *Gnomologia graeco-latina* de Michael Neander (1557) tend à extraire les seuls énoncés répondant au critère de la concision[79]. L'intérêt que de tels énoncés revêtent pour la production textuelle est visible par exemple dans l'épître dédicatoire de l'anthologie publiée en 1573 par Henri Estienne, qui montre comment un vers de Grégoire de Nazianze peut être adapté à d'autres situations par diverses transformations[80]. Illustration

---

75 Ce passage sera discuté *infra* pp. 599–600.

76 Sur ces diverses formes brèves au 16e s., sur les problèmes soulevés par leur délimitation, ainsi que sur leur évolution, voir Balavoine 1984 ; sur l'importance des γνῶμαι et *sententiae* dans l'éducation antique, Bonner 1977:172–176, Morgan 1998:120–151, et (sur les *Disticha Catonis* en particulier) Bloomer 2011:139–169. L'exégèse stylistico-rhétorique des figures a été discutée au chapitre 5, pp. 390–401.

77 Voir Balavoine 1984:51–52 et 56, qui souligne qu'on ne connaît pas de définition de la *sententia* au 16e s., et qui explique cette absence notamment par l'ambivalence de l'usage antique (Quint. *inst.* 8.5.1 évoque à la fois les aspects de la vérité générale et du trait brillant) et par l'hétérogénéité du modèle alors prédominant que fournit le recueil de Stobée.

78 La forme impérative de ce passage, discuté *infra* pp. 596–597, peut être comparée à celle de l'énoncé homérique que "crée" James Duport – en le qualifiant de *gnome* – dans l'exemple cité ci-dessous. Cf. *infra* p. 591 et n. 96 sur la souplesse de la notion de *sententia* chez Henri Estienne.

79 Balavoine 1984:52–53.

80 H. Estienne, *Virtutum encomia sive Gnomae de virtutibus*, 1573, épître dédicatoire (in

plus tardive du lien étroit qui unit réflexion sur l'idée et réflexion sur la forme, la "Gnomologie homérique" de James Duport (1660) ne se contente pas de citer pour chaque passage qu'elle recense des extraits des Ecritures et de la littérature païenne de contenu similaire, mais elle enseigne aussi parfois à créer une *gnome*: dans *Il.* 2.53 Βουλὴν δὲ πρῶτον μεγαθύμων ἷζε γερόντων ("tout d'abord il [*scil.* Agamemnon] invita à siéger le conseil des vieillards magnanimes" [tr. d'après Mazon]), elle propose ainsi de lire, au lieu de l'imparfait ἷζε, un impératif ("invite à siéger …").

> […] Est quidem Ἷζε hic praeteriti imperfecti tertia persona, pro ἐκάθισε, καθίδρυσε · quod si legatur ut Imperativi secunda persona, κάθιζε, καθίδρυε, haec praxis *Agamemnonis* facile transibit in Gnomen paraeneticam, seu praeceptum morale. […] (Duport, *Homeri gnomologia*, 1660, p. 8, n° 2/b)

L'engouement pour les *sententiae* et énoncés similaires tirés des auteurs classiques est inséparable de la pratique de lecture consistant à rassembler des *excerpta*, ainsi que de ses divers fruits, depuis les florilèges médiévaux et les carnets classés par auteur jusqu'aux recueils de lieux communs, élémentaires ou érudits, et aux *adversaria* qui s'imposent dans le courant du 17e s.[81]. Les motivations édifiantes restent bien présentes dans la récolte d'extraits telle qu'elle s'effectue après Erasme, mais, dans cette démarche désormais orientée vers la production du discours, l'aspect formel acquiert une importance considérable[82]. Les efforts d'organisation des carnets de notes – ou des recueils imprimés, comme l'anthologie de Stobée éditée par Gesner (1543)[83] – répondent pour une large part à des finalités rhétoriques et dialectiques. Si les extraits sélectionnés sont d'ampleur très variable, la recherche spécifique des *sententiae* et autres énoncés brefs de portée morale exerce cependant un grand attrait, et elle est particulièrement prisée dans la lecture des poètes; les manuels de toute espèce offrant des recommandations de lecture en sont un témoignage visible[84]. Cette pratique a laissé

KECSKEMÉTI ET AL. 2003:313), à propos de *carmina moralia* (*de virtute*) 1.2.10.391 [*Patrologia Graeca* 37, col. 708A10] Πένης μέν ἐστι, τὸν τρόπον δὲ πλούσιος, cité sans référence.

81 Sur la récolte d'*excerpta* et ses fruits, voir introduction de la deuxième partie, pp. 206–208.

82 BALAVOINE 1984:61 considère, au sujet des recueils de formes brèves dans leur ensemble, que le critère formel paraît reléguer au second plan la visée morale. Sur l'évolution induite par Erasme, cf. introduction de la deuxième partie, p. 207.

83 Gesner, *Κέρας Ἀμαλθαίας Ἰωάννου τοῦ Στοβαίου ἐκλογαὶ ἀποφθεγμάτων καὶ ὑποθηκῶν. Ioannis Stobaei sententiae ex thesauris Graecorum delectae*, 1543. Voir MOSS 1996:191.

84 Les *sententiae* constituent l'une des grandes subdivisions dans lesquelles le jésuite Possevino, *Bibliotheca selecta*, 1593, conseille de classer les extraits des poètes, et pour Melchior Junius, *Methodus eloquentiae comparandae*, 1585, ce sont spécifiquement des *sententiae* qu'il

sa trace dans de nombreux exemplaires imprimés des classiques comme dans leurs manuscrits: les lecteurs y ont souligné ou signalé en marge les *sententiae*, pour les transférer ensuite dans leurs recueils de lieux communs ou autres carnets de notes[85], obéissant en cela à des préceptes pédagogiques[86]. Visées stylistiques et édification sont difficilement dissociables dans l'attention prêtée aux *sententiae*, comme le soulignent théoriciens et éditeurs[87]: l'impact du message qu'elles transmettent découle de la densité d'expression qui les caractérise – et il se trouve renforcé le cas échéant par la forme poétique, dont l'efficacité mnémonique est reconnue[88]. Dans la perspective de la production du discours, la *sententia* touche d'ailleurs à des enjeux centraux dans la réflexion stylistique, surtout depuis la fin du 16e s. Elle est en effet considérée, par référence à Sénèque en particulier, comme une manifestation de la *brevitas* constitutive du style "attique" prôné et mis en œuvre par Lipse[89]; lui-même, ce style qui s'oppose résolument à celui des cicéroniens, accusés d'accorder trop d'importance aux mots et trop peu à la pensée, participe d'une affirmation de la primauté des *res* sur les *verba* qui marque une rupture par rapport au modèle humaniste[90].

Si Stace ne suscite pas des recueils spécialisés comme ceux que l'on consacre à des auteurs comme Sénèque ou Tacite, le caractère souvent "sentencieux" de son écriture ne peut manquer d'éveiller l'intérêt[91]. Cette parti-

---

faut tirer des poètes (Moss 1996:178–179 et 152–154 respectivement). Les *sententiae* figurent aussi parmi les éléments que Drexel (1638) recommande de relever; cf. introduction de la deuxième partie, p. 207 et n. 44.

85 Kallendorf 1999a:31–33 et 57–58 souligne et illustre l'attitude similaire dont manuscrits et imprimés virgiliens témoignent au 16e s. en cette matière (cf. Kallendorf 2005:111–112 et 115). Cf. Moss 2005:39 sur la fréquence du marquage manuscrit des lieux communs aux 16e et 17e s.

86 Prescrit dans les traités humanistes (Grendler 1989:222), le marquage des *sententiae* l'est plus tard par exemple, en accord avec les pédagogues jésuites et les méthodes courantes aux Pays-Bas, dans les *Institutionum scholasticarum libri* de Simon Verepaeus, Anvers 1573, discutés dans Moss 1996:172.

87 Les liens étroits unissant ces deux aspects étaient déjà affirmés chez Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria* III 50 (Burton 1983:349). Les *Sententiae veterum poetarum per locos communes digestae* de Georgius Major, 1534, revendiquent une double utilité stylistique et morale (Moss 1996:188–189).

88 L'efficacité mnémonique de la poésie était soulignée par Leonardo Bruni, *De studiis et litteris* (Grendler 1989:239). La grande place réservée aux poètes dans le curriculum grammatical repose largement sur le fait qu'ils se prêtent très bien à la mémorisation (Black 2001:290–292, cf. 74–77).

89 Sur le style "lipsien", voir chapitre 5, pp. 356–357.

90 Sur le lien entre le goût de la *sententia* et la primauté accordée aux *res*, voir e.g. Kühlmann 1982:214–217, Till 2004:184–185.

91 La multiplicité des recueils de brefs extraits de (ou attribués à) Sénèque qui sont publiés

cularité contribue à faire figurer son épopée thébaine en bonne place dans les florilèges[92], où les auteurs les plus riches en *sententiae* et les plus aisément "citables" tendent à être mieux représentés qu'un poète comme Virgile[93]. Les intertitres sous lesquels y apparaissent certains extraits de la *Thébaïde* soulignent que ce succès est dû en partie au moins à un contenu jugé édifiant: "Personne ne peut échapper à sa mauvaise conscience", "Pudeur des jeunes filles", "Quel est le propre de la jalousie"[94]. Stace est d'ailleurs inclus dans un manuscrit réunissant des notices sur les "auteurs de sentences philosophiques", par le biais d'une biographie (antérieure) qui le qualifie de "philosophe et poète"[95]. H. Estienne cite deux de ses vers comme exemple de "sentence pieuse" – en ajoutant, signe d'une conception souple de la *sententia*, qu'elle est "de forme diégétique plutôt que gnomique"[96].

Dans la perspective de l'expression d'un message éthique ou politique par le biais de l'exégèse, les énoncés lapidaires que sont les *sententiae* se distinguent à double titre de l'action et des paroles des personnages: ils attirent l'attention par leurs spécificités formelles, et ils appellent pour ainsi dire une réaction orientée vers les valeurs. Ils possèdent à cet égard une force incitative qui n'a d'égal que les cas, évoqués ci-dessus, où la "réponse" du lecteur au récit de l'action est médiatisée par des remarques qu'émettent

---

aux 15e et 16e s. est soulignée dans BATTLES–HUGO 1969:100*–101*; le cas des *sententiae* de Tacite sera évoqué *infra* p. 615. Sur la revalorisation du style de ces auteurs au 16e s., voir chapitre 5, pp. 355–356.

92 H. ANDERSON II 145–152 relève les citations de Stace figurant dans certains des florilèges les plus répandus. Voir BURTON 1983:179–187 sur sa présence dans le *Florilegium Gallicum*, liste d'extraits classés par auteur née au 12e s. puis largement diffusée. Stace côtoie plusieurs auteurs antiques, et surtout de nombreux textes post-classiques et médiévaux, dans les *Flores poetarum*, florilège scolaire arrangé par sujets, élaboré au début du 14e s. et imprimé à plusieurs reprises en Allemagne.

93 BASWELL 1995:35. La relation entre richesse en *sententiae* et représentation dans les florilèges est aussi soulignée e.g. par BURTON 1983:357 à propos des poèmes érotiques d'Ovide.

94 *Florilegium Gallicum*: Stat. *Theb.* 1.49–52 "STATIUS IN PRIMO THEBAIDOS ET PRAVA CONSCIENTIA QUOD EFFUGERE EAM NEMO POSSIT"; 1.536–539 "IN PRIMO DE VIRGINALI VERECUNDIA", 2.18 "QUID PROPRIUM SIT INVIDIE". Comme autres extraits évidemment édifiants, relevons e.g. 1.125–130 (jalousie réciproque d'Etéocle et Polynice), 1.165–188 (griefs des Thébains envers leur roi), 1.472–473 (colère évoluant en affection), 1.661–662 (fortune équitable réservée aux hommes de mérite).

95 BNF ital. 557 (15e s.): voir H. ANDERSON I ms.454.

96 H. Estienne, *Virtutum encomia sive Gnomae de virtutibus*, 1573, épître dédicatoire (in KECSKEMÉTI ET AL. 2003:313): "Ad Latinos quoque poetas et philosophos si veniamus, multa ab illis non minori pietate dicta inueniemus: sed inter poeticas huius generis sententias excellere videtur illa Statii, licet διηγηματικῶς potius quam γνωμικῶς pronuntiata, <*Theb.* 12.493–494> *nulla autem effigies, nulli commissa metallo | forma dei, mentes habitare et pectora gaudet.*" Sur le passage concerné, cf. *infra* p. 622 et n. 217.

les personnages ou, plus encore, le narrateur[97]; ils surgissent d'ailleurs de manière privilégiée précisément dans le cadre de telles remarques. Les *sententiae* et formes voisines se prêtent dès lors fort bien au commentaire moralisant, et leur abondance même peut les faire apparaître comme une sorte de refuge pour un tel discours dans un poème pauvre en modèles positifs de comportement – sans compter qu'elles participent aussi, dans un autre registre, de l'expression de "vérités" théologiques. Dans le même temps, l'affleurement d'un contenu édifiant dans le texte peut à l'inverse avoir pour effet, on l'a vu, de faire paraître superflu un tel commentaire, un effet que peut renforcer, dans le cas des *sententiae*, leur caractère pour ainsi dire autonome et "détachable"[98]. Tiraillée entre forme et message, l'exégèse des *sententiae* peut se focaliser sur l'expression plutôt que sur l'idée. La manière dont les commentateurs réagissent à leur sollicitation apparaît comme un révélateur de leurs différences d'approche.

Action des personnages et *sententiae* au sens large s'avèrent ainsi constituer deux "lieux" privilégiés pour l'expression des valeurs, et l'on verra que les exégètes de la *Thébaïde* les exploitent effectivement de manière préférentielle. Cette préférence n'a toutefois rien d'exclusif: dans ce domaine peut-être plus encore qu'ailleurs, les notes ne suivent qu'imparfaitement les contours du texte. C'est ce que démontre avec une évidence particulière le cas de Barth, dont on a constaté que les réflexions édifiantes sont susceptibles de jaillir là où rien dans les vers de Stace ne paraît les susciter. Du reste, même lorsque ces réflexions trouvent un ancrage manifeste dans la thématique du passage commenté, le message délivré déroute parfois par son contenu et sa nature. Ainsi, la présence invisible de Vénus poussant les Lemniennes à sceller leur pacte par un sacrifice infanticide (5.157–158 *sed fallit ubique | mixta Venus, Venus arma tenet, Venus admouet iras*) n'inspire pas au commentateur allemand une réflexion sur l'horreur de leur crime ou sur le juste châtiment de ceux qui négligent leurs devoirs religieux, comme on

---

97 Soulignons que le *Florilegium Gallicum* relève souvent questions rhétoriques et exclamations, dont *Theb.* 2.92–93 *pro gnara nihil mortalia fati | corda sui!* (Burton 1983:352).

98 Sur un plan plus général, Battles–Hugo 1969:100* suggèrent que l'abondance de "proverbes" chez Sénèque peut avoir joué un rôle dans l'essor assez tardif de ses commentaires, alors qu'il était beaucoup cité dans les commentaires sur d'autres auteurs et très présent dans des recueils d'extraits. Cf. e.g. Balavoine 1984:60–61 sur la situation différente de cette autre "forme brève" que sont les adages : dans la conception d'Erasme, ils ne se conçoivent pas sans commentaire, car leur statut métaphorique souvent doublé d'allusion ou d'ellipse *appelle* un complément.

pourrait s'y attendre, mais plutôt des observations sur la chasteté, dans un dialogue à distance avec "Lactantius Placidus" ("LP").

> [Barth *ad* 5.158] *Iras.*] [...] Lutatius, homo scilicet & Bellerophonte & Hippolyto castior, generatim loqvendo Veneri omnium malorum facinorum invidiam facit, scribendo: *MIXTA VENUS.*] *Qvicqvid agitur, qvicqvid nefarie cogitatur, Venus urget infensa. Et cum hoc Poeticum videatur, tamen vera est ratio. Cuncta enim mala qvae geruntur, per Venerem fiunt, cui omnes propemodum mortales student.* Te scilicet, cum socienis tuis, excepto. Sed minime haec mens Papinii, & videtur claustralis aliqvis Concionator haec de loco altiore dictasse. Falsissimum est omnes, immo multos, homines studere Veneri. Nisi si homines censeas illos balathrones qvi profitentur castitatem foris, & in antris suis Sardanapalos vivunt. Et nisi *Venerem* capias pro tali, qvalem Sapientes statuunt, & allocutus est Lucretius Prooemio Operis versibus paullo supra nobis illustratis.

Les sententiae *comme vecteur*

Certains commentateurs de la *Thébaïde* témoignent très visiblement du goût contemporain pour les brefs énoncés de contenu édifiant. Barth et Bernartius sont ceux qui leur prêtent dans l'ensemble l'attention la plus manifeste; une significative différence d'approche les sépare toutefois, qui tient à l'intérêt respectif qu'ils accordent à la dimension formelle et à l'expression des valeurs.

Dans ses *scholia*, Bernartius dirige souvent le regard de son lecteur sur la forme en prenant soin de désigner la figure de la *sententia*, ou de la *gnome* pour utiliser le terme qu'il privilégie[99]. Cette dimension n'est pas seule à l'intéresser, puisque chez lui de telles désignations sont accompagnées d'une discussion – souvent signalée par une manchette – du message exprimé par l'énoncé de Stace, et que les qualificatifs qui les complètent parfois n'évoquent pas seulement la "beauté" du trait mais aussi sa "vérité" ou sa "pertinence"[100]. Ces désignations n'en participent pas moins d'une accentuation du fait formel, à laquelle concourent d'autres éléments de l'ouvrage de 1595. La préface cite les lignes où Sidoine Apollinaire célèbre –

---

[99] *Gnome*: e.g. *ad* 1.127, 2.345, 5.59, 10.704[699]. *Sententia*: e.g. *ad* 1.170, *ad* 3.374; chez Bernartius *sententia* vaut souvent "avis", également "sens", "signification", "pensée" (cf. *supra* pp. 579–580 et n. 44 sur la note *ad* 1.51).

[100] Bernartius *ad* 1.127, 2.345 "pulcherrima gnome"; *ad* 5.59 "pulcherrima & verissima gnoma [sic]"; *ad* 1.170 "acuta sententia", 10.704[699] "verissima gnome".

au sujet des *Silves* – les “fleurs de lieux communs” que le lecteur trouve à cueillir chez Stace[101]. Surtout, la présentation typographique du *texte* de Stace joue un rôle capital dans l'insistance sur les *sententiae* en tant que procédé d'écriture. L'ouvrage de Bernartius distingue une trentaine de brefs passages de la *Thébaïde* au moyen de marquages (des guillemets) placés dans ses marges – une première, qui connaîtra une fortune considérable, dans l'histoire éditoriale du poème. Les vers où Etéocle et Polynice, incités par Tisiphone, cèdent à la folie ancestrale sous l'effet de “la peur qui engendre la haine” (tr. Lesueur) se présentent comme suit, avec une mise en évidence du vers 127, dans l'édition de 1595[102]:

> *Gentileisque animos subiit furor, aegraque laetis*
> *Inuidia, atque parens odii metus, inde regendi* ”
> *Saeuus amor, ruptaeque vices, iurisque secundi*
> *Ambitus impatiens, & summo dulcius vnum*
> *Stare loco, sociisque comes discordia regnis.*
>
> (1.126–130 ed. Anvers 1595 [Bernartius])

De tels marquages typographiques paraissent mimer les pratiques de lecture rappelées plus haut, et plus précisément la première phase de la collecte d'*excerpta* consistant à mettre en évidence des passages “notables” par un trait de plume dans le texte des manuscrits ou des imprimés, préalablement à leur transcription éventuelle sur un autre support[103]. Ils témoignent à leur manière du caractère encore perméable de la frontière qui sépare alors les divers modes de diffusion de l'écrit: l'imprimé intègre, au texte désormais figé, un élément issu de l'univers mouvant des *marginalia*. Dans le même temps, ils contribuent à la perpétuation d'une manière de lire les textes classiques[104]. Argument auquel les acheteurs potentiels ne pouvaient manquer d'être sensibles, ces marquages typographiques mâchent le travail du lecteur en lui épargnant d'identifier par lui-même certains vers remarquables[105]. On relèvera du reste que certains énoncés du *commentaire* de Bernartius sont signalés par des marquages identiques: au sein de sa note *ad* 4.5 est

---

101 Bernartius, partie 2, préface, p. 5 cite Sidon. *carm.* 22 *epist.* 6 *si quis ... extendit*, où il lit *multis ... purpureis locorum communium flosculis* (les éditeurs actuels ne lisent pas *flosculis* mais *pannis*). Cf. chapitre 6, p. 413.

102 La note de Bernartius à ce passage sera discutée *infra* p. 636.

103 Sur la place de cette pratique de lecture dans le milieu où est né l'ouvrage de Bernartius, cf. n. 86.

104 Cf. e.g. Chartier 1995b:17 : la forme donnée à la présentation d'un texte, à la fois, reflète les compétences attribuées à ses futurs lecteurs et vise à imposer une manière de lire.

105 Moss 2005:39 souligne le gain que représentent de tels marquages imprimés pour la constitution de recueils de lieux communs.

mise en évidence l'interprétation de la statue de Zeus du temple d'Athéna à Larissa (la citadelle d'Argos) qu'apporte Pausanias ; selon cette interprétation, dont Bernartius montre la convergence avec la foi chrétienne, les trois yeux dont est dotée cette statue signifient que les souverains du ciel, de la mer et des morts sont en réalité trois facettes d'une divinité unique[106]. Quels que soient les aspects sur lesquels il entend attirer l'attention, le marquage typographique de certains vers de Stace fait d'abord apparaître les passages concernés comme des entités bien délimitées, isolables de leur contexte immédiat, et souligne par là leur spécificité formelle. Or parmi la trentaine de passages ainsi distingués dans l'ouvrage de Bernartius, la plupart sont des énoncés relevant plus ou moins clairement de la catégorie de la *sententia* ou *gnome*[107] ; ils ne coïncident qu'en partie avec les *sententiae* effectivement discutées par Bernartius.

Les développements que Bernartius consacre aux *sententiae*, comme *mutatis mutandis* aux formes apparentées, présentent des similitudes remarquables avec les recueils de lieux communs. Ces similitudes tiennent pour partie à une exploitation des citations de textes antiques qui découle des pratiques de lecture liées à de tels recueils, et qui rappelle plus précisément le type de discours que Lipse construit dans ses *Politica* : Bernartius tend à juxtaposer des citations très diverses, détachées de leur contexte d'origine (mais permettant éventuellement de s'y reporter grâce à la référence fournie), reflétant des opinions plurielles reliées entre elles pour former un discours "orienté", dans lequel la voix auctoriale est – comme chez Lipse – très présente[108]. En insistant dans sa préface sur le profit d'une lecture attentive et réitérée, Bernartius reproduit du reste, en l'appliquant spécifiquement à la lecture de Stace, le premier conseil de méthode que Lipse dispensait dans les *Politica* : "Vt saepius legas. Nam quod gladiatoribus

---

[106] Bernartius *ad* 4.5 « *de vertice Larisseo*] [...] <Paus. 2.24.3> *[...] vnum & eundem significans Deum tribus, quas di tres sortiti inter se dicuntur, mundi partibus imperare*. haec ille Christiana fide destitutus, Christianae religioni conuenientissima tradit. » Le marquage du commentaire opère, sous une forme non verbale, une démarche similaire aux "gloses de gloses" que l'on observe dans les éditions annotées, c'est-à-dire aux remarques manuscrites portant non sur le texte mais sur le commentaire imprimé de certaines éditions ; Kallendorf 1999a:36 discute un exemple concernant le *Virgile* d'Ascensius. Sur la statue de Zeus aux trois yeux, cf. chapitre 7, pp. 525–526 à propos de la note de Barth *ad* 2.251.

[107] Cf. *supra* p. 588 et n. 77.

[108] Ces points synthétisent les observations de Mengelkoch 2010:127–140 (thèse), qui s'intéresse en particulier à la parenté que le discours de Bernartius possède avec celui des *Politica* (dont il sera question *infra* p. 615). Mengelkoch ne se penche pas sur la manière dont Bernartius réagit au poème.

imperari solet, vtiliter ego hic tibi, *Repete*."[109] Dans le même temps, le recours aux citations que l'on observe dans son propos édifiant possède de nombreux points de contact avec la démarche mise en œuvre dans d'autres volets de son exégèse de Stace, et en particulier dans l'examen des *realia* ; au-delà des recueils de lieux communs, ce recours doit être rapproché de la récolte d'*excerpta* dans son acception la plus générale.

Les développements de Bernartius suivent pour la plupart un schéma-type : mise en évidence *initiale* de la figure, souvent sous la forme d'une désignation ("gnome") suggérant un souci d'identification semblable à celui que l'on observe pour d'autres figures chez un commentateur comme Crucé[110] ; puis discussion qui peut inclure un éclaircissement, des citations, comme on vient de le voir, mais aussi la mention – directe par le biais d'une apostrophe ou indirecte par l'emploi de la troisième personne – du destinataire du message exprimé par le commentateur. La note *ad* 2.688, portant sur les vers où Pallas exhorte Tydée à la modération après sa victoire sur l'embuscade thébaine, illustre ce schéma et permet de mieux cerner l'approche de Bernartius.

> [Bernartius *ad* 2.688] *Iam pone modum, nimiumque secundis* | *Parce deis*] o vere Solem inter Poetas, longe semper aciem ingenij iaculantem. imbibe victor, nisi serio, sed sero, plorare velis. Enimuero optimi ducis officium existimandum est, posse non solum vincendi, verum etiam cedendi tempora perspicere. Ab ore aureo aureum dictum <Thuc. 1.120.4> : ὅ τε ἐν πολέμῳ εὐτυχίᾳ πλεονάζων, οὐκ ἐνθύμηται [sic] θράσει ἀπίστῳ ἐπαιρόμενος. *Is qui in bello ob res secundas exultat, non cogitat quam infida fiducia se extollat.* Ratio apud Romanae Historiae Principem <Liv. 30.30.21> : *Simul parta ac sperata decora, vnius horae fortuna euertere potest.*

La mise en évidence du caractère remarquable de l'énoncé prend ici la forme d'un cri du cœur. L'éloge emphatique de Stace est suivi d'une apostrophe qui souligne la valeur édifiante de ses paroles en invitant à s'imprégner d'elles ("imbibe victor, nisi serio, sed sero, plorare velis"). Le destinataire de cette apostrophe n'est pas Tydée mais un destinataire générique, investi de l'autorité militaire (ou politique), que Bernartius invite à faire preuve de modération dans la victoire, conférant ainsi une signification large à ce qui n'est dans le texte commenté qu'un avertissement spécifique[111]. Le

---

[109] Lipse, *Politica*, 1589, préface, sig. **3v. Voir *supra* p. 577 et n. 35 pour la formulation de Bernartius.

[110] Voir chapitre 5, p. 394.

[111] Le caractère générique du destinataire de cette apostrophe est confirmé par la récurrence de la formule "imbibet victor" dans la note *ad* 10.493[488] citée p. 635.

message exprimé relève ouvertement de la parénèse, de l'exhortation à la vertu, comme c'est souvent le cas chez le commentateur néerlandais[112]. La suite de la note développe cependant l'injonction dans la direction d'une assertion, d'abord à travers une explicitation ("Enimuero optimi ducis officium ..."), puis à travers les citations de Thucydide et de Tite-Live, qui ont pour fonction essentielle de corroborer cette assertion. L'ensemble de ces traits définit une attitude courante chez Bernartius : son exégèse des *sententiae*, mais aussi de formes voisines comme l'exhortation sur laquelle porte cette note, vise d'abord à exprimer une "vérité" de portée générale[113].

Certaines redites surgissent : l'apostrophe suscitée par les paroles de Minerve dans le contexte de l'embuscade est répétée littéralement *ad* 3.374, où seul change le destinataire – non plus un commandant "victorieux" mais un homme exalté par une confiance excessive ("imbibes tu qui infida fiducia te extollis, nisi serio, sed sero plorare velis")[114]. Le commentaire des *sententiae* et formes apparentées apparaît ainsi comme une sorte de réflexe, entraînant la production récurrente de messages, mais aussi d'expressions, semblables[115]. Cette caractéristique de Bernartius trouve une autre manifestation *ad* 5.59, au sujet de cette réflexion dont Hypsipylé accompagne le début de son récit des malheurs de Lemnos : "le ressentiment affecte parfois le cœur des dieux et Vengeance s'y glisse à pas lents" (tr. Lesueur).

> [Bernartius *ad* 5.59] *mouet & caelestia quondam | Corda dolor, lentoque irrepunt agmine poenae*] Pulcherrima & verissima gnoma [sic]. poenam quam omnes improbi Deo debent : interdum omittit, sed non remittit : ampliat quosdam in iusto suo iudicio, sed non absoluit : debitum statim non exigit, sed cum foenore soluendum differt. [...]

Ici c'est au sein même de la note que se manifeste la répétition : le commentateur propose pour l'idée exprimée dans la *gnome* de Stace, qu'il approuve[116], une série de reformulations qui a toutes les apparences d'un exercice scolaire. Cette démarche montre avec évidence combien le caractère stéréotypé que présente plus globalement l'attitude de Bernartius face aux

---

112 La division de la philosophie en dogmatique (science des principes = *decreta / scita / placita*, cf. Sen. *epist.* 95.10) et parénétique (science des préceptes) se trouve au cœur du néostoïcisme de Lipse, sur lequel on reviendra plus bas ; à ce sujet, voir e.g. Lagrée 1994:96–98.

113 L'idée de "vérité" est explicite dans les notes de Bernartius *ad* 1.127 "nihil verius", 2.694 "nihil verius, nihil certius", 10.493[488] "verissimum est" ; voir aussi n. 100.

114 Cette note est citée *infra* p. 626. Cf. Thuc. 1.120.4 dans la note citée *supra* p. 596.

115 On retrouve "imbibere" employé de manière similaire dans les notes *ad* 10.493[488] (p. 635 ; cf. *ad* 2.688 cité *supra* p. 596 pour l'association avec "victor") et *ad* 11.720 ; cf. *ad* 1.170. Voir aussi n. 234.

116 Cf. Barth *ad loc.*, qui exprime au contraire sa désapprobation.

sententiae et énoncés similaires doit aux pratiques liées à la constitution et à l'utilisation des recueils de lieux communs. Elle confirme aussi son intérêt pour la dimension formelle de ce trait d'écriture.

Cette rapide analyse permet, par contraste, de mettre en relief les spécificités de l'approche de Barth. Le commentateur allemand manifeste lui aussi un intérêt très réel pour les *sententiae* et passages similaires, bien visible par exemple dans le fait qu'il dote de réflexions touchant de près ou de loin à l'édification la grande majorité des vers de la *Thébaïde* qui étaient, dans l'ouvrage de Bernartius, discutés ou marqués en marge du texte. L'ouvrage posthume publié par Daum met lui aussi en évidence, du reste, certains vers du texte de Stace[117]. Si Barth se distingue, c'est d'abord par son intérêt limité pour l'aspect proprement formel de ce qu'il désigne en général du terme de *gnome* ou *locus communis*[118]. Il se dispense le plus souvent de toute désignation de cet ordre, préférant le cas échéant mettre en lumière une *res*, un *exemplum*[119]; et lorsqu'il nomme la figure ce n'est pas en tête, mais dans le courant de la note, après avoir discuté le message[120]. Il ne néglige pas la forme, signalant par exemple la récurrence dans le poème d'énoncés similaires enjoignant à "mettre une limite à son bonheur"[121]; mais il semble considérer l'identification de la *gnome* et l'affirmation de ses qualités d'expression comme des tâches inutiles pour le lectorat projeté, voire inférieures à sa propre dignité – alors qu'il précise à l'occasion qu'une phrase de Stace pourvue d'un marquage dans l'un de ses manuscrits ne constitue *pas* une *gnome*[122]. Le cas échéant, c'est un simple renvoi aux "gnomologues",

117 Par exemple les vers 1.126–127 et 130 (cf. *supra* p. 594 pour l'édition de Bernartius). D'autres passages similaires ainsi mis en évidence sont par exemple 1.151, 3.562–565.

118 *Gnome* : e.g. *ad* 3.4 (n. 120) à propos d'un passage de Pétrone. *Locus communis* : e.g. 5.359 discuté *infra* pp. 602–603, cf. *ad* 3.562 (n. 120). Chez Barth, *sententia* vaut très souvent "phrase", "avis/opinion" ou "signification", e.g. *ad* 3.4 (n. 120) ; cf. cependant *ad* 1.170 discuté ci-dessous, où le terme est appliqué à une "sentence".

119 E.g. *ad* 3.32 (cf. p. 606), où la *res* est mentionnée en tête de note.

120 En discutant 3.4 *scelerisque parati* | *supplicium exercent curae* Barth utilise *sententia* dans l'acception non de "sentence" mais de "signification" pour introduire une reformulation (cf. n. 118), et il ne recourt plus loin à *gnome* que pour désigner un passage de Pétrone (125.4 *dii deaeque, quam male est extra legem uiuentibus: quicquid meruerunt, semper expectant*) ; *ad* 3.562 *quid crastina uolueret aetas* | *scire nefas homini* il n'utilise *locus communis* que pour exprimer son refus d'une possible digression sur cette matière.

121 Barth *ad* 2.406 (*pone modum laetis*) donne pour parallèles 9.814 et 10.333–334 ; *ad* 2.688 (*pone modum nimiumque secundis* | *parce deis*) signale 2.406 et 9.814 ; *ad* 9.814 (*parce deis*) signale 2.688–689 ; *ad* 10.333[327] (*secundis* | *pone modum*) signale 2.688–689.

122 Barth *ad* 6.295 « *Praestantesqve viros.*] [...] Non autem haec gnome est, qvanqvam pro ea in Veteribus membranis *appicta manu* habeatur. [...] », à propos de la phrase *tandem satiata*

opération fréquente dans son ouvrage, qui aura pour effet de désigner indirectement comme telle une *gnome*[123].

La manière dont Barth discute les passages qu'il juge dignes de son attention l'oppose à Bernartius. Il voit assurément lui aussi dans certains énoncés synthétiques de la *Thébaïde* l'expression de "vérités", et il le clame parfois[124]. Cependant, il ne se limite guère à attirer l'attention sur eux, et se caractérise plutôt par son souci de mettre en perspective l'idée exprimée, qui se traduit souvent par un ample développement de la discussion. Sa réaction à l'affirmation du fait que le peuple a coutume de préférer au souverain en place le prétendant au trône (1.170 *qui mos populis, uenturus amatur*) est révélatrice.

> [Barth *ad* 1.170] *Venturus amatur.*] Sub Regibus enim vivere adsveti, novos semper desiderant, qvod mitiores futuros spes sit. Lucanus, lib.VIII. <8.452–453> *Nil pudet assvetos sceptris : mitissima sors est* | *Regnorum sub Rege novo.* Par Sententia Salomonis Ecclesiast. c.4. [Ec ~4,*14–15*]. Contra prudens anus apud Valerium Maximum de tertio tyranno, pro Salute cujus se devoverat, medium primo, medio postremum experta peiorem, lib.VI. cap.2. Et aperte contradicit Prometheus apud Aeschylum : [*PV* 35].

Les procédés ici mis en œuvre pour commenter l'idée (on notera l'absence de toute référence à l'aspect formel) sont, à des degrés divers, représentatifs de l'approche de Barth : utilisation des citations comme complément indispensable – et ailleurs souvent même comme simple substitut – à la discussion édifiante ; accumulation de citations exprimant une idée similaire, regroupées par oppositions ; référence au christianisme, en l'occurrence par le biais des Ecritures[125]. Par de tels procédés, cette note met en pleine lumière un enjeu central : l'expression d'un message édifiant par le biais de l'exégèse

---

uoluptas | *praestantesque uiros uocat ad sua praemia uirtus*, qui marque le début des concours athlétiques.

123 Barth *ad* 1.126 « *Aegraqve laetis Invidia.*] [...] Sententiarum copia in tot Gnomologiarum Consartoribus Priscis Novisqve. » (cf. chapitre 5, n. 107 sur l'emploi du mot *consartor*). Le "vulgus Gnomologicum" est mentionné *ad* 5.48 ; les "Gnomologi" le sont e.g. *ad* 3.661, 5.689, 10.704[698].

124 E.g. *ad* 3.6 (n. 148) "Verissimum autem hoc."

125 Cf. Bernartius *ad* 1.170 (manchette "Vulgus nouitatis amans") « *& qui mos populis venturus, amatur*] [...] acuta sententia vulgi leuitatem perstrinxit. quod plerumque, Salustio iudice, <*Iug.* 66.2> *ingenio mobili, seditiosum, atque discordiosum, cupidum nouarum rerum, quieti & otio aduersum.* malignum denique quiddam & querulum imbibit in imperantes, & vt lepide ille ait, *magis regis filium amat, quam regem.* » Pour sa part, Barclay privilégie la perspective de l'histoire romaine : « *Et qui mos populis, venturus amatur.*) Hinc pulchra illa gnome Pompeij ad Syllam, & Tiberij ad Sertorium Macronem, plures esse qui Orientem quam qui Occidentem venerentur. Plutarchus in Pompeio. Tacitus. lib.vi. Annal. »

peut impliquer une décontextualisation, qui arrache l'œuvre à sa temporalité et à sa culture propres pour l'inscrire dans une perspective universelle et anhistorique.

Si différente soit-elle de celle de Bernartius, cette manière de procéder n'en est pas moins caractéristique de l'époque. Une motivation essentielle de la récolte des *sententiae* et autres formes proches consiste précisément à montrer la diversité des manières dont on a trouvé à exprimer une même idée, comme Barth le fait en citant Lucain puis l'Ecclésiaste. De surcroît, sa citation de textes contradictoires reproduit un type d'organisation que l'on observe dans bien des recueils de lieux communs[126]. Cette note sur l'inconstance des sentiments du peuple paraît ainsi mimer, elle aussi, les pratiques de lecture contemporaines – non pas (comme le font les marquages typographiques du texte de Stace) l'étape du repérage des passages "notables", mais celle qui consiste à confronter entre elles les expressions multiples et variées d'une même idée ainsi qu'à la rapprocher d'idées voisines ou opposées pour susciter la réflexion. Barth, qui ailleurs délègue cette tâche par de simples renvois aux "gnomologues", l'assume ici en construisant une rubrique semblable à celles des recueils imprimés.

S'il est probable que cette note reflète le contenu d'un cahier personnel, on est en droit d'envisager que Barth emprunte aussi aux recueils qu'il aime mentionner[127]. L'hypothèse d'une exploitation massive de tels recueils est toutefois inutile pour rendre compte d'un discours qui témoigne par ailleurs de lectures d'une étendue prodigieuse. Observons en outre que Barth se soucie de marquer la distance qui le sépare de ces ouvrages, une attitude qui s'exprime de manière très explicite à propos de l'idée, énoncée par Tydée, qu'Adraste dompte la Fortune par sa vertu (2.177–178).

> [Barth *ad* 2.178] *Virtute domas.*] Ne efferaris aut vela nimium laxes Ferenti fortunae, sed ejus moderamen des Virtuti. Infinita de Panegyristis soluta vinctaqve Oratione ingruentibus, Infinita iterum de Principum Monitoribus & Sophistis hujus rei huc congeri possint, si liberet acta agere, aut in Gnomologorum castra impetum, spoliorum ergo, facere. Sed cum illa munita non sint, nolim obviis gloriolam qvaerere. Ipse Papinius non uno Silvarum loco similia canendo praecipit. [...]

---

126 L'organisation du carnet de notes par similitudes et oppositions est déjà prônée, dans la perspective de la diction, dans le *De copia* d'Erasme; on la retrouve notamment dans le recueil de Georgius Major (voir n. 87), avec des visées rhétoriques, puis chez Melchior Junius (voir n. 84), avec une orientation philosophique (Moss 1996, respectivement 107–110, 188–189, 152–153).

127 Outre les "gnomologies", Barth cite e.g. Joachim Zehner, *Adagia Sacra sive Proverbia Scripturae*, 1601 (*ad* 10.704[698]).

Tout en soulignant que l'idée exprimée dans les vers de Stace pourrait être illustrée par une multitude de parallèles, Barth affiche son refus d'"attaquer le camp des gnomologues pour y faire du butin" car cette entreprise est trop aisée pour procurer davantage qu'une modeste gloire. De manière plus générale, cette note témoigne de l'importance que revêt pour lui l'édification. Le signe le plus remarquable en est la manière dont il commence par réécrire l'assertion de Tydée (*fortunam uirtute domas*) pour lui donner la forme d'une exhortation ("Ne efferaris ...")[128]. Le glissement de la référence aux "panégyristes" à la référence aux "conseillers des princes" va elle aussi dans le sens de la parénèse, tout comme le fait que Barth relève la fréquence dans les *Silves* de "semblables préceptes"[129]; dans le même temps, avec une ambivalence caractéristique, la dernière remarque, qui évoque un trait d'écriture du poète flavien, mêle à l'intérêt pour les lieux communs la perspective de la création poétique.

L'attrait prioritaire qu'exerce sur Barth l'idée exprimée par les *sententiae* et autres formes comparables trouve confirmation dans le fait que ces énoncés (comme l'action des personnages, dont il sera question plus loin) suscitent chez lui la citation d'*exempla*. Dans cette démarche, le poème est lui-même mis à contribution par un jeu de références internes où des personnages comme Créon ou Capanée servent à conforter la vérité d'une *gnome*[130]. Cependant, les événements historiques fournissent également ample matière en ce domaine. Pour illustrer l'idée – suggérée par l'aristie d'Amphiaraüs – que l'homme puise une force nouvelle dans la certitude de sa mort prochaine (7.699–700), le commentateur fait référence entre autres à la résistance des Juifs, de Vitellius, ou encore des troupes d'Ariobarzane[131].

> [Barth *ad* 7.699] *Vires fiducia leti Suggerit.*] [...] *Desperationem* magnanimum facere, & cum desperatis non pugnandum, multa sunt monita & exempla veterum. Polyaenus lib.I. Strategemat. <1.30.4> [...]. Gulielmus Brito, lib.V. Philippidos v.525. *Est ubi dat vires sibi desperatio*. Dio, lib.LXIX. <69.13.3> de Adriani Imp. Duce prudentissimo, Judaeorum excisore, Julio Severo. Hic nulla ex parte ausus est cum hostibus congredi, multitudine ipsorum atqve desperatione cognita. Josephus lib.VI. cap.13. Halos. <*BJ* 5.494> ἄμαχον γὰρ εἶναι τὴν ἀπόγνωσιν, οἷς εὐχὴ μὲν τὸ σιδήρῳ πεσεῖν. Tacitus Histor. III. <3.60.2> *Antonius docuit esse adhuc Vitellio* vires, ambiguas, si deliberarent, acres si

[128] Cf. Bernartius *ad* 2.688 discuté *supra* pp. 596–597, qui généralise la portée de l'exhortation de Minerve.

[129] Sur la parénèse, voir *supra* p. 597 et n. 112.

[130] E.g. *ad* 3.374 *res dextra* (Créon), *ad* 6.693 *numina contra* (Capanée).

[131] Sur le vers de Guillaume le Breton que Barth signale dans sa note, cf. *ad* 10.493[487] cité au chapitre 6, n. 368.

> desperassent. Curtius, lib.V. <5.4.31> *Undique ergo Macedonum armis fulgentibus, ancipiti malo oppressi, memorabile tamen praelium edunt. Ut opinor, ignaviam qvoqve necessitas acuit, & saepe desperatio spei caussa est.* Egregie Caesar apud Lucanum, lib.IV. Sed qvae plura ad *Gulielmum Britonem* notavimus ex Aratore, Lamberto Schafnaburgense, Auctore Encomii Emmae Reginae, Gulielmo Tyrio, Baldrico Dolense, in eo Commentario legenda sunt. Placuit enim nobis in tanta nocte litterarum adeo is facili eloqvio, varia doctrina, Versificator, etiam propter vere Magni Res gestas, ut totum illustratum daremus.

Les catégories d'*exempla*, mais aussi de *monita*, que Barth évoque pour éclairer cette *sententia* sont révélatrices de son insistance sur l'édification – catégories que le commentateur distingue ailleurs comme relatives, respectivement, à la sphère de l'histoire ou des événements pour la première, à celle des penseurs ou philosophes (*docti*) pour la seconde[132]. Le terme de *monita* qui est employé ici, et qu'une autre note met en relation avec le genre de la tragédie[133], inscrit avec ostentation les *sententiae* de l'épopée statienne dans le champ de la parénèse. Il en va de même du terme de *praecepta* que Barth place ailleurs en regard des *exempla*[134], dans une configuration rappelant le manuel pédagogique de Melchior Junius (1585), pour qui les *sententiae* des poètes sont pour ainsi dire "les préceptes contenus dans les exemples que l'on trouve dans l'histoire"[135].

L'attitude de Barth consistant à mettre en perspective la *gnome*, plutôt que d'y voir simplement une "vérité", prend parfois en compte les variantes textuelles. Un cas significatif est l'analyse à laquelle est soumise l'affirmation, attribuée à Hypsipylé, que l'arrivée des Argonautes à Lemnos constitue une manifestation de la justice "tardive" (*sera*) des dieux (5.359–360).

> [Barth *ad* 5.359] *Divum sera per aeqvor.*] Qvomodo *SERA* cum jam recens facto sceleri supervenientes faciat Argonautas ? Locus communis ut fieret, corruperunt vocem librarii. Nam in Optimis, & his proximis, membranis clare legitur : *Divum nota.* [...]

Se penchant sur les liens avec le contexte immédiat, Barth conteste le *textus receptus* et propose de corriger les paroles d'Hypsipylé de telle sorte qu'elles évoquent plutôt une justice divine "bien connue" (*nota*). Autant que la correction en soi, l'argument est instructif : l'altération dénoncée serait le

---

[132] Barth *ad* 11.579 discuté *infra* pp. 608–609.

[133] Barth *ad arg.*4.1 discuté au chapitre 6, pp. 407–408, où le commentateur affirme au sujet des *Phéniciennes* de Sénèque que les "monita Sapientiae" constituent l'objectif du poète tragique.

[134] Voir *ad* 2.690 *fortuna satis usus* cité n. 164 ; cf. *ad* 2.178 discuté ci-dessus ("Papinius ... praecipit").

[135] Melchior Junius (cf. n. 84 et 126), p. 108 (in Moss 1996:154 et 309).

fait de copistes désireux de voir partout des lieux communs[136]. Cette note témoigne ainsi – en même temps que d'un intérêt pour la genèse des erreurs de transmission – d'une réflexion sur la récolte des *sententiae.*

Au final, l'attitude de Barth témoigne d'une complexité qui l'oppose nettement à celle de Bernartius. Certes, le commentateur allemand est le fils de son époque, et les pratiques de lecture alors usuelles imprègnent son ouvrage. Son approche s'affranchit toutefois de certains procédés "mécaniques" auxquels l'exégète néerlandais demeure assez attaché. Elle se caractérise peut-être surtout par une plus grande intégration au reste du commentaire : chez Barth, la discussion des *gnomai* n'est pas une pièce rapportée, elle interagit volontiers avec d'autres éléments du discours exégétique.

Le contraste est frappant entre Beraldus et les deux personnages analysés à l'instant. Le commentateur français discute à plusieurs reprises l'idée contenue dans une *sententia*, mais d'ordinaire il se désintéresse à l'évidence de désigner comme tel l'énoncé concerné[137]. Sa réaction à l'observation d'Hypsipylé sur la vengeance divine (5.59) est exemplaire : dans une note éminemment morale, il renvoie aux paroles du roi Lycurgue sur l'idée que Jupiter voit tout (5.688–689)[138], puis cite Horace pour l'idée que le scélérat échappe rarement au châtiment (*carm.* 3.2.31–32) ; il répète alors littéralement le début de la note de Bernartius, mais en supprimant sa toute première phrase, qui qualifiait de "*gnome* très belle et très véridique" les paroles de Stace[139]. Beraldus produit un discours édifiant pour d'autres passages discutés ci-dessus[140], mais pour aucun d'eux il n'attire l'attention sur le fait formel de la *sententia.*

Commenter l'action criminelle

La préface de Pavesi illustre la moralité et l'honorabilité de Stace par la mort de l'impie Capanée et du tyran "cruel et injuste" qu'est Créon, ainsi

---

[136] Les altérations visant à conférer à un énoncé une portée plus générale sont courantes dans les florilèges : voir e.g. Burton 1983:359–361 à propos du *Florilegium Gallicum.*

[137] Pour une exception, voir *ad* 10.493[487] cité n. 266.

[138] Ces vers sont discutés *infra* pp. 618–619 en relation avec la note de Barth *ad loc.*

[139] De la note de Bernartius citée *supra* p. 597, Beraldus reproduit "poenam … differt". Cf. *ad* 10.704[698] : de la note de Bernartius citée *infra* p. 635, Beraldus supprime la première phrase qualifiant l'énoncé de "verissima gnome" (ainsi que la phrase suivante "& celeres … sequitur").

[140] Beraldus produit un tel discours en particulier pour les vers 2.177–178, où il offre pour l'idée qu'Adraste dompte la fortune une longue note centrée sur les *exempla*, et 5.359–360, où son propos se situe à mi-chemin entre explicitation et édification.

que par la piété et la vertu qu'exalte la libération d'Antigone et d'Argie; dans l'épître dédicatoire de son deuxième volume, Marolles met en exergue le sacrifice "christique" de Ménécée, s'arrête longuement sur le duel des frères, loue le poète d'insister sur la chasteté conjugale et sur la punition de l'inceste comme sur le châtiment de l'impiété, et voit dans l'intervention de Thésée "vn châtiment exemplaire de l'Inhumanité & de l'Iniustice"[141]. Pour qui s'attendrait à lire dans le détail des commentaires sur la *Thébaïde* une abondance de remarques édifiantes sur l'action des personnages, telles que l'on en trouve par ailleurs dans une partie de la tradition virgilienne, ces ouvrages risquent toutefois de se révéler décevants.

La prédominance même des crimes et l'absence de héros central positif ont-elles constitué un frein ? On a vu que l'exégèse moralisante de l'*Enéide*, qui cultive la rhétorique de l'éloge et du blâme, s'exprime pour une part prépondérante au travers de jugements portés sur les actions et personnages louables et en particulier sur Enée. Barth reproche précisément à Stace d'avoir failli à sa mission de poète épique qui consistait tant à donner en exemple les *boni* qu'à censurer les *mali* – "laudare in praemii locum, & aeternitati transcribere, *bonos*: Vituperare *malos*, & memoria hominum extrudere" – et il fait de cette faute l'un des motifs qui auraient pu le détourner de s'attarder sur la *Thébaïde*[142]. Divers autres facteurs peuvent être invoqués pour rendre compte sur un plan général de la relative sobriété du commentaire édifiant porté sur les personnages. De par sa naissance tardive, cette tradition imprimée, qui ne s'est pas développée dans le sillage d'exégèses faisant une place importante à un tel discours, a été privée des modèles qui imprègnent les commentaires d'autres poètes produits aux 16e et 17e s.[143]. En renonçant à subdiviser le texte de Stace, ses exégètes ont perdu un espace privilégié pour des discussions synthétiques telles que l'on en trouve par exemple dans le *Virgile* de La Cerda[144].

---

141 Pavesi, préface, sig. *2r; Marolles, vol. 2, épître dédicatoire, sig. ã3v.

142 Barth *ad* 2.156, discuté au chapitre 6, pp. 448–449. La note *ad* 11.579, analysée *infra* pp. 608–609, touche à la mission que Barth assigne au poète épique.

143 Cf. *supra* p. 578 sur le cas des lectures allégoriques.

144 Les possibilités que la subdivision du texte offre à La Cerda sont bien visibles par exemple dans son exégèse de *Aen.* 12.940–952 (mort de Turnus), où l'expression d'un message moral repose pour une part importante sur le registre synthétique de l'*explicatio*, même si elle est également confiée aux notes de détail (en particulier *ad Aen.* 12.950 "13" *ferrum aduerso sub pectore condit*). Observons qu'un autre commentaire jésuite de peu postérieur, le *Cicéron* d'Abram, ajoute un registre spécifique d'*axiomata*. Sur ces deux commentaires, cf. chapitre 6, p. 409 et nn. 33, 34.

Dans le détail de l'exégèse, les observations édifiantes sur les personnages n'ont toutefois rien d'exceptionnel dans certains des travaux étudiés ici. Un important facteur de différenciation est la densité des notes. Les commentaires clairsemés ne laissent d'ordinaire qu'une place restreinte au discours moral sur l'action, car ils se donnent surtout pour mission de discuter des problèmes critiques ou de répondre à des interrogations ponctuelles; presque partout, ce type de discours y est trop fragmentaire pour permettre une analyse générale – même chez Bernartius (ou dans l'ouvrage de Milan 1782–88). Le tissu très serré créé par Barth autorise une telle analyse, ce qui lui vaudra d'être au cœur de ce développement-ci. Encore faut-il ne pas se méprendre sur ce qu'il offre: des observations nombreuses et souvent étendues, mais assez éparses.

Un survol de trois passages relatifs à l'action d'Etéocle dans l'épisode de l'ambassade de Tydée permet d'illustrer les manifestations du discours édifiant chez Barth, ce d'autant mieux que, dans ce commentaire qui tend à se raréfier au fil des livres, l'épisode concerné est situé assez tôt pour faire l'objet de notes encore très fournies[145]. Dans son ensemble, ce survol met en évidence un fait fondamental: Barth ne réagit que de manière très irrégulière et souvent peu prévisible aux "sollicitations" du poème. A propos du refus qu'Etéocle oppose à Tydée (2.410–451), puis de sa décision d'organiser une embuscade pour tuer l'ambassadeur (2.482–495), l'exégèse demeure purement philologique. Si le commentateur exploite en revanche le tableau où Etéocle attend le dénouement de l'embuscade puis reçoit la visite de l'unique rescapé Méon (3.1–113), les messages qu'il produit en la circonstance sont ponctuels et prennent des formes variées[146].

On trouve dans ce tableau quelques amples notes d'orientation résolument moralisante, partiellement associées aux observations du narrateur sur l'état d'esprit du roi thébain: l'affirmation que "le crime qu'il a ourdi le torture" (3.4–5 tr. Lesueur) donne lieu à quelque trois pages et demie de discussions farcies de citations[147]; la *sententia* désignant la crainte comme "le plus mauvais des augures dans l'incertitude" (3.6) suscite une généreuse

145 Sur la raréfaction progressive du commentaire de Barth, voir chapitre 2, p. 129; cf. chapitre 4, pp. 345–346 sur le fait que ses portions les moins denses tendent à accorder une place prépondérante à l'éclaircissement par le biais de "vetera scholia".

146 Je reviendrai *infra* pp. 630–632 sur la question de l'action de Méon.

147 Barth *ad* 3.4 *scelerisque parati supplicium exercent*. Dans l'ordre, on relève notamment Claudien, Tacite, Ovide, Cicéron, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, Pétrone, Stobée, le Code de Justinien, puis le rhéteur Rutilius Lupus, Quintilien, Juvénal, Flavius Josèphe, Isidore de Séville, et le chroniqueur de la première croisade Robert le Moine.

production de parallèles ; les doutes d'Etéocle quant à la réalité de l'affrontement entre ses soldats et Tydée (3.18) sont interprétés – avec un écart plus sensible entre texte et exégèse – comme un signe de la détresse des idolâtres ; la description de son impatience à voir le jour se lever (3.32) est mise en relation avec les *exempla* de Néron et de Caligula, étalés sur deux pages[148]. Ces notes axées sur le message demeurent en vérité très sporadiques dans une exégèse qui se limite essentiellement, ici aussi, au niveau philologique. On ne saurait cependant prétendre qu'elles sont noyées dans la masse, car il s'agit pour partie de développements non seulement imposants, mais aussi susceptibles d'orienter la lecture de toute la scène de l'attente d'Etéocle (3.1–32) par la position, initiale et finale, qu'ils occupent (*ad* 3.4 et *ad* 3.6, *ad* 3.32). Il arrive d'ailleurs à Barth de signaler qu'il place une note édifiante à un endroit privilégié[149].

Pour le reste, l'expression des valeurs se fait beaucoup plus discrète ; elle n'est pas absente pour autant. Elle transparaît dans des notations incidentes appliquées au roi, "perfide" et "cruel" (ce qui n'est pas le cas pour les deux passages du deuxième livre mentionnés ci-dessus)[150] ; le discours moralisant sur l'action d'Etéocle face à Tydée et à Méon rejoint ainsi la caractérisation de ce personnage, dont Barth s'attache à souligner qu'il est plus mauvais que Polynice[151]. L'importance des citations mérite elle aussi d'être reconnue. L'invocation de textes illustrant des lieux communs comme la mauvaise conscience du criminel ou le pessimisme qu'inspire la crainte, et tout particulièrement l'invocation de textes de moralistes et/ou d'autorités chrétiennes, constitue souvent un complément essentiel aux propos que le commentateur tient en son propre nom[152]. Les citations possèdent en outre un rôle de vecteur indirect et diffus, qui exerce ses effets même là où le discours n'est pas ouvertement édifiant. Dans les notes sur les passages discutés ici, on relève par exemple le recours à un commentaire aux épîtres

---

148 Barth *ad* 3.6 *pessimus in dubiis augur timor* ; *ad* 3.18 *si conserta manus* ; *ad* 3.32 *seros maerentibus*.

149 E.g. Barth *ad* 7.784 (n. 188) : "priusqvam descendentem legamus Amphiaraum [...]".

150 Barth *ad* 3.9 *num regio diversa uiae* "perfido & faedifrago tyranno" ; *ad* 3.75 *uolantes diro horrore* "regis crudelis", *ad* 3.77 *neque enim ipse moror* "tyrannum vecordem", *ad* 3.83 *numquam tibi sanguinis huius ius erit* "improbitatem". Il faut ajouter les qualificatifs qui redoublent ou reformulent des termes du texte comme *ad* 3.79 *non cunctator iniqui* "sua ... scelera" dans une scolie (au sens propre) ; *ad* 3.97 *pacemque sepulchri* "impiissimus rex ... regis impietatem" (cf. 3.96 *infandi*).

151 Voir chapitre 6, pp. 422–423.

152 Barth *ad* 3.4 *scelerisque parati supplicium exercent* (n. 147), *ad* 3.6 *pessimus in dubiis augur timor* ; cf. la longue énumération de citations dans la note *ad* 5.688 discutée *infra* pp. 618–619.

de Jacques et de Jude, ou à l'Evangile de Matthieu[153]; ailleurs, discutant un usage linguistique, Barth se limite à fournir des parallèles chrétiens[154]. Les textes ainsi insérés dans le tissu de l'exégèse se trouvent souvent former une sorte de "message subliminal".

Un coup d'œil à l'ouvrage de Beraldus suffit à révéler un contraste très net avec Barth. Pas plus que son prédécesseur, le commentateur français n'offre de remarques édifiantes sur l'attitude d'Etéocle face à Tydée (2.410–451) ni sur sa décision criminelle d'attaquer l'ambassadeur (2.482–495). Au sujet du retour de Méon (3.1–113), ses observations morales sont occasionnelles et fort mesurées: *ad* 3.4 Beraldus reformule les tourments d'Etéocle à la première personne ("Prima enim nostri sceleris poena est cogitatio") et les appuie d'une citation de Juvénal (13.2–4), dans ce qui n'est qu'un emprunt non déclaré (et abrégé) à "LP"[155]; *ad* 3.6 il explicite en quelques mots l'idée générale que l'incertitude génère la crainte[156]; *ad* 3.92, dans une brève note qui rappelle de très loin le long développement de Bernartius, il approuve le murmure que Stace attribue aux témoins du suicide de Méon, et l'explicite par l'absence de liberté de parole sous le règne d'un tyran[157].

Afin de préciser l'intérêt que Barth manifeste pour l'édification et d'en mettre en lumière les enjeux, il serait tentant d'examiner comment cet exégète aborde des figures et actions que nous pouvons considérer comme des *exempla* positifs ou des repoussoirs manifestes. Force est de constater que les premiers sont assez peu représentés dans son discours, même si l'on y trouve des éloges occasionnels de personnages comme Adraste, Argie et Thésée, ou encore de l'ambivalent Amphiaraüs, avec une insistance sur sa valeur d'*exemplum* positif[158]. Il paraît dès lors plus fertile, en prolongement de l'analyse proposée ci-dessus, de se pencher de plus près sur la manière dont le commentateur allemand réagit à l'action criminelle, en

---

153 Barth *ad* 3.60 *animam*; *ad* 3.84 cité n. 250.

154 E.g. Barth *ad* 1.187 *potestas*, qui cite Firm. *err.* 6.4 et Salv. *gub.* 1.11.50 à propos du terme *potestas* employé pour désigner le pouvoir d'Etéocle après le départ de Polynice.

155 Beraldus *ad* 3.4 *inuigilant animo scelerisque parati supplicium exercent curae*.

156 Beraldus *ad* 3.6 «*Pessimus in dubiis augur timor.*] In dubiis enim prona timori in pejus est fides.»

157 Beraldus *ad* 3.92 «*Mussant.*] Bene. Nulla enim sub tyrannis loquendi libertas.» Cf. Bernartius *ad loc.* cité au chapitre 2, pp. 71–72. Ici Barth n'insiste pas davantage que Beraldus sur l'édification, qu'il évoque rapidement par le biais d'une "ancienne scolie" avant de discuter le terme *mussare*. On reviendra *infra* pp. 630–632 sur le suicide de Méon et sur la question de la *libertas*.

158 Barth *ad* 1.399 et *ad* 8.1, discutés au chapitre 6, pp. 424–425.

commençant par celle qui occupe dans la trame de la *Thébaïde* la place la plus éminente : le duel fratricide (11.497–579)[159].

Ici encore, le jugement sur les personnages – qui affleure partout dans le texte – ne prédomine nullement dans l'exégèse. Quand Polynice, mourant, déclare qu'Etéocle ne méritera jamais l'apaisement (11.569) et promet d'exiger même dans les enfers le respect de leur pacte (11.571), Barth s'arrête plutôt sur les croyances évoquées, se bornant à reformuler les vers de Stace ou à préciser la pensée des Anciens[160]. La double apostrophe du narrateur au terme du duel (11.574–579) est symptomatique : le discours édifiant reste absent lorsque le poète invite les deux frères à "épuiser tous les châtiments de l'Erèbe" (11.575) et les Furies à "épargner les souffrances des hommes" (11.576) ; la seule note de tout l'épisode où ce discours se manifeste avec netteté est la toute dernière, qui porte sur le souhait que cet acte monstrueux s'efface de la mémoire des générations futures, à l'exception de celle des rois (11.577–579)[161].

> [Barth *ad* 11.579] *Soli memorent haec praelia Reges.*] Id est haec occententur Regibus seu tyrannis, qvi caveant sibi a defraudandis fratribus, & injustis bellis. […] Dicta sunt Contra furiosam dominandi per fas nefasqve Libidinem. Silius Italicus lib.XVI. <16.533–534> | *qvid jam non Regibus ausum* | *Aut qvod jam regnis restat scelus ?* | Infinita talia in Omnis aevi historiis per exempla, & in doctorum libris per monita. Papinius ipse ubicunqve occasio datur, imminet hujus dirae ambitionis exsecrationibus. Generatim Lucanus, cui tyrannorum odium vitam abstulit, lib.VIII. <8.489–490> | *Sceptrorum vis tota perit, si pendere justa* | *Incipit, evertitque Arces respectus honesti.* | Nostro sane misero aevo, *unius hominis Ambitione* viginti jam annis bello ardet, & pene conflagrat, Germania.

Barth multiplie dans cette note les éléments concourant à l'édification. La reformulation, déjà, est suivie d'une explicitation des motifs pour lesquels

---

159 Pour une lecture suivie des notes de Barth et de Beraldus sur le duel, voir Berlincourt (à paraître b). Lorsque Polynice se déclare prêt à expier son crime s'il parvient à tuer son frère, Beraldus réagit (*ad* 11.506 *piabo manus*) par une exclamation contre l'ambition et le désir de vengeance, simple recyclage de la partie finale de la note de Crucé *ad* 11.559 "p.496" (dont Beraldus *ad loc.* reproduit presque intégralement la partie initiale). Lorsqu'Etéocle se laisse tomber pour tromper son frère, Beraldus le condamne (*ad* 11.554 *fraudemque supremam*) en citant Publil. *sent.* B 41 *boni est uiri etiam in morte nullum fallere.*

160 Barth *ad* 11.569 *quietas* rappelle la croyance selon laquelle ceux qui ne se corrigeaient pas, et n'avaient pas confessé leurs fautes, étaient châtiés aux enfers ; *ad* 11.571 *stat* s'étend sur l'opinion qui niait les châtiments infernaux, citant Iuv. 2.149–152, Call. *epigr.* 13.3–4, Sen. *Marc.* 19.4, Cic. *nat. deor.* 2.5 et *Tusc.* 1.16.36–37, et mentionnant Virgile, Lucrèce et "tous les épicuriens", et "surtout Lucien".

161 Cf. *supra* p. 604 sur la note *ad* 2.156.

les rois sont appelés à se remémorer un acte sinistre, puis d'une réaffirmation de la valeur parénétique de l'énoncé, appuyée par un parallèle. Cette valeur apparaît clairement dans l'invocation d'*exempla* et de *monita* comparables, termes qui semblent désigner ici la matière historique et la matière philosophique[162]; elle est soulignée par le constat que Stace "saisit toute occasion de maudire l'ambition effrénée", puis par la citation de la *sententia* tirée du discours de Lucain où Pothinus suggère à Ptolémée de tuer Pompée; surtout, le message exprimé par le poète et relayé par Barth est mis en regard de l'exemple de l'empereur Ferdinand II, "dont l'ambition incendie l'Allemagne depuis vingt ans"[163]. Cette note finale est déterminante pour l'effet produit par l'exégèse, par ailleurs très sobre, du duel: si elle redouble et clarifie le contenu explicite du vers commenté, elle l'illustre et l'actualise aussi, lui conférant ainsi un statut d'*exemplum* qui grave toute la scène dans l'esprit du lecteur.

Le crime perpétré par Tydée mourant, qui dévore le crâne de Mélanippe (8.733–766), attire également l'attention. Barth en annonçait avec force la portée édifiante dès la fin du deuxième livre, où Minerve avertit Tydée qu'en massacrant les participants à l'embuscade thébaine il a "assez profité de la Fortune" (tr. Lesueur): cette scène, disait-il alors, est à ranger parmi les plus célèbres *exempla* et *praecepta* de modération[164]. Dans le récit du huitième livre, la plupart des notes de Barth (assez peu fournies) ne s'intéressent guère à une lecture de ce type; une fois encore, la morale ne fait surface que de manière limitée, en l'occurrence au sujet des derniers vers, où Minerve, qui s'apprête à conférer l'immortalité à Tydée, découvre son forfait et s'éloigne horrifiée. Une note fait office de transition vers l'expression du message.

> [Barth *ad* 8.759] *Misero.*] [...] Sapienter autem Papinius, qvi non proponat verbis praesentibus immane hoc facinus, sed de instante & facto ubique loqvitur: Qva in re subit nos considerare etiam impossibile factu fuisse. Qvomodo enim *viri & Herois caput* dentibus homo sanus aliqvis perfringere possit non video, nedum jam morte deficiens iste.

Barth fait ici l'éloge de la "bienséance" de Stace, qui n'a pas relaté le crime de Tydée mais a seulement décrit l'avant et l'après; un tel discours reste pour

162 Cf. Barth *ad* 7.699, discuté *supra* pp. 601–602.

163 Sur les enseignements de telles notes pour la datation du commentaire, voir chapitre 2, p. 120 et n. 330. En 1624 Barth avait dédié à l'empereur ses *Adversaria*.

164 Barth *ad* 2.690 « *Fortuna satis usus.*] [...] Animum Tydei sui impotentem nescisse finem facere hostium perseqvendorum, teterrimus ex vivis ejus excessus commonstrat, infra in finem lib.VIII. ubi si moderari suam potuisset crudelitatem, Pallas ista ipsa ei immortalitatem contulisset. Qvae sunt scitissima exempla & praecepta Moderationi. » Sur les *exempla* et *praecepta*, cf. *supra* p. 602 et n. 135.

l'heure au niveau de la représentation poétique, tout comme le reproche d'invraisemblance dirigé contre l'idée qu'un homme, a fortiori un mourant, puisse dévorer le crâne d'un autre homme. La note suivante, consacrée pour l'essentiel à un ample développement sur le cannibalisme, prend Tydée pour point de départ mais s'élargit bientôt à divers exemples ; elle passe alors à l'édification explicite, au travers d'une exclamation par laquelle Barth déplore que de tels actes aient été commis durant la guerre qui fait rage autour de lui. Après avoir mentionné le rapprochement que le médecin Aetius Amidenus (6e s. apr. J.-C.) établit entre la consommation de chair humaine et celle des menstrues, de l'urine "et autres abominations", Barth termine sur une pirouette.

> [Barth *ad* 8.759] *Ferebat.*] [...] Atqve utinam longa haec bella paria monstra in nostris etiam regionibus non tulissent! Auditum sane est eo redactum *militem* non unum, ut palam mactatorum rusticorum cadavera comederint. [...] *Homines comedere* inter diras res & legibus ubiqve vetitas ponit Aetius Medicus, lib.II. cap.84. qvod & a sua medicina procul abesse velit, non secus atqve potum menstruorum, urinarum & his similium abominationum. [...] Sed satis est immanitatum, ne immanis exeat Commentarius.

En déclarant mettre un terme à ces "monstruosités" (*immanitates*) de peur que son commentaire lui-même ne devienne "monstrueux" (*immanis*), Barth exprime, autant que le désir de respecter les limites de la convenance, son souhait, souvent affiché, que l'ouvrage ne tombe pas dans la démesure.

La référence de Barth à la "bienséance" n'a rien d'une exception dans le commentaire des actions criminelles. C'est ce que montre par exemple une note au deuxième livre, immédiatement postérieure à celle, discutée ci-dessus, qui porte sur le discours par lequel Minerve réfrène la violence de Tydée : la transition introduisant la scène où Tydée épargne Méon (2.690–693 *restabat ... Maeon*) exprimerait – selon une "scolie" – la lassitude du narrateur après son propre récit du massacre[165]. Par cette remarque métalittéraire, l'édification se trouve recadrée, replacée dans la perspective de la représentation poétique et de l'esthétique. Lewis associera d'une autre manière ces différents niveaux de lecture lorsqu'il interprétera les réactions suscitées par l'acte anthropophage chez Mars, qui se détourne de ce spectacle atroce (9.4–7), et chez Etéocle, qui exploite la bestialité de Tydée pour attiser la haine des Thébains envers leurs ennemis (9.12–27) : l'exégète

---

[165] Barth *ad* 2.690 « *Restabat acerbis.*] *Notandum ingenium Poetae. Pertaesus enim velut faedarum narrationum de caedibus, abrumpit, & ita indicat XLIX interisse, ut unicum superstitem introducat.* Schol. »

anglais affirmera en effet que Stace, par la mise en scène de ces réactions, désamorce les reproches que pourrait lui valoir auprès des "critiques" la représentation du crime et fait comprendre au lecteur que Tydée n'est nullement proposé comme un exemple à imiter[166]. Ainsi se trouve suggérée une question délicate, mieux visible encore dans une autre note plus développée, dont celle mentionnée à l'instant n'est que le prolongement. Dans la partie finale du huitième livre, Lewis s'opposait en effet à Pope – cible de sa référence aux "critiques" – qui avait blâmé Stace d'avoir montré Tydée dévorant le crâne de Mélanippe, alors qu'Achille ne faisait que *souhaiter* dévorer Hector (Pope *ad* tr.22.437 = Hom. *Il.* 22.346–347) ; il soulignait que le poète flavien avait veillé à ne pas donner Tydée en exemple et avait bien signifié le dégoût que devait inspirer son acte, puisqu'il avait précisé que cet acte était suggéré par Tisiphone et faisait horreur à Minerve ; dans un registre plus spécifique, Lewis ajoutait que le jugement moral devait porter non sur l'acte accompli mais sur l'intention, et qu'à cette aune Achille ne valait pas mieux que Tydée, qui se distinguait seulement par son "meilleur appétit" et sa moindre aversion pour la chair humaine ; il concluait en affirmant que l'attitude de Stace, à supposer qu'elle fût criminelle, n'était que le résultat de sa "vénération extravagante" envers Homère et restait dès lors imputable à ce modèle[167].

La matière sombre et violente de la *Thébaïde*, qui invite Barth à contester la qualité épique du poème[168], peut aussi amener à s'interroger sur les valeurs mêmes qui y sont exprimées. Une curieuse "scolie", citée au sujet du discours où Jupiter se justifie de punir les "descendants sacrilèges" des fondateurs de Thèbes et d'Argos, souligne l'abondance de crimes et de personnages criminels qui caractérise la matière du récit, et entreprend d'établir en ce domaine une hiérarchie.

> [Barth *ad* 3.245] *Diros nepotes.*] *Multus hoc Poemate in posteris peccantium hominum maledicendis hic Poeta. Qvae res consonat Divinis in Lege & Historiis Hebraeorum scitis; modo non reliqverint pravitatem paternam Nepotes. Tum enim Divina scita omnem poenam remittunt. Hic sane & intra & extra Thebas omnia plena tetris hominibus. Tydeus fratricida, Polynices & Eteocles, parentis persecutores, omnes sceleribus cooperti. Pauci omnino Amphiarai, Adrasti, Parthenopaei. Multi Capanei, & scelesti impiiqve homines alii.* Haec adnotant barbarioribus nonnihil verbis hoc loco Scholiographi.

---

166 Lewis *ad* tr.9.1 = 9.1.

167 Lewis *ad* tr.8.1095 = 8.754. Sur la stratégie consistant à disculper Stace en accusant Homère, on comparera, dans le registre littéraire, la note de Barth *ad* 10.431[425] discutée au chapitre 6, p. 473.

168 Barth *ad* 2.156 discuté au chapitre 6, pp. 448–449.

Les contenus jugés choquants suscitent des réactions diverses. La tentation de les expurger, comme le faisait Ascensius dans l'*Enéide* pour la rencontre entre Enée et Hélène, se fonde sur la conviction que les actions représentées sont trop immorales pour avoir été imaginées par l'auteur[169]. Si l'on entend défendre la représentation de telles actions, on peut chercher à nuancer leur gravité. Une autre stratégie courante – que développait une lettre de Guarino da Verona à propos des comédies de Térence : "Doit-on brûler l'Evangéliste pour avoir dit que Judas a trahi le Christ ?"[170] – consiste à absoudre l'auteur tout en reconnaissant la gravité des crimes relatés. Concernant la *Thébaïde*, cette stratégie peut s'appuyer sur la condamnation exprimée par des personnages intradiégétiques, comme on l'a observé chez Lewis, mais aussi sur les fréquentes prises de position du narrateur. L'apologie peut enfin invoquer le contexte des faits rapportés, "monde historique" révolu, pour justifier le "monde littéraire" qui les met en scène. Cette démarche n'est pas étrangère à Barth, qui l'invoque implicitement au sujet de la "noble fureur" par laquelle Amphiaraüs demande à Apollon qu'Alcméon le venge de la trahison d'Eriphylé (7.785–788) : pour le commentateur, de tels crimes sont monnaie courante dans les récits "traitant de cette époque"[171].

> [Barth *ad* 7.788] *Pulcrum furorem.*] Fabulae horum & vicinorum temporum pleraqve enormiora delicta, praecipue in parentes, *Furore divinitus* punita narrant, ut exemplo sunt Orestes, Alcmaeon iste, alii. Taceo *filias tres Proeti*, qvae, ob contemtam Junonem, in talem insaniam venerunt, ut contagione qvadam mulieres, qvaecunqve iis conversarentur, pariter furere facerent, qva de re Apollodorus, lib.II. *Pulcer* est *Laudabilis*. Virgil. <*Aen.* 11.647> *pulcramque petunt per vulnera mortem*. Sic Papinio nostro, *Pulcra fraus*, lib.X. v.186. *Pulcra mors*, Eod. v.622. *Pulcer timor*, Claudiano <*Ruf.* 2.364>, &c. […]

Dans l'une de ses notes introductives – qui est aussi une déclaration de poétique, adressée à ses contemporains, chez un écrivain soucieux de défendre le choix de toute matière narrative si le contexte historique représenté le justifie – Harte (Londres 1727) érigera en principe ce type de disculpation,

---

[169] Voir chapitre 3, p. 267 sur cet épisode virgilien et sur les motifs d'expurgation de Guyet.

[170] Voir Grendler 1989:251–252 sur cette lettre de 1450 et sur d'autres débats concernant Térence.

[171] J'interprète "fabulae horum & vicinorum temporum" comme désignant les récits "qui concernent" les périodes en question plutôt que les récits "écrits durant" ces périodes : il paraît s'agir de justifier le contenu non par l'époque de l'auteur, mais par celle des faits qu'il décrit. Cf. Barth *ad* 9.76 discuté *infra* pp. 629–630, où les tentations suicidaires de Polynice sont implicitement légitimées ainsi.

défendant le récit des crimes de Tydée et de Capanée par l'ancienneté des faits narrés par Stace, avec là encore appel aux Ecritures[172].

Les dieux et les hommes

Les pages qui précèdent ont montré dans quelle mesure et de quelle manière les exégètes exploitent certains "lieux" de la *Thébaïde* pour adresser des messages à leurs lecteurs. Ce dernier sous-chapitre se penchera sur la nature de ces messages, quels que soient leurs liens avec le contenu du poème : qu'expriment-ils en matière de théologie, d'éthique, de politique ?

Le discours édifiant des commentateurs du 16e s. finissant et du 17e s., marqué par des convictions qui les poussent à prendre position sur certains aspects de la pensée païenne, l'est également par le sentiment de crise, religieuse mais aussi morale, sociale et politique, qui imprègne leur époque. On l'a vu, tandis que la Rome républicaine perd de sa pertinence en tant que modèle, se développe l'idée d'une *similitudo temporum* entre les circonstances présentes et le siècle d'expérimentation politique, de troubles et d'inquiétude qui a vu l'établissement du régime impérial ; les témoins privilégiés qu'en sont Sénèque et Tacite suscitent un intérêt nouveau, qui nourrit par ailleurs une revalorisation stylistique des auteurs de la "Latinité d'Argent"[173]. C'est sur ce terreau que prospère le courant néo-stoïcien, dont la domination dans la pensée européenne coïncide avec le siècle sur lequel est centrée l'étude offerte ici[174]. Le succès immense de l'héritage stoïcien à la Renaissance et à l'âge baroque est imputable, partiellement au moins, à ces conditions difficiles, qui paraissent d'ailleurs reproduire celles où s'était épanoui le stoïcisme antique[175]. La pertinence de cette philosophie pour le

---

172 Harte, troisième note introductive.

173 La quête de repères historiques a été évoquée, dans la perspective de l'essor du tacitisme et de l'approche "utilitariste" des classiques, dans l'introduction de la deuxième partie, pp. 201–202 ; les débats stylistiques ont été discutés au chapitre 5, pp. 355–357.

174 Sur le néo-stoïcisme en général, voir Spanneut 1973:213–316 ; sur la pensée de Lipse, Saunders 1955, Abel 1978:67–113, Lagrée 1994:11–121.

175 Spanneut 1973:213 : "Les circonstances de ces trois mouvements [le stoïcisme des fondateurs, celui de l'Empire romain et celui de la Renaissance] ne se ressemblent-elles pas ? L'écroulement de la πόλις avait provoqué le premier, les divisions de l'Empire le second. La Renaissance offre, à son tour, un contexte politique et religieux de lutte, de violence, de souffrance et d'inquiétude, où l'homme cherche, en soi et par soi, sinon un moyen de salut, au moins un sentiment de réconfort dans la douleur, d'unité dans l'éparpillement général, un domaine sûr quand s'effritent l'Eglise et la Nation."

présent est affirmée de manière très explicite par Lipse dans le *De constantia* (1584); dans une démarche caractéristique d'appropriation ostensible de la sagesse antique, il y désigne la confiance en la providence et le destin comme un remède aux tourments de ses contemporains face aux maux qui accablent l'Europe[176].

Favorisée par la large diffusion des éditions imprimées de Sénèque et du *Manuel* d'Epictète, la fortune du Portique s'est manifestée au cours du 16e s. sous des formes très diverses: en tant qu'alternative au christianisme dans la physique rationaliste de Pomponazzi, plus souvent en accord avec lui comme déjà chez les Pères de l'Eglise, notamment Lactance et Jérôme, qui avaient "christianisé" la pensée de Sénèque[177] – une figure dont la respectabilité se reflète aussi dans la légende qui en fait un chrétien caché[178]. Les affinités sont perçues de manière particulièrement vive chez les catholiques, moins enclins que les réformés à souligner les divergences doctrinales avec le christianisme[179]. L'héritage de la pensée stoïcienne ne commence toutefois à former une philosophie à part entière qu'avec Lipse – le protecteur de Bernartius. Plus encore que le *De constantia*, qui connaîtra une immense fortune, ses deux traités *Manuductio ad stoicam philosophiam* et *Physiologia Stoicorum* (1604) – introduction inachevée à son grand commentaire sur Sénèque (1605) – redécouvrent le système stoïcien dans sa cohérence, réévaluent sa théorie de la connaissance et sa physique, réintègrent surtout le premier stoïcisme (Zénon, Cléanthe, Chrysippe), même s'ils s'appuient pour l'essentiel sur Sénèque et Epictète[180]. L'intérêt que Lipse porte au stoïcisme tient pour une part importante au désir de dégager une conception commune au paganisme et au christianisme (ainsi qu'au judaïsme) qui permette de dépasser les affrontements confessionnels contemporains, et qui s'ouvre le cas échéant à la mise en évidence d'une sagesse "universelle" attestée dans divers courants de la pensée gréco-romaine et bien au-delà[181]. Sans cher-

---

176 Voir e.g. LAGRÉE 1994:112–113.

177 LAGRÉE 1994:16–17 esquisse les diverses modalités du rapport stoïcisme–christianisme au 17e s.

178 FÜRST 2006:86–87, qui rappelle que cette légende dure du 14e au 19e s., souligne que les critiques envers Sénèque se développent, depuis le 17e s., dans le cadre de la lutte du catholicisme contre le néo-stoïcisme. Cf. *supra* p. 585 sur le prétendu crypto-christianisme de Stace.

179 SPANNEUT 1973:234.

180 LAGRÉE 1994:16. Un troisième traité aurait dû être consacré à l'éthique stoïcienne.

181 WEBER 2002:VII souligne, à la base de la fondation du système néo-stoïcien, le désir de Lipse de constituer "eine vor- oder überkonfessionelle, das heisst philosophisch-gemeinchristliche Konzeption" en réponse aux problèmes que les bouleversements confessionnels lui posent en tant que croyant. Sur l'affirmation d'une sagesse universelle, voir e.g. LAGRÉE

cher à la “christianiser”, Lipse cherche des points de convergence entre cette pensée et un christianisme platonisant dans une démarche qui fait appel à l’interprétation allégorique, établit des équivalences (notamment entre le sage et le chrétien), corrige les anciens stoïciens en matière de physique et de théologie naturelle mais reprend la quasi-totalité de leur morale[182]. Il se montre très soucieux de bien distinguer ce qui appartient au stoïcisme antique, mais aussi de montrer ce que peut en faire un chrétien.

La réflexion sur l’exercice du pouvoir princier, appuyée sur les témoins de l’émergence de l’Empire romain, nourrit une littérature d’orientation politique et parénétique qui possède elle aussi une certaine pertinence pour analyser le discours de ceux qui commentent la *Thébaïde*. L’essor du tacitisme, marqué par la revalorisation du message politique et moral puis des particularités stylistiques de l’auteur des *Annales*, s’accompagne d’une ample production imprimée qui sert l’application de ses leçons au monde présent. On voit fleurir des commentaires faisant la part belle aux aphorismes – comme celui de Carolus Paschalius (1581) plus tard réédité sans le texte sous le titre de *Gnomae seu axiomata politica e Taciti Annalibus excerpta* (1600) – puis des traités systématiques fondés sur des sentences tirées de l’historien romain[183]. Lipse lui-même accorde une place essentielle aux enseignements du passé antique et en particulier à Tacite dans une démarche parénétique dirigée vers les événements contemporains et le pouvoir princier[184]. Ses *Politica* (1589), qui seront complétés par des *Monita et exempla politica* (1605), ont pour ambition d’apporter des conseils aux gouvernants sous la forme d’une anthologie de citations tirées en priorité des classiques (surtout de Tacite, ainsi que de Cicéron et Sénèque), rangées dans des rubriques semblables à celles des recueils de lieux communs; Lipse y revendique une exploitation anhistorique des extraits des œuvres antiques, affirmant comme légitime de leur imposer un sens absent de leur contexte culturel d’origine et adapté à une application pratique[185].

1994:103 sur la thèse selon laquelle “la vertu seule suffit à la béatitude”: “Lipse cite [...] des formules analogues des Brahmanes selon Strabon et rapproche des expressions cyniques de propos de Platon et de citations des psaumes bibliques.”

182 Lagrée 1994:31–32.

183 Muhlack in DNP 15.3:355–356 *s.v. Tacitismus* esquisse le développement de cette production; Momigliano 1947 évoque notamment les métamorphoses de l’ouvrage de Paschalius. Cf. n. 91.

184 Voir e.g. Morford 1993 et Völkel 2006:187–194.

185 Sur les *Politica*, leur pertinence par rapport à la situation contemporaine et leur relation avec les recueils de lieux communs, voir l’introduction de l’édition J. Waszink 2004 (cf. De Bom–Janssens–Van Houdt–Papy 2010:3–5 pour la bibliographie plus récente). Sur le second

Religion

Une partie importante des messages exprimés sont de l'ordre du religieux. Si certains d'entre eux ne possèdent aucun lien direct avec le texte commenté[186], nombreux sont ceux qui résultent d'une confrontation entre les convictions et les valeurs de l'exégète chrétien et celles qu'il trouve dans les vers de Stace – ou celles qu'il y voit. La compatibilité ou l'incompatibilité des contenus de l'épopée avec la foi nouvelle détermine un large éventail de réactions. Le poème suscite des observations éthiques souvent indissociables du christianisme qui en constitue l'ancrage, comme on le verra plus loin ; il permet également l'expression de positions théologiques, situation à laquelle on s'intéressera dans un premier temps.

Le commentaire de Barth sur l'ultime aristie et la catabase d'Amphiaraüs (7.688–8.126) illustre bien la diversité des questions abordées, mais aussi des modalités d'articulation entre le contenu du texte et l'exégèse édifiante. Lorsque le narrateur déclare que le devin certain de sa mort prochaine voit ses membres croître, et que "jamais sa science ne serait aussi grande, si le temps ne lui manquait" (7.700–701 tr. Lesueur), Barth, dans une longue note, s'en prend à l'irréligion de ceux qui mettent en doute la prescience des mourants, avant de livrer des anecdotes personnelles[187]. La descente aux enfers d'Amphiaraüs est l'occasion de discuter – en tant que prélude ostensible à la lecture de cet épisode – une interprétation qui voyait dans cet élément du mythe une allusion au prêtre Abiram, englouti dans la terre après s'être révolté contre Moïse et Aaron[188]. Procédé cher à Stace, la série d'hypothèses alternatives sur les causes de la soudaine ouverture du sol (7.809–816) suscite la réprobation du commentateur contre la tentative d'expliquer rationnellement un phénomène miraculeux, et plus encore contre l'incohérence

---

de ces points, cf. Moss 1998, qui insiste sur la proximité avec les recueils de lieux communs, et Magnien–Mouchel 1997:509–510, qui soulignent que les *Politica*, à la différence de ces recueils, visent à exprimer la pensée de leur auteur dans un ensemble cohérent. Dans son analyse du genre des *adversaria* (cf. introduction de la deuxième partie, pp. 208–210), Chatelain 1997:179 observe que l'interaction entre critique textuelle et effort herméneutique qui sous-tend la composition des *Politica* s'attache en priorité au processus dialectique de l'invention et de la combinaison des idées. Sur les *Monita et exempla politica*, voir les articles réunis dans De Bom–Janssens–Van Houdt–Papy 2010.

186 Voir e.g. Barth *ad* 5.608 discuté *supra* pp. 582–583.

187 Barth *ad* 7.701 *diesque laetior*. La composante anecdotique de cette note est discutée dans Berlincourt (à paraître a).

188 Barth *ad* 7.784 «*Accipe commissum.*] [...] Caeterum priusqvam descendentem legamus Amphiaraum, placet non plane absurdam conjecturam veteris adnotatoris proponere [...].» Sur le rôle de prélude que confère à cette note la première phrase citée ici, cf. *supra* p. 606.

d'un récit associant deux perspectives incompatibles[189]. En tête de ses notes au huitième livre, Barth discute les interprétations auxquelles a donné lieu Amphiaraüs depuis l'antiquité, et notamment la lecture négative de Boccace, pour qui l'élévation au rang des dieux d'un homme englouti par la terre démontrait la folie des païens[190]. Il déclare "inepte", parce qu'elle suppose une persistance des sentiments après la mort, la stupéfaction des habitants des enfers à la vue du devin en armes[191]. Et lorsque Pluton demande à Tisiphone de le venger en terrifiant les Olympiens, Barth qualifie de "malheureux idolâtres" les hommes capables d'imaginer des dieux éprouvant un tel sentiment[192]. Ces notes mettent en lumière deux groupes de thèmes récurrents, qui trouvent des équivalents dans l'exégèse d'autres passages. Le premier a trait à la conception de la divinité et à ses attributs, en particulier la tranquillité[193]. Le second concerne la mort et l'au-delà : prescience des mourants, disparition des sentiments après la mort[194].

La conception du divin, celle de la mort et de l'au-delà, sont thématisées dans le récit de la disparition d'Amphiaraüs, de sorte que les réflexions religieuses de Barth peuvent apparaître, même dans le détail, comme des réactions prévisibles. Ancrage dans le texte n'implique pas, bien sûr, accord avec le texte, comme l'illustrent les oscillations présentes dans les notes parcourues à l'instant : les éléments mis en valeur sont tantôt tirés de Stace, tantôt affirmés en opposition à lui. Les points sur lesquels le contenu (réel ou supposé) des vers commentés heurte les convictions de l'exégète donnent très souvent lieu à un discours ouvertement décontextualisé : on cherche moins à excuser le poète ou ses personnages par le fait qu'ils ne pouvaient pas connaître la Vérité – ce que fait Pavesi dans sa préface[195] – qu'à corriger les conceptions qu'ils expriment. Cette correction peut être formulée en termes mesurés[196], mais aussi prendre la forme d'une condamnation vigoureuse. En particulier, la dénonciation de l'"ineptie", ou du "ridicule", des croyances et des pratiques religieuses antiques, dont on a vu un exemple au

189 Barth *ad* 7.809 *siue laborantes*.

190 Barth *ad* 8.1 *subitus uates*, discuté au chapitre 6, p. 425.

191 Barth *ad* 8.4 *horror habet cunctos*.

192 Barth *ad* 8.78 *leuior metus*.

193 Cf. *infra* p. 618 et n. 202.

194 A la dénonciation de l'"ineptie" *ad* 8.4, on comparera la note *ad* 3.98 (cf. chapitre 6, p. 407 et n. 25) qui qualifie de "sagesse philosophique" le fait que les mânes de Méon sont insensibles à la privation de sépulture.

195 Pavesi, préface, sig. *2v, dans une apologie qui est aussi celle du traducteur (cf. chapitre 6, p. 412).

196 Voir e.g. Milan 1782–88 *ad* 3.326 cité *supra* p. 582.

sujet de la catabase d'Amphiaraüs, constitue – aux côtés de critiques contre les croyances et pratiques d'autres religions[197] – une manifestation récurrente chez Barth[198] comme chez d'autres (mais parfois visiblement évitée par Beraldus)[199].

Les commentateurs se montrent souvent soucieux, pourtant, de mettre en lumière dans la *Thébaïde* des convergences avec les convictions chrétiennes – convergences qui, on l'a vu, peuvent recevoir une justification – ou plus largement d'y chercher l'expression de vérités universelles[200]. Bernartius souligne de manière très explicite que Pausanias s'est accordé avec le christianisme dans l'interprétation qu'il a donnée de la statue de Larissa[201]. Barth exploite dans un esprit assez similaire l'assaut de Capanée contre les murailles de Thèbes, ainsi que ses blasphèmes (10.827–939) : observations sur la tranquillité des dieux mais aussi leur colère, à propos de Jupiter, imperturbable alors que les autres dieux s'agitent ; parallèle avec le rire du Vrai Dieu, à propos de la réaction de Jupiter aux provocations du héros ; et, ponctuant le tout, vibrant éloge de la sagesse qu'exprime la poésie statienne, à propos de l'idée que l'âme de Capanée se dépouille de son enveloppe corporelle[202]. L'insistance sur l'identité de conception entre païens et chrétiens est manifeste dans une note que Barth consacre au discours où le roi de Némée, empêché par les Argiens de châtier Hypsipylé pour la mort d'Opheltès, déclare que rien n'échappe au regard de Jupiter (5.688–689 *sed uidet haec, uidet ille deum regnator, et ausis, | sera quidem, manet ira tamen*)[203].

> [Barth *ad* 5.688] *Sed videt hoc.*] [...] Ita statuisse Theologos, Poetas, & Scriptores omne genus, veteres, jam inde ab Orpheo, *Deum* omnium humanorum operum & cogitationum arbitrum inspectoremqve esse, multis doctum

197 Voir e.g. la critique de Barclay *ad* 1.9 contre les Turcs, rapportée au chapitre 6, p. 430.

198 Outre les exemples cités ci-dessus, voir *ad* 10.208[202] *redde meos deos [sic]* pour une énumération d'énoncés tirés de Stace, à laquelle renvoie l'entrée d'index "Papinius : De diis magna securitate impie loqvitur" (cf. chapitre 2, p. 134 et n. 393 sur les index du commentaire de Barth, préparés par Daum).

199 E.g. Bernartius *ad* 6.95 *Nymphas etiam mutasse superstes* (manchette "Vana persuasio de Nymphis"), qui tourne en ridicule l'idée que les Nymphes sont mortelles ; Beraldus *ad* 6.94 reprend en partie la formulation de Bernartius, mais il en supprime toute critique des croyances antiques.

200 La justification des convergences entre textes païens et christianisme ainsi que la légende faisant de Stace un crypto-chrétien ont été discutées *supra* pp. 584–585.

201 Bernartius *ad* 4.5 (n. 106).

202 Barth *ad* 10.897[891] *pacem Iouis* ; *ad* 10.908[902] *risit* ; *ad* 10.938[932] *exuiturque animus*.

203 Au sujet de la colère de Jupiter également mentionnée dans ces vers de Stace, Barth (*ad* 5.689) se limite pour l'essentiel à renvoyer à sa note *ad* 5.59 sur la vengeance de Vénus contre Lemnos (cf. n. 116).

alibi. Qvae hoc loco repetere non adtinet. Utebantur autem hoc argumento ad exigendam & inculcandam humanis pectoribus virtutem, optimi illi, qva dabatur, magistri. Ex prisca Sapientia loqvitur aureolos suos de Consolatione Rationali Libros his verbis concludens, summus per omnia scriptor, & aevi sui omnium princeps, Severinus Boethius: <*cons.* 5.6.45–48> *Manet spectator cunctorum desuper praescius Deus, […]. Magna vobis est, si dissimulare non vultis, necessitas indicta probitatis, ante oculos degentibus Judicis omnia cernentis.* […] Hesiodus: [*op.* 249–251]. Paganorum dicta non pauca alibi collata sunt, Nostrorum nunc uno ictu oculorum occurrunt, qvos videas apud Athenagoram de Resurrectione Mortuorum, pag.LXX. Edition. Stephanaeae. Gregorium Magnum Homil.X. fine. Pag.XLI. Edition. Antvverp. Leonem Imperatorem Tacticorum Epilogo, a Pag.CCCCXVI. Edit. Meurst. Lactantium, lib.VI. cap.24. Prudentium Hamartigenia. & alibi. Petrum Chrysologum, Sermone Secundo. B. Bernardum cap.XVI. Libri de Conversione ad Clericos pag.849. Radulfum Ardentem, Homil.LXIV. in Evangel. pag.219. &c. Item his plerisqve locis conjungendum Epictetum, Dissert. lib.I. cap.XIV.

Le commentateur réaffirme avec force cette "vérité divine" qu'ont établie ("statuisse") les théologiens comme les poètes et les prosateurs de toute espèce : Dieu juge et scrute toutes les actions et pensées humaines[204]. Mais il contribue aussi à l'illustrer en plaçant, en regard des textes païens sur lesquels il ne s'arrête pas, une série de références chrétiennes[205].

Un passage clé pour les rapprochements entre contenus païens et foi chrétienne est la description de l'autel auprès duquel les Argiennes espèrent obtenir une sépulture pour leurs époux (12.481–518). En rendant Ἔλεος par *Clementia* plutôt que par l'usuel *Misericordia*, Stace se plie-t-il simplement à la contrainte métrique ? Les interprétations actuelles lui prêtent plutôt le désir d'éviter les aspects négatifs que les stoïciens associaient à la pitié, et peut-être d'exploiter les associations de la clémence avec l'exercice du pouvoir comme avec l'action rationnelle, qui font de Thésée une image de l'empereur romain idéal[206]. Ce passage, impliqué dans la légende du

---

204 Cf. Barth *ad* 6.121 *tibia*, cité au chapitre 7, p. 543.

205 On a constaté *supra* pp. 605–607, à propos de l'angoisse d'Etéocle, que les références aux auteurs chrétiens se voient souvent attribuer chez Barth un rôle important dans la transmission d'un message édifiant.

206 Sur la critique de la *misericordia* chez Sénèque, voir *clem.* 2.5.1 et 2.7.1. Braund 1996 discute la *Clementia* de Stace à la lumière des associations de *clementia* avec la sphère politique ; Franchet d'Espèrey 1999:277–290, qui s'accorde sur le fond avec Burgess 1972, considère que *Clementia*, qui efface le rapport entre supérieur et inférieur, est clairement distincte de la clémence du prince ; Ripoll 1998:441–446 conteste que le développement sur l'autel de *Clementia* ait de fortes résonances politiques. Pour Ganiban 2007:214–224, Stace rapproche *Clementia/clementia* et *misericordia* pour créer une confusion morale qui se répercute sur le personnage de Thésée. Cf. Pollmann *ad* 12.481–518 et *ad* 12.482.

crypto-christianisme de Stace[207], touche à des enjeux centraux dans la réception du stoïcisme. Au 14e s. les commentaires italiens de la *Thébaïde*, qui glosaient *clementia* par *misericordia*, se souciaient peu de distinguer les deux notions; une lecture attestée à l'époque tardo-médiévale, mais qui a pu circuler plus tôt, voyait dans la *Clementia* de Stace une représentation imparfaite du vrai Dieu, et dans son autel – identifié au moins depuis le 12e s. avec l'autel au dieu inconnu dont parle Paul (Ac 17,*23*) – une forme d'église et d'institution préfigurant le christianisme[208]. Au 16e s., la *misericordia*, et plus largement la doctrine stoïcienne de l'ἀπάθεια, sont débattues: l'acceptation de la pitié, mise au nombre des vertus chrétiennes, va souvent de pair avec un rejet explicite de l'insensibilité aux passions. Si Calvin approuve la *misericordia*, son attitude sur l'ἀπάθεια évolue: après avoir refusé de la discuter dans son commentaire sur le *De clementia* de Sénèque (1532), il l'attaque dans l'*Institutio Christianae religionis* (1536) avec une violence témoignant de l'hostilité qu'il a alors développée envers le stoïcisme et ses sectateurs[209]. Adaptant la pensée stoïcienne au message chrétien, Lipse prête une attention particulière à ces questions. Dans le *De constantia*, il distingue déjà la *misericordia*, louable, de cette maladie de l'âme qu'est la *miseratio* (compassion); et lorsqu'il passe en revue les paradoxes du sage dans le troisième livre de la *Manuductio ad stoicam philosophiam*, il réaffirme sa désapprobation envers le refus stoïcien du pardon et de la pitié tout en adoptant une position ambivalente envers l'ἀπάθεια: le stoïcien, écrit-il, ressent le mal mais le vainc par la raison[210].

Le glissement de *Misericordia* à *Clementia* qu'opère Stace ne soulève guère de difficulté pour les commentateurs étudiés ici. Lorsqu'ils évoquent la *misericordia*, c'est par référence, non à la définition négative qu'en donne le stoïcisme antique (et que conteste Calvin ou Lipse), mais à la conception positive que le christianisme a assimilée. Bernartius se limite à reproduire deux notes de "LP" qui, prenant l'équivalence terminologique pour acquise, n'utilisaient que *misericordia*[211]. Crucé, qui s'intéresse aux vers où les Argiennes envisagent d'aller voir si la "clémence du peuple athénien" appuiera leur revendication (12.175–176), emploie le terme de *misericordia*

---

207 Voir *supra* p. 585.

208 D. Anderson 1988:161–163; De Angelis 1997:121–123 et 131–132.

209 Sur l'attitude de Calvin dans son commentaire de Sénèque, voir Battles–Hugo 1969:61*–62*; sur son évolution postérieure, voir Spanneut 1973:230–232.

210 Voir e.g. Spanneut 1973:240 sur le *De constantia*, Lagrée 1994:105–112 (cf. 26) sur la *Manuductio*. Sur ces deux ouvrages, cf. *supra* pp. 614–615.

211 Bernartius *ad* 12.509[519] et *ad* 12.510[520].

pour renvoyer à la description de l'*ara Clementiae* et aux notes de "LP" mentionnées à l'instant[212]. Beraldus, qui répète presque à la lettre cette note de Crucé, se limite ensuite à affirmer, d'après "LP", que "Cicéron, dans les *Tusculanes*, utilise le nom d'*ara Misericordiae*"[213].

Barth ne thématise pas non plus la relation entre les deux notions, ni le désaccord entre stoïcisme antique et néo-stoïcisme sur la *misericordia*. Lorsqu'il aborde le vers évoquant le refuge qu'Athènes a offert à Oreste, il glose *Clementia* par *Misericordia* à la manière des commentateurs médiévaux[214]. Dans un long développement antiquaire consacré au début du passage, où il voue toute son attention à la divinité athénienne et à son autel, il ne s'arrête nullement sur le fait qu'elle est nommée *Misericordia* dans la "scolie" et les sources antiques latines (ou dans la traduction latine des sources grecques) qu'il cite et discute ; de même ne se soucie-t-il pas de définir et de confronter les notions lorsque, tout à la fin de ce développement, il rapporte la mention par Tacite de l'*ara Clementiae* érigée à Rome sous le règne de Tibère[215]. Barth situe sur un plan différent son exploitation édifiante de ce passage. Ce qui retient son attention, c'est le fait qu'en ce lieu tous les suppliants sont écoutés, que l'on y rend un culte modeste à une divinité qui refuse l'encens et les sacrifices, et qui n'a pas besoin de représentations figurées (12.485–494).

> [Barth *ad* 12.487] *Parca superstitio.*] Sumtum omnem religioni impensum doctissimus Poeta hoc loco *superstitionem* appellat. Nam lacrymis huic Numini litari, qvae miseris pretio non emantur. *Superstitionis* elegans Etymon est apud Lucretium, qvod nimirum ex alto superstet & immineat desuper capitibus mortalium, Lib.I. <1.63–65> *gravi sub relligione* | *Qvae caput e coeli regionibus ostentabat* | *Horribili SUPER aspectu mortalibus INSTANS.* | *Gravem relligionem* Superstitionem vocat, deinde ejus Etymon exprimit. Bene autem Papinius. Nam qvi verum Unicum Numen cor & mentem humanam habitare novit, omnia utique caetera pro superstitione habebit. Tale autem Numen cuique sua Ratio, & Animae testimonium persvadet ; de qvo elegans est Libellus Tertulliani.

Dans cette note associant la reconstruction antiquaire à un message insistant, l'*ara Clementiae* devient l'occasion de dénoncer les manifestations

---

212 Crucé *ad* 12.175 "p.512".

213 Beraldus *ad* 12.175 *Clementia* (qui ajoute des références à la note de Crucé) ; *ad* 12.482 *posuit mitis Clementia sedem*, qui reformule sans le dire "LP" *ad loc.* ; *ad* 12.510 *Oedipodae furias*, qui mentionne explicitement "LP" *ad loc.* La mention des *Tusculanes*, absente de "LP" *ad* 12.481–482 dans nos éditions, figurait chez Lindenbrog (ce que signale Jahnke mais pas Sweeney) et déjà dans les incunables.

214 Barth *ad* 12.511[512] *matrem.*

215 Barth *ad* 12.481 *potentum.*

somptuaires de religiosité, “superstitions” que rejetteront ceux qui savent que la vraie divinité unique réside dans le cœur et l’esprit[216]. Un peu plus bas, Barth fournit diverses références et renvoie à son second *Claudien* comme à ses *Adversaria* pour appuyer et conforter chez son lecteur l’idée – autrefois mise en exergue par H. Estienne – d’une divinité que l’on se contente d’adorer intérieurement[217].

Reflet d’une préoccupation très présente chez les luthériens et plus largement dans l’humanisme allemand comme dans la pensée post-érasmienne, l’attachement de Barth aux manifestations intérieures de la dévotion était déjà affiché bien plus haut dans une note qui montre aussi comment l’expression d’un message fondé sur le contenu du texte peut impliquer la critique du texte. Dans le récit des préparatifs des noces de Polynice et Tydée avec Argie et Déipylé, Barth conteste la *lectio recepta* signifiant que les auteurs de simples offrandes d’encens “ne sont pas moins entendus, si leur cœur est accepté” (2.247–248 tr. Lesueur)[218].

> [Barth *ad* 2.247] *Si mens accepta.*] Stulta omnino lectio, licet multi eam Libri defendant. Qvid enim mirum audiri eos, qvi mentem suam probant superis? At optime Optimus liber, conditionem omnem seponens: *Sic mens accepta meretur*. Raro in *divitibus*, raro in *potentibus mens diis accepta*, saepius in *pauperibus*, saepius in *humilibus* qvi sola mente, nullo apparatu nisi, Deos adeunt, Deos precantur. [...]

Par son intervention, appuyée sur l’*optimus codex*, Barth fait dire à Stace, non pas que de telles offrandes permettent à l’homme de se concilier les dieux *à condition que* ses intentions soient pures (*si mens accepta*), mais qu’elles constituent pour lui *un moyen privilégié* de se faire entendre d’eux (*sic mens accepta*) – un message qu’il reformule encore avec soin pour en clarifier le sens. Ce cas de correction visant à produire un sens plus conforme aux attentes de l’exégète n’est pas isolé. Dans la description de l’aristie d’Amphiaraüs, à qui Apollon prête main-forte en prenant place sur son char, Barth propose avec son “meilleur manuscrit” de modifier le texte traditionnel des vers 7.750–751, qui présente la forme *ingentique uiro magnoque grauatus* | *temo deo*: il permute les adjectifs pour mieux affirmer la supériorité de la divinité (*ingenti deo*) sur l’homme (*magno uiro*)[219].

---

216 Cf. Barth *ad* 5.608, discuté *supra* pp. 582–583, pour la critique d’une autre forme de *superstitio*.

217 Barth *ad* 12.494 *mentes habitare et pectora gaudet*. H. Estienne cite ce passage comme exemple de “sentence pieuse” (“de forme diégétique plutôt que gnomique”): voir n. 96.

218 La suite de cette note a été citée au chapitre 3, n. 160.

219 Barth *ad* 7.750 «*Ingentiqve viro*.] Sane & hic nobis cum Papinio nostro beneficium non vulgare praestat Codex ille Capitalis probitatis. Permutat enim epitheta, & *Ingentem* facit

L'expression d'un message conforme aux convictions chrétiennes peut résulter aussi d'une forme de manipulation. Ainsi, selon l'ouvrage publié en 1782–88 à Milan par le monastère de Saint Ambroise, un général de la seconde guerre punique, fâché que le manque d'appétit des poulets sacrés lui enjoigne d'éviter le combat, les aurait fait jeter à la mer "pour qu'ils essaient de boire", puis aurait remporté la victoire[220]. Le commentateur (ou sa source?) se méprend sur le contexte historique de cette bataille navale, qui s'avère être celle de P. Claudius Pulcher lors de la *première* guerre punique (peut-être confondue ici avec la bataille terrestre de C. Flaminius). Mais l'essentiel est ailleurs: Claudius (comme Flaminius) avait en réalité été vaincu pour avoir ignoré le signe donné par les *pulli*. Les intentions de l'exégète sont-elles tendancieuses? Le fait est que l'anecdote ainsi déformée sert ses visées: au lieu de la ruine inévitable qu'entraînait une désobéissance aux présages, elle illustre la vanité de ceux, parmi les païens, qui croyaient en leur efficacité[221].

D'autres discussions témoignent, elles aussi, d'un effort pour mettre en évidence dans la *Thébaïde* des "vérités divines". Lorsque "les destins" empêchent que l'on prête foi aux avertissements de Méon, qui prédisait l'échec de l'embuscade (2.694–695), l'effacement des limites entre texte païen et message chrétien est manifeste chez Bernartius.

> [Bernartius *ad* 2.694] *sed fata monentem* | *Priuare* [*scil. Priuauere*] *fide*. nihil verius, nihil certius. obnubilat siquidem, imo adimit mentem hominibus, quos punire vult, supera illa mens. & cuiuscumque Deus fortunam mutare constituit, eius consilia corrumpit. […]

Si Bernartius proclame son adhésion aux propos du narrateur, c'est qu'il y lit un enseignement conforme à sa religion; en face de la note – qui substitue aux *fata* une référence à "l'esprit suprême" et à la volonté de Dieu – figure du reste la manchette "Deus quando punire vult, mentem obnubilat". Cette assimilation des *fata* au Dieu des chrétiens touche à une question que le commentateur a abordée au sujet de l'assertion selon laquelle "les destins suivent la voix de Jupiter" (1.212–213).

Deum, *Magnum* virum: *Non secus ingentiqve Deo, magnoqve gravatur* | *Temo Deo* [sic]. Et sane ita ratio postulat, ut nimirum praecedat Dei mentio, & usus loqvendi. Plus etenim omnino est *ingentem* dicere qvam *magnum*. […] », où il faut naturellement lire *viro* en lieu et place du second *Deo*.

220 Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.456 *principio fibris*.

221 Dans un contexte différent, comparer Gaisser 2005:92–97 sur la manipulation des citations dans le commentaire de Beroaldo sur les *Métamorphoses* d'Apulée (1500).

> [Bernartius *ad* 1.213] *vocem fata sequuntur*] eximie si quicquam in hoc opere. damnat enim diserte impiam quorundam Stoicorum doctrinam, trigis fati Deum ipsum subjicientem. cum ille liberrimus omnium rerum auctor & actor transcendat cum libuit, & rumpat implexa illa agmina & volumina fati. Nec fatum ipsum aliud sit, non ex Papinij nostri solum, sed magni & sancti Augustini mente, *quam sanctio & velut vox diuinae mentis.*

Pour le protégé de Lipse – qui puise dans les *Politica*[222] – ces mots de Stace contiennent l'une des vérités les plus insignes exprimées dans son poème, en ce sens qu'ils condamnent la doctrine impie de "certains stoïciens" qui subordonnaient Dieu au destin, et affirment au contraire sa totale liberté. Mise en évidence par la manchette "Deus supra fatum", cette note reflète un problème qui agitait les chrétiens. Afin de défendre la théorie de la prédestination contre ceux qui la condamnaient en l'assimilant à la doctrine stoïcienne du *fatum*, Calvin avait attaqué cette dernière, et en particulier l'idée d'un destin liant Dieu et excluant sa libre volonté[223] – une idée qui heurtait aussi les néo-stoïciens, et sur laquelle les positions de Lipse, développées notamment dans le *De constantia* (1584), devaient exercer une influence immense[224]. La question resurgit dans l'exégèse de ce passage chez Stephens, qui paraît faire écho à Bernartius[225]; à son tour, le commentaire anonyme de Milan 1782–88 approuvera ici le narrateur statien d'avoir condamné "la mythologie et les stoïciens"[226]. Barth, pour sa part, préfère illustrer par de nombreux parallèles la "vérité" inscrite dans les vers de Stace[227].

Beraldus, qui reprend tacitement la note de Bernartius, ajoute cependant que Stace reproduit en revanche l'opinion erronée des anciens lorsque Jupiter, dans son discours à Bacchus, s'inclut lui-même dans le mouvement

---

222 Lipse, *Politica*, 1589, livre 1, chapitre 4: "Nec id [*scil.* fatum] aliud (vt non nemo etiam e priscis sensit) quam SANCTIO ET * VELVT VOX DIVINAE MENTIS.", suivi de la citation de *Theb.* 1.212–213, avec renvoi en manchette à Aug. *civ.* 5.9.

223 Voir e.g. SPANNEUT 1973:231–232.

224 LAGRÉE 1994:61–62, et en général 58–65 sur les nuances et évolutions de la position de Lipse; en réponse à des critiques qui lui avaient été adressées, Lipse avait souligné dans le *De constantia* que ce n'était pas Dieu qui était soumis au destin mais l'inverse, et que Dieu était libre.

225 Stephens *ad* tr.1.265 = 1.213 «*m* Divinely enough, contrary to the fond opinion of the *Stoicks.*» Cf. *ad* tr.4.217 = 4.190 «*e* [...] The *Stoiks* thinke, the Gods submit to Fate.», au sujet de l'affirmation selon laquelle Atropos avait elle-même armé Amphiaraüs et "étouffé la divinité en lui" (tr. Lesueur).

226 Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 1.213 *pondus adest uerbis et uocem fata sequuntur.*

227 Barth *ad* 1.213 *uocem fata sequuntur.*

qu'entraîne le destin (7.197–198)[228]. La *Thébaïde* – Beraldus en est conscient – ouvre la voie à des attaques contre la croyance en une subordination de la volonté divine. Le commentateur milanais, par exemple, exploitera à cet effet les paroles de Mars, qui invoque un déterminisme immuable pour se justifier de ne pas chercher à épargner Thèbes (3.311–312 *haec mutare potestas* | *nulla datur*, cf. 3.304–305 *fatorum monitus mentemque supremi* | *iussus obire patris*).

> [Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.311] *quando haec mutare potestas Nulla datur*. Juxta veterum Mythologiam Jupiter ipse nequibat fatis obsistere; hinc Poetae, quorum primus Homerus, Jovem praeseferunt ferream fatorum seriem consulentem. Papinius quoque noster Martem exhibet in eodem discrimine versantem, ne possit aeternae legis Decreta permutare. Ridiculum sane Mythologorum commentum, cum nullam fato originem adstruant; ideoque sibi facessunt veluti Numen summo moderatori imperans, quo nihil ineptius effingi potest. Si nos saniori consilio fatum velimus deffinire [sic], nihil aliud est nisi aeternum Dei Decretum immutabile, seu lex ab eo sancita, quae tolli nequit, non ex summi Conditoris impotentia, sed quia visum ipsi eo pacto firmam ac immotam statuere.

Outre la mise en évidence du "ridicule" et de l'"ineptie" des Anciens, l'exégèse sert l'objectif de définir la relation entre Dieu et destin, et, plus encore, de proclamer la toute-puissance de Dieu: ses décrets sont immuables parce qu'il juge bon qu'ils le soient, non parce qu'il est faible.

Ethique

L'exégèse de la *Thébaïde* offre l'occasion de prodiguer des conseils de vie, des règles de comportement. Cette dimension occupe une large place dans l'éloge que prononce Barth au moment où l'âme de Capanée se sépare de son corps: parmi les sujets édifiants dont Stace traite admirablement figurent, dit-il, "la mort, la mortalité, la fermeté d'âme, la piété, la vertu, la magnanimité"[229]. L'attribution au poète d'un message éthique apparaît avec évidence chez Bernartius lorsque Polynice déclare que son bonheur à Argos ne l'a pas exalté au point de lui faire oublier les peines de l'exil (3.374).

---

[228] Beraldus *ad* 1.213 « *Vocem fata sequuntur*.] Eximie si quicquam in hoc opere: damnat enim diserte veterum & Stoicorum sententiam, dicentium deum etiam fato subjici; cum ille sit liberrimus: nec fatum aliud sit ex S. Augustino quam *sanctio, & velut vox divinae mentis*. In eandem tamen Poeta reincidit veterum opinionem lib.7. Theb. <7.197–198> *Immoto deducimur orbe Fatorum*, Ubi introducit loquentem Jovem. »; les altérations apportées par Beraldus sont discutées par Delarue 2005:375. Cf. *ad* 7.197 « *Immoto deducimur orbe fatorum*.] Deos enim fatis etiam subditos veteres credebant ».

[229] Barth *ad* 10.938[932] (cf. *supra* p. 618).

> [Bernartius *ad* 3.374] *nec me adeo res dextra leuauit*] vtinam omnes non a supremis labiis, sed e pectore, & vt ille ait ἐκ φρενῶν μυχοῦ, hanc sententiam vsurparemus, quam belle nobiscum ageretur? vix afflauit melior quaedam fortunae aura, statim aequales, dein superiores, postremo nostras ipsi spes anteire paramus. insani! & Comici verbo <cf. Plaut. *Poen.* 291> *lapide silice stultiores*! enimuero, quo <Sen. *Tro.* 259–261> *Fortuna altius* | *Euexit ac leuauit humanas opes,* | *Hoc se magis subprimere felices decet.* feri & inculti homines id sciuere, qui animose apud Curtium, inculcant, regum maximo: <7.8.14> *arbores magnas diu crescere vna hora extirpari.* imbibes tu qui infida fiducia te extollis, nisi serio, sed sero plorare velis. quandoquidem non certius solem meridie lucere, quam illud Tragici: <Sen. *Herc. f.* 385> *Sequitur superbos vltor a tergo Deus.*

En insistant sur le bénéfice que chacun tirerait à se pénétrer des paroles de l'exilé thébain, Bernartius néglige d'autres niveaux de lecture; il ne se soucie pas du contexte rhétorique, un discours par lequel Polynice cherche à convaincre Tydée et les Argiens de soutenir sa cause face à l'usurpation d'Etéocle.

Diverses questions d'éthique sont abordées. Souvent déclenchées par des énoncés – *sententiae* et formes apparentées – qui se situent sur ce plan, les notes édifiantes de Bernartius tendent en vérité, on le verra, à faire glisser de tels énoncés vers le registre politique – alors qu'elles effectuent rarement l'opération inverse[230]. Bernartius n'en produit pas moins des messages éthiques en commentant la *Thébaïde* comme les autres poèmes de Stace[231]. Dès le début du récit, il se penche ainsi sur les tourments d'Œdipe, poursuivi dans la profondeur des ténèbres par "la cruelle lumière de son âme" (1.51–52)[232].

> [Bernartius *ad* 1.51] *assiduis circumuolat alis* | *Saeua dies animi*] [...] eximius Poeta eximie inculcat, violati numinis aut perperam culti morsum. [*manchette:* "Conscientia alte infixa"] quem *conscientiam* haud male appellamus, ita homini infixum vt viuet quamdiu ille. non vi extinguendus, non fraude.

---

[230] Une exception s'observe *ad* 2.406, où l'exhortation de Tydée à Etéocle devient pour Bernartius la source d'un enseignement explicitement placé à un niveau général (qui est aussi celui de la manchette "Fortuna incerta"): «*pone modum laetis*] o nisi e caelo verba! reconde quisquis haec legis. [...] »

[231] Tel est le cas, dans le commentaire de 1599 sur les *Silves*, de la note *ad* 2.2.130 citée dans van Dam 1996:317, portant sur l'énoncé *nos, uilis turba, caducis* | *deseruire bonis semperque optare parati,* | *spargimur in casus* (avec l'exclamation "Miselli!", cf. *ad Theb.* 1.51 cité *supra* p. 579 et *ad* 3.92 cité au chapitre 2, pp. 71–72); van Dam met cette note en relation avec les tendances dépressives de Bernartius et avec sa tentation de renoncer à ses occupations juridiques pour mieux accorder son existence avec la philosophie.

[232] Le début de la note, qui possède un caractère programmatique (et recourt déjà à l'image de la "gemme"), a été discuté *supra* pp. 579–580.

nec vnquam tam proiectus quispiam ad omne nefas, qui non acria quaedam flagella in animo senserit, siue in faciendo scelere, siue magis post factum. [*manchette:* “Carnifex assiduus malis”] eleganter Cicero: <*Pis.* 46> *Sua quemque fraus, suum facinus, suum scelus, sua audacia de sanitate ac mente deturbat. hae sunt impiorum furiae, hae flammae, hae faces.* Ratio in Salustio: <*Catil.* 15.4> *Namque animus inpurus dijs hominibusque infestus, neque vigilijs neque quietibus sedari potest, ita conscientia mentem excitam vastat.* tam acris & violenta haec vis. & quidem in vtramque partem, vt flagrum malis, ita solatium bonis. Plane vt quidam scripserit: [*manchette:* “Isid. Sol. II. Solatium bonis & firmamentum”] <Isid. *synon.* 2.61> *vis nunquam tristis esse? bene viue.* apteque in hanc sententiam de se iunior Plinius: <*epist.* 9.13.8> *Audio interturbatus [sic], interritus tamen, tantum susceptae rei honestas valet, tantumque ad fiduciam vel metum differt, nolunt homines quod facias aut non probent. Purgemus igitur* (Lactantij <*inst.* 6.24.20> verba sunt) *conscientiam quae oculis Dei peruia est, & vt ait idem* (Ciceronem nostrum intellegit) *semper ita viuamus, vt rationem reddendam nobis arbitremur, putemusque nos momentis omnibus, non in aliquo vt ille dixit, orbis terrae theatro ab hominibus, sed desuper spectari ab eo, qui & iudex & testis idem futurus est, cui rationem vitae reposcenti, actus suos inficiari non licebit.* Qua gemma haec consigno, & ab arduo hoc colle, ad amoeniores campos redeo.

La démarche créatrice consistant à enchaîner les citations pour construire le discours édifiant est bien visible dans ces lignes où Cicéron et Salluste se complètent réciproquement, et où, surtout, la “gemme” conclusive de Lactance succède sans solution de continuité aux paroles de Pline.

Après le double fratricide, Bernartius s’intéresse aussi, pour souligner et prolonger leur portée, aux réflexions sur les vicissitudes de la fortune que suscite chez Antigone le sort d’Œdipe (11.720–723)[233]. Plus singulièrement, l’énumération des personnifications figurant dans l’escorte de Liber (4.661–663) lui suggère une critique de l’ébriété, “mère de tous les vices” (désignation que répète la manchette), appuyée sur l’*exemplum* d’Alexandre perdu par son amour du vin[234]. L’ébriété, précisément, inspire d’autres commentateurs au sujet des fêtes célébrant la première naissance de Bacchus (2.71–87). Barclay déclare que Stace blâme les veilles employées à de vils

---

[233] Bernartius *ad* 11.720 (manchette “Vicissitudo omnium rerum”), qui cite Sen. *tr.* 11.9 *horae momentum interest intra solium et aliena genua* puis, partiellement, Sen. *nat.* 3 *praef.* 7–8.

[234] Bernartius *ad* 4.661[659] (manchette “Ebrietas omnium vitiorum parens”) «*sunt illic ira, furorque, &c.*] optimus Poeta serio agens, quod agere non videtur, pessimae matris Ebrietatis pessimas proles indicat. possem ad vitae huius coerctionem multa adferre sed ne extra chorum saltare videar, solum cum Q. Curtio <5.7.1> dicam: […] » L’expression “serio … videtur” a déjà été utilisée *ad* 1.424 (à propos d’une question de *realia*); cf. *supra* p. 597 et n. 115 sur ce phénomène dans l’écriture de Bernartius. Beraldus *ad loc.* se limite à répéter l’énoncé “pessimae matris … indicat”, sans nommer sa source.

délassements[235]. Quant à Barth – dont la note longue de cinq pages (environ mille cinq cents mots) oscille entre histoire religieuse et édification – il exprime sa condamnation par un déluge de citations évoquant des actes de débauche (dont un éloquent sermon du moine byzantin Théodore Stoudite), mais aussi par le souvenir des débordements dont il a été témoin à Rome dans sa jeunesse[236]. Le même commentateur réagit à une mention de l'adultère de Vénus par une note morale où, pour illustrer l'horreur de ce crime et exposer la doctrine chrétienne, il n'hésite pas à citer Denys le Chartreux sur plus d'une page[237].

Barth manifeste un intérêt particulier pour la question de la culpabilité. On l'a vu consacrer aux sentiments d'Etéocle attendant l'issue de l'embuscade une longue note qui vise à démontrer que les criminels sont toujours tourmentés par la pensée de leurs forfaits et la crainte du châtiment[238]. L'entrée en scène d'Œdipe assailli par les tourments révèle une autre facette de cet intérêt.

> [Barth *ad* 1.51] *Saeva dies animi.*] Vigiliae, intemperiae ; ob scelera commissa. Qvibus exsecrandis tamen omnem prudentiam conturbarunt Poetae, cum nulli assensus fuerit Oedipus, insciusqve egerit, qvae egit, omnia. Recte vero Glossae Vet. *Diem* inqvietudinem denotare ajunt, ut *Noctem* qvietem.

De manière remarquable, le commentateur allemand – qui se distingue à cet égard de Bernartius mais aussi de Barclay et de Beraldus – s'attache à disculper le personnage contre l'avis du narrateur, et plus largement "des poètes", pour cette raison qu'il n'a pas sciemment commis ses crimes[239]. Plus loin, il lance une exclamation approbative lorsqu'Adraste lave Polynice de la souillure familiale en affirmant que les fautes des générations précé-

---

235 Barclay *ad* 2.75 « *Effusi passim per tecta per agros* | *Serta inter, vacuosque mero crateras, anhelum* | *Proflabant sub luce deum.*) Perui<gi>liorum morem notat que ludis ac poculis celebrata, & in quibus vix aliud quidquam, (vt Comici <Plaut. *capt.* 770–771> verbis vtar) praeter *Lucrum, ludum, iocum, festiuitatem, ferias :* | *Pompam, penum, potationem, saturitatem, gaudium.* Vnde Tacitus Histor. ij. <2.68.1> *apud Vitellium omnia indisposita, temulenta, peruigiliis ac bacchanalibus, quam disciplinae & castris propiora.* Anhelum deum, Bacchum seu vinum Poeta vocat, quod temulenti homines breui ac contracto spiritu reddantur. »

236 Barth *ad* 2.75 « *Insomnem ludo.*] [...] Suo aevo idem moris non cessasse docet Theodorus Studita Serm. Catechetico XLIX. [...] Sane *Paganorum* non aliam fuisse rationem qvam qva hodie hi dies celebrantur, praecipue Romae, constat ex Augustino Epist.XLIV. [...] De *Romanis* qvod dixi, vellem vidisse omnes qvae nos vidimus, partem vero legi possunt in itinerario Gallice scripto a Jacobo Villamontio. [...] »

237 Barth *ad* 7.63 *foeda connubia.*

238 Barth *ad* 3.4 *scelerisque parati supplicium exercent*, discuté *supra* p. 605 et n. 147.

239 Barclay et Beraldus *ad loc.* discutent la mauvaise conscience d'Œdipe sans contester qu'elle soit justifiée.

dentes "n'ont pas d'incidence sur leur postérité" (tr. Lesueur)[240]. Barth revient encore sur cette question lorsque Jocaste évoque "la fureur de son fils": il déclare alors, avec l'incarnation sénéquienne de la mère d'Œdipe, que "le destin est coupable de ces crimes" et que "nul n'est rendu coupable par le destin" (Sen. *Oed.* 1019 tr. Chaumartin)[241].

Le thème de la mort volontaire, enfin, permet d'observer la médiation des exégètes face à un acte condamné par Augustin. Les florilèges médiévaux prenaient parfois soin d'adapter les extraits des classiques pour souligner la culpabilité des suicidés[242]. Soulignons que les jugements à cet égard constituent l'un des principaux points de désaccord entre le stoïcisme antique et le néo-stoïcisme de Lipse, qui – on y reviendra – s'attache à démontrer que la justification du suicide est inadmissible pour un chrétien[243]. Bernartius néglige ce thème pourtant très présent dans la *Thébaïde*. Barth ne se prononce guère de manière négative sur la plupart des épisodes concernés. La *devotio* de Ménécée, qui se jette des murailles pour sauver Thèbes (10.756–782), constitue à l'évidence un cas à part, plus aisément assimilable que d'autres aux valeurs chrétiennes[244]; dans une note sur le début de ce passage (où Créon découvre que les dieux réclament la mort de son fils), Barth cite amplement Lactance, pour qui cet épisode – comme le geste d'autres héros "morts pour la patrie" – illustre le caractère méprisable de la vie terrestre[245]. Si l'exégète allemand lit aussi comme un acte d'héroïsme le suicide de Dymas rejoignant Hoplée dans la mort (10.431–448)[246], il est sans doute plus remarquable qu'il ne discute pas sous l'angle éthique celui de Jocaste (11.634–647). De même, il ne blâme pas Polynice d'aspirer à

240 Barth *ad* 1.690 «*Erravit pietas.*] […] Eximie autem ingeniosa est haec sepositio simul & agnitio majorum culpae, digna utraqve tali Rege, cui similem tellus tum Graecia non tulit. Pulcra simul sententia majorum peccata posteris non adnumeranda, qvam Jureconsultorum scitis, aliorumqve auctorum monitis non vacat diducere.» Pour l'opposition entre *scita* et *monita*, cf. n. 112.

241 Barth *ad* 11.638 *nati furiis*.

242 Voir e.g. Burton 1983:358 pour l'adaptation de Verg. *Aen.* 6.434 dans le *Florilegium Gallicum*.

243 Lipse, *Manuductio*, 1604, livre 3, *dissertatio* 23. Voir e.g. Lagrée 1994:110–112 sur le rejet du paradoxe stoïcien affirmant la légitimité du suicide du sage lorsque sa liberté est menacée (cf. n. 210).

244 Voir *supra* p. 604 pour la lecture "christique" de l'épisode chez Marolles (cf. note finale *ad* 10.652[647], citée au chapitre 3, p. 272). Cf. Kallendorf 1999a:112, qui montre que la *devotio* des Decii est acceptable pour le commentateur virgilien Ascensius.

245 Barth *ad* 10.620[614] *sentitque Menoecea posci*, qui cite Lact. *inst.* 3.12.22. Barth *ad arg.*10.11 présentait déjà Ménécée comme *exemplum* positif.

246 Sur Hoplée et Dymas, cf. chapitre 6, pp. 458–459.

mourir pour suivre Tydée (9.73–85) ; il souligne plutôt (par le biais, il est vrai, d'une "scolie") qu'une telle tentation est fréquente chez les héros affectés par la mort d'un ami – ce qui apparaît comme une forme de disculpation[247]. Barth ne semble pas considérer ces passages comme problématiques : la lecture qu'il en offre s'inscrit pour l'essentiel dans la perspective de la pensée antique.

Les cas discutés à l'instant, d'où paraît se dégager une position tolérante, méritent d'être confrontés à l'exégèse de la scène où Méon, épargné par Tydée, regagne Thèbes et se suicide devant Etéocle (3.57–113)[248]. Dans ce cas-ci, une note fait une large place à la condamnation. Barth cite une "scolie" selon laquelle l'"oiseau de mauvais augure" évoqué par Méon (3.64) annonçait spécifiquement son suicide "car celui qui s'enlève la vie agit contre nature", ce qui le conduit à déclarer que "les plus sages" (Cicéron, Virgile) jugeaient ainsi, puis à confirmer ce point avec le renfort d'une multitude d'autorités.

> [Barth *ad* 3.64] *Mala protinus ales.*] *Protenus, qvia mox mortem sibi erat illaturus. Mala ales, qvia contra naturae ordinem facit, qvi sibi ipse vitam eripit.* Unde Virgilius : [*Aen.* 6.434–437]. Schol. vetus. Qvae in partem sunt & apud Lutatium. *Voluntariam* autem *mortem* Sapientiores extra naturam & Fatum ponebant, ut Cicero & idem Virgilius apud Agellium [*scil.* Gell.] lib.XIII. cap.1. Vide Lactantium <*inst.*> lib.III. cap.18. Alia alibi ex Nazianzeno, Seneca, Plotino, Stobaeo, Cassiano, Josepho, Gregorio Thaumaturgo, Cicerone, Platone, Macrobio, Plinio, Isidoro Hispano, Isidoro Pelusiota, Hierocle, Antonino, Psello, Zoroastre, Joanne Saresberiensi, Jureconsultis priscis, &c. Memini etiam non indigna notatione legere apud Jureconsultos veteres, Criminalium, ut vocant, rerum traditores [...].

Dans la suite de l'épisode, en revanche, Barth n'exploite aucune des nouvelles occasions qui s'offrent à lui de blâmer le suicide, réservant d'ailleurs l'essentiel de ses remarques édifiantes à la condamnation d'Etéocle et à l'exaltation du héros qui ose l'affronter. S'il signale que les Anciens avaient coutume de refuser la sépulture aux suicidés, ce n'est pas pour approuver ce refus, mais pour souligner que la mesure prise à l'encontre de Méon n'est pas motivée par cet usage et témoigne plutôt de l'impiété du roi[249]. Le récit même du geste de Méon n'est nullement commenté sous l'angle de la condamna-

[247] Barth *ad* 9.76 *exuerat uagina.*

[248] Sur la portée morale de cette scène, voir notamment RIPOLL 1998:376–399 (384 contre l'interprétation, proposée par Barth, selon laquelle Méon hésiterait entre suicide et tyrannicide en 3.82–83).

[249] Barth *ad* 3.97 *pacemque sepulchri*, cf. n. 150.

tion morale. Barth va jusqu'à mettre en parallèle les paroles par lesquelles Méon annonce son suicide imminent (3.84 *uado equidem*) avec celles du Christ annonçant aux disciples sa fin prochaine[250]; même limité au niveau verbal, il s'agit là d'un amalgame qui, dans d'autres contextes, aurait fait frémir les censeurs. Dans une perspective historicisante avant tout, Barth voit dans le suicide de Méon l'image du suicide stoïcien, comme en témoignent le rapprochement qu'il établit avec l'acte de Brutus[251], et plus encore le renvoi à la *Manuductio ad stoicam philosophiam* de Lipse qu'il insère dans sa note sur la "liberté" mentionnée dans l'épicède de Méon (3.101–102).

> [Barth *ad* 3.101] *Ampla Libertas.*] Sane amplissima, non enim deinceps timere habebat ullam servitutis necessitatem. Vide qvae huc pertinentia commentatur Lipsius Manud. Stoic. lib.III. cap.21. [sic]

Le renvoi, erroné, porte sur la "dissertatio" 22 du livre 3, présentant la position des stoïciens sur le suicide du sage ("Sapientem sumere aliquando mortem posse, decere, debere: ex Stoico quidem decreto.")[252], où Lipse – de même que Barth à sa suite – interprète la *libertas* de ce passage de Stace comme la liberté que Méon s'assure par son suicide, et non comme une liberté politique[253]. On remarquera que Barth paraît ne se référer qu'à ce développement qui reconstruit les vues des stoïciens antiques, et non à la "dissertatio" 3.23 qui conteste ces vues ("Decretum hoc reiectum, & ostensum non licere, non debere, mixtis rationibus testibusque.").

Le contraste est violent entre l'attitude de Barth, complexe au risque d'être incohérente, et celle du commentaire milanais de la fin du 18e s., qui se livre à une condamnation en règle de Méon au nom de principes chrétiens.

> [Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.88] *Abstulerat plenum capulo latus.* En improbi hominis consilium, scilicet suicidium. Si enim insons, cur poenam sibi extremam inflixit? At fortem animum gerens Regi ostendit, se contra Tydeum viriliter dimicasse? Quis sani consilii vir id credat? Fortitudo enim mascula elucet in subeundis pro Patria periculis; sibi vero mortem consciscere furentis hominis est, ac belluae, quae saepenumero telis venatorum perfossa laxat vulnera, ac frendens emoritur.

---

250 Barth *ad* 3.84 « *Vado eqvidem.*] […] Similia verba sunt Servatoris Opt. Max. Morti se pro hostibus suis oblaturi, in Evangelio B. Matthaei cap.26. v.24. […] »

251 Barth *ad* 3.89, cité au chapitre 5, p. 347.

252 La "dissertatio" 3.21 a pour titre "Item singulare Paradoxum, Peccata aequalia esse".

253 Pour l'interprétation inverse, cf. Snijder *ad* 3.102 *sancire* (qui ne mentionne pas Lipse): "'Libertas' is of course used in its political sense […] and must not be viewed as a liberation from cares by suicide, as Barth does." Ripoll 1998:391–393 entend *libertas* dans un sens essentiellement personnel et moral, plutôt que spécifiquement politique.

La justification du geste de Méon comme démonstration de courage est balayée (“Quel homme sensé y croirait ?”) ; se donner la mort est faire preuve de folie furieuse, se ravaler au rang des bêtes qui se jettent sur les armes des chasseurs[254]. Ce commentateur ne voit pas dans le suicide du devin un acte louable de résistance face au tyran – caractérisation d’Etéocle qu’il ne souligne nullement – mais au contraire la preuve de sa culpabilité[255]. Quant à l’épicède de Méon, il y trouve un prétexte pour affirmer que la vénération des Romains pour les auteurs de tels actes, attestée par les éloges adressés à Caton, traduit l’aveuglement de l’opinion que se faisait de la mort ce peuple superstitieux.

> [Milan 1782–88 (notes infrapaginales) *ad* 3.109] *Elysias, i, carpe plagas*. Apotheosim fere celebrat Papinius auguri, qui sese gladio confodit. Romani adhuc circa vitae finem caecutiebant, & ille fortis habebatur, qui sponte mortem suamet manu lacessebat. Quae encomia Catoni non obtulerunt superstitiosi cives ! Nihil usitatius apud idololatras, quam suicidium. Japonenses sibi immortalitatem comparare autumant, si acinace ventrem secant. Proh socialis hominis, ac honesti pudor ! Nonne satis adhuc contra tam barbarum morem Philosophi detonuerunt ?

En désignant le suicide comme un comportement propre aux “idolâtres”, le commentateur milanais exploite l’épisode afin d’exprimer une condamnation, fondée sur la norme chrétienne, qu’il élargit au-delà de l’antiquité païenne pour s’en prendre – comme le faisait déjà Lipse – à la pratique du hara-kiri[256]. On se souvient que le constat de cette fréquence justifiait au contraire chez Barth, dans une approche centrée sur le monde héroïque, le fait que Polynice soit tenté de se donner la mort après la disparition de Tydée[257].

---

254 Cf. Milan 1782–88 *ad* 3.326, cité *supra* p. 582, sur le fait que les animaux sont exempts de raison.

255 La note *ad* 3.76 juge d’ailleurs négativement les menaces et les reproches que Méon adresse à Etéocle.

256 Cette attaque ne manque pas de sel, si l’on songe que Lactance lui-même (*inst.* 3.12.22, discuté par Barth *ad* 10.620[614], cf. *supra* p. 629 et n. 245) n’était pas loin d’admettre que la mort volontaire de Ménécée – dont l’esprit était certes différent, comme on l’a vu – lui avait permis d’atteindre l’immortalité. Sur le hara-kiri, comparer la “dissertatio” 3.23 de la *Manuductio*, p. 209 : “Apud Iapanes etiam hodie vsitari aiunt, vt Rex offensus nobilium alicui mandet, *Abi, ventrem tibi scinde* : & ille pareat, faciatque.”

257 Barth *ad* 9.76 discuté *supra* pp. 629–630.

Politique

Sans que leur pratique exégétique ne corresponde à de telles déclarations, Crucé, Gronovius et Marolles soulignent dans leurs épîtres dédicatoires le profit "politique" que peut apporter la *Thébaïde*, notamment aux gouvernants[258]. Des commentateurs plus enclins à l'édification réagissent au poème par des messages de cette nature; ils livrent notamment des réflexions sur le pouvoir monarchique qui sont ancrées dans des préoccupations contemporaines et rejoignent celles qu'expriment d'autres types de discours. Le récit du conflit fratricide de Thèbes, assimilable à bien des égards à un conflit civil, est susceptible de provoquer des résonances toutes particulières chez des commentateurs pris dans la tourmente des guerres de religion et de leurs prolongements, comme il le fait chez les auteurs littéraires; dans la tragédie de Jean Robelin (*Thébaïde*, 1584), publiée à Pont-à-Mousson et dédiée – comme le *Stace* de Barclay – à Charles de Lorraine, "exhortation angoissante à la paix, à la concorde, au refus des conflits intestins" dans la période où est fondée la Ligue catholique, la matière correspond d'ailleurs précisément à celle de Stace, plutôt qu'à celle des *Œdipe* et des *Antigone*[259]. On s'intéressera ici en priorité à Bernartius et à Barth, tout en relevant en bas de page certaines remarques de Beraldus, qui exploite souvent le travail de ses prédécesseurs – y compris celui de Barclay.

Nulle part sans doute le souci d'utiliser l'exégèse de la *Thébaïde* à des fins de parénèse politique, ou militaire, n'est-il davantage affiché que dans les notes de Bernartius, qui regorgent de conseils aux puissants et de mises en garde, sur lesquels les manchettes mêmes de son ouvrage attirent parfois l'attention. Le murmure qui parcourt l'assistance lorsque Méon se suicide devant Etéocle en a offert un premier exemple[260]. Le développement qu'inspirent les propos par lesquels les compagnons d'Etéocle cherchent à l'empêcher de céder aux provocations de Polynice (11.257–262) est souligné en marge par "Adulatores principatus pestes" – formulation qui rappelle du reste le titre d'un chapitre de l'*Institutio principis Christiani* d'Erasme[261]. Ce développement, qui clarifie avec l'aide de Quinte-Curce le message à

---

258 Voir *supra* p. 578.

259 Sur la tragédie de Robelin, voir Dalla Valle 2002 (48 pour la citation), réélaboré dans Dalla Valle 2006:107–116, et surtout Boccassini 2002:457–475 (introduction à la réédition de la pièce, incluant une présentation du contexte historique de sa composition, ainsi qu'une analyse de ses rapports avec Stace).

260 Bernartius *ad* 3.92, cité au chapitre 2, pp. 71–72; cf. *supra* p. 607 et n. 157 pour les notes de Beraldus et de Barth.

261 Erasme, *Institutio principis Christiani*, 1516, chapitre 2 "De adulatione uitanda Principi".

entendre, s'achève par l'expression d'un vœu soulignant sa portée : “Que ces paroles résonnent aux oreilles des grands !”[262]

> [Bernartius *ad* 11.257] *non desunt Regi comites*] acutissime idem [*scil.* Lips.] liber scriptus, *non desunt regni comites*. notat signate aulae illa mancipia, quibus nihil magis familiare, quam omnia Principum siue honesta, siue inhonesta laudare. *Perpetuum malum Regum* (Curtij <8.5.6> verba sunt) *quorum opes saepius assentatio quam hostis euertit*. Verissima vox. quae vtinam personet aures magnatum !

“Audiant, recondant Magni”, lit-on en regard d'une note consacrée à l'idée, émise par Argie, que la rumeur est “toujours habile à mettre au jour les chefs” (2.345–346). Bernartius renforce de manière visible le caractère politique de ce qu'il trouve dans les vers de Stace. La jeune fille, qui veut dissuader Polynice de réclamer le pouvoir à Thèbes, invoque la rumeur pour le convaincre qu'Etéocle n'est pas disposé à lui donner satisfaction ; le commentateur voit dans ses paroles un avertissement aux “grands”, perspective que souligne une citation tirée des enseignements de Sénèque à Néron[263].

> [Bernartius *ad* 2.345] *atque illum solers deprendere, semper* | *Fama duces.*] an non rectius : *at qui ?* pulcherrima gnome. ad quam respexit Seneca de clementia lib.I. cap.VIII. <1.8.1> *Alia conditio est eorum, qui in turba quam non excedunt latent, quorum & virtutes vt appareant, diu luctantur, & vitia tenebras habent. vestra facta* (Neroni loquitur) *dictaque rumor excipit, & ideo nullis magis cauendum est, qualem famam habeant, quam qui qualemcumque meruerint, magnam habituri sunt.*

L'expression d'un message d'ordre politique repose pour une très large part sur de brefs énoncés de Stace – assertions ou injonctions – auxquels Bernartius reconnaît ou confère une telle signification. La *Thébaïde* apparaît ainsi comme porteuse de “vérités” qu'il s'agit de mettre en lumière, leur instance d'énonciation fût-elle problématique : lorsqu'Etéocle affirme qu'“un règne bref n'épargne pas les peuples” (2.446 tr. Lesueur), le commentateur se borne à signaler le paradoxe qu'un tel personnage émette une sage pensée[264].

---

[262] Le contraste est manifeste avec la sobriété de Beraldus : « *Comites*.] Aulici adulatores. »

[263] Beraldus introduit la citation (abrégée) de Sen. *clem.* 1.8.1 par une formulation générale : « *Fama solers deprendere reges*.] Cum omnia facta principum, eorumque interior vita omnium oculis pateat, facile conjectura percipi potest, quibus moribus, quave indole praediti sint. [...] »

[264] Beraldus, qui abrège la note de Bernartius, supprime la mention du paradoxe : « *Non parcit populis regnum breve*.] Huic sententiae subscribit Imperator Romanus apud Tacitum Hist. 2. [2.47]. »

[Bernartius *ad* 2.446] *non parcit populis regnum breue*] ab ore improbo probissimum dictum. cui plena cera subscribit Romanus Imperator, apud Tacitum Hist. II. <2.47> *Difficilius*, inquiens, *est temperare felicitati, qua te non putes diu vsurum*: Quid ergo, ex vsune Reipublicae honores longos dare & diuturnos? abnuunt alij. […]

La focalisation de Bernartius sur le niveau politique est souvent évidente en ce sens que ses notes “détournent” des énoncés que Stace situe au niveau d’une éthique plus générale. Les injonctions de Minerve à Tydée suscitent, on l’a vu, une apostrophe au commandant victorieux[265]. Simple explication du fait que les Thébains parviennent à fermer leurs portes devant l’assaut argien, l’idée qu’“une peur excessive donne parfois des forces” (10.493) devient à travers le filtre de l’exégèse une exhortation à ne jamais ôter tout espoir à l’ennemi[266].

[Bernartius *ad* 10.493[488] (manchette “Timor interdum vires addit”)] *est ubi dat vires nimius timor*] verissimum est. & vt ocellus Historicorum Curtius, inquit: <5.4.31> *ignauiam quoque necessitas acuit, & saepe desperatio spei caussa est.* imbibet victor. & si sibi suisque consultum velit, nunquam spem omnem hosti abscindet.

Quand Créon avertit Ménécée, prêt à se sacrifier, que la précipitation est mauvaise conseillère (10.704), Bernartius exprime d’abord un message général – niveau auquel se situe peut-être la manchette “Festinatio consiliis noxia” – mais il produit ensuite des citations historiques clairement dirigées vers les gouvernants, incluant une référence à Fabius Cunctator[267].

[Bernartius *ad* 10.704[699]] *male cuncta ministrat* | *Impetus*] verissima gnome. & celeres plerumque celeris poenitentia, sed eadem sera atque inutilis sequitur. intellexit id magnus Imperator, qui prudenter apud Liuium: <22.39.20, 22> *Omnia audentem* (inquit) *contemnet Annibal, nihil temere agentem metuet. omnia non properanti clara, festinatio improuida est & caeca.* Subscribit Princeps Historicus qui sapienter affirmat: [*manchette:* “Theuc. lib.iij.”] <Thuc. 3.42.1> […] *Duo aduersissima rectae menti, celeritas & ira.* quarum posterior nunquam vtilis, prior interdum. nam actioni in primis grata. Enimuero vt recte inquit Demosthenes: Exord.XXII. <21.3> […] *Consulere quidem oportet lente, consulta exequi festinanter.*

---

265 Bernartius *ad* 2.688 discuté *supra* pp. 596–597.

266 Beraldus *ad* 10.493[487] intègre la citation de Quinte-Curce dans une note développée: «*Est ubi dat viros [sic] nimius timor.*] Sententia nobilis, usu probata, extremam desperatamque iracundiam cavendam. Silius: [1.559–560]. Tacitus hist. 3. [3.60]. Salustius Catil. [58.20]. Seneca de Clementia: [1.12.5]. Curtius lib.5. [5.4.31]. Josephus lib.6. Αλως. cap.13. [*BJ* 5.494]. Prudenter ergo a Scipione Numantiam obsidente: *Non est permissa pugna perituris*, apud Florum 2. [sic] [1.34].»

267 Beraldus reproduit cette note à l’exception des deux premières phrases: voir n. 139.

Dans les vers consacrés au pacte d'alternance conclu par les deux frères, l'idée que "la crainte engendre la haine" (1.127) suscite une note particulièrement représentative de cette approche – dotée de deux manchettes dont la première se limite à reformuler l'expression ("Metus mater Odij") tandis que la seconde prend un tour politique ("Clementia efficacius quaedam iubet").

> [Bernartius *ad* 1.127] *parens odij metus*] pulcherrima gnome. pessimae prolis Odij, pessimam matrem Metum indicans. quo nihil verius cortyna Phoebi vnquam protulit. Metuimus enim potentiores ob iniurias inferendas, vlcisci cupimus ob illatas. eleganter Poeta vetus <Enn. *trag.* 348 = *scaen.* 402>: *Quem metuunt oderunt: Quem quisque odit, perijsse expetit.* Hauri princeps & quisquis sedes ad Reipublicae clauum, amorem apud ciues, metum apud hostes quaere | <Claud. *Mall. Theod.* 239–241> *peragit tranquilla potestas* | *Quod violenta nequit: mandataque fortius urget* | *Imperiosa quies.* | ab ore aureo aureum dictum <Cic. *off.* 2.7.23>: *Malus custos diuturnitatis metus, contraque beniuolentia fidelis est vel ad perpetuitatem.*

La "vérité" exprimée par Stace, mise au rang de celles de l'oracle d'Apollon, est intériorisée par Bernartius dans le contexte explicite de la relation entre sujets et maîtres ("nous craignons les injustices des puissants, nous voulons venger celles qu'ils ont commises"), puis reformulée dans une apostrophe au "prince" et à "quiconque siège au gouvernail de l'Etat". Si le message de l'exégète est ici en phase avec celui du texte, également politique, un autre glissement est patent: la note inscrit dans une hiérarchie ce qui chez Stace concerne plutôt la lutte de deux égaux[268].

Tant la focalisation sur les relations entre gouvernants et sujets que l'instrumentalisation du texte commenté inscrivent très clairement la démarche de Bernartius dans le sillage des *Politica* de Lipse. Une attitude similaire est bien présente chez Barth; sa note sur la rumeur "habile à mettre au jour les chefs" consacre plus de deux pages à illustrer cette "vérité" avec l'appui d'une quinzaine d'autorités, parmi lesquelles le passage du *De clementia* déjà utilisé par le commentateur néerlandais, le panégyrique de Pline, et en toute première place des conseils de Claudien à Honorius "que doivent apprendre par cœur les personnages éminents"[269].

---

[268] Cf. Beraldus *ad loc.*, sous la forme d'un éclaircissement: «*Atque odii parens metus.*] Quia de metu semper odium nascitur: eos enim odio habemus, quos timemus. Eleganter vetus Poeta: [Enn. *trag.* 348 = *scaen.* 402]. Vox Caligulae: <Suet. *Cal.* 30.1> *Oderint, dum metuant.*» Ennius était cité par Bernartius, mais aussi par Barclay: «*Atque parens odii metus.*) Recte Ennius apud Ciceronem in officijs, [*trag.* 348 = *scaen.* 402]. & Tragicus in Thyeste <Sen. *Thy.* 207–208> *quos cogit metus* | *Laudare, eosdem reddit inimicos metus.*»

[269] Cf. n. 263 pour la note de Bernartius (et celle de Beraldus).

> [Barth *ad* 2.345] *Sollers deprendere.*] Nihil enim tam occulte agunt, tam dissimulanter sentiunt & expediunt principes, qvod *Fama* non exploret, & in vulgi ora efferat. Divine Claudianus IV. Cons. Honorii, paginis una atqve altera viris Magnatibus ediscendis: [269–275]. Nota Euripidis sententia: <*IT* 670–671> τὰ τῶν βασιλέων ἁμαρτήματα πάντες ἴσασι. Et Ecphantes Pythagoricus Regem ejusqve facta ceu lumen in excelso loco positum ab omnibus subditis conspici posse docet. [Ecphant. ap. Stob. 4.7.64]. Et qvae multis ibidem seqvuntur. Idem satis rotunde, modo rythmi illae ineptae species abessent, extulit Gunterus lib.V. de Gestis Frid. Aenobarbi: *Nec princeps latebras, nec sol desiderat umbras: | Abscondat Solem, qvi vult abscondere Regem.* Pedo Albinovanus, verius Ovidius, ut Volumine Secundo Adversariorum docemus, ubi disertissimam & sapientissimam illam Elegiam totam recensemus, ad Liviam Augustam: [*epiced. Drusi* 349–352]. Cicero lib.I. [sic] Offic. [2.44]. Plinius Panegyrico: [83.1]. Seneca lib.I. de Clementia, cap.8. [1.8.1 et 4]. Idem lib.III. de Ira, cap.14. [3.14.1]. Pari sensu magistros disciplinae Ecclesiae qvasi *in speculis* constitutos dicit B. Hieronymus, ut nimirum dissona vel consona doctrinae facta ab omnibus notari possint, Epist.III. […]

Barth – dont on se souvient qu'il a traduit les mémoires de Commynes[270] – se montre assez peu disert au sujet du pacte d'alternance dans la principale scène concernée, même s'il lui consacre des remarques récurrentes: il fournit des parallèles pour l'idée que "la crainte engendre la haine"[271], met à profit la mention du "cruel amour du pouvoir" (1.127–128) d'Etéocle pour critiquer Ferdinand II[272], discute la *sententia* sur l'inconstance du peuple (1.170) d'une manière qui rappelle la démarche des recueils de lieux communs[273]. Il s'attarde cependant un peu plus lorsqu'un anonyme, réagissant à la décision des frères, déclare que Polynice était plus conciliant pour la seule raison qu'il ne régnait pas en maître absolu; l'explicitation de l'idée exprimée est alors prolongée par diverses illustrations du fait que la vraie nature des mauvais gouvernants se révèle après leur accession au pouvoir[274].

---

270 Sur cette traduction (et sur le commentaire sur Guillaume le Breton), voir chapitre 2, p. 116.

271 Barth *ad* 1.127 «*Parens odii Metus.*] Glossographus Noster. *qvia qvem metuit qvisque perire cupit.* Minutius Felix. <27.8> *Odium nostri serunt per timorem. Naturale est enim & odisse qvem times, &, qvem metueris, infestare, si possis.* Seneca lib.IV. de Beneficiis, cap.19. &c. Curtius, lib.X. <cf. 10.8.1> *nemo ei fidus qvem metuit.*» Cf. Bernartius cité ci-dessus.

272 Barth *ad* 1.128 «*Saevus amor.*] […] Exempla in rebus & scriptis infinita, qvorum omni posteritati hornum nobile erit, cum Unius hominis Ambitio Europaeum paene totum Orbem jam multos annos pessumdat.» Pour l'attaque contre l'ambition de l'empereur, cf. *ad* 11.579 cité *supra* p. 608.

273 Barth *ad* 1.170 discuté *supra* pp. 599–600 à propos des *sententiae*.

274 Cf. Beraldus *ad loc.* (qui réécrit en partie la note de Barclay) «*Quid mirum? non solus erat.*] Non mirum est, ait ille maledicus, si Eteocles [sic] tanta humanitate utatur erga cives,

> [Barth *ad* 1.191] *Non solus erat.*] Ut iste qvi nunc tam fastuosum se facit, & vi omnia supprimit. Sententia est, *Magistratum ostendere, Potentiam palam facere, ingenium naturamqve viri,* qvod vulgo jactatur, & innumeris exemplis potest inclarari. Vise vel Caligulae, Neronis, Domitiani, res. Harpocration. <Harpocration grammaticus A 245 Keaney = p. 60.16–61.2 Dindorf> ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσι, Δημοσθένης προοιμίοις δημογορικοῖς [sic]. Σοφοκλῆς μὲν οὖν ἐν ταῖς ἐλεγείας [sic] Σόλωνός φησιν αὐτὸ εἶναι ἀπόφθεγμα, Θεόφραστος δ' ἐν τῷ παροιμιῶν Βίαντος [sic] καὶ 'Αριστοτέλης Βίαντος.

Le commentateur revient encore sur cette question lorsqu'Etéocle se justifie devant Tydée de ne pas remettre le sceptre à Polynice par les conséquences qu'un tel geste entraînerait pour le peuple thébain (2.446); s'il ne s'arrête pas sur le paradoxe qu'une telle "vérité" soit énoncée par Etéocle, il discute en revanche l'interprétation de "LP", pour aboutir à la conclusion que Stace exprime ici un lieu commun plutôt qu'une pensée profonde[275].

> [Barth *ad* 2.446] *Non parcit populis regnum breve.*] Successiones & mutationes crebrae Principum & Gubernatorum non parcunt subditis. Dum nimirum qvilibet suo tempore ditescere vult. Rem multis doctrinis exemplisqve illustrant talia professi, qvorum copiam habet Lingva nunc Italica, indidem plaustrali onere & apud nos discursibus ut vocant, inveniundis. Hominum ingenium commune, (absit tamen ut nemo se excipere possit) ostendit sententia Taciti, qvam induxit & Bernartius isthuc. Hist. II. <2.47.1> *Difficilius esse temperare felicitati, qva qvis se non diu usurum putet.* Nos alia afferre nolumus, qvam qvae in thesaurum Operis sui, omnium extra sacras litteras pretiosissimi, retulit Joannes Stobaeus Sermone XLV. Cujus probatio est *Optimam esse Monarchiam, eamqve perpetuam.* Contra alii, Monarchiae oppugnatores, qvi nemini ignoti sunt. […] Mira consideratio est ad hunc versum Lutatii: *Id est,* inqvit, *brevis administratio successori Imperium servare non patitur. Et in primo ideo qverelam populi induxit posse ambos perdere.* Si sana sunt ista verba, & si non manca, acute sane rem introspexit optimus Exegetes. Ego tamen tam profundo sensu non putem loqvi Papinium.

Barth revient encore brièvement sur l'alternance du pouvoir lorsque le narrateur mentionne la présence parmi les troupes d'Adraste de soldats "désireux avant toute chose de changer de maître" (4.78–79 tr. Lesueur). Il rappelle alors la *sententia* du premier livre sur l'inconstance du peuple, avant d'ajouter: "pour ma part, j'aurais représenté ces derniers comme la plus grande troupe"[276].

---

non solus est: metu enim futuri successoris, continet se intra terminos justae dominationis. Vel ambit hisce ambitiosae mentis integumentis, & talem se populo exhibendo demulcet populum, ut potentiam fratri subtrahat, & procliviore in se civium gratia nitatur.»

[275] Le texte de "LP", que Barth juge problématique, est profondément remanié dans l'édition de Sweeney. Cf. pp. 634–635 pour la note de Bernartius (et n. 264 pour celle de Beraldus).

[276] Cf. Barclay *ad loc.* « *Seu queis mutare potentes | Praecipuum.*) Mobilis ingenij viros notat,

[Barth *ad* 4.78] *Seu qvis.*] [...] Simili sensu primo Libro dixit: <1.170> *qvi mos populis, venturus amatur.* Horum turbam ego maximam finxissem. [...]

Globalement, le commentaire de Barth présente assez peu de messages politiques clairement suscités par le texte: il n'utilise à cette fin qu'une part modeste des passages contenant des "sollicitations" évidentes. Beaucoup plus que celles de Bernartius, ses notes sur ces passages accordent une large place à l'antiquité considérée pour elle-même. Comme l'a montré son exégèse du duel fratricide, les éléments d'édification se manifestent plutôt comme de brusques éclats dirigés notamment contre la guerre contemporaine[277]. Ces éléments tendent, aussi, à intervenir à des endroits plus inattendus. Un cas symptomatique est celui de la scène saisissante du dernier livre où, en pleine nuit, Argie s'avance sur le champ de bataille à la recherche du cadavre de Polynice. Quand la jeune fille aperçoit le toit d'une chaumière qui lui permettra de ranimer la lumière de sa torche, Barth s'étonne que cette chaumière puisse être demeurée intacte (12.268). Il ne s'agit cependant pas, cette fois-ci, de dénoncer une invraisemblance dont se serait rendu coupable le poète[278]. L'érudit allemand déplore plutôt que, dans son propre monde, la guerre n'épargne plus rien et rase les constructions jusqu'au sol, rappelant par contraste la louable modération des Turcs, présentés ici – sur le témoignage d'auteurs récents – sous un jour favorable[279].

[Barth *ad* 12.268] *Propinqvae casae.*] Tanto ergo & tam furioso bello illaesa haec remanserat? Non sic nostri hodie milites, qvi abradunt cum pulvisculo omnia. Bene *Turcici*, qvorum *Abstinentiam in bello* laudant Busbeqvius, Seidlizius, Bellomus, & alii scriptores. Inprimis Anonymus, tertio ab hinc seculo, qvi viginti amplius annos apud eos captivus fuit, dum Regiam sedem adhuc Trapezunti colerent. Qvi libellus in Religionem eorum satis prudenter inqvirit, & vera dixisse, immo & praedixisse, palam jam deprehenditur.

Paradoxalement, la *Thébaïde*, dont l'action fournit par ailleurs tant d'antimodèles aux commentateurs, devient ici, dans un passage où rien ne le laisserait attendre, un exemple positif que l'on oppose à la barbarie du

---

& quibus is tantum princeps placeat qui necdum princeps est. Ita lib.1. <1.170> *&, qui mos populis, venturus amatur.* »; Beraldus reproduit la note de Barclay sans le nommer.

[277] Voir *supra* pp. 607–609.

[278] Sur les questions de vraisemblance et de cohérence que pose cette torche, voir chapitre 6, pp. 485–486.

[279] L'image que Barth évoque ici (sur Belon, cf. chapitre 7, p. 536 et n. 129) s'oppose à celle, négative pour l'essentiel, que véhicule un auteur comme Georgieviz (cf. chapitre 6, p. 430 et n. 117). On a vu au chapitre 7, pp. 569–570 que Barth est loin d'idéaliser les Turcs de manière générale.

présent[280]. Au final, en cette matière Barth donne le sentiment d'interagir en priorité non pas avec le texte de la *Thébaïde*, mais avec les événements contemporains – interaction à laquelle le poème se limiterait à fournir au mieux une sorte de prétexte. Il s'agit là d'une singularité de son exégèse, et sans doute aussi de l'un de ses aspects les plus fascinants : par ces bribes de commentaire politique, Barth nous donne accès à une lecture en prise sur l'actualité, à des réactions, étalées dans le temps, face aux conflits qui ravagent dans la première moitié du 17e s. l'Allemagne et l'Europe entière – "Europaeum paene totum Orbem"[281].

[280] Cf. "immanis ista aetas nostra", à propos des outrages infligés aux cadavres, dans la note de Barth *ad* 5.234 discutée au chapitre 6, p. 451.

[281] Cf. *ad* 1.128 (n. 272). Je reviendrai en une autre occasion sur la manière dont les événements contemporains se reflètent dans le commentaire de Barth sur la *Thébaïde*.

CONCLUSION

CHAPITRE NEUF

GLOSE DE GLOSE

Le commentaire sur les commentaires de la *Thébaïde* offert dans les pages qui précèdent appelle lui-même une glose, même brève, qui en rassemble et en prolonge les enseignements. Le parcours suivi dans ce livre a fait succéder, à une présentation diachronique des ouvrages produits entre la Renaissance et l'avènement de la philologie "scientifique" (première partie, chapitre deux), une analyse éclairant les relations que les exégèses de la fin du 16e et du 17e s. entretiennent avec le poème de Stace, mais mettant aussi en lumière leur souci de transmettre un savoir ou d'exprimer un message édifiant, en s'éloignant parfois du poème (deuxième partie, chapitres trois à huit). Ce développement conclusif évoquera des faits que révèle la perspective du long terme, puis relèvera quelques points touchant à la réception de Stace comme au caractère des discours exégétiques ; ses dernières pages seront dédiées au commentaire de Barth, dont la position singulière a largement déterminé l'orientation de l'étude réalisée.

Apports, héritages et ruptures

Un retour sur les exégèses de la *Thébaïde* parues entre l'avènement de l'imprimerie et le milieu du 19e s., présentées dans le deuxième chapitre, permet de souligner les étapes qui ont marqué l'histoire formée par ces ouvrages, avant d'élargir le regard à des considérations plus générales.

A la base de cette histoire s'inscrit une rupture, qui succède à d'autres ruptures survenues durant la période de la transmission manuscrite[1]. Certes, l'édition *princeps* (Rome 1470[?]) ainsi que les quatre incunables vénitiens (1483, 1490, 1494, 1498/9) et leur descendance (Venise 1508), contiennent des commentaires sur l'épopée thébaine de Stace, mais il s'agit d'une part

[1] Sur la rupture évoquée ici, cf. chapitre 1, pp. 25–26 et chapitre 2, pp. 55–58. Les ruptures antérieures – la formation et l'enrichissement du commentaire tardo-antique de "Lactantius Placidus", son abandon au bénéfice de l'"*in principio*" au 12e s., son retour en grâce chez les humanistes italiens – ont été présentées au chapitre 2, pp. 50–54.

d'une exégèse médiévale (très limitée), d'autre part de celle de "Lactantius Placidus"; et durant les décennies suivantes ne paraissent que des éditions du texte seul. La *princeps* étant très peu diffusée, la grande majorité des lecteurs de ce poème ne disposent au mieux que du commentaire tardo-antique. Les personnages qui, depuis la fin du 16e s., s'efforcent d'enfin le doter d'une exégèse moderne ne sont pas des nains juchés sur les épaules de géants (comme se voyaient à la Renaissance les lecteurs des classiques), ni même des géants juchés sur les épaules de nains (pour reprendre une image appliquée récemment aux philologues qui méprisent l'héritage des siècles passés)[2]; faute de pouvoir s'appuyer sur d'autres prédécesseurs que "Lactantius Placidus", ils sont, en maint endroit du texte à commenter, suspendus dans le vide.

La période qui s'étend de 1570 à 1685, matière des chapitres trois à huit, apparaît comme celle où presque tout se joue, depuis l'action des pionniers qui investissent une terre pratiquement vierge, jusqu'à celle des compilateurs qui lèguent à la postérité un matériel sélectionné, réélaboré et normalisé. Cette période est aussi celle où l'on imprime le plus fréquemment les œuvres de Stace[3].

Les notes en langue italienne de Pavesi ("Targa") visent à l'évidence un lectorat populaire, comme l'indique déjà leur association à un *volgarizzamento*. Ces notes – les seules à être publiées dans cette langue avant le premier tiers du 18e s. – se distinguent de la plupart des autres ouvrages étudiés ici par leur focalisation exclusive sur la matière mythologique.

Les exégèses latines des décennies suivantes surgissent dans le contexte d'une "renaissance statienne" nord-européenne, et plus particulièrement néerlandaise, dont les *Silves* sont le moteur : Bernartius, qui amorce le mouvement et l'accompagnera au travers de nombreuses rééditions, donne de ce recueil deux commentaires différents; Gevartius, qui joue dans l'histoire éditoriale de Stace un rôle souvent sous-estimé, commente uniquement les *Silves* et leur consacre l'essentiel de ses *Electa*, et c'est autour d'elles que se focalisent les polémiques entre Gevartius et Crucé, puis entre Crucé et Gronovius. Outre le défi que constitue encore la critique de ces courtes pièces transmises dans un état déplorable, l'essor sans précédent de la poésie de circonstance, néo-latine comme vernaculaire, contribue à un tel engoue-

---

[2] De Smet 2001:263–264.

[3] Sur les rythmes de la production éditoriale, voir H. Anderson I IV. J'analyserai en un autre lieu l'histoire des éditions de la *Thébaïde* (cf. chapitre 1, n. 7).

ment. La *Thébaïde* reste en retrait: Barclay, qui se voue à elle seule, n'est guère qu'une voix dissonante dans ce concert, et l'intérêt que lui porte Crucé dans son discret volume de 1620 apparaît comme une passade au regard de la liaison fidèle et durable qu'il entretient avec les *Silves*. Un point commun aux travaux de Bernartius, de Barclay et de Crucé est qu'ils accordent une large place à l'*emendatio*, mais aussi qu'ils l'associent – dans des proportions variées – à des éclaircissements et des approfondissements. Un autre point commun à ces travaux est leur absence de finalité scolaire, ou plus exactement leur inadéquation à une utilisation scolaire; davantage que l'orientation ou la complexité des notes offertes, c'est leur densité qui est en cause, très insuffisante pour soutenir la lecture que pratiquerait un élève, fût-ce sous la conduite d'un maître. Dans ces ouvrages, la présence de traits liés à la pratique pédagogique (certains types de reformulation, ou le marquage et le commentaire moralisant des *sententiae*) apparaît comme un reflet de l'enseignement reçu, davantage que comme le support d'un enseignement à dispenser. Ce constat mérite d'être souligné dans le cas de Crucé, que ses détracteurs qualifient avec mépris de "paedagogus"; ses notes sur la *Thébaïde* ne se situent pas sur ce terrain.

Au milieu du 17e s. l'éventail des types de discours exégétiques s'élargit, mais certains de ces discours couvrent un champ plus restreint que ceux des décennies précédentes. La diversification est d'abord visible dans les exégèses accompagnant des traductions. Alors que Stephens offre enfin pour la *Thébaïde* un corpus imprimé de notes destiné à l'enseignement et utilisable à cette fin, le livre complexe de Marolles, réunion de contributions diverses mais aussi discordantes, vise à l'évidence un public différent; Marolles lui-même se montre sélectif, réservant l'essentiel de ses observations à son travail de traduction et à la géographie de la Grèce. Pour qui évalue les efforts des uns et des autres d'après le *telos* de la philologie "scientifique", le fait majeur est la focalisation critique de Gronovius, ainsi que sa prédilection pour la description de l'œuvre et surtout de la langue antique, qui exclut les jugements normatifs. Centrale dans la démarche de Gronovius, la pédagogie ne génère pas chez lui une annotation "scolaire"; sans être orientée vers un public d'élèves, l'exégèse de Stace est mise au service d'un enseignement qui se préoccupe de fournir les clés nécessaires pour mieux lire et comprendre les classiques.

Visible partout dans le présent travail, le caractère exceptionnel de l'entreprise de Barth n'a pas à être souligné ici; il convient plutôt d'insister sur la place que cette entreprise occupe dans l'évolution de la tradition imprimée de Stace et dans la production exégétique contemporaine. Par la prolixité et par les aspirations encyclopédiques de son discours, Barth

entend visiblement combler (et combler visiblement) une lacune : la *Thébaïde* n'est encore dotée alors d'aucun commentaire *continu,* à l'exception du commentaire tardo-antique, d'ailleurs mal édité (ce à quoi le commentateur allemand remédie en passant). En particulier pour ce texte, auquel il s'intéresse en priorité, Barth se donne pour tâche de créer une œuvre fondatrice, comparable aux commentaires qui, dans d'autres traditions, ont été diffusés dès les premières décennies de l'imprimerie ou sont apparus dans le courant du 16e s. Il affiche d'ailleurs – dans une note où il justifie sa tendance à compiler les citations – sa conscience prophétique de la place unique qu'il occupera à jamais dans l'interprétation du poète flavien[4].

> [Barth *ad* 4.722 (729 Hill)] *Sacrum.*] [...] Adscribemus & Alterius Commentatoris Pindarici Observationes ex Antiqvissimis scriptoribus, qvi nobis interierunt, ut sub uno adspectu omnia habeant Papiniani Lectores. Cum auctor tam magnae Operae, ut ante nos neminem ullum diligentem interpretem habuit, sic & post nos non facile alium nacturus videatur. [...]

Par ses dimensions et ses orientations, le *Stace* de Barth se trouve en décalage avec la production contemporaine, comme le sont du reste certains de ses autres commentaires, tel le *Claudien* de 1650 qui suscite la réprobation des érudits néerlandais et français[5].

Ce n'est pas l'ouvrage de Barth, mais celui de Gronovius qui deviendra un pilier pour les développements ultérieurs. Il s'imposera et fera le vide autour de lui avec la complicité active de deux publications des décennies suivantes. L'édition *cum notis variorum* de Veenhusen, largement diffusée, joue un rôle déterminant de "filtre" dans la tradition latine, reproduisant l'intégralité des notes de Gronovius et une part importante de celles de "Lactantius Placidus", mais une maigre proportion de celles de Bernartius et surtout de Barth ; elle concourt ainsi simultanément à perpétuer le souvenir de l'exégèse la plus riche jamais publiée sur ce poème et à en faire sombrer dans l'oubli la plus grande partie ; elle masque de surcroît – j'y reviens ci-dessous – ce qui constitue la remarquable singularité de son discours exégétique. L'*Ad usum Delphini* de Beraldus conforte cette évolution, elle qui fait l'économie de remonter aux notes originales de Barth, préférant puiser chez Veenhusen le matériel de cette provenance. Beraldus fournit en revanche un apport marquant : le projet pédagogique affirmé de la collection à laquelle il contribue lui impose en effet de doter l'intégralité du poème non seulement de

[4] Cf. *ad* 6.310 *nubila* cité au chapitre 2, p. 139.
[5] Sur ces critiques, voir chapitre 2, p. 140.

notes assez denses, mais encore d'une *interpretatio continua*. Son ouvrage se substitue ainsi partiellement à celui de Barth en offrant au lecteur une nourriture plus digeste.

La période pionnière de la tradition exégétique imprimée de la *Thébaïde* a élaboré un matériel important, tant en quantité et en diversité qu'en qualité. Propice au développement d'une intense activité visant à confirmer, discuter ou contester les acquis, cette situation ne sera pas exploitée, pour des raisons qui tiennent sans doute en partie à la faible diffusion du commentaire de Barth. La cassure est nette. Le siècle qui suit la parution de l'*Ad usum Delphini* constitue une phase peu dynamique, où l'on se limite à explorer quelques voies nouvelles; il faudra attendre l'entrée de Stace dans la collection du monastère milanais de Saint Ambroise (1782–88) pour voir l'éclosion d'une nouvelle exégèse latine, plus modeste que celles du siècle précédent, et fort différente. Latines ou vernaculaires, les productions du 18e s. frappent par leur hétérogénéité – légitimation de choix de traduction, éloge de l'œuvre traduite et réflexions littéraires pour les uns (Harte, Lewis), transmission d'un bagage mythologique élémentaire pour les autres (Argelati), sélection d'exégèses antérieures accompagnées ou non de réflexions moralisantes pour d'autres encore (Milan 1782–88, Venise 1786). La *Thébaïde* ne bénéficie pas d'efforts philologiques comparables à ceux que l'on observe dans la tradition des *Silves* avec Markland (1728)[6].

La recrudescence de l'activité consacrée à la *Thébaïde* à partir de la réédition de l'*Ad usum Delphini* par Valpy (1824) marque un nouveau tournant. L'esprit n'est plus, et de loin, celui qui avait conduit à l'élaboration d'un matériel neuf et abondant au crépuscule de la Renaissance. Pour une part, il s'agit désormais de faire le bilan et la synthèse des entreprises antérieures, en les complétant le cas échéant dans le domaine de la critique du texte (Valpy et Amar–Lemaire surtout, Weber et Dübner dans une certaine mesure). Il s'agit d'autre part de rédiger quelques notes élémentaires destinées à soutenir des traductions nouvelles, dans une démarche de vulgarisation (Achaintre–Boutteville, Nisard). Les décennies qui marquent la fin de l'ère "pré-scientifique", au seuil d'une nouvelle longue période d'inaction, n'apportent donc qu'une contribution originale bien modeste à l'exégèse de la *Thébaïde*; or c'est souvent vers ces ouvrages que l'on se tournera lorsque

6 Voir Liberman 2010:19–21. Cf. Hall III 69 sur son prétendu projet d'éditer les épopées de Stace.

l'on reprendra cette tâche depuis les années 1930 – au risque de se priver de travaux anciens plus dignes d'intérêt, mais aussi d'attribuer aux compilateurs du 19e s. (Valpy et Amar–Lemaire) des interprétations qui n'étaient que des emprunts tacites à leurs prédécesseurs[7].

L'esquisse tracée à l'instant est l'occasion de souligner le caractère souvent très répétitif de la tradition exégétique imprimée de la *Thébaïde*, qu'a permis de mettre en lumière l'étude systématique des héritages[8]. Il suffira d'évoquer à cet égard le cas de l'identification avec la reine thébaine Dircé de "la reine qui se fondit soudain en un lac, son sang transformé en eau" (3.204–205 *uerso ... sanguine fluxit* | *in subitos regina lacus*). Presque toutes les exégèses anciennes fournissent cette identification, et en des termes souvent si proches qu'ils témoignent à l'évidence de filiations, directes ou indirectes. Dans le même temps, la récurrence d'une variante aberrante selon laquelle on aurait supplicié Dircé en l'attachant à un cheval (au lieu du taureau des textes antiques) permet d'isoler un segment particulier au sein de ces filiations. Cette variante apparaît dans les commentaires de la *Thébaïde* dès Bernartius ; outre des reproductions identiques (Veenhusen et Milan 1782–88 [notes finales]), on la retrouve dans une formulation remaniée chez Barclay, comme plus tard chez Lewis (*ad* tr.3.285).

> [Bernartius *ad* 3.204] respexit fabulam, qua Dirce, Lyci Thebarum regis coniunx, ab Amphione & Zetho, Iouis & Antiopae filiis, caudae indomiti equi alligata & per terram diu rapta, tandem in sui nominis fontem conuersa fingitur.

> [Barclay *ad* 3.204] Dirces fabulam tangit Lyci Thebani Regis coniugis, quae, quod Antiopen ab illa iniuriosius tractatam dicerent, ab ipsius Antiopes filijs, Amphione & Zetho, equi caudae alligata, & hinc inde raptata est, donec in fontem, seu fluuium, Dircem, mutaretur.

La note de l'édition vénitienne de 1786 présente des similitudes verbales évidentes avec celle de Bernartius, mais elle la corrige en rétablissant le taureau dans son rôle.

> [Venise 1786 *ad* 3.203 et *ad* 3.205 "(8)"] [...] Dirce, Lyci Thebarum regis uxor ; quae ab Amphione & Zetho filiis Antiopae Lyci pariter uxoris, caudae indomiti tauri alligata, & diu per terram raptata, tandem in sui nominis fontem conversa est.

---

7 Voir chapitre 1, pp. 33–34.

8 Je ne reviens pas ici sur les enseignements de cette étude, esquissés au chapitre 1, pp. 28–38.

Amar–Lemaire reproduisent d'une part (registre infrapaginal) la note de Beraldus faisant mention du taureau, d'autre part (registre final) celle de Bernartius contenant la variante du cheval, variante qu'ils citent également *ad* 1.38 (registre infrapaginal) dans une formulation différente[9].

Dans une perspective plus large, le parcours diachronique retracé ci-dessus permet de dégager une évolution patente : l'inscription progressive des exégèses de la *Thébaïde* dans un mouvement concevant la lecture des auteurs classiques comme constitutive d'une "culture de l'honnête homme", qui, pour une part importante, se développe de pair avec l'essor des traductions dans les langues nationales. Un symptôme en est l'effacement du latin comme métalangage des exégèses originales produites depuis la seconde moitié du 17e s. On doit aussi relever l'orientation partiellement nouvelle de ces exégèses, qui renoncent à transmettre des connaissances linguistiques pour privilégier des matières comme la mythologie (Argelati) ou les *realia* (notes finales de Marolles).

Une autre évolution est l'avènement – encore timide – d'une philologie soucieuse plus que tout de respecter le regard de l'auteur ou du lecteur antique, de contextualiser le texte classique dans sa dimension historique. Son meilleur représentant parmi les exégètes de Stace, Gronovius, est lui-même considéré sur un plan plus général comme un précurseur, comme une figure emblématique en la matière. Son approche apparaît comme une exception à une époque où fleurissent encore des lectures promptes à abolir la distance culturelle. Reste qu'il n'est souvent guère possible de ranger sous une étiquette unique l'ensemble d'un commentaire : le cas de Barth est certes inhabituel par son art d'imbriquer l'analyse centrée sur le texte, la transmission de savoirs de toute espèce et l'édification, mais les approches composites, au moins dans certaines limites, sont très courantes à son époque, et elles persisteront fort tard. L'effacement progressif du commentateur et la disparition de sa voix derrière la seule voix de l'auteur, le rejet des développements digressifs, la reconnaissance de l'entière altérité du texte, la réorientation des finalités de la lecture vers la compréhension de ce texte désormais conçu comme objet (plutôt que vers la quête des vérités dont il serait porteur) – ces "transformations du genre du commentaire" mises en évidence dans les discours exégétiques de la fin de la Renaissance par une étude pionnière de Jean Céard (à propos d'un champ plus étendu

[9] La note d'Amar–Lemaire *ad* 1.38 est discutée dans Berlincourt 2006:132 n. 14 (cf. 133–138 sur les exégèses anciennes *ad* 3.204–205).

que celui des seuls commentaires lemmatisés sur les textes classiques) ne sont bien visibles que d'un point de vue distant[10]. On ne les perçoit que partiellement lorsque l'on foule les chemins tortueux de l'exégèse, et à plus forte raison lorsque l'on conduit cette exploration dans un territoire à la fois restreint et morcelé. Ce que fait apparaître une telle étude, c'est plutôt la diversité des discours exégétiques ; la diachronie ne saurait à l'évidence y constituer l'unique clé de lecture.

Souvent l'exégèse (et la traduction) de la *Thébaïde* a été le fait de personnages mineurs, comme Crucé, Stephens ou Beraldus, souvent aussi elle a constitué une étape précoce dans un parcours de formation ou dans une carrière[11] : Barclay n'a pas vingt ans quand il s'attelle à cette entreprise, Bernartius en est à son premier essai dans ce type de travail ; il en ira de même, bien plus tard, pour les traducteurs-annotateurs Harte et Lewis[12], puis Bouteville. Est-ce un hasard si des pratiques exercées dans l'enseignement, reformulation par redoublement synonymique ou discussion "mécanique" des *sententiae*, se manifestent précisément chez Barclay et Bernartius ? Parmi les rares hommes d'expérience et d'envergure à avoir commenté l'épopée thébaine de Stace, il convient de souligner le contraste qui oppose Gronovius et Barth dans les conditions de leur travail et dans la manière dont ils l'envisagent. Gronovius, qui quinze ans plus tôt a consacré aux *Silves* un ouvrage substantiel, est contraint en 1653 de publier des notes sur la *Thébaïde* ne reflétant que très partiellement, en dépit de leur admirable qualité, les matériaux préparatoires qu'il a réunis. Dans un monde où l'édition et l'exégèse des classiques sont menées par des personnages qui ne s'adonnent à ces activités que de manière éphémère ou accessoire, ou qui sont accaparés, comme Gronovius, par d'autres tâches professionnelles et institutionnelles, Barth serait au contraire, sans les entraves de la guerre, libre de vouer toute son énergie à ses travaux d'érudition. Son *Stace* est l'œuvre d'une vie.

Avant la fin du 18e s., les philologues qui écrivent en latin ne se pensent pas en termes d'identité "nationale" mais plutôt en termes d'allégeances religieuses et de milieu de formation ; leur discipline, tout particulièrement, s'imagine cosmopolite[13]. La variable géographique possède cependant une

---

[10] Céard 1981.

[11] On peut faire le parallèle avec les commentaires philologiques publiés depuis 1932, souvent issus de thèses de doctorat.

[12] Gillespie 1999:162–163, qui relève que, selon Dryden, Stace plaisait en particulier aux lecteurs encore peu expérimentés, souligne le jeune âge de plusieurs de ses traducteurs anglais.

[13] Hummel 2000:343–344 (cf. 203–218).

pertinence évidente, au moins indirecte, pour les exégèses accompagnant des traductions; plus généralement, la langue de l'exégèse constitue un facteur de première importance dans l'histoire étudiée ici. Le fait fondamental à cet égard est la frontière qui court entre métalangage latin et métalangage vernaculaire – frontière qui a trait à d'autres facteurs, notamment le niveau du discours et le public visé. La phase la plus dynamique voit apparaître et se consolider une distinction relativement tranchée: d'une part, une série d'exégèses latines (Bernartius, Barclay, Crucé, Gronovius, Barth, Beraldus, ainsi que les *notae variorum* de Veenhusen) qui se caractérisent par une orientation "philologique" plus ou moins nette, mais aussi par le fait, très clair et essentiel, qu'elles forment une véritable tradition, marquée par l'importance des héritages même dans ses réalisations les plus originales – tradition que perpétueront de la manière la plus visible les ouvrages de Valpy et d'Amar–Lemaire, mais aussi de Dübner voire de Weber; d'autre part, une série d'exégèses en langue nationale, italienne d'abord avec Pavesi, puis anglaise avec Stephens, française avec Marolles, foncièrement différentes des productions latines en ce sens que leur absence de prétentions proprement philologiques est, sous des formes diverses, manifeste. La confrontation de cette seconde série avec les phases postérieures (Harte, Argelati, Lewis au 18e s., Achaintre–Boutteville et Nisard au 19e s.) montre que l'on n'a pas affaire à une ou des tradition(s) à proprement parler: une exégèse vernaculaire emprunte parfois à la tradition latine mais rarement à d'autres exégèses vernaculaires, fussent-elles écrites dans la même langue. Si l'exégèse en langue moderne procède usuellement d'un effort de vulgarisation (Pavesi, Stephens, Marolles, mais également Argelati), elle se fait aussi parfois "littéraire", notamment lorsqu'elle est conçue comme un soutien à la justification ou à la valorisation de la traduction même. C'est le cas chez Marolles – auteur de traités sur l'art de bien traduire – et plus encore chez Harte et Lewis, qui peuvent légitimement revendiquer le statut d'écrivains à part entière. Une caractéristique des traducteurs-annotateurs anglais, et accessoirement de Marolles, est le fait que leurs notes reflètent de manière très visible des débats littéraires et esthétiques contemporains. Par là, Harte et Lewis se distinguent radicalement de la plupart des exégèses post-gronoviennes, latines surtout.

Entre Stace et le lecteur moderne

L'étude des exégèses est celle d'une relation triangulaire entre texte commenté, commentateur et lecteur. On a choisi ici de mettre au premier plan ces productions intellectuelles, ainsi que les fonctions médiatrices qu'elles assument ; le public a été pris en compte sous l'angle du lectorat visé, plutôt que sous celui des lecteurs réels et de l'utilisation qu'ils font du texte comme du métatexte. L'étude détaillée des exégèses des 16e–17e s. nous a conduits, dans la succession des chapitres trois à huit, depuis des notes centrées sur la lettre du texte jusqu'à des notes aux perspectives plus vastes, dont la priorité consiste souvent à montrer et transmettre un savoir, ou à exprimer un message.

L'examen des discours exégétiques dans toute leur diversité a permis de mettre en évidence l'un des traits essentiels qui distinguent des commentaires actuels certains de leurs prédécesseurs : leur ouverture à des discussions centrifuges. Il a aussi permis d'observer d'un ouvrage à l'autre des différences considérables que reflète la distribution des rôles dans chaque chapitre : le fait que Gronovius ait surtout occupé le devant de la scène dans la discussion de l'*emendatio*, que Barclay ou Stephens aient souvent été visibles au sujet des éclaircissements, est le signe de la focalisation qui caractérise leur propos ; à l'inverse, il est significatif que Barth, dont le répertoire est vaste, soit resté toujours présent. Le commentaire continu de Beraldus, souvent proche du poème, ne s'interdit pas de dépasser ce qu'exigent sa compréhension et son interprétation, notamment sur des questions antiquaires ; il reste néanmoins confiné dans des limites que lui impose, en particulier, la disposition de ses notes en bas de page, sous le texte latin et l'*interpretatio continua*. Libres de telles contraintes, les notes éparses de Crucé offrent un visage plus contrasté, elles qui peuvent croître au point de former des dissertations autonomes. Chez Bernartius également, le regard porte parfois bien loin du passage concerné dans d'énormes notes de *realia* ; la personnalité du commentateur fait en outre irruption dans l'exégèse par le biais d'énoncés ostensiblement moralisants. Une diversité supérieure encore s'observe chez Barth, dont le discours présente tous les degrés entre une stricte focalisation sur le texte et les développements les plus "digressifs" qui soient. Ainsi apparaissent des différences majeures dans la manière même dont le commentateur conçoit son entreprise.

L'analyse d'un discours exégétique renseigne sur l'activité intellectuelle qui s'exerce à travers lui autant que sur l'accueil réservé au texte commenté. L'histoire des exégèses ne suit pas nécessairement les mêmes lignes que

celle des autres formes de réception, comme le montre bien la situation de Virgile en Allemagne : l'activité de commentaire connaît, avec Heyne, l'un de ses points culminants alors même que la fortune du poète décline face au philhellénisme triomphant[14]. A cela s'ajoute – j'y reviens ci-dessous – que les discours exégétiques, loin de constituer des reflets neutres d'une lecture "standard" de l'œuvre antique, possèdent leurs propres motivations et s'inscrivent dans une tradition qui les oriente. Les ouvrages étudiés ici n'en révèlent pas moins plusieurs faits dignes d'intérêt pour les recherches qui s'attacheront à préciser les changements de fortune que la *Thébaïde* a connus à l'époque moderne.

En matière linguistique, les commentateurs des 16e et 17e s. signalent souvent chez le poète flavien, voire déclarent typiques de son art, des traits lexicaux comme le goût pour les acceptions rares et pour les composés verbaux inusités, syntaxiques comme l'ellipse de la copule ou l'infinitif final, qualifié d'hellénisme, et surtout stylistiques. La fréquence des répétitions verbales proches, mais également des figures d'opposition, notamment de l'oxymore, attire l'attention, et plus encore le recours réitéré à l'hyperbole, qui fonde pour une part importante l'expressivité de l'écriture statienne ; la tendance "sentencieuse" de cette écriture suscite elle aussi maintes observations. Prenant en compte la perspective de la transmission du texte, certains s'appuient sur l'analyse de ces particularités pour défendre ou corriger une leçon, soulignent la vulnérabilité de tels traits aux tentations banalisantes, voire mettent en évidence, au contraire, la propension des copistes à les exagérer. Les efforts consentis pour clarifier le sens littéral, de même qu'ils répondent à des caractéristiques du lexique, de la syntaxe et du style de Stace, sont souvent amenés par la sophistication avec laquelle les référents sont désignés, et l'idée énoncée, dans sa poésie.

Omniprésente, la confrontation avec d'autres textes conduit d'abord à identifier, surtout dans les commentaires continus, les modèles en fonction desquels Stace façonne sa diction. L'examen intertextuel nourrit en revanche rarement l'interprétation, et il n'est guère appliqué de manière systématique à de longs passages. L'exploitation créatrice que Stace fait des mythes ne donne pas lieu à une analyse générale, et la discussion de cette matière prend volontiers – en particulier pour les personnages et récits mineurs – un tour "encyclopédique". Le traitement original de certains protagonistes et la recomposition de leurs rôles sont cependant bien perçus par un commentateur comme Barth.

---

14 Sur ce déclin, voir Atherton 2006 (74–88 sur le statut du commentaire de Heyne).

Beaucoup d'observations sur l'écriture et sur la poétique sont normatives et prescriptives; l'expression de jugements et la construction de hiérarchies littéraires se nourrissent de discours théoriques, mais aussi de l'insistance avec laquelle l'œuvre réclame d'être confrontée à celle Virgile (épisode d'Hoplée et Dymas, *sphragis*). Alors que l'on célèbre l'audace lexicale de Stace ou sa précision sémantique, on critique ses répétitions verbales. Ses comparaisons, dont la richesse est reconnue et donnée en exemple, sont mesurées à l'aune du critère de propriété, et d'autres figures qu'il affectionne permettent d'illustrer l'éventail des ressources stylistiques; le grossissement hyperbolique provoque des réactions mêlant, à l'admiration pour l'imagination statienne, un rejet qui peut aller jusqu'à l'expurgation (Guyet). Les remarques occasionnelles sur la structuration du poème et, plus encore, sur la *mimesis* sont souvent négatives: on condamne la "digression" des jeux funèbres ou la poursuite du récit au-delà du duel fratricide; on traque les négligences et les contradictions internes; surtout, on blâme le poète pour avoir manqué à la vraisemblance, ou prêté à ses personnages des discours inadaptés à leur caractère ou à leur situation. Si l'art de Stace est surtout exalté par l'un ou l'autre (traducteur-)commentateur tardif, Barth loue déjà certains de ses choix en matière de représentation de l'action et de stratégie narrative – parfois au nom de la morale.

Dans un contexte où la lecture des classiques reste souvent subordonnée à la production d'un discours, certaines réactions sont, à l'évidence, orientées en fonction de débats généraux sur le style et la poétique. L'essor de l'éclectisme comme idéal d'imitation, ainsi que la faveur nouvelle dont bénéficie la "latinité d'Argent", éclairent l'intérêt que fait naître l'écriture de Stace, mais aussi les références littéraires que l'on invoque en la commentant. Les efforts de Bernartius, qui inaugurent dans la réception de la *Thébaïde* une phase prolifique en travaux d'empreinte philologique, et plus encore ceux de Barth, sont soutenus par le sentiment que ce poème présente une parenté avec leurs propres idéaux esthétiques. Les reproches de manquement à la convenance, ou à l'unité d'action, reflètent la rigidité croissante qui caractérise l'évolution de la réflexion sur la poétique après la redécouverte de la *Poétique* d'Aristote et sa fusion avec la théorie d'inspiration horatienne.

Les commentaires "répondent" également aux contenus du poème par des messages adressés au lecteur. Les réactions de ce type traduisent une sensibilité notable à l'abondance des *sententiae* et énoncés similaires chez Stace. Les remarques édifiantes sur l'action reflètent elles aussi une particularité de la *Thébaïde*, à savoir sa prédilection pour les scélérats et les images horrifiantes. Sur ce terrain, le poète lui-même est jugé: on l'accuse de s'être

complu à représenter le crime, mais on acclame ses belles sentences. Les thèmes religieux, éthiques et politiques qui trouvent à s'exprimer dans les discours exégétiques témoignent, en même temps que des préoccupations des commentateurs, de la capacité persistante de l'œuvre à éveiller un écho. De même qu'un auteur littéraire comme Jean Robelin choisit la matière de Stace pour exhorter à la paix dans sa *Thébaïde* tragique (1584) – ou que la traduction de Stephens répond au conflit qui secoue l'Angleterre – Barth voit dans l'épopée qu'il commente le miroir des horreurs de la guerre de Trente Ans.

Malgré son orientation souvent centrifuge, la discussion des *realia* prend appui sur des thématiques prédominantes de la *Thébaïde* comme l'art militaire (armes, organisation) ou les coutumes religieuses et les pratiques funéraires. Elle révèle une sensibilité aux problèmes de référence culturelle que soulève le cas singulier d'une épopée romaine, composée par un auteur issu d'un milieu hellénisé, traitant d'une matière grecque – avec ici encore un regard parfois normatif. Chez Barth et surtout chez Bernartius, cette sensibilité se manifeste par des observations sur la romanisation du récit, tandis que Crucé adopte une perspective grecque. Tout particulièrement dans l'examen des aspects militaires, les commentaires du début de l'époque moderne, à l'instar d'autres ouvrages et en interaction avec eux, attribuent aussi au poème une pertinence par rapport au monde contemporain.

Le volumineux commentaire de Barth se distingue par son total affranchissement des contraintes éditoriales et pédagogiques. Barth n'obéit à aucune directive : il écrit ce qu'il entend écrire, la question de la publication éventuelle n'intervenant que dans un second temps. Le résultat est un discours qui se définit avant toute chose par sa foncière liberté, dont l'expression la plus spectaculaire est un extraordinaire éclectisme de forme comme de matière. A cet égard, le contraste est frappant avec le commentaire de Beraldus, "formaté" par le contexte éditorial de la collection *Ad usum Delphini*, où les éclaircissements visent à compléter les fonctions remplies par la paraphrase latine, et où les approfondissements, limités par la disposition des notes en bas de page mais aussi par les faibles compétences du lectorat visé, recourent avec mesure aux citations d'auteurs antiques, ne reposent guère sur les travaux d'érudition, et abrègent ou simplifient bien souvent le matériel exégétique qu'ils recyclent.

En créant sa sélection de *notae variorum*, soumise à des contraintes de place, Veenhusen n'a pas seulement écarté une large part des contenus du commentaire de Barth : il l'a aussi passé au crible, n'en retenant que des notes courtes ou drastiquement abrégées. De la sorte, il a occulté les

caractéristiques de son discours érudit en même temps qu'il rejetait l'essentiel de ses contenus. Or les *notae variorum* de Veenhusen ont constitué l'unique accès au commentaire de Barth pour la plupart des lecteurs postérieurs de Stace, et – par nécessité ou par choix – pour la plupart de ses exégètes. La mémoire de cet ouvrage a certes été entretenue par d'autres canaux ; tout en se méprenant sur sa nature, un personnage comme Cormiliolle restait conscient de sa masse imposante[15]. En revanche, la liberté qui distinguait Barth de Gronovius ou de Bernartius, mais aussi de Beraldus, a dû échapper à bien des lecteurs.

L'originalité du discours de Barth est le fruit d'une démarche, mais aussi d'une conception de l'exégèse, qui font de son commentaire un document d'un intérêt exceptionnel. Des liens étroits unissent ce discours à d'autres types de discours érudit comme à certaines techniques de lecture et de prise de notes[16]. Le commentaire tient parfois du recueil de lieux communs, mais il tend aussi à se distinguer de cette forme, en refusant explicitement de procéder comme elle ou en renvoyant aux "gnomologues". Il est souvent proche, surtout, des *variae lectiones* et miscellanées de toute espèce, et plus particulièrement du genre des *adversaria* – tout comme de l'énorme ouvrage que Barth a publié sous ce titre.

Dans les notes lemmatisées qu'il consacre à la *Thébaïde*, le commentateur allemand pratique, et revendique avec force, la souplesse de composition que cultivent les miscellanées. Comme elles, il s'attarde sur certaines questions linguistiques, littéraires, antiquaires, il glisse d'un sujet à l'autre, il aborde les œuvres les plus variées dans une succession qui paraît n'obéir qu'à sa volonté. Comme elles, il associe partout l'examen critique du texte à la discussion herméneutique. Il couvre tout le spectre allant de la note très succincte et ciblée au développement encyclopédique, de l'étalage de connaissances à l'expression de considérations morales, du respect de la distance historique à son effacement le plus manifeste. L'effet produit peut assurément surprendre dans un discours qui ne constitue pas un "commentaire collectif", mais un recueil de notes lemmatisées portant sur une œuvre particulière ; si la variété discursive et l'ouverture à des discussions centrifuges sont courantes dans l'exégèse lemmatisée, elles prennent dans le *Stace* de Barth une ampleur peu commune. Rappelons aussi que, dans les notes de cet ouvrage, il arrive que la discussion "collatérale" d'un autre texte soit elle-même lemmatisée.

---

[15] Voir chapitre 1, pp. 4–5.

[16] Sur ces discours et ces techniques, cf. introduction de la deuxième partie, pp. 206–214.

Autant qu'avec les miscellanées en général, la voix de Barth possède des similitudes avec les *adversaria*, qui s'affichent résolument comme un discours libre et, plus encore, s'ouvrent aux réflexions personnelles et aux anecdotes. L'hétérogénéité de ses notes tient, en partie, à la rencontre entre cette forme lâche et les contraintes associées à la lemmatisation ; l'ostentation de la personnalité du commentateur, mais aussi la mise en évidence de la construction du commentaire, de sa stratification, de sa rédaction linéaire, constituent des caractéristiques majeures de son discours exégétique[17]. Condamné par Bayle, le mode de composition qu'adopte et revendique le commentateur allemand est lui-même représentatif d'une telle parenté[18]. Barth, qui dit rédiger d'une traite sans revenir en arrière (ce que paraît confirmer la version manuscrite de son commentaire), met en scène le déploiement progressif de son activité et son inscription dans la durée à travers des rappels de ce qu'il croit avoir dit plus haut, des anticipations de ce qu'il pense faire plus loin. Or ces particularités de composition font apparaître, précisément, ce que visent les auteurs d'*adversaria* : elles mettent à nu une pensée en action, dans sa réponse aux textes et au monde. Le refus même de parfaire la composition dans ses moindres détails, d'éliminer les redites, est professé dans les *Adversaria* imprimés de Turnèbe[19]. Au-delà d'une méthode de travail, le mode de composition linéaire que met en œuvre Barth s'avère être un choix de principe, significatif de son attachement à une conception de l'activité intellectuelle typique de son milieu. Son discours tient ainsi de la miscellanée et des *adversaria* jusque dans leur caractère le plus intime.

Ce constat acquiert un relief supplémentaire si l'on se souvient que Barth manifeste dans son existence une aspiration au repli sur soi, en porte-à-faux avec l'évolution contemporaine vers une association étroite entre tradition humaniste et états princiers[20]. Peut-il en être autrement pour celui qui a choisi – si tant est qu'il s'agisse d'un choix – de rester dans sa patrie déchirée par la guerre ? D'autres, comme Gronovius, ont gagné l'étranger. Quoi qu'il en soit, l'environnement dans lequel opère Barth contribue peut-être à expliquer pourquoi il donne parfois l'impression de ne pas s'adresser à un lecteur extérieur, mais plutôt à lui-même : les plus personnelles de ses observations sur Stace paraissent, autant que de l'"autobiographie", tenir de la cure d'âme. Barth, fier de la tâche entreprise puis accomplie, présente

[17] Ces traits ont été rapidement décrits au chapitre 2, pp. 136–140.

[18] Sur ce mode de composition et l'indignation qu'il inspire à Bayle, voir chapitre 2, pp. 137–138.

[19] Cette attitude de Turnèbe est soulignée dans Chatelain 1997:183.

[20] Voir chapitre 2, pp. 115 et 139. Cf. introduction de la deuxième partie, p. 201 sur le rapprochement entre tradition humaniste et états princiers.

son activité érudite comme une retraite du monde, et attend comme seule récompense de ses efforts la grâce de Dieu[21]. On pense à la définition des *adversaria* comme discours des temps où l'homme est "rendu à lui-même", mais aussi au refuge que Turnèbe dit trouver dans ses cahiers face aux troubles des guerres de religion[22].

L'énorme commentaire de Barth constitue une "réponse" exceptionnelle à la *Thébaïde* en même temps qu'un précieux témoignage sur les pratiques érudites du 17e s. Par l'association qu'il opère entre une approche philologique minutieuse et d'autres niveaux de lecture, par un caractère personnel et une immédiateté que possèdent rarement d'autres discours, il éclaire de manière remarquable le *Nachleben* du poème de Stace, et en particulier la réaction affective que ce poème a pu susciter, sa capacité à entrer en résonance avec, à la fois, l'expérience de vie d'un lecteur et les textes les plus divers que son parcours lui a fait rencontrer. Il offre ainsi une illustration singulière et éclatante de l'intérêt que les commentaires présentent pour l'histoire de la réception.

---

21 Barth *ad* 6.310 *nubila* et *ad* 12.819 *meriti post me referentur honores*, cités au chapitre 2, p. 139 ; la fierté qui s'exprime dans ces notes peut être comparée à celle qu'affiche la note *ad* 4.722 (729 Hill) citée *supra* p. 646.

22 Sur ces deux points, voir Chatelain 1997:183–184 ; sur le second, cf. Lewis 1998:201. Turnèbe justifie son recours à la forme désordonnée des *adversaria* par la difficulté que les circonstances extérieures posent à la production d'un effort soutenu.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Exégèses anciennes de la Thébaïde *de Stace*

Pour la délimitation du corpus étudié, voir chapitre 1, pp. 25–26 et 40.

Les lettres entre crochets qui suivent dans certains cas la référence abrégée désignent la présence dans l'ouvrage du texte latin de Stace [*L*] et celle d'une traduction allemande, anglaise, française ou italienne (ou d'une paraphrase latine) [*d, e, f, i* (ou *l**)].

Venise 1570, Pavesi ("Targa") [*i*]
LA | THEBAIDE | DI STATIO | RIDOTTA | DAL SIG. ERASMO DI VALVASONE | IN OTTAVA RIMA : | Alle Illustrissime, & Eccellentissime Madama | Lvcretia Estense della Rouere | Principessa d'Vrbino, | Et Madama Leonora da Este. | Con privilegio. || *In Venetia Appresso Francesco de' Franceschi Senese.* | M. D. LXX.

4°. [*4*], 160 ff.
sig. *2r–v préface de C. Pavesi ("P. Targa") ["Pietro Targa a' lettori"] ; sig. *3r–4r index ["Tavola delle cose piu notabili contenute nell'opera"] ; sig. *4v poème d'éloge de C. Pavesi ["Del Signor Cesare Pavesi al S. Erasmo di Valvasone"] – E. di Valvasone : ff. 1r–159v traduction de *Theb.* avec notes de C. Pavesi (après chaque livre) ; f. [160r] note sur les désignations des Thébains et des Argiens ["Annotationi in generale"] – f. [160r] *errata*.

Anvers 1595, Bernartius [*L*]
(partie 1 :) P. STATII | PAPINII | OPERA QVAE EXTANT, | Ioh. Bernartivs | ad libros veteres recensuit & | Scholiis illustrauit. || Antverpiae, | Ex officina Plantiniana, | Apud Viduam, & Ioannem Moretum, | m. d. xcv.
(partie 2 :) Ioh. BernartI | ad | P. StatI PapinI | THEBAIDOS ET ACHILLEIDOS, | SCHOLIA, | AD SYLVARVM LIBROS, | NOTAE. | In quibus & aliorum Scriptorum varij | loci illustrantur & explicantur. || Antverpiae, | Ex officina Plantiniana, Apud Viduam, & Ioannem Moretum. | m. d. xcv.

8°. 2 parties : 429, [*3*] ; 169, [*7*] pp. [La page de titre de chaque partie est incluse dans la pagination. Les pages 161–175 de la partie 2 sont absentes de certains exemplaires.]
(partie 1 :) pp. 3–6 dédicace de J. Bernartius ["Reverendiss. et ampliss. domino Laevino Torrentio, Antverpiae Episcopo, Iohannes Bernartius, L. M. D. D."] – Stace : pp. 7–124 *silv.* ; pp. 125–397 *Theb.* (sans *argumenta*) ; pp. 398–429 *Ach.* (deux livres ; sans *argumenta*).
(partie 2 :) pp. 3–9 préface de J. Bernartius ["Ad lectorem"] ; p. 10 poème d'éloge de J. Lipse – J. Bernartius : pp. 11–134 notes (*scholia*) à *Theb.* avec notice introductive en tête du premier livre*;* pp. 135–146 notes (*scholia*) à *Ach.* ; pp. 146–158 notes (*notae*) à *silv.* – p. [159] "Approbatio" ; pp. 161–169 *omissa* avec préface ; pp. [170–173] index ["Index scriptorum veterum, qui in hisce Ioh. BernartI Scholijs & Notis emendantur, explicantur, vel ad StatI lucem citantur"] suivi d'*errata;* pp. [174–175] poèmes d'éloge de N. Oudaert ["In

Statium a Ioh. Bernartio I. C. restitutum, N. Oud."] et de J. van Varick ["In Statium a Ioanne Bernartio I. C. correctum & illustratum"].

Pont-à-Mousson 1601, Barclay
IN P. STATII | PAPINII THEBAIDIS | LIBROS IIII. COMMENTA-|RII, ET IN TOTI-|dem sequentes | Notae. | *Cum argumentis summam cuiusque libri seriem | ac materiam explicantibus.* | Authore Ioanne Barclaio. Guil^{mi} | I. C^{ti}. Filio. || *PONTIMVSSI,* | Apud Melchiorem Bernardum, Serenissimi | Lotharingiae Ducis Typographum. | M. DCI.

8°. [*8*], 96 ff.
sig. † 2r–4r dédicace de J. Barclay ["Serenissimo et Potentissimo Principi, Carolo III. Calabriae, Lotharingiae, Barri, Gelriae, &c. Duci, Domino suo clementissimo. Joan. Barclaivs s."]; sig. † 5r–6v préface ["Candido lectori Salvtem"]; sig. † 7r–8v poèmes d'éloge de Ph. d'Aremberghe, G. de l'Aubespine, N. Romanus, J. de Flavigni, J. de la Court – J. Barclay : ff. 1r–80r notes (*commentarius*) à *Theb.* 1–4 (*argumenta* originaux en prose); ff. 80v–96v notes (*notae*) à *Theb.* 5–8 (*argumenta* originaux en prose).

Paris 1620, Crucé
EMERICI | CRVCEI | IN I. STATII | THEBAIDOS | NOTAE. || PARISIIS, | Apud Lvdovicvm Bovlanger, | via Iacobea, ad insigne S. Ludoui-|ci, e regione Collegij Plessaei. | M. DC. XX.

12°. [*8*], 479, [*25*] pp.
sig. ã2r–3r dédicace de E. Crucé ["Amplissimo Viro D. D. Gvlielmo Ribier, in sanctiore Consistorio Christianissimi Regis Consiliario, necnon Praesidi Propraetorique Blaesensi Emericvs Crvcevs, S."]; sig. ã3v–4v préface ["Ad lectorem"] – E. Crucé : pp. 1–188 notes à *Theb.* ["Emerici Crvcei, in I.<-XII.> Statii Thebaidos, notae"]; pp. 189–246 notes à *Ach.* (selon division en cinq livres) ["In lib. I.<-V.> Achilleidos notae"]; pp. 247–436 notes à *silv.* ["Emerici Crvcei, in Statii Sylvas, svccidanea"]; pp. 437–479 notes complémentaires à *silv.* ["Avctarivm in qvo nonnvlla Syluarum Statij loca iterum illustrantur, & nostrae interpretationes aduersus noui Critici censuram defenduntur" suivi de "Coronis, in qva eivsdem Critici electa notantur"] – pp. [481–500] index ["Index memorabilivm"]; pp. [501–504] *errata.*

Londres 1648, Stephens [*e*]
An essay upon Statius : or, the five first books of Publ : Papinius Statius his Thebais. | Done into English Verse | By T. S. | With the Poetick History Illustrated. | [...] || *LONDON,* Printed for *Richard Royston,* at the Angel | in *Ivy-Lane.* 1648.

8°. [*14*], 152 pp. – Frontispice en fausse page en regard du titre (sig. A1v).
sig. A3r dédicace de T. Stephens ["Nobili amicorum pari, Do. Gulielmo Paston Baronetto, et Do. Gulielmo D'Oyly Eqv : Avrato"]; sig. A3v–4r préface ["To the ingenuous Reader"]; sig. A4v–7r poèmes d'éloge de R. Bekenham, R. Baldocke, C. Paman, P. D'Oyly, T. Poley, G. Copinger, C. Woodward ; sig. A7v *errata* – T. Stephens : pp. 1–152 traduction versifiée de *Theb.* 1–5 (*argumenta* originaux versifiés) avec notes infrapaginales.

Amsterdam 1653, Gronovius [*L*]
[titre frontispice :] P. PAPINII | STATII | OPERA | *ex recensione et cum notis* | I. Frederici | Gronovii. || Amsterodami | Typis Lvdovici Elzevirii. | *Sumptibus Societatis 1653.*

24°. [*8*], 424 pp.

sig. *2r–3v dédicace de J.F. GRONOVIUS ["Christinae reginae"]; sig. *4r–v brève notice sur Stace avec *testimonia* (Juvénal et Sidoine Apollinaire) – STACE: pp. 1–100 *silv.*; pp. 102–336 *Theb.* (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. ANDERSON 2009 II, "Incipitarium" n° 253]); pp. 339–366 *Ach.* (deux livres; sans *argumenta*) – J.F. GRONOVIUS: pp. 367–374 notes (*reliqua*) à *silv.*; pp. 375–415 notes (*gustus*) à *Theb.*; pp. 415–422 notes (*gustus*) à *Ach.* – pp. 423–424 *addenda, errata.*

Paris 1658, Marolles(–Guyet–Peyrarède) [*L, f*]

(vol. 1:) P. STATII | PAPINII. | THEBAIDOS | LIBRI DVODECIM. | CVM NOTIS FRANCISCI | Guieti Andini. Io. Peyraredi nob. | Aquitani, & aliorum. | *Opera ac studio* MICHAELIS DE MAROLLES | *Abbatis de Villeloin.* | LVTETIAE PARISIORVM, | Apud SEBASTIANUM HVRE', sub signo | Cordis boni. | ET | FRIDERICVM LEONARDI, sub signo | Scuti Venetiarum, via Iacobaea. | M. DC. LVIII. | *Cum Priuilegio Regis.* = LA | THÉBAÏDE | DE | STACE, | AVEC LES REMARQVES | en Latin & en François. | [...] | AV ROY. || A PARIS, | Chez SÉBASTIEN HVRE', au Cœur-bon. | ET | FRÉDÉRIC LÉONARD, à l'Escu de Venise, | rue saint Iacques. | M. DC. LVIII. | *Auec Priuilege du Roy.*

(vol. 2:) ... | THEBAIDOS | PARS SECVNDA. | CVM NOTIS DIVERSORVM. | *Opera ac studio* MICHAELIS DE MAROLLES, | *Abbatis de Villeloin.* | Cumque eiusdem interpretatione Gallica. | ... = ... | *SECONDE PARTIE.* | ...

(vol. 3:) LES | SYLVES | ET L'ACHILLÉIDE | DE | STACE. | AVEC DES REMARQVES | en Latin & en François. | AV ROY. || A PARIS, | Chez SEBASTIEN HVRE', au Cœur-bon. | ET | FREDERIC LEONARD, à l'Escu de Venise, | ruë saint Iacques. | M. DC. LVIII. | *Avec Priuilege du Roy.*

8°. 3 volumes: [*34*], 504 [pagination 1–75, 76 (fausse page)–289 (belle page) par double page, 290 (fausse page)], xxxix, [*23*] pp.; [*16*], 566 [pagination 290 (belle page), 291 (fausse page)–573 (belle page) par double page], xxv, [*23*] pp.; [*16*], 586 [pagination [1], 2 (fausse page)–273 (belle page) par double page, 274–314], [*22*] pp. – Frontispice en belle page avant le titre du vol. 1.

(vol. 1:) sig. ã3r–5v dédicace de M. DE MAROLLES ["Au roy"]; sig. ã6r–8v, ẽ1r–2v préface; sig. ẽ3r–8r poème d'éloge de L. LE LABOUREUR – STACE: pp. 1–75, 76–290 [pagination par double page] *Theb.* 1–6 avec traduction de M. DE MAROLLES (*argumenta antiqua* [H. ANDERSON 2009 II, "Incipitarium" n° 27] avec traduction), brèves remarques en latin de M. DE MAROLLES, F. GUYET et J. DE PEYRAREDE sous le texte latin, et notes en français de M. DE MAROLLES en marge de la traduction – M. DE MAROLLES: pp. i–xxxix notes à *Theb.* 1–6 – pp. [xl–lxii] index ["Table des Noms & des Matieres contenuës dans la Thebaide de Stace"].

(vol. 2:) sig. ã3r–5r dédicace de M. DE MAROLLES ["Au Roy"]; sig. ã5v–8r "Petit avertissement" et "Autre avertissement", suivi d'un *testimonium* (Sidoine Apollinaire) – STACE: sig. ã8v, pp. 290, 291–573 [pagination par double page] *Theb.* 7–12 avec traduction de M. DE MAROLLES (*argumenta antiqua* [cf. vol. 1] avec traduction), brèves remarques en latin de M. DE MAROLLES, F. GUYET et J. DE PEYRAREDE sous le texte latin, et notes en français de M. DE MAROLLES en marge de la traduction – p. [574] *testimonium* (Juvénal) – M. DE MAROLLES: pp. i–xxv notes à *Theb.* 7–12 – pp. [xxvi]–[xlviii] index ["Table des Noms & des Matieres contenuës dans la Thebaide de Stace"].

(vol. 3:) sig. ĩ2r–5r dédicace de M. DE MAROLLES ["Au Roy"]; sig. ĩ5v–8r *Vita Statii* originale en prose – STACE: sig. ĩ8v, pp. 1, 2–206 [pagination par double page] *silv.* avec traduction de M. DE MAROLLES, brèves remarques en latin de M. DE MAROLLES, F. GUYET et J. DE PEYRAREDE sous le texte latin, et notes en français de M. DE MAROLLES en marge de la

traduction ; pp. 207–273 [pagination par double page], 274–275 *Ach.* avec traduction de M. de Marolles (cinq livres ; *argumentum* général *"In primo Chirona"* selon division en cinq livres [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 112] avec traduction, *argumenta* selon division en cinq livres ["Incipitarium" n° 302] avec traduction), brèves remarques en latin de M. de Marolles, F. Guyet et J. de Peyrarede sous le texte latin, et notes en français de M. de Marolles en marge de la traduction – M. de Marolles : pp. 276–308 notes à *silv.* ; pp. 309–314 notes à *Ach.* – pp. [315–331] index ["Table des Noms et des Matieres, svr les Sylves & sur l'Achileide de Stace"] ; p. [332] *errata* ; pp. [333–335] privilège.

Zwickau 1664–65, Barth [*L*]

(vol. 1 :) [titre frontispice :] P. PAPINII | STATII | QUAE EXSTANT. | EX RECENSIONE | ET CUM ANIMADVERSIONI|BUS LOCUPLETIS. | CASPARIS BARTHII | S. ROM. IMP. EQVIT. | CYGNEAE | EX OFFICINA GÖPNERIANA | APUD | JOHANNEM SCHEIBIUM | BIBLIOP. LIPSIENS. | M DC LXIIII. – [titre typographique :] PUBLII | PAPINII STATII | *QVAE EXSTANT.* | CASPAR BARTHIUS | *Recensuit, & Animadversionibus* | *locupletissimis illustravit :* | Inspersis ad THEBAIDA & ACHILLEIDA COM-|MENTARIIS ac GLOSSIS Veterum, hactenus bonam partem | ineditis, & Scholiaste LUTATIO multis locis corruptis | castigato. | *Ad Auctoritatem & Opem Manuscriptorum Exemplarium, praecipue* | *unius alteriusqve admirandae Bonitatis.* | Cum Qvatuor Indicibus. || CYGNEAE, | Ex Officina MELCHIORIS GÖPNERI, | Apud JOHANNEM SCHEIBIUM, Bibliopolam Lips. | M. DC. LXIV.
(vol. 4 :) INDICES | *IN ANIMADVERSIONES* | CASPARIS BARTHII | AD | P. PAPINIUM STATIUM | *Quatuor.* | I. Auctorum citatorum. | II. Auctorum obiter emendatorum, aut illustrato-|rum. | III. Elogiorum, & de Auctorib. Judiciorum. | IV. Rerum & Verborum. || CYGNEAE, | *Typis MELCHIORIS GÖPNERI,* | Apud Joh. Scheibium, Bibliopolam Lips. | Anno M. DC. LXV.

4°. 4 volumes : [*32*], ¹434, [*2*], ²510 ; 1296 ; 1768 ; [*264*] pp.
(vol. 1 :) [4 pp.] préface de C. Daum ; sig. a1r–v table des matières ; sig. a2r–3v *Vitae Statii* de L.G. Giraldi ["P. Papinii Statii vita ex Lilii Gregorii Gyraldi, de Latinis Poëtis Dialogo quarto"] et de G.J. Vossius ["Gerardus Joannes Vossius de Poëtis Latinis cap.III p.45."] ; sig. a4r–3v *testimonia* pour Stace ["De P. Papinio Statio veterum, semiveterum, neotericorum, commemorationes, judicia, elogia, &c."] et pour "Lactantius Placidus" ["De Lutatio"] ; sig. 4r poème d'éloge de J.G. Styrtzel – Stace : pp. ¹1–119 *silv.* ; pp. ¹120–402 *Theb.* (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253], *argumenta antiqua* ["Incipitarium" n° 27]) ; pp. ¹403–434 *Ach.* (deux livres ; sans *argumenta*) ; p. [¹435] index des poèmes de *silv.* ["Indiculus Silvarum Papinii Statii"] ; p. [¹436] *addenda* et *emendanda* – C. von Barth : p. [²2] avertissement "Amico lectori" ; pp. ²3–510 notes à *silv.*
(vol. 2 :) C. von Barth : p. [2] avertissement "Amico lectori" ; pp. 3–1296 notes à *Theb.* 1–4.
(vol. 3 :) C. von Barth : pp. 3–1572 notes à *Theb.* 5–12 ; pp. 1573–1765 notes à *Ach.* – pp. 1766–1767 poème de C. von Barth ["Ex libris Silvarum Casparis Barthii"].
(vol. 4 :) C. Daum : sig.)(1v préface ; sig.)(1v–4v *addenda* ; sig. A1r-G4r "Index I. Auctorum in his animadversionibus citatorum" suivi d'*errata* ; sig. G4v-I1r "Index II. Auctorum obiter emendatorum, illustratorum, notatorum" ; sig. I1v-K4v "Index III. Elogiorum, et de auctoribus judiciorum" ; sig. L1r-Ii1r "Index IV. Rerum et verborum memorabilium" ; sig. Ii1v–4v *emendanda.*

Leyde 1671, Veenhusen [*L*]

PUBLII | PAPINII STATII | SYLVARUM LIB. V. | THEBAIDOS LIB. XII. | ACHILLEIDOS LIB. II. | *NOTIS* | Selectissimis in SYLVARUM libros | Domitii, Morelli, Bernartii,

| Gevartii, Crucei, Barthii, | Joh. Frid. Gronovii Diatribe. | In THEBAIDOS praeterea | Placidi Lactantii, Bernartii, &c. | Quibus in ACHILLEIDOS accedunt Maturantii, Britannici, | *Accuratissime illustrati* | *A* | JOHANNE VEENHUSEN || *LUGD. BATAV.* | Ex Officina HACKIANA, A° 1671.

8°. [*30*], 882, [*30*] pp. – Frontispice en belle page avant le titre (sig. *1r).
sig. *3r–4v dédicace de J. Veenhusen ["Viris Magnificis, Nobilissimis, Amplissimis, Consultissimis & Prudentissimis Dn. Dn. Henrico Meiero, J.U.D. & p. t. Praesidi. Dn. Dn. Guilhelmo a Bentheimb, J.C. [...]"] ; sig. *5r–v préface ; sig. *6r–7v *Vitae Statii* de L.G. Giraldi et de G.J. Vossius ; sig. *8r–v, **1r–6r *testimonia* (de C. von Barth) ; sig. **6v table des matières ; sig. **7r–8v index ["Nomina auctorum, tam antiquorum, quam recentiorum, qui in commentariis P. Papinii Statii laudantur, emendantur & illustrantur"] – Stace : pp. 1–272 *silv.* avec *notae variorum* infrapaginales ; pp. 273–804 *Theb.* (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253], note introductive de J. Bernartius [sans le texte grec]) avec *notae variorum* infrapaginales ; pp. 805–882 *Ach.* (deux livres ; sans *argumenta*) avec *notae variorum* infrapaginales – pp. [883–912] index ["Index rerum, phrasium & verborum memorabilium"].

Paris 1685, Beraldus [*L*, *l]**
(vol. 1 :) PUBLII PAPINII STATII | OPERA. | INTERPRETATIONE ET NOTIS | ILLUSTRAVIT | *CLAUDIUS BERALDUS*, | JUSSU CHRISTIANISSIMI | REGIS, | AD USUM SERENISSIMI | DELPHINI. | [...] || LUTETIAE PARISIORUM, | Apud Lambertum Roulland, Reginae Christianissimae | Typographum atque Bibliopolam, via Jacobaea, sub scuto Reginae. | M. DC. LXXXV. | *CUM PRIVILEGIO REGIS.*
(vol. 2 :) PUBLII PAPINII STATII | OPERA. | INTERPRETATIONE CONTINUA ET NOTIS | ILLUSTRAVIT CLAUDIUS BERALDUS, | *Jussu Christianissimi* | REGIS, | AD USUM SERENISSIMI | DELPHINI. | ...

4°. 2 volumes : [*32*], 715, [*3*] ; [2], ^{1}488, ^{2}243, [*3*] pp. – Frontispice en belle page avant le titre du vol. 1.
(vol. 1 :) sig. ã2r–4v dédicace de C. Beraldus ["Serenissimo Delphino, S. P. D. Claudius Beraldus"] ; sig. c̃1r–2v, ĩ1r–2v, õ1r–2v, ũ1r–2v préface ; sig. ãã1r–2v *Vita Statii* originale ; [2 pp.] privilège – Stace : pp. 1–715 *Theb.* (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253], *argumenta* originaux en prose) avec paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus – p. [717] *errata*.
(vol. 2 :) Stace : pp. ^{1}1–406 *silv.* avec paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus ; pp. ^{1}407–488 *Ach.* (deux livres ; *argumenta* originaux en prose selon division en deux livres) avec paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus – pp. ^{2}1–243 lexique de Stace (non lemmatisé) ; p. [^{2}245] *errata*.

Londres 1727, Harte [*e*]
POEMS | ON | *Several Occasions.* | By Mr. *WALTER HARTE.* | *LONDON:* | Printed for Bernard Lintot, at the *Cross-*|*Keys* between the *Temple-Gates*, in *Fleetstreet.* | M.dcc.xxvii.

8°. xxx, 244, [*4*] pp.
pp. v–vi dédicace de W. Harte ["To The Right Honourable Charles Earl of Peterborow and Monmouth."] ; pp. vii–viii avertissement ; pp. ix–xxviii liste des souscripteurs ; p. xxix table des matières – W. Harte : pp. 1–244 poèmes [dont pp. 75–77 "The Army of Adrastus, and his Allies, marching from Argos to the Siege of Thebes. From the 4th Thebaid of Statius." ; pp. 103–180 "The sixth Thebaid of Statius. Translated into English ; With notes."

avec *testimonium* (Juvénal) et *argumentum* original en prose sur les livres 1–6 ["Argument To the whole Thebaid"], pp. 181–225 notes].

Milan 1731–32, Argelati [*L, i*]
(vol. 1:) CORPUS | OMNIUM | VETERUM POETARUM | LATINORUM | CUM EORUMDEM ITALICA VERSIONE. | TOMUS [...] | CONTINET | P. P. STATII THEBAIDOS | SEX LIBROS PRIORES. || MEDIOLANI, MDCCXXXI. | IN REGIA CURIA | Superiorum permissu. = *RACCOLTA | DI TUTTI | GLI ANTICHI POETI | LATINI | CO LA LORO VERSIONE | NELL'ITALIANA FAVELLA. | TOMO [...] | CONTIENE | LI PRIMI SEI LIBRI | DELLA TEBAIDE | DI | SELVAGGIO PORPORA. || MILANO, MDCCXXXI. | NEL REGIO DUCAL PALAZZO. | Con licenza de' Superiori.*
(vol. 2:) ... | P. P. STATII THEBAIDOS | SEX LIBROS POSTERIORES. | ... = ... | *GLI ULTIMI SEI LIBRI | DELLA TEBAIDE | ...*
(vol. 3:) ... | P. P. STATII SYLVARUM | LIBROS V. | ... | *MDCCXXXII.* | ... = ... | *COLLA LORO VERSIONE | ... | CONTIENE LI CINQUE LIBRI | DELLE SELVE | DI | P. P. STAZIO, | TRADOTTI | DA UN PASTOR ARCADE. | ... | MDCCXXXII. | ...*
(vol. 4:) ... | P. P. STATII ACHILLEIDOS | LIBROS V. | ... = ... | *CONTIENE LI CINQUE LIBRI | DELL'ACHILLEIDE | DI | P. P. STAZIO, | TRADOTTI | DA UN ACCADEMICO QUIRINO. | ...*

4°. 4 volumes : [*8*], 371, [*1*] ; [*4*], 408 ; [*12*], 373, [*1*] ; [*42*], 235, [*1*] pp.
(vol. 1:) [4 pp.] dédicace de G. Ricchino Malatesta ["A sua Eccellenza la Signora Marchesa D.a Paola Litta nata Contessa Visconti, Grande di Spagna, &c. &c. &c."] – Stace : pp. 2–371 *Theb.* 1–6 (sans *argumenta*) avec traduction de C. Bentivoglio.
(vol. 2:) Stace : pp. 2–408 *Theb.* 7–12 (sans *argumenta*) avec traduction de C. Bentivoglio.
(vol. 3:) [5 pp.] dédicace de G. Ricchino Malatesta ["A sua Eccellenza la Signora Contessa D. Anna Maria Sanvitali Terzi, Contessa di Sissa, di S. Nazario, e Flessa [...]"] – Stace : pp. 2–373 *silv.* (sans les préfaces) avec traduction de F.M. Biacca.
(vol. 4:) sig. a4r–v, b1r–3v préface de F. Argelati ["Cortese lettore"] ; sig. b4r–v, c1r–6r *Vita Statii* originale ; sig. *1r–4v, **1r–4r *testimonia* (de C. von Barth avec brefs *addenda*) – Stace : pp. 2–117 *Ach.* (cinq livres ; sans *argumenta*) avec traduction de O. Bianchi – F. Argelati : pp. 119–172 notes à *Theb.* ["Indice de' passi piu' difficoltosi che si incontrano nella Tebaide brievemente spiegati"], pp. 173–176 corrections à *Theb.* ["Emendationes ad Thebaidis textum vulgo receptum"] ; pp. 177–178 *errata* aux vol. 1–2 ; pp. 179–222 notes à *silv.* ["Indice de' passi piu' difficoltosi che si incontrano nelle Selve brievemente spiegati"] ; p. 223 *errata* au vol. 3 ; pp. 225–234 notes à *Ach.* ["Indice de' passi piu' difficoltosi che si incontrano nell'Achilleide brievemente spiegati"] ; p. 235 *errata* au vol. 4.

Oxford 1767, Lewis [*e*]
(vol. 1:) THE | THEBAID | OF | STATIUS, | TRANSLATED INTO | *ENGLISH* VERSE, | WITH | NOTES AND OBSERVATIONS ; | AND | A DISSERTATION upon the whole by | Way of Preface. | [...] || *OXFORD,* | PRINTED AT THE CLARENDON-PRESS. | M DCC LXVII.
(vol. 2:) THE | THEBAID | OF | STATIUS, | TRANSLATED INTO | *ENGLISH* VERSE, | WITH | NOTES AND OBSERVATIONS. | [...] || *OXFORD,* | PRINTED AT THE CLARENDON-PRESS. | M DCC LXVII.

8°. 2 volumes : ^{1}xvi, ^{2}xxvi, 298 ; 323 [pagination 299–621], [*1*] pp. [La page de titre du vol. 1 est incluse dans la pagination.]

(vol. 1 :) pp. ^{1}iii–iv dédicace de W.L. Lewis ["To the most noble Prince Henry Duke of Beaufort"] ; pp. ^{1}v–xv liste des souscripteurs ; pp. ^{2}i–xxiv préface – W.L. Lewis : pp. [^{2}xxvi], 1–297 traduction versifiée de *Theb.* 1–6 (*argumenta* originaux en prose) avec notes infrapaginales.
(vol. 2 :) W.L. Lewis : pp. 299–621 traduction versifiée de *Theb.* 7–12 (*argumenta* originaux en prose) avec notes infrapaginales.

Milan 1782–88 [*L, i*]
(vol. 1–2 :) P. PAPINII STATII | THEBAIS | *CUM APPOSITIS* | ITALICO CARMINE | *INTERPRETATIONIBUS* | AC NOTIS. | [...] || MEDIOLANI. MDCCLXXXII. | Typis Imper. Monast. s. Ambrosii Majoris. | *SUPERIORUM PERMISSU.*
(vol. 3 :) ... | SYLVARUM | LIBRI V. | ... | ... MDCCLXXXVIII. | ...
(vol. 4 :) ... | ACHILLEIDOS | LIBRI V. | ... | ... MDCCLXXXVIII. | ...

8°. 4 volumes : [*20*], 414 ; 458 ; 427, [*1*] ; 135, [*1*] pp. [La page de titre des vol. 2–4 est incluse dans la pagination.] – Frontispice en fausse page en regard du titre du vol. 1.
(vol. 1 :) sig. *1r–2v préface ["Ad lectorem benevolum"] avec traduction ; sig. *3r–5v *Vita Statii* originale (d'après L.G. Giraldi) et *argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253] avec traduction ; sig. *6r–8v *argumentum* général avec traduction (= note introductive de J. Bernartius [abrégée et sans le texte grec]) – Stace : pp. 1–403 *Theb.* 1–6 avec traduction de C. Bentivoglio et notes infrapaginales ; pp. 404–414 notes (*annotationes*) à *Theb.* 1–6.
(vol. 2 :) Stace : pp. 3–451 *Theb.* 7–12 avec traduction de C. Bentivoglio et notes infrapaginales ; pp. 453–458 notes (*annotationes*) à *Theb.* 7–12.
(vol. 3 :) Stace : pp. 3–403 *silv.* (sans les préfaces) avec traduction de F.M. Biacca et notes infrapaginales ; pp. 405–427 notes (*annotationes*) à *silv.*
(vol. 4 :) Stace : pp. 3–129 *Ach.* (cinq livres ; sans *argumenta*) avec traduction de O. Bianchi ; pp. 131–135 notes (*annotationes*) à *Ach.*

Venise 1786 [*L*]
(vol. 1–2 :) PUBLII PAPINII | STATII | OPERA | *Ex recensione* | JOHANNIS VEENHUSEN | *Cum notis selectioribus.* | [...] || VENETIIS MDCCLXXXVI. | Apud Thomas Bettinelli.

8°. 2 volumes : [*4*], xxxvi, 250 ; [*2*], 416 pp. – Frontispice en fausse page en regard du titre du vol. 1.
(vol. 1 :) pp. i–iv préface ["Editores ad lectorem"] ; pp. v–xii *Vitae Statii* de L.G. Giraldi et de G.J Vossius ; pp. xiii–xxxv *testimonia* (de C. von Barth) – Stace : pp. 1–161 *silv.* ; pp. 163–214 *Ach.* (cinq livres ; *argumentum* général en prose de G. Britannico selon division en cinq livres, *argumenta* selon division en cinq livres [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 302]) – pp. 215–239 notes à *silv.* ; pp. 240–250 notes à *Ach.* ; p. 250 *errata.*
(vol. 2 :) Stace : pp. 1–373 *Theb.* (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253]) – pp. 374–415 notes à *Theb.* ; p. 415 *errata* – p. 416 répertoire d'éditions ["P. Papinii Statii editiones praestantiores"].

Londres 1824, Valpy–Dyer [*L, l]**
(vol. 1–4 :) P. PAPINII STATII | OPERA OMNIA | EX EDITIONE BIPONTINA | CUM NOTIS ET INTERPRETATIONE | IN USUM DELPHINI | VARIIS LECTIONIBUS | NOTIS VARIORUM | RECENSU EDITIONUM ET CODICUM | ET | INDICE

LOCUPLETISSIMO | ACCURATE RECENSITA. | [...] || LONDINI: | CURANTE ET IMPRIMENTE A. J. VALPY, A. M. | 1824.

8°. 4 volumes: IV, 589, [*1*]; [*4*], 519 [pagination 590–1108]; [*4*], 636 [pagination 1109–1744]; [*4*], 327 [pagination 1745–2071], [*1*], cclxiv pp. [La page de titre du vol. 1 est incluse dans la pagination.]

(vol. 1:) pp. III–IV table des matières; pp. 1–2 dédicace de C. Beraldus; pp. 3–22 préface de J. Markland; pp. 23–27 *Vitae Statii* de L.G. Giraldi et de G.J. Vossius; pp. 28–41 *testimonia* (de C. von Barth); pp. 42–44 répertoire des manuscrits et éditions cités dans les *variae lectiones* ["Elenchus alphabeticus nonnullorum scripturae compendiorum quae in vv. ll. occurrunt"] – Stace: pp. 45–589 *silv.* avec *variae lectiones* de A.J. Valpy, et paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus.

(vol. 2:) Stace: pp. 591–1108 *Theb.* 1–6 (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 253], *argumentum* général *"Associat"* ["Incipitarium" n° 22], *argumenta* en prose de C. Beraldus, *argumenta antiqua* ["Incipitarium" n° 27]) avec *variae lectiones* de A.J. Valpy, et paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus.

(vol. 3:) Stace: pp. 1109–1513 *Theb.* 7–12 (*argumenta* en prose de C. Beraldus, *argumenta antiqua* [cf. vol. 2]) avec *variae lectiones* de A.J. Valpy, et paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus; pp. 1515–1615 *Ach.* (deux livres; *argumenta* en prose de C. Beraldus selon division en deux livres, *argumentum* général *"In primo Chirona"* selon division en cinq livres [H. Anderson 2009 II, "Incipitarium" n° 112], *argumenta* selon division en cinq livres ["Incipitarium" n° 302]) avec *variae lectiones* de A.J. Valpy, et paraphrase latine (*interpretatio*) et notes infrapaginales de C. Beraldus.

(vol. 4:) pp. 1617–1767 *notae variorum* de J. Veenhusen à *silv.*; pp. 1768–2004 *notae variorum* à *Theb.*; pp. 2005–2049 *notae variorum* à *Ach.* – pp. 2051–2053 notice sur Stace ["Notitia literaria de P. Papinio Statio poeta ..."] de J.A. Fabricius et J.A. Ernesti – G. Dyer: pp. 2054–2066 répertoire d'éditions d'après Fabricius–Ernesti; pp. 2067–2071 liste des manuscrits de Grande-Bretagne ["Recensus codicum mss. P. Papinii Statii, qui in bibliothecis Britannicis asservantur"] – pp. i–cclxiv lexique de Stace (de C. Beraldus, non lemmatisé).

Paris 1825–30, Amar–Lemaire [*L*]

(vol. 1:) LIBRI QUINQUE | SILVARUM | P. PAPINII STATII | CUM VARIETATE LECTIONUM | ET SELECTIS *MARKLANDI* ALIORUMQUE NOTIS | QUIBUS SUAS ADDIDERUNT | J. A. AMAR ET N. E. LEMAIRE | IN REGIA GALLIARUM UNIVERSITATE PROFESSORES EMERITI. | [...] || PARISIIS | COLLIGEBAT NICOLAUS ELIGIUS LEMAIRE | POESEOS LATINAE PROFESSOR | MDCCCXXV.

(vol. 2:) THEBAIS | P. PAPINII STATII | CUM VARIETATE LECTIONUM | ET SELECTIS VARIORUM ADNOTATIONIBUS | ...

(vol. 3:) THEBAIS | P. PAPINII STATII | CUM VARIETATE LECTIONUM | ET SELECTIS VARIORUM ADNOTATIONIBUS | ... | MDCCCXXVII. [L'*Achilléide* n'est pas mentionnée.]

(vol. 4:) IN OPERA | P. PAPINII STATII | CUM TESTIMONIIS | RECENSU CODICUM ET NOTITIA LITTERARIA | INDEX UNIVERSUS | RERUM, NOMINUM ET VOCABULORUM | QUEM PLANE CONFECIT ET DISPOSUIT | N. E. LEMAIRE. | ... | MDCCCXXX.

8°. 4 volumes: xl, 704; [*6*], 686; [*6*], 608; [*6*], 668 pp. [La page de titre du vol. 1 est incluse dans la pagination.]

(vol. 1:) pp. ix–xxii préface de J.-A. AMAR-DURIVIER ["Praefatio recentioris editoris ad lectorem"]; pp. xxiii–xl préface de l'édition des *Silves* de J. MARKLAND ["Praefatio editionis Londinensis, 1728: Lectori benevolo s. p. d. Jer. Marklandus"] avec *addendum* de N.-E. LEMAIRE – STACE: pp. 1–701 *silv.* avec notes infrapaginales de J.-A. AMAR-DURIVIER et N.-E. LEMAIRE et notes après chaque poème; pp. 702–704 table des matières.

(vol. 2:) STACE: pp. 1–684 *Theb.* 1–6 (*argumentum* général *"Solvitur"* [H. ANDERSON 2009 II, "Incipitarium" n° 253], *argumentum* général *"Associat"* ["Incipitarium" n° 22], *argumenta antiqua* ["Incipitarium" n° 27], *argumenta* en prose de C. BERALDUS) avec notes infrapaginales de J.-A. AMAR-DURIVIER et N.-E. LEMAIRE et notes à la fin des livres ["Excursus vel notae ampliores"]; pp. 685–686 table des matières.

(vol. 3:) STACE: pp. 1–479 *Theb.* 7–12 (*argumenta antiqua* [cf. vol. 2], *argumenta* en prose de C. BERALDUS) avec notes infrapaginales de J.-A. AMAR-DURIVIER et N.-E. LEMAIRE et notes à la fin des livres ["Excursus vel notae ampliores"; élément absent des livres 9, 11, 12]; pp. 481–606 *Ach.* (deux livres; *argumentum* général *"In primo Chirona"* selon division en cinq livres [H. ANDERSON 2009 II, "Incipitarium" n° 112], *argumenta* selon division en cinq livres ["Incipitarium" n° 302], *argumenta* en prose de C. BERALDUS selon division en deux livres) avec notes infrapaginales de J.-A. AMAR-DURIVIER et N.-E. LEMAIRE; pp. 607–608 table des matières.

(vol. 4:) pp. 1–6 *Vitae Statii* de L.G. GIRALDI et de G.J. VOSSIUS; pp. 7–35 *testimonia* (de C. VON BARTH avec amples compléments); pp. 36–39 notice sur Stace ["Notitia literaria de P. Papinio Statio poeta ..."] de J.A. FABRICIUS et J.A. ERNESTI; pp. 40–55 répertoire d'éditions d'après FABRICIUS–ERNESTI; pp. 56–61 liste des manuscrits de Grande-Bretagne; pp. 62–64 liste des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris ["Recensus codicum mss. P. Papinii Statii qui in bibliotheca regia Parisiis asservantur"]; pp. 65–67 répertoire des manuscrits et éditions cités dans les *variae lectiones*; pp. 69–667 lexique de Stace (lemmatisé); p. 668 table des matières.

Paris 1829–32, Achaintre–Boutteville [*L, f*]

(vol. 1:) ŒUVRES | COMPLÈTES | DE STACE | TRADUITES | LES LIVRES I ET II DES SILVES | PAR M. RINN | PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE DE SAINTE-BARBE | LES LIVRES III ET IV | PAR M. ACHAINTRE | ÉDITEUR DES ŒUVRES DE JUVÉNAL, ETC. | [...] || PARIS | C. L. F. PANCKOUCKE | MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR | ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14. | M DCCC XXIX.

(vol. 2:) ... | LE LIVRE V DES SILVES | ET LES LIVRES I À IV DE LA THÉBAÏDE | TRADUITS PAR M. ACHAINTRE | ÉDITEUR DES ŒUVRES DE JUVÉNAL, ETC. | ... | M DCCC XXX.

(vol. 3:) ... | TRADUCTION NOUVELLE | [...] | PAR M.-L. BOUTTEVILLE. | ... | M DCCC XXXI. [La *Thébaïde* n'est pas mentionnée.]

(vol. 4:) ... | TRADUCTION NOUVELLE | [...] | PAR M.-L. BOUTTEVILLE. | ... | M DCCC XXXII. [La *Thébaïde* n'est pas mentionnée.]

8°. 4 volumes: [*6*], x, 448; [*6*], 434; [*4*], 376; [*4*], 388 pp.

(vol. 1:) pp. i–x préface de N.-L. ACHAINTRE – STACE: pp. 1–447 *silv.* 1–4 avec traduction et notes après chaque poème de L.-W. RINN (*silv.* 1–2) et de N.-L. ACHAINTRE (*silv.* 3–4); p. 448 table des matières.

(vol. 2:) STACE: pp. 1–103 *silv.* 5 avec traduction et notes après chaque poème de N.-L. ACHAINTRE; pp. 105–405 *Theb.* 1–4 (sans *argumenta*) avec traduction de N.-L. ACHAINTRE; pp. 406–434 notes de N.-L. ACHAINTRE à *Theb.* 1–4.

(vol. 3:) STACE: pp. 1–365 *Theb.* 5–9 (sans *argumenta*) avec traduction de M.-L. BOUTTEVILLE; pp. 366–376 notes de M.-L. BOUTTEVILLE à *Theb.* 5–9; p. 376 *errata.*

(vol. 4:) STACE: pp. 1–227 *Theb.* 10–12 (sans *argumenta*) avec traduction de M.-L. BOUTTEVILLE; pp. 228–261 notes de M.-L. BOUTTEVILLE à *Theb.* 10–12; pp. 263–365 *Ach.* (deux livres; sans *argumenta*) avec traduction de M.-L. BOUTTEVILLE; pp. 366–388 notes de M.-L. BOUTTEVILLE à *Ach.*

Francfort 1833, Weber [*L*]
CORPUS | POETARUM LATINORUM | UNO VOLUMINE ABSOLUTUM. | CUM | SELECTA VARIETATE LECTIONIS ET EXPLICATIONE BREVISSIMA | EDIDIT | GUILIELMUS ERNESTUS WEBER | PHILOSOPHIAE DOCTOR, LYCEI BREMENSIS DIRECTOR ATQUE PROFESSOR. || FRANCOFURTI AD MOENUM, | SUMPTIBUS ET TYPIS HENRICI LUDOVICI BROENNERI. | MDCCCXXXIII.

4°. LXXXII, 1421, [*1*] pp. [La page de titre est incluse dans la pagination.]
p. III brève dédicace de W.E. WEBER ["Civitatum liberarum Bremensis et Francofurtensis consulibus senatibusque [...]"]; pp. V–XVII préface ["Corporis poetarum Latinorum editor lecturis s."]; pp. XIX–LXXX notices sur les poètes ["Poetarum ... vitae ... cum brevi notitia litteraria"] [*Stace*: pp. LIV–LVI]; table des matières – pp. 1–1372 poètes de Lucrèce à "Priscien", *Carmen de ponderibus et mensuris* [STACE: pp. 898–935 *silv.*; pp. 936–1019 *Theb.* (sans *argumenta*); pp. 1020–1029 *Ach.* (deux livres; sans *argumenta*)], puis pp. 1373–1419 "Corporis poetarum Latinorum appendix, carmina nonnulla vel dubiae originis vel constitutionis incertae complexa", avec notes infrapaginales de W.E. WEBER – p. [1421] *addenda et corrigenda.*

Paris 1835–36, Dübner [*L*]
(vol. 1:) PUBLII | PAPINII STATII | OPERA QUAE EXSTANT | CUM NOTIS ALIORUM ET SUIS EDIDIT | FR. DUBNER | PHILOSOPHIAE DOCTOR | [...] || PARISIIS | EXCUDIT C. L. F. PANCKOUCKE | EQUES LEGIONI HONORIS ADSCRIPTUS | M DCCC XXXV.
(vol. 2:) ... | M DCCC XXXVI.

8°. 2 volumes: [*8*], xvi, 308; [*8*], 360 pp.
(vol. 1:) pp. i–xvi notice sur Stace ["De P. Papinio Statio notitia litteraria"] de F. DÜBNER – STACE: pp. 1–166 *silv.*; pp. 169–243 *Theb.* 1–3 (sans *argumenta*) – F. DÜBNER: pp. 245–293 notes à *silv.*; pp. 294–308 notes à *Theb.* 1–3.
(vol. 2:) STACE: pp. 1–258 *Theb.* 4–12 (sans *argumenta*); pp. 259–297 *Ach.* (deux livres; sans *argumenta*) – F. DÜBNER: pp. 299–346 notes à *Theb.* 4–12; pp. 347–355 notes à *Ach.* – pp. 356–359 *Verba Achillis in Parthenone quum tubam Diomedis audisset* (Anth. 189 Shackleton Bailey = 198 Riese), puis p. 360 notes de F. DÜBNER.

Paris 1842, Nisard–Arnould–Wartel [*L, f*]
STACE, | MARTIAL, | MANILIUS, | LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS, | GRATIUS FALISCUS, | NÉMÉSIANUS ET CALPURNIUS; | ŒUVRES COMPLÈTES | AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS, | PUBLIÉES | SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD, | MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ECOLE NORMALE. || PARIS, | J.J. DUBOCHET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS, | RUE DE SEINE, N° 33. | 1842.

8°. [*6*], iii, [*1*], 833, [*1*], 2 [pagination 633–634] pp.
pp. i–ii "Avertissement des éditeurs" – pp. [iii], 1–833 poètes de Stace à Calpurnius Siculus, avec traduction et notes [STACE: p. iii notice sur Stace de F. SCHOELL; pp. 1–85 *silv.* avec traduction de T. GUIARD; pp. 86–94 notes à *silv.*; pp. 95–301 *Theb.* (sans *argumenta*) avec traduction de E.-N. ARNOULD (livres 1–4) et de H. WARTEL (livres 5–12); pp. 301–305 notes

à *Theb.*; pp. 306–329 *Ach.* (deux livres; sans *argumenta*) avec traduction de H. Wartel; pp. 329–330 notes à *Ach.*] – pp. 633–634 [sic = 835–836] table des matières. [La table des matières est numérotée comme si elle figurait après le recueil de Martial (pp. 331–632), mais elle signale bien les textes imprimés dans la suite de l'ouvrage.]

Autres sources imprimées

Seuls sont recensés ici, sauf exception, les ouvrages que je cite de première main et sur un point spécifique (à l'exclusion des ouvrages que je mentionne de manière générale ou indirecte). Les indications de la page de titre sont reproduites sous forme partiellement normalisée et abrégée.

Commentaires, éditions, traductions de Stace

[Bernartius, *Ad Statii Silvas commentarius*, 1599]
Ioh. Bernartii, ad P. Statii Papinii, Silvarum libros, commentarius. In quo cum aliorum scriptorum, tum praecipue antiquorum Patrum et Iurisconsultorum varij loci illustrantur & explicantur. Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud Ioannem Moretum. 1599.

[Cormiliolle, *La Thébaïde de Stace*, 1783]
La Thébaïde de Stace, traduction nouvelle, Par M. l'Abbé Cormiliolle. A Paris, chez Hardouin. 1783. [3 vol.]

[Cormiliolle, *L'Achilléide et les Sylves de Stace*, 1802]
L'Achilléide et les Sylves de Stace, traduites en français, par P.L. Cormiliolle … A Paris, chez Demoraine et chez Jannet. 1802.

[Crucé, *In Statii Sylvas commentarius*, 1618 : voir Stace]

[Gevartius, "Papinianarum lectionum commentarius", 1616 : voir Stace]

[Gronovius, *Diatribe*, 1637]
Johannis Frederici Gronovii In P. Papinii Statii Silvarum libros V. Diatribe. … Hagae-Comitis, ex officina Theodori Maire. 1637.

[Hand, *Gronovii Diatribe*, 1812]
Iohannis Frederici Gronovii in P. Papinii Statii Silvarum libros V Diatribe. Nova editio ab ipso auctore correcta interpolata aucta. Accedunt Emerici Crucei Antidiatribe, Gronovii Elenchus Antidiatribes, et Crucei Muscarium. Edidit et annotationes adiecit Ferdinandus Handius. Lipsiae, apud Gerhardum Fleischerum Jun. 1812. [2 vol.]

[Hand, *Statii carmina*, 1817 : voir Stace]

[Lenz, *Auszüge aus den episch-erzählenden Dichtern der Römer*, 1796]
Encyclopädie der lateinischen Classiker : Erste Abtheilung. Dichtersammlung. Sechsten Theils Zweiter Band. Auszüge aus den episch-erzählenden Dichtern der Römer. Herausgegeben von D. Carl Gotthold Lenz … Braunschweig, in der Schul-buchhandlung. 1796.
[fausse page en regard de la page de titre : Auszüge aus den episch-erzählenden Dichtern der Römer. Zum Gebrauche auf Schulen. Herausgegeben von D. Carl Gotthold Lenz. … Braunschweig, in der Schul-buchhandlung. 1796.]

[Morel, *In Statii Sylvas commentationes et coniectanea*, 1602]

In Papinii Surculi Statii Sylvas, Fed. Morelli … commentationes et coniectanea. In his plerique Graeci et Latini auctores emendati & illustrati ; Libanius praesertim ; cuius hic ἀνέκδοτα multa vulgantur ex Bibliotheca Reg. Corollarium observationum Frid. Tiliobrogae G. ad easdem Sylvas. … Lutetiae, apud Claudium Morellum. 1602.

[Stace, *Opera*, (Genève) 1598]

(partie 1 :) P. Statii Papinii Opera quae extant, Ioh. Bernartius ad libros veteres recensuit & scholiis illustravit. Apud Iacobum Chouët. 1598.

(partie 2 :) Ioh. BernartI ad P. StatI PapinI Thebaidos & Achilleidos, scholia : Ad Sylvarum libros, notae. In quibus et aliorum scriptorum varij loci illustrantur & explicantur. Apud Iacobum Chouët. 1598.

[Stace, *Opera*, 1600 ed. Lindenbrog]

Papinii Surculi Statii Opera quae extant. Placidi Lactantii in Thebaida et Achilleida commentarius. Ex Bibliotheca Fr. Pithoei. I. C. Collatis MSS, veteribusque exemplaribus, recensuit ; partim nunc primum edidit, Fr. Tiliobroga [*autre émission :* Fr. Lindenbruch]. Adiectis variarum lectionum observationibus, indiceque uberrimo. Parisiis, ex officina Plantiniana, apud Hadrianum Perier. 1600.

[Stace, *Opera*, 1609 ed. Grasser]

P. Papinii Statii Opera quae extant omnia ad fidem antiquissimorum per Galliam, Angliam & Italiam codicum, diligenter correcta & argumentis, quae comentarii loco esse possunt illustrata. Ex bibliotheca I. Iacobi Grasseri … Argentorati, impensis Lazari Zetzneri. 1609.

[Stace, *Opera*, 1616 ed. Gevartius]

Publii Papinii Statii Opera omnia. Ianus Casperius Gevartius recensuit, et, Papinianarum lectionum lib. V. illustravit. … Lugdun. Batavor., apud Iacob. Marcum. 1616. – [partie 2, pp. 1–238 : "Iani Casperii Gevartii Papinianarum lectionum commentarius".]

[Stace, *Opera*, 1618 ed. Crucé]

(vol. 1 :) Publii Papinii Statii Opera, cum observationibus ac cum commentariis tam veterum quam recentiorum interpretum. Emericus Cruceus recensuit, & novo commentario Statij Sylvas illustrauit. Cum indicibus locupletissimis. Parisiis, sumptibus Thomae Blaise. 1618.

(vol. 2 :) … Sylvae variorum expositionibus illustratae. Opus Emer. Crucei cura recognitum, & recentis commentarij accessione auctum. Adiunctus est memorabilium elencus. …

(vol. 3 :) Emerici Crucei in Publii Papinii Statii Sylvas Commentarius. Accessit Somnium Philoceltae, eiusdem poematium. …

[Stace, *Silvae, Achilleis*, 1651 ed. Stephens]

(partie 1 :) Publii Papinii Statii Sylvarum libri V. Cum notis ad marginem commentarii vice, quas undecunque collegit Thomas Stephens … Cantabrigiae, apud Thomam Buck. 1651.

(partie 2 :) Publii Papinii Statii Achilleidos libri II, Notis admarginalibus illustrati. …

[Stace, *Silvae*, 1817 ed. Hand]

P. Papinii Statii Carmina. Edidit Ferdinandus Handius … Tomus primus : Silvae. Lipsiae, sumptibus G.I. Goeschenii. 1817.

[Stace, *Thébaïde*, 1783 : voir Cormiliolle]
[Stace, *Achilléide, Silves*, 1802 : voir Cormiliolle]

Ouvrages divers

[Barth, *Adversaria*, 1624]
Casp. BarthI Adversariorum commentariorum libri LX, quibus ex universa antiquitatis serie, omnis generis, ad vicies octies centum, auctorum, plus centum quinquaginta millibus, loci ; tam gentilium, quam Christianorum, theologorum, jureconsultorum, medicorum, philosophorum, philologorum, oratorum, rhetorum & c. obscuri, dubij, maculati, illustrantur, constituuntur, emendantur, cum rituum, morum, legum, sanctionum, sacrorum, ceremoniarum, pacis bellique artium, formularum, locutionum denique, observatione & elucidatione tam locuplete & varia, ut simile ab uno homine nihil umquam in litteras missum videri possit. Eduntur praeterea ex vetustatis monumentis praeclara hoc opere non pauca, nec visa hactenus, nec videri sperata. … Francofurti, typis Wechelianis, apud Danielem & Davidem Aubrios, & Clementem Schleichium. 1624.

[Bosius, *Reinesii epistolae ad Daumium*, 1670]
Thomae ReinesI medici ac polyhistoris excellentissimi, Epistolae, ad cl. v. Christianum Daumium. In quibus de variis scriptoribus disseritur, loca obscura multa illustrantur, corrupta emendantur, multaque alia ad historiam, philologiam & rem grammaticam pertinentia eruuntur ac discutiuntur. Accedunt alia ejusdem, & ipsius Daumii Epistolae ad Reinesium … Omnia nunc primum prodeunt e museo Joannis Andreae Bosii. Sumtibus Gothofredi Schultzen prostant etiam Amsterodami apud Joannem Janssonium a Waesberge. Jenae, typis Joannis NisI. 1670.

[Burman, *Sylloge*, 1727]
Sylloges epistolarum a viris illustribus scriptarum tomi quinque, collecti et digesti per Petrum Burmannum. … Leidae, apud Samuelem Luchtmans. 1727.

[Caelius Rhodiginus, *Lectiones antiquae*, (1516) 1542]
Lodovici Caelii Rhodigini Lectionum antiquarum libri XXX. Recogniti ab auctore, atque ita locupletati, ut tertia plus parte auctiores sint redditi : qui ob omnifariam abstrusarum & reconditiorum tam rerum quam vocum explicationem (quas vix unius hominis aetas libris perpetuo insudans observaret) merito Cornucopiae, seu Thesaurus utriusque linguae appellabuntur, quod in quocunque studiorum genere, non minor ipsorum, quam ingentis bibliothecae, aut complurium commentariorum, possit esse usus. Index est additus, in quo nihil desideres. Basileae, [Froben]. 1542. – [Première édition Venise 1516 en seize livres, sous le titre “Sicuti antiquarum lectionum commentarios concinnarat olim Vindex Ceselius, ita nunc eosdem per incuriam interceptos reparavit Ludovicus Coelius Rhodiginus.”]

[Calvin, *Senecae De clementia*, 1532 : voir Sénèque]

[Canter, *Novae lectiones*, (1564, ^{2}1566) 1571]
Gulielmi Canteri Ultraiectini Novarum lectionum libri octo. Editio tertia, recens aucta. Eiusdem De ratione emendandi Graecos auctores syntagma, recens item auctum. Antvverpiae, ex officina Christophori Plantini. 1571. – [Première édition Bâle 1564 en quatre livres, deuxième édition Bâle 1566 en sept livres.]

[Drexel, *Aurifodina,* (Munich) 1638]
Aurifodina artium et scientiarum omnium; excerpendi sollertia, omnibus litterarum amantibus monstrata ab Hieremia Drexelio e Societate Iesu. Monachi. Formis Cornelij Leysserij. 1638.

[Drexel, *Aurifodina,* (Anvers) 1638]
Aurifodina artium et scientiarum omnium; excerpendi sollertia, omnibus litterarum amantibus monstrata ab Hieremia Drexelio e Societate Iesu. Antverpiae. Apud viduam Ioannis Cnobbart. 1638.

[Duport, *Homeri gnomologia,* 1660]
Homeri poetarum omnium seculorum facile principis gnomologia, duplici parallelismo illustrata. Uno ex locis S. Scripturae, quibus gnomae Homericae aut prope affines, aut non prorsus absimiles. Altero ex gentium scriptoribus; ubi citationes, parodiae, allusiones, & denique loci paralleli. Insertis hinc inde observationibus ethico-politicis in sententias, & ad voces insigniores notis criticis. … Per Jacobum Duportum. Cantabrigiae, excudebat Johannes Field. 1660.

[Erasme, *Institutio principis Christiani,* 1516]
Institutio Principis Christiani saluberrimis referta praeceptis, per Erasmum Roterodamum, cum alijs nonnullis eodem pertinentibus, quorum catalogum in proxima reperies pagella. Apud inclytam Basileam. [1516].

[H. Estienne, *Virtutum encomia sive Gnomae de virtutibus,* 1573]
Virtutum encomia: sive, Gnomae de virtutibus: ex poetis & philosophis utriusque linguae. Graecis versibus adiecta interpretatione Henrici Stephani. Inter Latina autem carmina quaedam sunt elegantissima, a pauciss. adhuc lecta. Excudebat Henr. Stephanus. 1573.

[Fabricius, *Bibliotheca latina,* (1697) 1728]
Jo. Alberti Fabricii Bibliotheca Latina, sive Notitia auctorum veterum Latinorum, quorumcumque scripta ad nos pervenerunt … Venetiis, apud Sebastianum Coleti. 1728. [2 vol.] – [Première édition Hambourg 1697.]

[Fabricius–Ernesti, *Bibliotheca latina,* 1773–74]
Io. Alb. Fabricii Bibliotheca Latina nunc melius delecta rectius digesta et aucta diligentia Io. Aug. Ernesti. Lipsiae, apud Weidmanni heredes et Reichium, 1773–74. [3 vol.]

[Gevartius, *Electa,* 1619]
Casperii Gevartii Electorum libri III. In quibus plurima veterum scriptorum loca obscura & controversa explicantur, illustrantur & emendantur. … Lutetiae Parisiorum, ex officina Nivelliana, sumptibus Sebastiani Cramoisy. 1619.

[Gleichius, *Daumii epistolae,* 1709]
Christiani Daumii philologi & polyhistoris celeberrimi Epistolae philologico-criticae, ad cl. viros, Jo. Andr. Bosium, Jo. Gebhardum et Martinum Hankium scriptae, & tribus partibus absolutae, quibus accedit pars IV. seu appendix ad diversos, nimirum Christoph. Pomarium, Ernestum Stockmannum, Jo. Fidlerum, Val. Merbitzium, Georgium Seidelium, aliosque exaratae, ex ipsis autographis diligenter erutae, indicibusque necessariis ornatae atque in lucem publicam emissae Jo. Andr. Gleich. Chemnicii, apud Conr. Stoesselium. 1709.

[Gronovius, *Observationum libri III,* 1639]
Iohannis Frederici Gronovii Observationum libri III. … Lugduni Batavorum, apud Isaacum Commelinum. 1639.

[Gronovius, *Observationum libri III*, ^{2}1662]
Johannis Frederici Gronovii Observationum libri tres. Editio secunda, priori emendatior & altero tanto auctior. Lugd. Batavorum, ex Officina Danielis & Abrahami a Gaasbeeck. 1662
[Gronovius, *Observationum liber novus*, 1652]
Johannes Frederici Gronovii Observationum liber novus, in quo cum alia ad optimorum utriusque linguae auctorum intellectum, tum promissi in notis ad T. Livium quorundam locorum uberiores tractatus repraesentantur. ... Daventriae, typis Johannis Columbii. 1652.
[Gronovius, *Observationum libri quatuor*, 1755]
Ioh. Freder. Gronovii Observationum libri quatuor, curante Friderico Platnero. Lipsiae, sumtibus Ioh. Frider. Iahn. 1755.
[Gruter, *Lampas*, 1602–12]
Lampas, sive Fax artium liberalium, hoc est, Thesaurus criticus, in quo infinitis locis theologorum, jurisconsultorum, medicorum, philosophorum, oratorum, historicorum, poetarum, grammaticorum, scripta supplentur, corriguntur, illustrantur, notantur ... Ex otiosa bibliothecarum custodia erutus, & foras prodire iussus, a Iano Grutero. ... Prodit Francofurti e Collegio Paltheniano, sumtibus Ionae Rhodii. 1602–12. [6 vol.] – [Un volume supplémentaire a été publié en 1634.]
[La Cerda, *Virgilii Bucolica et Georgica*, 1608, ^{2}1619; *Virgilii Aeneis*, 1612–17: voir Virgile]
[Lenz, *Auszüge aus den episch-erzählenden Dichtern der Römer*, 1796: voir section précédente]
[Lipse, *Analecta*, 1595]
Iusti LipsI Analecta sive Observationes reliquae ad Militiam et hosce libros. Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud viduam, & Ioannem Moretum. 1595.
[Lipse, *De militia Romana*, 1595]
Iusti LipsI De militia Romana libri quinque, commentarius ad Polybium. E parte prima Historicae facis. Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud viduam, & Ioannem Moretum. 1595.
[Lipse, *Electorum liber I*, 1580]
Iusti LipsI Electorum liber I. In quo, praeter censuras, varij prisci ritus. Antverpiae, ex officina Christophori Plantini. 1580.
[Lipse, *Electorum liber I*, ^{2}1585]
Iusti LipsI Electorum liber primus. In quo, praeter censuras, varij prisci ritus. Multis locis auctus nunc & correctus. Antverpiae, apud Christophorum Plantinum. 1585.
[Lipse, *Electorum liber II*, 1585]
Iusti LipsI Electorum liber secundus. In quo mixtim ritus & censurae. Antverpiae, apud Christophorum Plantinum. 1585.
[Lipse, *Manuductio*, 1604]
Iusti LipsI Manuductionis ad Stoicam philosophiam libri tres: L. Annaeo Senecae, aliisque scriptoribus illustrandis. Parisiis, ex officina Plantiniana, apud Hadrianum Perier. 1604.
[Lipse, *Poliorcetica*, 1596]
Iusti LipsI PoliorceticΩn sive De machinis, tormentis, telis, libri quinque, ad

historiarum lucem. Antverpiae, ex officina Plantiniana, apud viduam, & Ioannem Moretum. 1596.

[Lipse, *Politica*, 1589]
Iusti LipsI Politicorum sive Civilis doctrinae libri sex. Qui ad Principatum maxime spectant. Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana, apud Franciscum Raphelengium. 1589.

[Modius, *Novantiquae lectiones*, 1584]
Franc. ModI Brug. Novantiquae lectiones, tributae in epistolas centum, & quod excurrit : in quibus infinitis locis Silius, Censorinus, Hyginus, Macrobius, Fulgentius ; plurimis Cicero, Seneca, Martialis, Plinius, Calpurnius ; nonnullis Propertius, Ovidius, Lucanus, Valerius Maximus, Statius, alij, supplentur, emendantur, illustrantur, notantur. … Francofurti, apud heredes Andreae Wecheli. 1584.

[Pinet, *Plantz, pourtraitz et descriptions*, 1564]
Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses, tant de l'Europe, Asie, & Afrique, que des Indes, et terres neuves : leurs fondations, antiquitez, & manieres de vivre : avec plusieurs cartes generales & particulieres, servans à la cosmographie, jointes à leurs declarations. … Lyon, Jean d'Ogerolles. 1564.

[Pline, *Epistulae*, 1669 ed. Veenhusen]
C. Plinii Caecilii Secundi Epistolarum libri X. Notis integris Is. Casauboni, Jani Gruteri, H. Stephani, Augusti Buchneri, Casp. Barthii, Joh. Fred. Gronovii, selectissimisque Joh. Mariae Catanaei, Rittershusii & aliorum, insertis suo loco integris commentariis Francisci Balduini, J.C. Cunradi Rittershusii, J.C. & Gerh. Joh. Vossii in relationem seu consultationem Plinii, & ad hanc rescriptum Trajani Imper. de Christianis, illustrati & accurate recensiti, a Johanne Veenhusio, Brem. Lugd. Batav., Roterodami, ex officina Hackiana. 1669.

[Richter, *Epistolae selectiores*, 1662]
Georgii Richteri JC. ejusque familiarium, Epistolae selectiores, ad viros nobilissimos clarissimosque datae, ac redditae. … Norimbergae, typis & sumtibus Michaelis Endteri. 1662.

[Scaliger, *Poetice*, 1561]
Iulii Caesaris Scaligeri, viri clarissimi, Poetices libri septem : I, Historicus ; II, Hyle ; III, Idea ; IIII, Parasceue ; V, Criticus : VI, Hypercriticus ; VII, Epinomis, ad Sylvium filium. Apud Antonium Vincentium. 1561.

[Schott, *Observationes humanae*, 1615]
And. Schotti Observationum humanarum lib. V. Quibus Graeci Latinique scriptores, philologi, poetae, historici, oratores, & philosophi emendantur, supplentur, & illustrantur. Ejusdem Nodi Ciceron. variorumque lib. IV. Item Caroli LangI In Ciceron. annotat. Ejusdemque Carmina lectiora. Seorsim vero edita Procli Chrestomathia poetica, cum Scholiis And. Schotti, & Petr. Ioan. Nunnesii. Hanoviae, typis Wechelianis, apud haeredes Johannis Aubrii. 1615.

[Sénèque, *De clementia*, 1532 ed. Calvin]
L. Annei Senecae, Romani senatoris, ac philosophi clarissimi, libri duo De clementia, ad Neronem Caesarem : Ioannis Calvini Noviodunaei commentarijs illustrati. [colophon :] Parisijs, ex officina chalcographica Ludovici Cyanei. 1532.

[Turnèbe, *Adversaria* (1564–65, 1573) 1580]
Adriani Turnebi … Adversariorum libri triginta, in tres tomos divisi. Ascripti sunt in margine auctorum loci qui in his sine certa nota appellantur studio &

labore Io. Furdini conquisiti. … Parisiis, apud Martinum Iuvenem. 1580. [3 vol.] – [Première édition Paris 1564 pour les livres 1–12, Paris 1565 pour les livres 13–24, Paris 1573 (posthume) pour les livres 25–30.]

[Veenhusen, *Plinii Epistulae*, 1669 : voir Pline]

[Virgile, *Bucolica et Georgica*, 1608 ed. La Cerda]

P. Virgilii Maronis Bucolica et Georgica argumentis, explicationibus, et notis illustrata a Ioanne Ludovico de la Cerda Toletano, e Societate Iesu. E nobilis Francorum vadi Collegio Paltheniano. 1608.

[Virgile, *Bucolica et Georgica*, ²1619 ed. La Cerda]

P. Virgilii Maronis Bucolica et Georgica argumentis, explicationibus, notis illustrata, auctore Io. Ludovico de la Cerda Toletano, Societatis Iesu … Editio cum accurata, tum locupletata, & indicibus necessariis insignita. Lugduni, sumptibus Horatij Cardon. 1619.

[Virgile, *Aeneis*, 1612–17 ed. La Cerda]

P. Virgilii Maronis … libri Aeneidos argumentis, explicationibus, notis illustrati, auctore Ioanne Ludovico de la Cerda Toletano, Societatis Iesu … Lugduni, sumptibus Horatij Cardon. 1612, 1617. [2 vol.]

[Vlitius, *Venatio novantiqua*, 1645]

Iani Vlitii Venatio novantiqua. … Ex Officina Elzeviriana. 1645.

Sources manuscrites

Seules sont recensées ici les sources manuscrites que je cite de première main et sur un point spécifique.

Anvers, Museum Plantin–Moretus (MPM)

Archive n° 76 : correspondance de l'imprimerie Plantin–Moretus

pp. 661–662, lettre de Bernartius, Louvain, "Id. Jul." 1593

pp. 663–664, lettre de Bernartius, Louvain, "X. Kal. Sept." 1593

Berlin, Staatsbibliothek

Diez B Sant. 117 : notes sur Stace de Peyrarède et de Gruter

Leyde, Universiteitsbibliotheek

BPL 136 K : Stace, *Achilléide, Thébaïde*, s. XIII Anderson, s. XII^2 Hall

Gronov. 14 : Stace, *Thébaïde, Achilléide*, s. XV

Gronov. 62 : notes sur Stace de J.F. Gronovius

Paris, Bibliothèque Nationale de France (BNF)

lat. 8061 : Stace, *Thébaïde*, s. XIII ex. Anderson, s. XIV Hall

lat. 14139 : Stace, *Thébaïde*, s. XII/XIII Anderson, s. XII Hall

Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana (BAV)

Barb. lat. 106 : Stace, *Thébaïde*, s. XIII in. Anderson, s. XIII Hall

Pal. lat. 1690 : Stace, *Thébaïde*, s. XIV

Pal. lat. 1693 : Stace, *Thébaïde*, s. XV in. Anderson, s. XV Hall

Zwickau, Ratsschulbibliothek (RSB)
ms. A.9 : commentaire autographe de Barth sur la *Thébaïde* et l'*Achilléide* de Stace
ms. PPP.2 : commentaire autographe de Barth sur les *Silves* de Stace
ms. LXXV, 13 : correspondance adressée à Daum, copie autographe de Daum (cf. MAHNKE 2003) ; lettres de Barth n° 13.7, 13.12, 13.27, 13.29, 13.44, 13.85, 13.187, 13.384, 13.435, 13.436

Bibliographie

N.B. En général, je cite sous forme abrégée les éditions de Stace (e.g. Klotz, Hill) et du commentaire antique de la *Thébaïde* (Jahnke, Sweeney), les commentaires récents (e.g. Dewar, Micozzi, Smolenaars), les traductions récentes (e.g. Lesueur), ainsi que les ouvrages suivants :

H. Anderson I–III	H. Anderson [2000] 2009, vol. 1–3
Hall	Hall–Ritchie–Edwards, vol. 1 (édition)
Ritchie–Hall	Hall–Ritchie–Edwards, vol. 2 (traduction)
Hall III	Hall–Ritchie–Edwards, vol. 3 (matériaux complémentaires)

Abbamonte, G. (1997), 'Ricerche sul commento inedito di Perotti alle *Silvae* di Stazio', *Studi umanistici piceni* 17, pp. 9–20.

Abel, G. (1978), *Stoizismus und Frühe Neuzeit : zur Entstehungsgeschichte modernen Denkens im Felde von Ethik und Politik*, Berlin ; New York.

Accame, M. (2000), 'L'insegnamento di Pomponio Leto nello Studium Urbis', in : L. Capo – M.R. Di Simone (eds.), *Storia della Facoltà di Lettere e Filosofia de "La Sapienza"*, Roma, pp. 71–91.

Accame, M. (2008), *Pomponio Leto : vita e insegnamento*, Tivoli.

Adam, A. (1962), *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, Paris (2e éd. ; 1e éd. 1948–56).

Albrecht, M. von (1999), 'Momenti della presenza di Seneca nella letteratura tedesca', in : I. Dionigi (ed.), *Seneca nella coscienza dell'Europa*, Milano, pp. 262–298.

Allen, D.C. (1970), *Mysteriously meant : the rediscovery of pagan symbolism and allegorical interpretation in the Renaissance*, Baltimore ; London.

Aloni, A. – Berardi, E. – Besso, G. (eds.) (2002), *I Sette a Tebe : dal mito alla letteratura : atti del seminario internazionale, Torino, 21–22 febbraio 2001*, Bologna.

Anderson, D. (1988), *Before the Knight's Tale : imitation of classical epic in Boccaccio's Teseida*, Philadelphia.

——— (1994), 'Boccaccio's glosses on Statius', *Studi sul Boccaccio* 22, pp. 3–134.

Anderson, H.J. (2000), 'Newly discovered metrical arguments to the *Thebaid*', *Mediaeval Studies* 62, pp. 219–253.

——— (2009), *The manuscripts of Statius*, [s.l.] (2e éd. ; 1e éd. 2000).

——— (2010), 'On the *editio princeps* of Statius' epics' [14.5.2010], pp. 1–43, planches. [http://ssrn.com/abstract=1607843 ou http://dx.doi.org/10.2139/ssrn.1607843]

Arbour, R. (1977–85), *L'ère baroque en France : répertoire chronologique des éditions de textes littéraires*, Genève.

Assmann, J. – Gladigow, B. (eds.) (1995), *Text und Kommentar*, München.
Auroux, S. (ed.) (1989–92), *Histoire des idées linguistiques*, Liège ; Bruxelles.
Ax, W. (1996), '*Quattuor linguae latinae aetates* : neue Forschungen zur Geschichte der Begriffe 'goldene' und 'silberne Latinität'', *Hermes* 124, pp. 220–240.
——— (2011), *Quintilians Grammatik (Inst. orat. 1,4–8) : Text, Übersetzung und Kommentar*, Berlin.
Balavoine, C. (1984), 'Bouquets de fleurs et colliers de perles : sur les recueils de formes brèves au XVIe siècle', in : J. Lafond (ed.), *Les formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVIe-XVIIe siècles)*, Paris, pp. 51–71.
Balch, T.W. (1900), *Eméric Crucé*, Philadelphia.
——— (ed.) (1909), *Le Nouveau Cynée = The New Cyneas of Emeric Crucé*, Philadelphia.
Baratin, M. (1989), *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris.
Barney, S.A. (ed.) (1991a), *Annotation and its texts*, New York.
——— (1991b), 'Introduction', in : S.A. Barney (ed.), pp. VII–XI.
Bartsch, S. (1994), *Actors in the audience*, Cambridge.
Baswell, C. (1995), *Virgil in Medieval England : figuring the Aeneid from the twelfth century to Chaucer*, Cambridge.
Battezzato, L. (2006), 'Renaissance philology : Johannes Livineius (1546–1599) and the birth of the *apparatus criticus*', in : C. Ligota – J.-L. Quantin (eds.), pp. 75–111.
Battles, F.L. – Hugo, A.M. (1969), *Calvin's commentary on Seneca's De Clementia : with introduction, translation and notes*, Leiden.
Becker, P.A. (1904), 'Johann Barclay 1582–1621', *Zeitschrift für vergleichende Literatur-Geschichte* 15, pp. 33–118.
Becq, A. (ed.) (1991), *L'encyclopédisme : actes du colloque de Caen, 12–16 janvier 1987*, Paris.
Berlincourt, V. (2004), 'Per una storia dell'esegesi moderna alla *Tebaide* di Stazio : riflessioni a proposito dell'edizione di Parigi, 1825–1830 (Amar–Lemaire)', in : R. Burri – A. Delacrétaz – J. Monnier et al. (eds.), *Ad limina II*, Alessandria, pp. 75–87.
——— (2006a), 'Queen Dirce and the Spartoi : wandering through Statius' Theban past and the *Thebaid*'s early printed editions', in : R.R. Nauta – H.-J. van Dam – J.J.L. Smolenaars (eds.), pp. 129–145.
——— (2006b), 'A propos des "conjectures" dans le texte de la *Thébaïde* de Stace : l'enseignement des premiers incunables', *Museum Helveticum* 63, pp. 100–103.
——— (2008a), ''*In pondere non magno satis ponderosae* ...' : Gronovius and the printed tradition of the *Thebaid*', in : J.J.L. Smolenaars – H.-J. van Dam – R.R. Nauta (eds.), pp. 1–18.
——— (2008b), 'Esegesi dimenticate e stampati sconosciuti nella prima metà del Seicento', in : C. Santini – F. Stok (eds.), pp. 311–328.
——— (2010a), 'Indiscrétion et désobéissance : stratégies de construction du récit dans la *Thébaïde* de Stace', in : T. Fuhrer – D.P. Nelis (eds.), *Acting with words : communication, rhetorical performance and performative acts in Latin literature*, Heidelberg, pp. 101–128.
——— (2010b), compte rendu de Hall–Ritchie–Edwards 2007–2008, *Bryn Mawr Classical Review* 2010.04.10, [non paginé].
——— (2011), 'Emericus Cruceus' conjectures on the *Thebaid* and the *Achilleid*

(1620) : a supplement to the new edition of Statius' epics', *Mnemosyne* 64, pp. 285–294.
——— (à paraître a), ''Going beyond Statius' : Caspar von Barth's observations on the art of commentary-writing and his use of exegetical digressions', in : K.A.E. Enenkel – H. Nellen (eds.), *Neo-Latin commentaries and the management of knowledge in the late Middle Ages and the early modern period (1400–1700)*, Leuven.
——— (à paraître b), 'Early modern *Thebaid*: the Latin commentary tradition', in : W.J. Dominik – C.E. Newlands (eds.), *Brill's companion to Statius*, Leiden ; Boston.
Besomi, O. – Caruso, C. (eds.) (1992), *Il commento ai testi : atti del seminario di Ascona, 2–9 ottobre 1989*, Basel [etc.].
Billanovich, G. (1945), *Restauri Boccacceschi*, Roma.
Billerbeck, M. (1997), 'J.F. Gronovius et la redécouverte du *codex Etruscus* des tragédies de Sénèque', in : D. Knoepfler (ed.), *Nomen Latinum : mélanges de langue, de littérature et de civilisation latines offerts au professeur André Schneider à l'occasion de son départ à la retraite*, Neuchâtel ; Genève, pp. 363–371.
Black, R. (2001), *Humanism and education in Medieval and Renaissance Italy : tradition and innovation in Latin schools from the twelfth to the fifteenth century*, Cambridge.
Blair, A. (1996), 'Bibliothèques portables : les recueils de lieux-communs dans la Renaissance tardive', in : M. Baratin – C. Jacob (eds.), *Le pouvoir des bibliothèques : la mémoire des livres en Occident*, Paris, pp. 84–105.
——— (2003), 'Reading strategies for coping with information overload ca. 1550–1700', *Journal of the history of ideas* 64, pp. 11–28.
——— (2006), 'The collective commentary as reference genre', in : R. Häfner – M. Völkel (eds.), pp. 115–131.
Blank, D.L. (2000), 'The organization of grammar in ancient Greece', in : S. Auroux – E.F.K. Koerner – H.-J. Niederehe et al. (eds.), *History of the language sciences : an international handbook on the evolution of the study of language from the beginnings to the present = Geschichte der Sprachwissenschaften : ein internationales Handbuch zur Entwicklung der Sprachforschung von den Anfängen bis zur Gegenwart = Histoire des sciences du langage : manuel international sur l'évolution de l'étude du langage des origines à nos jours*, vol. 1, Berlin ; New York, pp. 400–417.
Bloemendal, J. (2010), *Gerardus Joannes Vossius : Poeticae institutiones libri tres = Institutes of poetics in three books : edition, translation and commentary*, Leiden ; Boston.
Bloomer, W.M. (2011), *The school of Rome : Latin studies and the origins of liberal education*, Berkeley [etc.].
Boccassini, D. (2002), *La tragédie à l'époque d'Henri III*, deuxième série, vol. 3, Firenze ; Paris.
Bona, E. (2002), 'I Sette negli autori cristiani antichi : presenza e interpretazioni', in : A. Aloni – E. Berardi – G. Besso (eds.), pp. 233–256.
Bondioli, P. (1932), 'La stamperia del monastero di S. Ambrogio : una pagina di storia della nuova sede dell'Università cattolica', *Vita e pensiero* 18, pp. 177–182.
Bonner, S.F. (1977), *Education in ancient Rome*, Berkeley ; Los Angeles.
Bots, H. (1971), *Correspondance de Jacques Dupuy et de Nicolas Heinsius (1646–1656)*, La Haye.

Bouquet, M. (2002), *Les vicissitudes grammaticales du texte latin du Moyen Age aux Lumières*, Louvain [etc.].

Boussard, J. (1952), 'Le classement des manuscrits de la *Thébaïde* de Stace', *Revue des études latines* 30, pp. 220–251.

Bowers, F. (1972), 'Multiple authority: new problems and concepts of copy-text', *The Library* s.5, 27, pp. 81–115.

Braund, S.M. (1996), 'Ending epic: Statius, Theseus and a merciful release', *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 42, pp. 1–23.

Bravo, B. (2006), '*Critice* in the sixteenth and seventeenth centuries and the rise of the notion of historical criticism', in: C. Ligota – J.-L. Quantin (eds.), pp. 135–195.

Bray, B. (1966), *Jean Chapelain: Soixante-dix-sept lettres inédites à Nicolas Heinsius (1649–1658): publiées d'après le manuscrit de Leyde avec une introduction et des notes*, La Haye.

——— (2005), *Jean Chapelain: Les lettres authentiques à Nicolas Heinsius (1649–1672): une amitié érudite entre France et Hollande*, Paris.

Brélaz, C. – Ducrey, P. (2007), 'Réalités et images de la fronde en Grèce ancienne', in: P. Sauzeau – T. Van Compernolle (eds.), *Les armes dans l'Antiquité: de la technique à l'imaginaire: actes du colloque international du SEMA, Montpellier, 20 et 22 mars 2003*, Montpellier, pp. 325–351.

Brisson, L. (1996), *Introduction à la philosophie du mythe*, vol. 1: *Sauver les mythes*, Paris.

Brugnoli, G. (1969), 'Stazio in Dante', *Cultura neolatina* 29, pp. 117–125.

——— (1988), *Identikit di Lattanzio Placido: studi sulla scolastica staziana*, Pisa.

Brugnolo, F. (2003), 'Testo e paratesto: la presentazione del testo fra Medioevo e Rinascimento', in: *Intorno al testo*, pp. 41–60, planches.

Brunet, J.-C. (1860–65), *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris (5e éd.).

Buck, A. – Herding, O. (eds.) (1975), *Der Kommentar in der Renaissance*, Boppard.

Bugter, S. (1980), *J.F. Gronovius en de Annales van Tacitus*, Leiden.

Bureau, B. (2000), 'Typologie des notes dans quelques volumes de la collection *Ad usum Delphini*', in: C. Volpilhac-Auger (ed.), pp. 227–251.

Burgess, J.F. (1972), 'Statius' altar of Mercy', *Classical Quarterly* 22, pp. 339–350.

Burlini Calapaj, A. (1983), *Edizione nazionale del carteggio di L.A. Muratori*, vol. 6: *Carteggio con Bentivoglio ... Bertacchini*, Firenze.

Bursian, C. (1883), *Geschichte der classischen Philologie in Deutschland von den Anfängen bis zur Gegenwart*, München; Leipzig.

Burton, R. (1983), *Classical poets in the "Florilegium Gallicum"*, Frankfurt a. M.; Bern.

Butlen, F. (2003), 'Asianisme ou atticisme?: les Huit oraisons de Cicéron (1638), traduction manifeste des "Belles infidèles"', *XVIIe siècle* 219, pp. 195–216.

Calcaterra, C. (1928), *Cornelio Bentivoglio: La Tebaide di Stazio*, Torino.

Cameron, A. (2004), *Greek mythography in the Roman world*, Oxford; New York [etc.].

Carhart, M.C. (2007), '*Historia Literaria* and cultural history from Mylaeus to Eichhorn', in: P.N. Miller (ed.), pp. 184–206.

Casali, S. (2008), '*Agudezas* virgiliane nel commento all'*Eneide* di Juan Luis de La Cerda', in: C. Santini – F. Stok (eds.), pp. 233–261.

Cassio, A.C. (1994), 'Giavellotti contro frecce : nuova lettura di una tessera dal tempio di Atena a Camarina e Hom. *Od.* 8, 229', *Rivista di filologia e di istruzione classica* 122, pp. 5–20.

Castan, A. (1893), *Catalogue des incunables de la Bibliothèque Publique de Besançon*, Besançon.

Cataldi Palau, A. (1998), *Gian Francesco d'Asola e la tipografia aldina: la vita, le edizioni, la biblioteca dell'Asolano*, Genova.

Cavallo, G. – Chartier, R. (eds.) (1997a), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris.

——— (1997b), 'Introduction', in : G. Cavallo – R. Chartier (eds.), pp. 7–46.

Caviglia, F. (1973), *P. Papinio Stazio : La Tebaide, libro I : introduzione, testo, traduzione e note*, Roma.

Céard, J. (1981), 'Les transformations du genre du commentaire', in : J. Lafond – A. Stegmann (eds.), *L'automne de la Renaissance : 1580–1630 : XXII*[e] *colloque international d'études humanistes, Tours, 2–13 juillet 1979*, Paris, pp. 101–115.

——— (1991), 'Encyclopédie et encyclopédisme à la Renaissance', in : A. Becq (ed.), pp. 57–67.

——— (1996), 'De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance', in : R. Schaer (ed.), *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XX*[e] *siècle*, Paris, pp. 164–169.

——— (1997), 'Le commentaire, ou l'encyclopédisme non méthodique de la Renaissance', *Littérales* 21, pp. 79–95.

Cerboni Baiardi, G. – Del Zotto, A. (1993), *Erasmo di Valvasone : Le Rime*, [Pordenone].

Cesarini Martinelli, L. (1978), *Angelo Poliziano : Commento inedito alle Selve di Stazio*, Firenze.

——— (1982), 'Un ritrovamento polizianesco : il fascicolo perduto del commento alle *Selve* di Stazio', *Rinascimento* 22, pp. 183–212.

Cevolini, A. (2006), *De arte excerpendi : imparare a dimenticare nella modernità*, Firenze.

Charlet, J.-L. (2003), *Deux pièces de la controverse humaniste sur Pline : N. Perotti, "Lettre à Guarnieri"; C. Vitelli, "Lettre à Partenio di Salo"*, Sassoferrato.

——— (2006), 'Grapaldo (Francesco Mario) (1462–1515)', in : C. Nativel (ed.), pp. 361–366.

Charlet, J.-L. et al. (eds.) (1989–2001), *Nicolai Perotti : Cornu copiae, seu linguae latinae commentarii*, Sassoferrato.

Chartier, R. (ed.) (1995a), *Histoires de la lecture : un bilan des recherches : actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993, Paris*, Paris.

——— (1995b), 'Présentation', in : R. Chartier (ed.), pp. 13–18.

Chatelain, J.-M. (1997), 'Les recueils d'*adversaria* aux XVIe et XVIIe siècles : des pratiques de la lecture savante au style de l'érudition', in : F. Barbier – A. Parent-Charon – F. Dupuigrenet Desroussilles (eds.), *Le livre et l'historien : études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, pp. 169–186.

Classen, C.J. (2003), 'Quintilian and the revival of learning in Italy', in : C.J. Classen (ed.), *Antike Rhetorik im Zeitalter des Humanismus*, München, pp. 153–175 (première publication 1994).

Clausen, W. (1964), 'On editing the 'Ciris'', *Classical Philology* 59, pp. 90–101.

——— (1994), *A commentary on Virgil, Eclogues*, Oxford.
Clemen, O. (1921), 'Handschriften und Bücher aus dem Besitze Kaspar v. Barths in der Zwickauer Ratsschulbibliothek', *Zentralblatt für Bibliothekswesen* 38, pp. 267–289.
Clogan, P.M. (1973), 'The Latin commentaries to Statius : a bibliographic project', in : J. IJsewijn – E. Kessler (eds.), pp. 149–157.
——— (1991), 'The Renaissance commentators on Statius', in : A. Dalzell – C. Fantazzi – R.J. Schoeck (eds.), pp. 273–279.
——— (1995), 'Reading Statius in the Renaissance', in : J. IJsewijn – D. Sacré (eds.), *Acta selecta Octavi conventus Academiae Latinitati fovendae (Lovanii et Antverpiae, 2–6 Augusti 1993)*, Roma, pp. 81–95.
Codoñer, C. (1985), 'Les plus anciennes compilations de *differentiae* : formation et évolution d'un genre littéraire grammatical', *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* 59, pp. 203–219.
Colombat, B. (1993), *Les figures de construction dans la syntaxe latine (1500–1780)*, Louvain ; Paris.
——— (1999), *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'âge classique : théories et pédagogie*, Grenoble.
——— (2000), 'L'*interpretatio* : intentions affichées et pratiques effectives', in : C. Volpilhac-Auger (ed.), pp. 173–223.
Colussi, F. (ed.) ([1995]a), *Erasmo di Valvasone (1528–1593) e il suo tempo : atti della giornata di studio, Valvasone, 6 novembre 1993*, [Pordenone].
——— ([1995]b), 'Erasmo di Valvasone : appunti per una biografia (cronologia, epistolario, testamento)', in : F. Colussi (ed.), pp. 195–272.
Copeland, R. (1991), *Rhetoric, hermeneutics, and translation in the Middle Ages : academic traditions and vernacular texts*, Cambridge.
Copinger, H.B. (1927), *The Elzevier press : a handlist of the productions of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht, with references to Willems, Berghman, Rahir and other bibliographers*, London.
Cottier, J.-F. (2002), 'La paraphrase latine, de Quintilien à Erasme', *Revue des études latines* 80, pp. 227–252.
Courtney, E. (1990), *P. Papinii Stati Silvae*, Oxford.
Cox, V. – Ward, J.O. (eds.) (2006), *The rhetoric of Cicero in its Medieval and early Renaissance commentary tradition*, Leiden [etc.].
Cremona, V. (1919), *Erasmo da Valvasone poeta e traduttore : saggio critico-monografico*, Monteleone.
Croll, M.W. (1966), *Style, rhetoric, and rhythm : essays*, Princeton. [recueil d'articles parus entre 1914 et 1929]
D'Amico, J.F. (1984), 'The progress of Renaissance latin prose : the case of Apuleianism', *Renaissance Quarterly* 37, pp. 351–392.
Da Rif, B.M. (ed.) (2002), *Il commento e i suoi dintorni*, Milano.
Dalla Valle, D. (2002), 'La *Thébaïde* de Jean Robelin', *Revue de littérature comparée* 301, pp. 39–50.
——— (2006), *Il mito cristianizzato : Fedra/Ippolito e Edipo nel teatro francese del Seicento*, Bern [etc.].
Dalle Mule, G. (1901), 'Erasmo di Valvasone traduttore della *Tebaide* di Stazio : saggio critico', *Antologia veneta* 2.1.

——— (1903), 'La *Tebaide* nella traduzione di Selvaggio Porpora', *Antologia veneta* 3.6.

Daly Davis, M. (2007), '*Thesaurus Antiquitatum Romanarum Graecarumque*: Autoren- und Sachregister der ‚Thesauren-Corpora' (Venedig 1732–1737) = Author and subject indices of the 'Thesauri-Corpora' (Venice 1732–1737)', *Fontes: E-Quellen und Dokumente zur Kunst 1350–1750* 4 [1.11.2007], pp. 1–85. [http://archiv.ub.uni-heidelberg.de/artdok/volltexte/2007/386]

Dalzell, A. – Fantazzi, C. – Schoeck, R.J. (eds.) (1991), *Acta conventus Neo-Latini Torontonensis = Proceedings of the seventh international congress of Neo-Latin studies, Toronto, 8 August to 13 August 1988*, Binghamton, New York.

Dam, H.-J. van (1980), 'Critical remarks on Statius *Silvae* II', in: C. Deroux (ed.), *Studies in Latin literature and Roman history*, vol. 2, Bruxelles, pp. 378–406.

——— (1994), compte rendu de Courtney 1990, *Mnemosyne* 47, pp. 415–422.

——— (1996), 'The coming of the *Silvae* to the Netherlands', in: F. Delarue – S.A. Georgacopoulou – P. Laurens (eds.), pp. 315–325.

——— (2008), 'Wandering woods again: from Poliziano to Grotius', in: J.J.L. Smolenaars – H.-J. van Dam – R.R. Nauta (eds.), pp. 45–64.

de Angelis, V. (1997), 'I commenti medievali alla *Tebaide* di Stazio: Anselmo di Laon, Goffredo Babione, Ilario d'Orléans', in: N. Mann – B. Munk Olsen (eds.), *Medieval and Renaissance scholarship: proceedings of the second European Science Foundation workshop on the classical tradition in the Middle Ages and the Renaissance, London, The Warburg Institute, 27–28 November 1992*, Leiden, pp. 75–136.

De Bom, E. – Janssens, M. – Van Houdt, T. (eds.) (2010), *(Un)masking the realities of power: Justus Lipsius and the dynamics of political writing in early modern Europe*, Leiden; Boston.

De Landtsheer, J. (2001), 'Justus Lipsius's *De militia Romana*: Polybius revived or how an ancient historian was turned into a manual of early modern warfare', in: K.A.E. Enenkel – J.L. De Jong – J. De Landtsheer (eds.), pp. 101–122.

——— (2002), 'The library of bishop Laevinus Torrentius: a mirror of *otium* and *negotium*', in: R. De Smet (ed.), *Les Humanistes et leur bibliothèque: actes du colloque international, Bruxelles, 26–28 août 1999 = Humanists and their libraries: proceedings of the international conference, Brussels, 26–28 August 1999*, Louvain [etc.], pp. 175–191.

——— (2006a), 'Bernartius (Johannes) (1568–1601)', in: C. Nativel (ed.), pp. 79–80.

——— (2006b), 'Torrentius (Laevinus) (1525–1595)', in: C. Nativel (ed.), pp. 803–805.

De Robertis, T. – Resta, G. (eds.) (2004), *Seneca: una vicenda testuale (mostra di manoscritti ed edizioni, Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, 2 aprile–2 luglio 2004)*, Firenze.

De Schepper, M. – Heesakkers, C.L. (1988), *Bibliographie de l'Humanisme des anciens Pays-Bas, avec un répertoire bibliographique des humanistes et poètes néo-latins: supplément 1970–1985 avec compléments à l'édition de A. Gerlo et H.D.L. Vervliet (Bruxelles 1972)*, Bruxelles.

De Smet, I.A.R. (2001), 'Giants on the shoulders of dwarfs?: consideration on the value of Renaissance and early modern scholarship for today's classicists', in: S.J. Harrison (ed.), *Texts, ideas and the classics: scholarship, theory, and classical literature*, Oxford, pp. 252–264.

Deitz, L. – Vogt-Spira, G. (1994–2011), *Poetices libri septem = Sieben Bücher über die Dichtkunst*, Stuttgart–Bad Cannstatt.

Del Zotto, A. (1993), 'Bibliografia Erasmiana', in : G. Cerboni Baiardi – A. Del Zotto (eds.), pp. 233–358.

——— ([1995]), 'Addenda alla bibliografia erasmiana', in : F. Colussi (ed.), pp. 337–356.

Delarue, F. (2000), *Stace, poète épique : originalité et cohérence*, Louvain ; Paris.

——— (2005), 'Stace', in : M. Furno (ed.), pp. 369–376.

Delarue, F. – Georgacopoulou, S.A. – Laurens, P. (eds.) (1996), *Epicedion : hommage à P. Papinius Statius, 96–1996*, Poitiers.

Delcourt, M. – Hoyoux, J. (1950–54), *Laevinus Torrentius : Correspondance*, Paris.

DellaNeva, J. – Duvick, B. (2007), *Ciceronian controversies*, Cambridge, Ma.

Delvigo, M.L. (1995), 'Ambiguità dell'*emendatio* : edizioni, riedizioni, edizioni postume', in : O. Pecere – M.D. Reeve (eds.), *Formative stages of classical traditions : Latin texts from Antiquity to the Renaissance : proceedings of a conference held at Erice, 16–22 October 1993, as the 6th course of International School for the Study of Written Records*, Spoleto, pp. 7–38.

Delz, J. (1997), 'Textkritik und Editionstechnik', in : F. Graf (ed.), *Einleitung in die lateinische Philologie*, Stuttgart ; Leipzig, pp. 51–73.

Deneire, T. ([2009]), *Laconicae cuspidis instar : the correspondence of Justus Lipsius, 1598 : critical edition with introduction, annotations and stylistic study*. [thèse Leuven]

Descimon, R. (1983), *Qui étaient les Seize ?: mythes et réalités de la Ligue parisienne (1585–1594)*, Paris.

Desjardins-Daude, J. (1991), 'John Barclay, ou les derniers feux de l'humanisme', *Littératures classiques* 15, pp. 69–83.

Dewar, M. (1991), *Statius : Thebaid IX: edited with an English translation and commentary*, Oxford.

——— (2009), compte rendu ["review article"] de Shackleton Bailey 2003, *Mouseion* 53, pp. 57–66.

Di Donato, R. (2007), 'Arnaldo Momigliano from antiquarianism to cultural history : some reasons for a quest', in : P.N. Miller (ed.), pp. 66–96.

Dibon, P. (1978), 'Communication in the *Respublica literaria* of the 17th century', *Res publica litterarum* 1, pp. 43–55.

Dibon, P. – Bots, H. – Bots-Estourgie, E. (1974), *Inventaire de la correspondance de Johannes Fredericus Gronovius (1631–1671)*, La Haye.

Dibon, P. – Waquet, F. (1984), *Johannes Fredericus Gronovius, pèlerin de la République des Lettres : recherches sur le voyage savant au XVIIe siècle*, Genève.

Dickey, E. (2007), *Ancient Greek scholarship : a guide to finding, reading, and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period*, Oxford.

Dietz, D.B. (1995), '*Historia* in the commentary of Servius', *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 125, pp. 61–97.

Dilke, O.A.W. (1949), 'The metrical treatment of proper names in Statius', *Classical Review* 63, pp. 50–51.

Dill, U. (2004), 'Zur Übernahme des Begriffs *scholion* in die lateinische Sprache', *Museum Helveticum* 61, pp. 92–128.

Dillon, J.M. (1985), 'Renaissance reference books as sources for classical myth and geography: a brief survey, with an illustration from Milton', in: R.J. Schoeck (ed.), pp. 437–450.

Dionisotti, A.C. (1995), 'Hellenismus', in: O. Weijers (ed.), pp. 45–58.

Dionisotti, C. (1968), 'Calderini, Poliziano e altri', *Italia medioevale e umanistica* 11, pp. 151–185.

Dionisotti, C. – Orlandi, G. (1975), *Aldo Manuzio editore: dediche, prefazioni, note ai testi*, Milano.

Döpp, S. (2001), 'Olaf Borch über die Epochen der lateinischen Sprache und Literatur (1675)', in: W. Ax (ed.), *Von Eleganz und Barbarei: lateinische Grammatik und Stilistik in Renaissance und Barock*, Wiesbaden, pp. 209–254.

Dorandi, T. (2000), *Le stylet et la tablette: dans le secret des auteurs antiques*, Paris.

Douay-Soublin, F. (1989–92), 'La rhétorique en Europe à travers son enseignement', in: S. Auroux (ed.), vol. 2, pp. 467–507.

Dünnhaupt, G. (1990–93), *Personalbibliographien zu den Drucken des Barock*, Stuttgart.

Dunston, J. (1968), 'Studies in Domizio Calderini', *Italia medioevale e umanistica* 11, pp. 71–150.

Enenkel, K.A.E. (2001), 'Strange and bewildering Antiquity: Lipsius's dialogue *Saturnales sermones* on gladiatorial games (1582)', in: K.A.E. Enenkel – J.L. De Jong – J. De Landtsheer (eds.), pp. 75–99, planches.

——— (2005), '*Ars antiquitatis*: Erkenntnissteuerung und Wissensverwaltung in Werken zur römischen Kulturgeschichte (ca. 1500–1750)', in: K.A.E. Enenkel – W. Neuber (eds.), pp. 51–123.

Enenkel, K.A.E. – De Jong, J.L. – De Landtsheer, J. (eds.) (2001), *Recreating ancient history: episodes from the Greek and Roman past in the arts and literature of the early modern period*, Leiden.

Enenkel, K.A.E. – Neuber, W. (eds.) (2005), *Cognition and the book: typologies of formal organisation of knowledge in the printed book of the early modern period*, Leiden.

Erren, M. (1970), 'Zierlicher Schauder: das Gefällige am Grauen der *Thebais* des Statius', in: W. Wimmel (ed.), *Forschungen zur römischen Literatur: Festschrift zum 60. Geburtstag von Karl Büchner*, Wiesbaden, pp. 88–95.

Farrell, C.F. – Farrell, E.R. (1972), *Eméric Crucé (Eméric La Croix): The New Cineas*, New York; London.

Farrell, J. (1991), *Vergil's Georgics and the traditions of ancient epic: the art of allusion in literary history*, Oxford; New York.

Febvre, L. – Martin, H.-J. (1971), *L'apparition du livre*, Paris.

Feld, M.D. (1978), 'The early evolution of the authoritative text', *Harvard Library Bulletin* 26, pp. 81–111.

Fenet, A. (2004), 'Introduction', in: A. Fenet – A. Guillaume – M. Bouvier (eds.), pp. 5–39.

Fenet, A. – Guillaume, A. – Bouvier, M. (2004), *Eméric Crucé: Le nouveau Cynée ou Discours d'Etat représentant les occasions et moyens d'établir une paix générale et liberté du commerce par tout le monde*, Rennes.

Ferrary, J.-L. (1996), *Onofrio Panvinio et les antiquités romaines*, Rome.

Ferrier, F. – Méchoulan, H. (1980), 'Emeric Cruce!: un apôtre de la paix universelle au XVIIe siècle', in: A. Robinet (ed.), *Recherches sur le XVIIe siècle*, vol. 4, Paris, pp. 171–182.

Fiesoli, G. (2000), *La genesi del lachmannismo*, Florence.

Fix, U. – Gardt, A. – Knape, J. (eds.) (2008–2009), *Rhetorik und Stilistik: ein internationales Handbuch historischer und systematischer Forschung = Rhetoric and stylistics: an international handbook of historical and systematic research*, Berlin; New York.

Fleming, D.A. (1973), *John Barclay: Euphormionis Lusinini Satyricon (Euphormio's Satyricon) 1605–1607*, Nieuwkoop.

Flobert, P. (1994), 'Les *differentiae* chez les grammairiens latins ou le refus de la synonymie', in: C. Moussy (ed.), *Les problèmes de la synonymie en latin: colloque du Centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 3 et 4 juin 1992*, Paris, pp. 11–23.

Ford, P. (2007), *De Troie à Ithaque: réception des épopées homériques à la Renaissance*, Genève.

Forster, L. (1987), ''Charlataneria eruditorum' zwischen Barock und Aufklärung in Deutschland', in: S. Neumeister – C. Wiedemann (eds.), pp. 203–220.

Franchet d'Espèrey, S. (1999), *Conflit, violence et non-violence dans la Thébaïde de Stace*, Paris.

Frangoulis, H. (1999), *Nonnos de Panopolis: Les Dionysiaques, chant XXXVII*, Paris.

Friis-Jensen, K. (1995), 'Commentaries on Horace's *Art of poetry* in the incunable period', *Renaissance Studies* 9, pp. 228–239.

Fuchs, J.W. – Weijers, O. – Gumbert-Hepp, M. (1977–2005), *Lexicon latinitatis nederlandicae medii aevi = Woordenboek van het middeleeuws latijn van de noordelijke Nederlanden*, Leiden.

Fuhrmann, M. (1968), 'Die Funktion ekelhafter und grausiger Motive in der lateinischen Dichtung', in: H.R. Jauss (ed.), *Die nicht mehr schönen Künste: Grenzphänomene des Ästhetischen*, München, pp. 23–66.

Fumaroli, M. (1980), *L'âge de l'éloquence: rhétorique et 'res literaria' de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève.

——— (ed.) (1999), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450–1950*, Paris.

Furno, M. (1995), *Le Cornu copiae de Niccolò Perotti: culture et méthode d'un humaniste qui aimait les mots*, Genève.

——— (ed.) (2005a), *La collection Ad usum Delphini*, vol. 2, Grenoble. [vol. 1: Volpilhac-Auger 2000]

——— (2005b), 'Introduction', in: M. Furno (ed.), pp. 5–8.

Fürst, A. (2006), 'Seneca – ein Monotheist?: ein neuer Blick auf eine alte Debatte', in: A. Fürst – T. Fuhrer – F. Siegert (eds.), *Der apokryphe Briefwechsel zwischen Seneca und Paulus; zusammen mit dem Brief des Mordechai an Alexander und dem Brief des Annaeus Seneca über Hochmut und Götterbilder; eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen*, Tübingen, pp. 85–107.

Gaisser, J.H. (1993), *Catullus and his Renaissance readers*, Oxford.

——— (2002), 'The reception of classical texts in the Renaissance', in: A.J. Grieco – M. Rocke – F. Gioffredi Superbi (eds.), *The Italian Renaissance in the twentieth century: acts of an international conference, Florence, Villa I Tatti, June 9–11, 1999*, Florence, pp. 387–400.

——— (2005), 'Filippo Beroaldo on Apuleius: bringing Antiquity to life', in: M. Pade (ed.), pp. 87–109.
Gallavresi, G. (1908), 'La "Raccolta" milanese di tutti gli antichi poeti latini, ed una lettera di Filippo Argelati', *Archivio storico lombardo* 35, pp. 188–190.
Ganiban, R.T. (2007), *Statius and Virgil: the Thebaid and the reinterpretation of the Aeneid*, Cambridge.
Garberson, E. (2006), 'Libraries, memory and the space of knowledge', *Journal of the history of collections* 18, pp. 105–136.
Gascard, C. (2000), 'Annexe III: Bibliographie de l'édition londonienne (dite édition Valpy)', in: C. Volpilhac-Auger (ed.), pp. 405–410.
Gascard, C. – Volpilhac-Auger, C. (2000), 'Annexe II: Liste bibliographique provisoire des éditions *Ad usum Delphini*', in: C. Volpilhac-Auger (ed.), pp. 391–403.
Gaskell, P. (1978), *A new introduction to bibliography*, Oxford.
Geerlings, W. – Schulze, C. (eds.) (2002), *Der Kommentar in Antike und Mittelalter: Beiträge zu seiner Erforschung*, Leiden [etc.].
——— (eds.) (2004), *Der Kommentar in Antike und Mittelalter: neue Beiträge zu seiner Erforschung*, Leiden [etc.].
Genette, G. (1982), *Palimpsestes: la littérature au second degré*, Paris.
——— (1987), *Seuils*, Paris.
Georgacopoulou, S.A. (2005), *Aux frontières du récit épique: l'emploi de l'apostrophe du narrateur dans la Thébaïde de Stace*, Bruxelles.
Gerlo, A. – Vervliet, H.D.L. (1968), *Inventaire de la correspondance de Juste Lipse 1564–1606*, Anvers.
——— (1972), *Bibliographie de l'Humanisme des anciens Pays-Bas, avec un répertoire bibliographique des humanistes et poètes néo-latins*, Bruxelles.
Gerlo, A. – Vervliet, H.D.L. – Vertessen, I. (1967), *La correspondance de Juste Lipse conservée au Musée Plantin–Moretus: introduction, correspondance et commentaire, documents, bibliographie*, Anvers.
Gibson, B.J. (2008), 'Battle narrative in Statius, *Thebaid*', in: J.J.L. Smolenaars – H.-J. van Dam – R.R. Nauta (eds.), pp. 85–109.
Gibson, R.K. (2002), ''Cf. e.g.': a typology of 'parallels' and the function of commentaries on Latin poetry', in: R.K. Gibson – C.S. Kraus (eds.), pp. 331–357.
Gibson, R.K. – Kraus, C.S. (eds.) (2002), *The classical commentary: histories, practices, theory*, Leiden.
Gillespie, S. (1999), 'Statius in English, 1648–1767', *Translation and literature* 8, pp. 157–175.
Gilmont, J.-F. (2003), *Le livre et ses secrets*, Genève; Louvain.
Goff, F.R. (1964), *Incunabula in American libraries: a third census of fifteenth-century books recorded in North American collections*, New York.
Goulet-Cazé, M.-O. (ed.) (2000), *Le commentaire entre tradition et innovation: actes du colloque international de l'Institut des Traditions Textuelles, Paris et Villejuif, 22–25 septembre 1999*, Paris.
Goyet, F. (1996), *Le Sublime du "lieu commun": l'invention rhétorique dans l'Antiquité et la Renaissance*, Paris.
Graesse, J.G.T. (1859–69), *Trésor de livres rares et précieux*, Dresde; Genève.
Grafton, A. (1983), *Joseph Scaliger: a study in the history of classical scholarship*, vol. 1, Oxford.

——— (1985a), 'Renaissance readers and ancient texts: comments on some commentaries', *Renaissance Quarterly* 38, pp. 615–649.
——— (1985b), 'The world of the polyhistors: humanism and encyclopedism', *Central European History* 18, pp. 31–47.
——— (1990), *Forgers and critics: creativity and duplicity in Western scholarship*, Princeton.
——— (1998), '*Correctores corruptores*?: notes on the social history of editing', in: G.W. Most (ed.), *Editing texts = Texte edieren*, Göttingen, pp. 54–76.
——— (1999), 'Jean Hardouin: the antiquary as pariah', *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 62, pp. 241–267.
——— (2001), *Bring out your dead: the past as revelation*, Cambridge, Ma.; London.
——— (2004), 'Conflict and harmony in the Collegium Gellianum', in: L. Holford-Strevens – A. Vardi (eds.), *The worlds of Aulus Gellius*, Oxford; New York [etc.], pp. 318–342.
Grafton, A. – Jardine, L. (1986), *From humanism to the humanities: education and the liberal arts in fifteenth- and sixteenth-century Europe*, London.
Grafton, A. – Most, G.W. – Settis, S. (eds.) (2010), *The classical tradition*, Cambridge, Ma.; London.
Green, L.D. (1999), '*Grammatica movet*: Renaissance grammar books and *elocutio*', in: P.L. Oesterreich – T.O. Sloane (eds.), *Rhetorica movet: studies in historical and modern rhetoric in honour of Heinrich F. Plett*, Leiden [etc.], pp. 73–116.
Greene, T.M. (1982), *The light in Troy: imitation and discovery in Renaissance poetry*, New Haven; London.
Grell, C. (1995), *Le dix-huitième siècle et l'Antiquité en France, 1680–1789*, Oxford.
Grendler, P.F. (1989), *Schooling in Renaissance Italy: literacy and learning, 1300–1600*, Baltimore.
——— (2002), compte rendu de Black 2001, *Renaissance Quarterly* 55, pp. 1382–1385.
Grimm, G.E. (1987), 'Muttersprache und Realienunterricht: der pädagogische Realismus als Motor einer Verschiebung im Wissenschaftssystem (Ratke, Andreae, Comenius)', in: S. Neumeister – C. Wiedemann (eds.), pp. 299–324.
Gruys, J.A. – de Wolf, C. (1989), *Thesaurus 1473–1800: Nederlandse boekdrukkers en boekverkopers*, Nieuwkoop.
Häfner, R. – Völkel, M. (eds.) (2006), *Der Kommentar in der Frühen Neuzeit*, Tübingen.
Hall, F.W. (1913), *A companion to classical texts*, Oxford.
Hall, J.B. (1989), 'Notes on Statius' *Thebaid* I and II', *Illinois Classical Studies* 14, pp. 227–241.
Hall, J.B. – Ritchie, A.L. – Edwards, M.J. (2007–2008), *P. Papinius Statius: Thebaid and Achilleid*, Newcastle.
Hamesse, J. (1997), 'Le modèle scolastique de la lecture', in: G. Cavallo – R. Chartier (eds.), pp. 125–145.
Hanna, R. (1991), 'Annotation as social practice', in: S.A. Barney (ed.), pp. 178–184.
Hardie, A. (1983), *Statius and the Silvae: poets, patrons and epideixis in the Graeco-Roman world*, Liverpool.
Hartmann, A.V. (1995), *Rêveurs de paix?: Friedenspläne bei Crucé, Richelieu und Sully*, Hamburg.
Hausmann, F.J. (1986), 'Le langage littéraire dans la première moitié du 17e siècle',

in : D.L. Rubin (ed.), *La poésie française du premier 17e siècle : textes et contextes*, Tübingen, pp. 35–53.

Havens, E. (2001), *Commonplace books : a history of manuscripts and printed books from Antiquity to the twentieth century : in conjunction with an exhibition at the Beinecke Rare Book & Manuscript Library, Yale University, 23 July through 29 September 2001*, New Haven.

Hays, G. (2002), 'The pseudo-Fulgentian *Super Thebaiden*', in : J.F. Miller – C. Damon – K.S. Myers (eds.), *Vertis in usum : studies in honor of Edward Courtney*, München ; Leipzig, pp. 200–218.

Hellinga, L. (2000), 'Compositors and editors : preparing texts for printing in the fifteenth century', *Gutenberg-Jahrbuch* 75, pp. 152–159.

Herklotz, I. (2007), 'Arnaldo Momigliano's 'Ancient history and the antiquarian' : a critical review', in : P.N. Miller (ed.), pp. 127–153.

Hill, D.E. (1996), *P. Papini Stati Thebaidos libri XII*, Leiden (2e éd. ; 1e éd. 1983).

——— (2000), compte rendu de Sweeney 1997, *Classical Review* 50, pp. 57–59.

Hoc, M. (1922), *[Le déclin de l'humanisme belge :] Etude sur Jean-Gaspar Gevaerts, philologue et poète (1593–1666)*, Bruxelles.

Hoffmeister, J. (1931), *Kaspar von Barths Leben, Werke und sein Deutscher Phönix*, Heidelberg.

Hoftijzer, P.G. (1996), '*Sic transit gloria* … : the end of the Officina Hackiana', *Quaerendo* 26, pp. 258–273.

Holford-Strevens, L. (2000), 'In search of Poplios Papinios Statios', *Hermathena* 168, pp. 39–54.

——— (2003), *Aulus Gellius : an Antonine scholar and his achievement*, Oxford (2e éd. ; 1e éd. 1988).

Hollis, A.S. (1994), 'Statius' young Parthian king (*Thebaid* 8.286–93)', *Greece and Rome* 41, pp. 205–212.

Holtz, L. (1984), 'Les manuscrits latins à gloses et à commentaires de l'Antiquité à l'époque carolingienne', in : C. Questa – R. Raffaelli (eds.), *Il libro e il testo : atti del convegno internazionale, Urbino, 20–24 settembre 1982*, Urbino, pp. 139–167.

——— (2000), 'Le rôle des commentaires d'auteurs classiques dans l'émergence d'une mise en page associant texte et commentaire (Moyen Age occidental)', in : M.-O. Goulet-Cazé (ed.), pp. 101–117, planches.

Hummel, P. (2000), *Histoire de l'histoire de la philologie : étude d'un genre épistémologique et bibliographique*, Genève.

——— (2002), *Mœurs érudites : étude sur la micrologie littéraire (Allemagne, XVIe–XVIIIe siècles)*, Genève.

IJsewijn, J. – Kessler, E. (eds.) (1973), *Acta conventus Neo-Latini Lovaniensis = Proceedings of the first international congress of Neo-Latin studies, Louvain, 23–28 August 1971*, Leuven.

Imhof, D. (1999), 'The illustration of works by Justus Lipsius published by the Plantin press', in : G. Tournoy – J. De Landtsheer – J. Papy (eds.), pp. 67–81.

——— (2004), 'Editions of classical authors published by Jan I Moretus (1589–1610)', in : J. Hanselaer – H. Meeus (eds.), *E codicibus impressisque : opstellen over het boek in de Lage Landen voor Elly Cockx-Indestege*, vol. 2 : *Drukken van de zestiende tot de twintigste eeuw*, Leuven, pp. 259–272.

——— (2009), 'A chest full of manuscripts between Antwerp and Nijmegen : the

library of the sixteenth-century textile merchant and philologist Theodorus Pulmannus', in: D. Sacré – J. Papy (eds.), *Syntagmatia: essays on Neo-Latin literature in honour of Monique Mund-Dopchie and Gilbert Tournoy*, Leuven, pp. 401–414.

——— (à paraître), *Jan Moretus I: a bibliography of his editions*, Houten.

Intorno al testo: tipologie del corredo esegetico e soluzioni editoriali: atti del convegno di Urbino, 1–3 ottobre 2001 (2003), Roma.

Jahnke, R. (1898), *Lactantii Placidi qui dicitur Commentarii in Statii Thebaida et Commentarius in Achilleida*, Leipzig.

Jakobi, R. (1992), 'Versprengungen in den Statius-Scholien', *Hermes* 120, pp. 364–374.

——— (2004a), 'Textgeschichte als Kulturgeschichte: der sogenannte Lactantius Placidus-Kommentar zur 'Thebais' der Statius', in: W. Geerlings – C. Schulze (eds.), pp. 1–16.

——— (2004b), 'Die *Thebais*-Erklärung des Ps.-Fulgentius', in: W. Geerlings – C. Schulze (eds.), pp. 17–20.

Jaumann, H. (1995), *Critica: Untersuchungen zur Geschichte der Literaturkritik zwischen Quintilian und Thomasius*, Leiden.

——— (2004), *Handbuch Gelehrtenkultur der Frühen Neuzeit*, vol. 1: *Bio-bibliographisches Repertorium*, Berlin; New York.

Jehasse, J. (2002), *La Renaissance de la critique: l'essor de l'Humanisme érudit de 1560 à 1614*, Paris.

Jones, H. (2004), *Printing the classical text*, Utrecht.

Jones, J.W. (1961), 'Allegorical interpretation in Servius', *The Classical Journal* 56, pp. 217–226.

——— (1996), *An Aeneid commentary of mixed type: the glosses in MSS Harley 4946 and Ambrosianus G111 inf.: a critical edition*, Toronto.

Jones, J.W. – Jones, E.F. (1977), *The commentary on the first six books of the Aeneid of Vergil commonly attributed to Bernardus Silvestris*, Lincoln, NE.

Juhnke, H. (1972), *Homerisches in römischer Epik flavischer Zeit: Untersuchung zu Szenennachbildungen und Strukturentsprechungen in Statius' Thebais und Achilleis und in Silius' Punica*, München.

Kabsch, E. (1968), *Funktion und Stellung des zwölften Buches der Thebais des P. Papinius Statius*, Kiel.

Kallendorf, C. (1989), *In praise of Aeneas: Virgil and epideictic rhetoric in the early Italian Renaissance*, Hanover, NH.

——— (1999a), *Virgil and the myth of Venice: books and readers in the Italian Renaissance*, Oxford.

——— (1999b), 'Historicizing the Harvard School: pessimistic readings of the *Aeneid* in Italian Renaissance scholarship', *Harvard Studies in Classical Philology* 99, pp. 391–403.

——— (2002), *Humanist educational treatises*, Cambridge, Ma.; London.

——— (2005), 'Marginalia and the rise of early modern subjectivity', in: M. Pade (ed.), pp. 111–130.

——— (2007), *The other Virgil: pessimistic readings of the Aeneid in early modern culture*, Oxford.

Kallendorf, C. – Kallendorf, H. (2002), ''Per te poeta fui, per te cristiano' (*Purg.* 22.73): Statius as Christian, from 'fact' to fiction', *Deutsches Dante-Jahrbuch* 77, pp. 61–72.

Kallendorf, H. (2006), 'Quevedo (y Villegas, Francisco de) (1580–1645)', in: C. Nativel (ed.), pp. 713–719.
Kallendorf, H. – Kallendorf, C. (2000), 'Conversations with the dead: Quevedo and Statius, annotation and imitation', *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 53, pp. 131–168.
Kaster, R.A. (1988), *Guardians of language: the grammarian and society in late Antiquity*, Berkeley; Los Angeles.
Kecskeméti, J. – Boudou, B. – Cazes, H. (2003), *La France des Humanistes: Henri Estienne, éditeur et écrivain*, Turnhout.
Keith, A. (2002), 'Ovidian personae in Statius's *Thebaid*', *Arethusa* 35, pp. 381–402.
——— (2008), 'Etymological wordplay in Flavian epic', in: F. Cairns (ed.), *Hellenistic Greek and Augustan Latin poetry; Flavian and post-Flavian Latin poetry; Greek and Roman prose*, Cambridge, pp. 231–253.
Kelley, D.R. (1999), 'Writing cultural history in early modern Europe: Christophe Milieu and his project', *Renaissance Quarterly* 52, pp. 342–365.
Kenney, E.J. (1974), *The classical text: aspects of editing in the age of the printed book*, Berkeley [etc.].
Kissel, W. (2004), 'Statius als Epiker (1934–2003)', *Lustrum* 46, pp. 5–272.
Klotz, A. (1904), 'Die Bartschen Statiushandschriften', *Rheinisches Museum für Philologie* 59, pp. 373–390.
——— (1905), 'Probleme der Textgeschichte des Statius', *Hermes* 40, pp. 341–372.
——— (1908a), *P. Papini Statii Thebais*, Leipzig.
——— (1908b), 'Die Statiusscholien', *Archiv für Lateinische Lexikographie und Grammatik* 15, pp. 485–525.
Knape, J. (2006), *Poetik und Rhetorik in Deutschland, 1300–1700*, Wiesbaden.
Knauer, G.N. (1964), *Die Aeneis und Homer*, Göttingen.
Kneepkens, C.H. (1995), '*Ordo naturalis* and *ordo artificialis*: a note on the terminology of thirteenth-century university grammar', in: O. Weijers (ed.), pp. 59–82.
Kohlmann, P. (1884), *P. Papinii Statii Achilleis et Thebais*, vol. 2: *Thebais*, Leipzig.
Kraus, C.S. (2002), 'Introduction: reading commentaries / commentaries as reading', in: R.K. Gibson – C.S. Kraus (eds.), pp. 1–27.
Krautter, K. (1983), 'Der 'Grammaticus' Poliziano in der Auseinandersetzung mit zeitgenössischen Humanisten: zur Entwicklung der Philologie aus den 'studia humanitatis'', in: A. Buck (ed.), *Die Antike-Rezeption in den Wissenschaften während der Renaissance*, Weinheim, pp. 103–116.
Kristeller, P.O. (1983), *Iter italicum: a finding list of uncatalogued or incompletely catalogued humanistic manuscripts of the Renaissance in Italian and other libraries*, vol. 3, London; Leiden.
Krüger, N. (1978), *Katalog der Handschriften der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg*, vol. 8: *Supellex epistolica Uffenbachii et Wolfiorum = Katalog der Uffenbach-Wolfschen Briefsammlung*, Hamburg.
Kühlmann, W. (1982), *Gelehrtenrepublik und Fürstenstaat: Entwicklung und Kritik des deutschen Späthumanismus in der Literatur des Barockzeitalters*, Tübingen.
——— (2007), '*Brevitas* und politische Rhetorik: Anmerkungen zur stilistischen Pragmatik des 17. Jahrhunderts', in: J.A. Bär – T. Roelcke – A. Steinhauer (eds.), *Sprachliche Kürze: konzeptuelle, strukturelle und pragmatische Aspekte*, Berlin, pp. 89–101.

Lagrée, J. (1994), *Juste Lipse et la restauration du stoïcisme: étude et traduction des traités stoïciens De la constance, Manuel de philosophie stoïcienne, Physique des stoïciens (extraits)*, Paris.

Laird, A. (1999), *Powers of expression, expressions of power: speech presentation and Latin literature*, Oxford.

——— (2002), 'Juan Luis de La Cerda and the predicament of commentary', in: R.K. Gibson – C.S. Kraus (eds.), pp. 171–203.

Lardet, P. (1989–92), 'Travail du texte et savoirs des langues: la philologie', in: S. Auroux (ed.), vol. 2, pp. 187–205.

Laufer, R. (1972), *Introduction à la textologie: vérification, établissement, édition des textes*, Paris.

Laureys, M. (2001), '"The grandeur that was Rome": scholarly analysis and pious awe in Lipsius's *Admiranda*', in: K.A.E. Enenkel – J.L. De Jong – J. De Landtsheer (eds.), pp. 123–146.

Lazzarini, C. (1984), '*Historia/Fabula*: forme della costruzione poetica virgiliana nel commento di Servio all'*Eneide*', *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici* 12, pp. 117–144.

Lazzarino Del Grosso, A.M. (ed.) (1979), *Eméric Crucé: Il nuovo Cinea [per una pace universale]*, Napoli.

Leigh, M. (2006), 'Statius and the sublimity of Capaneus', in: M.J. Clarke – B.G.F. Currie – R.O.A. Lyne (eds.), *Epic interactions: perspectives on Homer, Virgil, and the epic tradition presented to Jasper Griffin by former pupils*, Oxford, pp. 217–241.

Leonhardt, J. (1989), *Dimensio syllabarum: Studien zur lateinischen Prosodie- und Verslehre von der Spätantike bis zur frühen Renaissance, mit einem ausführlichen Quellenverzeichnis bis zum Jahr 1600*, Göttingen.

Lersch, L. (1842), [sans titre], *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft (Darmstadt)* 9, col. 873–878.

Lesueur, R. (1990–94), *Stace: Thébaïde*, Paris.

Levy, H.L. (1969), '*To hexês* in Homeric scholia and Servius' *ordo*', *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 100, pp. 237–254.

——— (1971–72), 'Servius in his classroom', *The Classical Journal* 67, pp. 167–174.

Lewis, J. (1998), *Adrien Turnèbe (1512–1565): a humanist observed*, Genève.

Liberman, G. (1994), 'Textes à histoires: Virgile et Stace', *Mélanges de l'Ecole Française de Rome: Antiquité* 106, pp. 1137–1149.

——— (2010), *Stace: Silves, édition et commentaire critiques*, [Paris].

Ligota, C. – Quantin, J.-L. (eds.) (2006), *History of scholarship: a selection of papers from the seminar on the history of scholarship held annually at the Warburg Institute*, Oxford.

Lind, L.R. (1978), 'Nonnos and his readers', *Res publica litterarum* 1, pp. 159–170.

Lo Monaco, F. (1992), 'Alcune osservazioni sui commenti umanistici ai classici nel secondo Quattrocento', in: O. Besomi – C. Caruso (eds.), pp. 103–154.

Lomonaco, F. (1990), *Lex regia: diritto, filologia e fides historica nella cultura politico-filosofica dell'Olanda di fine Seicento*, Napoli.

Lonis, R. (1979), *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique: recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire*, Paris.

Lozano, C. (2006), '*Construe sic*: o de la práctica escolar de ordenar las oraciones', *Boletín de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística* 5, pp. 41–62.

Luque Lozano, A. (1986), 'Los símiles en la *Tebaida* de Estacio', *Habis* 17, pp. 165–184.
Magnien, M. (1999), 'D'une mort, l'autre (1536–1572) : la rhétorique reconsidérée', in : M. Fumaroli (ed.), pp. 341–409.
Magnien, M. – Mouchel, C. (1997), 'Lipse (Juste) (1547–1606)', in : C. Nativel (ed.), pp. 505–513.
Mahnke, L. (2001), 'Christian Daum : ein Zwickauer 'in ganz Europa berühmt'', in : M. Hubrath – R. Krohn (eds.), *Literarisches Leben in Zwickau im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit : Vorträge eines Symposiums anlässlich des 500jährigen Jubiläums der Ratsschulbibliothek Zwickau am 17. und 18. Februar 1998*, Göppingen, pp. 195–213.
——— (2003), *Epistolae ad Daumium : Katalog der Briefe an den Zwickauer Rektor Christian Daum (1612–1687)*, Wiesbaden.
Maignien, E. (1899), *Catalogue des incunables de la Bibliothèque Municipale de Grenoble*, Mâcon.
Malkin, I. (1987), *Religion and colonization in ancient Greece*, Leiden.
Manca, M. (2002), '*Frangenda est littera*: l'allegoria dei Sette a Tebe nello Pseudo Fulgenzio', in : A. Aloni – E. Berardi – G. Besso (eds.), pp. 219–232.
Mandosio, J.-M. (2003), 'La miscellanée : histoire d'un genre', in : D. de Courcelles (ed.), *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, Paris, pp. 7–36.
Marangoni, M. (1997), *L'armonia del sapere : i Lectionum antiquarium libri di Celio Rodigino*, Venezia.
Marchetti, G. (1974), *Il Friuli : uomini e tempi*, Udine (2e éd. ; 1e éd. 1959).
Margolin, J.-C. (1999), 'L'apogée de la rhétorique humaniste (1500–1536)', in : M. Fumaroli (ed.), pp. 191–257.
Mariotti, I. (1985), 'Lezioni di Beroaldo il vecchio sulla *Tebaide*', in : R. Cardini (ed.), *Tradizione classica e letteratura umanistica : per Alessandro Perosa*, Roma, pp. 577–593.
Martin, E. (1891), *L'Université de Pont-à-Mousson (1572–1768)*, Paris ; Nancy.
Mathieu-Castellani, G. – Plaisance, M. (eds.) (1990), *Les commentaires et la naissance de la critique littéraire, France / Italie (XIVe-XVIe siècles) : actes du colloque international sur le commentaire, Paris, mai 1988*, Paris.
Matthews, V.J. (1996), *Antimachus of Colophon : text and commentary*, Leiden.
Mayer, R.G. (1999), 'Grecism', in : J.N. Adams – R.G. Mayer (eds.), *Aspects of the language of Latin poetry*, Oxford ; New York, pp. 157–182.
Mazal, O. (2003), *Die Überlieferung der antiken Literatur im Buchdruck des 15. Jahrhunderts*, Stuttgart.
Mazzocco, A. (1985), 'Flavio Biondo and the antiquarian tradition', in : R.J. Schoeck (ed.), pp. 124–136.
McFarlane, I.D. (1976), 'Reflections on Ravisius Textor's *Specimen epithetorum*', in : R.R. Bolgar (ed.), *Classical influences on European culture, A.D. 1500–1700 : proceedings of an international conference held at King's College, Cambridge, April 1974*, Cambridge [etc.], pp. 81–90.
McKinley, K.L. (2001), *Reading the Ovidian heroine : 'Metamorphoses' commentaries 1100–1618*, Leiden [etc.].
McLaughlin, M.L. (1995), *Literary imitation in the Italian Renaissance : the theory and practice of literary imitation in Italy from Dante to Bembo*, Oxford.

McNelis, C. (2007), *Statius' Thebaid and the poetics of civil war*, Cambridge.
Mejor, M. (2004), compte rendu de Geerlings–Schulze 2002, *Bryn Mawr Classical Review* 2004.03.24, [non paginé].
Mengelkoch, D. (2010), 'The mutability of poetics: Poliziano, Statius, and the *Silvae*', *Modern Language Notes* 125, pp. 84–116.
——— ([2010]), *Papinian mutability: Statius and early modernity*. [thèse Chapel Hill]
Messerli, S. (2002), *Œdipe enténébré: légendes d'Œdipe au XII*e *siècle*, Paris.
Micozzi, L. (2007), *Il catalogo degli eroi: saggio di commento a Stazio, Tebaide 4, 1–344*, Pisa.
Miller, P.N. (ed.) (2007), *Momigliano and antiquarianism: foundations of the modern cultural sciences*, Toronto.
Minnis, A.J. (1984), *Medieval theory of authorship: scholastic literary attitudes in the later Middle Ages*, London.
Minnis, A.J. – Scott, A.B. (1991), *Medieval literary theory and criticism c. 1100–c. 1375: the commentary-tradition*, Oxford.
Momigliano, A. (1947), 'The first political commentary on Tacitus', *Journal of Roman Studies* 37, pp. 91–101.
——— (1950), 'Ancient history and the antiquarian', *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 13, pp. 285–315.
——— (1955), *Contributo alla storia degli studi classici*, Roma.
Monfasani, J. (1988), 'The first call for press censorship: Niccolò Perotti, Giovanni Andrea Bussi, Antonio Moreto, and the editing of Pliny's *Natural History*', *Renaissance Quarterly* 41, pp. 1–31.
Mora, F. (2005), 'Entre physique et éthique: modalités et fonctions de la transmission des savoirs dans le commentaire sur l'*Enéide* attribué à Bernard Silvestre', in: P. Nobel (ed.), *La transmission des savoirs au Moyen Age et à la Renaissance: actes du colloque international organisé … à Besançon et à Tours, du 24 au 29 mars 2003*, Besançon, pp. 29–42.
Morford, M.P. (1991), *Stoics and Neostoics: Rubens and the circle of Lipsius*, Princeton.
——— (1993), 'Tacitean *prudentia* and the doctrines of Justus Lipsius', in: T. Luce – A. Woodman (eds.), *Tacitus and the Tacitean tradition*, Princeton, pp. 129–151.
Morgan, T. (1998), *Literate education in the Hellenistic and Roman worlds*, Cambridge.
Moss, A. (1996), *Printed commonplace-books and the structuring of Renaissance thought*, Oxford.
——— (1998), 'The *Politica* of Justus Lipsius and the commonplace-book', *Journal of the History of Ideas* 59, pp. 421–436.
Most, G.W. (ed.) (1999a), *Commentaries = Kommentare*, Göttingen.
——— (1999b), 'Preface', in: G.W. Most (ed.), pp. VII–XV.
Mouchel, C. (1990), *Cicéron et Sénèque dans la rhétorique de la Renaissance*, Marburg.
——— (1999), 'Les rhétoriques post-tridentines (1570–1600): la fabrique d'une société chrétienne', in: M. Fumaroli (ed.), pp. 431–497.
Mouren, R. (2001), 'La *varietas* des philologues au XVIe siècle: entre *varia lectio* et *variae lectiones*', in: D. de Courcelles (ed.), *La varietas à la Renaissance*, Paris, pp. 5–31.
Muecke, F. (2010), 'Silius Italicus in the Italian Renaissance', in: A. Augoustakis (ed.), *Brill's companion to Silius Italicus*, Leiden, pp. 401–424.

Muhlack, U. (2000), 'Der Tacitismus: ein späthumanistisches Phänomen?', in: N. Hammerstein – G. Walther (eds.), *Späthumanismus: Studien über das Ende einer kulturhistorischen Epoche*, Göttingen, pp. 160–182.

Mulder, H.M. (1954), *Publii Papinii Statii Thebaidos liber secundus commentario exegetico aestheticoque instructus*, Groningen.

Müller, O. (1870), *P. Papini Stati Thebais et Achilleis cum scholiis*, vol. 1: *Thebaidos libri I–VI*, Leipzig.

Munk Olsen, B. (1991), *I classici nel canone scolastico altomedioevale*, Spoleto.

——— (2004), 'La réception de Stace au Moyen Age (du IXe au XIIe siècle)', in: A. Bihrer – E. Stein (eds.), *Nova de veteribus: mittel- und neulateinische Studien für Paul Gerhard Schmidt*, München, pp. 230–246.

Nativel, C. (ed.) (1997), *Centuriae latinae: cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques Chomarat*, Genève.

——— (ed.) (2006), *Centuriae latinae II: cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières: à la mémoire de Marie-Madeleine de La Garanderie*, Genève.

Nauta, R.R. – van Dam, H.-J. – Smolenaars, J.J.L. (eds.) (2006), *Flavian poetry*, Leiden.

Neuhaus, H. (ed.) (2009), *Die Frühe Neuzeit als Epoche*, München.

Neumann, F. (2001), 'Jeremias Drexels *Aurifodina* und die *Ars excerpendi* bei den Jesuiten', in: H. Zedelmaier – M. Mulsow (eds.), pp. 51–61.

——— (2004), 'Kommentartraditionen und Kommentaranalysen: zum Stand der Forschung', in: G. Regn (ed.), *Questo leggiadrissimo Poeta!: Autoritätskonstitution im rinascimentalen Lyrik-Kommentar*, Münster, pp. 25–77.

Neumeister, S. – Wiedemann, C. (eds.) (1987), *Res publica litteraria: die Institutionen der Gelehrsamkeit in der frühen Neuzeit*, Wiesbaden.

Noille-Clauzade, C. (2007), 'Le commentaire rhétorique classique: un modèle de microlecture non herméneutique' [1.9.2007], *Fabula LHT* 3 ['Complications de texte: les microlectures']. [http://www.fabula.org/lht/3/Noille.html]

Nys, E. (1890), 'A propos de la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre: Eméric Crucé et Ernest, Landgrave de Hesse-Rheinfels', *Revue de droit international et de législation comparée* 22, pp. 371–384.

Olivi, M.-C. (1996), 'Amphiaraos: un exemple de réécriture d'un personnage mythique dans la *Thébaïde*', in: F. Delarue – S.A. Georgacopoulou – P. Laurens (eds.), pp. 135–144.

Osmond, P.J. – Ulery, R.W.J. (2003), 'Sallustius Crispus, Gaius', in: V. Brown – J. Hankins – R.A. Kaster (eds.), *Catalogus translationum et commentariorum*, vol. 8, Washington, pp. 183–326.

Otto, F.W. (1842), [sans titre], *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft (Darmstadt)* 9, col. 845–873.

Pade, M. (ed.) (2005a), *On Renaissance commentaries*, Hildesheim.

——— (2005b), 'Niccolò Perotti's *Cornu copiae*: commentary on Martial and encyclopedia', in: M. Pade (ed.), pp. 49–63.

Padley, G.A. (1976), *Grammatical theory in Western Europe 1500–1700: the Latin tradition*, Cambridge [etc.].

Papy, J. (2000), 'The Scottish Doctor William Barclay, his *Album amicorum*, and his correspondence with Justus Lipsius', in: D. Sacré – G. Tournoy (eds.), *Myricae: essays on Neo-Latin literature in memory of Jozef IJsewijn*, Leuven, pp. 333–396.

Parenty, H. (2009), *Isaac Casaubon helléniste : des studia humanitatis à la philologie*, Genève.
Pasta, R. (2005), 'The history of the book and publishing in eighteenth-century Italy', *Journal of Modern Italian Studies* 10, pp. 200–217.
Pastore Stocchi, M. (2003), 'Sull'utilità attuale dei commenti umanistici ai classici', in : *Intorno al testo*, pp. 173–193.
Pavlovskis, Z. ([1962]), *The influence of Statius upon Latin literature before the tenth century*. [thèse Cornell]
Percival, W.K. (1994), 'A working edition of the *Carmina differentialia* by Guarino Veronese', *Res publica litterarum* 17, pp. 153–177.
Pfeiffer, J. (2004), 'Aneignung und Variation : zum Problem der christlichen Rezeption antiker Literatur im allgemeinen und zum Statius-Kommentar des 'Fulgentius' im besonderen', in : T. Rathmann – N. Wegmann (eds.), *"Quelle" zwischen Ursprung und Konstrukt : ein Leitbegriff in der Diskussion*, Berlin, pp. 196–208.
Pfeiffer, R. (1976), *History of classical scholarship from 1300 to 1850*, Oxford.
Pin, I. ([1995]), 'Erasmo traduttore dell'*Elettra* di Sofocle', in : F. Colussi (ed.), pp. 299–335.
Pintard, R. (1943), *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII*e *siècle*, Paris.
Pollmann, K. (2002), 'Apocalypse now ?! : der Kommentar des Tyconius zur Johannesoffenbarung', in : W. Geerlings – C. Schulze (eds.), pp. 33–54.
——— (2004), *Statius, Thebaid 12 : introduction, text, and commentary*, Paderborn [etc.].
Pozzi, G. (1992), 'Fra teoria e pratica : strategie per il commento ai testi', in : O. Besomi – C. Caruso (eds.), pp. 311–333.
Pritchett, W.K. (1979), *The Greek state at war*, vol. 3 : *Religion*, Berkeley ; Los Angeles.
Punzi, A. (1995), *Oedipodae confusa domus : la materia tebana nel Medioevo latino e romanzo*, Roma.
Queck, G. (1854), *Publius Papinius Statius*, Leipzig.
Rabboni, R. (2000), *Cornelio Bentivoglio d'Aragona : La Tebaide di Stazio*, Roma.
Ramminger, J. (1991), 'Das Enniusfragment 'O praestans animi iuvenis' (*inc.* 47 V.) : eine Fälschung K. Barths ?', *Eranos* 89, pp. 125–128.
——— (2005), 'A commentary ? Ermolao Barbaro's supplement to Dioscorides [Appendix : *Commentarius, commentatio, commentum, commentari* in the late Quattrocento]', in : M. Pade (ed.), pp. 65–85.
——— (2008), 'Notes on the meaning of *commentarius* in the Italian Renaissance', in : C. Santini – F. Stok (eds.), pp. 11–35.
Reeve, M.D. (1977), 'Statius' *Silvae* in the fifteenth century', *Classical Quarterly* 27, pp. 202–225.
——— (1983), 'Statius', in : L.D. Reynolds (ed.), *Texts and transmission : a survey of the Latin classics*, Oxford, pp. 394–399.
——— (1996), 'Classical scholarship', in : J. Kraye (ed.), *The Cambridge companion to Renaissance humanism*, Cambridge, pp. 20–46.
Regoliosi, M. (2000), 'Le *Elegantie* del Valla come 'grammatica' antinormativa', *Studi di grammatica italiana* 19, pp. 315–336.
Reitz, C. (2001), 'Randnote, Glosse, Kommentar ? : der Vergiltext des François Guyet', in : H.-J. Wendel – W. Bernard – S. Müller (eds.), *Wechsel des Mediums : zur Interdependenz von Form und Inhalt*, Rostock, pp. 17–36.

Reynolds, S. (1996), *Medieval reading: grammar, rhetoric, and the classical text*, Cambridge.
Richardson, B. (1998), 'The debates on printing in Renaissance Italy', *La Bibliofilia* 100, pp. 135–156.
Richter, S. (2009), 'Makroepoche der Mikroepochen: "Frühe Neuzeit" in der Deutungskonkurrenz literaturwissenschaftlicher Epochenbegriffe', in: H. Neuhaus (ed.), pp. 143–164.
Riley, M. – Pritchard Huber, D. (2004), *John Barclay: Argenis*, Assen.
Ripoll, F. (1998), *La morale héroïque dans les épopées latines d'époque flavienne: tradition et innovation*, Louvain; Paris.
Ripoll, F. – Soubiran, J. (2008), *Stace: Achilléide*, Louvain.
Rizzo, S. (1973), *Il lessico filologico degli umanisti*, Roma.
Roberts, M. (1985), *Biblical epic and rhetorical paraphrase in late Antiquity*, Liverpool.
Rogledi Manni, T. (1980), *La tipografia a Milano nel XV secolo*, Firenze.
Rossi, L.C. (1992), 'Benvenuto da Imola lettore di Lucano', in: O. Besomi – C. Caruso (eds.), pp. 47–101.
Rossini, O. (1997), 'La stampa a Roma: entusiasmi e riserve nei circoli umanistici', in: M. Miglio – O. Rossini (eds.), *Gutenberg e Roma: le origini della stampa nella città dei papi 1467–1477*, Napoli, pp. 97–112.
Salmeri, G. (1998), 'L'arcipelago antiquario', in: E. Vaiani (ed.), *Dell'antiquaria e dei suoi metodi: atti delle giornate di studio*, Pisa, pp. 257–280.
Sandys, J.E. (1908), *A history of classical scholarship*, Cambridge.
Santini, C. – Stok, F. (eds.) (2008), *Esegesi dimenticate di autori classici*, Pisa.
Saunders, J.L. (1955), *Justus Lipsius: the philosophy of Renaissance stoicism*, New York.
Schmidt, P.L. (1988), 'Lachmann's method: on the history of a misunderstanding', in: A.C. Dionisotti – A. Grafton – J. Kraye (eds.), *The uses of Greek and Latin: historical essays*, London, pp. 227–236.
Schmidt-Biggemann, W. (1983), *Topica universalis: eine Modellgeschichte humanistischer und barocker Wissenschaft*, Hamburg.
Schnapp, A. (1993), *La conquête du passé: aux origines de l'archéologie*, Paris.
Schoeck, R.J. (ed.) (1985), *Acta conventus Neo-Latini Bononiensis = Proceedings of the fourth international congress of Neo-Latin studies, Bologna, 26 August to 1 September 1979*, Binghamton, New York.
Schrijvers, P.H. (2006), 'Silius Italicus and the Roman Sublime', in: R.R. Nauta – H.-J. van Dam – J.J.L. Smolenaars (eds.), pp. 97–111.
Schroeter, A. (1909), *Beiträge zur Geschichte der neulateinischen Poesie Deutschlands und Hollands*, Berlin.
Schweiger, F.L.A. (1832–34), *Handbuch der classischen Bibliographie, Theil 2: Lateinische Schriftsteller*, Leipzig.
Segre, C. (1992), 'Per una definizione del commento ai testi', in: O. Besomi – C. Caruso (eds.), pp. 3–17.
Seifert, A. (1996), 'Das höhere Schulwesen: Universitäten und Gymnasien', in: N. Hammerstein (ed.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, vol. 1: *15. bis 17. Jahrhundert: Von der Renaissance und der Reformation bis zum Ende der Glaubenskämpfe*, München, pp. 197–374.
Severyns, A. (1962), *Texte et apparat: histoire critique d'une tradition imprimée*, Bruxelles.

Seznec, J. (1980), *La survivance des dieux antiques: essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris (2e éd.; 1e éd. 1940).

Shackleton Bailey, D.R. (2003), *Statius*, Cambridge, Ma.; London.

Sineux, P. (2007), *Amphiaraos: guerrier, devin et guérisseur*, Paris.

Skoie, M. (2002), *Reading Sulpicia: commentaries 1475–1990*, Oxford.

——— (2006), compte rendu de Pade 2005, *Bryn Mawr Classical Review* 2006.02.49, [non paginé].

Smolenaars, J.J.L. (1994), *Statius: Thebaid VII: a commentary*, Leiden.

Smolenaars, J.J.L. – van Dam, H.-J. – Nauta, R.R. (eds.) (2008), *The poetry of Statius*, Leiden.

Snijder, H. (1968), *P. Papinius Statius: Thebaid: a commentary on book III*, Amsterdam.

Sowerby, R. (1997a), 'Early Humanist failure with Homer (I)', *International Journal of the Classical Tradition* 4, pp. 37–63.

——— (1997b), 'Early Humanist failure with Homer (II)', *International Journal of the Classical Tradition* 4, pp. 165–194.

Spallone, M. (1990), 'I percorsi medievali del testo: *accessus*, commentari, florilegi', in: G. Cavallo – P. Fedeli – A. Giardina (eds.), *Lo spazio letterario di Roma antica*, vol. 3: *La ricezione del testo*, Roma, pp. 387–471.

Spanneut, M. (1973), *Permanence du stoïcisme: de Zénon à Malraux*, Gembloux.

Speyer, W. (1971), *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum: ein Versuch ihrer Deutung*, München.

Stammen, T. – Weber, W.E. (eds.) (2004), *Wissenssicherung, Wissensordnung und Wissensverarbeitung: das europäische Modell der Enzyklopädien*, Berlin.

Starnes, D.W.T. (1963), *Robert Estienne's influence on lexicography*, Austin.

Starnes, D.W.T. – Talbert, E.W. (1955), *Classical myth and legend in Renaissance dictionaries: a study of Renaissance dictionaries in their relation to the classical learning of contemporary English writers*, Chapel Hill.

Stevens, J. (1945), 'Un humaniste espagnol: le Père Juan-Luis de la Cerda commentateur de Virgile (1558–1643)', *Les Etudes classiques* 13, pp. 210–221.

Stillers, R. (1988), *Humanistische Deutung: Studien zu Kommentar und Literaturtheorie in der italienischen Renaissance*, Düsseldorf.

Stok, F. (ed.) (2002a), *Studi sul Cornu copiae di Niccolò Perotti*, Pisa.

——— (2002b), 'Il laboratorio lessicografico di Perotti', in: F. Stok (ed.), pp. 11–42 (première publication 1993).

——— (2002c), 'Iniziative lessicografiche di Perotti', in: F. Stok (ed.), pp. 95–121 (première publication 1997).

——— (2002d), 'Perotti, Calepino, Forcellini e l'OLD', in: F. Stok (ed.), pp. 217–230.

——— (2002e), 'Le *Differentiae Terentii*', in: A. Isola – E. Menestò – A. Di Pilla (eds.), *Curiositas: studi di cultura classica e medievale in onore di Ubaldo Pizzani*, Napoli, pp. 367–375.

——— (2011a), 'Pomponio Leto e Niccolò Perotti', in: A. Modigliani – P.J. Osmond – M. Pade (eds.), *Pomponio Leto tra identità locale e cultura internazionale: atti del convegno internazionale, Teggiano, 3–5 ottobre 2008*, Roma, pp. 79–94.

——— (2011b), 'Perotti e l'Accademia romana', in: M. Pade (ed.), *On Renaissance academies: proceedings of the international conference "From the Roman Academy to*

the Danish Academy in Rome = Dall'Accademia Romana all'Accademia di Danimarca a Roma", The Danish Academy in Rome, 11–13 October 2006, Roma, pp. 77–90.

Stoppelli, P. (1987), 'Introduzione', in: P. Stoppelli (ed.), *Filologia dei testi a stampa*, Bologna, pp. 7–31.

Sweeney, R.D. (1969), *Prolegomena to an edition of the scholia to Statius*, Leiden.

——— (1997), *Lactantii Placidi in Statii Thebaida commentum*, vol. 1: *Anonymi in Statii Achilleida commentum, Fulgentii ut fingitur Planciadis super Thebaiden commentariolum*, Leipzig.

Syndikus, A. (2007), 'Die Anfänge der *Historia literaria* im 17. Jahrhundert: Programmatik und gelehrte Praxis', in: F. Grunert – F. Vollhardt (eds.), *Historia literaria: Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert*, Berlin, pp. 3–36.

Tandoi, V. (1969), 'Il ricordo di Stazio "dolce poeta" nella sat. VII di Giovenale', *Maia* 21, pp. 103–122.

Tavoni, M. (1986), 'On the Renaissance idea that Latin derives from Greek', *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* 16, pp. 205–235.

Teyssandier, B. (2002), 'Les métamorphoses de la *stoa*: de la galerie comme architecture au livre-galerie', *Etudes littéraires* 34.1–2, pp. 71–101.

Thomson, H.J. (1928), 'Lucan, Statius and Juvenal in the early centuries', *Classical Quarterly* 22, pp. 24–27.

Thuillier, J.-P. (1996), 'Stace, *Thébaïde* 6: les jeux funèbres et les réalités sportives', *Nikephoros* 9, pp. 151–167.

Till, D. (2004), *Transformationen der Rhetorik: Untersuchungen zum Wandel der Rhetoriktheorie im 17. und 18. Jahrhundert*, Tübingen.

Timpanaro, S. (2005), *The genesis of Lachmann's method* [ed. G.W. Most], Chicago; London (1e éd. 1963).

Tinguely, F. (2000), *L'écriture du Levant à la Renaissance: enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève.

Tournoy, G. – De Landtsheer, J. – Papy, J. (eds.) (1999), *Iustus Lipsius Europae lumen et columen: proceedings of the international colloquium, Leuven, 17–19 September 1997*, Leuven.

Tunberg, T.O. (1997), 'Ciceronian Latin: Longolius and others', *Humanistica Lovaniensia* 46, pp. 13–61.

——— (1999), 'Observations on the style and language of Lipsius's prose: a look at some selected texts', in: G. Tournoy – J. De Landtsheer – J. Papy (eds.), pp. 169–178.

Twomey, M.W. (2004), 'Inventing the encyclopedia', in: A.A. MacDonald – M.W. Twomey (eds.), *Schooling and society: the ordering and reordering of knowledge in the Western Middle Ages*, Leuven, pp. 73–92.

Ueding, G. (ed.) (1992–), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen.

Uhl, A. (1998), *Servius als Sprachlehrer: zur Sprachrichtigkeit in der exegetischen Praxis des spätantiken Grammatikerunterrichts*, Göttingen.

Ulery, R.W. (2005), 'Sallust's *Bellum Catilinae* in the edition of Venice 1500: the Medieval commentary and the Renaissance reader', in: M. Pade (ed.), pp. 7–28.

L'Université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps: actes du colloque organisé par l'Institut de recherche régionale en sciences sociales, humaines et économiques de l'Université de Nancy II (Nancy, 16–19 octobre 1972) (1974), Nancy.

Uri, I. (1886), *François Guyet (1575–1655): un cercle savant au XVIIe siècle, d'après des documents inédits*, Paris.

Usher, J. (2003), 'Boccaccio on readers and reading', *Heliotropia* 1,1. [http://scholarworks.umass.edu/heliotropia/vol1/iss1/4]
Valmaggi, L. (1893), 'La fortuna di Stazio nella tradizione letteraria latina e bassolatina', *Rivista di filologia e di istruzione classica* 21, pp. 409–462 et 481–554.
Vanek, K. (2007), *Ars corrigendi in der frühen Neuzeit: Studien zur Geschichte der Textkritik*, Berlin.
Venier, M. (2001), *Per una storia del testo di Virgilio nella prima età del libro a stampa (1469–1519)*, Udine.
Venini, P. (1970), *P. Papini Stati Thebaidos liber undecimus : introduzione, testo critico, commento e traduzione*, Firenze.
Vessey, D. (1992), 'Introduction', in : A.D. Melville – D. Vessey (eds.), *Statius : Thebaid*, Oxford, pp. ix–xliii.
——— (1996), 'Honouring Statius', in : F. Delarue – S.A. Georgacopoulou – P. Laurens (eds.), pp. 7–24.
Vianello, C. (1976), *Edizione nazionale del carteggio di L.A. Muratori*, vol. 3 : *Carteggio con Filippo Argelati*, Firenze.
Vischi, L. (1880), 'La Società Palatina di Milano', *Archivio storico lombardo* 7, pp. 392–566.
Völkel, M. (2006), 'Der Kommentar zu Historikern im 16. und 17. Jahrhundert', in : R. Häfner – M. Völkel (eds.), pp. 181–208.
Vollmer, F. (1898), *P. Papinius Statius : Silvarum libri*, Leipzig.
Volpilhac-Auger, C. (ed.) (2000), *La collection Ad usum Delphini*, vol. 1 : *L'Antiquité au miroir du Grand Siècle*, Grenoble. [vol. 2 : Furno 2005]
Walker, J. (2000), *Rhetoric and poetics in Antiquity*, New York.
Waszink, J. (2004), *Justus Lipsius : Politica*, Assen.
Waszink, J.H. (1975), 'Classical philology', in : T.H. Lunsingh Scheurleer – G.H.M. Posthumus Meyjes (eds.), *Leiden University in the seventeenth century : an exchange of learning*, Leiden, pp. 160–175.
Weber, W. (2002), *Justus Lipsius : De militia Romana libri quinque, De constantia libri duo*, Hildesheim [etc.].
Weijers, O. (ed.) (1995), *Vocabulary of teaching and research between Middle Ages and Renaissance : proceedings of the colloquium London, Warburg Institute, 11–12 March 1994*, Turnhout.
Weiss, R. (1969), *The Renaissance discovery of classical Antiquity*, Oxford.
Whitbread, L.G. (1971), *Fulgentius the Mythographer*, Columbia.
Wilamowitz-Möllendorf, U. von (1898), 'Lesefrüchte', *Hermes* 33, pp. 513–533.
——— (1899), 'Lesefrüchte', *Hermes* 34, pp. 601–639.
——— (1982), *History of classical scholarship* [ed. H. Lloyd-Jones], London (1e éd. 1927).
Wilkins, A.S. (1896), 'Barth's MSS. of the *Thebais* of Statius', *Classical Review* 10, pp. 14–15.
——— (1904), 'P. Papinius Statius, Thebaidos libri XII', in : J.P. Postgate (ed.), *Corpus poetarum latinorum*, vol. 2, London, pp. 308–385.
Williams, R.D. (1972), *P. Papini Stati Thebaidos liber decimus*, Leiden.
Wilson, N.G. (2007), 'Scholiasts and commentators', *Greek, Roman and Byzantine studies* 47, pp. 39–70.
Woestijne, P. van de (1950), 'Les scolies à la *Thébaïde* de Stace : remarques et suggestions', *L'Antiquité classique* 19, pp. 149–163.

Wolff, E. (1997), 'Les *Adversaria* de Caspar von Barth (1587–1658): histoire, dessein et influence de l'œuvre', *Latomus* 56, pp. 40–53.

——— (2006), 'Barth (Caspar von) (1587–1658)', in: C. Nativel (ed.), pp. 57–60.

——— (2010), 'Retour sur la datation et l'origine de Lactantius Placidus, commentateur de Stace', *The Phoenix* 64, pp. 423–429.

Wolff, E. – Graziani, F. (2009), *Fulgence: Virgile dévoilé, suivi de Pseudo-Fulgence: Sur la Thébaïde, Isidore de Séville: Etymologie (extraits), Bernard Silvestre: Commentaire à Martianus Capella (préface), Boccace: Interprétation de la Comédie de Dante (extraits)*, Villeneuve d'Ascq.

Wolfson, S. (2005), 'Réflexions sur les Dauphins in-quarto: savoir, tradition et bibliophilie' [adaptation française C. Volpilhac-Auger], in: M. Furno (ed.), pp. 511–524.

Young, R.V. (1999), 'Lipsius and imitation as educational technique', in: G. Tournoy – J. De Landtsheer – J. Papy (eds.), pp. 268–280.

Zabughin, V. (1906), 'L'insegnamento universitario di Pomponio Leto', *Rivista d'Italia* 9.2, pp. 215–244.

——— (1909–12), *Giulio Pomponio Leto: saggio critico*, Roma; Grottaferrata.

Zedelmaier, H. (1992), *Bibliotheca universalis und Bibliotheca selecta: das Problem der Ordnung des gelehrten Wissens in der frühen Neuzeit*, Köln [etc.].

——— (2001), 'Lesetechniken: die Praktiken der Lektüre in der Neuzeit', in: H. Zedelmaier – M. Mulsow (eds.), pp. 11–30.

——— (2003), 'Johann Jakob Moser et l'organisation érudite du savoir à l'époque moderne', in: E. Décultot (ed.), *Lire, copier, écrire: les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII*e *siècle*, Paris, pp. 43–62.

——— (2009), 'Gelehrtes Wissensmanagement in der Frühen Neuzeit', in: H. Neuhaus (ed.), pp. 77–89.

Zedelmaier, H. – Mulsow, M. (eds.) (2001), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen.

Zwierlein, O. (2002), ''Interpretation' in Antike und Mittelalter', in: W. Geerlings – C. Schulze (eds.), pp. 79–101 (première publication 1998).

INDEX NOTARUM

Cet index recense les notes des commentaires sur la *Thébaïde* qui sont citées dans la présente étude. Pour les ouvrages comme le commentaire sur les *Silves* publié par Bernartius en 1599 ou l'édition des œuvres de Stace publiée par Lindenbrog en 1600, on se reportera à l'*index nominum* et à l'*index rerum*.

Désignations abrégées :

LP	"Lactantius Placidus"	Lo1727	Londres (Harte)
Ve1570	Venise (Pavesi)	Mi1731–32	Milan (Argelati)
An1595	Anvers (Bernartius)	Ox1767	Oxford (Lewis)
PM1601	Pont-à-Mousson (Barclay)	Mi1782–88	Milan (anonyme)
Pa1620	Paris (Crucé)	Ve1786	Venise (anonyme)
Lo1648	Londres (Stephens)	Lo1824	Londres (Valpy–Dyer)
Am1653	Amsterdam (Gronovius)	Pa1825–30	Paris (Amar–Lemaire)
Pa1658	Paris (Marolles–Guyet–Peyrarède)	Pa1829–32	Paris (Achaintre–Boutteville)
Zw1664–65	Zwickau (Barth)	Fr1833	Francfort (Weber)
Le1671	Leyde (Veenhusen)	Pa1835–36	Paris (Dübner)
Pa1685	Paris (Beraldus)	Pa1842	Paris (Nisard–Arnould–Wartel)

Forme des références :

<3.204>	référence du vers de Stace non fournie dans l'ouvrage
"p.446." *vel sim.*	forme de la référence telle qu'elle figure dans l'ouvrage
tr.3.293	référence du vers de la traduction
st.2.77	référence de la stance du *volgarizzamento*
[3.211]	référence erronée, ou obsolète (livre 10), telle qu'elle figure dans l'ouvrage
*arg.*2.10	référence du vers de l'*argumentum antiquum*

Sur les quatre premiers cas, voir au chapitre 2 la présentation des ouvrages concernés. (Cf. chapitre 1, p. 44 sur les conventions utilisées dans le livre à l'intérieur des citations.)

Index par ouvrage

LP

1.3–16 *passim* 428–431
1.153–154 316, 339
1.382 526
1.625 253
2.253 526
2.294–295 61
2.415–420 321
2.445 638
2.446 638
2.551 257–258
2.553 258
3.4 237
3.26 262
3.39 31
3.41–42 302, 328
3.42–44 262
3.64 35–36
3.87 299, 326, 333
3.106 187, 302
3.129 304
3.134 302, 377
3.141 322, 327
3.145 304

LP (*cont.*)
3.150 333
3.152 304
3.157–159 320
3.160 304, 333
3.161 255, 329–330, 333, 334
3.163 [*voir* 3.161]
3.176–178 316
3.197 237
3.201–203 62, 299
3.205 234
3.209 34
3.216 169
3.262 142
3.302 379
3.374 237
3.422 135
3.454 34
3.461 189
3.479 62, 73
3.507 62, 434
3.558 234, 260
3.672 235, 258
4.698 263
5.378–380 316, 317
6.563 438–439
6.600 262
7.312 263–264
7.793 135
8.198 62
9.517–519 483
9.759 268
10.841 560
11.393 370
11.547 135
12.481–482 621
12.510 621
Ve1570
st.1.2–3 ~ 1.4–10 60, 429
st.1.4 ~ 1.12 429
st.1.29 ~ 1.98 435
st.1.32 ~ 1.111 435
st.1.74 ~ 1.278–279 433
st.1.196 ~ 1.680 434
st.2.77 ~ 2.265 163, 435
st.2.79 ~ 2.269 435
st.2.88 ~ 2.292 61
st.3.8 ~ 3.25 61
st.3.53 ~ 3.193 62
st.3.58 ~ 3.203 21, 61, 62, 342
st.3.59 ~ 3.205 62
st.3.98 ~ 3.352 62
st.3.133 ~ 3.478 62
st.3.133 ~ 3.479 62
st.3.140 ~ 3.506 62
st.3.141 ~ 3.507 62, 429
st.5.129 ~ 5.458 61
st.8.74 ~ 8.198 62
st.12.200 ~ 12.665–676 433
An1595
1 (note introductive) 69–70, 408, 418, 420, 435, 448
1.5 432
1.51 66, 579, 593, 626–627
1.74 222
1.85 222
1.103 222
1.106 222
1.118[119] 73
1.127 593, 597, 636
1.144 222
1.170 593, 597, 599
1.213 624
1.227 283, 285–286
1.255 435
1.321 384, 386
1.377[375] 393, 553
1.424 627
1.440 385
1.507 518, 531
1.553 518, 531
1.637 385
1.668[658] 278, 323
2.17 282, 292
2.46 18
2.60 73
2.170 385
2.187 378
2.277 385
2.286 466
2.341 534
2.345 593, 634
2.352 371, 373
2.406 626
2.438 377
2.446 635
2.505 435
2.549 64, 378
2.688 596, 601, 635
2.694 597, 623
3.18 235, 313, 324, 344

3.24	70
3.50	71, 72
3.58	228
3.73	32, 71, 276, 384
3.92	21, 71–72, 607, 626, 633
3.106	194, 339
3.163	248, 330
3.180	337
3.203	20, 22, 70
3.204	73, 648–649
3.214	225, 226
3.227	68, 227, 235
3.250	244, 248
3.259	20, 22, 70, 313
3.269	68, 235–236, 238
3.290	339
3.300[307]	191, 248
3.316	228
3.325	339, 522
3.326	20, 22, 384
3.331	276
3.352	19, 20, 22, 71, 73, 339
3.368[367]	244, 248
3.374	21, 69, 237, 593, 597, 626
3.379	277, 282
3.390	254, 297, 382
3.405	236
3.430	36, 73
3.452	22
3.453	73
3.475	73
3.476	35, 73
3.478	337
3.479	73
3.506	80
3.507	235
3.542	73
3.543	73
3.554	285
3.567	228, 233, 248
3.587	68, 69, 227, 235, 242
3.597	68, 70
3.598	558
3.636	248, 254, 384
3.650	235, 324
3.664	80
3.667	235
3.705	285
4.5	525, 594–595, 618
4.6	549
4.43	419
4.81	337
4.202	70, 73, 86, 92, 256, 535
4.203	70, 92
4.269	73
4.288	525
4.378	453
4.561	337
4.563	337
4.571	337
4.573	337
4.661[650]	627
5.14	277, 284
5.59	593, 597
5.442	435
5.641[651]	73
5.668[678]	20, 68, 213, 513, 517, 518, 528–529, 530, 535
6.5	563
6.30	518, 529
6.77	554
6.95	618
6.126	512
6.217	172
6.238	73, 518
6.850[848]	385
7.10	277, 284
7.340	435
7.374	508
7.502	507
7.512	249
8.102	435
8.550[549]	169
9.501	283
9.519	483
9.523	70, 109, 285
9.638	535
10.17	68, 168, 184, 560–562, 563
10.139[133]	384
10.176[171]	507, 549
10.186[179]	368
10.326[321]	564, 568–569
10.493[488]	596, 597, 635
10.644[659]	324
10.704[699]	593, 603, 635
10.813[808]	249
11.257	634

An1595 (*cont.*)
11.428 324
11.661 408
11.680 217
11.720 597, 627
12.161 538
12.188 511, 534–535
12.509[519] 620
12.510[520] 620
12.540[550] 518, 535
12.576[586] 438
12.649[659] 549
An1595 “Omissa”
1.22 68
1.55 68
<1.60> “pag.22. vers.6. in scholijs” 68
<1.85> “pag.23. vers.34.” 68
<1.148> “pag.29. vers.23.” 68
1.298[228] 68
2.214 509, 518
PM1601
1 (note introductive) 77, 80
1.5 430
1.7 430
1.9 80, 430, 618
1.11 430
1.12 (quod saeuae Iunonis opus) 430
1.12 (cui … mater) 430
1.23 80
1.27 323
1.34 421
1.35 421
1.36 421
1.39 421
1.41 (quem prius heroum Clio dabis?) 421
1.41 (immodicum irae Tydea) 421
1.42 421
1.44 421
1.45 421
1.51 628
1.55 80
1.92 80
1.118 79
1.127 636
1.227 286
1.337 80
1.383 522
1.506 531
1.507 531
1.541 531
1.668 80, 278, 323
1.719 79
2.16 274, 277, 282, 292
2.60 321
2.75 628
2.141 418
2.259 534
2.575 316, 317
3.24 297, 298, 322
3.32 296
3.57 77, 78, 297
3.59 328, 409
3.62 310, 323
3.77 20, 327
3.87 326, 342, 395
3.89 347
3.100 78
3.204 648
3.239 322
3.325 522
3.379 80, 277, 282
3.438 78, 297, 329, 339
3.475 339
3.476 339
3.477 78, 339
3.478 339
3.479 339
3.480 339
3.495 78, 79
3.506 80
3.520 78
3.551 79, 581
3.553 310, 318, 320, 323, 329, 344
3.664 80
4.5 508, 548
4.6 508, 548
4.78 638–639
4.146[140] 334
4.148 334
4.269 548
4.570 311
5.11 399
5.139 328
5.618 316–317
6.60 378
6.314 418
6.351 323
7.83 327, 329

7.499 327
7.501 327
8.247 77
Pa1620
<1.118> “p.14” 85
<1.179> “p.20” 84
<1.209> “<p.22>” 305
<1.227> “p.24” 286
<1.439> “p.41” 85
<1.542> “p.48” 457, 531
<1.668> “p.56” 88, 278
<2.16> “p.64” 250, 277, 282, 291–292, 386
<2.91> “p.70” 519
<2.129> “p.72” 249, 457
<2.204> “p.78” 519
<2.215> “p.79” 509
<2.251> “p.82” 533
<2.401> “p.92” 86, 87, 286
<2.418> “p.93” 86
<2.737> “p.111” 530, 532
<2.742> “p.111” 532
<3.377> “p.135” 407
<3.379> “p.135” 268, 277, 282
<3.398> “p.136” 318
<3.563> “p.147” 151
<3.586> “p.148” 305, 370
<4.6> “p.157” 550, 551, 553
<4.7> “p.157” 550
<4.50> “p.165” 86, 262
<4.152> “p.167[165]” 85, 226
<4.202> “p.171” 70, 86, 256
<4.230> “p.172” 87, 548
<4.412> “p.184” 86, 344, 360
<4.482> “p.188” 250, 293, 303, 314, 330, 336, 338
<6.5> “p.255” 85, 262, 347, 510, 517, 529
<6.63> “p.259” 369, 374
<6.122> “p.263” 305, 369, 510
<6.166> “p.266” 85, 292–293
<6.238> “p.271” 510
<6.240> “p.271” 84, 85
<6.473> “p.285” 368–369
<6.593> “<p.290>” 84, 85
<6.751> “p.297” 386–387
<6.836> “p.301” 84
<7.675> “p.344” 85
<8.60> “p.356” 394
<8.284> “p.368” 535
<8.290> “p.368” 522
<8.765> “p.389” 86, 534, 536, 542
<9.95> “p.395” 85
<9.423> “p.409” 262
<9.500> “p.412” 283
<9.517> “p.413” 484
<9.572> “p.415” 84, 536
<9.574> “p.415” 370, 536
<9.901> “p.428” 519
<10.16> “p.431” 88, 284, 314
<10.56> “p.433” 88
<10.176[170]> “p.438” 88, 368
<10.186[180]> “p.438” 314, 330, 368
<10.215[209]> “p.440” 88, 394
<10.309[303]> “p.444” 88, 506, 510
<10.326[320]> “p.445” 88, 565
<10.338[332]> “p.446” 314
<10.445[439]> “p.451” 443, 457
<10.470[464]> “p.451” 88, 314, 328, 330
<10.527[521]> “p.454” 557, 568
<10.532[526]> “p.454” 558
<10.533[527]> “p.455” 87, 555–556, 558
<10.536[530]> “p.455” 558, 560
<10.544[538]> “p.455” 88
<10.622[616]> “p.459” 87
<10.700[694]> “p.462” 314, 318
<10.712[706]> “p.463” 85
<10.793[787]> “p.466” 88
<10.841[835]> “p.468” 88, 558, 560
<11.63> “p.477” 85, 88
<11.190> “p.481” 484, 537
<11.285> “p.485” 532
<11.393> “p.489” 370
<11.559> “p.496” 326, 394, 396, 608
<12.175> “p.512” 620–621
<12.205> “p.514” 519
<12.301> “p.518” 394, 396
<12.353> “p.521” 84, 566–567, 568
<12.525> “p.528” 569
<12.615> “p.531” 85
<12.616> “p.531” 85
<12.619> “p.531” 85
<12.620> “p.531” 85
<12.623> “p.531” 85
Ach.<1.38> “p.554” 394
Ach.<1.244[2.47]> “p.591” 394
Ach.<1.252[2.55]> “p.595” 394
Ach.<1.422[3.26]> “p.615” 558
Ach.<2.71[5.71]> “p.668” 286

Pa1620 (*cont.*)
Ach.<2.132[5.132]> "p.670" 229, 555
Ach.<2.134[5.134]> "p.670" 555
Ach.<2.136[5.136]> "p.670" 555
Lo1648
tr.1.6 (Europa's rape) = 1.5 431
tr.1.6 (Agenor's fatall law) = 1.5 431
tr.1.12 = 1.11 431
tr.1.14 = 1.13 431
tr.1.15 = 1.14 431
tr.1.47 = 1.35 421
tr.1.56 = 1.42 421
tr.1.265 = 1.213 624
tr.1.477 = 1.383 522
tr.2.332 = 2.274 91
tr.2.333 = 2.273 91
tr.3.2 = 3.2 20
tr.3.3 = 3.4 92
tr.3.30 = 3.25 93
tr.3.43 = 3.36 93
tr.3.46 = 3.40 301, 328, 342, 343
tr.3.47 = 3.41 301
tr.3.359 = 3.319 336–337
tr.3.397 = 3.352 92
tr.3.498 = 3.441 93, 166
tr.3.519 = 3.461 344
tr.3.522 = 3.464 92, 337
tr.3.528 = 3.470 337
tr.3.535 = 3.477 343
tr.3.540 = 3.481 343
tr.3.566 = 3.506 342, 343
tr.3.567 = 3.507 434
tr.3.570 = 3.513 93, 343
tr.3.591 = 3.531 342
tr.3.624 = 3.548 92
tr.3.669 (Pelorus) = 3.596 92
tr.3.669 (th' Island) = 3.597 92
tr.3.712 = 3.633 344
tr.3.718 = 3.638 343
tr.3.731 = 3.650 93, 343
tr.4.51 = 4.44 522
tr.4.217 = 4.190 624
tr.4.233 = 4.202 70, 92
tr.5.241 = 5.217 91
tr.5.572 = 5.506 91
tr.5.796 = 5.694 91
Am1653
1.10 99, 362
1.33 97, 420
1.53 99, 101
1.64[65] 101, 259, 277
1.112 249, 251, 285, 389, 476
2.17 292
2.108[89] 95, 259
2.382 249
2.484 248
2.492 101
2.538 100
2.551 247, 248, 257, 378
2.573 249, 256
3.71 17, 232, 237, 239, 256, 377
3.163 255, 327, 330, 334
3.171[170] 99, 249, 377
3.202 300
3.211 100, 225, 226, 313, 327, 328, 333
3.368 364, 383
3.438 233
3.443 249, 375
3.505[504] 100, 366
3.536[563] 309, 313
3.563[564] 100, 253, 383
3.583 248, 327
3.619 382, 384
3.692 99, 248
3.696 313, 324
3.698 314, 324
4.125 461
4.183 97, 461
4.286[386] 99, 406, 461
4.375 101
4.697 263
4.714[724] 263
4.780[790] (787 Hill) 285
4.833[843] (840 Hill) 248
5.285 101
6.718 267
8.388 288
8.446b[448] 267
8.515 97
9.342 288
9.891[890] 288
10.106[100] 267
10.107[102] 227
10.128[120] 227

10.131[125]	227	4.564	151
10.734[729]	378, 379	4.747 (754 Hill)	110
11.191	98	4.826 (833 Hill)	270, 271
11.429	97, 247, 256, 262–263	5.452	112, 271
		5.472	113
11.471	288	6.67	109, 270
11.547	283, 329	6.79	111
12.302	94, 133	6.88	108
Pa1658 infrapaginal		7.59	271
1.8	431	8.199	273
1.42	421	8.246	271
1.45	421	8.286	399
2.37	108, 270	8.304	109
3.1	109	8.375	273
3.10	324	8.657	271, 273
3.87	333	8.666	271
3.88	109	8.670	271
3.109	313	8.702	271
3.153	106	8.705	271
3.154	108	8.721	305
3.157	110	9.523	109, 285
3.160	108	9.752	109
3.162	106	10.209[203]	272
3.187	110	10.546[541]	275
3.197	108	10.652[647]	271, 272, 274
3.214	109	10.864[859]	281
3.264	108	10.932[927]	272, 273
3.268	108	10.937[932]	272, 273
3.274	108	11.25	272
3.275	106, 314	11.87	274
3.300	109	11.327	274
3.302	378–379	11.394	273
3.325	109, 522	11.396	273, 275
3.328	108	11.409	271, 274
3.362	108	11.418	274, 450
3.404	108	11.458	275, 450, 470
3.426	109	12.233	305
3.433	110	12.248	271
3.438	336	12.280	281
3.439	109	12.778	274
3.478	110	Pa1658 marginal	
3.487	108	1.5	431
3.498	108	1.313	107
3.553	313	1.559	107
3.583	374	1.715	107
3.590	108	3.1	110
3.603	108	3.15	110
3.657	108	3.82	110
3.698	109	3.198	111
3.705	108	3.443	111
3.721	110	3.478	110
4.380	453	3.506	110

Pa1658 marginal (*cont.*)
3.642 111
4.8 338
4.43 338
4.46 338
4.59 338
4.61 343
4.65 111
4.74 343
4.281 111
4.345 338
4.474 338
4.512 111
4.514 338
4.526 338
4.565 338
4.571 338
4.573 338
4.576 338
4.591 107, 111
4.610 338
4.647 111
4.768 (775 Hill) 338
4.796 (803 Hill) 338
4.805 (812 Hill) 343
5.77 111
6.79 107, 111
6.337 107
8.246 273
Pa1658 final
1 (note introductive) 112
1.7 432
1.10 432
1.14 432
1.35 421
1.275 524
1.325 524
1.383 522
1.545 531
1.702 114
2.541 524
3.34 103, 112
3.319[329] 336, 520, 524
3.398 336, 521
3.407 112
3.422 336
3.461 114
3.479 336
3.526 336
4.44[43] 522
4.81 524
4.117 114
4.179 112
4.720 (727 Hill) 271
4.838 (845 Hill) 271
5.452 112, 272
5.472 113, 272
6.<2–3> 417, 442
6.23–24 106, 113
6.156 271
7 (note introductive) 106
8 (note introductive) 113
8.199–200 273
8.237 114
8.246 273, 275
8.286[287] 399
8.375 273–274
8.657 273, 280
8.703 280
8.722 105
10 (note introductive) 113
10.5 280
10.209[203] 272
10.547[542] 275
10.574[569] 107
10.652[647] 272, 629
10.932[927] 272, 273, 280
11 (note introductive) 113
11.26[29] 272
11.394[393] 273, 275
11.409 274
11.452[412] 274–275, 450
12.250 273
12.816 443
Ach.1.344[2.147] 107
Zw1664–65
*arg.*2.10 380
*arg.*3.13 427
*arg.*4.1 407–408, 447, 602
*arg.*4.5 449
*arg.*4.6 427
*arg.*5.1 380
*arg.*6.6 380
*arg.*6.7 470
*arg.*10.11 629
1.1 131–132
1.2 421, 463
1.3 361, 375, 397
1.5 361, 375, 397, 432, 433, 470
1.7 362, 375, 397, 432, 435
1.10 (iusserit Amphion) 432

1.10 (Tyrios montes) 362
1.11 (graues irae) 432
1.11 (cognata in moenia) 432
1.12 433
1.13 432
1.14 432, 433
1.34 421
1.41 421
1.51 628
1.66 505, 518
1.68 519
1.88 406
1.113 249, 252, 255, 389, 477
1.123 130, 517, 525
1.124 477
1.126 369, 374, 599
1.127 637
1.128 (saeuus amor) 637, 640
1.128 (secundi) 462
1.130 462
1.142 462
1.151 525
1.160 135
1.170 598, 599, 637
1.171 473
1.187 607
1.189 422
1.191 638
1.197 121, 127
1.213 624
1.225 131
1.255 260
1.299 422
1.327 505
1.383 522–523
1.390 495
1.399 424, 527, 607
1.415 256, 263
1.466 260
1.470 519
1.506 531
1.507 531
1.508 531
1.511 456
1.524 367
1.541 531
1.552 456, 457, 531
1.556 397
1.569 536
1.601 127
1.616 121, 138, 385
1.624 253
1.669 278
1.676 382
1.690 629
1.709 520
2.35 521
2.49 376
2.74 508
2.75 628
2.96 531
2.98 531
2.99 531
2.125 380
2.134 79
2.147 253, 380
2.156 138, 443, 449, 604, 608, 611
2.176 474
2.178 600, 602
2.197 505
2.247 258, 622
2.248 (fractis obtendunt limina siluis) 373
2.248 (obtendunt limina) 516–517, 519, 541
2.250 124
2.251 526, 533, 595
2.259 534, 541
2.265 424
2.269 131
2.271 464
2.272 287, 464, 492
2.273 288
2.277 465
2.279 (fulminis extremi cineres) 465
2.279 (uiridumque draconum) 464
2.283 465
2.284 465, 490
2.289 (prima fides operi) 465
2.289 (Cadmum iacentem) 466
2.290 466
2.291 466
2.304 424
2.345 637
2.346 254, 287, 288
2.406 598
2.408 126

Zw1664–65 (*cont.*)
2.418 125
2.429 265, 493, 495
2.446 638
2.450 508
2.453[452] 121, 123
2.688 598
2.690 (fortuna satis usus) 602, 609
2.690 (restabat acerbis) 610
2.693 420
2.738 530
3.2 406
3.4 (parati) 131, 231, 233, 246, 279
3.4 (scelerisque parati … exercent) 131, 231, 233, 279, 395, 598, 605, 606, 628
3.6 493, 495, 599, 606
3.7 454, 455
3.8 454, 455
3.9 606
3.10 (subsidio globus) 331
3.10 (data fama) 312
3.11 312
3.12 312, 454
3.14 312, 454
3.15 454
3.18 (si conserta manus) 606
3.18 (turbidus) 455
3.19 (angitur) 368, 375
3.19 (super omnia) 455
3.21 312
3.22 406
3.24 455
3.25 (purior) 319
3.25 (Olenii) 262
3.30 253
3.32 598, 606
3.35 406
3.40 186
3.41 301, 485
3.44 262
3.57 407
3.60 607
3.62 313
3.64 630
3.67 376
3.68 302
3.71 248, 256–257
3.74 313
3.75 606
3.76 327, 331
3.77 (adsilient) 331
3.77 (neque enim ipse moror) 606
3.79 369, 376, 606
3.80 508
3.83 606
3.84 607, 631
3.87 326, 395, 397
3.89 347, 631
3.92 607, 633
3.97 606, 630
3.98 407, 617
3.101 (contemptum regis) 287
3.101 (quamquam ampla) 131
3.101 (ampla libertas) 631
3.104 302
3.106 131, 187, 226, 302
3.111 34, 261
3.112 127
3.113 34
3.115 131, 224–225, 226
3.116 319
3.122 309, 358, 383
3.123 (imbres) 309, 312
3.123 (ore uno) 309
3.125 407
3.133 302
3.139 302
3.146 340
3.147 453
3.148 37
3.149 397
3.150 127
3.156 491
3.163 254
3.175 (annosum apicem) 31
3.175 (conscius actis noctis) 143
3.184 492
3.185 492
3.186 376
3.187 492

3.190 443, 492
3.193 340
3.197 331
3.202 492
3.203 492
3.210 36
3.218 332
3.234 120, 138
3.238 127, 242, 269, 281
3.240 488
3.245 611
3.247 435
3.256 130
3.262 142
3.263 492
3.271 492
3.274 437, 492
3.280 458
3.294 165, 235, 246, 248
3.297 492
3.300 191, 287
3.301 130
3.302 319
3.308 488
3.310 395
3.311 319
3.323 (signa dare) 382, 385–386
3.323 (inuoluere miseros) 455
3.325 523
3.332 130
3.343 483
3.374 601
3.375 130
3.390 382
3.406 387
3.422 135
3.439 437
3.460 387, 492
3.466 124, 125, 419, 420
3.476 340
3.478 (Niliacumque pecus) 340
3.478 (patrioque aequalis honori) 125
3.483 142
3.506 340
3.507 340
3.511 379
3.534 231, 233, 239
3.550 130
3.555 (eruimus) 312
3.555 (terminus aeui) 120, 136, 137, 138, 139
3.557 492
3.558 260
3.562 598
3.573 437
3.584 246
3.587 130
3.598 426
3.602 426
3.604 435
3.605 279, 319
3.609 279, 424
3.612 279
3.613 248
3.615 426, 457
3.618 169
3.619 382
3.620 382, 383
3.622 287
3.630 435
3.634 279
3.641 488
3.644 279
3.648 279, 426
3.656 257–258
3.657 (tibi serta dabunt) 327
3.657 (tua prorsus inani) 327–328
3.660 373
3.661 261, 599
3.662 261
3.665 260, 263
3.667 130
3.672 258
3.677 385
3.683 143
3.691 492
3.710 253, 380
3.719 313
4 (note introductive) 416, 461
4.5 551
4.6 495, 515, 551
4.16 121
4.25 478
4.37 453
4.43 419
4.44 523
4.45 419, 524
4.49 269
4.52 524

Zw1664–65 (*cont.*)
4.67 555
4.78 639
4.193 424
4.194 (dona uiro) 424
4.194 (spoliisque potentis) 424
4.202 70, 256, 535
4.203 70, 256, 535
4.211 362, 374
4.226 406
4.286 406, 461, 525
4.291 416
4.318 397
4.327 136, 137
4.369 462
4.374 462
4.376 462
4.377 453, 454, 462
4.378 453
4.381 454
4.409 (ille deos non) 463
4.409 (larga caede) 463
4.414 463
4.421 463
4.434 262
4.468 463
4.482 294
4.487[486] 463
4.515 463
4.524 372, 388
4.528 463
4.575 436
4.603 531
4.697 263
4.714 263
4.721 (728 Hill) 435
4.722 (729 Hill) 130, 140, 646, 658
4.724 (731 Hill) 127
4.780 (787 Hill) 253, 260
4.796 (803 Hill) 340
5.22 419, 420
5.48 599
5.59 597, 618
5.61 526
5.87 475
5.92 419, 420, 444
5.116 233
5.117 377
5.158 593
5.208 (euinctum ramis) 455
5.208 (altaque in mole tapetum) 455
5.209 452, 475
5.232 255
5.234 451, 520, 570, 640
5.236 (etiamnum in murmure) 451
5.236 (truncos uultus) 451
5.239 488
5.247 475, 488
5.255 371
5.256 452
5.257 451–452
5.258 452
5.262 436
5.329 529, 535
5.359 598, 602
5.373 366–367
5.597 453, 570
5.608 (imago [1]) 130, 134, 457, 582–583, 616, 622
5.608 (imago [2]) 457, 583
5.688 543, 603, 606, 618–619
5.689 618
5.715 380, 439
6 (note introductive) 416, 417, 446, 475
6.54 541, 542
6.55 541
6.56 541
6.60 542
6.61 542
6.62 541
6.67 540
6.70 211
6.121 125, 126, 541, 543, 619
6.128 541
6.238 518
6.260 372
6.261 372
6.262 372
6.265 372
6.275 505
6.295 138, 598
6.298 387, 397, 469
6.301 419
6.302 419, 515
6.303 332, 366
6.304 332
6.310 139, 140, 646, 658
6.314 419

6.321 137–138
6.354 545–546, 569
6.380 256
6.394 396
6.398 490
6.399 490
6.404 126, 137, 490
6.440 324
6.463 420
6.517 422
6.597 (Parthorumque fuga) 569
6.597 (sagittas) 381
6.600 262
6.618 305
6.693 601
6.789 395
7.22 246, 319
7.63 628
7.107 524
7.112 460, 461
7.113 (lymphare incursibus urbes) 460
7.113 (lymfare) 460
7.116 475
7.130 256
7.144 478
7.204 458, 476, 479
7.312 264
7.564 476
7.635 456
7.647 256, 263
7.688 422
7.689 422
7.693 426
7.699 493, 495, 601–602, 609
7.701 616
7.720 377, 491
7.750 622–623
7.767 450
7.784 446, 485, 486, 606, 616
7.788 612
7.792 256
7.809 374, 617
8.1 255, 425, 607, 617
8.2 505
8.4 617
8.10 261
8.44 436
8.49 436
8.51 368, 436
8.52 436
8.54 436
8.55 436
8.60 396
8.68 337
8.69 337
8.71 337
8.72 337
8.76 337
8.78 617
8.81 388
8.82 388, 389
8.87 486
8.90 486
8.127 530
8.182 473
8.262 126
8.268 389
8.417 555, 556
8.440 455
8.677 395
8.712 453
8.727 488
8.746 426
8.759 (misero) 609
8.759 (ferebat) 610
9.76 612, 630, 632
9.93 397
9.178 388
9.180 486
9.225 456, 461
9.231 461
9.232 461
9.234 461
9.239 461
9.242 461
9.248 462, 473
9.266 462
9.333 462
9.506 462
9.518 483
9.519 484
9.638 136, 518, 535
9.760 268
9.771 495
9.811 124, 258
9.814 598
9.898 419
10.17 562
10.56 126
10.83 462

Zw1664–65 (*cont.*)
10.93 462
10.96 462
10.106[100] 269
10.107[101] 462
10.112[105] 269
10.116[110] 462
10.119[113] 462
10.121[115] 462
10.126[120] 462
10.154[148] 486
10.208[202] 618
10.229[223] 127
10.233[227] 383, 385
10.235[229] 495
10.236[230] 123, 379
10.240[234] 396
10.299[293] 397, 451
10.311[305] 397, 451
10.313[307] 452
10.319[313] 486
10.326[320] 565
10.333[327] 598
10.334[328] 127
10.372[366] 386
10.378[372] 486
10.384[378] 459
10.387[382] 485, 566
10.388[383] 485, 566
10.429[423] 459
10.431[425] 420, 460, 473, 611
10.436[430] 460
10.441[435] 459
10.448[442] 459
10.449[443] 460
10.455[449] 389
10.493[487] 493, 601
10.522[516] 558
10.527[521] 255, 558
10.528[522] 558
10.530[524] 558, 560
10.533[527] 555, 556
10.536[530] 558, 560
10.538[532] 558
10.607[601] 130
10.620[614] 629, 632
10.644[638] 530
10.646[640] 139, 400
10.688[682] 396, 397
10.702[696] 268
10.704[698] 599, 600
10.729[723] 396
10.732[726] 520
10.742[736] 469
10.744[738] 556, 569
10.752[746] 486
10.754[748] 389
10.757[751] 130
10.758[752] 254
10.777[771] 121, 469
10.779[773] 17, 470
10.780[774] 452
10.790[784] 253
10.825[820] 400
10.828[822] 470
10.829[823] 382
10.831[825] 374, 470
10.841[835] (innumerosque gradus) 559, 569
10.841[835] (gemina latus arbore clausus) 559
10.897[891] 618
10.908[902] 618
10.938[932] 618, 625
10.939[933] 254
11.8 470
11.93 137
11.178 395
11.208 505
11.295 423
11.361 256, 263
11.379 312, 325, 331
11.390 312, 325
11.429 256, 262–263
11.432 281
11.455 371
11.500 462
11.503 388
11.504 472
11.521 253
11.526 554
11.535 128, 137
11.539 420, 423
11.541 396, 423
11.543 554
11.547 135, 262
11.555 444, 457
11.561 493–494
11.564 (utque superstantem) 345
11.564 (pronumque in pectore) 345
11.565 (occulte) 345
11.565 (uitae labantis) 345

11.566 (relliquias tenues) 345–346
11.566 (odio suppleuit) 346
11.567 230, 345–346
11.569 608
11.571 608
11.578 126
11.579 120, 138, 373, 602, 604, 608, 637
11.593 121, 138
11.638 629
11.640 130
12.13 400, 455
12.67 400
12.84 418, 420
12.126 382
12.148 318, 319
12.159 382
12.160 269
12.161 136, 538–539
12.204 326
12.227 536
12.235 470
12.256 483
12.268 570, 639
12.272 490
12.277 124
12.282 137
12.290 486
12.295 486
12.302 94, 133, 222
12.339 483
12.342 328
12.353 566
12.364 452
12.365 486
12.378 455, 456
12.397 473
12.407[406] 388
12.424 388
12.440 458
12.460 508
12.463 128, 137, 471
12.464 448
12.468 126
12.481 125, 621
12.487 621
12.494 120, 622
12.511[512] 621
12.540 535
12.649 551
12.706 470
12.811 (o mihi bissenos) 444, 445, 486
12.811 (multum uigilata) 445
12.812 (Thebai) 446
12.812 (benignum) 256, 491, 494
12.816[815] 445, 446, 494
12.818 494
12.819 139, 494, 579, 658
silv.1.2.166 395
silv.3.5.110 395

Le1671
3.18 235
3.39 32
3.71 237
3.73 33
3.134 377
3.140 172
3.141 172
3.171 143
3.175 143, 176, 179
3.205 234, 238, 648
3.216 169
3.262 142, 176
3.269 235–236, 238
3.294 235
3.356 152
3.374 (res dextra leuauit) 237
3.374 (nec me adeo res dextra) 237
3.405 236, 238, 318
3.483 142, 176
3.507 235
3.558 234
3.618 169
3.650 235
3.667 235
3.672 235
3.683 143
6.217 172
7.112 461
7.204 458
8.550[551] 169
10.536 560
12.84 418

Pa1685
1.5 (Sidonios raptus) 430
1.5 (et inexorabile pactum … Cadmum) 430
1.7 (trepidum agricolam) 430
1.7 (Martis operti) 430

Pa1685 (*cont.*)
1.9 431
1.12 431
1.13 431
1.34 421
1.35 421
1.36 421
1.41 421
1.42 421
1.44 (turbidus Hippomedon) 421
1.44 (plorandaque bella … Arcados) 421
1.45 421
1.51 153, 628
1.102 151
1.115 479
1.117 479
1.120 521–522
1.121 479
1.122 479
1.127 636
1.191 637
1.213 625
1.383 522
1.506 (nigri) 531
1.506 (litabunt) 531
1.507 (electa ceruice) 531
1.507 (lustraliaque) 531
1.508 (lacte nouo) 531
1.508 (edet Vulcanius ignis) 531
1.541 531
1.552 531, 542
2.177 603
2.215 510
2.216 510
2.274 467
2.277 385
2.280 149, 467
2.284 466
2.289 466
2.291[289] 149, 467, 519
2.345 634
2.356 34
2.438 377
2.446 634
2.551 379
2.742 532
3.4 (inuigilant animo … curae) 237, 239, 607
3.4 (inuigilant) 237, 239
3.4 (scelerisque parati) 237, 239
3.6 607
3.41 301
3.42 301
3.71 237
3.73 32–33
3.87 333
3.89 151
3.92 607, 633
3.106 194
3.108 319
3.109 319
3.129 (hae pressant in tabe comas) 151, 153
3.129 (lumina signant) 303
3.134 (iuuenum) 301
3.134 (Ide) 301
3.136 303–304
3.139 301, 337
3.142 304
3.145 304
3.147 301, 337
3.149 301
3.150 304, 333
3.152 304
3.156 342
3.160 (labor) 304, 324, 333
3.160 (sed nec … ausi) 153
3.163 153, 334
3.166 304
3.175 151
3.185 36
3.186 36
3.191 31
3.197 (inuidiam planxere diis) 237
3.197 (inuidiam planxere) 150, 237
3.202 151
3.204 649
3.210 36, 37
3.211 151
3.217 152
3.285 150
3.322 34
3.325 522
3.331 150
3.343 342
3.353 173
3.356 152
3.382 34
3.386 418

3.390 150
3.409 147, 237
3.410 (et rapidis … passibus Horae) 237
3.410 (rapidis passibus [1]) 237
3.410 (rapidis passibus [2]) 237
3.415 151
3.430 36
3.476 31, 35, 150
3.508 150, 153, 237–238
3.562 151
3.583 148
3.586 147, 151, 305, 368, 369–370
3.615 418
3.671 175
3.710 151
3.720 151
4.6 (Bellona facem) 552
4.6 (dextraque … hastam intorsit agens) 151, 552
4.43 419
4.44 522
4.67 555
4.78 639
4.148 153
4.378 454
4.380 454
4.482 342
4.564 151
4.661 627
5.59 603
5.359 603
6.54–83 *passim* 540
6.54 542
6.61 (thura) 540
6.61 (cinnama) 540
6.61 (durantia) 540
6.62 540
6.77 554
6.94 618
6.469 153
6.563 438
7.112 461
7.197 625
7.204 458, 479
7.237 564
9.518 483
9.643 305
10.17 564
10.326[320] 565
10.446[440] 147, 443
10.493[487] 603, 635
10.527[521] 559, 568
10.530[524] 560, 568
10.533[527] 556, 569
10.536[530] 560
10.704[698] 603, 635
10.734[728] 379
10.841[835] 560
11.54 151
11.257 634
11.285 532
11.506 608
11.545 454
11.554 608
11.559 608
12.84 418
12.161 538, 542
12.175 621
12.353 568
12.482 621
12.510 621
12.540 535
12.649 553
L01727
6 (note introductive 1) 155, 480
6 (note introductive 2) 155, 448
6 (note introductive 3) 155, 157, 612–613
tr.6.4 = 6.3 155
tr.6.14 = 6.12 155
tr.6.23 = 6.22 156
tr.6.31 = 6.27 157–158
tr.6.70 = 6.64 156, 157
tr.6.90 = 6.79 157, 158, 273
tr.6.108 = 6.98 158, 496
tr.6.147 = 6.132 156
tr.6.324 = 6.286 157
tr.6.331 = 6.290 435
tr.6.349 = 6.309 156, 157, 158
tr.6.416 = 6.371 155
tr.6.431 = 6.380 157, 158
tr.6.454 = 6.400 155, 496–497
tr.6.600 = 6.527 157
tr.6.716 ~ 6.631–634 155
tr.6.909 = 6.777 163
tr.6.966 = 6.823 155
tr.6.994 = 6.854 154–155, 156, 158
tr.6.1040 = 6.893 496
6 (note conclusive) 155, 157

Mi1731–32
<1.1> “pag.3. v.1.” 162
<2.265> “p.77. <v.18.>” 163
<3.204> “p.131. v.23.” 162
<3.481> “p.153. v.8.” 162
<3.506> “p.155. v.12.” 162
<3.507> “p.155. v.14.” 434
<3.588> “p.161. v.21.” 162
<3.596> “p.161. v.36.” 162
<4.716 (723 Hill)> “p.229. v.12.” 434
<6.563> “p.341. v.33.” 439
Ox1767
tr.1.5 = 1.3 433, 487
tr.1.153 = 1.116 480
tr.3.133 = 3.97 165
tr.3.211 = 3.151 164, 165
tr.3.285 = 3.204 648
tr.3.293 = 3.211 166
tr.3.387 = 3.269 166
tr.3.425 = 3.294 165
tr.3.507 = 3.352 164
tr.3.617 = 3.429 36
tr.3.681 = 3.476 165
tr.3.683 = 3.478 166
tr.3.775 = 3.546 489
tr.3.849 = 3.598 164, 497
tr.3.947 = 3.671 165, 401
4 (note introductive) 417, 487
tr.4.347 = 4.246 497
tr.6.137 = 6.98 497
tr.6.405 = 6.296 506
tr.6.813 = 6.578 401
tr.6.1112 = 6.788 480
tr.7.215 = 7.145 479
tr.7.331 = 7.223 497
tr.7.835 = 7.564 460, 476
tr.8.637 = 8.438 487
tr.8.691 = 8.474 497
tr.8.1095 = 8.754 473, 611
tr.9.1 = 9.1 611
tr.10.1 = 10.1 417, 487
tr.10.549 = 10.387 459
tr.10.561 = 10.395 460
tr.10.581 = 10.409 459
tr.10.639 = 10.447 443, 459
tr.10.655 = 10.458 401
11 (note introductive) 481
12 (note introductive) 417, 481–482
tr.12.1197 = 12.810 443
Mi1782–88 infrapaginal
1.213 624
3.76 632
3.88 631
3.109 632
3.134 377
3.141 168
3.216 168–169
3.233 168
3.311 625
3.326 582, 617, 632
3.438 169
3.456 623
3.525 469
3.616 169
3.619 168
4.29 495
6.563 439
8.550[551] 169
11.567 168
Mi1782–88 final
3.2 170
3.61 169
3.205 (in subitos regina lacus) 168, 648
3.205 (sic dura suorum [*scil.* sororum]) 168
3.283 168
3.366 170
10.17 168
Ve1786
3.140 “(6)” 172
3.203 “(8)” 648
3.205 “(8)” 648
3.353 “(12)” 173
3.476 “(16)” (Chaonias) 171
3.476 “(16)” (Hammon) 171
3.477 “(16)” 171
3.478 “(16)” 171
3.479 “(17)” 172
3.480 “(17)” 172
3.481 “(17)” 171, 172
3.604 “(25)” 172
3.633 “(26)” 171
3.650 “(26)” 171
5.12 “(1)” 172, 400
5.456 “(22)” 172
6.217 “(10)” 172
6.563 “(28)” 439
7.315 “(17)” 438
Lo1824 variae lectiones
3.115 175
3.148 37

3.175 32, 35, 37
3.182–183 175
3.423 179
3.525 239
4.148 153
5.574 289
Lo1824 infrapaginal
3.73 32–33
3.423 179
3.508 175, 237–238
3.671 175
Lo1824 final
1.38 176
3.73 32–33
3.175 143, 176
3.205 238
3.262 176
3.269 238
3.405 238
3.423 179–180
3.483 176
Pa1825–30 infrapaginal
1.38 649
1.102 190–191
2.356 34
3.4 (inuigilant animo, scelerisque parati) 239
3.4 (inuigilant animo … curae) 239
3.4 (inuigilant) 239
3.4 (scelerisque parati) 239
3.39 31, 32, 35
3.64 35–36
3.73 32, 35
3.106 194
3.113 34
3.148 37
3.158 31, 35
3.175 31, 32, 35, 37, 143, 179
3.185 36
3.186 36
3.191 31
3.204 649
3.206 31, 35
3.209 34
3.269 194, 238
3.300 191
3.322–323 34
3.382 34
3.405 238
3.423 179
3.454 34
3.476 31
3.525 239
3.530 239
3.531 239
3.721 190
5.618 179
6.20 179
Pa1825–30 final
3.106 194
3.205 238, 649
3.508 238
10.17 184
Pa1829–32
3.14 182
3.64 35
3.87 182
3.106 182
3.187 36
3.269 194
3.305 182
5.77 182
5.127 182
5.168 182
5.317–319 182, 183
6.687 182
6.835–836 183
7.206 183
7.645–646 183
10.14 183
10.17 183, 184
10.170 sqq. 183
10.234 183
10.311–313 183
10.527 183
10.530 183
10.533 183
10.598 sqq. 183
10.756 183
11 (note conclusive) 183
12.810 443
Fr1833
3.8 186, 187
3.13 186
3.25 186
3.28 186
3.29 186
3.33 186
3.40 186
3.61 186
3.67 186

Fr1833 (*cont.*)
3.70 sq. 186
3.94 186
3.100 186
3.101 186
3.106 sq. 186, 187
3.107 186
3.109 186
3.113 186
3.115 186
3.126 186
3.129 186
3.137 186
3.144 186
3.145 186
3.400 187
Pa1835–36
1.102 190
3.163 189
3.230 189
3.300 191
3.352 191
3.365 189
3.371 191
3.443 191
3.461 189
3.508 190
3.536 190
3.721 190
6.563 sqq. 439
Pa1842
3.35 193
3.106 194
3.179 sqq. 193
3.269 194
3.334 193
3.379 193
3.475–476 193
3.477 193
3.479 193
3.480 193

Index par locus

*arg.*2.10
Zw1664–65 380
*arg.*3.13
Zw1664–65 427
*arg.*4.1
Zw1664–65 407–408, 447, 602
*arg.*4.5
Zw1664–65 449
*arg.*4.6
Zw1664–65 427
*arg.*5.1
Zw1664–65 380
*arg.*6.6
Zw1664–65 380
*arg.*6.7
Zw1664–65 470
*arg.*10.11
Zw1664–65 629
1 (note introductive)
An1595 69–70, 408, 418, 420, 435, 448
PM1601 77, 80
Pa1658 final 112
1.1
Zw1664–65 131–132
Mi1731–32 "pag.3. v.1." 162
1.2
Zw1664–65 421, 463
1.3–16 *passim*
LP 428–431
1.3
Zw1664–65 361, 375, 397
Ox1767 tr.1.5 433, 487
1.4–10
Ve1570 st.1.2–3 60, 429
1.5
An1595 432
PM1601 430
Lo1648 tr.1.6 (Europa's rape) 431
Lo1648 tr.1.6 (Agenor's fatall law) 431
Pa1658 marginal 431
Zw1664–65 361, 375, 397, 432, 433, 470
Pa1685 (Sidonios raptus) 430
Pa1685 (et inexorabile pactum … Cadmum) 430
1.7
PM1601 430
Pa1658 final 432
Zw1664–65 362, 375, 397, 432, 435

Pa1685 (trepidum agricolam) 430
Pa1685 (Martis operti) 430
1.8
Pa1658 infrapaginal 431
1.9
PM1601 80, 430, 618
Pa1685 431
1.10
Am1653 99, 362
Pa1658 final 432
Zw1664–65 (iusserit Amphion) 432
Zw1664–65 (Tyrios montes) 362
1.11
PM1601 430
Lo1648 tr.1.12 431
Zw1664–65 (graues irae) 432
Zw1664–65 (cognata in moenia) 432
1.12
Ve1570 st.1.4 429
PM1601 (quod saeuae Iunonis opus) 430
PM1601 (cui … mater) 430
Zw1664–65 433
Pa1685 431
1.13
Lo1648 tr.1.14 431
Zw1664–65 432
Pa1685 431
1.14
Lo1648 tr.1.15 431
Pa1658 final 432
Zw1664–65 432, 433
1.22
An1595 "Omissa" 68
1.23
PM1601 80
1.27
PM1601 323
1.33
Am1653 97, 420
1.34
PM1601 421
Zw1664–65 421
Pa1685 421
1.35
PM1601 421
Lo1648 tr.1.47 421
Pa1658 final 421
Pa1685 421
1.36
PM1601 421
Pa1685 421
1.38
Lo1824 final 176
Pa1825–30 infrapaginal 649
1.39
PM1601 421
1.41
PM1601 (quem prius heroum Clio dabis?) 421
PM1601 (immodicum irae Tydea) 421
Zw1664–65 421
Pa1685 421
1.42
PM1601 421
Lo1648 tr.1.56 421
Pa1658 infrapaginal 421
Pa1685 421
1.44
PM1601 421
Pa1685 (turbidus Hippomedon) 421
Pa1685 (plorandaque bella … Arcados) 421
1.45
PM1601 421
Pa1658 infrapaginal 421
Pa1685 421
1.51
An1595 66, 579, 593, 626–627
PM1601 628
Zw1664–65 628
Pa1685 153, 628
1.53
Am1653 99, 101
1.55
An1595 "Omissa" 68
PM1601 80
1.60
An1595 "Omissa" "pag.22. vers.6. in scholijs" 68
1.64
Am1653 [1.65] 101, 259, 277
1.66
Zw1664–65 505, 518
1.68
Zw1664–65 519

1.74
An1595 222
1.85
An1595 222
An1595 “Omissa” “pag.23. vers.34.” 68
1.88
Zw1664–65 406
1.92
PM1601 80
1.98
Ve1570 st.1.29 435
1.102
Pa1685 151
Pa1825–30 infrapaginal 190–191
Pa1835–36 190
1.103
An1595 222
1.106
An1595 222
1.111
Ve1570 st.1.32 435
1.112
Am1653 249, 251, 285, 389, 476
1.113
Zw1664–65 249, 252, 255, 389, 477
1.115
Pa1685 479
1.116
Ox1767 tr.1.153 480
1.117
Pa1685 479
1.118
An1595 [1.119] 73
PM1601 79
Pa1620 “p.14” 85
1.120
Pa1685 521–522
1.121
Pa1685 479
1.122
Pa1685 479
1.123
Zw1664–65 130, 517, 525
1.124
Zw1664–65 477
1.126
Zw1664–65 369, 374, 599
1.127
An1595 593, 597, 636
PM1601 636
Zw1664–65 637
Pa1685 636
1.128
Zw1664–65 (saeuus amor) 637, 640
Zw1664–65 (secundi) 462
1.130
Zw1664–65 462
1.142
Zw1664–65 462
1.144
An1595 222
1.148
An1595 “Omissa” “pag.29. vers.23.” 68
1.151
Zw1664–65 525
1.153–154
LP 316, 339
1.160
Zw1664–65 135
1.170
An1595 593, 597, 599
Zw1664–65 598, 599, 637
1.171
Zw1664–65 473
1.179
Pa1620 “p.20” 84
1.187
Zw1664–65 607
1.189
Zw1664–65 422
1.191
Zw1664–65 638
Pa1685 637
1.197
Zw1664–65 121, 127
1.209
Pa1620 “<p.22>” 305
1.213
An1595 624
Lo1648 tr.1.265 624
Zw1664–65 624
Pa1685 625
Mi1782–88 infrapaginal 624
1.225
Zw1664–65 131
1.227
An1595 283, 285–286
PM1601 286

Pa1620 "p.24" 286
1.255
An1595 435
Zw1664–65 260
1.275
Pa1658 final 524
1.278–279
Ve1570 st.1.74 433
1.298
An1595 "Omissa" [1.228] 68
1.299
Zw1664–65 422
1.313
Pa1658 marginal 107
1.321
An1595 384, 386
1.325
Pa1658 final 524
1.327
Zw1664–65 505
1.337
PM1601 80
1.377
An1595 [1.375] 393, 553
1.382
LP 526
1.383
PM1601 522
Lo1648 tr.1.477 522
Pa1658 final 522
Zw1664–65 522–523
Pa1685 522
1.390
Zw1664–65 495
1.399
Zw1664–65 424, 527, 607
1.415
Zw1664–65 256, 263
1.424
An1595 627
1.439
Pa1620 "p.41" 85
1.440
An1595 385
1.466
Zw1664–65 260
1.470
Zw1664–65 519
1.506
PM1601 531
Zw1664–65 531
Pa1685 (nigri) 531
Pa1685 (litabunt) 531
1.507
An1595 518, 531
PM1601 531
Zw1664–65 531
Pa1685 (electa ceruice) 531
Pa1685 (lustraliaque) 531
1.508
Zw1664–65 531
Pa1685 (lacte nouo) 531
Pa1685 (edet Vulcanius ignis) 531
1.511
Zw1664–65 456
1.524
Zw1664–65 367
1.541
PM1601 531
Zw1664–65 531
Pa1685 531
1.542
Pa1620 "p.48" 457, 531
1.545
Pa1658 final 531
1.552
Zw1664–65 456, 457, 531
Pa1685 531, 542
1.553
An1595 518, 531
1.556
Zw1664–65 397
1.559
Pa1658 marginal 107
1.569
Zw1664–65 536
1.601
Zw1664–65 127
1.616
Zw1664–65 121, 138, 385
1.624
Zw1664–65 253
1.625
LP 253
1.637
An1595 385
1.668
An1595 [1.658] 278, 323
PM1601 80, 278, 323
Pa1620 "p.56" 88, 278
1.669
Zw1664–65 278

1.676
Zw1664–65 382
1.680
Ve1570 st.1.196 434
1.690
Zw1664–65 629
1.702
Pa1658 final 114
1.709
Zw1664–65 520
1.715
Pa1658 marginal 107
1.719
PM1601 79
2.16
PM1601 274, 277, 282, 292
Pa1620 “p.64” 250, 277, 282, 291–292, 386
2.17
An1595 282, 292
Am1653 292
2.35
Zw1664–65 521
2.37
Pa1658 infrapaginal 108, 270
2.46
An1595 18
2.49
Zw1664–65 376
2.60
An1595 73
PM1601 321
2.74
Zw1664–65 508
2.75
PM1601 628
Zw1664–65 628
2.91
Pa1620 “p.70” 519
2.96
Zw1664–65 531
2.98
Zw1664–65 531
2.99
Zw1664–65 531
2.108
Am1653 [2.89] 95, 259
2.125
Zw1664–65 380
2.129
Pa1620 “p.72” 249, 457
2.134
Zw1664–65 79
2.141
PM1601 418
2.147
Zw1664–65 253, 380
2.156
Zw1664–65 138, 443, 449, 604, 608, 611
2.170
An1595 385
2.176
Zw1664–65 474
2.177
Pa1685 603
2.178
Zw1664–65 600, 602
2.187
An1595 378
2.197
Zw1664–65 505
2.204
Pa1620 “p.78” 519
2.214
An1595 “Omissa” 509, 518
2.215
Pa1620 “p.79” 509
Pa1685 510
2.216
Pa1685 510
2.247
Zw1664–65 258, 622
2.248
Zw1664–65 (fractis obtendunt limina siluis) 373
Zw1664–65 (obtendunt limina) 516–517, 519, 541
2.250
Zw1664–65 124
2.251
Pa1620 “p.82” 533
Zw1664–65 526, 533, 595
2.253
LP 526
2.259
PM1601 534
Zw1664–65 534, 541
2.265
Ve1570 st.2.77 163, 435
Zw1664–65 424
Mi1731–32 “p.77. <v.18.>” 163

2.269
Ve1570 st.2.79 435
Zw1664–65 131
2.271
Zw1664–65 464
2.272
Zw1664–65 287, 464, 492
2.273
Lo1648 tr.2.333 91
Zw1664–65 288
2.274
Lo1648 tr.2.332 91
Pa1685 467
2.277
An1595 385
Zw1664–65 465
Pa1685 385
2.279
Zw1664–65 (fulminis extremi cineres) 465
Zw1664–65 (uiridumque draconum) 464
2.280
Pa1685 149, 467
2.283
Zw1664–65 465
2.284
Zw1664–65 465, 490
Pa1685 466
2.286
An1595 466
2.289
Zw1664–65 (prima fides operi) 465
Zw1664–65 (Cadmum iacentem) 466
Pa1685 466
2.290
Zw1664–65 466
2.291
Zw1664–65 466
Pa1685 [2.289] 149, 467, 519
2.292
Ve1570 st.2.88 61
2.294–295
LP 61
2.304
Zw1664–65 424
2.341
An1595 534
2.345
An1595 593, 634
Zw1664–65 637
Pa1685 634
2.346
Zw1664–65 254, 287, 288
2.352
An1595 371, 373
2.356
Pa1685 34
Pa1825–30 infrapaginal 34
2.382
Am1653 249
2.401
Pa1620 "p.92" 86, 87, 286
2.406
An1595 626
Zw1664–65 598
2.408
Zw1664–65 126
2.415–420
LP 321
2.418
Pa1620 "p.93" 86
Zw1664–65 125
2.429
Zw1664–65 265, 493, 495
2.438
An1595 377
Pa1685 377
2.445
LP 638
2.446
LP 638
An1595 635
Zw1664–65 638
Pa1685 634
2.450
Zw1664–65 508
2.453
Zw1664–65 [2.452] 121, 123
2.484
Am1653 248
2.492
Am1653 101
2.505
An1595 435
2.538
Am1653 100
2.541
Pa1658 final 524
2.549
An1595 64, 378

2.551
LP 257–258
Am1653 247, 248, 257, 378
Pa1685 379
2.553
LP 258
2.573
Am1653 249, 256
2.575
PM1601 316, 317
2.688
An1595 596, 601, 635
Zw1664–65 598
2.690
Zw1664–65 (fortuna satis usus) 602, 609
Zw1664–65 (restabat acerbis) 610
2.693
Zw1664–65 420
2.694
An1595 597, 623
2.737
Pa1620 “p.111” 530, 532
2.738
Zw1664–65 530
2.742
Pa1620 “p.111” 532
Pa1685 532
3.1
Pa1658 infrapaginal 109
Pa1658 marginal 110
3.2
Lo1648 tr.3.2 20
Zw1664–65 406
Mi1782–88 final 170
3.4
LP 237
Lo1648 tr.3.3 92
Zw1664–65 (parati) 131, 231, 233, 246, 279
Zw1664–65 (scelerisque parati … exercent) 131, 231, 233, 279, 395, 598, 605, 606, 628
Pa1685 (inuigilant animo … curae) 237, 239, 607
Pa1685 (inuigilant) 237, 239
Pa1685 (scelerisque parati) 237, 239
Pa1825–30 infrapaginal (inuigilant animo, scelerisque parati) 239
Pa1825–30 infrapaginal (inuigilant animo … curae) 239
Pa1825–30 infrapaginal (inuigilant) 239
Pa1825–30 infrapaginal (scelerisque parati) 239
3.6
Zw1664–65 493, 495, 599, 606
Pa1685 607
3.7
Zw1664–65 454, 455
3.8
Zw1664–65 454, 455
Fr1833 186, 187
3.9
Zw1664–65 606
3.10
Pa1658 infrapaginal 324
Zw1664–65 (subsidio globus) 331
Zw1664–65 (data fama) 312
3.11
Zw1664–65 312
3.12
Zw1664–65 312, 454
3.13
Fr1833 186
3.14
Zw1664–65 312, 454
Pa1829–32 182
3.15
Pa1658 marginal 110
Zw1664–65 454
3.18
An1595 235, 313, 324, 344
Zw1664–65 (si conserta manus) 606
Zw1664–65 (turbidus) 455
Le1671 235
3.19
Zw1664–65 (angitur) 368, 375
Zw1664–65 (super omnia) 455
3.21
Zw1664–65 312
3.22
Zw1664–65 406

3.24	
An1595	70
PM1601	297, 298, 322
Zw1664–65	455
3.25	
Ve1570 st.3.8	61
Lo1648 tr.3.30	93
Zw1664–65 (purior)	319
Zw1664–65 (Olenii)	262
Fr1833	186
3.26	
LP	262
3.28	
Fr1833	186
3.29	
Fr1833	186
3.30	
Zw1664–65	253
3.32	
PM1601	296
Zw1664–65	598, 606
3.33	
Fr1833	186
3.34	
Pa1658 final	103, 112
3.35	
Zw1664–65	406
Pa1842	193
3.36	
Lo1648 tr.3.43	93
3.39	
LP	31
Le1671	32
Pa1825–30 infrapaginal	31, 32, 35
3.40	
Lo1648 tr.3.46	301, 328, 342, 343
Zw1664–65	186
Fr1833	186
3.41	
Lo1648 tr.3.47	301
Zw1664–65	301, 485
Pa1685	301
3.41–42	
LP	302, 328
3.42	
Pa1685	301
3.42–44	
LP	262
3.44	
Zw1664–65	262
3.50	
An1595	71, 72
3.57	
PM1601	77, 78, 297
Zw1664–65	407
3.58	
An1595	228
3.59	
PM1601	328, 409
3.60	
Zw1664–65	607
3.61	
Mi1782–88 final	169
Fr1833	186
3.62	
PM1601	310, 323
Zw1664–65	313
3.64	
LP	35–36
Zw1664–65	630
Pa1825–30 infrapaginal	35–36
Pa1829–32	35
3.67	
Zw1664–65	376
Fr1833	186
3.68	
Zw1664–65	302
3.70 sq.	
Fr1833	186
3.71	
Am1653	17, 232, 237, 239, 256, 377
Zw1664–65	248, 256–257
Le1671	237
Pa1685	237
3.73	
An1595	32, 71, 276, 384
Le1671	33
Pa1685	32–33
Lo1824 infrapaginal	32–33
Lo1824 final	32–33
Pa1825–30 infrapaginal	32, 35
3.74	
Zw1664–65	313
3.75	
Zw1664–65	606
3.76	
Zw1664–65	327, 331
Mi1782–88 infrapaginal	632

3.77
PM1601 20, 327
Zw1664–65 (adsilient) 331
Zw1664–65 (neque enim ipse moror) 606
3.79
Zw1664–65 369, 376, 606
3.80
Zw1664–65 508
3.82
Pa1658 marginal 110
3.83
Zw1664–65 606
3.84
Zw1664–65 607, 631
3.87
LP 299, 326, 333
PM1601 326, 342, 395
Pa1658 infrapaginal 333
Zw1664–65 326, 395, 397
Pa1685 333
Pa1829–32 182
3.88
Pa1658 infrapaginal 109
Mi1782–88 infrapaginal 631
3.89
PM1601 347
Zw1664–65 347, 631
Pa1685 151
3.92
An1595 21, 71–72, 607, 626, 633
Zw1664–65 607, 633
Pa1685 607, 633
3.94
Fr1833 186
3.97
Zw1664–65 606, 630
Ox1767 tr.3.133 165
3.98
Zw1664–65 407, 617
3.100
PM1601 78
Fr1833 186
3.101
Zw1664–65 (contemptum regis) 287
Zw1664–65 (quamquam ampla) 131
Zw1664–65 (ampla libertas) 631
Fr1833 186
3.104
Zw1664–65 302
3.106
LP 187, 302
An1595 194, 339
Zw1664–65 131, 187, 226, 302
Pa1685 194
Pa1825–30 infrapaginal 194
Pa1825–30 final 194
Pa1829–32 182
Fr1833 186, 187
Pa1842 194
3.107
Fr1833 186
3.108
Pa1685 319
3.109
Pa1658 infrapaginal 313
Pa1685 319
Mi1782–88 infrapaginal 632
Fr1833 186
3.111
Zw1664–65 34, 261
3.112
Zw1664–65 127
3.113
Zw1664–65 34
Pa1825–30 infrapaginal 34
Fr1833 186
3.115
Zw1664–65 131, 224–225, 226
Lo1824 variae lectiones 175
Fr1833 186
3.116
Zw1664–65 319
3.122
Zw1664–65 309, 358, 383
3.123
Zw1664–65 (imbres) 309, 312
Zw1664–65 (ore uno) 309
3.125
Zw1664–65 407
3.126
Fr1833 186
3.129
LP 304
Pa1685 (hae pressant in tabe comas) 151, 153
Pa1685 (lumina signant) 303

Fr1833 186
3.133
Zw1664–65 302
3.134
LP 302, 377
Le1671 377
Pa1685 (iuuenum) 301
Pa1685 (Ide) 301
Mi1782–88 infrapaginal 377
3.136
Pa1685 303–304
3.137
Fr1833 186
3.139
Zw1664–65 302
Pa1685 301, 337
3.140
Le1671 172
Ve1786 "(6)" 172
3.141
LP 322, 327
Le1671 172
Mi1782–88 infrapaginal 168
3.142
Pa1685 304
3.144
Fr1833 186
3.145
LP 304
Pa1685 304
Fr1833 186
3.146
Zw1664–65 340
3.147
Zw1664–65 453
Pa1685 301, 337
3.148
Zw1664–65 37
Lo1824 variae lectiones 37
Pa1825–30 infrapaginal 37
3.149
Zw1664–65 397
Pa1685 301
3.150
LP 333
Zw1664–65 127
Pa1685 304, 333
3.151
Ox1767 tr.3.211 164, 165
3.152
LP 304
Pa1685 304
3.153
Pa1658 infrapaginal 106
3.154
Pa1658 infrapaginal 108
3.156
Zw1664–65 491
Pa1685 342
3.157
Pa1658 infrapaginal 110
3.157–159
LP 320
3.158
Pa1825–30 infrapaginal 31, 35
3.160
LP 304, 333
Pa1658 infrapaginal 108
Pa1685 (labor) 304, 324, 333
Pa1685 (sed nec … ausi) 153
3.161
LP 255, 329–330, 333, 334
3.162
Pa1658 infrapaginal 106
3.163
LP [*voir* 3.161]
An1595 248, 330
Am1653 255, 327, 330, 334
Zw1664–65 254
Pa1685 153, 334
Pa1835–36 189
3.166
Pa1685 304
3.171
Am1653 [3.170] 99, 249, 377
Le1671 143
3.175
Zw1664–65 (annosum apicem) 31
Zw1664–65 (conscius actis noctis) 143
Le1671 143, 176, 179
Pa1685 151
Lo1824 variae lectiones 32, 35, 37
Lo1824 final 143, 176
Pa1825–30 infrapaginal 31, 32, 35, 37, 143, 179

3.176–178
- LP 316

3.179 sqq.
- Pa1842 193

3.180
- An1595 337

3.182–183
- Lo1824 variae lectiones 175

3.184
- Zw1664–65 492

3.185
- Zw1664–65 492
- Pa1685 36
- Pa1825–30 infrapaginal 36

3.186
- Zw1664–65 376
- Pa1685 36
- Pa1825–30 infrapaginal 36

3.187
- Pa1658 infrapaginal 110
- Zw1664–65 492
- Pa1829–32 36

3.190
- Zw1664–65 443, 492

3.191
- Pa1685 31
- Pa1825–30 infrapaginal 31

3.193
- Ve1570 st.3.53 62
- Zw1664–65 340

3.197
- LP 237
- Pa1658 infrapaginal 108
- Zw1664–65 331
- Pa1685 (inuidiam planxere diis) 237
- Pa1685 (inuidiam planxere) 150, 237

3.198
- Pa1658 marginal 111

3.201–203
- LP 62, 299

3.202
- Am1653 300
- Zw1664–65 492
- Pa1685 151

3.203
- Ve1570 st.3.58 21, 61, 62, 342
- An1595 20, 22, 70
- Zw1664–65 492
- Ve1786 "(8)" 648

3.204
- An1595 73, 648–649
- PM1601 648
- Pa1685 649
- Mi1731–32 "p.131. v.23." 162
- Ox1767 tr.3.285 648
- Pa1825–30 infrapaginal 649

3.205
- LP 234
- Ve1570 st.3.59 62
- Le1671 234, 238, 648
- Mi1782–88 final (in subitos regina lacus) 168, 648
- Mi1782–88 final (sic dura suorum [*scil.* sororum]) 168
- Ve1786 "(8)" 648
- Lo1824 final 238
- Pa1825–30 final 238, 649

3.206
- Pa1825–30 infrapaginal 31, 35

3.209
- LP 34
- Pa1825–30 infrapaginal 34

3.210
- Zw1664–65 36
- Pa1685 36, 37

3.211
- Am1653 100, 225, 226, 313, 327, 328, 333
- Pa1685 151
- Ox1767 tr.3.293 166

3.214
- An1595 225, 226
- Pa1658 infrapaginal 109

3.216
- LP 169
- Le1671 169
- Mi1782–88 infrapaginal 168–169

3.217
- Pa1685 152

3.218
- Zw1664–65 332

3.227
- An1595 68, 227, 235

3.230
- Pa1835–36 189

3.233
- Mi1782–88 infrapaginal 168

3.234
- Zw1664–65 120, 138

3.238
Zw1664–65 127, 242, 269, 281
3.239
PM1601 322
3.240
Zw1664–65 488
3.245
Zw1664–65 611
3.247
Zw1664–65 435
3.250
An1595 244, 248
3.256
Zw1664–65 130
3.259
An1595 20, 22, 70, 313
3.262
LP 142
Zw1664–65 142
Le1671 142, 176
Lo1824 final 176
3.263
Zw1664–65 492
3.264
Pa1658 infrapaginal 108
3.268
Pa1658 infrapaginal 108
3.269
An1595 68, 235–236, 238
Le1671 235–236, 238
Ox1767 tr.3.387 166
Lo1824 final 238
Pa1825–30 infrapaginal 194, 238
Pa1829–32 194
Pa1842 194
3.271
Zw1664–65 492
3.274
Pa1658 infrapaginal 108
Zw1664–65 437, 492
3.275
Pa1658 infrapaginal 106, 314
3.280
Zw1664–65 458
3.283
Mi1782–88 final 168
3.285
Pa1685 150
3.290
An1595 339
3.294
Zw1664–65 165, 235, 246, 248
Le1671 235
Ox1767 tr.3.425 165
3.297
Zw1664–65 492
3.300
An1595 [3.307] 191, 248
Pa1658 infrapaginal 109
Zw1664–65 191, 287
Pa1825–30 infrapaginal 191
Pa1835–36 191
3.301
Zw1664–65 130
3.302
LP 379
Pa1658 infrapaginal 378–379
Zw1664–65 319
3.305
Pa1829–32 182
3.308
Zw1664–65 488
3.310
Zw1664–65 395
3.311
Zw1664–65 319
Mi1782–88 infrapaginal 625
3.316
An1595 228
3.319
Lo1648 tr.3.359 336–337
Pa1658 final [3.329] 336, 520, 524
3.322
Pa1685 34
3.322–323
Pa1825–30 infrapaginal 34
3.323
Zw1664–65 (signa dare) 382, 385–386
Zw1664–65 (inuoluere miseros) 455
3.325
An1595 339, 522
PM1601 522
Pa1658 infrapaginal 109, 522
Zw1664–65 523
Pa1685 522
3.326
An1595 20, 22, 384
Mi1782–88 infrapaginal 582, 617, 632
3.328
Pa1658 infrapaginal 108

3.331
- An1595 276
- Pa1685 150

3.332
- Zw1664–65 130

3.334
- Pa1842 193

3.343
- Zw1664–65 483
- Pa1685 342

3.352
- Ve1570 st.3.98 62
- An1595 19, 20, 22, 71, 73, 339
- Lo1648 tr.3.397 92
- Ox1767 tr.3.507 164
- Pa1835–36 191

3.353
- Pa1685 173
- Ve1786 "(12)" 173

3.356
- Le1671 152
- Pa1685 152

3.362
- Pa1658 infrapaginal 108

3.365
- Pa1835–36 189

3.366
- Mi1782–88 final 170

3.368
- An1595 [3.367] 244, 248
- Am1653 364, 383

3.371
- Pa1835–36 191

3.374
- LP 237
- An1595 21, 69, 237, 593, 597, 626
- Zw1664–65 601
- Le1671 (res dextra leuauit) 237
- Le1671 (nec me adeo res dextra) 237

3.375
- Zw1664–65 130

3.377
- Pa1620 "p.135" 407

3.379
- An1595 277, 282
- PM1601 80, 277, 282
- Pa1620 "p.135" 268, 277, 282
- Pa1842 193

3.382
- Pa1685 34
- Pa1825–30 infrapaginal 34

3.386
- Pa1685 418

3.390
- An1595 254, 297, 382
- Zw1664–65 382
- Pa1685 150

3.398
- Pa1620 "p.136" 318
- Pa1658 final 336, 521

3.400
- Fr1833 187

3.404
- Pa1658 infrapaginal 108

3.405
- An1595 236
- Le1671 236, 238, 318
- Lo1824 final 238
- Pa1825–30 infrapaginal 238

3.406
- Zw1664–65 387

3.407
- Pa1658 final 112

3.409
- Pa1685 147, 237

3.410
- Pa1685 (et rapidis … passibus Horae) 237
- Pa1685 (rapidis passibus [1]) 237
- Pa1685 (rapidis passibus [2]) 237

3.415
- Pa1685 151

3.422
- LP 135
- Pa1658 final 336
- Zw1664–65 135

3.423
- Lo1824 variae lectiones 179
- Lo1824 infrapaginal 179
- Lo1824 final 179–180
- Pa1825–30 infrapaginal 179

3.426
- Pa1658 infrapaginal 109

3.429
- Ox1767 tr.3.617 36

3.430
An1595 36, 73
Pa1685 36
3.433
Pa1658 infrapaginal 110
3.438
PM1601 78, 297, 329, 339
Am1653 233
Pa1658 infrapaginal 336
Mi1782–88 infrapaginal 169
3.439
Pa1658 infrapaginal 109
Zw1664–65 437
3.441
Lo1648 tr.3.498 93, 166
3.443
Am1653 249, 375
Pa1658 marginal 111
Pa1835–36 191
3.452
An1595 22
3.453
An1595 73
3.454
LP 34
Pa1825–30 infrapaginal 34
3.456
Mi1782–88 infrapaginal 623
3.460
Zw1664–65 387, 492
3.461
LP 189
Lo1648 tr.3.519 344
Pa1658 final 114
Pa1835–36 189
3.464
Lo1648 tr.3.522 92, 337
3.466
Zw1664–65 124, 125, 419, 420
3.470
Lo1648 tr.3.528 337
3.475
An1595 73
PM1601 339
3.475–476
Pa1842 193
3.476
An1595 35, 73
PM1601 339
Zw1664–65 340
Pa1685 31, 35, 150
Ox1767 tr.3.681 165
Ve1786 "(16)" (Chaonias) 171
Ve1786 "(16)" (Hammon) 171
Pa1825–30 infrapaginal 31
3.477
PM1601 78, 339
Lo1648 tr.3.535 343
Ve1786 "(16)" 171
Pa1842 193
3.478
Ve1570 st.3.133 62
An1595 337
PM1601 339
Pa1658 infrapaginal 110
Pa1658 marginal 110
Zw1664–65 (Niliacumque pecus) 340
Zw1664–65 (patrioque aequalis honori) 125
Ox1767 tr.3.683 166
Ve1786 "(16)" 171
3.479
LP 62, 73
Ve1570 st.3.133 62
An1595 73
PM1601 339
Pa1658 final 336
Ve1786 "(17)" 172
Pa1842 193
3.480
PM1601 339
Ve1786 "(17)" 172
Pa1842 193
3.481
Lo1648 tr.3.540 343
Mi1731–32 "p.153. v.8." 162
Ve1786 "(17)" 171, 172
3.483
Zw1664–65 142
Le1671 142, 176
Lo1824 final 176
3.487
Pa1658 infrapaginal 108
3.495
PM1601 78, 79
3.498
Pa1658 infrapaginal 108

3.505
Am1653 [3.504] 100, 366
3.506
Ve1570 st.3.140 62
An1595 80
PM1601 80
Lo1648 tr.3.566 342, 343
Pa1658 marginal 110
Zw1664–65 340
Mi1731–32 "p.155. v.12." 162
3.507
LP 62, 434
Ve1570 st.3.141 62, 429
An1595 235
Lo1648 tr.3.567 434
Zw1664–65 340
Le1671 235
Mi1731–32 "p.155. v.14." 434
3.508
Pa1685 150, 153, 237–238
Lo1824 infrapaginal 175, 237–238
Pa1825–30 final 238
Pa1835–36 190
3.511
Zw1664–65 379
3.513
Lo1648 tr.3.570 93, 343
3.520
PM1601 78
3.525
Mi1782–88 infrapaginal 469
Lo1824 variae lectiones 239
Pa1825–30 infrapaginal 239
3.526
Pa1658 final 336
3.530
Pa1825–30 infrapaginal 239
3.531
Lo1648 tr.3.591 342
Pa1825–30 infrapaginal 239
3.534
Zw1664–65 231, 233, 239
3.536
Am1653 [3.563] 309, 313
Pa1835–36 190
3.542
An1595 73
3.543
An1595 73
3.546
Ox1767 tr.3.775 489
3.548
Lo1648 tr.3.624 92
3.550
Zw1664–65 130
3.551
PM1601 79, 581
3.553
PM1601 310, 318, 320, 323, 329, 344
Pa1658 infrapaginal 313
3.554
An1595 285
3.555
Zw1664–65 (eruimus) 312
Zw1664–65 (terminus aeui) 120, 136, 137, 138, 139
3.557
Zw1664–65 492
3.558
LP 234, 260
Zw1664–65 260
Le1671 234
3.562
Zw1664–65 598
Pa1685 151
3.563
Pa1620 "p.147" 151
Am1653 [3.564] 100, 253, 383
3.567
An1595 228, 233, 248
3.573
Zw1664–65 437
3.583
Am1653 248, 327
Pa1658 infrapaginal 374
Pa1685 148
3.584
Zw1664–65 246
3.586
Pa1620 "p.148" 305, 370
Pa1685 147, 151, 305, 368, 369–370
3.587
An1595 68, 69, 227, 235, 242
Zw1664–65 130
3.588
Mi1731–32 "p.161. v.21." 162
3.590
Pa1658 infrapaginal 108

3.596
Lo1648 tr.3.669 (Pelorus) 92
Mi1731–32 "p.161. v.36." 162
3.597
An1595 68, 70
Lo1648 tr.3.669 (th' Island) 92
3.598
An1595 558
Zw1664–65 426
Ox1767 tr.3.849 164, 497
3.602
Zw1664–65 426
3.603
Pa1658 infrapaginal 108
3.604
Zw1664–65 435
Ve1786 "(25)" 172
3.605
Zw1664–65 279, 319
3.609
Zw1664–65 279, 424
3.612
Zw1664–65 279
3.613
Zw1664–65 248
3.615
Zw1664–65 426, 457
Pa1685 418
3.616
Mi1782–88 infrapaginal 169
3.618
Zw1664–65 169
Le1671 169
3.619
Am1653 382, 384
Zw1664–65 382
Mi1782–88 infrapaginal 168
3.620
Zw1664–65 382, 383
3.622
Zw1664–65 287
3.630
Zw1664–65 435
3.633
Lo1648 tr.3.712 344
Ve1786 "(26)" 171
3.634
Zw1664–65 279
3.636
An1595 248, 254, 384
3.638
Lo1648 tr.3.718 343
3.641
Zw1664–65 488
3.642
Pa1658 marginal 111
3.644
Zw1664–65 279
3.648
Zw1664–65 279, 426
3.650
An1595 235, 324
Lo1648 tr.3.731 93, 343
Le1671 235
Ve1786 "(26)" 171
3.656
Zw1664–65 257–258
3.657
Pa1658 infrapaginal 108
Zw1664–65 (tibi serta dabunt) 327
Zw1664–65 (tua prorsus inani) 327–328
3.660
Zw1664–65 373
3.661
Zw1664–65 261, 599
3.662
Zw1664–65 261
3.664
An1595 80
PM1601 80
3.665
Zw1664–65 260, 263
3.667
An1595 235
Zw1664–65 130
Le1671 235
3.671
Pa1685 175
Ox1767 tr.3.947 165, 401
Lo1824 infrapaginal 175
3.672
LP 235, 258
Zw1664–65 258
Le1671 235
3.677
Zw1664–65 385
3.683
Zw1664–65 143

3.683 (*cont.*)
Le1671 143
3.691
Zw1664–65 492
3.692
Am1653 99, 248
3.696
Am1653 313, 324
3.698
Am1653 314, 324
Pa1658 infrapaginal 109
3.705
An1595 285
Pa1658 infrapaginal 108
3.710
Zw1664–65 253, 380
Pa1685 151
3.719
Zw1664–65 313
3.720
Pa1685 151
3.721
Pa1658 infrapaginal 110
Pa1825–30 infrapaginal 190
Pa1835–36 190
4 (note introductive)
Zw1664–65 416, 461
Ox1767 417, 487
4.5
An1595 525, 594–595, 618
PM1601 508, 548
Zw1664–65 551
4.6
An1595 549
PM1601 508, 548
Pa1620 "p.157" 550, 551, 553
Zw1664–65 495, 515, 551
Pa1685 (Bellona facem) 552
Pa1685 (dextraque … hastam intorsit agens) 151, 552
4.7
Pa1620 "p.157" 550
4.8
Pa1658 marginal 338
4.16
Zw1664–65 121
4.25
Zw1664–65 478
4.29
Mi1782–88 infrapaginal 495
4.37
Zw1664–65 453
4.43
An1595 419
Pa1658 marginal 338
Zw1664–65 419
Pa1685 419
4.44
Lo1648 tr.4.51 522
Pa1658 final [4.43] 522
Zw1664–65 523
Pa1685 522
4.45
Zw1664–65 419, 524
4.46
Pa1658 marginal 338
4.49
Zw1664–65 269
4.50
Pa1620 "p.165" 86, 262
4.52
Zw1664–65 524
4.59
Pa1658 marginal 338
4.61
Pa1658 marginal 343
4.65
Pa1658 marginal 111
4.67
Zw1664–65 555
Pa1685 555
4.74
Pa1658 marginal 343
4.78
PM1601 638–639
Zw1664–65 639
Pa1685 639
4.81
An1595 337
Pa1658 final 524
4.117
Pa1658 final 114
4.125
Am1653 461
4.146
PM1601 [4.140] 334
4.148
PM1601 334
Pa1685 153
Lo1824 variae lectiones 153
4.152
Pa1620 "p.167[165]" 85, 226

4.179
Pa1658 final 112
4.183
Am1653 97, 461
4.190
Lo1648 tr.4.217 624
4.193
Zw1664–65 424
4.194
Zw1664–65 (dona uiro) 424
Zw1664–65 (spoliisque potentis) 424
4.202
An1595 70, 73, 86, 92, 256, 535
Pa1620 "p.171" 70, 86, 256
Lo1648 tr.4.233 70, 92
Zw1664–65 70, 256, 535
4.203
An1595 70, 92
Zw1664–65 70, 256, 535
4.211
Zw1664–65 362, 374
4.226
Zw1664–65 406
4.230
Pa1620 "p.172" 87, 548
4.246
Ox1767 tr.4.347 497
4.269
An1595 73
PM1601 548
4.281
Pa1658 marginal 111
4.286
Am1653 [4.386] 99, 406, 461
Zw1664–65 406, 461, 525
4.288
An1595 525
4.291
Zw1664–65 416
4.318
Zw1664–65 397
4.327
Zw1664–65 136, 137
4.345
Pa1658 marginal 338
4.369
Zw1664–65 462
4.374
Zw1664–65 462
4.375
Am1653 101
4.376
Zw1664–65 462
4.377
Zw1664–65 453, 454, 462
4.378
An1595 453
Zw1664–65 453
Pa1685 454
4.380
Pa1658 infrapaginal 453
Pa1685 454
4.381
Zw1664–65 454
4.409
Zw1664–65 (ille deos non) 463
Zw1664–65 (larga caede) 463
4.412
Pa1620 "p.184" 86, 344, 360
4.414
Zw1664–65 463
4.421
Zw1664–65 463
4.434
Zw1664–65 262
4.468
Zw1664–65 463
4.474
Pa1658 marginal 338
4.482
Pa1620 "p.188" 250, 293, 303, 314, 330, 336, 338
Zw1664–65 294
Pa1685 342
4.487
Zw1664–65 [4.486] 463
4.512
Pa1658 marginal 111
4.514
Pa1658 marginal 338
4.515
Zw1664–65 463
4.524
Zw1664–65 372, 388
4.526
Pa1658 marginal 338
4.528
Zw1664–65 463

4.561
An1595 337
4.563
An1595 337
4.564
Pa1658 infrapaginal 151
Pa1685 151
4.565
Pa1658 marginal 338
4.570
PM1601 311
4.571
An1595 337
Pa1658 marginal 338
4.573
An1595 337
Pa1658 marginal 338
4.575
Zw1664–65 436
4.576
Pa1658 marginal 338
4.591
Pa1658 marginal 107, 111
4.603
Zw1664–65 531
4.610
Pa1658 marginal 338
4.647
Pa1658 marginal 111
4.661
An1595 [4.650] 627
Pa1685 627
4.697
Am1653 263
Zw1664–65 263
4.698
LP 263
4.714
Am1653 [4.724] 263
Zw1664–65 263
4.716 (723 Hill)
Mi1731–32 "p.229. v.12." 434
4.720 (727 Hill)
Pa1658 final 271
4.721 (728 Hill)
Zw1664–65 435
4.722 (729 Hill)
Zw1664–65 130, 140, 646, 658
4.724 (731 Hill)
Zw1664–65 127
4.747 (754 Hill)
Pa1658 infrapaginal 110
4.768 (775 Hill)
Pa1658 marginal 338
4.780 (787 Hill)
Am1653 [4.790] 285
Zw1664–65 253, 260
4.796 (803 Hill)
Pa1658 marginal 338
Zw1664–65 340
4.805 (812 Hill)
Pa1658 marginal 343
4.826 (833 Hill)
Pa1658 infrapaginal 270, 271
4.833 (840 Hill)
Am1653 [4.843] 248
4.838 (845 Hill)
Pa1658 final 271
5.11
PM1601 399
5.12
Ve1786 "(1)" 172, 400
5.14
An1595 277, 284
5.22
Zw1664–65 419, 420
5.48
Zw1664–65 599
5.59
An1595 593, 597
Zw1664–65 597, 618
Pa1685 603
5.61
Zw1664–65 526
5.77
Pa1658 marginal 111
Pa1829–32 182
5.87
Zw1664–65 475
5.92
Zw1664–65 419, 420, 444
5.116
Zw1664–65 233
5.117
Zw1664–65 377
5.127
Pa1829–32 182
5.139
PM1601 328
5.158
Zw1664–65 593
5.168
Pa1829–32 182

5.208
Zw1664–65 (euinctum ramis) 455
Zw1664–65 (altaque in mole tapetum) 455
5.209
Zw1664–65 452, 475
5.217
Lo1648 tr.5.241 91
5.232
Zw1664–65 255
5.234
Zw1664–65 451, 520, 570, 640
5.236
Zw1664–65 (etiamnum in murmure) 451
Zw1664–65 (truncos uultus) 451
5.239
Zw1664–65 488
5.247
Zw1664–65 475, 488
5.255
Zw1664–65 371
5.256
Zw1664–65 452
5.257
Zw1664–65 451–452
5.258
Zw1664–65 452
5.262
Zw1664–65 436
5.285
Am1653 101
5.317–319
Pa1829–32 182, 183
5.329
Zw1664–65 529, 535
5.359
Zw1664–65 598, 602
Pa1685 603
5.373
Zw1664–65 366–367
5.378–380
LP 316, 317
5.442
An1595 435
5.452
Pa1658 infrapaginal 112, 271
Pa1658 final 112, 272
5.456
Ve1786 "(22)" 172
5.458
Ve1570 st.5.129 61
5.472
Pa1658 infrapaginal 113
Pa1658 final 113, 272
5.506
Lo1648 tr.5.572 91
5.574
Lo1824 variae lectiones 289
5.597
Zw1664–65 453, 570
5.608
Zw1664–65 (imago [1]) 130, 134, 457, 582–583, 616, 622
Zw1664–65 (imago [2]) 457, 583
5.618
PM1601 316–317
Pa1825–30 infrapaginal 179
5.641
An1595 [5.651] 73
5.668
An1595 [5.678] 20, 68, 213, 513, 517, 518, 528–529, 530, 535
5.688
Zw1664–65 543, 603, 606, 618–619
5.689
Zw1664–65 618
5.694
Lo1648 tr.5.796 91
5.715
Zw1664–65 380, 439
6 (note introductive)
Zw1664–65 416, 417, 446, 475
Lo1727 (1) 155, 480
Lo1727 (2) 155, 448
Lo1727 (3) 155, 157, 612–613
6.2–3
Pa1658 final 417, 442
6.3
Lo1727 tr.6.4 155
6.5
An1595 563
Pa1620 "p.255" 85, 262, 347, 510, 517, 529
6.12
Lo1727 tr.6.14 155
6.20
Pa1825–30 infrapaginal 179

6.22
Lo1727 tr.6.23 156
6.23–24
Pa1658 final 106, 113
6.27
Lo1727 tr.6.31 157–158
6.30
An1595 518, 529
6.54–83 *passim*
Pa1685 540
6.54
Zw1664–65 541, 542
Pa1685 542
6.55
Zw1664–65 541
6.56
Zw1664–65 541
6.60
PM1601 378
Zw1664–65 542
6.61
Zw1664–65 542
Pa1685 (thura) 540
Pa1685 (cinnama) 540
Pa1685 (durantia) 540
6.62
Zw1664–65 541
Pa1685 540
6.63
Pa1620 “p.259” 369, 374
6.64
Lo1727 tr.6.70 156, 157
6.67
Pa1658 infrapaginal 109, 270
Zw1664–65 540
6.70
Zw1664–65 211
6.77
An1595 554
Pa1685 554
6.79
Pa1658 infrapaginal 111
Pa1658 marginal 107, 111
Lo1727 tr.6.90 157, 158, 273
6.88
Pa1658 infrapaginal 108
6.94
Pa1685 618
6.95
An1595 618
6.98
Lo1727 tr.6.108 158, 496
Ox1767 tr.6.137 497
6.121
Zw1664–65 125, 126, 541, 543, 619
6.122
Pa1620 “p.263” 305, 369, 510
6.126
An1595 512
6.128
Zw1664–65 541
6.132
Lo1727 tr.6.147 156
6.156
Pa1658 final 271
6.166
Pa1620 “p.266” 85, 292–293
6.217
An1595 172
Le1671 172
Ve1786 “(10)” 172
6.238
An1595 73, 518
Pa1620 “p.271” 510
Zw1664–65 518
6.240
Pa1620 “p.271” 84, 85
6.260
Zw1664–65 372
6.261
Zw1664–65 372
6.262
Zw1664–65 372
6.265
Zw1664–65 372
6.275
Zw1664–65 505
6.286
Lo1727 tr.6.324 157
6.290
Lo1727 tr.6.331 435
6.295
Zw1664–65 138, 598
6.296
Ox1767 tr.6.405 506
6.298
Zw1664–65 387, 397, 469
6.301
Zw1664–65 419
6.302
Zw1664–65 419, 515
6.303
Zw1664–65 332, 366

6.304
Zw1664–65 332
6.309
Lo1727 tr.6.349 156, 157, 158
6.310
Zw1664–65 139, 140, 646, 658
6.314
PM1601 418
Zw1664–65 419
6.321
Zw1664–65 137–138
6.337
Pa1658 marginal 107
6.351
PM1601 323
6.354
Zw1664–65 545–546, 569
6.371
Lo1727 tr.6.416 155
6.380
Zw1664–65 256
Lo1727 tr.6.431 157, 158
6.394
Zw1664–65 396
6.398
Zw1664–65 490
6.399
Zw1664–65 490
6.400
Lo1727 tr.6.454 155, 496–497
6.404
Zw1664–65 126, 137, 490
6.440
Zw1664–65 324
6.463
Zw1664–65 420
6.469
Pa1685 153
6.473
Pa1620 “p.285” 368–369
6.517
Zw1664–65 422
6.527
Lo1727 tr.6.600 157
6.563
LP 438–439
Pa1685 438
Mi1731–32 “p.341. v.33.” 439
Mi1782–88 infrapaginal 439
Ve1786 “(28)” 439
Pa1835–36 439
6.578
Ox1767 tr.6.813 401
6.593
Pa1620 “<p.290>” 84, 85
6.597
Zw1664–65 (Parthorumque fuga) 569
Zw1664–65 (sagittas) 381
6.600
LP 262
Zw1664–65 262
6.618
Zw1664–65 305
6.631–634
Lo1727 tr.6.716 155
6.687
Pa1829–32 182
6.693
Zw1664–65 601
6.718
Am1653 267
6.751
Pa1620 “p.297” 386–387
6.777
Lo1727 tr.6.909 163
6.788
Ox1767 tr.6.1112 480
6.789
Zw1664–65 395
6.823
Lo1727 tr.6.966 155
6.835–836
Pa1829–32 183
6.836
Pa1620 “p.301” 84
6.850
An1595 [6.848] 385
6.854
Lo1727 tr.6.994 154–155, 156, 158
6.893
Lo1727 tr.6.1040 496
6 (note conclusive)
Lo1727 155, 157
7 (note introductive)
Pa1658 final 106
7.10
An1595 277, 284
7.22
Zw1664–65 246, 319
7.59
Pa1658 infrapaginal 271

7.63
Zw1664–65 628
7.83
PM1601 327, 329
7.107
Zw1664–65 524
7.112
Zw1664–65 460, 461
Le1671 461
Pa1685 461
7.113
Zw1664–65 (lymphare incursibus urbes) 460
Zw1664–65 (lymfare) 460
7.116
Zw1664–65 475
7.130
Zw1664–65 256
7.144
Zw1664–65 478
7.145
Ox1767 tr.7.215 479
7.197
Pa1685 625
7.204
Zw1664–65 458, 476, 479
Le1671 458
Pa1685 458, 479
7.206
Pa1829–32 183
7.223
Ox1767 tr.7.331 497
7.237
Pa1685 564
7.312
LP 263–264
Zw1664–65 264
7.315
Ve1786 "(17)" 438
7.340
An1595 435
7.374
An1595 508
7.499
PM1601 327
7.501
PM1601 327
7.502
An1595 507
7.512
An1595 249
7.564
Zw1664–65 476
Ox1767 tr.7.835 460, 476
7.635
Zw1664–65 456
7.645–646
Pa1829–32 183
7.647
Zw1664–65 256, 263
7.675
Pa1620 "p.344" 85
7.688
Zw1664–65 422
7.689
Zw1664–65 422
7.693
Zw1664–65 426
7.699
Zw1664–65 493, 495, 601–602, 609
7.701
Zw1664–65 616
7.720
Zw1664–65 377, 491
7.750
Zw1664–65 622–623
7.767
Zw1664–65 450
7.784
Zw1664–65 446, 485, 486, 606, 616
7.788
Zw1664–65 612
7.792
Zw1664–65 256
7.793
LP 135
7.809
Zw1664–65 374, 617
8 (note introductive)
Pa1658 final 113
8.1
Zw1664–65 255, 425, 607, 617
8.2
Zw1664–65 505
8.4
Zw1664–65 617
8.10
Zw1664–65 261
8.44
Zw1664–65 436

8.49
Zw1664–65 436
8.51
Zw1664–65 368, 436
8.52
Zw1664–65 436
8.54
Zw1664–65 436
8.55
Zw1664–65 436
8.60
Pa1620 "p.356" 394
Zw1664–65 396
8.68
Zw1664–65 337
8.69
Zw1664–65 337
8.71
Zw1664–65 337
8.72
Zw1664–65 337
8.76
Zw1664–65 337
8.78
Zw1664–65 617
8.81
Zw1664–65 388
8.82
Zw1664–65 388, 389
8.87
Zw1664–65 486
8.90
Zw1664–65 486
8.102
An1595 435
8.127
Zw1664–65 530
8.182
Zw1664–65 473
8.198
LP 62
Ve1570 st.8.74 62
8.199
Pa1658 infrapaginal 273
8.199–200
Pa1658 final 273
8.237
Pa1658 final 114
8.246
Pa1658 infrapaginal 271
Pa1658 marginal 273
Pa1658 final 273, 275
8.247
PM1601 77
8.262
Zw1664–65 126
8.268
Zw1664–65 389
8.284
Pa1620 "p.368" 535
8.286
Pa1658 infrapaginal 399
Pa1658 final [8.287] 399
8.290
Pa1620 "p.368" 522
8.304
Pa1658 infrapaginal 109
8.375
Pa1658 infrapaginal 273
Pa1658 final 273–274
8.388
Am1653 288
8.417
Zw1664–65 555, 556
8.438
Ox1767 tr.8.637 487
8.440
Zw1664–65 455
8.446b
Am1653 [8.448] 267
8.474
Ox1767 tr.8.691 497
8.515
Am1653 97
8.550
An1595 [8.549] 169
Le1671 [8.551] 169
Mi1782–88 infrapaginal [8.551] 169
8.657
Pa1658 infrapaginal 271, 273
Pa1658 final 273, 280
8.666
Pa1658 infrapaginal 271
8.670
Pa1658 infrapaginal 271
8.677
Zw1664–65 395
8.702
Pa1658 infrapaginal 271
8.703
Pa1658 final 280
8.705
Pa1658 infrapaginal 271

8.712
Zw1664–65 453
8.721
Pa1658 infrapaginal 305
8.722
Pa1658 final 105
8.727
Zw1664–65 488
8.746
Zw1664–65 426
8.754
Ox1767 tr.8.1095 473, 611
8.759
Zw1664–65 (misero) 609
Zw1664–65 (ferebat) 610
8.765
Pa1620 “p.389” 86, 534, 536, 542

9.1
Ox1767 tr.9.1 611
9.76
Zw1664–65 612, 630, 632
9.93
Zw1664–65 397
9.95
Pa1620 “p.395” 85
9.178
Zw1664–65 388
9.180
Zw1664–65 486
9.225
Zw1664–65 456, 461
9.231
Zw1664–65 461
9.232
Zw1664–65 461
9.234
Zw1664–65 461
9.239
Zw1664–65 461
9.242
Zw1664–65 461
9.248
Zw1664–65 462, 473
9.266
Zw1664–65 462
9.333
Zw1664–65 462
9.342
Am1653 288
9.423
Pa1620 “p.409” 262
9.500
Pa1620 “p.412” 283
9.501
An1595 283
9.506
Zw1664–65 462
9.517
Pa1620 “p.413” 484
9.517–519
LP 483
9.518
Zw1664–65 483
Pa1685 483
9.519
An1595 483
Zw1664–65 484
9.523
An1595 70, 109, 285
Pa1658 infrapaginal 109, 285
9.572
Pa1620 “p.415” 84, 536
9.574
Pa1620 “p.415” 370, 536
9.638
An1595 535
Zw1664–65 136, 518, 535
9.643
Pa1685 305
9.752
Pa1658 infrapaginal 109
9.759
LP 268
9.760
Zw1664–65 268
9.771
Zw1664–65 495
9.811
Zw1664–65 124, 258
9.814
Zw1664–65 598
9.891
Am1653 [9.890] 288
9.898
Zw1664–65 419
9.901
Pa1620 “p.428” 519
10 (note introductive)
Pa1658 final 113
10.1
Ox1767 tr.10.1 417, 487
10.5
Pa1658 final 280

10.14
Pa1829–32 183
10.16
Pa1620 "p.431" 88, 284, 314
10.17
An1595 68, 168, 184, 560–562, 563
Zw1664–65 562
Pa1685 564
Mi1782–88 final 168
Pa1825–30 final 184
Pa1829–32 183, 184
10.56
Pa1620 "p.433" 88
Zw1664–65 126
10.83
Zw1664–65 462
10.93
Zw1664–65 462
10.96
Zw1664–65 462
10.106
Am1653 [10.100] 267
Zw1664–65 [10.100] 269
10.107
Am1653 [10.102] 227
Zw1664–65 [10.101] 462
10.112
Zw1664–65 [10.105] 269
10.116
Zw1664–65 [10.110] 462
10.119
Zw1664–65 [10.113] 462
10.121
Zw1664–65 [10.115] 462
10.126
Zw1664–65 [10.120] 462
10.128
Am1653 [10.120] 227
10.131
Am1653 [10.125] 227
10.139
An1595 [10.133] 384
10.154
Zw1664–65 [10.148] 486
10.170 sqq.
Pa1829–32 183
10.176
An1595 [10.171] 507, 549
Pa1620 [<10.170>] "p.438" 88, 368
10.186
An1595 [10.179] 368
Pa1620 [<10.180>] "p.438" 314, 330, 368
10.208
Zw1664–65 [10.202] 618
10.209
Pa1658 infrapaginal [10.203] 272
Pa1658 final [10.203] 272
10.215
Pa1620 [<10.209>] "p.440" 88, 394
10.229
Zw1664–65 [10.223] 127
10.233
Zw1664–65 [10.227] 383, 385
10.234
Pa1829–32 183
10.235
Zw1664–65 [10.229] 495
10.236
Zw1664–65 [10.230] 123, 379
10.240
Zw1664–65 [10.234] 396
10.299
Zw1664–65 [10.293] 397, 451
10.309
Pa1620 [<10.303>] "p.444" 88, 506, 510
10.311
Zw1664–65 [10.305] 397, 451
10.311–313
Pa1829–32 183
10.313
Zw1664–65 [10.307] 452
10.319
Zw1664–65 [10.313] 486
10.326
An1595 [10.321] 564, 568–569
Pa1620 [<10.320>] "p.445" 88, 565
Zw1664–65 [10.320] 565
Pa1685 [10.320] 565
10.333
Zw1664–65 [10.327] 598
10.334
Zw1664–65 [10.328] 127
10.338
Pa1620 [<10.332>] "p.446" 314

10.372
Zw1664–65 [10.366] 386
10.378
Zw1664–65 [10.372] 486
10.384
Zw1664–65 [10.378] 459
10.387
Zw1664–65 [10.382] 485, 566
Ox1767 tr.10.549 459
10.388
Zw1664–65 [10.383] 485, 566
10.395
Ox1767 tr.10.561 460
10.409
Ox1767 tr.10.581 459
10.429
Zw1664–65 [10.423] 459
10.431
Zw1664–65 [10.425] 420, 460, 473, 611
10.436
Zw1664–65 [10.430] 460
10.441
Zw1664–65 [10.435] 459
10.445
Pa1620 [<10.439>] “p.451” 443, 457
10.446
Pa1685 [10.440] 147, 443
10.447
Ox1767 tr.10.639 443, 459
10.448
Zw1664–65 [10.442] 459
10.449
Zw1664–65 [10.443] 460
10.455
Zw1664–65 [10.449] 389
10.458
Ox1767 tr.10.655 401
10.470
Pa1620 [<10.464>] “p.451” 88, 314, 328, 330
10.493
An1595 [10.488] 596, 597, 635
Zw1664–65 [10.487] 493, 601
Pa1685 [10.487] 603, 635
10.522
Zw1664–65 [10.516] 558
10.527
Pa1620 [<10.521>] “p.454” 557, 568
Zw1664–65 [10.521] 255, 558
Pa1685 [10.521] 559, 568
Pa1829–32 183
10.528
Zw1664–65 [10.522] 558
10.530
Zw1664–65 [10.524] 558, 560
Pa1685 [10.524] 560, 568
Pa1829–32 183
10.532
Pa1620 [<10.526>] “p.454” 558
10.533
Pa1620 [<10.527>] “p.455” 87, 555–556, 558
Zw1664–65 [10.527] 555, 556
Pa1685 [10.527] 556, 569
Pa1829–32 183
10.536
Pa1620 [<10.530>] “p.455” 558, 560
Zw1664–65 [10.530] 558, 560
Le1671 560
Pa1685 [10.530] 560
10.538
Zw1664–65 [10.532] 558
10.544
Pa1620 [<10.538>] “p.455” 88
10.546
Pa1658 infrapaginal [10.541] 275
10.547
Pa1658 final [10.542] 275
10.574
Pa1658 final [10.569] 107
10.598 sqq.
Pa1829–32 183
10.607
Zw1664–65 [10.601] 130
10.620
Zw1664–65 [10.614] 629, 632
10.622
Pa1620 [<10.616>] “p.459” 87
10.644
An1595 [10.659] 324
Zw1664–65 [10.638] 530
10.646
Zw1664–65 [10.640] 139, 400

10.652
Pa1658 infrapaginal [10.647] 271, 272, 274
Pa1658 final [10.647] 272, 629
10.688
Zw1664–65 [10.682] 396, 397
10.700
Pa1620 [<10.694>] “p.462” 314, 318
10.702
Zw1664–65 [10.696] 268
10.704
An1595 [10.699] 593, 603, 635
Zw1664–65 [10.698] 599, 600
Pa1685 [10.698] 603, 635
10.712
Pa1620 [<10.706>] “p.463” 85
10.729
Zw1664–65 [10.723] 396
10.732
Zw1664–65 [10.726] 520
10.734
Am1653 [10.729] 378, 379
Pa1685 [10.728] 379
10.742
Zw1664–65 [10.736] 469
10.744
Zw1664–65 [10.738] 556, 569
10.752
Zw1664–65 [10.746] 486
10.754
Zw1664–65 [10.748] 389
10.756
Pa1829–32 183
10.757
Zw1664–65 [10.751] 130
10.758
Zw1664–65 [10.752] 254
10.777
Zw1664–65 [10.771] 121, 469
10.779
Zw1664–65 [10.773] 17, 470
10.780
Zw1664–65 [10.774] 452
10.790
Zw1664–65 [10.784] 253
10.793
Pa1620 [<10.787>] “p.466” 88
10.813
An1595 [10.808] 249
10.825
Zw1664–65 [10.820] 400
10.828
Zw1664–65 [10.822] 470
10.829
Zw1664–65 [10.823] 382
10.831
Zw1664–65 [10.825] 374, 470
10.841
LP 560
Pa1620 [<10.835>] “p.468” 88, 558, 560
Zw1664–65 [10.835] (innumerosque gradus) 559, 569
Zw1664–65 [10.835] (gemina latus arbore clausus) 559
Pa1685 [10.835] 560
10.864
Pa1658 infrapaginal [10.859] 281
10.897
Zw1664–65 [10.891] 618
10.908
Zw1664–65 [10.902] 618
10.932
Pa1658 infrapaginal [10.927] 272, 273
Pa1658 final [10.927] 272, 273, 280
10.937
Pa1658 infrapaginal [10.932] 272, 273
10.938
Zw1664–65 [10.932] 618, 625
10.939
Zw1664–65 [10.933] 254
11 (note introductive)
Pa1658 final 113
Ox1767 481
11.8
Zw1664–65 470
11.25
Pa1658 infrapaginal 272
11.26
Pa1658 final [11.29] 272
11.54
Pa1685 151
11.63
Pa1620 “p.477” 85, 88
11.87
Pa1658 infrapaginal 274

11.93
Zw1664–65 137
11.178
Zw1664–65 395
11.190
Pa1620 “p.481” 484, 537
11.191
Am1653 98
11.208
Zw1664–65 505
11.257
An1595 634
Pa1685 634
11.285
Pa1620 “p.485” 532
Pa1685 532
11.295
Zw1664–65 423
11.327
Pa1658 infrapaginal 274
11.361
Zw1664–65 256, 263
11.379
Zw1664–65 312, 325, 331
11.390
Zw1664–65 312, 325
11.393
LP 370
Pa1620 “p.489” 370
11.394
Pa1658 infrapaginal 273
Pa1658 final [11.393] 273, 275
11.396
Pa1658 infrapaginal 273, 275
11.409
Pa1658 infrapaginal 271, 274
Pa1658 final 274
11.418
Pa1658 infrapaginal 274, 450
11.428
An1595 324
11.429
Am1653 97, 247, 256, 262–263
Zw1664–65 256, 262–263
11.432
Zw1664–65 281
11.452
Pa1658 final [11.412] 274–275, 450
11.455
Zw1664–65 371
11.458
Pa1658 infrapaginal 275, 450, 470
11.471
Am1653 288
11.500
Zw1664–65 462
11.503
Zw1664–65 388
11.504
Zw1664–65 472
11.506
Pa1685 608
11.521
Zw1664–65 253
11.526
Zw1664–65 554
11.535
Zw1664–65 128, 137
11.539
Zw1664–65 420, 423
11.541
Zw1664–65 396, 423
11.543
Zw1664–65 554
11.545
Pa1685 454
11.547
LP 135
Am1653 283, 329
Zw1664–65 135, 262
11.554
Pa1685 608
11.555
Zw1664–65 444, 457
11.559
Pa1620 “p.496” 326, 394, 396, 608
Pa1685 608
11.561
Zw1664–65 493–494
11.564
Zw1664–65 (utque superstantem) 345
Zw1664–65 (pronumque in pectore) 345
11.565
Zw1664–65 (occulte) 345
Zw1664–65 (uitae labantis) 345
11.566
Zw1664–65 (relliquias tenues) 345–346

Zw1664–65 (odio suppleuit) 346
11.567
Zw1664–65 230, 345–346
Mi1782–88 infrapaginal 168
11.569
Zw1664–65 608
11.571
Zw1664–65 608
11.578
Zw1664–65 126
11.579
Zw1664–65 120, 138, 373, 602, 604, 608, 637
11.593
Zw1664–65 121, 138
11.638
Zw1664–65 629
11.640
Zw1664–65 130
11.661
An1595 408
11.680
An1595 217
11.720
An1595 597, 627
11 (note conclusive)
Pa1829–32 183
12 (note introductive)
Ox1767 417, 481–482
12.13
Zw1664–65 400, 455
12.67
Zw1664–65 400
12.84
Zw1664–65 418, 420
Le1671 418
Pa1685 418
12.126
Zw1664–65 382
12.148
Zw1664–65 318, 319
12.159
Zw1664–65 382
12.160
Zw1664–65 269
12.161
An1595 538
Zw1664–65 136, 538–539
Pa1685 538, 542
12.175
Pa1620 “p.512” 620–621
Pa1685 621
12.188
An1595 511, 534–535
12.204
Zw1664–65 326
12.205
Pa1620 “p.514” 519
12.227
Zw1664–65 536
12.233
Pa1658 infrapaginal 305
12.235
Zw1664–65 470
12.248
Pa1658 infrapaginal 271
12.250
Pa1658 final 273
12.256
Zw1664–65 483
12.268
Zw1664–65 570, 639
12.272
Zw1664–65 490
12.277
Zw1664–65 124
12.280
Pa1658 infrapaginal 281
12.282
Zw1664–65 137
12.290
Zw1664–65 486
12.295
Zw1664–65 486
12.301
Pa1620 “p.518” 394, 396
12.302
Am1653 94, 133
Zw1664–65 94, 133, 222
12.339
Zw1664–65 483
12.342
Zw1664–65 328
12.353
Pa1620 “p.521” 84, 566–567, 568
Zw1664–65 566
Pa1685 568
12.364
Zw1664–65 452

12.365
  Zw1664–65 486
12.378
  Zw1664–65 455, 456
12.397
  Zw1664–65 473
12.407
  Zw1664–65 [12.406] 388
12.424
  Zw1664–65 388
12.440
  Zw1664–65 458
12.460
  Zw1664–65 508
12.463
  Zw1664–65 128, 137, 471
12.464
  Zw1664–65 448
12.468
  Zw1664–65 126
12.481
  Zw1664–65 125, 621
12.481–482
  LP 621
12.482
  Pa1685 621
12.487
  Zw1664–65 621
12.494
  Zw1664–65 120, 622
12.509
  An1595 [12.519] 620
12.510
  LP 621
  An1595 [12.520] 620
  Pa1685 621
12.511
  Zw1664–65 [12.512] 621
12.525
  Pa1620 "p.528" 569
12.540
  An1595 [12.550] 518, 535
  Zw1664–65 535
  Pa1685 535
12.576
  An1595 [12.586] 438
12.615
  Pa1620 "p.531" 85
12.616
  Pa1620 "p.531" 85
12.619
  Pa1620 "p.531" 85
12.620
  Pa1620 "p.531" 85
12.623
  Pa1620 "p.531" 85
12.649
  An1595 [12.659] 549
  Zw1664–65 551
  Pa1685 553
12.665–676
  Ve1570 st.12.200 433
12.706
  Zw1664–65 470
12.778
  Pa1658 infrapaginal 274
12.810
  Ox1767 tr.12.1197 443
  Pa1829–32 443
12.811
  Zw1664–65 (o mihi bissenos) 444, 445, 486
  Zw1664–65 (multum uigilata) 445
12.812
  Zw1664–65 (Thebai) 446
  Zw1664–65 (benignum) 256, 491, 494
12.816
  Pa1658 final 443
  Zw1664–65 [12.815] 445, 446, 494
12.818
  Zw1664–65 494
12.819
  Zw1664–65 139, 494, 579, 658
Ach.1.38
  Pa1620 "p.554" 394
Ach.1.244
  Pa1620 [<2.47>] "p.591" 394
Ach.1.252
  Pa1620 [<2.55>] "p.595" 394
Ach.1.344
  Pa1658 final [2.147] 107
Ach.1.422
  Pa1620 [<3.26>] "p.615" 558
Ach.2.71
  Pa1620 [<5.71>] "p.668" 286
Ach.2.132
  Pa1620 [<5.132>] "p.670" 229, 555

Ach.2.134
Pa1620 [<5.134>] “p.670” 555
Ach.2.136
Pa1620 [<5.136>] “p.670” 555
silv.1.2.166
Zw1664–65 395
silv.3.5.110
Zw1664–65 395

INDEX LOCORUM

Cet index recense des passages de la *Thébaïde* qui sont mentionnés à d'autres titres que l'analyse des notes *ad loc.* recensées dans l'*index notarum*, ainsi que des passages d'ampleur variable sur lesquels portent certaines notes de détail référées à un vers particulier (e.g. Paris 1658, note infrapaginale *ad* 8.375, qui porte sur les vers 8.375–382 ; de tels cas de figure sont distingués par un double astérisque ** suivi de la référence sous laquelle on trouvera la note concernée dans l'*index notarum*). Pour d'autres textes et auteurs, on se reportera d'une part à l'*index nominum*, d'autre part à l'*index rerum s.v.* "intertextualité".

1.3–16 428, 429, 487
1.32–45 420, 429, 435
1.41–42 485
1.49–52 591
1.88–130 476
1.125–196 462
1.125/126–130 591, 594
1.126–127 598
1.130 598
1.144–164 462
1.150–151 154
1.151 598
1.165–188 591
1.408–481 154
1.428–720 456
1.472–473 591
1.536–539 591
1.661–662 591
1.717–720 127
2.18 591
2.37–40** (*ad* 2.37) 270
2.92–93 592
2.176–200 474
2.265–305 463
2.297–305 423
2.393–409 474
2.410–451 605, 607
2.452–467 474
2.482–495 605, 607
2.629–643 301
2.644–660 485
2.692–693 301–302
3.1–113 605, 607
3.13–14 301
3.57–113 630
3.82–83 630
3.133–168 301–302
3.151–152 301–302
3.179–213 463, 492
3.297 64
3.304–310 488
3.469 88
3.474–482 339
3.524–547 468
3.562–565 598
3.591 544
3.598–677 426, 457
4.5–12 478
4.24–31 478
4.187–213 423
4.369–405 462
4.406–645 463
4.435–438 262
4.720–722** (*ad* 4.720) 271
4.826–833 (833–840 Hill)** (*ad* 4.826, 4.838) 265, 271
5.29–498 475
5.206–264 451
5.472–475** (*ad* 5.472) 113
6.67–83** 109, 270
6.88–89 108
6.156–169** (*ad* 6.156) 271
6.227–233 265
6.301–315 419
6.719–721** (*ad* 6.718) 228, 266–267
6.849 492
6.935[932] 260
7.59–63** (*ad* 7.59) 271
7.90–144 475
7.108–131 460, 476
7.139–144 478
7.145–226 476
7.223–226 497
7.267–268 438
7.311–312 263–264
7.564–607 460, 476

7.632–646 450
7.688–8.126 616
7.760–770 450
7.818–822 157
8.42–59 436
8.138–194 425
8.225–227 425
8.246–249** (*ad* 8.246) 271, 273
8.375–382** (*ad* 8.375) 273
8.428–496 450
8.657–662** (*ad* 8.657) 271, 273
8.702–709** (*ad* 8.702, 7.703, 8.705) 271, 280
8.733–766 609
9.22–24 425
9.73–85 630
9.625a 265
10.5–10** (*ad* 10.5) 280
10.84–117[84–111] 462
10.100–103/105** (*ad* 10.106) 227, 265, 267, 269
10.112/113–117[106/107–111]** (*ad* 10.112) 265, 269
10.130a[124a] 265
10.209–212[203–206]** (*ad* 10.209) 272
10.273–329[267–323] 451
10.431–434[425–428] 473
10.431–448[425–442] 629
10.445–448[439–442] 440
10.547–559[541–553]** (*ad* 10.546, 10.547) 275
10.652–660[646–654]** (*ad* 10.652) 272, 274
10.738–939[732–933] 469
10.756–782[750–776] 629
10.827–939[821–933] 618
10.864–869[858–863]** (*ad* 10.864) 281
10.932–934[926–928]** (*ad* 10.932) 265, 272–273
10.937–939[931–933]** (*ad* 10.932, 10.937) 272
11.26–48** (*ad* 11.26) 272
11.327–329** (*ad* 11.327) 274
11.396–402** (*ad* 11.396) 275
11.409–415** (*ad* 11.409) 274
11.418–446** (*ad* 11.409, 11.418) 274, 450
11.452–496** (*ad* 11.452) 274–275, 450
11.497–579 608
11.504–508 472
11.552–556 444
11.634–647 629
12.212–213 483
12.250–254** (*ad* 12.248, 12.250) 271, 273
12.280–290** (*ad* 12.280) 281
12.392–404 473
12.481–518 585, 619
12.493–494 591
12.778–780** (*ad* 12.778) 274
12.810–819 440
12.814–815 50
12.816–817 440, 443, 444
12.816–819 498
12.815 3

INDEX NOMINUM

Cet index sélectif recense, pour l'essentiel, les personnages historiques antérieurs au milieu du 19e s., ainsi que quelques personnages de la *Thébaïde*. Les noms propres qui apparaissent à l'intérieur des notes citées ne sont en principe pas indexés.

Abram, Nicolas : 409, 604
Achaintre, Nicolas-Louis : *voir index rerum s.v.* Achaintre–Boutteville (1829–32)
Acosta, Cristóbal : 542
Actéon : 21–22, 61–62, 299–300, 492
Admète (roi des Molosses) : 535
Adraste : 278, 281, 399, 416, 423–424, 427, 449, 456–457, 467, 474, 484, 495, 531, 537, 587, 600, 603, 607, 628
Aelius Aristide : 527
Aetius Amidenus : 610
Agavé : 61, 492
Agricola, Rudolf : 513
Alcméon : 612
Alessandri, Alessandro : 80, 540
Alétès : 193, 328, 463, 492
Alexandre le Grand : 627
Alsted, Johann Heinrich : 513–514
Amar du Rivier (Amar-Durivier), Jean-Augustin : *voir index rerum s.v.* Amar–Lemaire (1825–30)
Amazones : 484, 508, 569
Amédée de Lausanne : 494
Ammien Marcellin : 369, 563
Amphiaraüs : 22, 62, 78, 157, 171, 328, 339, 343, 399, 401, 421, 423–427, 436–437, 450, 467, 485–486, 488–489, 527–528, 530, 535, 581, 587, 601, 607, 612, 616–618, 622, 624
Amphion (fils d'Antiope) : 62, 361–362, 430–432, 436
Amphion (soldat thébain) : 460, 473, 565–566
Amycus : 20, 62, 71, 164
Anselme d'Orléans : 51
Anselme de Laon : 51, 352, 366, 392, 504
Antigone : 325, 412, 452, 458, 470–473, 485–486, 508, 537, 566, 604, 627
Antimaque : 124, 131, 418–420, 423, 444
Antoine [Marcus Antonius] : 525
Apollodore : 130, 302, 424, 426–427, 437, 465, 510
Apollon : 60, 62, 194, 343, 437, 485, 531, 612, 622, 636
Apollonios de Rhodes : 370, 385, 461–462, 477, 479–480
Apollonios de Tyane : 527
Apulée : 120–121, 233, 384–385
Aquila Romanus : 395
Archémore : *voir* Opheltès
Argelati, Filippo : *voir index rerum s.v.* Argelati (1731–32)
Argie : 314, 328, 412, 416, 423, 450, 452, 470–471, 473, 483, 485–486, 508, 511, 534, 587, 604, 607, 622, 634, 639
Ariobarzane : 601
Arion : 332, 338, 419
Ariosto : 59, 495, 497–498
Aristote : 198, 353, 360, 390, 403–404, 406, 441, 447–448, 467–468, 469, 482, 518, 555–556, 571, 654
pseudo-Aristote : 469, 518
Arnould, Edmond-Nicolas : *voir index rerum s.v.* Nisard–Arnould–Wartel (1842)
Ascensius : *voir* Badius
Asola, Gian Francesco d' : 217–218
Atalante : 438–439, 535–536
Athamas : 376, 429–431, 492
Athénagoras : 527
Auguste : 525
Augustin : 629
Aulu-Gelle : 207, 210, 374, 550
Ausone : 116, 539, 567
Avanzi [Avantius], Girolamo : 57
Avianus : 116
Aviénus : 116

Bacchus : 458, 460, 476, 479, 497, 624, 627
Bacon, Francis : 514–515
Badius Ascensius, Jodocus [Josse Bade] : 29, 39, 267, 403, 571–572, 576–577, 586, 595, 612, 629
Balzac, Jean-Louis Guez de : 104
Barbaro, Ermolao : 349

Barclay, John : *voir index rerum s.v.* Barclay (1601)
Barclay, William : 63, 73, 74
Barth, Carl von : 116
Barth, Caspar von : *voir index rerum s.v.* Barth (1664–65)
Bayle, Pierre : 114, 117, 120, 134, 136–138, 140, 657
Behot(t)ius [Behotte], Adrianus : 41, 88, 101, 109, 127, 182, 190, 239, 243, 245, 257
Belon, Pierre : 536, 639
Bembo, Pietro : 354–355
Bentivoglio d'Aragona, Cornelio (pseudonyme : Selvaggio Porpora) : *voir index rerum s.v.* Argelati (1731–32)
Bentley, Richard : 217
Benvenuto da Imola : 521
Beraldus [Bérault, Bérauld, Béraud], Claudius : *voir index rerum s.v.* Beraldus (1685)
Bernard de Clairvaux : 265, 493
Bernardus Silvestris : 204, 574, 576
Bernartius [Bernaerts], Johannes : *voir index rerum s.v.* Bernartius (1595)
Bernartius, Petrus : 561
Bernegger, Matthias : 202, 580
Beroaldo, Filippo (l'Ancien) : 58, 205, 354, 506, 512, 623
Bersmann, Gregor : 245
Bettinelli, Tommaso : 170
Biacca, Francesco Maria : *voir index rerum s.v.* Argelati (1731–32)
Bianchi, Orazio : *voir index rerum s.v.* Argelati (1731–32)
Biondo, Flavio : 495, 501–503, 512, 515, 518, 543, 551
Blaise [Blasius], Thomas : 108
Boccaccio, Giovanni : 3, 51, 56, 59, 425, 428, 447, 495, 576, 617
Bodin, Jean : 207
Boèce : 261
Boileau-Despréaux, Nicolas : 4, 449, 468
Bonamico, Lazzaro : 312, 318
Bonaparte, Louis-Napoléon : *voir* Napoléon III
Bonisoli da Lonigo, Ognibene : 25
Bosius, Johannes Andreas : 94, 115
Bossuet, Jacques-Bénigne : 144
Boulanger, Louis : 82
Boulenger, Jules César : 512
Boutteville, Marc-Lucien : *voir index rerum s.v.* Achaintre–Boutteville (1829–32)
Bracciolini, Poggio : 223
Brinsley, John : 315
Brisson, Barnabé : 82–83, 534
Britannico, Giovanni : 58, 82
Bruni, Leonardo : 572, 590
Brutus, Marcus Junius : 347, 631
Budé, Guillaume : 201, 204
Buitewegius, Gerardus : 169
Burman, Pieter : 63, 82, 96–97, 105, 115, 122

Cadmus : 55–56, 60–61, 149, 162, 194, 337–338, 361, 428–430, 432–433, 465–466, 492
Caelius Rhodiginus [Ricchieri], Ludovicus : 125, 209, 212–213, 516, 550–551
Calderini, Domizio : 25, 57–58, 65, 82, 185, 187, 198–200, 209, 218
Calepino, Ambrogio : 62, 431–432
Caligula : 606
Callimaque : 386, 407, 475
Calpurnius Siculus : 116
Calvin, Jean : 232, 305, 321, 365–368, 371, 375, 392, 394–395, 409, 503, 620, 624
Camerarius, Joachim : 153
Canter, Willem : 131, 176, 217, 248, 267–268
Capanée : 17, 27, 104, 254, 272, 275, 328, 401, 416, 421, 423, 426–427, 457, 467, 469–470, 486, 492, 497, 555, 558–560, 587, 601, 603, 613, 618, 625
Capanée (surnom de Guyet) : 104
Caracini Maceratense, Baptiste : 58
Cartari, Vincenzo : 428
Casaubon, Isaac : 40, 115, 202, 208, 212–213, 368, 418, 507, 516, 521, 544, 580
Cassien : 374
Castelvetro, Lodovico : 404
Caton d'Utique : 632
Catulle : 25, 407
César : 462, 521
Chalcidius : 332
Chapelain, Jean : 102–106, 109
Charisius : 395
Charles III (duc de Lorraine) : 75, 633
Charles-Quint : 59
Charpentier, Jean-Pierre : 188–189
Chaucer, Geoffrey : 496
Christine de Suède : 96, 411, 578
Chrysippe : 614
Cicéron : 199, 307, 353–357, 425, 544, 605, 615, 621, 627, 630
Cincius Alimentus : 550
Cinna : *voir* Helvius Cinna

Claudien : 50, 75, 353, 385, 406–407, 432, 490, 605, 636
Claudien Mamert : 116, 374
Claudius Pulcher, Publius : 623
Clavus, Claudius [Nicolaus Niger] : 524
Cléanthe : 614
Clément d'Alexandrie : 527
Clementia : *voir index rerum s.v.* édification
Colvius, Petrus : 535
Comenius, Johannes Amos : 513
Commynes, Philippe de : 116, 637
Conti, Natale : 428, 432
Corippe : 116
Cormiliolle, Pierre-Louis : 4, 8, 40, 102, 180, 182, 413, 495, 656
Cortesi, Paolo : 354
Créon : 274, 397, 417, 420–421, 423, 471, 532, 575, 586–587, 601, 603, 629, 635
Crinito, Pietro : 90
Crucé [Cruceus], Eméric : *voir index rerum s.v.* Crucé (1620)
Crucé, Oudin : 81
Crusius, Lewis : 460, 479
Cyclopes : 435, 458, 464
Cyriaque d'Ancône : 524
Cyrillus (lexicographe) : 371

D'Oyly, William : 89
Danet, Pierre : 145
Dante Alighieri : 447, 575, 585
Dati, Agostino : 354
Daum, Christian : 94, 114–115, 117–123, 130, 134–135, 137, 229, 257, 361, 442, 583, 598, 618
Dauphin, le Grand : *voir* Louis de France
Dausque, Claude : 565
Decii : 629
Déipylé : 622
Del Rio, Martín Antonio : 73, 463
Denys le Chartreux : 628
Diane : 258, 458, 532, 535
pseudo-Dicéarque : 130, 517, 527
Dictys de Crète : 116
Didot, Firmin : 180, 187
Dietrich de Niem [von Nieheim] : 550
Diodore de Sicile : 70, 130, 418, 430, 435, 465
Diomède : 395
Dion Cassius : 550
Dionysios (fils de Calliphon) : 527
Dioscoride : 542
Dircé : 62, 162, 338, 648
Domitien : 508, 578
Donat, Aelius : 308, 316–317, 350, 395
Donat, Tiberius Claudius : 29, 573, 577, 586
Dorcal, Antoine : 81
Dracontius : 50
Drayton, Michael : 496
Drexel, Jeremias : 207–208, 516, 590, 672
Dryden, John : 154–155, 163, 306, 480, 650
Du Hamel, Jean : 311
Du Marsais, César Chesneau : 370
Dübner, Friedrich : *voir index rerum s.v.* Dübner (1835–36)
Duport, James : 588–589
Dupuy, Pierre et Jacques : 104, 106, 108
Dyer, George : *voir index rerum s.v.* Valpy–Dyer (1824)
Dymas : 440, 453, 457–460, 473, 565, 629, 654

Elsevier, Louis : 96, 141
Enée de Gaza : 116
Ennius : 118, 636
Eobanus Hessus, Helius : 407
Epictète : 614
Erasme, Désiré : 41, 207, 212, 306, 310, 320, 322, 328, 354, 365, 391, 550, 588–589, 592, 600, 633
Eriphylé : 423–424, 612
Ernesti, Johann August : 4, 175, 178, 217
Erythraeus, Nicolaus : 365
Eschyle : 407, 418, 422, 424, 426, 467
Eschyle, scolies à : 423
Este, Leonora et Lucrezia d' : 59
Estienne, Charles : 431
Estienne, Henri II : 187, 217, 219–220, 357, 588, 591, 622
Estienne, Robert : 431
Etéocle : 71–72, 135, 170, 230–232, 237, 256, 264, 274, 281, 291, 296, 301, 313, 325–329, 331–332, 342, 345, 370, 375, 380, 397, 420–424, 427, 444, 449, 454, 457–458, 462–463, 467, 474, 484, 507–508, 574, 586–587, 591, 594, 605–608, 610, 619, 626, 628, 630, 632–634, 637–638
Etienne de Byzance : 523
Etienne de Tournai : 494
Euphorion : 527
Euripide : 407, 418, 423, 427, 438, 551, 558, 560
Europe : 361, 429–430
Eusèbe de Césarée : 69, 527
Eustathe de Thessalonique : 550
Eutyches : 256, 263, 535
Evadné : 438, 484

Fabius Maximus Cunctator, Quintus : 635
Fabricius, Georg : 380, 583
Fabricius, Johann Albert : 4, 75, 82, 175, 178, 502, 514–515
Fabrini, Giovanni : 521, 576, 584
Faerno, Gabriele : 253
Fairfax, Edward : 496
Feith, Eberhard : 510
Ferdinand II (empereur du Saint-Empire) : 116, 609, 637
Ferrazzi, Marco Antonio : 472
Festus : 79, 371, 550, 553
Flaminius, Gaius : 623
Flavius Josèphe : 605
Forcellini, Egidio : 366
Frontin : 537
Frugoni, Carlo Innocenzo : 158
Fulgence : 261, 574, 700
pseudo-Fulgence : 56, 585

Gagny [Gagneius], Jean de : 583
Galien : 542
Garnier, Robert : 495
Geminus : 550
Georgieviz [Đorđević, Georgijević], Bartholomaeus : 80, 430, 639
Gerald of Wales : *voir* Giraud de Barri
Gerbellius, Nicolaus : 524
Germanicus : 116
Ges(s)ner, Conrad : 299, 513, 589
Gevartius [Gevaerts], Janus Casperius : 41, 81–84, 88–90, 96, 98–99, 130–131, 142, 213, 228–230, 242, 267–268, 276, 279, 281, 360, 411, 536, 644
Gil Polo, Gaspar : 116
Giphanius, Obertus : 203
Giraldi, Lilio Gregorio : 129, 142, 174, 178, 411, 428
Giraud de Barri [Gerald of Wales] : 494
Gleichius, Johannes Andreas : 115
Godefroy de Bouillon : 495
Godelevaeus, Wilhelmus : 524
Graevius, Johannes Georgius : 512, 515
Grapaldo, Francesco Maria : 515
Grasser, Johann Jacob : 131, 230, 242, 414
Grattius : 116
Grégoire de Nazianze : 588–589
Gronovius, Jacob : 158, 512, 515
Gronovius, Johann Friedrich : *voir index rerum s.v.* Gronovius (1653)
Grotius [de Groot], Hugo : 94, 96
Grotius [de Groot], Willem : 96
Gruter, Janus : 115, 150, 209, 212, 249, 330, 416, 502, 505
Guarino, Battista : 572
Guarino da Verona : 199–200, 364–365, 391, 612
Guarnieri, Francesco : 216
Guiard, (Philippe-Henri-)Théodore : *voir index rerum s.v.* Nisard–Arnould–Wartel (1842)
Guibert de Nogent : 493, 495
Guido da Pisa : 585
Guillaume de Conches : 39
Guillaume le Breton : 116, 132, 493, 495, 601, 637
Guyet, François : *voir index rerum s.v.* Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658)

Hackius, Cornelis, Jacob et Pieter : 141
Hacqueville, Nicolas de : 516
Hand, Ferdinand : 73, 82–83, 96–97, 105, 140, 185
Hardouin, Jean : 104, 270
Harmonie : 60–61, 163, 374, 415, 423, 428, 430, 435, 463–466, 492
Harte, Walter : *voir index rerum s.v.* Harte (1727)
Hebius, Tarraeus (pseudonyme de Barth) : 116
Heinsius, Daniel : 95, 115, 281
Heinsius, Nicolas : 82, 95–98, 102, 104–106, 109, 115, 122, 140, 153, 176, 189, 191, 210, 260, 294
Helvius Cinna : 445
Hercule : 334, 400, 436
Hermogène de Tarse : 132
pseudo-Hermogène de Tarse : 306
Hérodote : 437, 527
Hesychius : 371, 551
Heyne, Christian Gottlob : 33, 176, 363, 442, 454, 653
Hippomédon : 266, 421, 449, 461–462, 483
Hofmann, Johann Jacob : 140, 206
Homère : 9, 27, 99, 142, 157, 203, 205, 301–302, 306, 307, 360, 398, 407, 416, 418, 419, 420, 430, 441–442, 444, 447, 454, 460, 461–462, 463–467, 468, 473, 475, 480, 493, 510, 525, 545, 546, 571, 588–589, 611
Homère, scolies à : 132, 307, 315, 316, 424, 550
Honorius : 636
Hoplée : 440, 453, 457–460, 486, 565, 629, 654

Horace : 11, 28, 35, 37, 151, 296, 309, 360, 368, 380, 383, 385, 403–404, 407, 412, 433, 468–469, 473, 571, 577, 585, 586, 603, 654
Hotman [Hotomanus], Antoine : 534
Huet, Pierre-Daniel : 144, 146
Hugo, Victor : 192
Hugues de Saint-Victor : 39, 514
Hygin : 116, 424, 465, 510
Hymnes homériques : 437
Hypsée : 264, 438, 450
Hypsipylé : 292, 316, 412, 434–435, 450–451, 457, 462, 475, 480, 488, 528, 582, 587, 597, 602–603, 618

Idé : 254, 301–302, 304, 320, 327, 329, 333, 453
Ino (Leucothée) : 376, 429–430, 432, 476–477, 479–480
Isidore de Séville : 490, 514, 531, 605
Isménos : 421, 450, 461
Isocrate : 199

Jacques Ier d'Angleterre : 74
Jean XXIII (antipape) : 550
Jérôme : 411, 614
Jocaste : 325, 412, 472, 507, 629
Jortin, John : 175
Junius, Melchior : 589, 600, 602
Junon : 430, 458, 465, 475–476, 479, 483–486, 522
Jupiter : 171, 194, 285, 327, 332, 376, 422, 436, 458, 475–476, 479, 483, 487–488, 520, 533, 603, 611, 618, 623–624
Juvénal : 50, 353, 407, 413, 443, 605, 607
Juvénal, scolies à : 116

Kirchmann, Johann : 136, 539
Konstantas, Grigorios : 521

La Cerda, Juan Luis de : 127, 176, 203, 205, 295, 298, 306, 321, 324, 365, 393, 404, 409, 414, 436, 441, 447, 511, 576–577, 604
La Rue, Charles de : 308, 320
Lachmann, Karl : 217
Lacroix : *voir index rerum s.v.* Crucé (1620)
Lactance : 50, 580, 614, 627, 629, 632
"Lactantius Placidus" (scolies à la *Thébaïde*) : *voir index rerum s.v.* "Lactantius Placidus"
pseudo-"Lactantius Placidus" (scolies à l'*Achilléide*) : 82
Laïus : 162, 291, 298, 321, 380
Lambecius [Lambeck], Peter : 514
Lancelot, Claude : 381, 391
Landino, Cristoforo : 403, 576, 578, 584, 586
Lang(h)ius [de Langhe], Carolus : 66–67
Lauban, Melchior : 472
Le Bossu, René : 448, 467, 482
Le Clerc, Jean : 208
Le Laboureur, Louis : 103
Léarque : 492
Lemaire, Nicolas-Eloi : *voir index rerum s.v.* Amar–Lemaire (1825–30)
Lenz, Carl Gotthold : 28, 40
Léon le Sage : 562
Lernutius, Janus : 360
Leto, Pomponio : 57, 391
Leucothée : *voir* Ino
Lewis, William Lillington : *voir index rerum s.v.* Lewis (1767)
Libanios : 130
Linacre, Thomas : 386
Lindenbrog [Lindenbruch, Tiliobroga], Friedrich : 40, 45, 53, 79, 82, 85, 88, 101, 103, 108–110, 119, 121, 127, 130–131, 142, 176, 187, 189–190, 229–230, 239, 242–243, 245, 247, 255, 257, 259, 261, 263–267, 269, 283, 289, 330, 409, 411, 414–415, 532, 621
Lipse, Juste : 41, 63–67, 69–70, 72–74, 84, 86, 115, 202, 213, 220, 241, 245, 256, 277, 284, 355–357, 360, 374, 384, 397, 413, 442, 502–503, 507–509, 512, 516–518, 535, 544, 546–547, 551, 554–558, 560, 562–564, 566–568, 571, 577, 580, 590, 595–597, 613–615, 620, 624, 629, 631–632, 636
Livineius, Johannes : 65, 215, 241, 244–245, 251, 283
Loensis : *voir* Nicolaus
pseudo-Longin : 470
Louis de France (le Grand Dauphin) : 144, 174
Louis XIV : 578
Louis XV : 74
Louis XVIII : 177
Lucain : 89, 173, 192, 245, 353, 357, 368, 447, 454, 461–463, 465, 490, 493, 600, 609
Lucien : 437
Lucilius : 384
Lucrèce : 65, 233, 384
"Lu(c)tatius" : *voir index rerum s.v.* "Lactantius Placidus"
Lycasté : 451, 453
Lycophron : 550, 552

Lycurgue (roi de Némée) : 439–440, 528–529, 553, 603
Lysias : 535
Lysimachus (mythographe) : 418

Mabillon, Jean : 253
Macrobe : 405, 441, 544
Maffei (da Volterra), Raffaele : 80
Major, Georgius : 590, 600
Malatesta, Giuseppe Richino : 159–160
Malherbe, François de : 370
Manilius : 211, 377, 385
Mantô : 294, 400, 530
Manuzio, Aldo : 11, 203, 218–219
Marcellus, comte de (Lodoïs Demartin du Tyrac) : 492
Marie-Louise d'Autriche : 177
Marie-Thérèse d'Autriche : 166
Marino, Giambattista : 493
Marius Victor(ius) : 130, 134, 582
Markland, Jeremiah : 174, 176, 185, 281, 647
Marolles, Michel de : *voir index rerum s.v.* Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658)
Mars : 194, 235, 287, 327, 416, 435–436, 458, 460, 463, 475–476, 479, 483, 488, 492, 610, 625
Marso, Pietro : 58
Martial : 193, 205, 211, 365, 369, 385
Martianus Capella : 116, 530
Matthieu de Vendôme : 590
Maturanzio, Francesco : 58, 65, 82, 90, 218
Maurice de Nassau : 545
Mazzatosta, Fabio : 57
Mélampus : 62, 437, 489, 581
Mélanippe : 426, 488, 609, 611
Mélicerte (Palémon) : 376, 476
Ménage, Gilles : 102, 105–106
Ménécée : 397, 400, 420, 452, 469, 532, 604, 629, 632, 635
Ménétès (soldat thébain) : 485
Ménétès (compagnon d'Argie) : 485–486
Méon : 71, 194, 232, 256–257, 296, 301–302, 313, 323, 326–328, 331–333, 342, 347, 395, 420, 484–485, 605–607, 610, 617, 623, 630–633
Meursius, Johannes : 115, 176, 260, 539, 550
Milieu : *voir* Mylaeus
Minerve [Pallas] : 62, 335, 525, 530, 532–534, 587–588, 597, 601, 609–611, 635
Modius, Franciscus : 176, 212, 256, 535
Molière : 4
Molino, Giuseppe : 185
Montausier, duc de (Charles de Sainte-Maure) : 144, 146
Montmaur, Pierre de : 105
Morel [Morellus], Fédéric : 55, 82, 216, 263–264
Morel, Guillaume : 583
Moretus, Jan I : 63–64, 67
Morhof, Daniel Georg : 514–515
Muratori, Ludovico Antonio : 158–160
Muret, Marc Antoine : 380
Musaeus Grammaticus : 116
Mylaeus [Milieu], Christophorus : 514

Napoléon Ier : 167, 177
Napoléon III (Louis-Napoléon Bonaparte) : 187, 192
Neander, Michael : 588
Neckam, Alexander : 447
Némésien : 116, 491
Néron : 606, 634
Nicandre de Colophon : 131
Nicolaus (Loensis), Jacobus : 416, 461
Niger : *voir* Clavus
Nini, Iacinto : 150, 158–159, 498
Niobé : 62, 435
Nisard, Charles : 192
Nisard, (Jean-Marie-Napoléon-)Désiré : *voir index rerum s.v.* Nisard–Arnould–Wartel (1842)
Nizzoli [Nizolio], Mario : 354, 375
Nonius Marcellus : 371
Nonnos de Panopolis : 387, 437, 491–493

Œdipe : 162, 408, 412, 417, 421, 435, 472, 579, 626–629
Onosandre : 550
Opheltès (Archémore) : 211, 292, 316, 434, 453, 457, 475, 496, 519, 528, 539–541, 553, 570, 582, 618
Opitz, Martin : 15, 115, 356–357
Optat de Milève : 116
Oribase : 542
Ornytus : 318, 538
Orta, García de : 542
Oudaert, Nicolaas : 65
Ovide : 8, 10, 11, 25, 59, 287, 353, 427, 430–433, 461–462, 463–467, 477, 491, 509, 526, 556, 575, 585, 591, 605

Paleario, Aonio : 312, 318
Palémon : *voir* Mélicerte
Pallas : *voir* Minerve

Panckoucke, Charles-Louis-Fleury : 188
Panvinio, Onofrio : 501, 503
Papias : 371
Parr(h)asio, Giano Aulo : 294
Parthénopée : 258, 401, 421, 438, 440, 459, 473, 525, 548, 565
Paschalius [Pasquale], Carolus : 554, 615
Passerat, Jean : 535
Paston, William : 89
Paul V (pape) : 74
Paulin de Périgueux : 116
Pausanias : 70, 339, 376, 419, 421, 423, 430, 435, 437, 465, 523, 525, 527, 539, 558, 595, 618
Pavesi, Cesare (pseudonyme : Pietro Targa) : *voir index rerum s.v.* Pavesi (1570)
Perotti, Niccolò : 56–57, 205, 216, 355, 365–366, 371, 376
Perse : 353, 370
Persée : 189, 337, 344
Petrarca, Francesco : 398, 405–406
Pétrone : 74, 116, 598, 605
Peyrarède, Jean de : *voir index rerum s.v.* Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658)
Philippidis, Daniel : 521
Philostrate : 527
Philoxenus : 371, 375
Phoebadius d'Agen : 116
Piccolomini, Enea Silvio : 572
Pietas : 274–275, 450, 452, 587
Pindare, scolies à : 87, 130, 505, 517, 533
Pinet, Antoine du : 524
Plantin, Christophe : 63–64, 244
Plaute : 373
Pline l'Ancien : 368–369, 503, 510, 527, 542
Pline le Jeune : 116, 627, 636
Plutarque : 437, 527
pseudo-Plutarque : 523
Pluton : 293, 298, 337–338, 436, 486, 617
Politien, Ange [Angelo Poliziano] : 25, 57–58, 197–198, 200–201, 204, 208–210, 215–217, 220, 241, 246, 250–251, 266, 276, 283–284, 354–355, 365, 392, 403–404, 410, 499, 504–505, 507, 512, 576, 578
Polybe : 213, 517, 544–545, 563, 568
Polynice : 21, 135, 170, 230, 274–275, 278, 281, 323, 325–326, 328–329, 345, 370, 418, 420–424, 427, 449–450, 456–457, 462, 467, 472–474, 483–485, 507, 511, 531, 534, 537, 553, 574, 587–588, 591, 594, 606–608, 612, 622, 625–626, 628–629, 632–634, 637–639
Pomponazzi, Pietro : 614
Pomponius (auteur d'atellanes) : 560
Pomponius Mela : 527
Pope, Alexander : 89, 153–154, 163, 165, 480, 496, 611
Portus, Franciscus et Aemilius : 203
Possevino, Antonio : 514, 589
Priscien : 50, 249, 256, 262–263, 306, 315, 350–351, 377, 391
Properce : 362
Publilius Syrus : 588
Pulmannus [Poelman], Theodorus : 123–124, 244–245

Quenstedt, Johannes Andreas : 502
Quevedo, Francisco de : 357, 585
Quillet, Claude : 375
Quinte-Curce : 69, 116, 633, 635
Quintilien : 198–200, 204, 307, 321, 350–351, 364, 390–391, 395, 419, 444, 605

Racine, Jean : 183
Ramus [de la Ramée], Petrus : 201, 381, 390, 513
Rapin, René : 448, 468
Ravisius Textor [Tixier de Ravisi], Johannes : 365
Reinesius, Thomas : 94, 115, 117
Richter, Georg : 81, 97
Rigault, Nicolas : 550
Rinn, L.-Wilhelm : *voir index rerum s.v.* Achaintre–Boutteville (1829–32)
Roa, Martín de : 517
Robelin, Jean : 75, 633, 655
Robert le Moine : 605
Robortello, Francesco : 217, 248, 253, 404
Rojas, Fernando de : 116
Rosinus [Rossfeld], Johannes : 501–502
Rotrou, Jean de : 183, 495
Rowe, Nicholas : 163
Royston, Richard : 89
Rufinianus, Julius : 395
Rutilius Lupus : 395, 605
Rutilius Namatianus : 116

Saint Gall : 116
Salluste : 264, 627
Salutati, Coluccio : 251
Sánchez de Arévalo, Rodrigo : 494
Sanctius [Sánchez], Franciscus : 326, 352, 381, 391
Saumaise, Claude : 82, 95
Saxo Grammaticus : 118

Scaliger, Joseph Juste : 8, 84, 104, 115, 197–198, 202, 216, 219–220, 225, 227, 241, 253, 445, 503, 512, 567–568
Scaliger, Jules César : 266, 270, 360, 367, 381, 391, 395, 398, 404, 411, 413, 441–442, 447, 468, 473, 475
Schaffshausen, Paul : 515
Schoell, Frédéric : 193
Schott, Andreas : 176, 267, 493
Scioppius [Schoppe], Gasparus : 115, 217, 248, 253, 356–357, 381, 391
Scriverius, Petrus : 95
Sédulius : 116, 261
Selvaggio Porpora (pseudonyme de Cornelio Bentivoglio d'Aragona) : *voir index rerum s.v.* Argelati (1731–32)
Sémélé : 61, 429–430, 465, 492
Sénèque : 201–202, 242, 353–354, 356–357, 392, 408–409, 417–418, 461, 463, 465, 503, 555–556, 580, 585, 590, 592, 602, 605, 613–615, 619–620, 629, 634
Servius : 28, 50, 52, 198, 256, 261–262, 264, 281, 291, 298, 306, 308, 315–316, 321, 350–351, 364, 392, 405, 410, 424, 437, 447, 455, 459, 499, 504, 526, 550, 553, 555, 573–574
Sextus Empiricus : 350
Sidoine Apollinaire : 50, 373, 413, 490, 593
Sigonio, Carlo : 503
Silius Italicus : 58, 180, 461–462, 470
Sisebut (roi des Goths) : 490
Sisenna : 384
Solin : 149, 431, 527
Sophocle : 153, 418, 427
Sophocle, scolies à : 418
Spenser, Edmund : 496–497
Stace : *voir index rerum s.v.* Stace
Stace, scolies à : *voir index rerum s.v.* Barth (1664–65) : "scolies" ; "Lactantius Placidus"
Stace père ("Papinius", "Poplios Papinios Statios") : 386
Statius Ursulus (Surculus, Sursulus), Lucius (rhéteur) : 90, 411
Stephens, Thomas : *voir index rerum s.v.* Stephens (1648)
Stewech, Gottschalk : 555
Stiblinus, Gasparus : 42
Stobée : 588–589, 605
Strabon : 523, 525, 527, 533
Strada, Famiano : 357
Sturm, Johannes : 355
Suétone : 411, 538, 563
"Suidas" : 70, 435
Sulpicia : 8, 10, 30

Tacite : 201–202, 354, 356, 384, 538, 590–591, 605, 613, 615, 621
Talon, Omer : 391
Targa, Pietro (pseudonyme de Cesare Pavesi) : *voir index rerum s.v.* Pavesi (1570)
Tasso, Torquato : 495–498
Taubmann, Friedrich : 115, 357
Térence : 104, 316, 353, 612
Tertullien : 121, 127, 385, 527, 561
Thémistios : 385
Thémistocle : 535
Théodore Stoudite : 628
Théognis : 385
Thésée : 274, 397, 417, 433–434, 438, 448, 483–484, 508, 549–551, 553, 569, 575, 585, 587, 604, 607, 619
Thespiades : 301–304, 333, 340
Thevet, André : 524–525
Thiodamas : 399, 401, 451, 535
Thucydide : 539, 597
Tibère : 621
Tiliobroga : *voir* Lindenbrog
Tiraqueau, André : 80
Tirésias : 293–294, 298, 338, 463, 585
Tisiphone : 251, 253, 274, 389, 406, 450, 476–477, 479–480, 587, 594, 611, 617
Tite-Live : 354, 356, 549, 550, 553, 597
Titus : 508
Torrentinus, Hermannus : 62, 431
Torrentius [vander Beke], Laevinus : 64–65, 67, 73, 241, 245, 503, 518, 537, 544
Turnèbe, Adrien : 73, 79, 210, 368, 657–658
Tydée : 170, 193, 224, 231–232, 254, 278, 296, 301–303, 308, 313, 317, 323, 327, 329, 331, 375, 384, 399, 421, 423–424, 426–427, 440, 450–451, 453–454, 456, 467, 474, 483–486, 488, 497, 530–533, 565, 581, 587–588, 596, 600–601, 605–607, 609–611, 613, 622, 626, 630, 632, 635, 638

Ulpien : 538, 561

Valens Guellius [Vaillant de Guélis], Germanus : 441
Valère Maxime : 116, 527
Valerius Flaccus : 385, 451–452, 461–466, 534
Valla, Lorenzo : 200, 251, 351–352, 364–365, 371

Valpy, Abraham John : *voir index rerum s.v.* Valpy–Dyer (1824)
Valturio, Roberto : 551
Valvasone, Erasmo di : *voir index rerum s.v.* Pavesi (1570)
Varick, Jacob van : 65
Varron : 19, 79, 384, 501, 552–553
Vechner, Daniel : 386
Veenhusen [van Veenhuizen], Johannes : *voir index rerum s.v.* Veenhusen (1671)
Végèce : 543, 554–555, 558–560, 565, 568
Vegio, Maffeo : 576
Vénus : 194, 235, 287, 416, 435–436, 458, 463, 465, 476, 479, 488, 492, 527, 592, 618, 628
Verepaeus [Verrept], Simon : 590
Vergerio, Pier Paolo : 572
Vespasien : 508
Vestricius Spurinna : 117–118
pseudo-Victor de Vita : 536
Vida, Marco Girolamo : 355, 398, 404, 441, 571, 584
Vinet, Elie : 568
Virgile : 9, 11, 15, 28, 36, 52, 89, 104–105, 132, 157, 166, 181, 232, 242, 249, 267, 275, 295–296, 298–299, 312, 318, 324, 347, 350–353, 355, 357–358, 360, 363, 365–366, 368, 379, 382, 383, 385, 393, 398, 404, 405–407, 409, 410–411, 414, 417, 427, 440–446, 447, 453–461, 463, 464–466, 468, 470, 475–480, 488, 497–498, 504, 520–521, 525, 531, 538, 542, 549, 554, 555, 563, 572–578, 583–587, 590–591, 604, 612, 630, 653–654
pseudo-Virgile : 116, 385, 445
Virtus : 400, 452, 530
Vitellius : 601
Vitruve : 557, 559–560
Vivès, Juan Luis de : 39, 201, 205, 443, 448, 503, 514, 584–585
Vlitius [de Vliet, van Vliet], Janus : 118
Volterra, Raffaele da : *voir* Maffei
Volusius Maecianus : 538
Vossius, Gerhardus Johannes : 95, 129, 142, 174, 178, 355–356, 381, 390–391, 395, 404, 406, 411, 416, 514
Vulcain : 458, 463–464
Vulcanius, Bonaventura : 530

Wakefield, Gilbert : 176, 189, 191, 388
Walker, William Sydney : 184, 288
Wartel, Henri : *voir index rerum s.v.* Nisard–Arnould–Wartel (1842)
Warton, Joseph : 480, 497
Weber, Wilhelm Ernst : *voir index rerum s.v.* Weber (1833)
Werder, Diederich von dem : 495
Wolf, Friedrich August : 217
Wower, Johannes : 126, 205, 514–515

Xénophon : 538, 563–564

Young, Patrick : 97

Zarotto, Antonio : 220
Zehner, Joachim : 600
Zénon : 614

INDEX RERUM

ablatif : *voir* cas et prépositions
accessus ad auctores : 51, 56–58, 410–411, 447, 577
voir aussi paratextes ; Stace : biographie
accusatif : *voir* cas et prépositions
Achaintre–Boutteville et leur traduction (Paris 1829–32) : 35–36, 180–184, 187, 194, 305, 443, 647, 650–651
ampleur et densité de l'exégèse : 181–182
héritages exégétiques : 35–36, 182, 184
orientation de l'exégèse : 181–183
paratexte (préface, *Vita Statii*) : 181
traduction d'Achaintre et de Boutteville : 180
traduction et exégèse des *Silves* par Rinn et de l'*Achilléide* par Boutteville : 180
vie et œuvre d'Achaintre et de Boutteville : 180
actualisation : 200–202, 206, 498, 545, 570, 609, 637, 640
voir aussi édification ; *realia*
Ad usum Delphini, collection : *voir* Beraldus (1685)
adversaria : 41, 97, 117, 125, 136–140, 208–214, 233–234, 516, 539, 589, 616, 656, 657–658
voir aussi "commentaire collectif" – Barth (1664–65) ; Gronovius (1653) : élaboration
allégorique, lecture : 28, 52, 56–57, 573–576, 578, 586, 615
voir aussi édification
allusion : *voir* désignation allusive / périphrastique ; intertextualité
Amar–Lemaire (Paris 1825–30) : 30–38, 63, 143, 175, 177–180, 181–182, 184, 185, 190–191, 193–194, 238–240, 289, 414, 647–649, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 178
collection *Bibliotheca classica latina* : 30, 32, 33, 177, 178, 180
héritages exégétiques : 30–38, 143, 177, 178–180, 190–191, 238–240, 289, 649
indirects par l'intermédiaire de Valpy–Dyer (1824) : 32, 37, 178
voir aussi attribution des notes, erreurs d'
lemmatisation : 178, 238–240
manuscrits : 178–179
orientation de l'exégèse : 34, 178
paratexte (liste de manuscrits, notice bio-bibliographique, préface, *testimonia, Vitae Statii*) : 63, 175, 177, 178, 193, 289
réception : 30, 33–34, 175, 177, 178, 181–182, 184, 185, 190–191, 193–194, 648
registres exégétiques (notes infrapaginales / notes finales) : 178
vie et œuvre d'Amar et de Lemaire : 177
anachronisme : *voir realia*
anecdotes : *voir* commentateur
annotés, livres : *voir marginalia*
anonymes, exégèses : *voir* Milan 1782–88 ; Venise 1786
anti-cicéronianisme : *voir* langue et style
antiquaire, exégèse : *voir realia*
antonomase : *voir* désignation allusive / périphrastique
apographe : *voir* bibliographie matérielle
aposiopèse : 79, 299, 326, 342, 394, 395–396
confusion avec l'ellipse : 326, 394, 396
apostrophe :
chez Stace : 453, 459, 587, 608
dans l'exégèse : 137, 580, 596–597, 635–636
approfondissement :
comme élément exégétique : 19, 20, 21–22, 347
voir aussi éléments exégétiques
diversité et matières privilégiées : 347–349
voir aussi langue et style ; mythologie ; poétique ; *realia*
archaïsmes :
chez Stace : 254, 384–385
et idéaux stylistiques : 354, 372–374, 384–385
Argelati et la traduction de Bentivoglio (Milan 1731–32) : 158–163, 167, 280, 295, 305, 434–435, 438–439, 647, 649, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 161
collection *Raccolta di tutti gli poeti …* : 158–160
héritages exégétiques : 163

Argelati et la traduction de Bentivoglio (*cont.*)
- orientation de l'exégèse : 161–162
- paratexte (épître dédicatoire, préface, *testimonia, Vita Statii*) : 159, 160–161
- système de référence : 161
- texte latin : 159, 160–161
- traduction de Bentivoglio : 158–159, 162–163, 167, 498
- traduction et exégèse des *Silves* par Biacca et de l'*Achilléide* par Bianchi : 159–160, 167
- vie et œuvre d'Argelati : 158–159
  - correspondance : 158–159

argumenta :
- *argumenta antiqua* : 129, 167, 380, 407–408, 410, 413–414, 426–427, 447, 448
- *argumenta* originaux : 77, 89, 146, 147, 163, 410, 414–417
- *voir aussi* livres, débuts de ; notes introductives – "Lactantius Placidus" : *periochae – index notarum*

attribution des notes, erreurs d' : 33–34, 82, 94, 107–108, 110, 133, 135, 143, 176, 187, 260, 648
- *voir aussi* héritages ; héritages et sources non déclarés ; tradition exégétique

autorité :
- de l'auteur commenté / de Stace (*poeta docens*) : 204, 206, 428, 437, 490, 505, 510–511, 556, 582
- du commentateur par rapport à l'auteur : 204, 271, 350–351, 359, 512, 582
- *voir aussi* commentateur ; jugement stylistique et littéraire ; norme et prescription

Barclay (Pont-à-Mousson 1601) : 20, 26, 28, 41, 44, 63, 74–80, 86–87, 90–91, 101, 114, 116, 136, 150–153, 176, 178, 190–191, 211, 220–222, 228–229, 243, 266, 274, 277–278, 282–283, 285–286, 288, 291–293, 296–298, 300–301, 303, 309–313, 316–318, 320–323, 326–331, 334–335, 339–340, 342, 344–345, 347, 361, 363–364, 378, 393, 395, 398–400, 409, 411–412, 414–417, 418, 421, 429–431, 434, 438, 443, 466, 490, 508, 518–519, 522–525, 530–531, 533–534, 547–550, 578, 581, 599, 618, 627–628, 633, 636–639, 645, 648, 650–651, 652
- ampleur et densité de l'exégèse : 76–77
- héritages exégétiques : 79–80, 548–550, 648
- lemmatisation : 77, 228, 229
- orientation de l'exégèse : 19, 77–79, 221, 266, 293, 296, 300, 303, 330, 363, 378, 418, 518–519, 547
- paratexte (épître dédicatoire, préface) : 75–76, 77, 78, 79–80, 90, 211, 291, 318, 361, 393, 398, 411, 577–578, 633
- réception / rareté de l'ouvrage et erreurs d'identification : 26, 75, 87, 101, 114, 136, 150–152, 176, 178, 190–191
  - *voir aussi* Beraldus (1685) : héritages
- vie et œuvre de Barclay : 74–75

Barth (Zwickau 1664–65) : 4–5, 13–15, 17, 20, 24, 26–27, 31–34, 36–38, 41–42, 43, 50, 53–54, 70, 73, 75, 79, 94, 114–140, 142–143, 149, 151–153, 154, 159, 165–166, 168–169, 170, 174–177, 178–180, 182, 185–187, 188–191, 197, 201, 205–206, 210–214, 222, 224–225, 226, 228–234, 235, 239–240, 241–250, 252–265, 266–270, 278–279, 281, 284–288, 293–294, 296–297, 300–302, 303, 305, 308–309, 311–313, 318–319, 324–325, 326–327, 331–332, 335, 337, 340, 344–346, 347, 356–359, 361–362, 363, 366–369, 371–376, 377, 379–383, 385–389, 394–397, 399–400, 406–408, 410, 411, 413, 414, 416–417, 418–427, 432–437, 439–440, 442–446, 447–453, 454–466, 467, 469–480, 482–488, 490–495, 505–506, 508–509, 511, 514–517, 518–527, 529–531, 533–543, 545–547, 550–552, 554–556, 558–560, 562–563, 565–566, 569–570, 571, 578–579, 581–583, 592–593, 595, 597, 598–603, 604–612, 616–619, 621–622, 624, 625, 628–632, 633, 636–640, 643, 645–647, 649–651, 652–658
- ampleur et densité de l'exégèse : 129–130
- discours exégétique : 117, 119, 134, 136–140, 211, 214, 230–231, 234, 242, 340, 362, 372–375, 382, 435–437, 538–539, 542–543, 562, 598, 600–601, 610, 616, 628, 639–640, 646, 655–658
  - et *adversaria* : 136–140, 214, 234, 539, 655–658
    - *voir aussi infra* vie et œuvre de Barth
  - éthique de l'exégèse / rejet du plagiat : 33, 124–126, 131, 135–136, 435–436, 523, 534, 535, 539, 540–541, 542–543, 562–563, 600–601
    - *voir aussi* refus de commenter

reflets de la guerre de Trente Ans: 120, 136, 137, 138, 547, 610, 639–640, 655, 657–658
élaboration:
commentaire autographe: 14, 118–122, 126, 127–128, 130, 131–132, 133, 137–138, 231, 255, 287, 471, 657
édition posthume par Daum: 94, 115, 118–122, 134–135, 257, 583
voir aussi index nominum s.v. Daum
matériel préparatoire: 124–128, 137–138, 139, 214, 233, 376
voir aussi infra "scolies"
période et phases: 14, 38, 94, 114, 119–140, 222, 229–234, 242, 345–346, 376
antériorité par rapport à Gronovius (1653): 38, 94, 114, 119, 120–122, 130, 131, 133, 134–135, 222, 362
rédaction linéaire: 117, 127–128, 137–140, 211, 234, 372–373, 657–658
voir aussi linéaire, lecture
voir aussi infra vie et œuvre de Barth: correspondance
héritages exégétiques: 122, 134–136
lemmatisation: 130–131, 224–226, 229–234
manuscrits: 121, 122–124
voir aussi infra "scolies"
orientation de l'exégèse: 129, 132–134, 222, 266, 293, 296, 300, 303, 331, 335, 345–346, 363, 377–379, 394, 419, 435–436, 519–520, 540–541, 547, 578–579, 598, 605
paratexte (préface et "avertissements", *testimonia, Vitae Statii*): 118–119, 120, 121–122, 124–125, 128–129, 130, 133, 137, 142, 159, 170, 174, 178, 229, 361, 411, 413, 436, 442–443, 445, 511, 523, 543
index: 118, 134, 136, 138, 140, 212, 361–362, 371, 376, 381, 385, 388, 394–395, 396–397, 442, 444–445, 451, 452–454, 462, 469–470, 485, 493, 566, 618
réception: 4–5, 13, 26–27, 31–34, 38, 42, 94, 114, 117–118, 122–128, 133, 134, 135, 136, 137–138, 140, 142–143, 151–152, 159, 165–166, 168–169, 170, 174–177, 178–180, 182, 185–187, 188–191, 235, 288–289, 645–647, 655–656
voir aussi Beraldus (1685): héritages
"scolies": 122, 124–128, 130, 133, 137, 139, 151, 187, 188, 211, 256, 258, 261, 294, 302, 308–309, 312–313, 325, 331–332, 337, 340, 344, 345–346, 374, 396, 466, 476, 484, 486, 488, 520, 530, 543, 554, 582, 610, 611, 621, 630
nature: 122, 124–128, 133, 139, 187, 256, 258, 261, 294, 346, 374, 543
voix exégétique: 137, 294, 308–309, 312–313, 325, 331, 340, 345–346
voir aussi supra élaboration
texte latin: 119, 122, 131, 134, 135
marquages typographiques: 598
variantes marginales: 119, 134, 135
vie et œuvre de Barth: 114–123, 124–125, 128, 129, 136, 138–140
bibliothèque (incendie, vente): 115, 118, 120–121, 123, 124–125, 128, 136, 138
correspondance: 14, 114–115, 118–123, 129
culture et intérêts littéraires: 115–117, 132, 134, 490–495, 519–520, 550–551
falsifications réelles et prétendues: 117–118, 122–123
voir aussi supra manuscrits *et* "scolies"
œuvre érudite: 116–117
Adversaria: 73, 114, 116–118, 132, 134–136, 139–140, 142, 206, 210, 212–213, 234, 356, 372–373, 432, 442, 493–495, 514, 518, 530, 562–563, 609, 622, 656
voir aussi supra discours exégétique
exégèse de Claudien: 116, 117, 120, 134, 140, 372, 408, 442, 622, 646
œuvre littéraire: 114–116, 139–140
pseudonyme Tarraeus Hebius: 116
santé: 115, 118, 121, 129
voir aussi structure des notes
Beraldus (Paris 1685): 4, 13, 19, 28, 30–38, 88–89, 136, 140, 144–153, 173–177, 178–179, 184, 194, 197, 205–206, 221, 228, 232, 236–239, 282, 289, 293, 296, 300–301, 303–306, 307–308, 310–311, 313, 319–320, 321, 324, 328, 332–334, 335–337, 340, 341–342, 344–345, 361, 363, 367–370, 373–374, 377, 379, 381, 385, 393, 398, 411–413, 414, 416–417, 418–419, 421, 423, 430–434, 438–440, 443, 454, 458, 461, 466–467, 468, 472, 478–480,

Beraldus (*cont.*)
482–483, 487, 509–510, 519, 521–522, 530–533, 535, 538, 540–542, 547–548, 551–557, 559–560, 564–565, 568–569, 577–578, 603, 607–608, 618, 621, 624–625, 627–628, 633–639, 646–651, 652, 655–656
ampleur et densité de l'exégèse: 147, 153
voir aussi infra remplissage
collection *Ad usum Delphini*: 8, 19, 22, 23, 28, 33, 144–149, 153, 205–206, 282, 303, 305, 307–308, 311, 319–320, 336, 367, 370, 377, 379, 381, 499, 519, 542, 578, 646–647, 655
voir aussi Valpy–Dyer (1824)
contraintes d'espace: 147, 542, 652, 655
héritages exégétiques: 30, 31–38, 88–89, 146, 150–153, 176–177, 236, 237, 332–334, 385, 461, 510, 531–532, 533, 538, 542, 552–553, 560, 564, 568, 603, 607, 608, 624–625, 627, 633, 634–635, 637–638, 639
Barclay (1601): 151, 152, 633, 637–639
Barth (1664–65), accès indirect à: 36–37, 151, 152, 177
Bernartius (1595): 150, 151, 385, 510, 531, 538, 564, 603, 607, 624–625, 627, 634–635
Crucé (1620): 30, 88–89, 151, 509–510, 532, 533, 552–553, 560, 568, 608
Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658): 38, 146, 151
voir aussi héritages et sources non déclarés
interpretatio continua (paraphrase): 38, 145, 146–147, 149, 152, 153, 282, 296, 301, 303–308, 310, 311, 313, 319–320, 321, 324, 328, 332–333, 336, 341, 342, 345, 367, 370, 373–374, 377, 381, 647, 655
lemmatisation: 147–148, 228, 236–237, 239
orientation de l'exégèse: 148–149, 152–153, 221, 293, 296, 300, 303, 332, 335, 363, 377, 379, 381, 418, 519, 540, 547–548, 578, 603, 607
paratexte (épître dédicatoire, préface, *Vita Statii*): 146, 147, 148, 149–151, 361, 393, 398, 411–413, 418, 419, 439, 468, 472, 482, 487, 577–578
réception: 31–34, 144, 145–146, 153, 173–177, 178–179, 184, 194
voir aussi Valpy–Dyer (1824)
remplissage: 147, 149, 237, 443
texte latin: 38, 146, 147–148
vie et œuvre de Beraldus: 145
Bernartius (Anvers 1595): 4, 14, 18–22, 24, 26, 29, 31–37, 41, 62–74, 76–80, 82, 84–88, 91, 98, 99, 101, 104, 108–109, 114, 121–122, 125, 130–131, 133–136, 142–144, 149–151, 157–158, 166, 168–169, 172, 176, 178, 184, 190–191, 194, 197, 202, 206, 210, 211–213, 217, 221–223, 225, 226–230, 232–233, 235–236, 238, 240–246, 248–249, 251, 254, 256, 266, 276–279, 282–286, 288, 292, 293, 295–297, 300–301, 303, 313, 319, 323–324, 330, 334, 335, 337, 339, 344, 360, 363–364, 368, 371, 373, 377, 378, 381–382, 384–386, 393–394, 398, 408, 411–413, 418–420, 430, 432–435, 437–438, 442–443, 448, 453, 466, 483, 503, 507–513, 515, 517, 518–519, 522, 525, 528–535, 537–538, 541, 544, 547, 549–550, 553–554, 555, 558, 560–566, 568–569, 577–580, 593–601, 603, 605, 607, 614, 618, 620, 623–624, 625–629, 633–639, 644–646, 648–651, 652, 654–656
ampleur et densité de l'exégèse: 67–68
discours exégétique:
et recueils de lieux communs: 72, 577, 593–598
élaboration: 14, 63–64, 66–67, 69, 229, 242, 243
voir aussi infra vie et œuvre de Bernartius: correspondance
héritages exégétiques: 72–74
voir aussi héritages et sources non déclarés
lemmatisation: 68–69, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 235–236, 282
manchettes: 64, 66, 67, 69, 70, 71, 72
voir aussi infra texte latin – manchettes
manuscrits: 64, 66–67
"Omissa": 64, 65, 68, 69, 88, 509, 518
orientation de l'exégèse: 70–72, 221–222, 266, 293, 296, 300, 303, 330, 335, 363, 378, 381–382, 394, 418, 518–519, 547, 578–580, 593
paratexte (épître dédicatoire, poèmes d'éloge, préface): 63, 64–67, 217, 222, 223, 246, 360, 398, 412–413, 442, 577, 579–580, 593–594, 595–596
notice introductive: 69–70, 408, 418, 420, 435, 448

réception : 31–33, 62–63, 70, 74, 76–77, 79–80, 82, 84, 87–88, 101, 104, 108–109, 114, 121, 125, 130, 134–136, 142–144, 150–151, 157–158, 166, 168–169, 172, 176, 178, 184, 190–191, 194, 235–236, 285, 549–550
voir aussi Beraldus (1685) : héritages
système de référence des "Omissa" : 68
texte latin : 64, 66–67, 222–223, 284
marquages typographiques : 64, 69, 594–595, 598
variantes marginales (manchettes) et sigles : 64, 66–67, 70, 242, 244–245
vie et œuvre de Bernartius : 62–63
correspondance : 14, 63, 64, 67, 69
exégèse des *Silves* (1599) : 63, 65, 82, 517, 626
liens avec Lipse : 62–65, 69, 73, 202, 241, 518, 562–564
voir aussi structure des notes
bibliographie matérielle : 10, 15, 64, 83, 88, 99, 106–107, 108, 218–219, 228
apographe : 218–219
copie en réimpression, manuscrit belge : 218
prototype : 64, 99, 218, 228
réimpression page par page : 218–219
signatures : 64, 83
voir aussi élaboration du discours exégétique ; *receptus, textus* ; référence, systèmes de
bienséance : 412, 451, 468, 609–610
voir aussi convenance ; représentation poétique
brevitas : 66, 274, 356–357, 588, 590
voir aussi lipsianisme ; *sententiae* ; tacitisme

caractérisation : *voir* personnages
cas et prépositions : 296–297, 382–383
"cascade", notes en : *voir* structure des notes
centripète / centrifuge, exégèse : 5, 12–13, 23, 203–205, 206, 211, 214, 349, 365, 370–373, 376, 393–394, 409, 417, 427, 428, 437, 499, 500–501, 518–519, 525, 528–531, 553, 565
centrifuge, exégèse : 133, 136–137, 149, 434, 516, 532, 534, 535–536, 542, 560–565, 582–583
centripète, exégèse : 382, 387–388
voir aussi "collatérales", discussions ; digressions dans l'exégèse ; "encyclopédiques", notes ; refus de commenter ; structure des notes
"chapeaux introductifs" : 212–213, 513
voir aussi manchettes
chapitres, commentaires en : *voir* commentaire : formats
christianisme : *voir* édification ; Stace
cicéronianisme : *voir* langue et style
citations :
et héritages exégétiques : 29, 34, 36–37
voir aussi édification ; imprimerie ; parallèles, passages
Clementia, autel de : *voir* édification
"collatérales", discussions : 17, 72, 100, 132, 133–134, 211–213, 230–234, 237, 238–239, 286–287, 377–378, 443–444, 462, 542, 558, 656
d'une autre œuvre : 72, 133–134, 211–213, 232–233, 286–287, 377, 462, 542
voir aussi jugement stylistique et littéraire – "Lactantius Placidus"
et "commentaire collectif" : 211–213
"lemmatisation secondaire" : 134, 233
voir aussi centripète / centrifuge, exégèse ; "commentaire collectif" ; *emendatio* ; index
collations imprimées :
de Lindenbrog et de Behottius (1600) : 40–41, 88, 109, 127, 242–243, 245
voir aussi éditions de la *Thébaïde* ; éditions de "Lactantius Placidus" – *index nominum*
et *textus receptus* : 219
voir aussi corpus étudié ; *emendatio* : sources du texte ; *variae lectiones* – Valpy–Dyer (1824) : registres exégétiques
collections de commentaires : *voir* Amar–Lemaire (1825–30) ; Argelati (1731–32) ; Beraldus (1685) ; Dübner (1835–36) ; Nisard–Arnould–Wartel (1842) ; Valpy–Dyer (1824)
commentaire :
comme ouvrage de référence : 134, 140, 206, 212
définition / relation avec le texte commenté : 6–8, 12–13, 29, 38–42
voir aussi centripète / centrifuge, exégèse
échelle de lecture : *voir infra* formats

commentaire (*cont.*)
et autres discours érudits : 41, 72, 136–140, 176, 206–214, 233–234, 369, 393–394, 431–432, 434, 436, 511–517, 518, 528–529, 539, 542, 544, 563–564, 655–658
et dictionnaires : 206, 369, 393–394, 431–432, 434, 436, 511
voir aussi encyclopédisme ; lieux communs, recueils de ; refus de commenter ; savoir
formats : 38–42, 206–214
commentaire dialogué : 213, 544
commentaire en chapitres : 40, 41, 97, 213, 517, 528–529
et contraintes d'espace : 97, 142, 147, 168, 542, 652, 655–656
segmentation (subdivision) / échelle de lecture : 408–410, 604
voir aussi livres, débuts de
voir aussi fragmentation du discours exégétique ; lemmatisation
voir aussi corpus étudié ; métalangage ; terminologie exégétique
"commentaire collectif" : 41, 208–214, 366, 528–529, 655–658
voir aussi adversaria ; "collatérales", discussions ; corpus étudié ; lecture, pratiques de ; miscellanées ; *observationes* ; *variae lectiones*
commentaires de Stace :
de la *Thébaïde* :
anonymes : *voir* Milan 1782–88 ; Venise 1786
antique : *voir* "Lactantius Placidus"
humanistes : 56–58, 65, 198, 404
médiévaux :
édition *princeps* de la *Thébaïde* (1470) : 55–57, 411, 413–414, 428, 643–644
in principio : 51–52, 56, 266, 317, 398, 575
pseudo-Fulgence, *Super Thebaiden* : 56–57, 574–575, 585
voir aussi accessus ad auctores
des *Silves* et/ou de l'*Achilléide* :
Calderini (1475) : 57, 65, 82, 185, 187, 218
Crucé (Stace, *Opera,* 1618, *Frondatio,* 1639 et *Muscarium,* 1640) : 81–84, 135, 151, 229, 408, 409, 411, 517, 644–645
Gevartius (1616) : 41, 82–83, 90, 142, 213, 281, 411, 644
Gronovius (*Diatribe,* 1637 et *Elenchus,* 1640) : 41, 67, 75, 81–83, 95–98, 101, 120, 122, 140, 213, 644, 650
médiévaux :
édition *princeps* de l'*Achilléide* (1470) : 55
Perotti (ca. 1469–70) : 56–57, 355
Politien (1480–81) : 57, 198, 200, 205, 218, 355, 392, 404, 499
Stephens (1651) : 89–91, 93, 411
voir aussi Achaintre–Boutteville (1829–32) ; Amar–Lemaire (1825–30) ; Argelati (1731–32) ; Barth (1664–65) ; Beraldus (1685) ; Bernartius (1595) ; Crucé (1620) ; Dübner (1835–36) ; Gronovius (1653) ; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658) ; Milan 1782–88 ; Nisard–Arnould–Wartel (1842) ; Valpy–Dyer (1824) ; Veenhusen (1671) ; Venise 1786 ; Weber (1833) – *index notarum – index nominum s.v.* Avanzi ; Britannico ; Markland ; Maturanzio ; Morel, Fédéric
voir aussi éditions de la *Thébaïde* ; Stace
commentarius : *voir* terminologie exégétique
commentateur, *persona* du : 5, 11–12, 43, 119, 134, 136–140, 211, 214, 230–231, 234, 242, 287, 340, 362, 372–375, 382, 435–437, 489, 527, 538–539, 545–547, 561, 562, 582–583, 598, 600–601, 610, 616, 628, 646, 657
anecdotes : 5, 11, 136, 214, 538–539, 545–547, 561, 616, 628, 657
voir aussi autorité ; digressions ; paratextes ; refus de commenter – Barth (1664–65) : discours exégétique
commentum : *voir* terminologie exégétique
comparaisons : 156, 281, 349, 398–401, 413, 478–479, 497, 581–582
exemplarité attribuée à Stace : 398
index de Marolles (1658) : 398–399
voir aussi narration
conjectures et pseudo-conjectures : *voir emendatio*
continu, commentaire : *voir* commentaire : formats

contradictions et incohérences / négligences : 413, 444–446, 484–487, 565–566, 616–617
comme caractéristique attribuée à Stace : 486
et *emendatio* : 486
voir aussi intratextualité ; narration ; "statianismes"
convenance (*decorum*), critère de : 360, 398, 408, 448, 468, 473, 586, 610
voir aussi bienséance ; représentation poétique
copie en réimpression : *voir* bibliographie matérielle
corpus étudié : 6, 22, 25–26, 30, 38–42
voir aussi commentaire
correspondances : *voir* documents d'archives ; élaboration du discours exégétique – Argelati (1731–32) ; Barth (1664–65) ; Bernartius (1595) ; Gronovius (1653)
coutumes : *voir realia*
criticus (*grammaticus*) : 25, 197–198, 200, 204, 220, 266, 306, 350, 405, 441, 491, 576
critique textuelle : *voir emendatio*
Crucé (Paris 1620) : 26, 30, 70, 81–89, 95, 102, 108, 114, 135, 151, 176, 206, 216, 222, 226, 228–229, 243, 249–250, 252, 256, 262, 264, 266, 268, 277–278, 282–284, 286–288, 291–294, 296–298, 300–301, 303, 305, 314, 318, 324, 326, 328, 330, 335–336, 338–339, 344, 347, 360, 363, 366, 368–371, 374, 386–387, 394, 396, 407–409, 411, 418, 420, 431, 443, 456–457, 466, 484, 505–506, 509–510, 515, 517, 519, 522, 529–538, 542, 548, 550–551, 553, 555–560, 562–563, 565–569, 578, 596, 608, 620–621, 633, 644–645, 650–651, 652, 655
ampleur et densité de l'exégèse : 84–85
héritages exégétiques : 87–88
lemmatisation : 85, 216, 229
orientation de l'exégèse : 85–87, 222, 266, 293, 296, 300, 303, 330, 335, 363, 394, 418, 519, 548
paratexte (épître dédicatoire, préface) : 82–83, 85, 411, 578, 633
réception / rareté de l'ouvrage et erreurs d'identification : 26–27, 30, 82–84, 88–89, 101–102, 114, 135, 151, 176, 222
voir aussi Beraldus (1685) : héritages
"regard grec" : 87, 368, 386–387, 406–407, 509, 519, 533, 548, 550, 558
"Succidanea" et "Auctarium" : 82–84
système de référence : 85
vie et œuvre de Crucé : 81–84
édition de Stace et exégèse des *Silves* (1618) : *voir* commentaires de Stace ; éditions de la *Thébaïde*
Nouveau Cynée : 81, 87
polémiques avec Gevartius et avec Gronovius : 81, 82–84, 95
voir aussi structure des notes
cum notis variorum, éditions : 7
voir aussi Valpy–Dyer (1824) ; Veenhusen (1671)

decorum : *voir* convenance
dédicaces et dédicataires : *voir* paratextes
descriptif / prescriptif, discours : *voir* norme et prescription
désignation allusive / périphrastique : 19–22, 60–61, 70, 78, 99, 132, 155, 165–166, 193, 298–299, 301, 335–338, 340, 342–344, 361, 420–421, 428–429, 432–434, 536, 558, 560
voir aussi identification
difficulté (obscurité) :
comme caractéristique attribuée à Stace : 154, 291, 295, 411–413, 511
et *emendatio* : 223, 413
et lecture attentive : *voir* lecture, pratiques de
voir aussi éclaircissement ; "statianismes"
diffusion des textes antiques : *voir* imprimerie
digressions :
chez Stace : *voir* narration
dans l'exégèse : 130, 209, 211, 409, 424, 443, 508, 525, 528–529, 535–536, 582–583
voir aussi centripète / centrifuge, exégèse ; commentateur
discours : *voir* représentation poétique
dispositio : 348, 390, 392, 410, 484, 487
distance culturelle : *voir* éclaircissement ; édification ; *realia*
divination : 293–294, 298, 309–310, 329, 425, 462–463, 488–489, 527, 580–581, 623
documents d'archives : 14–15, 119–122
voir aussi correspondances ; élaboration du discours exégétique ; matériel préparatoire

Dübner (Paris 1835–36) : 98, 119, 187–191, 439, 647, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 189
collection *Nova scriptorum latinorum bibliotheca* : 188–189
date de publication, erreurs sur la : 188
héritages exégétiques : 189, 190–191
orientation de l'exégèse : 189–190
paratexte (notice bio-bibliographique, préface, *Vita Statii*) : 98, 119, 188–189
vie et œuvre de Dübner : 187–188

échelle de lecture et d'analyse : *voir* commentaire : formats ; poétique
éclaircissement :
comme élément exégétique : 19–20, 21–22, 291
voir aussi éléments exégétiques
et approfondissement : 21–23, 291–293, 296–298, 336–340, 347
voir aussi langue et style ; mythologie ; *realia* : géographie et ethnographie
et distance culturelle : 298–299, 334–335
et *emendatio* : 291–294, 300, 328–330, 334, 344
voir aussi emendatio
et lectorat visé : 298–299, 302, 330, 336–337, 340–343
et lecture "par morceaux" : 299–302, 328, 335, 341
et traduction ou paraphrase latine contenue dans le même ouvrage : 21, 296, 300–301, 303–305, 319–320, 324, 332–333, 335, 341–346, 363
voir aussi paraphrase ; traduction
place dans les commentaires : 293, 344–346
voir aussi difficulté ; explicitation ; identification ; reformulation
éclectisme stylistique : *voir* langue et style
édification :
chez Stace :
action des personnages : 421–425, 577–578, 586–587, 591–593, 603–613, 625–632
contraste avec l'*Enéide* : 583–587, 604
Clementia, autel de : 535, 585, 619–622, 635–637, 677
conscience : 591, 605–607, 626–627, 628
culpabilité et innocence : 628–629, 632
divinité : 597, 602–603, 616–625
énoncés moraux : 587, 591–592, 608–609, 612
fatum et *fata* : 623–625
mort et au-delà : 601–602, 608, 616–617
mort volontaire, suicide : 629–632
pouvoir : 578, 596–597, 599–602, 606–609, 631, 633–640
voir aussi divination ; intertextualité ; mythologie ; *sententiae* ; Stace : biographie
comme élément exégétique : 19, 20–21, 571
voir aussi éléments exégétiques
exégèse édifiante :
actualisation : 578, 583, 608–609, 610, 613–614, 628, 632, 633, 637–640, 656–658
décalage avec le texte commenté : 580–584
altération du contenu du texte : 596–597, 600–601, 626, 635–636
autonomie du message édifiant : 582–583, 592–593, 627–628, 639–640
discours paratextuels : 577–580, 593–594, 603–604, 617, 633
et citations : 130, 582–583, 595–597, 599–600, 605–607, 618–619, 626–628
et *emendatio* : 267, 286–287, 469, 602–603, 612, 622
et foi chrétienne :
accord avec le texte commenté : 525–526, 528, 536, 594–595, 599–600, 604, 606, 616–622, 623–624, 629–631
désaccord avec le texte commenté : 528, 581–582, 606, 616–618, 624–625, 628, 630, 631–632
manipulation des *exempla* : 623
voir aussi infra lecture édifiante des classiques
et *realia* : 451, 453, 525–526, 528, 536, 569–570, 584, 617–618, 621–622, 630, 632

voir aussi realia
et récolte d'*excerpta* / recueils de lieux communs : 577, 593–603, 606–607, 637, 638
formes : 580–581
jugements sur Stace ((im)moralité) : 412, 423–424, 449–450, 457, 459–460, 577, 587, 603–604, 609–613
incrimination du modèle de Stace : 611
voir aussi autorité ; jugement sur les coutumes et croyances
parénèse : 20, 411, 578, 596–597, 601–602, 608–609, 615, 633
place dans les commentaires : 571–572, 578–580, 604–605
voir aussi mythologie ; poétique
lecture édifiante des classiques : 199–200, 202–203, 446, 528, 571–577, 584–585, 595–596, 613–615, 619–620, 629
et christianisme : 202, 446, 528, 574–575, 576, 584–585, 614–615, 619–620, 629
voir aussi supra exégèse édifiante
et idéal humaniste : 199–200, 202
voir aussi allégorique, lecture ; *sententiae*
voir aussi exempla ; stoïcisme et néo-stoïcisme – Barth (1664–65) : discours exégétique
éditions de la *Thébaïde* :
Crucé (1618) : 81–85, 88, 108, 109, 135, 222, 226, 228, 229, 293, 409, 517, 532, 557
diffusion du poème : 16
édition scolaire de Lenz (1796) : 28
éditions Aldines (1502 et 1519) : 64, 67, 68, 77, 80, 226, 228–230, 236, 242, 243, 246, 282
imprimerie Aldine : 217–219
Gevartius (1616) : 41, 82–83, 88, 89, 98, 99, 130, 131, 228, 229, 230, 242, 267–268, 279, 411, 644
Grasser (1609) : 131, 230, 242, 414
incunables : 53, 57, 58, 67, 69, 218, 221, 229, 235, 242, 243, 246, 265, 278, 643–644
édition *princeps* (1470) : 55–57, 220–221, 411, 413–414, 643–644
Lindenbrog (1600) : 40, 79, 82, 85, 88, 101, 103, 108–110, 119, 121, 127, 130–131, 190, 229–230, 239, 242–243, 245, 247, 257, 263–267, 269, 283, 289, 409, 411, 532
voir aussi collations imprimées
numérotation des vers : 227–228
voir aussi commentaires de Stace ; histoire du texte imprimé et histoire éditoriale ; Stace
éditions de "Lactantius Placidus" :
incunables : 53–54, 379, 621, 643–644
édition "fantôme" de Rome 1476 : 53
Jahnke (1898) : 45, 53, 54, 135, 255, 259, 261, 262, 621
Lindenbrog (1600) : 45, 53, 79, 82, 108, 142, 176, 187, 189, 235, 255, 258, 259, 261, 263–264, 268, 304, 330, 333, 377, 379, 409, 414–415, 438, 621, 638
voir aussi collations imprimées
Sweeney (1997) : 45, 53, 54, 124, 125, 135, 189, 255, 259, 261, 262, 304, 439, 621, 638
élaboration du discours exégétique : 13–15, 17
voir aussi bibliographie matérielle ; correspondances ; documents d'archives ; lecture, pratiques de ; matériel préparatoire ; référence, systèmes de – Barth (1664–65) ; Bernartius (1595) ; Gronovius (1653) ; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658)
éléments exégétiques :
comme unité d'analyse : 18–19, 132–133
fonction apparente et fonction réelle : 21, 292–293, 336–337
pragmatiques et thématiques, catégories : 17–24
et héritages exégétiques : 29–30, 34
voir aussi approfondissement ; éclaircissement ; édification ; *emendatio* ; structure des notes
ellipse : 100, 253, 297, 304, 311, 326, 327, 382, 383, 394, 396
confusion avec l'aposiopèse : 326, 394, 396
de la copule :
et *emendatio* : 100, 253, 382, 383
voir aussi langue et style : linguistiques, idées
elocutio : 206, 348, 361, 390, 392, 405, 412, 446
et exégèse de la poétique : 405

emendatio:
comme élément exégétique: 19, 215
voir aussi éléments exégétiques
conjectures: 64, 66, 70, 82, 85, 87–88, 105, 109, 122–124, 217, 219, 220–221, 222, 223–224, 225, 240, 241, 243, 248, 249, 251–253, 256, 260–261, 262, 278, 282, 283–288, 294, 330, 384, 535, 555
finalités: 82, 85, 87–88, 285–288
notion et terminologie: 283
place dans les textes imprimés: 66, 217, 219, 220–221, 284
pseudo-conjectures: 70, 109, 285
correction du *textus receptus*: 216–221, 222–223, 226–230, 276–279, 280–283, 285–288
contestation / défense de la *lectio recepta*: 226–227, 230, 276–279, 282–283, 285–288
examen des variantes sans intervention: 279, 285, 287–288
objectifs, diversité des: 219–220, 280–282, 285–288
voir aussi receptus, textus
critères internes / spécificités de la *Thébaïde*: 223–224, 240, 248–250, 253–254, 272
voir aussi édification; langue et style; mythologie; poétique; *realia*; “statianismes”
emendatio exégétique:
corrections “collatérales”: 100, 133–134, 211–213, 233, 286–287, 462, 558
voir aussi “collatérales”, discussions – “Lactantius Placidus”
des *argumenta antiqua*: 129, 380
et éclaircissement: 267, 268, 271, 272
voir aussi éclaircissement
et texte latin publié dans le même ouvrage: 219, 221, 222–223, 224–230, 276–277, 284–285, 287–288
et tradition exégétique: 277–279, 282–283, 288–289
place dans les commentaires: 215, 221–222, 289
voir aussi lemmatisation
image idéale: *voir infra* passages instables
passages instables, traitement des: 227–228, 265–275, 280–281
comme aspect du *iudicium* revendiqué par le *criticus* (*grammaticus*): 19, 266, 350, 441
et image idéale: 273–275, 281
et numérotation des vers: 227–228
hypercritique: 104, 222, 270–275, 280, 412
marquages typographiques: 105, 112, 265–267, 270–275
voir aussi jugement stylistique et littéraire; norme et prescription; “statianismes” – *index locorum*
ponctuation: 70, 76–77, 85, 86, 101, 282, 288
sources du texte:
désignation: 240–241, 244–246
sigles, utilisation de: 64, 66–67, 244–246
variantes marginales (manchettes): 64, 66–67, 70, 119, 134, 135, 242, 244–246
voir aussi collations imprimées
éditions imprimées: 220–221, 240, 242–243, 246, 289
éditions *principes*: 220–221
voir aussi supra correction du *textus receptus*
genèse des erreurs, analyse de la: 240, 250–254, 285
manuscrits: 215–217, 223, 224, 226, 240–250, 251–254, 265–267, 277–279, 282, 284–285, 289
codex Puteanus (P): 108, 109–110, 179, 242, 247, 267, 283, 289
codex Roffensis (R): 96–97
listes de manuscrits: 175, 178, 289
voir aussi Amar–Lemaire (1825–30); Barth (1664–65); Bernartius (1595); Gronovius (1653); Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658); Valpy–Dyer (1824)
recensio, absence de: 215–217, 241, 242, 244, 246, 247
tradition indirecte: 240, 243, 254–265, 268, 271
voir aussi Barth (1664–65): “scolies”; “Lactantius Placidus” – *index nominum s.v.* Eutyches; Priscien; Servius
théorie de l’*emendatio*: 217, 220, 244, 247, 248, 250–251, 253–254, 283

voir aussi imprimerie : diffusion des textes antiques ; transmission du texte
enarratio poetarum : 19, 198, 204, 350–351, 381, 392
"encyclopédiques", notes : 205–206, 417, 428, 434, 515, 518, 520–521, 528–529, 530, 534, 547, 553–554, 560–563
voir aussi centripète / centrifuge, exégèse ; énumératives, notes ; *realia*
encyclopédisme : 200–201, 204–205, 209, 366, 511–517
voir aussi commentaire et autres discours érudits ; grammaire ; philologie ; *polyhistoria* et *polymathia* ; savoir
enflure : *voir tumiditas*
enseignement :
et exégèse de la *Thébaïde* : 3, 11–12, 22, 27–28, 50, 57–58, 77–78, 81, 84, 90–91, 144–145, 147, 148, 153, 160, 185, 305, 312, 318, 341, 344, 359, 375, 377, 382, 418, 518, 519, 542, 564, 572–573, 597
et (genre du) commentaire : 25, 198–200, 215, 299–300, 306, 312, 392–393, 403, 404, 512, 572–573, 576–577
voir aussi criticus (*grammaticus*) ; éditions de la *Thébaïde* ; norme et prescription ; "pédagogique", exégèse ; utilitarisme
énumératives, notes : 326, 358, 365, 371–373, 375–376, 385, 387–389, 451, 453, 532, 535, 538, 569–570, 618–619
voir aussi "encyclopédiques", notes
éparses, notes : *voir* commentaire : formats
épigraphie : *voir* inscriptions
épîtres dédicatoires : *voir* paratextes
épopée : *voir* genre littéraire
errata : 68, 93, 98, 107, 147, 151, 159–160, 174, 183, 308, 374
voir aussi paratextes
ethnographie : *voir realia* : géographie et ethnographie
étymologiques, jeux : 376, 406
voir aussi lexique
exagération : *voir* hyperbole
excerpta, récolte d' : *voir* lecture, pratiques de
exempla : 586, 598, 601–602, 603, 606, 607–610, 623, 627, 629, 631
voir aussi édification
explicitation (procédé d'éclaircissement) : 20, 293–294, 300–302, 326–334, 338–340, 341, 344–346
définition : 20
et identification : 328, 338
et reformulation : 303–304, 312–314, 322–323, 324, 325–326, 328–334
formes : 327–328
voir aussi éclaircissement

figuration : *voir* langue et style : linguistiques, idées
figures de style :
chez Stace : *voir* aposiopèse ; comparaisons ; hyperbole ; oxymore ; paradoxe
exégèse des figures : 390–401, 593–603
et éclaircissement : 393–396
intérêt pour l'effet : 397, 401
nomination des figures : 394, 593, 596, 598–599, 603
place dans les commentaires : 393–394
perspectives grammaticale et rhétorique : 390–393
voir aussi rhétorique
florilèges : 207, 299, 398, 588–589, 591–592, 603, 629
"folie" (de Stace) : 275, 361, 470, 492
voir aussi hyperbole
fragmentation du discours exégétique : 7, 16–24, 40, 43, 362, 403, 467, 479
voir aussi commentaire : formats

génitif : *voir* cas et prépositions
genre littéraire : 358, 360, 383, 407–408, 411, 446–453, 467–468, 469, 481–482, 510, 524–525, 602, 604, 611
et *emendatio* : 449–450
géographie et ethnographie : *voir realia*
glosa : *voir* terminologie exégétique
gnomai : *voir sententiae*
grammaire :
exégèse grammaticale : *voir* langue et style
statut disciplinaire et délimitation : 17–18, 199–205, 350–351, 363, 390–391, 499
voir aussi encyclopédisme ; philologie ; rhétorique
grammaticus : *voir criticus* ; humanisme
grecques, références (dans l'exégèse) : *voir* lexique ; *realia* – Crucé (1620)
voir aussi hellénisme

Gronovius (Amsterdam 1653): 14, 17, 24, 26, 38, 41, 67, 75, 81–84, 94–102, 103, 105, 109, 114, 118–122, 130–131, 133–135, 138, 140, 141–143, 146, 148, 150–153, 157–158, 159, 166, 167–168, 176, 178, 190, 210, 213, 214, 215, 222–223, 225, 226–233, 235–237, 239, 240, 242–249, 250–264, 265–269, 276–279, 281, 283–285, 287–289, 292–294, 296–297, 300, 303, 309, 313, 319, 324, 327–330, 333–334, 335, 344, 359, 362, 363–364, 366, 375, 377–379, 382–384, 386–387, 389, 406–407, 411, 413, 420, 431, 442–443, 461, 466, 505–506, 518, 578, 633, 644–646, 649–651, 652–657

- ampleur et densité de l'exégèse: 98
- contraintes d'espace: 97
- élaboration:
  - matériel préparatoire: 14, 97, 98, 214
  - période et phases: 14, 96–97, 101–102, 105
  - *voir aussi infra* vie et œuvre de Gronovius: correspondance
- héritages exégétiques: 101–102
- lemmatisation: 98–99, 225, 226, 227–228, 229, 232, 236, 239
- manuscrits: 96–97, 98
- orientation de l'exégèse: 24, 99–101, 222, 266, 293, 296, 300, 303, 329, 335, 363, 377–378, 382, 505–506, 518, 578
- paratexte (épître dédicatoire, *testimonia, "Vita Statii"*): 96, 99, 411, 413, 442, 578
- réception: 26, 38, 94, 98, 103, 114, 119–120, 122, 131, 133–135, 140, 141–143, 146, 148, 151, 153, 157–158, 159, 166, 167–168, 176, 178, 190, 646
- texte latin: 98, 222–223, 284
- vie et œuvre de Gronovius: 94–96
  - correspondance: 14, 94–97, 98, 99
  - *Diatribe*: *voir* commentaires de Stace
  - *Observationes*: 95, 118, 210, 258, 359, 384
  - polémique avec Crucé: *voir* Crucé (1620)
- *voir aussi* structure des notes

Harte et sa traduction (Londres 1727): 40, 153–158, 163, 165–166, 273, 305, 341, 435, 448, 480–481, 495–497, 612–613, 647, 650–651

- ampleur et densité de l'exégèse: 155
- héritages exégétiques: 157–158
- orientation de l'exégèse: 156–157
- paratexte: 155
- registres exégétiques (notes infrapaginales / notes finales): 155
- traduction de Harte: 153–154
- vie et œuvre de Harte: 153–154

hellénisme (de Stace): 288, 377, 381–383, 385–387, 406–407, 473, 509

- *voir aussi* grecques, références

héritages: 7, 28–38, 42, 49, 142–143, 176–177, 234–240, 288–289, 332–334, 385, 510, 531–532, 538, 542, 548–550, 552–553, 560, 564, 568, 603, 608, 624–625, 646, 648–649, 651

- définition: 7, 28
- directs et indirects: 37
- et filiation du texte imprimé: 37–38
- et format exégétique: 42
- et lemmatisation: 234–240
- *voir aussi* attribution des notes, erreurs d'; citations; héritages et sources non déclarés; histoire des exégèses imprimées; tradition exégétique – *et chaque commentaire*

héritages et sources non déclarés: 31–34, 73, 88–89, 108, 146, 150, 153, 169, 332, 385, 458, 510, 518, 535, 560, 562–563, 568, 607, 624, 627, 639

- revendiqués comme légitimes: 33, 146, 150
- rejetés en tant que plagiat: *voir* Barth (1664–65): discours exégétique
- *voir aussi* attribution des notes, erreurs d'; héritages; sources des commentateurs

herméneutique: 9–10, 204, 208, 210, 276, 306, 616, 656

hiérarchisation des auteurs: *voir* jugement stylistique et littéraire; norme et prescription

histoire des exégèses imprimées: 4, 24–28, 56–58, 197, 643–651

- périodisation: 4, 25–26, 41, 94, 128, 197, 643–648
- "récits" traditionnels: 4, 26–27
- *voir aussi* héritages; tradition exégétique

histoire du texte imprimé et histoire éditoriale: 6, 26, 37–38, 128–129, 222, 227–228, 229–230, 242, 246, 257, 266, 410–417, 594, 644

- *voir aussi* éditions de la *Thébaïde*

historia literaria: 513–515

- *voir aussi polyhistoria* et *polymathia*

historicisation : *voir* humanisme
historicité de la guerre thébaine : 447–448, 586, 612–613
voir aussi mythologie
horreur : *voir* violence
humanisme : 25, 28, 52, 56–58, 198–202, 207, 209, 210, 217, 250, 283, 315, 351–354, 356–357, 364–365, 377, 390–391, 403–404, 410, 499, 501–502, 504, 512, 514, 544, 571–572, 580, 590, 622, 643, 657
actualisation et historicisation : 200–202
association entre *res* et *verba* : 199, 209, 352
voir aussi res ; *verba*
commentaires humanistes : 25, 28, 198–202, 211, 215, 217, 225, 250, 291, 296, 349, 366, 404, 410, 499, 512, 514, 572
"crise" du commentaire exhaustif : 58, 199, 208–209, 225
voir aussi commentaires de Stace
humanisme tardif : 199–203, 544, 579–580, 590, 657
idéaux et pratique : 199–201
voir aussi criticus (*grammaticus*)
hyperbole : 362, 387, 397, 451, 469–470, 492–493
voir aussi "folie" ; vraisemblance
hypercritique : *voir emendatio* : passages instables
hypothèses alternatives : 616–617

identification (procédé d'éclaircissement) : 20, 293–294, 299–300, 301–302, 334–340, 341–344
catégorisation : 336–340
définition : 20
et explicitation : 328, 338
et reformulation : 303, 312, 322–323, 335–336, 338–339
nomination : 301–302, 335–336, 342–344
voir aussi désignation allusive / périphrastique ; éclaircissement
imitatio auctorum : 351, 353, 397, 405–406, 441, 468, 489–490
voir aussi intertextualité ; langue et style : stylistiques, idéaux ; poétique
imitation de la nature : 353, 468–469, 472
voir aussi poétique ; représentation poétique
imprimerie :
diffusion des textes antiques : 130, 217–219, 491, 502, 505, 517, 571, 577, 582–583, 614
et citations *in extenso* : 130, 517, 582–583
et qualité des textes : 217–219
et histoire des exégèses : 13, 25, 199
expansion de la production imprimée : 205, 512–515
voir aussi lecture, pratiques de
tirages : 64, 141, 146
in principio : *voir* commentaires de Stace
incohérences : *voir* contradictions et incohérences
index :
et discussions "collatérales" : 212
et organisation du savoir : 208, 212, 299, 363, 365, 512–513, 515
voir aussi lecture, pratiques de ; paratextes ; savoir – Barth (1664–65) ; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658)
Index librorum prohibitorum : 116
infinitif, emplois particuliers de l' : 288, 292, 297, 304, 381–383, 385–386, 387
et *emendatio* : 288, 292, 381–382
ingéniosité (sophistication) :
comme caractéristique attribuée à Stace : 223, 253, 297–299, 411, 443
et lecture attentive : *voir* lecture, pratiques de
voir aussi "statianismes"
ingenium :
et idéaux stylistiques et poétiques : 357, 397, 441, 453
voir aussi "statianismes"
inscriptions : 502, 505, 518, 537–539
interpretatio (explication) : 39, 291
interpretatio continua : *voir* paraphrase – Beraldus (1685)
intertextualité :
chez Stace :
altération des modèles : 419–420, 423–424, 455–456, 457, 459–460
moralisation : 423–424, 457, 459–460
multiplicité des modèles : 460–461, 463–467, 476–477, 479–480
"ponts diégétiques" : 458, 463–464
références extradiégétiques à Virgile : 409–410, 440–446, 453

chez Stace (*cont.*)
voir aussi infra Stace et Virgile – jugement stylistique et littéraire ; *sphragis*
Stace et Antimaque : 124, 418–420, 423
Stace et Apollonios de Rhodes : 462, 479–480
Stace et Homère : 157, 301–302, 416, 420, 460, 461–462, 463–466, 473, 475, 480, 611
Stace et Lucain : 454, 461, 462–463, 465
Stace et Ovide : 432–433, 462, 463–466, 477
Stace et Silius Italicus : 462
Stace et Valerius Flaccus : 451, 461, 462, 463–466
Stace et Virgile : 36, 157, 249, 347, 406, 442, 453–460, 461, 464–465, 466, 468, 475–480, 497, 520, 531, 583, 586–587
voir aussi supra références extradiégétiques à Virgile
voir aussi poétique
exégèse des "imitations" : 405–408, 416, 418–420, 422, 453–467, 475–480
et apologie de Stace : 420, 473, 611
et *emendatio* : 249, 407, 455–456, 457, 461, 464, 477
voir aussi imitatio auctorum ; parallèles, passages ; refus de commenter
voir aussi mythologie ; réception
intratextualité :
anticipations et rappels : 483–485
correspondances diverses : 451–452, 482, 484–485
voir aussi contradictions et incohérences ; narration
inventio : 348, 361, 390, 392, 405, 410, 417, 470, 484–485, 487, 500, 511
iudicium : *voir emendatio* : passages instables ; jugement stylistique et littéraire

jésuites : 74, 145, 160, 207, 295, 305, 307, 320, 324, 355, 390, 392–393, 404, 409, 472, 514, 589, 590, 604
jugement stylistique et littéraire :
comme aspect du *iudicium* revendiqué par le *criticus* (*grammaticus*) : 19, 349–350, 440–442
voir aussi emendatio : passages instables
hiérarchisation des auteurs : 419, 440–446
voir aussi intertextualité chez Stace : références extradiégétiques à Virgile ; *sphragis*
index elogiorum et de auctoribus iudiciorum de Barth (1664–65) : 442–443
voir aussi autorité ; langue et style ; norme et prescription ; poétique
jugement sur les coutumes et croyances : 505, 528, 617–618, 625
voir aussi édification ; *realia*

"Lactantius Placidus" ("LP") / scolies à la *Thébaïde* : 3, 31, 34–36, 45, 49, 50–58, 61–62, 73–74, 79–80, 82, 86–87, 93, 95, 101, 108–109, 114, 125–127, 129, 135, 142–143, 150–152, 156–158, 166, 168–169, 172–173, 176, 178, 187, 189, 234–235, 237, 239, 243, 253, 255–264, 268, 271, 292, 298–299, 302–304, 306, 308, 316–317, 320–322, 326–330, 332–334, 339, 367, 370, 377–379, 414–416, 428–429, 431, 434, 436, 438–439, 455, 462, 465, 471, 483–484, 523, 526, 541, 549, 555, 558, 560, 593, 607, 620–621, 638, 643–644, 646
examen critique et corrections :
Barth (1664–65) : 53–54, 129, 135
Crucé (1620) : 86, 262
Dübner (1835–36) : 189
Morel (1602) : 54–55, 263–264
"Lactantius Placidus *auctus*" : 126, 262
orientation de l'exégèse : 54
periochae : 129, 409, 410, 414–416
voir aussi argumenta
transmission du texte :
altération des lemmes : 51, 53–54, 255, 257, 259, 261–264, 329–330
corruption des citations grecques : 54, 135, 142, 176
noyau originel et adjonctions : 50–55
voir aussi éditions de "Lactantius Placidus" ; *emendatio* : sources du texte : tradition indirecte
langue et style :
de Stace : *voir* désignation allusive / périphrastique ; difficulté ; figures de style ; hellénisme ; ingéniosité ;

lexique ; morphologie ; niveau de langue ; *ornatus* ; prosodie et métrique ; répétitions de mots proches ; *sententiae* ; "statianismes" ; syntaxe ; *tumiditas*

des commentateurs : *voir infra* stylistiques, idéaux – lexique

exégèse linguistique et stylistique :

discours paratextuels : 360–361, 393, 398–399, 401, 411–413, 442–443

et éclaircissement : 21–23, 296–298, 304, 318, 393–396

et *emendatio* : 248–249, 251–252, 253–254, 267–268, 270–271, 274, 288, 378–380, 381–382, 383, 384–385, 386, 387–389

et réception de la *Thébaïde* : 492–493

jugements sur Stace : 154, 357–363, 367, 375, 383, 388–389, 393, 398, 399–401, 408, 411–413, 440–443, 446, 447–448, 473, 489–490

voir aussi autorité ; jugement stylistique et littéraire

place dans les commentaires : 296, 349, 363, 393

voir aussi norme et prescription

linguistiques, idées : 104, 350–353, 381, 391

ellipse (notion grammaticale) : 381, 391

figuration : 350–351, 391

voir aussi lexique ; *ratio* ; *usus*

stylistiques, idéaux :

cicéronianisme : 202, 353–355, 374–375

éclectisme (anti-cicéronianisme) : 75, 116, 202, 353–357, 374–375, 384

lipsianisme : 202, 356–357, 374–375, 384, 397, 590

tacitisme stylistique : 202, 355–356

voir aussi tacitisme

voir aussi archaïsmes ; *brevitas* ; *imitatio auctorum* ; *ingenium* ; lexique des commentateurs ; *sententiae*

lectorat des commentaires :

lectorat effectif : 15, 41–42, 652

lectorat visé : 11, 15, 23, 25, 28, 41–42, 58–59, 93, 129, 135, 138, 155, 160–161, 165–166, 173–174, 185, 189, 199, 298–299, 302, 319, 320, 324, 330, 336–337, 340–343, 416, 431, 432, 433, 443, 483, 517, 573, 594, 598, 644, 645, 651, 652, 655, 657

voir aussi paraphrase ; réception ; traduction

lecture, pratiques de :

conseils de méthode : 206–208

excerpta, récolte d' : 137–138, 206–208, 210, 516, 588–592, 594–598, 600, 603, 615

et *adversaria* : 208

et index alphabétiques : 208

voir aussi index

marquage du texte : 210, 589–591, 594–595, 598

voir aussi marquages typographiques

voir aussi "commentaire collectif" ; imprimerie : expansion de la production imprimée ; lieux communs, recueils de ; manchettes ; *marginalia* ; *sententiae*

lecture attentive et réitérée : 412–413, 577, 595–596

lecture "par morceaux" : 93, 147, 207–208, 299–302, 328, 335, 341, 482, 586

voir aussi élaboration du discours exégétique

lemmatisation : 7, 13, 29, 38, 40, 52, 224–240, 282, 317–319

des notes héritées : 234–240

lemmes inadéquats : 235–236, 237–238

disposition *ordo est* : 52, 317

et *emendatio* du *textus receptus* : 226–230

lemmatisation éclectique : 229–230

et tradition exégétique : 29

"lemmatisation secondaire" : *voir* "collatérales", discussions

lemmes "mal placés" et lemmes redondants : 230–234, 237, 238–240

voir aussi commentaire : formats ; notes introductives ; référence, systèmes de – "Lactantius Placidus" – Amar–Lemaire (1825–30) ; Barclay (1601) ; Barth (1664–65) ; Beraldus (1685) ; Bernartius (1595) ; Crucé (1620) ; Gronovius (1653) ; Valpy–Dyer (1824) ; Veenhusen (1671)

Lewis et sa traduction (Oxford 1767) : 23, 27, 36, 163–166, 305, 341, 400–401, 413, 414, 416–417, 427, 433, 443, 448, 459–460, 467, 473–474, 476, 479–482, 487, 489, 497–498, 506, 583, 610–612, 647–648, 650–651
ampleur et densité de l'exégèse : 164
héritages exégétiques : 166, 648
orientation de l'exégèse : 164–166
paratexte ("dissertation préfacielle") : 163, 164, 401, 413, 427, 467, 474, 481, 482
traduction de Lewis : 163, 165–166
vie et œuvre de Lewis : 163
lexique :
de Stace : 364–376
voir aussi infra sémantique – archaïsmes ; préfixes
des commentateurs : 372–374, 384–385
voir aussi langue et style : stylistiques, idéaux
idées linguistiques :
polysémie : 85, 369–371
synonymie : 85, 307, 368, 369–371, 506
lexicale, exégèse : 364–376
dérivation : 375–376
équivalents grecs : 368, 558
et bagage linguistique : 367–369, 371–374, 375–376, 387–388
interpretatio continua : 308
et éclaircissement : 296–297
étymologie : 375–376, 378, 524, 526
voir aussi étymologiques, jeux
place dans les commentaires : 295–297, 364–366
sémantique : 330, 331–332, 361, 365, 366–367, 369, 370–371, 376, 405
voir aussi langue et style
liberté créatrice / licence poétique : 420, 439–440, 468, 469, 510
lieux communs, recueils de : 72, 206–208, 210, 365, 398, 577, 589–591, 593–598, 600–601, 602–603, 606–607, 615, 637, 638, 656
voir aussi commentaire et autres discours érudits ; édification ; lecture, pratiques de ; *sententiae*
limites du genre du commentaire : *voir* refus de commenter
linéaire, lecture (de l'exégèse) : 17, 138, 211, 362
voir aussi notes programmatiques
linéaire, rédaction (de l'exégèse) : *voir* Barth (1664–65) : élaboration
linguistique, exégèse : *voir* langue et style
lipsianisme : *voir brevitas* ; langue et style ; *sententiae*
littera (niveau de lecture) : 39, 291, 303
littéraire, discours : 23, 202–203, 347–349, 403–417, 467, 474, 481, 482, 490
voir aussi livres, débuts de ; paratextes ; poétique
littérale, lecture : 28, 197, 575–578
voir aussi éclaircissement ; *littera* ; "pédagogique", exégèse
livres, débuts de :
et discours littéraire général : 408–410, 413–417
voir aussi argumenta ; commentaire : formats ; littéraire, discours ; localisation privilégiée des notes ; notes introductives
localisation privilégiée des notes : 361–363, 425, 452, 579–580, 606, 608–610, 626
voir aussi livres, débuts de ; notes introductives ; notes programmatiques
"LP" : *voir* "Lactantius Placidus"

manchettes :
dans l'exégèse : 21–22, 56, 69, 70–72, 109, 211–213, 222, 233, 295, 337, 339, 371, 373, 384–385, 386, 393–394, 466, 513, 518, 522, 525, 528–529, 531, 534–535, 553–554, 556, 560–562, 564–565, 567, 579–580, 593, 599, 618, 623–624, 626–627, 633, 635–636
dans le texte : *voir emendatio* : sources du texte
voir aussi "chapeaux introductifs" ; lecture, pratiques de – Bernartius (1595)
manuscrit belge : *voir* bibliographie matérielle
manuscrits de la *Thébaïde* : *voir emendatio*
marginalia : 10, 15, 104–105, 108, 119, 121, 138, 230, 270, 299, 313, 398, 573, 576, 581, 594, 595
voir aussi lecture, pratiques de
Marolles(–Guyet–Peyrarède) et sa traduction (Paris 1658) : 13, 14–15, 38, 43, 70, 88, 91, 102–114, 137, 146, 151, 160, 176, 178, 182, 190, 222, 224, 240, 256, 265–266, 270–275, 280–282, 285, 293, 296–297, 299–300, 303–305, 313–314, 319, 324, 330, 332, 335–338, 340, 341, 343, 361, 368, 374–375, 378–379, 393, 398–399,

411–412, 414, 417, 418, 421, 431–432, 442–443, 445, 448–450, 453, 466, 468, 470, 482, 518, 520–521, 524–525, 531, 537, 578, 604, 612, 629, 633, 645, 649, 651, 654
ampleur et densité de l'exégèse : 108, 110, 111–112
élaboration : 14–15, 104–105, 106–107, 110, 113
voir aussi infra matériel de Guyet et de Peyrarède
erreurs d'identification : 103
héritages exégétiques : 108–110, 114
manuscrits : 109
matériel de Guyet et de Peyrarède / "jeu de voix" entre Marolles et Guyet–Peyrarède : 104–113, 137, 222, 270–275, 280, 313, 341, 368, 399, 412
orientation de l'exégèse : 108, 110–111, 112–113, 222, 266, 293, 296, 300, 303, 330, 335, 363, 378–379, 518
paratexte (épître dédicatoire, préface, *Vita Statii*) : 103–104, 106, 112, 271, 280, 361, 393, 411, 412, 418, 442, 445, 448, 468, 482, 578, 604, 633
index : 398–399
réception : 38, 102–103, 146, 151, 176, 178, 182, 190
voir aussi Beraldus (1685) : héritages
registres exégétiques :
notes infrapaginales : 107–110
notes marginales : 110–111
notes finales : 111–114
système de référence : 106–107
texte latin : 103
marquages typographiques : 105, 112, 270–275
traduction de Marolles : 102–104, 110–111, 112, 113, 280, 282, 303, 343
vie et œuvre de Marolles, de Guyet et de Peyrarède : 102–103, 104, 105
voir aussi emendatio : passages instables
marquages typographiques : *voir emendatio* : passages instables ; *sententiae* – Barth (1664–65) ; Bernartius (1595) ; Marolles (–Guyet–Peyrarède) (1658)
voir aussi lecture, pratiques de
matériel préparatoire : *voir* documents d'archives ; élaboration du discours exégétique – Barth (1664–65) ; Gronovius (1653)
médiation : 11–12, 15, 28–30, 295, 500–501, 580–581, 629, 652
et tradition exégétique : 28–30
voir aussi réception
mens (rubrique) : *voir* reformulation
métacommentaire : *voir* commentateur – Barth (1664–65) : discours exégétique
métalangage, choix du : 145, 304–307, 368, 649–651
métaphores de l'activité érudite : 217, 529, 535, 579–580
métapoétiques, interprétations : *voir* poétique
métatexte : 7, 40, 43, 189, 225, 652
définition : 7
métrique : *voir* prosodie et métrique
Milan 1782–88, édition de : 27, 38, 166–170, 377, 439, 468–469, 495, 578–579, 581–582, 605, 617, 623–625, 631–632, 647–648, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 168
contexte de production : 166–167
contraintes d'espace : 168
héritages exégétiques : 38, 167, 168–169, 377, 648
orientation de l'exégèse : 27, 38, 168–170, 578–579
paratexte (préface, *Vita Statii*) : 167, 168, 169
registres exégétiques (notes infrapaginales / notes finales) : 168
texte latin : 167
traduction de Bentivoglio : *voir* Argelati (1731–32)
mimesis : *voir* représentation poétique
miscellanées : 41, 58, 72, 198–199, 208–214, 215, 234, 365, 416, 516, 656
voir aussi "commentaire collectif"
monographie antiquaire : *voir realia*
moral, enseignement : *voir* édification
morphologie : 377, 387, 395
et éclaircissement : 296–297, 304
et *emendatio* : 238, 288, 387
voir aussi hellénisme ; langue et style
mythologie :
chez Stace :
comme vecteur de savoir mythologique : 427–428
échanges de rôles : 423, 426–427
énumérations : 420–421, 428–433
moralisation : 423–424

chez Stace (*cont.*)
personnages homonymes : 439–440
variantes isolées : 420, 423, 426, 437–440
voir aussi personnages
exégèse mythologique :
dans l'édition *princeps* (1470) : 55–56
voir aussi commentaires de Stace
discours paratextuels : 411–413, 418
et apologie de Stace : 420
et éclaircissement : 19, 22–23, 339–340, 417, 428, 430, 433, 434
et édification : 417, 421, 422, 423–425, 586–587, 591–593, 603–613, 616–617, 625–632
et *emendatio* : 438
et exégèse poétologique : 417, 419–420, 422–423, 427
jugements sur Stace : 438–439
voir aussi autorité
notices synthétiques : 421, 428–431, 434
sources, confrontation des : 417–420, 422–424, 426–427, 436–437, 491–492
voir aussi historicité de la guerre thébaine ; refus de commenter
voir aussi intertextualité

narration : 405, 413, 433, 448, 452, 474–489, 537
digressions : 452, 474–475, 480–481
structure du récit :
et comparaisons : 478–479
macro-structure : 448, 474–482, 487
voir aussi contradictions et incohérences ; intratextualité ; poétique ; unité d'action
néo-stoïcisme : *voir* stoïcisme et néo-stoïcisme
Nisard–Arnould–Wartel et leur traduction (Paris 1842) : 192–194, 305, 647, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 193
Collection des auteurs latins … : 192
héritages exégétiques : 194
orientation de l'exégèse : 193
paratexte (préface, *Vita Statii*) : 193
traduction d'Arnould et de Wartel : 192–193
traduction et exégèse des *Silves* par Guiard et de l'*Achilléide* par Wartel : 192
vie et œuvre de Nisard, d'Arnould et de Wartel : 192
niveau de langue : 360–361, 367, 408, 442–443, 447–448, 473
incrimination du modèle de Stace : 473
noms propres : *voir* désignation allusive / périphrastique ; identification ; morphologie
norme et prescription :
langue et style : 203–204, 298, 349–363, 398–401, 489–490, 588–590
poétique : 203–204, 403–404, 405–406, 467–468, 489–490
voir aussi autorité ; *emendatio* : passages instables ; enseignement ; jugement stylistique et littéraire ; langue et style ; poétique ; *ratio* ; *sententiae* ; *usus* ; *virtutes* et *vitia*
notes introductives (et conclusives) : 56, 69–70, 77, 80, 106, 112, 113, 155, 157, 183, 408, 416–417, 418, 420, 435, 442, 446, 448, 461, 475, 480, 481–482, 487, 612–613
voir aussi argumenta ; lemmatisation ; livres, débuts de ; localisation privilégiée des notes – *index notarum*
notes programmatiques : 361–363, 579–580, 626
voir aussi linéaire, lecture ; localisation privilégiée des notes
notices bio-bibliographiques : *voir* paratextes

obscurité : *voir* difficulté
observationes : 210
voir aussi "commentaire collectif" – Gronovius (1653)
ordo (rubrique) : *voir* reformulation
ordo naturalis / artificialis : *voir* reformulation
organisation du savoir : *voir* savoir
orientation de l'exégèse : *voir* éléments exégétiques – *et chaque commentaire*
ornatus / ornementation : 391, 393, 412, 577
comme caractéristique attribuée à Stace : 393, 412
voir aussi "statianismes"
ornithomancie : *voir* divination
oxymore : 383, 396

"papinianismes" : *voir* "statianismes"
paradoxe : 323, 383, 396, 492

parallèles, passages : 21–22, 100, 108, 132, 151, 153, 157, 211, 249, 257, 259, 260, 363–364, 379, 383–385, 407, 451, 472, 533, 539, 549, 554, 564, 601, 606, 607, 624, 631, 637
et catégorisation linguistique : 21–22, 363–364, 383–385
voir aussi citations ; intertextualité ; réception
paraphrase : 303–314
voir aussi éclaircissement ; lectorat des commentaires ; reformulation ; traduction – Beraldus (1685) : *interpretatio continua*
paratextes : 7, 10, 13–14, 15, 659–669
définition : 7
épîtres dédicatoires : 10, 13–14, 59, 63, 64, 75, 76, 85, 89, 96, 116, 141, 159, 160, 174, 217, 393, 411, 412, 577, 578, 588, 591, 604, 633, 659–669
et discours littéraire sur Stace : 360–361, 393, 398, 401, 410–413, 418, 442, 467, 468, 482, 577–578
voir aussi littéraire, discours
listes d'"imitations" :
du traducteur Cormiliolle (1783) : 495
listes de manuscrits : *voir emendatio* : sources du texte
notices bio-bibliographiques : 98, 119, 174–175, 178, 185, 186, 188–189
voir aussi infra Vitae Statii
poèmes d'éloge : 63, 64, 65, 74, 217, 659–662
préfaces (et "avertissements") : 4–5, 10, 11, 13–14, 15, 59, 60, 63, 65–67, 69, 70, 72, 75–76, 77, 78, 79–80, 82–83, 85, 89–92, 93, 102, 103, 104, 106, 112, 118–119, 120, 121–122, 124–125, 129, 130, 133, 137, 141–142, 143, 146, 147, 148, 149–151, 159, 160–161, 163–164, 166, 167–169, 170–171, 173, 174, 177, 181, 184–186, 187, 188–189, 191, 203, 211, 217, 222, 223, 229, 246, 247, 271, 280, 282, 291, 295, 306, 318, 360–361, 393, 398, 401, 403, 410–413, 418, 419, 427, 436, 439, 442, 445, 448, 467, 468, 472, 474, 481–482, 487, 511, 517, 523, 543, 577–578, 579–580, 593–594, 595–596, 603–604, 609, 617, 659–669
du traducteur Cormiliolle (1783) : 4–5, 102, 413, 656
testimonia : 99, 129, 142, 159, 170, 174, 178, 193, 361, 413, 442–443, 445, 661–667
Vitae Statii : 4, 56–57, 90, 99, 104, 128–129, 142, 148, 159, 167, 170, 174, 178, 181, 186, 193, 410–411, 661–667
du traducteur Cormiliolle (1783) : 4
voir aussi supra notices bio-bibliographiques – Stace : biographie
voir aussi accessus ad auctores ; commentateur ; édification ; *errata* ; index ; langue et style ; mythologie ; poétique – *et chaque commentaire*
parénèse : *voir* édification
passages instables : *voir emendatio*
Pavesi ("Targa") et la traduction de Valvasone (Venise 1570) : 21, 26, 58–62, 135, 150, 158–159, 163, 197, 221, 293, 296, 300, 303, 305, 330, 335, 339, 342, 360, 363, 403, 412, 420, 428–430, 433–435, 443, 448, 498, 577, 603–604, 617, 644, 651
ampleur et densité de l'exégèse : 59–60
héritages exégétiques : 62
orientation de l'exégèse : 61–62, 221, 293, 296, 300, 303, 330, 335, 363
paratexte (épître dédicatoire, préface) : 59, 60, 360, 403, 412, 448, 577, 603–604, 617
annotationi in generale : 60
système de référence : 59
traduction (*volgarizzamento*) de Valvasone : 58–59, 60–61, 150, 158–159, 163, 342, 412, 429, 433, 435, 498
vie et œuvre de Pavesi : 59
"pédagogique", exégèse : 28, 291, 504, 575
voir aussi enseignement ; littérale, lecture
periochae : *voir* "Lactantius Placidus"
périphrase : *voir* désignation allusive / périphrastique
persona : *voir* commentateur
personnages, caractérisation des : 413, 421–427, 439–440, 467, 474, 497, 606, 632
voir aussi mythologie ; poétique – *index nominum*
philologie :
statut disciplinaire et délimitation : 201–205, 579–580
voir aussi encyclopédisme ; grammaire
"plagiat" : *voir* héritages et sources non déclarés – Barth (1664–65) : discours exégétique
poèmes d'éloge : *voir* paratextes
poeta docens : *voir* autorité

poétique :
chez Stace : *voir* comparaisons ; genre littéraire ; intertextualité ; mythologie ; narration ; personnages ; représentation poétique ; "statianismes"
exégèse poétologique :
discours paratextuels : 398, 401, 410–413, 442–443, 448, 453, 454, 462, 467, 468, 469, 470, 472, 474, 481, 482, 485
échelle d'analyse : 348–349, 405–417, 467, 481
et édification : 410, 417, 449–453, 586, 603–604, 609–611
et *emendatio* : 248–249, 407, 449–450, 455–456, 457, 461, 469, 471–472, 477, 486
et exégèse linguistique et stylistique : 347–348, 361–363, 366–367, 370–371, 390–391, 393, 398–401
jugements sur Stace : 275, 361–362, 399–401, 408, 411–413, 420, 423, 432, 433, 438–439, 440–453, 457, 459, 462, 467, 468–469, 470, 472–474, 475, 480–481, 485–487, 488, 489, 490, 492
et durée d'élaboration de la *Thébaïde* : 444–446, 486
voir aussi autorité ; jugement stylistique et littéraire
place dans les commentaires : 206, 390, 393, 403–404, 405
voir aussi mythologie ; norme et prescription
métapoétiques, interprétations : 463, 470, 478, 610
poétique, conceptions de la :
critères aristotéliciens : 353, 360, 403–404, 441, 447–448, 467–468, 481–482, 571
critères horatiens : 360, 403–404, 412, 433, 468, 473, 571, 577, 586
voir aussi édification ; utilitarisme
individualisation du discours poétique : 198, 202, 403–404
voir aussi imitatio auctorum ; imitation de la nature ; *ingenium* ; représentation poétique ; unité d'action
voir aussi littéraire, discours
polyhistoria et *polymathia* : 200, 205, 209, 513–515
voir aussi encyclopédisme ; *historia literaria* ; *realia* : réflexion antiquaire
ponctuation : *voir emendatio*
"ponts diégétiques" : *voir* intertextualité
pouvoir : *voir* édification
pragmatique, catégorie : *voir* éléments exégétiques
pratiques de lecture : *voir* lecture
préfaces : *voir* paratextes
préfixes : 372, 387–388
et *emendatio* : 387–388
prépositions : *voir* cas et prépositions
prescriptif, discours : *voir* norme et prescription
princeps, édition : *voir* commentaires de Stace ; éditions de la *Thébaïde* ; *emendatio* : sources du texte
propriété, critère de : 391, 400–401, 473–474
voir aussi représentation poétique
prosodie et métrique : 377–381, 413
et *emendatio* : 253, 267–268, 378–380
métrique imitative : 380–381
prototype : *voir* bibliographie matérielle

ratio (linguistique) : 249, 351–353
voir aussi norme et prescription
reader-response criticism : 9
voir aussi herméneutique
realia :
chez Stace :
anachronisme et romanisation : 399, 506–510, 548–553, 561–568
voir aussi infra exégèse des *realia* ; réflexion antiquaire
armes de jet : 545–547, 554–556
bulla : 553–554
culte, lieux de : 525–527
déclaration de guerre : 478, 548–553
engins de siège : 557–560
funéraires, pratiques : 537–543
libations, offrandes et sacrifices : 456–457, 531–532
lumière, sources de : 532–534
nuptial, rite : 534
prière, serment et purification : 535–536
sciences naturelles : 499–500, 517–518, 541–542, 554–556
tessères : 560–564
veilles, organisation des : 564–568

vittae: 528–531, 536
voir aussi infra géographie et ethnographie
exégèse des *realia*:
actualisation: 206, 500, 506, 519–524, 525, 533, 536, 543, 545–546, 548, 555–556, 559, 560, 566–567, 568–570
significations: 506, 524, 568–570
voir aussi infra références culturelles et historiques
et discours encyclopédique / monographique: 41, 212–213, 515–517, 518, 520–521, 528–529, 530, 534, 542–543, 547, 553–554, 560–563
voir aussi "encyclopédiques", notes
et édification: 451, 453, 506, 525–526, 528, 536, 537–538, 569–570
voir aussi édification
et *emendatio*: 507, 509, 532–535, 558–559
"notices" synthétiques: 515, 519, 520–521, 540, 542, 565
place dans les commentaires: 499–500, 518–520, 543, 547–548, 553–554
voir aussi refus de commenter
poésie et monde réel: 500, 510–511, 520–521, 524–525, 538–539, 545–547, 554–555, 565–566
référence à la réalité empirique: 556, 560
référence au progrès technique: 546–547
références culturelles et historiques: 506–510, 518–520, 525, 528, 535–536, 538–539, 541, 547, 548–553, 561–568
voir aussi supra actualisation
sources, exploitation des:
confrontation: 510–511, 522–523, 525–527
interprétation contradictoire: 557, 566–568
sources non littéraires: 505, 537, 551
géographie et ethnographie: 56, 61, 70, 71, 79, 92, 99, 106, 110–111, 112, 149, 162, 165, 172, 182, 183, 193, 336–337, 339–340, 343, 430, 467, 500, 506, 518–519, 520–527, 536, 537, 544, 569–570, 618, 639–640
éclaircissement / approfondissement: 22–23, 336–337, 339–340, 520
réflexion antiquaire:
et distance culturelle: 501–511
et pertinence contemporaine: 202, 503, 505, 543–547
voir aussi utilitarisme
matières privilégiées: 501–502
monographique, forme: 41, 213, 501–502, 511–515, 544
orientation philologique: 502, 505, 510, 511–515, 516–517
voir aussi polymathia et *polyhistoria*
voir aussi jugement sur les coutumes et croyances
réception:
de la *Thébaïde* (dans l'exégèse): 15–16, 50, 489–498
et interprétation: 497–498
et production textuelle: 489–490
voir aussi imitatio auctorum; norme et prescription
place dans les commentaires: 489, 495
voir aussi actualisation; traduction
des commentaires: *voir* attribution des notes, erreurs d'; héritages; histoire des exégèses imprimées; lectorat des commentaires; tradition exégétique – Amar–Lemaire (1825–30); Barclay (1601); Barth (1664–65); Beraldus (1685); Bernartius (1595); Crucé (1620); Gronovius (1653); Marolles (–Guyet–Peyrarède) (1658); Valpy–Dyer (1824); Veenhusen (1671)
réception exégétique: 5, 7, 9–12, 15–16, 89, 348, 652–655, 658
voir aussi médiation
receptus, textus (*recepta, lectio*): 13, 68, 130, 216–217
comme base de discussion: 13
voir aussi emendatio; lemmatisation; *vulgatus, textus*
référence, systèmes de: 59, 68, 85, 91, 106–107, 161, 171, 216, 264
et phases d'élaboration: 91, 106–107
référence à la pagination: 68, 85, 161, 216, 264
d'un autre ouvrage: 85, 216, 264

référence, systèmes de (*cont.*)
référence à la traduction : 59, 91, 106–107, 161
référence collective : 171
voir aussi bibliographie matérielle ; élaboration du discours exégétique ; lemmatisation – Argelati (1731–32) ; Bernartius (1595) ; Crucé (1620) ; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658) ; Pavesi (1570) ; Stephens (1648) ; Venise 1786
reformulation (procédé d'éclaircissement) : 20, 293–294, 302, 303–326, 341–342, 344–346
définition : 20
et explicitation : 303–304, 312–314, 322–323, 324, 325–326, 328–334
et identification : 303, 312, 322–323, 335–336, 338–339
mens (rubrique) : 308, 321, 323–324
mimétisme des personnes verbales : 309–313, 323, 325
ordo (rubrique) : 316, 317, 319
ordo naturalis / artificialis : 315–316, 319–320
paucis (rubrique) : 321–323
redoublement synonymique : 309–314, 318, 323
sensus (rubrique) : 308, 310, 316, 317, 318, 321, 323–324
voir aussi éclaircissement ; métalangage ; paraphrase
refus de commenter (de développer) :
et limites du genre du commentaire : 205, 542
intertextualité : 456, 461–462, 463
mythologie : 129, 340, 421, 432, 433, 435–437
realia : 129, 340, 511–512, 519, 523, 528, 529, 533–534, 540–541, 542, 610
sententiae : 600–601
voir aussi centripète / centrifuge, exégèse ; commentaire et autres discours érudits ; commentateur
réimpression : *voir* bibliographie matérielle
répétitions de mots proches :
et *emendatio* : 248–249, 251–252, 388–389
représentation poétique : 405, 407–408, 413, 453, 467–474, 488, 511, 586, 587, 609–612
voir aussi bienséance ; convenance ; imitation de la nature ; poétique ; propriété ; violence, description de la ; vraisemblance
res : 199, 202, 205, 209, 352, 357, 365, 470, 499, 515, 579–580, 590, 598
voir aussi humanisme ; *verba*
rhétorique :
exégèse rhétorique : 327, 348, 392–393, 395, 397, 401, 410, 411, 422, 472, 474, 586, 604
place dans les commentaires : 363, 390, 392–393, 472
statut disciplinaire et délimitation : 17–18, 315, 350–351, 363, 390–391, 403–404
voir aussi figures de style ; grammaire
romaines, références : *voir realia*

savoir :
organisation : 207–208, 513–514
transmission : 9, 203–206, 348, 364, 427–431, 433–434, 500–501, 504, 511–517, 570
voir aussi commentaire et autres discours érudits ; encyclopédisme ; index
scholia : 41, 125
voir aussi scolies
sciences naturelles : *voir realia*
scolies : *voir* "Lactantius Placidus" ; *scholia* – Barth (1664–65) – *index nominum s.v.* Eschyle ; Homère ; Juvénal ; pseudo-"Lactantius Placidus" ; Pindare ; Sophocle
segmentation de l'exégèse : *voir* commentaire : formats
sémantique : *voir* lexique
sensus (niveau de lecture) : 39, 291, 303
sensus (rubrique) : *voir* reformulation
sententia (niveau de lecture) : 39
sententiae (*gnomai*) : 144, 210, 357, 394, 577–578, 580, 587–592, 593–603, 605–606, 609, 615, 622, 626, 634–638
brevitas : 357, 588, 590
voir aussi brevitas
définitions : 587–588, 590, 591
et *emendatio* : 602–603
et production textuelle : 588–590
voir aussi norme et prescription
marquages typographiques : 394, 594–595, 598

qualité stylistique (formelle) : 357, 394, 577–578, 587–592, 593–595, 598, 600–601, 603, 615, 622
valeur édifiante : 357, 577–578, 579–580, 587–592, 593–603, 605–606, 609, 615, 622, 626, 634–638
et instance d'énonciation : 634–635, 638
voir aussi édification ; langue et style ; lecture, pratiques de ; lieux communs, recueils de ; lipsianisme ; refus de commenter ; tacitisme
signatures : *voir* bibliographie matérielle
silence exégétique : 277, 358, 425–426, 581, 587, 592
similitudo temporum : 201–202, 613
sophistication : *voir* ingéniosité
sources des commentateurs :
définition : 28
voir aussi héritages et sources non déclarés
sphragis : 50, 138–139, 440, 443–446, 453, 486, 490–491, 493–495, 498
durée d'élaboration de la *Thébaïde* : 444–446, 486
voir aussi intertextualité chez Stace : références extradiégétiques à Virgile ; jugement stylistique et littéraire
sporadiques, notes : *voir* commentaire : formats
Stace :
biographie :
confusion médiévale sur l'identité du poète : 56–57, 410–411
"crypto-christianisme" : 584–585, 619–620
voir aussi accessus ad auctores ; paratextes
Achilléide : 3, 4, 41, 50, 55, 57–58, 64, 65, 67, 68, 82, 84, 89–91, 93, 97, 98, 103, 104, 107, 122, 129, 159–160, 167, 170, 180, 192, 218, 229, 245, 286, 385, 394, 411–412, 445, 449, 544, 555, 557
Silves : 3, 4, 41, 55, 56–58, 63, 65, 68, 73, 74, 75, 82–84, 89–91, 93, 95–98, 103, 104, 107, 120, 122, 125, 129–130, 133, 135, 142, 146, 149, 151, 159–160, 167, 170, 174, 176, 177, 180, 185, 187, 192, 198, 199, 200, 205, 213, 216, 218, 223, 242, 245, 263, 281, 355, 357, 392, 395, 404, 408, 410–412, 436, 441, 445, 478, 499, 505, 511, 515, 519, 523, 529, 585, 594, 601, 626, 644–645, 647, 650
voir aussi commentaires de Stace
"statianismes" ("papinianismes") : 360–363, 376, 380, 383–389, 395–397, 451–452, 470, 486
et *emendatio* : 362, 380, 383–389
voir aussi emendatio : critères internes ; *emendatio* : passages instables
voir aussi contradictions et incohérences ; difficulté ; ingéniosité ; *ingenium* ; *ornatus* ; *tumiditas* ; violence
Stephens et sa traduction (Londres 1648) : 13, 20, 28, 43, 44, 70, 89–93, 107, 135, 153–155, 165–166, 221, 291, 293, 296, 299–301, 303, 305, 328, 331, 335–337, 340, 341–345, 363, 411, 414, 416, 418, 421, 431, 433–434, 442–443, 448, 466, 518, 522, 624, 645, 650–651, 652, 655
ampleur et densité de l'exégèse : 91
héritages exégétiques : 93
orientation de l'exégèse : 92–93, 221, 293, 296, 300, 303, 331, 335, 363, 418, 518
paratexte (épître dédicatoire, préface) : 89, 90–92, 93, 291, 411, 418, 448
système de référence : 91
traduction de Stephens : 89–90, 301, 328, 342–344
vie et œuvre de Stephens : 89–90
édition et exégèse des *Silves* et de l'*Achilléide* (1651) : *voir* commentaires de Stace
stoïcisme et néo-stoïcisme : 201–202, 356, 580, 597, 613–615, 619–621, 623–625, 629–631
structure des notes : 18–19, 87, 99, 133, 211, 232–233, 328, 394, 518, 520, 528–529, 534, 541–542, 553–554, 560–565, 596, 598
notes "en cascade" : 211, 232, 520, 534
voir aussi éléments exégétiques ; centripète / centrifuge, exégèse
structure du récit : *voir* narration
style : *voir* langue et style
Sublime : 470
suicide : *voir* édification
Super Thebaiden : *voir* commentaires de Stace

syntaxe :
de Stace : *voir* cas et prépositions ; ellipse de la copule ; hellénisme ; infinitif
exégèse syntaxique : 381–383
et éclaircissement : 296–297, 318
et *emendatio* : 288, 383
théorie syntaxique : 381
voir aussi langue et style

tacitisme : 201–202, 355–356, 613, 615
voir aussi brevitas ; langue et style ; *sententiae* ; utilitarisme
terminologie exégétique : 38–42
voir aussi commentaire : formats
testimonia : *voir* paratextes
texte : *voir* éditions de la *Thébaïde* ; *emendatio* ; histoire du texte imprimé et histoire éditoriale ; imprimerie
thématique, catégorie : *voir* éléments exégétiques
tirages : *voir* imprimerie
tradition exégétique : 5–7, 10, 12, 24–42, 43, 50, 57–58, 94, 140, 141, 144, 150, 240, 243, 258–259, 288, 392–393, 431, 472, 643–651, 653
"tradition" vernaculaire : 651
voir aussi attribution des notes, erreurs d' ; *emendatio* ; héritages ; histoire des exégèses imprimées
traditus, textus (*tradita, lectio*) : 216–217
traduction : 10, 13, 15, 40, 103, 106, 154, 156, 160, 280, 282, 363, 645, 647, 649, 650, 651, 655
et réception littéraire (intertextualité) : 490, 495–498
utilisation projetée : 93, 155, 162, 165–166, 342–343
voir aussi éclaircissement ; lectorat des commentaires ; paraphrase – Achaintre–Boutteville (1829–32) ; Argelati (1731–32) ; Harte (1727) ; Lewis (1767) ; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658) ; Milan 1782–88 ; Nisard–Arnould–Wartel (1842) ; Pavesi (1570) ; Stephens (1648) – *index nominum s.v.* Caracini Maceratense ; Cormiliolle
transmission des savoirs : *voir* savoir
transmission du texte : 215, 217, 223, 241, 242, 245, 247, 253–255, 265–266
voir aussi emendatio – "Lactantius Placidus"
tumiditas / enflure :
comme caractéristique attribuée à Stace : 360–363, 408, 412
voir aussi "statianismes"

unité d'action, critère d' : 360, 448, 468, 481–482
voir aussi narration ; poétique
usus (linguistique) : 315, 350–353, 390, 391
voir aussi norme et prescription
utilitarisme :
approche utilitariste de l'antiquité (instrumentalisation) : 66, 199–206, 348, 403, 503, 505, 514, 543–547, 571, 586, 613–615, 636
utilité attribuée à la lecture de Stace : 412, 571, 577, 580, 586
voir aussi poétique
voir aussi enseignement ; tacitisme

valeurs : *voir* édification
Valpy–Dyer (Londres 1824) : 32–35, 37, 38, 42, 63, 94, 141, 144–145, 153, 173–180, 190–191, 237–239, 289, 414, 647–648, 651
collection *Ad usum Delphini* (réédition) : 173–174, 175
voir aussi Beraldus (1685)
contribution de Dyer : 32, 173–175, 178
héritages exégétiques : 32–34, 35, 37–38, 42, 143, 153, 176–177, 237–239, 289
voir aussi infra registres exégétiques – attribution des notes, erreurs d'
interpretatio continua (paraphrase) = Beraldus (1685) : 174, 175
lemmatisation : 175, 237–238, 239
manuscrits : 175–176
paratexte (épître dédicatoire, liste de manuscrits, notice bio-bibliographique, préface, *testimonia, Vitae Statii*) : 63, 174–175, 178, 289
réception : 32–34, 153, 173, 175, 178–180, 190–191, 289, 648
voir aussi Amar–Lemaire (1825–30)
registres exégétiques :
variae lectiones (apparat, collations) : 173–174, 175–176, 239, 289
notes infrapaginales = Beraldus (1685) : 174, 175
voir aussi collations imprimées
notes finales = Veenhusen (1671) : 174, 176
suppressions : 176
vie et œuvre de Valpy et de Dyer : 173, 174

variae lectiones ("commentaire collectif"): 41, 58, 72, 198–199, 208–214, 233, 516, 656
et *emendatio*: 233
voir aussi collations imprimées; "commentaire collectif" – Valpy–Dyer (1824)
variorum: *voir cum notis variorum*
Veenhusen (Leyde 1671): 32–33, 37, 38, 42, 94, 140, 141–144, 147, 151–152, 159, 166, 167–169, 170, 172–173, 174, 176–177, 178–179, 187, 197, 234–239, 288–289, 318–319, 377, 418, 440, 458, 461, 560, 646, 648, 651, 655–656
ampleur et densité de l'exégèse: 142
contraintes d'espace: 142, 655–656
héritages exégétiques: 32–33, 37–38, 42, 141–143, 234–236, 237, 288–289, 458, 461, 646, 648
lemmatisation: 142, 234–237, 238
orientation de l'exégèse: 143–144
paratexte (épître dédicatoire, préface, *testimonia, Vitae Statii*): 141–142, 143, 159, 174
réception: 32–33, 37, 94, 140, 141, 143–144, 151–152, 159, 166, 167–169, 170, 172–173, 174, 176–177, 178–179, 187, 461, 646, 655–656
voir aussi Valpy–Dyer (1824)
texte latin: 141
vie et œuvre de Veenhusen: 141
voir aussi cum notis variorum
Venise 1786, édition de: 170–173, 400, 434, 437–439, 647–648, 651
ampleur et densité de l'exégèse: 171
contexte de production: 170
héritages exégétiques: 172–173, 648
orientation de l'exégèse: 171–172
paratexte (préface, *testimonia, Vitae Statii*): 170–171, 173
système de référence: 171
verba: 199, 209, 352, 357, 365, 470, 499, 515, 579–580, 590
voir aussi humanisme; *res*
verbes préfixés: *voir* préfixes
violence, description de la: 449, 450–453
comme caractéristique attribuée à Stace: 450, 452
voir aussi "statianismes"
virtutes et *vitia* (langue): 350
voir aussi norme et prescription
Vitae Statii: *voir* paratextes
voix exégétiques ("dialogue"): *voir* Barth (1664–65): "scolies"; Marolles(–Guyet–Peyrarède) (1658): matériel de Guyet et de Peyrarède
volgarizzamento: *voir* Pavesi (1570)
vraisemblance, critère de: 360, 408, 420, 448, 462, 468–473, 586, 610, 639
et *emendatio*: 469, 471–472
incrimination du modèle de Stace: 420, 473
voir aussi hyperbole; représentation poétique
vulgatus, textus (*vulgata, lectio*): 88, 216–217
voir aussi receptus, textus

Weber (Francfort 1833): 184–187, 190, 268, 647, 651
ampleur et densité de l'exégèse: 186
héritages exégétiques: 186–187
orientation de l'exégèse: 186
paratexte (notice bio-bibliographique, préface, *Vita Statii*): 184–186, 187
vie et œuvre de Weber: 184